

outlander T6 La Neige et la cendre

Gabaldon,Diana

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A promotional poster for the TV series 'Outlander'. The background is a misty, mountainous landscape. In the foreground, a woman with long, dark, curly hair (Sofia Richie) is shown from the waist up, wearing a teal dress, reaching out her hand towards the viewer. In the background, a man in 18th-century Scottish attire (Sam Heughan) is also reaching out his hand towards the viewer. The overall tone is dramatic and historical.

Diana Gabaldon

La Neige et la
Cendre

BASED ON THE INTERNATIONAL BESTSELLER

OUTLANDER

STORY AND RELATED SERVICE MARKS ARE THE PROPERTY OF STONY ENTERTAINMENTS LTD. OUTLANDER © 2014 STONY PICTURES TELEVISION INC. ALL RIGHTS RESERVED.

DIANA GABALDON

LA NEIGE ET
LA CENDRE



DREAMSGATE

A BREATH OF SNOW AND ASHES

PRESSES DE LA CITÉ

Présentation de l'éditeur

Le nouveau volet des aventures de Claire Beauchamp et de Jamie Fraser.

En 1772, à l'aube de la révolution américaine, le brûlot de la rébellion flambe déjà : à Boston, des cadavres gisent dans les rues, et de nouveaux foyers de sédition ne cessent de s'allumer ici et là à travers les colonies d'Amérique. En Caroline du Nord, non loin de Fraser's Ridge où vivent Jamie et sa famille, la situation est alarmante. Le gouverneur a d'ailleurs demandé à Jamie, personnalité charismatique, de tenter d'apaiser les tensions entre Indiens et colons.

Claire peine à faire taire son inquiétude. Venue du futur, elle sait que l'histoire est en marche. Un pays indépendant, symbole d'espoir, verra le jour, mais dans un sillon de sang et de larmes. Et surtout, elle sait que dans quatre ans paraîtra dans la gazette locale un article annonçant la destruction de Fraser's Ridge et le décès de ses occupants...

A BREATH OF SNOW AND ASHES

© Presses de la Cité (21 novembre 2013)

ISBN : 978-2764802748



La Neige et la Cendre

Le temps correspond à beaucoup de choses que les gens appellent Dieu. Il préexiste à tout et n'a pas de fin. Il est tout-puissant, car personne ne peut rien contre le temps, n'est-ce pas ? Pas plus les montagnes que les armées.

En outre, le temps guérit tout, bien sûr. Donnez à n'importe quoi assez de temps, et tout se réglera : la douleur sera absorbée, les souffrances seront effacées, les pertes subsumées.

Poussière tu es, à la poussière tu retourneras. N'oublie pas, homme, que tu n'es que poussière et que poussière tu redeviendras.

Et si le temps est apparenté à Dieu d'une manière ou d'une autre, alors la mémoire est forcément le fait du diable.



PREMIÈRE PARTIE

Bruits de guerre



1. Une conversation interrompue

Le chien les repéra le premier. Dans l'obscurité, Ian Murray sentit sans la voir la tête de Rollo, les oreilles dressées, se relever brusquement contre sa cuisse. Il posa une main sur la nuque de l'animal, au poil tout hérissé, saisit le manche de son couteau de son autre main et attendit, respirant lentement. Écoutant la nuit.

La forêt demeurait silencieuse. Il restait plusieurs heures avant l'aube, et l'air était aussi figé que dans une église, la brume s'élevant doucement du sol, tel un voile d'encens. Il s'était allongé sur le tronc d'un tulipier géant, préférant le chatouillis des cloportes à l'humidité de la terre. Il garda la main sur son chien, aux aguets.

Rollo émettait un grognement sourd qu'Ian entendait à peine, mais qui se traduisait par des vibrations dans son bras, mettant tous ses sens en alerte. Cela ne l'avait pas réveillé (désormais, il dormait rarement pendant la nuit). Il était resté étendu en silence, fixant la voûte céleste, absorbé par son habituelle conversation avec Dieu. Le mouvement de Rollo avait dissipé sa quiétude. Ian se redressa en position assise, balançant ses jambes de l'autre côté du tronc à demi pourri, le cœur battant.

Sans cesser de grogner, la tête massive de Rollo tourna sur le côté, suivant un mouvement invisible. C'était une nuit sans lune. Ian distinguait les silhouettes vagues des arbres et les ombres mouvantes de la nuit, rien de plus.

Puis il les entendit. Des pas. Assez éloignés mais qui se rapprochaient. Il se leva et se glissa sans hâte dans les ténèbres sous un sapin baumier. Au claquement de la langue de son maître, Roba cessa de gronder et le suivit, aussi silencieux que son loup de père.

La cachette d'Ian dominait une piste empruntée par le gibier. Pourtant, les hommes qui la suivaient n'étaient pas des chasseurs.

« Des Blancs. » Voilà qui était étrange, très étrange. Il ne les voyait pas, mais n'en avait pas besoin. Leurs bruits étaient reconnaissables entre tous. Les Indiens ne se déplaçaient pas en silence, et la plupart des Highlanders parmi lesquels il vivait savaient marcher dans une forêt comme de véritables fantômes. Là, il n'avait pas l'ombre d'un doute. Le métal : voilà pourquoi. Il percevait un cliquetis de harnais, de boutons et de boucles... et de canons de fusil.

« Tout un tas de Blancs. » Si proches qu'il distinguait presque leur odeur. Il se pencha un peu en avant, fermant les yeux pour mieux humer un indice.

Ils portaient des fourrures, avec du sang séché dans les poils froids, probablement le détail qui avait alerté Rollo. Mais ce ne pouvait pas être des trappeurs... non, trop nombreux. Les trappeurs voyageaient seuls ou par deux.

Des hommes pauvres... et sales. Ni trappeurs ni chasseurs. En cette saison, ce n'était pas le gibier qui manquait, pourtant, ceux-ci sentaient la faim. Et une sueur imprégnée par la piquette.

Ils étaient tout près à présent, à environ trois mètres de là où Ian se terrait. Roba émit un faible grognement qu'Ian interrompit aussitôt en refermant sa main sur la truffe du chien. De toute manière, les hommes faisaient trop de bruit pour l'entendre. Il compta les pas au fur et à mesure que les individus passaient devant lui, percevant les gamelles et les cartouchières qui s'entrechoquaient, les gémissements dus aux pieds endoloris et les soupirs de lassitude.



Ils étaient vingt-trois, plus un mulet... non, deux. Il entendait craquer le cuir de leurs bâts, le souffle grincheux et laborieux des bêtes surchargées, presque une plainte.

Les hommes ne les auraient jamais repérés, mais un caprice du vent porta l'odeur de Rollo jusqu'aux mulets. Un braiment strident déchira la nuit, et la forêt explosa devant lui dans un fracas de branchages et de cris d'effroi. Ian courait déjà quand des tirs de pistolets retentirent derrière lui.

– À Dhia !

Quelque chose heurta son crâne, et il s'étala de tout son long. Était-il mort ?

Non, Rollo poussait son museau inquiet et humide contre son oreille. Sa tête bourdonnait comme une ruche, et des éclairs aveuglants remplissaient ses yeux.

– Ruith !

Il remplit ses poumons d'air et repoussa le chien.

– Cours ! Fuis !

Rollo hésita, une plainte grave au fond de la gorge. Ian ne pouvait le voir, mais sentait son corps massif prendre son élan, revenir, tourner sur lui – même, indécis.

– Ruith !

Il parvint à se redresser à quatre pattes, implorant son chien qui, enfin, obéit, détalant comme il avait été dressé à le faire.

Il n'avait plus le temps de fuir lui-même, quand bien même il serait parvenu à se relever. Il retomba face contre terre, plongea les mains et les pieds dans le tapis de feuilles et l'humus, et se tortilla frénétiquement pour s'enfouir.

Un pied s'écrasa entre ses omoplates, mais le terreau humide étouffa le cri qui s'échappa de son torse. Cela n'avait pas d'importance, ils faisaient un tel vacarme ! Celui qui l'avait piétiné ne s'en était même pas rendu compte. Il courait, pris de panique, le prenant sans doute pour un tronc d'arbre pourri.

Les tirs cessèrent. Les cris continuèrent, mais il ne comprenait plus rien. Il savait juste qu'il était étendu à plat ventre, une moiteur froide contre ses joues et l'âcreté piquante des feuilles mortes dans ses narines... Comme s'il était très saoul, la terre tournait avec lenteur autour de lui. Passée la première douleur vive, il n'avait plus mal à la tête, mais ne semblait pas capable de la redresser.

Il pensa vaguement que s'il mourait ici, personne n'en saurait rien. Ce serait dur pour sa mère de ne jamais savoir ce qu'il était advenu de lui.

Les bruits s'estompèrent, devenant plus organisés. Quelqu'un continuait de hurler, mais cela ressemblait à des ordres. Ils s'éloignaient. Il lui vint brièvement à l'esprit qu'il pourrait crier. S'ils se rendaient compte qu'il était Blanc, ils l'aideraient peut-être. Ou peut-être pas.

Il se tut. S'il était en train de mourir, il n'avait plus besoin d'aide. Dans le cas contraire, il s'en sortirait tout seul.

« Après tout, c'est ce que j'avais demandé, non ? » pensa-t-il en reprenant sa conversation interrompue avec Dieu, retrouvant la même quiétude que plus tôt, allongé dans le creux du tulipier, les yeux fixés sur les profondeurs des cieux. « Un signe, voilà ce que je voulais. Cela dit, je ne pensais pas que Tu me l'enverrais si vite. »

2. La cabane du Hollandais

Mars 1773

Personne ne connaissait l'existence de la cabane jusqu'à ce que Kenny Lindsay aperçoive les flammes, en montant vers le ruisseau.

– Sans la nuit qui tombait, j'aurais rien vu du tout, répéta-t-il pour la sixième fois. De jour, j'aurais jamais deviné, jamais.

Il essuya son visage d'une main tremblante, incapable d'arracher son regard de la ligne de cadavres gisant en lisière de la forêt.

– C'étaient les Sauvages, Mac Dubh ? Y sont pas scalpés, mais ch'sais pas...

Jamie étendit le mouchoir souillé de suie sur le visage bleui d'une fillette, cachant ses yeux exorbités.

– Non, aucun d'eux n'est mutilé. Tu n'as rien remarqué quand tu les as sortis, n'est-ce pas ?

Lindsay fit non de la tête, fermant les paupières. Il frissonnait convulsivement. Tard dans cet après-midi de printemps, l'air était frisquet, mais tous les hommes étaient en nage.

– J'ai pas regardé.

Mes propres mains étaient glacées. Aussi insensibles que la peau caoutchouteuse des corps que j'examinais. Leur mort remontait à plus d'un jour. La rigidité cadavérique était passée, les laissant mous et froids, mais la fraîcheur de l'altitude les avait préservés jusque-là des outrages de la putréfaction.

J'avais du mal à respirer, l'air étant encore chargé de l'amertume de l'incendie. Des volutes de vapeur s'élevaient encore ici et là des vestiges calcinés de la minuscule cabane. Du coin de l'œil, j'aperçus Roger donner un coup de pied dans un rondin de bois, puis se pencher pour ramasser quelque chose en dessous.

Kenny avait frappé à notre porte bien avant l'aube, nous arrachant à nos lits bien chauds. Nous étions venus en hâte, tout en sachant déjà qu'il était trop tard. Certains des métayers des fermes de Fraser's Ridge nous avaient également accompagnés. Evan, le frère de Kenny, se tenait avec Fergus et Ronnie Sinclair sous les arbres, échangeant des messes basses en gaélique.

Jamie s'accroupit à mes côtés, le visage inquiet.

– Tu sais ce qui les a tués, *Sassenach* ? Ceux, là-bas, sous les arbres ?

Il désigna du menton le cadavre devant nous, ajoutant :

– Au moins, je sais de quoi cette malheureuse est morte.

Le vent fit gonfler la jupe de la femme, dévoilant deux pieds fins dans des sabots en bois. Ses mains étaient étendues le long de ses flancs. Elle avait été grande, quoique pas autant que ma Brianna. Machinalement, je regardai autour de moi, cherchant la chevelure flamboyante de ma fille que j'aperçus entre des branches, de l'autre côté de la clairière.

J'avais retourné le tablier de la femme sur son torse et son visage. Ses mains étaient rouges, les articulations, gonflées par le labeur, les paumes, calleuses. Toutefois, à en juger par la fermeté de ses cuisses et sa taille fine, elle ne pouvait pas avoir plus de trente ans, sans doute beaucoup moins. Personne n'aurait pu dire si elle avait été jolie.

Je répondis à Jamie en faisant non de la tête.

– Je ne pense pas qu'elle soit morte à cause de l'incendie lui-même. Regarde, ses jambes et ses pieds sont intacts. Elle a dû tomber dans l'âtre. Sa chevelure s'est enflammée, et le feu s'est répandu aux épaules de sa robe. Elle devait se tenir près d'un mur ou de la hotte en bois, si bien que les flammes se sont propagées, et tout a pris feu.

Jamie hocha la tête sans quitter le cadavre des yeux.

– Oui, c'est logique. Mais les autres alors, *Sassenach* ? Ils sont un peu roussis sur les bords, mais aucun n'est aussi brûlé qu'elle. En outre, ils devaient être morts avant l'incendie, car aucun n'a cherché à s'enfuir de la cabane. Une maladie mortelle, peut-être ?

– Je ne crois pas. Ils n'ont pas l'air... je ne sais pas. Laisse-moi les examiner de nouveau.

Je m'approchai de la rangée de corps inertes dont tous les visages avaient été recouverts, me penchant sur chacun d'eux pour regarder encore une fois avec attention sous les lindeuls improvisés. De nombreuses maladies pouvaient tuer de manière fulgurante en ces jours sans antibiotiques, sans aucun moyen d'administrer des solutions autrement que par voie buccale ou rectale. Une simple diarrhée pouvait vous abattre en vingt-quatre heures.

J'avais déjà vu ce genre de cas assez souvent pour les reconnaître rapidement. Comme tout médecin, et je l'avais été pendant plus de vingt ans. Dans ce siècle, je voyais des maux que je n'avais jamais vus dans le mien, des maladies parasitaires particulièrement affreuses rapportées des Tropiques à cause de la traite des esclaves. Mais ce n'était pas un parasite qui avait emporté ces pauvres hères. À ma connaissance, aucune maladie ne laissait de telles traces sur ses victimes.

Tous les corps, la femme brûlée, une autre beaucoup plus âgée et trois enfants, avaient été trouvés à l'intérieur de la cabane en feu. Kenny les en avait extirpés juste avant que le toit ne s'effondre, puis avait couru chercher de l'aide. Tous morts avant que le feu ne prenne ; donc, tous en même temps, car l'incendie s'était sûrement déclaré peu après que la femme la plus jeune fut tombée dans l'âtre.

On avait déposé les victimes en rang ordonné sous les branches d'une

épinette rouge géante, pendant que les hommes creusaient une tombe à côté. Brianna se tenait devant la plus jeune des filles, la tête baissée. Je vins m'accroupir près du petit corps, et elle s'agenouilla près de moi, me demandant avec douceur :

– C'était quoi ? Du poison ?

Je l'observai, étonnée.

– Je crois. Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Elle indiqua le teint bleuté de la fillette. Elle avait tenté de lui fermer les yeux, mais ils saillaient trop sous les paupières, lui donnant une expression d'horreur. Un rictus d'agonie déformait les traits enfantins, et des traces de vomit recouvraient la commissure de ses lèvres.

– Mon manuel de scoutisme, répondit Brianna.

Elle releva la tête en direction des hommes, mais aucun d'eux n'était suffisamment proche pour l'avoir entendue. Elle pinça les lèvres et détourna les yeux en citant :

– « Ne jamais manger un champignon inconnu. Il en existe de nombreuses variétés vénéneuses, et seul un expert saura les distinguer les unes des autres. » Roger a trouvé ceci qui poussait en cercle près de ce rondin, là-bas.

Elle me montra sa main ouverte.

Des chapeaux humides et charnus, d'un brun clair parsemé de taches verruqueuses blanchâtres, des lamelles écartées et de fines tiges, si pâles qu'elles en étaient presque phosphorescentes dans l'ombre des épinettes. Leur aspect sympathique et terreux masquait leur nature mortelle.

– Des amanites panthères, murmurai-je.

J'en saisis une avec délicatesse. *Agaricus pantherinus*, du moins c'était le nom qu'on leur donnerait plus tard, le jour où quelqu'un déciderait de les nommer scientifiquement. *Pantherinus* parce qu'elles tuaient rapidement, comme un félin qui bondit sur sa proie.

Je pouvais voir la chair de poule sur le bras de Brianna, soulevant le fin duvet roux doré. Elle inclina sa main et laissa tomber le reste des champignons mortels sur le sol. Elle s'essuya sur sa jupe avec un bref frisson.

– Qui serait assez sot pour manger des amanites ?

– Des gens qui ne savaient pas. Qui avaient faim, peut-être.

Je saisis la main molle de la fillette et suivis le contour frêle des os de son avant-bras. Son ventre était gonflé, soit par la malnutrition, soit du fait des modifications apportées par la mort, mais ses clavicules saillaient comme des lames de faucille. Tous les corps étaient minces, mais pas au point d'être décharnés.

Je relevai les yeux vers les ombres bleutées de la montagne au-dessus de la cabane. Il était encore trop tôt dans la saison pour ramasser du fourrage, mais la nourriture était abondante en forêt... pour ceux qui savaient la reconnaître.

Jamievint s'agenouiller près de moi, posant doucement sa main large

contre mon dos. Elle était froide, mais une ligne de sueur coulait le long de son cou. Ses épais cheveux auburn étaient sombres sur les tempes.

– La fosse est prête.

Il parlait à voix basse, comme s'il craignait d'effrayer l'enfant. D'un signe de tête, il indiqua les champignons épars sur le sol.

– C'est ça qui l'a tuée ?

– Je crois, oui. Et les autres aussi. Tu as fait le tour des lieux ? Personne ne les connaît ?

Il fit non de la tête.

– Ce ne sont pas des Anglais, regarde leurs vêtements. S'ils étaient allemands, ils se seraient sûrement installés à Salem. Avec leur esprit de clan, ils ne se seraient pas isolés dans leur coin. Ce sont peut-être des Hollandais.

Il me montra les sabots en bois sculpté de la vieille femme, craquelés et tachés par l'usage.

– Aucun livre ni papier n'a subsisté, quand bien même il y en aurait eu. Rien qui puisse nous indiquer leur nom. Mais...

– Ils n'étaient pas là depuis longtemps.

La voix grave et éraillée me fit redresser la tête. Roger nous avait rejoints. Il s'accroupit près de Brianna, indiquant du menton les ruines fumantes de la cabane. On avait ensemencé un potager, mais les rares plantes visibles n'étaient que des pousses, des feuilles tendres rendues molles et noirâtres par les gels de printemps. Il n'y avait aucune étable, aucun signe de bétail, de mule ni de cochon.

– Des nouveaux immigrants, conclut Roger. Pas des ouvriers en servage. C'était une famille. Ils n'étaient pas non plus habitués au travail en plein air. La femme a des ampoules plein les mains et des cicatrices toutes fraîches.

Sans s'en rendre compte, il frotta sa propre main contre la toile épaisse de son pantalon. Ses paumes étaient désormais aussi calleuses que celles de Jamie, mais, autrefois, elles avaient été celles, lisses et tendres, d'un universitaire. Il n'avait pas oublié ses douleurs du début.

– Je me demande s'ils ont laissé des gens derrière eux, en Europe, murmura Brianna.

Elle lissa en arrière les cheveux blonds de la fillette, lui dégageant le front, puis reposa le fichu sur son visage. Elle déglutit avec peine.

– Ils ne sauront jamais ce qui leur est arrivé.

Jamie se releva.

– Non. On dit que Dieu protège les fous, mais je suppose que même le Tout-Puissant perd patience de temps en temps.

Il se détourna, faisant un signe à Lindsay et Sinclair, puis ordonna au premier :

– Cherche l'homme.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

– L'homme ? demanda Roger.

Puis il jeta un bref coup d'œil vers les restes de la cabane et comprit.

– Ah oui, celui qui a construit la maison pour elles ?

– Les femmes ont pu se débrouiller seules, déclara Brianna.

Roger se tourna vers sa femme avec un petit sourire au coin des lèvres.

– Toi, tu aurais pu, oui.

Brianna n'avait pas hérité que du tempérament de son père. Elle mesurait un mètre quatre-vingts pieds nus, et possédait des muscles tout en longueur.

– Elles auraient peut-être pu, mais elles ne l'ont pas fait, trancha Jamie.

Il indiqua la carcasse carbonisée de la cabane, où quelques meubles dessinaient encore des masses fragiles. Tandis que je suivais son regard, le vent du soir s'infiltra dans la ruine, et un tabouret s'effondra sans un bruit en un amas de cendres. Un nuage de suie et de poussière de charbon s'étala, tel un spectre sur le sol.

– Que veux-tu dire ?

Je me relevai à mon tour et m'approchai de lui, observant l'intérieur de la maison. Il ne restait pratiquement plus rien, hormis le conduit de cheminée et des fragments de murs, les rondins qui les avaient constitués étant épars sur le sol comme un jeu de jonchets.

– Il n'y a aucun métal, expliqua-t-il.

Dans l'âtre noirci, on apercevait les restes d'un chaudron fendu en deux par la chaleur, son contenu vaporisé.

– Aucune casserole à part ça, et c'est trop lourd pour être trimballé. Pas d'outils. Pas de couteau, pas même une hache... et tu peux voir que celui qui a bâti cette maison en avait une.

En effet, les rondins étaient bruts, mais leurs encoches et leurs extrémités portaient clairement des traces de coups de hache.

Fronçant les sourcils, Roger ramassa une branche de pin et se mit à fouiller dans les décombres pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'outils. Kenny Lindsay et Sinclair ne s'étaient pas donné cette peine. Jamie leur avait ordonné de rechercher un homme, et ils s'étaient exécutés aussitôt, disparaissant dans la forêt, en compagnie de Fergus. Evan Lindsay, son frère Murdo et les McGillivray se mirent à la recherche de pierres pour ériger un cairn.

Ses yeux passant de son père à la rangée de cadavres, Brianna me murmura :

– S'il y a eu un homme, il les aurait abandonnés ? La femme a peut-être pensé qu'ils ne pourraient jamais survivre seuls ?

Prenant ainsi sa propre vie et celle de ses enfants, leur épargnant une mort lente causée par le froid et la faim ?

– Il les aurait abandonnés en emportant tous les outils ? Mon Dieu, j'espère

que non !

Je me signalai, même si j'en doutais.

– Elle serait partie à la recherche d'aide, tu ne crois pas ? Même avec les enfants... Il ne reste presque plus de neige.

Seuls les cols les plus hauts étaient encore enneigés. Les sentiers et les versants étaient détrempés et boueux, mais praticables depuis au moins un mois.

Roger interrompit mes pensées.

– J'ai trouvé l'homme.

Il parlait très calmement, mais dut s'interrompre pour s'éclaircir la gorge.

– Là... juste là-bas.

En dépit de la pénombre grandissante, j'ai vu qu'il avait pâli. Ce n'était pas étonnant : la forme recroquevillée qu'il venait de découvrir sous les restes de bois calcinés d'un mur était horrible à voir. Réduite à un grand morceau de charbon noir, les mains levées dans la position du boxeur comme souvent les êtres calcinés. Il était même difficile de se rendre compte qu'il s'agissait d'un homme. Pourtant, d'après ce que je pouvais en voir, c'était le cas.

Un cri interrompit nos supputations quant à l'identité de ce nouveau corps.

– On les a trouvés, milord !

Fergus nous faisait signe depuis l'orée du bois.

Deux autres hommes, cette fois. Étendus sur le sol dans le sous-bois, pas côte à côte, mais non loin l'un de l'autre, à une brève distance de la cabane. Tous les deux, apparemment, empoisonnés par les champignons.

Se tenant devant un des cadavres, Sinclair hocha la tête en répétant pour la quatrième fois :

– Ça, ça ne peut pas être un Hollandais.

Fergus se gratta le nez du bout du crochet qui lui tenait lieu de main gauche.

– Si, ça se pourrait... dit-il peu convaincu. Des Antilles, non ?

Un des corps était celui d'un Noir. L'autre était blanc, et tous deux portaient des vêtements insignifiants en homespun élimé, chemises et culottes. Pas de veste en dépit du froid. Tous deux pieds nus.

Jamie fit non de la tête, frottant par habitude sa main sur ses propres culottes.

– Non, les Hollandais ont des esclaves sur Barbuda, c'est vrai... Mais ils sont généralement mieux nourris que ces gens-là.

Il pointa le menton vers le rang silencieux des femmes et des enfants.

– Ils ne vivaient pas ici. En plus...

Je le vis baisser les yeux vers les pieds des morts.

Crasseux autour des chevilles et fortement calleux, les pieds étaient, somme toute, propres. Les plantes du Noir – étaient d'un rose jaunâtre, sans

traces de boue ni de fragments de feuilles coincés entre les orteils. Une chose était sûre : ces hommes n'avaient pas marché pieds nus sur le sol boueux de la forêt.

Fergus, toujours pratique, demanda :

– Vous pensez que d'autres hommes, une fois leurs compagnons morts, leur auraient volé leurs chaussures... et tout ce qu'ils pouvaient avoir de valeur... avant de s'enfuir ?

– Oui, peut-être.

Jamie pinça les lèvres, son regard balayant la terre devant la cabane. Elle était battue par les passages des humains, parsemée de mottes d'herbes retournées et recouverte de cendres et de bois carbonisé. On aurait dit qu'un troupeau d'hippopotames s'y était vautré.

– Dommage que Petit Ian ne soit pas là. Il n'y en a pas deux comme lui pour déchiffrer des traces. Au moins, il aurait peut-être pu nous dire ce qui s'est passé là-bas.

Il indiqua le bois où on avait retrouvé les hommes.

–... Combien ils étaient et dans quelle direction ils sont partis.

Jamie lui-même était un fin traqueur, mais, à présent, la lumière baissait vite. Même dans la clairière où se dressaient les vestiges fumants de la cabane, les ténèbres gagnaient du terrain, se répandant sous les arbres et s'étalant telle une nappe d'huile sur la terre défoncée.

Il fixa l'horizon, où les lambeaux de nuages se paraient d'or et de rose, tandis que le soleil se couchait derrière eux. Il secoua la tête.

– Enterrez-les, puis on s'en va.

Il nous restait à faire une autre découverte macabre. Seul parmi les cadavres, l'homme calciné n'était mort ni empoisonné ni brûlé. Quand ils le soulevèrent du tapis de cendres pour le transporter dans la fosse, un objet se détacha du corps, tombant avec un bruit sourd sur le sol. Brianna le ramassa et le frotta contre un coin de son tablier.

– Tiens, ce petit détail nous avait échappé.

C'était un couteau, du moins ce qu'il en restait. Son manche en bois avait entièrement brûlé, et la chaleur avait déformé la lame.

Je m'armai de courage et m'avançai dans l'épaisse puanteur âcre de chair et de peau brûlées. Je me penchai sur le cadavre, touchant son torse du bout du doigt. Le feu détruit beaucoup de choses, mais épargne les détails les plus étranges. La plaie triangulaire était très claire, nettement enfoncée dans le creux entre ses côtes. J'essayai mes mains moites sur mon tablier.

– Il a été poignardé.

Brianna me dévisageait.

– Ils l'ont tué. Puis sa femme... (Elle regarda la jeune femme étendue sur le sol, le visage recouvert.)... elle a préparé un ragoût avec les champignons. Ils en ont tous mangé, les enfants aussi.

La clairière était silencieuse, hormis les chants des oiseaux dans la montagne. J'entendais les battements de mon cœur, soudain trop à l'étroit dans ma poitrine. Une vengeance ? Ou simple désespoir ?

On déposa le Hollandais et sa famille dans leur tombe, les deux étrangers dans une autre.

Le vent s'était nettement rafraîchi depuis le coucher du soleil. Le tablier de la femme s'envola quand ils la soulevèrent. Devant une telle vision, Sinclair poussa un cri d'effroi étranglé et manqua de la lâcher.

Elle n'avait plus ni visage ni cheveux. Sa taille fine se rétrécissait sur un vestige carbonisé. La chair de sa tête s'étant complètement consumée, on n'apercevait qu'un étrange crâne noir où des dents dessinaient un sourire d'une insouciance déconcertante.

Ils la descendirent très vite dans la fosse peu profonde, étendirent ses enfants à côté, puis nous laissèrent, Brianna et moi, construire un cairn, à l'ancienne manière écossaise, pour – marquer l'emplacement de la tombe et la protéger des bêtes sauvages. Pendant ce temps, ils creusaient une seconde tombe plus rudimentaire pour les deux hommes aux pieds nus.

La tâche achevée, tous, blêmes et silencieux, se rassemblèrent autour des deux monticules. Je vis Roger se rapprocher de Brianna et glisser un bras protecteur autour de sa taille. Elle fut parcourue d'un frisson qui, je devinais, n'avait rien à voir avec la fraîcheur de l'air. Leur fils, Jemmy, ne devait avoir qu'un an d'écart avec la plus jeune des fillettes.

Kenny Lindsay enfonça son bonnet de laine jusqu'aux oreilles et interrogea Jamie du regard.

– Tu veux bien dire un mot, Mac Dubh ?

Il faisait presque nuit, et personne n'avait envie de s'attarder. Nous serions obligés de monter un camp, bien à l'écart de la puanteur de l'incendie, ce qui ne serait pas une mince affaire dans le noir. Mais Kenny avait raison : nous ne pouvions pas partir sans, au moins, une petite cérémonie, un dernier adieu aux inconnus.

Jamie fit non de la tête.

– Il vaut mieux que ce soit Roger qui parle. S'ils étaient hollandais, c'étaient probablement des protestants.

En dépit de la pénombre, je vis le coup d'œil de Brianna vers son père. Certes, Roger était presbytérien, tout comme Tom Christie, un homme beaucoup plus âgé dont le visage austère reflétait son opinion sur la question. Mais personne n'était dupe, y compris Roger : cette histoire de religion n'était qu'un prétexte.

Roger s'éclaircit la gorge, émettant un bruit de tissu qui se déchire. Ce son toujours douloureux s'était à présent chargé de colère. Néanmoins, il ne protesta pas et, fixant Jamie dans le blanc des yeux, il prit place à la tête de la tombe.

J'avais cru qu'il se contenterait de réciter le Notre-Père, ou un des psaumes les plus modérés. Mais d'autres paroles lui montèrent aux lèvres :

– « Voici, je crie à la violence, et nul ne répond ; j'implore justice, et point de justice ! Il m'a fermé toute issue, et je ne puis passer ; Il a répandu des ténèbres sur mes sentiers. »

Sa voix, autrefois si belle et si puissante, était désormais étranglée, réduite au spectre râpeux de sa beauté envolée, mais la passion qu'il exprimait avait encore assez de force pour que tous ceux qui l'écoutaient baissent la tête, leur visage disparaissant dans l'ombre.

– « Il m'a dépouillé de ma gloire, Il a enlevé la couronne de ma tête. Il m'a brisé de toutes parts, et je m'en vais ; Il a arraché mon espérance comme un arbre. »

Son visage était fermé, mais son regard sombre s'arrêta un instant sur la souche brûlée qui avait servi de billot à la famille de Hollandais.

– « Il a éloigné de moi mes frères, et mes amis se sont détournés. Je suis abandonné de mes proches, je suis oublié de mes intimes. »

Les trois frères Lindsay échangèrent des regards, et tous se rapprochèrent un peu plus les uns des autres pour se protéger du vent froid.

– « Ayez pitié, ayez pitié de moi, vous, mes amis ! » Sa voix se radoucit. Nous l'entendions à peine par-dessus le soupir des arbres.

– « Car la main de Dieu m'a frappé. »

Brianna fit un geste spontané vers lui. Il se racla de nouveau la gorge dans un bruit explosif et étira le cou. J'entraperçus la cicatrice laissée par la corde qui l'avait mutilé.

– « Oh ! Je voudrais que mes paroles fussent écrites ! Qu'elles fussent écrites dans un livre ! Je voudrais qu'avec un burin de fer et du plomb, elles fussent pour toujours gravées dans le roc... »

Il regarda un à un chaque visage, le sien étant de marbre, puis il prit une profonde inspiration pour continuer, sa voix se craquelant à chaque parole :

– « Car je sais que mon Rédempteur est vivant. Et qu'Il se lèvera le dernier sur la terre. Quand ma peau sera détruite, Il se lèvera... »

Brianna frissonna et détourna le regard.

–... « Quand je n'aurai plus de chair, je verrai Dieu. Je le verrai, et Il me sera favorable ; mes yeux le verront, et non ceux d'un autre. »

Il marqua une pause, et un bref soupir collectif se fit entendre, chacun laissant échapper le souffle qu'il retenait. Mais il n'avait pas tout à fait fini. Sans s'en rendre compte, il avait saisi la main de Brianna et la tenait fermement. Il prononça les derniers mots presque en lui-même, comme s'il avait oublié son auditoire :

– « Craignez pour vous le glaive : car la colère amène les châtiments par le glaive. Et sachez que vous serez jugés. » Je tremblais, et la main de Jamie s'enroula autour de la mienne, froide mais forte. Il baissa les yeux vers moi et

je croisai son regard. Je savais à quoi il pensait.

Tout comme moi, il pensait non pas au présent mais au futur. À un petit encart qui paraîtrait dans trois ans dans la *Wilmington Gazette* datée du 13 février 1776 :

« Nous avons la douleur de vous annoncer la mort de James MacKenzie Fraser et de son épouse, Claire Fraser, dans l'incendie qui a détruit leur maison dans la colonie de Fraser's Ridge, la nuit du 21 janvier dernier. M. Fraser, neveu de feu Hector Cameron de la plantation de River Run, était né à Broch Tuarach en Écosse. Il était très connu dans toute la colonie et profondément respecté. Il ne laisse aucune descendance. »

Jusque-là, il nous avait été facile de ne pas trop y réfléchir. C'était si loin dans le futur et, après tout, celui-ci n'était pas immuable – nous étions prévenus et prémunis, non ?

Me tournant vers le cairn, je frissonnai encore. Je me rapprochai de Jamie et posai mon autre main sur son bras. Il couvrit mes doigts des siens et les serra pour me rassurer. « Non, me disait-il tacitement. Non, je ferai en sorte que cela n'arrive pas. »

Pourtant, alors que nous quittions cette morne clairière, je ne pouvais me débarrasser d'une image en particulier. Pas celle de la cabane brûlée, des corps pitoyables, du pathétique potager stérile. Celle qui me hantait, je l'avais vue des années plus tôt : une stèle parmi les ruines du prieuré Beaulieu, dans les hauteurs des Highlands écossaises.

C'était la tombe d'une noble dame, son nom surmonté par un crâne grimaçant sculpté dans la pierre, assez semblable à celui sous le tablier de la Hollandaise. Sous le crâne se trouvait sa devise : *Hodie mihi cras tibi sic transit gloria mundi*. « Mon tour aujourd'hui, le tien demain. Ainsi passe la gloire de ce monde. »

3. Garde tes amis auprès de toi

Nous parvînmes à Fraser's Ridge le lendemain juste avant le coucher du soleil, pour découvrir qu'un visiteur nous attendait. Le major Donald MacDonald, anciennement de l'armée de Sa Majesté, et plus récemment membre de la cavalerie légère, garde personnelle du gouverneur Tryon, était assis sur le perron, mon chat sur les genoux et un pichet de bière à ses pieds. En me voyant approcher, il lança joyeusement :

– Madame Fraser ! À votre service, madame.

Il voulut se lever et laissa échapper un cri étouffé. N'appréciant pas de perdre son nid douillet, Adso venait de lui enfoncer ses griffes dans la cuisse.

– Je vous en prie, major, restez assis.

Il s'exécuta avec une grimace, mais, grand seigneur, se retint d'envoyer Adso valser dans les buissons. Je le rejoignis et m'assis à ses côtés avec un soupir de soulagement.

– Mon mari s'occupe des chevaux et nous rejoindra dans un instant. Je vois qu'on vous a bien accueilli ?

J'indiquai le pichet de bière, qu'il tendit aussitôt vers moi avec galanterie, essuyant le collet avec sa manche.

– Oh oui, madame. M^{me} Bug a veillé sur mon bien-être avec le plus grand soin.

Par politesse, j'acceptai la bière qui, en vérité, descendit toute seule. Jamie avait eu hâte de rentrer, et nous étions en selle depuis l'aube, n'ayant fait qu'une brève halte vers midi pour nous rafraîchir.

Me voyant soupirer d'aise les yeux mi-clos après avoir bu, le major déclara en souriant :

– Cette bière est excellente, n'est-ce pas ? Vous la brassez vous-même ?

Je pris une nouvelle gorgée avant de lui rendre le pichet, puis répondis :

– Non, c'est celle de Lizzie. Lizzie Wemyss.

– Ah oui, votre servante, bien sûr. Vous pouvez lui faire mes compliments.

– Vous ne l'avez pas vue ?

Étonnée, je jetai un œil vers la porte ouverte derrière lui. À cette heure-ci, j'aurais pensé que Lizzie se trouvait dans la cuisine, préparant le dîner, mais elle serait sûrement sortie en nous entendant arriver. Je remarquai soudain qu'aucune odeur de nourriture n'en sortait non plus. Bien sûr, elle ne pouvait pas deviner à quelle heure nous reviendrions, mais...

– Mmm... non. Elle est...

Le major plissa le front, essayant de se souvenir. Je me demandai jusqu'où on avait rempli le pichet avant de le lui offrir. Il ne restait plus que deux doigts

de bière à l'intérieur.

– Ah oui ! Elle est allée chez les McGillivray avec son père. C'est ce que M^{me} Bug m'a annoncé. Elle est partie rendre visite à son promis, il me semble ?

– Oui, en effet, elle est fiancée à Manfred McGillivray. Mais M^{me} Bug...

Il fit un signe vers le petit abri plus haut sur la colline.

–... est au gerموir. Une histoire de fromage, c'est ce qu'elle m'a dit, je pense. On m'a proposé gracieusement une omelette pour mon dîner.

– Ah.

Je me détendis encore un peu, la poussière du voyage retombant à mesure que la bière faisait son effet. Quel bonheur d'être de retour chez moi, même si ma sensation de paix était quelque peu assombrie par le souvenir de la cabane calcinée.

M^{me} Bug lui avait probablement expliqué la raison de notre absence, mais il n'y fit aucune allusion, pas plus qu'à ce qui l'amenait à Fraser's Ridge. Naturellement, toute discussion sérieuse attendrait l'arrivée de Jamie. En ma qualité de femme, je n'avais droit qu'à la plus impeccable courtoisie et à quelques petits potins mondains.

Les commérages me convenaient, mais je devais m'y préparer un peu. Je ne possédais pas ce don naturel. Histoire de gagner un peu de temps, je déclarai :

– Ah... je vois que vos relations avec mon chat se sont améliorées.

Malgré moi, je regardai son crâne du coin de l'œil, mais on avait raccommodé sa perruque avec soin.

Il passa les doigts dans l'épaisse fourrure d'Adso, lui grattant le ventre.

– Je crois que nous sommes parvenus à un accord politique de principe.
« Garde tes amis près de toi, mais tes ennemis plus près encore. »

Cela me fit sourire.

– Très judicieux. Euh... j'espère que vous n'avez pas attendu trop longtemps ?

Il haussa les épaules, me faisant comprendre que l'attente n'avait pas d'importance, ce qui était généralement le cas. Les montagnes avaient leur temps propre, et le sage n'essayait pas de les brusquer. MacDonald était un soldat aguerri et avait beaucoup voyagé. En outre, il avait grandi à Pitlochry, assez près des sommets des Highlands pour savoir comment les prendre.

– Je suis arrivé ce matin de New Bern.

Des clochettes d'alarme retentirent aussitôt à l'arrière de mon crâne. Il fallait au moins dix jours pour effectuer le trajet depuis New Bern, en venant d'une traite. Or, l'état de son uniforme froissé et boueux laissait supposer que tel était le cas.

C'était à New Bern que le nouveau gouverneur royal de la colonie, Josiah

Martin, avait établi sa résidence. Le fait que MacDonald ait parlé de cette ville au lieu de mentionner une éventuelle étape plus proche indiquait sans doute que les autorités avaient dicté le but de sa visite. Je me méfiais des gouverneurs.

Sur le sentier qui menait au paddock, Jamie n'apparaissait toujours pas. En revanche, M^{me} Bug venait d'émerger du germoir. Je la saluai de loin, et elle agita le bras avec enthousiasme, en dépit du fait qu'elle tenait un seau de lait dans une main, un panier d'œufs dans l'autre, un pot de beurre sous une aisselle et un grand morceau de fromage sous le menton. Elle parvint à descendre la pente raide sans dégâts et disparut derrière la maison, se dirigeant vers la cuisine.

Je m'adressai de nouveau au major.

– Apparemment, ce sera omelette pour tout le monde. Vous ne seriez pas passé par Cross Creek, par hasard ?

– Mais si, madame. La tante de votre mari vous envoie son bon souvenir, ainsi qu'une pile de livres et de journaux que j'ai apportés avec moi.

Ces temps-ci, je me méfiais aussi de la presse, même si les événements dont elle parlait s'étaient produits plusieurs semaines, voire des mois plus tôt. J'émis quelques sons appréciatifs, priant que Jamie se dépêche afin que je puisse m'éclipser. Mes cheveux empestaient le brûlé, et mes mains gardaient le souvenir de la chair froide. J'avais grande envie d'un bain.

– Je vous demande pardon ?

Je n'avais pas entendu les propos de MacDonald. Il se pencha poliment plus près pour répéter, puis bondit sur place, les yeux lui sortant de la tête.

– Saloperie de chat !

Après nous avoir fait une superbe imitation d'une serpillière mouillée, Adso venait de se redresser en sursaut, la queue en rince-bouteille, sifflant comme une bouilloire tout en plantant ses griffes dans les cuisses du major. Je n'eus pas le temps de réagir avant qu'il ne plonge par-dessus l'épaule de MacDonald par la fenêtre ouverte de l'infirmerie juste derrière nous, déchirant son jabot et renversant sa perruque par la même occasion.

MacDonald explosa sans plus de retenue en un tonnerre d'imprécations, mais le moment était mal choisi pour m'occuper de lui. Sinistre, Rollo remontait le sentier vers la maison, tel un loup dans le crépuscule, mais avec un comportement si bizarre que j'avais bondi à mon tour sans m'en rendre compte.

Il courait vers la maison, s'arrêtait, décrivait un ou deux cercles sur lui-même comme s'il n'arrivait pas à se décider, repartait à fond de train vers la forêt, revenait, le tout en émettant des gémissements sourds et en gardant la queue basse.

– Putain de bordel de merde ! m'exclamai-je. Il s'est passé quelque chose !

Je dévalai les quelques marches et courus dans le sentier, entendant à peine

le juron stupéfait du major en arrière de moi.

Je découvris Ian à quelques centaines de mètres de là, conscient mais étourdi. Assis sur le sol, les yeux fermés, il pressait sa tête entre ses deux mains comme s'il craignait de voir les os de son crâne se dessouder. Quand je tombais – à genoux à ses côtés, il rouvrit les yeux et me sourit d'un air vague.

– Tante... dit-il d'une voix rauque.

Il semblait vouloir dire autre chose, mais sans trop savoir quoi. Il ouvrit la bouche, puis resta les lèvres entrouvertes, sa langue remuant d'un côté puis de l'autre.

– Ian, regarde-moi.

Je tentais de rester le plus calme possible. Il obtempéra, ce qui était bon signe. Il faisait trop sombre pour voir si ses pupilles étaient dilatées, mais il était blême, et je distinguais des traînées de sang noires sur sa chemise.

Des pas précipités résonnèrent dans mon dos... Jamie, talonné par MacDonald.

– Comment te sens-tu, mon garçon ?

Jamie l'attrapa par un bras. Ian oscilla très doucement vers lui, puis laissa retomber ses mains, ferma encore les yeux et s'abandonna contre l'épaule de son oncle avec un soupir.

Ce dernier le maintint redressé pendant que je palpais le corps d'Ian à la recherche de blessures. L'arrière de sa chemise et sa queue de cheval étaient imprégnés de sang séché, mais il ne saignait plus. Je ne tardai pas à trouver l'entaille sur son crâne. Anxieux, Jamie me demanda :

– C'est grave ?

– Je ne crois pas. Il a reçu un sale coup sur la tête qui lui a arraché un morceau de cuir chevelu, mais...

– Un tomahawk, à votre avis ?

MacDonald était penché sur nous, intrigué.

Le visage enfoui dans la chemise de Jamie, Ian répondit d'une voix somnolente :

– Non, une balle.

– Va-t'en, le chien !

Jamie repoussa Rollo qui avait enfoncé son museau dans l'oreille d'Ian qui tressaillit en poussant un râle.

– Il me faut l'examiner à la lumière, mais ça n'a pas l'air d'être trop vilain. En plus, il semble avoir parcouru une sacrée trotte. Conduisons-le dans la maison.

Les hommes se relayèrent pour le porter, passant les bras d'Ian par-dessus leurs épaules. Quelques minutes plus tard, il était allongé à plat ventre sur la table de mon infirmerie. Là, il nous conta ses aventures, de manière un peu décousue et ponctuée de petits cris tandis que je nettoyais la plaie, coupais ses

mèches emmêlées et lui appliquais cinq ou six points de suture.

– Je me croyais mort...

Il serra les dents pendant que je tirais l'épais fil à travers les bords de la plaie irrégulière.

– Aïe, tante Claire !... Mais, ce matin, quand je me suis réveillé, je me suis rendu compte que j'étais toujours vivant... même si j'avais l'impression que mon crâne avait été fendu en deux et que ma cervelle me coulait dans le cou.

– Il s'en est fallu de peu, murmurai-je en me concentrant sur ma tâche. Cela dit, à mon avis, ce n'était pas une balle. Tout le monde me regarda, hébété.

– Quoi, on ne m'a pas tiré dessus ? s'indigna Ian. Comme il levait une main pour toucher l'arrière de son crâne, je l'arrêtai d'une tape sur les doigts.

– Cesse de bouger. Non, on ne t'a pas tiré dessus, navrée de te décevoir. J'ai retiré des éclats de bois et d'écorce de ta plaie. À mon avis, je dirais plutôt qu'un des tirs a fait tomber une branche d'arbre droit sur ta tête.

– Vous êtes bien certaine qu'il ne s'agissait pas d'un tomahawk, hein ? insista le major, la mine déçue.

Je fis le dernier nœud et sectionnai le fil en secouant la tête.

– Je ne me souviens pas d'avoir déjà examiné une plaie infligée par un tomahawk, mais je ne pense pas. Vous avez vu les bords irréguliers de l'entaille ? En outre, le cuir chevelu est profondément entamé, mais l'os ne semble pas fracturé.

Jamie déclara avec sa logique habituelle :

– Selon le garçon, il faisait nuit noire. Aucun être sensé ne lancerait un tomahawk dans l'obscurité vers une cible invisible.

Il tenait la lampe à alcool pour que j'y voie plus clair. Il l'approcha afin que nous puissions tous constater, outre la cicatrice en zigzag, l'ecchymose qui se répandait tout autour, dévoilée par la tonsure que je venais de pratiquer.

Avec délicatesse, ses doigts écartèrent le duvet restant, mettant en évidence plusieurs écorchures qui parsemaient la zone contusionnée.

– Là, vous voyez ? Ta tante a raison, mon garçon. Tu as été attaqué par un arbre.

Ian entrouvrit un œil.

– On ne t'a jamais dit que tu avais un talent de comique, oncle Jamie ?

Il referma l'œil.

– Non.

– C'est parce que ce n'est pas vrai.

Jamie sourit et lui serra l'épaule.

– Je vois que tu te sens déjà mieux !

Le major MacDonald les interrompit :

– Un fait subsiste : le garçon a été attaqué par des sortes de bandits.

Pourquoi pensez-vous que ce n'étaient pas des Indiens ?

– Non, répéta Ian. C'en était pas.

Cette fois, il avait l'œil grand ouvert, injecté de sang.

Ne paraissant pas satisfait de cette réponse, MacDonald le questionna plutôt sèchement :

– Comment peux-tu en être sûr, mon garçon ? Tu as dit toi-même qu'il faisait noir.

Stupéfait, Jamie regarda le major mais se tut. Ian gémit, puis poussa un profond soupir et répondit :

– Je les ai sentis.

Il ajouta presque aussitôt :

– Je crois que je vais vomir.

Il se souleva sur un coude et, de fait, régurgita. Cela mit un terme aux questionnements. Jamie entraîna le major vers la cuisine, me laissant nettoyer Ian et l'installer le plus confortablement possible.

Une fois un peu plus propre et allongé sur le flanc, un oreiller sous la tête, je lui demandai :

– Tu peux ouvrir les deux yeux ?

Il le fit, ses paupières clignant à peine devant la lumière. La petite flamme bleue de la lampe à alcool se reflétait deux fois dans ses yeux noirs, mais ses pupilles rétrécirent aussitôt, d'un mouvement synchrone.

– C'est bien.

Je reposai la lampe sur la table, puis chassai Rollo qui flairait l'étrange odeur de la lampe : nous y brûlions un mélange de brandy de mauvaise qualité et de térébenthine.

– Laisse ça, le chien. Ian, saisis mes doigts.

Je lui tendis mes deux index, et il les entoura de ses mains osseuses. Je lui fis subir des tests neurologiques, le faisant serrer, tirer, pousser. Pour finir, j'écoutai son cœur, qui battait avec une régularité rassurante.

– Légère commotion, conclus-je avec un sourire.

Il plissa les yeux.

– Ah oui ?

– Cela veut dire que tu as mal au crâne et des haut-le-cœur. Ça ira mieux dans quelques jours.

– J'aurais pu vous en dire autant, marmonna-t-il en se rallongeant.

– En effet, mais « commotion », ça sonne quand même mieux qu'un crâne fêlé, non ?

Il sourit.

– Vous voulez bien nourrir Rollo, tante Claire ? Il ne m'a pas quitté un instant. Il doit avoir faim.

En entendant son nom, le chien redressa les oreilles et, gémissant, poussa son museau dans la main pendante de son maître.

– Il va bien, rassurai-je le chien. Ne t’inquiète pas. Puis, à Ian :

– Oui, je vais lui apporter quelque chose. Tu crois que tu pourras avaler un peu de pain et de lait ?

– Non, dit-il catégorique. Une goutte de whisky, peut-être ?

– Non, répondis-je aussi catégoriquement.

Je mouchai la lampe à alcool.

– Tante...

Je me retournai sur le pas de la porte.

J’avais laissé une seule chandelle allumée à son chevet. Il paraissait si jeune et si fragile à la lueur de la flamme vacillante.

– À votre avis, pourquoi le major voulait absolument que j’aie rencontré des Indiens dans la forêt ?

– Je ne sais pas. Mais je suppose que Jamie le sait, lui. Ou le saura bientôt.

4. Un serpent dans l'édén

Brianna poussa la porte de sa cabane, à l'affût d'un trottement de pattes de rongeurs ou du chuintement d'écailles sur le sol. Un jour, alors qu'elle était entrée dans le noir, elle s'était retrouvée à quelques centimètres d'un petit serpent à sonnette. Aussi surpris qu'elle, le reptile avait filé entre les pierres du foyer, mais elle avait retenu la leçon.

Cette fois, elle ne perçut aucun bruit de souris ni de campagnols en train de détalier, mais une créature plus grosse était passée par là, en s'introduisant sous la peau huilée qui masquait la fenêtre. Le soleil se couchait, mais il faisait encore assez jour pour distinguer le panier en herbes tressées dans lequel elle conservait ses cacahuètes grillées, tombé de son étagère. Son contenu était mangé, le sol tout autour jonché de cosses.

Elle figea en entendant un bruissement. Il se reproduisit, suivi du fracas d'un objet métallique s'écrasant sur le sol derrière le mur du fond.

– Sale petite vermine ! Tu es dans mon garde-manger !

Hors d'elle, elle saisit un balai et s'élança dans l'appentis avec un cri de banshee. Un énorme raton laveur qui mâchait tranquillement une truite fumée abandonna sa proie et fila entre ses jambes, plus rapide qu'un banquier ventru fuyant ses créanciers, poussant des cris aigus d'alarme.

Encore palpitante d'indignation, elle reposa son arme et, pestant entre ses dents, se pencha pour tenter de sauver ce qui pouvait encore l'être. Les ratons laveurs étaient moins destructeurs que les écureuils, qui mâchouillaient et déchiquetaient sans retenue, mais ils avaient des appétits d'ogre.

Dieu seul savait depuis combien de temps ce pillleur était là. Assez longtemps pour avoir léché toute la motte de beurre, décroché une grappe de poissons fumés des poutres (comment un animal si gros avait-il effectué une telle prouesse acrobatique ?). Heureusement, les rayons de miel avaient été stockés dans trois jarres différentes, et il en avait attaqué une seule. Cependant, les tubercules étaient éparpillés un peu partout, il avait englouti un fromage frais tout entier et renversé la précieuse cruche de sirop d'érable qui formait une mare poisseuse sur le sol. Cela ranima sa fureur, et elle serra tant la pomme de terre qu'elle tenait à la main que ses ongles en percèrent la peau.

– Saloperie de saloperie de foutu animal abject !

– Qui... ?

Saisie, elle pivota sur ses talons et lança la pomme de terre sur l'intrus. Qui s'avéra être Roger. Elle l'atteignit en plein front et il chancela, se retenant au chambranle de la porte.

– Ouille ! Merde ! Ouille, ouille ! Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

– Un raton laveur, expliqua-t-elle, laconique.

Elle recula d'un pas, laissant la lumière dévoiler l'étendue des dégâts.

– Quoi ? Il a eu le sirop d'érable ? Saloperie ! Tu l'as eue, au moins, cette sale bête ?

Se tenant le front d'une main, il baissa la tête pour pénétrer dans l'appentis, cherchant autour de lui une bête à poils.

– Non, il m'a échappé. Tu saignes ? Où est Jem ? Il ôta la main de son front et l'examina.

– Je ne crois pas. Aïe ! Tu vises trop bien, ma chérie. Jem est chez les McGillivray. Lizzie et M^{me} Wemyss l'ont emmené pour fêter les fiançailles de Senga.

La colère et le remords cédèrent aussitôt le pas à la curiosité.

– Vraiment ? Lequel elle a choisi ?

Ute McGillivray, avec sa minutie toute allemande, avait sélectionné avec grand soin les futurs conjoints de son fils et de ses trois filles en fonction de ses propres critères : la terre, l'argent et la respectabilité venant en premier ; l'âge, l'apparence physique et le charme figurant en bas de sa liste. Naturellement, ses enfants ne l'entendaient pas de cette oreille, mais la force de caractère de Frau Ute était telle qu'Inga et Hilda avaient fini par épouser des hommes qui avaient son approbation.

Toutefois, Senga était bien la fille de sa mère, à savoir qu'elle avait des idées bien arrêtées et aucune retenue quand il s'agissait de les exprimer. Depuis des mois, elle hésitait entre deux prétendants : Heinrich Strasse, un fringant jeune homme sans le sou originaire de Béthanie – et luthérien par-dessus le marché ! – et Ronnie Sinclair, le tonnelier. Pour la communauté de Fraser's Ridge, ce dernier était aisé et le fait qu'il ait trente ans de plus que Senga ne dérangeait aucunement Ute.

Le mariage de Senga McGillivray faisait l'objet d'intenses spéculations depuis plusieurs mois, et Brianna avait entendu parler de paris considérables sur le choix du promis.

– Alors ? Qui est l'heureux élu ?

Roger retrouva son sourire.

– M^{me} Bug ne sait pas, ce qui la rend folle. Manfred est venu les chercher hier matin, mais elle n'était pas là. Lizzie a juste laissé un mot sur la porte de la cuisine pour lui indiquer où ils allaient, mais elle a oublié de préciser le nom du futur marié.

Brianna se tourna vers le soleil couchant. Le disque de feu avait disparu derrière la cime des arbres, mais ses rayons flamboyants illuminaient la cour à travers les châtaigniers. L'herbe de printemps paraissait aussi douce et profonde qu'un velours émeraude.

– Il va falloir attendre demain pour savoir, ajouta-t-elle avec regret.

La maison des McGillivray était à huit kilomètres. Il ferait nuit noire avant qu'ils n'y arrivent, et, même après le dégel, on ne s'aventurerait pas dans les

montagnes la nuit sans une bonne raison. La simple curiosité ne justifiait pas un tel risque.

– Tu veux aller dîner dans la Grande Maison ? Le major MacDonald est là.

– Ah, lui, marmonna-t-elle en réfléchissant à la question.

Elle avait envie d'entendre les nouvelles apportées par le major, et les dîners de M^{me} Bug valaient toujours le déplacement. D'un autre côté, après ces trois jours sinistres, le long voyage et la mise à sac de son garde-manger, elle n'était pas vraiment d'humeur sociable.

Soudain, elle se rendit compte que Roger évitait avec précaution de donner son avis. Accoudé à l'étagère sur laquelle leur réserve hivernale de pommes s'amenuisait, il caressait un fruit, l'air ailleurs, son majeur lissant doucement le galbe jaune oranger. Il émettait de vagues bruits, laissant entendre tacitement qu'une soirée en tête à tête à la maison, sans parents, relations... ni bébé, avait ses avantages.

Elle sourit à son tour.

– Comment va ta pauvre tête ?

Les derniers rayons du soleil glissaient sur l'arête de son nez, faisant luire un éclat vert dans ses yeux. Il s'éclaircit la gorge et, timide, répondit :

– Peut-être qu'avec un baiser, ça irait mieux. Si tu en as envie.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et s'exécuta, écartant doucement l'épaisse mèche brune de son front. La bosse était visible, même si la peau n'avait pas encore viré au bleu.

– Là, ça va mieux ?

– Pas encore. Essaie encore. Peut-être un peu plus bas cette fois ?

Il posa les mains sur la courbe de ses hanches. Elle était presque aussi grande que lui. Elle avait déjà remarqué le côté pratique de la chose, mais elle en eut de nouveau la confirmation. Elle frémit de plaisir, et Roger reprit son souffle.

– Pas si bas, dit-il de sa voix rauque. Pas encore.

– Ne fais pas ton tatillon.

Elle le baisa sur la bouche dont les lèvres chaudes dégageaient encore une odeur de cendres et de terre, tout comme elle. Elle s'écarta à peine.

Laissant sa main dans le creux de ses reins, il se pencha par-dessus elle, faisant courir son doigt le long de l'étagère sur laquelle était répandu le sirop d'érable. Il le passa délicatement sur les lèvres de Brianna, puis sur les siennes et l'embrassa encore, en un long baiser sucré.



– Je ne me souviens même plus quand je t'ai vue nue la dernière fois.

Elle le dévisagea d'un air sceptique.

– Ça fait environ trois jours. Apparemment, ce n'était pas un spectacle

mémorable.

Se débarrasser enfin des vêtements qu'elle portait depuis trois jours et trois nuits avait été un grand soulagement. Même dans le plus simple appareil et hâtivement débarbouillée, elle sentait encore la poussière dans ses cheveux et la crasse du voyage entre ses orteils.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. On ne fait plus l'amour à la lueur du jour depuis des lustres.

Il était couché sur le flanc, face à elle. Avec douceur, il passa la main sur la courbe ample de sa hanche et de ses fesses.

– Tu n'imagines pas à quel point tu es belle, en tenue d'Ève, avec le soleil derrière toi. Toute d'or, comme si tu baignais dedans.

Il ferma un œil, comme ébloui par cette vision. Elle bougea, et la lumière illumina son visage, son iris projetant un éclat d'émeraude en une fraction de seconde avant qu'il ne se referme.

– Mmmm.

Elle glissa une main paresseuse derrière sa nuque et l'attira à elle pour l'embrasser. Elle comprenait ce qu'il voulait dire. C'était une sensation étrange, presque perverse, mais si agréable. La plupart du temps, ils faisaient l'amour la nuit, une fois Jem endormi, parlant à voix basse dans la pénombre, se cherchant sous les couches d'édredons et les chemises de nuit. Même si Jem dormait toujours comme assommé à coups de masse, il leur était impossible de ne pas tenir compte du petit corps qui respirait bruyamment dans le lit gigogne tout côté.

Bizarrement, elle était toujours aussi consciente de Jem, même en son absence. Être séparée de lui provoquait chez elle une drôle d'impression : ne pas savoir où son fils était à tout instant, ne pas sentir son corps comme une extension, très mobile, du sien lui donnait une liberté enivrante, mais lui procurait un certain malaise, comme si elle avait égaré un objet précieux.

Ils avaient laissé la porte ouverte afin de mieux profiter de la lumière et de l'air sur leur peau. À présent, le soleil était pratiquement couché, et bien que l'air fût encore teinté d'une luminosité de miel, il était devenu plus froid.

Une brusque rafale souleva la peau couvrant la fenêtre et s'engouffra dans la pièce, claquant la porte et les plongeant d'un coup dans le noir.

Brianna sursauta. Roger lâcha un grognement et sauta du lit. Il rouvrit grand la porte, et Brianna inspira une grande goulée d'air, se rendant compte qu'elle avait retenu son souffle, s'étant sentie brusquement ensevelie sous terre.

Roger avait dû ressentir la même chose. Il se tenait sur le seuil, appuyé au chambranle, le vent agitant la toison noire et bouclée sur son corps, les cheveux toujours retenus sur sa nuque. Brianna fut alors prise d'une envie d'aller derrière lui, de dénouer le lacet de cuir entourant sa chevelure et de passer ses doigts dans cette noirceur lisse et brillante, héritage d'un lointain

ancêtre espagnol naufragé parmi les Celtes.

Debout avant même d'avoir consciemment décidé de se lever, elle ôta avec délicatesse les chatons et les brindilles prises dans les mèches. Il frissonna, du fait de ses caresses ou de celles du vent, mais sa peau était chaude.

Elle dégagea sa nuque et l'embrassa, murmurant :

– Tu as un hâle de paysan.

– Et alors, ne suis-je pas cela ?

Sa peau tressaillit sous les lèvres de Brianna, comme un cheval frémissant. Son visage, son cou et ses avant-bras avaient pâli durant l'hiver, mais étaient toujours plus sombres que ses épaules et son dos. Il restait une vague démarcation entre son buste couleur de daim et la pâleur saisissante de ses fesses.

Elle posa les mains sur ces deux parties charnues, appréciant leur fermeté et leur rondeur, et l'entendit soupirer. Il se pencha vers elle, les seins de Brianna s'écrasant contre lui. Elle posa alors le menton sur son épaule, et contempla le paysage.

Dans la pénombre crépusculaire, les derniers longs faisceaux brillaient entre les châtaigniers, leurs jeunes feuilles vert tendre se consumant d'un feu doux. Les oiseaux ne dormaient pas encore, continuant à se faire la cour. Un moqueur chantait dans la forêt, un concert de trilles, de roulades fluides et d'étranges hululements qu'il semblait avoir appris du chant de sa mère.

La fraîcheur du soir tombant lui donna la chair de poule, mais le corps chaud de Roger contre le sien était réconfortant. Elle enlaça sa taille, ses doigts jouant oisivement avec les poils de son pubis.

Roger fixait un point à l'autre extrémité de la cour, là où le sentier émergeait de la forêt. On le distinguait à peine, mais il était désert.

– Qu'est-ce que tu regardes ? demanda-t-elle doucement.

– Je guette un serpent portant des pommes, répondit-il en riant. Tu as faim, Ève ?

Il entrelaça ses doigts avec les siens.

– Assez. Et toi ?

Il devait être affamé ; ils n'avaient mangé qu'un en-cas en guise de déjeuner.

– Oui, mais...

Il hésita et serra davantage ses doigts.

– Tu vas penser que je suis fou, mais... ça t'ennuierait que j'aille chercher Jem dès ce soir, au lieu d'attendre demain matin ? Je me sentirais plus tranquille s'il était avec nous.

Ravie, elle resserra sa main à son tour.

– Allons-y tous les deux. C'est une merveilleuse idée.

– Oui, mais... ça fait bien huit kilomètres jusque chez les McGillivray. Il

fera nuit noire avant qu'on arrive.

Cela dit, il souriait. Il se retourna face à elle, son torse effleurant ses seins.

Une ombre bougea près de son visage, et elle recula promptement. Une minuscule chenille, aussi verte que les feuilles qu'elle dévorait, se détachait sur les poils bruns de Roger, se dressant en « S » et cherchant vainement un refuge.

Roger baissa les yeux, cherchant à voir ce qu'elle regardait.

– Quoi ?

– J'ai trouvé ton serpent. Il doit être à la recherche d'une pomme, lui aussi.

Elle attrapa la larve adroitement entre deux doigts, sortit et s'accroupit dans l'herbe pour la laisser ramper sur une tige d'herbe. Elle se fondit dans la pénombre. En un instant, le soleil avait disparu, et la nature s'était dépouillée des couleurs de la vie.

Un filet de fumée chatouilla ses narines. La cheminée de la Grande Maison. Sa gorge se noua au souvenir de l'odeur de brûlé, et son malaise s'accrut. L'oiseau moqueur s'était tu, et la forêt semblait pleine de mystères et de dangers.

Elle se redressa et se passa une main dans les cheveux.

– Allons-y.

Roger, ses culottes à la main, la regarda, étonné.

– Tu ne veux pas dîner avant ?

– Non, Allons-y tout de suite.

Plus rien ne paraissait avoir d'importance, honnis récupérer Jem et former de nouveau une famille.

Roger esquissa un léger sourire, l'étudiant de haut en bas.

– Soit, mais tu devrais peut-être mettre ta feuille de vigne avant. Au cas où nous rencontrerions un ange brandissant une épée de feu dans la forêt.

5. Les ombres du feu

J'abandonnai Ian et Rollo à l'irrépressible bienveillance de M^{me} Bug (qu'il essaie un peu de lui expliquer qu'il ne voulait pas de pain et de lait !) et m'assis devant mon propre dîner tardif : une omelette bien chaude avec, non seulement du fromage, mais aussi des morceaux de bacon salé, des asperges et des champignons sauvages, le tout avec des petits oignons sautés.

Jamie et le major avaient déjà fini de manger et étaient assis devant le feu, baignant dans l'odorante fumée de pipe de MacDonald. Apparemment, Jamie venait d'achever de lui conter la tragédie, car le major plissait le front en hochant la tête, la mine compatissante.

– Pauvres hères, soupira-t-il. Vous pensez que ce sont les mêmes bandits que votre neveu a rencontrés ?

– Oui. Je préfère ne pas imaginer qu'il y aurait deux bandes de cette sorte en liberté dans les montagnes.

Il regarda vers la fenêtre, dont les volets étaient fermés pour la nuit. Tout à coup, je m'aperçus qu'il avait décroché sa carabine de chasse du fronton de la cheminée et qu'il était en train d'huiler son canon, l'air absent.

– Dois-je comprendre, *a charaid*, qu'on vous a déjà rapporté d'autres méfaits de ce genre ?

– Trois autres au moins.

Sa pipe en argile menaçant de s'éteindre, le major tira dessus, faisant rougeoyer et crépiter le tabac dans le fourneau.

Une subite appréhension me saisit, et je cessai de mâcher mon morceau de champignon. La possibilité d'un gang d'hommes armés errant dans la nature, attaquant des fermes au hasard, ne m'était pas encore apparue.

Jamie, lui, y avait déjà pensé. Il se leva, remplaça la carabine sur ses crochets, caressa le fusil suspendu au-dessus pour se rassurer, puis se dirigea vers la console, où étaient rangés ses escopettes et le coffret contenant son élégante paire de pistolets de duel.

Exhalant des nuages de fumée bleutée et tout à fait d'accord avec Jamie, MacDonald l'observa en train de sortir méthodiquement les armes, les boîtes de munitions, les moules de balle, les chiffons, les tiges, et tous les autres outils de son armurerie personnelle.

D'un signe de tête, MacDonald indiqua une des escopettes, une arme raffinée, avec un long canon et une crosse arrondie incrustée d'ornements en argent.

– Mmphm... bel objet, colonel.

En s'entendant nommé « colonel », Jamie lui lança un regard torve, mais

répondit néanmoins avec calme :

– Oui, il a de l’allure. Malheureusement, on ne peut rien atteindre avec à plus de deux pas. Je l’ai gagné dans une course de chevaux.

Il accompagna ces paroles d’un geste contrit, craignant sans doute que MacDonald pense qu’il avait dépensé de l’argent pour cette arme.

Il vérifia toutefois la pierre, la remit en place et rangea l’escopette. Saisissant un moule, il demanda, de manière nonchalante :

– Où ?

J’avais repris ma mastication, mais, à mon tour, interrogeai du regard le major.

Celui-ci sortit la pipe de sa bouche.

– Ce ne sont que des ouï-dire.

Il la remit entre ses lèvres, poursuivant :

– Une ferme à quelque distance de Salem. Totalement brûlée. De braves gens appelés Zinzer, des Allemands. C’était à la fin du mois de février. Puis, trois semaines plus tard, un bac, sur le Yadkin au nord de Woram’s Landing. Le passeur a été tué, sa maison dévalisée. Le troisième...

Il s’interrompt, tira furieusement sur sa pipe, jeta un bref coup d’œil vers moi, puis de nouveau vers Jamie.

– Parlez sans crainte, mon ami, lui dit ce dernier en gaélique, le ton las. Elle en a vu des bien pires que vous, et de loin.

J’acquiesçai, plantant ma fourchette dans un autre morceau d’omelette. Le major toussota.

– Oui, euh... eh bien, sauf votre respect, madame, je me trouvais par hasard dans... euh... un certain établissement d’Edenton...

– Un bordel ? suggérai-je. Mais, poursuivez donc, major. Il reprit, avec un débit assez précipité, le teint rouge brun sous sa perruque :

– Ah... euh... bien sûr. Eh bien, donc, une des... euh... jeunes femmes du lieu m’a raconté qu’elle avait été enlevée par des hors-la-loi qui avaient débarqué un beau jour chez elle sans prévenir... Elle vivait seule avec sa grand-mère. Ils ont tué la pauvre vieille et brûlé sa maison avec son corps dedans.

Jamie avait tourné son tabouret face au feu et faisait fondre des déchets de plomb dans une louche pour remplir le moule.

– Elle a dit qui ils étaient ?

– Ah. Mmphm.

La gêne du major s’accrut et, après bien des toussotements et circonlocutions, nous finîmes par comprendre que, sur le coup, il n’avait pas vraiment cru la fille, ou qu’il avait été trop occupé à profiter de ses charmes pour s’intéresser à ses propos. Considérant son récit comme une de ces histoires souvent contées par les putains pour s’attirer la compassion des

clients et ayant pris un autre verre de genièvre, il ne lui avait pas demandé plus de détails.

– Mais quand j’ai pris connaissance par hasard des autres incendies... C’est que, voyez-vous, le gouverneur m’a chargé d’ouvrir grandes mes oreilles dans l’arrière-pays, au cas où il y aurait des signes d’agitation. Je me suis alors mis à penser que ces événements particuliers n’étaient peut-être pas une simple coïncidence.

Jamie et moi échangeâmes un regard. Celui de Jamie était amusé, le mien, résigné. Il m’avait parié que MacDonald, un officier de cavalerie mal payé qui joignait les deux bouts en louant ses services, ne survivrait pas seulement à la démission de Tryon, parti occuper un poste plus élevé en tant que gouverneur de New York, mais parviendrait rapidement à se faire une place dans le nouveau régime. Il m’avait dit : « C’est un gentleman qui a le sens de l’opportunité, notre Donald. »

L’odeur martiale du plomb chaud commençait à remplir la pièce, rivalisant avec celle de la pipe du major, refoulant l’atmosphère agréablement domestique de la pâte à pain en train de lever, des plats qui mijotent, des herbes séchées, des balais en jonc et de la lessive de soude qui flottait d’ordinaire dans la cuisine.

Le plomb fond subitement. Une balle déformée ou un bouton tordu placés dans la louche disparaissent en un instant, faisant place à une petite flaque tremblotante de métal terne.

Jamie versa peu à peu le plomb fondu dans le moule, tenant son visage loin des émanations.

– Pourquoi des Indiens ?

– Ah. Eh bien... C’est ce qu’a dit la putain d’Edenton. Selon elle, ceux qui avaient brûlé sa maison et l’avaient enlevée étaient indiens. Mais, comme je vous l’ai raconté, sur le moment, je n’y ai pas prêté beaucoup d’attention.

Jamie émit un de ses borborygmes écossais laissant entendre qu’il acceptait son point de vue, mais avec scepticisme.

– Quand avez-vous rencontré cette jeune femme et entendu son histoire, major ?

– Aux environs de Noël.

MacDonald triturait le fourneau de sa pipe avec un doigt sale, évitant de relever les yeux. Il reprit :

– Ah, vous voulez dire, quand sa maison a-t-elle été attaquée ? Elle ne l’a pas précisé, mais, selon moi, ça ne faisait pas longtemps. La jeune femme était encore... euh... relativement fraîche.

Il s’étrangla, croisa mon regard, puis se remit à tousser.

Jamie pinça les lèvres et baissa la tête, rouvrant le moule pour faire tomber une nouvelle balle dans l’âtre. Mon appétit s’étant envolé, je reposai ma fourchette.

– Comment ? demandai-je. Comment cette jeune femme est-elle arrivée au bordel ?

Le major s'était assez ressaisi pour soutenir mon regard.

– Ils l'ont vendue, madame. Les brigands. Quelques jours après l'avoir enlevée, ils l'ont vendue à un négociant qui travaillait sur le fleuve. C'est ce qu'elle a dit. Il a dû la garder auprès de lui quelque temps, sur son bateau, puis, une nuit, un homme est venu pour affaires, l'a trouvée à son goût et la lui a achetée. Il l'a amenée jusqu'à la côte, mais je suppose qu'entre-temps, il a fini par se lasser d'elle...

Sa voix se perdit dans le vague, et il emboucha de nouveau sa pipe, inspirant fortement.

– Je vois.

Effectivement, je voyais très bien. La moitié d'omelette que j'avais avalée formait une boule dure dans le fond de mon estomac. « Encore relativement fraîche. » Cela prenait combien de temps, au juste ? Combien de temps une femme pouvait-elle tenir, passant de mains en mains, depuis les planches râpeuses du pont d'un navire au matelas élimé d'une chambre de location, recevant juste de quoi rester en vie ? Fort probablement, le bordel d'Edenton lui avait paru un refuge après ce qu'elle avait enduré. À la fin de ce récit, je n'étais guère en de bonnes dispositions à l'égard de MacDonald. Sèchement mais avec courtoisie, je demandai :

– Vous vous souvenez au moins de son nom, major ?

Du coin de l'œil, je crus deviner un petit sourire au coin des lèvres de Jamie, mais je ne quittai pas MacDonald des yeux.

– En vérité, madame, je les appelle toutes Polly, c'est plus simple.

J'allais rétorquer, ou pire, mais fus sauvée par le retour de M^{me} Bug, un bol vide à la main.

– Le petit a dîné et s'est endormi, annonça-t-elle.

Son regard alla de mon visage à mon assiette à moitié vide. Elle ouvrit la bouche en fronçant les sourcils, puis elle aperçut Jamie et sembla comprendre un ordre tacite de sa part. Elle pinça les lèvres et saisit mon assiette avec un bref « hmp ! ».

– Madame Bug, dit Jamie. Vous pouvez aller vous coucher maintenant, mais avant, pourriez-vous dire à Arch de passer me voir ? Et, si ce n'est pas trop vous demander, de prévenir également Roger Mac ?

Ses petits yeux noirs s'écarquillèrent, puis se plissèrent en se posant sur MacDonald, soupçonnant bien sûr que, s'il y avait anguille sous roche, il y était certainement pour quelque chose.

– J'y vais de ce pas.

Devant mon manque d'appétit, elle secoua la tête d'un air réprobateur, rangea la vaisselle et sortit sans verrouiller la porte.

Jamies s'adressa de nouveau à MacDonald, reprenant leur conversation

comme si de rien n'était.

– Woram's Landing... et Salem. S'il s'agit des mêmes hommes que Petit Ian a rencontrés dans la forêt, ils sont à une journée de marche d'ici, à l'ouest. C'est assez près.

– Assez près pour qu'il s'agisse des mêmes ? Oui, en effet.

– Le printemps vient juste de commencer.

Une brise fraîche filtrait par la fenêtre en dépit des volets clos, agitant les fils où j'avais accroché les champignons à sécher, petites formes ratatinées noires qui se balançaient, tels de minuscules danseurs. Je comprenais ce qu'il avait voulu dire. Durant l'hiver, les pistes dans les montagnes étaient impraticables. À présent, les cols étaient encore enneigés, mais, plus bas, au cours des dernières semaines, les versants avaient commencé à verdier et les fleurs à sortir. S'il existait vraiment une bande de maraudeurs, elle n'arrivait dans l'arrière-pays que maintenant, après avoir hiverné à l'abri en aval. Le major avait lui aussi compris.

– Il est sans doute temps de prévenir les gens afin qu'ils se tiennent sur leurs gardes. Mais avant que vos hommes n'arrivent, pourrions-nous aborder le sujet qui m'amène ?

Concentré sur le filet brillant de plomb qu'il transvasait, Jamie répondit sans se retourner :

– Bien sûr, Donald. J'aurais dû me douter que vous n'aviez pas fait un si long chemin sans une bonne raison.

MacDonald afficha un sourire de requin. Il était temps de passer aux choses sérieuses.

– Vous avez fait du beau travail sur vos terres, colonel. Désormais, combien avez-vous de familles installées ?

– Trente-quatre.

– Il reste encore de la place pour quelques-unes, peut-être ?

MacDonald souriait toujours. Nous étions entourés par des milliers de kilomètres de nature sauvage. La poignée de fermettes dans Fraser's Ridge n'en occupait qu'une partie infime et pouvait disparaître du jour au lendemain. Je songeai un instant à la cabane du Hollandais et frissonnai en dépit du feu. J'avais encore le souvenir de la puanteur âcre et écœurante de la chair brûlée. Elle me collait à la gorge, tapie sous les saveurs plus légères de mon omelette.

– Peut-être, répondit Jamie sur un ton neutre. Vous voulez parler des nouveaux arrivants d'Écosse ? Ceux de la région de Thurso ?

Le major MacDonald et moi-même tournâmes vers lui un regard ahuri.

– Mince, comment le savez-vous ? Je n'en ai entendu parler pour la première fois qu'il y a une dizaine de jours !

– J'ai croisé un homme au moulin, hier. Un gentleman de Philadelphie, venu dans nos montagnes cueillir des plantes. Il arrivait de Cross Creek où il les avait aperçus.

Un muscle tressaillit près de sa bouche, cachant mal son amusement. Il poursuivit :

– Apparemment, ils ont provoqué quelques remous à Brunswick. Se sentant mal accueillis, ils ont décidé de remonter le fleuve sur des barges.

– Des remous ? Qu’ont-ils fait ? demandai-je.

– C’est que, voyez-vous, madame, ces jours-ci, il nous arrive une multitude de gens en provenance des Highlands. Des villages entiers s’entassaient dans les entrailles des navires. Ils se déversent dans nos ports, telle une diarrhée. Malheureusement, il n’y a rien pour eux sur la côte, et les gens du coin ont tendance à les montrer du doigt en ricanant à la vue de leurs accoutrements de gueux. Si bien que la plupart d’entre eux sautent sur la première barge venue et prennent la direction de Cape Fear. À Campbelton ou Cross Creek, il y a au moins des gens qui peuvent leur parler.

Il me sourit, frottant une trace de boue sur les pans de son uniforme.

– Les gens de Brunswick ne sont pas habitués à voir des Highlanders miséreux et dépenaillés. Les seuls Écossais qu’ils connaissent sont des personnes distinguées telles que votre époux et sa tante.

Il pointa le menton vers Jamie qui esquissa une courbette moqueuse.

– Oui, enfin... relativement distinguées, marmonnai-je. Je n’étais pas prête à pardonner au major sa putain d’Edenton.

– Mais...

MacDonald reprit très vite :

– D’après ce que j’ai entendu, ils ne parlent pas un mot d’anglais. Farquard Campbell est venu discuter avec eux et les a conduits vers le nord à Campbelton. Sinon, je ne doute pas qu’ils seraient encore en train de tourner en rond sur le rivage, sans la moindre idée d’où aller ou quoi faire.

– Qu’est-ce que Campbell a fait d’eux ? demanda Jamie.

– Il les a répartis parmi ses connaissances à Campbelton, mais c’est une solution à court terme.

Le major haussa les épaules. Campbelton était une petite colonie près de Cross Creek, centrée autour du prospère comptoir de Farquard Campbell. La terre tout autour était entièrement occupée, principalement par les Campbell. Farquard avait huit enfants, la plupart mariés et tout aussi prolifiques que lui.

Circonspect, Jamie déclara :

– Certes, mais s’ils sont de la côte nord, ce sont des pêcheurs, pas des agriculteurs.

– Oui, mais ils sont pleins de bonne volonté.

Le major indiqua la porte et la forêt qui s’étendait de l’autre côté.

– Ils n’ont plus rien en Écosse. Maintenant qu’ils sont ici, ils devront bien s’adapter. L’agriculture, ça s’apprend, non ?

Jamie paraissait dubitatif, mais MacDonald était porté par son élan

enthousiaste :

– J’ai vu bien des jeunes pêcheurs et laboureurs devenir soldats, mon ami, tout comme vous, d’ailleurs. Cultiver la terre ne peut pas être beaucoup plus difficile que faire la guerre, tout de même ?

Jamie esquissa un bref sourire. Il avait quitté la ferme familiale à dix-neuf ans pour devenir mercenaire pendant quelques années en France avant de rentrer au pays.

– Peut-être, Donald, mais quand vous êtes soldat, vous avez toujours quelqu’un sur le dos pour vous dire quoi faire, dès votre réveil jusqu’au moment où vous vous effondrez sur votre couche pour la nuit. Qui va dire à ces malheureux de quel côté traire une vache ?

Je m’étirai, massant mes reins endoloris par toutes ces heures en selle.

– Toi, je suppose, déclarai-je. Je jetai un regard interrogateur à MacDonald. Je suppose que c’est là où vous voulez en venir, major ?

MacDonald me fit une gracieuse révérence.

– Madame, votre charme n’est surpassé que par la vivacité de votre esprit. En effet, c’est en substance ce que je voulais dire. Tous vos gens sont des Highlanders, colonel, et des fermiers. Ils peuvent parler à ces nouveaux venus dans leur langue, leur montrer ce qu’ils ont besoin de savoir... les aider à s’intégrer.

– Beaucoup d’autres gens dans les colonies parlent le *gàidhlig*, objecta Jamie. Et la plupart vivent bien plus près de Campbelton.

– Oui, mais vous avez de la place et des terres à défricher, pas eux.

Estimant sortir vainqueur du débat, MacDonald se rassit et reprit sa chope de bière oubliée.

Jamie se tourna vers moi, le sourcil inquisiteur. Il était indéniable que nous avions de la place : cinq mille hectares, dont à peine dix cultivés. Il était également vrai que le manque de travail se faisait cruellement sentir dans l’ensemble de la colonie, mais encore plus ici, dans les montagnes, où la terre ne se prêtait pas à la culture du tabac et du riz, le genre de récoltes généralement réservées aux esclaves.

D’un autre côté...

Jamie se pencha vers l’âtre pour préparer une autre balle, puis se redressa, lissant une mèche auburn derrière son oreille.

– Le problème, Donald, c’est de les installer. J’ai de la terre, oui, mais pas grand-chose d’autre. On ne peut pas les catapulter directement d’Écosse en pleine nature sauvage. Je n’aurais même pas de quoi leur donner une maigre pitance et les habits auxquels un esclave aurait droit, sans parler des outils. Comment les nourrir avec leurs femmes et leurs enfants pendant tout l’hiver ? Comment assurer leur protection ?

– Ah, puisqu’on parle de protection ! Permettez-moi de passer à l’autre sujet qui m’amène.

MacDonald se pencha en avant, baissant la voix même s'il n'y avait personne pour nous entendre.

– Je vous ai bien dit que je suis au service du gouverneur, non ? Il m'a chargé de sillonner la partie occidentale de la colonie en prêtant l'oreille. Il reste des Régulateurs qui n'ont pas été graciés et...

Il jeta un coup d'œil à la ronde comme s'il s'attendait à ce que l'un d'eux surgisse.

– ... Vous avez entendu parler des comités de sécurité ?

– Un peu.

– Il n'y en a pas encore un de constitué, dans l'arrière-pays ?

– Pas que je sache, non.

Jamie était à court de plomb. Il se pencha pour ramasser les nouvelles balles dans les cendres, la lueur du feu faisant rougeoyer la couronne de ses cheveux. Je m'assis près de lui sur le banc et lui tendis ouvert l'étui à munitions.

– Ah ! fit le major, satisfait. Je vois que je suis arrivé au bon moment, alors.

Après les mouvements de révolte qui avaient entouré la guerre de Régulation l'année précédente, plusieurs groupes officiels de citoyens s'étaient formés, à l'instar d'autres associations semblables dans diverses colonies. Selon eux, puisque la Couronne n'était plus en mesure d'assurer la sécurité des colons, il leur incombait de prendre les choses en main.

On ne faisait plus confiance aux shérifs pour maintenir l'ordre, séquelle des scandales qui avaient inspiré le mouvement des Régulateurs. Évidemment, toute la difficulté venait de ce que les comités s'étant autoproclamés, on n'avait guère plus de raisons de se fier à eux qu'aux shérifs.

Ce n'était pas la seule initiative de ce genre. Les « comités de correspondance », des associations un peu floues d'hommes qui aimaient écrire sur tout et n'importe quoi, diffusaient les nouvelles et les rumeurs dans toutes les colonies. C'était dans ces divers comités qu'éclosaient les graines de la rébellion... elles avaient déjà commencé à germer, quelque part dans la nuit froide du printemps.

De temps en temps, mais de plus en plus souvent, je comptais le temps qu'il nous restait. Nous étions presque en avril 1773. Comme l'avait écrit Longfellow : « Et le dix-huit avril de l'an soixante-quinze... »

Deux ans. Mais la guerre a une longue amorce, et sa mèche se consume lentement. Cette dernière avait été allumée à Alamance, et les lueurs vives du feu qui couvait en Caroline du Nord étaient en train de poindre... pour ceux qui savaient regarder.

Les balles en plomb rangées dans l'étui en cuir roulaient entre mes doigts en cliquetant. J'avais serré le poing sans m'en rendre compte. Jamie le vit et

me toucha le genou d'un geste bref. Il reprit l'étui, l'enroula et le rangea dans la boîte de munitions.

Il se tourna de nouveau vers MacDonald.

– Au bon moment ? Que voulez-vous dire par là ?

– Voyons, qui, à part vous, serait le plus apte à diriger un tel comité, colonel ? J'en ai déjà fait la suggestion au gouverneur.

Le major tenta de prendre un air modeste, mais n'y parvint pas.

– C'est trop aimable de votre part, major, rétorqua sèchement Jamie.

Il me regarda en biais. L'administration de la colonie devait être encore plus mal en point que nous l'avions imaginé pour que le gouverneur Martin tolère non seulement l'existence de ces comités, mais les cautionne officiellement.

Le gémissement lointain d'un chien me parvint depuis le couloir. Je m'excusai pour aller vérifier comment se portait Ian.

Je me demandais si le gouverneur Martin avait la moindre idée de ce qu'il était en train de perdre. Sans doute. Il s'efforçait de tirer le meilleur parti d'une mauvaise situation en s'assurant que, au moins, certains des membres de ces comités de sécurité avaient défendu la Couronne pendant la guerre de Régulation. Il n'en demeurait pas moins qu'il n'avait aucun moyen de les contrôler, ni même de connaître leur nombre. La colonie commençait à frémir et à siffler telle une bouilloire électrique, et Martin ne disposait d'aucune troupe officielle sous ses ordres, hormis quelques soldats irréguliers, tels que MacDonald... et les milices.

Cela expliquait pourquoi le major appelait Jamie « colonel ». Le gouverneur précédent, William Tryon, l'avait nommé, contre son gré, colonel de la milice de tout l'arrière-pays situé au-delà de Yadkin.

– Hmphm... marmonnai-je toute seule.

Ni MacDonald ni Martin n'étaient idiots. En invitant Jamie à organiser un comité de sécurité, ils savaient qu'il ferait appel aux hommes ayant servi sous ses ordres dans la milice, sans que le gouvernement ne soit engagé d'aucune sorte. Pas besoin de leur verser une solde ni de les équiper. En outre, le gouverneur ne serait pas tenu responsable de leurs actions, puisque cette organisation était non officielle.

En revanche, le danger pour Jamie, et pour nous tous, était considérable.

Il faisait sombre dans le couloir juste éclairé par le faisceau filtrant sous la porte de la cuisine derrière moi et par la chandelle dans mon infirmerie. Ian dormait d'un sommeil agité. Rollo redressa la tête et me salua en balayant le sol avec son épaisse queue.

Ian ne réagit pas quand je l'appelai, ni quand je posai une main sur son épaule. Je le secouai doucement, puis plus vigoureusement. Je le vis lutter, quelque part dans les strates inférieures de son inconscience, tel un homme emporté par des courants subaquatiques, s'abandonnant à l'appel des

profondeurs, puis soudain accroché par un hameçon, une douleur vive dans sa chair engourdie par le froid.

Il ouvrit tout à coup les yeux, sombre et perdu, et me fixa, hagard.

– Coucou ! dis-je soulagée de le voir émerger. Comment tu t'appelles ?

Il ne sembla pas comprendre ma question, et je la lui répétais, lentement. Une vague lueur pointa au fond de ses pupilles dilatées.

– Qui je suis ? demanda-t-il en gaélique.

Il marmonna quelque chose d'autre en mohawk, puis ses paupières se refermèrent. Je le secouai de nouveau, lui ordonnant avec fermeté :

– Ian, réveille-toi. Dis-moi qui tu es.

Il rouvrit les yeux et les plissa, l'air absent.

Je levai deux doigts.

– Essayons plus simple. Combien de doigts comptes-tu ?

Cette fois, un soupçon de sourire apparut au coin de ses lèvres.

– Il vaudrait mieux qu'Arch Bug ne vous voie pas faire ce geste, ma tante. C'est très mal élevé, vous savez.

Au moins, il m'avait reconnue, tout comme le signe « V ». Puisqu'il m'appelait « tante », il devait savoir qui il était.

– Quel est ton nom complet ? questionnai-Je.

– Ian James FitzGibbons Fraser Murray. Mais qu'est-ce qui vous prend de me demander comment je m'appelle ?

– FitzGibbons ? D'où l'as-tu sorti, celui-là ?

Il grogna et se frotta les yeux, grimaçant tout en appuyant avec douceur sur ses orbites.

– Je le dois à oncle Jamie, vous n'avez qu'à vous en prendre à lui. C'est à cause de son vieux parrain, Murtagh FitzGibbons Fraser, sauf que ma mère ne voulait pas m'appeler Murtagh. Je crois que je vais encore vomir.

Il se souleva et eut un haut-le-cœur au-dessus de la bassine sans toutefois rendre ses tripes, ce qui était bon signe. Je l'aidai à se rallonger, livide et moite de transpiration. Rollo se dressa sur ses pattes de derrière, posant celles de devant sur la table, et lui lécha le visage, ce qui le fit rire entre deux gémissements. Il tenta faiblement de repousser son chien.

– *Theirig dhachaigh*, Okwaho.

Theirig dhachaigh signifiait « va-t'en » en gaélique, et Okwaho devait être le nom mohawk de Rollo. Il semblait avoir de la difficulté à distinguer les trois langues qu'il parlait couramment, mais il était lucide. Après l'avoir obligé à répondre à quelques autres questions idiotes et agaçantes, je lui essuyai le visage avec un linge humide, le laissai se rincer la bouche avec du vin très dilué dans de l'eau et le bordai.

Au moment où je me tournai vers la porte, il me rappela d'une voix somnolente :

– Tante ? Vous pensez que je reverrai ma mère, un jour ?

Je m'arrêtai, prise de court. À dire vrai, je n'eus pas besoin de chercher une réponse. Il s'était déjà rendormi avec cette soudaineté souvent typique des personnes ayant subi une commotion, respirant profondément.

6. L'embuscade

Ian se réveilla en sursaut, sa main se refermant sur le manche de son tomahawk. Ou ce qui aurait dû être son tomahawk, mais se révéla n'être que son fond de culottes. L'espace d'un instant, il se demanda où il se trouvait. Il se redressa en position assise, essayant de déchiffrer les formes dans le noir.

Une douleur fulgurante lui transperça le crâne. Il gémit et se pressa les tempes entre les mains. Quelque part dans l'obscurité, sous lui, Rollo lâcha un petit « wouf ».

Les odeurs pénétrantes de l'infirmierie de sa tante lui piquèrent les sinus : un mélange d'alcool, de mèche brûlée, de feuilles séchées et de ces bouillons infects qu'elle appelait « pénicilline ». Il ferma les yeux, reposa son front sur ses genoux fléchis et inspira lentement par la bouche.

Il avait fait un rêve. Mais à quoi avait-il rêvé ? Il se souvenait d'une impression de danger, de violence, mais aucune image claire ne lui revenait en tête, uniquement la sensation d'être traqué, suivi par une présence dans la forêt.

Il avait un besoin urgent de soulager sa vessie. Cherchant à tâtons les bords de la table sur laquelle on l'avait couché, il glissa au sol, les élancements douloureux dans son crâne le faisant grimacer.

M^{me} Bug lui avait apporté un pot de chambre. Il l'entendait encore le lui dire, mais la chandelle s'étant éteinte, il ne se sentait pas la force de se mettre à quatre pattes pour le chercher.

Une faible lueur lui indiquait l'emplacement de la porte ; elle l'avait laissée entrouverte. La lumière provenait du foyer de la cuisine au fond du couloir. En se guidant grâce à celle-ci, il trouva la fenêtre, l'ouvrit, souleva le loquet du volet et le poussa. L'air frais de la nuit printanière l'enveloppa. Il ferma les yeux, soupirant d'aise tandis que sa vessie se vidait.

Cela allait déjà mieux, mais la nausée et le mal de crâne ne tardèrent pas à réapparaître. Il s'assit, étreignant ses genoux et posant sa tête sur son bras, attendant que le malaise passe.

Il y avait des voix dans la cuisine. En se concentrant un peu, il parvenait à les entendre distinctement.

C'étaient oncle Jamie et MacDonald. Il y avait aussi le vieil Archie Bug et tante Claire, dont l'accent anglais s'élevait par intermittence par-dessus les voix écossaises et gaéliques plus bourruées.

MacDonald demanda :

—... Alors, cela vous dirait-il d'être un agent indien ?

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Puis, cela lui revint. Bien entendu,

la Couronne envoyait de temps à autre des hommes à la rencontre des tribus. Ils avaient pour mission de leur offrir des présents, du tabac, des couteaux... de leur raconter des sornettes à propos du roi, ce Teuton de Geordie, comme s'il allait venir s'asseoir avec eux autour du feu lors du prochain Conseil des sages, à la lune du lapin, pour leur parler d'homme à homme.

C'était risible. Leur dessein était clair : convaincre les Indiens de se battre aux côtés des Anglais en cas de besoin. Mais pourquoi maintenant ? Qu'est-ce qui leur faisait penser qu'ils pourraient avoir besoin de renforts ? Les Français avaient battu en retraite, se retranchant au nord sur leurs territoires du Canada.

Ah ! Tout à coup, il se souvint de ce que Brianna lui avait raconté à propos de combats à venir. Sur le moment, il n'avait pas su s'il devait la croire ou pas. Après tout, elle avait peut-être raison, auquel cas... Non, il préférerait ne pas y penser. D'ailleurs, il préférerait ne pas penser du tout.

Rollo s'approcha et se coucha contre lui. Ian poussa un profond soupir et s'étendit, reposant sa nuque dans l'épaisse fourrure.

À l'époque où il vivait dans le village de Snaketown, il avait vu un de ces agents indiens à l'œuvre. Un petit gros, avec un regard fuyant et une voix chevrotante. Comment s'appelait-il déjà ? Les Mohawks l'avaient surnommé « Sueur rance », ce qui lui allait comme un gant. La puanteur de sa transpiration flottait autour de lui comme une maladie mortelle. Il ne connaissait rien aux Kahnyen'kehakas.

Il parlait à peine leur langue et s'attendait visiblement à être scalpé d'un instant à l'autre, ce que les Indiens avaient trouvé hilarant. Certains d'entre eux auraient bien essayé, histoire de rire encore un peu, mais Tewaktenyonh leur avait ordonné de traiter l'étranger avec respect. On avait demandé à Ian de servir d'interprète, une tâche dont il s'était acquitté sans plaisir. Il préférerait se considérer comme un Mohawk et ne souhaitait pas qu'on établisse un lien entre lui et Sueur rance.

Oncle Jamie, lui, était de loin mieux qualifié pour ce genre de mission. Allait-il accepter ? Ian suivait la discussion avec un vague intérêt, mais il était clair que son oncle voulait se donner le temps d'y réfléchir. Il évitait de s'engager. MacDonald aurait eu plus de chance en tentant d'attraper une rainette dans un ruisseau.

Ian passa un bras autour du cou de son chien et s'affala encore un peu plus sur lui. Il était vraiment dans un piteux état. Si tante Claire ne l'avait pas prévenu qu'il ne serait pas dans son assiette pendant plusieurs jours, il se serait cru à l'article de la mort. Or, s'il était réellement sur le point de passer l'arme à gauche, elle serait restée à ses côtés et ne l'aurait pas laissé avec Rollo comme seule compagnie.

Le volet était toujours ouvert, et l'air à la fois frais et doux. Une vraie nuit de printemps. Il sentit Rollo redresser la truffe, flairer quelque chose puis pousser un long gémissement grave et impatient. Un opossum sans doute, ou un raton laveur.

Il se redressa et lui donna une tape sur l'arrière-train.

– Vas-y, si tu veux. Je vais bien.

Le chien le huma d'un air peu convaincu et voulut lui lécher l'arrière du crâne. Il arrêta sur-le-champ quand Ian poussa un cri de douleur, protégeant ses points de suture de ses deux mains.

– J'ai dit, va !

Avec des gestes doux, il repoussa le chien qui grogna, tourna une fois sur lui-même, puis bondit au-dessus de sa tête par la fenêtre. Il atterrit de l'autre côté avec un bruit sourd. Un cri aigu transperça la nuit, suivi de grattements de terre précipités et d'un fracas dans les feuillages.

Des exclamations de surprise lui parvinrent de la cuisine. Il entendit les pas de son oncle dans le couloir, puis, l'instant suivant, la porte de l'infirmierie s'ouvrit tout grand.

– Ian ? appela-t-il doucement. Où es-tu, mon garçon ? Que se passe-t-il ?

Ian se releva, mais un éclair blanc l'aveugla, et il chancela. Son oncle le rattrapa par un bras et le fit asseoir sur un tabouret. Il répéta :

– Que se passe-t-il ?

La vision du jeune homme s'éclaircit. Il distingua la silhouette de Jamie, la carabine qu'il tenait à la main, son visage inquiet puis amusé quand il aperçut la fenêtre ouverte.

– Heureusement, ça ne me semble pas être un putois, lança Jamie en respirant dehors.

Ian palpa son crâne avec précaution.

– Ce doit être une bestiole quelconque. Soit Rollo est en train de courir derrière un puma, soit il en a après le chat de tante Claire.

– Il aura plus de chances avec un puma.

Son oncle posa son arme et s'approcha de la fenêtre.

– Tu veux que je ferme le volet ou tu as besoin d'air, mon garçon ? Tu n'as vraiment pas le teint frais.

– Normal, je ne me sens pas frais du tout. Oui, laisse ouvert, oncle Jamie.

– Tu veux continuer à te reposer ?

Ian hésita. Il était encore agité de haut-le-cœur et avait très envie de se recoucher, mais l'infirmierie le mettait mal à l'aise avec ses odeurs puissantes et, ici et là, l'éclat de lames de scalpels ou d'autres objets mystérieux et douloureux. Oncle Jamie dut deviner ce qui le gênait, car il se pencha et glissa une main sous son aisselle.

– Allez, viens. Tu serais mieux là-haut dans un vrai lit, si tu ne vois pas d'objection à partager une chambre avec le major MacDonald.

– Je n'en vois pas, mais je crois que je préfère rester ici. Il indiqua la fenêtre du bras en évitant de trop remuer la tête.

– Rollo ne tardera pas à revenir.

Oncle Jamie n'insista pas, ce dont il lui fut reconnaissant. Avec les femmes, tout prenait des proportions démesurées. Entre hommes, c'était toujours plus simple.

Son oncle l'aïda à remonter sur sa table, le couvrit, puis fouillant dans l'obscurité, chercha où il avait mis sa carabine. Finalement, Ian décida que de se faire dorloter un peu n'était pas si désagréable.

– Oncle Jamie, tu pourrais me donner un peu d'eau ?

– Hein ? Ah oui, bien sûr.

Tante Claire avait posé une cruche d'eau à portée de main. Ian entendit un glouglou réconfortant, puis sentit le bord rond d'un bol contre ses lèvres. Son oncle le soutint d'une main dans le creux du dos. Ce n'était pas nécessaire, mais Ian ne s'y opposa pas. Ce contact était chaud et agréable. Jusqu'à présent, il ne s'était pas rendu compte qu'il avait froid. Il frissonna. Les doigts de Jamie serrèrent son épaule.

– Ça va aller, mon garçon ?

– Oui. Euh... oncle Jamie ?

– Mmm ?

– Tante Claire t'a déjà parlé de... d'une guerre ? Une qui vient. Contre l'Angleterre ?

Il y eut un silence. La silhouette massive de son oncle paraissait figée dans le contre-jour créé par la lumière du couloir.

– Oui.

La main dans son dos disparut.

– Elle t'en a parlé à toi aussi ?

– Non, c'est Brianna qui me l'a raconté.

Ian se tourna laborieusement sur le flanc, puis poursuivit :

– Tu les crois ?

Cette fois, son oncle répondit sans une trace d'hésitation.

– Oui.

En dépit de son ton neutre et sec habituel, quelque chose dans ce « oui » faisait froid dans le dos.

– Ah.

L'oreiller en plumes d'oie sous sa joue était doux et sentait bon la lavande. La main de son oncle effleura son visage, puis écarta une mèche de devant ses yeux.

– Ne t'en fais pas pour ça, mon garçon. On a encore le temps.

Il prit sa carabine et sortit. De là où il était étendu, Ian pouvait voir l'autre côté de la cour et la cime des arbres qui poussaient en contrebas sur le versant de Black Mountain et dépassaient du bord de la crête. Derrière encore, le ciel noir était constellé d'étoiles. Il entendit la porte de la cour s'ouvrir et la voix essoufflée de M^{me} Bug s'élevant au-dessus des autres.

– Y sont pas chez eux, monsieur. La cabane est dans le noir, et il n’y a pas de feu dans la cheminée. Où peuvent-ils bien être à cette heure de la nuit ?

Il se demanda de qui elle parlait, mais, au fond, cela n’avait pas grande importance. S’il y avait un problème, son oncle le réglerait. Cette certitude était si rassurante. Il se sentit comme un petit garçon, en sécurité au fond de son lit, écoutant la voix de son père au-dehors, bavardant avec un métayer dans l’aube glaciale des Highlands.

La chaleur l’envahit peu à peu sous l’édredon, et il s’endormit.



Quand ils se mirent en route, la lune venait tout juste de poindre, ce qui rassura quelque peu Brianna. Même avec le large globe asymétrique qui s’élevait au-dessus d’un lit d’étoiles, diffusant sa clarté dans le ciel, la piste était presque invisible. Ils ne voyaient même pas leurs pieds, engloutis dans les ténèbres absolues de la forêt.

La nuit était noire mais pas silencieuse. Les arbres géants s’entrechoquaient. L’obscurité résonnait de grincements et de craquements sinistres. De temps à autre, une chauve-souris passait au-dessus de leur tête, faisant chaque fois sursauter Brianna. Comme si un morceau de nuit se détachait et prenait son envol sous son nez.

Alors qu’elle se serrait contre lui après avoir été frôlée une fois de plus par des ailes de cuir, il lui demanda, reprenant leur jeu d’autrefois :

– Le chat du révérend est un chat tremblant ?

Elle serra sa main.

– Le chat du révérend est un chat... reconnaissant. Merci.

Ils allaient probablement devoir dormir enveloppés dans leurs capes devant le feu des McGillivray, mais, au moins, ils seraient avec Jemmy.

Il prit sa main dans la sienne, grande et forte, très sécurisante dans le noir.

– Ne me remercie pas. Moi aussi, je veux l’avoir avec moi. Cette nuit est faite pour être tous ensemble, en famille dans un même lieu sûr.

Elle accueillit cette déclaration avec un faible son guttural, mais ne voulait pas rompre le fil de la conversation, autant pour conserver ce lien entre eux que pour tenir les ténèbres à distance.

– Le chat du révérend a été un chat très éloquent. Je veux parler de l’enterrement de ces pauvres gens.

Roger s’esclaffa, son souffle formant une volute blanche dans l’air.

– Le chat du révérend ne savait plus où se mettre. Ah, ton père !

Elle sourit, sachant qu’il ne pouvait la voir, et dit avec respect :

– Tu t’en es très bien sorti.

– Mmhm. Pour ce qui est de l’éloquence, je n’y suis pour rien. Je n’ai fait que citer des fragments d’un psaume. Je ne sais même plus lequel.

– Peu importe. Mais ce qui m'intrigue, c'est pourquoi avoir choisi ces paroles plutôt que d'autres ? Je m'attendais à ce que tu récites un Notre-Père, ou le trente-troisième psaume, celui que tout le monde connaît par cœur.

– C'est vrai, j'avais d'abord pensé à ça, mais, le moment venu...

Il hésita. Elle revit les tombes rudimentaires et froides, sentit de nouveau l'odeur de la suie. Il l'attira plus près, glissa une main sous son coude et marmonna :

– Je ne sais pas... Pour une raison ou une autre, ça m'a paru... plus approprié.

– Ça l'était.

Elle n'insista pas dans cette voie, préférant orienter la conversation vers son nouveau projet mécanique : une pompe-manuelle pour faire monter l'eau du puits.

– Si seulement je trouvais un matériau adéquat pour la canalisation, on pourrait avoir l'eau courante dans la maison ! C'est si facile. J'ai déjà récupéré pratiquement tout le bois nécessaire pour fabriquer une belle citerne. Il ne me reste plus qu'à convaincre Ronnie de la consolider. Comme ça, on pourrait au moins se doucher à l'eau de pluie. Mais pour créer la tuyauterie nécessaire pour relier la pompe à la maison, il faudrait au moins trois troncs d'arbre... Ça me prendrait des mois, sans parler de la raccorder au ruisseau. Je ne peux pas espérer trouver des plaques de cuivre. Même si on en avait les moyens, ce qui n'est pas le cas, en faire venir depuis Wilmington serait...

Elle effectua un grand geste de sa main libre pour exprimer sa frustration devant l'ampleur monumentale de la tâche.

Il réfléchit en silence quelques minutes, se laissant bercer par le rythme de leurs pas sur le sentier caillouteux.

– Dans l'Antiquité, les romains construisaient leurs canalisations en béton. Plinie en a donné la recette.

– Je sais, mais il faut un type de sable particulier, que nous n'avons pas. Pareil pour la chaux vive, que nous n'avons pas non plus. Quant à...

– Oui, mais tu as pensé à l'argile ? Tu te souviens de ce plat lors du mariage d'Hilda ? Le grand, rouge et brun, avec les beaux motifs ?

– Oui, pourquoi ?

Ute McGillivray m'a dit que c'était quelqu'un de Salem qui le leur avait offert. Je ne me souviens plus de son nom, mais, d'après elle, c'est un as de la « potisserie », ou de je sais plus comment on appelle l'art de fabriquer des plats et des assiettes.

– Je te parie ce que tu veux qu'elle n'a jamais utilisé ce mot !

– Bon d'accord, mais ça revenait au même. L'important dans tout ça, c'est que cet homme n'a pas apporté son plat d'Allemagne, mais l'a réalisé ici. Ce qui signifie qu'on peut trouver dans la région une argile qui résiste au feu, non ?

– Oh, je vois. Hmm... Ça, c'est une idée !

En effet, une idée si excitante que la discussion à son sujet occupa pratiquement tout le reste du chemin.

Ils étaient presque au pied de la crête. Il ne leur restait que quelques centaines de mètres à parcourir quand elle sentit un picotement désagréable dans le creux de sa nuque. Ce devait être son imagination. Après les horreurs dont ils avaient été témoins là-haut dans la clairière, les ténèbres de la forêt lui semblaient ne recéler que des dangers. Elle s'imaginait tomber dans un traquenard à chaque tournant, son corps tout entier se raidissant dans l'attente d'une attaque.

Puis elle entendit le craquement sec d'une branche se brisant sur sa droite. Un bruit que ni le vent ni un animal ne pouvaient avoir provoqué. Le danger réel a un goût qui lui est propre, aussi acide que du citron pressé, très différent de la limonade un peu douceâtre de l'imagination.

Elle serra le bras de Roger qui s'arrêta aussitôt, une main sur son couteau.

– Qu'est-ce que c'est ? chuchota-t-il. Où ?

Il n'avait rien entendu.

Pourquoi n'avait-elle pas emporté son fusil ou, au moins, son coutelas ? Elle n'avait que son canif suisse, toujours dans sa poche, et les rares armes que la nature mettait à sa disposition.

Elle se cala contre Roger, pointant du doigt l'endroit en gardant sa main près de son corps pour être sûre qu'il suivait la direction de son geste. Puis elle s'accroupit, cherchant à tâtons une pierre ou une branche morte, et dit à voix basse :

– Continue de parler.

– Le chat du révérend est un chat poltron, dit-il sur un ton taquin assez convaincant.

Tout en fouillant dans sa poche, elle répliqua :

– Le chat du révérend est un chat féroce.

De son autre main, elle trouva une pierre à moitié enfouie qu'elle déterra : elle pesait lourd dans sa paume. Elle se redressa, tous ses sens concentrés sur l'obscurité à sa droite.

– ... Il arrachera les tripes de quiconque osera...

– Ah, c'est vous ! dit une voix derrière eux.

Elle poussa un cri. Par réflexe, Roger fit un bond sur place, pivota sur lui-même pour affronter le danger et poussa Brianna derrière lui dans un même mouvement.

Elle tituba en arrière, se prit le talon dans une racine et tomba lourdement sur les fesses. De cette position, elle eut une excellente vue de Roger dans le clair de lune, son couteau à la main, se précipitant entre les arbres en poussant un rugissement incohérent.

Avec un temps de retard, elle enregistra ce que la voix avait dit, ainsi que la note de déception qu'elle contenait. Une autre voix très semblable, chargée d'angoisse, s'éleva dans l'obscurité sur sa droite.

– Jo ? Qu'est-ce que c'est ? Jo ?

Sur sa gauche, un fracas de branchages et des cris lui indiquèrent que Roger venait de mettre la main sur quelqu'un. Elle hurla :

– Roger ! Roger, arrête ! Ce sont les Beardsley !

En tombant, elle avait lâché la pierre. Elle se releva et essuya sa main sur sa jupe. Son cœur battait encore à tout rompre, sa fesse gauche lui faisait mal, et son envie de rire était teintée d'un puissant désir d'étrangler un ou les deux jumeaux Beardsley. Elle cria :

– Kezzie Beardsley, sors de là tout de suite !

Elle répéta, plus fort. L'ouïe de Kezzie s'était améliorée depuis que Claire l'avait opéré des amygdales et des végétations, mettant un terme à ses infections chroniques, mais il était encore un peu sourd.

La silhouette frêle de Keziah Beardsley émergea d'un épais taillis sur le bord du chemin. Il portait un grand bâton sur l'épaule, qu'il tenta de cacher derrière lui quand il la vit.

Pendant ce temps, le vacarme continuait dans la forêt, entrecoupé de jurons tout aussi explosifs. Puis Roger réapparut, tenant par le cou Josiah Beardsley, le jumeau de Keziah.

Il le poussa sur le chemin pour qu'il rejoigne son frère dans une tache de lumière, demandant :

– Qu'est-ce que vous fichez ici, petits salopiaux ? Vous vous rendez compte que j'aurais pu vous tuer ?

Il faisait juste assez clair pour que Brianna distingue la moue plutôt cynique que cette remarque inspira à Jo, vite remplacée par une mine contrite plus de circonstance.

– On est désolés, m'sieur Mac. On a entendu quelqu'un approcher et on a pensé qu'il s'agissait de forbans.

– Des forbans ?

Elle avait de plus en plus envie de rire.

– Où êtes-vous allés pêcher ce terme ?

Jo regarda ses pieds, gardant ses mains croisées dans le dos.

– C'est M^{lle} Lizzie qui nous a lu ce livre que M. Jamie avait apporté. C'était dedans. Ça parlait de forbans.

– Je vois.

Elle croisa le regard de Roger et constata que sa fureur cédait elle aussi le pas à l'amusement.

– Les aventures du capitaine Jean Gow, expliqua-t-elle. Daniel Defœ.

Roger rengaina son couteau.

– Ah oui. Mais pourquoi des forbans rôderaient-ils dans les parages ?

Par une bizarrerie de son audition erratique, Kezzie entendit la question et répondit avec le même empressement que son frère, bien que d'une voix plus forte et légèrement monocorde, résultat de sa surdité précoce.

– On a croisé M. Lindsay qui rentrait chez lui, m'sieur. Il nous a raconté ce qui s'était passé là-haut, près du ruisseau du Hollandais. C'est vrai ce qu'il a dit ? Ils ont tous été brûlés vifs ?

– Ils sont tous morts, ça, c'est sûr, répondit Roger, d'une voix sombre. Mais en quoi cela explique-t-il que vous traîniez dans les bois armés de bâtons ?

Ce fut au tour de Jo de répondre.

– C'est que, vous voyez, m'sieur, les McGillivray habitent une belle maison, sans compter la tonnellerie, la nouvelle annexe, et tout et tout. En plus, ils sont au bord de la route. Si j'étais un forban, je les attaquerais bien.

Kezzie ajouta :

– Et puis, il y a M^{lle} Lizzie avec son papa. Et votre fils, m'sieur Mac. On ne voudrait qu'il leur arrive du mal.

– Oui, je comprends, ajouta Roger du coin des lèvres. C'est très attentionné de votre part. Cependant, je doute que des forbans se promènent dans le coin. Le ruisseau du Hollandais est loin d'ici.

– C'est vrai, m'sieur, convint Jo. Mais, les forbans, ils peuvent bien être n'importe où, non ?

C'était un fait, ce qui raviva les angoisses de Brianna.

– Ils pourraient, mais ce n'est pas le cas, trancha Roger. Venez donc avec nous jusqu'à la maison. Nous allons chercher Jem. Je suis sûr que Frau Ute vous trouvera une petite place au coin du feu.

Les Beardsley échangèrent un regard indéchiffrable. Ils étaient presque identiques, petits et agiles, avec d'épais cheveux noirs. On ne les distinguait que grâce à la surdité de Kezzie et à la cicatrice ronde sur le pouce de Jo. Lire exactement la même expression sur ces deux fins visages était assez troublant.

Quelle que soit l'information transmise par leurs yeux, ils n'avaient apparemment nul besoin d'en débattre davantage. Kezzie acquiesça à peine, laissant son frère répondre.

– Merci, m'sieur. Une autre fois, peut-être.

Sans un mot de plus, ils leur tournèrent le dos et s'enfoncèrent dans les ténèbres, traînant les pieds dans les feuilles et les cailloux.

Brianna découvrit alors autre chose dans le fond de sa poche.

– Jo ! Attends !

Josiah se matérialisa de nouveau à ses côtés avec une soudaineté surprenante. C'était un vrai traqueur, contrairement à son frère.

– Oui, m'dame ?

– Oh ! Euh... je voulais dire, oh, te voilà !

Elle inspira profondément pour calmer les battements de son cœur et lui tendit le petit sifflet qu'elle avait taillé dans un morceau de bois pour Germain.

– Tiens. Si tu dois monter la garde, il te sera utile. Pour prévenir les gens, au cas où des intrus apparaîtraient.

Jo Beardsley n'avait sans doute jamais vu un sifflet de sa vie, mais n'osa pas l'admettre. Il retourna l'objet dans le creux de sa main, s'efforçant de ne pas avoir l'air étonné.

Roger le lui prit et, le portant à ses lèvres, émit un sifflement strident qui déchira la nuit. Plusieurs oiseaux, surpris dans leur sommeil, s'envolèrent des arbres voisins en poussant des cris, imités par Kezzie, les yeux écarquillés.

Roger tapota l'embouchure avant de lui rendre l'instrument, en expliquant :

– Tu souffles de ce côté-ci. Pince à peine les lèvres.

– Merci beaucoup, m'sieur, murmura Jo.

Son visage d'ordinaire impassible s'était décomposé en même temps que le silence. Il reprit le sifflet avec la mine ahurie d'un garçonnet découvrant le sapin le matin de Noël et, aussitôt, se tourna vers son frère pour lui montrer son trophée. Brianna se rendit compte alors que ni l'un ni l'autre n'avaient peut-être jamais connu un matin de Noël, ni reçu aucune sorte de présents.

– Je t'en ferai un autre pareil, promit-elle à Keziah. Comme ça, vous pourrez vous envoyer des messages.

Elle ajouta en souriant :

–... Au cas où vous apercevriez des forbans.

– Oh oui, m'dame. C'est ce qu'on fera, c'est sûr ! Tout occupé à examiner le sifflet que son frère avait déposé dans sa paume, il lui adressa à peine un regard.

– Sifflez trois fois si vous avez besoin d'aide, leur dit Roger.

Il prit le bras de Brianna, tandis que les deux garçons disparaissaient de nouveau dans l'obscurité, lançant distraitemment derrière eux :

– Oui, m'sieur ! Merci, m'dame !

Ces mots furent sur-le-champ suivis d'un vacarme. Des piétinements de branches, des halètements et des grognements, le tout ponctué de quelques trilles stridents du sifflet.

– Lizzie a réussi à leur inculquer quelques bonnes manières, observa Roger. Elle semble aussi avoir peaufiné leur culture littéraire. Tu penses qu'ils seront un jour vraiment civilisés ?

– Non, répondit-elle avec une trace de regret dans la voix.

– Vraiment ?

Elle ne pouvait voir son visage dans le noir, mais sa surprise était audible.

– Je plaisantais, dit-il. Tu crois vraiment qu'ils ne changeront pas ?

– Oui. Ce n'est pas étonnant, compte tenu de la manière dont ils ont grandi. Tu as vu leur réaction devant un sifflet ? Personne ne leur avait jamais fait de cadeau, ni même donné un jouet.

– Sans doute. Tu penses que les garçons se civilisent de cette manière ? Dans ce cas, notre Jem va finir philosophe ou artiste. Il est pourri gâté par M^{me} Bug.

– Oh, tu en fais autant ! dit-elle en riant. Sans parler de papa, Lizzie, maman, et de tous les gens du coin.

Roger ne chercha même pas à se défendre de cette accusation.

– Attends un peu qu'il ait de la concurrence. Regarde Germain, ce n'est pas lui qui risque d'être un enfant pourri, non ?

Germain, le fils aîné de Fergus et de Marsali, était persécuté par ses deux petites sœurs, que tout le monde avait surnommées « les chattes de l'enfer ». Elles le suivaient partout, l'asticotant et le harcelant sans arrêt.

Brianna rit, quoiqu'un peu contrainte. À l'idée d'avoir un autre enfant, elle se sentait toujours comme au sommet d'un grand 8, le souffle court et l'estomac noué, tiraillée entre l'excitation et la terreur. Surtout à cet instant, le souvenir encore vif et doux de leurs ébats oscillant telle une flaque de mercure dans son ventre.

Roger dut sentir cette ambivalence, car il n'insista pas. Il lui reprit la main. L'air était froid, les derniers vestiges de l'hiver s'attardant dans les recoins. Il demanda :

– Mais alors, comment expliques-tu le cas de Fergus ? D'après ce que j'ai entendu, il n'a pas véritablement eu d'enfance non plus. Pourtant, il m'a l'air assez civilisé.

– Ma tante Jenny l'a recueilli quand il avait dix ans. Tu n'as encore jamais rencontré ma tante, mais, crois-moi, elle aurait pu humaniser Adolf Hitler. En outre, Fergus a grandi à Paris, pas dans la forêt, même si c'était dans un bordel. D'après ce que m'en a dit Marsali, c'était même une maison close plutôt sophistiquée.

– Ah oui ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

– Oh, elle m'a juste rapporté des histoires qu'il lui a racontées. À propos des clients et des pu... filles.

– Quoi, on ne peut plus dire « putain » ? demanda-t-il amusé.

Elle sentit le sang lui monter aux joues. Heureusement pour elle, il faisait sombre, car plus elle rougissait, plus il aimait la taquiner.

Elle rétorqua, sur la défensive :

– Je n'y peux rien si j'ai été élevée dans une école catholique. On est conditionnée dès le plus jeune âge.

En effet, elle ne pouvait se résoudre à prononcer certains mots, à moins d'être furieuse ou de s'y être préparée mentalement.

– Mais toi ? J'aurais cru qu'un fils de révérend éprouverait les mêmes

difficultés.

Il partit d'un éclat de rire ironique.

– Ce n'est pas tout à fait la même situation. Je me sentais d'autant plus obligé de jurer et d'en rajouter devant mes copains, pour leur prouver que j'en étais capable.

Elle perçut là une bonne anecdote à glaner.

– En rajouter dans quel sens ?

Il parlait rarement de son enfance à Inverness, où son grand-oncle, un prêtre presbytérien, l'avait adopté. Elle adorait entendre les bribes de souvenirs qu'il laissait parfois échapper.

– Ouille ouille ouille ! Je fumais, je buvais de la bière, je griffonnais des insanités sur les murs des toilettes. Je donnais des coups de pied dans les poubelles. Je dégonflais les pneus des voitures. Je volais des bonbons au bureau de poste. Un vrai voyou.

– Je vois, la terreur d'Inverness, hein ? Tu faisais partie d'un gang ?

– Tu ne crois pas si bien dire ! Avec Gerry MacMillan, Bobby Cawdor et Dougie Buchanan. Je sortais un peu du rang, non seulement parce que j'étais le fils adoptif du révérend, mais aussi parce que mon père était anglais et que je portais un prénom anglais. Si bien que je devais toujours prouver que j'étais un vrai dur. Ce qui signifie aussi que c'était toujours moi qui m'attirais le plus d'ennuis.

Brianna était ravie.

– J'ignorais que tu avais été un délinquant juvénile.

– Ça n'a pas duré longtemps. L'été de mes quinze ans, le révérend m'a fait engager sur un chalutier et m'a envoyé pêcher le hareng. Je ne sais pas s'il voulait me former le caractère, m'éviter de finir en prison, ou tout simplement qu'il ne me supportait plus à la maison, mais cette expérience fut radicale. Si tu veux te frotter à de vrais durs à cuire, prends la mer avec une bande de pêcheurs gaéliques !

– Merci du conseil, je m'en souviendrai.

À force de retenir son fou rire, elle n'émettait qu'une série de petits grognements étranglés. Elle parvint cependant à retrouver son sérieux pour demander :

– Mais tes copains, ceux de la bande, ils ont fini en prison, eux ? Ou bien ont-ils retrouvé le droit chemin dès que tu ne fus plus là pour les corrompre ?

– Dougie s'est enrôlé dans l'armée, répondit-il avec une pointe de mélancolie. Gerry a repris le magasin de son père, qui tenait un bureau de tabac. Quant à Bobby... Il est mort. Il s'est noyé cet été-là en pêchant le homard avec son cousin, près de la côte d'Oban.

Elle serra sa main avec compassion, leurs épaules se frôlant.

– Je suis désolée.

Elle hésita un instant, puis reprit :

– Oui, mais... il n'est pas vraiment mort, n'est-ce pas ? Je veux dire, pas encore.

Roger se tut, semblant partagé entre l'humour et la tristesse.

– Tu trouves cette idée réconfortante ? le questionna-t-elle. Ou c'est encore plus affreux quand tu y penses ?

Elle voulait continuer à le faire parler. Depuis que sa pendaison lui avait cassé la voix, Roger n'était plus très causant. Prendre la parole en public le mettait mal à l'aise et lui nouait la gorge. Sa voix était encore éraillée, mais, quand il était détendu comme présent, il ne s'étranglait pas et ne toussait pas.

– Les deux, répondit-il. Quelle que soit la manière dont je le prends, je ne le reverrai jamais.

Il chassa cette pensée d'un haussement d'épaules, puis interrogea Brianna :

– Tu penses souvent à tes amis d'autrefois ?

– Pas trop, murmura-t-elle.

Le sentier se rétrécissait. Elle glissa son bras sous celui de Roger. Au prochain virage, la maison des McGillivray serait en vue.

– Il se passe tant de choses ici que je n'ai pas le temps d'y songer.

Ce sujet étant douloureux, elle préféra en changer.

– Tu crois que Jo et Kezzie ne font que jouer, ou bien qu'ils mijotent quelque chose ?

– Que veux-tu qu'ils manigancent ? Je les imagine mal tapis au bord de la route pour attaquer des voyageurs, à cette heure tardive.

– Non, non, je les crois quand ils disent qu'ils montent la garde. Ils feraient n'importe quoi pour protéger Lizzie. Mais c'est que...

Elle s'interrompit. Ils venaient de sortir de la forêt et de déboucher sur la piste carrossable, bordée d'un côté par un versant escarpé. Dans la noirceur, il paraissait un gouffre sans fond, un gigantesque tapis de velours noir. De jour, c'était un enchevêtrement de rhododendrons, d'arbres de Judée et de cornouillers, tous envahis de troncs nouveaux de lierre sauvage et de lianes. Un peu plus loin, la route faisait un virage en épingle à cheveux, puis descendait en pente douce jusqu'à la maison des McGillivray, une trentaine de mètres plus bas.

– Il y a encore de la lumière, observa-t-elle surprise.

Le petit groupe de bâtiments – la vieille maison, la nouvelle, la tonnellerie de Ronnie Sinclair, la forge de Dai Jones et sa cabane était en grande partie plongée dans l'obscurité, mais des fenêtres du rez-de-chaussée de la nouvelle demeure des McGillivray filtraient de la lumière autour des volets en bois. Devant, un immense feu de joie formait une tache lumineuse dans la nuit.

Roger déclara d'une voix neutre :

– Kenny Lindsay. Les Beardsley nous ont dit qu'ils l'avaient croisé. Il s'est

sans nul doute arrêté chez les McGillivray pour leur communiquer les nouvelles.

– Mmm... Dans ce cas, on a intérêt à être sur nos gardes. S'ils s'attendent à être attaqués par des brigands, ils risquent de tirer sur tout ce qui bouge.

– Pas ce soir. Il y a une fête, tu as oublié ? Au fait, qu'est-ce que tu disais tout à l'heure à propos des Beardsley et de Lizzie ?

– Aïe !

Son orteil venait de buter contre un obstacle invisible. Elle se raccrocha de justesse au bras de Roger avant de répondre :

– Le problème, c'est que je ne sais pas exactement contre qui ils s'imaginent devoir la protéger.

À son tour, Roger s'agrippa à elle, par réflexe.

– Que veux-tu dire ?

– Juste que, si j'étais Manfred McGillivray, je veillerais à me montrer très gentil avec Lizzie. D'après maman, les jumeaux la suivent partout comme des chiens. Si tu veux mon avis, ce sont plutôt des loups apprivoisés.

– Selon Ian, il est impossible d'apprivoiser des loups.

– Précisément. Allez, dépêchons-nous, avant qu'ils n'éteignent le feu.

L'imposante maison en rondins débordait littéralement de monde. La lumière se déversait par la porte ouverte et la rangée des fenêtres étroites tout autour de la bâtisse. Des silhouettes à contre-jour passaient devant et derrière le gigantesque feu dans la cour. On entendait un violon, sa douce mélodie s'élevant dans la nuit, portée par le vent avec l'odeur de viande grillée.

Roger tendit la main à Brianna pour l'aider à descendre les dernières dizaines de mètres pentues avant la croisée des chemins.

– On dirait que Senga a arrêté son choix ! Tu paries sur qui ? Ronnie Sinclair ou le jeune Allemand ?

– Ah, un pari ? On parie quoi ? demanda-t-elle en manquant de glisser de nouveau.

– Le perdant répare le garde-manger, proposa-t-il.

– Conclu. Je mise sur Heinrich.

Ah oui ? Tu as peut-être raison. Je dois quand même te prévenir : selon les derniers pronostics que j'ai entendus, Ronnie l'emporte à cinq contre trois. Avec Frau Ute dans la partie, les dés sont pipés.

– C'est vrai. S'il s'agissait d'Hilda ou d'Inga, je dirais que la partie est jouée d'avance, mais Senga a le tempérament de sa mère. Personne ne lui dit ce qu'elle a à faire, pas même Frau Ute.

Puis elle ajouta :

– D'ailleurs, où ont-ils été chercher ce prénom, Senga ? Ce ne sont pas les Hilda et les Inga qui manquent dans la région de Salem, mais je n'ai jamais rencontré une autre Senga.

– Normal, surtout pour Salem. Ce n'est pas un prénom allemand mais écossais.

– Écossais ?

– En fait, c'est Agnès, épelée à l'envers. Une fille avec un tel prénom ne pouvait qu'avoir l'esprit de contradiction, tu ne trouves pas ?

– Tu plaisantes ? Agnès à l'envers ?

– Je ne dirais pas que c'est un prénom courant, mais j'ai déjà rencontré une ou deux femmes portant ce nom en Écosse.

Elle éclata de rire.

– Les Écossais font ça avec d'autres prénoms ?

– Tu veux dire, baptiser leurs enfants en verlan ?

Il réfléchit un moment avant de répondre :

– À l'école, j'ai connu une fille qui s'appelait Adnil. Il y avait aussi un garçon d'épicerie dans notre quartier qui livrait les courses aux vieilles dames... Son prénom se prononçait « Kirry », mais s'écrivait « Cire ».

Elle lui jeta un regard en coin pour vérifier s'il se moquait d'elle, mais il paraissait sérieux.

– Maman a donc raison à propos des Écossais. Donc, le tien épelée à l'envers, ça donne...

– Regor, confirma-t-il. On dirait une créature sortie d'un Godzilla, non ? Une anguille géante, ou peut-être un insecte dont les yeux projettent des rayons mortels.

Cette idée semblait le séduire, ce qui fit rire Brianna.

– Visiblement, tu y as déjà réfléchi ! Tu préférerais être lequel ?

Quand j'étais petit, le cloporte au regard mortel me plaisait assez. Puis, quand j'ai travaillé sur le chalutier, il m'arrivait de remonter une murène dans mes filets. Ce n'est pas le genre de bestiole que tu aimerais croiser dans une ruelle obscure, crois-moi.

– En tout cas, c'est plus agile que Godzilla.

Elle frissonna au souvenir d'une murène qu'elle avait déjà croisée en personne. Un mètre vingt de ressorts d'acier et de caoutchouc, rapide comme l'éclair et la gueule remplie de lames de rasoir. On l'avait remontée de la cale d'un chalutier dont elle observait le déchargement dans un petit port du nom de MacDuff.

» Roger et elle étaient adossés à un muret en pierre, contemplant oisivement les mouettes planant dans le vent, quand un cri d'alarme avait retenti sur le bateau amarré devant eux. Ils avaient baissé les yeux juste à temps pour voir les matelots s'agiter frénétiquement à bord.

» Une forme sinueuse noire s'était tortillée hors de la masse argentée des poissons déversés sur le pont, avait jailli sous le garde-corps et atterri sur les pavés mouillés du quai, où elle avait semé une panique similaire parmi les

pêcheurs arrosant leurs outils. Elle s'était contorsionnée tel un câble sous tension incontrôlable jusqu'à ce qu'un homme chaussé de bottes en caoutchouc, reprenant ses esprits, ne se précipite et la renvoie dans l'eau d'un coup de pied.

Roger, qui se remémorait vraisemblablement la même scène, observa avec justesse :

– Au fond, les murènes ne sont pas si méchantes. Après tout, on ne peut pas leur en vouloir. Arrachées à leurs profondeurs, comme ça, sans prévenir. N'importe qui se débattrait un peu.

– Oui, n'importe qui, affirma Brianna en pensant à leur propre sort.

Elle entrecroisa ses doigts dans ceux de Roger, cherchant le réconfort de sa paume fraîche et ferme.

Désormais, ils étaient assez proches pour entendre des bribes de rires et de conversations s'élevant dans la nuit avec la fumée du brasier. Des enfants couraient. Elle aperçut deux silhouettes noires et menues, tels des lutins, filant entre les jambes des adultes rassemblés autour du feu.

Ce ne pouvait pas être Jem. Si ? Non, il était plus petit que cela. En outre, Lizzie ne le laisserait pas...

– Mej, dit Roger.

– Quoi ?

– C'est Jem, à l'envers. Je me disais que ce serait amusant de regarder des Godzilla avec lui. Peut-être qu'il aimerait être le cloporte dont les yeux projettent des rayons mortels. Ce serait drôle, tu ne trouves pas ?

En entendant son ton mélancolique, elle sentit sa gorge se nouer et serra sa main un peu plus fort, répondant avec assurance :

– Tu lui raconteras des histoires de Godzilla. De toute manière, ce ne sont que des fables. Je les lui dessinerai.

Cela le fit rire.

– Je t'en prie, non ! Ils vont te lapider pour commerce avec Satan. Godzilla ressemble à une créature sortie tout droit de l'Apocalypse. Du moins, c'est ce qu'on m'a raconté.

– Qui t'a dit ça ?

– Eigger.

– Qui... Ah, tu veux dire Reggie ? Qui est Reggie ?

– Le révérend.

Son grand-oncle, et père adoptif. Dans sa voix, on percevait un sourire, mais teinté de nostalgie.

– On allait voir des films de monstres tous les deux le samedi. Eigger et Regor... Si tu avais vu la tête des dames du club paroissial, quand M^{me} Graham les faisait entrer sans les annoncer ! Elles arrivaient dans le bureau du révérend et nous trouvaient en train de marcher à pas de géant en

rugissant, écrasant les immeubles de Tokyo construits avec mes cubes et des boîtes de conserve.

– J’aurais aimé connaître le révérend.

– J’aurais tant aimé te le présenter ! soupira-t-il. Il t’aurait adorée, Bree.

L’espace de ces quelques instants, la forêt et le feu de joie en contrebas avaient disparu. Ils étaient à Inverness, dans le bureau douillet du révérend, la pluie clapotant contre les vitres qui étouffaient les bruits de la circulation dans la rue. Cela leur arrivait souvent quand ils discutaient en tête à tête. Puis un détail quelconque venait briser ce moment. Cette fois, ce fut une clameur près du feu, tandis que les noceurs se mirent à chanter et à taper dans les mains... Le monde de leur propre époque s’évanouit alors sur-le-champ.

« Si Roger n’était plus là, pensa-t-elle brusquement. Saurais-je faire revivre notre monde, à moi seule ? »

Une vague de panique l’envahit, rien qu’un court laps de temps. Sans Roger comme balise, sans rien d’autre que ses propres souvenirs pour l’ancrer dans le futur, cette époque serait perdue. Elle disparaîtrait dans des rêves brumeux, lui échappant, ne lui laissant aucun îlot de réalité sur lequel se tenir.

Elle prit une profonde inspiration, emplissant ses poumons d’air frais rendu piquant par la fumée de bois, et enfonça ses talons dans le sol tout en marchant, essayant de se sentir solide.

– Maman, maman, MAMAN !

Une petite forme se détacha de la cohue autour du feu et fonça droit sur elle, se précipitant dans ses jambes avec une telle force qu’elle dut se rattraper au bras de Roger.

– Jem ! Te voilà !

Elle le souleva de terre et enfouit son visage dans ses cheveux, qui sentaient agréablement des odeurs de chèvre, de foin et de saucisse épicée. Il était lourd... et très vigoureux.

Ute McGillivray se retourna et les aperçut. Son large visage était soucieux, mais il s’illumina quand elle les reconnut. Elle les accueillit en les saluant de sa voix forte, faisant pivoter les têtes. Ils se retrouvèrent aussitôt engloutis dans la foule des convives, assaillis de questions et d’exclamations de surprise devant leur visite imprévue.

On les interrogea brièvement sur la famille de Hollandais, mais Kenny Lindsay avait déjà rapporté les détails de l’incendie, ce dont Brianna lui en sut gré. Les gens prirent des mines de circonstance, les visages navrés, mais, entre-temps, ils avaient épuisé leur capital d’effroi et de théories atroces et étaient prêts à passer à autre chose. L’image glacée des tombes sous les sapins hantait encore Brianna, et elle n’avait aucun désir de raviver ce souvenir en l’évoquant.

Se tenant par la main, les jeunes promis étaient assis côte à côte sur une paire de seaux retournés, la lueur des flammes dansant sur leur face béate.

Brianna sourit.

– J’ai gagné ! Tu ne trouves pas qu’ils ont l’air heureux ?

– C’est vrai, convint Roger. Je me demande comment Ronnie Sinclair l’a pris. Tu le vois quelque part ?

Tous deux observèrent les alentours, mais le tonnelier était invisible.

Puis, Brianna indiqua d’un signe du menton le modeste bâtiment, de l’autre côté de la route.

– Regarde, il est dans son atelier.

Aucune fenêtre ne donnait de leur côté, mais une lumière pâle filtrait sous la porte close.

Les yeux de Roger passaient de l’atelier sombre à la liesse autour du feu ; une bonne partie des relations de Frau Ute était montée de Salem avec l’heureux élu et ses amis, apportant un énorme tonneau de bière brune qui contribuait en grande partie à la bonne humeur générale. L’atmosphère était chargée d’effluves amers de levure et de houblon.

Par contraste, la tonnellerie semblait sinistre et isolée. Brianna se demanda si quelqu’un autour du feu s’était rendu compte de l’absence de Sinclair. Roger lui donna une petite tape affectueuse dans le dos.

– Je vais aller lui faire un brin de causette. Il a sans doute besoin d’une oreille compatissante.

– Ça et d’un bon petit remontant ?

Elle lui indiqua la porte ouverte de la maison, où Robin McGillivray versait ce qu’elle devinait être du whisky à un cercle d’amis triés sur le volet.

– Le connaissant, je suis sûr qu’il a le nécessaire chez lui, répondit Roger.

Il s’éloigna, se faufilant au milieu du groupe de fêtards. Il disparut dans le noir, mais, quelques instants plus tard, elle vit la porte du tonnelier s’ouvrir, et la silhouette de Roger masqua brièvement le halo de lumière avant de s’engouffrer à l’intérieur.

– Maman, soif !

Jemmy gigotait comme un têtard, cherchant à descendre de ses bras. Elle le déposa sur le sol et il fila comme une flèche, manquant de faire tomber une grosse dame portant un plateau de beignets de maïs.

L’odeur des gâteaux frits lui rappela qu’elle n’avait pas dîné, et elle suivit Jemmy vers le buffet, où Lizzie, dans le rôle de la presque fille de la maison, lui servit une généreuse portion de choucroute, de saucisses, d’œufs fumés et d’une sorte de pâtée à base de maïs et de courge.

– Et toi, où est ton amoureux, Lizzie ? la taquina Brianna. Vous ne devriez pas être en train de vous embrasser ?

– Oh, lui ?

Lizzie prit l’air de quelqu’un se souvenant d’un détail vaguement intéressant, mais pas d’une importance capitale.

– Vous voulez parler de Manfred ? Il est... là-bas.

Elle plissa des yeux, puis indiqua une direction avec sa cuillère en bois. Manfred McGillivray, son promis, se tenait bras dessus, bras dessous avec trois ou quatre autres jeunes hommes, se balançant d'un côté puis de l'autre en chantant un air allemand. Ils semblaient avoir du mal à se souvenir des paroles, chaque phrase se dissolvant en gloussements et en reproches hilares.

Lizzie se pencha vers Jemmy et lui donna une saucisse.

– Tiens, *Schätzchen*. Ça veut dire « chéri » en allemand, expliqua-t-elle.

L'enfant se jeta sur la saucisse tel un phoque affamé et mâcha avec application. Puis il marmonna :

– Chai choif.

... et disparut dans la foule.

Brianna voulut courir après lui, mais elle en fut empêchée par un groupe agglutiné autour du buffet.

– Jem, attends-moi !

– Ne vous en faites pas, la rassura Lizzie. Ici, tout le monde le connaît, il ne lui arrivera rien.

Néanmoins, Brianna s'apprêtait à se lancer à ses trousses, quand elle aperçut une minuscule tête blonde surgir près de celle de Jem. Germain, son meilleur copain. Il avait deux ans de plus et, pour un gamin de cinq ans, beaucoup plus d'expérience que les garçons de son âge, grâce en grande partie aux enseignements de son père. Elle espérait qu'il ne faisait pas les poches des invités et se dit qu'elle ferait bien de le fouiller plus tard, au cas où il s'adonnerait déjà à la contrebande.

Germain tenait fermement Jemmy par la main, si bien qu'elle se laissa persuader de s'asseoir avec Lizzie, Inga et Hilda sur des ballots de paille placés à quelque distance du feu.

– Et vous, où est votre amoureux ? la taquina à son tour Hilda. Votre beau diable noir ?

– Oh, lui ? répondit Brianna en singeant Lizzie.

Elles rugirent de rire, produisant un vacarme assez peu distingué. Vraisemblablement, elles avaient déjà éclusé quelques pintes de bière.

Brianna fit un signe vers l'atelier de tonnellerie.

– Il console Ronnie. Comment votre mère a-t-elle pris le choix de Senga ?

Inga leva les yeux au ciel.

– Aïe, aïe, aïe ! Si vous les aviez entendues, elle et Senga ! Ça a bardé, croyez-moi ! À tel point que Papa est parti pêcher. Il n'est rentré que trois jours plus tard.

Brianna baissa la tête pour cacher son sourire. Robin McGillivray n'aspirait qu'à une vie paisible, mais, entre sa femme et ses filles, il n'était pas prêt de la connaître.

Hilda se pencha légèrement en arrière pour soulager la tension de sa première grossesse, déjà bien avancée, et fit une moue philosophe.

– Que voulez-vous, elle ne pouvait pas vraiment s’y opposer, *meine Mutter*. Après tout, même s’il est pauvre, Heinrich est le fils de son cousin.

– Mais jeune, ajouta Hilda avec un sens pratique. Papa dit qu’Heinrich a le temps de devenir riche.

Ronnie Sinclair ne roulait pas vraiment sur l’or non plus, sans compter qu’il avait bien trente ans de plus que Senga. D’un autre côté, il possédait sa propre tonnellerie et la moitié de la maison qu’il partageait avec les McGillivray. Ayant déjà marié ses deux aînées à des hommes de bien, Ute avait visiblement fini par concevoir les avantages d’une union entre Senga et Ronnie.

Essayant d’être le plus diplomate possible, Brianna demanda :

– Mais, cela ne risque pas d’être un peu... gênant que Ronnie continue d’habiter avec votre famille après que...

Elle désigna les fiancés, qui se fourraient mutuellement des morceaux de gâteau dans la bouche.

– Aaah, pour ça ! s’exclama Hilda. Je suis heureuse de ne plus vivre ici !

Inga acquiesça avec vigueur, puis ajouta :

– Mais Mutti n’est pas du genre à se lamenter sur le pain perdu. Elle cherche une autre femme pour Ronnie. Regardez-la, là-bas.

Ute se tenait devant le buffet, discutant avec un groupe d’Allemandes. Observant les manœuvres de sa mère d’un air narquois, Inga interrogea sa sœur :

– À ton avis, laquelle a-t-elle déjà choisi ? La petite Gretchen ? Ou la cousine d’Archie Bug ? Celle qui louche... Seona ?

Hilda, mariée à un Écossais du comté de Surry, fit non de la tête.

– Elle veut une Allemande. Car elle calcule déjà ce qui arrivera si Ronnie meurt et que sa femme se remarie. Si c’est une fille de Salem, il sera plus facile pour maman de la pousser à épouser un de ses neveux ou cousins... histoire de conserver les terres dans la famille, tu comprends ?

Fascinée, Brianna écoutait les deux jeunes femmes analyser la situation avec un parfait détachement et se demanda si Ronnie Sinclair se rendait compte que son destin était en train d’être décidé avec autant de pragmatisme. D’un autre côté, il vivait avec les McGillivray depuis plus d’un an. Il devait donc être au fait des méthodes d’Ute.

Remerciant le ciel de ne pas être obligée de vivre sous le même toit que la redoutable Frau McGillivray, elle chercha Lizzie du regard, ressentant un élan de compassion pour son ancienne servante. L’année suivante, une fois mariée à Manfred, Lizzie devrait habiter avec Ute.

En entendant prononcer le mot « Wemyss », elle s’intéressa de nouveau à la conversation. En fait, les sœurs ne parlaient pas de Lizzie, mais de son père.

– Tante Gertrude... commença Hilda.

Elle s'interrompit pour roter, son poing devant la bouche, puis reprit :

–... Elle est veuve, elle aussi. Elle serait parfaite pour lui.

Inga se mit à rire.

– Avec tante Gertrude, ce pauvre petit M. Wemyss ne tiendrait pas un an. Elle fait deux fois sa taille. Si elle ne le tue pas d'épuisement, elle risque de l'étouffer en lui roulant dessus dans son sommeil.

Hilda plaqua ses deux mains sur sa bouche, non pas parce qu'elle était choquée mais pour étouffer son fou rire. Elle non plus ne semblait pas avoir lésiné sur la bière. Son bonnet était de travers, et ses joues d'habitude pâles s'étaient teintées de rose.

Hilda pointa le menton vers un groupe d'hommes buvant du vin du Rhin.

– Ça n'a pas l'air de lui faire peur. Tu le vois ?

Brianna n'eut aucun mal à repérer M. Wemyss, avec ses cheveux blond paille aussi fins et ébouriffés que ceux de sa fille. Il était plongé dans une conversation animée avec une grosse dame en tablier et bonnet, qui lui martelait les côtes de petits coups de coude affectueux tout en riant.

Au même moment, Ute McGillivray, suivie d'une grande blonde, s'approcha d'eux, hésitante, les deux mains croisées sous son tablier.

– Oh, qui c'est, celle-là ?

Inga étirait le cou comme une oie. Scandalisée, sa sœur lui donna une tape.

– *Lass das, du alte Ziege ! (Laisse ça, vieille chèvre !)* Mutti regarde dans notre direction !

Lizzie s'était elle aussi mise à genoux, observant la scène.

– De qui parlez-vous ? s'enquit-elle d'une voix de chouette.

Manfred détourna provisoirement son attention en se laissant tomber à côté d'elle sur la paille, un grand sourire aux lèvres. Il glissa un bras autour de sa taille et tenta de l'embrasser.

– Comment ça va, *Herzchen* ?

– Qui c'est, cette femme, Freddie ?

Elle se dégagea avec habileté et pointa un doigt avec discrétion vers la blonde. Celle-ci souriait timidement, tandis que Frau Ute la présentait à M. Wemyss.

Manfred cligna des yeux, un peu chancelant, puis répondit avec obligeance :

– Fraulein Berrisch. C'est la sœur du pasteur Berrisch.

Intéressées, Inga et Hilda se mirent à roucouler. Lizzie fronça les sourcils, puis se détendit, voyant son père incliner le chef pour saluer la nouvelle venue. Fraulein Berrisch était presque aussi grande que Brianna.

« Eh bien, cela explique pourquoi elle est encore demoiselle » pensa cette dernière avec une pointe de sympathie. Les cheveux visibles sous son bonnet

étaient striés de gris. Elle avait un visage plutôt commun, mais un regard calme plein de douceur.

– Oh, c’est donc une protestante, dit Lizzie.

Son ton dédaigneux indiquait clairement que la Fraulein ne pouvait guère briguer la main de son père.

– Oui, mais n’empêche, c’est une gentille femme. Allez, viens danser, Elizabeth.

S’étant désintéressé de la *Fraulein* et de M. Wemyss, Manfred hissa Lizzie debout et, malgré ses protestations, la propulsa vers le cercle des danseurs. Elle se laissa entraîner à contrecœur, mais, une fois en piste, Brianna la vit rire quand Manfred lui glissa quelque chose à l’oreille. Il était très séduisant. Ils formaient un beau couple, mieux assorti en apparence que Senga et son Heinrich, qui était grand mais anguleux, avec un visage taillé à la serpe.

Ingä et Hilda se chamaillant en allemand, Brianna put enfin se consacrer à son excellent repas. Elle était tellement affamée qu’elle se serait régalée avec n’importe quoi, mais la choucroute fraîche et acidulée ainsi que les saucisses, prêtes à exploser sous le jus et les épices, constituaient un festin rare.

Ce ne fut qu’après avoir saucé les derniers vestiges dans son assiette en bois avec un morceau de pain au maïs qu’elle jeta un œil vers la tonnellerie, se disant avec remords qu’elle aurait sans doute dû en garder un peu pour Roger. C’était vraiment gentil de sa part de s’inquiéter des peines de cœur de ce pauvre Ronnie. Elle eut un élan de fierté et d’affection pour lui. Elle ferait peut-être bien d’aller à sa rescousse.

Elle venait de déposer son assiette et de remettre de l’ordre dans ses jupons, se préparant à entrer en action, quand elle aperçut deux petites silhouettes sortir en titubant de l’obscurité.

– Jem ? Qu’est-ce qui t’arrive ?

Les flammes se reflétaient sur la chevelure de l’enfant tel du cuivre en fusion, mais son visage était blême, et ses yeux ressemblaient à deux grandes taches noires.

– Jemmy !

Il tourna vers elle un regard vide, dit « Maman ? » d’une petite voix hésitante, puis s’assit brusquement, ses jambes ployant sous lui comme deux élastiques.

Elle se rendit à peine compte de la présence de Germain à ses côtés, qui oscillait comme une jeune pousse agitée par la bise. Elle n’avait pas le temps de s’occuper de lui. Elle saisit son fils, lui releva la tête et le secoua légèrement.

– Jemmy ! Réveille-toi ? Qu’est-ce que tu as ?

– Le petit est ivre mort, *a nighean*, dit une voix amusée au-dessus d’elle. Qu’est-ce que vous lui avez fait boire ?

Robin McGillivray, lui-même pas très frais, se pencha et poussa Jemmy du

doigt. Le garçon n'émit qu'un gargouillis.

Il lui prit un bras, le souleva, puis le lâcha : il retomba, aussi mou qu'un spaghetti trop cuit.

– Je ne lui ai rien fait boire ! s'indigna-t-elle.

Sa première frayeur passée, elle sentit l'agacement monter en elle. Jemmy n'était qu'endormi, son torse se soulevant et s'affaissant dans un rythme rassurant.

– Germain !

Ce dernier s'était effondré, en une masse inerte, et chantonnait Alouette, totalement absent d'esprit. C'était sa chanson préférée, Brianna la lui avait apprise.

– Germain ! Qu'as-tu donné à boire à Jemmy ?

–... Je te plumerai la tête...

– Germain !

Elle lui agrippa le bras. Il cessa de chanter et, éberlué, leva les yeux vers elle.

– Germain, qu'as-tu fait boire à Jemmy ?

Il lui sourit avec une douceur désarmante.

– Il avait soif, m'dame. Il réclamait à boire.

Là-dessus, ses yeux se révoltèrent, et il tomba à la renverse, plus atone qu'un poisson mort.

– Oh, bon Dieu de bon Dieu !

Inga et Hilda prirent un air choqué, mais elle n'était pas d'humeur à ménager leur sensibilité.

– Où est Marsali ?

Inga se pencha sur Germain pour l'examiner.

– Elle n'est pas là. Elle est restée à la maison avec les *maedchen*. Quant à Fergus, il est...

Elle se redressa, regardant autour d'elle.

– Je l'ai aperçu tout à l'heure.

– Que se passe-t-il ?

La voix rauque derrière elle la fit sursauter. Elle se retourna et vit Roger, perplexe, le visage plus détendu qu'à l'accoutumée.

– Ton fils est un ivrogne, l'informa-t-elle.

Puis elle sentit l'haleine de Roger et ajouta d'un ton sec :

– Il a de qui tenir, à ce que je vois.

Ne relevant pas la remarque, Roger s'assit auprès d'elle et prit Jemmy sur ses genoux. Le calant contre ses genoux fléchis, il lui tapota la joue, doucement mais avec insistance.

– Eh, oh ! Mej ? Eh, ho ! Ça va, mon petit gars ?

Comme par magie, les paupières de Jemmy se soulevèrent. Il adressa un sourire rêveur à son père.

– Hé, papa.

Béat, il referma les yeux et s'avachit encore, sa joue s'écrasant contre le genou de son père, qui en déduisit :

– Il va bien.

Cela ne parut pas calmer Brianna.

– Tant mieux. Qu'est-ce qu'il a bu à ton avis ? Du vin du Rhin ?

– Je dirais plutôt de la goutte de cerise. Il y en a un tonneau derrière la grange.

– Oh, non !

Elle n'en avait jamais goûté elle-même, mais M^{me} Bug lui avait donné la recette : « Presser le jus d'un boisseau de cerises, y laisser dissoudre douze kilos de sucre, verser dans une cuve de cent cinquante litres et la remplir de whisky. »

– Il va bien, répéta Roger en lui tapotant le bras. C'est Germain que je vois là ?

– Oui.

Elle se baissa vers l'enfant, mais il dormait paisiblement, lui aussi avec le sourire.

– Cette goutte de cerise doit être bonne.

Roger se mit à rire.

– C'est infect. On dirait du sirop industriel contre la toux. Cela dit, je dois reconnaître que ça rend joyeux.

– Tu en as bu, toi aussi ?

Elle le dévisagea d'un œil suspicieux, mais ses lèvres avaient leur couleur habituelle.

– Bien sûr que non.

Pour le lui prouver, il se pencha vers elle et l'embrassa. Tu ne crois tout de même pas qu'un Écossais de la trempe de Ronnie Sinclair soignerait son cœur brisé avec de la goutte de cerise ? Surtout avec du bon whisky sous la main ?

– Effectivement.

Elle observa la tonnellerie. La faible lueur sous la porte avait disparu, plongeant le bâtiment dans l'obscurité. Il ne formait plus qu'un rectangle sombre devant la masse encore plus noire de la forêt au-delà.

Elle se retourna vers Inga et Hilda, mais elles étaient parties aider Frau Ute. Toutes les femmes étaient occupées à débarrasser le buffet.

– Comment Ronnie réagit-il ? s'inquiéta-t-elle.

Roger souleva Jemmy et le déposa délicatement sur la paille aux côtés de Germain.

– Pas trop mal. Au fond, il n'était pas vraiment amoureux de Senga. Il

souffre plus de frustration sexuelle que d'une peine de cœur.

– Si ce n'est que ça, il n'aura plus à souffrir trop longtemps. J'ai entendu dire que Frau Ute a pris la situation en main.

– Oui, elle lui a promis de lui trouver une femme. Disons qu'il voit les choses avec philosophie, même si le désir lubrique suinte par tous les pores de sa peau.

– Beurk ! Au fait, tu as faim ?

Elle déplaça ses jambes en jetant un œil vers les enfants.

– Je vais te chercher une assiette avant qu'Ute et ses filles n'aient tout enlevé.

Roger ouvrit grand la bouche et bâilla. Puis il cligna des yeux et lui sourit, endormi.

– Non, ça va. Je vais prévenir Fergus que Germain est avec nous. Je trouverai bien quelque chose à grignoter en chemin.

Il lui donna une tape sur l'épaule, se leva, titubant un peu, puis se dirigea vers le feu.

Les deux garçons dormaient à poings fermés. Avec un soupir, elle les rapprocha l'un de l'autre, empilant de la paille autour d'eux, puis les recouvrit de sa cape. Il faisait froid, mais l'hiver était définitivement passé. L'air n'était plus chargé de givre.

La fête se poursuivait, mais avait pris un tour plus calme. Plus personne ne dansait. Les convives s'étaient rassemblés en petits groupes. Les hommes formaient un cercle autour du feu, allumant leurs pipes. Les plus jeunes s'étaient éparpillés dans la nature. Autour de Brianna, les familles s'installaient pour la nuit, se creusant des nids dans la paille. Certains dormaient dans la maison, d'autres dans la grange. Elle entendait une guitare quelque part derrière la bâtisse, et une voix lente et mélancolique. Comme elle aurait aimé entendre de nouveau celle de Roger, telle qu'elle avait été, si grave et si tendre !

Cela lui fit soudain penser qu'en revenant de chez Ronnie, Roger avait parlé d'une voix nettement plus assurée. Certes, elle était toujours rauque, l'ombre de sa résonance d'autrefois, mais elle avait mieux coulé, sans ce côté étranglé. L'alcool était-il bénéfique aux cordes vocales ?

Fort probablement avait-il juste aidé Roger à se détendre, l'aidant à vaincre certaines de ses inhibitions. C'était bon à savoir. Sa mère avait déclaré qu'avec le temps sa voix s'améliorerait, à condition qu'il s'entraîne. Mais il hésitait encore à s'en servir, craignant la douleur, tant celle provoquée par la simple élocution, que celle, plus psychologique, du contraste avec sa voix d'antan.

Elle médita à voix haute :

– Je devrais peut-être préparer un peu de cette goutte de cerise.

Puis elle baissa les yeux vers les deux gamins endormis dans le foin et

s'imagina se réveillant le lendemain matin face à trois gueules de bois.

– Ou peut-être pas.

Elle rassembla assez de paille pour se faire un oreiller, étala son fichu par-dessus (ils passeraient une bonne partie du lendemain à ôter les brins de leurs habits). Puis elle s'allongea, enroulant son corps autour de celui de Jemmy. Si l'un des garçons remuait ou vomissait dans son sommeil, elle le sentirait et se réveillerait.

Le feu de camp s'était consumé. Il ne restait qu'une frange irrégulière de flammèches dansant sur le lit de braises. Les lanternes disposées autour de la cour s'étaient éteintes, ou bien on les avait mouchées. La guitare et le chanteur s'étaient tus. Sans la lumière et le bruit pour la tenir à distance, la nuit reprit possession du lieu, étalant ses ailes silencieuses et froides sur la montagne. Les étoiles brillaient dans le ciel, mais ne formaient que des têtes d'épingle, à des millénaires de distance. Elle ferma les yeux sur l'immensité de la nuit, posant les lèvres sur les cheveux de son fils, se nourrissant de sa chaleur.

Elle tenta de vider son esprit pour se préparer au sommeil, mais, sans personne pour lui tenir compagnie, l'odeur du bois brûlé qui emplissait l'air fit resurgir les souvenirs. Ses appels habituels à la bénédiction devinrent des supplications de clémence et de protection.

« Il a éloigné de moi mes frères, et mes amis se sont détournés. Je suis abandonné de mes proches, je suis oublié de mes intimes. »

« Je ne vous oublierai pas », promit-elle aux morts. Cela lui paraissait un engagement pitoyable, si petit et futile. Pourtant, elle ne pouvait rien faire de plus.

Elle frissonna, se blottissant un peu plus contre Jemmy.

Puis, elle entendit un bruissement de paille, et Roger se glissa derrière elle. Il gesticula un moment, étala sa propre cape sur elle, puis poussa un soupir de contentement, pressant son corps contre le sien. Il passa un bras autour de sa taille, chuchotant :

– Tu parles d'une longue journée, hein ?

Elle marmonna un assentiment. À présent que tout était calme, qu'il n'y avait plus à entretenir la conversation, à observer, à surveiller, toutes les fibres de ses muscles semblaient se dissoudre d'épuisement. Seul un fin tapis de foin la séparait du sol dur et froid, mais cela n'empêcha pas le sommeil de venir la bercer, telles les vagues se répandant sur le sable, réconfortantes et inexorables.

Elle posa une main sur la cuisse de Roger, et il contracta le bras par réflexe, la serrant contre lui.

– Tu as trouvé quelque chose à manger ?

– Oui, si on considère la bière comme une nourriture. C'est le cas de pas mal de monde ici.

Il rit. Son souffle chaud sentait le houblon.

– Je vais bien, l’assura-t-il.

La chaleur de son corps se diffusait peu à peu entre eux, à travers les couches de vêtements, dissipant la fraîcheur ambiante. En outre, dormir avec Jemmy, c’était comme d’avoir une bouillotte contre son ventre. Roger, lui, était encore plus brûlant. Tel que disait sa mère, une lampe à alcool chauffe toujours plus qu’une lampe à huile.

Douillettement protégée, elle se nicha contre lui. Maintenant que la famille était réunie, en sécurité, la nuit ne lui paraissait plus une immensité glacée.

Roger fredonnait. Elle s’en aperçut soudainement. Ce n’était pas vraiment un air, juste une vibration de sa poitrine contre son dos. Elle ne voulait pas risquer de l’interrompre ; ce devait être bon pour ses cordes vocales. Il s’arrêta de lui-même au bout d’un moment. Espérant l’inciter à recommencer, elle étira la main derrière elle et lui caressa la jambe, essayant à son tour un petit fredonnement interrogateur.

Il posa ses deux mains sur ses fesses et les serra.

– Mmmmm.

Cela ressemblait à la fois à une invitation et à de la satisfaction.

Elle ne répondit pas, mais esquissa un mouvement de désaccord avec son derrière. En temps normal, cela l’aurait convaincu de ne pas insister. Il la lâcha en effet, mais d’une seule main, l’autre descendant le long de la cuisse avec l’intention manifeste de retrousser sa jupe.

Elle lui attrapa la main en moins de deux et la plaça sur son sein, indiquant ainsi que, si elle appréciait l’intention et qu’en d’autres circonstances elle aurait été ravie de lui rendre ce service, ce n’était pas l’instant idéal...

D’habitude, Roger était doué pour déchiffrer le langage de son corps, mais, visiblement, ce don s’était dissous dans le whisky. Ou alors, pensa-t-elle brusquement, il se fichait pas mal qu’elle en ait envie ou pas...

– Roger !

Il s’était remis à fredonner, un son ponctué de bruits sourds et cahoteux de bouilloire électrique juste avant le point d’ébullition. Il glissa de nouveau la main sous sa jupe, sa paume brûlante contre sa cuisse, et remonta lestement vers le haut... et l’intérieur. Jemmy toussa, tressaillant dans ses bras. Elle tenta de donner un coup de pied en arrière dans le tibia de Roger pour le décourager.

– Mon Dieu, ce que tu peux être belle, murmura-t-il dans la courbe de sa nuque. Oh, si belle. Si belle, mmm...

Ses dernières paroles se perdirent contre sa peau, mais elle crut entendre « moite ». Les doigts de Roger venaient d’atteindre leur objectif. Elle cambra les reins, essayant de se dégager.

– Roger ! chuchota-t-elle. Roger ! Il y a des gens autour de nous !

Au même instant, un bébé passa à quatre pattes sous son nez.

Roger marmonna une phrase dans laquelle seul le mot « nuit » et la phrase « personne ne nous voit » étaient identifiables, puis sa main battit en retraite, juste pour saisir un pan de la jupe de Brianna et l'écarter.

Il avait repris son chantonnement, s'interrompant juste le temps de murmurer :

– Je t'aime... Comme je t'aime...

Elle tenta de lui saisir la main.

– Je t'aime aussi. Roger, arrête !

Il obtempéra, mais passa aussitôt une main par-dessus son épaule. Il la souleva à peine, et Brianna se retrouva plaquée sur le dos, fixant les étoiles, rapidement masquées par le buste de Roger qui se coucha sur elle dans un bruissement de foin et de vêtements.

– Jem... commença-t-elle.

Elle tendit un bras vers l'enfant, qui ne semblait pas avoir été dérangé par le retrait soudain de sa mère. Il s'était recroquevillé en chien de fusil comme un hérisson en hibernation.

Entre-temps, Roger s'était remis à chanter, si on pouvait l'appeler ainsi. On aurait plutôt dit qu'il psalmodiait les paroles d'une chanson écossaise particulièrement salace, au sujet d'un meunier harcelé par une jeune femme exigeant qu'il lui pile son blé. Ce qu'il faisait.

– Il l'a renversée sur les sacs et là, elle a eu son blé pilé, son blé pilé...

Il lui susurrail dans l'oreille, son poids l'écrasant sur le sol. Les étoiles tournoyaient tout là-haut au-dessus d'elle.

Elle avait cru que son expression « suinter le désir lubrique par tous les pores de sa peau » n'était qu'une façon de parler, mais vraisemblablement pas. Une peau nue rencontra une autre peau nue, puis une forme dure. Elle retint son souffle, Roger de même. Il glissa en elle, gémissant :

– Oh quel bonheur !

Il marqua un temps d'arrêt, puis poussa un soupir d'extase parfumé d'effluves de whisky et se mit à aller et venir en elle sans cesser de fredonner. Il faisait sombre, Dieu soit loué, mais pas totalement noir. Les vestiges du feu projetaient une lueur sinistre sur son visage et, l'espace d'un instant, il ressembla au beau diable noir dont Inga avait parlé.

« Laisse-toi aller et prends ton plaisir », pensa-t-elle. Le foin produisait un froissement régulier, mais il y avait d'autres bruits autour d'eux. En outre, le sifflement du vent dans les branches noyait presque tous les sons.

Elle était parvenue à surmonter sa gêne et commençait à aimer ça quand Roger glissa ses mains sous elle et la souleva.

– Passe tes jambes autour de ma taille, chuchota-t-il.

Il lui mordilla le lobe de l'oreille et répéta :

– Passe tes jambes autour de ma taille et martèle-moi le cul à coups de

talons.

À la fois autant excitée que lui et prise du désir de le vider de son souffle comme un accordéon, elle ouvrit grand les cuisses et les referma en ciseau autour de ses reins. Il gémit de plaisir et redoubla d'ardeur. La lubricité l'emportait, elle avait presque oublié où ils se trouvaient.

Agrippée à lui et transportée par sa chevauchée, elle cambra les reins et se contracta, frissonnant contre la chaleur de son corps, et sous la caresse froide et électrique du vent sur ses cuisses et ses fesses nues. Tremblante, elle se laissa fondre, ses jambes nouées autour de ses hanches, jusqu'à devenir toute molle. Puis, à bout de forces, elle fit rouler sa tête sur le côté et rouvrit les yeux.

Il y avait quelqu'un. Elle perçut un mouvement dans l'obscurité et se figea. C'était Fergus, venu chercher son fils. Elle l'entendit murmurer quelque chose en français à Germain, puis ses pas discrets s'éloignèrent en faisant à peine craquer la paille.

Elle resta immobile, toujours dans la même position. Entre-temps, Roger avait atteint le paroxysme du plaisir. La tête baissée, ses cheveux longs effleurant le visage de Brianna telles des toiles d'araignée, il murmura :

– Je t'aime. Dieu que je t'aime...

Puis il se retira, lentement, avec délicatesse. Dans un souffle, il lui glissa dans l'oreille :

– Merci.

Il s'affaissa sur elle, chaud, haletant.

– Mais je t'en prie, répliqua-t-elle.

Elle dénoua ses jambes raides et, non sans mal, parvint à désenchevêtrer leurs deux corps, plus ou moins couverts. Bientôt, ils furent de nouveau enfouis dans leur nid de paille, Jemmy coincé entre eux.

– Hé ! chuchota-t-elle.

Roger remua.

– Hmm ?

– Quel genre de monstre était Eigger ?

Il rit, d'un son grave et clair.

– C'était une génoise géante. Saupoudrée de chocolat. Elle se laissait tomber sur les autres monstres et les étouffait de tendresse.

Il rit de nouveau, fut pris d'un hoquet, puis s'enfonça dans la paille.

Un moment plus tard, elle chuchota de nouveau :

– Roger ?

Elle n'obtint aucune réponse. Elle glissa une main au-dessus du corps endormi de leur fils et la posa doucement sur le bras de son mari.

– Chante pour moi, susurra-t-elle tout en sachant qu'il ne pouvait l'entendre.

7. James Fraser, agent indien

– James Fraser, agent indien...

Je le répétais en fermant un œil, comme si je le lisais sur un écran.

– On dirait le titre d'un feuilleton télévisé qui se passerait au Far West.

Occupé à retirer ses bas, Jamie s'interrompt pour regarder, circonspect.

– C'est vrai ? Et c'est une bonne chose ?

– Oui, dans la mesure où, à la télévision, le héros ne meurt jamais.

– Dans ce cas, je suis pour.

Il examina le bas qu'il venait juste d'ôter, le huma avec suspicion, le jeta dans la pаниère à linge sale et frotta du pouce son talon élimé.

– Il faut que je chante ?

– Chanter ? Ah...

Je me souvins que la dernière fois où j'avais tenté de lui expliquer la télévision, je m'étais surtout concentrée sur les programmes de variétés.

– Non, je ne crois pas. Tu n'auras pas non plus besoin de te balancer à un trapèze.

– Me voilà rassuré ! Ce n'est plus de mon âge.

Il se leva et s'étira en gémissant. Les pièces avaient été conçues avec deux mètres quarante de plafond, mais ses poings frôlaient quand même les poutres en sapin.

– Bon sang, que cette journée a été longue !

– C'est presque fini.

Je humai à mon tour le corsage que je venais juste de retirer. Il sentait fort, mais ce n'était pas encore désagréable, une odeur de cheval et de fumée de bois. Je décidai de l'aérer un peu avant de voir s'il pouvait tenir encore quelques jours avant d'aller au lavage.

– Même jeune, j'aurais été bien incapable de me balancer au bout d'un trapèze, déclarai-je.

Il sourit.

– J'aurais payé pour voir ça.

– Qu'est-ce qu'un agent indien, au juste ? À entendre MacDonald, on aurait dit qu'il t'octroyait une immense faveur en te proposant la charge.

Il ouvrit la boucle de son kilt et haussa les épaules.

– Il en est convaincu.

Il secoua le vêtement, laissant tomber sur le sol une fine pluie de poussière et de crin de cheval. Puis il ouvrit la fenêtre et l'agita vigoureusement à l'extérieur, déclarant par-dessus son épaule :

– En fait, ça le serait, si ce n'était pour ta guerre.
– Ma guerre ? rétorquai-je indignée. On croirait que c'est moi qui vais la déclarer !

Il écarta cette suggestion d'un geste.

– Tu comprends ce que je veux dire. Un agent indien, *Sassenach*, c'est exactement ça, un type qui va parler avec les Indiens, leur offrant des cadeaux et leur bourrant le crâne dans l'espoir qu'ils défendront les intérêts de la Couronne, quels qu'ils soient.

– Ah ? Et ce Bureau du Sud dont parlait MacDonald, c'est quoi ?

Je jetai un œil vers la porte fermée de notre chambre, mais les ronflements étouffés qui nous parvenaient depuis l'autre côté du couloir indiquaient que notre invité s'était déjà abandonné dans les bras de Morphée.

– Mmhm. Il y a un Bureau du Sud et un Bureau du Nord. Tous deux traitent des affaires indiennes dans les colonies. Celui du Sud regroupe tout ce qui est sous la tutelle de John Stuart, un homme d'Inverness. Tourne-toi, je m'en occupe.

Je lui présentai mon dos avec gratitude. Avec un savoir-faire issu d'une longue pratique, il dénoua les lacets de mon corset en quelques secondes. J'expirai à pleins poumons quand les baleines s'écartèrent enfin. Il me retira ma chemise, massant mes côtes là où les tiges dures avaient pressé le tissu humide dans ma peau. Je soupirai d'aise.

– Merci.

M'adossant à lui, je demandai :

– Parce que ce Stuart vient d'Inverness, MacDonald pense qu'il sera naturellement prédisposé à recruter d'autres Highlanders ?

Jamie fit une moue ironique.

– Tout dépend de Stuart, s'il a déjà rencontré des membres de ma famille ou pas. Mais, en effet, MacDonald le croit.

Il déposa un baiser sur le sommet de mon crâne d'un air distrait, puis ôta ses mains pour dénouer le lacet de ses cheveux.

J'enjambai mon corset tombé sur le sol et proposai :

– Assieds-toi et laisse-moi faire.

En chemise, il s'installa sur le tabouret, fermant les yeux pour se détendre pendant que je défaisais sa natte, nouée depuis trois jours. Il l'avait tressée très serrée pour ne pas être gêné à cheval. Je glissai mes mains dans la masse chaude, ses mèches libérées retombant en vagues cannelle, or et argent, tandis que je massais son cuir chevelu du bout des doigts.

Des cadeaux, tu disais ? C'est la Couronne qui les fournit ?

J'avais remarqué que la Couronne avait la fâcheuse habitude « d'honorer » des hommes fortunés avec des charges nécessitant qu'ils puisent des fonds importants dans leurs propres caisses.

– En théorie.

Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire, ses épaules se détendant, pendant que, armée de ma brosse, j'entreprenais de démêler sa chevelure.

– Mmm, ça fait du bien. Voilà pourquoi MacDonald considère qu'il me fait une faveur : c'est un poste qui permet de réaliser de bonnes affaires.

– Sans parler d'excellentes occasions de corruption. En effet, je comprends mieux.

Je le brossai quelques minutes avant de demander :

– Tu comptes accepter ?

Je ne sais pas. Il faut que j'y réfléchisse. Tu parlais tout à l'heure du Far West. Brianna y a déjà fait allusion, racontant des histoires de vachers.

– De cow-boys, corriges-tu.

– Oui, c'est ça, et d'Indiens. C'est vrai, ce qu'elle dit au sujet des Indiens ?

– Si tu veux parler du fait que la plupart seront exterminés au cours du siècle prochain, oui, elle dit vrai.

En ayant terminé avec ses cheveux, je m'assis sur le lit en face de lui pour brosser les miens.

– Ça te préoccupe ?

Il réfléchit longuement à ma question, puis se gratta le torse, là où une touffe de poils frisés dorés émergeait du col de sa chemise.

– Non, répondit-il enfin. Pas vraiment. Ce n'est pas comme si j'allais les égorger un à un de mes propres mains. Mais... on y arrive, n'est-ce pas ? Le temps où je vais devoir marcher sur des œufs si je veux éviter d'être pris entre deux feux.

– Oui, j'en ai peur.

Je sentis un nœud désagréable se former entre mes omoplates. Je ne comprenais que trop bien ce qu'il voulait dire. Les lignes de front n'étaient pas encore claires, mais on était en train de les tracer. Devenir agent indien pour la Couronne signifiait être perçu comme un loyaliste. Cela ne posait pas de problème pour l'instant, le mouvement rebelle ne constituant qu'une frange radicale, avec des poches de mécontentement ici et là. Mais cela deviendrait très, très dangereux à mesure que l'on approcherait de la prise du pouvoir par les mécontents et de la déclaration d'indépendance.

Connaissant l'issue des combats, Jamie savait qu'il ne devrait pas trop tarder avant de rallier les rebelles, mais, s'il s'y prenait trop tôt, il risquait d'être arrêté comme traître. Ce n'était pas une bonne idée pour un homme qui avait déjà été inculpé pour trahison et gracié.

– Bien sûr... hésitai-je. En tant qu'agent indien... tu pourrais éventuellement convaincre certaines tribus à soutenir le camp des indépendantistes... ou, au moins, à rester neutres.

– C'est une possibilité, dit-il sur un ton morne. Mais, en mettant de côté la

question de savoir si une telle initiative serait honorable ou pas, cela ne contribuerait-il pas à les condamner ? Je veux dire... est-ce que l'issue serait la même, si les Anglais venaient à gagner ?

– Ils ne gagneront pas, répliquai-je laconique.

Il me lança un regard agacé, puis déclara sur un ton tout aussi sec.

– Je sais. J'ai de bonnes raisons de te croire sur parole, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai, pinçant les lèvres. Je ne tenais pas à discuter du soulèvement jacobite. Pas plus que je n'avais envie de réfléchir à la révolution à venir, mais nous n'avions guère le choix.

– Je ne sais pas quoi répondre. On ne peut être sûr de rien, puisque ce n'est pas encore arrivé, mais, si je devais... euh... formuler une hypothèse... je dirais que les Indiens s'en sortiraient probablement mieux sous domination anglaise.

Je lui souris, l'air un peu contrit.

– Crois-le ou non, mais, en général, l'empire britannique a... ou va, devrais-je plutôt dire... parvenir à gérer ses colonies sans complètement exterminer les peuples indigènes.

– Exception faite des Highlanders, rectifia-t-il caustique. Oui, je te crois, *Sassenach*.

Il se leva et se passa une main dans les cheveux. J'entraperçus la minuscule cicatrice blanche sur son cuir chevelu, souvenir du passage d'une balle.

– Tu devrais en discuter avec Roger, conseillai-je. Il en sait beaucoup plus que moi.

Il hocha la tête avec une légère grimace.

– À propos de Roger, où crois-tu qu'ils sont partis, Brianna et lui ?

– Chez les McGillivray, chercher le petit Jem, répondit-il comme si cela coulait de source.

– Comment le sais-tu ?

– Quand un homme sent le danger venir, il veut regrouper toute sa famille autour de lui, non ?

Il leva un bras vers le haut de l'armoire et descendit son épée. Il la sortit à moitié de son fourreau, puis remit l'arme à sa place, la lame dégagée, la garde à portée de main.

Il avait monté ses deux pistolets dans la chambre et les avait placés sur le cabinet de toilette près de la fenêtre. Quant au fusil et à la carabine, ils les avaient aussi chargés et amorcés, puis suspendus à leurs clous au-dessus de la cheminée, au rez-de-chaussée. Comme si cela ne suffisait pas, il décrocha son poignard de son ceinturon et, après avoir fendu l'air d'une arabesque comique, le glissa sous son oreiller.

– Parfois, j'oublie, dis-je amusée.

Lors de notre nuit de noces, une dague similaire avait pris place sous l'oreiller, comme bien des fois par la suite.

– Ah oui ?

Il esquissa un sourire.

– Pas toi, jamais ?

Un peu triste, il fit non de la tête.

– Non, mais, parfois, j'aimerais pouvoir.

De l'autre côté du couloir, un cri de surprise nous interrompit, suivi aussitôt de violents jurons et d'un bruit sourd contre la paroi, comme une chaussure heurtant le mur.

– Saloperie de chat ! hurla le major MacDonald.

Je me redressai, une main sur les lèvres, tandis qu'un martèlement de pieds nus faisait vibrer le plancher. La porte du major s'ouvrit brutalement, puis se referma en claquant.

Jamie s'était lui aussi figé. Il approcha à pas feutrés de la porte et l'entrouvrit sans faire de bruit. Adso entra tranquillement, sa queue formant un S arrogant. Sans nous prêter la moindre attention, princier, il traversa la chambre, bondit avec agilité sur le cabinet de toilette et s'installa dans la baignoire, où il leva une patte arrière et se mit à se lécher les testicules de manière indolente.

Jamie suivit sa prestation avec intérêt, et observa :

– J'ai vu une fois un homme à Paris qui pouvait faire la même chose.

– Il y avait des gens prêts à payer pour le regarder faire ?

Je présumais que personne ne se livrerait à ce genre d'exhibition en public pour le simple plaisir. Du moins, pas à Paris.

– En fait ce n'était pas tant l'homme qu'ils voulaient voir, mais sa partenaire, qui était aussi souple que lui.

Il me fit un regard entendu, ses yeux projetant un éclat bleu à la lueur des chandelles.

– C'était un peu comme d'observer des vers de terre copuler, si tu vois ce que je veux dire.

– Fascinant, murmurai-je.

Je me tournai vers la baignoire où Adso était passé à un exercice encore plus déplacé.

– Toi, le chat, tu as de la chance que le major ne dorme pas armé. Il t'aurait vite transformé en terrine.

– J'en doute. Notre Donald dort toujours avec un couteau sous son oreiller, mais il sait de quel côté sa tartine est beurrée. Il n'a pas intérêt à tuer ton chat, s'il veut son petit-déjeuner demain matin.

Derrière la porte, les imprécations s'étaient tues. Avec l'aisance accomplie du soldat professionnel, le major était déjà de retour au pays des rêves.

– En effet. En tout cas, tu avais raison à propos de ses efforts pour être au mieux avec le nouveau gouverneur. Mais je me demande quel est le vrai mobile derrière sa volonté de te voir prendre du galon toi aussi.

Jamie haussa les épaules, déjà désintéressé du débat sur les machinations de MacDonald.

– J’avais raison, hein ? Ça veut dire que tu me dois un gage, *Sassenach*.

Il m’examina de haut en bas d’un air inspiré. J’espérai qu’il ne pensait plus aux contorsions du couple de Parisiens. Je le regardai, inquiète.

– Ah oui ? Et... euh... quel genre de gage, précisément ?

– Je n’ai pas encore réfléchi à tous les détails, mais, pour commencer, je pense que tu devrais t’allonger sur le lit.

Cela me parut un début raisonnable. J’empilai les oreillers à la tête du lit, en profitant pour ôter le poignard, et grimpai sur les couvertures. Puis il me vint une idée, et je redescendis pour resserrer les cordes soutenant le matelas jusqu’à faire gémir le sommier.

Amusé, Jamie m’observait.

– Très futé de ta part, *Sassenach*.

Je remontai à quatre pattes sur notre lit, cette fois bien tendu.

– L’expérience ! Je me suis trop souvent réveillée après une nuit avec toi, le matelas enroulé autour de mes oreilles, et mes fesses à deux centimètres du sol.

– Oh, je crois que tes fesses vont aller bien plus haut que ça.

– Pourquoi, tu vas me laisser être sur le dessus ?

J’étais plutôt partagée sur la question. J’étais morte de fatigue et, bien qu’aimant chevaucher Jamie, j’avais passé plus de dix heures sur une vilaine carne, et les muscles de mes cuisses nécessaires à ces deux activités tremblaient spasmodiquement.

– Peut-être plus tard, répondit-il. Allonge-toi, *Sassenach*, et remonte ta chemise. À présent, écarte les jambes, voilà, c’est ça... non, encore un peu.

Avec une lenteur calculée, il retira sa chemise.

Je poussai un soupir et calai mes fesses, cherchant une position que je pourrais garder longtemps sans avoir de crampes.

– Si tu penses à ce que je crois que tu penses, tu vas le regretter. Je n’ai même pas fait ma toilette. Je suis crasseuse et sens comme un cheval.

Nu, il leva un bras et huma son aisselle.

– Ah oui ? Moi aussi. Ça tombe bien, j’aime les chevaux.

Il avait cessé de faire semblant de prendre son temps, mais marqua un temps d’arrêt pour vérifier son arrangement, m’inspectant et formulant son approbation.

– Oui, parfait ! À présent, si tu veux bien lever les bras et t’agripper à la tête de lit...

– Tu ne vas tout de même pas...

Puis je baissai la voix, regardant malgré moi vers la porte.

– ... Pas avec MacDonald dormant à côté !

– Je vais me gêner ! Au diable MacDonald et tous les autres !

Toutefois, il ne bougea pas, m'observant, songeur. Puis, au bout d'un moment, il soupira, résigné.

– Non, dit-il doucement. Pas ce soir. Tu penses toujours à cette pauvre famille de Hollandais, non ?

– Oui. Pas toi ?

Il s'assit sur le lit près de moi.

– Je m'efforce de ne pas y penser, mais sans grand succès. Les nouveaux morts ne veulent jamais rester tranquilles au fond de leur tombe, n'est-ce pas ?

Je posai une main sur son avant-bras, soulagée de constater qu'il ressentait la même chose que moi. L'air de la nuit semblait agité par les allées et venues des esprits. Tout au long de cette soirée chargée d'incidents et de cris d'alarme, le souvenir de la morne clairière et de la rangée de tombes m'avait hantée.

C'était une nuit à rester enfermé chez soi, avec un bon feu dans la cheminée et des voisins non loin. La maison s'étirait, les volets grinçaient dans le vent. Jamie me dit à voix basse :

– J'ai envie de toi, Claire. J'ai besoin... tu veux bien ?

Les Hollandais avaient-ils passé ainsi leur dernière nuit ? Paisibles et douillettement blottis dans leurs murs, mari et femme, couchés dans leur lit, chuchotant, sans aucune idée de ce que l'avenir leur réservait ? Je revis les longues cuisses blanches de la femme balayées par le vent. J'avais entraperçu la petite toison frisée, sa vulve sous un halo de poils bruns, sculptée comme dans du marbre, ses lèvres fermées. Telle la statue d'une vierge.

– Moi aussi, j'en ai besoin, murmurai-je à mon tour. Viens.

Il se pencha sur moi et tira doucement sur le lacet qui retenait le col de ma chemise, faisant retomber le lin élimé sur mes épaules. Je voulus l'enlever, mais il retint ma main et la tint contre ma hanche. D'un doigt, il baissa un peu plus l'échancrure de ma chemise, puis souffla la chandelle. Dans l'obscurité fleurant la cire, le miel et la sueur des chevaux, il baisa mon front, mes yeux, mes pommettes, mes lèvres, mon menton, et ainsi de suite, avec douceur et lenteur, jusqu'à la plante de mes pieds.

Puis, il se hissa sur un coude et téta mes seins un long moment pendant que je caressais son dos et ses fesses, nues et vulnérables dans le noir.

Plus tard, nous restâmes confortablement enchevêtrés, juste éclairés par la faible lueur des braises dans l'âtre. J'étais si épuisée que je sentais mon corps s'enfoncer dans le matelas et n'aspirais plus qu'à me laisser glisser, toujours plus bas, dans les ténèbres accueillantes de l'inconscience.

– *Sassenach* ?

– Hmm ?

Après quelques secondes d'hésitation, sa main trouva la mienne et s'enroula autour d'elle.

– Tu ne feras pas comme elle, dis ?

– Comme qui ?

– Elle. La Hollandaise.

Arrachée à la lisière du sommeil, j'étais assommée. Au point que même l'image de la morte enveloppée dans son tablier en guise de linceul me parut irréelle, guère plus troublante que les fragments de réalité que mon cerveau balançait par-dessus bord dans un effort vain pour rester à flots, alors que je sombrais dans les profondeurs.

– Quoi ? Tomber dans le feu ? D'accord, j'essaierai.

Je bâillai, puis parvins encore à articuler :

– Bonne nuit.

– Non, réveille-toi.

Il secoua faiblement mon bras.

– *Sassenach*, parle-moi.

Dans un effort considérable, je m'extirpai des bras de Morphée et roulai sur le côté, pour lui faire face.

– Mmm... Parler ? De ?

– La Hollandaise. Si je meurs, tu ne tueras pas toute la famille, hein ?

– Quoi ?

Je me frottai le visage de ma main libre, essayant de comprendre où il voulait en venir.

– Quelle famille ?... Oh. Tu crois qu'elle l'a fait exprès ? Qu'elle les a empoisonnés ?

– C'est une possibilité.

Ses paroles n'étaient qu'un murmure, mais elles me ramenèrent brutalement à la surface. Je demeurai silencieuse un instant, puis tendis la main, voulant m'assurer qu'il était bien là.

Il y était, grand, solide, l'os lisse de sa hanche chaud et vivant sous ma paume.

– C'était peut-être un accident. Tu ne peux pas en être sûr.

– Non, admit-il. Mais je ne peux m'empêcher d'imaginer la scène.

Il retomba sur le dos et décrivit sa vision comme s'il s'adressait aux poutres du plafond.

– Les hommes sont venus. Il leur a résisté et ils l'ont tué, sur le seuil de sa propre maison. Quand elle l'a vu mort... elle a dû leur dire qu'elle devait d'abord nourrir ses petits... puis elle a glissé les champignons dans le ragoût et l'a servi aux enfants et à sa mère. Deux des hommes en ont mangé, mais je pense que c'était un accident. Elle voulait seulement suivre son mari. Elle ne

pouvait pas le laisser partir seul.

J'aurais aimé lui dire que c'était une interprétation plutôt mélodramatique de ce que nous avions vu. Mais je ne pouvais pas affirmer non plus qu'il se trompait. En l'écoutant, il me semblait moi aussi voir la scène, trop clairement.

– Tu ne sais pas, chuchotai-je enfin. Tu ne peux pas savoir.

« À moins de trouver les autres hommes et de leur demander », pensai-je soudain. Cependant, je me gardai de le lui dire.

Puis, nous restâmes silencieux. Je devinai qu'il y pensait encore, mais les sables mouvants du sommeil m'attiraient de nouveau vers le fond, tenaces et séduisants.

Sa tête se tourna tout à coup vers moi sur l'oreiller.

– Mais si je ne parviens pas à assurer ta sécurité ? La tienne et celle des autres ? Je ferais tout mon possible, *Sassenach*, je suis prêt à donner ma vie pour ça, mais, si je meurs trop tôt... Si j'échoue ?

Quelle réponse pouvais-je lui donner ?

– Ça n'arrivera pas.

Il soupira et baissa la tête, posant son front contre le mien. Son haleine sentait l'omelette et le whisky.

– J'essaierai, chuchota-t-il.

Je lui fermai les lèvres par un baiser, sa bouche chaude et réconfortante contre la mienne constituant notre accord tacite.

Je nichai ma tête dans le creux de son épaule, glissai ma main autour de son bras et humai l'odeur de sa peau, mélange de fumée et de sel.

– Tu sens comme un jambon fumé.

Il ricana et mit sa main dans son endroit habituel, entre mes cuisses.

Je me laissai enfin engloutir par les sables mouvants du sommeil. Peut-être le dit-il à l'instant même où je m'endormais, à moins que je l'aie rêvé. Ce n'était qu'un chuchotement.

– Si je meurs, ne me suis pas. Les enfants auront besoin de toi. Reste pour eux. Je peux attendre.

DEUXIÈME PARTIE

Les ombres s'amoncellent



8. La victime d'un massacre

De lord John Grey

À James Fraser, esquire

Le 14 avril 1773

Mon cher ami,

J'espère que ma lettre vous trouvera, vous-même et toute votre famille, en excellente santé. Pour ma part, je me porte comme un charme.

Mon fils est rentré en Angleterre afin d'y achever son éducation. Il me décrit avec ravissement ses expériences (je joins une copie de sa dernière lettre) et m'assure qu'il va bien. Plus important, ma mère m'a également écrit pour m'affirmer qu'il s'épanouit, bien que je croie (surtout d'après ce qu'elle ne me dit pas) qu'il introduit dans son existence paisible un élément de confusion et de remue-ménage.

Je vous avoue que l'absence de ce même élément dans ma propre maison se fait cruellement sentir. Vous seriez surpris de constater à quel point, ces jours-ci, ma vie est rangée et bien ordonnée. Toutefois, cette tranquillité me pèse et, si je suis au mieux de ma forme physique, mon esprit se languit. William me manque.

Pour me distraire de ma solitude, je me suis lancé récemment dans une nouvelle entreprise, la viticulture. Certes, mon vin n'a pas la puissance de vos spiritueux, mais je peux affirmer sans honte qu'il n'est pas imbuvable et, en le laissant reposer un an ou deux, j'ai même la prétention de croire qu'il aura un bouquet agréable. Je vous en enverrai une douzaine de bouteilles plus tard ce mois-ci, que je confierai à mon nouvel employé, M Higgins, dont l'histoire vous intéressera peut-être.

Sans doute avez-vous entendu parler d'une rixe odieuse survenue à Boston il y a trois ans au mois de mars. Je l'ai souvent vue qualifiée dans les journaux et les placards de « massacre », d'une manière tout à fait irresponsable, et inexacte d'après tous ceux qui y ont assisté en personne.

Je n'y étais pas moi-même, mais ai parlé à de nombreux officiers et soldats qui l'ont vécue. S'ils disent vrai (et j'ai de bonnes raisons de les croire), la presse bostonienne a déformé les faits d'une manière scandaleuse.

Boston est à tous points de vue un creuset infâme de sentiment républicain, avec ses soi-disant « associations de marcheurs » paradant dans les rues en toutes occasions. Ce ne sont que des prétextes à des rassemblements de foule dans le seul but de martyriser les troupes stationnées là-bas.

Higgins m'informe qu'aucun homme n'osait plus se montrer seul dans la rue en uniforme, par peur de ces foules, et que, même quand les soldats étaient en nombre, la populace les harcelait au point de les contraindre à se

calfeutrer dans leurs quartiers, n'en sortant que quand leur devoir les y obligeait.

Un soir, une patrouille de cinq soldats fut ainsi molestée, recevant non seulement des insultes de la nature la plus révoltante, mais des jets de pierres, de mottes de terre, du fumier et d'autres immondices. La pression de la plèbe autour d'eux fut telle que les hommes craignirent pour leur sécurité et déposèrent leurs armes dans l'espoir de faire cesser la pluie d'imprécations obscènes. Mal leur en prit, car la racaille redoubla ses outrages. À un moment donné, une balle fusa.

Nul ne peut dire avec certitude si le coup a été tiré depuis la foule ou par un soldat, s'il s'agit d'un accident ou d'un acte délibéré, mais le résultat... Vous connaissez suffisamment bien ce genre de situation pour imaginer la confusion qui s'en est suivie.

Au bout du compte, il y eut cinq morts parmi la populace. Les soldats, quoique roués de coups et sérieusement malmenés, s'en sortirent vivants, mais furent ensuite pris comme boucs émissaires dans les tirades haineuses des agitateurs de la presse, qui présentent l'affaire comme le massacre gratuit d'innocents plutôt que comme un cas de légitime défense contre une foule enflammée par l'alcool et les slogans.

J'avoue, comme vous vous en doutez certainement, que mes sympathies vont plutôt aux soldats. Ils ont été traînés devant un tribunal, où le juge en a acquitté trois, mais a estimé qu'il serait dangereux, surtout pour sa propre sécurité, de les relaxer tous.

Higgins et un de ses collègues furent condamnés pour homicide, mais il fit appel et fut libéré après avoir été marqué au fer rouge. Naturellement, l'armée l'a réformé et, devenu l'opprobre public, sans aucun moyen de gagner sa vie, il s'est retrouvé à la rue. Il m'a raconté comment, peu après sa libération, il avait été sauvagement battu dans une taverne, une agression qui lui a coûté un œil. De fait, ses jours ont été en péril à plus d'une reprise. Craignant pour sa vie, il a embarqué à bord d'un sloop dont le capitaine n'était autre que mon ami, M Gill. Pour le convaincre, il a affirmé être marin, mais, pour l'avoir vu à l'œuvre, je peux vous assurer qu'il n'en est rien.

Le capitaine Gill s'en est vite rendu compte et l'a congédié dès leur arrivée au premier port. Je me trouvais en ville pour affaires et l'ai rencontré. Il m'a raconté la situation désespérée de Higgins.

J'ai cherché à le retrouver, ayant pitié d'un soldat qui me semblait avoir fait son devoir honorablement et trouvant injuste qu'il ait à en pâtir. Le trouvant intelligent et d'un tempérament agréable, je l'ai pris à mon service où il s'est avéré un très fidèle employé.

Je vous l'envoie avec le vin, dans l'espoir que votre épouse aura la bonté de l'examiner. Le médecin local, un certain docteur Potts, l'a ausculté et a déclaré que la blessure à son œil était irrécupérable, ce qui peut être le cas. Toutefois, ayant déjà bénéficié moi-même des talents de votre femme, je me

demande si elle n'aurait pas quelques suggestions pour traiter ses autres maux. Le docteur Potts semble impuissant à y remédier. Assurez-la, je vous prie, que je suis son humble serviteur et lui serai éternellement reconnaissant pour sa bonté et ses compétences.

Mes sentiments les plus chaleureux à votre fille, à qui j'envoie un petit présent avec le vin. J'espère que son époux ne prendra pas ombrage d'une telle familiarité, et que ma longue accointance avec votre famille lui permettra de l'accepter.

Comme toujours, je reste votre obligé.

John Grey

9. Au seuil de la guerre

Avril 1773

Robert Higgins était un jeune homme mince, si frêle qu'on se demandait si ses os n'étaient pas simplement retenus par ses vêtements, et si pâle qu'on imaginait aisément voir à travers. Il avait de grands et beaux yeux bleus candides, une masse ondulante de cheveux châains et un air timide. M^{me} Bug le prit aussitôt sous son aile, déclarant avec fermeté qu'elle allait le « remplumer » avant son retour pour la Virginie.

M. Higgins me fut tout de suite sympathique. Ce charmant garçon s'exprimait avec l'accent doux de son Dorset natal. Je me demandais si la générosité de lord John Grey à son égard était aussi désintéressée qu'elle le paraissait.

J'en étais venue malgré moi à apprécier John Grey, après notre expérience partagée avec la rougeole quelques années plus tôt et son amitié avec Brianna pendant que Roger était retenu prisonnier par les Iroquois. Néanmoins, je savais pertinemment qu'il préférerait les hommes, surtout Jamie, mais pas que lui.

Tout en déposant des rhizomes de trilles rouges à sécher, je me dis à voix haute :

– Beauchamp, tu es trop suspicieuse.

– Ce n'est pas peu dire ! lança une voix amusée derrière moi. Qui soupçonnes-tu et de quoi, cette fois ?

Je sursautai, envoyant les tiges voler dans tous les sens.

– Ah, c'est toi ! Tu es obligé d'approcher toujours aussi furtivement ?

Jamie déposa un baiser sur mon front.

– Je m'entraîne. Je veux garder toute mon aptitude pour la traque du gibier. Pourquoi parles-tu toute seule ?

– Pour être sûre d'avoir un bon auditoire.

Il rit et se baissa pour m'aider à ramasser les racines éparpillées sur le sol.

– Qui soupçonnes-tu, *Sassenach* ?

J'hésitai, mais dire la vérité était encore le plus simple.

– Je me demandais si John Grey sodomisait notre M. Higgins. Ou s'il comptait le faire.

Il eut un léger mouvement de recul, mais ne parut pas vraiment choqué, ce qui me laissa penser qu'il avait envisagé la même possibilité.

– Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

Je lui repris une poignée de cosses et les étalai sur une bande de gaze tout

en répondant :

– D’une part, c’est un très joli garçon. D’autre part, je n’avais encore jamais vu un jeune homme de son âge avec de telles hémorroïdes.

Jamie avait tiqué en m’entendant parler de sodomie. Il n’aimait pas que je sois indélicate, mais, après tout, il n’avait qu’à pas me poser la question.

– Quoi... il te les a montrées ?

– Il m’a fallu être persuasive. Il m’en a parlé d’emblée, mais il n’était pas franchement ravi à l’idée de se faire examiner.

– Je le comprends. Moi non plus, je n’aimerais pas et, pourtant, je suis ton mari. Mais pourquoi diable as-tu insisté pour lui ausculter le fondement, au-delà d’une curiosité morbide ?

Il jeta un coup d’œil méfiant vers le carnet noir ouvert sur la table dans lequel je rédigeais mes rapports médicaux.

– Tu n’es pas en train de dessiner les fesses de ce pauvre Bobby Higgins, tout de même !

– Pas besoin. N’importe quel médecin, de quelque époque que ce soit, sait à quoi ressemblent des hémorroïdes. Les Israélites et les Égyptiens de l’Antiquité en avaient déjà, après tout.

– Vraiment ?

– C’est dans la Bible. Tu n’as qu’à interroger M. Christie.

Il me dévisagea avec scepticisme.

– Tu discutes de la Bible avec Tom Christie ? Tu es plus courageuse que moi, *Sassenach*.

Christie était un presbytérien dévot que rien ne rendait plus heureux que de vous marteler le crâne avec les Saintes Écritures.

– Pas moi, mais Germain m’a demandé la semaine dernière ce qu’étaient des « tumeurs ».

– Et alors ?

– Les hémorroïdes sont des tumeurs, elles sont ainsi décrites dans le Livre de Samuel. « Mais quelle sorte de réparation devons-nous lui offrir, demandèrent les gens. Ils répondirent : cinq tumeurs en or et cinq rats en or, selon le nombre des princes des Philistins, car le même fléau a atteint tout le monde. » Ou quelque chose comme ça. Je cite de mémoire. M. Christie a fait recopier à Germain un verset de la Bible en guise de punition. Étant de nature curieuse, le gamin a voulu comprendre ce qu’il écrivait.

– Bien sûr, il n’a pas osé questionner M. Christie. Jamie fronça les sourcils en se passant un doigt sur l’arête du nez.

– Je crois que je préfère ne pas savoir quelle bêtise Germain a commise pour mériter un tel châtement.

– Tu as raison, il ne vaut mieux pas.

Tom Christie payait le loyer de son lopin de terre en étant maître d’école et

semblait avoir sa propre méthode pour maintenir la discipline. À mon avis, le seul fait d'avoir Germain Fraser comme élève méritait un salaire supérieur à la valeur du terrain.

Des hémorroïdes en or, murmura Jamie. Ça donne à réfléchir.

Il avait cet air songeur qui lui venait d'habitude quand il s'apprêtait à inventer une idée monstrueuse susceptible de déboucher sur une mutilation, la mort ou la prison à vie. Je trouvai son attitude un peu alarmante, mais, quel que soit le raisonnement qu'il suivait, il l'abandonna provisoirement, reprenant :

– Oui, bon... Que disais-tu au sujet des fesses de Bobby ?

– Ah, oui ! J'en étais à la raison pour laquelle j'avais besoin d'examiner ses hémorroïdes. C'était pour décider s'il valait mieux tenter de les réduire ou carrément les exciser.

Jamie roula des yeux ahuris.

– Les exciser ? Tu veux dire, avec ton petit couteau ?

Il regarda le sac où je rangeais mes instruments chirurgicaux et vouïta le dos, la mine révoltée.

– Je le pourrais, en effet, mais, sans anesthésie, ça risque d'être douloureux. Une autre méthode était en train de faire école, juste à l'époque où je suis partie.

L'espace d'un instant, je ressentis une pointe de nostalgie pour mon hôpital. Je pouvais presque sentir l'odeur de désinfectant, les chuchotements des infirmières et des aides-soignants, caresser les couvertures en papier glacé des revues médicales, débordantes d'idées et d'informations.

Puis les souvenirs s'évanouirent, et je me retrouvai à évaluer qui, des sangsues ou d'une simple ficelle, serait le mieux à même de restaurer la bonne santé de l'anus de M. Higgins.

– Le docteur Rawlings conseille les sangsues, expliquai-je. Entre vingt et trente, selon lui, pour un cas avancé.

Jamie hocha la tête, ne paraissant pas horrifié outre mesure. Bien entendu, il avait déjà plusieurs fois été traité avec des sangsues et m'assurait que cela ne faisait aucun mal. Il me questionna :

– Tu en as assez ? Tu veux que je demande aux garçons de m'accompagner pour aller t'en chercher ?

Jemmy et Germain seraient très heureux d'aller patauger dans les ruisseaux avec leur grand-père et de revenir avec des colliers de sangsues et de la boue jusqu'aux sourcils.

– Non. Ou plutôt si, mais ça ne presse pas. Les sangsues ne le soulageraient que pour un temps. Les hémorroïdes de Bobby sont très thrombosées, pleines de caillots séchés. Il vaudrait mieux les lui enlever complètement. Je pense pouvoir les ligaturer, je veux dire nouer un fil très serré à la base de chacune d'elles. Cela coupera leur irrigation sanguine. Elles

finiront par se dessécher et tomber d'elles-mêmes. C'est très efficace.

– Très efficace, répéta Jamie dans un murmure. Il semblait vaguement appréhensif.

– Tu l'as déjà fait ?

– Une ou deux fois.

– Ah.

Il pinça les lèvres, imaginant le procédé.

– Et... euh... comment fait-il pour... euh... chier pendant ce temps ? Ça ne cicatrise sûrement pas du jour au lendemain.

– Son problème, justement, c'est qu'il ne chie pas. Enfin, pas assez.

Je pointais un doigt accusateur vers lui.

– C'est la faute à cette horrible alimentation. Il m'a raconté : pain, viande et bière. Pas un légume, pas un fruit. À mon avis, la constipation est monnaie courante dans l'armée britannique. Je ne serais pas surprise si tous les soldats jusqu'au dernier avaient le trou du cul débordant d'hémorroïdes comme des grappes de raisin !

Jamie confirma d'un hochement de tête.

– Il y a beaucoup de choses que j'admire chez toi, *Sassenach*. Notamment, la délicatesse de ton langage.

Il toussota en levant les yeux au ciel.

–... Mais si tu dis que c'est la constipation qui provoque les hémorroïdes...

– C'est le cas.

– Eh bien... Je pensais à ce que tu disais à propos de John Grey. Tu ne crois donc pas que l'état du postérieur de Bobby soit dû à... mmphm...

– Oh. Non, pas directement.

Je marquais une pause avant de m'expliquer :

– C'est juste que lord John a écrit dans sa lettre qu'il voulait que... comment l'a-t-il présenté, déjà ?... que je suggère un traitement pour ses autres maux. Bien sûr, il est peut être au courant du problème du Bobby sans... comment dirais-je... être allé vérifier par lui-même. Mais les hémorroïdes sont si communes, pourquoi s'en inquiéterait-il au point de me demander d'intervenir... s'il ne craignait pas qu'elles risquent de gêner sa propre... euh... progression ?

Le visage de Jamie, qui avait retrouvé son teint normal durant notre conversation sur les sangsues, rougit de nouveau.

– Sa...

Je croisai les bras sur ma poitrine.

– C'est juste que ça me gêne un peu de penser qu'il nous a envoyé M. Higgins pour qu'on le... lui prépare, si l'on peut dire.

L'arrière-train de Bobby Higgins me mettait mal à l'aise sans que je

parvienne à en formuler la raison. Maintenant que les mots étaient sortis d'eux-mêmes, je savais avec précision ce qui me turlupinait.

– L'idée que je suis censée remettre en état ce pauvre Bobby pour ensuite le renvoyer chez lui se faire...

Je pinçai les lèvres et me penchai brusquement vers mes cosses, les changeant de côté inutilement.

– Ça m'ennuie, voilà tout, poursuivis je sans relever la tête. Évidemment, je ferai de mon mieux pour soigner Bobby Higgins. Les perspectives de ce malheureux ne sont guère reluisantes. Il fera certainement... ce que son maître exigera. Je suis peut-être injuste envers lui. Je veux parler de lord John.

– Oui, peut-être.

Je me retournai et trouvai Jamie occupé à tripoter un bocal de graisse d'oie, l'air très absorbé.

– Sans doute... hésitai-je. Tu le connais mieux que moi. Si tu penses qu'il n'a pas l'intention de...

Je n'achevai pas ma phrase. Dehors, un cône d'épinette tomba sur l'auvent en bois avec un bruit sourd.

Jamie releva les yeux vers moi, un sourire contrit au coin des lèvres.

– J'en sais plus sur John Grey que je ne le souhaiterais. Et il en sait encore beaucoup plus sur moi. Mais...

Il reposa le bocal et se pencha en avant, les mains sur les genoux, me dévisageant.

– Je suis absolument certain d'une chose. C'est un homme d'honneur. Il ne profiterait jamais d'Higgins, ni d'aucun autre homme sous sa protection.

Il semblait très sûr de lui. Je fus rassurée. J'aimais bien John Grey. Cependant... ses lettres, qui nous parvenaient avec la régularité du papier à musique, me laissaient toujours une vague appréhension, comme un coup de tonnerre dans le lointain. Elles ne contenaient pourtant rien justifiant une telle réaction ; elles étaient comme lui, érudites, pleines d'humour et sincères. En outre, il avait plus d'une bonne raison d'écrire.

Je dis doucement :

– Il t'aime toujours, tu sais.

Il hocha la tête sans me regarder, les yeux fixés quelque part au-delà de la cime des arbres qui bordaient la cour.

– Ça te gêne ?

Il acquiesça de nouveau :

– Oui. Pour moi. Pour lui, bien sûr. Mais pour William ?

Il fit une moue indécise.

Je m'adossai à ma table de travail.

– Il a sans doute adopté William pour toi. Mais je les ai vus tous les deux ensemble, souviens-toi. Il ne fait aucun doute qu'il aime profondément cet

enfant.

– Je n’en ai jamais douté non plus.

Il se leva, nerveux, et fit tomber des miettes imaginaires des plis de son kilt. Son visage était fermé, tourné vers l’intérieur : il ne souhaitait pas partager ses pensées avec moi.

– Tu ne te...

Je m’interrompis en croisant son regard.

– Non, laisse tomber.

Il pencha la tête sur le côté.

– Quoi ?

– Rien.

Il ne bougea pas, mais son regard s’intensifia.

– Je peux voir à ta tête que ce n’est pas « rien », *Sassenach*. Que veux-tu savoir ?

Je pris une profonde inspiration, enfonçant les poings dans les poches de mon tablier.

– C’est juste que... Je suis sûre que ce n’est pas le cas, c’est simplement une idée qui m’a traversé l’esprit...

Il soupira, agacé, indiquant ainsi que je ferais mieux de cesser de tergiverser et de lâcher le morceau. Le connaissant assez pour savoir que je ne pourrais m’en tirer aisément, je me lançai :

– Tu ne te demandes jamais s’il n’a pas adopté l’enfant, parce que... William te ressemble tant, et ce, depuis tout petit. Lord John te trouvant physiquement... attirant... euh...

En voyant son expression, les mots moururent dans ma gorge.

Il ferma les yeux un instant pour m’empêcher de lire au fond d’eux. Il serra tant les poings que ses veines saillaient, des phalanges à l’avant-bras. Il les détendit très lentement, puis, sur un ton ne laissant aucune place au doute, répondit simplement :

– Non.

Cette fois, il me fixa droit dans les yeux, expliquant :

– Je ne dis pas ça parce que l’idée me serait intolérable.

– Bien sûr.

J’avais hâte de changer de sujet.

– J’en suis intimement convaincu, répéta-t-il.

Ses deux doigts raides tapèrent une fois contre sa cuisse, puis s’immobilisèrent.

– Moi aussi, j’y ai pensé, reprit-il. Quand il m’a annoncé son intention d’épouser Isobel Dunsany.

Il se détourna, regardant par la fenêtre. Adso se tenait devant la porte,

guettant quelque chose dans l'herbe.

– Je lui ai offert mon corps, lâcha Jamie abruptement. Sa voix était ferme, mais je devinais à ses épaules nouées combien il lui coûtait de prononcer ces mots.

– En guise de remerciements, dis-je. Mais c'était...

Il m'interrompit d'un étrange petit mouvement convulsif, comme s'il cherchait à se débarrasser d'un joug.

– Je voulais savoir quel genre d'homme il était. En être sûr. L'homme qui prendrait mon fils comme le sien.

Sa voix trembla, très légèrement, quand il prononça « prendre mon fils ». Je m'approchai instinctivement de lui, désirant panser d'une manière ou d'une autre la plaie ouverte que trahissaient ces paroles.

Il resta raide à mon contact. Il ne voulait pas que je l'étreigne, mais il prit néanmoins ma main et la serra.

– Tu penses que tu as vraiment pu... t'en rendre compte ?

Je n'étais pas choquée. John Grey m'avait parlé de cette offre, des années plus tôt en Jamaïque. Toutefois, je doutais qu'il ait jamais saisi sa vraie nature.

Le pouce de Jamie caressa le bord de ma main, frottant doucement l'ongle de mon pouce. Il baissa le regard vers moi, et je le sentis sonder le mien. Le sien n'était pas interrogatif, plutôt celui d'un homme qui voyait sous un nouveau jour un objet qui lui était devenu familier, constatant pour la première fois avec les yeux ce que le cœur savait depuis longtemps.

De sa main libre, il lissa mes sourcils. Deux de ses doigts s'attardèrent un instant sur ma joue, puis remontèrent, s'enfonçant dans mes cheveux. Il reprit enfin :

– Tu ne peux pas être aussi près d'un être, au point de sentir l'odeur de sa sueur, de sentir les poils de son corps contre les tiens... sans rien voir de son âme. Dans le cas contraire...

Il hésita. Je me demandai s'il pensait à Black Jack Randall ou à Laoghaire, la femme qu'il avait épousée quand il me croyait morte.

– Eh bien... c'est terrible, acheva-t-il.

Il y eut un long silence. Un bruissement dans l'herbe au dehors attira mon attention. Adso venait de bondir et de disparaître. Dans la grande épinette rouge, un oiseau moqueur poussa un cri d'alarme. Dans la cuisine, un objet tomba au sol dans un fracas métallique, puis nous entendîmes les va-et-vient rythmés d'un balai. Tous les bruits domestiques de cette vie que nous avions créée.

Cela m'était-il déjà arrivé ? D'être couchée avec un homme sans rien voir de son âme ? Oui, et il avait raison. Un souffle froid m'enveloppa, et mes poils se dressèrent sur mes bras.

Il poussa un soupir qui sembla monter depuis la plante de ses pieds et

passa une main dans ses cheveux noués.

– John n’a pas voulu. Il m’aimait, c’est ce qu’il m’a dit. Si je ne pouvais pas l’aimer en retour – et il savait que c’était le cas – alors il ne voulait pas se contenter d’un simulacre. C’était tout ou rien.

Il s’ébroua tel un chien sortant de l’eau.

– Non. Un homme qui dit ça n’irait jamais sodomiser un enfant pour les beaux yeux de son père. Je peux l’affirmer avec certitude, *Sassenach*.

– En effet. Dis-moi...

J’hésitai.

– Si... si... il avait accepté ton offre et que... tu l’avais trouvé...

Je cherchai une formulation adéquate.

– ... moins honorable que tu l’espérais...

Alors je lui aurais tordu le cou, là, au bord du lac. Peu m’importait d’être pendu. Je ne lui aurais jamais confié l’enfant.

Puis il ajouta, en haussant à peine les épaules :

– Mais il ne l’a pas fait, et moi non plus. Je peux te dire une chose : si le jeune Bobby se retrouve dans le lit de lord John, c’est parce qu’il y sera entré de son plein gré.

Aucun homme n’est très à l’aise quand quelqu’un lui enfonce les doigts dans le cul. J’avais déjà eu l’occasion de m’en rendre compte. Robert Higgins ne faisait pas exception.

Je tentai de le rassurer, usant de mon ton le plus doux :

– Ça ne fera pas mal. Il faut juste que vous ne bougiez pas.

Je l’avais fait grimper à quatre pattes sur la table de l’infirmier, ne portant que sa chemise, ce qui amenait la zone d’intervention à hauteur d’yeux. J’avais placé les pinces et les ligatures sur une table à ma droite, avec un bol rempli de sangsues fraîches, en cas de besoin.

Il poussa un petit cri quand je nettoyai son anus avec un chiffon imbibé de térébenthine, mais tint parole et demeura immobile. Puis, je saisis une pince à longues branches.

– L’intervention va bien aller, l’assurai-je. Mais, pour que ses effets soient permanents, il va falloir changer radicalement d’alimentation, c’est bien compris ?

Il émit un son étranglé quand je pinçai une des hémorroïdes et la tirai vers moi. Elles étaient trois, une présentation classique, à neuf, deux et cinq heures. Bulbeuses comme des framboises, et de la même couleur.

– Oh ! Ou... oui, m’dame.

Je changeai la pince de main sans desserrer ma prise et pris un fil de soie passé dans une aiguille posée à ma droite.

– De la bouillie d’avoine. Du porridge tous les matins, sans faute. Vous allez mieux à la selle depuis que M^{me} Bug vous en sert au petit déjeuner ?

J'enroulai le fil lâchement autour de l'hémorroïde, puis, avec délicatesse, glissai l'aiguille dans la boucle, fis un nœud et serrai fort.

– Aaaah... Oh ! Euh... franchement, m'dame, quoi que je mange, c'est comme de chier des briques recouvertes de piques de hérisson.

– Ça ira mieux, faites-moi confiance.

Je fis un second nœud, puis relâchai l'hémorroïde. Il inspira profondément.

– À présent, vous feriez bien de manger du raisin. Vous aimez bien le raisin, n'est-ce pas ?

– Non, m'dame. Il m'agace les dents.

– Vraiment ?

Ses dents ne semblaient pourtant pas pourries. Il faudrait que j'inspecte plus attentivement sa bouche. Il souffrait peut-être d'une forme bénigne de scorbut.

– Dans ce cas, nous demanderons à M^{me} Bug de vous préparer une tarte aux raisins. Vous pourrez la manger sans difficulté. Lord John a-t-il un bon cuisinier ?

Je repris ma pince et m'attaquai à la seconde tumeur. S'étant habitué à la sensation, il n'émit cette fois qu'un léger grognement.

– Oui, m'dame. C'est un Indien, il s'appelle Manoke.

Une boucle, un nœud, une ligature.

– Hmm... Je vous écrirai la recette de la tarte aux raisins pour que vous la lui transmettiez. Il cuisine des patates douces, ou des haricots ? Les haricots sont très bons pour ce que vous avez.

– Je crois bien, m'dame, mais milord...

J'avais ouvert grand la fenêtre. Bobby n'était pas plus crasseux que la moyenne, mais cela ne voulait pas dire qu'il était propre. Au même instant, j'entendis des bruits sur la route. Des voix et un cliquetis de harnais.

Bobby les entendit lui aussi et jeta un coup d'œil paniqué vers la fenêtre, bandant les muscles de ses jambes comme s'il s'apprêtait à bondir de la table, telle une sauterelle. Je le rattrapai par une cheville, puis me ravisai. Il n'y avait aucun moyen de masquer la fenêtre, à moins de fermer les volets. Or, j'avais besoin de lumière.

Je le lâchai et attrapai une serviette.

– C'est bon, vous pouvez vous lever. Je vais aller voir qui c'est.

Il ne se le fit pas dire deux fois, sautant de la table et se précipitant sur ses culottes.

Je sortis sous le porche, juste à temps pour saluer les deux hommes qui tiraient leurs mules sur le dernier tronçon pentu de route qui menait à la cour : Richard Brown et son frère Lionel, venant de la colonie qui portait leur nom, Brownsville.

J'étais étonnée de les voir. Il fallait au moins trois jours de cheval pour

relier Brownsville à Fraser's Ridge, et les deux communautés faisaient rarement du commerce ensemble. Dans la direction opposée, Salem était aussi éloignée, mais les habitants de Fraser's Ridge s'y rendaient plus souvent. Les Moraves étaient à la fois travailleurs et excellents troqueurs, échangeant notre miel, notre huile, nos poissons salés et nos peaux contre des fromages, de la poterie, des poulets et d'autres petits animaux de ferme. Autant que je sache, les habitants de Brownsville ne produisaient que de la pacotille destinée aux Indiens, et une bière médiocre qui ne valait pas le déplacement.

Richard, le plus petit et l'aîné des frères, effleura le bord de son chapeau sans toutefois l'enlever.

– Bonjour, madame Fraser. Votre mari est dans le coin ?

Je m'essuyai les mains avec précaution.

– Il est là-haut dans la grande grange, en train de gratter des peaux. Venez donc dans la cuisine, je vais vous servir du cidre.

– Ne vous donnez pas cette peine.

Sans un mot de plus, il tourna les talons et contourna la maison. Lionel Brown, à peine plus grand que son frère, mais tout aussi sec et dégingandé, avec les mêmes cheveux tabac, me salua d'un geste bref et lui emboîta le pas.

Ils avaient laissé leurs mules, les rênes pendantes, visiblement pour que je m'en occupe. Les animaux s'éloignaient d'un pas lent, s'arrêtant ici et là pour brouter l'herbe sur le bord du chemin.

D'un œil torve, je regardai dans la direction qu'avaient prise leurs propriétaires.

– Hmpf !

– Qui sont-ils ? demanda une voix basse derrière moi.

Bobby Higgins était sorti et lorgnait derrière le porche de son bon œil. Il tendait à se méfier des inconnus, ce qui n'avait rien d'étonnant après ses mésaventures à Boston.

– Des voisins.

Je descendis du porche et attrapai la bride d'une des mules juste au moment où elle s'apprêtait à arracher d'un coup de dents le jeune pêcher que je venais de planter. N'appréciant pas mon intervention, elle poussa un braiment strident dans mes oreilles, puis tenta de me mordre.

– Attendez, laissez-moi faire.

Bobby avait déjà saisi les rênes de l'autre mule et se pencha pour attraper le collier de la mienne.

– Écoute-moi ! lança-t-il à la brailleuse. Hé, arrête ce boucan, ou je te donne des coups de bâton !

Bobby avait servi dans l'infanterie et non dans la cavalerie, cela sautait aux yeux. Il avait pris un ton autoritaire, mais ses gestes étaient hésitants. Il tira en vain sur les rênes. La mule coucha aussitôt les oreilles et lui mordit le bras.

Il cria et lâcha les deux bêtes. Clarence, ma propre mule, entendit le vacarme et se mit à braire dans son enclos, saluant les deux nouvelles venues. Celles-ci partirent sur-le-champ au petit trot dans sa direction, leurs étriers en cuir se balançant contre leurs flancs.

Bobby n'était pas grièvement blessé, mais les dents de la mule avaient transpercé la peau. Des taches de sang commençaient à s'étendre sur sa manche. Pendant que je retroussai celle-ci pour évaluer l'ampleur des dégâts, j'entendis des pas sous le porche. Alarmée, Lizzie apparut, une grande cuillère en bois à la main.

– Bobby ! Que s'est-il passé ?

Il se redressa sans délai, affectant un air nonchalant, et écarta une mèche bouclée de son front.

– Ah, euh... ! Rien, mademoiselle. Quelques petits problèmes avec ces filles de Bélial. Pas de quoi s'inquiéter, tout va bien.

Sur ce, ses yeux roulèrent dans leurs orbites, et il s'effondra sur le sol, inconscient.

Lizzie poussa un cri, dévala les marches du perron et s'agenouilla près de lui, lui tapotant les joues.

– Qu'est-ce qui lui arrive, madame Fraser ?

– Va savoir, dis-je honnêtement. Mais je ne pense pas que ce soit grave.

Bobby semblait respirer normalement. Je soulevai son poignet et pris son pouls ; il battait à un rythme raisonnable.

– Ne devrait-on pas le transporter à l'intérieur ? À moins que j'aille chercher une plume brûlée, qu'en pensez-vous ? Ou de l'ammoniaque dans votre infirmerie ? Ou un peu d'eau-de-vie ?

Lizzie s'agitait au-dessus du jeune homme, tel un bourdon affolé, prête à s'envoler dans plusieurs directions à la fois.

– Non, attendez, j'ai l'impression qu'il revient à lui.

La plupart des évanouissements ne durent que quelques secondes. Je pouvais voir sa poitrine se soulever, tandis que sa respiration devenait plus profonde.

Il battit légèrement des paupières.

– Un peu d'eau-de-vie ne serait pas de refus, murmura-t-il.

Je fis signe à Lizzie, qui fila dans la maison, oubliant sa cuillère dans l'herbe. Je souris à Bobby et lui demandai :

– Vous n'avez pas l'air très en forme, n'est-ce pas ?

La blessure à son bras n'était qu'une égratignure, et je ne lui avais encore rien fait justifiant une telle réaction... du moins physiquement. Quel était donc son problème ?

Il tenta de se redresser en position assise. Comme il ne semblait rien avoir, en dehors du fait qu'il était blanc comme un linge, je le laissais faire.

– C’est juste que, de temps en temps, je vois tous ces petits points qui dansent devant mes yeux, comme un essaim d’abeilles, puis tout devient noir.

– De temps en temps ? Vous voulez dire que ce n’est pas la première fois ?

– Non, m’dame.

Sa tête ballottait comme un tournesol dans la brise. Je le soutins sous l’aisselle pour éviter qu’il ne s’effondre de nouveau.

– Milord espérait que vous pourriez faire quelque chose.

– Milord... oh, il sait que vous êtes sujet aux syncopes ?

C’était une question idiote ; si Bobby avait l’habitude de tourner de l’œil sous son nez, il s’en était forcément rendu compte.

Il hocha la tête, prenant une grande respiration.

– Le docteur Potts me saigne régulièrement, mais ça n’a pas changé grand-chose.

– Ça ne m’étonne pas. D’un autre côté, ça ne peut pas faire de mal à vos hémorroïdes.

Il rosit, son teint exsangue retenant juste assez de sang pour colorer ses joues. Il détourna le regard, fixant la cuillère en bois.

– C’est que... euh... je n’ai parlé de mon derrière à personne.

– Ah non ? Mais...

– C’est juste à cause du voyage à cheval depuis la Virginie. Je n’aurais rien dit, sauf que, après une semaine passée sur cette putain de selle, pardonnez l’expression, je souffrais tellement que je n’ai pas pu le cacher.

– Donc, lord John n’en savait rien ?

Il secoua la tête avec vigueur, faisant voler ses boucles châtaines. J’étais agacée, contre moi-même pour m’être méprise sur les motivations de John Grey, et contre John Grey pour me faire sentir aussi stupide.

– Allez-vous un peu mieux ?

Lizzie ne revenait toujours pas avec l’eau-de-vie. Je me demandais où elle était passée. Toujours très pâle, Bobby hocha la tête, stoïque. Il se releva avec peine et se tint debout, chancelant tout en clignant des yeux, ayant du mal à retrouver son équilibre. Le « M » marqué au fer rouge sur sa joue se détachait encore plus, d’un rouge vif sur la peau blême.

Distraite par l’évanouissement de Bobby, je n’avais pas prêté attention aux bruits provenant de l’autre côté de la maison. À présent, je distinguai des voix et des pas qui approchaient dans ma direction.

Jamie et les frères Brown apparurent, puis s’arrêtèrent en nous voyant. Jamie, qui avait déjà le front soucieux, se renfroga encore plus. En comparaison, les Brown paraissaient étrangement ravis, de manière sinistre.

Richard Brown fixa Bobby Higgins, puis se tourna vers Jamie.

– Alors, c’est donc vrai ! Vous abritez un meurtrier !

Jamie affecta un ton poli mais glacial.

– Vraiment ? Je l’ignorais.

Courtois, il inclina la tête en direction de Bobby, puis s’adressa aux deux frères :

– Monsieur Higgins, permettez-moi de vous présenter M. Richard Brown et M. Lionel Brown. Messieurs, mon invité... M. Higgins.

Il appuya distinctement sur le mot « invité », faisant serrer les dents à Richard Brown.

– Prenez garde, Fraser. De nos jours, il peut être dangereux d’entretenir de mauvaises fréquentations.

– Je choisis de côtoyer qui je veux, répliqua Jamie d’une voix sifflante. Or, je ne me souviens pas de vous avoir choisi. Ah, Joseph !

Joseph Wemyss, le père de Lizzie, approchait en tenant les deux mules rebelles, à présent dociles comme des chatons. À côté d’elles, il semblait minuscule.

Bobby Higgins me regarda, affolé, cherchant une explication. Je haussai les épaules et gardai le silence, pendant que les deux Brown montaient en selle et s’éloignaient dans la clairière, fulminant, le dos raide.

Jamie attendit qu’ils soient hors de vue, puis soupira, excédé, avant de marmonner en gaélique. Je ne compris pas les détails mais devinai qu’il comparait nos deux visiteurs aux hémorroïdes de M. Higgins, au détriment des premiers.

– Vous dites, m’sieur ?

Higgins avait l’air hébété, mais toujours aussi désireux de bien faire.

– Qu’ils aillent donc couvrir leurs génisses, ces culs-terreux ! résuma Jamie.

Il croisa mon regard, puis se dirigea vers la maison.

– Suivez-moi, Ben et Bobby, j’ai une ou deux petites choses à vous dire.

Je les suivis à l’intérieur, autant par curiosité que pour être là, au cas où M. Higgins aurait un nouveau malaise. Il semblait remis, mais encore très pâle. Comparativement, M. Wemyss, aussi blond et frêle que sa fille, représentait l’image même de la bonne santé campagnarde. De quel mal souffrait donc Bobby ? Tout en le suivant, j’observai avec discrétion son fond de culotte, mais tout paraissait en ordre de ce côté-là. Pas de traces de saignement.

Jamie ouvrit la voie jusqu’à son bureau, indiquant d’un geste la série de tabourets et de caisses qu’il réservait à ses visiteurs. Cependant, Bobby et M. Wemyss préférèrent rester debout. Bobby pour des raisons évidentes, M. Wemyss par déférence ; il n’était jamais à l’aise assis en présence de Jamie, hormis à l’heure des repas.

N’étant pas gênée par ces considérations physiques et sociales, je pris place sur le meilleur tabouret et levai un regard interrogateur vers Jamie, qui s’était installé derrière la table qui lui servait de bureau.

Il déclara sans préambule :

– Voici la situation : Brown et son frère se sont désignés d’office comme les chefs d’un comité de sécurité et sont venus pour m’enrôler, moi et mes métayers.

Il m’adressa un petit sourire en coin.

– J’ai décliné leur offre, comme vous avez sans doute pu le constater.

Mon estomac se noua. Je songeai à ce que MacDonald nous avait dit et à ce que je savais déjà. Cela avait donc commencé.

M. Wemyss parut perplexe.

– Un comité de sécurité ?

Il se tourna brièvement vers Bobby qui, lui, semblait avoir retrouvé ses esprits.

– Ils en ont donc déjà organisé un... murmura-t-il.

– Vous avez déjà entendu parler de ce genre de comité, monsieur Higgins ? demanda Jamie.

– J’en ai déjà croisé un, m’sieur, d’un peu trop près. Bobby effleura son œil aveugle.

– Ce sont des meutes en furie. Aussi butées que leurs mules, mais en plus nombreuses... et en plus méchantes.

Il sourit tristement et lissa la manche de sa chemise, là où il avait été mordu.

L’allusion aux mules me rappela quelque chose. Je me levai d’un coup, interrompant la conversation.

– Lizzie ! Où est Lizzie ?

N’attendant pas la réponse à cette question purement rhétorique, je me précipitai vers la porte en criant son nom. Silence. Elle était partie chercher de l’eau-de-vie. Il y en avait une jarre pleine dans la cuisine, ce qu’elle ne pouvait ignorer. Je l’avais vue la descendre de son étagère à la demande de M^{me} Bug la veille. Elle devait être dans la maison. Elle ne serait quand même pas partie...

– Elizabeth ? Elizabeth, où es-tu ?

M. Wemyss marchait derrière moi dans le couloir.

Lizzie gisait devant le foyer de la cuisine, masse inerte de vêtements, une petite main étirée sur le sol comme si elle avait tenté en vain de se rattraper en tombant.

– Mademoiselle Wemyss !

Pris de panique, Bobby Higgins passa devant moi, se jeta à genoux et la prit dans ses bras.

– Elizabeth !

M. Wemyss me bouscula pour me devancer à son tour, sa face presque aussi livide que celle de sa fille.

Je les repoussai avec fermeté.

– Ça vous ennuerait que je l'examine ? Déposez-la sur le banc, Bobby, s'il vous plaît.

Il la souleva prudemment, puis s'assit sur le banc, la gardant dans ses bras, grimaçant un peu quand son arrière-train entra en contact avec le bois dur. Il n'avait qu'à jouer les héros s'il le voulait, je n'avais pas le temps de discuter avec lui. Je m'agenouillai et pris le pouls de la jeune fille, écartant les cheveux blonds de son visage de mon autre main.

Un seul regard m'avait suffi pour deviner ce qui lui arrivait. Sa peau était moite, et la pâleur de son teint, marbrée de gris. Je pouvais sentir les frissons qui commençaient à agiter son corps en dépit de son inconscience.

– La fièvre est de retour, n'est-ce pas ? demanda Jamie. Il venait de se matérialiser à mes côtés et tenait M. Wemyss par l'épaule, tant pour le réconforter que pour le retenir.

– Oui, répondis-je succinctement.

Lizzie avait contracté le paludisme sur la côte quelques années plus tôt et avait déjà fait quelques rechutes, bien qu'elle n'ait rien eu depuis plus d'un an.

Soulagé, M. Wemyss soupira et retrouva un peu de couleur. Il savait ce qu'était le paludisme et croyait en mes compétences pour soigner sa fille. Je l'avais déjà remise sur pied plusieurs fois.

Je priai qu'il en soit de même aujourd'hui. Le pouls de Lizzie était rapide et faible sous mes doigts, mais néanmoins régulier. Elle refaisait peu à peu surface. Toutefois, la fulgurance de cette nouvelle crise était préoccupante. Avait-elle ressenti des signes avant-coureurs ? J'espérais que mon inquiétude ne se lisait pas dans mes yeux.

Je me tournai vers Bobby et M. Wemyss.

– Montez-la dans son lit, couvrez-la bien et placez une brique chaude sous ses pieds. Je vais lui préparer une infusion.

Jamie me suivit dans l'infirmierie, regarda par-dessus son épaule pour s'assurer que les autres ne pouvaient nous entendre et chuchota :

– Je croyais que tu étais à cours d'écorce du jésuite ?

– Je le suis, crotte !

Le paludisme était une maladie chronique, mais, jusque-là, j'avais pu le maîtriser à l'aide de faibles doses régulières d'écorce de quinquina. Toutefois, mon stock s'était épuisé au cours de l'hiver, et je n'avais encore trouvé personne se rendant sur la côte pour m'en rapporter.

– Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

– Je réfléchis.

J'ouvris la porte d'un placard et examinai les rangées ordonnées de bocaux en verre. Beaucoup étaient vides ou ne contenaient plus que quelques miettes de feuilles ou de racines. Mes réserves étaient à sec après un rude hiver

humide avec des gripes, des engelures et des accidents de chasse.

Les fébrifuges. Je disposais de plusieurs préparations capables de faire baisser une fièvre normale, mais le paludisme, c'était une autre paire de manches. Au moins, il me restait de la racine et de l'écorce de cornouiller. J'en avais ramassé d'énormes quantités à l'automne, en pressentant le besoin. Je descendis le bocal, puis, après quelques minutes de réflexion, attrapai aussi un flacon contenant une sorte de gentiane baptisée « herbe parfaite ».

Tandis que j'émiettait les racines, les écorces et les herbes dans mon mortier, je demandai à Jamie :

– Mets de l'eau à chauffer, tu veux bien ?

Tout ce que je pouvais faire, c'était traiter les symptômes superficiels tels que la fièvre et les frissons. « Et le choc », pensai-je soudain. Il fallait aussi le traiter.

Je lançai à Jamie, déjà sur le pas de la porte :

– Et apporte-moi un peu de miel aussi, s'il te plaît !

Il hocha la tête et fila vers la cuisine, son pas rapide et ferme faisant craquer les lattes du plancher en chêne.

Je continuai à moudre le mélange tout en envisageant d'autres options. Une partie de mon esprit n'était pas fâchée de cette urgence : cela retardait pour un temps la nécessité d'entendre parler des frères Brown et de leur maudit comité.

Ils me mettaient au plus haut point mal à l'aise. J'ignorais ce qu'ils voulaient exactement, mais cela n'augurait rien de bon, j'en étais convaincue. En outre, ils n'étaient pas partis en bons termes. Quant à ce que Jamie se sentirait obligé de faire en retour...

Des marrons d'Inde. On les utilisait parfois contre la fièvre tierce, comme l'appelait le docteur Rawlings. M'en restait-il ? J'examinai à toute vitesse les pots dans le coffre de médecine et m'arrêtai en voyant un qui contenait encore deux doigts de boulettes noires desséchées. L'étiquette disait « hou glabre ». Ce n'était pas un de mes pots : il avait appartenu à Rawlings. Je ne m'en étais jamais servie, mais ce nom ne m'était pas inconnu. J'avais lu ou entendu dire quelque chose à propos du hou glabre, mais quoi ?

J'ouvris le flacon et le humai. La forte odeur astringente, à peine amère, qui s'élevait des baies, m'était vaguement familière.

Je m'approchai de la table où mon registre noir était toujours ouvert, et repris les premières pages où Daniel Rawlings, le créateur et propriétaire du grand cahier et du coffret à médecine, avait inscrit ses notes. Où avais-je déjà rencontré cette plante ?

Je tournais encore les pages quand Jamie revint, une cruche d'eau chaude dans une main, un bol de miel dans l'autre. Les jumeaux Beardsley sur ses talons.

Je ne fis aucun commentaire. Ils avaient tendance à apparaître au moment

où on s'y attendait le moins, comme une paire de diables à ressort.

– M^{lle} Lizzie est gravement malade ? questionna Jo, anxieux.

Il étirait le cou derrière Jamie pour voir ce que je faisais.

– Oui. Mais ne vous inquiétez pas, je lui prépare un remède.

Je trouvai enfin. Ce n'était qu'une brève note, ajoutée après coup dans le compte rendu du traitement administré à un patient clairement paludéen. Je remarquai avec un frisson désagréable que le malheureux n'avait pas survécu.

« Le marchand qui m'a procuré de l'écorce du jésuite m'a informé que les Indiens utilisaient une plante appelée « hou glabre », qui rivalise en âpreté avec l'écorce de quinquina. Elle est considérée essentielle dans le traitement des fièvres tierces et quartes. J'en ai récolté quelques extraits pour l'expérimenter et me propose de les faire infuser dès que l'occasion s'en présentera. »

Je saisis quelques baies séchées et les mordis. Le parfum âcre de la quinine me remplit aussitôt la bouche, accompagnée d'une salivation intense. L'acidité me fit monter les larmes aux yeux. Je me précipitai vers la fenêtre ouverte et crachai dans l'herbe, manquant de m'étrangler par la même occasion. Dans mon dos, j'entendis les ricanements des Beardsley, très amusés par ce spectacle inattendu.

– Tout va bien, *Sassenach* ?

Jamie était tiraillé entre l'hilarité et l'inquiétude. Il versa un peu d'eau de sa cruche dans un gobelet en argile, puis y ajouta un peu de miel avant de me le tendre.

– Ça va, répondis-je d'une voix rauque.

J'aperçus Kezzie en train de sniffer le flacon de hou glabre et m'écriai :

– Ne le laissez pas tomber

Mon cri fut accueilli avec un hochement de tête, mais il ne le reposa pas pour autant, le tendant à son frère. Je pris une autre longue gorgée d'eau sucrée et déglutis.

– Ces... elles contiennent un produit qui ressemble à la quinine.

Jamie se rasséréna.

– Ça signifie qu'elles peuvent aider la petite ?

– Je l'espère. Malheureusement, il n'y en a plus beaucoup.

Jo releva le nez du flacon, les yeux brillants.

– Vous voulez dire qu'il vous faut plus de ces trucs-là pour M^{lle} Lizzie, m'dame Fraser ?

– Oui, répondis-je surprise. Pourquoi, vous savez où en trouver ?

– Oui, m'dame, dit Kezzie en hurlant presque. Les Indiens en ont.

Jamie se tendit.

– Quels Indiens ?

Jo agita une main par-dessus son épaule dans un geste vague.

– Les Cherokees. Là-bas, dans la montagne.

Cette description succincte pouvait s'appliquer à une demi-douzaine de villages, mais il devait sûrement parler de celui de Tsigwa, car ils tournèrent tous les deux les talons dans un même mouvement, ayant visiblement l'intention de se mettre en route sur-le-champ. Tsigwa était la seule destination pour laquelle l'aller et le retour prendraient moins d'une semaine.

Jamie rattrapa Kezzie par le col.

– Attendez, les garçons, je viens avec vous. Vous aurez besoin de marchandises à troquer.

– Oh, nous avons plus de peaux qu'il n'en faut, lui assura Jo. La saison a été bonne.

Jo était un chasseur hors pair et, bien que Kezzie n'ait pas l'ouïe fine indispensable pour repérer le gibier, son frère lui avait appris à poser des pièges. Ian m'avait raconté que leur hutte était remplie presque jusqu'au plafond de peaux de blaireaux, de martres, de daims et d'hermines. D'ailleurs, ils en portaient l'odeur en permanence, un léger miasme de sang séché, de musc et de poils froids.

– C'est très généreux de ta part, Jo, mais je viens quand même.

Jamie me regarda, m'indiquant qu'il avait pris seul sa décision, mais qu'il sollicitait toutefois mon approbation. Je déglutis, un goût amer au fond de la bouche.

Je m'éclaircis la gorge avant de répondre.

– Si tu y vas, laisse-moi préparer quelques affaires à troquer et dresser une liste de ce que tu peux leur demander en échange. Vous ne partez pas avant demain matin, tout de même ?

Les Beardsley tremblaient d'impatience, mais Jamie demeura immobile, ne me quittant pas des yeux. Je le sentis me toucher, sans un geste ni une parole.

– Non, nous passerons la nuit ici.

Il se tourna vers les jumeaux.

– Jo, monte dire à Bobby Higgins de descendre me voir. Je dois lui parler.

Jo Beardsley eut l'air contrarié. Son frère adopta la même expression suspicieuse.

– Il est là-haut avec M^{lle} Lizzie ?

Outragé, Kezzie enchaîna :

– Que fait-il dans sa chambre, il ne sait donc pas qu'elle est fiancée ?

– Son père est là-haut aussi, les rassura Jamie. Sa réputation est donc sauve.

Agacé, Jo ricana. Les deux frères s'échangèrent un regard, puis sortirent comme un seul homme, bombant leur torse maigrelet, résolus à évincer cette menace à la vertu de Lizzie.

Je reposai mon pilon.

– Tu vas donc accepter ? Tu vas être agent indien ?

– Je crois bien ne plus avoir le choix. Si je n’accepte pas, Richard Brown le fera à ma place. Je préfère ne pas courir ce risque.

Il hésita, puis se rapprocha et effleura mon coude du bout des doigts.

– Je te renverrai les garçons le plus vite possible avec les baies. Il se peut que j’aie besoin de rester un jour ou deux de plus. Pour discuter, tu comprends ?

Il allait devoir expliquer aux Cherokees qu’il était désormais un agent de la Couronne britannique et faire le nécessaire pour que le bruit se répande. Tous les chefs des villages de la montagne descendraient alors pour parlementer et échanger des présents.

Je hochai la tête, sentant une peur sourde me nouer l’estomac. On a beau savoir qu’un événement horrible surviendra dans le futur, on refuse toujours de penser que le futur peut être demain.

– Ne... ne reste pas absent trop longtemps, d’accord ?

Les mots étaient sortis malgré moi. Je ne voulais pas encombrer son esprit avec mes peurs, mais c’était plus fort que moi.

– D’accord, promit-il doucement.

Sa main s’attarda dans le creux de mes reins.

– Ne t’inquiète pas, je ne serai pas long.

Un bruit de pas retentit dans l’escalier. M. Wemyss avait dû mettre tout le monde à la porte. Les jumeaux passèrent devant la porte sans s’arrêter, lançant des regards hostiles à peine voilés à Bobby, qui ne parut guère s’en émouvoir. Il avait retrouvé ses couleurs et semblait plus stable sur ses jambes. Il jeta un coup d’œil inquiet vers la table, toujours recouverte du drap sur lequel je l’avais fait grimper. Je le rassurai d’un signe de tête. Jamie ne l’avait pas appelé pour ça, je finirais de soigner ses hémorroïdes plus tard.

Jamie lui indiqua un tabouret, mais je m’éclaircis discrètement la gorge. Se souvenant alors, il n’insista pas. Il s’adossa lui-même à la table, ne s’asseyant pas non plus par solidarité.

– Les deux hommes qui sont venus plus tôt, ce sont les Brown. Ils ont monté une petite colonie dans la région. Tu as dit que tu avais déjà entendu parler des comités de sécurité, non ? Tu dois donc avoir une petite idée de ce dont il s’agit.

– Oui, bien sûr. Ces Brown... euh... c’est après moi qu’ils en avaient ?

Il avait parlé avec calme, mais sa nervosité était tangible.

Jamie soupira. Le soleil bas du crépuscule illuminait ses cheveux, faisant luire ici et là un éclat d’argent parmi les mèches rouille.

– Oui. Ils étaient au courant de ta présence ici. Quelqu’un le leur avait dit, sans doute un colon qu’ils ont rencontré en chemin. Tu as annoncé à des gens où tu allais, n’est-ce pas ?

Bobby acquiesça.

Je vidai mon mortier rempli d'écorce pilée et des baies dans un bol et versai dessus de l'eau chaude pour les faire macérer.

– Qu'est-ce qu'ils lui veulent ? demandai-je.

– Ils ne me l'ont pas énoncé clairement. Mais il faut reconnaître que je ne leur en ai pas vraiment laissé l'occasion. Je leur ai juste expliqué que, s'ils voulaient s'en prendre à l'un de mes invités, ils devraient d'abord me passer sur le corps.

Bobby prit une grande inspiration.

– Merci, m'sieur. Ils... ils savaient, je suppose ? À propos de Boston ? Ça, je n'en ai parlé à personne, croyez-moi. Le front de Jamie se plissa encore un peu plus.

– Oui, ils savaient. Ils ont fait comme si je n'étais au courant de rien. Ils m'ont déclaré que j'abritais sans en être conscient un assassin et une menace pour le bien public.

Bobby caressa doucement sa marque au fer rouge, comme si elle le brûlait encore. Il esquissa un faible sourire.

– Pour ce qui est de la première affirmation, c'est vrai. Mais je ne crois pas être une menace pour qui que ce soit, enfin, plus maintenant.

Jamie ne releva pas cet aveu.

– Le problème, Bobby, c'est qu'ils connaissent ta présence ici. Ils ne viendront pas te chercher de force... je crois. Sois quand même sur tes gardes quand tu te déplaces dans les environs de la maison. Je ferai le nécessaire pour que tu rentres sans encombre chez lord John, en temps voulu, avec une escorte.

Il se tourna vers moi.

– Je présume que tu n'en as pas fini avec lui ?

– Pas tout à fait.

Bobby me regarda avec appréhension.

– Dans ce cas...

Jamie glissa une main dans son dos sous sa ceinture et sortit un pistolet caché dans les plis de sa chemise. Je remarquai que c'était celui orné d'incrustations dorées. Il le tendit à Bobby.

– Garde-le sur toi. Il y a de la poudre et des munitions dans le tiroir de la crédence. Tu veux bien veiller sur ma femme et ma famille pendant mon absence ?

– Oh !

Bobby eut un mouvement de surprise, puis il accepta, insérant l'arme dans ses culottes.

– Bien sûr, m'sieur. Vous pouvez compter sur moi !

Jamie lui sourit, une lueur chaleureuse dans les yeux.

– Cela me rassure, Bobby. Cela t’ennuierait d’aller chercher mon gendre ? Je dois lui parler avant mon départ.

– Bien sûr, j’y vais tout de suite !

Il sortit le dos droit, une expression déterminée sur son visage de poète.

Quand la porte se fut refermée derrière lui, je demandai à voix basse :

– À ton avis, qu’est-ce qu’ils lui auraient fait, les Brown ?

– Va savoir ! Ils l’auraient peut-être pendu à un croisement de route ou seulement roué de coups avant de le chasser dans la forêt. Ils veulent montrer aux gens qu’ils sont capables de les protéger, tu comprends ? Contre les dangereux criminels et autres maraudeurs.

Il retroussa les lèvres dans une moue cynique.

Je citai de mémoire :

– « Un gouvernement puise ses pouvoirs dans le consentement éclairé des gouvernés. » Pour que le comité de sécurité trouve sa légitimité, la sécurité publique doit d’abord être menacée. Les Brown sont malins, ils l’ont compris tous seuls.

Il me dévisagea, surpris.

– « Le consentement éclairé des gouvernés » ? Qui a dit ça ?

Je lui répondis, sur un ton un peu suffisant :

– Thomas Jefferson. Ou plutôt, il le dira dans deux ans. Il rectifia :

– Tu veux dire que, dans deux ans, il le volera à un certain monsieur du nom de John Locke^[1]. Je suppose que Richard Brown a dû recevoir une éducation convenable.

– Contrairement à moi ? À propos, si tu t’attends à ce que les Brown nous cherchent des noises, pourquoi as-tu donné à Bobby le pistolet le moins bon ?

– Parce que j’ai besoin d’emporter les meilleurs. En outre, je doute fortement qu’il ait besoin de s’en servir.

– Tu comptes sur l’effet dissuasif ?

J’étais sceptique, mais il avait probablement raison.

– Oui, en partie, mais surtout sur Bobby.

– Que veux-tu dire ?

– Je serais étonné qu’il tire de nouveau sur quelqu’un, même si sa vie en dépendait. Il le ferait sans doute pour sauver la tienne. Or, si la situation en vient là, ils seront trop près pour qu’il puisse les rater.

Il parlait sur un ton détaché, mais j’en eus la chair de poule.

Voilà qui est réconfortant. Mais comment sais-tu quelle sera sa réaction ?

– On a discuté tous les deux. L’homme sur lequel il a tiré à Boston était le premier être humain qu’il a tué. Il ne veut jamais plus en arriver là.

Il se redressa et, incapable de rester en place, s’approcha du comptoir où il se mit à ranger les instruments en désordre que j’avais sortis afin de les nettoyer.

Je vins me placer à ses côtés et l'observai. Une poignée de cautères et de scalpels trempaient dans une bassine de térébenthine. Il les sortit un par un et les rangea dans leur boîte, délicatement, côte à côte. Les lames en forme de spatule des cautères étaient noircies par l'usage ; celles des scalpels étaient ternies, mais leur tranchant étincelait, tel un fil d'argent brillant.

– Tout ira bien, murmurai-je.

J'avais voulu être rassurante, mais ma phrase résonnait comme une question.

– Oui, je sais.

Il plaça le dernier cautère dans la boîte, mais ne referma pas le couvercle. Il demeura debout, les deux mains posées à plat sur le comptoir, les yeux fixés droit devant lui.

– Je ne voulais pas partir. Je ne l'avais pas prévu ainsi.

J'ignorais s'il s'adressait à moi ou à lui-même, mais je supposais qu'il ne se référait qu'à sa visite chez les Cherokees.

– Moi non plus.

Je me rapprochai encore un peu et sentis son souffle. Il leva les mains et se tourna vers moi, me prenant dans ses bras. Nous restâmes ainsi enlacés, écoutant chacun la respiration de l'autre, les émanations aigres de l'infusion se mêlant aux odeurs domestiques du linge, de la poussière et de sa peau chauffée par le soleil.

Il y avait encore des choix à faire, des décisions à prendre et des actions à entreprendre. Beaucoup. Mais en un jour, en une heure, en une seule déclaration d'intention, nous avions franchi le seuil de la guerre.

10. L'appel du devoir

Après avoir envoyé Bobby chercher Roger Mac, Jamie tourna en rond, puis, trop énervé pour attendre, se mit en route à son tour, abandonnant Claire à ses décoctions.

Au dehors, tout semblait paisible et beau. Hébétée de contentement, une brebis brune paissait, indolente, dans son enclos, ses mâchoires mastiquant lentement. Derrière elle, deux agneaux avançaient par petits bonds maladroits comme des sauterelles laineuses. Le carré de simples était rempli de verdure et de jeunes fleurs.

Le couvercle du puits était entrouvert. Il se pencha pour le remettre en place et s'aperçut que le bois avait joué. Il ajouta cette réparation à la liste des tâches qui l'attendaient, se disant combien il aurait préféré passer les quelques jours à venir à creuser, répandre du fumier, remplacer des bardeaux et ainsi de suite, plutôt qu'à ce qu'il s'apprêtait à faire.

Comblant l'ancienne fosse des latrines ou castrer des cochons lui paraissaient des travaux plus enviables que d'interroger Roger Mac sur ce qu'il savait des Indiens et des révolutions. D'ordinaire, il faisait son possible pour éviter de discuter du futur avec son gendre, ce genre de conversation le mettant profondément mal à l'aise.

Ce que Claire lui racontait sur son époque lui semblait souvent fantastique, baignant dans cette agréable demi-réalité des contes de fées, parfois macabre mais toujours fascinante par ce qu'il apprenait sur elle à travers ses récits. Brianna avait plutôt tendance à lui faire partager les petits détails simples et intéressants de la mécanique, ou des histoires folles d'hommes marchant sur la lune, très amusantes sans pour autant menacer la tranquillité de son esprit.

En revanche, Roger Mac avait une manière froide et détachée de raconter qui lui rappelait les œuvres d'historiens qu'ils avaient lues. Leur inexorabilité était concrète. En l'écoutant, on avait l'impression que les diverses vicissitudes qu'il narrait, le plus souvent terribles, allaient non seulement se produire, mais auraient des conséquences directes sur sa propre existence.

C'était comme de parler à une diseuse de bonne aventure malveillante qui se vengerait de ne pas avoir été assez payée en ne vous prédisant que des événements désagréables. Cette image raviva un souvenir qui resurgit à la surface comme un flotteur en liège.

C'était à Paris. Il se trouvait avec des amis, étudiants comme lui, dans un des estaminets puant la pisse près de l'université. Ils étaient déjà sérieusement éméchés quand l'un d'eux décida de se faire lire les lignes de la main. Ils se ruèrent tous dans un coin où une vieille femme se tenait toujours assise, à peine visible dans la pénombre et la fumée des pipes.

Il n'avait pas l'intention de se prêter au jeu. Il ne lui restait que quelques sous en poche et ne tenait pas à les gaspiller dans ce genre d'inepties impies. Il le clama haut et fort.

Ce fut alors qu'une main noueuse surgit de l'obscurité et agrippa la sienne, enfonçant ses longs ongles crasseux dans sa chair. Il poussa un cri de surprise, provoquant l'hilarité de ses camarades. Ils rirent de plus belle quand la vieille lui cracha dans la paume.

Elle étala sa salive sur sa peau avec son pouce, se penchant si près qu'il sentit son odeur de vieille transpiration et vit les poux qui grouillaient sur les cheveux gris s'échappant du fichu noir. Du bout d'un ongle, elle suivit le tracé des sillons dans sa paume, le chatouillant. Il tenta de se libérer, mais elle le retint, lui attrapant le poignet. Elle était d'une force surprenante. Puis, elle déclara sur un ton malicieux.

– Toi, tu es un vrai chat, un petit chat roux.

Aussitôt, Dubois, un des étudiants, se mit à miauler, faisant rire les autres. Refusant d'encourager la vieille, Jamie se contenta d'un :

– Merci, madame.

Il tenta de nouveau mais en vain de retirer sa main.

– Neuf, annonça-t-elle.

Elle tapotait des points au hasard sur la paume, puis lui saisit un doigt et l'agita.

– Tu as un neuf dans ta main.

Puis elle ajouta comme si de rien était :

–... et la mort. Tu mourras neuf fois avant de trouver le repos dans ta tombe.

Elle le lâcha enfin, déclenchant un chœur de « Ouh la la ! » parmi les jeunes Français hilares.

Jamie ricana, renvoyant le souvenir dans les profondeurs de sa mémoire d'où il avait émergé. Bon débarras. Cependant, la vieille ne se laissait pas congédier aussi facilement et le rappelait au fil des ans, comme elle l'avait fait dans l'estaminet, lançant sur un ton moqueur à travers la salle bruyante et enfumée :

– Parfois, mourir n'est pas si douloureux, mon p'tit chat. Mais le plus souvent, cela fait mal.

– Ce n'est pas vrai, marmonna-t-il.

Il se raidit, conscient qu'il entendait la voix de son parrain et non la sienne.

« N'aie pas peur, mon garçon. Ça ne fait pas mal du tout, mourir. »

Il trébucha et se redressa de justesse. Il resta immobile un moment, un goût de métal au fond de la gorge. Son cœur battait fort, sans raison, comme s'il venait de parcourir des kilomètres au pas de course. Il aperçut la cabane et entendit les geais qui s'interpellaient dans les branches de châtaigniers.

Mais il voyait encore plus clairement le visage de Murtagh, ses traits sévères se relâchant dans une expression paisible, ses yeux noirs et caves s'efforçant de fixer les siens, comme si son parrain le regardait tout en voyant un autre point loin derrière lui. Il sentit le corps de ce dernier s'alourdir soudain dans ses bras tandis que la mort l'emportait.

La vision s'évanouit aussi brusquement qu'elle était apparue, il se rendit compte qu'il se tenait devant une flaque d'eau de pluie, fixant un canard en bois à demi enfoui dans la fange.

Il se signa, récita une brève prière pour le repos de l'âme de Murtagh, puis ramassa le leurre et le trempa dans la flaque pour rincer la boue. Ses mains tremblaient. Ses souvenirs de Culloden étaient peu nombreux et fragmentés... mais ils commençaient à réapparaître.

Jusqu'à présent, ils ne lui revenaient que par bribes vagues, à la lisière du sommeil. Il y avait déjà revu Murtagh, comme dans les rêves qui avaient suivi.

Il n'en avait pas parlé à Claire. Pas encore.

Il poussa la porte de la cabane. Elle était déserte, le feu éteint, le rouet et le métier à tisser abandonnés dans un coin. Brianna était sans doute chez Fergus, rendant visite à Marsali. Où pouvait se trouver Roger Mac ? Il ressortit et tendit l'oreille.

Des coups de hache résonnaient faiblement dans la forêt derrière la cabane. Ils s'interrompirent, puis il perçut des voix d'hommes se saluant. Il prit la direction du sentier qui grimpait dans la montagne, à moitié envahi par les herbes folles du printemps, mais dans lequel on distinguait des empreintes fraîches enfoncées dans la terre noire.

Que lui aurait dit la vieille chiromancienne s'il l'avait payée ? Avait-elle menti pour le punir de sa pingrerie ? Ou lui avait-elle dit la vérité pour la même raison ?

Ce qu'il détestait le plus quand il discutait avec Roger Mac : c'était la certitude d'entendre toujours la vérité.

Il avait oublié de laisser le canard en bois dans la cabane. Il l'essuya sur ses culottes, puis se fraya un passage entre les mauvaises herbes pour aller apprendre ce que le sort lui réservait.

11. Examen sanguin

Je poussai le microscope vers Bobby Higgins, rentré de sa course. Son inquiétude pour Lizzie semblait lui avoir fait oublier ses propres tourments.

– Vous voyez les petites taches roses ? Ce sont les globules rouges de Lizzie. Tout le monde en a. Ce sont eux qui donnent la couleur au sang.

– Ça alors ! Je n’aurais jamais cru !

– Maintenant, vous pouvez le croire. Vous remarquez que certains sont éclatés et que d’autres présentent des minuscules points noirs ?

Concentré, il plissa tout son visage.

– En effet, m’dame. Qu’est-ce qui leur arrive ?

– Ce sont des parasites. Des bestioles qui entrent dans le sang quand on est piqué par certains moustiques. On les appelle des plasmodiums. Une fois installés, ils continuent de vivre dans le sang, mais, de temps à autre, ils se mettent à... euh... se reproduire. Quand ils sont trop nombreux, ils font éclater les globules. C’est ce qui provoque la crise. Les déchets de cellules crevées s’enlisent dans les organes, ce qui rend très malade.

– Ah.

Il se redressa, regardant le microscope avec un profond dégoût.

– C’est un vrai massacre, vous ne trouvez pas ?

Je m’efforçai de garder mon sérieux.

– En effet. Toutefois, la quinine... l’écorce du jésuite, ça vous dit quelque chose ?... aide à l’arrêter.

Sa face s’illumina.

– Tant mieux, m’dame. Tant mieux ! Mais comment vous savez toutes ces choses-là ? C’est incroyable.

– Oh, j’en connais long sur les parasites, répondis-je avec nonchalance.

Je pris le bol dans lequel j’avais laissé infuser l’écorce de cornouiller et les baies de hou glabre. Le liquide était d’un beau violet noirâtre et un peu visqueux maintenant qu’il avait refroidi. Il dégageait aussi une odeur pestilentielle : j’en déduisis alors qu’il était presque prêt.

– Dites-moi, Bobby. Vous avez déjà entendu parler d’ankylostomes ?

Il me dévisagea, interdit.

– Non, m’dame.

– Mmmm... Vous voulez bien me tenir ceci, s’il vous plaît ?

Je posai un carré de gaze plié sur le goulot d’un flacon que je lui confiai pendant que je filtrais la mixture violette. Sans quitter le filet liquide des yeux, je l’interrogeai :

– Ces évanouissements dont vous souffrez, ils sont apparus il y a longtemps ?

– Euh... depuis six mois, environ.

[1] Philosophe anglais, auteur du *Traité du gouvernement civil*, en 1690. (N.d.T.)

– Je vois. Vous n’auriez pas, par hasard, remarqué une irritation... une sorte de chatouillis ? Ou une rougeur sur la peau ? Notamment au niveau des pieds.

Il écarquilla ses grands yeux bleus, me scrutant comme si je venais de lire dans ses pensées.

– Ça alors ! Mais si, justement, m’dame. C’était à l’automne dernier.

– Ah ah ! Dans ce cas, Bobby, j’ai bien l’impression que vous avez été infesté par des ankylostomes.

Il baissa des yeux horrifiés vers ses pieds.

– Où ça ?

– À l’intérieur.

Je lui repris le flacon des mains et le bouchai.

– Les ankylostomes sont des vers parasites qui pénètrent par la peau, le plus souvent à travers la voûte plantaire, puis migrent dans le corps jusqu’à rejoindre les intestins...

Devant sa mine ahurie, je précisai :

– Euh... vos entrailles. Les vers adultes ont de méchants becs crochus, comme ça...

Je fléchis l’index en guise d’illustration.

– Ils transpercent la paroi intestinale et vous sucent le sang. C’est pourquoi, quand vous en avez, vous vous sentez faible et perdez souvent connaissance.

À voir la moiteur qui avait d’un coup envahi son visage, je sentis qu’il allait remettre ça et le guidai à toute vitesse vers un tabouret, avant de lui pousser la tête entre les genoux. Me penchant pour être à sa hauteur, je poursuivis :

– Je ne suis pas sûre que ce soit votre problème. Mais, en examinant les globules rouges de Lizzie, j’ai pensé aux parasites et... il m’est soudain venu à l’esprit que vos symptômes correspondaient assez bien à une infestation par des ankylostomes.

– Ah ? dit-il d’une voix faible.

Son épaisse queue de cheval était retombée en avant, dévoilant sa nuque, fraîche et juvénile.

– Au fait, vous avez quel âge, Bobby ?

– Vingt-trois ans, m’dame. Je crois que je vais vomir. J’attrapai un seau dans un coin et le lui donnai juste à temps.

Il se redressa, essuyant ses lèvres sur sa manche.

– Ça y est ? Je m'en suis débarrassé ? Parce que, sinon, je peux vomir encore.

Je lui adressai un sourire compatissant.

– Désolée, j'ai bien peur que cela ne suffise pas. Si vous en avez vraiment, ils sont bien accrochés et trop bas, pour qu'un simple vomissement les déloge. Le seul moyen de s'en assurer, c'est de chercher les œufs qu'ils éjectent.

Il eut l'air apeuré et s'agita sur son siège.

– C'est pas que je sois terriblement timide, m'dame, vous le savez. Mais le docteur Potts m'a déjà administré de nombreux clystères à la farine de moutarde. Ça les a sûrement chassés, non ? Si j'étais un ver et qu'on m'arrosait avec du jus de moutarde, je lâcherais prise et filerais sans demander mon reste.

– Oui, on pourrait le croire, mais, malheureusement, cela ne se passe pas tout à fait ainsi. Rassurez-vous, je ne vous ferai pas un autre lavement. Je dois d'abord vérifier si vous êtes réellement infesté. Si c'est le cas, je peux vous préparer un remède qui les empoisonnera à coup sûr.

– Ah.

Il sembla un peu rassuré.

– Mais comment vous allez vérifier, m'dame ?

Il regarda avec méfiance le comptoir où mon assortiment de pinces et de fils de suture était encore étalé.

– Rien de plus simple, lui assurai-je. Je vais effectuer ce qu'on appelle une sédimentation fécale afin de concentrer les selles, que j'examinerai ensuite au microscope à la recherche d'œufs éventuels.

Il acquiesça, n'ayant visiblement rien compris. Je lui souris.

– Tout ce que vous avez à faire, Bobby, c'est un beau caca.

Ses traits reflétaient à la fois le doute et l'appréhension.

– Si ça ne vous fait rien, m'dame, je crois que je vais garder mes vers.

12. D'autres mystères de la science

Tard dans l'après-midi, Roger MacKenzie rentra de l'atelier de tonnellerie pour trouver sa femme plongée dans la contemplation d'un objet posé sur la table à la place de son dîner.

– Qu'est-ce que ce truc ? Une sorte de pouding de Noël préhistorique en conserve ?

Il avançait un doigt prudent vers un flacon en verre, carré et verdâtre, son bouchon de liège recouvert d'une épaisse couche de cire rouge. À l'intérieur flottait une étrange masse difforme.

– Pas touche !

Brianna poussa le contenant hors de sa portée.

– Tu te crois drôle, peut-être ? Figure-toi que c'est du phosphore blanc, un cadeau de lord John.

Elle était excitée, cela se voyait au bout rose de son nez et à ses mèches rousses s'agitant dans les courants d'air. Comme son père, elle avait la manie de se passer la main dans les cheveux quand elle réfléchissait.

– Et tu comptes faire... quoi, avec ça ?

Il s'efforça de gommer toute trace de sombre pressentiment dans sa voix. Il avait le vague souvenir d'avoir entendu parler, à l'école, des propriétés du phosphore. Dans son esprit, soit cela vous faisait luire dans le noir, soit cela explosait. Aucune de ces deux vertus n'augurait rien de bon.

– Eh bien, voyons... des allumettes ! Peut-être.

Elle se mordit la lèvre supérieure sans quitter le produit des yeux.

– Je sais comment faire... en théorie. Mais, dans la pratique, cela risque d'être un peu délicat.

– Mais encore ? s'enquit-il prudemment.

– Il s'enflamme quand il est exposé à l'air libre. C'est pourquoi il est conservé dans de l'eau. N'y touche pas, Jem ! C'est du poison !

Attrapant Jemmy par la taille, elle l'éloigna de la table vers laquelle il lorgnait depuis un moment avec une curiosité vorace.

– Bah, pourquoi s'inquiéter ? Il lui explosera au visage avant qu'il n'ait eu le temps de le porter à sa bouche.

Roger saisit le flacon pour le mettre en sûreté, le tenant à bout de bras comme s'il allait éclater d'une minute à l'autre. Il aurait voulu lui demander si elle n'était pas tombée sur la tête, mais il était marié depuis assez longtemps pour connaître le coût des questions rhétoriques malavisées.

– Où comptes-tu le conserver ?

Il contempla avec insistance l'intérieur de leur cabane, dont les seuls

espaces de rangement étaient constitués d'un bahut, d'une étagère pour les livres et les papiers, d'une autre pour le peigne et les brosses à dents, de la niche exigüe où Brianna entreposait ses biens personnels et d'un garde-manger grillagé. Jemmy était capable d'ouvrir ce dernier depuis son septième mois.

Sans lâcher son fils, qui luttait avec énergie pour s'emparer de ce nouveau jouet, elle affirma :

– Je pensais le mettre dans l'infirmerie de maman, personne n'ose toucher à rien, là-bas.

Effectivement, ceux qui ne craignaient pas Claire Fraser en personne étaient d'habitude terrifiés par les contenus de son antre, avec ses instruments de torture redoutables, ses mixtures troubles mystérieuses, ses remèdes nauséabonds. En outre, l'infirmerie possédait des placards trop hauts pour que même un alpiniste aussi déterminé que Jemmy puisse y accéder.

– Bonne idée, dit Roger soulagé. Tu veux que je l'emporte tout de suite ?

Avant que Brianna n'ait eu le temps de répondre, on frappa à la porte, et Jamie Fraser entra. Jemmy en oublia aussitôt le flacon et se jeta dans les pattes de son grand-père avec des cris de joie.

Jamie le souleva, le retourna la tête à l'envers en le tenant par les chevilles.

– Ça te plaît, *a bhailach* ? Roger Mac, je peux te parler un instant ?

– Bien sûr. On s'assied ?

Roger avait déjà raconté à son beau-père ce qu'il savait (hélas, pas grand-chose) sur le rôle des Cherokees dans la future révolution. Était-il venu l'interroger de nouveau à ce sujet ? Reposant le flacon à contrecœur, il poussa un tabouret vers Jamie, qui le remercia d'un signe de tête, balança Jemmy sur son épaule et s'assit.

L'enfant gigota dans les bras de son grand-père, jusqu'à ce que celui-ci lui donne une tape sur les fesses, ce qui le calma dans l'instant. Le gamin se laissa pendre mollement la tête en bas, tel un paresseux, ravi.

– Voilà, *a charaid*, dit Jamie. Je dois partir demain matin pour les villages cherokees, et, en mon absence, j'aurais besoin que tu me rendes un service.

– Vous voulez que je m'occupe de la moisson de l'orge ?

Les semis d'hiver n'avaient pas fini de mûrir, et chacun croisait les doigts pour qu'il fasse encore beau pendant quelques semaines. Toutefois, les prévisions étaient bonnes.

– Non, Brianna pourra s'en charger. Si tu veux bien, ma fille ?

Il sourit à Brianna, qui haussa ses épais sourcils roux, répliqua identique des siens.

– Pas de problème. Mais que fais-tu d'Ian, de Roger et d'Arch Bug ?

Archie Bug était l'intendant de Jamie, et donc la personne tout indiquée pour surveiller les moissons en l'absence de son employeur.

– Petit Ian vient avec moi. Les Cherokees le connaissent bien, et il parle leur langue. J’emmène aussi les frères Beardsley. Ils pourront rapporter les baies et les herbes dont ta mère a besoin d’urgence pour Lizzie.

– Moi aussi je viens ? demanda Jemmy plein d’espoir.

– Pas cette fois, *a bhailach*. À l’automne prochain, peut-être.

Il tapota les fesses de l’enfant, puis se tourna vers Roger.

– J’ai besoin que tu te rendes à Cross Creek pour aller accueillir les nouveaux métayers, si tu le veux bien.

Une vague d’excitation mêlée d’inquiétude envahit Roger. Il se contenta toutefois de s’éclaircir la gorge et d’acquiescer.

– Oui, bien sûr. Vont-ils...

– Tu emmèneras Arch Bug avec toi, ainsi que Tom Christie.

Un silence incrédule suivit cette dernière précision. Ahuris, Brianna et Roger se regardèrent, puis elle questionna :

– Tom Christie ? Mais pourquoi diable ?

Le maître d’école était d’une austérité notoire, pas vraiment le compagnon de voyage rêvé.

Jamie fit une moue ironique.

– Il y a un petit détail que MacDonald avait omis de me donner quand il m’a demandé de les prendre. Ils sont tous protestants.

– Ah, je vois, dit simplement Roger.

Jamie croisa son regard et hocha la tête, soulagé de constater qu’il avait été tout de suite compris.

– Moi pas, déclara Brianna. Quelle différence cela peut faire ?

Elle avait dénoué le lacet de ses cheveux et lissait ses mèches entre ses doigts, le préliminaire au brossage.

Roger se gratta le menton, cherchant comment expliquer de manière cohérente deux siècles d’intolérance religieuse écossaise à une Américaine du XXe siècle.

– Euh... tu te souviens du mouvement pour les droits civiques aux États-Unis ? L’intégration dans le Sud, et tout ça ?

Elle plissa le front.

– Bien sûr. Bon d’accord, alors dans quel camp sont les Noirs ?

Jamie sursauta.

– Que viennent faire les nègres dans cette histoire ?

– Ce n’est pas aussi simple, Brianna, dit Roger. C’était juste pour te donner une idée des passions que la question soulève. Disons que la perspective d’avoir un propriétaire catholique risque fort d’émouvoir sérieusement les nouveaux métayers... et inversement ?

Il interrogea Jamie des yeux.

– C’est quoi... des nègres ? lança Jemmy.

– Euh... des gens à la peau foncée, répondit Roger.

Tout à coup, il se rendit compte du bourbier potentiel dans lequel cette interrogation le plongeait. Si le terme « nègre » ne signifiait pas systématiquement « esclave », il n’en était pas loin.

– Tu ne te souviens pas d’eux, dans la maison de ta grand-tante Jocasta ?

Jemmy fronça les sourcils, adoptant pendant un instant troublant la même expression que son grand-père.

– Non.

Brianna rappela à chacun l’ordre du jour en tapant d’un coup sec sur la table avec sa brosse à cheveux.

– Revenons au fait. Si je comprends bien, Tom Christie est assez protestant pour que les nouveaux venus se sentent à l’aise ?

– C’est plus ou moins ça, convint son père.

Il ajouta avec un sourire en coin :

– Au moins, avec ton homme et Tom Christie, ils n’auront pas l’impression de pénétrer directement dans le royaume de Satan.

– Je vois, répéta Roger.

Cette fois, son ton était un peu différent. Ainsi, ce n’était pas son statut de fils de la maison et de bras droit du grand chef qui lui valait cette mission, mais celui de presbytérien, du moins de nom.

– Mmhm, fit-il, résigné.

– Mmhm, ajouta Jamie satisfait.

– Oh, arrêtez avec vos grognements ! s’écria Brianna excédée. Soit Roger et Tom Christie doivent se rendre à Cross Creek, mais pourquoi Arch Bug ?

Avec une prescience subliminale toute conjugale, Roger se rendit compte qu’elle était mécontente de devoir rester à la maison à s’occuper des moissons – une tâche épuisante et pénible dans le meilleur des cas – alors qu’il partait batifoler avec un groupe de coreligionnaires dans la métropole ô combien romantique et palpitante de Cross Creek. Population : deux cents âmes.

– C’est surtout Arch qui les aidera à s’installer et à se construire des abris avant l’hiver, expliqua Jamie. Tu ne voudrais tout de même pas que je l’envoie seul pour discuter avec eux ?

Brianna sourit malgré elle. Arch Bug, marié depuis des lustres à la très volubile M^{me} Bug, était célèbre pour son mutisme. Certes, il pouvait parler, mais s’exécutait rarement, limitant sa conversation à quelques « mmph » aimables.

Roger se frotta la lèvre inférieure avec l’index.

– L’avantage, c’est qu’ils ont peu de chance de se rendre compte qu’Arch est catholique. D’ailleurs, l’est-il vraiment ? Je ne lui ai jamais posé la question.

– Il l’est, confirma Jamie. Mais il a quelque peu roulé sa bosse pour savoir quand il convient de se taire.

– Mmm... ça promet d’être une expédition joyeuse, déclara Brianna. Quand penses-tu être de retour ?

– Ma foi... dans un mois ? Six semaines ? répondit Roger.

– Au moins, asséna son beau-père, joyeux. N’oublie pas qu’ils sont à pied.

Roger soupira, imaginant déjà la longue marche, de Cross Creek à Fraser’s Ridge, flanqué d’Arch Bug et de Tom Christie, deux incarnations de la taciturnité. Son regard s’attarda langoureusement sur sa femme, tandis qu’il se visualisait, dormant au bord de la route, seul, pendant six semaines.

– Bon... ben... Je vais... euh... aller en parler avec Tom et Arch ce soir.

– Papa part ?

Ayant compris le gros de la conversation, Jemmy sauta des genoux de son grand-père et courut s’accrocher à la jambe de son père.

– Moi aussi, je veux aller avec toi, papa !

– Je ne pense pas que...

Roger vit la mine renfrognée de Brianna, puis le flacon verdâtre sur la table. Il changea d’avis.

– Pourquoi pas, après tout ? Ta grand-tante Jocasta sera tellement heureuse de te voir. Et puis, pendant ce temps-là, ta mère pourra tout faire sauter sans s’inquiéter de savoir où tu es passé.

– Elle pourra faire quoi ? s’inquiéta Jamie.

Brianna prit le flacon et le serra contre elle d’un air possessif.

– Ça n’explose pas, ça s’enflamme, précisa-t-elle. Puis, sondant son mari du regard, elle lui demanda :

– Tu es sûr ?

– Absolument, répondit-il avec une assurance un peu forcée.

Il baissa les yeux vers son fils qui hurlait « On y va ! On y va ! » en bondissant sur place tel du pop-corn dans une poêle à frire.

– Au moins, j’aurais quelqu’un avec qui converser en chemin.

13. En de bonnes mains

Il faisait presque nuit quand Jamie vint me rejoindre dans la cuisine. J'étais assise à table, la tête posée sur mes bras. Je sursautai en l'entendant entrer. Il s'installa en face de moi.

– Ça va, *Sassenach* ? On dirait qu'on t'a traînée par les cheveux dans une haie de ronces.

– Ah.

Je tapotai vaguement ma chevelure, en effet plutôt hirsute.

– Oui, ça va. Tu as faim ?

– Bien sûr. Tu as déjà dîné ?

Je me frottai le visage, essayant de me souvenir.

– Non, décidai-je enfin. Je t'attendais, mais je me suis endormie. M^{me} Bug nous a laissé du ragoût.

Il se leva et alla inspecter le chaudron. Puis il le raccrocha sur sa tige articulée qu'il poussa au-dessus du feu pour le faire réchauffer.

– Qu'as-tu fait de beau, *Sassenach* ? Et comment va la petite ?

Je réprimai un bâillement.

– M'occuper de la petite, voilà précisément ce que j'ai fait de beau, avant tout.

Je me levai à grand-peine, sentant mes articulations protester, puis m'approchai de la crédence pour couper du pain.

– Elle n'a pas pu garder la préparation à base de hou glabre. Je ne peux guère le lui reprocher.

Après qu'elle eut vomi la première fois, j'avais goûté moi-même à ma mixture. Mes papilles en étaient encore toutes retournées. Je n'avais jamais rien avalé d'aussi infect. Le hou glabre n'était déjà pas affriolant tel quel, mais le préparer en sirop avait concentré son aigreur.

Jamie me renifla de loin.

– Elle t'a vomi dessus ?

– Non, ça, c'est Bobby Higgins. Il a des ankylostomes.

Il eut un mouvement de recul.

– Est-ce un truc que j'ai envie d'apprendre pendant que je mange ?

– Non, vraiment pas.

Je m'assis avec la miche de main, un couteau et une motte de beurre frais. Je tartinai une tranche, la lui tendis, puis m'en préparai une. Mes papilles gustatives hésitaient encore à me pardonner le sirop de hou glabre.

– Et toi, qu'as-tu fait de beau ?

Il paraissait fatigué, mais plus joyeux qu'au moment de quitter la maison.

– J'ai discuté avec Roger Mac des Indiens et des protestants.

Il mordit dans sa tartine, puis la regarda bizarrement.

– Il y a quelque chose qui cloche avec ce pain, *Sassenach* ? Il a un drôle de goût.

– Désolé, c'est moi. Je me suis lavée plusieurs fois, mais je n'ai pas pu m'en débarrasser tout à fait. Tu ferais sans doute mieux de tartiner ton pain toi-même.

Je poussai du coude la miche vers lui et lui indiquai la motte d'un geste.

– Tu n'as pas pu te débarrasser de quoi ?

– J'ai essayé de faire avaler le sirop à Lizzie, mais pas moyen. La pauvre le vomissait à chaque fois. Puis je me suis souvenue que la quinine pouvait être absorbée par la peau. J'ai donc mélangé la mixture avec de la graisse d'oie et lui en ai enduit tout le corps. Ah oui, merci.

Je me penchai et mordis dans le morceau de pain beurré qu'il me tendait. Cette fois, mes papilles s'abandonnèrent de bonne grâce. Je me rendis compte que je n'avais rien avalé de la journée.

– Ça a marché ?

Il leva les yeux vers le plafond. M. Wemyss et sa fille partageaient une chambrette à l'étage. Tout semblait calme là-haut.

– Je crois. La fièvre a baissé, et elle dort. On va continuer les applications. Si, dans deux jours, la fièvre n'est pas revenue, on saura que ça marche.

– Tant mieux.

– Puis il y a eu Bobby et ses ankylostomes. Heureusement, il me reste un peu d'ipécacuanha et de térébenthine.

– Heureusement pour les bestioles ou pour Bobby ?

Je bâillai de nouveau avant de répondre :

– À vrai dire, ni pour les unes ni pour l'autre. Mais j'ai bon espoir que cela fasse son effet.

Il déboucha une bouteille de bière, la passa par habitude sous son nez puis, ne sentant aucune odeur suspecte, m'en servit un verre.

– Ça me rassure de savoir que je laisse les affaires entre tes mains expertes, *Sassenach*. Nauséabondes certes mais compétentes.

– Tu es trop bon.

La bière était excellente. Ce devait être un des brassages de M^{me} Bug. Nous la savourâmes en silence, trop épuisés l'un comme l'autre pour aller chercher le ragoût. Je le dévisageai les yeux mi-clos, ce que je faisais toujours quand il s'appêtait à partir en voyage, emmagasinant les souvenirs pour me tenir compagnie jusqu'à son retour.

Non seulement il était fatigué, mais son front était soucieux. La lueur de la chandelle brillait sur les os larges de son visage et projetait son ombre,

puissante et audacieuse, sur le mur enduit de plâtre derrière lui. J'observai sa silhouette noire lever son verre spectral, teinté d'ambre par la lumière.

Tout à coup, il reposa son verre.

– Dis, *Sassenach*, combien de fois ai-je failli mourir ?

Je le fixai, interdite, puis haussai les épaules et me mis à compter, forçant mes synapses à travailler malgré eux.

– Eh bien... j'ignore combien d'atrocités ont pu t'arriver avant notre rencontre, mais, après... tu as été très sérieusement malade dans l'abbaye.

Je lui jetai un bref coup d'œil, mais cette allusion à son séjour à la prison de Wentworth et aux sévices qui avaient provoqué ladite maladie ne parut pas l'émouvoir.

– Hmmm... ensuite, après Culloden, tu m'as raconté comment tu avais eu une terrible fièvre, à la suite de tes blessures, et que tu aurais facilement pu y rester si Jenny ne t'avait pas forcé... pardon, je veux dire si elle ne t'avait pas soigné.

– Oui, il y a eu aussi la fois où Laoghaire m'a tiré dessus. Là, c'est toi qui m'as soigné. Puis, la fois où j'ai été mordu par un serpent.

Il réfléchit un instant avant de reprendre :

– J'ai eu la variole quand j'étais petit, mais je ne crois pas que j'ai failli en mourir. On m'a dit que c'était un cas bénin. Ça ne fait donc que quatre fois.

– Tu oublies le jour où je t'ai connu. Tu as presque perdu tout ton sang.

– Non, ce n'est pas vrai, protesta-t-il. Ce n'était qu'une égratignure.

J'arquai un sourcil sceptique et, me penchant au-dessus du feu, versai une louchée de ragoût dans un bol. Il sentait délicieusement bon le lapin et le gibier, baignant dans un jus épais aromatisé de romarin, d'ail et d'oignons. En ce qui concernait mes papilles, j'étais tout à fait pardonnée.

– Comme tu voudras, déclarai-je. Mais attends ! Et le coup sur ta tête ? La fois où Dougal a essayé de te tuer avec une hache. Ça compte pour du beurre ?

Il fronça les sourcils.

– Hmm, oui, je suppose que tu as raison. Ça fait donc cinq.

Il prit le bol d'un air renfrogné. Je me mis à manger tout en le regardant avec tendresse. Il était si grand, si solide, avec un corps si beau. Et si la vie l'avait quelque peu cabossé, cela ne faisait qu'ajouter à son charme.

– Tu n'es pas quelqu'un de facile à abattre, tu sais ? J'en suis d'autant plus rassurée.

Il sourit malgré lui, puis leva son verre à ma santé, le portant d'abord à ses lèvres puis aux miennes.

– Trinquons à ça, *Sassenach*, tu veux bien ?

14. Le peuple de l'Oiseau-des-neiges

– Des fusils. Dis à ton roi que nous voulons des fusils. Ainsi parlait Oiseau-qui-chante-le-matin.

Pendant plusieurs secondes, Jamie soupesa la pertinence de lui rétorquer « comme tout le monde » et décida qu'il pouvait se le permettre.

Le chef de guerre eut un mouvement de surprise, puis sourit.

– En effet, comme tout le monde.

Oiseau était petit, bâti comme un tonneau et jeune pour son titre, mais il était perspicace, son affabilité ne masquant en rien son intelligence.

– C'est ce que tous les chefs de guerre des villages te demandent, hein ? Bien sûr. Que leur réponds-tu ?

– Ce que je peux. Pour ce qui est des marchandises de troc, c'est certain ; pour les couteaux, sans doute ; quant aux fusils, peut-être, mais je ne peux rien promettre.

Les deux s'exprimaient dans un dialecte cherokee que Jamie ne connaissait pas très bien. Il espérait avoir bien réussi à transmettre la notion de probabilité. Il maîtrisait les détails de la langue de tous les jours pour les questions de commerce et de chasse, mais les conversations qu'il allait devoir tenir n'avaient rien d'informel. Il regarda Ian qui écoutait avec attention, et, visiblement, celui-ci n'avait rien à redire. Son neveu se rendait souvent dans les villages qui bordaient Fraser's Ridge et chassait avec les jeunes Indiens. Il pouvait passer de l'anglais à la langue des Tsalagis aussi facilement qu'il pouvait revenir à son gaélique natal.

Oiseau s'installa mieux à son aise. L'insigne en étain que Jamie lui avait apporté en guise de présent brillait sur son sein. La lueur du feu éclairait son visage large et aimable.

– Parle quand même à ton roi des fusils... et explique-lui pourquoi on en a besoin, hein ?

– Vous tenez vraiment à ce que je le lui dise ? Vous croyez qu'il vous enverra des fusils pour tuer ses propres sujets ?

L'incursion de colons blancs sur les terres cherokees au-delà de la Ligne du traité était un point sensible. Il prenait un risque en l'évoquant de but en blanc plutôt qu'en abordant les autres raisons pour lesquelles Oiseau voulait des armes : pour défendre son village contre les pillards, ou pour se livrer au pillage lui-même.

Oiseau répondit par un haussement d'épaules.

– Si nous voulons les tuer, nous pouvons le faire sans fusil.

Il haussa un sourcil et pinça les lèvres, guettant la réaction de Jamie. Celui-

ci supposa que le chef indien ne cherchait qu'à le provoquer et se contenta d'acquiescer.

– Bien sûr, vous le pouvez. Vous êtes sages de n'en rien faire.

– Pas encore.

Oiseau lui adressa son sourire le plus charmant, répétant :

– Dis-le bien à ton roi : pas encore.

– Sa Majesté sera heureuse d'apprendre que vous tenez son amitié en si haute estime.

Oiseau éclata de rire, se balançant d'avant en arrière. Son frère Eau-qui-dort semblait pareillement hilare. Retrouvant son sérieux, le chef déclara :

– Je t'aime bien, Tueur d'ours. Tu es drôle.

– Sans doute, répondit Jamie en anglais. Mais vous n'avez encore rien vu.

Ian pouffa de rire. Oiseau lui lança un coup d'œil sévère. Jamie interrogea son neveu du regard, qui lui répondit par un sourire contrit.

Eau-qui-dort observait Ian en coin. Les Cherokees les avaient accueillis tous les deux avec respect, mais Jamie avait remarqué qu'ils paraissaient un peu tendus en présence de son neveu. Ils le considéraient comme un Mohawk, ce qui les rendait méfiants. Jamie lui-même devait reconnaître en son for intérieur qu'une partie d'Ian n'était pas encore revenue de Snaketown, et n'en reviendrait peut-être jamais.

Il se concentra de nouveau sur Oiseau, profitant de la brèche que celui-ci venait d'ouvrir. Il se tourna vers lui d'un air compatissant :

– Il est vrai que vous avez eu beaucoup d'ennuis avec des étrangers venus s'installer sur vos terres. Bien sûr, vous-même, étant un sage, vous ne leur avez fait aucun mal, mais tout le monde n'est pas aussi avisé, n'est-ce pas ?

Oiseau parut sur ses gardes.

– Que veux-tu dire, Tueur d'ours ?

– J'ai entendu parler d'incendies, Tsisqua.

Il soutint le regard de son interlocuteur, prenant soin de ne pas paraître accusateur.

– Le roi a entendu dire que des maisons avaient été brûlées, des hommes tués et des femmes enlevées. Il n'a pas été content.

– Hmp, fit Oiseau en fronçant les lèvres.

Cependant, il ne fit pas semblant de ne pas être au courant, fait en soi intéressant.

– C'est assez, ces tueries, reprit Jamie. Le roi pourrait envoyer des hommes pour protéger son peuple. Le cas échéant, il ne voudrait pas que ses soldats se retrouvent face à des fusils qu'il aurait lui-même fournis.

Soudain, Eau-qui-dort s'énerva :

– Qu'est-on censé faire ? Ils traversent la Ligne du traité, construisent des maisons, cultivent des champs, nous prennent notre gibier. Si ton roi ne peut

pas garder ses sujets à leur place, de quel droit proteste-t-il quand on défend nos terres ?

D'un geste de la main, Oiseau lui fit signe de se calmer. Eau-qui-dort obtempéra, de mauvaise grâce.

– Alors, Tueur d'ours, tu diras tout cela à ton roi, n'est-ce pas ?

Jamie inclina la tête, la mine grave.

– C'est là ma charge. Je vous apporte les messages du roi et je lui rapporte vos paroles.

Oiseau resta songeur un instant, puis agita la main pour qu'on apporte à boire et à manger. Dès lors, la conversation revint sur des sujets plus neutres. On ne parlerait plus affaires ce soir-là.



Il était tard quand ils sortirent de chez Tsisqua pour entrer dans la case des visiteurs. Jamie évalua que la lune était levée depuis longtemps, même si elle demeurerait invisible. Le ciel était couvert, et le vent chargé d'une odeur de pluie.

Ian bâilla et trébucha.

– Aïe, aïe, aïe, j'ai tout l'arrière-train endormi.

Par contagion, Jamie bâilla à son tour.

– Ne te fatigue pas à essayer de le réveiller, les autres parties de ton corps ne vont pas tarder à le rejoindre.

Ian prit un ton railleur.

– Ce n'est pas parce qu'Oiseau a dit que tu étais drôle qu'il faut le croire, oncle Jamie. Il voulait juste être poli.

Jamie murmura des remerciements en tsalagi à la jeune femme qui les avait accompagnés jusqu'à leurs quartiers. Elle lui tendit un petit panier, qui, à en juger par l'odeur, contenait du pain de maïs et des pommes séchées, puis leur souhaita à voix basse « bonne nuit, dormez bien », avant de disparaître dans la nuit fraîche et humide.

La hutte sentait le renfermé. Il se tint sur le seuil un instant, goûtant le mouvement du vent dans les arbres. Il sinuait entre les pins tel un immense serpent invisible. Quelques gouttes tombèrent sur son visage, et il ressentit le profond plaisir d'un homme se rendant compte qu'il va pleuvoir et qu'il n'aura pas à passer la nuit dehors.

En pénétrant dans leur case, il déclara à Ian :

– Demain, quand ils discuteront entre eux de la réunion de ce soir, pose des questions. Fais savoir, avec tact, que le roi serait ravi d'apprendre qui s'amuse à brûler des cabanes. Ravi au point, éventuellement, de cracher quelques fusils en guise de récompense. Si les responsables sont de leur tribu, ils ne diront rien, mais s'il s'agit d'une autre bande, ils seront peut-être plus diserts.

Ian acquiesça en bâillant encore. Un feu avait été préparé dans un cercle de

pierres, sa fumée s'élevant en colonne vers un trou dans le toit. On distinguait un sommier dans un coin, recouvert de fourrures. À côté, on avait empilé des peaux et des couvertures.

Ian fouilla dans la bourse accrochée à sa ceinture et en sortit un vieux shilling cabossé.

– On tire le lit au sort, oncle Jamie. Pile ou face ?

– Pile.

Jamie posa le panier au sol et défit la boucle de son plaid, laissant l'étoffe tomber à ses pieds. Il secoua sa chemise. Le lin était froissé et crasseux. Il pouvait sentir sa propre odeur. Dieu merci, ce village était le dernier de sa tournée. Encore une nuit, deux tout au plus, et ils reprendraient le chemin de la maison.

Ian ramassa la pièce avec un juron.

– Mais comment tu fais ? Tous les soirs, tu dis « pile », et tous les soirs, ça tombe sur pile.

– Je n'y peux rien, Ian. C'est ta pièce, après tout.

Il s'assit sur le sommier et s'étira langoureusement. Puis il fut pris de remords.

– Regarde le nez de Geordie.

Ian approcha le shilling de la lumière, plissa les yeux, puis jura. Une tache de cire, invisible à moins d'y regarder de près, ornait le nez proéminent et aristocratique de George III, Rex Britannia.

Il releva des yeux suspicieux vers son oncle, qui se contenta de rire et s'allongea.

– Comment as-tu réussi à la mettre là ?

– Tu te souviens l'autre jour, quand tu montrais à Jemmy comment jouer à pile ou face ? Il a renversé la chandelle qui a projeté de la cire brûlante partout.

– Oh.

Ian contempla sa pièce, puis gratta la cire du bout d'un ongle et la rangea dans sa bourse. Il s'étendit sur le sol et s'enroula dans les fourrures avec un soupir.

– Bonne nuit, oncle Jamie.

– Bonne nuit, Ian.

Tout au long de la journée, Jamie avait maîtrisé sa fatigue, lui serrant la bride comme à Gideon. À présent, il lâcha les rênes et se laissa porter, son corps se relaxant grâce au confort de sa couche.

Il songea avec cynisme que MacDonald allait être aux anges. À l'origine, il n'avait projeté que de se rendre dans un ou deux des villages cherokees les plus proches de la Ligne du traité afin d'y annoncer sa nouvelle charge. Il avait prévu d'y distribuer des présents modestes, tels que du whisky et du

tabac (emprunté à la hâte à Tom Christie qui en avait rapporté une barrique la dernière fois où il était allé acheter des semis à Cross Creek), et d'informer les Cherokees qu'ils pouvaient s'attendre à d'autres largesses lorsqu'il entreprendrait le voyage vers des communautés plus lointaines, à l'automne.

Il avait été reçu très cordialement dans les deux villages. Cependant, dans le second, Pigtown, il était tombé sur d'autres étrangers en visite : de jeunes hommes en quête d'épouses. Ils appartenaient à un groupe différent de Cherokees, appelé la tribu de l'Oiseau-des-neiges, dont le village principal se situait plus haut dans les montagnes.

L'un des jeunes hommes était le neveu d'Oiseau-qui-chante-le-matin, leur chef. Il l'avait convaincu de les accompagner, lui et ses amis, dans leur village. Jamie avait accepté. Ian et lui y avaient été royalement accueillis en qualité de représentants de Sa Majesté. Les membres de la tribu de l'Oiseau-des-neiges, qui n'avaient encore jamais vu un agent indien, étaient très sensibles à l'honneur qui leur était fait... et prompts à comprendre quels avantages en tirer.

Jamie estima qu'Oiseau était le genre d'homme avec qui on pouvait négocier... sur tous les plans.

Cela lui rappela tardivement Roger Mac et les nouveaux métayers. Ces derniers jours, il n'avait guère eu le temps d'y penser, mais il doutait qu'il y eut là matière à s'inquiéter. Roger Mac était compétent, même si sa voix brisée avait sapé un peu son assurance. Quant à Christie et Arch Bug...

Il ferma les yeux, la béatitude de la fatigue absolue l'envahissant et rendant décousu le flot de ses pensées.

Une journée encore, puis il reprendrait la route afin d'arriver à temps pour les foin. Ils pouvaient espérer malter une ou deux autres récoltes avant les grands froids. L'abattage... le temps était-il enfin venu de tuer cette maudite truie blanche ? Non... cette garce était incroyablement féconde. Quel genre de cochons sauvages avait le cran de s'accoupler avec elle ? Les dévorait-elle ensuite ? Cochon sauvage... jambons fumés... boudin noir...

Il semblait tout juste dans les premières strates du sommeil, quand il sentit une main se poser sur ses parties intimes. Propulsé hors de sa somnolence tel un saumon hors d'un loch, il agrippa les doigts de l'intrus et les serra fort. Un petit rire étouffé retentit.

Des doigts féminins s'agitèrent dans sa poigne, et une autre main vint lui tripoter l'entrejambe. Sa première idée fut que sa visiteuse ferait une excellente boulangère tant elle était douée pour le pétrissage.

D'autres pensées suivirent rapidement cette absurdité, et il tenta de saisir l'autre main. Elle l'évitait dans le noir, jouant avec lui, lui donnant des petits coups et le pinçant. Il chercha comment protester en cherokee, mais ne parvint à prononcer qu'une suite aléatoire de phrases en anglais et en gaélique, aucune ne convenant pour l'occasion.

Telle une anguille, la première main tentait de se libérer de son emprise.

Hésitant à lui broyer les doigts, il la lâcha provisoirement, mais parvint à s'emparer d'un poignet.

– Ian ! chuchota-t-il. Ian, tu es là ?

Dans le noir, il ne pouvait voir où dormait son neveu, ni même s'il était toujours dans la hutte. Il n'y avait pas de fenêtre, et la seule faible lueur provenait des braises agonisantes.

– Ian !

Il entendit un bruissement sur le sol, puis Rollo éternuer.

– Qu'y a-t-il, mon oncle ?

Jamie s'était adressé à lui en gaélique, Ian lui répondit dans la même langue. Il paraissait tranquille, ne semblant pas se réveiller à l'instant.

– Ian, il y a une femme dans mon lit !

– Il y en a deux, mon oncle. L'autre doit être assise à vos pieds, attendant son tour.

Ce morveux avait l'air de trouver ça drôle !

Décontenancé, Jamie faillit lâcher le poignet captif.

– Deux ! Mais pour qui elles me prennent ?

La fille rit de nouveau, se pencha et lui mordilla un sein.

– Bon Dieu !

Ian avait du mal à se retenir de rire.

– Euh... non, mon oncle, ce n'est pas pour lui qu'ils vous prennent, mais pour le roi. Pour ainsi dire, puisque vous êtes son agent. Ils honorent Sa Majesté en lui envoyant leurs femmes.

La seconde squaw avait soulevé sa couverture et lui caressait lentement la plante des pieds avec un doigt. Étant chatouilleux, il aurait hurlé si toute son attention n'avait été retenue par la première, qui le contraignait à une partie très peu digne de « laissez sortir le petit oiseau ».

– Ian, dis-leur quelque chose ! gémit-il entre ses dents.

Il se débattait de sa main libre tout en repoussant les doigts trop curieux occupés à caresser langoureusement son oreille. En même temps, il agitait les pieds pour décourager les attentions, de plus en plus audacieuses, de la seconde dame.

– Euh... que me faut-il leur dire exactement ?

La voix d'Ian chevrotait.

– Dis-leur que je suis très touché de l'honneur qu'elles me font, mais...
Argh !

L'intrusion d'une langue dans sa bouche, sentant fortement l'oignon et la bière, vint interrompre toutes dérobades diplomatiques.

Au milieu de la bataille qui s'ensuivit, Jamie comprit confusément qu'Ian avait perdu tout contrôle et se tordait de rire sur le sol. Assassiner son propre fils s'appelait un infanticide, mais quel était donc le terme quand on trucidait

son neveu ?

Dégageant sa bouche non sans mal, il parvint à articuler :

– Madame !

Il saisit les épaules de la squaw et la bascula de l'autre côté du sommier avec assez de force pour lui faire pousser un cri de surprise, ses jambes battant l'air. Seigneur, était-elle nue ?

Elle l'était. Toutes les deux. Sa vision s'accoutumant à la faible lumière, il distingua le reflet des braises sur des épaules, des seins et des cuisses rondes.

Il se redressa en position assise, protégeant sa vertu en se barricadant à toute vitesse derrière une montagne de fourrures et de couvertures.

– Arrêtez, toutes les deux ! lança-t-il en cherokee. Vous êtes belles, mais je ne peux pas coucher avec vous !

– Non ? dit l'une d'elles, interloquée.

– Pourquoi ? questionna l'autre.

– Parce que... parce que... j'ai prêté serment, improvisa-t-il. J'ai juré que... que...

Il chercha en vain le mot adéquat. Heureusement, Ian vola enfin à sa rescousse, débitant un flot de paroles en tsalagi, trop rapide pour que son compagnon les comprenne.

– Oooh ! fit une des filles, impressionnée.

Jamie perçut distinctement une vague appréhension dans l'air.

– Que leur as-tu raconté ?

– Que le Grand Esprit vous avait visité dans votre sommeil et vous avait ordonné de ne toucher à aucune femme avant d'avoir apporté des fusils à tous les Tsalagis.

– Avant de quoi ?

– C'est tout ce que j'ai pu trouver dans la précipitation, mon oncle, se défendit Ian.

Bien que terrifiante, il devait reconnaître que cette inspiration du moment avait porté ses fruits : les deux femmes ne l'importunaient plus. Elles étaient blotties l'une contre l'autre, échangeant des messes basses sur un ton craintif mêlé de respect.

– Soit, maugréa-t-il. Je suppose que cela aurait pu être pire.

Même s'il parvenait à convaincre la Couronne d'envoyer des fusils, les Tsalagis étaient très nombreux.

– Merci quand même, mon oncle !

La voix d'Ian était encore étranglée tant il se retenait de rire.

– Quoi encore ? demanda Jamie exaspéré.

– Une des squaws est en train de dire à l'autre qu'elle est déçue parce que vous êtes plutôt bien outillé. L'autre le prend avec plus de philosophie. Elle dit que vous auriez pu les engrosser et qu'elles risquaient de se retrouver avec

des enfants aux cheveux rouges.

– Et alors ? Qu'est-ce qu'elles ont contre les roux, ces deux-là ?

– Je ne sais pas très bien, mais j'ai cru comprendre qu'elles ne tenaient pas à avoir des petits marqués à vie de la sorte.

– Eh bien tant mieux ! Au moins, elles ne courent plus aucun danger. Mais pourquoi ne rentrent-elles pas chez elles à présent ?

– Il tombe des cordes, oncle Jamie.

En effet, les premières gouttes portées par le vent avaient cédé la place à une grosse averse qui martelait le toit et faisait grésiller les dernières braises placées sous l'orifice central.

– Vous ne voulez quand même pas qu'elles se trempent jusqu'aux os, mon oncle ? D'autre part, vous avez dit que vous ne coucherez pas avec elles, mais pas que vous vouliez qu'elles s'en aillent.

Il posa une question aux deux femmes, qui lui répondirent avec enthousiasme. Elles se levèrent avec la grâce de deux jeunes cygnes et grimpèrent de nouveau dans le lit, nues comme des vers. Se blottissant de chaque côté de lui, pressant leur corps chaud contre le sien, elles se mirent à le tripoter et à le caresser avec des murmures admiratifs, tout en évitant avec soin ses parties intimes.

Il ouvrit la bouche pour protester, puis la referma, ne trouvant absolument rien à dire dans aucune des langues qu'il connaissait.

Il demeura allongé sur le dos, raide comme un piquet, le souffle court. Son sexe bandait ignominieusement, ayant la ferme intention de rester dressé toute la nuit pour se venger de cette torture. Des ricanements lui parvenaient depuis la pile de fourrures sur le sol, ponctués de hoquets étouffés. Ce devait être la première fois qu'il entendait Ian vraiment rire depuis son retour.

Rassemblant tout son courage, il expira lentement et ferma les yeux, les mains croisées sur sa poitrine, les coudes serrés contre ses côtes.

15. Le supplice de la marée

Roger sortit sur la terrasse de River Run, épuisé mais content. Après trois jours d'un labeur exténuant, il avait retrouvé les nouveaux métayers éparpillés aux quatre coins de Cross Creek et de Campbellton, avait longuement discuté avec tous les chefs de famille, les avait équipés tant bien que mal pour le voyage avec des provisions, des couvertures et des chaussures, les avait tous regroupés en un même lieu, en dépit de leur tendance à paniquer et à s'égarer. Ils partiraient le lendemain matin pour Fraser's Ridge. Ce n'était pas trop tôt.

Il contempla avec satisfaction les prés qui s'étendaient au-delà des écuries de Jocasta Cameron Innes. Ils étaient installés là-bas dans un campement de fortune. Vingt-deux familles, soit soixante-seize personnes au total, plus quatre mules, deux poneys, quatorze chiens, trois cochons et Dieu seul savait combien de poulets, chatons et oiseaux de compagnie enfermés dans des cages. Il avait inscrit tous les noms sur une feuille de papier (à l'exception des animaux) écornée et froissée dans sa poche. Celle-ci contenait d'autres listes, griffonnées, raturées et corrigées au point d'être pratiquement illisibles. Il se sentait tel un Deutéronome ambulant. Il avait à présent grand besoin d'un remontant.

Heureusement pour lui, Duncan Innes, l'époux de Jocasta, venait de rentrer lui aussi de sa rude journée de travail et était assis sur la terrasse en compagnie d'une carafe en cristal taillé où luisait un superbe liquide ambré.

Duncan l'accueillit avec effusion, le priant de le rejoindre dans un des fauteuils en osier.

– Comment ça va, a charaid ? Tu prendras bien un petit quelque chose ?

– Volontiers, merci.

Il se laissa tomber dans un siège, qui grinça sous son poids, et accepta le verre que lui tendait Duncan.

– *Slàinte !*

Il le vida d'un trait. Le whisky chatouilla les cicatrices dans sa gorge et le fit tousser, puis l'alcool sembla dégager ses voies respiratoires, si bien que l'impression vague mais constante d'étouffer disparût peu à peu.

De la tête, Duncan désigna le pré au-dessus duquel la fumée des feux de camp restait suspendue dans un halo doré.

– Ils sont prêts pour le départ ?

– Plus prêts qu'ils ne le seront jamais, les pauvres, répondit Roger avec un élan de compassion.

Duncan le regarda, surpris.

– Ils sont comme des poissons hors de l'eau, expliqua Roger.

Il tendit son verre que Duncan offrait de remplir avant d'ajouter :

– Les femmes sont terrifiées. Les hommes aussi, mais ils le cachent mieux. On croirait que je les emmène comme esclaves sur une plantation de canne à sucre.

Duncan sourit.

– Ou que tu vas les vendre à Rome pour nettoyer le popotin du Pape. Je suis sûr qu'avant d'embarquer, la plupart d'entre eux n'avaient jamais approché un catholique. À voir leur nez pincé, c'est à croire qu'on sent mauvais. Ils ne boivent même pas une goutte d'alcool, n'est-ce pas ?

– Uniquement pour des raisons médicales et encore, il faut vraiment qu'ils soient à l'article de la mort.

Roger avala lentement une gorgée du divin nectar et ferma les yeux, savourant la sensation du whisky s'enroulant dans sa poitrine tel un chat ronronnant.

– Vous avez déjà rencontré Hiram ? Hiram Crombie, le meneur de la bande.

Les épaisses moustaches de Duncan frémissent.

– Le petit pète-sec avec un balai dans le cul ? Oui, j'ai déjà eu cet honneur. Il dînera avec nous ce soir. Tu ferais mieux de boire encore un petit coup, tu en auras besoin.

– Ce n'est pas de refus, dit Roger en tendant de nouveau son verre. Le fait est qu'ils ne sont pas franchement hédonistes. On les croirait tous des covenantaires^[2] endurcis. Des « élus coincés ».

Duncan partit d'un grand éclat de rire.

– Au moins, ce n'est plus comme à l'époque de mon grand-père. Dieu soit loué !

Il leva les yeux au ciel, puis saisit encore la carafe.

– Votre grand-père était un covenantaire ?

Duncan remplit leurs deux verres tout en répondant :

– Oui. Cette sacrée vieille ordure ! Cela dit, il avait des circonstances atténuantes. Sa sœur a subi le supplice de la marée.

– Elle a quoi... Oh merde !

Roger se mordit la langue, mais il était trop intrigué pour faire des manières.

– Vous voulez dire qu'on l'a noyée ?

Duncan acquiesça, le regard rivé au fond de son verre, puis il avala une grande gorgée qu'il garda en bouche un moment avant de déglutir.

– Margaret, c'était son nom. Elle avait dix-huit ans. Son père et son frère, c'est-à-dire mon grand-père, avaient pris la fuite après la bataille de Dunbar, se réfugiant dans la montagne. Quand les troupes sont venues les chercher, elle a refusé de révéler leur cachette, jurant sur la Bible toujours à portée de sa

main qu'elle ne dirait rien. Ils ont essayé de la faire se parjurer, mais pas moyen. Dans cette branche de ma famille, les femmes sont plus têtues que des pierres. Rien ne peut les ébranler. Ils l'ont donc conduite au rivage, avec une autre vieille covenantaire du village, les ont dévêtues et les ont ligotées à des pieux plantés dans le sable à marée basse. Puis, tout le monde rassemblé sur la plage a attendu que l'eau monte. La vieille a été engloutie la première. Ils l'avaient attachée : plus loin, sans doute pour donner une chance à Margaret de changer d'avis en voyant l'autre mourir.

Il fit une pause, secouant la tête.

C'était mal la connaître. L'eau est montée, montée. Elle a craché, puis a disparu sous l'eau. Quand la marée est redescendue, ses cheveux dénoués lui collaient au visage, cachant ses traits comme un masque d'algues. Ma mère a tout vu. Elle n'avait que sept ans, mais n'a jamais oublié. Elle m'a raconté qu'après la première vague, Margaret avait eu le temps de prendre trois respirations ; puis une autre vague, trois respirations, puis une autre... Après quoi, on ne vit plus que sa chevelure flottant à la surface.

Il leva son verre un peu plus haut, et Roger en fit autant, presque malgré lui.

– Mon Dieu, soupira-t-il.

Le whisky brûla de nouveau sa gorge, et il prit une grande inspiration, remerciant le ciel pour le don de l'air. Trois respirations... C'était du pur malt provenant de l'île d'Islay, son riche arôme fumé fleurant l'iode et le varech.

– Qu'elle repose en paix, dit-il d'une voix rauque.

Duncan hocha la tête, avant de se resservir.

– Je suppose qu'elle l'a bien mérité. Sauf qu'eux (il indiqua le pré du menton) diraient probablement qu'elle n'y était pour rien. Dieu l'a choisie pour être sauvée, comme il a choisi les Anglais pour être damnés, aussi simple que ça.

La lumière baissait, et les feux s'allumaient un à un dans le pré, de l'autre côté des écuries. Roger pouvait sentir l'odeur de leur fumée, accueillante, mais amplifiant néanmoins la brûlure dans sa gorge.

– Pour ma part, reprit Duncan, songeur, je n'ai jamais connu de cause méritant qu'on lui sacrifie sa vie.

Il esquaissa un de ses rares sourires.

–... mais mon grand-père dirait sûrement que c'est que j'ai été choisi pour être damné. « Par le décret de Dieu, pour la manifestation de sa gloire, certains hommes et certains anges sont prédestinés à la vie éternelle ; et d'autres préordonnés à la mort éternelle. » Il répétait cela chaque fois que quelqu'un évoquait la mort de Margaret.

Roger reconnut un passage de la Confession de Westminster^[3]. À quelle date avait-elle été rédigée, 1646 ? 1647 ? Une génération, ou deux, avant le grand-père de Duncan.

– Il était sans doute plus facile pour lui de se dire que sa mort était la volonté de Dieu et qu'il n'en était pas responsable. Vous-même, vous n'y croyez donc pas ? Je veux parler de la prédestination ?

Roger était sincèrement curieux. Les presbytériens de son époque continuaient de soutenir la doctrine de la prédestination mais, se montrant un peu plus flexibles, tendaient à mettre la notion de damnation prédestinée en sourdine et à ne plus considérer le moindre détail de la vie comme étant écrit à l'avance. Lui-même ? Il n'en savait rien.

Duncan haussa les épaules, celle de droite se soulevant plus haut et le faisant paraître tout tordu.

– Dieu seul sait ! répondit-il en riant.

Il vida son verre avant de reprendre :

– Non, en vérité, je ne sais pas. Mais je n'irais jamais l'admettre devant Hiram Crombie, ni devant ce Christie là-bas.

Roger suivit son regard. Dans le pré, deux hommes approchaient, marchant côte à côte en direction de la maison. La haute silhouette voûtée d'Arch Bug était facile à reconnaître, tout comme celle de Tom Christie, plus petite et trapue. Même de loin, il paraissait pugnace. Il effectuait des gestes secs, ayant l'air de débattre âprement avec Arch.

– Parfois, ça se chamaillait dur sur la question à Ardsmuir, se souvint Duncan. Les catholiques n'appréciaient pas vraiment qu'on leur dise qu'ils étaient damnés. Christie et sa petite bande prenaient un malin plaisir à le leur répéter.

Il réprima un petit rire. Roger se demanda soudain combien de verres de whisky il avait sifflés avant de venir sur la terrasse. Il n'avait jamais vu le vieil homme aussi jovial.

– Mac Dubh y a mis un terme une fois pour toutes quand il nous a tous initiés à la franc-maçonnerie. Mais avant qu'il en arrive là, plusieurs hommes ont failli y laisser leur peau.

Il inclina la carafe en direction de Roger, l'interrogeant du regard. Devant la perspective d'un dîner avec Tom Christie et Hiram Crombie, Roger accepta.

Quand Duncan se pencha pour remplir son verre, un dernier rayon de soleil illumina son visage buriné. Roger aperçut une fine ligne blanche traversant sa lèvre supérieure, à peine visible sous les poils, et comprit alors pourquoi le mari de Jocasta portait une longue moustache, habitude peu courante en ces temps où la plupart des hommes étaient rasés de près.

Il n'aurait sans doute rien dit sans le whisky et l'étrange complicité entre eux, deux protestants, étroitement liés à des catholiques et n'en revenant pas de leur sort ; deux hommes que les hasards malheureux de la vie avaient laissés livrés à eux-mêmes, et qui se retrouvaient à présent chefs de famille, tenant le destin d'autres individus entre leurs mains.

– Non, ce n'est rien. Juste un frisson passager.

Il sourit et accepta un autre doigt d'alcool pour faire passer son trouble. Il sentait sa peau se hérissier. « Et s'il y en avait un autre... comme nous ? »

Il y en avait eu, il le savait déjà. Sa propre ancêtre, Geillis, en était une. L'homme dont Claire avait retrouvé le crâne, avec ses plombages dentaires, en était un autre. Mais si Duncan en avait rencontré un troisième, dans un village isolé des Highlands, un demi-siècle plus tôt ?

« Mon Dieu. Cela se produit-il souvent ? Et que leur arrive-t-il ? »

Avant qu'ils n'aient eu le temps d'arriver au fond de la carafe, il entendit des pas derrière lui, accompagnés d'un bruissement de soie.

– Madame Cameron.

Il se leva, la tête lui tournant un peu, et baisa la main de son hôtesse.

Les longs doigts sensibles de cette dernière effleurèrent son visage, comme elle le faisait toujours, confirmant son identité.

– Ah, te voici, Jo ! Tu as passé une bonne journée avec le petit ?

Duncan se leva à son tour péniblement, handicapé par le whisky et son bras unique, mais Ulysse, le majordome, s'était matérialisé hors de nulle part juste à temps pour pousser un fauteuil en osier derrière sa maîtresse. Elle s'y assit sans même tendre une main en arrière pour s'assurer de la présence du siège, sachant déjà qu'il serait là.

Roger observa le majordome avec intérêt, se demandant qui Jocasta avait soudoyé pour le récupérer. Accusé, probablement à raison, d'avoir assassiné un officier de la marine britannique sur la plantation, Ulysse avait été contraint de fuir la colonie.

Mais alors que le décès du lieutenant Wolff n'avait pas été considéré comme une grande perte par ses supérieurs, Jocasta ne pouvait se passer de son majordome. Certes, l'argent ne pouvait pas tout faire, mais Roger était prêt à parier que M^{me} Cameron n'avait encore jamais eu à affronter un obstacle qu'elle n'avait su surmonter avec une enveloppe, des relations politiques ou de la ruse.

Elle sourit et tendit la main vers son mari.

– Oui, comme je me suis amusée à l'exhiber devant tout le monde ! Nous avons passé un merveilleux déjeuner avec la vieille M^{me} Forbes et sa fille. Le petit nous a chanté une chanson et les a toutes charmées. M^{me} Forbes avait également invité les filles Montgomery, ainsi que M^{lle} Ogilvie, et nous avons mangé des côtelettes d'agneau avec de la sauce à la framboise et des beignets de pommes et... oh, c'est vous, monsieur Christie ? Venez donc vous joindre à nous !

Elle haussa légèrement la voix et fixa un point par-dessus la tête de Roger.

– Madame Cameron. Votre serviteur.

Christie grimpa les marches qui menaient à la terrasse et fit une élégante révérence, non moins consciencieuse du fait qu'elle s'adressait à une aveugle. Arch Bug le suivit et s'inclina au-dessus de la main de Jocasta avec un

aimable roucoulement.

On fit sortir d'autres fauteuils, des chandelles, une seconde carafe de whisky et un plat d'amuse-gueules préparés comme par magie. En un tour de main, la terrasse fut transformée en salle de réception, écho plus distingué des festivités un peu tendues qui se tenaient plus bas dans les prés. On entendait de la musique au loin, le son métallique d'un pipeau jouant une gigue.

Roger se détendit, savourant cette brève sensation de détente et d'irresponsabilité. Pour ce soir du moins, il n'avait pas à s'inquiéter. Tout le monde était rassemblé, en sécurité, nourri et paré pour le départ du lendemain.

Il n'avait même pas à se soucier de faire la conversation ; Tom Christie et Jocasta discutaient avec enthousiasme de la scène littéraire d'Édimbourg et d'un livre dont il n'avait jamais entendu parler ; Duncan, lui, semblait sur le point de glisser de son fauteuil d'un instant à l'autre, se réveillant de temps en temps pour placer une observation ; quant à ce vieil Arch... Tiens ; où était-il donc ? Ah, là-bas, reparti vers le pré, s'étant sans doute souvenu d'une instruction de dernière minute qu'il avait oublié de donner à quelqu'un.

Il bénit Jamie Fraser d'avoir envoyé Arch et Tom avec lui. À eux deux, ils l'avaient sauvé de nombreuses gaffes, avaient géré des milliers de détails utiles et atténué les peurs des nouveaux métayers concernant ce nouveau bond dans l'inconnu.

Il inspira une grande goulée d'air parfumé de l'odeur des feux de bois et de la viande grillée, et se souvint alors d'un autre petit détail dont le bien-être dépendait encore de sa seule responsabilité.

Il s'excusa et rentra dans la maison. Il trouva Jem au sous-sol dans la cuisine principale, confortablement installé sur un banc à haut dossier, s'empiffrant de pouding arrosé de beurre fondu et de sirop d'érable. Il s'assit à ses côtés.

– Ne me dis pas que c'est ton dîner, ça ?

L'enfant hocha la tête avec vigueur.

– T'en veux, papa ?

Jem lui tendit une cuillère dégoulinante, et Roger se pencha très vite pour avaler son contenu avant qu'il ne tombe sur la table. Le gâteau était délicieux, le sucre et la crème réveillant la langue.

– Mmm... On n'en parlera pas à maman et à grand-mère, d'accord ? Elles ont cette étrange obsession pour la viande et les légumes.

Jem acquiesça et lui offrit une autre cuillerée. Ils finirent le bol ensemble dans un silence complice, après quoi l'enfant grimpa sur ses genoux, frottant son visage poisseux contre sa chemise, et s'endormit.

Les domestiques allaient et venaient dans la pièce, leur adressant des sourires au passage. Roger sentit qu'il devait se lever. Le dîner serait bientôt servi... il voyait des plats de canard et de mouton rôtis savamment présentés, de grandes contenant des montagnes de riz floconneux et fumant recouvertes

de sauce, et un immense saladier plein de légumes verts que l'on était en train d'assaisonner avec du vinaigre.

Cependant, rempli de whisky, de pouding et de contentement, il traînait la patte, repoussant sans cesse le moment de se séparer de Jem et de mettre un terme à ce bonheur paisible de tenir son enfant endormi dans ses bras.

– Monsieur Roger ? dit une voix douce. Je le prends, vous voulez bien ?

Il s'arracha à la contemplation des miettes de gâteau dans les cheveux de son fils pour découvrir Phaedre, la camériste de Jocasta, accroupie devant lui, les bras tendus.

– Je vais le baigner et le mettre au lit, monsieur. L'ovale de son visage était aussi doux que sa voix.

– Oui, merci.

Roger se leva avec précaution, tenant toujours Jem contre lui.

– Il est lourd, je vais le porter.

Il suivit l'esclave dans l'escalier étroit de la cuisine, admirant, d'une manière purement esthétique et abstraite, son port gracieux. Quel âge avait-elle ? Vingt, vingt-deux ans ? Jocasta l'autoriserait-elle à se marier ? Elle devait sûrement avoir des admirateurs. Mais il savait à quel point elle était, elle aussi, précieuse à sa maîtresse, la suivant partout comme son ombre. Il voyait mal la possibilité pour elle de concilier une telle dévotion avec une maison et une famille.

Au sommet des marches, elle se tourna pour lui prendre Jem. Il abandonna sa charge inerte à contrecœur, mais aussi avec un léger soulagement. Dans le sous-sol, la chaleur était étouffante, et sa chemise était trempée là où l'enfant s'était appuyé contre lui.

Il s'apprêtait à s'en aller quand Phaedre le rappela :

– Monsieur Roger ?

Elle semblait hésitante, lui lançant des regards fuyants sous la courbe blanche de son fichu.

– Oui ?

Des pas résonnèrent dans l'escalier, et il se plaqua contre le mur pour faire de la place à Oscar qui montait quatre à quatre avec un plat vide sous le bras, se rendant sans doute dans la cuisine extérieure où l'on faisait frire le poisson. En passant, il sourit à Roger et envoya un baiser à Phaedre, qui pinça les lèvres.

Elle fit un petit geste discret du menton, et Roger la suivit dans le couloir, loin du remue-ménage des cuisines. S'arrêtant devant la porte qui donnait sur les écuries, elle jeta un œil alentour pour s'assurer de n'être entendue par personne.

– Je ne devrais peut-être pas vous le dire, monsieur... c'est peut-être rien du tout. Mais je crois que je dois vous le dire quand même.

Il l'encouragea d'un hochement de tête et écarta ses mèches moites de son

visage. Heureusement, la porte était entrouverte, laissant filtrer un courant d'air.

– Ce matin, monsieur, on est allés en ville, à l'entrepôt de M. Benjamin, vous savez ? Celui près de la rivière.

Il acquiesça de nouveau. Elle s'humecta les lèvres.

– Le petit maître Jem, il avait des fourmis dans les pattes et courait partout pendant que madame parlait avec M. Benjamin. Moi, je l'ai suivi, pour être sûre qu'il ne lui arriverait pas d'histoires. C'est pourquoi j'étais avec lui quand l'homme est entré.

– Quel homme ?

– Je ne sais pas, monsieur. Il était grand, aussi grand que vous. Les cheveux clairs. Il ne portait pas de perruque, mais c'était un gentleman malgré tout.

À ces paroles, Roger en déduisit qu'il était bien habillé.

– Et ?

– Il a regardé autour de lui, a vu M. Benjamin qui causait avec M'Jo et s'est mis sur le côté, comme s'il ne voulait pas qu'on le remarque. Puis il a aperçu M. Jem et a fait une drôle de tête.

Elle serra Jem un peu plus fort.

– Je n'ai pas du tout aimé son air, pour vous le dire en vrai. Je l'ai vu qui marchait vers M. Jem et je me suis dépêchée d'aller prendre votre fils dans mes bras, tout comme maintenant. L'homme a semblé surpris, puis a tiré une mine comme s'il pensait à quelque chose de rigolo. Il a souri à M. Jem et lui a demandé qui était son papa.

Elle tapota le dos de l'enfant en lui souriant.

– En ville, les gens lui posent tout le temps cette question, monsieur. Et il répond toujours fièrement que son papa, c'est Roger MacKenzie. Cet homme, il s'est mis à rire et il a ébouriffé les cheveux du petit. Ils font tous ça, faut dire qu'il a de si jolis cheveux. Puis il a lancé : « C'est bien vrai, ça, mon p'tit gars ? Tu en es sûr ? »

Phaadre était une imitatrice née. Elle singeait l'accent irlandais à la perfection. Roger en eut froid dans le dos.

– Que s'est-il passé ensuite ? poursuivit-il. Qu'a-t-il fait ?

Malgré lui, il regarda dehors, cherchant un danger dans la nuit.

– Il a rien fait, monsieur. Mais il a observé M. Jem sous le nez, puis moi, et il a souri, sous mon nez ! Je n'ai pas du tout aimé ce sourire, monsieur, pour vous le dire en vrai. Puis, j'ai entendu M. Benjamin derrière moi demandant au monsieur s'il voulait quelque chose. L'homme a tout de suite tourné les talons, et il a filé, comme ça !

Elle serra Jemmy d'un bras et fit claquer les doigts de son autre main.

– Je vois, dit Roger.

Soudain, le pouding forma une masse solide dans son estomac, plus lourde que du plomb.

– Vous avez parlé de cet homme à votre maîtresse ? poursuivit-il.

Elle prit un air solennel.

– Non, monsieur. C'est qu'il n'avait rien fait de mal, comme je vous l'ai raconté. Mais ça m'a perturbée. Ça m'a travaillée pendant tout le chemin du retour, puis je me suis dit que je ferais mieux de vous en causer, monsieur, si j'en avais l'occasion.

– Vous avez bien fait. Merci, Phaedre.

Il résista à l'envie de lui reprendre Jemmy pour le serrer contre lui.

– Ça vous ennuerait... une fois que vous l'aurez couché, de rester auprès de lui ? Jusqu'à ce que je revienne. Je dirais à votre maîtresse que je vous ai prié de demeurer là.

Il lut dans ses yeux noirs qu'elle l'avait très bien compris. Elle acquiesça.

– Oui, monsieur. Avec moi, il ne risquera rien.

Elle esquissa une révérence et monta l'escalier qui menait à la chambre qu'elle partageait avec Jemmy, fredonnant une berceuse douce et rythmée.

Il inspira lentement, luttant contre l'envie de courir aux écuries, de sauter sur le premier cheval et de galoper jusqu'à Cross Creek pour y passer toutes les maisons au peigne fin jusqu'à ce qu'il ait débusqué Stephen Bonnet.

– Et après ? pensa-t-il à voix haute.

Il serra les poings d'instinct, sachant bien ce qu'il ferait, même si son esprit reconnaissait la futilité d'une telle entreprise.

Il refoula sa rage et son impuissance, les vestiges de whisky battant dans ses veines et ses tempes. Il franchit la porte et se retrouva dans la nuit. De ce côté-ci de la maison, on ne pouvait voir les prés, mais il sentait toujours la fumée des feux de camp et distinguait vaguement une mélodie flottant dans l'air.

Il avait toujours su que Stephen Bonnet réapparaîtrait un jour. Plus loin sur la pelouse, le mausolée blanc d'Hector Cameron formait une tache pâle dans le noir. À l'intérieur, caché dans le cercueil qui attendait l'épouse d'Hector, Jocasta, se trouvait une fortune en or jacobite, le secret bien gardé de River Run.

Roger percevait ses os à l'étroit dans sa chair, dévorés par le désir de traquer et de tuer l'homme qui avait violé sa femme, menacé sa famille. Mais soixante-seize personnes dépendaient de lui... non, soixante-dix-sept. Sa soif de vengeance luttait âprement contre son sens des responsabilités... et, de très mauvaise grâce, il finit par capituler.

Il s'efforça de se calmer, sentant sa cicatrice due au nœud de la corde lui serrer la gorge. Non. Il devait rentrer à Fraser's Ridge, assurer la sécurité des voyageurs. L'idée de les voir partir avec Arch et Tom pendant qu'il restait pour rechercher Bonnet était tentante. Mais on lui avait confié

personnellement cette mission, et il ne pouvait l'abandonner pour se lancer dans une quête longue et privée, et probablement vaine.

Il ne pouvait pas non plus laisser Jem sans protection.

Toutefois, il devait en parler à Duncan. On pouvait lui faire confiance pour adopter les mesures nécessaires à la sécurité de River Run, prévenir les autorités de Cross Creek et mener l'enquête.

Quant à Jem, il l'installerait sur la selle devant lui, ne le quitterait pas des yeux jusqu'à ce qu'ils aient rejoint leur refuge dans les montagnes.

– « Qui est ton papa » ? marmonna-t-il.

Une nouvelle vague de rage l'envahit.

– C'est moi, son papa, fils de pute !

TROISIÈME PARTIE

Il y a une saison pour tout



16. Le mot juste

Août 1773

– Tu souris toute seule, me chuchota Jamie à l’oreille. C’était pas mal, non ?

Je tournai la tête et ouvris les yeux, me retrouvant au niveau de sa bouche, qui souriait elle aussi. Je suivis le contour de ses lèvres du bout d’un doigt.

Oui, pas mal. Tu fais exprès d’être modeste, ou bien cette litote vise à m’extirper des louanges extatiques ?

Son sourire s’élargit encore, et il mordilla mon doigt.

– Oh, c’est de la pure modestie, m’assura-t-il. Si je voulais te rendre extatique, je ne m’y prendrais pas avec des mots ; n’est-ce pas ?

Une main descendit le long de mon dos en guise d’illustration.

Cela dit, les mots aident, tu sais.

– Vraiment ?

– Oui, à l’instant même, j’essayais de classer par ordre de sincérité « je t’aime », « je te veux », « je te vénère » et « j’ai besoin de la sentir en toi ».

– J’ai dit ça, moi ?

Il paraissait un peu surpris.

Oui, tu ne t’es pas écouté ?

– Non. Mais je pensais tout ce que j’ai dit.

Sa main se referma sur une de mes fesses, la soupesant.

– Je le pense toujours, d’ailleurs.

– Quoi, même la dernière phrase ?

Je ris tout en frottant doucement mon front contre son torse velu. Il posa son menton sur le sommet de mon crâne, et me serra contre lui.

– Oh que oui ! Bon, c’est vrai que j’aurais besoin de me ravitailler et de me reposer un peu avant de remettre ça, mais l’intention y est. Dieu que tu as un beau derrière dodu ! Rien que de le voir, j’ai envie d’y replonger tout de suite. Tu as de la chance d’être mariée à un vieillard décrépi, *Sassenach*, autrement, tu serais déjà à quatre pattes les fesses en l’air.

Il sentait délicieusement bon la poussière, la sueur sèche et le musc entêtant de l’homme qui vient d’assouvir son désir.

– Ça fait plaisir de sentir que tu m’as regrettée. Toi aussi, tu m’as manqué.

Ma bouche était à quelques centimètres de son aisselle. Mon souffle le chatouilla, et il s’ébroua tel un cheval qui chasse une mouche. Il se déplaça un peu, me tournant de sorte que ma tête repose dans le creux de son épaule.

Nous soupîrâmes d'aise à l'unisson.

En tout cas, la maison tient toujours debout, dit-il au bout d'un moment.

C'était la fin de l'après-midi, et les fenêtres étaient ouvertes. Le soleil bas derrière les arbres projetait des ombres dansantes sur les murs et les draps, si bien que nous avions l'impression de flotter dans une tonnelle de feuilles frémissantes.

– La maison tient toujours debout, confirmai-je. L'orge est pratiquement rentrée, et personne n'est mort.

Maintenant que nous en avons terminé avec la chose la plus importante, il était prêt pour entendre ce qui s'était passé à Fraser's Ridge en son absence.

Bien évidemment, le petit hic ne lui échappa pas.

– « Pratiquement » rentrée ? Comment cela se fait-il ? Je sais bien qu'il a plu, mais elle aurait dû être rentrée il y a une semaine.

– Ce n'est pas à cause de la pluie mais des sauterelles.

J'en frissonnais encore. Un nuage de ces satanées bestioles aux gros yeux ronds avait fondu sur nous dans un vrombissement infernal juste à la fin de la moisson d'orge. Me rendant dans mon potager, j'avais découvert mes chers légumes recouverts de corps anguleux armés de pattes griffues et coupantes, mes laitues et mes choux rongés jusqu'à n'être plus que des moignons déchiquetés et la belle-de-jour qui recouvrait la palissade pendant en lambeaux.

– J'ai couru prévenir M^{me} Bug et Brianna, et nous les avons chassées à coups de balai. Elles se sont envolées en chœur, ont traversé le bois en direction du champ de l'autre côté de Green Spring et se sont installées dans l'orge. On les entendait se goinfrer à des kilomètres à la ronde. On aurait dit des géants piétinant du riz.

La peau de mes épaules se hérissa. L'air absent, Jamie les caressa de ses mains chaudes.

– Mmhm. C'est le seul champ qu'elles ont attaqué ?

– Oui. On y a mis le feu. Elles ont toutes grillé vives. Il sursauta et me regarda.

– Quoi ? Qui a eu cette idée ?

– Moi.

Je n'étais pas peu fière. Rétrospectivement, cela me paraissait encore la solution la plus sensée. D'autres récoltes avaient été en danger, non seulement des champs d'orge, mais aussi de maïs en pleine maturation, de blé, de pommes de terre et de foin, sans parler des potagers qui assuraient la subsistance de la plupart des familles.

En fait, ma décision avait été avant tout une réaction de fureur, de vengeance pure et simple pour avoir détruit mon carré de légumes. J'aurais volontiers arraché une à une les ailes de chaque insecte avant de piétiner leurs restes. Cela étant impossible, les brûler avait été presque aussi gratifiant.

Elles s'étaient rabattues sur le champ de Murdo Lindsay. Plutôt long à la détente, celui-ci n'avait pas eu le temps de réagir quand je lui avais annoncé ma décision de brûler son orge. Il était resté sur le seuil de sa cabane, la bouche grande ouverte, quand Brianna, Lizzie, M^{me} Bug et moi-même nous étions postées aux quatre coins de son lopin avec des brassées de fagots, les avions allumés à l'aide de torches, puis les avions lancés de toutes nos forces dans la mer d'épis bien mûrs.

Les tiges sèches avaient grésillé, puis le feu s'était propagé en rugissant. Déroutées par la chaleur et la fumée d'une douzaine de foyers simultanés, les sauterelles avaient bondi dans tous les sens telles des étincelles, leurs ailes s'embrasant, puis elles avaient disparu dans l'immense colonne de fumée et les tourbillons de cendres.

Et il a fallu que Roger arrive à ce moment-là avec les nouveaux métayers.

Je me retins de rire de cet événement fâcheux.

– Les pauvres ! La nuit commençait à tomber. Ils se tenaient tous là, à la lisière du bois, avec leurs balluchons et leurs enfants, contemplant médusés le brasier, pendant que nous dansions en rond, pieds nus, nos jupes retroussées, hurlant comme des guenons et couvertes de suie.

Jamie se couvrit les yeux des deux mains, imaginant la scène.

– Oh, mon Dieu ! Ils ont dû croire que Roger Mac les avait conduits droit en enfer ou à un sabbat de sorcières ! Un fou rire coupable me gonflait les côtes.

– Oh, Jamie, si tu avais vu leur tête !

N'y tenant plus, j'enfouis mon visage dans sa poitrine. Nous rîmes de bon cœur un long moment, en étouffant les bruits de nos voix. Une fois ressaisie, j'expliquai :

– J'ai fait de mon mieux pour les accueillir. Nous leur avons donné à dîner, puis nous leur avons trouvé où dormir. J'en ai installé autant que je pouvais dans la maison, et on a réparti les autres dans la cabane de Brianna, l'écurie et la grange. Quand je suis redescendue tard dans la nuit – après toutes ces excitations, je ne pouvais pas dormir – j'en ai trouvé une douzaine qui priaient dans la cuisine. Ils se tenaient en cercle près de la cheminée, les mains jointes et les têtes baissées avec révérence.

En m'entendant entrer dans la pièce, tous les visages s'étaient tournés vers moi, leurs traits émaciés et hagards faisant ressortir le blanc de leurs yeux. Ils m'avaient fixée dans un silence de mort. L'une des femmes avait lâché la main de son mari et glissé la sienne sous son vieux tablier rapiécé. On aurait pu penser qu'elle cherchait une arme, et peut-être était-ce le cas, mais j'étais presque certaine que c'était pour faire le signe des cornes.

Je m'étais déjà rendu compte que la plupart ne parlaient pas l'anglais. Je leur avais demandé dans mon gaélique hésitant s'ils avaient besoin de quelque chose. Ils avaient continué à me dévisager comme une bête à deux têtes, puis, au bout d'un moment, l'un d'eux, un homme ratatiné aux lèvres fortes, avait

répondu non d'un simple signe à peine perceptible.

– Ils se sont replongés dans leurs prières et je suis remontée toute penaude dans ma chambre.

– Tu es descendue en chemise ?

– Eh bien... oui. Je ne m'attendais pas à trouver quelqu'un debout à cette heure de la nuit.

– Mmhm...

Ses doigts effleurèrent mes seins. Je devinais exactement ce à quoi il pensait. Ma chemise de nuit d'été était en lin fin et élimé et, oui, bon d'accord, à contre-jour, elle était un peu transparente. Mais la cuisine avait été plongée dans la pénombre, éclairée uniquement par les braises du foyer.

– Je suppose que tu ne portais même pas un bonnet de nuit, *Sassenach* ?

Songeur, il passa une main dans mes cheveux. Je les avais dénoués avant de me coucher, et ils pointaient dans toutes les directions, me donnant des airs de Gorgone.

– Bien sûr que non. Mais je m'étais fait une tresse, tout ce qu'il y a de plus convenable !

– Oh, je n'en doute pas...

Enfouissant ses doigts dans la masse folle de ma chevelure, il prit ma tête entre ses mains et m'embrassa. Ses lèvres étaient gercées par le vent et le soleil, mais agréablement douces. Il ne s'était pas rasé depuis son départ, et sa barbe courte et frisée était soyeuse.

– Et à présent, ils sont tous installés, je suppose ?

Ses lèvres baisèrent ma joue, puis se posèrent sur mon oreille, titillant mon lobe.

– Ah. Oh. Oui. Arch Bug les a emmenés le lendemain matin. Il les a répartis dans différentes familles un peu partout dans Fraser's Ridge. Ils sont déjà au travail, à...

Le fil de ma pensée fut momentanément interrompu, et je m'agrippai par réflexe à un des pectoraux de Jamie.

– Au fait, tu as bien dit à Murdo que je le dédommagerai ? Pour son champ.

– Oui, naturellement.

Je dus faire un effort pour me concentrer, puis me mis à rire.

– Il m'a dévisagée sans comprendre, l'air hébété, et a répondu : « Oh, bien sûr, comme monsieur voudra. » Je crois qu'il n'a jamais compris pourquoi j'avais incendié son champ. Il a dû penser qu'une lubie m'avait prise, comme ça.

Jamie rit à son tour, une sensation très étrange dans la mesure où il tenait toujours mon lobe entre ses dents. Sa barbe me chatouillait la nuque, et sa peau chaude et ferme tremblait sous ma paume.

– Et les Indiens ? demandai-je. Comment t'en es-tu sorti avec les Cherokees ?

– Bien.

Il bougea soudain et roula sur moi. Il était très grand et très chaud, dégageant une forte odeur épicée de désir. Les ombres feuillues s'agitaient sur son visage et ses épaules, diaprant les draps et la blancheur de mes cuisses, grandes ouvertes.

– C'est fou ce que tu me plais, *Sassenach*, murmura-t-il dans mon oreille. Je te vois d'ici, à demi nue dans ta chemise de nuit, tes cheveux dénoués s'enroulant autour de tes seins... Je t'aime, je te vénè...

– Qu'est-ce que tu disais à propos de te ravitailler et de te reposer ?

Ses mains se réchauffaient sous moi, serrant mes fesses, les pétrissant, son souffle chaud balayant ma gorge.

– J'ai besoin de la sentir en...

– Mais...

– Maintenant, *Sassenach*.

Il se redressa brusquement, s'agenouillant devant moi sur le lit. Il avait un léger sourire aux lèvres, mais ses yeux bleu nuit étaient ardents. Il glissa une main sous ses lourdes bourses, son pouce caressant lentement son membre exigeant.

– Retourne-toi et mets-toi à quatre pattes, a nighean. Maintenant.

17. Les limites du pouvoir

James Fraser, esquire

Fraser's Ridge

À l'attention de lord John Grey

Plantation de Mount Josiah

14 août 1773

Milord,

Je vous écris pour vous informer de ma nouvelle charge, à savoir celle d'agent indien de la Couronne, affecté au Bureau du Sud sous la direction de John Stuart.

J'étais assez partagé sur l'offre qui m'avait été faite, mais la raison l'a emporté sur mes hésitations quand j'ai reçu la visite de deux voisins lointains, M. Richard Brown et son frère. Je suppose que M. Higgins vous aura déjà informé sur leur soi-disant « comité de sécurité », dont le premier dessein fut de l'arrêter.

Connaissez-vous ce genre d'organisations spontanées en Virginie ? Votre situation est sans doute moins instable que la nôtre, ou que celle de Boston, où M. Higgins nous a appris en avoir rencontré d'autres. En tout cas, je l'espère.

À mon sens, tout homme de raison ne peut que déplorer le principe de ces comités. Leur objectif déclaré est d'assurer une protection contre les vagabonds et les bandits, et d'arrêter les criminels dans les régions où il n'y a ni shérif ni officier de police. Sans aucune loi pour encadrer leur comportement, hormis celle de l'intérêt personnel, rien n'empêche ces milices irrégulières de devenir pour les citoyens une menace plus grande que les dangers contre lesquels ils sont censés les protéger.

Cependant, leur attrait est clair, notamment dans des cas tels que le nôtre, où nous sommes si loin de tout. Le tribunal le plus proche se trouve (ou se trouvait) à trois jours de cheval. Dans l'agitation constante qui a fait suite à la Régulation, la situation s'est détériorée peu à peu. Le gouverneur et son conseil sont en conflit permanent avec l'assemblée. Le tribunal itinérant n'existe plus, aucun nouveau juge n'a été nommé, et le comté de Surry n'a plus de shérif, le dernier en titre ayant démissionné après qu'on a menacé d'incendier sa maison.

Les shérifs des comtés d'Orange et de Rowan sont toujours en poste, mais leur corruption est un fait si connu que personne ne se repose sur eux, hormis ceux qui y trouvent leur compte en les soudoyant.

Depuis la fin de la récente guerre de Régulation, nous entendons

fréquemment parler de maisons brûlées, d'agressions et d'autres signaux inquiétants. Le gouverneur Tryon a officiellement gracié les hommes impliqués dans le soulèvement, mais n'a rien fait pour prévenir les actes de vengeance à leur égard. Son successeur est encore moins compétent pour régler ce genre de problèmes. En outre, ces derniers surviennent dans l'arrière-pays, loin de son palais de New Bern et sont donc d'autant plus faciles à négliger. (À sa décharge, le malheureux a certainement d'autres troubles sur les bras plus près de chez lui).

Les colons d'ici se sont habitués à se défendre seuls contre les dangers habituels de la nature sauvage, mais l'apparition de ces attaques aveugles et le risque d'incursion des Indiens (si près de la ligne du Traité) les rendent nerveux, ce qui explique qu'ils accueillent avec soulagement la création de toute organisation prête à assumer le rôle de protecteur public. C'est pourquoi les vigiles de ces comités sont reçus à bras ouverts, les premiers temps du moins.

Si je vous abreuve de tous ces détails, c'est pour vous expliquer ma position quant à ma nouvelle fonction. Mon ami, le major MacDonald, (anciennement membre de la 3^e cavalerie) m'a informé que si je déclinais l'offre, il s'adresserait à M. Richard Brown. Ce dernier ayant l'habitude de commercer avec les Cherokees, on peut présumer qu'il a leur confiance, ce qui le prédisposerait à se faire accepter d'eux en tant qu'agent.

Connaissant un peu M. Brown et son frère, cette perspective m'inquiète. En ces temps troublés, l'influence accrue qu'une telle charge lui conférerait risquerait d'accroître son pouvoir au point que plus personne ne pourrait s'opposer à lui, ce qui me paraît dangereux.

Mon gendre m'a fort judicieusement fait observer que le sens moral d'un homme décroît à mesure que son pouvoir s'accroît, et je soupçonne les frères Brown d'être suffisamment dépourvus du premier pour ne pas avoir besoin d'être encouragés. C'est sans doute pur orgueil de ma part que de considérer que j'en ai plus. Je connais les effets corrosifs du pouvoir sur l'âme, moi-même j'ai senti son poids sur mes épaules, tout comme vous. Toutefois, s'il me faut choisir entre M. Brown et moi-même, je préfère me retrancher derrière le vieil adage écossais : « Mieux vaut le diable que tu connais que celui que tu ignores. »

Je suis également inquiet des longues absences que mes nouveaux devoirs m'imposeront. Pourtant, je ne peux en toute conscience laisser ceux qui vivent sur mes terres être soumis aux caprices et aux dommages éventuels provoqués par le comité de Brown.

Naturellement, je pourrais créer mon propre comité (je suis sûr que ce serait votre conseil), mais je m'y refuse. Au-delà des inconvénients et des dépenses qu'une telle démarche représenterait, ce serait déclarer la guerre aux Brown, ce qui ne m'apparaît pas prudent, surtout si je dois m'absenter souvent, laissant ma famille sans protection. En revanche, avec cette nouvelle

charge, j'étendrai ma propre influence et, ce faisant, serai plus à même de contrôler les ambitions de mes voisins.

Une fois ma décision prise, j'ai informé les autorités que j'acceptais l'affectation et ai entrepris, le mois dernier, ma première visite chez les Cherokees en tant qu'agent. Leur accueil a été cordial, et j'espère que mes relations avec les différents villages le resteront.

Pour en revenir à des questions domestiques, notre petite population s'est agrandie de nouveaux colons fraîchement débarqués d'Écosse. Bien que fort souhaitable, cette invasion ne se fait pas sans quelques difficultés les arrivants sont des pêcheurs habitués à vivre sur la côte pour qui la montagne regorge de dangers et de mystères, ces derniers étant représentés par les cochons sauvages et les socs de charrue.

(Pour ce qui est des cochons, je ne suis pas certain de ne pas partager leurs vues. La truie blanche s'est depuis peu installée sous les fondations de notre maison où elle se livre à de telles débauches que nos dîners sont perturbés quotidiennement par des bruits infernaux rappelant les supplices des âmes en enfer. Ces âmes étant mises en pièces membre après membre avant d'être dévorées par le démon sous nos pieds.)

En parlant de l'enfer, nos nouveaux colons sont également, hélas, d'austères fils de covenantaires, pour qui un papiste tel que moi cache forcément des cornes et une queue. Vous vous souviendrez peut-être de Tom Christie, qui se trouvait aussi à Ardsmuir. Comparé à ces gens, il nous apparaît comme l'incarnation même de la compassion et de la générosité d'âme.

Je n'aurais jamais cru devoir un jour remercier le ciel de m'avoir donné un gendre presbytérien, mais je ne peux que constater que le Tout-Puissant nourrit des desseins que nous autres, pauvres mortels, ignorons. Bien que même Roger MacKenzie soit à leurs yeux un libertin dépravé, ils peuvent au moins lui parler sans ressentir le besoin de faire des petits signes pour conjurer le Malin, ce qui est le cas quand ils s'entretiennent avec moi.

Quant à leur comportement à l'égard de mon épouse, c'est à croire qu'elle est la sorcière d'Endor, pour ne pas dire la grande putain de Babylone. À leurs yeux, son infirmerie ne recèle que des « enchantements », une opinion renforcée depuis qu'ils y ont vu entrer des Cherokees, joyeusement parés pour l'occasion, venus troquer des objets aussi ésotériques que des crocs de serpents et des vésicules biliaires d'ours.

Ma femme m'empresse de vous transmettre ses remerciements pour vos gentils compliments concernant la santé recouvrée de M. Higgins et, surtout, pour votre offre de lui procurer des produits médicaux auprès de votre ami à Philadelphie. Je joins ici sa liste. En la parcourant, je devine que cela n'arrangera sans doute pas la suspicion de nos pêcheurs, mais que cela ne vous dissuade pas de lui rendre ce service, car je sens que seuls le temps et l'habitude calmeront les craintes qu'elle leur inspire.

Ma fille m'enjoint elle aussi de vous faire part de sa gratitude pour le phosphore que vous lui avez offert. Je ne suis pas certain de partager ce sentiment, car ses expériences avec la substance en question ont eu jusque-là des résultats très incendiaires. Heureusement, aucun des nouveaux métayers n'y a assisté, autrement ils ne douteraient plus un instant que ma famille et moi-même sommes au mieux avec Lucifer.

Dans une veine plus légère, je vous félicite pour votre dernier cru, qui est effectivement plus que buvable. Je vous envoie en retour une cruche du meilleur cidre de M^{me} Bug ainsi qu'une bouteille d'un whisky de trois ans d'âge que vous trouverez sans doute moins caustique que celui que je vous ai fait parvenir la dernière fois.

Votre serviteur J. Fraser

Post-scriptum : On m'a rapporté qu'un homme répondant à la description de Stephen Bonnet a été vu brièvement à Cross Creek le mois dernier. S'il s'agit en effet de lui, on ignore ce qu'il était venu y faire et il semble avoir disparu sans laisser de traces. Mon oncle par alliance, Duncan Innes, a enquêté dans la région, mais m'a écrit qu'il n'a rien trouvé. Si vous apprenez quoi que ce soit à ce sujet, je vous saurai gré de m'en informer aussitôt.

18. Vroum !

Extrait du cahier des rêves

La nuit dernière, j'ai rêvé d'eau courante. D'habitude, cela signifie que j'ai trop bu avant d'aller au lit, mais, cette fois, c'était différent. Il s'agissait d'eau chaude s'écoulant du robinet de l'évier à la maison. J'aidais maman à faire la vaisselle. Elle passait les assiettes au jet avant de me les tendre pour que je les essuie. La porcelaine était chaude sous le torchon, et je sentais la buée sur mon visage.

L'humidité faisait friser les cheveux de maman dans tous les sens. Les assiettes étaient celles du beau service de mariage, avec les grosses roses. Maman ne voulait pas que je fasse la vaisselle parce qu'elle craignait que je la casse. Il faut dire que je n'avais que dix ans. Le jour où j'ai enfin eu le droit de les laver, j'étais si fière !

Je revois encore les moindres détails du vaisselier dans le salon. L'arrière-grand-père de maman avait peint lui-même le présentoir à gâteaux (c'était un artiste, disait maman, et ce plat lui avait valu un prix, un siècle plus tôt), les dizaines de coupes en cristal héritées de la mère de papa, tout comme le bol à olives en verre taillé ainsi que la tasse et sa soucoupe avec des violettes peintes à la main et un liséré d'or.

Je me tenais devant, rangeant la vaisselle (sauf qu'on ne la gardait pas dans ce vaisselier, mais sur l'étagère au-dessus du four), pendant que l'eau débordait de l'évier, se répandait sur le sol et formait une flaque à mes pieds. Puis le niveau est monté. J'allais et venais entre la cuisine et le salon en pataugeant, projetant des éclaboussures qui scintillaient comme le bol à olives. L'eau montait de plus en plus, mais personne ne semblait s'en inquiéter. En tout cas, pas moi.

Elle était chaude, brûlante même. Elle dégageait de la vapeur.

C'est tout ce qu'il y avait dans le rêve, mais, quand je me suis réveillée ce matin, l'eau dans la bassine était si froide que j'ai dû en réchauffer dans une casserole pour faire la toilette de Jemmy. Chaque fois que je vérifiais l'eau sur le feu, je repensais à mon rêve et à ces litres et ces litres d'eau courante et chaude.

Je me demande pourquoi, dans mes rêves, avant m'apparaît toujours de manière plus vive et détaillée qu'aujourd'hui, et pourquoi je vois des choses qui n'existent que dans ma tête.

Une autre chose me chiffonne : de toutes ces inventions créées par l'homme, combien ont été créées par des gens comme moi, comme nous ? Combien de ces « inventions » ne sont en fait que des souvenirs de choses que nous avons connues ailleurs ? Et... combien d'entre nous y a-t-il ?



– Avoir l’eau courante n’est pas si compliqué que ça. En théorie.

– Mais non ? Tu as sans doute raison.

Roger ne l’écoutait que d’une oreille, absorbé par l’objet en train de prendre forme sous son couteau.

– Bien sûr, ce serait une tâche immense et très pénible à accomplir. Mais le concept est simple. Tu creuses des tranchées ou tu construis des écluses... ici, ce serait probablement des écluses...

– Vraiment ?

Il arrivait à la partie la plus délicate. Il serra les dents, ciselant de fines lamelles de bois, un copeau après l’autre.

– Faute de métal, poursuivait Brianna imperturbable. Si on avait du métal, on pourrait créer une tuyauterie externe. Mais il n’y en a pas assez dans toute la colonie pour fabriquer les tuyaux nécessaires pour acheminer l’eau depuis le ruisseau jusqu’à la Grande Maison. Sans parler du chauffe-eau ! Même s’il y en avait, cela coûterait une fortune.

– Mmm...

Sentant sa réponse pas tout à fait adéquate, il ajouta bien vite :

– Mais il y a quand même un peu de métal. L’alambic de ton père, par exemple...

– Peuh ! Je lui ai demandé où il l’avait trouvé... Il m’a affirmé l’avoir remporté aux cartes en jouant avec un capitaine. Tu penses que je devrais parcourir six cent cinquante kilomètres pour parier mon bracelet en argent contre quelques centaines de mètres de rouleaux de cuivre ?

Encore une lamelle, deux... une entaille infime avec la pointe de la lame et... voilà ! Le minuscule cercle se détacha de la matrice. Il tournait !

Soudain, il prit conscience qu’elle lui avait posé une question.

– Euh... pourquoi pas ?

Elle éclata de rire.

– Tu n’as pas écouté un mot de ce que j’ai dit, n’est-ce pas ?

– Mais si ! protesta-t-il. Tu parlais de tranchée et d’eau. Ça, j’en suis sûr.

Elle fit une grimace ironique, puis reprit le fil de son discours.

– De toute façon, ce serait la seule manière de procéder.

– Procéder à quoi ?

Il caressa du pouce la petite roue, la faisant tourner sur elle-même.

– Parier. Ils ne me laisseront jamais jouer gros aux cartes.

– Dieu merci, dit-il malgré lui.

– On voit bien que tu es presbytérien ! Tu n’aimes pas les jeux de hasard, je parie !

– Pourquoi, toi si ?

Il l'avait dit en plaisantant, tout en se demandant confusément pourquoi il prenait sa remarque comme un reproche.

Elle se contenta de sourire, ses lèvres esquissant une moue suggestive qui en disait long sur ses activités pernicieuses. Cela le mit mal à l'aise. Elle avait en effet le goût du risque, quoique jusqu'à présent... Malgré lui, il jeta un coup d'œil vers la grande tache brûlée au milieu de la table.

– C'était un accident, se défendit-elle.

Oui, bien sûr. Heureusement que tes cils ont repoussé.

– Humpf. J'y suis presque. Encore un essai...

– Tu as dit la même chose la dernière fois.

Conscient d'avancer sur un terrain miné, il semblait incapable de s'arrêter.

Elle prit une longue et lente inspiration, le dévisageant en plissant des yeux, comme si elle évaluait la portée avant de déclencher une pièce d'artillerie de gros calibre. Puis elle parut ravalier les mots qu'elle s'était apprêtée à dire. Ses traits se détendirent, et elle tendit la main vers l'objet qu'il tenait.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une petite voiture pour Jem.

Il la lui donna, avant d'ajouter avec une fausse modestie :

– Toutes les roues tournent.

Jemmy, qui courait à quatre pattes sur le plancher avec Adso le chat (tolérant des enfants en bas âge), redressa brusquement la tête en entendant son nom.

– Pour moi, papa ?

Le chat profita de ce que l'enfant était occupé par son nouveau jouet pour bondir par la fenêtre.

Brianna fit courir la voiture sur sa paume et la souleva, faisant tourner ses roues dans le vide. Jemmy tendit la main.

– Attention, attention, tu vas arracher les roues ! Laisse-moi te montrer.

Roger reprit la voiture et la fit rouler sur les pierres de la cheminée.

– Tu vois ? Vroum, vroum !

– Broum ! répéta l'enfant. Papa, laisse-le-moi, laisse-le-moi !

Roger lui abandonna le jouet en souriant.

– Broum, broum, broum !

Jemmy poussa la voiture avec enthousiasme, puis, la lâchant accidentellement, la regarda, ravi, filer toute seule de l'autre côté du foyer. Avec un cri de joie, il courut après.

Sans cesser de sourire, Roger releva les yeux vers Brianna qui observait son fils avec une expression bizarre. Elle sentit son regard et se tourna vers lui.

– Vroum ? demanda-t-elle à voix basse.

Une décharge électrique le parcourut, comme un coup de poing dans le ventre.

– C’est quoi, papa ? C’est quoi ?

– C’est une... un...

À dire vrai, c’était une réplique grossière d’une Austin Minor, mais même le mot « voiture », sans parler « d’automobile », n’avait aucun sens ici. Le moteur à combustion interne, avec ses pétarades amusantes, ne verrait : pas le jour avant au moins un siècle.

Brianna eut pitié de lui et vint à son secours.

– C’est un vroum, chéri.

Il s’éclaircit la gorge.

– Euh... voilà, c’est ça. Un vroum.

– Broum ! dit allégrement Jemmy.

Il s’agenouilla pour la faire rouler de nouveau sur les pierres de la cheminée.

– Broum, broum !



De la vapeur. Il faudrait la faire fonctionner à la vapeur ou à l’énergie éolienne. Un moulin à vent conviendrait peut-être pour pomper l’eau dans le système, mais si je veux de l’eau chaude, cela dégagera de la vapeur de toute façon, alors pourquoi ne pas l’utiliser ?

Le problème, c’est le contenant. Le bois brûle et fuit. La terre cuite ne résistera pas à la pression. J’ai besoin de métal, il n’y a rien à faire. Je me demande ce que dirait M^{me} Bug si je prenais le chaudron de la buanderie. En fait, je connais déjà la réponse, une explosion de chaudière ne serait rien comparativement. En outre, on en a besoin pour laver le linge. Il va falloir que je trouve une autre solution dans mes rêves.

19. Le repos du faneur

Le major MacDonald réapparut le dernier jour du fanage. Je longeais la maison avec un énorme panier de pains quand je l'aperçus sur le sentier, attachant son cheval à un arbre. Il souleva son chapeau dans ma direction et inclina la tête, puis entra dans la cour, étonné par tous les préparatifs.

Nous avions monté des tréteaux recouverts de planches sous les châtaigniers, et des femmes chargées de plats allaient et venaient sans cesse entre la maison et les tables, telle une colonie de fourmis. Le soleil allait bientôt se coucher, et les hommes ne tarderaient plus à rentrer, crasseux, fourbus, affamés, mais ravis d'en avoir terminé, pour prendre part au banquet célébrant la fin des foin.

Je saluai le major d'un hochement de tête et acceptai avec soulagement son offre de porter mon panier.

Un sourire nostalgique apparut sur son visage tanné quand je lui expliquai la raison des festivités.

– Ah, je me souviens de la fin du fanage, quand j'étais petit. Mais c'était en Écosse. Nous avions rarement un temps aussi superbe.

Il leva les yeux vers le bleu intense du ciel d'août. C'était en effet une journée idéale pour les foin, chaude et sèche.

– C'est vrai qu'il fait un temps merveilleux.

Je humai l'air. L'odeur du foin frais régnait partout... tout comme le foin lui-même. Il y en avait des meules brillantes dans tous les abris, et chacun en était couvert, laissant des traînées de brins de paille derrière soi. À cette fragrance s'ajoutait à présent celle, délectable, de la viande qui cuisait depuis la veille dans des fours souterrains, ainsi que l'arôme capiteux du cidre de M^{me} Bug, dont Marsali et Brianna venaient d'apporter des cruches fraîches depuis le cabanon construit au bord de la source, où il avait été mis au frais avec le babeurre et la bière.

Observant toute cette activité avec satisfaction, le major déclara :

– Je vois que je tombe à pic.

– Si vous êtes venu manger, oui, répondis-je amusée. Mais si vous vouliez parler à Jamie, il vous faudra attendre jusqu'à demain.

Il me dévisagea, perplexe, mais n'eut pas le temps de m'interroger. Je venais d'apercevoir un autre mouvement sur le sentier. Suivant mon regard, il fronça les sourcils.

– Tiens, mais, c'est ce garçon avec la marque sur le visage, observa-t-il sur un ton réprobateur. Je l'ai déjà vu à Coopersville, mais il m'a aperçu le premier et a fait tout un détour pour ne pas me croiser. Voulez-vous que je le

chasse ?

Il reposa les pains et s'apprêtait à sortir son épée du fourreau accroché à sa ceinture. Je lui agrippai fermement le bras.

– Vous ne ferez rien de la sorte, major ! M. Higgins est un ami.

Il me regarda stupéfait, puis laissa retomber sa main.

– Comme vous voudrez, madame Fraser, dit-il, dépité.

Il reprit le panier et s'éloigna en direction des tables.

Exaspérée, je levai les yeux au ciel, puis allai accueillir le nouveau venu. Bobby Higgins aurait très bien pu se joindre à MacDonald pour monter jusqu'à Fraser's Ridge. Par choix délibéré de sa part, il était resté ici. Il semblait s'être familiarisé avec les mules. Il en montait une et en tenait une seconde par la bride, chargée d'un assortiment prometteur de paniers et de caisses.

– Avec les compliments de lord Grey, madame !

Il esquaissa un petit salut et sauta à terre. Du coin de l'œil, je devinai MacDonald qui nous observait, tressaillant à la vue du geste militaire. À présent, il savait que Bobby était soldat, et on pouvait lui faire confiance pour déterrer son passé rapidement. Je réprimai un soupir. Je n'y pouvais rien, ce problème, si cela en était un, devrait se régler de lui-même.

Refoulant mon inquiétude, je lui souris.

– Vous avez l'air en pleine forme, Bobby. Votre selle ne vous a pas fait trop mal ?

– Oh non, madame ! Et je ne suis même pas tombé dans les pommes une seule fois depuis que je vous ai quittée.

Je le félicitai et l'examinai avec discrétion pendant qu'il déchargeait sa mule avec adresse. Il paraissait en effet en parfaite santé, le teint rose et frais, si ce n'était cette vilaine marque sur sa joue.

Affectant l'indifférence, il me questionna tout en déposant une caisse dans l'herbe :

– Le dragon anglais, là-bas, vous le connaissez ?

Je pris soin de ne pas me tourner en direction du major dont je sentais les yeux rivés sur mon dos.

– Oui. Il... accomplit des choses pour le gouverneur, je crois. Il n'appartient pas à l'armée régulière. Je veux dire par là qu'il n'est que demi-solde.

Cela rassura un peu Bobby. Il eut l'air sur le point de prononcer quelques mots, puis se ravisa et sortit plutôt de sa chemise une lettre cachetée. Il me la tendit, expliquant :

– C'est pour vous. De la part de milord. Est-ce que M^{lle} Lizzie est dans le coin, par hasard ?

Son regard fouillait déjà le groupe de femmes et de jeunes filles s'affairant

autour des tables.

Une sensation désagréable me parcourut l'échine.

– Oui, la dernière fois que je l'ai vue, elle était dans la cuisine. Elle sortira dans un instant. Mais... vous savez qu'elle est déjà engagée ailleurs, n'est-ce pas, Bobby ? Son fiancé sera là pour le banquet avec les autres hommes.

Il soutint mon regard avec un sourire à vous faire fondre.

– Oui, bien sûr, madame. Je le sais très bien. Je voulais juste la remercier d'avoir été si gentille avec moi lors de ma dernière visite.

– Ah.

Je ne me fia pas du tout à ce sourire. En dépit de son œil mort, Bobby était un garçon très séduisant. Qui plus est, il avait été soldat.

– Eh bien... tant mieux.

Avant que je n'aie eu le temps d'en dire plus, j'entendis des voix mâles venir de l'autre côté des arbres. Ce n'était pas précisément un chant, plutôt une sorte d'incantation rythmique. Je ne comprenais pas trop les paroles, mais je reconnaissais un grand nombre de « Ho-ro », et autres interjections gaéliques. L'ambiance semblait cordiale.

Le fanage était un concept neuf pour les nouveaux métayers, plus habitués à ratisser le varech qu'à faucher les blés. Cependant, Jamie, Arch et Roger les avaient encadrés de près, et je n'avais eu à recoudre qu'une poignée de plaies mineures. Je présumais donc que tout s'était bien passé : ni main ni pied coupés, quelques altercations mais aucune bagarre, et pas plus que la quantité habituelle de tiges piétinées ou détruites.

Tous étaient d'excellente humeur quand ils envahirent la cour, débraillés, trempés de sueur et assoiffés comme des éponges. Jamie se trouvait au milieu de la mêlée, riant, trébuchant quand quelqu'un le bouscula. Il m'aperçut, et un immense sourire illumina son visage bronzé. Il me rejoignit en quelques enjambées et me souleva dans une étreinte exubérante, sentant fort le foin, le cheval et la transpiration. Il m'embrassa avec fougue avant de s'exclamer :

– C'est fini, Dieu soit loué ! Bon sang, ce que j'ai soif ! Et non, Roger Mac, ça ne compte pas comme un blasphème. Il regarda par-dessus son épaule.

– C'est de la gratitude sincère et un besoin urgent.

– Certes, mais vous n'avez pas encore tout à fait terminé.

– Mmmm ?

Roger venait d'apparaître derrière lui, sa voix si rauque qu'elle était à peine audible dans le tumulte. Il déglutit en grimaçant.

– Oui, je sais, je sais, maugréa Jamie.

Il jeta un coup d'œil vers son gendre pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas, puis, d'un air résigné, partit se placer au centre de la cour. Le voyant faire, Kenny Lindsay se mit à hurler :

– *Eisd ris ! Eisd ris !*

Evan et Murdo l'imitèrent, tapant dans les mains en criant : « Écoutez-le » assez fort pour que le vacarme se calme et que tout le monde prête attention.

– Je dis la prière avec ma bouche,

– Je dis la prière avec mon cœur,

– Je dis la prière pour toi seul,

– Ô Main de la guérison, Ô Fils du Dieu du Salut.

Il n'éleva pas la voix, mais tous se turent aussitôt, faisant résonner ses paroles.

– Toi, Seigneur, Dieu des anges, Étale sur moi ta robe de lin, Prémunis-moi contre toutes les famines ;

– Libère-moi de toute forme spectrale. Renforce en moi tout ce qui est bon, Soutiens-moi dans toutes mes épreuves,

– Protège-moi de tous les maux,

– Et refrène en moi toutes les inimitiés.

Un murmure d'approbation parcourut l'assistance. Je vis quelques-uns des pêcheurs baisser la tête, sans pour autant le quitter des yeux.

– Que tu sois entre moi et toutes les calamités. Que tu sois entre moi et toutes les méchancetés. Que tu sois entre moi et toutes les atrocités. Qui s'approchent de moi dans les ténèbres.

– Ô Dieu des faibles. Ô Dieu des humbles. Ô Dieu des vertueux. Ô protecteur de nos terres :

– Tu t'adresses à nous Par la voix glorieuse

– De la bouche miséricordieuse

– De ton fils adoré.

Je me tournai vers Roger, qui écoutait en hochant la tête lui aussi. Visiblement, ils s'étaient mis d'accord à l'avance. C'était sensé : il fallait une prière dont la forme serait familière aux nouveaux métayers, et qui n'ait rien de spécifiquement catholique.

Jamie ouvrit grand les bras, et la bise gonfla le lin humide de sa chemise. Il renversa la tête en arrière, tournant un visage rempli de joie vers le ciel.

– Fais que je trouve le repos éternel, Dans la demeure de ta Trinité,

– Dans le paradis des justes,

– Dans le jardin solaire de ton amour !

– Amen ! lança Roger aussi fort que sa voix le lui permettait.

Des amen retentirent un peu partout dans l'assemblée, puis le major MacDonald leva la chope de bière qu'il tenait à la main et s'écria :

– *Slàinte !*

Puis il la vida d'un trait. Dès lors, les festivités purent commencer. Je me retrouvai bientôt assise sur un fût, Jamie dans l'herbe à mes pieds avec une

grande assiette de nourriture et un bock de cidre qu'on ne cessait de lui remplir.

Apercevant Bobby au milieu d'un groupe de jeunes admiratrices, je lui dis :

– Au fait, le jeune Higgins est là. Tu as vu Lizzie quelque part ?

– Non, répondit-il en réprimant un bâillement. Pourquoi ?

– Il a demandé à la voir tout particulièrement.

– Alors je suis sûr qu'il finira par la trouver. Tu veux un morceau de viande, *Sassenach* ?

Il me tendit une immense côtelette copieusement arrosée de sauce épicée au vinaigre.

– Merci, j'en ai déjà.

Il abaissa son bras et mordit à belles dents dans la viande. C'était à croire qu'il n'avait rien mangé depuis une semaine.

– Le major MacDonald t'a parlé ?

– Non, répondit-il la bouche pleine.

Il avala sa bouchée, puis déclara :

– Il attendra. Tiens, voilà Lizzie... avec les McGillivray.

Cela me rassura. Les McGillivray, et plus particulièrement Frau Ute, verraient d'un très mauvais œil toute attention à l'égard de leur future belle-fille. Celle-ci papotait et riait avec Robin McGillivray, qui lui souriait avec une moue toute paternelle, pendant que son fils Manfred mangeait et buvait avec un appétit vorace. Je constatai au passage que Frau Ute surveillait de près le père de Lizzie assis sous le porche à côté d'une grande Allemande au visage plutôt quelconque.

Je poussai Jamie du genou.

– C'est qui, là-bas, avec Joseph Wemyss ?

Il plissa des yeux à cause du soleil, puis haussa les épaules.

– Je ne sais pas. Elle est allemande. Elle a dû venir avec Ute McGillivray. Encore une de ses manœuvres de marieuse, tu ne penses pas ?

Il inclina son bock, but une longue gorgée, puis fit claquer ses lèvres avec satisfaction.

– Tu crois ?

J'examinai l'inconnue avec intérêt. Il fallait reconnaître qu'elle avait l'air de bien s'entendre avec Joseph... et lui avec elle. Il lui parlait en gesticulant, son visage fin rayonnant, et, attentive, elle l'écoutait, la tête baissée, un sourire aux lèvres.

Je n'approuvais pas toujours les méthodes dictatoriales d'Ute McGillivray, mais je ne pouvais qu'admirer les subtilités de ses plans alambiqués. Lizzie et Manfred devaient se marier au printemps prochain, et j'étais inquiète pour Joseph, me demandant comment il s'en sortirait ensuite. Lizzie était toute sa

vie.

Bien sûr, il pouvait la suivre. Manfred et sa jeune épouse s'installeraient dans la grande maison des McGillivray, et je supposais qu'on trouverait bien un petit coin pour lui, là-bas. Néanmoins, il serait déchiré à l'idée de nous quitter... et bien qu'un homme valide ne soit jamais de trop dans une ferme, il n'avait rien de l'agriculteur né, pas plus qu'il n'était armurier comme Manfred et son père. En revanche, s'il se mariait...

Je jetai un œil vers Frau Ute et la vis observer Joseph et son *inamorata* avec l'expression satisfaite d'un marionnettiste dont les pantins dansent en accord parfait avec sa musique.

Quelqu'un avait laissé un pichet de cidre près de nous. Je remplis le bock de Jamie, puis le mien. Il était délicieux, d'un or sombre et trouble, à la fois sucré et acide, avec un arrière-goût qui chatouillait avec subtilité le gosier tel un serpent particulièrement retors. Je laissai la boisson s'écouler dans ma gorge et s'épanouir dans ma tête comme une fleur silencieuse.

Autour de nous, on bavardait et on riait. Je remarquais que, si la plupart des nouveaux métayers avaient toujours tendance à rester entre eux, certains commençaient à se mélanger. Les hommes qui avaient travaillé côte à côte pendant les deux dernières semaines poursuivaient leurs relations cordiales, leur affabilité étant alimentée par le cidre. En général, ils considéraient le vin comme un alcool fort et dangereux, le whisky, le rhum et l'eau-de-vie comme de la folie pure, mais tous buvaient du cidre. C'était un breuvage sain, m'assura une jeune mère en en donnant un bock à son jeune garçon. Je sirotai le mien sans répondre. Je leur donnai une demi-heure avant qu'ils ne tombent tous comme des mouches.

J'entendis Jamie faire un petit bruit amusé avec ses lèvres. De la tête, il m'indiqua l'autre côté de la cour. Bobby Higgins s'était débarrassé de ses admiratrices et, par quelque fourberie était parvenu à attirer Lizzie hors du cercle des McGillivray. Ils se tenaient à l'ombre des châtaigniers, discutant.

Aussitôt, je me retournai vers les McGillivray. Assis adossé à un mur de la maison, Manfred piquait du nez au-dessus de son assiette. Son père s'était étendu près de lui en chien de fusil et ronflait comme un bienheureux. Les filles bavardaient autour d'eux, se passant des assiettes au-dessus des têtes assoupies de leurs maris, toutes dans divers états de somnolence imminente. Quant à Ute, elle discutait sous le porche avec Joseph et sa conquête.

Mon attention se reporta vers les châtaigniers. Lizzie et Bobby parlaient, se tenant à une distance respectueuse l'un de l'autre. Mais il y avait un je-ne-sais-quoi dans la manière dont il penchait la tête vers elle et dont elle se balançait sur un pied, tenant un pli de sa jupe d'une main et l'agitant d'avant en arrière.

– Oh, zut...

Je m'agitai sur mon fût, me demandant si je devais aller les interrompre, puis...

– « Il y a trois choses qui ne cessent de me surprendre, non quatre, dit le prophète. »

Jamie me pinça la cuisse. Baissant les yeux, je constatai qu’il observait lui aussi le couple, les yeux mi-clos.

– « Comment l’aigle se comporte dans les airs, comment le serpent se comporte sur son rocher, comment le navire se comporte au milieu de l’océan... et comment l’homme se comporte avec une jeune vierge. »

– Ah, donc, ce n’est pas moi qui imagine des choses ! Tu crois que je devrais intervenir ?

– Mmphm.

Il se redressa avec un soupir, secouant la tête avec vigueur pour se réveiller.

– Bonne question, *Sassenach*. Non. Si Manfred ne se donne pas la peine de veiller sur sa fiancée, tu n’as pas à le faire à sa place.

– Je suis d’accord. Mais, si Ute les voit... ou Joseph ? J’ignorais comment M. Wemyss réagirait, en revanche Ute causerait probablement de l’esclandre.

– Ah.

Il vacilla un peu, tout en clignant des yeux.

– Oui, tu as raison.

Il regarda autour de lui, fouillant la foule du regard, puis, apercevant Ian, lui fit signe du menton d’approcher. Ian était allongé dans l’herbe à quelques mètres de distance, près d’une pile de côtes de bœuf dégoulinantes de jus. Il roula sur le ventre et rampa vers nous.

– Mmm...

Ses épais cheveux s’étaient libérés de leur lacet, et plusieurs épis pointaient sur son crâne, le reste lui retombant devant un œil, lui donnant une allure de voyou.

Jamie lui indiqua les châtaigniers.

– Va demander à Lizzie qu’elle soigne ta main.

Ian baissa un regard vaseux sur sa main. Il s’était en effet écorché, mais la plaie avait séché depuis belle lurette. Puis il se tourna dans la direction que Jamie lui indiquait.

– Oh, dit-il simplement.

Toujours à quatre pattes, il contempla la scène d’un air pensif, puis se leva avec difficulté et tira sur le lacet de ses cheveux. Tout en les renouant nonchalamment, il s’éloigna vers le couple.

Ils étaient trop loin pour qu’on les entende, mais nous pouvions les voir. Bobby et Lizzie s’écartèrent telle la mer Rouge devant la haute silhouette dégingandée d’Ian, qui vint se placer entre eux d’un pas ferme. Ils parurent échanger des amabilités quelques instants, puis Lizzie et Ian se dirigèrent vers la maison, Lizzie saluant Bobby d’un signe de la main. Songeur, Bobby resta

planté là, l'observant en train de s'éloigner, se balançant sur ses talons. Puis il se reprit et mit le cap sur le cidre.

Celui-ci commençait à faire son effet. Je m'étais attendue à ce que tous les hommes soient hors circuit avant la tombée de la nuit. Pendant le fanage, les travailleurs s'endormaient souvent le nez dans leur assiette, exténués. En fait, il régnait encore pas mal d'activités autour de nous, des rires et des conversations, mais dans la lueur douce et dorée du crépuscule, on dénombrait un nombre croissant de corps inanimés étendus dans l'herbe.

Rollo rongea avec entrain les os jetés par Ian. Brianna était assise non loin, la tête de Roger sur les genoux, ce dernier profondément endormi. Son col de chemise ouvert laissait voir la cicatrice irrégulière encore rouge vif en travers de son cou. Elle caressait l'épaisse masse noire et brillante de ses cheveux ; lui extirpant des brins de paille. Elle tourna la tête vers moi et me sourit. Je ne voyais Jammy nulle part... pas plus que Germain. Heureusement, le phosphore était sous clef, rangé sur mon étagère la plus haute.

Jamie posa lui aussi sa tête contre ma cuisse, chaude et lourde, et je plaçai ma main dans ses cheveux, rendant son sourire à Brianna. Je l'entendis pouffer de rire et suivis son regard.

– Pour une jeune fille aussi frêle et discrète, notre Lizzie provoque bien des remous, grommela Jamie.

Bobby Higgins se tenait près d'une des tables, buvant du cidre, à mille lieux de se douter qu'il était traqué par les frères Beardsley. Ces derniers se faufilaient entre les arbres, pas tout à fait invisibles, convergeant vers lui de deux directions opposées.

L'un d'eux, Jo probablement, surgit soudain derrière Bobby, le faisant sursauter au point de renverser son bock. Il fronça les sourcils, essuyant la tache sur sa chemise, tandis que Jo se penchait vers lui, marmonnant sans doute des menaces et des avertissements. Offusqué, Bobby lui tourna le dos, se retrouvant nez à nez avec Kezzie.

– Je ne suis pas sûr que Lizzie soit responsable, la défendis-je. Après tout, elle n'a fait que lui parler.

Le visage de plus en plus rouge, Bobby reposa son bock et bomba le torse, serrant un poing.

Les Beardsley se rapprochèrent encore, le regard méfiant, dans l'intention manifeste de l'entraîner vers le bois. Bobby recula, s'adossant à un tronc solide.

Je baissai les yeux. Jamie les observait entre ses paupières mi-closes avec un détachement rêveur. Puis il soupira, se relâcha et devint brusquement mou, pesant de tout son poids sur ma cuisse.

La raison de cette fuite soudaine dans l'oubli se matérialisa une seconde plus tard en la personne de MacDonald, le teint couperosé par la nourriture et le cidre, sa redingote rouge luisant dans le crépuscule, tel un charbon ardent. Il contempla Jamie qui dormait paisiblement contre ma jambe, et prit un air

navré. Puis il balaya des yeux les alentours.

– Sapristi ! Croyez-moi, madame, j'ai déjà vu des champs de bataille avec moins de carnage.

– Vraiment ?

Son apparition avait détourné mon attention, mais, en l'entendant mentionner un « carnage », je la reportai vers la cour. Bobby et les frères Beardsley avaient disparu, volatilisés telles des volutes de brume à la tombée du soir. Bah ! S'ils le battaient comme plâtre dans les bois, je le saurais vite.

MacDonald se pencha, souleva Jamie sous les aisselles et dégagea ma jambe, le reposant dans l'herbe avec une douceur inattendue.

– Puis-je ? me demanda-t-il.

J'acquiesçai, et il s'assit près de moi de l'autre côté, croisant les bras autour de ses genoux.

Il était bien habillé, comme toujours, avec la perruque et tout le tralala, mais le col de sa chemise était noir, les pans de sa redingote effilochés à l'ourlet et tachés de boue. Tentant d'entretenir la conversation, je m'informai :

– Vous voyagez beaucoup, ces temps-ci, major ? Vous avez une mine fatiguée, si je puis me permettre.

Je l'avais surpris en plein bâillement. Il le ravala, cligna des yeux, puis se mit à rire.

– Oui, madame. Je suis en selle depuis au moins un mois et n'ai dormi dans un lit qu'une nuit sur trois.

Même dans la lumière douce du soir, il semblait en effet épuisé. Ses traits étaient marqués, la chair sous ses yeux s'affaissant. Ce n'était pas un bel homme, mais d'ordinaire ; il avait un air effronté et sûr de lui qui le rendait séduisant. À présent, il ressemblait à ce qu'il était. Un soldat en demi-solde qui frisait la cinquantaine, sans régiment ni fonction régulière, qui s'efforçait de joindre les deux bouts en exploitant les quelques relations à sa disposition, essayant d'avancer.

En temps normal, je ne lui aurais pas parlé de ses affaires. Mais la compassion m'incita à poursuivre :

– Vous travaillez beaucoup pour le gouverneur, ces jours-ci ?

Il but une longue gorgée de cidre avant de répondre, expirant bruyamment.

– En effet, madame. Le gouverneur a eu la bonté de me charger de lui rapporter des nouvelles de l'arrière-pays. Il me fait aussi l'insigne honneur d'accepter mes conseils, de temps à autre.

Son regard se posa sur Jamie, qui s'était recroquevillé comme un hérisson et commençait à ronfler. Il sourit.

– Vous voulez dire, comme celui de nommer mon mari agent indien, major ? Nous vous en sommes reconnaissants.

Il écarta mes remerciements d'un geste de la main.

– Non, madame, cela n’a rien à voir avec le gouverneur, si ce n’est indirectement. Ces affectations dépendent du directeur du Bureau du Sud. Bien sûr, le gouverneur est toujours intéressé de savoir ce que font les Indiens.

– Je suis sûre qu’il vous racontera tout demain matin, le rassurai-je.

– Oui, je n’en doute pas.

Il hésita un instant.

– Dites-moi... M. Fraser ne vous aurait pas parlé... à propos de ses entretiens dans les villages... il n’a rien dit sur d’éventuels... incendies criminels ?

Je me redressai, l’effet euphorisant du cidre se dissipant aussitôt.

– Quoi, il y en a eu d’autres ?

Il acquiesça, passant une main lasse sur son visage, puis il frotta le chaume sur ses joues.

– Oui, deux... mais dans un des cas, ce n’était qu’une grange, à Salem. Elle appartenait à un Morave. D’après le peu que j’ai pu apprendre, des Irlando-Écossais installés dans le comté de Surry en seraient probablement responsables. Leur prédicateur teigneux ne cesse de les monter contre les Moraves... cette bande de païens !

Il sourit de sa propre plaisanterie, puis se ressaisit :

– Depuis des mois, le feu couve dans le comté de Surry. Au point que les habitants implorent le gouverneur de redessiner les frontières du comté et de les inclure tous dans celui de Rowan. C’est que la ligne de démarcation entre le Surry et le Rowan traverse leurs terres, vous comprenez ? Quant au shérif de Surry, il...

Il décrivit des petits moulinets avec sa main.

– Il n’est pas très consciencieux dans l’exercice de ses fonctions ? suggérai-je. Du moins en ce qui concerne les Moraves ?

– C’est le cousin du teigneux.

Il finit son verre avant de demander :

– À propos, vous n’avez pas eu de difficultés avec les nouveaux métayers ?

Il sourit du coin des lèvres, regardant les groupes de femmes en train de bavarder pendant que leurs hommes donnaient à leurs pieds.

– Il semble que vous ayez réussi à les mettre à l’aise.

– Ce sont des presbytériens, plutôt fanatiques dans leur genre... mais ils n’ont encore pas brûlé la maison.

Sous le porche, j’aperçus M. Wemyss avec son Allemande, toujours en pleine conversation. Avec le major, Joseph devait être le seul homme encore conscient. Quant à elle, elle ne devait pas être morave, car ces gens se mariaient rarement en dehors de leur communauté, et leurs femmes ne sortaient pratiquement jamais de leurs villages.

– À moins que, selon vous, les presbytériens aient formé un gang dans le

but de purger la campagne des papistes et des luthériens... Vous ne le pensez pas, n'est-ce pas ?

Il esquissa un sourire sans joie.

– Non, mais, d'un autre côté, j'ai moi-même été élevé comme un presbytérien.

– Ah... euh... Encore une petite goutte de cidre, major ?

Il me tendit aussi sec son bock, me faisant la grâce de ne pas insister sur ma gaffe.

– L'autre incendie ressemblait beaucoup aux précédents, poursuivit-il. Un homme vivant seul dans une ferme isolée... Mais celle-ci se situait juste de l'autre côté de la Ligne du traité.

Il me lança un regard lourd de sous-entendus, et je baissai malgré moi les yeux vers Jamie. Il m'avait raconté que les Cherokees prenaient mal l'intrusion de colons sur leur territoire.

Interprétant avec justesse ma réaction, le major demanda :

– Je poserai la question demain à votre mari, mais, peut-être savez-vous s'il a entendu des insinuations ?...

– Des menaces voilées de la part du chef d'un des villages de la tribu d'Oiseau-des-neiges, avouai-je. Mais rien de spécifique. Il les a rapportées à John Stuart dans une lettre. Quand a eu lieu le dernier incendie ?

– Difficile à dire. Je l'ai appris il y a trois semaines, mais l'homme qui me l'a raconté l'avait su un mois plus tôt. Il n'y a pas assisté, mais il le tenait d'un tiers.

Il se gratta le menton, songeur.

– Quelqu'un devrait sans doute aller voir sur place.

Je ne cachai pas mon scepticisme.

– Mmm... Et vous pensez que c'est à Jamie de s'y rendre, n'est-ce pas ?

– Ce serait présomptueux de ma part de donner ses instructions à M. Fraser, madame. Mais je lui suggérerai que la situation présente un certain intérêt.

– Mouais... suggérez donc.

Jamie avait projeté une autre brève visite dans les villages cherokees quelque part entre les moissons et le début des grands froids. À mon point de vue, se rendre droit chez Oiseau-qui-chante-le-matin pour lui tirer les vers du nez au sujet d'une ferme brûlée me paraissait plutôt risqué.

Sentant un froid soudain m'envahir, j'avalai le reste de mon cidre. Le soleil était couché, et l'air s'était bel et bien rafraîchi, mais ce n'était pas là la raison de mes frissons.

Si les soupçons de MacDonald étaient fondés ? Si les Cherokees s'étaient mis à incendier les maisons ? Si Jamie allait les trouver pour leur poser des questions gênantes...

Je regardai ma propre maison, solide et sereine, ses fenêtres éclairées par la lueur des bougies, formant une masse pâle devant les bois sombres.

« Nous avons la douleur de vous annoncer la mort de James MacKenzie Fraser et de son épouse, Claire Fraser, dans l'incendie qui a détruit leur maison... »

Les lucioles sortaient peu à peu, flottant telles des étincelles vert pâle dans l'obscurité. Levant les yeux, je vis un nuage de parcelles incandescentes rouges et jaunes qui s'élevaient de la cheminée. Chaque fois que j'avais pensé à cette annonce macabre (je m'efforçais de ne pas le faire, comme de ne pas compter les jours nous séparant du 21 janvier 1776), j'avais toujours eu en tête un incendie accidentel. Cela arrivait fréquemment, qu'il s'agisse de braises tombées d'un âtre, d'une chandelle renversée ou de la foudre d'un orage d'été. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que cela pouvait être un acte délibéré... un meurtre.

Je poussai Jamie du bout du pied. Il remua dans son sommeil, leva une main et la referma sur ma cheville, avant de la laisser retomber avec un grognement.

– « Que tu sois entre moi et toutes les calamités » marmonnai-je entre mes dents.

– *Slàinte* ! répondit le major avant de vider de nouveau son verre d'un trait.

20. Des cadeaux dangereux

Stimulés par les nouvelles de MacDonald, Jamie et Ian se mirent en route deux jours plus tard pour rendre une petite visite à Oiseau-qui-chante-le-matin, tandis que le major repartait vers ses mystérieuses affaires, me laissant avec Bobby Higgins pour m'assister.

Je mourrais d'envie d'ouvrir les caisses que Bobby m'avait apportées, mais, entre une chose et une autre (les tentatives démentes de la truie blanche pour dévorer Adso, une chèvre aux pis infectés, une étrange moisissure verte qui colonisait notre dernier lot de fromages, l'achèvement très attendu de notre cuisine extérieure et une sévère réprimande des jumeaux Beardsley concernant le traitement de nos invités, entre autres), une semaine entière s'écoula avant que je trouve le temps de déballer le présent de lord John et de lire sa lettre.

4 septembre 1773

De lord John Grey, plantation de Mount Josiah

À M^{me} James Fraser

Chère Madame,

J'espère que les articles que vous avez demandés vous parviendront intacts. M. Higgins n'est pas très rassuré à l'idée de voyager avec de l'huile de vitriol, une substance avec laquelle il a connu une expérience fâcheuse par le passé, mais nous avons emballé la bouteille avec le plus grand soin, la laissant scellée telle qu'elle nous est arrivée d'Angleterre.

Après avoir examiné vos excellents croquis (y détectai-je la main élégante de votre fille ?), je me suis rendu à Williamsburg afin de consulter un maître verrier renommé qui se fait appeler du nom (probablement fictif) de Blogweather. M. Blogweather a déclaré que la cornue pélican serait la simplicité même, presque indigne de son talent, mais il a été enchanté par les exigences de l'appareil de distillation, notamment le serpent amovible. Il a immédiatement saisi le caractère essentiel d'un tel dispositif et en a fabriqué trois en cas de bris.

Je vous prie de les considérer comme mes présents, une démonstration bien insignifiante de ma gratitude éternelle pour vos nombreuses bontés, tant à mon égard qu'à celui de M. Higgins.

Votre humble et dévoué serviteur,

John Grey

Post-scriptum : Je me suis jusque-là interdit toute curiosité vulgaire, mais j'ose espérer que vous me ferez un jour l'honneur de m'expliquer l'usage que vous comptez faire de ces articles.

Ils avaient effectivement été emballés avec soin. Une fois ouvertes, les caisses révélèrent une grande quantité de paille, les fragments de verre et les bouteilles scellées luisant à l'intérieur tels des œufs de dragon.

– Vous allez faire attention avec ça, hein madame ?

Bobby m'observait anxieux, tandis que je soulevai une lourde bouteille trapue en verre brun, son bouchon copieusement enduit de cire rouge.

– C'est terriblement nocif, ce machin.

– Oui, je sais.

Me hissant sur la pointe des pieds, je déposai la bouteille sur une haute étagère, à l'abri des enfants et des chats.

– Vous avez donc déjà vu quelqu'un s'en servir, Bobby ?

Il pinça les lèvres.

– Je ne peux pas dire qu'on s'en soit servi devant moi, madame, mais j'ai vu le résultat. Il y avait cette fille... à Londres. Je l'ai rencontrée en attendant le navire qui devait nous emmener en Amérique. La moitié de son visage était jolie et lisse comme un bouton d'or, mais l'autre était si abîmée qu'on pouvait à peine le regarder. On aurait dit qu'elle avait brûlé et fondu, mais elle a expliqué que c'était à cause du vitriol.

Il leva les yeux vers la bouteille et déglutit avec peine.

– Une autre putain le lui avait lancé à la figure, « par jalousie », elle a dit.

Il soupira et saisit le balai pour enlever la paille.

– N'ayez pas d'inquiétude, je n'ai aucune intention de le lancer sur qui que ce soit.

– Oh non, madame ! Je n'ai jamais pensé une chose pareille !

J'étais trop absorbée par mes découvertes pour tenir compte de ses assurances.

– Oh, regardez ! m'exclamai-je avec ravissement.

Je tenais dans mes mains le fruit du travail artistique de M. Blogweather : un globe en verre bleuté, de la taille de ma tête, soufflé avec une symétrie parfaite, sans la moindre trace de bulle. Je pouvais y voir mon reflet déformé, avec un nez épaté et des yeux globuleux : je ressemblais à une sirène regardant hors de l'eau.

Docile, Robert contempla l'objet.

– Oui, madame. C'est... euh... grand, non ?

– Il est parfait, tout simplement parfait !

Plutôt qu'avoir été coupé d'un coup net au bout de la canne du souffleur, le col du globe avait été étiré en un tube épais d'environ deux centimètres et demi de diamètre et cinq centimètres de long. Ses bords et sa surface interne avaient été sablés ? Dépolis ? J'ignorais comment M. Blogweather s'y était pris, mais le résultat était soyeux et opaque, formant une surface qui adhérerait hermétiquement quand une autre pièce à la finition similaire

viendrait s'y emboîter.

L'excitation et la nervosité me rendirent les mains moites. De peur de faire tomber la cornue, je l'enveloppai dans mon tablier et la tournai d'un côté puis de l'autre, me demandant où la ranger. Je ne m'étais pas attendue à ce qu'elle soit si grosse. Il faudrait que je demande à Brianna ou à un des hommes de me fabriquer un support adéquat.

Indiquant le modeste brasero que j'utilisais pour mes décoctions, j'expliquai :

– On la met au-dessus d'un feu doux. La bonne température est capitale. Avec un lit de charbons, il sera sans doute trop difficile d'entretenir une chaleur régulière.

Je plaçai la grosse boule dans mon placard, à l'abri derrière une rangée de fioles.

– Je devrais sans doute utiliser une lampe à alcool, mais le globe est plus gros que je ne pensais. Il me faudra une grande lampe pour le chauffer...

Je me rendis compte que Bobby n'écoutait pas mon babil, son attention ayant été détournée par quelque chose à l'extérieur. Il plissait le front. Je m'approchai derrière lui devant la fenêtre ouverte.

J'aurais dû m'en douter : Lizzie Wemyss était en train de baratter de la crème sous les châtaigniers, en compagnie de Manfred McGillivray.

J'observai le couple conversant joyeusement, puis la mine renfrognée de Bobby. Je m'éclaircis la gorge.

– Vous voulez bien m'ouvrir l'autre caisse, Bobby ?

– Hein ?

Son attention était encore accaparée par les jeunes gens au-dehors.

– La caisse, répétais-je patiemment. Celle-ci.

Je la poussai du pied.

– Caisse... oh ! Oui, bien sûr, madame.

S'arrachant de son observation, il se mit au travail, l'air sombre.

Je sortis le reste des objets en verre de la première caisse, faisant tomber la paille, rangeant avec minutie globes, cornues, flacons et serpentins dans mon armoire, tout en le surveillant du coin de l'œil, méditant sur cette nouvelle situation. Je n'avais pas imaginé que ses sentiments pour Lizzie puissent être plus qu'une simple attirance passagère.

Ce n'était peut-être que cela, mais alors... Malgré moi, je regardai de nouveau à l'extérieur, pour découvrir que le duo était devenu un trio.

– Ian !

Bobby sursauta, mais je courais déjà vers la porte, brossant hâtivement ma jupe pleine de paille.

Si Ian était de retour, Jamie devait...

Il franchit la porte d'entrée à l'instant même où je déboulais dans le

couloir. Il me cueillit au vol, m'enlaça et m'embrassa avec fougue, couvert de poussière et les joues comme du papier de verre.

– Tu es rentré, dis-je sottement.

Il me prit les fesses des deux mains et frotta sa barbe contre mon visage.

– Je suis rentré, et il y a des Indiens juste derrière moi. Bon sang ce que je donnerais pour un quart d'heure seul avec toi, *Sassenach* ! J'ai les bourses sur le point d'éclater... Ah, monsieur Higgins ! Je... euh... je ne vous avais pas vu.

Il me lâcha brusquement et se redressa, ôtant son chapeau et le faisant claquer contre sa cuisse avec une désinvolture un peu forcée.

– Jour, monsieur, répondit Bobby morose. M. Ian est de retour, lui aussi ?

À l'entendre, ce n'était pas vraiment une bonne nouvelle. Si l'arrivée d'Ian avait en effet détourné l'attention de Lizzie, cela ne l'avait en rien réorientée vers lui. La jeune fille avait abandonné sa baratte à son malheureux fiancé, qui, renfrogné, tournait la manivelle. Elle était partie en riant avec Ian vers l'étable, sans doute pour lui montrer le jeune veau né en son absence.

– Des Indiens ? demandai-je avec un temps de retard. Quels Indiens ?

– Une demi-douzaine de Cherokees, répondit Jamie. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il indiqua du menton la traînée de paille qui sortait de mon infirmerie.

– Ah ça ! Ça, c'est de l'éther. Ou ça le sera bientôt. Ces Indiens vont devoir manger, je suppose ?

– Oui, je vais prévenir M^{me} Bug. Ils amènent une jeune femme avec eux pour que tu la soignes.

Il s'éloignait déjà dans le couloir en direction de la cuisine. Je courais derrière lui.

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Une rage de dents.

Il poussa la porte et appela :

– Madame Bug ? *Cá bhfuil tú* ? De l'éther, *Sassenach* ? Tu ne veux pas parler de phlogistique, n'est-ce pas ?

– Euh, non, je ne crois pas.

J'essayai de me souvenir de ce que pouvait bien être le phlogistique.

– Je t'ai déjà parlé de l'anesthésie, non ? L'éther sert à ça, c'est une sorte d'anesthésique. Il permet d'endormir les gens pour pouvoir les opérer sans leur faire mal.

– Très utile en cas de rage de dents, observa-t-il. Où est passée cette femme ? Madame Bug !

– Oui, sauf qu'il me faudra un peu de temps pour en fabriquer. En attendant, il faudra se contenter de whisky. M^{me} Bug est dans la cuisine extérieure. C'est le jour du pain. En parlant d'alcool, justement...

Il était déjà sorti par la porte de derrière. Je dévalai les marches de la véranda derrière lui.

—... J'aurais besoin d'une grande quantité d'alcool de bonne qualité, pour l'éther. Tu pourrais m'apporter un baril de la nouvelle production, demain ?

— Un baril ? Mais que comptes-tu en faire, te baigner dedans ?

— En fait, oui. Ou plutôt, pas moi, mais l'huile de vitriol. Tu la verses tout doucement dans l'alcool chaud et elle...

— Ah, monsieur Fraser ! Il m'avait bien semblé entendre quelqu'un m'appeler. Ça fait plaisir de vous savoir de retour à la maison d'une seule pièce.

Rayonnante, M^{me} Bug venait d'apparaître avec un panier d'œufs sous le bras.

— J'en suis aussi ravi que vous, madame Bug. Vous avez de quoi nourrir six personnes de plus pour le dîner ?

Elle écarquilla les yeux, puis fronça les sourcils pour calculer.

— Des saucisses, conclut-elle. Et des navets. Tiens, Bobby ! Rendez-vous donc utile et venez avec moi.

Me tendant les œufs, elle saisit par la manche Bobby qui était sorti derrière nous et le traîna vers le carré de navets.

J'avais la sensation d'être prise au piège sur un manège tournant trop vite et me raccrochai au bras de Jamie pour ne pas perdre l'équilibre.

— Tu savais que Bobby Higgins est amoureux de Lizzie ? lui demandai-je.

— Non, mais si c'est le cas, dommage pour lui, répondit-il d'un ton cynique.

Prenant ma main sur son bras pour une invitation, il me débarrassa du panier et le déposa sur le sol. Puis, il m'attira à lui et m'embrassa de nouveau, avec plus de lenteur mais non moins de passion.

Me libérant avec un soupir de contentement, il se tourna vers la cuisine d'été que nous avions construite en son absence. C'était une petite structure avec des murs en toile grège et un toit en branches de sapin, érigée autour d'un foyer en pierres surmonté d'une cheminée. S'y trouvait aussi une grande table d'où s'élevaient des odeurs alléchantes de pâte en train de lever, de pain frais, de galettes d'avoine et de cannelle.

— Pour ce qui est de ce quart d'heure dont je parlais tout à l'heure, *Sassenach*... si nécessaire, je crois que je peux faire encore plus rapide.

— Eh bien, moi, non !

Je laissai néanmoins ma main le tripoter pendant un court moment méditatif. Mes joues, poncées par sa barbe naissante, étaient à vif.

— Quand nous aurons enfin un peu de temps à nous, tu m'expliqueras ce que tu as fait pour te retrouver dans un état pareil.

– J’ai rêvé.

– Pardon ?

Il remit de l’ordre dans ses culottes avant d’expliquer :

– Je n’ai pas arrêté de faire des rêves lubriques avec toi. Chaque fois que je roulais sur le ventre, je sentais mon membre tout dur et je me réveillais. C’était pénible.

J’éclatai de rire, et il affecta un air vexé, même si je voyais une lueur amusée au fond de ses yeux.

– Tu peux rire, *Sassenach*. On voit bien que tu n’en as pas un pour te torturer.

– En effet, et j’en suis fort aise. Euh... quel genre de rêves lubriques ?

Il me dévisagea, la mine suggestive. Il avança un doigt, le fit courir le long de mon cou, descendit très délicatement vers la courbe de mon sein, là où il disparaissait sous mon corsage, puis décrivit un cercle sur la toile fine qui recouvrait mon téton, qui se gonfla aussitôt comme une vessie-de-loup. Il susurra :

– Le genre qui me donne envie de t’emporter dans les bois, assez loin pour que personne ne nous entende, te coucher sur le sol, retrousser tes jupes et te fendre en deux comme une pêche bien mûre. Tu vois ?

Je déglutis.

À cet instant critique, des saluts sonores retentirent sur le sentier de l’autre côté de la maison.

– Le devoir nous appelle, dis-je, légèrement essoufflée.

Jamie inspira avec bruit, redressa les épaules et acquiesça.

– Bah, si je ne suis pas encore mort de désir frustré, je ne vais pas en mourir maintenant.

– Non, je pense que tu tiendras le coup. Et puis, ne m’as-tu pas dit que l’abstinence... euh... raffermir les chairs ? Il me jeta un regard torve.

– Si elle devient plus ferme que ça, je vais tourner de l’œil, faute de sang dans la tête. N’oublie pas tes œufs, *Sassenach*.



Il était tard dans l’après-midi, mais il restait bien assez de lumière pour le travail que j’avais à accomplir, Dieu merci. Cependant, mon infirmerie était orientée de sorte à bénéficier de la lumière du matin, quand je pratiquais les opérations. Le reste de la journée, elle était plutôt sombre. J’installai donc un bloc opératoire de fortune dans la cour.

Cela tombait bien, puisque tout le monde voulait regarder. Les Indiens considéraient toujours les traitements médicaux (et pratiquement tout le reste) comme une affaire communautaire. Ils étaient surtout friands de chirurgie, celle-ci offrant un spectacle des plus divertissants. Ils se pressaient tous autour de moi, commentant mes préparatifs, se chamaillant et parlant à la patiente, à

qui j'avais le plus grand mal à faire ouvrir la bouche.

Elle s'appelait Mouse, un prénom qui ne pouvait lui avoir été donné que pour des raisons métaphysiques, car elle n'avait ni le physique ni le tempérament d'une souris. Elle avait un visage rond, avec un nez en trompette, caractéristique inhabituelle chez les Cherokees et, bien qu'elle ne soit pas vraiment jolie, elle avait cette force de caractère souvent plus séduisante que la simple beauté.

Elle faisait sans aucun doute de l'effet sur les mâles présents. C'était la seule femme de la délégation indienne, ses autres membres étant son frère, Red Clay Wilson, et quatre amis venus soit pour leur tenir compagnie, soit leur offrir une protection sur la route... soit pour courtiser M^{lle} Wilson, cette dernière explication étant la plus probable.

En dépit du patronyme écossais Wilson, aucun des Cherokees ne parlait l'anglais au-delà de quelques mots comme « non », « oui », « mal » et « whisky ! ». Comme mon vocabulaire cherokee ne s'étendait pas au-delà de l'équivalent de ces quatre termes, je ne participais pas beaucoup à la conversation.

Dans les faits, nous attendions le whisky ainsi que des interprètes. Un colon nommé Wolverhampton, venu d'un trou sans nom quelque part à l'est, s'était sectionné de manière accidentelle un orteil et demi une semaine plus tôt en taillant des bûches. Trouvant son nouvel état peu confortable, il avait tenté de s'amputer lui-même le moignon restant avec un fendoir.

Or, le fendoir est peut-être un outil utile, mais pas franchement un instrument de précision. En revanche, il est tranchant.

M. Wolverhampton, un grand gaillard irascible, vivait seul à une dizaine de kilomètres du premier voisin. Le temps qu'il arrive chez ce dernier, en marchant sur ce qui lui restait de pied, et que le voisin le charge sur une mule pour le conduire jusqu'à Fraser's Ridge, il s'était écoulé vingt-quatre heures. Autant dire que le pied mutilé avait atteint la taille et l'aspect d'un blaireau passé dans une essoreuse.

Le nettoyage de la plaie et les débridements nécessaires pour contenir l'infection, sans parler du fait que M. Wolverhampton refusait obstinément de me rendre ma bouteille, avaient épuisé tout mon stock chirurgical. Comme, de toute façon, j'avais besoin d'un baril d'eau-de-vie pour fabriquer de l'éther, Jamie et Ian étaient partis en chercher dans le hangar à whisky, situé à un peu moins de deux kilomètres. J'espérais qu'ils rentreraient avant que ce soit trop sombre pour opérer.

Les remontrances sonores de M^{lle} Mouse envers un des messieurs qui l'asticotait m'interrompirent. J'en profitai pour lui demander, à l'aide de signes, d'ouvrir la bouche. Elle s'exécuta, mais continua de protester avec des grands gestes plutôt explicites. Apparemment, elle décrivait plusieurs actes que l'importun serait mieux d'effectuer sur sa propre personne, à en juger par la mine contrite du coupable et l'hilarité de ses compagnons.

Un côté du visage de l'Indienne était enflé et sensible. Toutefois, elle ne broncha pas, même quand je lui tournai la tête vers la lumière pour mieux voir.

– Tu parles d'une rage de dents ! m'exclamai-je malgré moi.

Inquiète, elle se tourna vers moi.

– De dent ? répéta-t-elle.

Je pointai un doigt vers sa joue, expliquant :

– Mal. Uyoï.

– Mal, confirma-t-elle.

Suivi un flot de paroles, entrecoupé chaque fois que j'introduisais un doigt dans sa bouche, et que je devinai être l'explication de ce qui lui était arrivé.

Visiblement, un coup violent en plein visage. Une canine inférieure avait été complètement arrachée, et la prémolaire voisine était si cassée que j'allais devoir l'extraire. Celle qui suivait pouvait être sauvée. L'intérieur de sa bouche était lacéré par les bords tranchants, mais la gencive n'était pas infectée. Ce qui était encourageant.

Attiré par le bruit des voix, Bobby Higgins descendit de l'étable, et je l'envoyai sur-le-champ me chercher une lime. Quand il l'apporta, M^{lle} Mouse lui lança un sourire coquin. Il se plia en deux, exécutant une courbette extravagante, faisant rire tout le monde.

– Ces gens sont des Cherokees, n'est-ce pas, madame ?

Souriant à Red Clay, il lui fit un petit signe de la main, ce qui parut amuser les Indiens qui lui adressèrent le même geste à leur tour.

– Je n'en avais encore jamais rencontré. La plupart de ceux qui vivent en Virginie près de la maison de lord John appartiennent à d'autres tribus.

J'étais ravie de constater qu'il était à l'aise avec les Indiens et qu'il savait se comporter avec eux avec naturel. Ce n'était pas le cas d'Hiram Crombie, qui venait d'apparaître.

En apercevant l'assemblée, il s'arrêta net à la lisière de la clairière. Je le saluai d'un signe de la main, et, avec une répugnance manifeste, il avança vers nous.

Roger m'avait raconté que Duncan qualifiait Hiram de « petit pisse-vinaigre ». Cette description lui allait comme un gant. En effet, menu et sec, il portait des cheveux fins et grisonnants tressés si serrés dans sa nuque qu'il devait avoir du mal à cligner des yeux. Son visage étant buriné par les rigueurs d'une vie de pêcheur, il paraissait la soixantaine, mais en avait sans doute beaucoup moins. Avec sa bouche en forme de U inversé, il semblait toujours avoir sucé un citron pourri.

Jetant des coups d'œil méfiants vers les Indiens, il m'annonça :

– Je cherche M. Fraser. On m'a dit qu'il était rentré.

Il tenait fermement le manche de la hachette accrochée à sa ceinture.

– Il sera là dans un instant. Vous connaissez déjà M. Higgins, je crois ?

C'était le cas, mais, de toute évidence, cette rencontre ne l'avait guère impressionné. Il fixa la marque sur sa joue et le gratifia à peine d'un hochement de tête. Ne me laissant pas démonter, je lui indiquai les Indiens, qui l'examinaient avec un intérêt non réciproque.

– Permettez-moi de vous présenter M^{lle} Wilson, son frère, M. Wilson et... euh... quelques-uns de leurs amis.

Hiram se raidit encore un peu plus, si cela était possible.

– Wilson ? répéta-t-il sèchement.

– Wilson, confirma joyeusement M^{lle} Mouse.

– C'est le nom de jeune fille de ma femme.

À son ton, il était clair qu'il trouvait cette utilisation patronymique par des Indiens tout à fait scandaleuse.

– Ah ? fis-je, mielleuse. Comme c'est intéressant. Ils sont peut-être apparentés ?

Ses yeux faillirent lui sortir de la tête. J'entendis Bobby pouffer de rire derrière moi et j'enfonçai le couteau dans la plaie :

– Sûrement du côté d'un père ou d'un grand-père écossais. Peut-être...

Des tics agitèrent les traits d'Hiram, ses émotions passant de la fureur à la consternation. Il ferma sa main droite en pointant l'index et l'auriculaire, créant ainsi des cornes pour repousser le diable.

– Le grand-oncle Éphraïm..., murmura-t-il. Que le Seigneur nous préserve !

Sans un mot de plus, il fit volte-face et s'éloigna. M^{lle} Mouse lui lança gaiement en anglais :

– Au revoir !

Il se retourna, hagard, puis hâta le pas comme poursuivi par une horde de démons.

Le whisky arriva enfin, et une bonne quantité fut consacrée à la patiente et aux spectateurs. Puis, l'opération put commencer.

La lime, qui servait d'ordinaire à la dentition des chevaux, était un peu grande, mais fit l'affaire. M^{lle} Mouse tendait à exprimer son inconfort de façon un peu braillarde, mais ses plaintes diminuèrent proportionnellement à son absorption d'alcool. À mon avis, une fois que j'en serais à l'extraction de sa dent brisée, elle ne sentirait plus rien.

Pendant ce temps, Bobby amusait Jamie et Ian en imitant la réaction d'Hiram Crombie apprenant sa possible parenté avec les Wilson. Entre deux fous rires, Ian traduisait son numéro aux Indiens, qui se roulaient dans l'herbe, au paroxysme de l'hilarité.

Tenant avec fermeté le menton de M^{lle} Mouse, je demandai :

– Ils ont vraiment un Éphraïm Wilson dans leur arbre généalogique ?

– Ils ne sont pas sûrs pour ce qui est d'Éphraïm, m'expliqua Ian, mais, en effet, leur grand-père était un vagabond écossais, qui est resté juste assez longtemps dans leur village pour faire un enfant à leur grand-mère. Après quoi, il est tombé d'une falaise et a été enseveli sous un éboulement rocheux. Elle s'est remariée, bien sûr, mais elle a gardé son nom par affection. Essuyant ses yeux larmoyants, il poursuivit :

– Je me demande ce qui a poussé le grand-oncle Éphraïm à quitter l'Écosse.

– Sans doute la proximité de gens comme Hiram, répondis-je en tentant de me concentrer. Tu penses que...

Je cessai l'intervention, me rendant compte soudain que plus personne ne riait, et que tous regardaient un point de l'autre côté de la clairière.

Un autre Indien venait d'apparaître, portant un ballot par-dessus son épaule.



Il s'appelait Sequoyah et était un peu plus âgé que les Wilson et leurs amis. Il salua gravement Jamie et déposa le ballot à ses pieds, lui parlant en cherokee.

Le visage de Jamie changea, les derniers vestiges d'amusement cédant la place à l'intérêt, puis à la méfiance. Il s'agenouilla et écarta avec soin un pan de la toile élimée. Elle contenait un tas de vieux os, parmi lesquels un crâne dont les yeux creux fixaient le ciel.

– Qui c'est encore celui-là ? m'exclamai-je.

J'avais arrêté mon travail, et tout le monde, y compris M^{lle} Mouse, s'était rapproché pour mieux voir.

Jamie saisit le crâne et le fit tourner doucement entre ses mains.

– Il dit qu'il s'agit du vieux qui possédait la ferme dont a parlé MacDonald, celle qui a brûlé de l'autre côté de la Ligne du traité.

Il me tendit l'objet. La plupart des dents manquaient, depuis assez longtemps pour que l'os de la mâchoire se soit refermé sur les orifices. Les deux molaires restantes ne présentaient que des fissures et des taches, pas de traces de plombage, ni même d'espaces vides que des amalgames auraient pu combler.

Je me détendis un peu, sans savoir si j'étais soulagée ou déçue.

– Que lui est-il arrivé ? Et que vient-il faire ici ?

Jamie s'agenouilla et reposa le crâne dans la toile. Puis il retourna plusieurs os, en les examinant. Il releva les yeux et, d'un signe de tête, m'invita à l'imiter.

Les os n'avaient pas été brûlés. En revanche, plusieurs d'entre eux avaient été rongés par des animaux. Un ou deux des plus longs avaient été fendus, probablement pour atteindre la moelle. En outre, il manquait de nombreux

petits os des mains et des pieds. Tous présentaient un aspect grisâtre et fragile, laissant deviner qu'ils étaient restés longtemps à l'extérieur.

Ian traduisit ma question à Sequoyah, accroupi près de Jamie, expliquant tout en pointant un doigt ici et là vers les ossements.

– Il dit qu'il connaissait cet homme depuis longtemps. Ils n'étaient pas vraiment amis, mais, de temps à autre, quand il passait près de sa cabane, il faisait une halte, et le vieux partageait son repas avec lui. En retour, il lui apportait parfois des petits cadeaux, comme un lièvre, ou un peu de sel.

Un jour, cela faisait déjà quelques mois, il avait découvert le corps du vieil homme dans les bois, sous un arbre, à quelque distance de sa maison.

– Il dit que personne ne l'a tué. Il est juste... mort. Il pense que, quand l'esprit l'a quitté, il était en train de chasser. Il tenait un couteau, et sa carabine était à côté de lui. Il s'est tout simplement écroulé sur place, mort.

Ian imita même le haussement d'épaules de Sequoyah.

Ne sachant pas quoi faire du corps, l'Indien l'avait abandonné là, avec son couteau, au cas où l'esprit, où qu'il soit, en aurait besoin. Il ignorait où portaient les esprits des hommes blancs, ni s'ils y chassaient. Il montra du doigt l'arme, sa lame presque toute rongée par la rouille, sous les os.

En revanche, il avait pris la carabine, en trop bon état pour être ignorée. Comme la cabane du vieux était sur son chemin, il s'y était arrêté. L'homme ne possédait pas grand-chose, et ses maigres biens ne valaient rien. Sequoyah avait pris un pot en fer-blanc, une bouilloire et un bocal de farine de maïs, qu'il avait emportés à son village.

– Il n'est pas d'Anidonau Nuya, n'est-ce pas ? interrogea Jamie.

Il traduisit lui-même sa question. Sequoyah fit non de la tête, les ornements tressés dans ses cheveux tintinnabulant.

Il venait de Pierre Dressée, un village à quelques kilomètres à l'est d'Anidonau Nuya. Après la visite de Jamie, Oiseau-qui-chante-le-matin avait envoyé des émissaires dans les communautés voisines pour se renseigner sur ce qu'il était advenu du vieil homme. Apprenant le récit de Sequoyah, il lui avait demandé d'aller chercher les restes du mort et de les apporter à Jamie, afin de lui prouver que personne ne l'avait assassiné.

Ian lui posa une question, dans laquelle je reconnus le mot « feu ». Sequoyah secoua de nouveau la tête.

Il n'avait pas incendié la cabane... pour quoi faire ? Il pensait que ce n'était l'œuvre de personne d'autre non plus. Après avoir ramassé les ossements (il fit une grimace : de dégoût), il était retourné examiner la maison. Effectivement elle avait brûlé, mais, selon lui, c'était à cause d'un arbre voisin frappé par la foudre et qui avait incendié une bonne partie de la forêt. La cabane n'était que partiellement détruite.

Il se leva d'un air résolu.

– Il ne reste pas dîner ? demandai-je.

Jamie lui transmet l'invitation, qu'il déclina. Il avait fait ce qu'on lui avait demandé ; à présent il retournait à ses occupations. Il salua les autres Indiens d'un signe de tête, puis s'éloigna.

Quelques mètres plus loin, il se souvint de quelque chose et revint sur ses pas. Avec une élocution appliquée, à la manière de quelqu'un qui récite un texte dans une langue qu'il ne comprend pas, il déclara :

– Tsisqua dit : n'oublie pas les fusils.

Là-dessus, il repartit.



La tombe était marquée d'un empilement de cailloux et d'une croix confectionnée avec des brindilles de pin. Sequoyah n'avait jamais su le nom du vieux et n'avait aucune idée de son âge, sans parler des dates de sa naissance et de sa mort. Nous ne savions pas non plus s'il était chrétien, mais la croix nous avait paru une bonne idée.

Ce fut une modeste cérémonie, à laquelle assistèrent, outre moi-même, Jamie, Ian, Brianna, Roger, Lizzie, son père, les Bug et Bobby Higgins, qui, j'en étais sûre, n'était là que parce que Lizzie y était. Joseph Wemyss en paraissait convaincu lui aussi, à en juger par les regards suspicieux qu'il ne cessait de lancer vers le jeune homme.

Roger récita un bref psaume devant la tombe, puis marqua une pause. Il s'éclaircit la gorge, et reprit :

– Seigneur, nous te prions d'accueillir l'âme de notre frère...

– Éphraïm, murmura Brianna, les yeux modestement baissés.

Un chuchotement amusé parcourut l'assistance, mais personne n'osa rire. Roger lui jeta un regard noir, mais je vis la commissure de ses lèvres trembler. Il conclut dignement :

–... d'accueillir l'âme de notre frère, dont Tu connais le nom.

Il referma le psautier qu'il avait emprunté à Hiram Crombie, celui-ci ayant décliné l'invitation d'assister aux funérailles.

Quand Sequoyah avait fini ses révélations la veille, la lumière du jour avait disparu, et j'avais été obligée de reporter au lendemain matin l'extraction de la dent de M^{lle} Mouse. Celle-ci, complètement ivre, n'avait émis aucune objection, et Bobby Higgins, qui, amoureux ou non de Lizzie, ne semblait pas insensible aux charmes de la jeune squaw, l'avait galamment portée jusqu'à son matelas sur le sol de la cuisine.

Après en avoir terminé avec la dent, j'avais proposé au groupe d'Indiens de rester, mais, comme Sequoyah, ils avaient à faire ailleurs et, après de nombreux remerciements et petits présents, ils étaient repartis le lendemain après-midi, sentant fortement le whisky et nous laissant nous occuper des restes de feu Éphraïm.

Après le service, chacun redescendit la colline, mais Jamie et moi restâmes

à la traîne, profitant de l'occasion pour demeurer seuls un instant. La veille au soir, la maison avait été remplie d'Indiens, de bavardages et de contes auprès du feu, jusqu'à tard dans la nuit. Quand nous étions enfin montés nous coucher, nous nous étions simplement blottis l'un contre l'autre, échangeant à peine un « bonne nuit » avant de nous endormir.

Le cimetière était perché sur une hauteur, à quelque distance de la maison. C'était un bel endroit paisible, entouré de sapins dont les aiguilles dorées formaient un tapis sur le sol. Le frottement de leurs branches provoquait un susurrement permanent, ajoutant encore à la douceur du site.

Je déposai une dernière pierre sur le cairn d'Éphraïm.

– Pauvre vieux. À ton avis, comment il a fini ici ?

– Dieu seul le sait, répondit Jamie. Il y a toujours eu des ermites, des hommes qui fuient la compagnie de leur semblable. C'en était peut-être un. À moins que ce ne soient les hasards de la vie qui l'aient conduit dans les montagnes... et il y est resté.

Il m'adressa un sourire la mèche ébouriffée par le vent.

– Je ne devrais sans doute pas m'informer de cela, *Sassenach*, mais... ça t'ennuie ? Je veux dire, de te retrouver ici. Tu regrettes de ne pas être... là-bas ?

– Non, jamais.

C'était vrai, même si, parfois, je me réveillais au beau milieu de la nuit en me disant : « Et si le rêve, c'était maintenant ? » Me lèverais-je un de ces matins dans la chaleur douillette d'un radiateur, avec, dans la chambre, l'odeur, de l'après-rasage de Frank ? Puis, me rendormant bercée par le grésillement du feu de bois et l'odeur musquée de Jamie, je me surprénais à éprouver un vague regret.

S'il lut cette pensée sur mon visage, il n'en laissa rien paraître, mais se pencha et déposa un baiser sur mon front. Il me prit le bras, et nous nous enfonçâmes un peu dans le bois, tournant le dos à la clairière et la maison en contrebas.

Il huma profondément l'air avant de dire :

– Parfois, en respirant le parfum des pins, j'ai l'impression d'être de retour en Écosse. Puis, je jette un œil autour de moi et je reviens sur terre : il n'y a pas de belles fougères, pas de grands sommets nus... ce n'est pas le paysage sauvage que je connais, rien qu'une nature dont j'ignore tout.

Je crus déceler de la nostalgie dans sa voix, mais pas de tristesse. Toutefois, comme il m'avait posé la question, j'étais en droit de l'interroger à mon tour :

– Et tu n'as jamais envie de... rentrer ?

– Oh si.

À la vue de mon air stupéfait, il se mit à rire.

– Mais pas assez pour souhaiter ne plus être ici, *Sassenach*.

Il se tourna vers le minuscule cimetière, avec sa série de cairns et de croix et, ici et là, un rocher plus gros marquant une tombe en particulier.

– Tu sais que, selon certains, la dernière personne à être enterrée dans un cimetière devient son gardien ? Elle doit monter la garde jusqu'à ce qu'un autre mort vienne prendre sa place... alors, elle peut reposer en paix.

Cela me fit sourire.

– Notre mystérieux Éphraïm doit être bien surpris de se retrouver à ce poste, alors qu'il gisait bien tranquille tout seul sous son arbre. Mais que peut bien garder le gardien d'un cimetière... et contre qui ?

– Oh, des vandales, je suppose. Des profanateurs de sépultures. Ou encore des charmeurs.

– Des charmeurs ? m'étonnai-je. Je pensais que ce terme désignait uniquement les guérisseurs.

– Certains charmes nécessitent des os, *Sassenach*. Ou les cendres d'un corps brûlé. Ou encore de la terre d'un cimetière. Oui, même les morts ont besoin d'être défendus.

Il parlait sur un ton léger, mais sans plaisanter.

– En effet, qui de mieux placé pour ça qu'un fantôme à demeure ? Je comprends mieux.

Nous traversâmes un taillis de trembles, baignant dans une lumière qui nous diaprait de vert et d'argent, et je m'arrêtai un instant pour gratter un caillot de sève cramoisie sur un tronc gris blanc. Je me demandais pourquoi il m'intriguait autant... puis je me souvins et, promptement, me retournai vers le cimetière.

Ce n'était pas un souvenir, mais un rêve... ou une vision. Au milieu d'une forêt de trembles, un homme, à bout de forces, rompu, se relevait de terre pour ce qu'il savait être la dernière fois, son dernier combat. Il retroussait ses lèvres, dévoilant ses dents brisées, maculées d'un sang du même ton que la sève des trembles. Son visage était peint en noir, couleur de la mort... et je savais que sa bouche contenait des plombages.

Au loin, le rocher de granit était silencieux et paisible, jonché d'aiguilles de pin jaunies, marquant l'emplacement de la dépouille de celui qui, autrefois, se faisait appeler Dent-de-Loutre.

Je chassai l'image de mon esprit, et nous reprîmes notre promenade, pénétrant dans une autre clairière en contre-haut du cimetière. Je remarquai avec surprise que quelqu'un avait coupé du bois et défriché le terrain. Une haute pile de troncs abattus se dressait d'un côté, près d'un amas de souches déracinées. D'autres, encore en terre, pointaient ici et là dans la masse dense de bleuets et d'oseille sauvage.

Jamie me prit par le coude.

– Regarde par-là, *Sassenach*.

– Oh ! Oooh !

La clairière était assez haute pour offrir un point de vue à couper le souffle. Un océan de cimes s'étalait devant nos yeux. Nous pouvions voir au-delà de Fraser's Ridge, du sommet suivant, de celui d'après, et ainsi de suite, dans un infini bleuté rendu brumeux par le souffle des montagnes, des nuages s'élevant des creux.

– Ça te plaît ?

Il parlait avec le ton fier d'un propriétaire.

– Bien sûr. Qu'est-ce que ?...

J'indiquai d'un geste les troncs couchés et les souches.

– C'est ici que se dressera la prochaine maison, *Sassenach*.

– La prochaine maison ? Quoi, on va en construire une autre ?

– Nous peut-être pas, mais nos enfants, ou nos petits-enfants. Je me suis dit que, s'il arrivait quelque chose, non pas que je le croie, mais, au cas où..., je serais plus heureux en sachant que j'ai préparé le terrain. Juste au cas où.

Je le dévisageai plusieurs minutes, essayant de comprendre.

S'il arrivait quelque chose, répétais-je avec lenteur.

Je me tournai vers l'est, où l'on devinait la masse de notre maison entre les arbres, la fumée de sa cheminée dessinant une plume blanche sur le vert tendre des châtaigniers et des sapins.

– Tu veux dire, si elle brûle vraiment ?

Le seul fait de formuler l'idée oralement me nouait le ventre.

Le dévisageant de nouveau, je me rendis compte que cette notion l'effrayait lui aussi, mais, égal à lui-même, il avait entrepris d'agir, de la seule manière qu'il pouvait, en prévision du désastre.

Il me fixa de son regard bleu intense.

– Ça te plaît ? Je parle du site, sinon, je peux en trouver un autre.

Je sentis des larmes me piquer les yeux.

– C'est magnifique, Jamie. Tout simplement magnifique.



La grimpée nous avait donné chaud. Nous nous assîmes à l'ombre d'une pruche géante pour mieux admirer notre future vue. À présent que le silence sur notre avenir précaire était brisé, nous découvrîmes que nous pouvions en parler ensemble.

– Ce n'est pas tant l'idée de mourir tous les deux... déclarai-je. Enfin, pas tout à fait, mais c'est le « ne laisse aucune descendance » qui me flanque la frousse.

– Je comprends, *Sassenach*. Je ne suis pas chaud non plus à l'idée qu'on y passe tous les deux, et j'ai bien l'intention de m'arranger pour que ça n'arrive pas. Cela dit, ça ne signifie pas forcément qu'ils mourront eux aussi. Ils seront peut-être seulement... partis.

J'inspirai à fond, m'obligeant à accepter cette hypothèse sans paniquer.

– Partis... tu veux dire Brianna, Roger... et Jemmy. En supposant qu'il puisse lui aussi voyager à travers les pierres. Il croisa les bras autour de ses genoux.

– Après ce qu'il a fait à cette opale ? Oui, je crois qu'on peut présumer qu'il en est lui aussi capable.

Effectivement. Je me souvins de ce qui s'était passé avec la gemme. Il l'avait tenue dans sa main, se plaignant qu'elle devenait brûlante, jusqu'à ce qu'elle explose en des centaines de minuscules fragments tranchants. Oui, il avait sans doute la faculté de voyager dans le temps. Mais si Brianna avait un enfant ? Il était clair que Roger et elle en voulaient un autre, du moins Roger, et elle était prête.

L'idée de les perdre était atrocement douloureuse, mais il fallait néanmoins songer à cette possibilité. M'efforçant d'être courageuse et objective, je déclarai :

– Nous avons un choix à faire : si on est morts, ils partiront, car, sans nous, ils n'ont plus vraiment de raisons d'être ici mais si nous sommes toujours vivants... partiront-ils quand même ? Devons-nous les obliger à partir ? Avec la guerre, ce sera dangereux.

– Non, répondit-il d'une voix calme.

Il avait la tête baissée, ses mèches folles qu'il avait léguées à Brianna et à Jemmy formant une auréole auburn. Puis, il redressa le chef et, scrutant la ligne d'horizon, se reprit :

– Je ne sais pas. Personne ne sait, *Sassenach*. Nous pouvons juste nous préparer à affronter ce que l'avenir nous réservera.

Il prit ma main dans la sienne avec un sourire contenant autant de douleur que de joie.

– Nous avons suffisamment de fantômes entre nous. Si les démons du passé ne peuvent plus rien contre nous, ne laissons pas les peurs du futur nous entraver. Abandonnons tout ça en arrière et allons de l'avant. D'accord ?

Je mis mon autre main sur sa poitrine. Ce n'était pas une invitation, juste une envie de le toucher. La transpiration avait rendu sa peau fraîche, mais les muscles sous-jacents étaient encore chauds, car, un peu plus tôt, il avait aidé à creuser la tombe.

– Tu as été toi-même un de mes fantômes, pendant de longues années. Et pendant tout ce temps, j'ai essayé de te laisser derrière moi.

– Vraiment ?

Avec douceur, il posa sa main dans mon dos, la faisant, par habitude, aller et venir. Je connaissais cette caresse... le besoin de se rassurer, de confirmer que l'autre était bel et bien là, en chair et en os.

– J'ai cru que je ne pourrais pas vivre si je pensais au passé... que je ne tiendrais pas le coup.

Ma gorge était nouée par le souvenir de cette époque.

– Je sais, murmura-t-il.

Sa main quitta mes reins pour se poser sur mes cheveux.

– Mais tu avais un enfant, *Sassenach*. Et un mari. Cela n'aurait pas été bien de les abandonner.

– Ce n'était pas bien de t'abandonner.

Je fermai les yeux, mais les larmes débordaient aux coins de mes paupières. Il attira ma tête à lui, sortit la langue et, tout en délicatesse, me lécha le visage. J'en fus si surprise que je me mis à rire entre deux sanglots et manquai de m'étrangler.

– « Je t'aime, comme la viande aime le sel », récita-t-il avant de se mettre à rire à son tour. Ne pleure pas, *Sassenach*. Tu es ici, moi aussi. Rien d'autre n'a d'importance.

Je plaçai mon front contre sa joue et l'enlaçai. Mes paumes à plat contre son dos, je le caressai des omoplates au creux de ses reins, dessinant le contour de son corps, sa forme, évitant les cicatrices qui zébraient sa peau.

Il me serra contre lui.

– Tu sais que, cette fois, on est mariés depuis près de deux fois plus longtemps que lors de ton premier voyage ? Je m'écartai de lui, en fronçant les sourcils.

– Pourquoi ? Entre les deux, on n'était plus mariés ? Pris de court, il passa un doigt méditatif sur l'arête de son nez.

– Il faudrait poser la question à un prêtre. Je suppose que si, mais, dans ce cas, ça ne fait pas de nous des bigames ? Cette idée me mit mal à l'aise.

– Autrefois peut-être, mais plus maintenant. Mais non, nous ne l'étions pas vraiment. Le frère Anselme me l'a dit.

– Le frère Anselme ?

– Un franciscain de l'abbaye de Sainte-Anne. Mais tu ne t'en souviens sans doute pas, tu étais très malade à cette période.

– Si, si, je me souviens de lui. La nuit, il venait s'asseoir à mon chevet, quand je ne pouvais pas dormir.

Il esquaissa un sourire forcé. Il préférait ne pas se rappeler ce temps-là.

– Il t'appréciait beaucoup, *Sassenach*.

Voulant le distraire de ses souvenirs de Sainte-Anne, je demandai :

– Et toi, tu ne m'appréciais pas ?

– Oh si. Cependant, je t'apprécie encore plus aujourd'hui.

Je bombai le torse, faisant la coquette.

– Vraiment ? Qu'est-ce qui a changé ?

Il inclina la tête sur le côté, me jaugeant.

– D'une part, tu pètes moins dans ton sommeil.

De justesse, il esquiva en riant la pomme de pin qui fusa près de son oreille gauche. Je saisis un morceau de bois pour lui taper sur le crâne, mais il bondit en avant et m'agrippa les bras. Il me plaqua dans l'herbe et se coucha sur moi, me clouant au sol.

– Enlève-toi de là, mufle ! Je ne pète pas dans mon sommeil !

– Comment le sais-tu, *Sassenach* ? Tu dors si profondément que même le son de tes propres ronflements ne te réveille pas.

– C'est toi qui parles de ronflements ? Quel culot ! Tu...

Il m'interrompit, souriant toujours, mais poursuivant sur un ton plus sérieux :

– Tu es fière comme Lucifer. Et courageuse. Tu as toujours été plus intrépide que de raison. Aujourd'hui, tu es plus féroce qu'un blaireau.

– Si je comprends bien, je suis arrogante et féroce. Ce ne sont pas franchement des vertus féminines.

Je tentai en vain de m'extirper de sous lui, manquant de souffle.

Il réfléchit un moment avant de reprendre :

– Tu es bonne, aussi. Très bonne. Même si tu n'en fais toujours qu'à ta tête.

Il rattrapa précipitamment mon bras que j'avais réussi à libérer et me coinça le poignet au-dessus de ma tête, ajoutant :

– Mais ce n'est pas un reproche, loin de là.

La mine concentrée, il marmonna :

– Vertus féminines, voyons voir... vertus féminines...

Sa main libre se glissa entre nous et se referma sur mon sein.

– En dehors de ça !

– Tu es très propre.

Il lâcha mon poignet et ébouriffa mes cheveux qui, en effet, étaient propres, parfumés au tournesol et aux soucis.

– Je n'ai jamais vu une femme passer autant de temps à se laver, à part Brianna peut-être.

Il marqua encore une pause, puis :

– Tu n'es pas très bonne cuisinière, même si tu n'as encore empoisonné personne, à moins de le faire exprès. Et je dois reconnaître que tu es plutôt douée avec du fil et une aiguille, quoique tu préfères reprendre la chair humaine.

– Merci beaucoup !

– Donne-moi d'autres vertus, j'en ai peut-être oublié une.

– Hmph ! La douceur, la patience...

– La douceur ! Elle est bien bonne ! Tu es plus impitoyable, sanguinaire...

Je plongeai la tête en avant, réussissant presque à le mordre à la gorge. Il m'esquiva, en riant de plus belle.

– Non, tu n’es pas très patiente non plus.

Pour un temps, je cessai de me débattre et me laissai écraser sur le sol, mes cheveux étalés dans l’herbe.

– Alors, quel est le trait le plus attachant chez moi ? questionnai-je.

– Tu me trouves drôle.

– C’est... ce... que... tu... crois, haletai-je.

Je me débattis comme une furie. Il se contenta de peser de tout son poids sur moi, tranquille, nullement gêné par mes coups de pieds et de poings, jusqu’à ce que j’aie épuisé toutes mes forces. Puis, quand je fus calmée, il déclara d’un air songeur :

– Et tu aimes beaucoup ce que je te fais au lit.

– Euh...

J’aurais aimé le contredire, mais l’honnêteté l’emporta. En outre, il savait pertinemment qu’il avait raison.

– Tu m’écrases, dis-je dignement. Aurais-tu la bonté de te pousser de là ?

Il ne bougea pas.

– Ce n’est pas vrai ?

– Si ! Bon, d’accord ! C’est vrai ! Tu vas te pousser maintenant ?

Il n’en fit rien, mais baissa la tête et m’embrassa. Je serrai les lèvres, résolue à ne pas céder, mais il était aussi déterminé que moi, et, pour être sincère... la peau de son visage était chaude, le chaume de son menton me chatouillait agréablement, et sa grande et douce bouche... Mes cuisses étaient ouvertes, et sa masse solide pressait contre elles, son torse nu sentait le fauve, la sueur et la sciure de bois prise dans sa chevelure auburn... La lutte m’avait mise en nage, mais l’herbe autour de nous était humide et fraîche. Une minute de plus, et il aurait pu me prendre là, sur le sol, s’il l’avait voulu.

Il me sentit capituler et, avec un soupir, se ramollit lui aussi. Je n’étais plus sa captive, il me tenait, tout simplement. Il redressa la tête et glissa une main sous mon menton.

– Tu veux savoir ce que tu as de plus attachant, vraiment ?

Je pouvais lire dans le bleu nuit de ses yeux que, cette fois, il était sérieux. J’acquiesçai, muette.

– Plus que n’importe quelle créature de ce monde, tu es fidèle, chuchota-t-il.

Je faillis lui rétorquer quelque chose au sujet des saint-bernards, mais son regard était empreint d’une telle tendresse que je me contentai de le fixer dans les yeux, légèrement aveuglée par la lumière verte qui filtrait entre les aiguilles de pins au-dessus de lui.

– Toi aussi, répondis-je enfin. Ça tombe plutôt bien, non ?

21. Déflagration

Pour le dîner, M^{me} Bug nous avait préparé une fricassée de poulet, mais ce plat à lui seul ne justifiait pas l'excitation mal contenue de Brianna et de Roger quand ils entrèrent. Ils souriaient tous les deux, les joues roses et le regard pétillant.

Aussi, quand Roger annonça qu'il avait d'excellentes nouvelles, M^{me} Bug en conclut sur-le-champ l'évidence. Laisant tomber sa cuillère en bois, elle joignit les mains, se gonflant comme une baudruche, et s'écria :

– Vous attendez un autre petit ! Quel bonheur !

Elle agita un doigt en direction de Roger.

– Ce n'est pas trop tôt ! Et moi qui me disais justement que je devrais peut-être ajouter un peu de gingembre et de soufre dans votre porridge, jeune homme, pour vous réveiller un peu ! Enfin, vous connaissez votre affaire ! Et toi, *a bhailach*, qu'en penses-tu ? Tu es content d'avoir bientôt un petit frère ?

Jemmy la fixa, les yeux ronds.

– Euh... commença Roger.

– Bien sûr, ça pourrait aussi être une petite sœur, admit M^{me} Bug. D'une manière ou d'une autre, c'est une très bonne nouvelle. Tiens, *a luaidh*, prends un bonbon. Nous autres, on va trinquer !

Perplexe mais ne refusant jamais une friandise, l'enfant accepta la pastille de mélasse et la mit aussitôt en bouche.

– Mais il n'est pas... tenta de formuler Brianna.

– Merci, madame Bug, dit Jemmy à toute vitesse.

Puis il plaqua sa main devant sa bouche, au cas où sa mère chercherait à récupérer la sucrerie strictement interdite avant le dîner.

M^{me} Bug ramassa sa cuillère sur le sol et l'essuya sur son tablier.

– Oh, une petite gâterie ne lui fera pas de mal, assura-t-elle. Appelez donc Arch, *a muirinn*, pour qu'on lui annonce la nouvelle. Que la Sainte Vierge vous bénisse, ma fille. J'ai bien cru que vous n'alliez jamais vous y mettre ! Quand je pense qu'on se demandait toutes si vous ne battiez pas froid à votre mari, ou si ce n'était pas lui qui manquait un peu d'ardeur, vous savez, la petite étincelle vitale en somme, mais en fin de compte...

– Oui, en fin de compte, dit Roger en haussant la voix pour essayer de se faire entendre.

– Je ne suis pas enceinte ! hurla soudain Brianna. Le silence qui suivit résonna comme un coup de tonnerre.

– Ah, fit simplement Jamie.

Il saisit une serviette et s'assit, la coinçant dans le col de sa chemise.

– Si on dînait ? proposa-t-il.

Il tendit la main à Jemmy, qui grimpa à ses côtés sur le banc en bois sans cesser de sucer son bonbon avec vigueur.

Momentanément transformée en statue de sel, M^{me} Bug revint à la vie avec un « Hmpf ! » appuyé. Dépitée, elle se tourna vers la crédence, y déposant avec bruit une pile d'assiettes en étain.

Roger paraissait plutôt amusé ; Brianna, elle, était incandescente, soufflant comme un dragon.

Avec toute la précaution de quelqu'un manipulant un engin explosif, je déclarai avec toute la douceur possible :

– Assieds-toi donc, ma chérie. Tu... euh... disais que tu avais de bonnes nouvelles ?

– Qu'est-ce que ça peut faire ? explosa-t-elle. Tout le monde s'en fiche, puisque je ne suis même pas enceinte ! Après tout, en dehors d'enfanter, que pourrais-je bien faire qui vous paraisse digne d'intérêt ?

Elle se passa une main rageuse dans les cheveux et, ses doigts rencontrant le ruban qui les retenait, l'arracha et le jeta par terre.

– Voyons, mon cœur... proféra Roger.

J'aurais pu le prévenir que c'était une erreur. Un Fraser en furie ne prêtait pas attention aux paroles mielleuses, ayant plutôt tendance à sauter à la gorge du premier mal avisé qui s'aventurait à les prononcer.

– Ton cœur, tu peux te le garder ! Tu penses pareil. Pour toi, tout ce que je fais, hormis laver le linge, faire la cuisine et repriser tes foutues chaussettes, est une perte de temps. Et par-dessus le marché, tu m'en veux de ne pas tomber enceinte ! Parce que tu es persuadé que c'est de ma faute ! Eh bien, c'est faux, et tu le sais très bien !

– Mais... Non, je n'ai jamais pensé ça, jamais ! Brianna, je t'en prie...

Il tendit une main vers elle, puis se ravisa, sans doute de peur qu'elle la lui arrache d'un coup de dents.

– Maman, manger ! cria Jemmy.

Un long filet de salive teinté de mélasse coulait à la commissure de ses lèvres et descendait jusque sur le devant de sa chemise. En l'apercevant, Brianna se tourna vers M^{me} Bug, telle une tigresse.

– Regardez votre travail, vous êtes contente à présent, espèce de fouineuse ? C'était sa dernière chemise propre ! Et de quel droit osez-vous discuter de notre vie privée avec le premier venu ? De quoi je me mêle, insupportable vieille commère ?

Constatant qu'il était inutile de discuter avec elle, Roger s'approcha par derrière, glissa ses bras autour de sa taille, la souleva de terre et la porta vers la porte de service, sous les protestations incohérentes de Brianna et les cris de douleur de Roger chaque fois qu'elle lui donnait un coup de talon dans les tibias. Je m'approchai de la porte et la refermai derrière eux, étouffant les

éclats de voix dans la cour.

Me rasseyant en face de Jamie, je lui déclarai :

– C'est de toi qu'elle tient ça, tu sais ? M^{me} Bug, ça sent délicieusement bon ! Si on mangeait ?

M^{me} Bug plaça avec bruit la fricassée au milieu de la table, mais refusa de se joindre à nous. Elle enfila sa cape et sortit d'un pas lourd par la porte d'entrée, nous laissant la corvée de vaisselle. Ce qui était aussi bien.

Nous dînâmes en paix, le silence interrompu uniquement par le cliquetis des couverts et les interrogations de Jemmy qui voulait savoir pourquoi la mélasse était si collante, comment le lait entrait dans les vaches et quand arriverait son petit frère.

Dans une brève pause entre deux questions existentielles, je demandai :

– Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire à M^{me} Bug demain matin ?

– Pourquoi lui dirais-tu quelque chose, *Sassenach* ? Ce n'est pas toi qui l'as insultée.

– Non, mais je parie que Brianna ne lui présentera pas ses excuses...

– Pourquoi faire ? Après tout, on l'a provoquée. Et puis je doute que M^{me} Bug vienne de se faire traiter de vieille commère pour la première fois. Elle va rebattre les oreilles d'Arch avec ce qui s'est passé, ça la calmera, et demain, tout sera oublié.

– Mouais... tu as sans doute raison, convins-je. Mais Brianna et Roger...

Il sourit, ses yeux bleus se transformant en triangles, et me tapota la main.

– Ce n'est pas à toi de régler tous les problèmes de la terre, *mo chridhe*. Roger Mac et sa femme résoudront ça entre eux... et, à mon avis, le garçon avait la situation bien en main.

Il se mit à rire, et je l'imitai malgré moi.

Je me levai pour aller chercher du lait pour le café.

– Ce sera quand même à moi de régler le problème si elle lui casse une jambe. On risque de le voir revenir ici en rampant pour être soigné.

Au même instant, on frappa à la porte. Me demandant pourquoi Roger se donnait cette peine, j'allai ouvrir et découvris, stupéfaite, le visage blême de Thomas Christie.



Il n'était pas seulement blême, mais aussi trempé de sueur et avait une main bandée d'un linge taché de sang. Il se redressa, le dos raide.

– Je ne veux pas vous déranger, madame. J'attendrai que vous ayez un moment.

– Ne soyez pas ridicule. Venez tout de suite dans mon infirmerie pendant qu'on y voit encore assez clair.

Je jetai un bref coup d'œil vers Jamie. Il était en train de poser une

soucoupe sur ma tasse de café tout en fixant Tom Christie avec le regard calculateur d'un lynx observant un vol de canards.

Christie, lui, ne voyait rien d'autre que sa main blessée, ce qui était compréhensible. La douce lumière de fin de journée nimbait mon infirmerie d'un halo doré, sauf le visage de Christie, qui virait au verdâtre.

– Asseyez-vous.

Je poussai en vitesse un tabouret derrière lui. Il s'y laissa tomber plus brutalement qu'il ne l'avait voulu, secouant sa main et grimaçant de douleur.

Je plaçai mon pouce sur la veine près de son poignet afin d'arrêter le saignement et de dénouer son linge. Vu son état, je m'attendais à trouver un doigt ou deux en moins, mais ne vis qu'une profonde entaille dans le gras de son pouce, dessinant un angle droit avec son poignet. La plaie était béante et saignait encore, mais aucun vaisseau majeur n'avait été sectionné et, fort heureusement, le tendon était à peine entamé. Une suture ou deux suffiraient.

Je m'apprêtai à le lui annoncer, quand je vis ses yeux se révolter dans leurs orbites. Je lâchai sa main et le rattrapai par les épaules juste au moment où il partit à la renverse.

– De l'aide ! m'écriai-je.

J'entendis le banc de la cuisine repoussé avec fracas et des pas de course. L'instant suivant, Jamie fit irruption dans l'infirmerie. Me voyant entraînée par le poids de Christie, il saisit ce dernier par le cou, le redressa comme une poupée de chiffon et lui poussa la tête entre les jambes. Apercevant sa main sanglante qui traînait sur le sol, il me demanda :

– Il est très grièvement blessé ? Tu veux que je l'allonge sur la table ?

Je plaçai une main sous la mâchoire de Christie, cherchant son pouls.

– Je ne pense pas que ce soit si grave. Il a juste tourné de l'œil. Oui, tu vois, il revient à lui.

Je me penchai vers le patient qui soufflait comme une locomotive à vapeur.

– Gardez votre tête en bas. Vous vous sentirez mieux dans un instant.

Jamie lâcha le cou de Christie, trempé de sueur froide, et s'essuya sur son kilt avec une moue dégoûtée. Ma propre main étant poisseuse, je ramassai le linge tombé par terre et m'essuyai avec un peu plus de tact.

– Vous voulez vous allonger ? le questionnai-je.

Le teint toujours aussi livide, il fit non de la tête.

– Non, merci, madame. Je vais bien. J'ai juste eu un léger malaise.

Il parlait d'une voix rauque, mais son élocution était normale. Je me contentai donc de presser fort le linge contre la plaie pour éponger le sang.

Curieux, Jemmy se tenait sur le seuil, les yeux écarquillés, mais ne paraissait pas inquiet. La vue du sang ne lui était pas étrangère.

– Vous voulez un remontant, Tom ? demanda Jamie. Je sais que vous ne buvez pas d'alcool fort, mais, en cas de force majeure...

Christie ouvrit la bouche, puis hésita.

– Je... euh... non merci. Peut-être... un peu de vin ?

– « Prends un peu de vin pour ton estomac, hein ? » Courage, mon ami, je vais vous en chercher.

Jamie lui donna une tape sur l'épaule, puis partit, attrapant Jemmy par la main en sortant.

Christie pinça les lèvres. J'avais déjà remarqué que, à l'instar de certains protestants, il considérait la Bible comme un texte qui s'adressait à lui seul, confié à ses bons soins pour qu'il le redistribue avec circonspection aux masses. Il n'appréciait donc guère entendre des catholiques le citer de manière indifférente, ce que Jamie, très conscient de cela, ne ratait pas de faire.

Par curiosité autant que pour détourner son attention, je demandai à Christie :

– Que s'est-il passé ?

Le regard torve, il s'arracha à la contemplation du seuil vide, baissa les yeux vers sa main et, pâlisant de nouveau, détourna vite la tête.

– Un accident, grommela-t-il. Je coupais des joncs, mon couteau a glissé.

– Pas étonnant ! Gardez ce bras en l'air.

Je levai sa main gauche blessée et bandée avec soin au-dessus de sa tête, la lâchai, puis saisis l'autre.

Sa main droite était atteinte d'une maladie appelée la contracture de Dupuytren (ou le serait quand le baron Dupuytren la décrirait une soixantaine d'années plus tard). Elle se traduisait par un épaississement et un rétrécissement de la gaine fibreuse des tendons permettant aux doigts de remuer. Par conséquent, son annulaire était replié en permanence vers la paume. Son auriculaire et son majeur étaient aussi atteints. Depuis la dernière fois que je l'avais examiné, son état s'était considérablement dégradé.

Avec délicatesse, je tirai sur les doigts crochus. Le majeur pouvait encore se déplier à moitié. L'annulaire et l'auriculaire se décrispaient à peine.

– Je vous l'avais dit, non ? Je vous avais prévenu que cela ne pouvait qu'empirer. Je comprends que le couteau ait glissé, je me demande même comment vous pouviez le tenir.

Son teint rosit sous la barbe poivre et sel, et il regarda ailleurs. Je retournai sa main pour examiner l'angle de contracture.

– J'aurais facilement pu vous corriger cela, il y a quelques mois. C'était simple, alors. À présent, cela sera nettement plus compliqué, mais je crois que je peux encore faire quelque chose.

Un homme moins impassible se serait tortillé de gêne sur son tabouret. Il tiqua à peine, mais rougit un peu plus.

– Je... Je ne souhaite pas...

Je l'interrompis en reposant sa main sur ses genoux.

– La question n'est pas de savoir ce que vous souhaitez. Si vous ne me laissez pas opérer votre main, elle sera inutilisable d'ici six mois. Vous n'arrivez déjà pratiquement plus à écrire avec, je me trompe ?

Il me toisa de ses yeux gris.

– Je peux écrire.

Son ton belliqueux cachait mal son embarras. Tom Christie était un homme cultivé, un universitaire, et le maître d'école de Fraser's Ridge. Bon nombre des habitants du coin venaient le trouver pour qu'il les aide à rédiger des lettres ou des actes juridiques. Il en était très fier. Je savais que le risque de perdre cette capacité était mon meilleur atout, et ma menace n'était pas formulée à la légère.

– Plus pour longtemps, répliquai-je.

Je le fixai longuement pour lui faire comprendre que je ne plaisantais pas. Il déglutit, mais, avant qu'il ne puisse répondre, Jamie réapparut avec un pichet de vin.

– Vous feriez mieux de l'écouter, Tom. Je sais ce que c'est que d'essayer d'écrire avec un doigt raide.

Il tendit sa propre main et la ferma.

– Si elle pouvait réparer ça avec son petit couteau, je poserais tout de suite ma main sur son bloc.

Le problème de Jamie était pratiquement l'inverse de celui de Christie, même si le résultat était assez similaire. Son annulaire avait été broyé au point que les articulations s'étaient rigidifiées, et qu'il ne pouvait plus le plier. Par conséquent, les deux doigts de chaque côté avaient eux aussi perdu de leur mobilité, en dépit du fait que leurs capsules articulaires soient indemnes.

– La différence, c'est que l'état de ta main ne va pas empirer, dis-je à Jamie. La sienne, si.

Christie glissa sa main entre ses cuisses.

– Oui... bon... fit-il mal à l'aise. Cela peut sûrement attendre encore un peu.

– Au moins le temps que ma femme soigne votre autre main, rétorqua Jamie.

Il servit une tasse de vin et la lui tendit.

– Vous pouvez la tenir, Tom ? Ou vous voulez que je... Il fit mine de vouloir le faire boire, et Christie sortit aussitôt sa main droite de sa cachette.

– Je peux me débrouiller, affirma-t-il sèchement.

Il tint la tasse entre son pouce et son majeur avec une maladresse qui accentua encore sa gêne. Sa main gauche était toujours levée au-dessus de sa tête, ce qui achevait de lui donner un air ridicule. Il s'en rendait compte.

Jamie remplit une autre tasse et me la tendit. En temps normal, j'aurais pensé à de la délicatesse de sa part, si je n'avais été consciente du passé

complexe entre les deux hommes. Même s'ils parvenaient en surface à maintenir un ton cordial, une note acerbe perçait toujours dans leurs échanges.

Avec n'importe quel autre homme, Jamie aurait exhibé sa main blessée pour le rassurer ou comme un témoignage de solidarité entre invalides. Avec Tom Christie, il existait une menace sous-jacente, même si Jamie lui-même n'en était pas forcément conscient.

Quand les gens avaient besoin d'aide, ils s'adressaient beaucoup plus volontiers à Jamie qu'à Christie. En dépit de sa main infirme, Jamie jouissait du respect et de l'admiration générale. Christie, lui, n'était pas un homme populaire. En perdant la capacité à écrire, il risquait de perdre sa position sociale. Or, comme je l'avais signalé sans ménagement, l'état de la main de Jamie ne s'aggraverait plus.

Christie avait compris le message, implicite ou pas. Cela n'avait rien d'étonnant, car il était de nature suspicieuse et prompt à voir une menace même là où il n'y en avait pas.

Je saisis délicatement sa main gauche et commençai à enlever son bandage.

– Le saignement a dû cesser. Laissez-moi y jeter un coup d'œil.

En effet, elle ne saignait plus. Je la plongeai dans une bassine remplie d'eau bouillie avec de l'ail, y rajoutai quelques gouttes d'éthanol pur pour achever de la désinfecter et préparai mes instruments.

Comme il faisait de plus en plus sombre, j'allumai la lampe à alcool que Brianna m'avait fabriquée. À la lumière de sa flamme vive et régulière, je constatai que la lueur hargneuse avait quitté le regard de Christie. Il était moins pâle, mais toujours aussi mal à l'aise qu'un campagnol dans un congrès de blaireaux. Il ne quittait pas mes mains des yeux, tandis que j'étais sur la table mes sutures, mes aiguilles et mes ciseaux, les lames propres et brillantes.

Jamie resta dans la pièce, s'adossant au comptoir en sirotant sa tasse de vin... sans doute au cas où le patient s'évanouirait de nouveau.

Christie prit appui sur la table, sa main et son bras tremblant légèrement. Il s'était remis à transpirer. En sentant son odeur âcre et amère, je compris enfin d'où venait le problème : de la peur. Peut-être celle du sang, certainement celle de la douleur.

Je me concentrai sur mon travail, baissant la tête afin qu'il ne puisse lire sur mon visage. J'aurais dû m'en rendre compte plus tôt. Je l'aurais sans doute compris tout de suite s'il n'avait été un homme. Sa pâleur, les évanouissements... n'étaient pas dus à la perte de sang, mais à sa vue.

Recoudre les hommes et les garçons était pour moi la routine. L'agriculture en montagne était un rude labeur, et il se passait rarement une semaine sans qu'on m'amène des cas de blessures à la hache, à la houe ou au sarcloir, de morsures de cochon, de lacérations du cuir chevelu à la suite d'une chute, entre autres catastrophes nécessitant des points de suture. En règle générale, mes patients le prenaient avec détachement, se soumettant,

stoïques, à mes soins avant de repartir tout droit au travail. Mais presque tous étaient des Highlanders et, parmi eux, bon nombre étaient d'anciens soldats.

Tom Christie était un citoyen, originaire d'Édimbourg. Il avait été emprisonné à Ardsmuir pour ses sympathies jacobites, mais n'avait jamais été au combat. Il avait servi dans l'intendance et, j'en pris soudain conscience, n'avait sans doute jamais assisté à une vraie bataille. Sans parler de participer à la lutte acharnée et quotidienne contre la nature que représentait l'agriculture dans les Highlands.

Jamie se tenait toujours dans l'ombre, observant la scène avec une neutralité ironique. Je relevai brièvement les yeux vers lui. Son expression ne changea pas, mais il croisa mon regard et me fit un signe d'encouragement.

Tom Christie se mordait la langue. J'entendais sa respiration sifflante. Il ne pouvait voir Jamie, mais sentait sa présence : cela se voyait à la raideur de son dos. En dépit de sa peur, il n'était pas sans courage.

Il aurait eu moins mal s'il avait relâché les muscles de son bras et de sa main. Compte tenu des circonstances, je pouvais difficilement le lui suggérer. J'aurais pu demander à Jamie de sortir, mais j'avais déjà presque terminé. Avec un léger soupir d'exaspération et de perplexité, je coupai le fil du dernier nœud et reposai mes ciseaux.

J'étais un onguent au rudbeckia sur la plaie et saisis un bandage immaculé.

– Et voilà ! Gardez votre main propre. Je vais vous préparer un peu d'onguent frais. Vous n'aurez qu'à envoyer Malva le chercher. Revenez me voir dans une semaine pour que je vous retire les fils.

J'hésitai et jetai un coup d'œil vers Jamie. Je n'étais pas ravie d'utiliser sa présence pour exercer un chantage, mais c'était pour le bien du patient.

– Quand vous reviendrez, je m'occuperai de votre autre main, d'accord ?

Il transpirait encore, mais avait retrouvé un peu de ses couleurs. Il me regarda, puis, presque malgré lui, se tourna un instant vers Jamie.

Celui-ci sourit.

– Dites oui, Tom. Ne vous inquiétez pas, il ne s'agit que d'un petit coup de ciseau. J'ai vécu pire.

Il avait parlé sur un ton badin, mais ses paroles auraient pu avoir été écrites en lettres de feu d'un mètre de haut. « J'ai vécu pire. »

Dans la pénombre, je distinguai nettement les yeux de Jamie, que son sourire faisait plisser.

Tom Christie se tenait toujours aussi raide. Il soutint le regard de Jamie, posant sa main recroquevillée sur son bandage. Il respirait avec bruit.

– Bien, dit-il. Je viendrai.

Il se leva d'un coup, manquant de renverser son tabouret, et marcha vers la porte, titubant un peu comme un homme qui aurait bu un verre de trop.

Sur le seuil, il éprouva quelques difficultés avec la poignée de porte, finit

par l'ouvrir, puis se retourna vers Jamie. Il était si énervé qu'il arrivait à peine à parler.

– Au moins... Au moins, ce sera une cicatrice honorable, n'est-ce pas Mac Dubh ?

Vif, Jamie se redressa, mais Christie était déjà sorti, marchant dans le couloir d'un pas si lourd sur le parquet que j'entendis les assiettes cliqueter sur les étagères de la cuisine.

– Ce petit minable !

Son ton se situait quelque part entre la colère et la stupéfaction. Il serra son poing gauche, et je remerciai le ciel que Christie ait filé aussi vite.

Je n'étais pas sûre d'avoir bien compris ce qui venait de se passer. Je me sentais comme une poignée de grains de maïs prise entre deux meules, chacune essayant de broyer l'autre.

Me retournant pour nettoyer mes instruments chirurgicaux, je déclarai avec prudence :

– Je n'avais encore jamais entendu Christie t'appeler Mac Dubh.

En fait, Christie ne parlait pas le gaélique, mais tous les autres anciens détenus d'Ardsuir appelaient Jamie par son surnom gaélique. Lui employait « M. Fraser » ou simplement « Fraser » quand il était d'humeur plus cordiale.

Jamie fit une moue sarcastique, puis saisit le verre de Christie et le vida cul sec.

– Non, ça lui arrache la gueule, ce foutu *Sassenach*.

Il vit mon expression ahurie et rectifia aussitôt.

– Je ne parle pas de toi, *Sassenach*.

Je le savais bien. Le mot avait été prononcé sur un ton très différent... et choquant. Chargé d'une amertume me rappelant que, d'ordinaire, le terme « *Sassenach* » n'avait rien d'affectueux.

– Pourquoi le traites-tu de *Sassenach* ? demandai-je. Et que signifiait cette allusion à une « cicatrice honorable » ?

Il baissa les yeux et ne répondit pas tout de suite. Les doigts raides de sa main droite tambourinaient sans bruit sur sa cuisse.

– Tom Christie est un homme solide, dit-il enfin. Mais bon sang, que ce fils de pute peut être buté !

Il redressa la tête, m'adressant un sourire un peu contrit.

– Pendant huit ans, il a vécu dans une cellule avec quarante autres hommes qui ne parlaient entre eux que le gaélique. Mais il ne se serait jamais abaissé à prononcer un seul mot dans cette langue barbare ! Plutôt crever ! Il ne parlait qu'en anglais, et s'il devait s'adresser à un homme qui ne le parlait pas, il restait là, muet, attendant que quelqu'un passe par là pour lui servir d'interprète.

– Quelqu'un comme toi ?

– Parfois.

Il regarda par la fenêtre, peut-être pour tenter d'apercevoir Christie, mais la nuit était tombée, et la vitre ne reflétait que l'intérieur de l'infirmerie où se dressaient nos silhouettes spectrales.

Roger a dit que Kenny Lindsay lui avait parlé des... prétentions de M. Christie.

Jamie se tourna vers moi.

– Ah oui ? C'est donc que Roger Mac a des doutes sur la sagesse de prendre Christie comme métayer. Kenny n'aurait rien dit si on ne le lui avait pas demandé.

M'étant plus ou moins habituée à la rapidité de ses déductions et à la justesse de ses interprétations, je ne remis pas cette remarque en question.

Je m'approchai de lui, posai mes deux mains à plat sur son torse et levai les yeux vers son visage.

– Tu ne m'en as jamais parlé.

Il plaça ses mains sur les miennes et soupira, assez fort pour que je sente sa poitrine se soulever sous mes paumes. Puis il m'enlaça et me serra contre lui. J'appuyai ma joue contre l'étoffe chaude de sa chemise.

– Ce n'était pas très important, alors.

– Tu ne voulais peut-être pas penser à Ardsmuir ?

– Je préfère laisser le passé là où il est.

Je caressai son dos et compris alors ce que Christie avait probablement voulu dire. Je sentais le bourrelet des cicatrices à travers le tissu, aussi nettes que les mailles d'un filet de Pêcheur.

– Des « cicatrices honorables » ! m'exclamai-je soudain. Mais quel petit con ! C'est de ça dont il parlait ?

Mon indignation le fit sourire.

– Oui. C'est pourquoi il m'a appelé Mac Dubh... pour me rappeler Ardsmuir. Il m'a vu fouetté là-bas.

J'étais si furieuse que j'en bégayai.

– Ce... ce... J'aurais dû lui coudre sa putain de main à ses couilles !

– C'est le médecin qui parle, celle qui a prêté serment de ne nuire à personne ? Je suis profondément choqué, *Sassenach*.

Il riait, mais je ne trouvais pas cela drôle.

– Le sale petit lâche ! Il a peur du sang, tu sais ?

– Oui. On ne peut pas vivre plusieurs années les uns sur les autres sans apprendre beaucoup de choses sur ses codétenus qu'on aurait préféré ne pas savoir, sans parler d'un détail comme celui-ci. Quand on m'a ramené dans la cellule après ma flagellation, il est devenu pâle comme un linge, est allé vomir dans un coin, puis est resté couché, le visage contre le mur. Je n'étais pas vraiment en état de remarquer quoi que ce soit, mais je me souviens d'avoir

pensé que c'était un peu fort : c'était moi qui étais transformé en morceau de viande saignante, et lui, il avait ses vapeurs comme une donzelle.

– Ne te moque pas de ça. Mais comment ose-t-il ? Puis, que veut-il dire par là, au juste ? Je sais ce qui s'est passé à Ardsmuir et... si ces cicatrices ne sont pas honorables, lesquelles le seront ? Tout le monde là-bas le savait bien !

À présent, il ne riait plus.

– Peut-être, cette fois-là. Mais quand ils m'ont attaché, tout le monde a pu voir que j'avais déjà été fouetté auparavant. Personne ne m'avait jamais parlé de ces anciennes cicatrices, jusqu'à aujourd'hui.

Cela m'arrêta net dans mon élan.

La flagellation n'était pas qu'atrocement douloureuse, c'était une honte, visant à marquer à vie, dévoilant à tous un passé criminel aussi clairement qu'une oreille coupée ou une lettre au fer rouge sur le visage. Bien sûr, Jamie aurait préféré se faire arracher la langue plutôt que de révéler à quiconque la raison de ces zébrures sur son dos, même si tout le monde présumait qu'il avait été fouetté pour un acte déshonorant.

Je m'étais tellement habituée à ce que Jamie garde toujours sa chemise devant les autres qu'il ne m'était jamais venu à l'esprit que les hommes d'Ardsmuir l'avaient forcément déjà vu torse nu. Pourtant, il continuait à cacher ses cicatrices, et tous faisaient comme si elles n'existaient pas. Tous, sauf Tom Christie.

– Hmph... grognai-je. Qu'il aille au diable, quand même ! Pourquoi a-t-il dit une chose pareille ?

– Parce qu'il était vexé que je l'aie vu suer comme un cochon. C'était sa vengeance, je suppose.

– Hmph... répétai-je.

Je croisai mes bras sous ma poitrine.

– Puisque tu en parles... pourquoi es-tu resté ? Tu savais qu'il ne supportait pas la vue du sang. Alors pourquoi avoir attendu et l'avoir observé dans cet état ?

– Parce que je savais qu'il ne broncherait pas et ne tournerait pas de l'œil si j'étais là. Il préférerait te laisser lui enfoncer des épingles chauffées au rouge dans les yeux plutôt que de brailler en ma présence.

– Ah, donc, tu t'en étais rendu compte ?

– Bien sûr, *Sassenach*. Autrement, pourquoi aurais-je été là ? Ce n'est pas que je n'apprécie pas tes talents, mais te regarder recoudre une plaie n'est pas ce qu'il y a de mieux pour la digestion.

Il baissa les yeux vers le chiffon taché de sang et fit la grimace avant de lancer :

– Tu crois que le café a refroidi ?

– Je vais le faire réchauffer.

Je rangeai les ciseaux nettoyés dans leur étui, puis stérilisai l'aiguille que j'avais utilisée, passai un nouveau fil de soie dans son chat et l'enroulai dans son flacon d'alcool... tout en continuant de tenter d'y voir clair.

Je remis tout dans le placard puis me tournai vers Jamie.

– Tu n'as pas peur de Tom Christie, n'est-ce pas ?

Il sursauta, puis éclata de rire.

– Bien sûr que non. Qu'est-ce qui te fait penser ça, *Sassenach* ?

– Eh bien... c'est la manière dont vous vous comportez tous les deux, parfois. On dirait deux bouquetins se donnant des coups de tête pour voir qui est le plus fort.

– Ah, ça... J'ai le crâne plus solide que Tom, et il le sait bien. Mais il ne cédera pas pour autant pour me suivre comme un agneau docile.

– Mais, dans ce cas, à quoi jouais-tu exactement ? Tu ne cherchais pas à le torturer juste pour lui prouver que tu en étais capable, n'est-ce pas ?

– Non. Mais un homme assez têtu pour parler anglais à des Highlanders en prison pendant huit ans l'est assez pour se battre à mes côtés pendant les huit ans à venir, voilà ce que je pense. Ce serait bien s'il en était convaincu lui aussi.

Je poussai un soupir.

– Je ne comprends décidément rien aux hommes.

Cela le fit rire.

– Mais si, *Sassenach*, ton problème, c'est que tu préférerais ne pas les comprendre.

L'infirmerie était de nouveau en ordre, prête pour toutes les urgences que le jour suivant nous apporterait. Jamie saisit la lampe, mais je l'arrêtai d'une main sur son bras.

– Tu m'as promis l'honnêteté. Mais es-tu bien sûr d'être honnête avec toi-même ? Tu ne tourmentais pas Tom Christie seulement parce qu'il te défie ?

Son regard clair et franc à quelques centimètres du mien, il plaça sa paume chaude contre ma joue et me répondit d'une voix douce :

– Il n'y a que deux êtres dans ce monde auxquels je ne mentirai jamais. Toi et moi.

Il déposa un baiser sur mon front, puis souffla la flamme de la lampe.

– Cela dit...

Sa voix me parvenait des ténèbres, et sur le seuil de la porte, je distinguai tout juste sa haute silhouette se détachant sur le rectangle de lumière.

–... Je peux me faire avoir. Mais jamais de mon plein gré.



Roger remua un peu et gémit.

– Je crois que tu m'as cassé la jambe.

Sa femme était calmée, mais toujours d'humeur contestataire.

– Jamais de la vie. Mais, si tu veux, je peux te l'embrasser.

– C'est une bonne idée.

Le matelas bourré de spathes de maïs fit un vacarme assourdissant, tandis qu'elle se mettait en position pour administrer son traitement, s'asseyant, nue, à califourchon sur son torse. Il regretta d'avoir mouché la chandelle, car la vue devait en valoir le coup.

Elle baisa ses tibias, le chatouillant. Compte tenu des circonstances, il se prêtait bien volontiers à cette torture. Il tendit les bras. En l'absence de lumière, il devrait se replier sur le braille. Rêveur, il déclara :

– Quand j'avais environ quatorze ans, il y avait une boutique à Inverness avec une vitrine très osée, enfin osée pour l'époque. On y voyait un mannequin ne portant que de la lingerie.

– Mmm ?

La totale : une gaine et un porte-jarretelles roses avec un soutien-gorge assorti. Cela fit scandale. Des comités s'organisèrent pour protester, et tous les prêtres de la ville furent submergés d'appels outrés. Le lendemain, la vitrine a été démontée, mais pas avant que tous les hommes d'Inverness ne soient passés devant, prenant un air détaché. Jusqu'à aujourd'hui, c'était la chose la plus érotique que j'avais jamais vue.

Elle cessa ses pratiques un moment, et il devina qu'elle le regardait par-dessus son épaule.

– Roger, je crois que tu es un pervers.

– Oui, un pervers qui voit très bien dans le noir.

Cela la fit rire, ce qu'il cherchait à obtenir depuis qu'il avait enfin réussi à apaiser sa fureur. Il se redressa sur les coudes et déposa une bise sur chacun des objets proéminents de son affection, puis se laissa retomber dans son oreiller, satisfait.

Elle embrassa son genou, puis posa sa joue sur sa cuisse, ses longs cheveux se répandant sur ses jambes, doux comme un écheveau de fils de soie.

– Pardon, dit-elle au bout d'un moment.

Il passa une main sur la courbe de sa hanche.

– Oublie ça. C'est dommage, quand même. J'aurais aimé voir leur tête en apprenant ce que tu avais réalisé.

Elle se mit à rire.

– Pourtant, pour ce qui est de les voir faire une drôle de tête, on a été servis ! Après ça, ma nouvelle serait tombée à plat.

– Tu as raison. Mais on leur dira demain, quand ils se seront remis et seront mieux à même d'apprécier.

Elle soupira et déposa un nouveau baiser sur son genou.

– Je ne le pensais pas, tu sais, quand j’ai suggéré que c’était de ta faute.

– Si, tu le pensais. Mais, ce n’est pas grave, car tu as probablement raison.

Le fait était. Il ne pouvait prétendre que la remarque ne l’avait pas blessé, cependant, il ne voulait pas se laisser emporter par la colère. Cela ne leur servirait à rien.

Elle se redressa soudain, sa silhouette formant un obélisque pâle dans le noir.

– Tu n’en sais rien. Ça pourrait venir de moi. Ou de ni l’un ni l’autre. Ce n’est peut-être pas le bon moment, uniquement.

Il glissa un bras autour de sa taille et l’attira à lui.

– Quelle que soit la cause, évitons de nous le reprocher, d’accord ?

Elle acquiesça et se blottit plus près de lui. Il avait beau dire, il ne pouvait s’empêcher de se blâmer.

Les événements parlaient d’eux-mêmes. Elle était tombée enceinte de Jemmy en une seule nuit, que ce soit avec lui ou Stephen Bonnet, mais un seul rapport avait suffi. Cela faisait désormais plusieurs mois qu’ils essayaient, mais tout portait à croire que Jemmy resterait fils unique. Peut-être lui manquait-il la petite étincelle vitale, comme le disaient si bien M^{me} Bug et ses amies.

« Qui est ton père ? » La petite phrase résonnait dans sa tête, prononcée avec un accent irlandais railleur.

Il toussa et s’enfonça dans l’oreiller, résolu à la chasser de son esprit.

– Pardonne-moi, toi aussi. Tu as peut-être raison quand tu dis que je me comporte comme si je préférerais te voir à la cuisine et faire le ménage plutôt que de jouer avec ton kit de chimiste.

– Parce que c’est vrai, répondit-elle sans rancœur.

– Ce n’est pas tant que tu ne cuisines pas, mais que tu mettes le feu partout qui me chiffonne.

Elle enfouit son visage contre son épaule.

– Dans ce cas, tu vas aimer mon prochain projet. Il s’agit principalement d’eau.

– Ah, tant mieux, affirma-t-il peu convaincu. Principalement ?

– Un peu de terre aussi.

– Rien qui brûle ?

– Juste un peu de bois. Rien de particulier.

Elle faisait lentement glisser ses doigts dans la toison de sa poitrine. Il lui prit la main et baisa ses doigts. Ils étaient lisses mais rendus calleux à force de filer la laine pour vêtir sa maisonnée. Il se mit à réciter :

– « Qui peut trouver une femme vertueuse ? Elle a bien plus de valeur que les perles. Elle procure de la laine et du lin, et travaille d’une main joyeuse. Elle fait des couvertures. Elle a des vêtements de soie et de pourpre. »

– Ça me fait penser, justement : j’aimerais tant trouver une plante qui permette d’obtenir une vraie teinture pourpre. Les couleurs vives me manquent. Tu te souviens de cette robe que je portais pour la fête célébrant l’atterrissage du premier homme sur la lune ? La noire, avec des bandes fluorescentes roses et vert citron ?

– Oui, comment l’oublierai-je ?

Personnellement, il trouvait que les couleurs douces du homespun lui allaient mieux. Avec ses jupes rouille et marron, ses vestes grises et vertes, elle ressemblait à un ravissant lichen exotique.

Saisi par un vif désir de la voir, il chercha à tâtons sur la table de chevet. La petite boîte était là où elle l’avait jetée en rentrant. Après tout, elle l’avait conçue pour être utilisée dans le noir. En tournant le couvercle, un bâtonnet de cire en sortait, frottant la bande de métal rugueux collée contre le bord.

Scratch !

La simple familiarité de ce bruit le remplit de joie. La flamme jaillit dans une bouffée de soufre... Magique !

– Ne les gaspille pas.

En dépit de sa protestation, elle était aussi ravie que quand elle lui avait montré sa création la première fois.

Ses cheveux étaient dénoués et propres, chatoyant autour de l’arrondi pâle de son épaule. Ils retombaient en un doux nuage sur la poitrine velue de Roger, cannelle, ambre et or. Il enroula une mèche autour d’un doigt, en murmurant :

– « Elle ne craint pas la neige pour sa maison, car toute sa maison est vêtue d’écarlate. »

Les paupières mi-closes, telle une chatte repue, Brianna avait toujours le sourire aux lèvres... ces lèvres qui blessaient, puis soignaient. La lumière faisait luire sa peau, coulant dans le bronze le grain de beauté près de son oreille droite. Il aurait pu la contempler ainsi pendant des heures, mais l’allumette se consumait. Juste avant que la flamme ne touche ses doigts, elle se pencha en avant et la souffla. Puis, elle lui chuchota à l’oreille :

– « *Le cœur de son mari a confiance en elle. Elle lui fait du bien et non du mal, tous les jours de sa vie.* »

22. Ensorcellement

Tom Christie ne revint pas à l'infirmierie, mais il envoya sa fille, Malva, quérir l'onguent. Brune, svelte, elle paraissait intelligente, même si elle ne disait mot. Elle écouta avec attention pendant que je l'interrogeais sur l'aspect de la plaie (jusque-là, tout allait bien, un peu de rougeur, mais pas de suppuration ni de traînées rouges sur le bras) et lui donnais des instructions sur l'application du baume et le changement du bandage.

Je lui tendis le bocal.

– S'il est pris de fièvre, venez me chercher. Autrement, dites-lui de revenir dans une semaine afin que je lui ôte les fils.

– Oui, m'dame, sans faute.

Toutefois, elle ne s'en alla pas, s'attardant dans l'infirmierie en contemplant les tas d'herbes recouverts de gaze qui séchaient sur les étagères et les instruments chirurgicaux.

– Avez-vous besoin d'autre chose ? À moins que vous n'ayez une question à me poser ?

Elle semblait avoir parfaitement compris mes recommandations, mais peut-être désirait-elle me demander un renseignement plus personnel. Après tout, elle n'avait plus de mère.

– Eh bien, oui. Je me demandais... qu'est-ce vous écrivez dans ce cahier noir, m'dame ?

– Ça ? J'y écris des comptes rendus de mes interventions et des recettes pour mes remèdes. Tenez.

Je retournai le cahier et l'ouvris à la page où j'avais dessiné un croquis de la dentition abîmée de M^{lle} Mouse.

Les yeux gris de Malva pétillaient de curiosité. Elle se pencha pour lire, les mains croisées avec soin derrière son dos, comme si elle craignait de toucher accidentellement les pages.

Amusée par sa prudence, je la rassurai :

– Vous pouvez le feuilleter, si vous avez envie.

Je poussai le cahier vers elle, et elle recula d'un pas, étonnée. Elle me fixa d'un air dubitatif, puis, me voyant lui sourire, tourna une page.

– Oh, regardez !

Cette page, que le docteur Rawlings avait rédigée, montrait l'extraction d'un enfant mort-né d'un utérus à l'aide de divers instruments de dilatation et de curetage. J'y jetai un œil et détournai vite les yeux. Rawlings n'avait rien d'un artiste, mais il avait le don de représenter une situation avec un réalisme brutal.

Malva ne parut pas impressionnée, mais plutôt fascinée.

Elle commençait à m'intéresser, et je la surveillai tandis qu'elle tournait les pages au hasard. Naturellement, elle s'arrêtait surtout sur les dessins, mais elle prenait aussi la peine de lire les descriptions et les recettes.

– Pourquoi écrivez-vous ce que vous avez fait ? questionna-t-elle. Les recettes, je comprends, au cas où vous oublieriez un ingrédient, mais pourquoi dessinez-vous et décrivez-vous comment vous avez coupé un doigt de pied gelé ? Vous vous y prendriez différemment la prochaine fois ?

Je mis de côté la tige de romarin séché que j'étais en train d'effeuiller.

– Peut-être. Les opérations chirurgicales ne se pratiquent pas toujours de la même manière. Chaque corps est unique et, même si la procédure de base reste identique, l'intervention peut se dérouler chaque fois d'une manière un peu, ou très, différente.

Je repoussai mon tabouret et contournai la table pour me rapprocher d'elle. Je tournai quelques pages, m'arrêtant sur mon rapport des nombreux maux de la vieille Grannie MacBeth. La liste était si longue que je les avais classés par ordre alphabétique, commençant par « Arthrite » (toutes articulations), puis « Dyspepsie », « Lipothymie », « Otite », et ainsi de suite pour terminer par « Vulvite ».

Je tiens un journal pour plusieurs raisons. D'une part, pour me souvenir du traitement que j'ai administré à un patient donné et de la manière dont il a réagi... si bien que s'il a de nouveau besoin d'être soigné, je peux regarder en arrière et avoir une description détaillée de son état précédent. Pour comparer, vous comprenez ?

Elle acquiesça avec énergie.

– Comme ça, vous savez s'il va mieux ou pire. Quelle autre raison ?

– La plus importante, c'est pour permettre à quelqu'un d'autre, un docteur venant après moi, de lire mes comptes rendus et de constater comment j'ai traité tel ou tel cas. Cela pourra peut-être lui indiquer un traitement qu'il ne connaît pas encore... ou lui suggérer un meilleur remède que celui qu'il utilise déjà.

– Aaah ! Vous voulez dire qu'on peut apprendre avec ce cahier ?

Elle effleura le cahier du bout des doigts.

– Mais vous, comment avez-vous fait ? On peut s'instruire sans être apprenti chez un docteur ?

– C'est mieux si vous avez quelqu'un pour vous montrer. Beaucoup de choses ne peuvent se transmettre par les livres. Mais quand il n'y a personne...

Je regardai par la fenêtre, vers les montagnes couvertes de verdure qui s'étendaient à perte de vue c'est toujours mieux que rien.

– Où avez-vous appris ? Dans ce cahier ? Il y a une autre écriture que la vôtre.

J'aurais dû la voir venir. Je n'avais pas prévu la vivacité d'esprit de Malva Christie.

– Ah... euh... Dans des tas de livres... Et avec d'autres docteurs.

– D'autres docteurs, répéta-t-elle. Ça veut dire que vous vous appelez docteur, vous aussi ? Je ne savais pas qu'une femme pouvait l'être.

Pour la bonne raison qu'aucune femme ne se faisait appeler médecin ou chirurgien en ces temps, ou était acceptée comme tel.

Je toussotai.

– Eh bien... c'est une appellation, rien de plus. Beaucoup de gens préfèrent dire « une sage », ou « une rebouteuse », ou encore une *ban-lichtne*. Mais cela revient au même. Ce qui compte, c'est que mes connaissances peuvent les aider.

– Ban... quoi ? Je n'avais jamais entendu ce mot.

– C'est du gaélique, la langue des Highlanders. Cela signifie « guérisseuse » ou quelque chose du genre.

– Ah, du gaélique.

Elle fit une moue un peu dédaigneuse. Je devinai qu'elle avait adopté l'attitude de son père concernant la langue ancienne des Highlands. Elle le lut sur mon visage et changea aussitôt d'expression, se penchant de nouveau sur le cahier.

– Qui a écrit les autres passages ?

Je lissai une page froissée, ressentant, comme toujours, un élan d'affection pour mon prédécesseur.

– Un homme du nom de Daniel Rawlings. Un docteur de Virginie.

Elle parut surprise.

– Lui ? Celui qui est enterré dans le cimetière là-haut dans la montagne ?

– Oui.

La façon dont il avait atterri là-bas n'était pas une histoire que je pouvais partager avec M^{lle} Christie. Je me retournai vers la fenêtre, évaluant la clarté du jour.

– Votre père n'attend-il pas son dîner ?

– Oh ! Si.

Elle se redressa, un peu affolée, jeta un dernier regard plein d'envie vers le cahier, puis épousseta sa jupe et réajusta son bonnet, prête à partir.

– Merci de m'avoir montré votre petit livre, madame Fraser.

– Ce fut un plaisir. Vous pouvez revenir le consulter quand vous voulez. D'ailleurs...

J'hésitai, puis, encouragée par son regard luisant d'intérêt, me lançai :

– Demain, je dois aller extraire une excroissance derrière l'oreille de Grannie MacBeth. Cela vous dirait de m'accompagner, pour voir comment je fais ? Une deuxième paire de mains me serait bien utile.

– Oh oui, madame Fraser, ça me plairait bien ! C’est juste que mon père...

Elle parut gênée un instant, puis prit une décision.

– Je viendrai. Je suis sûr que je pourrai le convaincre.

– Voulez-vous que je lui écrive une lettre ? Ou que je vienne lui parler après son repas ?

J’avais soudain très envie qu’elle se joigne à moi.

– Non, m’dame. Je me débrouillerai, j’en suis sûre.

Elle m’adressa un grand sourire qui creusa ses fossettes.

– Je vais lui dire que j’ai jeté un œil à votre cahier noir et qu’il ne contient pas du tout des sortilèges, mais uniquement des recettes pour des thés et des purges. Sauf que je ne lui parlerai pas des dessins.

– Des sortilèges ? C’est ce qu’il croit ?

– Oh oui. Il m’a dit de surtout ne pas y toucher, car je pourrais être ensorcelée.

– Ensorcelée ! répétais-je perplexe.

Dire que Tom Christie était maître d’école ! D’un autre côté, à voir le regard fasciné de Malva quand elle se retourna vers moi en franchissant la porte, il n’avait peut-être pas tort.

23. Anesthésie

Je fermai les yeux, approchai ma main à quelques centimètres de mon visage et l'agitai sous mon nez, comme les parfumeurs que j'avais vus faire à Paris, testant une fragrance.

L'odeur me percuta le visage, telle une vague puissante, avec le même effet. Mes genoux lâchèrent, ma vision se brouilla, et je cessai de distinguer le haut du bas.

Un instant plus tard, je revins à moi, étendue sur le sol de l'infirmierie, M^{me} Bug penchée sur moi avec horreur.

– Madame Claire ! Que vous arrive-t-il, *mo gaolach* ? Je vous ai vue tomber...

Je secouai la tête et me redressai sur un coude.

– Remplacez... remplacez le bouchon.

Je fis un geste vague vers la grosse bouteille ouverte sur la table, son bouchon de liège posé à côté.

– N'approchez pas votre visage !

Étirant le cou et fronçant tout le visage, elle referma la bouteille à bout de bras.

– Pouah ! Qu'est-ce encore que cette mixture infâme ? Elle recula d'un pas en grimaçant, puis éternua dans son tablier.

– Je n'ai jamais rien senti de pareil... et Dieu sait que j'en ai reniflé des puanteurs dans votre infirmerie !

– Ça, ma chère madame Bug, c'est de l'éther.

La sensation de flottement dans ma tête s'était presque évaporée, cédant la place à l'euphorie.

– De l'éther ?

Fascinée, elle observa l'appareil de distillation sur mon plan de travail. Le bain d'alcool bouillonnait doucement dans la bulle en verre au-dessus d'un feu doux. L'huile de vitriol, qui ne s'appelait pas alors de l'acide sulfurique, tombait goutte à goutte dans son tube incliné, ses émanations chaudes et dangereuses s'élevant et se révélant derrière les senteurs habituelles de racines et d'herbes.

– Vous m'en direz tant ! Mais qu'est-ce que c'est ?

– Ça endort les gens, afin qu'ils ne ressentent pas de douleur pendant l'opération. Et je sais exactement qui va me servir de premier cobaye !



– Tom Christie ? répéta Jamie. Tu le lui as dit ?

– J’ai prévenu Malva. Elle va le préparer, me l’amadoué un peu.

Jamie fit une grimace cynique.

– Tu peux faire bouillir Tom Christie dans du lait pendant deux semaines, il sera toujours aussi coriace. Si tu t’imagines qu’il va laisser sa gamine lui rebattre les oreilles avec une potion magique censée le faire dormir...

– Non, elle ne lui parlera pas de l’éther, c’est moi qui m’en chargerai. Elle va juste le harceler au sujet de sa main, le convaincre de se faire soigner.

– Mmm.

L’opiniâtreté de Christie n’était pas la seule raison du doute de Jamie.

– Dis-moi, *Sassenach*, ton éther, ça ne risque pas de le tuer, au moins ?

En effet, cette possibilité m’avait beaucoup préoccupée. J’avais souvent opéré des patients endormis à l’éther, et celui-ci était, en général, un anesthésique relativement inoffensif. Mais de l’éther fait maison, administré à la main... En outre, on pouvait mourir d’un accident anesthésique même dans les conditions les plus sûres, avec des praticiens dûment formés et des appareils de réanimation à portée de main. Je n’avais pas oublié Rosalind Lindsay, dont la mort accidentelle hantait encore mes nuits de temps en temps. D’un autre côté, la possibilité de disposer d’un anesthésique fiable, de pouvoir pratiquer des interventions sans douleur...

– C’est possible, répondis-je enfin. Je ne pense pas, mais il y a toujours un risque. Néanmoins, le jeu en vaut la chandelle.

Jamie parut sceptique.

– Ah oui ? Tom Christie le pense aussi ?

– On ne tardera pas à le savoir. Je vais tout lui expliquer en détail et, s’il refuse, tant pis. Cependant, j’espère de tout mon cœur qu’il acceptera.

Il m’adressa un sourire indulgent.

– Tu es comme Jemmy quand il a un nouveau jouet, *Sassenach*. Prends garde que les roues ne tombent pas.

J’aurais pu lui exprimer mon indignation, mais nous arrivions devant la cabane des Bug. Arch était assis sous le porche, fumant tranquillement sa pipe en terre cuite. En nous voyant, il voulut se lever, mais Jamie lui fit signe de rester assis.

– *Ciamar a tha thu, a charaid ?*

Arch répondit par son habituel « Mmp », qu’il parvint à rendre cordial et accueillant. Un sourcil blanc arqué dans ma direction et un mouvement de sa pipe vers le sentier indiqua que M^{me} Bug était chez nous, si c’était elle que nous cherchions.

J’agitai mon panier vide.

– Non, je vais dans les bois chercher des plantes. Toutefois, M^{me} Bug a oublié son nécessaire de couture, vous permettez que je le lui prenne ?

Il acquiesça en souriant et souleva ses fesses de quelques centimètres pour

me laisser passer et entrer dans la cabane. Derrière moi, j'entendis un « Mmp ? » d'invitation et sentit les planches ployer quand Jamie s'assit à côté de son vieux compagnon.

Comme il n'y avait pas de fenêtre, je dus attendre quelques instants que ma vue s'accoutume à la pénombre. La cabane était petite. Elle ne contenait qu'un sommier, un bahut, une table et deux tabourets. Le nécessaire de M^{me} Bug était suspendu à un crochet au mur du fond.

Sous le porche, j'entendais les hommes bavarder. Il était rare d'entendre la voix d'Arch Bug. Il pouvait parler, bien sûr, mais M^{me} Bug était si volubile qu'en sa présence, il se contentait d'habitude de sourire et de quelques « Mmp » d'assentiment ou de désaccord.

Il était en train de dire, sur un ton méditatif :

– Ce Christie, vous ne le trouvez pas un peu bizarre, *a Sheaumais* ?

– C'est un gars des Lowlands, répondit Jamie.

Un « Mmp » amusé d'Arch Bug indiqua que cette explication se suffisait à elle-même.

J'ouvris le nécessaire pour m'assurer que son tricot était bien à l'intérieur. Il n'y était pas, et je me mis à le chercher dans la cabane, attentive au moindre objet. Là ! Une masse molle dans un coin, tombée de la table et poussée de côté par un pied.

Toujours neutre, Jamie poursuivit :

– Vous le trouvez plus bizarre qu'il ne devrait l'être ?

Je jetai un œil vers la porte et vis Arch acquiescer tout en suçant féroce l'embout de sa pipe pour la faire repartir. Il leva sa main droite et l'agita, exhibant les moignons de ses deux doigts manquants. Laissant enfin échapper un nuage de fumée victorieuse, il déclara :

– Il est venu me demander si ça m'a fait très mal quand on me l'a fait.

Son visage se froissa comme un sac en papier, et il souffla bruyamment, sa façon à lui de rire à gorge déployée.

– Ah oui ? Et que lui avez-vous répondu ?

Songeur, Arch teta sa pipe, puis exhala un rond de fumée parfait.

– Que je n'ai rien senti, sur le coup. À vrai dire, c'était sans doute parce que le choc m'avait sonné comme une cloche.

Il leva sa main, l'examina avec détachement, puis se retourna pour me questionner :

– Vous n'avez pas l'intention de lui faire ça à coups de hache, à ce pauvre vieux Tom, hein, madame ? Il dit que vous vous êtes mis en tête de lui réparer sa main la semaine prochaine.

– Probablement pas. Je peux voir ?

Je ressortis sous le porche, me penchai vers lui et pris la main qu'il me tendait, ayant passé sa pipe dans la gauche.

L'index et le majeur avaient été tranchés nets à la base. C'était une très vieille blessure, si ancienne qu'elle avait perdu cet aspect choquant des mutilations récentes, quand l'esprit continue de voir ce qui devrait être là et cherche vainement à réconcilier la réalité et l'expectative. Cependant, le corps humain est d'une plasticité stupéfiante et compense de son mieux les parties manquantes. Dans le cas d'une main mutilée, les moignons développent souvent une sorte de déformation utile, pour favoriser le peu de fonction qu'il reste.

Je palpai la main, fascinée. Les métacarpes des doigts amputés étaient indemnes, mais les tissus environnants s'étaient rétractés en se tordant, retranchant légèrement cette partie de l'organe, de sorte que le pouce et les deux doigts restants puissent mieux s'opposer. J'avais vu Arch Bug utiliser cette main avec une grâce parfaite, tenant une tasse ou maniant le manche d'une pelle.

Les cicatrices des moignons s'étaient aplaties et avaient pâli, formant une surface lisse et calleuse. L'arthrite avait rendu les articulations des autres doigts noueuses, et la main dans son ensemble était si tordue qu'elle ne ressemblait plus du tout à une main, sans pourtant être en rien répugnante. Elle était puissante et chaude dans ma propre main, d'une beauté étrange, un peu comme un morceau de bois érodé par le temps.

– Vous dites qu'ils ont été coupés par un coup de hache ?

Je me demandais comment il avait pu s'infliger une telle blessure, puisqu'il était droitier. Une lame en dérapant pouvait entailler un bras ou une jambe, mais sectionner deux doigts à la fois ainsi... Je compris soudain, et ma propre main se crispa. Oh non.

– Oh si, me dit-il.

Il exhala un nuage de fumée, ses yeux bleus fixant les miens.

– Qui vous a fait ça ?

– Les Fraser.

Il serra mes doigts, puis retira sa main, la retournant d'un côté puis de l'autre. Il se tourna vers Jamie.

– Pas les Fraser de Lovat, la rassura-t-il. Bobby Fraser de Glenhelm et son neveu, Leslie.

– Ah ? Tant mieux. Je n'aurais pas aimé apprendre que c'était un de mes parents.

Arch rit doucement. Enfouis dans leur masse dense de peau ridée, ses yeux pétillaient toujours, mais quelque chose dans ce rire me donna tout à coup envie de reculer d'un pas.

– Je vous comprends, reprit-il. Moi non plus. De toute façon, ça devait être l'année de votre naissance, *a Sheaumais*, ou même un peu avant. Aujourd'hui, il ne reste plus de Fraser à Glenhelm.

La main en elle-même ne m'avait pas dérangée, mais imaginer la méthode

pour l'amputer me sciait les jambes. Je m'affalai sous le porche à côté de Jamie sans attendre d'y être invitée.

– Pourquoi ? demandai-je de but en blanc. Comment ?

Il tira sur sa pipe et souffla un nouveau rond. Puis, il fronça les sourcils et regarda sa main, à présent posée sur son genou.

– En fait, c'était mon choix. C'est qu'on était des archers, voyez-vous. Tous les hommes de mon clan. On était élevés pour ça dès notre plus jeune âge. J'ai eu mon premier arc à trois ans et, à l'âge de six, je pouvais tuer une grouse d'une flèche en plein cœur à quinze mètres.

Il parlait avec une fierté simple, observant un groupe de tourterelles picorant sous les arbres non loin, comme s'il évaluait avec quelle facilité il pourrait en transpercer une.

– J'ai entendu mon père parler de ces archers, se souvint Jamie. À Glenshiels. Beaucoup étaient des Grant, disait-il. Et quelques-uns des Campbell.

Il se pencha en avant, reposant ses coudes sur ses cuisses, intéressé par le récit mais circonspect.

Arch tirait assidûment sur sa pipe, la fumée s'enroulant en couronne au-dessus de sa tête.

– Oui, c'était bien nous. On avait rampé dans la bruyère pendant la nuit et on s'était cachés parmi les rochers au-dessus de Glenshiels, sous les fougères et les sorbiers. Il faisait si noir qu'à cinquante centimètres, on ne pouvait pas nous voir. Pas très confortable, croyez-moi. Pas question de se lever pour pisser. Avant de grimper sur ce flanc de la montagne, on avait tous eu un dîner bien arrosé de bière. On était tous là, accroupis comme des femmes, essayant de garder nos arcs au sec sous nos chemises, car il s'était mis à pleuvoir. L'eau dégoulinait sur les fougères et nous coulait dans le cou.

Il fit une pause puis reprit sur un ton joyeux.

– Mais le lendemain à l'aube, au signal, on s'est tous levés et on a décoché. Je peux vous le dire, c'était un beau spectacle, nos flèches retombant comme de la grêle au pied de la colline sur ces pauvres gars qui campait au bord de la rivière.

Il pointa sa pipe vers Jamie.

– Oui, votre père était de cette bataille, à *Sheaumais*. Il faisait partie de ces pauvres gars en bas.

Un spasme de rire silencieux le parcourut.

– Je vois que c'est une longue histoire d'amour, entre vous et les Fraser, répliqua Jamie caustique.

– Vous pouvez le dire, dit Arch sans se démonter. Il se tourna alors vers moi, plus grave.

– Quand les Fraser capturaient un Grant, il lui laissait le choix. Il pouvait perdre son œil droit, ou deux doigts de la main droite. Dans un cas comme

dans l'autre, il ne pourrait plus jamais tirer à l'arc.

Il frotta sa main mutilée contre sa cuisse, l'étirant comme si ses doigts fantômes cherchaient encore la corde chantante. Puis, il secoua la tête comme pour chasser cette vision et serra le poing.

– Vous ne comptez pas couper les doigts de Christie, n'est-ce pas ? me demanda-t-il.

– Non, répondis-je surprise. Pourquoi, il croit que...

Il fit une moue d'incertitude, haussant ses sourcils broussailleux vers son front dégarni.

– Je ne sais pas vraiment, mais il paraissait très angoissé à l'idée de se laisser découper.

– Mmm.

Je me devais d'avoir un bon entretien avec Tom Christie.

Jamie se leva, et je l'imitai machinalement, secouant ma jupe et essayant d'effacer l'image d'une main de jeune homme, maintenue sur le sol pendant qu'une hache s'abattait.

Songeur, Jamie regarda Arch Bug.

– Plus de Fraser à Glenhelm, vous dites ? Leslie, le neveu, ce n'était pas l'héritier de Bobby Fraser ?

– Oui, sans doute.

Sa pipe s'était éteinte. Il la retourna et tapa son culot contre le bord de la marche.

– Ils ont tous les deux été tués ensemble, n'est-ce pas ? Mon père en a parlé, une fois. On les a retrouvés dans un ruisseau, le crâne défoncé.

Arch Bug le dévisagea, plissant les yeux dans le soleil, tel un lézard.

– C'est que, vous voyez, *a Sheaumais*, un arc, c'est comme une bonne épouse. Il connaît son maître et ne répond qu'à ses caresses. Une hache, en revanche, c'est une vraie catin. N'importe quel homme peut la manier, et elle fonctionne aussi bien dans une main que dans l'autre.

Il souffla dans sa pipe pour vider les cendres de son fourneau, l'essuya avec son mouchoir pour la ranger dans sa poche, de sa main gauche. Il nous sourit, dévoilant ses dernières dents, pointues et jaunies par le tabac.

– Que Dieu vous accompagne, *Sheaumais* Mac Brian.

Plus tard dans la semaine, je me rendis à la cabane de Christie pour lui ôter ses points de suture et lui expliquer ce qu'était l'éther. Son fils Allan se trouvait dans la cour, aiguisant un couteau sur une meule à pédale. Il me salua d'un sourire, mais ne parla pas, ne pouvant se faire entendre au-dessus du grincement râpeux de la pierre et du métal.

Peut-être était-ce ce vacarme strident qui avait éveillé les appréhensions de Tom Christie.

Une fois que j'eus ôté le dernier point, il me déclara sèchement :

– J’ai décidé de garder mon autre main telle quelle.

Je reposai mes pinces et le dévisageai.

– Pourquoi ?

Il rosit et se leva, fixant un point par-dessus mon épaule pour éviter mon regard.

– Après avoir longuement prié, j’en suis venu à la conclusion que si cette infirmité est la volonté du Seigneur, ce serait un péché que de la corriger.

Je réprimai, non sans mal, mon envie de lui rétorquer : « Foutaises. »

– Asseyez-vous, ordonnai-je. Et expliquez-moi, je vous prie, ce qui vous fait penser que le Seigneur souhaite pour vous une main toute déformée.

Il sursauta, troublé.

– Mais... ce n’est pas à moi de remettre en question les voies de Dieu !

– Ah non ? C’est pourtant ce que vous sembliez faire dimanche dernier. Ce n’est pas vous qui demandiez à voix haute ce que Dieu avait dans la tête pour laisser tous ces catholiques s’épanouir comme du laurier vert ?

Le rose passa au rouge vif.

– Vous m’avez sûrement mal compris, madame Fraser.

Il se redressa encore un peu, au point de pencher presque en arrière.

– Mais cela ne change rien. Je n’aurais pas besoin de votre aide.

Je me rassis sur le tabouret, croisant les mains sur mes genoux.

– Parce que je suis catholique ? Vous craignez peut-être que j’en profite pour vous baptiser à votre insu selon le rite de l’église de Rome ?

– Je suis déjà baptisé comme il se doit ! rétorqua-t-il. Et je vous saurai gré de garder pour vous vos principes papistes.

– J’ai un arrangement avec le Pape : je n’émets pas de bulles sur des questions de doctrine, et il ne pratique pas de chirurgie. Maintenant, si on parlait de votre main...

– La volonté du Seigneur...

– C’est le Seigneur qui a voulu que votre vache tombe dans le précipice et se brise une patte le mois dernier ? Parce que, dans ce cas, vous auriez dû l’abandonner sur place au lieu de venir chercher mon mari pour la remonter et de me demander de la soigner. À propos, comment va-t-elle ?

Je pouvais voir l’animal en question par la fenêtre, paissant tranquillement au bord de la cour. En apparence, elle n’était dérangée ni par son jeune veau ni par le bandage que je lui avais appliqué pour stabiliser l’os fracturé de sa patte.

– Elle va très bien, merci. Mais ça ne...

– Vous pensez que le Seigneur considère que vous valez moins la peine d’être soigné que votre vache ? Cela me paraît peu probable, compte tenu de son opinion sur les moineaux et tout le reste.

Cette fois, ses bajoues avaient viré au violet. Il serrait sa main défectueuse

dans la saine, comme pour la protéger de moi.

– Je vois que vous connaissez un peu la Bible, dit-il très pompeusement.

– À dire vrai, je l'ai même lue au complet. C'est que, voyez-vous, je sais très bien lire.

– Vraiment ? Dans ce cas, vous aurez sans doute lu l'épître de saint Paul aux Corinthiens, dans lequel il écrit : « Que les femmes se taisent... »

J'avais déjà croisé saint Paul et ses opinions par le passé, et j'avais, moi aussi, mon avis là-dessus.

– Saint Paul a dû tomber aussi sur une femme ayant plus d'arguments que lui. Il lui était plus facile de bâillonner tout un sexe que de remporter le débat avec des armes loyales. Je m'attendais à mieux de votre part, monsieur Christie.

Il manqua de s'étrangler.

– Mais c'est un blasphème !

– Pas du tout. À moins que vous ne preniez saint Paul pour Dieu ce qui, à mon sens, « serait » un blasphème. Mais ne perdons pas notre temps...

Je crus que ses yeux allaient sortir de leurs orbites.

Je me levai de mon tabouret et avançai d'un pas vers lui. Il recula si vivement qu'il heurta la table, envoyant valser le panier à ouvrage de Malva, une cruche de lait et un plat en étain.

Je me baissai aussitôt pour ramasser le panier avant qu'il ne soit trempé. M. Christie, lui, saisit un chiffon pour éponger le lait. Nous évitâmes de justesse de nous cogner le crâne l'un contre l'autre, mais je perdis l'équilibre et tombai sur lui de tout mon poids. Il attrapa mes bras par réflexe, laissant tomber son chiffon, puis me lâcha sur-le-champ, lui reculant avec horreur, et moi me tenant oscillante sur mes genoux.

Il était agenouillé lui aussi, mais à une distance sûre, haletant. Je pointai un doigt accusateur vers lui.

– La vérité, c'est que vous crevez de frousse !

– Pas du tout !

– Si.

Il était toujours à genoux devant la cheminée, les yeux levés vers moi.

– Je ne peux pas promettre que ce ne sera pas le cas. Je doute que cela arrivera..., mais l'homme propose et Dieu dispose, n'est-ce pas ?

Il acquiesça, très lentement, sans répondre. Je pris une profonde inspiration, provisoirement à court d'arguments.

– Je crois que je peux réparer votre main. Je ne peux pas le garantir. Parfois, il y a les impondérables : les infections, les accidents... Mais...

Je tendis un bras vers lui, lui faisant signe de me donner sa main infirme. Tel un oiseau prisonnier du regard hypnotique d'un serpent, il s'exécuta. Je saisis son poignet et le hissai sur ses pieds. Il se laissa faire.

Je pris sa main dans les deux miennes et fléchis ses doigts noueux, passant doucement mon pouce sur l'aponévrose palmaire épaissie qui emprisonnait les tendons. Je pouvais la sentir très précisément, visualiser dans ma tête exactement comment aborder le problème, où appuyer le scalpel, de quelle manière la peau calleuse s'ouvrirait sous la lame. La longueur et la forme en Z de l'incision libéreraient ses doigts et leur rendraient leur utilité.

Je pressai sa paume pour sentir les os sous la chair.

– Je l'ai déjà fait, affirmai-je avec calme. Je peux recommencer. Avec l'aide de Dieu. Allez-vous me faire confiance ?

Il ne mesurait que quelques centimètres de plus que moi. Je tenais son regard autant que sa main. Ses yeux perçants gris clair sondaient mon visage, partagés entre la peur et la suspicion. Mais il se cachait autre chose derrière. Je devins alors consciente de sa respiration, lente et régulière, et sentis la chaleur de son souffle contre ma joue.

– Soit, dit-il enfin d'une voix cassée.

Il retira sa main, presque à contrecœur, et se tint là, la berçant dans sa main valide.

– Quand ?

– Demain, répondis-je. S'il fait beau. J'ai besoin d'une bonne lumière. Venez le matin, mais soyez à jeun.

Je pris mes affaires, le saluai d'une courbette maladroite et sortis, en proie à un sentiment étrange.

Allan Christie me salua gaiement en me voyant partir, puis poursuivit son meulage.

– Tu crois qu'il viendra ?

Nous avions terminé le petit-déjeuner, et toujours aucun signe de Tom Christie. Après une nuit d'un sommeil agité, au cours de laquelle j'avais rêvé à plusieurs reprises de masques à l'éther et de catastrophes chirurgicales, je ne savais plus si je tenais tant à ce qu'il vienne ou pas.

– Il viendra.

Jamie lisait une North Carolina Gazette vieille de quatre mois, tout en grignotant le dernier toast à la cannelle de M^{me} Bug.

– Regarde, ils ont publié une lettre du gouverneur à lord Dartmouth, où il affirme que nous ne sommes qu'une bande indisciplinée de salopards séditieux, intrigants et émeutiers. Il requiert l'aide du général Gage et l'envoi de canons pour nous apprendre à bien nous tenir. Je me demande si MacDonald sait que tout le monde est désormais au courant.

Je me levai pour aller chercher le masque à éther que je n'avais pas réussi à quitter des yeux durant tout le petit-déjeuner. L'esprit ailleurs, je répondis :

– Il a fait ça ? On a intérêt à être prêts, au cas où il débarquerait.

Le goutte-à-goutte que Brianna m'avait confectionné était installé dans l'infirmierie, ainsi que tous mes instruments. Je saisis la bouteille, la débouchai

et agitai la main au-dessus du goulot, attirant ses émanations vers mon visage. Un étourdissement rassurant me troubla la vue un instant, puis passa, et je remis le bouchon en place, satisfaite.

Juste à temps. J'entendis des voix au-dehors et des bruits de pas. Quand je me retournai, Tom Christie se tenait sur le seuil, le regard noir, sa main fermée devant sa poitrine.

– J'ai changé d'avis, annonça-t-il. Je ne veux pas de votre potion abjecte.

– Qu'est-ce que vous pouvez être stupide ! explosai-je malgré moi. Mais qu'avez-vous dans la tête ?

Il fut pris de court, comme si un serpent enroulé dans l'herbe à ses pieds avait osé lui adresser la parole. Puis, agressif, il leva le menton.

– La question serait plutôt : qu'est-ce que « vous » avez dans la tête, madame ?

– Et moi qui pensais que seuls les Highlanders pouvaient être plus têtus que des mules !

Il parut insulté, sans que je sache s'il trouvait plus vexant d'être comparé à un Highlander ou à une mule. Avant qu'il ne puisse renchéir, Jamie passa la tête dans l'entrebâillement de la porte et questionna poliment :

– Il y a un problème ?

– Oui, il refuse...

– En effet, elle insiste...

Ayant parlé en même temps, nous nous interrompîmes, nous foudroyant du regard. Jamie se tourna vers moi, puis vers Christie, enfin vers l'appareil sur la table. Il leva les yeux au ciel et se gratta le nez.

– Je vois. Tom, vous voulez récupérer votre main ?

Celui-ci hésita un instant, berçant sa main infirme d'un air protecteur, et acquiesça de la tête.

– Oui, mais sans toutes ces absurdités papistes !

– Papistes ?

Jamie et moi nous étions exclamés à l'unisson, lui perplexe, moi excédée.

– Parfaitement, et ne croyez pas me faire changer d'avis, Fraser !

Jamie me lança un regard à la « je t'avais prévenue, *Sassenach* », mais rassembla néanmoins ses forces.

– Vous avez toujours été un sacré casse-pieds, Tom, mais, après tout, c'est votre choix. Toutefois, je peux vous dire pour l'avoir déjà subi que ça fait un mal de chien.

Christie pâlit.

Jamie désigna du menton le plateau d'instruments : deux scalpels, une sonde, des ciseaux, une pince et deux aiguilles à sutures flottant dans un flacon d'alcool.

– Elle va vous ouvrir la main, vous en êtes conscient ?

– Je le sais, rétorqua Christie d’un ton sec.

Toutefois, son regard restait fixé sur l’assortiment sinistre.

– Oui, bien sûr, mais vous n’avez aucune idée de ce que cela signifie. Moi si. Regardez.

Jamie tendit sa main vers lui et l’agita. À la lumière du soleil matinal, on distinguait nettement le réseau de fines cicatrices blanches autour de ses doigts bronzés.

– Vous n’imaginez pas la douleur. Aucun homme ne voudrait subir ça s’il peut l’éviter... or, vous le pouvez.

– J’ai déjà pris ma décision, répondit Christie avec dignité.

Il s’assit sur le tabouret et posa sa main ouverte sur la serviette. Il était blanc comme un linge et serrait son autre main si fort qu’elle tremblait.

Jamie le dévisagea un long moment, puis soupira.

– Soit, dans ce cas, attendez un instant.

De toute évidence, il était inutile d’insister davantage. Je capitulai et descendis la bouteille de whisky que je conservais à des fins médicales sur une étagère. Je lui en servis une tasse pleine et la lui plantai fermement dans sa main ouverte.

– « Prends un peu de vin pour ton estomac », récitai-je. Saint Paul, une connaissance commune. Si vous avez le droit de boire pour votre estomac, vous l’avez aussi pour votre main.

Il desserra les dents, étonné, baissa les yeux vers la tasse, puis les releva vers moi. Il déglutit, hocha la tête, puis but.

Avant qu’il eût fini, Jamie revint, tenant un petit livre vert défraîchi qu’il plaça sans cérémonie dans la main de Christie.

Sur la couverture élimée, on pouvait lire : La Sainte Bible. Version du roi James.

– Vous aurez besoin de toute l’aide que vous pourrez trouver, expliqua-t-il.

Christie le fixa avec méfiance, puis un soupçon de sourire apparut sous sa barbe.

– Je vous remercie.

Il sortit ses lunettes de sa veste, les chaussa, puis ouvrit la Bible, très méticuleux, la feuilletant à la recherche d’un passage édifiant concernant les opérations chirurgicales sans anesthésie.

J’interrogeai Jamie du regard, qui se contenta d’un bref haussement d’épaules. Ce n’était pas une simple Bible : autrefois, elle avait appartenu à Alexander McGregor.

Jamie l’avait eue tout jeune homme, alors qu’il était emprisonné à Fort William par le capitaine Jonathan Randall. Torturé, attendant d’être flagellé de nouveau, terrifié et souffrant, on l’avait enfermé seul dans une cellule sans autre compagnie que ses propres pensées et cette Bible que le médecin de la

garnison lui avait donnée.

Alex McGregor avait été un autre prisonnier écossais, qui avait préféré se donner la mort plutôt que de subir encore les assauts du capitaine Randall. Son nom était écrit à l'intérieur, en lettres appliquées.

Cette Bible avait vu son lot de peurs et de souffrances et, puisqu'il fallait se passer d'éther, j'espérais qu'elle possédait encore ses vertus apaisantes.

Christie avait trouvé un extrait lui convenant. Il s'éclaircit la gorge, se redressa sur son tabouret et posa de nouveau sa main sur la serviette, paume ouverte, avec une telle détermination que je me demandais s'il n'était pas tombé sur l'épisode où les Macchabées offraient spontanément leurs mains et leur langue à couper au roi païen.

Un coup d'œil discret m'apprit qu'il se trouvait quelque part dans les psaumes.

– Quand vous voudrez, madame Fraser.

S'il allait rester conscient, j'avais besoin d'un peu plus de préparatifs. Même armés de tout le courage viril et d'inspiration biblique, peu d'hommes étaient capables de rester assis sans bouger pendant qu'on leur ouvrait la main, et, selon moi, Tom Christie n'en faisait pas partie.

Je retrouvai sa manche et attachai son avant-bras à la table avec les bandelettes de lin qui me servaient d'habitude pour les pansements. J'étendis et immobilisai de la même manière sur le bloc ses doigts recroquevillés.

Christie semblait s'être réconcilié avec le fait de boire du whisky tout en lisant la Bible (la présence de Jamie et la vision des scalpels y étaient sans doute pour quelque chose). Le temps que je finisse de l'attacher et que je badigeonne sa paume d'alcool pur, il en avait déjà sifflé une bonne dose et paraissait beaucoup plus détendu.

Cette décontraction disparut d'un coup, dès la première incision.

Il bondit de son siège en inspirant bruyamment, entraînant la table avec lui. J'agrippai son poignet juste à temps pour qu'il n'arrache pas les bandelettes. Jamie lui appuya avec force sur les épaules, l'obligeant à se rasseoir.

– Ça va aller, Tom. Allons, allons.

Christie avait le visage trempé de sueur et les yeux exorbités derrière ses lunettes. Il haleta, baissa le regard vers sa main sanglante et, livide, détourna aussitôt sa tête.

– Si vous devez vomir, faites-le là-dedans, s'il vous plaît.

Je poussai du pied vers lui un seau vide. Je tenais toujours son poignet d'une main, pressant un carré de lin stérilisé sur l'incision de l'autre.

Jamie continuait de lui parler comme s'il cherchait à calmer un cheval paniqué. Raide, Christie respirait avec difficulté, mais tremblait de tous ses membres, y compris celui que j'essayais d'opérer.

– Je m'arrête ? lui lançai-je ainsi qu'à Jamie.

Je sentais le pouls de Christie dans son poignet. L'homme n'était pas tout à

fait en état de choc, mais plutôt mal en point.

Sans quitter Christie des yeux, Jamie fit non de la tête.

– Ce serait dommage d’avoir gaspillé autant de whisky, non ? Et je doute qu’il veuille remettre ça à plus tard. Tenez, Tom, buvez encore un petit coup, ça vous fera du bien.

Il approcha la tasse des lèvres de Christie qui but sans hésiter.

Jamie lâcha ses épaules et lui plaqua fermement le bras sur la table. De sa main libre, il ramassa la Bible tombée au sol et l’ouvrit du pouce.

– « La main droite de l’Éternel est élevée ! » lut-il. Tiens, voilà qui tombe à pic. « La main droite de l’Éternel manifeste sa puissance ! »

Il regarda Christie qui s’était calmé, son poing valide serré contre son ventre.

– Poursuivez, dit-il d’une voix rauque.

– « Je ne mourrai pas, je vivrai, et je raconterai les œuvres de l’Éternel. L’Éternel m’a châtié, mais il ne m’a pas livré à la mort. »

Christie sembla trouver ces mots réconfortants. Il respirait un peu mieux. Je n’avais pas le temps de le regarder. Son bras maintenu contre la table était dur comme du bois. Cependant, il se mit à murmurer en même temps que Jamie, reprenant quelques phrases.

– « Ouvrez-moi les portes de la justice... Je te loue, parce que tu m’as exaucé... »

J’avais dégagé l’aponévrose. Son épaissement était visible à l’œil nu. Un coup de scalpel en libéra le bord, puis un second, s’enfonçant profondément dans le tissu fibreux... et la lame rencontra l’os. Christie gémit.

– « L’Éternel est Dieu, il nous éclaire. Attachez la victime avec des liens. Amenez-la jusqu’aux cornes de l’autel ! »

Je percevais une pointe d’amusement dans la voix de Jamie. Le fait était que ma table d’opération ressemblait à un autel sacrificiel. Les mains ne saignent pas autant que des plaies à la tête, mais la paume contient une multitude de petits vaisseaux. J’épongeai de mon mieux le sang d’une main tout en travaillant de l’autre. Des tampons imbibés de rouge jonchaient la table et le sol autour de moi.

Jamie lisait des bribes d’évangile au hasard, mais Christie était désormais totalement avec lui, récitant lui aussi. Il avait toujours le teint blême et le pouls rapide, mais sa respiration était moins laborieuse. Les verres de ses lunettes s’étaient couverts de buée.

J’avais totalement exposé le tissu coupable et découpai les minuscules fibres à la surface du tendon. Les doigts crochus tressaillirent, et les tendons bougèrent aussitôt, argentés tels des poissons fuyants. Je saisis ses doigts et les serrai fort.

– Vous ne devez pas bouger. J’ai besoin de mes deux mains, je ne peux tenir la vôtre.

Je ne pouvais relever la tête, mais le sentis acquiescer et le lâchai. Je terminai d'extraire les derniers vestiges d'aponévrose, aspergeai la plaie avec un mélange d'alcool et d'eau distillée pour la désinfecter et commençai à recoudre les incisions.

Les voix des deux hommes n'étaient plus que des murmures, un faible susurrement auquel je n'avais pas prêté attention, absorbée comme je l'étais par ma tâche. À présent que les points de suture requéraient moins ma concentration, je les entendis de nouveau.

– « L'Éternel est mon berger. Je ne manquerai de rien... »

J'essayai avec ma manche la transpiration sur mon front et, relevant les yeux, constatai que c'était Tom Christie qui tenait désormais la Bible, fermée et pressée contre son corps. Le menton enfoncé dans sa poitrine, ses paupières fermées et les traits déformés par la douleur.

Jamie tenait toujours solidement le bras opéré, mais, les yeux fermés lui aussi, avait posé son autre main sur l'épaule de Christie.

– « Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal... »

Je nouai le dernier point, coupai le fil et, dans le même mouvement, tranchai d'un coup de ciseaux les liens qui attachaient le poignet. Je laissai échapper le souffle que je retenais depuis un moment. Les deux hommes se turent d'un coup.

Je levai la main, l'enveloppai d'un bandage propre, puis étirai les doigts avec douceur, les redressant.

Christie rouvrit les yeux. Il fixa son pansement avec des pupilles énormes et sombres. Je lui souris et lui donnai une petite tape sur l'épaule, récitant :

– « Oui, le bonheur et la grâce m'accompagneront tous les jours de ma vie, et j'habiterai dans la maison de l'Éternel jusqu'à la fin de mes jours. »

24. Ne me touche pas

Le pouls de Christie était un peu trop rapide mais puissant. Je reposai son poignet et posai ma paume sur son front.

– Vous êtes un peu fiévreux. Tenez, avalez ça.

Je glissai un bras sous ses reins pour l'aider à se redresser dans son lit, ce qui l' alarma. Il s'emmêla dans les draps, réprimant un cri de douleur quand il remua sa main blessée.

Avec tact, je fis mine de ne pas remarquer sa gêne, que j'attribuai au fait qu'il était en chemise et moi en négligé. Certes, celui-ci était en lin léger, avec un simple châle jeté par-dessus, mais j'étais à peu près sûre qu'il ne s'était pas trouvé en présence d'une femme en déshabillé depuis la mort de sa femme, et encore.

Je marmonnai quelques paroles neutres et lui tins la tasse d'infusion de consoude pendant qu'il buvait. Puis, je remis de l'ordre dans ses oreillers en prenant garde de ne pas le toucher.

J'avais insisté pour qu'il passe la nuit chez nous plutôt que de le renvoyer dans sa cabane, afin de pouvoir le surveiller en cas d'infection postopératoire. Je ne me fiais pas du tout à lui pour suivre mes instructions, le sachant capable d'aller nourrir ses cochons, couper du bois ou de se torcher avec sa main blessée. Je ne voulais pas le quitter des yeux jusqu'à ce que l'incision ait commencé à granuler... ce qu'elle ferait dès le lendemain, si tout se passait bien.

Encore éprouvé par l'opération, il n'opposa pas de résistance, et M^{me} Bug et moi l'avions installé dans la chambre des Wemyss, Joseph et Lizzie étant partis chez les McGillivray.

À défaut de laudanum, je lui avais fait boire une infusion de valériane et de millepertuis qui l'avait endormi presque tout l'après-midi. Il n'avait pas voulu dîner, mais, ayant une bonne opinion de M. Christie, M^{me} Bug l'avait abreuvé de grogs, de sabayons et autres élixirs nourrissants, tous contenant un pourcentage élevé d'alcool. Par conséquent, il était plutôt groggy et ne protesta pas quand je pris sa main bandée et approchai une chandelle pour l'examiner.

La main était enflée, ce qui était normal, mais pas trop. Toutefois, le bandage était serré et comprimait douloureusement la peau. Je l'ouvris et, maintenant en place le pansement enduit au miel, le humai.

Il sentait le miel, le sang, les herbes et l'odeur métallique de la chair depuis peu entaillée... mais pas le parfum douceâtre du pus. Tant mieux. J'appuyai avec délicatesse ici et là sur le pansement, guettant les signes de douleur intense ou des traînées rouge vif sur la peau, mais, en dehors d'une sensibilité

raisonnable, je ne constatai qu'une faible inflammation.

Néanmoins, sa légère fièvre méritait d'être surveillée. Je changeai son bandage avec soin, finissant avec un joli nœud au niveau du poignet.

– Pourquoi vous ne portez pas un fichu ou un bonnet comme il se doit ? lança-t-il soudain.

– Pardon ?

Je relevai des yeux surpris, ayant pour un temps oublié l'homme attaché à la main.

– Pour quoi faire ?

Je tressais parfois mes cheveux avant d'aller au lit, mais pas ce soir-là. Je les avais juste brossés, et ils retombaient sur mes épaules, sentant bon la préparation à l'hysope et aux fleurs d'ortie avec laquelle je les protégeais des poux.

– Pour quoi faire ? répéta-t-il d'une voix haut perchée. « Toute femme qui prie ou prophétise la tête non voilée déshonore son chef ; c'est comme si elle était rasée. »

– Ah, nous revoilà avec Paul, marmonnai-je. Il ne vous est jamais venu à l'esprit que cet homme avait une dent contre les femmes ? En outre, je ne suis pas en train de prier. Je suis juste venue examiner cette main avant d'aller dormir, afin d'éviter d'avoir à prophétiser sur son sort. Jusqu'à présent, il semble que tout...

– Vos cheveux... Ils sont...

Avec une moue réprobatrice, il me dévisageait. Puis il effectua un geste circulaire autour de son propre crâne dégarni.

– Il y en a beaucoup, ajouta-t-il enfin.

Je le fixai un instant, puis reposai sa main et saisis la Bible verte sur la table de chevet.

– L'Épître aux Corinthiens, hein ? Laissez-moi voir. Ah, nous y voici.

Je me redressai et lus à voix haute :

– « La nature elle-même ne vous enseigne-t-elle pas que c'est une honte pour l'homme de porter de longs cheveux ? Mais que c'est une gloire pour la femme d'en porter, parce que la chevelure lui a été donnée comme voile. »

Je refermai le livre en le claquant et le reposai à sa place, le questionnant poliment :

– Voulez-vous aller dire à mon mari à quel point ses cheveux longs sont une honte ?

Jamie était parti se coucher. On l'entendait ronfler paisiblement de l'autre côté du palier.

– À moins que vous ne pensiez qu'il en est déjà conscient ?

Christie ouvrit la bouche, remua les lèvres, puis la referma sans répondre. Sans attendre de trouver quelque chose à redire, je me penchai de nouveau sur

sa main.

– Vous devez faire des exercices réguliers pour vous assurer que les muscles ne se contractent pas en cicatrisant.

Au début, ce sera douloureux, mais vous devez absolument vous entraîner. Je vais vous montrer comment.

Je saisis son annulaire juste sous la première phalange et, maintenant le doigt droit, fléchis la dernière articulation vers l'intérieur.

– Vous avez compris ? À vous. Aidez-vous de votre autre main et essayez de plier une phalange à la fois. Voilà, c'est ça. Vous sentez la traction dans votre paume ? C'est précisément l'effet recherché. À présent, essayez avec le majeur... oui ! Excellent !

Je lui souris, mais il avait l'air toujours aussi renfrogné. Il ne me rendit pas mon sourire, détournant plutôt les yeux.

– Bien. Là, posez votre main à plat sur la table... oui, comme ça... Essayez de soulever votre annulaire et votre auriculaire. Oui, je sais que c'est difficile. Essayez encore. Vous avez faim, monsieur Christie ?

Son estomac venait d'émettre un grondement sourd, nous faisant sursauter.

– Je suppose que manger ne me ferait pas de mal, déclara-t-il toujours aussi bourru.

Il fixait d'un regard noir sa main récalcitrante.

– Je vais aller vous chercher quelque chose. Pendant ce temps, continuez vos exercices.

La maison était silencieuse. Comme il faisait chaud, les volets étaient restés ouverts, laissant filtrer assez de clair de lune pour m'épargner d'allumer une chandelle. Une ombre sortit des ténèbres de l'infirmerie et me suivit dans la cuisine. Abandonnant provisoirement sa chasse nocturne de souris dans l'espoir d'une proie plus facile, Adso se glissa entre mes jambes.

– Salut, le chat. Si tu t'imagines que je vais te donner un morceau de jambon, tu te plantes, mon vieux. Une soucoupe de lait, à la rigueur.

La cruche de lait en faïence blanche bordée d'un liseré bleu formait une silhouette pâle flottant dans l'obscurité. J'en versai dans une soucoupe que je déposai sur le sol pour Adso, puis préparai un dîner léger, sachant qu'avec ce qu'un Écossais entendait par repas frugal, on pouvait gaver un cheval. J'entassai les aliments sur un plateau, énumérant entre mes dents :

– Du jambon, des pommes de terre frites refroidies, de la bouillie frite, du pain et du beurre. Boulettes de lapin, tomates au vinaigre, une part de tarte aux raisins... quoi d'autre ?

Je baissai les yeux vers le bruit de lapement à mes pieds.

– Je lui donnerais bien un peu de lait à lui aussi, mais il n'en boit pas. Dans ce cas, autant continuer sur notre lancée, cela l'aidera à dormir.

Je saisis la carafe de whisky et la posai sur le plateau.

Je m'arrêtai dans le couloir en sentant une vague odeur d'éther. Je humai l'air... Adso aurait-il renversé la bouteille ? Non, l'émanation n'était pas si forte. Ce devait être quelques molécules égarées autour du bouchon.

J'étais à la fois soulagée et déçue que M. Christie ait refusé l'éther. Soulagée, car je ne savais pas ce qui aurait pu se passer. Déçue, parce que j'aurais beaucoup aimé ajouter le don d'inconscience à mon arsenal, un don précieux pour les futurs patients, et que j'aurais été ravie de tester sur M. Christie.

Au-delà du fait que l'intervention avait été très douloureuse, il était beaucoup plus difficile d'opérer un sujet conscient. Les muscles étaient tendus, le système était inondé d'adrénaline, le rythme cardiaque très accéléré, faisant jaillir et non s'écouler le sang... Pour la énième fois depuis le matin, je visualisai exactement comment je m'y serais pris, me demandant si j'aurais été plus efficace.

À ma surprise, Christie était toujours en train d'effectuer ses exercices. Le visage moite de transpiration, il serrait les dents.

– C'est très bien, dis-je. Il faut arrêter, à présent. Il ne faudrait pas que vous vous remettiez à saigner.

Je pris la serviette et lui tamponnai le front.

Il écarta la tête, agacé par mes attentions.

– Il y a quelqu'un d'autre dans la maison ? Je vous ai entendue parler à quelqu'un dans la cuisine.

– Ah... euh... Non, c'était le chat.

Sur cette présentation, Adso, qui m'avait suivie à l'étage, entra dans la chambre et sauta sur le lit, grattant la couverture d'une patte, ses grands yeux verts lorgnant l'assiette de jambon.

Le regard soupçonneux de Christie passa du chat à moi. Je soulevai Adso et le mis par terre, déclarant avec sarcasme :

– Non, ce n'est pas mon démon personnel, ce n'est qu'un chat. M'adresser à lui est un peu moins ridicule que de parler toute seule.

Christie me dévisagea avec étonnement, soit parce que j'avais déchiffré ses pensées, soit parce qu'il me trouvait encore plus sotte qu'il ne l'avait cru. Toutefois, les plis suspicieux autour de ses yeux se détendirent.

Je lui coupai sa nourriture, mais il tint à manger seul, portant maladroitement les aliments à sa bouche sans quitter son assiette du regard, l'air concentré.

Quand il eut terminé, il siffla d'un trait sa tasse de whisky comme s'il s'agissait d'eau, puis il la reposa et me regarda.

– Madame Fraser, je suis un homme éduqué. Je ne vous prends pas pour une sorcière.

– Ah non ? rétorquai-je amusée. Vous ne croyez donc pas aux sorcières ? Pourtant, il y en a dans la Bible, vous savez ?

Il éructa dans son poing avant de déclarer :

– Je n’ai pas dit que je ne croyais pas aux sorcières, juste que vous n’en étiez pas une.

Je me retins de sourire.

– Je suis ravie de l’apprendre.

Il était assez ivre, mais son élocution était plus précise que d’habitude, son accent refaisant surface. D’ordinaire, il contrôlait le plus possible les inflexions de son Édimbourg natal.

– Encore un peu ?

Je n’attendis pas sa réponse et remplis de nouveau sa tasse. Les volets étant ouverts, il faisait frais dans la pièce, mais il transpirait. Visiblement, il souffrait et ne pourrait se rendormir sans aide.

Cette fois, il but à petites gorgées, m’observant par-dessus le bord de son récipient pendant que je ramassais les restes de son repas. En dépit du whisky et de son ventre plein, il était de plus en plus agité, remuant sans cesse ses jambes sous les couvertures. Croyant qu’il avait besoin du pot de chambre, je me demandai si je devais lui proposer mon aide ou m’éclipser au plus vite et le laisser se débrouiller. La seconde option était probablement la bonne.

Toutefois, je me trompais. Avant que je n’aie eu le temps de prendre congé, il déposa sa tasse sur la table de chevet et se redressa dans son lit.

– Madame Fraser, je voudrais vous présenter mes excuses.

– Pourquoi ? questionnai-je surprise.

Il pinça les lèvres.

– Pour... la façon dont je me suis comporté ce matin.

– Oh, ne vous en faites pas. Je comprends parfaitement que l’idée de vous laisser endormir vous paraisse... un peu étrange.

– Ce n’est pas ça. Je voulais parler... du fait que je n’ai pas pu m’empêcher de bouger.

Je le vis rougir de nouveau et ressentis malgré moi un élan de compassion. Sa gêne était sincère.

Je reposai le plateau et m’assis sur le tabouret à côté du lit, me demandant comment le tranquilliser sans aggraver la situation.

– Monsieur Christie, aucun homme ne peut rester sans bouger pendant qu’on lui découpe l’intérieur de la main. C’est tout simplement... humain.

– Pas même votre mari ?

Je fus prise de court. Ce n’était pas tant ses paroles qui m’avaient surprise que le ton amer avec lequel il les avait prononcées. Roger m’avait rapporté quelques propos de Kenny Lindsay sur Ardsmuir. Que Christie ait été jaloux de l’autorité et du respect dont Jamie jouissait à l’époque n’était un secret pour personne.

– C’est vrai ? Au sujet de la main de votre mari. Il a dit que vous la lui

aviez opérée. Il ne s'est pas tortillé comme moi, n'est-ce pas ?

En effet. Il avait prié, juré, transpiré, et même hurlé une ou deux fois, mais il n'avait pas bougé. Toutefois, je ne tenais pas à discuter de la main de Jamie avec Tom Christie. Je soutins son regard.

– Tout le monde est différent. Personne n'attendait de vous que...

– Oui, je sais, personne n'est aussi courageux que votre mari.

Il baissa les yeux vers son bandage. Il serrait son poing valide.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire ! Pas du tout. J'ai recousu les blessures et remis en place les os de bien des hommes. Pratiquement tous les Highlanders se sont comportés avec un courage exempt...

Je me souvins, une fraction de seconde trop tard, que Christie « n'était pas » un Highlander. Sa gorge émit un bruit sinistre.

– Les Highlanders... Hmp !

S'il n'avait pas été en présence d'une femme, il aurait sûrement craché par terre.

– Des barbares ? demandai-je sur le même ton.

Il détourna le regard et prit une grande inspiration. Quand il expira de nouveau, je sentis l'odeur de whisky dans son haleine.

– Votre mari... est... un gentleman, c'est indubitable. Il vient d'une famille noble, même si elle a une histoire teintée de trahison.

Le r de trahison roula comme un grondement de tonnerre. Il était vraiment saoul.

– Mais il est également... également...

Il fronça les sourcils, cherchant le terme adéquat, puis capitula.

– L'un deux. Vous en êtes bien entendu consciente, étant anglaise vous-même.

– « L'un d'eux » ? Vous voulez dire un Highlander ou un barbare ?

– Cela ne revient-il pas au même ? lâcha-t-il perplexe et triomphant.

Sur ce point, il n'avait pas tout à fait tort. Les Highlanders riches et cultivés que j'avais rencontrés, tels que Colum et Dougal MacKenzie, sans parler de l'infâme grand-père de Jamie, lord Lovat, auquel Christie faisait allusion, avaient tous des instincts de pirates vikings. Et, pour être totalement honnête, Jamie aussi.

– Ah... c'est que... ils ont tendance à être, comment dirais-je ?...

Je me grattai une joue, mal à l'aise.

– Disons qu'ils ont été élevés pour être des guerriers. C'est ce que vous vouliez dire, n'est-ce pas ?

Il soupira et secoua la tête, même s'il ne semblait pas en désaccord. Il était plutôt consterné par les us et coutumes des Highlanders.

M. Christie était lui-même un homme cultivé, fils d'un marchand d'Édimbourg qui avait réussi. À ce titre, il se considérait gentleman, alors

qu'il ne ferait jamais un bon guerrier. Je comprenais pourquoi les Highlanders le déconcertaient et l'agaçaient, ce qu'il avait dû endurer quand il s'était retrouvé emprisonné avec une horde de barbares frustes (selon ses critères), violents, bruyants et catholiques de surcroît, quand il avait été traité, ou maltraité, comme étant l'un des leurs.

Il s'était un peu renfoncé dans ses oreillers, les paupières closes et les lèvres pincées. Sans rouvrir les yeux, il me demanda soudain :

– Vous savez que votre époux porte des traces de flagellation ?

J'ouvris la bouche pour lui rétorquer que j'étais mariée à Jamie depuis près de trente ans, puis me dis que je ne voulais pas risquer de déclencher une discussion sur le concept du mariage selon M. Christie.

– Je sais, répondis-je simplement. Pourquoi ?

– Vous êtes au courant de ce qu'il a fait ?

Je sentis le feu me monter aux joues.

Sans attendre ma réponse, il leva un doigt accusateur vers moi et poursuivit :

– À Ardsmuir, il a revendiqué un morceau de tartan, vous comprenez ? C'était strictement interdit.

– Ah oui ?

Christie secoua la tête, me faisant penser à une grosse chouette ivre, le regard fixe.

– Ce n'était pas le sien, mais celui d'un jeune détenu.

Il ouvrit la bouche pour continuer, mais il n'en sortit qu'un rot, qui le surprit lui-même. Il referma les lèvres, cligna des yeux, puis essaya de nouveau.

– C'était un acte d'un... d'un... courage et d'une... noblesse... extra... extraordinaire. In... incompréhensible.

– Comment ça, incompréhensible ? Vous voulez parler de la manière dont il s'y est pris ?

Jamie était une telle tête de cochon qu'il se rendait toujours jusqu'au bout de ses idées, même si les portes de l'enfer lui barraient le chemin et sans se soucier de ce qui pourrait lui arriver. Mais Christie le savait sûrement lui aussi.

La tête de Christie tomba légèrement en avant, et il la redressa au prix d'un effort visible.

– Pas comment. Pourquoi.

– Pourquoi ?

J'avais envie de lui rétorquer : « Parce que c'est un foutu héros, voilà pourquoi ! C'est plus fort que lui. » En fait, j'ignorais la réponse. Jamie ne me l'avait jamais expliqué, ce qui me surprenait un peu.

– Il ferait n'importe quoi pour protéger l'un de ses hommes, dis-je plutôt.

Le regard de Christie était voilé, mais toujours intelligent. Il demeura silencieux, les pensées se succédant dans ses yeux. Une latte du plancher craqua, et je tendis l'oreille, guettant les ronflements de Jamie. Oui, on les entendait toujours, doux et réguliers. Il dormait.

– Il me considère comme un de « ses hommes » ? questionna enfin Christie.

Sa voix basse était remplie d'incrédulité et d'outrage.

– Parce que je ne le suis pas, je peux vous l'assurer ! Je me mis à penser que j'avais commis une grave erreur en lui offrant cette dernière tasse de whisky.

– Non, soupirai-je. Je suis convaincue que non. Si vous voulez parler de ça (j'indiquai la petite Bible verte)... il a agi par simple bonté. Il en aurait fait autant pour n'importe quel inconnu. Pas vous ?

Il respira bruyamment pendant quelques instants, puis acquiesça et s'enfonça dans son oreiller, éreinté. Son agressivité s'était volatilisée aussi vite que l'air d'une baudruche. Il me parut alors plus petit et triste.

– Je suis désolé, dit-il doucement.

J'ignorais s'il s'excusait pour ses remarques sur Jamie ou pour ce qu'il considérait comme un manque de courage de sa part pendant l'opération. Je préfèrai ne pas le lui demander et me levai. Je tirai la couverture sous son menton et mouchai la chandelle. Il ne formait plus qu'une silhouette sombre sur l'oreiller. Son souffle était rauque et régulier. Je lui donnai une petite tape sur l'épaule et chuchotai :

– Vous vous en êtes très bien sorti. Bonne nuit, monsieur Christie.

Mon barbare se réveilla, tel un chat, quand je me glissai dans notre lit. Il étira un bras et m'attira à lui avec un « Mmmm ? » endormi.

Je me blottis contre lui, les muscles de mes cuisses se relâchant automatiquement au contact de sa chaleur.

– Mmmm.

– Alors, comment va ce cher Tom ?

Ses grandes mains se posèrent sur mes trapèzes, massant les nœuds dans ma nuque et mes épaules.

– Odieux, irascible, prêchi-prêcha et complètement ivre. À part ça, il va bien. Oh, oui... Encore... un peu plus haut, s'il te plaît. Oh oui, oooooh.

– Oui, je le reconnais bien là, mis à part l'ivresse. Si tu continues à couiner comme ça, *Sassenach*, il va s'imaginer que je malaxe autre chose que ton cou.

Je fermai les yeux pour mieux profiter des sensations exquises qui parcouraient ma colonne vertébrale.

– M'en fiche. J'en ai par-dessus la tête de Tom Christie pour le moment. En outre, avec tout ce qu'il a bu, il est probablement dans le coma à l'heure qu'il est.

Toutefois, je tempérâi ma réaction vocale dans l'intérêt du repos de mon patient.

– D'où tu as sorti cette Bible ? demandai-je.

La réponse était évidente. Jenny avait dû la lui faire parvenir de Lallybroch. Son dernier colis était arrivé quelques jours plus tôt, alors que je me trouvais à Salem.

Jamie me le confirma, puis ajouta :

– Ça m'a fait tout drôle de la trouver parmi le lot de livres que ma sœur m'a envoyés. Je ne savais pas trop quoi en penser.

Je n'étais pas étonnée.

– Elle t'a dit pourquoi elle te l'expédiait ?

– Elle a juste précisé qu'en nettoyant le grenier, elle était tombée sur une caisse de livres que, selon elle, j'aimerais récupérer. Mais elle m'a aussi écrit qu'elle avait entendu raconter que tout le village de Kildennie avait décidé d'émigrer en Caroline du Nord ; ce sont tous des McGregor par là-bas, non ?

– Ah, je vois.

Jamie m'avait confié un jour son intention de retrouver la mère d'Alex McGregor et de lui donner sa Bible, l'informant aussi que son fils avait été vengé. Après Culloden, il avait mené son enquête et appris que les deux parents de McGregor étaient morts. Il ne lui restait qu'une sœur, qui avait quitté le domicile familial après s'être mariée. Personne ne savait où elle était ni même si elle vivait encore en Écosse.

– Tu penses que Jenny, ou plutôt Ian, a enfin retrouvé la sœur ? Et qu'elle habitait dans ce village ?

Il exerça une dernière pression sur mes épaules, puis les lâcha.

– Peut-être. Mais tu connais Jenny, elle ne dirait rien, pour me laisser décider seul si je veux la retrouver ou pas.

– Et ?

Je roulai sur le ventre pour le regarder. Alex McGregor s'était pendu plutôt que de continuer à être la proie de Black Jack Randall. Ce dernier était mort à Culloden. Toutefois, les souvenirs que Jamie gardait de cette bataille étaient fragmentaires, effacés par le traumatisme des combats et la fièvre qui l'avait ensuite terrassé. Il s'était réveillé blessé, le cadavre de Jack Randall étendu sur lui, mais ne se souvenait pas de ce qui s'était passé.

Même ainsi, Alex McGregor avait en effet été vengé, que ce soit ou non par la main de Jamie.

Il réfléchit en silence de longues minutes. Je sentais ses deux doigts raides battre contre sa cuisse.

– Je vais me renseigner, dit-il enfin. Elle s'appelait Maki.

– Ah. Ma foi, il ne doit pas y avoir plus de... disons trois à quatre cents femmes répondant à ce prénom en Caroline du Nord.

Cela le fit rire. Puis nous nous endormîmes paisiblement ; bercés par la respiration stertoreuse de Tom Christie de l'autre côté du couloir.

Je me réveillai en sursaut, sans savoir si j'avais dormi quelques minutes ou plusieurs heures. La chambre était dans le noir, le feu s'étant éteint. Les volets battaient doucement dans la brise. Je me tendis, m'efforçant de reprendre assez mes esprits pour me lever et aller voir mon patient..., puis j'entendis ses inspirations sifflantes, suivies de ronflements.

Ce n'était pas ce qui m'avait extirpée de mon sommeil, mais le silence soudain à mes côtés. Jamie était étendu, raide, respirant à peine.

J'étendis doucement la main pour ne pas le faire sursauter et la posai sur sa cuisse. Il n'avait pas fait de cauchemars depuis des mois, mais je reconnaissais les signes.

– Que se passe-t-il ? chuchotai-je.

Il inspira un peu plus fort que d'habitude, et son corps parut se replier sur lui-même. Je ne bougeai pas, laissant ma main sur sa cuisse, sentant ses muscles fléchir imperceptiblement sous mes doigts.

Toutefois, il ne se rétracta pas. Après un brusque mouvement d'épaules, il soupira et s'enfonça dans le matelas. Il ne dit rien, mais son poids m'attirait plus près de lui, telle une lune gravitant vers sa planète. Je restai silencieuse moi aussi, ma hanche contre la sienne... la chair de sa chair.

Il fixait les ombres entre les poutres du plafond. J'apercevais son profil et l'éclat de ses pupilles chaque fois qu'il clignait des yeux. Enfin, il murmura :

– La nuit, à Ardsmuir, il faisait très sombre dans la cellule. Parfois, il y avait une lune ou un ciel rempli d'étoiles, mais, même dans ce cas, couchés à même le sol, on ne voyait rien. Tout était noir... mais on pouvait entendre.

Entendre le souffle de quarante hommes, le bruissement de leurs corps quand ils remuaient. Des ronflements, des toux, les sons d'un sommeil agité... et les bruits furtifs de ceux qui ne pouvaient pas dormir.

– Il se passait parfois des semaines sans qu'on y pense, reprit-il d'une voix plus assurée. On avait toujours faim, froid. On était vidés. On ne réfléchissait pas beaucoup, sauf pour poser un pied devant l'autre, soulever une autre pierre... On ne voulait pas penser. C'était plus facile ainsi. Pendant un temps.

– Mais, parfois, il se passait quelque chose. Les brumes de l'épuisement se dissipaient, soudain, sans prévenir.

– Parfois, cela nous tombait dessus... c'était à cause d'une histoire que l'un de nous avait racontée, d'une lettre envoyée par une épouse ou une sœur. Parfois rien. Personne n'en parlait, mais on se réveillait au beau milieu de la nuit et c'était là, comme l'odeur d'une femme couchée à tes côtés.

Les souvenirs, les désirs... les besoins. Ils devenaient alors des hommes incandescents, extirpés de la torpeur de la résignation par la brusque conscience de ce qu'ils avaient perdu.

– L'espace de quelques jours, tout le monde devenait un peu fou. Il y avait

sans cesse des bagarres. Et la nuit, dans le noir...

La nuit, on entendait les bruits du désespoir, des sanglots étouffés ou des halètements furtifs. Certains hommes finissaient par s'abandonner aux bras les uns des autres, parfois pour être repoussés par des cris ou un coup de poing, parfois pas.

Je n'étais pas sûre de comprendre ce qu'il cherchait à me dire, ni le rapport avec Thomas Christie. Ou, peut-être, lord John Grey.

– Est-ce que certains... ont essayé de te toucher ?

– Non. Aucun n'aurait jamais osé. J'étais leur chef. Ils m'aimaient, oui, mais ils n'auraient jamais, jamais, osé.

Il prit une grande inspiration saccadée.

– Tu en avais envie ? murmurai-je.

Je sentais mon cœur battre jusque dans le bout de mes doigts.

Il répondit d'une voix si faible que je l'entendis à peine.

– J'en crevais d'envie. Plus encore que de manger. Plus que de dormir, même si je voulais désespérément trouver le sommeil, pas seulement parce que j'étais épuisé, mais parce que, dans mes rêves, tu m'apparaissais parfois. Mais ce n'était pas l'envie d'une femme, même si, Dieu sait, ce besoin était puissant. C'était juste... le besoin d'une caresse humaine. Uniquement ça.

Sa peau brûlait de désir, au point qu'il avait l'impression de devenir translucide, et que son cœur à vif était visible dans sa poitrine.

– Tu te souviens de ces représentations du Sacré-Cœur, celles qu'on a vues à Paris ?

Oui, je les revoyais, dans les tableaux de la Renaissance ou sur les vitraux aux couleurs vives de Notre-Dame. L'Homme de douleur, son cœur exposé et transpercé, irradiant l'amour.

– J'y repensais souvent et je me disais que celui qui avait eu cette vision du Seigneur était très probablement très seul pour l'avoir si bien compris.

Je déplaçai ma main pour la déposer avec délicatesse sur la petite dépression au milieu de sa poitrine. Les draps étaient repoussés, et sa peau était fraîche.

Il ferma les yeux et serra ma main, fort.

– Je me disais que je savais ce que Jésus avait dû ressentir... de vivre un tel manque, et personne pour le toucher.

25. Poussière tu es

Jamie vérifia de nouveau ses sacoches. Ces derniers temps, il le faisait si souvent que l'exercice était devenu une routine. Pourtant, chaque fois qu'il ouvrait celle de gauche, il souriait. Brianna la lui avait modifiée, cousant des lanières de cuir pour accueillir ses pistolets, présentés la crosse en haut afin de pouvoir dégainer rapidement, sa bourse de balles, sa poire à poudre, un couteau de secours, une bobine de fil de pêche, une pelote de ficelle pour poser des collets, un petit nécessaire contenant du fil, des aiguilles et des épingles, un paquet de nourriture, une bouteille de bière et une chemise propre soigneusement roulée.

À l'extérieur de la sacoche, une poche contenait ce que Brianna appelait fièrement « un kit de secourisme », même s'il n'était pas sûr de savoir ce qu'elle entendait par là. Elle renfermait plusieurs sachets en gaze remplis d'une herbe amère, un baume dans une boîte en fer-blanc et plusieurs rouleaux de plâtre adhésif. Bref, rien qui soit très utile en cas de mésaventure, mais qui ne pouvait pas faire de mal.

Il ôta un savon qu'elle avait ajouté, ainsi que quelques autres fanfreluches superflues, et les cacha derrière un seau pour ne pas la vexer.

Juste à temps. Il entendit sa voix, exhortant Roger à emporter assez de bas propres. Pendant qu'ils contournaient la maison, il avait fini de tout attacher.

– Alors, prêt, *a charaid* ?

– Prêt, confirma Roger.

Il laissa tomber à terre ses sacoches, puis se tourna vers Brianna, qui portait Jemmy dans ses bras, et l'embrassa brièvement.

– Papa ! Je viens avec toi ! s'écria Jemmy plein d'espoir.

– Pas cette fois-ci, fiston.

– Je veux voir les Indiens !

Plus tard, quand tu seras grand.

– Je peux parler Indien ! Oncle Ian m'a appris ! Je veux y aller !

– Pas cette fois, répéta Brianna avec fermeté.

Toutefois, il n'était pas d'humeur à écouter et gigotait pour être déposé à terre. Jamie émit un grondement sourd et le dévisagea sévèrement.

– Tu as entendu tes parents.

Jemmy lui lança un regard noir et avança une lèvre boudeuse, mais n'insista pas.

– Un jour, il faudra que vous m'expliquiez comment vous faites ça, déclara Roger.

Jamie se mit à rire et se pencha vers l'enfant.

– On donne un baiser à grand-papa ?

Oubliant sa déception, Jemmy lui enlaça le cou. Jamie le souleva des bras de sa mère, l'étreignit et l'embrassa. Le garçonnet sentait le porridge, le miel et le pain grillé.

– Sois sage et prends bien soin de ta mère, d'accord ? Quand tu seras un peu plus grand, tu viendras avec nous. Viens dire au revoir à Clarence, tu pourrais lui répéter ce qu'oncle Ian t'a appris.

Il espérait qu'il s'agissait de mots convenant à un enfant de trois ans. Ian avait un sens de l'humour très particulier.

Il sourit en lui-même. « À moins que je ne pense aux expressions françaises que j'apprenais moi-même aux enfants de Jenny, Ian y compris. »

Il avait déjà sellé et bridé le cheval de Roger. La mule Clarence était chargée. Pendant que Roger balançait ses sacoches en travers de la selle, Brianna vérifia les sangles et les étriers, plus pour s'occuper les mains que par nécessité. Elle se mordait la lèvre inférieure, s'efforçant de ne pas montrer son inquiétude, mais sans tromper personne.

Jamie emmena Jem caresser le museau de Clarence pour laisser un peu d'intimité à sa fille et son gendre. La mule avait bon caractère et subit avec une tolérance à toute épreuve les tapes enthousiastes et les paroles en mauvais cherokee. Mais quand l'enfant tendit les bras vers Gideon, Jamie l'écarta aussitôt.

– Non, mon petit, on ne touche pas à cette rosse. Il t'arracherait la main en un clin d'œil.

Gideon coucha ses oreilles et tapa du sabot, impatient. Le grand étalon avait hâte de se mettre en route et de sauter sur une nouvelle occasion de briser le cou de son maître.

Le voyant retrousser ses longues lèvres et dévoiler ses dents jaunes, Brianna reprit bien vite Jemmy des bras de son père, tout en demandant :

– Pourquoi conserves-tu cette méchante carne ?

– Qui, Gideon ? Oh, on est de vieux copains. En outre, il représente la moitié de mes richesses à troquer.

Elle jeta un coup d'œil suspicieux vers l'alezan.

– Vraiment ? Tu ne crains pas de déclencher une guerre en offrant ce monstre aux Indiens ?

– Je n'ai pas l'intention de leur en faire cadeau. Pas directement, en tout cas.

Cheval capricieux et pervers, Gideon était doté d'une mâchoire d'acier et d'une volonté tout aussi inébranlable. Toutefois, ces qualités peu sociables semblaient plaire aux Indiens, tout comme son poitrail massif, son souffle puissant et sa solide musculature. Quand Air-Tranquille, le sachem de l'un des villages, lui avait offert trois peaux de daim en échange de la saillie de sa jument pommelée, Jamie s'était alors rendu compte qu'il tenait là une bonne

affaire.

Il donna une tape vigoureuse sur le garrot du cheval et esquiva, par réflexe, son coup de dents.

– Ma plus grande chance, c'est de n'avoir jamais trouvé le temps de le castrer. En montant les ponettes indiennes, il gagne largement sa croûte. C'est la seule chose que je lui ai demandée qu'il ne rechigne jamais à exécuter.

– C'est quoi castrer ? questionna Jemmy.

– Ta mère te l'expliquera.

Il sourit à Brianna et ébouriffa les cheveux de l'enfant. Puis il se tourna vers Roger.

– On y va ?

Roger Mac acquiesça et grimpa en selle. Il montait un vieil hongre bai nommé Agrippa. Il avait tendance à grogner et à souffler, mais était assez solide et stable pour un cavalier tel que lui, compétent, mais n'ayant jamais perdu sa réserve initiale face aux chevaux.

Roger se pencha sur sa selle pour un dernier baiser à Brianna, puis ils se mirent en route. Jamie avait fait ses adieux à Claire un peu plus tôt, en privé et de manière approfondie.

Elle se tenait derrière la fenêtre de leur chambre, sa brosse à la main, attendant pour les saluer. Ses cheveux se dressaient en vagues folles sur sa tête, le soleil matinal s'immiscant à l'intérieur telles des flammes dans un buisson épineux. Il eut un pincement au cœur en la voyant à demi nue dans sa chemise de nuit et un puissant désir s'empara de lui, en dépit de ce qu'il lui avait fait, moins d'une heure plus tôt. Mais il sentit aussi quelque chose qui ressemblait à de la peur, comme s'il risquait de ne plus jamais la revoir.

Involontairement, il baissa les yeux vers sa main gauche, où, à la base du pouce, se dessinait le fantôme à peine visible d'une cicatrice en forme de C. Il ne l'avait plus remarquée ni n'y avait pensé depuis des années, et eut tout à coup l'impression de manquer d'air.

Il lui fit signe de la main, et elle lui souffla un baiser en riant. Il vit même le suçon qu'il lui avait laissé dans le cou. Un peu honteux, il enfonça les talons dans les flancs de Gideon, qui hennit agacé et tordit le cou pour le mordre.

Il ne se retourna qu'une seule fois, alors qu'ils étaient déjà au bout du sentier. Toujours à son poste, encadrée de lumière, elle leva une main, comme pour les bénir, puis les branchages se refermèrent sur elle.

Le temps était clair, mais il faisait plutôt froid pour ce début d'automne. Le souffle des chevaux se condensait dans l'air, tandis qu'ils descendaient vers la petite colonie appelée désormais Coopersville, suivant la Grande Piste du bison vers le nord. Il surveillait le temps. Il était beaucoup trop tôt pour les premières neiges, mais les pluies diluviennes n'étaient pas rares en cette saison. Toutefois, les seuls nuages étaient des cirrus. Pas de quoi s'inquiéter.

Ils ne parlaient pas beaucoup, chacun restant plongé dans ses pensées. En général, Roger Mac était de bonne compagnie, mais Jamie regrettait l'absence de petit Ian. Il aurait aimé discuter avec lui de la nouvelle situation avec Tsisqua. Ian comprenait mieux que n'importe quel autre Blanc la mentalité indienne. Certes, Jamie était capable d'interpréter le geste d'Oiseau-qui-chante-le-matin : en envoyant les ossements de l'ermite, il lui signifiait qu'il était bien disposé à l'égard des colons, à condition que le roi lui envoie des fusils, mais il aurait apprécié avoir l'opinion de son neveu.

D'un autre côté, il devait présenter Roger Mac aux villageois afin qu'il puisse plus tard entretenir les bonnes relations. Il rougit à l'idée de devoir lui expliquer...

Maudit Ian. Il s'était juste éclipsé avec son chien quelques nuits plus tôt. Il l'avait déjà fait par le passé et réapparaîtrait un beau jour aussi soudainement, comme à son habitude. Les ténèbres qu'il avait rapportées avec lui du nord devenaient parfois trop lourdes pour ses épaules, et il se retranchait dans la forêt, revenant plus tard, silencieux et maussade, mais étrangement plus en paix avec lui-même.

Jamie le comprenait. À sa manière, la solitude était un baume pour les âmes esseulées. Mais quels souvenirs ce garçon fuyait-il, ou recherchait-il, dans les bois ?

Claire, inquiète, lui avait demandé un jour :

– Il t'en a déjà parlé ? De sa femme ? De leur enfant ?

Jamais. Ian n'évoquait pas le temps passé auprès des Mohawks, et le seul souvenir qu'il en avait rapporté était un brassard en perles de nacre bleues et blanches. Jamie l'avait entraperçu dans son escarcelle, mais sans en voir le motif.

Il pria en silence : « Que saint Michel te protège, mon garçon, et que les anges soignent ton âme. »

Il n'eut pas de vraie conversation avec Roger Mac avant qu'ils ne s'arrêtent pour déjeuner. Ils mangèrent les produits frais que les femmes leur avaient préparés et en gardèrent un peu pour leur dîner. Après, ce ne serait plus que des galettes de maïs et tout ce qu'ils pourraient trouver à chasser ou pêcher sur leur chemin. Plus tard, les squaws de la tribu d'Oiseau-des-neiges les nourriraient royalement en tant qu'émissaires de la couronne d'Angleterre.

– La dernière fois, elles nous ont servi des canards farcis aux patates douces et au maïs, raconta-t-il à Roger. Quoi qu'on lui serve, l'invité se doit de manger jusqu'à plus faim.

– Message reçu.

Roger baissa les yeux vers le friand à la saucisse à moitié mangé dans sa main.

– À propos d'invité... On a un petit problème, je crois, avec Hiram Crombie.

– Hiram ? s'étonna Jamie. Quel rapport avec lui ?

Roger, hésita, ne sachant s'il devait en rire ou pas.

– C'est que... vous savez que tout le monde appelle désormais Éphraïm les ossements que nous avons enterrés dans le cimetière ? C'est la faute de Brianna, mais, passons.

Jamie acquiesça, intrigué.

– Hier, Hiram est venu me trouver pour m'annoncer qu'il avait étudié la question... en priant, etc., et qu'il en était arrivé à la conclusion que si certains Indiens étaient apparentés à sa femme, alors il lui paraissait raisonnable que quelques-uns soient sauvés, eux aussi.

– Non ?

– Si. Il dit qu'il se sent le devoir d'apporter le message du Christ à ces malheureux sauvages. Car, sinon, comment le connaîtront-ils ?

Jamie se frotta la lèvre inférieure, partagé entre l'amusement et la consternation à l'idée d'Hiram Crombie déboulant dans un village cherokee, son psautier à la main.

– Mmhm... Mais... vous ne croyez pas... je veux dire, vous autres les presbytériens... que tout est prédestiné ? Il y a d'un côté, les sauvés, de l'autre, les damnés, et on ne peut rien y changer ? Ce qui explique pourquoi nous autres, papistes, sommes tous condamnés à rôti en enfer ?

– Eh bien...

Roger hésita, ne voulant pas présenter les choses de manière aussi négative.

– Mmhm. Il y a quelques divergences d'opinion parmi les presbytériens. Mais oui, c'est plus ou moins ce que pensent Hiram et sa cohorte.

– Dans ce cas, puisqu'il croit que certains Indiens sont déjà sauvés, pourquoi a-t-il besoin de les évangéliser ?

Roger se frotta le milieu du front du bout de l'index.

– Pour la même raison que les presbytériens prient et vont à l'église. Même s'ils sont sauvés, ils estiment qu'ils doivent louer le Seigneur pour les avoir choisis et apprendre à mieux faire, afin de vivre comme Dieu l'entend. Par gratitude pour leur salut, vous me suivez ?

– Je crains que le Dieu d'Hiram Crombie n'apprécie guère les coutumes indiennes.

Jamie revit les corps nus dans la pénombre du wigwam.

– Je ne vous le fais pas dire.

Le ton cynique de Roger ressemblait tellement à celui de Claire que Jamie éclata de rire.

– En effet, je vois le problème. Donc, Hiram a l'intention de se rendre chez les Cherokees pour prêcher ?

Roger acquiesça tout en avalant un morceau de saucisse.

– Pour être plus exact, il voudrait que vous l’y emmeniez et que vous le présentiez. Il a précisé que vous n’auriez pas besoin de traduire ses prêches.

– Doux Jésus !

Il prit un moment pour essayer d’imaginer la scène, puis dit sur un ton ferme :

– Pas question.

– Bien sûr que non.

Roger déboucha la bouteille de bière et la lui tendit.

– Je pensais juste que je devais vous en parler, afin que vous sachiez quoi lui répondre quand il évoquera la question.

Jamie prit la bouteille, but une longue gorgée, puis répondit :

– Très avisé de ta part.

Au même instant, il se figea. Il vit Roger Mac bouger lentement la tête et comprit qu’il l’avait senti, lui aussi, portée par la brise fraîche.

Roger Mac se tourna vers lui, fronçant ses épais sourcils.

– Vous ne sentez pas comme une odeur de brûlé ?



Roger les entendit avant de les voir : un concert brailard de croassements et de piailllements, aigus comme des cris de sorcières, puis les battements d’ailes quand, les voyant apparaître, les oiseaux s’envolèrent, surtout des corneilles et, ici et là, d’énormes corbeaux.

– Oh, mon Dieu !

Deux corps étaient pendus à un arbre près de la maison. Ou ce qu’il en restait. Seuls leurs vêtements lui indiquèrent qu’il s’agissait d’un homme et d’une femme. Une feuille de papier était épinglée sur la jambe de l’homme, si froissée et tachée qu’il la vit juste parce que le vent en agitait un coin.

Jamie l’arracha, la lissa pour la lire, puis la jeta au sol. Roger eut juste le temps de déchiffrer « Mort aux Régulateurs » avant qu’elle ne soit balayée par la brise.

Jamie fit volte-face vers son gendre.

– Où sont les enfants ? Ces gens avaient des enfants. Où sont-ils ?

Les cendres étaient froides, s’éparpillant déjà, mais l’odeur de brûlé le prenait à la gorge, bloquant sa respiration. Ses paroles lui râpaient les cordes vocales, tel un crissement de cailloux sous ses semelles. Roger tenta de répondre, cracha, puis réessaya :

– Cachés, peut-être.

Il indiqua la forêt.

– Oui, peut-être.

Jamie se redressa et lança un appel vers le bois, puis, sans attendre de réponse, marcha vers la lisière, appelant de nouveau.

Roger le suivit, grimpant entre les arbres sur le versant derrière la maison, lançant des paroles rassurantes aussitôt englouties par le silence de la forêt.

Il avançait en trébuchant, en nage, haletant, criant sans se soucier de la douleur dans sa gorge, s'arrêtant à peine pour écouter si on lui répondait. À plusieurs reprises, il aperçut un mouvement du coin des yeux, mais ce n'était que le vent, agitant des lâches desséchées, ou une liane se balançant comme sur le passage de quelqu'un.

Il imaginait Jemmy jouant à cache-cache, des petits pieds s'enfuyant, le soleil faisant briller une tête rousse. Cela lui donnait la force de crier de plus belle, encore et encore. Au bout d'un moment, il dut reconnaître que des enfants n'auraient pu courir aussi loin et rebroussa chemin, sans cesser d'appeler.

En arrivant devant la maison, il vit Jamie saisir une pierre et la lancer vers un couple de corbeaux qui s'étaient installés dans l'arbre des pendus, s'approchant peu à peu de ses fruits macabres. Les oiseaux s'envolèrent en croassant, mais se perchèrent sur l'arbre voisin, les observant.

En dépit de la fraîcheur, ils ruisselaient tous les deux de transpiration. Jamie s'essuya le visage sur sa manche, le souffle court.

La gorge de Roger était si irritée qu'il pouvait à peine parler.

– Com... combien d'enfants ?

Jamie toussa puis cracha.

– Trois, au moins. L'aîné doit avoir une douzaine d'années.

Il resta immobile devant les cadavres, puis se signa et sortit son coutelas pour les détacher.

N'ayant aucun outil pour creuser, ils durent se contenter de gratter l'humus mou de la forêt, puis construisirent un cairn avec des cailloux, autant par décence que pour décourager les corbeaux.

Faisant une pause pour reprendre son souffle, Roger demanda :

– C'était vraiment des Régulateurs ?

– Oui, mais... ça n'a rien à voir avec ça.

Jamie secoua la tête d'un air dégoûté et reprit son travail.

Roger crut d'abord que c'était une pierre, à demi enfouie sous les feuilles qui s'étaient entassées au pied d'un des murs de la cabane brûlée. Il se baissa pour la ramasser et, quand il la toucha, elle bougea. Il bondit en arrière en poussant un cri.

Jamie le rejoignit en un clin d'œil et l'aida à dégager la fillette des décombres.

– Tout doux, *a muirinn*, tout doux.

Elle ne pleurait pas. Elle devait avoir environ huit ans. Ses vêtements et ses cheveux étaient brûlés, et sa peau était si noircie et crevassée qu'elle semblait en pierre.

– Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! répétait Roger dans un souffle.

Mais si c'était une prière, il était bien trop tard pour qu'elle soit exaucée.

Il la serrait dans ses bras, la berçant. Elle entrouvrit les yeux, le dévisageant sans soulagement ni curiosité, juste avec une calme fatalité.

Jamie avait versé un peu d'eau de sa gourde sur son mouchoir. Il en glissa un coin entre ses lèvres, et Roger la vit déglutir par réflexe.

– Ça va aller, lui chuchota-t-il. Tout va bien, *a leannan*.

– Qui a fait ça, *a nighean* ? questionna doucement Jamie.

Elle sembla comprendre. La question troubla son regard tel un souffle de vent à la surface d'une mare, puis passa, le laissant calme de nouveau. Ils eurent beau l'interroger, elle ne parla pas, se contentant de les fixer d'un regard indifférent, tétant le mouchoir mouillé.

– Tu es baptisée, *a leannan* ? lui demanda enfin Jamie.

Roger sursauta. Encore choqué par sa découverte, il n'avait pas vraiment pensé à l'état de l'enfant.

Jamie le regarda et lui dit en français :

– Elle ne vivra pas.

Sa première réaction viscérale fut de nier l'évidence. Bien sûr qu'elle survivrait, il le fallait. Mais d'immenses lambeaux de peau s'étaient consumés, la chair vive formant une croûte qui suintait encore. Il pouvait voir le bord blanc d'une rotule et même son cœur battre, littéralement, une bosse rougeâtre palpitant sous ses côtes. Elle était aussi légère qu'une poupée de son, semblant flotter dans ses bras comme une nappe de pétrole sur l'eau.

– Tu as mal, ma chérie ? questionna-t-il.

– Maman ? chuchota-t-elle.

Puis elle ferma les yeux, ne marmonnant que « maman » de temps à autre.

Il avait d'abord pensé qu'ils la ramèneraient à Fraser's Ridge pour la confier à Claire. Mais cela représentait plus d'une journée de cheval. Elle ne tiendrait jamais le choc.

Ce constat se referma comme un nœud coulissant sur sa gorge. Il leva les yeux vers Jamie et lut la même conclusion atroce dans son regard.

– Vous savez... vous savez comment elle s'appelle ?

Roger pouvait à peine parler. Jamie répondit non de la tête, puis s'accroupit à ses côtés, retira le mouchoir qu'elle tétait toujours et le pressa au-dessus de son front, faisant tomber quelques gouttes et récitant les paroles du baptême.

Puis ils se considérèrent en silence, prenant conscience du devoir qui les attendait. Jamie était livide, la transpiration perlant sur sa lèvre supérieure entre les poils roux de sa barbe. S'armant de courage, il tendit les bras.

– Non, dit Roger. Je vais le faire.

Elle était à lui. Il aurait préféré se laisser arracher un bras plutôt que de la

confier à un autre. Il prit le mouchoir que Jamie lui tendait, souillé de suie et encore humide.

Il n'aurait jamais pensé accomplir un jour un tel geste. D'ailleurs, il ne pensait pas. Il n'en avait pas besoin. Sans hésiter, il la serra plus près de lui et plaça le mouchoir sur le visage de la fillette, sentant la petite bosse de son nez entre son pouce et son index.

Le vent agita les branchages, faisant tomber sur eux une pluie dorée et fraîche. Il se dit qu'elle allait avoir froid et aurait voulu la couvrir, mais il avait les deux mains occupées.

Son autre bras était sous elle, sa main posée sur sa poitrine. Il sentait le petit cœur battre sous ses doigts. Il ralentit, s'accéléra, battit une fois encore, puis s'arrêta. Il frémit quelques secondes, comme s'il cherchait la force de battre une dernière fois, et Roger s'imagina que non seulement il parviendrait à le faire, mais que, dans sa volonté de vivre, il s'arracherait à sa cage fragile pour se réfugier dans le creux de sa main.

L'illusion passa, et un grand silence s'abattit sur le paysage. Tout à côté, un corbeau croassa.



Ils avaient presque achevé l'inhumation quand des bruits de sabots et de harnais leur annoncèrent des visiteurs... tout un tas de visiteurs.

Prêt à filer se cacher dans les bois, Roger jeta un œil vers son beau-père, qui lui fit signe de ne pas bouger.

– Non, ils ne reviendraient pas. Pour quoi faire ?

Il balaya d'un regard morne les ruines fumantes de la ferme, la cour et les monticules des tombes. La fillette gisait à côté, sous la cape de Roger. Il ne s'était pas encore résigné à l'ensevelir, le fait de l'avoir tenue encore vivante étant encore trop vif dans son esprit.

Jamie se redressa et étira son dos. Roger le vit jeter un coup d'œil vers son fusil, qu'il avait posé contre un tronc d'arbre. Puis il s'appuya sur une planche à moitié brûlée qu'il avait utilisée comme pelle et attendit.

Le premier cavalier émergea de la forêt, sa monture piaffant et renâclant devant l'odeur de brûlé. Il la fit adroitement tourner sur elle-même et la força à avancer, se penchant en avant pour voir à qui il avait affaire.

– Ah, c'est vous, Fraser ?

Le visage ridé de Richard Brown était d'une jovialité sinistre. Il regarda les vestiges calcinés, puis se tourna vers ses compagnons.

– Je me disais bien que vous ne gagniez pas votre vie uniquement en vendant du whisky.

– Un peu de respect pour les morts, Brown.

Jamie lui indiqua les tombes d'un signe de tête. Les traits de Brown se durcirent, puis ses yeux se tournèrent vers Jamie et Roger.

– Vous n’êtes que tous les deux ? Que faites-vous ici ?

Roger essuya ses mains pleines d’ampoules sur ses culottes, répliquant :

– On creuse des tombes. Et vous ?

Piqué, Brown se redressa sur sa selle. Son frère Lionel répondit à sa place :

– On rentre d’Owenawisgu.

Il montra les quatre chevaux de bât derrière lui, chargés de peaux. Plusieurs autres montures portaient des sacs pleins à craquer.

– On a senti l’odeur de brûlé et on est venus voir ce qui se passait. C’est Tige O’Brian, n’est-ce pas ?

Il indiquait les tombes. Jamie hocha la tête.

– Oui, vous les connaissiez ?

– Leur ferme est sur la route d’Owenawisgu. Je me suis arrêté une fois ou deux. Ils m’ont offert à dîner.

Avec un peu de retard, il ôta son chapeau, lissant son crâne dégarni du plat de la main.

– Que Dieu veille sur eux.

Un des plus jeunes du groupe, un Brown à en juger par ses épaules étroites et ses joues creuses, lança :

– Qui c’est qui a foutu le feu, si c’est pas vous ?

Il souriait niaisement, se croyant drôle.

Poussée par le vent, la feuille de papier s’était coincée sous un caillou, non loin de Roger. Il la ramassa, avança d’un pas et la plaqua contre la selle de Lionel.

– Ça vous dit quelque chose ? C’était épinglé sur le corps d’O’Brian.

Il avait conscience d’être agressif, mais peu lui importait. Sa gorge lui faisait mal, et sa voix n’était qu’un râle étranglé.

Lionel Brown lut le mot, les sourcils arqués, puis le tendit à son frère.

– Non. C’est vous-même qui l’avez écrit, pas vrai ?

– Quoi ?

Roger le dévisagea, incrédule.

– Des Indiens, dit Lionel en indiquant la maison. Ce sont les Indiens qui ont fait ça.

– Ah oui ? dit Jamie. Quels Indiens ? Ceux à qui vous avez acheté ces peaux ? Ce sont eux qui vous l’ont dit, peut-être ?

Le scepticisme, la lassitude et la colère étaient perceptibles dans sa voix.

– Ne sois pas idiot, Nelly.

Richard avait parlé à voix basse, mais son frère tiqua. Brown fit avancer son cheval de quelques pas. Jamie ne bougea pas, mais Roger vit ses mains serrer la planche un peu plus fort.

– Ils ont tué toute la famille ?

Non, répondit Jamie. On n'a pas retrouvé les deux aînés, uniquement la petite fille.

– Les Indiens, répéta Lionel buté. Ils les ont enlevés.

Jamie prit une profonde inspiration et toussa.

– Je me renseignerai dans les villages.

Richard froissa le papier, serrant soudain le poing.

– Vous ne les trouverez pas. Si les Indiens les ont emmenés, ils ne les garderont pas dans le coin. Ils les vendront, dans le Kentucky par exemple.

Un murmure d'assentiment parcourut les hommes à cheval. Roger sentit les braises qui avaient couvé dans sa poitrine toute l'après-midi s'embraser brusquement. Il s'écria :

– Ce ne sont pas des Indiens qui ont écrit ce mot ! Et s'il s'agissait d'une vengeance parce que ces gens étaient des Régulateurs, ils n'auraient pas enlevé les enfants.

L'œil torve, Brown le fixa. Roger sentit Jamie déplacer son poids d'une jambe à l'autre, prêt à réagir.

– En effet, répondit Brown en articulant lentement. Ils n'auraient pas pu l'écrire. C'est pourquoi Nelly en a déduit que vous l'aviez écrit vous-même. Imaginons ce qui a pu se passer : les Indiens viennent et enlèvent les gamins, puis vous vous pointez et décidez de prendre ce qu'il reste. Alors, vous mettez le feu à la cabine, pendez O'Brian et sa femme, épinglez ce message, et le tour est joué ! Que pensez-vous de mon raisonnement, monsieur MacKenzie ?

– Comment savez-vous qu'ils ont été pendus, monsieur Brown ?

Les traits de ce dernier se durcirent. Roger sentit la main de Jamie se poser sur son avant-bras, l'incitant à se calmer, et se rendit compte alors qu'il serrait les poings.

– Les cordes, *a charaid*, dit son beau-père d'une voix impassible.

Les mots pénétrèrent avec lenteur dans son esprit. En effet, les cordes qu'ils avaient coupées étaient encore au pied de l'arbre. Jamie continuait à parler, mais Roger n'entendait plus rien. Le vent l'assourdissait. Sous son rugissement, il percevait à peine les palpitations sourdes d'un cœur vivant. C'était peut-être le sien... ou celui de la petite.

– Descendez de ce cheval, dit-il, ou crut-il s'entendre dire.

Le vent lui cinglait le visage, chargé de suie, et les mots s'étranglaient dans sa gorge. Un goût de cendres épais et amer lui remplit la bouche. Il toussa et cracha, les yeux larmoyants.

Il sentit une douleur dans son bras, et sa vision s'éclaircit. Les hommes les plus jeunes le fixaient, à la fois narquois et méfiants. Richard Brown et son frère évitaient soigneusement de le regarder, se concentrant sur Jamie, qui le tenait toujours par le bras avec fermeté.

Avec un effort, Roger se dégagea, faisant un léger signe de tête à son beau-père pour le rassurer et lui faire savoir qu'il n'était pas sur le point de perdre

la raison, même si son cœur battait toujours à tout rompre et que la sensation du nœud dans sa gorge était encore si forte qu'il aurait été incapable d'articuler le moindre mot.

– On va vous aider. Brown indiqua le petit corps gisant sur le sol et passa une jambe par-dessus sa selle, mais Jamie l'arrêta d'un geste de la main.

– Non, on se débrouillera.

Brown se figea dans une position bizarre, un pied en l'air. Puis il pinça les lèvres et se rassit, tira sur ses rênes et fit demi-tour sans un mot. Les autres le suivirent, leur lançant des regards intrigués par-dessus leur épaule.

Jamie alla chercher son fusil, puis contempla la lisière de la forêt où le dernier d'entre eux venait de disparaître.

– Ce n'étaient pas eux. Toutefois, ils en savent plus long qu'ils ne le disent.

Roger hocha la tête, puis s'approcha de l'arbre des pendus, repoussa violemment les cordes du pied et frappa le tronc de son poing nu, une fois, deux fois, trois fois. Puis, il resta pantelant, le front contre l'écorce. La douleur de ses articulations meurtries le soulageait, un peu.

Une procession de minuscules fourmis remontait dans les crevasses de l'écorce, affairées par quelque tâche capitale, concentrées. Il les observa un moment, jusqu'à ce qu'il parvienne enfin à déglutir. Puis, il se redressa et alla enterrer la fillette, frottant l'ecchymose sur son bras.

QUATRIÈME PARTIE

Captive



26. Regard vers le futur

9 octobre 1773

Roger laissa tomber ses sacoches près du bord de la fosse et se pencha vers le trou :

– Où est Jemmy ?

Sa femme releva la tête, les cheveux en bataille et le visage maculé de boue.

– Bonjour quand même ! Tu as fait bonne route ?

– Non. Où est Jemmy ?

Inquiète à son tour, elle planta sa pelle dans la terre et tendit la main pour qu'il l'aide à remonter.

– Chez Marsali. Il joue à vroom vroom avec Germain et les petites voitures que tu leur as confectionnées... En tout cas, quand je l'ai quitté.

Le nœud d'angoisse qui comprimait la cage thoracique de Roger depuis deux semaines se relâcha peu à peu. Il hocha la tête, un soudain spasme du larynx l'empêchant de parler. Il hissa Brianna hors de la fosse et l'attira brutalement contre lui, sans se soucier de son cri de surprise et de sa robe crottée.

Il la serra fort, le cœur palpitant. Il ne voulait, ne pouvait plus la lâcher. Enfin, à force de gesticulations, elle parvint à se libérer de son étreinte. Elle garda les mains sur ses épaules, inclina la tête sur le côté et le dévisagea, intriguée.

– À moi aussi, tu m'as manqué. Qu'est-ce qui ne va pas ? Que s'est-il passé ?

– C'était affreux.

Pendant le voyage du retour, les pendus, la maison incendiée et la mort de la fillette avaient revêtu les couleurs d'un cauchemar, la monotonie de la route muant l'horreur en un flou surréaliste. À cheval, à pied, abrutis par le gémissement constant du vent, par le crissement des cailloux, du sable, des aiguilles de pins sous leurs semelles, avançant dans la gadoue sous un ciel sans fin, la végétation qui ne formait plus qu'une masse confuse de verts et de jaunes autour d'eux les avait submergés.

Mais, maintenant qu'il était de retour chez lui, le souvenir de l'enfant qui avait abandonné son cœur dans le creux de sa main redevenait aussi réel qu'à l'instant où la fillette avait rendu son dernier souffle.

– Rentrons, dit Brianna. Tu as besoin de boire quelque chose de chaud.

– Je vais bien.

Toutefois, il la suivit dans la cabane sans protester.

Il s'assit à table pendant qu'elle mettait la bouilloire sur le feu et lui raconta tout ce qui était arrivé, la tête entre les mains, fixant le bois patiné avec ses taches familières et ses marques de brûlure.

– Je me répétais qu'il y avait forcément une solution... un moyen ou un autre de la sauver. Mais non. Même quand... quand j'ai recouvert son visage avec ma main, c'était comme si cela n'arrivait pas vraiment. Pourtant, en même temps...

Il se redressa et regarda ses paumes. En même temps, cela avait été l'expérience la plus saisissante de sa vie. Y penser lui était insupportable, sauf de la manière la plus fugace, et, pourtant, il n'en oublierait jamais les moindres détails.

Brianna sonda son visage et le vit porter une main à la cicatrice dans son cou.

– Tu as du mal à respirer ?

Il fit non de la tête, mais il mentait. Il sentait sa gorge écrasée par une poigne géante, son larynx et sa trachée broyés en une masse sanguinolente.

Il lui fit signe que tout allait bien, que cela passerait, même s'il en doutait. Alors, elle vint se placer derrière lui, écarta sa main et posa la sienne sur sa gorge.

– Ça va aller, lui murmura-t-elle. Inspire, ne réfléchis pas, inspire, c'est tout.

Elle avait les doigts froids, et ses mains sentaient la terre. Les yeux de Roger se remplirent de larmes. Il battit des paupières, voulant voir la pièce, la cheminée, la bougie et la vaisselle pour s'assurer vraiment de son retour chez lui. Une goutte chaude roula le long de sa joue.

Elle se pressa contre lui, glissant un bras autour de son torse, tenant toujours sa gorge douloureuse de sa main fraîche. Ses seins s'aplatirent contre son dos. Il perçut, plutôt qu'il n'entendit, un fredonnement, cet air atone qu'elle entonnait quand elle était anxieuse ou très concentrée.

Enfin, le spasme s'atténua, et la sensation d'étouffement disparut. Son torse se gonfla, se remplissant d'oxygène, et elle le lâcha.

– Que... qu'est-ce... que tu creuses ? demanda-t-il en articulant laborieusement.

Il se retourna vers elle et sourit.

– Une pi... piscine pour hippopo... tame ?

Un soupçon de sourire effleura son visage, mais Brianna paraissait encore inquiète.

– Non, un four à marmottes.

Il essaya de trouver une boutade spirituelle sur le fait que le trou lui semblait plutôt grand pour cuire un animal aussi petit qu'une marmotte, mais c'était au-dessus de ses forces. Il se contenta d'un :

– Ah.

Il saisit l'infusion de cataire qu'elle lui tendait et l'approcha de son visage, laissant la vapeur parfumée lui réchauffer le nez et se condenser sur ses joues froides.

Brianna s'en versa une tasse à son tour, puis s'assit en face de lui.

– Je suis contente que tu sois rentré.

– Oui, moi aussi.

Il tenta de boire, mais le liquide était encore trop chaud.

– Un four ?

Il avait été obligé de lui parler des O'Brian, mais ne tenait pas à en discuter plus longtemps. Pas pour l'instant. Elle le sentit et n'insista pas.

– Oui, pour l'eau.

Devant la perplexité de Roger, elle sourit cette fois de manière plus sincère.

– Je t'avais bien dit qu'il y aurait un peu de terre dans ce projet, non ? En outre, c'était ta suggestion.

– La mienne ?

Au point où il en était, plus rien ne pouvait le surprendre, mais il n'avait aucun souvenir d'avoir eu une brillante idée en rapport avec l'eau.

Le problème de l'acheminement de l'eau dans les maisons était le transport. Dieu savait que l'eau ne manquait pas : elle coulait dans les ruisseaux, tombait en cascades, débordait des corniches, jaillissait de sources, stagnait en mares bourbeuses au pied des falaises. Mais pour la faire aller où on voulait, il fallait pouvoir la contenir.

– M. Wemyss en a parlé à Fräulein Berrisch. C'est sa nouvelle petite amie, Frau Ute les a présentés l'un à l'autre. Elle lui a dit que le chœur d'hommes de Salem planchait sur le même sujet.

Avec prudence, il prit une autre gorgée et trouva l'infusion plus buvable.

– Le chœur ? Quel rapport avec...

– C'est juste une appellation. Ils ont un chœur d'hommes célibataires, un autre de femmes célibataires, un autre encore de couples mariés... Ils ne se contentent pas de chanter ensemble, c'est un peu comme des associations locales, chaque groupe effectuant des tâches particulières pour la communauté. Toujours est-il que... (elle agita une main), ils essaient d'acheminer l'eau jusqu'à la ville et se heurtent au même problème : le manque de métal pour la tuyauterie.

Ils ont essayé de construire des conduits avec des troncs, mais c'est très difficile, et ça prend un temps fou parce qu'il faut évider les troncs à la tarière. En outre, il faut quand même des colliers en métal. Sans parler du fait que, au bout d'un moment, le bois pourrit. Puis, ils ont eu la même idée que toi. Tu te souviens que tu m'avais parlé de la poterie de Salem ? Ils ont pensé fabriquer des tuyaux en terre cuite.

Juste à y penser, elle s'animait. Le bout de son nez n'était plus rougi par le froid, ses joues s'empourpraient et ses yeux brillaient d'excitation. Elle effectuait de grands gestes avec les bras, une manie qu'elle tenait de sa mère.

— ... on a donc confié les enfants à maman et à M^{me} Bug, puis Marsali et moi sommes descendues à Salem.

— Marsali ? Ne me dis pas qu'elle est montée sur une selle ?

Marsali était très, très, enceinte, avec un ventre si gros que Roger était toujours un peu énervé en sa présence, craignant qu'elle n'accouche d'un instant à l'autre.

— Le bébé ne devrait pas arriver avant un mois. Et puis, on n'y est pas allées à cheval, on a pris la carriole pour faire du troc. On a échangé du miel, du cidre et du gibier contre du fromage, des édredons et... au fait, tu as vu ma nouvelle théière ?

Elle agita fièrement l'objet devant lui, une chose trapue recouverte d'un vernis tirant vers un marron délavé avec une ligne de gribouillis jaunes. C'était la théière la plus laide qu'il avait jamais vue. Il en eut les larmes aux yeux, sa vue le remplissant du bonheur d'être de retour à la maison.

— Tu ne l'aimes pas ? demanda-t-elle, inquiète.

— Si, si, elle est magnifique.

Il chercha son mouchoir et se moucha pour cacher son émotion.

— Je l'adore. Tu disais... Marsali ?

— Ah, oui, j'en étais aux conduits en terre cuite. Mais... je dois aussi te parler de Marsali.

Les plis de son front se creusèrent un peu plus.

— J'ai bien peur que Fergus ne se conduise pas très bien.

— Non ! Qu'est-ce qu'il a fait ? Il a une liaison torride avec M^{me} Crombie ? Cette plaisanterie lui valut un regard cinglant mais bref.

— Il est absent la plupart du temps, abandonnant la pauvre Marsali seule avec les enfants et tout le boulot.

— C'est plutôt normal, en ces temps. La plupart des hommes en font autant. Ton père y compris. Moi aussi. Tu n'as pas remarqué ?

— Plutôt, oui ! (Autre regard torve). Mais, en général, les hommes se chargent des corvées les plus pénibles comme le labourage, les semailles, etc., laissant les femmes s'occuper des travaux domestiques : la cuisine, le filage, le tissage, le blanchissage, les conserves, et patati et patata... Mais Marsali fait déjà tout ça, en plus d'élever les enfants, d'effectuer les travaux extérieurs, de s'occuper de la malterie. Le peu de temps que Fergus passe à la maison, il est bougon et boit trop.

Cela lui paraissait aussi être le comportement typique d'un père de trois jeunes enfants très remuants et du mari d'une femme très enceinte. Cependant, il se garda bien d'en faire la remarque, observant avec prudence :

– C’est drôle, je ne voyais pas Fergus comme un feignant.

– Non, il n’est pas paresseux. Il faut dire que c’est dur pour lui, avec une main en moins. Il ne peut pas effectuer certains des travaux les plus lourds, mais il pourrait s’occuper des enfants ou cuisiner au lieu de tout remettre entre les mains de Marsali. Papa et Ian aident au labour, mais... Puis, il s’absente pendant des jours. Parfois, il déniche des petits boulots, servant d’interprète à des voyageurs, mais, la plupart du temps, il est tout simplement ailleurs. Et puis...

Elle hésita, l’observant en coin en se demandant si elle pouvait continuer.

– Et puis ?

L’infusion était efficace. La douleur dans sa gorge avait pratiquement disparu.

Elle baissa les yeux vers la table, suivant du bout de l’index des motifs invisibles dans le bois.

– Elle n’a rien dit, mais... je crois qu’il la bat.

Roger sentit une masse s’abattre sur son ventre. Sa première réaction fut d’écarter d’emblée cette notion, mais il en avait trop vu, à force de vivre aux côtés du révérend. Trop de familles en apparence heureuses et respectables, où les épouses plaisantaient sur leur « maladresse » quand on s’inquiétait de leur œil au beurre noir, de leur nez cassé, de leur poignet démis. Trop d’hommes qui compensaient le stress de devoir subvenir aux besoins d’une famille en s’oubliant dans l’alcool.

Tout à coup, l’épuisement le gagna.

– Merde.

Il se massa les tempes, sentant venir la migraine.

– Qu’est-ce qui te fait penser ça ? demanda-t-il alors. Elle a des marques ?

Elle acquiesça tristement sans relever les yeux. Son doigt s’était figé sur la table.

– Sur l’avant-bras. Des petits bleus ronds, comme des empreintes de doigts. Je les ai vus quand elle a descendu un seau de rayons de miel de la carriole et que sa manche a glissé.

Il pensa alors qu’il aurait dû avaler un remontant au lieu d’une infusion.

– Tu crois que je devrais aller lui parler ?

Ses traits se radoucirent, même si elle évitait toujours son regard.

– Tu sais, je ne connais pas beaucoup d’hommes qui se proposeraient.

– Je ne vais pas prétendre que je saute de joie à cette idée, mais on ne peut pas laisser durer une situation pareille. Quelqu’un doit intervenir. Mais comment ? Il regrettait déjà son offre, essayant de réfléchir à ce qu’il pourrait bien lui dire. « Alors, Fergus, mon vieux, j’ai su que tu battais ta femme ? Sois gentil, arrête ça, d’accord ? »

Il vida le fond de sa tasse et alla chercher le whisky.

– On est à sec, lui annonça Brianna. M. Wemyss a attrapé un rhume.

Il reposa la bouteille vide avec un soupir. Elle mit une main sur son bras.

– On est invités à dîner chez les parents. On n'a qu'à y aller un peu plus tôt, si tu veux.

Cette suggestion était revigorante. Jamie gardait toujours une bonne bouteille de pur malt cachée quelque part dans la maison.

Il décrocha la cape de Brianna de sa patère et la lui déposa sur les épaules.

– Tu penses que je devrais parler à ton père de cette histoire avec Fergus ou il vaut mieux que je m'en occupe tout seul ?

Il eut soudain l'espoir indigne que Jamie considérerait cette affaire comme la sienne et déciderait de régler la question lui-même.

C'était visiblement ce que craignait Brianna. Elle agita la tête, autant pour libérer ses cheveux à moitié secs que pour lui signifier qu'il avait là une bien mauvaise idée.

– Papa serait capable de lui briser le cou. Or, je ne pense pas que ce soit le souhait de Marsali.

– Mmhm.

Acceptant l'inévitable, il lui ouvrit la porte. La Grande Maison blanche luisait sur la colline un peu plus haut, baignant dans la lumière paisible de l'après-midi. L'épinette rouge la dominait de sa présence imposante mais bienveillante. Il avait toujours eu l'impression que l'arbre protégeait la bâtisse et, dans son état de fragilité mentale, il trouva cette image réconfortante.

Ils firent un bref détour afin qu'elle lui montre son four et lui explique son fonctionnement. Il ne saisit pas tous les détails, mais comprit l'essentiel, à savoir que l'intérieur devait être très chaud. Le flot de paroles de Brianna était apaisant.

–... des briques pour la cheminée, disait-elle en montrant l'autre extrémité du trou de deux mètres et demi de long.

Pour le moment, il ne ressemblait qu'à une fosse destinée à accueillir un très gros cercueil. Toutefois, Brianna avait bien travaillé. Les angles étaient nets et parfaitement droits, à croire qu'elle avait utilisé une machine ; les parois étaient lissées avec soin. Il la félicita, et elle rayonna.

– Il faut encore le creuser, disons, environ d'un mètre. Mais la terre est facile à travailler, elle est molle et ne s'effrite pas trop. J'espère que j'aurais le temps de le finir avant la neige, mais rien n'est moins sûr.

Elle se passa un doigt sous le nez, contemplant son trou d'un air dubitatif.

– Je dois à tout prix filer assez de laine pour vous confectionner des chemises d'hiver, à Jemmy et toi. En plus, la semaine prochaine sera consacrée à la cueillette et aux conserves, et...

– Je creuserai à ta place.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa juste derrière l'oreille. Il

se mit à rire, se sentant d'un coup nettement mieux.

Réjouie, elle lui prit un bras et poursuivit :

– Il ne sera pas prêt pour cet hiver. Mais tôt ou tard... Je me demande si je ne peux pas détourner une partie de la chaleur du four pour chauffer la cabane par le plancher. Tu sais ce qu'est un hypocauste romain ?

– Oui.

Il se tourna vers les fondations de leur cabane, une simple base creuse consolidée par des pierres des champs d'où partaient les murs de la structure. L'idée du chauffage central dans une cabane rudimentaire de montagne lui donna envie de rire, mais, au fond, ce n'était pas impossible.

– Tu ferais comment ? En passant des conduits d'air chaud entre les pierres de la fondation ?

– Oui, à condition que je parvienne à fabriquer de bons tuyaux, ce qui reste encore à voir.

Il jeta un œil vers la Grande Maison. Même de loin, on pouvait voir les amas de terre près des fondations, preuve des capacités excavatrices de la truie blanche.

– À mon avis, si tu crées un petit nid douillet et bien chaud sous la cabane, on risque fort de voir cette bougresse s'installer chez nous.

– La bougresse ? Tiens, ça lui va bien comme surnom !

– C'est une description métaphysique. Tu as vu ce qu'elle a fait au major MacDonald ?

Brianna se mit à réfléchir.

– Cette truie a une dent contre le major. Mais pourquoi ?

– Questionne ta mère, elle n'a pas l'air de l'apprécier beaucoup non plus.

Elle s'arrêta brusquement. Une ombre venait de passer derrière la fenêtre de l'infirmierie.

– Tu sais quoi ? Tu vas aller trouver papa et boire un coup avec lui ; pendant ce temps, j'irai voir maman et lui parlerai de Marsali et de Fergus. Elle aura peut-être une bonne idée.

– Je ne suis pas sûr que leur problème soit d'ordre médical, mais si elle parvenait à anesthésier Germain, ce serait déjà un plus.

27. La malterie

En remontant le sentier, je pouvais sentir l'odeur douceâtre et moisie de l'orge mouillée. Elle n'avait pas encore l'âcreté entêtante des céréales en trempé, le parfum du maltage rappelant vaguement le café grillé, ni la puanteur de la distillation..., mais on y reconnaissait distinctement celle du whisky. La fabrication du *uisgebaugh* était très odorante, ce qui expliquait la présence de la clairière où l'on fabriquait le whisky à plus d'un kilomètre de la Grande Maison. Même ainsi, je percevais souvent une faible odeur spiritueuse à travers la fenêtre ouverte de mon infirmerie quand le vent s'y prêtait et que les grains macéraient.

La fabrication du whisky suivait son propre cycle dans lequel tous les habitants de Fraser's Ridge étaient impliqués, qu'ils y travaillent directement ou pas. Ainsi, je savais, sans avoir besoin de poser la question, si l'orge dans la malterie avait commencé sa germination et si Marsali y serait, retournant et étalant les grains en un tapis régulier avant d'allumer les feux.

Pour que l'orge soit sucrée à souhait, il fallait la malter sans la laisser germer, sinon la pâte serait amère et gâchée. Il ne devait pas s'écouler plus de vingt-quatre heures après le début de la germination. Or, alors que je cherchais des plantes dans la forêt l'après-midi précédente, j'avais reconnu le parfum fécond et humide de la céréale. Le moment était venu.

C'était de loin le meilleur endroit pour avoir une discussion en tête à tête avec Marsali. La clairière était le seul lieu où elle n'était pas entourée de sa marmaille cacophonique. Je me disais souvent qu'elle appréciait sans doute ce travail beaucoup plus pour la solitude qu'il lui offrait plutôt que pour la part de whisky que Jamie lui donnait en échange, même si cet alcool était une denrée très précieuse.

Brianna m'avait expliqué que Roger avait proposé de parler à Fergus, mais je pensais préférable de discuter d'abord avec Marsali, afin de savoir ce qui se passait en réalité.

Que devais-je lui dire ? Lui demander de but en blanc : « Est-ce que Fergus te bat ? » J'avais du mal à le croire, en dépit, ou peut-être à cause de ma connaissance intime des salles d'urgence remplies des effets de la violence conjugale.

Ce n'était pas que je croyais Fergus incapable de brutalité. Il avait vu, et vécu, des situations d'une cruauté extrême dès son plus jeune âge ; grandir parmi des Highlanders en plein soulèvement jacobite, puis subir les persécutions qui avaient suivi n'inculquaient certainement pas à un jeune homme une grande considération pour les vertus de la paix. D'un autre côté, il avait été élevé en majeure partie par Jenny Murray.

N'importe quel homme ayant vécu aux côtés de la sœur de Jamie pendant plus d'une semaine ne pouvait plus « jamais » lever la main sur une femme. En outre, j'avais souvent remarqué à quel point Fergus était un père doux avec ses enfants, et ses rapports avec Marsali étaient généralement tendres...

Il y eut soudain un épouvantable fracas au-dessus de ma tête. Avant même que j'aie eu le temps de lever les yeux, une grosse masse s'effondra à travers les branchages, dans une pluie de poussière et d'aiguilles mortes. Je bondis en arrière en me protégeant d'instinct derrière mon panier, mais compris aussitôt que je n'étais pas attaquée. Germain était étalé à plat ventre à mes pieds, les yeux exorbités, tandis qu'il tentait de retrouver son souffle coupé par l'impact.

– Mais qu'est-ce que tu...

Je m'interrompis en constatant qu'il serrait contre lui un nid contenant quatre œufs verdâtres, miraculeusement indemnes en dépit de la chute.

Pantelant, il me sourit.

– Pour... maman.

– C'est très gentil.

Je connaissais assez les jeunes hommes, à vrai dire les hommes tout court, pour savoir à quel point il était futile de leur faire des reproches dans ce genre de situation. Dans la mesure où il n'avait cassé ni les œufs ni ses deux jambes, je me contentai de lui prendre le nid et de le lui tenir pendant qu'il retrouvait son souffle et que mon cœur reprenait un rythme normal.

S'étant ressaisi, il se leva, sans se soucier de la terre, de la résine et des aiguilles de pin qui le recouvraient des pieds à la tête. Il tendit les mains vers son trésor.

– Maman est dans la malterie. Vous allez la voir, grand-mère ?

Je le dévisageai avec suspicion.

– Oui. Où sont tes sœurs ? Tu n'étais pas censé les surveiller ?

– Non. Elles sont à la maison ; c'est la place des femmes, répondit-il, désinvolte.

– Vraiment ? Qui t'a dit ça ?

– J'ai oublié.

Totalement remis, il me devança en trotinant sur le sentier, fredonnant une chanson dont le refrain semblait dire « Na tuit, na tuit, na tuit, Germain ! »

Marsali était en effet dans la clairière. J'aperçus son bonnet, sa cape et sa robe suspendus à une branche du plaqueminier. Un pot en terre cuite rempli de braises de charbon était posé non loin, fumant.

La malterie avait enfin été ceinte de murs, formant une grange surélevée dans lequel les grains humidifiés pouvaient être stockés, d'abord pour malter, puis pour être doucement grillés par un feu doux brûlant sous le plancher. On avait nettoyé les cendres, puis placé sous les pilotis de nouvelles bûches en chêne attendant d'être allumées. Même sans feu, il faisait très chaud dans l'aire de maltage. Je le sentis à plusieurs mètres. En germant, l'orge dégageait

une telle chaleur que la structure semblait irradier.

Un raclement rythmique me parvenait depuis l'intérieur. Marsali retournait les grains avec une pelle en bois, s'assurant qu'ils étaient bien étalés avant d'allumer le feu. La porte était ouverte, mais, bien sûr, il n'y avait pas de fenêtres. De loin, je ne voyais qu'une ombre sombre aller et venir dans la grange.

Le bruit des grains avait caché celui de nos pas. Quand je bloquai la lumière en entrant, Marsali sursauta.

– Mère Claire ?

– Bonjour ! Germain m'a dit que tu serais ici. J'ai pensé venir te voir pour...

– Maman ! Regarde, regarde ce que j'ai trouvé !

Germain me passa devant, tendant son trophée devant lui. Marsali lui sourit, plus glissa une longue mèche trempée derrière son oreille.

– Oh, c'est formidable ! Approchons-le de la lumière afin que je puisse mieux le regarder.

Elle sortit, souriant en sentant la caresse de l'air frais. Elle s'était déshabillée et ne portait plus que sa chemise. La mousseline était si mouillée que je pouvais voir non seulement le cercle sombre de ses aréoles, mais aussi la petite bosse de son nombril étiré par la courbe ample de son ventre.

Elle s'assit avec un profond soupir de soulagement et étira ses jambes devant elle, écartant ses orteils nus. Ses pieds étaient gonflés, les veines bleues distendues sous sa peau diaphane.

– Ah, que ça fait du bien de s'asseoir ! Viens, *a chuisle*, montre-moi ce que tu as là.

J'en profitai pour me placer derrière elle, cherchant discrètement des traces de coups ou des plaies.

Elle était mince, mais elle l'avait toujours été, indépendamment de la proéminence de son ventre. Ses bras étaient fins, mais noués de muscles durs, à l'instar de ses jambes. Elle avait des cernes bleutés sous les yeux, cependant ses trois enfants en bas âge, sans compter l'inconfort de sa grossesse, devaient sérieusement perturber ses nuits. Son teint était rose et sain.

Elle avait quelques ecchymoses dans le bas des jambes, mais rien d'anormal. Les femmes enceintes se faisaient facilement des bleus et, entre les nombreux obstacles présents dans une cabane en rondins de bois et ceux de la végétation sauvage des montagnes, peu de gens à Fraser's Ridge pouvaient se targuer de pas avoir quelques contusions ici ou là.

Cherchai-je des excuses ? Refusai-je d'admettre la possibilité suggérée par Brianna ?

Germain toucha les œufs un à un, expliquant :

– Un pour moi, un pour Joan, un pour Félicité et un pour Monsieur l'Œuf.

Il pointa le ventre rebondi de sa mère.

– Oh, comme c’est gentil de ta part.

Marsali l’attira à elle et déposa un baiser sur son front taché de boue.

En palpant l’abdomen de sa mère, son sourire radieux se mua en perplexité. Il le tapota avec soin.

– Quand le bébé sortira de l’œuf à l’intérieur, qu’est-ce que tu feras de sa coquille ? Tu me la donneras, dis ?

Marsali s’efforça de ne pas rire.

– Les gens ne naissent pas dans des coquilles, mon chéri. Heureusement.

– Tu es sûre, maman ?

Méfiant, il regarda de nouveau le ventre.

– On dirait vraiment un œuf.

– Oui, mais ce n’en est pas un. C’est simplement que ton père et moi appelons comme ça le bébé avant sa naissance. Un jour, toi aussi, tu as été Monsieur l’Œuf.

Cette révélation stupéfia Germain.

– C’est vrai ?

– Oui, tes petites sœurs aussi.

– Ah non, ce n’est pas possible. Elles étaient des Mademoiselles Œufs.

Cette fois, Marsali éclata de rire.

– Oui, si tu veux. Peut-être que celui-ci est aussi une mademoiselle, mais Monsieur l’Œuf sonne mieux, c’est tout.

Elle se pencha un peu en arrière et appuya ici et là sur son ventre, puis elle prit la main de son fils et la plaqua sur un côté de la proéminence. De là où je me tenais, je pouvais voir les sursauts sous la peau, tandis que le fœtus réagissait aux pressions par de vigoureux coups de pied.

Germain retira vite sa main, puis la remit, fasciné. Il approcha son visage du ventre et lança :

– Salut ! Comment ça va là-dedans, Monsieur l’Œuf ?

– Il va très bien, l’assura sa mère. Ou elle. Mais les bébés ne parlent pas tout de suite. Tu le sais très bien. Félicité ne sait encore que dire « maman ».

– Oui, c’est vrai.

Se désintéressant tout à coup du futur membre de la famille, il ramassa un caillou à la forme intrigante.

Marsali leva la tête et observa le soleil en plissant les paupières.

– Tu devrais rentrer, Germain. Ce sera bientôt l’heure de traire Mirabel, et il me reste du travail à faire ici. Va donc aider papa, d’accord ?

Mirabel était une chèvre, suffisamment nouvelle dans la maisonnée pour être encore intéressante. Le visage de l’enfant s’éclaira.

– Oui, maman. Au revoir, grand-mère !

Il visa et lança le caillou vers la malterie, la manquant de peu. Puis il

tourna les talons et dévala la pente vers le sentier. Marsali cria :

– Germain ! *Na tuit*

– Qu'est-ce que ça signifie ? demandai-je intriguée. C'est du gaélique ou du français ?

Elle me sourit.

– Du gaélique. Cela veut dire : « Ne cours pas. » Elle secoua la tête, l'air faussement consterné.

– Ce gamin ne sait plus quoi inventer pour se blesser ! Germain avait oublié son nid. Quand elle le déposa sur le sol, j'aperçus les traces ovales jaunes sur son avant-bras, exactement telles que Brianna me les avait décrites.

– Comment va Fergus ? demandai-je soudain.

Un voile de méfiance retomba sur son visage.

– Très bien.

Je baissai délibérément les yeux vers son bras et insistai :

– Vraiment ?

Elle rougit et tourna aussitôt son bras, cachant les marques.

– Mais oui, je vous assure. Il ne sait pas encore très bien traire, mais ça viendra vite. C'est sûr que, d'une seule main, ce n'est pas facile, mais...

Je m'assis sur une bûche à côté d'elle et saisis son poignet, le retournant.

– Brianna m'en a parlé. C'est Fergus qui t'a fait ça ?

Gênée, elle libéra son bras, le pressant contre son ventre pour ne pas me le montrer.

– Eh bien, oui. Oui, c'est lui.

– Veux-tu que j'en parle à Jamie ?

Elle se releva d'un bond.

– Mon Dieu, non ! Il lui briserait le cou ! Et puis, ce n'était pas vraiment de sa faute.

– C'était forcément de sa faute, répliquai-je avec fermeté. Aux urgences de Boston, j'avais vu tant de femmes battues affirmant que leur mari ou leur petit ami ne l'avait pas fait exprès. Certes, les femmes y étaient aussi pour quelque chose, mais ce n'était pas...

– Mais, je vous assure ! insista Marsali.

Le rouge de ses joues s'était intensifié.

– Je... Il... Je veux dire, il m'a agrippé le bras, c'est vrai, mais uniquement parce que j'essayais de lui taper sur la tête avec un bout de bois.

Elle détourna les yeux, confuse.

– Ah, fis-je prise de court. Je vois. Mais pourquoi voulais-tu lui taper dessus ? Il te menaçait ?

Ses épaules s'affaissèrent.

– Non. En fait, c'était parce que Joanie avait renversé le lait, alors il a crié

contre elle. Elle s'est mise à pleurer et... Je suppose que j'étais mal lunée ce jour-là.

– Ça ne ressemble pourtant pas à Fergus de crier contre les enfants, non ?

– Non, pas du tout. Ça ne lui arrive pratiquement jamais... enfin, surtout avant, mais, avec tous ces... En tout cas, cette fois-là, je ne pouvais pas le lui reprocher. Il avait mis un temps fou à traire la chèvre et de voir tout ce lait gaspillé... J'aurais perdu patience moi aussi.

Elle fixait le sol, évitant mon regard tout en tripotant l'ourlet de sa chemise, caressant la couture du pouce.

– Les petits enfants peuvent être éprouvants pour les nerfs, convins-je.

Je conservais un souvenir très vif de Brianna alors âgée de deux ans, d'un grand plat de spaghettis et du porte-documents ouvert de Frank. Ce dernier était d'ordinaire d'une patience d'ange avec Brianna (un peu moins avec moi), mais, en cette occasion, ses hurlements outrés avaient fait vibrer les fenêtres.

Maintenant que j'y repensais, je lui avais en effet lancé une boulette de viande, prise d'une fureur frôlant l'hystérie. Si je m'étais tenue près de la cuisinière à ce moment-là, il aurait sans doute reçu toute la casserole. Je me frottai l'arête du nez, ne sachant pas si je devais regretter l'incident ou en rire. Je n'avais jamais réussi à faire partir les taches sur le tapis.

Malheureusement, je ne pouvais partager ce souvenir avec Marsali, qui ignorait tout des spaghettis, des porte-documents et de Frank. Elle avait toujours les yeux baissés, repoussant des feuilles de chêne mortes du bout d'un orteil.

– C'était de ma faute, vraiment.

Elle se mordit la lèvre. Je lui pris le bras pour la consoler.

– Marsali, il ne faut pas penser ainsi. Ce genre de scène n'est la faute de personne. Les accidents, ça arrive, on s'énerve... mais tout finit par s'arranger.

Elle acquiesça, mais son visage était toujours ombrageux.

– Oui, mais, c'est juste que...

Elle n'acheva pas sa phrase.

J'attendis, ne voulant pas la brusquer. Elle avait envie, besoin de s'épancher. Et j'avais besoin de l'entendre avant de décider ce que je révélerais à Jamie, si je lui en parlais. Un fait était sûr : il se passait quelque chose entre elle et Fergus.

– Je... je me disais justement pendant que j'étais les grains, que... je n'aurais sans doute pas réagi ainsi si... je n'avais pas ressenti le même sentiment que...

– Que quoi ?

– Que quand j'avais renversé le lait moi-même. J'étais toute petite. J'avais faim, j'ai voulu saisir la cruche et je l'ai fait tomber.

– Et ?

– Et il s’est mis à crier.

Elle voûta le dos, comme si elle cherchait à parer un coup.

– Qui s’est mis à crier ?

– Je ne sais plus trop. Je crois que c’était mon père, Hugh, ou peut-être Simon, le deuxième mari de ma mère. Je ne m’en souviens plus. J’ai eu si peur, que j’ai fait pipi sur moi. Ça l’a rendu encore plus furieux.

Son visage était rouge vif, et ses orteils se recroquevillèrent de honte.

Ma mère s’est effondrée en larmes, car il n’y avait plus rien à manger. Nous n’avions qu’un peu de pain et du lait, et je venais de le renverser. Alors il s’est mis à hurler qu’il ne supportait plus du tout ce vacarme, parce que Joan et moi nous étions mises à pleurer aussi... Puis il m’a giflée, et maman s’est précipitée sur lui. Il l’a repoussée brutalement, elle est tombée à la renverse et s’est cognée le visage contre le rebord de la cheminée. Elle saignait du nez.

Elle renifla et se passa le dos de la main sous le nez, refoulant les larmes.

– Il est sorti en claquant la porte, et Joanie et moi nous sommes jetées sur maman, toutes deux braillant comme des possédées parce qu’on la croyait morte... Mais elle s’est relevée à quatre pattes et nous a dit que tout allait bien, que ce n’était rien... Elle chancelait. Elle avait perdu son bonnet, et son sang gouttait sur le sol... j’avais oublié ce détail. Ainsi, quand Fergus s’est mis à crier contre la pauvre Joanie... c’était comme si j’entendais de nouveau Simon. Ou Hugh. Enfin... lui, quoi.

Elle ferma les yeux et se pencha en avant, serrant son ventre. Avec douceur, j’écartai les mèches qui retombaient sur son visage, lui dégagant le front.

– Ta mère te manque, n’est-ce pas ?

Pour la première fois, j’eus un élan de compassion envers Laoghaire.

– Oh oui, terriblement.

Elle pressa sa joue contre ma main, et je l’attirai contre mon épaule, caressant ses cheveux en silence.

C’était la fin de l’après-midi, et les ombres étaient longues. Elle frissonna dans l’air qui se rafraîchissait peu à peu, la peau de ses longs bras se hérissant.

Je me levai et déposai ma cape sur ses épaules.

– Mets ça, tu vas attraper froid.

– Non, non, ça ira.

Elle se redressa et essuya son visage.

– Il me reste encore un peu de travail à faire ici, puis je dois rentrer à la maison préparer le dîner et...

– Je m’en occupe, l’interrompis-je fermement. Tu as besoin de te reposer un peu.

L’atmosphère dans la malterie était si saturée du parfum musqué de l’orge

germant et des fines particules des téguments qu'elle montait à la tête. Après l'air frisquet au-dehors, sa chaleur était agréable, mais, au bout de quelques minutes, je me mis à transpirer sous ma robe. Je la passai par-dessus mes épaules et l'accrochai à un clou près de la porte.

Elle avait dit vrai, il n'y avait plus grand-chose à faire. Le travail me garderait réchauffée, puis je raccompagnerais Marsali chez elle. Je préparerais un dîner pour la famille, la laissant se reposer, et, pendant que j'y serais, j'essayerais de coincer Fergus en tête à tête pour en savoir un peu plus.

Tout en soulevant des pelletées d'orge, je me dis que Fergus aurait bien pu préparer le dîner. Toutefois, cela ne viendrait même pas à l'esprit de ce petit feignant de Français. Traire la chèvre était probablement le seul « travail de femme » auquel il était prêt à s'abaisser.

Puis, je pensai à Joan et à Félicité et me sentis plus charitable à l'égard de Fergus. Joan avait trois ans, Félicité, un an et demi... Toute personne seule à la maison avec ces deux démons avait toute ma sympathie, indépendamment des tâches qu'elle accomplissait ou pas.

En apparence, Joan avait une adorable petite bouille ; seule, elle était calme et docile, jusqu'à un certain point. Félicité était le portrait craché de son père, brune, fine, capable de vous faire fondre avec ses yeux doux un instant, et d'exploser dans une passion sans retenue l'instant suivant. Mises ensemble... Jamie les avait surnommées « les chatonnes de l'enfer ». Si elles étaient dans la cabane, rien d'étonnant que Germain préfère errer dans les bois... et que Marsali considère comme un soulagement d'effectuer des corvées lourdes, seule, dans la malterie.

« Lourdes » n'était pas un vain mot, constatai-je en enfonçant de nouveau ma pelle dans le tas. L'orge en germination se chargeait d'humidité, et chaque pelletée pesait des kilos. Les grains retournés formaient des nappes sombres, tachées par la moiteur des couches sous-jacentes. L'orge non retournée était plus pâle, même dans la faible lumière. Il n'en restait que quelques parcelles dans un coin.

Je les attaquai avec résolution, me rendant compte que je m'efforçais de ne pas penser au récit de Marsali. Je ne voulais pas aimer Laoghaire, et je ne l'aimais pas. Mais je ne voulais pas la plaindre non plus, ce qui m'était de plus en plus difficile.

Apparemment, elle n'avait pas eu une vie facile. D'un autre côté, on pouvait en dire autant de tous ceux ayant vécu dans les Highlands durant cette triste époque. Être une bonne mère n'était facile nulle part..., mais elle semblait s'en être bien sortie.

La poussière me fit éternuer, et je m'arrêtai un instant pour m'essuyer sur ma manche avant de reprendre ma pelle.

Après tout, elle n'avait pas tenté de me voler Jamie, pensai-je dans un effort de compassion et de noble objectivité. C'était même le contraire, ou du moins, peut-être l'avait-elle vu ainsi.

Le bord de la pelle crissa contre le plancher quand j'atteignis la dernière couche. Je projetai les grains sur le côté, puis utilisai le plat de l'outil pour repousser une partie de l'orge fraîchement retournée dans un coin vide et aplanir les bosses.

Je connaissais toutes les raisons pour lesquelles il l'avait épousée, et je croyais tout ce qu'il m'avait raconté. Toutefois, la seule mention de son nom suffisait à invoquer toute une série d'images qui me mettaient le sang en ébullition et me faisaient souffler comme un phoque, à commencer par celle de Jamie l'embrassant avec fougue dans une alcôve de Castle Leoch et finissant avec celle de mon homme retroussant sa chemise de nuit dans l'obscurité de leur chambre nuptiale, ses mains chaudes et avides sur ses cuisses nues.

« Finalement, conclus-je, je n'avais sans doute pas l'âme assez noble. À dire vrai, je pouvais même être parfois assez vile et rancunière. »

Cette crise d'autocritique fut interrompue par des voix et du mouvement au-dehors. Je sortis sur le seuil, éblouie par les derniers rayons du soleil.

Je ne pouvais distinguer leurs visages, ni même combien ils étaient exactement. Certains étaient à cheval, d'autres à pied, formant des silhouettes noires devant le couchant. Je perçus un mouvement du coin de l'œil. Marsali reculait à pas lents vers la malterie. Levant le menton, elle lança :

– Qui êtes-vous, messieurs ?

L'une des formes noires approcha son cheval un peu plus près et répondit :

– Rien que des voyageurs assoiffés, madame. En quête d'hospitalité.

Si les paroles étaient courtoises, le ton ne l'était pas. Je sortis de la malterie, tenant ma pelle d'une main ferme.

– Bienvenue, dis-je m'efforçant de paraître aimable. Restez où vous êtes, messieurs. Nous allons vous donner à boire. Marsali, tu veux bien aller chercher un tonnelet ?

Nous conservions un petit tonneau de whisky brut pour ce genre d'occasion. Mon cœur palpitait, et je serrai si fort le manche que le grain du bois marquait ma peau.

Il était très inhabituel de voir autant d'étrangers à la fois dans nos montagnes. De temps à autre, nous rencontrions un groupe de chasseurs cherokees, mais ces hommes n'étaient pas des Indiens.

Un autre cavalier descendit de son cheval, déclarant :

– Ne vous dérangez pas, madame. Je vais aller le chercher moi-même. Mais j'ai bien peur qu'un seul tonnelet ne nous suffise pas.

Son accent anglais m'était étrangement familier. Ce n'était pas un accent cultivé, mais sa diction était appliquée.

– Nous n'en avons qu'un de prêt.

Avec lenteur, je fis quelques pas de côté sans quitter des yeux celui qui avait parlé. Il était petit et très svelte, se déplaçant avec le pas raide et saccadé

d'un pantin. Il avançait vers moi, imité par les autres. Marsali avait rejoint le tas de bois et fouillait derrière les bûches de chêne et de noyer blanc, là où était caché le tonneau. À ses côtés se trouvait aussi une hache.

– Marsali, attends. Je viens t'aider.

Une hache était une meilleure arme qu'une pelle, mais deux femmes contre... combien étaient-ils ? Dix... douze... plus ? La clarté du soleil me brûlait les yeux. Je battis des paupières et aperçus plusieurs autres individus sortir de la forêt. Ceux-là, je les distinguais clairement. L'un d'eux me sourit de manière narquoise, et je dus faire un effort pour ne pas détourner le regard. Son sourire s'élargit encore.

Le petit se rapprochait. Mais qui était-ce donc ? Je le connaissais, je l'avais déjà vu..., mais j'étais incapable de mettre un nom sur ce front étroit et ces joues creuses.

Il empestait la vieille sueur séchée, la crasse et la pisse ; il en allait de même des autres, leur odeur flottant dans l'air, aussi sauvage et fétide que celle des putois.

Il comprit que je le reconnaissais. Il pinça un instant ses lèvres minces, puis il se détendit.

– Madame Fraser.

Mon appréhension s'accentua, quand je vis la lueur mauvaise dans ses yeux malins. Je rassemblai tout mon courage.

– Vous avez un avantage sur moi, monsieur. Nous serions-nous déjà rencontrés ?

Il ne répondit pas. Un coin de ses lèvres se retroussa, puis son attention fut retenue par deux hommes qui venaient de bondir pour s'emparer du tonneau que Marsali avait fait rouler hors de sa cachette. L'un d'eux avait déjà saisi la hache que je convoitais et allait s'en servir pour fendre le couvercle quand le petit teigneux cria :

– Laisse ça !

La bouche ouverte, l'homme le fixa avec des yeux ronds.

– J'ai dit, laisse ça !

L'homme regarda le tonneau, puis la hache, totalement perdu.

– On l'emporte avec nous, dit le chef. Je ne veux pas vous voir tous saouls comme des cochons ici.

Se retournant vers moi comme s'il poursuivait une conversation, il demanda :

– Où est le reste ?

– C'est tout ce qu'il y a, répliqua Marsali avant que je n'aie eu le temps de répondre. Prenez-le, puisque vous y tenez tant.

Il se tourna vers elle pour la première fois, mais ne lui jeta qu'un bref coup d'œil avant de s'adresser encore à moi.

– Inutile de mentir, madame Fraser. Je sais très bien qu'il y en a plus, et je veux tout.

– Il n'y a rien de plus. Rends-moi ça, espèce de gros balourd !

Marsali arracha la hache des mains de celui qui la tenait et foudroya leur chef du regard.

– C'est ainsi que vous nous remerciez de notre hospitalité ? En nous volant ? Prenez ce que vous êtes venus chercher et fichez le camp !

Je n'avais d'autre choix que de suivre Marsali dans sa lancée, même si des sonnettes d'alarme résonnaient dans ma tête chaque fois que j'observais le petit homme sec.

– Elle dit vrai, confirmai-je. Vous n'avez qu'à vérifier par vous-même.

Je pointai l'index vers la malterie, puis vers les cuves vides et l'alambic éteint à côté.

Nous commençons tout juste le maltage. Il faudra attendre des semaines avant que le prochain whisky soit prêt.

Sans que son expression change d'un iota, il avança d'un pas et me gifla à toute volée.

Le coup n'était pas assez fort pour me faire tomber, mais ma tête partit en arrière, et mes yeux se mirent à larmoyer. J'étais plus choquée que sonnée, même si un goût amer de sang remplit ma bouche. Je sentais déjà ma lèvre enfler.

Marsali poussa un cri d'outrage, et j'entendis certains hommes murmurer sur un ton surpris et intéressé. Ils s'étaient rapprochés, nous encerclant.

Je touchai ma bouche sanglante du dos de la main, constatant avec détachement qu'elle tremblait. En revanche, mon cerveau s'était retranché à une distance sûre, élaborant des hypothèses et les écartant à une telle allure qu'elles défilaient dans ma tête comme des cartes que l'on bat.

Qui étaient ces hommes ? À quel point étaient-ils dangereux ? Jusqu'où étaient-ils prêts à aller ? Le soleil se couchait... combien de temps s'écoulerait avant qu'on remarque notre absence et qu'on vienne nous chercher ? Qui viendrait le premier, Fergus ou Jamie ? Et si Jamie venait seul ?

Ces hommes étaient certainement ceux qui avaient incendié la maison de Tige O'Brian et perpétré les attaques de ce côté-ci de la Ligne du traité. Ils étaient donc dangereux... mais surtout motivés par le vol.

J'avais un goût de cuivre dans la bouche, la saveur métallique du sang et de la peur. Il ne s'était écoulé que quelques secondes pendant que je formulais toutes ces suppositions, mais, avant même d'abaisser ma main, j'en avais conclu qu'il valait mieux leur donner ce qu'ils voulaient et prier qu'ils déguerpissent au plus tôt avec le whisky.

Toutefois, ils ne me laissèrent pas l'occasion de le leur dire. Leur chef m'attrapa le poignet et le tordit brutalement. Je sentis les os tourner et craquer, puis une atroce douleur me parcourut tout le corps. Je tombai à genoux,

pouvant à peine respirer.

Marsali se mit à hurler et réagit avec la fulgurance d'un serpent qui frappe. Elle prit son élan et, de tout son poids, planta la hache dans l'épaule de l'homme à ses côtés. La lame s'enfonça profondément ; elle la dégagea d'un coup sec. Une giclée de sang chaud m'arrosa le visage et se répandit comme une pluie sur le tapis de feuilles autour de moi.

Elle poussa un second hurlement strident ; l'homme se mit à vociférer à son tour, puis toute la clairière entra en mouvement, les hommes se lançant sur nous telle une déferlante rugissante. Je bondis en avant, attrapai les genoux du chef et lui envoyai un coup de tête dans les parties. Il gargouilla et tomba sur moi, m'aplatissant au sol.

Je me débattis pour me dégager, devant coûte que coûte me placer entre Marsali et les hommes, mais ils étaient déjà sur elle. Les poings claquaient sur la chair, et des corps percutaient la paroi de la malterie. Un cri de femme s'éleva au-dessus du vacarme.

Le pot de braises était à ma portée. Je le saisis sans même sentir mes paumes brûler et le projetai contre le groupe d'hommes. Il heurta un dos et éclata, les charbons incandescents volant de toutes parts. Les hommes hurlèrent et bondirent en arrière. J'aperçus Marsali affalée au pied de la malterie, la tête couchée sur l'épaule, les yeux révulsés, les cuisses grandes ouvertes, sa chemise arrachée dévoilant ses seins lourds étalés sur la masse ronde de son ventre.

Puis, quelqu'un me frappa à la tête, et je fus précipitée sur le côté, glissant sur les feuilles et atterrissant à plat ventre, incapable de me mouvoir, de penser ou de parler.

Un grand calme m'envahit, et mon champ de vision se rétrécit... très lentement, tel un iris géant se refermant en vrille. À quelques centimètres de mon nez, je vis le nid de Germain, ses brindilles finement enchevêtrées, ses quatre œufs verts lisses et fragiles. Puis, un talon les fit exploser, et l'iris se ferma.



L'odeur de brûlé me réveilla. Je n'avais dû rester inconsciente que quelques minutes, la touffe d'herbes sèches près de mon visage fumant à peine. Un charbon ardent luisait tout près. L'incandescence gagna les brins jaunis, et la touffe s'embrasa d'un coup, juste au moment où des mains agrippaient mon bras et me relevaient.

Encore étourdie, je tentai de frapper mon ravisseur avant d'être traînée vers un des chevaux, soulevée de terre et balancée en travers d'une selle avec une force qui me coupa le souffle. J'eus à peine la présence d'esprit de me retenir à un des étriers en cuir avant qu'on assène une claque sur la croupe de la monture. Elle se mit en branle dans un petit trot qui m'écrasa les côtes.

Entre le vertige et les secousses, ma vision était fragmentée, comme si je

voiais à travers du verre brisé, mais j'entraperçus Marsali, gisant inerte, telle une poupée de chiffon, au milieu d'une dizaine de feux déclenchés par les morceaux de charbon qui s'embrasaient les uns après les autres.

Je tentai de l'appeler, mais n'émis qu'un son étranglé qui se perdit dans le vacarme des harnais et des voix d'hommes autour de moi.

– Tu es dingue, Hodge ? On ne veut pas de cette femme. Laisse-la !

– Pas question.

La voix du chef semblait furieuse mais contrôlée. Il se trouvait tout près de moi.

– Elle nous conduira au whisky.

– Le whisky nous fera une belle jambe si on est morts ! Hodge, bon sang, c'est la femme de Jamie Fraser !

– Je sais qui elle est. Avance !

– Mais... tu ne connais pas le genre d'homme que c'est ! Je l'ai vu une fois...

– Épargne-moi tes souvenirs. J'ai dit, avance !

Il y eut un claquement mat et un cri de douleur. Je devinai que quelqu'un venait de se faire éclater le nez par un coup de crosse, ce que me confirmèrent des halètements chuintants.

Une main m'attrapa par les cheveux et m'obligea à tourner le cou. Le visage émacié du chef était penché sur moi, m'examinant d'un air calculateur. Il parut juste vouloir s'assurer que j'étais en vie, car il ne dit rien et laissa retomber ma tête avec autant d'indifférence qu'une pomme de pin ramassée sur le chemin.

Quelqu'un tirait le cheval sur lequel j'étais perchée. Plusieurs hommes étaient à pied. Je les entendais s'interpeller, souffler et grogner en piétinant les broussailles, courant à moitié pour ne pas être distancés, tandis que les chevaux prenaient leur élan pour grimper sur une butte.

J'arrivais tout juste à prendre de petites inspirations saccadées, étant secouée comme un sac de pommes de terre, mais je n'avais pas le temps de penser à mon inconfort. Marsali était-elle morte ? Elle en avait eu tout l'air, mais je n'avais pas vu de sang et me raccrochai de mon mieux à ce maigre espoir.

Même encore en vie, elle risquait fort de passer rapidement l'arme à gauche, que ce soit des suites de ses blessures, du choc ou d'une fausse couche... Oh, mon Dieu, mon Dieu, pauvre petit Monsieur l'Œuf.

Mes doigts serraient désespérément les étriers en cuir. Qui allait la trouver et quand ?

À mon arrivée à la malterie, il restait un peu moins d'une heure avant le dîner. Quelle heure était-il à présent ? J'apercevais le sol qui défilait sous moi, mais mes cheveux s'étaient dénoués et me retombaient sur le visage chaque fois que je tentai de redresser la tête. Toutefois, l'air était plus frais et, à en

juger par la lumière, le soleil était près de la ligne d'horizon. Dans quelques minutes, le soir tomberait.

Ensuite ? Combien de temps avant qu'on se lance à notre recherche ? Fergus remarquerait l'absence de Marsali si elle ne rentrait pas préparer le dîner, mais pourrait-il aller à sa rencontre avec les deux petites sur les bras ? Non, il enverrait Germain. Ma gorge se noua. Un gamin de cinq ans découvrant sa mère...

Cela sentait encore le brûlé. Je humai l'air, une fois, deux fois, trois fois, espérant que cette odeur était le fruit de mon imagination. Non, au-dessus de la poussière, de la sueur des chevaux, du cuir et des herbes foulées, je percevais distinctement l'odeur âcre de la fumée. La clairière, la grange, ou les deux étaient en feu. Quelqu'un verrait-il la fumée ? Et assez tôt ?

Je fermai les paupières, essayant de ne pas penser, m'efforçant de ne pas imaginer la scène qui devait se dérouler derrière moi.

J'entendais toujours des voix autour de moi, notamment celle de l'homme appelé Hodge. Je devais me trouver sur son cheval, car il marchait près de l'encolure. Quelqu'un lui faisait des remontrances, sans plus de succès que le premier un peu plus tôt.

– On va se séparer, rétorqua-t-il sèchement. Divise les hommes en deux groupes. Tu en prendras un, et moi l'autre. On se retrouve dans trois jours à Brownsville.

Crotte. Il s'attendait à être poursuivi et voulait brouiller les pistes. Je cherchai avec frénésie un objet à laisser tomber, une trace quelconque signalant à Jamie mon enlèvement.

Mais je ne portais qu'une chemise, un corset et des bas. J'avais perdu mes souliers quand ils m'avaient traînée jusqu'aux chevaux. Les bas restaient la seule possibilité, mais, par une perversité extrême, mes jarretières étaient, pour une fois, solidement attachées et hors de ma portée.

J'entendis les hommes et les chevaux se scinder en deux bandes. Hodge encouragea sa monture, et notre pas s'accéléra.

Mes cheveux se prirent dans des branchages, puis se libérèrent en faisant craquer des tiges sèches qui percutèrent ma pommette à quelques centimètres de mon œil. Je lâchai un juron très grossier, et quelqu'un – probablement Hodge – me donna une grande claque sur la fesse.

Je marmonnai des propos beaucoup, beaucoup plus vulgaires, mais en serrant les dents. Mon unique réconfort était qu'il ne serait pas trop difficile de suivre à la trace une telle bande, étant donné les branches cassées, les empreintes et les pierres retournées sur le chemin de leur fuite.

J'avais vu Jamie traquer aussi bien des proies minuscules et rusées que grosses et pataudes. Je l'avais vu examiner l'écorce des arbres et les branches des buissons, cherchant des éraflures ou des touffes de... poils.

Personne ne marchant du côté où se trouvait ma tête, je me mis à

m'arracher des cheveux un à un. Trois, quatre, cinq... cela suffirait-il ? Je tendis la main et les fis traîner dans un houx. Les longs cheveux bouclés se soulevèrent au passage du cheval, mais restèrent accrochés au feuillage en dents de scie.

Je répétais l'opération quatre fois. Il verrait au moins l'un des signes et saurait quelle piste prendre... s'il ne perdait pas de temps à suivre l'autre d'abord. Il ne me restait plus qu'à prier, ce que je fis de tout mon cœur, à commencer pour le salut de Marsali et de Monsieur l'Œuf, qui en avaient encore plus besoin que moi.

Nous continuâmes à grimper un bon moment. Il faisait nuit quand nous atteignîmes ce qui avait l'air d'être le sommet d'une crête. J'étais presque inconsciente, mon crâne m'élançant à force d'avoir la tête en bas, et les baleines de mon corset pressant si fort contre mes côtes qu'elles paraissaient chauffées à blanc.

Quand le cheval s'arrêta, il me restait juste assez de forces pour me propulser en arrière. J'atterris comme une masse sur le sol, où je restais sur les fesses, prise de tournis et massant mes mains enflées d'être restées ballantes si longtemps.

Les hommes s'étaient regroupés, échangeant des messes basses, mais trop près de moi pour que j'essaie de m'éclipser en me faufilant entre les arbustes. L'un d'eux, à quelques mètres, me surveillait.

Je regardai dans la direction d'où nous étions venus, déchirée entre la peur et l'espoir de voir la lueur d'un feu en contrebas. Il aurait attiré l'attention de quelqu'un... quelqu'un qui aurait compris ce qui se passait et aurait sonné l'alerte, organisant les recherches. D'un autre côté, Marsali...

Était-elle déjà morte, et le bébé avec elle ?

Je scrutai les ténèbres, autant pour refouler mes larmes que pour tenter d'apercevoir un indice. Mais la forêt était dense autour de nous, et je ne distinguai que des nuances de noir.

Il n'y avait aucune lumière. La lune ne s'était pas encore levée, et les étoiles brillaient faiblement... Toutefois, ma vue avait eu amplement le temps de s'accoutumer et, si je n'étais pas un chat, j'y voyais assez pour compter. Ils se disputaient, me jetant des regards de temps à autre. Ils étaient une douzaine. Combien étaient-ils à l'origine ? Vingt, trente ?

Tremblante, je fléchis mes doigts. Mon poignet me faisait mal, mais, pour l'instant, ce n'était pas ma préoccupation première.

Il était clair, pour moi mais sans doute pour eux aussi, qu'ils ne pouvaient se rendre à la cache de whisky, quand bien même j'aurais pu la retrouver dans le noir. Même si Marsali n'avait pas survécu et parlé, Jamie devinerait vraisemblablement que les intrus en avaient après l'alcool et le ferait surveiller.

Dans l'idéal, les hommes m'auraient forcée à les conduire à la cachette, auraient pris leur butin, puis se seraient enfuis avant que le vol ne soit

découvert. En abandonnant derrière eux deux femmes pouvant sonner l'alerte et les décrire ? Probablement pas.

Dans la panique qui avait suivi l'attaque de Marsali, leur plan original était tombé à l'eau. Qu'allaient-ils faire à présent ?

Le groupe d'hommes se dispersa, bien que la dispute se poursuivît. Des pas approchèrent.

– Puisque je te dis que ça ne marchera pas ! disait l'un d'eux en s'énervant.

À sa voix nasillarde, je devinais qu'il s'agissait de l'individu au nez cassé, que sa blessure ne paraissait pas déranger outre mesure. Il poursuivit :

– Tue-la tout de suite, et laisse-la ici. Le temps que quelqu'un passe par-là, les bêtes auront éparpillé ses os.

– Ah oui ? Mais si personne ne la trouve, ils vont penser qu'elle est toujours avec nous, non ?

– Si Fraser nous rattrape et qu'on ne l'a plus, à qui il va s'en prendre ?

Ils s'arrêtèrent. Ils étaient quatre ou cinq autour de moi. Je me relevai avec difficulté, ma main se refermant par réflexe sur l'objet le plus proche ressemblant à une arme, une pierre ridiculement petite.

– Le whisky, c'est loin ? demanda Hodge.

Il avait ôté son chapeau, et ses yeux de rat luisaient dans le noir.

Maîtrisant mes nerfs, je répondis en articulant :

– Je n'en sais rien, je ne sais même pas où nous sommes.

C'était vrai, même si je pouvais le deviner. Nous avions chevauché pendant quelques heures, surtout en amont, et les arbres environnants étaient des sapins et des baumiers. Je sentais leur résine, âcre et nette. Nous nous trouvions sur les versants supérieurs, sans doute près d'un col.

– Tue-la, insista un des hommes. Elle ne nous sert à rien, et si Fraser la trouve avec nous...

– Ta gueule !

Hodge avait parlé avec une telle violence que l'autre, pourtant beaucoup plus grand, recula d'un pas. Cette menace écartée, le chef lui tourna le dos et me saisit le bras.

– Ne jouez pas à la plus maligne avec moi. Dites-moi ce que je veux savoir.

Il ne se donna même pas la peine d'ajouter « sinon... ». Un objet froid se posa au-dessus de mon sein, et la brûlure de l'entaille suivit une demi-seconde plus tard, faisant perler le sang.

– Non mais, quel connard ! lâchai-je interloquée.

J'arrachai mon bras de son emprise et m'écriai :

– Puisque je vous dis que je ne sais même où on est, pauvre idiot ! Comment voulez-vous que je sache où est quoi ?

Il tiqua et brandit de nouveau son poignard, s'attendant sans doute que je

me jette sur lui. Se rendant compte que ce n'était nullement mon intention, il me jeta un regard mauvais.

– Je ne peux vous dire que ce que je sais, poursuivis-je. La réserve de whisky se situe à un peu moins d'un kilomètre de la malterie. Il est dans une grotte, bien caché. Je peux vous y conduire, à condition de me ramener à la source, là où vous m'avez enlevée... sinon, ce sont toutes les indications que je peux vous fournir.

C'était également vrai. Je savais y aller, mais indiquer la voie ? « Enfoncez-vous dans les broussailles sur la droite, jusqu'à ce que vous aperceviez le taillis de chêne où Brianna a abattu un opossum, tournez à gauche après un rocher sur lequel pousse de la langue-de-serpent... » Sans compter que la seule raison qui les retenait de me tuer était qu'ils avaient besoin de moi comme guide.

Ma blessure était superficielle ; je ne saignais pas beaucoup. Toutefois, j'avais le visage et les mains gelés, et des éclairs me traversaient la vue. Je me tenais encore sur mes jambes, car je me disais vaguement que, si les choses tournaient mal, je préférerais mourir debout.

Un grand type avait rejoint le groupe autour de moi.

– Crois-moi, Hodge, tu ferais mieux de ne pas toucher à cette femme.

Il me regarda par-dessus l'épaule du chef et hocha la tête. Dans la nuit, ils étaient tous noirs, mais celui-ci parlait avec un accent où l'on reconnaissait les inflexions traînantes de l'Afrique. Un ancien esclave, ou peut-être un marchand d'esclaves.

– J'ai déjà entendu parler d'elle. C'est une magicienne. Je les connais, moi. Elles sont comme des serpents. Ne la touche pas, tu m'entends ? Elle va te porter la poisse.

Je parvins à émettre un rire sinistre, et, à ma surprise, l'homme le plus près de moi recula précipitamment d'un pas.

Toutefois, je respirais mieux, et les éclairs blancs avaient disparu.

Le grand gaillard étira le cou et aperçut la ligne sombre de sang sur ma chemise.

– Quoi, tu l'as fait saigner ? T'es cinglé, Hodge ! Tu sais pas ce que tu as fait !

Alarmé, il recula à son tour, effectuant un geste vague dans ma direction.

Sans même réfléchir, je laissai tomber ma pierre, touchai ma plaie et, dans un même mouvement, tendis la main et étalai un peu de sang sur la joue du petit chef du bout des doigts, en répétant mon rire sinistre.

– La poisse, vous dites ? Que pensez-vous de ça ? Touchez-moi encore une fois, et je ne vous donne pas plus de vingt-quatre heures à vivre.

Les traces de sang apparaissaient noires sur son teint blême. Il se tenait si près que je sentais son haleine fétide et voyais la fureur décomposer ses traits.

« Mais qu'est-ce qui t'a pris, Beauchamp ? » me demandai-je en me

surprenant moi-même. Hodge prit son élan pour me frapper de nouveau, mais le grand type lui attrapa le poignet avec un cri effrayé.

– Ne fais pas ça ! Tu vas tous nous tuer !

– Pour ça, je peux même te tuer tout de suite, crétin !

Hodge tenait toujours son couteau. Dans un grognement de rage, il tenta, mais avec maladresse, de le poignarder. L'autre gémit, mais ne fut pas grièvement atteint. Il tordit le poing de Hodge qui poussa un cri aigu de lapin mordu au cou par un renard.

Puis, tous les autres s'en mêlèrent, se poussant et hurlant, sortant des armes. Je tournai les talons et courus, mais ne parvins à faire que quelques pas avant que l'un d'eux ne se jette sur moi et ne me plaque au sol.

– Tout doux, on ne va nulle part, ma petite dame, haleta-t-il dans mon oreille.

Il n'était pas plus grand que moi, mais était beaucoup plus fort. Je tentai de me débattre, mais il me maintenait fermement par la taille et resserra son étreinte. Je me raidis, mon cœur battant à tout rompre de fureur et de peur, ne voulant pas lui donner un prétexte pour me tripoter. Il était excité, je sentais aussi son cœur palpiter. L'odeur fétide de sa transpiration fraîche s'élevait au-dessus de la puanteur de son corps et de ses vêtements crasseux.

Je ne pouvais voir ce qui se passait, mais ils semblaient plus se quereller que se battre. Celui qui me tenait changea de position, puis s'éclaircit la gorge.

– Euh... vous êtes d'où, ma petite dame ? demanda-t-il très poliment.

– Quoi ? D'où je suis ? Euh... ah... d'Angleterre. De l'Oxfordshire, plus précisément. Puis Boston.

– Ah ? Je suis du Nord, moi-même.

Je réprimai l'impulsion de répondre « enchantée », puisque je ne l'étais pas, et la conversation battit de l'aile.

La querelle s'était arrêtée aussi vite qu'elle avait éclaté. Dans un brouhaha de grognements et de grondements de pure forme, les hommes battirent en retraite, pendant qu'Hodge vociférait que c'était lui le chef et qu'ils feraient mieux d'obéir ou ils auraient à en pâtir.

– Il est sérieux, grommela celui qui me tenait. Vous ne voulez pas le foutre en rogne, croyez-moi, ma petite dame.

Cela partait sans doute d'un bon sentiment, mais j'avais espéré que la dispute dégénérerait en bagarre longue et bruyante, augmentant les chances que Jamie puisse nous rattraper.

– Mais, ce Hodge, lui, d'où est-il ? demandai-je. Il me paraissait toujours très familier. J'étais convaincue de l'avoir déjà vu, mais où ?

– Hodgépilé ? Ah... d'Angleterre, je suppose. Ça ne s'entend pas ?

Hodge ? Hodgépilé ? Oui, cela me disait quelque chose, mais...

Chacun maugréait et tournait en rond, mais, beaucoup trop tôt à mon goût, nous nous remîmes en route. Heureusement, cette fois, je fus autorisée à être assise en selle, bien que mes mains soient liées au pommeau.

Nous avançons très lentement dans une sorte de sentier, mais, dans la faible lueur de la lune, la progression était ardue. Ce n'était plus Hodge qui tenait mon cheval, mais le jeune homme qui m'avait rattrapée. Il tirait sur la bride, cajolant ma monture de plus en plus récalcitrante en la guidant entre les fourrés. Je l'entrevois de temps à autre. Il était mince, avec une épaisse chevelure hirsute qui lui retombait sur les épaules, lui conférant une silhouette de lion.

La menace de ma mort imminente s'était quelque peu atténuée, mais mon ventre était toujours noué, et l'angoisse contractait les muscles de mon dos. Hodgepile l'avait emporté pour l'instant, mais le groupe n'était pas arrivé à un consensus sur la question. Un de ceux qui désiraient offrir mon cadavre en repas aux putois et aux fouines pouvait décider de mettre rapidement fin à la controverse en surgissant dans le noir.

J'entendais la voix d'Hodgepile un peu plus loin. Il allait et venait le long de la colonne, harcelant, asticotant, aboyant tel un chien de berger tentant de maintenir le troupeau en marche.

Les chevaux étaient visiblement épuisés. Celui que je montais traînait les sabots, s'ébrouant avec irritation. Dieu seul savait d'où venaient ces maraudeurs, et combien de temps ils avaient voyagé avant d'arriver à la clairière. Les hommes aussi ralentissaient, une brume de fatigue s'abattant peu à peu sur eux à mesure que l'adrénaline de la fuite et de la bagarre s'estompait. Je sentais la lassitude m'envahir moi aussi et luttais pour rester alerte.

On n'était encore qu'au début de l'automne, mais je ne portais que ma chemise et mon corset et, à cette altitude, l'air se rafraîchissait considérablement après la nuit tombée. Je ne cessais de frissonner, et l'entaille sur ma poitrine me brûlait, tandis que les petits muscles tout autour fléchissaient sous la peau. Ce n'était rien de grave, mais si la plaie s'infectait ? J'espérais vivre assez longtemps pour connaître ce problème.

J'avais beau faire, je ne pouvais m'empêcher de penser à Marsali ni de faire des suppositions d'ordre médical, imaginant tout, depuis la contusion avec gonflement intracrânien jusqu'à les brûlures avec asphyxie par inhalation de fumée. J'aurais même pu pratiquer d'urgence une césarienne, si j'avais été là j'étais la seule à en être capable.

J'empoignai le rebord de ma selle en tirant sur la corde qui me retenait les poings. Il fallait que j'y sois !

Mais je n'y étais pas et n'y serais peut-être jamais.

Si les mécontentements et les grommellements avaient tous cessé à mesure que l'obscurité de la forêt se refermait sur nous, un malaise persistait au sein du groupe. Je l'attribuais en partie à la peur d'être poursuivis, mais, surtout, à

un sentiment de discorde interne. La querelle n'avait pas été résolue, juste reportée à un moment plus opportun. Il régnait une ambiance de conflit rampant.

Un conflit dont j'étais le centre. Lors de la dispute, je n'avais pas pu voir clairement qui pensait quoi, mais la division était nette : un groupe, mené par Hodgepile, désirait me garder en vie, du moins assez longtemps pour que je les guide jusqu'au whisky ; l'autre voulait seulement me trancher la gorge. Une partie à l'opinion minoritaire, exprimée par le monsieur à l'élocution africaine, souhaitait me laisser filer au plus tôt.

Naturellement, il était dans mon intérêt de cultiver mes liens avec ce monsieur et de tenter de tourner ses croyances à mon avantage. Comment ? J'avais déjà bien débuté en maudissant Hodgepile (ce dont je m'étonnais encore). Toutefois, il n'était pas judicieux de les maudire tous à la fois... cela aurait gâché l'effet.

Je m'agitai sur ma selle, qui commençait à m'irriter. Ce n'était pas la première fois que je faisais peur à des hommes. La superstition pouvait être une arme efficace... mais aussi très dangereuse à brandir. Si je les effrayais trop, ils n'hésiteraient pas à me tuer.

Nous avions franchi le col. Peu d'arbres poussaient entre les rochers, et, quand nous émergeâmes de l'autre côté de la montagne, le ciel s'ouvrit devant nous, vaste et scintillant d'une multitude d'étoiles.

Je dus émettre un son de surprise, car le jeune homme guidait mon cheval s'arrêta et leva la tête à son tour.

– Oh... fit-il doucement.

Il resta en contemplation quelques instants, puis fut ramené à la réalité par le passage d'un autre cheval qui nous dépassa, son cavalier se retournant sur sa selle pour me dévisager.

– Vous aviez autant d'étoiles... là d'où vous venez ? interrogea mon escorte.

Encore émerveillée par la splendeur du spectacle, je répondis :

– Non. Enfin, elles ne brillaient pas autant.

– Non, c'est vrai.

Il agita la tête et se remit en marche en tirant sur les rênes. Sa remarque me parut étrange, mais je ne savais pas quoi en penser. J'aurais pu tenter de renouer la conversation – Dieu savait que j'avais besoin d'alliés – mais un cri retentit plus en avant. Apparemment, nous montions le camp.

Je fus détachée et descendue de cheval. Hodgepile se fraya un chemin entre les broussailles et me saisit par l'épaule.

– Si vous essayez de vous enfuir, vous le regretterez. Il enfonça ses doigts dans ma chair en ajoutant :

– J'ai besoin de vous vivante, mais pas nécessairement entière.

Sans me lâcher, il sortit son poignard, pressa le plat de la lame contre mes

lèvres, puis la remonta sous mon nez. Il se pencha si près que la moiteur de son haleine répugnante se répandit sur mon visage. Il chuchota :

– La seule chose que je ne couperai pas, c’est votre langue.

Il fit glisser la lame le long de ma joue, de mon menton, suivit la ligne de mon cou et décrivit un cercle autour de mon sein.

– Je me suis bien fait comprendre ?

Il attendit que j’acquiesce, puis me lâcha et disparut dans les ténèbres.

S’il avait cherché à me flanquer une peur bleue, il avait fait du bon boulot. Je transpirais en dépit du froid et j’en tremblais encore, quand une grande silhouette s’approcha, prit ma main et y déposa un objet.

– Je m’appelle Tebbe. Ne l’oubliez pas... Tebbe. Souvenez-vous que je vous ai aidée. Dites à vos esprits qu’ils ne doivent pas faire de mal à Tebbe, parce qu’il a été bon pour vous.

J’acquiesçai de nouveau, stupéfaite, puis fus encore laissée seule, cette fois avec un morceau de pain dans la main. Je le mangeai à toute vitesse, remarquant au passage que, bien que rance, il avait été de qualité. C’était du bon pain de seigle noir, du genre que préparaient les femmes de Salem. Ces hommes avaient-ils attaqué une maison là-bas ? Ou l’avaient-ils simplement acheté ?

On avait jeté une selle sur le sol près de moi. Une gourde était attachée au pommeau, et je m’agenouillai pour boire. Le pain et l’eau, qui avaient un goût de toile et de bois, étaient ce que j’avais avalé de plus délicieux depuis longtemps. Par le passé, j’avais déjà eu l’occasion de m’apercevoir que la proximité de la mort ouvrait l’appétit. Toutefois, j’espérais que mon dernier repas serait un peu plus élaboré.

Hodgepile revint quelques minutes plus tard avec une corde. Il ne s’embarrassa pas de nouvelles menaces, estimant sans doute qu’il avait été assez clair. Il m’attacha les mains et les pieds, puis me poussa sur le sol. Personne ne m’adressa la parole, mais quelqu’un, dans un élan de bonté, jeta une couverture sur moi.

Le camp fut monté en un clin d’œil. On n’avait allumé aucun feu, si bien que rien de chaud ne fut cuit ; les hommes s’étaient sans doute contentés du même repas que moi. Ils s’éparpillèrent dans la forêt pour s’allonger, après avoir attaché les chevaux non loin.

J’attendis que les allées et venues cessent, puis pris ma couverture entre mes dents et rampai vers un autre arbre, à une dizaine de mètres de l’endroit où l’on m’avait installée. Je ne cherchais pas à m’enfuir, mais, si un des bandits qui préféraient me voir morte décidait de profiter de la nuit pour régler le problème, je n’allais pas rester là à l’attendre, tel un agneau sacrificiel. Avec un peu de chance, si quelqu’un venait rôder près du lieu où il croyait me trouver, cela me donnerait un peu de temps pour appeler à l’aide.

Sans l’ombre d’un doute, je savais que Jamie viendrait à ma rescousse. Il

me suffisait de survivre jusqu'à son arrivée.

Haletante, en nage, couverte de feuilles mortes et mes bas en lambeaux, je m'enroulai en chien de fusil au pied d'un grand hêtre blanc et m'enfouis sous la couverture. Ainsi dissimulée, je tentais de dénouer mes liens avec mes dents. Malheureusement, Hodgepile avait serré les nœuds avec une efficacité toute militaire. À moins de ronger la corde comme un écureuil, rien à faire.

Militaire ! C'était ça, la clef. Je me souvins soudain qui il était et où je l'avais déjà vu. Arvin Hodgepile. Il gardait l'entrepôt de la Couronne à Cross Creek. C'était là que je l'avais rencontré brièvement deux ans plus tôt, quand Jamie et moi avions apporté le corps de la jeune fille assassinée au sergent de la garnison.

Le sergent Murchison était mort... et j'avais cru qu'Hodgepile avait lui aussi péri dans l'explosion de l'entrepôt. Ainsi, c'était un déserteur. Soit il avait eu le temps de s'enfuir avant que l'incendie ne ravage la bâtisse, soit il n'avait pas été là à ce moment. Dans les deux cas, il avait été assez malin pour saisir l'occasion rêvée de fausser compagnie à l'armée de Sa Majesté, en se faisant passer pour mort.

Ce qu'il était devenu depuis était aussi évident. Il avait erré dans la nature, volant, pillant, tuant... et glanant en cours de route quelques compagnons pareillement disposés.

Justement, leurs dispositions semblaient, à présent, diverger. Si Hodgepile était le leader autoproclamé de la bande pour l'instant, il était clair qu'il ne le resterait plus longtemps. Il n'avait pas l'habitude de commander, ne gérait les hommes que par la menace. J'avais rencontré bon nombre de commandants militaires au cours de ma vie, des bons comme des mauvais, et je savais faire la différence.

Je pouvais entendre sa voix au loin, se disputant avec quelqu'un. J'avais déjà eu affaire avec ce genre de brutes qui parvenaient provisoirement à dominer leur entourage par des accès imprévisibles de violence. Ils ne faisaient jamais long feu... et j'avais la nette impression qu'Hodgepile avait atteint ses limites.

En tout cas, son règne cesserait dès que Jamie lui mettrait la main dessus. Cette pensée m'apaisa aussi sûrement qu'une bonne rasade de whisky. Jamie était à coup sûr à ma recherche.

Je me blottis encore un peu sous ma couverture, grelottant légèrement. Pour suivre nos traces dans la nuit, Jamie aurait besoin de lumière, de torches. Ces dernières les rendraient visibles, lui et ses hommes, et vulnérables en approchant du camp. En revanche, ce dernier serait invisible. Il n'y avait pas de feu ; les hommes et les chevaux étaient éparpillés dans les bois. Des sentinelles avaient été postées, je les entendais de temps à autre dans la forêt, parlant à voix basse.

« Mais Jamie n'était pas né de la dernière pluie », me répétais-je en m'efforçant de chasser de ma tête des images d'embuscade et de massacre. Il

saurait, en examinant les crottins frais des montures, qu'il se rapprochait, et ne marcherait certainement pas tout droit sur le camp en brandissant des torches. S'il était parvenu à suivre les traces jusqu'ici, il...

Je me tendis en percevant des pas furtifs. Ils venaient de l'endroit où je m'étais couchée un peu plus tôt. Je me recroquevillai sous ma couverture telle une musaraigne apercevant une belette.

Les pas allaient et venaient, comme si quelqu'un fouillait parmi les broussailles, piétinant les feuilles mortes et les aiguilles de pin, me cherchant. Je retins mon souffle, même si, avec le bruit du vent dans les branchages, personne ne pouvait m'entendre respirer.

Je tentai de percer les ténèbres, mais ne distinguai qu'une vague forme entre les troncs, une douzaine de mètres plus loin. Il me vint alors à l'esprit que ce pouvait être Jamie. S'il avait repéré le camp, il s'approcherait sûrement à pied.

J'avais une envie folle de l'appeler, mais n'osai pas. S'il s'agissait vraiment de lui, je ne ferais qu'attirer l'attention sur sa présence. Si j'entendais les sentinelles, elles pourraient forcément m'entendre elles aussi.

Mais si ce n'était pas Jamie, mais l'un des bandits venu m'égorger en douce ?

J'expirai lentement, chaque muscle de mon corps noué. Je percevais ma propre odeur, la sueur se mêlant aux relents de la peur et aux émanations plus froides de la terre et de la végétation.

La silhouette avait disparu, comme les bruits de pas. Mon cœur battait toujours la chamade. Les larmes que j'avais retenues tout ce temps se mirent à couler, chaudes sur mon visage. Tremblante, je sanglotai en silence.

La nuit était immense autour de moi, l'obscurité chargée de tous les dangers. Dans le ciel, les étoiles observaient la terre. Au bout de quelques minutes, je finis par m'endormir.

28. Malédiction

Je me réveillai juste avant l'aube avec un affreux mal de crâne. Les hommes s'agitaient déjà, râlant contre l'absence de café et de petit-déjeuner.

Hodgepile s'accroupit devant moi, l'air toujours aussi hargneux. Considérant l'arbre sous lequel il m'avait installée la veille, puis le profond sillon de terre et de feuilles retournées que j'avais creusé en rampant, son menton se froissa de mécontentement. Quand il sortit son poignard de sous sa ceinture, mon sang se glaça. Toutefois, il se contenta de trancher mes liens au lieu de me couper un doigt pour exprimer ses sentiments.

– On part dans cinq minutes, lâcha-t-il avant de s'éloigner.

Je gelottais et avais la nausée à force d'avoir peur. J'étais si raide que je tenais à peine debout. Néanmoins, je parvins à me relever et à tituber vers un ruisseau, non loin.

Dans l'air humide, je tremblais de froid dans ma chemise trempée de sueur, mais l'eau fraîche sur mes mains et mon visage me revigora un peu et atténua les élancements derrière mon œil droit. J'eus à peine le temps de me débarbouiller, d'ôter ce qui restait de mes bas et de me passer les doigts dans les cheveux, qu'Hodgepile réapparut pour m'emmener avec lui.

Cette fois, on ne m'attacha pas à la selle, Dieu merci, mais il fit tenir les rênes par un des bandits.

J'avais enfin l'occasion d'observer mes ravisseurs à mesure qu'ils sortaient de la forêt, toussant, crachant et urinant contre les arbres sans se soucier de ma présence. Outre Hodgepile, je comptai au moins douze scélérats.

Je n'eus aucun mal à identifier le grand Tebbe, un mulâtre. Je notai la présence d'un autre sang-mêlé, un homme ni Noir ni Indien, mais petit et trapu. La mine renfrognée et la tête baissée, Tebbe ne m'adressa pas un regard, vaquant à ses occupations.

J'étais déçu. J'ignorais ce qui s'était passé entre les hommes durant la nuit mais, de toute évidence, l'insistance de Tebbe pour me libérer avait nettement fléchi. Un mouchoir taché de rouge sombre était noué autour de son poignet, ceci expliquant peut-être cela.

Grâce à sa longue chevelure ébouriffée, le jeune homme qui avait guidé mon cheval la veille était également facile à repérer. Lui non plus ne m'approcha pas et évitait de me regarder. À ma surprise, c'était un Indien... pas un Cherokee, mais peut-être un Tuscarora. Ce n'était pas sa chevelure mais son élocution qui m'avait mise sur la mauvaise piste. Il était sans doute de sang mêlé lui aussi.

Les autres membres du gang étaient plus ou moins blancs, quoique formant un groupe bigarré. Trois d'entre eux n'étaient que des adolescents dépenaillés

et dégingandés avec tout juste un peu de poil au menton. Eux me dévisageaient, la bouche grande ouverte en se donnant des coups de coude. J'en fixai un jusqu'à parvenir à croiser son regard. Il devint rouge pivoine et détourna les yeux.

Heureusement, ma chemise avait des manches longues et me couvrait assez décemment, tombant jusqu'à mi-chevilles et avec un col fermé par un cordon. Toutefois, je ne me sentis pas moins exposée, le tissu moite collant aux courbes de mes seins, une sensation dont j'étais tout à fait consciente. Je regrettais de ne pas avoir gardé la couverture.

Les hommes s'affairaient autour de moi, chargeant les bêtes, et j'avais la désagréable impression d'être le centre d'une cible. Je ne pouvais qu'espérer ressembler à une bique ratatinée dans ses frusques sales. Mes cheveux défaits et emmêlés retombaient sur mes épaules, comme une tignasse rasta. De fait, j'avais le sentiment d'être un vieux sac en papier froissé.

Je me tins droite sur ma selle, jetant des regards hostiles à tous ceux qui osaient poser les yeux sur moi. L'un d'eux lorgna ma jambe nue avec un air intéressé, mais battit en retraite à la vue de mes prunelles noires.

J'en aurais tiré une certaine satisfaction, sans le choc qui suivit immédiatement après. Alors que les chevaux se mettaient en route et le mien, docile, suivant l'homme devant moi, j'aperçus deux nouveaux individus se tenant sous un chêne. Je les connaissais.

Harley Boble attachait les sangles d'une sacoche, s'adressant en grommelant à un autre type plus grand. Cet ancien chasseur de primes, visiblement passé de l'autre côté, était devenu criminel lui-même. Les chances que ce vil personnage soit bien disposé à mon égard étaient fort minces.

Le voir ici n'était pas de bon augure, même si je ne m'étonnais pas de le retrouver en si mauvaise compagnie. Mais c'était surtout la vue de l'autre l'homme qui acheva de me nouer l'estomac et hérissa ma peau.

M. Lionel Brown, de Brownsville.

Levant les yeux, il m'aperçut et détourna aussitôt la tête, voûtant les épaules. Puis, il dut se rendre compte que je l'avais reconnu, car il se tourna de nouveau vers moi, avec un air de défi résigné. Son nez était enflé et tuméfié, un tubercule rouge visible même dans la lumière grisâtre. Il me fixa un instant, me salua d'un geste bref de la tête avant de m'ignorer.

Je tentai de regarder en arrière, tandis que nous nous enfoncions entre les arbres, mais ne parvins plus à le voir. Que faisait-il ici ? Je n'avais pas reconnu sa voix la veille mais, à présent, il était clair qu'il s'agissait de l'individu qui avait remis en question le bien-fondé de me garder en vie. Je comprenais mieux ! J'étais aussi troublée que lui par notre rencontre.

Lionel Brown et son frère Richard étaient des négociants, les fondateurs et patriarches d'une minuscule implantation, Brownsville, située dans les hauteurs, à une soixantaine de kilomètres de Fraser's Ridge. Que des brigands comme Hodgepile ou Boble errent dans la nature, volant et incendiant, était

une chose ; que les Brown de Brownsville leur offrent une base d'où commettre leurs déprédations en était une autre. Bien sûr, Lionel Brown voulait éviter à tout prix que je rapporte à Jamie ce qu'il trafiquait.

Je devais m'attendre à ce qu'il fasse tout son possible pour m'en empêcher. Le soleil commençait à poindre, mais l'air me parut tout à coup plus froid, comme si j'étais tombée au fond d'un puits.

La lumière de l'aube scintillait entre les arbres, dorant les derniers vestiges de brume matinale et bordant d'argent les feuilles lourdes de rosée. La forêt résonnait de chants d'oiseaux. Un tohi aux yeux rouges sautilla, lissant ses plumes, indifférent au passage des hommes et des chevaux. Il était encore trop tôt pour les mouches et les moustiques. La brise caressait mon visage. C'était une de ces scènes idylliques que la présence d'êtres humains entachait.

La matinée se déroula sans heurts, mais entre les hommes se maintenait une tension constante... même s'ils ne pouvaient être plus tendus que moi.

« Jamie Fraser, où es-tu ? » Je me concentrais de toutes mes forces sur la forêt environnante ; le moindre bruissement de feuilles, le moindre craquement de branches réveillaient en moi l'espoir d'être secourue. Cette attente mettait mes nerfs à vif.

Où ? Quand ? Comment ? Je n'avais ni rênes ni arme. Lorsque la bande serait attaquée, ma seule option serait de sauter de mon cheval et de courir. À mesure que nous avançons, je ne cessais d'examiner tous les taillis d'hamamélis, chaque bosquet d'épinettes, repérant des prises, imaginant ma course en zigzag entre les troncs et les rochers.

Je ne me préparais pas uniquement pour l'assaut de Jamie et de ses hommes ; je ne voyais pas Lionel Brown, mais je le savais quelque part, non loin. À l'anticipation d'un possible coup de couteau, un nœud se forma entre mes omoplates.

Je cherchais autour de moi des armes potentielles : grosses pierres, branches cassées sur le sol. En cas de fuite, personne ne devait pouvoir m'arrêter. Hélas, nous continuions d'avancer aussi vite que le pas des chevaux le permettait, les hommes, nerveux, regardant sans cesse dans leur dos, la main sur leur revolver. Quant à moi, chaque fois que nous passions devant tel ou tel objet contondant, je devais abandonner l'idée de m'en saisir.

À ma profonde désillusion, nous atteignîmes la gorge vers midi, sans la moindre anicroche.

J'étais déjà venue ici avec Jamie. Rugissante, une cascade de vingt mètres de haut dévalait une falaise en granit dans un arc-en-ciel de reflets irisés. En contrebas du précipice ourlé de frondes d'aronie rouge et d'indigo sauvage, le bassin de la cataracte était bordé de peupliers jaunes. Ils formaient un toit si dense qu'on ne devinait la présence de l'eau que par quelques éclats fugaces de lumière. Bien entendu, Hodgépilé ne nous avait pas conduits jusque-là pour admirer la beauté du paysage.

– Descendez.

Je sursautai et découvris Tebbe près de ma monture.

– On va faire traverser les chevaux à la nage. Vous venez avec moi.

– Je m’occupe d’elle.

Mon cœur me remonta dans la gorge en reconnaissant la voix nasillarde de Lionel Brown. Il s’approcha en écartant une liane sur son chemin, ne me quittant pas des yeux.

Tebbe se tourna vers lui, serrant le poing.

– Pas toi.

– Pas vous, répétais-je fermement. Je vais avec lui.

Je glissai de ma selle et m’abritai derrière la carcasse massive du grand mulâtre, regardant Brown par-dessous son bras.

Je ne me faisais aucune illusion sur les intentions de ce dernier. Il lui était impossible de m’assassiner sous le nez d’Hodgepile, mais il pouvait facilement me noyer et prétexter ensuite un accident. Là où nous étions, la rivière était peu profonde, mais le courant, très fort.

Brown observa les environs, se demandant s’il pouvait tenter le coup, mais Tebbe se redressa de toute sa hauteur, bombant le torse, et il capitula. Dépité, il cracha de côté et s’éloigna d’un pas lourd dans un fracas de branches.

C’était l’occasion rêvée. Je glissai une main sous le bras du grand mulâtre et le serrai, disant à voix basse :

– Merci pour ce que vous avez fait hier soir. Vous avez très mal ?

Il baissa les yeux vers moi, visiblement inquiet, déconcerté que je l’aie touché. Je sentais la tension dans son bras, comme s’il n’arrivait pas à décider s’il devait se dégager ou non.

– Non, répondit-il enfin. Ça va.

Il hésita, puis esquissa un demi-sourire.

Un à un, les chevaux furent guidés le long d’un étroit sentier qui bordait la falaise. Nous étions à plus d’un kilomètre de la chute, mais son vacarme remplissait l’air. Les flancs de la gorge tombaient à pic, une quinzaine de mètres plus bas. La berge opposée était aussi escarpée et envahie de végétation.

Un épais rideau de buissons cachait les bords du cours d’eau, mais je pouvais le voir s’élargir, ralentissant à l’endroit où son lit devenait moins profond. Sans courant dangereux, les chevaux étaient capables de sauter à l’eau, de se laisser porter et de ressortir dès qu’ils reprendraient pied en aval sur l’autre rive. Quiconque était parvenu à nous suivre jusqu’ici perdrait notre trace à ce passage. Retrouver des empreintes quelque part de l’autre côté ne serait pas une mince affaire.

Le cœur battant, je luttai pour ne pas me retourner. Si Jamie se trouvait dans les parages, il attendrait que la bande entre dans l’eau pour attaquer, car les hommes seraient alors plus vulnérables. Même s’il n’était pas encore là, la traversée serait désordonnée. C’était le moment ou jamais de m’enfuir...

Je déclarai à Tebbe sur un ton détaché :

– Si vous les suivez, vous mourrez avec eux.

Le bras sous ma main se contracta convulsivement. Il me dévisagea, effaré. La sclérotique jaunâtre de ses yeux et ses iris blessés lui donnaient un regard étrange et brouillé.

J'indiquai Hodgepile, loin devant nous.

– Je lui ai dit la vérité, vous savez. Il va mourir. Comme tous ceux qui sont avec lui. Mais vous n'êtes pas obligé de subir le même sort.

Il bougonna et pressa son poing contre sa poitrine. Il portait un objet au cou, sous sa chemise. J'ignorais s'il s'agissait d'une croix ou d'une amulette païenne mais, pour l'instant, il semblait bien réagir à mon plan.

Si près de la rivière, l'atmosphère était chargée d'humidité et de l'odeur des algues et de l'eau.

Je pris l'air mystérieux convenant le plus possible à une magicienne. Je ne savais pas bien mentir, mais ma vie en dépendait.

– L'eau est mon amie. Quand nous serons dans la rivière, lâchez-moi. Un cheval des eaux montera à la surface pour m'emporter.

Ses yeux n'auraient pu être plus ronds. Apparemment, il avait entendu parler des kelpies, ou d'un esprit aquatique similaire. Dans le rugissement de la cascade, il était facile de distinguer des voix, si on prenait la peine de tendre l'oreille.

– Je ne monterai pas sur un cheval des eaux, répondit-il avec fougue. Je les connais. Ils vous entraînent sous l'eau, vous noient et vous dévorent.

– Moi, ils ne me dévoreront pas. Vous n'avez pas besoin de vous en approcher. Une fois dans l'eau, écartez-vous.

S'il gobait ça, je pourrais plonger et nager comme une dératée avant qu'il n'ait eu le temps de dire « ouf ». J'étais prête à parier que la plupart des hommes d'Hodgepile ne savaient pas nager, peu de montagnards étant à leur aise dans l'eau. Je fléchis les muscles de mes jambes, me préparant, la décharge d'adrénaline éliminant les courbatures et les raideurs.

La moitié des bandits se trouvaient déjà au bord de la rivière avec leurs chevaux. Je devais ralentir Tebbe jusqu'à ce qu'ils soient tous à l'eau. Il ne pourrait délibérément aider à ma fuite, mais si je lui échappais, les chances étaient grandes qu'il ne tente pas de me rattraper.

Je m'arrêtai tout d'un coup.

– Aïe ! Attendez, j'ai marché sur quelque chose.

Je levai un pied, examinant ma plante. Elle était tellement couverte de poussière et de grumeaux de résine que personne n'aurait pu vérifier si je m'étais planté des fruits de bardane, des épines de ronces ou même un clou de fer à cheval dans le pied.

Je fis semblant d'extraire quelque chose.

– Juste une minute. J’y suis presque.

– Laissez. Je vais vous porter.

Tebbe était nerveux, lorgnant sans arrêt du côté de la gorge où le sentier disparaissait dans la végétation, comme s’il craignait l’apparition d’Hodgépilé d’un instant à l’autre.

Toutefois, ce ne fut pas ce dernier mais Lionel Brown qui émergea des buissons, l’air déterminé, suivi par deux jeunes hommes à la mine tout aussi résolue.

Il m’attrapa par le bras et annonça sans préambule.

– Je l’emmène.

– Non !

Tebbe saisit mon autre bras.

Une partie de tir à la corde plutôt grotesque s’ensuivit, chacun tirant de son côté. Heureusement, avant que je ne sois écartelée comme un bréchet de poulet, Tebbe changea de tactique. Il lâcha mon bras et m’attrapa par la taille, me soulevant de terre, tout en frappant M. Brown à coups de pied.

Cette manœuvre eut pour résultat de nous faire tomber à la renverse dans un tas désordonné de bras et de jambes, pendant que Brown perdait lui aussi l’équilibre, bien que je ne m’en sois pas rendu compte tout de suite. Je n’entendis qu’un long cri et un bruit de chute, suivis d’un fracas et d’un crépitement de pierres rebondissant sur la pente.

Me dégageant tant bien que mal, j’avançai de quelques mètres à quatre pattes et aperçus le reste des hommes regroupés autour d’un buisson écrasé au bord de la gorge. Deux d’entre eux coururent chercher des cordes, hurlant des ordres contradictoires. J’en déduisis que M. Brown était bel et bien tombé dans le précipice, mais que son décès n’était pas encore confirmé.

Je changeai rapidement de cap dans l’intention de plonger la tête la première dans la végétation et me retrouvai nez à nez avec une paire de bottes élimées appartenant à M. Hodgépilé. Il m’attrapa par les cheveux et tira d’un coup sec. Je hurlai de douleur et tentai de le frapper. Je l’atteignis en plein ventre. Le souffle coupé, il ouvrit la bouche toute ronde, mais sans desserrer sa poigne de fer.

Les traits déformés par la colère, il me lâcha et me poussa du genou vers le bord du gouffre. Un des jeunes bandits, se retenant aux branches des buissons, cherchait des prises du bout du pied, une corde enroulée autour de la taille et une autre jetée en travers de son épaule.

Se penchant au-dessus du rebord pour tenter d’apercevoir la scène, Hodgépilé enfonça ses ongles dans mon bras, en vociférant :

– Sale garce ! Satisfaite, à présent ?

Pendant que l’opération de sauvetage se déroulait, il allait et venait le long du précipice, agitant son poing et beuglant des insultes qui s’adressaient autant à son associé en difficulté qu’à moi. Tebbe s’était mis à l’écart, l’air

renfrogné.

Non sans mal, Brown fut hissé et déposé dans l'herbe. Il geignait. Les hommes qui n'étaient pas déjà dans la rivière s'étaient rassemblés.

Tebbe me regarda, sceptique.

– Vous allez le remettre en état ?

J'ignorais s'il doutait de mes capacités ou de l'importunité d'aider Brown, mais je hochai la tête, un peu hésitante, et m'avançai.

Un serment était un serment, même si je doutais qu'Hippocrate se soit jamais retrouvé devant un tel cas de figure. Ou peut-être après tout, les Grecs n'étaient pas des enfants de chœur non plus.

Les hommes s'effacèrent devant moi sans faire d'histoires. Maintenant qu'ils avaient sorti Brown du précipice, ils semblaient ne pas trop savoir qu'en faire.

Je fis un rapide diagnostic. Outre de nombreuses entailles et une épaisse croûte de boue et de poussière, M. Lionel Brown avait au moins deux fractures de la jambe gauche, le poignet gauche brisé et probablement plusieurs côtes écrasées. Une des fractures était ouverte et paraissait méchante : le fragment de fémur en dents de scie saillait hors du pantalon, et la peau environnante rougissait à vue d'œil.

Domage, il ne s'était pas sectionné l'artère fémorale, ce qui aurait réglé bien vite la question, car il serait déjà mort. Toutefois, point positif : il ne représenterait plus une menace pour ma personne avant un bon moment.

En l'absence d'instruments et de médicaments, hormis quelques foudrards crasseux, une branche de sapin et une gourde de whisky, mes soins furent forcément sommaires. Je parvins, non sans mal et à grand renfort de whisky, à redresser plus ou moins le fémur et à l'éclisser, sans que Brown ne succombe à l'état de choc, ce qui, compte tenu des conditions, était une prouesse.

Néanmoins, la tâche était ardue, et je travaillais tout en maugréant, jusqu'à ce que je relève la tête et découvre Tebbe, accroupi de l'autre côté du corps de Brown, m'observant avec intérêt.

Ah, vous le maudissez, nota-t-il avec approbation. Bonne idée.

Brown rouvrit soudain les yeux. Il était abruti de douleur et complètement ivre, mais pas au point de ne pas entendre cette dernière remarque.

– Empêchez-la ! Empêchez-la ! Hodgepile, dis-lui de retirer sa malédiction !

Hodgepile s'était un peu calmé, mais sa mauvaise humeur s'embrasa aussitôt. Au moment où je palpais le torse du blessé, il m'attrapa le poignet, le même qu'il avait tordu brutalement la veille, et une décharge de douleur me parcourut tout le bras.

– Qu'est-ce que c'est encore que ces histoires ? Que lui avez-vous dit ?

– Si vous tenez vraiment à le savoir, j'ai dit : « Putain de bordel de merde. » Lâchez-moi !

Pris de panique, Brown tenta de se tortiller pour m'échapper, très mauvaise idée de la part de quelqu'un ayant des os brisés. Il devint blanc comme un linceul, et ses yeux se révoltèrent. Un des spectateurs s'exclama :

– Regardez ! Il est mort ! Elle l'a tué ! Elle l'a ensorcelé !

Cela déclencha un véritable tumulte, entre les approbations sonores de Tebbe et de ses partisans, mes propres protestations et les cris des amis et parents de M. Brown. L'un d'eux s'agenouilla près du corps et posa une oreille contre sa poitrine.

– Il est vivant ! Oncle Lionel ! Ça va ?

Lionel Brown gémit de manière inquiétante et rouvrit les yeux. Le vacarme redoubla d'intensité. Le jeune homme qui l'avait appelé « oncle » sortit un grand couteau de sous sa ceinture et le pointa vers moi. Il écarquillait tant les yeux, que ses pupilles étaient cernées de blanc.

– Reculez ! cria-t-il. Ne le touchez pas !

Je levai les mains, montrant mes paumes dans un geste de renoncement.

– Très bien ! répondis-je. Je ne le toucherai plus.

D'ailleurs, je ne pouvais plus faire grand-chose de plus pour lui. Il devait rester au chaud, au sec et bien hydraté, mais, à mon avis, Hodgepile ne serait pas très réceptif à mes conseils.

Effectivement. Il parvint à calmer l'émeute naissante à force de cris et de menaces, puis déclara que nous traverserions la gorge sans plus attendre.

Aux protestations du neveu, il rétorqua :

– Tu n'as qu'à le coucher sur une civière.

Puis, se tournant vers moi :

– Quant à vous, je vous avais prévenue : plus de tours de magie !

– Tue-la, dit Brown dans un râle. Tue-la tout de suite. Une lueur mauvaise traversa le regard d'Hodgepile.

– La tuer ? Pas question. Elle ne représente pas plus de danger vivante que morte..., et elle me sera nettement plus rentable vivante. Cela dit, je vais la mettre au pas.

En un clin d'œil, il sortit son couteau et attrapa ma main. Je n'eus même pas le temps de réfléchir avant de sentir la lame s'enfoncer profondément à la base de mon index.

– Vous vous souvenez de mes paroles ? Je n'ai pas besoin de vous entière.

Mon ventre se noua. Ma gorge était si sèche que je ne pouvais plus parler. L'entaille était cuisante, et la douleur se répandit en un éclair à travers mes nerfs. L'envie de retirer ma main était si puissante qu'une crampe contracta les muscles de mon bras.

J'imaginai déjà le sang jaillissant du moignon, le choc de l'os brisé, de la chair déchirée, l'horreur de la perte irrévocable.

Derrière Hodgepile, Tebbe s'était levé, son regard bizarre rempli d'effroi

fasciné. Il serra le poing. Je vis sa pomme d'Adam remonter quand il déglutit et je me remis à saliver. Si je voulais conserver sa protection, je devais entretenir sa croyance.

Je dévisageai Hodgépilé et me penchai vers lui. Ma peau frémissait, les battements de mon cœur cognaient dans mes oreilles, étouffant le tumulte de la cascade. J'ouvris grand les yeux, des yeux de sorcière, disaient certains.

Très, très lentement, je levai ma main libre, encore couverte du sang de Brown, et l'approchai du visage d'Hodgépilé.

– Oui, je m'en souviens, murmurai-je d'une voix rauque. Et vous, vous vous souvenez de ce que je vous ai dit ?

Il m'aurait coupé le doigt. Je lus sa décision dans ses yeux, mais avant qu'il enfonce davantage la lame, le jeune Indien bondit et lui agrippa le bras avec un hurlement d'horreur. Distract, Hodgépilé lâcha sa prise, et je me libérai.

Tebbe et deux autres hommes bondirent à leur tour, les mains sur le manche de leur couteau et la crosse de leur revolver.

Les traits fins d'Hodgépilé étaient toujours déformés par la fureur, mais son accès de violence était passé. Il abaissa son propre poignard. La menace reculait.

J'ouvris la bouche pour tenter de désamorcer la situation, mais fus devancée par le cri paniqué du neveu de Brown.

– Ne la laissez pas parler ! Elle va tous nous maudire !

– Oh, bon Dieu ! s'exclama Hodgépilé exaspéré.

J'avais utilisé plusieurs foulards pour attacher l'éclisse de Brown. Hodgépilé en ramassa un sur le sol, le froissa en boule et revint vers moi.

– Ouvrez ! grogna-t-il.

Il attrapa ma mâchoire d'une main, me forçant à ouvrir la bouche et fourra le tissu à l'intérieur. D'un regard assassin, il arrêta Tebbe qui s'apprêtait à intervenir.

– Je ne vais pas la tuer, mais elle ne dira plus un mot. Ni à lui (il indiqua Brown), ni à toi, ni à moi.

Quand il se tourna vers moi, je remarquai avec surprise une lueur d'inquiétude au fond de ses yeux.

– Ni à personne, acheva-t-il.

Tebbe ne paraissait pas convaincu, mais Hodgépilé me bâillonna en nouant son propre foulard derrière ma nuque.

– Plus un mot, répéta-t-il en balayant les hommes du regard. À présent, on y va !



Nous traversâmes la rivière. À ma surprise, Lionel Brown survécut, mais

l'opération dura des heures, et le soleil était bas quand nous montâmes le camp, environ trois kilomètres plus loin, à l'autre extrémité de la gorge.

Tout le monde était trempé, et un feu fut allumé sans soulever d'objections. Les courants de dissension et la méfiance étaient toujours palpables, mais l'eau et la fatigue les avaient tempérés. Plus personne n'avait la force de chercher querelle.

Ils m'avaient attaché les poings, mais pas les pieds. Vidée, je m'affalai sur un tronc couché près du feu. Je tremblais de froid et d'épuisement. Ils m'avaient obligée à marcher depuis la rive et, pour la première fois, je me demandais si Jamie finirait par me retrouver, un jour.

Il avait peut-être suivi l'autre groupe de bandits. Peut-être les avait-il trouvés et attaqués... se faisant blesser ou tuer dans la bataille. Ayant fermé les yeux, je les rouvris pour ne plus voir les images provoquées par cette pensée. Je m'inquiétais toujours pour Marsali mais, soit ils l'avaient trouvée à temps, soit ils étaient arrivés trop tard. Dans les deux cas, son sort était fixé.

Glacés, trempés et affamés, les hommes avaient rassemblé un grand tas de bûches. Un Noir, petit et silencieux, attisait le feu, pendant que deux adolescents vidaient les sacs en quête de nourriture. Une marmite d'eau bouillonnait sur les flammes avec un morceau de bœuf salé, et le jeune Indien à la crinière de lion versa de la farine de maïs dans un bol avec un peu de lard.

Sur une grille en fonte, un autre morceau de lard grésillait, fondant en graisse. Cela sentait délicieusement bon. La salive remplit ma bouche, absorbée aussitôt par le tissu du bâillon et, malgré l'inconfort, l'odeur de nourriture me remonta un peu le moral. Mon corset, qui s'était relâché au cours du voyage, s'était de nouveau resserré quand les dentelles avaient séché et rétréci.

Ma peau me démangeait, mais, au moins, les baleines me soutenaient plus ou moins. Les deux neveux de M. Brown, Aaron et Moïse avais-je appris, entrèrent dans le camp, traînant le pas, en tirant derrière eux une civière de fortune. Ils la déposèrent près du feu avec un soupir de soulagement, déclenchant un hurlement de son occupant.

Si Brown avait survécu à la traversée, celle-ci ne l'avait pas arrangé. D'un autre côté, je les avais prévenus de bien le garder hydraté. En dépit de ma fatigue, je ne pus retenir un ricanement étouffé derrière mon bâillon.

En m'entendant, un des jeunes non loin de moi tendit la main vers le nœud de mon foulard, mais la baissa quand Hodgepile aboya :

– Laisse-la !

– Mais... faudra bien qu'elle mange, Hodge ?

– On verra plus tard.

Hodgepile s'accroupit devant moi, me reluquant de haut en bas.

– Alors, elle a appris sa leçon, l'emmerdeuse ?

Je ne bougeai pas, me contentant de le dévisager en mettant le plus de

mépris possible dans mon regard. Mes paumes transpiraient, ravivant la brûlure de l'entaille dans ma main. Il tenta de soutenir mon regard, mais n'y parvint pas, ses yeux ne cessant de dévier sur le côté. Cela ne fit que l'énervier davantage.

– Arrêtez de me fixer !

Je battis des paupières, une fois, deux fois, mais continuai de le dévisager, avec ce que j'espérais être une froideur calculatrice. Notre M. Hodgepile me semblait au bout du rouleau. Il avait de lourds cernes noirs sous les yeux, de profondes rides autour de la bouche, de larges auréoles humides sous les aisselles. Harceler constamment les autres, ça minait un homme.

Soudain, il me saisit le bras et me hissa sur mes pieds.

– Je vais la mettre là où elle ne pourra plus regarder personne, cette salope.

Il me poussa devant lui et me fit contourner le feu. Légèrement à l'écart du campement, il trouva un arbre qui lui convenait. Il détacha mes mains puis les ligota à nouveau sous une boucle enserrant ma taille. Il me fit tomber en position assise, façonna un nœud coulant, me le passa autour du cou et lia l'autre bout de la corde au tronc.

– Comme ça, je suis sûr que vous ne filerez pas pendant la nuit. Je ne voudrais pas que vous vous perdiez. Vous pourriez vous faire dévorer par un ours et, après, on aura l'air de quoi, hein ?

Il éclata de rire. Il semblait avoir retrouvé sa bonne humeur, car il en riait encore en s'éloignant. Il se retourna une dernière fois vers moi. Je me tenais le dos droit, le fixant toujours. Toute trace de gaieté quitta aussitôt son visage. Il tourna les talons et, d'un pas raide, retourna près du feu.

En dépit de la faim, de la soif et de l'inconfort de ma position, j'éprouvai un certain soulagement. Si je n'étais pas seule à strictement parler, j'étais au moins hors de vue, à une bonne vingtaine de mètres du feu. Ce semblant d'intimité était bienvenu. Je m'adossai contre le tronc d'arbre, et tous les muscles de mon corps et de mon visage se relâchèrent d'un coup.

Bientôt. Jamie viendrait me chercher bientôt. À moins que... j'écrasai cette idée douteuse tel un scorpion venimeux, comme toute pensée au sujet de Marsali ou sur ce qui arriverait si... non, quand... il nous retrouverait. J'ignorais comment il s'y prendrait, mais il trouverait une solution. Il ne pouvait en être autrement.

Le soleil était presque couché. Les ombres se creusaient sous les arbres, et la lumière pâlisait, rendant les couleurs fugitives et enlevant leur profondeur aux formes solides. J'entendis le clapotis d'un cours d'eau non loin et des chants d'oiseaux dans les arbres. Dès que la fraîcheur tomba, ces gazouillis cédèrent la place aux stridulations des criquets. Un mouvement furtif attira mon regard, et j'aperçus un lapin, aussi gris que le crépuscule, assis sur ses pattes arrière sous un buisson, remuant son museau.

La simple banalité de la scène me fit monter les larmes aux yeux. Je fermai les paupières pour les chasser ; quand je les rouvris, le lapin était parti.

M'étant ressaisie, je fis quelques expériences pour tester la solidité de mes liens. Mes jambes n'étaient pas attachées, ce qui était un bon point. Je pouvais me hisser dans une position accroupie peu élégante et tourner tel un crabe autour du tronc. Mieux encore, je pouvais me soulager à l'abri des regards, du côté caché.

En revanche, je ne pouvais me lever complètement, ni atteindre le nœud de la corde qui m'attachait à l'arbre ; soit la corde glissait en même temps que moi, soit elle se coinçait dans l'écorce, mais le nœud restait obstinément de l'autre côté du tronc qui mesurait près d'un mètre de diamètre.

La corde entre le tronc et le nœud coulant autour de mon cou faisait un peu plus d'une cinquantaine de centimètres, assez pour me permettre de m'allonger, ou de me tourner d'un côté et de l'autre. Apparemment, Hodgepile avait de l'expérience en matière de ligotage. Je songeai à la ferme des O'Brian, aux deux corps pendus, aux deux aînés disparus. Un frisson me parcourut.

Où étaient-ils ? Vendus comme esclaves à une tribu indienne ? Dans un bordel pour marins dans une des villes de la côte ? Ou sur un bateau, en direction des Antilles pour y travailler dans une plantation ?

Je ne m'illusionnais pas trop : aucun de ces sorts romanesques ne m'attendait. J'étais bien trop vieille, trop tapageuse... et trop connue. Non, ma seule valeur aux yeux d'Hodgepile était ma connaissance de la cachette du whisky. Dès qu'il saurait où la trouver, il me trancherait la gorge sans sourciller.

Une odeur de viande grillée flottait dans l'air, me faisant saliver... C'était déjà ça, car, au-delà des grondements de mon estomac, le bâillon me desséchait la bouche.

Une crise de panique contracta mes muscles. Il me fallait absolument éviter de penser au bâillon et aux cordes autour de mes poings et de mon cou, sinon je risquais de céder à l'angoisse de l'emprisonnement et de m'épuiser dans une lutte inutile. Je devais préserver mes forces. J'ignorais quand et comment j'en aurais besoin, mais le moment viendrait, « Bientôt, priai-je. Faites que ce soit bientôt. »

Les hommes s'étaient installés devant leur dîner, leur appétit effaçant de leur esprit les disputes de la journée. Étant trop loin d'eux pour suivre leurs conversations, je n'entendais que quelques bribes de phrases ou un mot par-ci par-là porté par la brise. J'orientai ma tête de manière que le faible vent écarte les cheveux de devant mon visage et j'aperçus un étroit pan de ciel au-dessus de la gorge, d'un bleu profond et irréel, comme si la couche fragile de l'atmosphère se dispersait, dévoilant les ténèbres infinies de l'espace.

Une à une, les étoiles apparurent, et je me perdis dans leur contemplation, les comptant au fur et à mesure, telles des perles de rosaire, récitant tous les noms astronomiques que je connaissais, ignorant totalement s'ils correspondaient aux corps célestes que je voyais. Alpha Centauri, Cygnus,

Sirius, Bételgeuse, les Pléiades, Orion...

Cela m'apaisa au point que je m'assoupis, ne revenant à moi qu'une fois la nuit tombée. La lueur du feu formait un halo vacillant à travers les broussailles, peignant mes pieds étendus devant moi de tons rosés. Je m'étirai de mon mieux, essayant de soulager la raideur de mon dos. Hodgepile se sentait-il donc tellement en sécurité à présent pour autoriser un si grand feu ?

Le vent porta jusqu'à moi un gémissement sourd. Lionel Brown. Je grimaçai, mais je ne pouvais rien pour lui pour le moment.

J'entendis des pas et des murmures. Quelqu'un s'occupait de lui.

—... chaud comme un canon de revolver... dit une voix sur un ton inquiet.

—... chercher la femme ?

— Non, répondit une voix autoritaire.

Hodgepile. Je soupirai.

—... de l'eau... Rien à faire...

J'étais si concentrée sur les voix, espérant comprendre ce qui se tramait près du feu, que je ne perçus pas tout de suite les craquements de branches près de moi. Ce n'était pas un animal. Seuls des ours auraient fait un tel raffut, or les ours ne ricanaient pas. Les rires étaient non seulement étouffés, mais régulièrement interrompus.

J'entendis aussi des chuchotements, mais sans en distinguer la teneur. Toutefois, le ton évoquait une conspiration juvénile, et j'en déduisis qu'il s'agissait des membres les plus jeunes de la bande.

—... allez, vas-y, quoi !

Cette bribe de phrase, prononcée avec véhémence, fut suivie d'un fracas de branches, une indication que l'on avait poussé quelqu'un contre un arbre. Un son identique y répondit, le bousculé rendant sans doute la pareille à son compagnon.

D'autres pas furtifs. Chuchotements, ricanements, encore des chuchotements. Je tendis l'oreille, me demandant ce qu'ils pouvaient bien mijoter.

Puis j'entendis :

— Ses jambes ne sont pas attachées...

Mon cœur fit un bond.

— Mais si elle...

Murmures indistincts.

— Ça fait rien, puisqu'elle ne peut pas gueuler.

Cette fois, la phrase était limpide. Je voulus me redresser à la hâte, et la corde autour de mon cou me rappela à l'ordre, formant comme une barre de fer contre ma trachée. Je retombai sur les fesses, des points rouges apparaissant en périphérie de mon champ de vision.

Secouant la tête, je pris de grandes inspirations, luttant contre

l'étourdissement, l'adrénaline fusant dans mes veines. Une main agrippa ma cheville et agita frénétiquement mon pied.

– Hé ! s'écria une voix surprise.

Il me lâcha et recula un peu. Je commençai à voir plus clair. C'était un des adolescents mais, à contre-jour avec le feu derrière lui, il ne formait qu'une silhouette sans visage.

– Chuuut ! fit-il.

Il pouffa de rire nerveusement et tendit une main hésitante vers moi. J'émis un grognement sourd derrière mon bâillon, et il se figea.

Un bruissement dans le taillis lui rappela que son ami, ou ses amis, l'observait. L'air déterminé, il s'avança de quelques pas, accroupi tel un canard. Il me tapota la cuisse en chuchotant :

– Vous inquiétez pas, m'dame. Je ne vous veux pas de mal.

Je grognai de nouveau, et il hésita, mais un autre chuchotis dans le sous-bois raffermi sa résolution. Il m'attrapa par les épaules, essayant de me forcer à m'allonger. Je me débattis comme une diablesse, donnant des coups de pieds et de genoux. Déséquilibré, il tomba à la renverse.

Les éclats de rire de ses compagnons le propulsèrent de nouveau sur ses pieds. Cette fois, il m'attrapa les chevilles et les tira vers lui. Puis il se jeta sur moi, m'aplatissant au sol.

– Chut ! dit-il de nouveau dans mon oreille.

Ses mains cherchaient ma gorge. Je gigotai dans tous les sens, tentant de le faire tomber de côté. Il m'enserra le cou, et je cessai de bouger, ma vue se brouillant de nouveau.

– Chut ! répéta-t-il. Arrêtez de faire du bruit, m'dame, d'accord ?

J'émis des petits bruits étranglés qu'il dut prendre pour un assentiment, car il desserra sa prise.

– Je ne vous ferai pas de mal, m'dame, je vous jure ! Mais cessez de bouger, s'il vous plaît !

D'une main, il me plaquait au sol, de l'autre, il fouillait entre les couches de vêtements qui nous séparaient. Bien évidemment, je n'avais pas l'intention de le laisser faire et me démenais, jusqu'à ce qu'il appuie son avant-bras contre mon cou, pas assez fort pour m'étouffer, mais suffisamment pour m'immobiliser. Il était maigrichon mais très fort et, à force de détermination, parvint à retrousser ma chemise et à coincer son genou entre mes cuisses.

Il était aussi essoufflé que moi et dégageait une odeur de bouc en rut. Ses mains quittèrent mon cou et malaxèrent fiévreusement ma poitrine d'une manière laissant deviner que les seuls autres seins qu'il avait jamais touchés étaient sans nul doute ceux de sa mère.

– Chut, n'ayez pas peur, m'dame, tout va bien se passer. Je vais pas... oh. Oh, mon Dieu. Je... euh... oh...

Sa main fouilla entre mes cuisses, puis disparut pendant qu'il tentait de

baïsser ses culottes.

Il tomba lourdement sur moi, ses hanches bougeant avec frénésie, sans autre contact que celui du frottement. De toute évidence, il n'avait aucune notion de l'anatomie féminine. Pétrifiée de stupéfaction, je restai sans bouger quand un liquide chaud gicla sous ma cuisse, tandis que, pantelant, il se perdait dans l'extase.

Toute la tension nerveuse quitta son corps, et il s'effondra sur mon torse, tel un ballon vidé de son air. Son jeune cœur battait comme un marteau-piqueur. Sa tempe était collée contre ma joue, moite de transpiration.

L'intimité de ce toucher m'était tout aussi insupportable que la chose molle entre mes cuisses. Je roulai brusquement sur le côté, pour le repousser. Revenant aussitôt à la vie, il se redressa en moins de deux sur les genoux, tout en tirant sur ses culottes.

Il oscilla sur place un instant, puis se rapprocha de moi à quatre pattes.

– Je suis vraiment désolé, m'dame, chuchota-t-il. Je ne bougeai pas et, au bout de quelques secondes d'hésitation, il me donna une petite tape sur l'épaule.

– Je suis désolé, répéta-t-il, avant de déguerpir.

Couchée sur le dos, je me demandais si un assaut aussi incompetent pouvait, sur le plan légal, être qualifié de viol. Des bruits lointains dans les fourrés, accompagnés de cris de joie étouffés, me convainquirent que c'en était bien un. Seigneur, les autres petites brutes n'allaient pas tarder à rappliquer à leur tour. Prise de panique, je m'assis, veillant à ne pas tirer sur le nœud autour de mon cou.

La lueur du feu était irrégulière et vacillante, tout juste assez forte pour que je puisse distinguer les troncs, la fine couche d'aiguilles de pin et de feuilles mortes, et, au-delà, à travers le feuillage, les rochers de granit et la masse sombre d'une branche cassée. Même la présence éventuelle d'une arme ne ferait pas une grande différence, dans la mesure où j'avais les poings liés.

Le poids du jeune assaillant avait aggravé la situation : les nœuds s'étaient resserrés au cours de ma lutte, et mes mains m'élançaient en raison de la mauvaise circulation sanguine. Le bout de mes doigts était presque insensible. Il ne manquait plus que ça ! Cette absurdité se solderait-elle par une gangrène qui me coûterait quelques phalanges ?

L'espace d'un instant, je me demandai si je n'étais pas mieux de filer doux avec le prochain morveux, dans l'espoir qu'il m'ôterait mon bâillon. Le cas échéant, je pourrais au moins le supplier qu'il desserre mes liens... puis hurler au secours. Alors Tebbe viendrait peut-être m'épargner d'autres assauts, craignant ma vengeance surnaturelle.

J'entendis approcher entre les buissons. Je mordis le fichu dans ma bouche et relevai les yeux, mais la silhouette dressée devant moi n'était pas celle d'un adolescent.

La seule pensée qui me vint à l'esprit en reconnaissant mon visiteur fut :
« Mais qu'est-ce que tu fous, merde, Jamie Fraser ? »

Je me figeai, comme si cela pouvait me rendre invisible. L'homme s'avança et s'accroupit devant moi.

– Alors, on rit moins, maintenant, hein ?

C'était Boble, l'ex-chasseur de primes.

– Votre mari et vous, vous avez trouvé ça vachement drôle, non, ce que ces Allemandes m'ont fait ? Et quand M. Fraser, avec son air de cul-bénit, m'a dit qu'elles allaient me transformer en chair à saucisse, vous trouviez ça rigolo aussi, non ?

Pour être parfaitement sincère, on avait bien ri. Mais, il avait raison, je ne riais plus du tout. Il me gifla à toute volée.

Le coup me fit larmoyer. La lumière l'éclairait de côté, et je pouvais voir le sourire sur son visage bouffi. Un frisson glacé me parcourut. Il s'en rendit compte, et son sourire s'élargit davantage. Ses canines étaient courtes et carrées, si bien que ses incisives jaunes n'en paraissaient que plus longues, telles des dents de rongeur.

Il se releva et tripota sa braguette.

– Vous n'avez pas fini de rire. J'espère qu'Hodge ne vous tuera pas trop tôt pour que vous ayez le temps de raconter à votre mari à quel point vous vous êtes amusée. Je vous parie qu'avec son sens de l'humour, il goûtera la plaisanterie.

Le sperme du garçon était encore frais et poisseux sur ma cuisse. Je me jetai en arrière par réflexe, essayant de me relever, mais la corde m'arrêta dans mon élan. Le nœud se resserra sur mes carotides et, pendant un instant, je ne vis que du noir. Quand je retrouvai la vue, le visage de Boble se trouvait à quelques centimètres de mon visage, son souffle chaud sur ma peau.

Il agrippa mon menton et frotta son visage contre le mien, râpant mes joues avec les poils de sa barbe. Puis il s'écarta, me laissant la figure pleine de bave, me poussa sur le dos et grimpa sur moi.

Je sentais la violence qui palpitait en lui, prête à exploser. Je savais que je ne pouvais lui échapper ni l'empêcher de saisir la moindre occasion pour me blesser. Ma seule option était de rester immobile et d'endurer.

Mais j'en étais incapable. Je me soulevai et roulai sur le côté, lui dormant un coup de genou juste au moment où il relevait ma chemise. Je l'atteignis à la cuisse. Il se redressa aussitôt et m'envoya son poing en plein visage.

Une douleur aiguë irradiait du centre de mon visage, me remplissant le crâne et je ne vis plus rien, aveuglée par le choc. Avec une grande clarté, je pensais : « Pauvre sotte, tu as gagné, maintenant il va te tuer. » Le second coup me cueillit sous la mâchoire et propulsa ma tête sur le côté. Peut-être tentai-je de me débattre à l'aveuglette ou peut-être restai-je inerte, je ne saurais le dire.

Il s'assit à califourchon sur moi, me frappant à tour de bras, me giflant, des

coups sourds et lourds comme le grondement des vagues sur le sable, trop lointains pour être douloureux. Je me tortillai, tentant de me recroqueviller en chien de fusil et de protéger mon visage derrière mon épaule. Puis son poids disparut.

Il s'était relevé. Il me rouait de coups de pied en jurant, haletant, sanglotant à moitié, sa botte martelant mes côtes, mon dos, mes cuisses et mes fesses. Je suffoquai, ne trouvant plus mon souffle. Mon corps tressaillait à chaque assaut, glissant sur le sol jonché de feuilles. Je m'accrochai de toutes mes forces à la sensation de la terre sous moi, essayant de m'y enfoncer, d'être engloutie par elle.

Puis il cessa. Je l'entendis panteler et balbutier :

– Putain... oh, putain... putain de garce.

Immobile, je tentai de me fondre dans l'obscurité autour de moi, devinant qu'il s'apprêtait à me frapper la tête. J'entendais déjà mes dents s'entrechoquer, sentais les fragments osseux de mon crâne éclater et s'effondrer dans la masse molle et humide de mon cerveau. Je tremblais, serrant les mâchoires dans un effort vain pour résister à l'impact. Cela ferait le son creux et sourd d'un melon qui explose. L'entendrais-je ?

Il ne vint pas. À la place, il y eut un autre bruit, un va-et-vient rapide et violent que je n'identifiais pas. Un bruit de viande, rythmique, comme de la chair frottée contre de la chair, puis il poussa un long râle, et des gouttes chaudes plurent sur mon visage et mes épaules nues.

J'étais paralysée. Quelque part au fond de mon esprit, un observateur détaché se demanda à voix haute si ce n'était pas là la chose la plus répugnante que j'avais jamais vécue. Non. Certaines des scènes auxquelles j'avais assisté à l'Hôpital des Anges, sans parler de la mort du père Alexander, du grenier des Beardsley... de l'hôpital de camp à Amiens... Non, vraiment, j'avais déjà connu bien pire.

Raide, les yeux fermés, je songeais avec regret à diverses expériences désagréables de mon passé en les comparant à celle-ci.

Boble se pencha sur moi, m'attrapa par les cheveux et frappa mon crâne plusieurs fois contre le tronc, soufflant comme un phoque.

– Ça t'apprendra... marmonna-t-il.

Puis il me lâcha, et je l'entendis s'éloigner en traînant les pieds.

Quand je rouvris les yeux, j'étais seule.



Je demeurai seule, Dieu merci. La violence de l'agression parut avoir effrayé les adolescents.

Je roulai sur le côté, puis ne bougeai plus, me sentant très lasse et abandonnée.

« Jamie, où es-tu ? »

Je n'avais plus peur de ce qui m'arriverait ensuite. Je ne pouvais voir au-delà de l'instant présent, au-delà de ma prochaine respiration, de mon prochain battement de cœur. Je ne pensais pas, je ne voulais rien ressentir. Pas encore. Je gisais... et respirais.

Peu à peu, je remarquai des détails. Un fragment d'écorce pris dans mes cheveux, me grattant la joue. Le ploiement des épaisses feuilles mortes sous mon corps, me soutenant. L'effort de ma poitrine à chaque inspiration. Un effort croissant.

Un nerf se mit à sursauter près de mon œil gauche.

Soudain, je pris conscience qu'entre le foulard dans ma bouche et mon nez enflé qui se remplissait de sang, je risquais de suffoquer. Je me tordis le plus possible sur le côté sans m'étrangler et frottai mon visage, d'abord contre le sol, puis, les talons enfoncés dans la terre, frénétiquement contre le tronc, tentant en vain de déplacer ou de desserrer le bâillon.

L'écorce râpait mes lèvres et mes joues, mais le fichu noué autour de ma tête était si serré qu'il entaillait les commissures de ma bouche, la maintenant ouverte, si bien que le tissu absorbait sans arrêt ma salive. Le chiffon trempé me chatouilla la gorge ; j'eus un haut-le-cœur et sentis le vomi me piquer l'arrière du nez.

« Tu ne vomiras pas, tu ne vomiras pas, tu ne vomiras pas ! »

J'inspirai par le nez du sang chargé de bulles d'air, son goût cuivré me remplissant tandis qu'il coulait dans ma gorge. Je fus de nouveau prise d'une nausée, me pliai en deux et vis un éclair blanc quand la corde comprima ma trachée.

Enflé d'une pommette à l'autre, mon nez gonflait à vue d'œil. Je serrai les dents sur le bâillon et soufflai par les narines, afin d'essayer de les dégager. Une petite pluie de sang et de bile éclaboussa mon menton et ma poitrine... et j'inspirai un peu d'air.

« Souffle, inspire, souffle, inspire, souffle... », mais à présent, mes conduits nasaux étaient presque entièrement obstrués. J'avais beau faire, l'air n'entrait plus. Je manquai de sangloter de frustration et de panique.

« Bon sang, ne pleure pas ! Si tu pleures, tu meurs ! Bon sang, ne pleure pas ! Souffle, souffle... » J'éjectai la dernière réserve d'air rance de mes poumons et créai un minuscule passage, juste de quoi les remplir de nouveau.

Je retins mon souffle, tentant de rester consciente assez longtemps pour trouver un nouveau moyen de respirer. Il devait en exister un autre.

Je n'allais pas mourir à cause d'un minable comme Harley Boble. Ce n'était pas juste. Je ne pouvais pas finir ainsi.

Je m'adossai en position semi-assise contre le tronc pour soulager la tension de la corde et laissai pendre ma tête, faisant s'écouler le sang. Il y eut une légère amélioration, mais pas pour longtemps. Je sentais mes paupières s'étirer. Mon nez était cassé, et toute la partie supérieure de mon visage se

gorgeait du sang et de la lymphe des vaisseaux capillaires endommagés, me fermant les yeux et obstruant encore un peu le mince passage d'air.

Folle de frustration et de rage, je mordis le bâillon, puis me mis à le mâcher, limant le tissu entre mes dents, m'efforçant de l'aplatir et de le comprimer. En le faisant bouger à l'intérieur de ma bouche, je finis par m'entailler la chair, mais la douleur était secondaire, seul l'air comptait. « Oh mon Dieu, je ne peux pas respirer. Mon Dieu, laissez-moi respirer, je vous en supplie... »

Je me mordis la langue, grimaçai de douleur, puis je me rendis compte que j'avais réussi à la glisser au-delà du bâillon, son bout atteignant un coin de ma bouche. En poussant de toutes mes forces, j'avais créé un minuscule canal d'où filtrait une infime quantité d'oxygène, mais peu important, c'était de l'air.

Mon cou était douloureusement tordu sur le côté, mon front pressé contre le tronc, mais je n'osais bouger de peur de perdre ce mince souffle vital. Figée, je gargouillai, respirant faiblement, et me demandai combien de temps je pourrais maintenir cette position, mes muscles tremblant déjà sous l'effort.

Mes mains m'élançaient de nouveau. En fait, elles n'avaient sans doute jamais cessé de me faire mal, mais je n'avais guère eu le temps d'y prêter attention. À présent, j'accueillis avec soulagement les langues de feu sous mes ongles, car elles me permettaient de penser à autre chose qu'à la rigidité mortelle qui s'étendait de ma nuque à mes épaules.

Des spasmes musculaires me parcoururent le cou. Je haletai, perdis mon filet d'air et me cambrai de toutes mes forces, mes doigts s'enfonçant dans les liens de mes mains, tandis que je m'efforçais de retrouver ce souffle.

Puis une main se posa sur mon épaule. Je n'avais entendu approcher personne. Je me tournai et donnai des coups de front à l'aveuglette. Peu m'importait qui il était et ce qu'il voulait, pourvu qu'il m'enlève le bâillon. Le viol me paraissait une monnaie d'échange tout à fait acceptable contre ma survie, du moins pour l'instant.

J'émis des sons désespérés, gémissant, grognant, projetant des gouttes de sang et de morve en secouant la tête avec vigueur pour faire comprendre que j'étouffais. Compte tenu de l'incompétence sexuelle des précédents, celui-ci risquait de ne pas s'apercevoir que je ne respirais plus et d'accomplir ce pourquoi il était là sans se rendre compte que son viol avait viré à la nécrophilie.

Il tripotait l'arrière de ma tête. Dieu merci, Dieu merci ! Je fis un effort surhumain pour ne pas bouger, mon crâne tournoyant, tandis que de minuscules boules de feu explosaient derrière mes yeux. Puis la bande de tissu tomba, et je crachai le foulard de ma bouche. J'eus immédiatement un haut-le-cœur, vomis, avalant de l'air et crachant mes poumons simultanément.

Je n'avais rien mangé, si bien qu'un simple filet de bile me brûla la gorge et dégoulina sur mon menton. Je m'étranglai, déglutis, puis enfin respirai, inspirant avec avidité d'immenses goulées d'air.

Il me parlait, chuchotant sur un ton insistant. Je m'en fichais, ne pouvais écouter. Je n'entendais que le chuintement merveilleux de mon souffle et les battements de mon cœur. Après une course frénétique pour pomper assez d'oxygène dans mes tissus affamés, mon muscle cardiaque ralentissait enfin, mais palpitait encore assez fort pour faire trembler tout mon corps.

Puis, quelques mots parvinrent jusque dans mon cerveau. Je levai la tête vers lui.

– G'avez ?

Je toussai et agitai mon crâne pour remettre un peu d'ordre dans mes idées. Un mouvement très douloureux.

– Qu'avez-vous dit ?

Je ne voyais que sa silhouette dégingandée couronnée par son épaisse chevelure léonine.

Il se pencha plus près :

– J'ai dit : « Le nom Ringo Starr, ça vous dit quelque chose ? »

J'avais atteint un stade où plus rien ne pouvait me surprendre. J'essayai ma lèvres fendue sur mon épaule et répondis très calmement :

– Oui.

J'entendis son long soupir et vis ses épaules s'affaïsser.

– Oh mon Dieu ! dit-il entre ses dents. Oh, mon Dieu !

Tout à coup, il se jeta sur moi et m'étreignit. Je reculai, le nœud autour de mon cou m'étrangeant de nouveau, mais il ne parut pas s'en rendre compte.

Presque en larmes, il enfouit son visage dans le creux de mon épaule.

– Oh, mon Dieu, répéta-t-il. Je le savais. Je savais que vous deviez en être, mais je n'arrivais pas à y croire. Oh, mon Dieu, oh mon Dieu, oh mon Dieu. Je n'aurais jamais cru trouver quelqu'un d'autre, jamais...

– Gâââh...

Je cambrai le dos.

– Quoi ? Oh merde !

Il me lâcha, saisit le nœud coulant, le desserra et le tira par-dessus ma tête, manquant de m'arracher une oreille au passage.

– Ça va aller ?

– Oui, répondis-je d'une voix rauque. Dé... tachez-moi. Il renifla, s'essuya le nez sur sa manche et, nerveux, jeta un coup œil vers l'arrière.

– Je ne peux pas, chuchota-t-il. Le prochain type qui va venir s'en apercevra.

Je poussai un cri étranglé.

– Le prochain type ? Que voulez-vous dire par le prochain...

– Ben... vous savez bien...

Apparemment, il ne lui était pas venu à l'esprit que je pourrais refuser

d'attendre sagement, telle une dinde troussée, le prochain violeur sur la liste.

– Euh... c'est que... bon, passons. Qui êtes-vous ?

– Vous savez très bien qui je suis, chuchotai-je furieuse. Je suis Claire Fraser. Et vous, hein ? Qu'est-ce que vous fichez ici ? Et si vous voulez en savoir plus, vous avez intérêt à me détacher, et vite !

L'air inquiet, il se retourna de nouveau. Il craignait visiblement ses soi-disant « camarades ». Moi aussi. Je distinguai son profil. C'était bien le jeune Indien à la tignasse hirsute, celui que j'avais pris pour un Tuscarora. Un Indien... Dans les tréfonds de mes synapses enchevêtrées, un déclic se produisit.

J'essayai un filet de sang à la commissure de mes lèvres.

– Bordel ! Tent-de-Loudre. Dent... Vous êtes un des siens.

Il écarquilla les yeux.

– Quoi ? Qui ?

– Oh, comment s'appelait-il de son vrai nom, déjà ? Robert... Robert je-ne-sais-quoi...

Tremblante de fureur, de terreur, de choc et d'épuisement, je fouillais dans les vestiges bourbeux de ce qui me restait de cerveau. J'avais beau être une épave, je me souvenais très bien de Dent-de-Loutre. Je me revoyais encore très distinctement – seule une nuit, dégoulinante de pluie, avec, dans les mains, un crâne que j'avais déterré.

Il agrippa mon bras.

– Springer ? demanda-t-il. Robert Springer, ce ne serait pas ce nom ?

J'eus tout juste la présence d'esprit de serrer mes mâchoires, d'avancer le menton et de lui mettre mes poings liés sous le nez. Pas un mot de plus tant qu'il ne m'aurait pas détachée.

– Merde, grogna-t-il de nouveau.

Après un autre bref coup d'œil derrière lui, il chercha son couteau. Le moins que l'on puisse dire, c'était qu'il était plutôt empoté avec une lame. Si j'avais eu besoin d'une autre preuve qu'il n'était pas un Indien de cette époque... Toutefois, il parvint à trancher la corde sans me taillader une veine. Le sang déferla dans mes doigts, et je coinçai mes mains sous mes aisselles. On aurait dit des baudruches sur le point d'éclater.

Sans égard pour ma douleur, il m'interrogea :

– Quand êtes-vous venue ? Où avez-vous rencontré Bob ? Où est-il ?

– La première fois en 1946. La seconde en 1968. Quant à M. Springer...

– La seconde... vous avez bien dit la seconde fois ?

Il se rendit compte qu'il s'était presque écrié et, coupable, regarda derrière son dos. Cependant, les éclats de voix des hommes jouant aux dés et se chamaillant près du feu étaient assez forts pour couvrir une simple exclamation.

– La seconde fois... répéta-t-il plus doucement. Alors, vous avez réussi ? Vous êtes rentrée ?

J'acquiesçai, serrant les lèvres et me balançant légèrement d'avant en arrière. Avec chaque battement de mon cœur, j'avais l'impression que mes ongles allaient tomber.

Bien qu'étant pratiquement sûre de sa réponse, je demandai :

– Et vous ?

Il me confirma ce que je savais déjà :

– 1968.

– En quelle année avez-vous débarqué ? Je veux dire... vous êtes ici depuis combien de temps ? Euh... enfin, vous comprenez ce que je veux dire.

Il s'assit sur ses talons et passa une main dans ses longs cheveux.

– Oh la la ! Pour autant que je sache, ça fait environ six ans. Mais vous avez dit « la seconde fois ». Si vous êtes rentrée chez vous, qu'est-ce que vous êtes venue foutre de nouveau ici ? Non, laissez-moi deviner. Vous n'êtes pas rentrée à la bonne époque ? Vous êtes arrivée dans une autre année que celle d'où vous étiez partie ?

– Non, je suis bien rentrée. J'étais partie d'Écosse en 1946.

Ne tenant pas à entrer dans les détails, j'expliquai succinctement :

– Mon mari était ici. Je suis donc revenue exprès, pour être avec lui.

Une décision dont, pour le moment, la sagesse était plutôt douteuse.

– En parlant de mon mari, je ne plaisantais pas. Il arrive. Je vous l'assure : vous n'avez pas intérêt à ce qu'il vous trouve en train de me garder prisonnière. Mais si vous...

Il ne parut pas impressionné.

– Alors, ça veut dire que vous savez comment ça marche ! Vous pouvez naviguer !

Je commençai à m'impatisser.

– Quelque chose comme ça, oui. J'en déduis que vous et vos compagnons ne savez pas « naviguer », comme vous dites.

Je massai mes mains endolories. Les cordes avaient creusé un profond sillon autour de mes poignets.

– On croyait pouvoir, répondit-il d'un ton amer. Les pierres qui chantent, les gemmes... On les a utilisées. Raymond nous avait expliqué comment s'y prendre, mais ça n'a pas marché. Ou peut-être que si, au fond.

Il faisait des déductions. J'entendais l'excitation qui montait dans sa voix.

Vous avez donc rencontré Bob Springer, ou Dent-de-Loutre. Ça veut dire qu'il a réussi ! Peut-être que les autres aussi, alors. C'est que... je les croyais tous morts. Je pensais... je pensais que j'étais tout seul.

Sa voix se brisa et, en dépit de l'urgence de la situation et de mon agacement, je ressentis une pointe de compassion pour lui. Je ne connaissais

que trop bien cette sensation d'être seul au monde, échoué dans le temps.

J'étais navrée de le décevoir, mais il ne servait à rien de lui cacher la vérité.

– Dent-de-Loutre est mort.

Il se figea. La faible lueur du feu derrière les arbres auréolait sa silhouette. Je pouvais voir son visage. Quelques longues mèches oscillaient dans la brise. Rien d'autre chez lui ne bougeait.

– Comment ? questionna-t-il enfin.

– Tué par les Iroquois. Des Mohawks.

Mon cerveau recommençait, très lentement, à fonctionner. Cet homme, qui qu'il soit, était arrivé six ans plus tôt, donc en 1767. Pourtant, Dent-de-Loutre, qui, dans une autre vie, avait été Robert Springer, était mort plus d'une génération plus tôt. Ils étaient partis ensemble, mais étaient arrivés à des époques différentes.

Malgré son désarroi, l'homme parlait avec un respect craintif.

– Merde, vous parlez d'un sale coup, surtout pour un gars comme lui ! Il idolâtrait ces types.

– En effet, j'imagine que sa mort a dû le contrarier.

Mes paupières bouffies étaient lourdes. Garder les yeux ouverts me demandait un effort, mais je voyais encore. En me tournant vers le feu, je n'aperçus que quelques ombres vagues qui remuaient au loin. S'il existait vraiment une liste d'attente pour mes services, les candidats ne se bousculaient pas. Je remerciai le ciel de ne pas avoir vingt ans de moins.

– J'ai rencontré des Iroquois. Purée... ! C'est même moi qui suis allé à leur rencontre ! Parce que c'était le but de l'opération, vous comprenez... d'aller trouver ces tribus et de leur dire...

– Oui, je connais votre projet, l'interrompis-je. Toutefois, ce n'est pas vraiment le lieu ni le moment pour un long débat. Je crois que...

– Ces Iroquois ne sont pas des tendres, croyez-moi. Vous n'imaginez pas ce qu'ils font aux...

– Si, je sais. Mon mari n'est pas un tendre non plus.

Je lui décochai un regard noir que, vu la façon dont il recula, l'état de mon visage devait rendre encore plus menaçant. Je tentai d'insuffler le plus d'autorité possible dans ma voix.

– Ce que vous devez faire, c'est retourner auprès du feu, attendre un peu, puis vous éclipser comme si de rien n'était, contourner le campement et voler deux chevaux. J'entends un ruisseau par ici (je fis un signe de tête vers la droite). Je vous y attendrai. Une fois que nous serons hors d'atteinte, je vous raconterai tout ce que je sais.

À vrai dire, je ne pourrais probablement rien lui apprendre de très utile, mais il n'était pas obligé de le savoir. Hésitant, il jeta un œil aux alentours.

– Je ne sais pas... Ce Hodge est un vrai dingue. Il y a quelques jours, il a descendu un gars qui n'avait rien fait. Il s'est approché, a dégainé son flingue et « Pan ! » en pleine poire.

– Mais, pourquoi ?

– J'en sais rien. Juste comme ça, « Pan ! », c'est tout. Vous comprenez ?

Je me raccrochai au dernier fil ténu qui me retenait à la tempérance et à la santé mentale.

– Oui, très bien. Écoutez, laissons tomber les chevaux. Filons tout de suite.

Je tentai de me redresser sur un genou, espérant être capable de me lever au bout de quelques instants, voire même de marcher. Les muscles longs de mes cuisses étaient noués, là où Boble m'avait frappée. L'effort les fit trembler spasmodiquement, me paralysant.

– Pas maintenant !

Dans son agitation, il me retint par le bras et me fit retomber en arrière sur les fesses. Je poussai un cri de douleur.

– Tout va bien, Donner ?

La voix avait surgi des ténèbres quelque part derrière moi. Le ton était tranquille. Ce devait être un des hommes, venu se soulager contre un arbre, mais l'effet sur le jeune Indien fut foudroyant. Il se jeta de tout son long sur moi, me cognant la tête contre le sol et me coupant le souffle.

– Ouais... très... bien, lança-t-il.

Il haleta exagérément, s'efforçant d'imiter un homme en plein coït. À mon avis, cela ressemblait plus à une crise d'asthme, mais ce n'était pas le moment de me plaindre. D'ailleurs, j'en étais bien incapable.

J'avais déjà reçu pas mal de coups sur la tête et, généralement, je ne voyais plus que du noir. Cette fois-ci, je vis vraiment des étoiles. Je restai inerte et perplexe, comme si je flottais au-dessus de mon corps rompu. Puis Donner posa les mains sur mes seins, et je revins séance tenante sur terre.

– Lâchez-moi tout de suite, sifflai-je. Vous vous croyez où ?

– Du calme, du calme, ce n'est rien. Désolé, m'assura-t-il à toute vitesse.

Il ôta ses mains, mais resta couché sur moi. Il remua un peu, et je me rendis compte que le contact l'avait excité, consciemment ou pas.

– Ôtez-vous de là ! chuchotai-je furieuse.

– Chut, je ne fais rien. Je veux dire, je ne vous ferai jamais le moindre mal, mais ça fait un bail que je n'ai pas couché avec une femme et...

Je lui attrapai une poignée de cheveux, soulevai sa tête et le mordis fortement à l'oreille. Il poussa un cri et roula à côté de moi.

L'autre homme était retourné vers le feu. En l'entendant, il lança :

– Eh bien, Donner ! Elle est si bonne que ça ? Va falloir que je l'essaie à mon tour.

Se tenant le lobe, Donner murmura sur un ton geignant :

– Vous n’aviez pas besoin de me mordre ! Je ne faisais rien, zut ! C’est vrai que vous avez de gros seins, mais vous avez l’âge de ma mère !

– Taisez-vous ! Je m’assis, l’effort me faisant tourner la tête ; de petites lumières clignotaient dans le coin de mes yeux telles des guirlandes de Noël. Malgré cela, une partie de mon cerveau s’activait toujours.

Il avait en partie raison. Nous ne pouvions pas nous en aller tout de suite. Après avoir attiré l’attention sur lui, les autres s’attendraient à le voir réapparaître d’un instant à l’autre. Ne le voyant pas revenir, ils le chercheraient. Or, il nous fallait : plus que quelques minutes d’avance.

– Si on s’en va tout de suite, ils s’en rendront compte, souffla-t-il. Attendons qu’ils s’endorment. Je reviendrai vous chercher.

J’hésitai. Chaque instant supplémentaire passé près d’Hodgepile et de sa bande de sauvages me rapprochait de la mort. Si j’avais encore eu besoin de preuves, les deux dernières heures m’en avaient amplement apporté. Ce Donner devait revenir près du feu et se montrer, mais je pouvais m’éclipser. Courir le risque que l’on s’aperçoive de ma fuite avant de me mettre hors de leur portée valait-il la peine ? Certes, il était préférable de patienter jusqu’à ce qu’ils dorment. Mais oserai-je attendre plus longtemps ?

Puis, il y avait Donner. S’il voulait me parler, j’avais aussi très envie de discuter avec lui. La chance de tomber sur un autre voyageur du temps...

Il lut mon hésitation, mais se méprit sur mon intention.

– Vous ne partirez pas sans moi !

Il m’attrapa le bras avant que j’aie eu le temps de réagir et enroula en moins de deux la corde autour de mon poignet. Je me débattis, tentant de me faire comprendre, mais il paniquait à l’idée de me voir m’enfuir sans lui. Entravée par mes blessures, ne voulant pas faire de bruit et risquer d’attirer les autres, je ne pus que retarder, mais pas empêcher, ses efforts pour me ligoter de nouveau.

Il transpirait. Une goutte de sueur tomba sur mon visage, quand il se pencha pour vérifier mes liens. Au moins, il n’avait pas remis le nœud autour de mon cou, se contentant de m’attacher la taille au tronc d’arbre.

– J’aurais dû savoir qui vous étiez avant même que vous le traitiez de « connard ».

– Que voulez-vous dire ?

Le voyant s’apprêter à me remettre le bâillon, je sifflai :

– Pas cette saloperie ! Je vais étouffer.

Mon ton terrifié l’arrêta.

– Oh. Euh... je suppose que...

Il se tourna vers le feu, puis posa le foulard à terre.

– Bon d’accord, mais vous la fermez, c’est clair ? Je voulais dire que... vous ne craignez pas les hommes. La plupart des femmes d’aujourd’hui en ont peur. Vous devriez faire semblant d’avoir peur vous aussi.

Là-dessus, il se leva, fit tomber les feuilles de ses culottes et s'éloigna en direction du feu.



Il arrive un moment où le corps cesse tout simplement de répondre. Il sombre dans le sommeil, malgré les dangers qui menacent. J'en avais déjà été témoin : les soldats jacobites qui s'effondraient dans les fossés et dormaient ; les pilotes britanniques qui piquaient un somme dans leurs cockpits pendant que les mécaniciens ravitaillaient leur avion, pour se réveiller, alertes, pour le décollage. De même, les femmes qui connaissent un accouchement laborieux s'endorment souvent entre deux contractions.

De la même manière, je dormis.

Ce type de sommeil n'est ni profond ni paisible. J'en émergeai brusquement avec une main plaquée sur ma bouche.

Le quatrième homme n'était ni incompetent ni brutal. Il était grand, avec un corps mou. Il avait beaucoup aimé sa femme morte. Je le sus, parce qu'il pleura dans ma chevelure et, qu'à la fin, il m'appela par son nom. Martha.



Je me réveillai de nouveau plus tard, d'emblée consciente, le cœur battant. Sauf que ce n'était pas mon cœur que j'entendais, mais un tambour.

Des cris de surprise retentirent près du feu, les hommes étant brutalement extirpés de leurs rêves.

Quelqu'un s'écria :

– Les Indiens !

Un autre donna des coups de pied dans le feu pour éparpiller les branches.

Il ne s'agissait pas d'un tambour indien. Je tendis l'oreille. Il émettait le son d'un cœur qui bat, lent et rythmé, puis un roulement accéléré, telle une bête traquée qui s'enfuit.

J'aurais pu leur dire que les Indiens n'utilisaient jamais leurs tambours comme des armes. Que c'était une coutume celte. Le son d'un bohra.

« Et puis quoi encore ? pensai-je, au bord de l'hystérie. Les cornemuses ? »

Ce ne pouvait être que Roger. Il n'y avait que lui pour battre le tambour ainsi. Dans ce cas, Jamie n'était pas très loin. Je me relevai, prise d'une envie, d'un besoin désespéré de bouger. Je tirai sur la corde autour de ma taille, en vain.

Un autre tambour retentit, plus lent, manié par un homme moins compétent, mais tout aussi menaçant. Le son semblait bouger... Il bougeait ! Il s'estompait, puis se rapprochait. Un troisième tambour les rejoignit. À présent, les battements paraissaient venir de partout, rapides, lents, railleurs.

Pris de panique, quelqu'un tira un coup de feu vers la forêt.

– Attendez ! hurla la voix d'Hodgepile.

Trop tard. La pétarade éclata, presque étouffée par le vacarme des tambours. Il y eut un « Pan ! » près de ma tête, et une pluie d'éclats d'écorce retomba sur moi. Rester debout pendant qu'on tirait de tous les côtés à l'aveuglette n'était pas la meilleure des stratégies ; je me baissai à toute vitesse, m'enfouissant dans les aiguilles mortes, cherchant à mettre le tronc entre moi et le tumulte.

Les tambours oscillaient, tantôt proches, tantôt loin, troublants même pour ceux qui les reconnaissaient. Ils donnaient l'impression d'encercler le camp. S'ils approchaient assez près, devais-je crier pour attirer l'attention sur moi ?

Ce dilemme cornélien me fut épargné. Les hommes autour du feu produisaient un tel vacarme qu'on n'aurait pas entendu mes cris éraillés. Ils s'interpellaient, hurlaient des questions, vociféraient des ordres, auxquels, visiblement, personne n'obéissait, vu le désordre ambiant.

Un homme fonça droit dans un buisson non loin, fuyant les tambours. J'entendis un halètement et des pas de course. Donner ? Je me redressai soudain, puis m'aplatis dès qu'une autre balle siffla au-dessus de ma tête.

Les tambours se turent brusquement. Autour du feu régnait le chaos. J'entendais Hodgepile tenter de rassembler ses hommes, rugissant et menaçant, sa voix nasillarde s'élevant au-dessus du tintamarre. Puis les tambours reprirent, beaucoup plus près.

Ils se rapprochaient, resserraient leurs rangs quelque part dans la forêt, sur ma gauche. Le « tip-tap, tip-tap, tip-tap » moqueur s'était transformé en un grondement sourd, une menace pure. De plus en plus proche.

Les coups de feu portaient au hasard, assez proches pour que je voie les canons des fusils cracher leur feu et que je sente l'odeur de la poudre. Les branches éparpillées brûlaient toujours, formant un halo pâle entre les arbres.

– Ils sont là ! Je les vois ! cria quelqu'un.

On tira une nouvelle salve de tirs de mousquets en direction des tambours.

Puis un son inhumain s'éleva dans la nuit, sur ma droite.

J'avais déjà entendu des Écossais pousser leur cri de guerre avant de s'élancer au combat, mais ce hurlement perçant de Highlander me glaça le sang. « Jamie. » Malgré ma peur, je me redressai et regardai derrière le tronc qui m'abritait, juste à temps pour apercevoir les démons surgissant de la forêt.

Je les connaissais, je savais que je les connaissais, et pourtant, je me retranchai aussitôt en les voyant, noircis à la suie, hurlant avec toute la folie de l'enfer, la lueur du feu rougeoyant sur les lames de leurs couteaux et de leurs haches.

Les tambours stoppèrent dès le premier cri. Puis, une autre série de hululements déments retentit sur ma gauche, et les roulements reprirent, exhortant les attaquants à la tuerie. Je me plaquai contre le tronc, le cœur dans la gorge, pétrifiée à l'idée des lames frappant à l'aveuglette au moindre mouvement dans l'obscurité.

Un individu courut vers moi et trébucha dans le noir. Donner ? J'appelai son nom, espérant attirer son attention. La silhouette vague s'arrêta, se tourna dans ma direction, hésita, puis m'aperçut et bondit sur moi.

Ce n'était pas Donner mais Hodgepile. Il m'attrapa le bras, me hissant debout tout en tranchant d'un coup sec la corde qui me retenait à l'arbre. Il pantelait, d'épuisement, de peur.

Je compris sur-le-champ son intention. Ses chances de s'enfuir étant minces, se servir de moi comme bouclier était son seul espoir. Mais plutôt crever qu'être encore son otage ! C'était assez !

Je lui donnai un coup de pied et l'atteignis sur le côté du genou. Cela ne le fit pas tomber, mais détourna son attention un instant. Je chargeai, tête baissée, en pleine poitrine, l'envoyant valser.

L'impact me sonna. Je chancelai, la douleur me faisant larmoyer. Il s'était redressé et se jeta de nouveau sur moi. Je voulus encore le frapper, ratai ma cible et retombai sur mes fesses.

Avec violence, il tira sur mes mains ligotées. Je rentrai la tête et tirai vers moi, le faisant basculer. Roulant sur le côté, je tentai d'enrouler mes jambes autour de lui, avec la ferme intention de broyer les côtes de ce sale petit ver de terre jusqu'à ce qu'il expire son dernier souffle. Mais il parvint à se libérer en se tortillant et se retrouva assis sur moi, me cognant la tête avec ses poings.

Il me tapa sur l'oreille, et je fermai les yeux par réflexe. Puis son poids disparut tout à coup. Quand je les rouvris, Jamie le soulevait, le tenant à quelques centimètres du sol. Les jambes maigrettes d'Hodgepile battaient désespérément l'air, tentant en vain de s'enfuir, et je fus prise d'une envie folle de rire.

De fait, je dus rire, car la tête de Jamie se tourna soudain vers moi. J'entrevis le blanc de ses yeux avant qu'il ne se concentre de nouveau sur Hodgepile. Sa silhouette se dessinait devant la lueur faible des braises. Je le vis de profil un instant, puis son corps se plia quand il baissa la tête.

Il serra Hodgepile contre son torse, un bras fléchi. Je clignai des yeux. Mes paupières bouffies ne pouvaient s'ouvrir entièrement. J'avais du mal à comprendre ce qui se passait. Puis, j'entendis un grognement d'effort, le cri étranglé d'Hodgepile, et j'aperçus le coude fléchi de Jamie s'abattre.

La courbe sombre de la tête d'Hodgepile se renversa en arrière, encore et encore. J'entrevis le nez pointu et la mâchoire anguleuse, étrangement hauts, et le poing de Jamie pressant dessus. Il y eut un « pop » étouffé qui résonna jusque dans mes entrailles quand les vertèbres cervicales cédèrent, puis la marionnette qu'était devenu Hodgepile devint toute molle.

Jamie laissa tomber le corps sur le sol et me tendit la main pour m'aider à me relever.

– Tu es vivante, tu es entière, *mo nighean donn* ?

Ses mains me palpaient tout en me tenant debout (mes genoux s'étant

soudain transformés en beurre fondu) et en cherchant la corde qui liait mes mains.

Je pleurais et riaais en même temps, ravalant mes larmes et mon sang, le poussant de mes poings attachés, afin qu'il tranche mes liens.

Cessant de me tripoter, il me serra contre lui avec une telle force que je poussai un cri de douleur quand mon visage tuméfié s'écrasa contre son plaid.

Il me parlait, mais je n'arrivais pas à comprendre. Son corps tout entier vibrait d'énergie, chaude et violente comme la tension d'un câble électrique. Je me rendis compte alors qu'il était encore à demi fou ; il ne parvenait plus à parler anglais.

– Je vais bien, parvins-je à articuler.

Il me lâcha enfin. Le feu se raviva dans la clairière, quelqu'un ayant rassemblé les braises et ajouté du bois. Quand les flammes éclairèrent le visage de Jamie peint en noir, ses yeux lancèrent un éclat bleu vif.

On se battait encore autour de nous. Plus personne ne criait, mais j'entendais des grognements et les bruits sourds de corps s'entrechoquant. Jamie leva mes poignets, sortit son coutelas et coupa la corde. Mes mains retombèrent comme deux poids morts. Il me dévisagea un instant, comme s'il cherchait ses mots, puis caressa ma joue et repartit en direction des combats.

Étourdie, je m'écrasai sur le sol. Le cadavre d'Hodgepile gisait non loin, ses membres de travers. Je revis dans ma tête un collier que Brianna avait eu, enfant, constitué de perles en plastique s'emboîtant les unes dans les autres et que l'on pouvait séparer en tirant dessus d'un coup sec. On appelait cela des « perles clic clac ». J'aurais préféré ne pas m'en souvenir à cet instant-là.

L'homme paraissait surpris, ses yeux grands ouverts vers la lumière dansante. Cependant, un détail clochait. Je le fixai, m'efforçant de trouver quoi. Puis, je m'aperçus que sa tête était tournée à l'envers.

Je restai sans doute là à le regarder plusieurs minutes, les bras autour de mes genoux et l'esprit vide, quand un bruit de pas me fit redresser le buste.

Grand, mince et noir, Archie Bug sortit de l'obscurité, serrant le manche d'une hache dans son poing. L'arme aussi avait été peinte en noir, et une épaisse odeur de sang l'accompagnait.

– Il en reste encore quelques-uns en vie, annonça-t-il. Je sentis quelque chose de froid et dur sur ma main.

– Souhaitez-vous exercer vous-même votre vengeance, *a banamhaighistear* ?

Je baissai les yeux et découvris qu'il me tendait le manche d'un coutelas. J'étais debout mais ne me souvenais pas de m'être levée.

Je ne pouvais pas parler, ni faire un geste... pourtant mes doigts se refermèrent sur l'arme sans que j'en aie vraiment conscience. Puis, une main luisante et couverte de sang jusqu'au poignet me la reprit. Tels des rubis, des gouttes rouge sombre étaient retenues dans les poils de l'avant-bras de Jamie.

– Elle a prêté serment, déclara-t-il à Archie Bug en gaélique. Elle n’a pas le droit de tuer, sauf pour sauver sa propre vie. C’est moi qui tue pour elle.

– Et moi.

Une haute silhouette était apparue derrière lui. Ian.

Archie acquiesça, comprenant. Quelqu’un se tenait près de lui... Fergus. Je le reconnus sur-le-champ, mais quelques secondes me furent nécessaires pour mettre un nom sur son visage fin et pâle.

– Madame... Milady.

Sa voix tremblait d’émotion.

Puis, Jamie me regarda, et l’expression de son visage changea. Je vis ses narines palpiter quand il sentit l’odeur de sperme et de transpiration sur ma chemise.

– Lesquels ? Combien étaient-ils ?

Ayant retrouvé son anglais, il parlait sur un ton détaché, comme s’il me demandait le nombre d’invités pour le dîner. Cela me rassura.

– Je ne sais pas... Il... Il faisait noir.

Il hocha la tête, me serra le bras et se tourna vers Fergus, ordonnant toujours aussi calmement :

– Tue-les tous.

Immenses et sombres, les yeux de Fergus étaient profondément enfoncés dans leurs orbites, ardents. Il se contenta d’acquiescer et saisit la hachette coincée sous sa ceinture. Le devant de sa chemise était taché d’éclaboussures, l’extrémité de son crochet, noir et poisseux.

Tout au fond de moi, une voix me souffla de dire quelque chose, de les arrêter. Mais je me tus. Je m’adossai à un tronc d’arbre, silencieuse.

Jamie essuya la lame de son coutelas sur sa cuisse, puis retourna vers la clairière.

Je demeurai là, sans effectuer le moindre mouvement. Il y avait encore du bruit, mais je n’y prêtai pas plus attention qu’au bruissement du vent dans les branches au-dessus de moi. Il s’agissait d’un sapin baumier. Son parfum résineux propre et frais m’enveloppait, assez puissant pour imprégner mon palais en dépit des membranes coagulées de mon nez. En arrière de ce doux voile, je sentais le sang, le chiffon souillé et la puanteur de ma propre lassitude.

L’aube pointait. Au loin dans la forêt, des oiseaux chantaient, et la lumière était aussi douce que les cendres éparses sur le sol.

Je ne pensais à rien, sauf au plaisir de plonger dans un bain d’eau chaude jusqu’au cou, de récurer ma peau jusqu’à ce qu’elle se détache de ma chair, de laisser le sang s’écouler le long de mes jambes et remonter doucement à la surface en épais nuages rouges qui cacheraient mon corps.

29. Tout va très bien

Ils étaient remontés à cheval et étaient partis, les abandonnant sans sépulture ni même un mot de consécration. D'une certaine manière, cette attitude était plus choquante que le carnage lui-même. Roger avait accompagné le révérend au chevet de bien des agonisants, ou sur des lieux d'accident, afin de reconforter les proches, d'être présent quand l'esprit quitterait le corps, de prononcer quelques paroles de grâce. On faisait cela quand un être mourait : on se tournait vers Dieu ou, au moins, on reconnaissait le fait.

Mais comment peut-on se tenir devant un homme qu'on a tué et regarder Dieu dans les yeux ?

Roger ne parvenait pas à rester en place. La fatigue le lestait tel du sable mouillé, mais il n'arrivait pas à rester assis.

Il se leva, ramassa le tisonnier, puis demeura là, prostré, fixant le feu mourant dans l'âtre. Il était parfait, les braises satin noir saupoudrées de cendres, la chaleur rouge couvant dessous. S'il touchait les charbons, ils se briseraient, provoquant une flambée qui mourrait aussitôt, faute de combustible. Remettre du bois si tard dans la nuit serait du gaspillage.

Il reposa le tisonnier et marcha d'un mur à l'autre, telle une abeille épuisée prisonnière dans une bouteille, continuant à bourdonner même après que ses ailes sont réduites en lambeaux.

Fraser, lui, n'avait pas paru perturbé. Mais Fraser n'avait pas eu une seule pensée pour les bandits ; il n'avait songé qu'à Claire, ce qui était compréhensible.

Tel un Adam couvert de sang, il l'avait conduite, Ève meurtrie, dans la lumière matinale de la clairière pour contempler la connaissance du Bien et du Mal. Il lui avait posé son plaid sur les épaules, l'avait soulevée de terre et l'avait portée vers son cheval.

Les hommes l'avaient suivi, silencieux, tirant les montures des bandits derrière les leurs. Une heure plus tard, le soleil dans le dos, Fraser s'était écarté du sentier et avait dirigé son cheval vers un ruisseau. Il avait mis pied à terre, avait aidé Claire à descendre, puis ils avaient disparu entre les arbres.

Les hommes s'étaient regardés, interdits, sans dire un mot. Puis le vieil Archie avait sauté au bas de sa mule, déclarant sur un ton détaché :

– Eh bien quoi ? Elle a bien le droit de faire un brin de toilette, non ?

Un soupir de compréhension parcourut le groupe, puis la tension se dissipa d'un coup, se dissolvant dans les occupations familières. Chacun descendit de selle, se dégourdisant les jambes, vérifiant ses sangles, crachant, se soulageant contre un arbre. Peu à peu, ils ressoudèrent les liens entre eux,

échangeant quelques banalités, cherchant un réconfort dans les lieux communs.

Kenny Lindsay et le vieil Archie Bug partagèrent leur tabatière, bourrant leurs fourneaux dans une tranquillité apparente. Tom Christie vint les rejoindre, blanc comme un linge, mais la pipe à la main. Roger avait déjà eu l'occasion de constater la valeur sociale du tabac.

Arch l'aperçut, seul dans son coin près de son cheval, et s'approcha pour lui parler de sa voix calme et rassurante. Cependant, Roger n'avait aucune idée de ce que le vieil homme lui disait, et encore moins de ce qu'il lui répondit. Le seul fait de parler lui fit retrouver sa respiration et apaiser les tremblements qui le parcouraient, telles des vagues se fracassant contre les récifs.

Soudain, le vieillard s'interrompit et indiqua du menton un point par-dessus son épaule.

– Vas-y, mon garçon. Il a besoin de toi.

Roger se retourna et aperçut Jamie de l'autre côté de la clairière, adossé à un arbre, tête baissée, perdu dans ses pensées. Avait-il fait un signe à Arch ? Puis, Jamie jetant un œil autour de lui croisa le regard de Roger. Oui, il avait besoin de lui. Roger se retrouva à ses côtés ayant traversé l'espace qui les séparait sans s'en être rendu compte.

Jamie prit sa main et la serra, fort. Roger serra à son tour.

– Juste un mot, *a cliamhuinn*, dit Jamie avant de le lâcher. J'aurais préféré t'en parler à un autre moment, mais nous n'aurons peut-être plus l'occasion d'en discuter plus tard, et le temps presse.

Lui aussi, il paraissait calme, mais pas comme Arch. Sa voix était pleine de brisures. Roger se racla la gorge.

– Dites.

Jamie prit une profonde inspiration, puis remua les épaules, comme si sa chemise était trop étroite.

– C'est au sujet du petit. Je n'ai aucun droit de te le demander, mais je n'ai pas le choix. Ressentirais-tu la même chose pour lui, si tu étais sûr qu'il n'était pas de toi ?

Roger le dévisagea sans comprendre.

– Quoi ? Par le petit... vous voulez dire... Jemmy ? Jamie acquiesça.

– Eh bien... Je... je ne sais pas. Pourquoi ? Et surtout, pourquoi me posez-vous la question maintenant, en un instant pareil ?

– Réfléchis.

Il était justement en train de le faire, se demandant quelle mouche avait piqué son beau-père. En voyant son air perplexe, Jamie comprit qu'il devait en dire un peu plus.

– Oui, je sais... c'est peu probable, n'est-ce pas ? Mais, c'est toujours possible. Après ce qui s'est passé la nuit dernière, elle pourrait être enceinte,

tu comprends ?

Il comprit et crut qu'on lui avait asséné un coup de poing sous le sternum. Avant qu'il ait retrouvé son souffle pour répondre, Fraser reprit :

– À un ou deux jours près, je pourrais être...

Il détourna les yeux. Son embarras était visible sous la couche de suie qui recouvrait ses traits.

–... mais il y aurait un doute, tu saisis ? Comme dans ton cas. Cependant...

Il déglutit, laissant ce « cependant » résonner dans un silence éloquent.

Malgré lui, il lança un coup d'œil sur le côté. Roger suivit son regard. Derrière un écran de fourrés et de lianes rousses se trouvait un bassin agité de remous. Claire était agenouillée de l'autre côté, nue, étudiant son reflet. Il détourna aussitôt les yeux, mais l'image s'était déjà gravée dans son cerveau.

Elle ne paraissait pas humaine. Son corps était couvert de bleus, son visage, méconnaissable. Elle ressemblait à une créature étrange et primitive, un esprit de la forêt. Toutefois, c'était surtout son attitude qui l'avait frappé. Elle semblait lointaine et parfaitement immobile, comme un arbre reste immuable même quand le vent agite son feuillage.

Il ne put s'empêcher de l'observer de nouveau. Elle se pencha au-dessus de l'eau. De la paume de sa main, elle lissa en arrière ses cheveux mouillés, dégageant son visage tout en inspectant ses traits tuméfiés avec une concentration détachée.

Elle appuya délicatement ici et là, ouvrant et fermant la bouche. Il supposa qu'elle vérifiait si elle avait des dents déchaussées et des os cassés. Elle ferma les yeux et suivit du bout de ses doigts les contours de ses arcades sourcilières et de son nez, de sa mâchoire et de ses lèvres. Ses gestes étaient aussi assurés et délicats que ceux d'un peintre. Puis, déterminée, elle saisit le bout de son nez et tira d'un coup sec.

Il grimaça malgré lui, voyant le sang et les larmes couler sur le visage de Claire. Pourtant, elle ne fit aucun bruit. L'estomac noué, Roger sentit une boule dure remonter dans sa gorge, faisant gonfler la cicatrice dans son cou.

Ensuite, elle s'assit sur ses talons, inspirant à fond, les yeux fermés, les deux mains en coupe devant son visage.

Soudain, il prit conscience de la nudité de la femme et de son regard sur elle. Il se détourna aussitôt, le feu aux joues, espérant que Fraser ne s'était aperçu de rien. Pas de danger, son beau-père avait disparu.

Roger le chercha autour de lui et, apaisé, l'aperçut. Aussitôt, une nouvelle décharge d'adrénaline dissipa son soulagement lorsqu'il vit faire Fraser.

Ce dernier se tenait devant un corps gisant sur le sol, vérifiant d'un rapide coup d'œil où se trouvaient ses hommes. Roger pouvait presque sentir l'effort de Jamie pour réprimer ses sentiments. Puis, le regard bleu acier se fixa de nouveau sur l'homme à terre, et Fraser respira profondément.

Lionel Brown.

Roger le rejoignit en quelques enjambées et vint se placer à ses côtés.

Brown avait les yeux fermés, mais il ne dormait pas. Son visage était tuméfié et enflé, mais ses traits ravagés par la fièvre ne pouvaient cacher la panique qu'il tentait de refouler. À juste titre, pour autant que Roger pût en juger.

Unique survivant de la tuerie de la veille, Brown ne devait la vie sauve qu'à Arch Bug, qui avait arrêté le bras d'Ian de justesse alors que celui-ci s'apprêtait à lui fracasser le crâne d'un coup de tomahawk. Le vieux Bug était intervenu non parce qu'il avait des scrupules à voir tuer un homme blessé, mais par pur pragmatisme. Il avait simplement déclaré :

– Ton oncle aura quelques questions à poser à cet homme. Laisse-le vivre le temps d'y répondre.

Sans un mot, Ian avait libéré son bras et disparu dans les ténèbres de la forêt.

Les traits de Jamie étaient nettement moins expressifs que ceux de son prisonnier. Toutefois, Roger n'avait pas besoin de lire sur son visage pour connaître ses pensées. Immobile comme une statue de marbre, Fraser vibrait d'une énergie sinistre et inexorable. Le seul fait de se tenir près de lui était terrifiant.

Enfin, encore maculé de sang séché, il se tourna vers Archie de l'autre côté de la civière.

– Qu'est-ce que vous en dites, mon vieil ami ? Il est en état de voyager, ou le trajet risque de le tuer ?

L'homme âgé se pencha sur le blessé, l'examinant d'un air neutre.

– À mon avis, il tiendra le coup. Il a le teint rougeaud, pas blanc, et il est réveillé. Vous voulez l'emmener avec nous ou l'interroger tout de suite ?

L'espace d'un instant, le masque tomba, et Roger, qui n'avait pas quitté Jamie des yeux, sut exactement ce qu'il aurait aimé faire. Si Lionel Brown l'avait vu lui aussi, il aurait bondi de sa civière et prit ses jambes à son cou, jambe cassée ou pas. Mais il s'entêtait à garder les yeux fermés et, comme Jamie et Archie s'exprimaient en gaélique, il resta dans l'ignorance de ce qui l'attendait.

Sans répondre à la question d'Archie, Jamie s'agenouilla et posa une main sur la poitrine de Brown. Roger voyait le poulx du blessé palpiter dans son cou. Il respirait par petites inspirations superficielles et, bien qu'il serrât ses paupières, ses globes roulaient frénétiquement d'un côté et de l'autre.

Jamie ne bougea pas pendant ce qui parut une éternité, et dut durer une éternité pour Brown. Puis il émit un bruit qui pouvait être un ricanement méprisant ou un grognement de dégoût et se releva.

– On l'emmène.

Puis il ajouta en anglais :

– Veille à ce qu’il reste en vie. Pour le moment.

Brown avait continué à faire le mort durant tout le trajet jusqu’à Fraser’s Ridge, en dépit des conjectures macabres sur son sort auxquelles les hommes n’avaient cessé de se livrer en passant près de lui. Une fois arrivés, Roger avait aidé à détacher sa civière. Des vêtements et des bandages trempés de sueur du blessé s’élevaient l’odeur de la peur remplissant l’air autour de lui de miasmes palpables.

Claire avait amorcé un mouvement vers Brown, le front soucieux, mais Jamie l’avait retenue d’une main sur le bras. Roger n’avait pas entendu ce qu’il lui avait chuchoté, mais elle avait acquiescé et l’avait suivi dans la Grande Maison. Quelques minutes plus tard, M^{me} Bug était apparue, silencieuse pour une fois, et avait pris Lionel Brown en charge.

Murdina Bug n’était pas comme Jamie, ni comme le vieil Arch. Ses pensées se lisaient sur ses lèvres pincées et son teint blême de rage. Lionel Brown avait bu de l’eau dans sa main en coupe et, ouvrant enfin les yeux, l’avait regardée comme si elle était la lumière de son salut. Pourtant, Roger savait qu’elle l’aurait volontiers écrasé du talon comme un de ces cafards qu’elle exterminait sans pitié dans sa cuisine. Mais Jamie le voulait vivant, et vivant il resterait.

Pour le moment.

Un bruit au-dehors ramena d’un seul coup Roger dans le temps présent. Brianna !

Mais quand il ouvrit la porte, ce n’étaient que des bouts de branches et des glands de chêne balayés par le vent. Il regarda vers le sentier, espérant la voir approcher. Personne. Bien sûr, elle se trouvait auprès de sa mère qui avait besoin d’elle.

« Moi aussi. »

Il chassa cette pensée, mais resta devant la porte à observer l’extérieur, le vent gémissant dans ses oreilles. Dès qu’il était rentré et avait annoncé à Brianna que sa mère était sauvée, elle était partie pour la Grande Maison. Il n’avait pas eu le temps de lui dire grand-chose d’autre, mais elle avait vu le sang sur ses vêtements et s’était juste assurée que ce n’était pas le sien avant de sortir à toute vitesse.

Il referma doucement la porte, vérifiant que le courant d’air n’avait pas réveillé Jemmy. Il avait une envie folle de prendre son fils dans ses bras et, en dépit de ce que son expérience lui avait appris sur les conséquences de perturber un enfant endormi, ce fut plus fort que lui. Il l’extirpa de son petit lit gigogne.

Jemmy était lourd et groggy. Il remua et souleva la tête, puis cligna des yeux remplis de sommeil.

Roger lui tapota le dos.

– Tout va bien. Papa est là.

Jemmy soupira comme un pneu qui se dégonfle et laissa retomber sa tête contre l'épaule de Roger. Il sembla se dilater de nouveau, glissa son pouce dans sa bouche et s'affaissa dans cet état singulier de mollesse totale commune aux enfants endormis. Sa chair parut se fondre dans celle de Roger, sa confiance étant si absolue qu'il n'avait plus besoin de contenir les limites de son corps. Papa était là.

Roger sentit les larmes lui monter aux yeux et pressa ses lèvres contre la chaleur douce des cheveux de son fils.

La lueur du feu créait des ombres rouges et noires à l'intérieur de ses paupières. En les fixant, il pouvait contenir ses larmes. Peu importait ce qu'il y voyait. Il s'y trouvait une collection de souvenirs effroyables, encore vifs, mais il était capable d'y faire face, pour l'instant. C'était plutôt la confiance endormie dans ses bras qui l'émouvait, ainsi que l'écho de ses propres paroles murmurées.

Était-ce seulement un souvenir ? Peut-être n'était-ce qu'un vœu, celui d'avoir été un jour réveillé dans son sommeil, puis de s'être rendormi dans des bras forts en entendant : « Papa est là. »

Il s'efforça de se calmer, calquant sa respiration sur celle de l'enfant. Il était important de ne pas se laisser emporter par les sanglots, même si personne n'était là pour le voir ou s'en soucier.

Quand ils s'étaient éloignés de la civière de Brown, Jamie l'avait longuement regardé dans le blanc des yeux, puis avait murmuré :

– Tu ne crois pas que je ne pense qu'à moi, j'espère ?

Puis il s'était tourné vers le bassin où Claire n'était plus, plissant les paupières comme si cette vision lui était insupportable mais incontrôlable. D'une voix si basse que Roger l'avait à peine entendue, il avait repris :

– C'est pour elle. Tu penses qu'elle préférerait... douter ?

Roger inspira l'odeur des cheveux de son fils et pria le ciel d'avoir alors donné la bonne réponse.

– Je ne sais pas. Mais pour vous, s'il y a un doute, acceptez de vivre avec.

Si Jamie était disposé à suivre son conseil, Brianna ne tarderait plus à rentrer.



– Je vais bien, dis-je avec fermeté. Très bien.

Brianna me dévisagea d'un air dubitatif.

– Oui, tu parles ! On dirait qu'une locomotive t'est passée dessus. Non, deux locomotives.

Je touchai délicatement ma lèvre fendue.

– Oui, c'est à peu près ça. Mais, cela mis à part...

– Tu as faim ? Assieds-toi, maman. Je vais te préparer du thé et un petit dîner.

Je n'avais pas faim, n'avais pas envie de thé et ne souhaitais pas particulièrement m'asseoir, surtout après une longue journée à cheval. Brianna descendait déjà la théière de son étagère au-dessus de la crédence, mais je ne trouvai rien à dire pour l'arrêter. Soudain, je n'avais plus de mots. Je me tournai vers Jamie, impuissante.

Il sembla deviner mes pensées, même s'il ne pouvait les lire facilement sur mon visage, compte tenu de son état. Il lui prit la théière des mains et lui murmura deux, trois paroles à l'oreille. Elle le regarda en fronçant les sourcils, puis se tourna vers moi. Tout à coup, son visage s'éclaira, et elle s'approcha de moi.

– Un bain ? Tu aimerais que je te lave les cheveux ?

– Oh oui !

Mes épaules s'affaissèrent de soulagement.

Cette fois, j'acceptai de m'asseoir et la laissai m'éponger les pieds et les mains, puis me laver les cheveux dans une baignoire d'eau chaude. Elle travaillait tranquillement, tout en fredonnant, et je me détendis peu à peu, tandis qu'elle me massait le crâne de ses longs doigts agiles.

J'avais dormi une partie du chemin, m'appuyant contre le dos de Jamie, l'épuisement ayant eu raison de moi. Mais on ne peut pas vraiment se reposer sur une selle, aussi je m'assoupis de nouveau, remarquant vaguement que l'eau de la baignoire était d'un rouge sale, remplie de sable et de fragments de feuilles.

J'avais passé une chemise propre. La caresse fraîche et douce du lin propre sur ma peau me paraissant d'un luxe inouï.

Brianna chantonnait un air familier. Qu'est-ce que c'était déjà... Un de ces tubes bêtes des années soixante...

Je tressaillis, et Brianna me plaqua ses mains des deux côtés de la tête, me stabilisant.

– Maman ? Ça va ? Je t'ai fait mal ?

– Non, non ! Tout va bien. Parfaitement bien. Je me suis juste... endormie.

Le cœur battant, je regardai les tourbillons de crasse et de sang dans la baignoire.

Elle lâcha ma tête et alla chercher de l'eau propre pour me rincer, me laissant m'agripper au rebord de la table, tout en essayant de ne pas trembler.

« Vous ne craignez pas les hommes... Vous devriez faire semblant d'avoir peur, vous aussi. » Cet écho ironique me revenait clairement à l'esprit, tout comme la chevelure léonine du jeune homme se détachant devant la lueur du feu. Je ne me souvenais pas de ses traits, mais comment oublier cette crinière ?

Jamie m'avait prise par le bras et m'avait entraînée hors de l'abri des arbres, dans la clairière. Lors du combat, le feu s'était éparpillé. Ici et là, entre les cadavres, se trouvaient des pierres noircies et des touffes d'herbes

calcinées. Il m'avait conduite lentement de l'un à l'autre. Une fois que nous étions parvenus devant le dernier, il m'avait dit avec douceur.

– Tu vois, ils sont morts.

Je savais pourquoi il avait tenu à me les montrer : afin que je n'aie pas peur qu'ils reviennent et se vengent. Mais je n'avais pas pensé à les compter, ni à regarder leurs visages avec attention. Je ne savais même pas exactement leur nombre...

Un nouveau frisson me parcourut, et Brianna enveloppa mes épaules d'une serviette chaude, murmurant des paroles que je n'entendis pas, tant les questions résonnaient dans ma tête.

Donner avait-il été parmi eux ? Ou m'avait-il écoutée quand je lui avais conseillé de prendre la fuite avant qu'il ne soit trop tard ? Il ne m'avait pas paru très avisé.

En revanche, il m'avait fait l'impression d'un poltron.

L'eau chaude coulait près de mes oreilles, noyant les voix de Jamie et de Brianna derrière moi. Je n'entendis qu'un mot ou deux, mais, quand je me redressai, Brianna décrochait sa cape de la patère près de la porte.

– Tu es sûre que ça ira, maman ?

Elle semblait encore inquiète, mais, cette fois, je parvins à formuler une phrase pour la rassurer.

– Merci, ma chérie, ça m'a fait un bien fou.

J'ajoutai, un peu moins sincère :

– Tout ce que je désire à présent, c'est dormir.

J'étais toujours très fatiguée, mais tout à fait éveillée. Ce que je voulais... à vrai dire, je ne le savais pas vraiment, mais je ne voulais plus qu'on s'occupe de moi. D'ailleurs, j'avais entraperçu Roger un peu plus tôt, couvert de sang, blême et branlant sur ses jambes. Je n'étais pas la seule victime de cette nuit horrible.

Jamie lui prit sa cape des mains et la déposa sur ses épaules.

– Rentre chez toi, ma fille. Nourris ton homme, couche-le et récite une prière pour lui. Je m'occupe de ta mère, d'accord ?

Brianna parut hésiter. J'affichai ce que j'espérais être mon expression la plus rassurante (assez douloureuse, d'ailleurs) et, au bout d'un moment, elle m'étreignit et déposa un baiser sur mon front.

Jamie referma la porte derrière elle, puis s'y adossa, les mains dans le dos. J'avais l'habitude du masque impavide derrière lequel il se cachait quand il était troublé ou en colère. Cette fois, il ne le portait pas, et l'expression de son visage acheva de m'angoisser.

– Tu ne dois pas t'inquiéter pour moi. Je ne suis pas traumatisée, je t'assure.

– Ah non ? Eh bien..., ça m'aiderait sans doute, si je comprenais ce que tu

veux dire.

Je me tamponnai le visage avec la serviette, puis m'essuyai le cou.

– Oh, pardon... ça veut dire profondément blessée... ou en état de choc. Ça vient du grec, je crois. Trauma.

– Vraiment ? Tu soutiens que tu n'es pas... choquée ?

Il m'examina avec la même concentration critique que lorsqu'il évaluait une bête de race avant de l'acheter.

– Puisque je te dis que je vais bien. Je suis juste un peu... ébranlée.

Il avança d'un pas, et je reculai brusquement, me rendant soudain compte que je serrais la serviette contre ma poitrine, tel un bouclier. Je m'efforçai de l'ôter et sentis mes joues et ma nuque me picoter désagréablement.

Il s'immobilisa, me regardant toujours avec ce même air sceptique. Puis il fixa le sol entre nous. Il resta là, plongé dans ses pensées, puis ses grandes mains se replièrent, une fois, deux fois. Très lentement. J'entendis alors avec clarté les vertèbres d'Arvin Hodgepile se séparer les unes des autres.

Jamie redressa la tête, et je m'aperçus que j'étais de l'autre côté de la chaise, la serviette roulée en boule devant ma bouche. Mes coudes semblaient rouillés, raides et lents, mais je parvins à baisser les bras. Mes lèvres aussi étaient raides, mais j'articulai quand même :

– Oui, je suis un peu secouée. Mais ça ira. Je ne veux pas que tu t'inquiètes pour moi.

Son regard vacilla d'un coup, comme une vitre une fraction de seconde avant qu'une pierre ne la fasse voler en éclats.

– Claire... dit-il très doucement. Moi aussi, j'ai été violé. Et tu voudrais que je ne me tracasse pas pour toi ?

– Oh, merde !

Je jetai la serviette par terre, regrettant aussitôt mon geste. Je me sentais nue dans ma chemise et détestais la sensation de fourmillement sous ma peau au point d'avoir envie de me gifler la cuisse pour faire disparaître ce désagrément.

– Merde, merde et merde ! Je ne veux pas que tu repenses à ça ! Je ne veux pas !

Pourtant, dès le début, j'avais su que cela arriverait.

Je m'agrippai des deux mains au dossier de la chaise et tentai de toutes mes forces de pénétrer son regard, désirant ardemment me jeter sur ces éclats de verre et le protéger de leurs tranchants.

– Écoute... je ne veux pas... je ne veux pas faire ressurgir de vieux souvenirs qu'il vaut mieux laisser là où ils sont.

Un léger rictus remonta les commissures de ses lèvres.

– Seigneur, tu crois vraiment que je peux oublier ça ?

– Peut-être pas, capitulai-je. Mais... Oh, Jamie, j'aurais tellement voulu

que tu oublies !

Il tendit la main et, très délicatement, effleura mes doigts crispés sur le bord de la chaise.

– Ne t'en fais pas, murmura-t-il. Ça n'a plus d'importance à présent. Tu ne veux pas te reposer un peu, *Sassenach* ? Ou manger quelque chose ?

– Non. Je ne veux pas... Non.

Je n'arrivais toujours pas à décider ce que je voulais, outre quitter ma peau et disparaître, ce qui semblait peu réaliste. J'inspirai à fond, espérant me ressaisir et retrouver cette sensation agréable d'épuisement total.

Devais-je l'interroger au sujet de Donner ? Mais pour lui demander quoi ? « Tu n'aurais pas tué un type avec de longs cheveux emmêlés ? » D'une certaine manière, ils correspondaient tous à peu près à cette description. Donner avait été – ou était encore – indien, mais personne ne l'avait sans doute remarqué dans la nuit et dans le feu du combat.

Finalement, je ne trouvais rien d'autre à dire que :

– Comment va Roger ? Et Ian ? Fergus ?

Il parut un peu surpris, comme s'il avait oublié leur existence.

– Eux ? Bien. Aucun de nous n'a été blessé. On a eu de la chance.

Il hésita, puis avança d'un pas prudent vers moi, observant mes traits. Comme je ne hurlais pas et ne faisais pas mine de m'enfuir, il risqua un autre pas, approchant si près que je pouvais sentir la chaleur de son corps. Je me détendis et oscillai vers lui. Quand il s'en aperçut, je vis la tension dans ses épaules se relâcher.

Il effleura mon visage. Le sang battait juste dessous, douloureux, et je fis un effort visible pour contenir un mouvement de recul. Il repoussa alors un peu sa main et la laissa là, en suspens, à quelques centimètres de ma peau.

Ses doigts tracèrent à distance la ligne de mon sourcil, puis descendirent le long de ma joue jusqu'à ma mâchoire écorchée, là où la botte d'Harley Boble avait bien failli porter le coup fatal qui m'aurait brisé la nuque.

– Ça va guérir ? questionna-t-il.

– Bien sûr que ça va guérir. Tu devrais le savoir, tu en as vues des bien pires sur les champs de bataille.

J'aurais aimé lui sourire, mais ne voulais pas rouvrir la crevasse profonde de ma lèvre, si bien que je fis une sorte de grimace ressemblant à la moue boudeuse d'un poisson rouge. Pris de court, il sourit malgré lui.

– Oui, bien sûr... C'est juste que...

Il paraissait soudain étrangement intimidé.

– Oh, mon Dieu, *mo nighean donn*. Oh, Seigneur, ton joli visage.

– Quoi ? Tu ne supportes plus de le regarder ?

Je détournai les yeux, blessée par cette idée, mais essayant de me convaincre que ce n'était pas grave. Après tout, les plaies cicatriseraient.

Ses doigts touchèrent mon menton, doucement mais avec fermeté, et le levèrent pour m'obliger à lui faire face. Il me contempla, effectuant l'inventaire.

– Non, murmura-t-il. Je ne le supporte pas. Ça me déchire le cœur de le voir ainsi abîmé, et ça me remplit d'une telle rage que j'ai envie de tuer quelqu'un ou d'exploser. Mais au nom du Dieu qui t'a créée, *Sassenach*, je ne pourrais pas te faire l'amour sans être capable de te regarder en face.

– Me faire l'amour ? Quoi... tu veux dire... maintenant ?

Il lâcha mon menton et me dévisagea sans sourciller.

– Eh bien... euh... oui.

Si ma mâchoire n'avait pas été enflée à ce point, j'en serais restée bouche bée.

– Ah... pourquoi ?

– Pourquoi ?

Il baissa enfin les yeux et haussa les épaules, comme quand il était gêné ou confus.

– Eh bien... parce que ça me semble nécessaire.

Je fus prise d'une envie très déplacée d'éclater de rire.

– Nécessaire ? Tu crois que c'est comme quand on tombe de cheval ? Il faut remonter tout de suite en selle ?

Il me lança un regard noir, puis déglutit, faisant un effort manifeste pour contrôler ses émotions.

– Non. Es-tu... es-tu très déchirée ?

– C'est une plaisanterie, ou quoi ? Ah !

Je compris enfin où il voulait en venir, et le feu me monta aux joues. Les ecchymoses sur mon visage m'élancèrent de plus belle. Je repris mon souffle, tenant à lui répondre d'une voix assurée.

– Jamie, j'ai été rouée de coups et maltraitée de toutes les façons imaginables. Mais un seul d'entre eux... enfin... il n'y en a qu'un qui a réussi... Il... Il n'a pas été brutal.

Je n'arrivais pas à déloger le nœud dans ma gorge. Les larmes brouillèrent ma vue, si bien que je ne pus lire son expression. Je détournai la tête.

– Non ! repris-je plus fort que je ne l'avais voulu. Je ne suis pas... déchirée.

Il lâcha une interjection incompréhensible en gaélique, brève et explosive, puis s'écarta brusquement de la table. Son tabouret se renversa, et il donna un grand coup de pied dedans. Puis, encore et encore, finissant par le piétiner avec une telle violence que des éclats de bois volèrent à travers la cuisine et percutèrent la cloche à tarte.

Je me figeai, trop abasourdie pour être bouleversée. Aurais-je dû ne pas lui en parler ? Pourtant, il le savait sûrement déjà. En me retrouvant, il m'avait

demandée : « Combien ? » Puis il avait ordonné : « Tuez-les tous. »

Mais à présent... savoir était une chose, entendre les détails en était une autre. J'en étais consciente et l'observais avec un chagrin mêlé de culpabilité, tandis qu'il bottait dans les fragments de tabouret et se jetait contre la fenêtre aux volets fermés. Les deux mains sur le chambranle, il pressa son front contre le bois, me tournant le dos. Je n'arrivais pas à savoir s'il pleurait.

Un vent d'ouest se levait. Les volets tremblaient, et les cendres chaudes de la cheminée crachaient des bouffées de suie chaque fois qu'un courant d'air s'engouffrait dans le conduit. Puis la rafale passa, et l'on n'entendit plus que les petits craquements secs des braises dans l'âtre.

– Je suis désolée, dis-je enfin d'une voix faible.

Il pivota alors sur ses talons et me fusilla du regard. Il ne pleurait plus, mais des larmes avaient bien coulé sur ses joues qui brillaient encore.

– Ne sois surtout pas désolée ! rugit-il. Je te l'interdis, tu m'entends ?

Il traversa la pièce d'une seule grande enjambée et frappa du poing sur la table, si fort que la salière sauta en l'air et tomba par terre.

– Ne sois pas désolée !

J'avais fermé les yeux par réflexe et me forçai à les rouvrir.

– D'accord.

Je me sentais de nouveau terriblement fatiguée et sur le point de m'effondrer en larmes à mon tour.

Il y eut un silence pesant. J'entendais des châtaignes délogées par le vent tomber dans le bosquet derrière la maison. Une, puis une autre, puis une autre encore. Enfin, Jamie se redressa et essuya son visage sur sa manche.

Je m'assis, posai mes coudes sur la table et appuyai ma tête dans mes mains. Elle me paraissait si lourde que je ne pouvais plus la tenir droite. Sans la relever, je le questionnai :

– « Nécessaire » ? Que voulais-tu dire, au juste, par « nécessaire » ?

Il s'était ressaisi et me répondit aussi calmement que s'il me demandait si j'avais prévu de servir du bacon avec le porridge du petit-déjeuner :

– T'est-il venu à l'esprit que tu pourrais être enceinte ? Stupéfaite, je redressai la tête.

– Je ne le suis pas.

Toutefois, mes mains s'étaient posées machinalement sur mon ventre.

– Je ne le suis pas, répétais-je plus fort. Je ne peux pas l'être.

Certes, il y avait toujours un risque, ténu, mais néanmoins existant. En temps normal, j'utilisais toujours une forme de contraception, juste pour être sûre, mais, bien sûr...

– Je ne le suis pas. Je le saurais.

Il se contenta de me fixer, les sourcils arqués. Naturellement, je ne pouvais pas le savoir, pas encore. Or, s'il y avait eu plus d'un homme, il y aurait un

doute. Le bénéfice du doute, voilà ce qu'il m'offrait... ainsi que lui-même.

Un violent frisson partit du plus profond de mes entrailles et se propagea dans tout mon corps, ma peau se hérissant en dépit de la chaleur qui régnait dans la pièce.

« Martha », avait-il murmuré, son poids m'écrasant dans les feuilles.

– Bon sang de bon sang, dis-je tout bas.

J'étais mes mains sur la table, m'efforçant de réfléchir.

« Martha. » Son odeur rance, la pression de ses cuisses moites et nues contre les miennes, le frottement de ses poils...

– Non !

Mes cuisses et mes fesses se crispèrent de révolusion, si fort que je me soulevai de quelques centimètres du banc.

– Tu pourrais... s'entêta Jamie.

– Je ne le suis pas, répétais-je aussi opiniâtre. Mais quand bien même... tu ne peux pas, Jamie.

J'aperçus une lueur effrayée dans son regard. Soudain, je me rendis compte qu'il s'agissait précisément de sa plus grande frayeur. Entre autres choses. Je me repris très vite :

– Je veux dire... nous ne pouvons pas. Je suis presque certaine de ne pas être enceinte, mais beaucoup moins de ne pas avoir été contaminée par quelque saloperie.

Je n'y avais pas pensé jusqu'alors, et mes poils se dressèrent de plus belle. La grossesse était peu probable, la blennorragie ou la syphilis l'étaient nettement plus.

– On... on ne peut pas. Pas avant que je me sois traitée à la pénicilline.

Je me levais déjà de mon banc.

– Où vas-tu ? demanda-t-il étonné.

– Me soigner !

Le couloir sombre et le manque de feu dans l'infirmerie ne m'arrêtèrent pas. J'ouvris grand les portes du placard et me mis à fouiller dedans. Une lueur apparut derrière mon épaule, illuminant les rangées de fioles. Jamie avait allumé une chandelle et m'avait rejointe.

– Mais que fabriques-tu, *Sassenach* ?

– Je cherche ma pénicilline.

Je saisis l'une des fioles et la bourse en cuir contenant les seringues en crocs de serpents.

– Maintenant ?

– Oui, maintenant ! Fais un peu de lumière, veux-tu ?

Il alluma une autre chandelle. La flamme oscilla, puis un globe jaune doré fit luire les étuis en cuir de mes seringues improvisées. Heureusement, il me restait une bonne dose de pénicilline toute prête. Le liquide était rose, bon

nombre des colonies de penicillium de ce lot ayant été cultivées dans du vin éventé.

– Tu es sûre que c’est efficace ? questionna Jamie.

– Non, mais il faut faire avec les moyens du bord.

Mes mains tremblaient à l’idée que des spirochètes se multiplient dans mon sang seconde après seconde. Je refoulai ma peur que la pénicilline soit défectueuse. Ayant déjà fait des merveilles sur des plaies superficielles, il n’y avait pas de raison que...

– Laisse-moi faire, *Sassenach*.

Il prit la seringue de mes doigts moites et maladroits, et la remplit. Ses mains étaient assurées, ses traits, calmes. Puis, il me la rendit, en déclarant :

– Pique-moi d’abord.

– Quoi... toi ? Mais tu n’as pas besoin de... c’est que... tu détestes les injections !

– Écoute, *Sassenach*, si je veux surmonter mes peurs et les tiennes, ce que je compte bien faire, je ne vais pas faire d’histoires pour une petite piqûre. Vas-y.

Il me tourna le dos, se pencha en avant et remonta un côté de son kilt, m’exhibant une fesse musclée.

Je ne savais pas si je devais rire ou pleurer. J’aurais pu essayer de discuter davantage, mais un seul regard vers lui, la fesse à l’air et plus têtue qu’une mule, me convainquit de l’inutilité de tenter de le dissuader. Il avait pris sa décision, et nous devrions tous les deux vivre avec ses conséquences.

Me sentant alors étrangement calme, je levai la seringue et la pressai pour chasser les bulles d’air.

– Prends appui sur l’autre jambe et relâche ce côté-ci. Je ne veux pas casser les crocs.

Il prit une grande inspiration sifflante. L’aiguille était épaisse, et l’alcool contenu dans le vin piquait beaucoup, comme je le découvris quelques minutes plus tard quand vint mon tour.

– Aïe ! Ouille ! Putain de bordel de merde ! La vache, qu’est-ce que ça fait mal !

Jamie m’adressa un petit sourire en coin tout en se massant la fesse.

– Tu peux le dire ! J’espère que la suite ne sera pas aussi douloureuse.

La suite. D’un coup, je me sentis vide. La tête me tournait comme si je n’avais rien mangé depuis une semaine. Je reposai la seringue.

– Tu... tu es sûr ?

– Non. Mais j’essaierais quand même. Il le faut.

Je lissai le lin de ma chemise sur mes cuisses, tout en le dévisageant. Il avait laissé tomber tous ses masques depuis longtemps. Le doute, la colère et la peur étaient toujours là, gravés dans ses traits tirés. Pour une fois, cachée

derrière mes contusions, mon expression était plus difficile à déchiffrer.

Un objet doux effleura ma jambe avec un petit miaou. Sans doute dans un geste de compassion, Adso m'avait apporté un campagnol mort. J'essayai un sourire, sentis ma lèvre me piquer, puis relevai les yeux vers Jamie, un goût de sang chaud sur la langue.

– C'est vrai que... tu as toujours été à la hauteur quand j'ai eu besoin de toi. Je ne vois pas pourquoi il en irait autrement cette fois-ci.

Il me regarda d'un air neutre, ne comprenant pas ma mauvaise boutade. Puis le déclic se fit, et il rougit. Sa lèvre inférieure tressaillit, puis tressaillit encore, comme s'il n'arrivait pas à décider s'il était choqué ou amusé.

Il se tourna, et je crus tout d'abord qu'il voulait se cacher le visage, mais il fouillait dans le tiroir. Il se retourna avec une bouteille de mon meilleur muscat à la main. Il la coinça sous un bras et en sortit une autre.

– Oui, tu peux me faire confiance sur ce point, déclara-t-il en me tendant sa main libre. Mais si tu t'imagines qu'on va faire ça à jeun, *Sassenach*, tu n'y es pas du tout.



Le courant d'air s'engouffrant par la porte ouverte extirpa Roger de son sommeil. Il s'était endormi sur le banc, les pieds traînant par terre, Jemmy blotti contre lui.

Il se redressa, confus, et cligna des yeux au moment où Brianna se penchait sur lui pour lui prendre l'enfant, sa cape dégageant une odeur d'humidité et d'air frais. Il se frotta le visage pour se réveiller, sentant sa barbe de quatre jours.

– Il pleut ?

– Non, mais ça ne va pas tarder.

Elle déposa Jemmy dans son lit, le couvrit et accrocha son manteau avant de revenir vers Roger. Elle caressa sa joue de sa main froide. Il enlaça sa taille et pressa sa tête contre son ventre en soupirant.

Il aurait pu rester ainsi pour l'éternité, ou du moins une heure ou deux. Elle lui massa le crâne avec douceur, puis s'écarta, allumant une bougie dans le feu de la cheminée.

– Tu dois être mort de faim. Tu veux que je te prépare quelque chose ?

– Non. Ou plutôt... si. S'il te plaît.

À mesure qu'il s'extirpait de son engourdissement, il se rendit compte qu'il était en effet affamé. Après leur halte au bord du ruisseau au petit matin, ils ne s'étaient plus arrêtés, Jamie ayant hâte de rentrer chez eux. Il ne pouvait se souvenir quand il avait avalé un morceau pour la dernière fois, mais, jusqu'à cet instant, il n'avait pas pris conscience de sa faim.

Il se jeta sur le pain, le beurre et la confiture qu'elle déposa devant lui, mangeant avec voracité, et il se passa plusieurs minutes avant qu'il ne songe à

demander.

– Comment va ta mère ?

– Bien. « Très » bien.

Elle imitait à merveille l'accent anglais un peu guindé de Claire. Elle lui fit une grimace, et il se mit à rire tout bas de peur de réveiller l'enfant.

– C'est vrai ?

Elle arqua un sourcil narquois.

– À ton avis ?

– Non, admit-il. Mais elle ne te le dirait sans doute pas de peur que tu t'inquiètes.

Elle émit un son glottal assez éloquent et lui tourna le dos, soulevant sa longue chevelure.

– Tu veux bien m'aider avec mes lacets ?

– On dirait ton père quand tu fais ce bruit, mais une octave plus haut. Tu t'es entraînée ?

Il se leva et dénoua les lacets, puis écarta son corset, glissa ses mains dans sa robe et les posa sur la courbe chaude de ses hanches. Elle s'adossa à lui et il monta ses mains sur ses seins.

– Oui, tous les jours. Et toi ?

– Non. Ça fait trop mal.

Claire lui avait suggéré d'essayer de chanter un ton au-dessus et en dessous de sa voix normale, pour tenter de détendre ses cordes vocales, voire même restaurer un peu de leur résonance.

– Petite nature.

Toutefois, elle le formula d'une voix aussi douce que les cheveux qui frôlaient le visage de son mari.

– Oui, je suis une petite nature, reconnut-il.

L'exercice était en effet douloureux, mais ce n'était pas la douleur physique qui le faisait rechigner. C'était de sentir l'écho de sa voix d'avant dans ses os, fluide et puissante, puis les sons frustes qui sortaient si difficilement de sa bouche, des croassements, des grognements et des cris éraillés. Comme un cochon s'étouffant en mangeant un corbeau.

– Quelle bande de lâches, dit Brianna d'une voix se durcissant. Son visage... son pauvre visage ! Comment ont-ils pu ? Comment quiconque peut-il faire une chose pareille ?

Soudain, Roger se souvint de Claire, agenouillée et nue au bord de l'eau, des traînées de sang sur les seins après avoir remis son nez en place. Il eut un mouvement de recul, manquant d'enlever ses mains. Brianna frissonna.

– Quoi ? Que se passe-t-il ?

– Rien.

Il sortit ses mains de sa robe et s'écarta.

– Il n’y aurait pas... euh... un peu de lait ?

Elle le regarda bizarrement, puis sortit pour aller dans l’appentis derrière la maison d’où elle revint avec une cruche de lait. Il but tout en sentant Brianna l’observer telle une chatte, tandis qu’elle se déshabillait et passait sa chemise de nuit.

Elle s’assit sur le bord du lit et commença à brosser ses cheveux, s’apprêtant à les tresser pour dormir. Il lui prit la brosse des mains et, sans un mot, passa ses doigts dans l’épaisseur de sa chevelure, la soulevant et la lissant en arrière.

– Tu es belle, murmura-t-il.

Il sentit de nouveau les larmes lui monter aux yeux.

– Toi aussi.

Elle posa ses mains sur ses épaules et le força doucement à s’agenouiller devant elle. Elle scruta son regard, et il fit de son mieux pour ne pas détourner les yeux. Elle sourit, puis dénoua à son tour le lacet qui lui retenait les cheveux.

Ils retombèrent sur ses épaules en une masse désordonnée sentant le brûlé, la transpiration et l’étable. Il protesta quand elle reprit sa brosse, mais elle ne voulut rien entendre, lui faisant baisser la tête et commençant à ôter les brindilles et les grains de sable, démêlant lentement ses mèches noires. Il pencha la tête plus bas, puis plus bas encore, et finit par poser son front sur ses genoux, se remplissant de son odeur.

Il songea à des tableaux médiévaux, à des pénitents à la confession, la tête courbée par le remords. Les presbytériens ne se confessaient pas à genoux, les catholiques, si. Dans l’obscurité, comme lui en ce moment... et dans l’anonymat.

– Tu ne m’as pas raconté ce qui s’est passé, demanda-t-il enfin dans les ombres entre ses cuisses. Ton père t’a parlé ?

– Non.

Elle n’en dit pas plus, et le silence retomba dans la pièce. On n’entendait plus que le bruit de la brosse dans ses cheveux et le vent qui se levait dehors.

Qu’allait faire Jamie ? se demanda-t-il soudain. Essaierait-il de ?... Il chassa cette pensée, préférant ne pas y réfléchir. À sa place, il vit Claire, émergeant de l’aube, son visage tel un masque boursoufflé. Toujours elle-même mais aussi lointaine qu’une planète sur une orbite qui l’emmenait à l’autre bout du cosmos. Quand réapparaîtrait-elle ? Claire se baissant pour toucher les morts, sur l’insistance de Jamie, afin de constater par elle-même le prix de son honneur.

Ce n’était pas le risque qu’elle soit enceinte. C’était la peur... mais pas d’une grossesse. La peur qu’avait Jamie de la perdre, qu’elle s’en aille, qu’elle se réfugie dans un espace sombre et solitaire, sans lui, à moins qu’il ne

parvienne à l'attacher à lui, à la garder à ses côtés. Mais, mon Dieu, c'était courir un tel risque... avec une femme tellement meurtrie et violentée. Comment pouvait-il le courir ?

Pouvait-il ne pas le prendre ?

Brianna avait reposé sa brosse, mais continuait à lui caresser la tête. Il connaissait lui-même trop bien cette peur... se souvenait du gouffre qui s'était creusé entre eux, et du courage qu'il avait fallu pour bondir de l'autre côté. À tous les deux.

Petite nature peut-être, mais il n'était pas un lâche.

– Brianna ? chuchota-t-il.

Elle sentit le besoin dans sa voix et baissa les yeux vers lui au moment où il relevait la tête. Elle porta la main à son visage, et il la saisit, pressant sa paume contre sa joue, se frottant contre elle.

– Brianna ? répéta-t-il.

– Oui ? Qu'y a-t-il ?

Il désirait tant le réconfort de son corps qu'il se serait couché là sur le tapis devant le feu avec elle et aurait enfoui son visage entre ses seins. Mais pas encore.

– Écoute ce que je dois te dire. Et puis, plaise à Dieu, dis-moi si j'ai bien fait.

« Dis-moi que tu m'aimes toujours », aurait-il voulu demander, mais il ne le pouvait pas.

– Tu n'es pas obligé de me raconter, murmura-t-elle.

Ses yeux sombres et doux étaient remplis du pardon qu'il n'avait pas encore mérité. Quelque part au-delà, il revit une autre paire d'yeux le fixant dans une stupeur avinée et qui s'était soudain muée en terreur quand il avait levé le bras pour asséner le coup de grâce.

– Si, il le faut, répondit-il. Souffle la chandelle, veux-tu ?



Pas dans la cuisine, encore jonchée des dégâts de la crise. Pas dans l'infirmerie, avec tous ses souvenirs tranchants. Jamie hésita, puis m'indiqua l'escalier d'un signe du menton, interrogateur. J'acquiesçai et le suivis vers notre chambre.

Elle me paraissait à la fois familière et étrangère, comme lorsqu'on est resté absent de chez soi pendant une longue période. Peut-être était-ce à cause de mon nez cassé, mais même son odeur me parut étrange, froide et légèrement rance, bien que tout soit propre et dépoussiéré. Jamie attisa le feu, et les flammes jaillirent dans le foyer, baignant les parois en bois de grandes traînées claires, les émanations de fumée et de résine chaude aidant à combler la sensation de vide.

Ni l'un ni l'autre ne regardèrent vers le lit. Il alluma la chandelle près du

cabinet de toilette, poussa nos deux tabourets devant la fenêtre et ouvrit les volets sur la nuit venteuse. Il avait apporté deux coupes en étain. Il les remplit et les posa sur le rebord de la fenêtre, à côté des bouteilles.

Je restai sur le seuil, observant ses préparatifs, en proie à une humeur singulière.

J'étais partagée entre des sentiments contradictoires. D'une part, il me faisait l'impression d'être un parfait inconnu. Même dans mes souvenirs, je ne pouvais pas m'imaginer en train de le toucher. Son corps n'était plus l'extension confortable du mien, mais un objet étranger, inaccessible.

Parallèlement, d'alarmantes bouffées lubriques montaient en moi sans prévenir, et elles me faisaient peur. Je les avais ressenties tout au long de la journée. Cela n'avait rien du feu doux du désir coutumier, ni de l'étincelle de la passion. Ce n'était même pas cette envie purement physique, cyclique et instinctive de s'accoupler qui sortait des entrailles.

Ce qui m'effrayait surtout, c'était cette pure sensation impersonnelle d'appétit vorace ; elle me possédait, mais ne faisait pas partie de moi. Plus que l'impression d'éloignement, cette peur m'empêchait de le toucher.

Il surprit mon expression et, inquiet, fit un pas dans ma direction.

– Tout va bien, *Sassenach* ?

Je tendis une main devant moi pour l'arrêter.

– Très bien.

Je me laissai tomber sur un tabouret, mes jambes ployant sous moi, et saisis une des coupes. J'avais les doigts et les pieds gelés, ainsi que le bout du nez.

– Euh... à ta santé !

Interdit, il saisit néanmoins sa coupe et s'assit face à moi.

– À la tienne !

Il choqua son verre contre le mien. L'arôme du vin était assez puissant pour avoir de l'effet même sur mes membranes endommagées, et sa douceur réconforta mes nerfs et mon estomac. Je vidai ma première coupe rapidement, puis me resservis aussitôt, souhaitant placer au plus vite un tampon d'oubli entre moi et la réalité.

Le coffre en cèdre, chauffé par le feu, diffusa peu à peu son parfum familial dans la pièce. Jamie but plus lentement, mais remplit son verre en même temps que moi. Il me lançait des regards de temps à autre, mais sans un mot. Le silence entre nous n'était pas gêné, mais néanmoins chargé.

Je devais trouver quelque chose à dire, mais quoi ? Je vidai ma seconde coupe, me creusant la tête.

Enfin, je tendis la main et effleurai l'arête de son nez, là où une brisure ancienne avait tracé une fine ligne blanche.

– Tu sais, tu ne m'as jamais raconté comment tu t'étais cassé le nez. Qui te l'a remis en place ?

– Ah, ça ? Personne.

Il sourit, portant à son tour la main vers son nez, légèrement embarrassé.

– C’est un coup de chance que la cassure ait été nette, car, sur le moment, je ne m’en suis pas préoccupé du tout.

– Tu m’as dit un jour...

Je m’interrompis, me souvenant soudain avec précision de ce qu’il m’avait répondu, quand je l’avais retrouvé après toutes ces aimées de séparation dans un atelier d’imprimerie à Édimbourg.

–... « Je l’ai cassé environ trois minutes après que je t’ai vue la dernière fois, *Sassenach*. »

C’était donc à la veille de la bataille de Culloden, sur cette colline rocheuse d’Écosse, au pied du cercle de menhirs.

– Désolée, dis-je un peu piteuse. Tu n’as probablement pas envie d’évoquer cette période, n’est-ce pas ?

Il saisit ma main libre et me regarda au fond des yeux, poursuivant d’une voix très basse :

– C’est à toi. Tout. Tout ce que j’ai vécu t’appartient. Si tu le veux, si cela peut t’aider, je suis prêt à revivre tout ce qui m’est arrivé.

– Mon Dieu, non, Jamie. Non, je n’ai pas besoin de tout savoir. Tout ce qui m’importe, c’est que tu aies survécu. Que tu vas bien. Mais... Dois-je te le raconter ?

Je voulais parler de ce qu’on m’avait fait, et il le comprit. Il détourna les yeux, tenant ma main dans les siennes, frottant doucement ses paumes sur mes articulations endolories.

– Tu dois vraiment ? demanda-t-il.

– Je crois. Tôt ou tard. Mais pas maintenant... à moins que tu n’aies besoin de l’entendre. Tout de suite.

– Non, pas maintenant, chuchota-t-il. Pas maintenant.

Je retirai ma main et vidai le fond de ma coupe. Le vin était âpre, chaud et musqué, avec l’arrière-goût amer des grains de raisin. J’étais enfin réchauffée de partout, et reconnaissante.

Je me versai un autre verre.

– Alors, ton nez. Raconte-moi, s’il te plaît.

– Il y avait deux soldats anglais qui patrouillaient sur la colline. À mon avis, ils ne s’attendaient pas à y rencontrer quelqu’un. Leurs mousquets n’étaient pas chargés, sinon, je ne serais sans doute plus de ce monde. Ils m’ont aperçu, et l’un d’eux t’a vue, tout là-haut près des menhirs. Il a crié et a voulu te courir après, alors je me suis jeté sur lui. Peu m’importait ce qui m’arriverait, tant que tu repartais saine et sauve. Je lui ai planté mon couteau dans le flanc, mais sa cartouchière a glissé, et ma lame est restée coincée. Pendant que j’essayais de la déloger et de rester en vie, son coéquipier nous a

rejoints et m'a envoyé sa crosse en pleine figure.

La main libre de Jamie s'était refermée, serrant le manche d'un couteau imaginaire. Je grimaçai, sachant exactement l'effet que cela faisait. Le seul fait de l'entendre ravivait la douleur dans mon propre nez. Je reniflai, m'essuyai délicatement sur le revers de ma main et remplis de nouveau ma coupe.

– Comment leur as-tu échappé ?

– Je lui ai arraché le mousquet des mains et leur ai fracassé le crâne à tous les deux.

Il parlait calmement, de manière presque détachée, mais une étrange résonance dans sa voix me noua le ventre. C'était encore trop frais, cette vision des gouttes de sang prises dans les poils de son bras. Trop frais cette nuance de... de quoi ? De satisfaction ?... dans son ton.

– Je suis désolé, *Sassenach*. Je n'aurais probablement pas dû te le raconter. Ça te perturbe ?

– Non, ce n'est pas ça.

J'étais un peu sèche. Pourquoi lui avoir demandé de me parler de son nez ? Pourquoi à cet instant, alors que j'avais vécu dans l'ignorance toutes ces années sans m'en porter plus mal ?

– Qu'est-ce qui te perturbe, dans ce cas ?

C'était surtout que j'avais gâché l'effet bénéfique du vin qui m'avait si bien anesthésiée. Toutes les images de la nuit précédentes revenaient en force, projetées en technicolor par cette simple phrase prononcée avec un tel détachement : « Je lui ai arraché le mousquet des mains et leur ai fracassé le crâne à tous les deux. » Et par son écho silencieux : « Je tue pour elle. »

J'avais envie de vomir. Au lieu de cela, je bus encore un peu de vin, sans même le goûter, l'avalant le plus vite possible. J'entendis vaguement Jamie répéter sa question et me tournai brusquement vers lui.

– Ce qui me perturbe ? Perturber, quel mot idiot ! Ce qui me rend folle de rage, c'est que j'aurais pu être n'importe qui, n'importe quoi, un truc chaud avec des parties molles à tripoter. Bon sang, pour eux, je n'étais qu'un trou !

Je frappai du poing le rebord de la fenêtre. Le bruit sourd m'agaçant à l'extrême, je pris ma coupe en étain et la projetai de toutes mes forces contre le mur.

– Ce n'était pas comme ça avec Black Jack Randall, n'est-ce pas ? Il te connaissait. Quand il t'agressait, il te regardait. À ses yeux, tu n'étais pas n'importe qui, c'était toi qu'il voulait.

– Mon Dieu, tu crois vraiment que c'est mieux ?

Il me regardait, les yeux écarquillés. Je m'arrêtai, essoufflée, la tête me tournant.

– Non.

Je retombai sur le tabouret et fermai les yeux, sentant la chambre tourner

autour de moi, des lumières colorées défilant comme un manège sur mes paupières.

– Non, je ne le crois pas. Jack Randall était un malade mental, un pervers de premier ordre, et ces... ces... types, ils n'étaient que des hommes.

Je chargeai ce dernier mot de tout le mépris et le dégoût dont j'étais capable.

– Des hommes, répéta Jamie d'une voix étrange.

– Oui, rien que des hommes.

Je rouvris les yeux. Ils me brûlaient, et je devinai qu'ils étaient rouges et brillants comme ceux d'un opossum dans la lueur d'un flambeau.

– J'ai traversé une guerre mondiale, repris-je d'une voix vénéneuse. J'ai perdu un enfant. J'ai perdu deux maris. J'ai crevé de faim avec toute une armée. J'ai été battue, blessée, traitée comme une moins que rien, trahie, emprisonnée et agressée. Et j'ai survécu à tout cela !

Mon ton montait, mais je ne pouvais plus m'arrêter.

– Et à présent, je devrais être anéantie parce qu'une bande de pathétiques petits minables ont enfoncé leur ridicule appendice entre mes cuisses et l'ont agité ?

Je me relevai, saisi le bord du cabinet de toilette et le projetai en l'air, envoyant valser la bassine, l'aiguère et le bougeoir. Puis je conclus calmement :

– Pas question.

– Leur ridicule appendice ? répéta Jamie éberlué.

– Pas le tien. Je ne parlais pas du tien. Le tien, je l'aime plutôt bien.

Là-dessus, je me rassis et m'effondrai en larmes.

Il passa les bras autour de mes épaules, tout en douceur. Je ne sursautai pas ni le repoussai. Il pressa ma tête contre la sienne et glissa ses doigts dans mes cheveux.

– Pas question, répétai-je les yeux fermés. Pas question.

Je pris sa main et la portai à mes lèvres, frottant mes lèvres fendues contre ses phalanges. Elles étaient aussi enflées et meurtries que les miennes. Je touchai sa peau du bout de la langue, goûtant le parfum du savon, de la poussière et de la saveur métallique des écorchures et des entailles, des cicatrices laissées par des os et des dents brisés. J'appuyai sur les veines de son poignet et de son avant-bras, les sentant glisser sous mes doigts, rouler sur l'os sous-jacent. J'aurais aimé me dissoudre et être absorbée dans le sang qui coulait dans ses artères, me laisser porter jusque dans le refuge des cavités aux parois épaisses de son cœur. Mais je ne pouvais pas.

Je remontai ma main sous sa manche, explorant, m'accrochant, réapprenant son corps. Je touchai la touffe de son aisselle et la caressai, surprise de la trouver si douce et soyeuse.

– Tu sais, je crois bien que je ne t’avais jamais touché là. C’est vrai, dit-il avec un petit rire nerveux. Je m’en souviendrais. Oh !

Sa peau douce se hérissa au contact de mes doigts. Je pressai mon front contre son torse.

– Le pire, dis-je dans les plis de sa chemise, c’est que je les connaissais. Je connaissais chacun d’eux. Je me souviendrai de leur visage à chacun. Et je me sentirai coupable, parce qu’ils sont morts à cause de moi.

– Non, répondit-il posément mais d’un ton ferme. Ils sont morts à cause de moi, *Sassenach*. Et à cause de leurs propres vices. Les seuls coupables, ce sont eux. Ou moi.

– Pas toi tout seul. « Tu es le sang de mon sang, les os de mes os », c’est toi-même qui l’as dit. Tout ce que tu fais, je le fais aussi.

– Alors, prions pour que ton serment me rachète, murmura-t-il.

Il me souleva et me serra contre lui, comme un tailleur rassemble un grand lé d’une soie lourde et fragile, pli après pli. Il me porta à travers la pièce et me déposa délicatement sur le lit, dans la lueur vacillante du feu.

Il avait eu l’intention d’être doux. Très doux. Il s’y était soigneusement préparé, s’inquiétant de chacune des étapes qui devaient les ramener à bon port. Elle était brisée, il devait prendre son temps, recoller chacun de ses morceaux épars.

Puis il découvrit qu’elle ne voulait ni qu’il soit doux ni qu’il lui fasse la cour. Elle le voulait direct. Bref et violent. Puisqu’elle était cassée, elle le tailladerait de ses fragments tranchants, aussi incontrôlable qu’un ivrogne armé d’un tesson de bouteille.

Au début, il lutta, essayant de la serrer contre lui et de l’embrasser tendrement. Elle gigota entre ses bras telle une anguille, puis roula sur lui, se trémoussant, le mordant.

Il avait pensé que le vin la détendrait, les mettrait tous les deux à l’aise. Il savait que l’alcool la désinhibait, mais il ne s’était pas rendu compte de tout ce qu’elle avait retenu jusqu’ici. Il ne pouvait que s’efforcer de la tenir, sans lui faire mal.

Pourtant, il aurait dû le voir venir ; lui mieux que n’importe qui d’autre ! Ce n’était pas du chagrin ni de la douleur... mais de la rage.

Elle lui griffa le dos. Il sentit la morsure de ses ongles cassés et se dit qu’il était sans doute bon pour elle qu’elle se batte. Ce fut sa dernière pensée cohérente. La rage et le désir s’abattirent sur lui comme un orage noir sur la montagne, un nuage si dense qu’il ne voyait plus rien d’autant qu’il devenait lui-même invisible. Toutes ses attentions prévenantes furent balayées, et il se retrouva seul au milieu de la tempête, dans les ténèbres.

Peut-être était-ce son cou qu’il tenait fermement, mais cela aurait pu être celui de n’importe qui. Il sentit les os nouveaux d’une nuque dans le noir et entendit des cris de lapins tués par sa propre main. Il s’éleva dans un

tourbillon, projetant de la poussière et de la poudre de sang séché.

La fureur bouillonnait dans ses testicules. Il la chevauchait avec une fougue désespérée. Il devait cracher sa foudre et carboniser toute trace de l'intrus dans sa matrice ! Et s'ils devaient être consumés tous les deux, réduits en cendres et en poussière d'os, qu'il en soit ainsi.



Quand il retrouva ses sens, il était couché de tout son poids sur elle, l'écrasant dans le lit. Il haletait. Ses mains serraient ses bras si fort qu'il sentait ses os, telles des brindilles, sur le point de craquer.

Il s'était perdu, ne sentait même plus les limites de son propre corps. Il resta hagard un moment, se demandant s'il n'avait pas perdu la raison... Non. Il sentit une goutte froide tomber sur son épaule, et les fragments éparpillés de son esprit se regroupèrent aussitôt comme une flaque de mercure, le laissant tremblant et consterné.

Il était encore en elle. Il faillit s'arracher d'elle telle une caille effrayée qui s'envole, mais se retint. Il se retira doucement, relâchant un à un ses doigts agrippés à ses bras, se soulevant avec délicatesse même si l'effort lui paraissait immense. Il s'était presque attendu à la voir aplatie comme une crête, inerte sur le drap, mais l'arche élastique de ses côtes se gonfla lentement, s'affaissa, puis se gonfla de nouveau, rassurante.

Une autre goutte s'écrasa à la base de sa nuque, lui faisant voûter le dos par réflexe. Elle rouvrit les yeux, et il y lut la même surprise effarée. C'était le choc de deux inconnus se retrouvant nus l'un contre l'autre. Puis elle leva les yeux vers le plafond.

– Il y a une fuite, chuchota-t-elle. Je vois une tache d'humidité.

– Ah.

Il ne s'était même pas rendu compte qu'il pleuvait, en dépit du crépitement sur le toit. Il l'avait pris pour le bruit de son propre sang dans ses tempes, tel le roulement d'un *bodhran* dans la nuit, les battements de son cœur dans la forêt.

Il se pencha pour embrasser son front. Elle lui enlaça le cou et le tint fermement, le pressant contre elle. Il lui rendit son étreinte, la serrant si fort qu'il l'entendit se vider de tout son souffle, tout en étant incapable de la lâcher. Il se souvint vaguement d'une conversation avec Brianna où elle parlait de globes géants tournoyant dans l'espace et d'une chose appelée la gravité... Qu'y avait-il de si grave là-dedans ? s'était-il demandé sur le moment. Il comprenait mieux à présent : une force si grande qu'elle promenait un corps d'une taille inimaginable dans l'air, sans soutien, ou projetait deux de ces corps l'un contre l'autre, dans une explosion de poussière d'étoiles.

Elle avait des marques rouges sur les bras, là où il l'avait agrippée. Elles vireraient au noir dans les heures qui suivraient. Les traces des autres hommes

formaient des fleurs sombres et violettes, bleues et jaunes, des pétales flous prisonniers sous la blancheur de sa peau.

Ses fesses et ses cuisses étaient courbaturées par l'effort ; une crampe le fit gémir et s'étirer. Il était en nage, elle aussi, et ils se séparèrent lentement, à contrecœur.

Elle avait les yeux bouffis et voilés, comme du miel sauvage. Son visage à quelques centimètres du sien, elle chuchota :

– Comment te sens-tu ?

– Très mal, répondit-il sincèrement.

Il avait la voix rauque comme s'il avait hurlé (peut-être avait-ce été le cas). La lèvre de Claire s'était rouverte, et un filet de sang avait coulé sur son menton. Il avait son goût métallique dans la bouche.

Il s'éclaircit la gorge, incapable de détacher son regard du sien. Il voulut essuyer le sang du pouce et ne fit que l'étaler.

– Et toi ?

Elle avait tressailli quand il l'avait touchée, mais ses yeux étaient toujours fixés sur lui. Il eut l'impression qu'elle contemplait un point au-delà, à travers lui, puis son regard se fit plus net et, pour la première fois depuis qu'il l'avait ramenée à la maison, elle le vit vraiment.

– En sécurité, répondit-elle enfin.

Elle ferma les yeux, et son corps se relâcha d'un seul coup, devenant aussi mou et lourd que celui d'un lièvre rendant son dernier souffle.

Il la tint, la ceignant des deux bras comme s'il cherchait à la sauver de la noyade, tout en la sentant sombrer malgré tout. Elle s'enfonçait dans les profondeurs du sommeil. Il aurait voulu la retenir, souhaitant qu'elle guérisse, craignant qu'elle ne s'enfuie. Il enfouit son visage dans ses cheveux et son odeur.

Le vent faisait claquer les volets ouverts et, dans l'obscurité au-dehors, une chouette hulula, et une autre lui répondit, à l'abri de la pluie.

Il pleura sans bruit, ses muscles tendus jusqu'à la douleur pour ne pas trembler, ne pas la réveiller et qu'elle le voit ainsi. Il pleura jusqu'à ce que l'oreiller soit trempé sous sa joue. Puis il fut envahi d'une fatigue au-delà de l'épuisement, si loin du sommeil qu'il ne se souvenait plus de ce que dormir signifiait. Son seul réconfort était le poids si fragile étendu contre son cœur, respirant profondément.

Soudain, elle leva les mains et les reposa sur lui. Sa blancheur était aussi propre que la neige silencieuse qui recouvre les vestiges calcinés et le sang, répandant la paix sur le monde.

30. Le prisonnier

C'était une matinée calme et chaude, la dernière de l'été indien. Un pic-vert tambourinait dans la forêt non loin, et un insecte quelconque faisait un bruit grinçant dans les hautes herbes devant la maison. Je descendis une à une les marches, me sentant désincarnée et regrettant de ne pas l'être, car chaque parcelle de mon corps me faisait mal.

M^{me} Bug n'était pas venue ; peut-être était-elle souffrante. À moins qu'elle ne sache pas trop comment réagir à ma vue ni quoi me dire. Mes lèvres se crispèrent légèrement, ce dont je fus consciente seulement parce que la crevasse à demi cicatrisée me piquait.

Je détendis avec attention chaque muscle de mon visage et m'affairai à préparer le café. Une procession de minuscules fourmis noires longeait l'étagère où les ustensiles étaient rangés, et toute une colonie avait pris d'assaut la boîte en fer-blanc où je gardais le sucre en morceaux. Je les balayai de quelques coups de mon tablier et notai mentalement d'aller chercher des racines de benoîte pour les dissuader de revenir.

Cette résolution, aussi triviale fut-elle, me rasséra et me redonna de l'assurance. Depuis qu'Hodgepile et sa bande étaient apparus à la malterie, je m'étais sentie totalement à la merci des autres, empêchée de la moindre action indépendante. Pour la première fois depuis quelques jours (cela me semblait des lustres), j'étais capable de décider de ce que j'allais faire. C'était une liberté précieuse.

Parfait, pensai-je. Qu'allais-je donc faire ? D'abord... boire un bol de café. Manger un morceau de pain grillé ? Non. J'auscultai l'intérieur de ma bouche avec la langue. Plusieurs dents d'un côté branlaient, et les muscles de ma mâchoire étaient si endoloris que la mastication était hors de question. Rien que du café donc, et, pendant que je le boirais, je déciderais du tour que prendrait ma journée.

Satisfaite de mon plan, je remis en place mon bol en bois et descendis plutôt de l'étagère ma seule tasse en porcelaine, un cadeau de Jocasta, ornée de violettes peintes à la main.

Jamie avait préparé le feu un peu plus tôt, et l'eau bouillait. J'en versai un peu dans la cafetière pour la réchauffer, l'agitai, puis ouvris la porte de service pour la vider dehors. Heureusement, je regardai avant.

Ian était assis en tailleur sur le perron, une pierre à aiguiser dans une main, un couteau dans l'autre. J'identifiai enfin le chuintement monotone que j'avais perçu plus tôt.

– Bonjour, ma tante, lança-t-il gaiement. Vous vous sentez mieux ?

– Oui, très bien.

Il m'inspecta de bas en haut d'un air dubitatif.

– Mieux que vous en avez l'air, j'espère.

– Pas aussi bien.

Cela le fit rire. Il reposa ses outils et se leva. Il était beaucoup plus grand que moi, presque autant que Jamie, mais plus svelte. Il avait hérité de la silhouette noueuse de son père, ainsi que de son sens de l'humour et de son opiniâtreté.

Il me prit par les épaules et m'orienta vers la lumière, plissant les paupières tout en m'examinant de près. J'imaginai à quoi je devais ressembler, n'ayant pas encore eu le courage de me regarder dans un miroir. Je savais néanmoins que les ecchymoses devaient aller du noir au rouge en passant par tout un éventail de bleus, de verts et de jaunes. En ajoutant à cela quelques bosses et boursoflures par-ci par-là, des croûtes noires sur la lèvre et ailleurs, je devais être l'image même de la bonne santé.

Pourtant, je ne recelai aucune surprise dans ses yeux noisette. Il me lâcha enfin et me donna une tape sur l'épaule.

– Ça ira, ma tante. Vous êtes bien toujours la même, n'est-ce pas ?

– Oui.

Sans prévenir, les larmes montèrent et débordèrent. Je savais exactement ce qu'il avait voulu dire, et pourquoi... et il avait raison.

J'eus l'impression que mon centre était devenu liquide et se déversait à l'extérieur, non pas par chagrin mais par soulagement. J'étais toujours la même. Fragilisée, rompue, endolorie et lasse, mais moi-même. Ce ne fut qu'en le comprenant que je me rendis compte à quel point j'avais craint le contraire... de n'émerger du choc que pour me retrouver irrémédiablement altérée, une partie vitale de moi-même disparue à jamais.

J'essayai avec hâte mes yeux sur le bord de mon tablier.

– Je vais bien, Ian. Juste un peu...

– Oui, je sais.

Il me prit la cafetière et jeta l'eau dans l'herbe au bord du sentier.

– Ça fait un peu bizarre, non ? De rentrer.

Je repris la cafetière et serrai sa main. Il était revenu deux fois de captivité : sauvé de l'étrange domaine de Geillis Duncan en Jamaïque, puis, plus tard, s'exilant lui-même en terre mohawk. De ce périple, il était revenu homme, et je me demandais quelles parties de lui-même il avait laissées en chemin.

– Tu veux prendre un petit-déjeuner, Ian ?

– Et comment ! Rentrez-vous asseoir, ma tante. Je m'en occupe.

Je le suivis à l'intérieur, remplis la cafetière et, la laissant infuser, m'assis à table, le soleil me réchauffant le dos par la porte ouverte. J'observai Ian fouiller dans l'office. J'avais l'esprit bourbeux et me sentais incapable de

réfléchir, mais une sensation de paix m'envahit, douce comme la lumière chatoyante à travers les branches de châtaigniers. Même les petits élancements ici et là n'étaient pas désagréables, signe du travail de cicatrisation qui s'opérait peu à peu.

Ian déversa sur la table une brassée d'aliments pris au hasard et s'assit face à moi.

– Tout va bien, ma tante ? s'inquiéta-t-il de nouveau.

– Oui. C'est comme être assis sur une bulle de savon, non ?

Il était concentré sur la tranche de pain qu'il beurrait. J'eus l'impression qu'il souriait mais n'en étais pas certaine.

– Oui, un peu.

Le café chauffa mes paumes à travers la tasse, et sa vapeur apaisa les membranes à vif de mon nez et de mon palais. J'avais l'impression d'avoir hurlé pendant des heures, mais ne me souvenais pourtant pas d'avoir crié. Peut-être avec Jamie, la nuit précédente...

Je ne tenais pas trop à penser à cette nuit ; elle faisait partie de cette sensation de bulle. Quand je m'étais réveillée, Jamie n'était plus là, et je ne savais pas si j'en avais été soulagée ou chagrinée.

Ian ne parlait pas, étant occupé à engloutir une demi-miche de pain couverte de beurre et de miel, trois muffins aux raisins, deux épaisses tranches de jambon et une cruche de lait. C'était Jamie qui avait trait la vache : il utilisait toujours la cruche bleue, alors que M. Wemyss prenait la blanche. Je me demandais vaguement où était Joseph ; je ne l'avais pas vu, et la maison était vide. Peut-être Jamie lui avait-il demandé ainsi qu'à M^{me} Bug de se tenir à l'écart, pensant que j'avais besoin de rester seule.

– Encore un peu de café, ma tante ?

J'acquiesçai, et il se leva pour aller chercher la carafe, versant une bonne rasade de whisky dans ma tasse avant de la remplir de café.

– Maman disait toujours que ça soigne tout.

– Ta mère disait vrai. Tu n'en prends pas un peu ?

Il huma les effluves aromatiques, mais fit non de la tête.

– Il vaut mieux pas, ma tante. J'ai besoin de garder la tête claire ce matin.

– Vraiment ? Pourquoi ?

Le porridge dans le pot devait être vieux de trois ou quatre jours. Normal : il n'y avait eu personne pour le manger. J'observai d'un œil critique l'espèce de ciment qui adhérerait à ma cuillère, puis décidai qu'il était quand même encore assez mou pour être mangé et l'arrosai copieusement de miel.

Ian avait la bouche pleine de la même substance pâteuse, et il lui fallut un moment pour l'avaler avant de me répondre :

– Oncle Jamie veut poser ses questions.

Il saisit le pain en me jetant un regard circonspect.

– Ah oui ?

Mais avant que je n’aie eu le temps de lui demander ce qu’il voulait dire par là, des pas sur le sentier annoncèrent l’arrivée de Fergus.

Il avait l’air d’avoir dormi dans les bois. Ce qui, évidemment, était le cas. Ou plutôt, il avait l’air de ne pas avoir dormi du tout. Lancés à la poursuite de la bande d’Hodgepile, ils ne s’étaient pratiquement pas arrêtés. Il s’était rasé, mais était débraillé, lui d’ordinaire toujours impeccable. Son beau visage était tiré, de gros cernes sous les yeux.

Il se pencha et me fit la bise, une main sur mon épaule.

– Milady, murmura-t-il. Comment allez-vous ?

– Très bien, merci. Comment vont Marsali et les enfants ? Et Germain, notre héros ?

En chemin, Jamie m’avait rassuré sur le sort de Marsali et m’avait raconté comment Germain, ce vrai petit singe, était grimpé à un arbre en entendant Hodgepile approcher. Il avait tout vu depuis son perchoir et, sitôt les hommes repartis, était descendu et avait tiré sa mère à demi consciente à l’écart des flammes avant de courir chercher du secours.

Un léger sourire anima soudain les traits de Fergus.

– Ah, Germain ! Un vrai petit guerrier. Il affirme que grand-père a promis de lui donner un pistolet rien qu’à lui, pour tirer sur les méchants.

Grand-père était probablement sérieux. Germain ne pouvait manier un mousquet, l’arme étant plus grande que lui, mais un pistolet ferait l’affaire. Dans mon état d’esprit brumeux, le fait que l’enfant n’avait que six ans ne me parut pas d’une grande importance.

Je poussai la cafetière vers son père.

– Tu as pris ton petit-déjeuner, Fergus ?

– Non. Merci.

Il se servit de la galette, du jambon et du café, mais je remarquai qu’il mangeait sans grand appétit.

Nous restâmes assis en silence, buvant notre café et écoutant les chants des oiseaux. Des troglodytes de Caroline avaient bâti leur nid sous l’avant-toit, et les parents allaient et venaient juste au-dessus de nos têtes. J’entendais les cris affamés des oisillons et aperçus des brindilles mêlées à des fragments de coquille tombés sur les lattes du porche. Ils étaient prêts à prendre leur envol, juste à temps avant l’arrivée des grands froids.

Les coquilles tachetées de brun me rappelèrent Monsieur l’Œuf. Voilà ce que j’allais faire ! Je passerais voir Marsali plus tard. Et peut-être M^{me} Bug. Avoir enfin un projet ferme en tête me soulagea un peu. Je me tournai vers Ian :

– Tu as vu M^{me} Bug ce matin ?

Sa cabane (tout juste un abri recouvert de broussailles) se trouvait derrière celle des Bug. Il avait dû passer devant en venant à la Grande Maison.

Il parut surpris.

– Oui, elle balayait devant sa porte quand je suis passé plus tôt. Elle m’a offert le petit-déjeuner, mais je lui ai dit que je le prendrais ici. Je savais qu’oncle Jamie avait un jambon !

Il me fit un clin d’œil.

– Donc, elle va bien ? J’ai pensé qu’elle était peut-être malade. D’habitude, elle arrive ici de bonne heure.

– C’est qu’elle est très occupée. Elle surveille le *ciomach*.

Mon bien-être passager se craquela comme les œufs des troglodytes. Un *ciomach* était un prisonnier. Dans mon euphorie nébuleuse, j’avais oublié jusqu’à l’existence de Lionel Brown.

La remarque au sujet des questions de Jamie prit enfin tout son sens, tout comme la présence de Fergus et le couteau qu’Ian affûtait un peu plus tôt.

– Où est Jamie ? Tu l’as vu ce matin ?

Ian avala une bouchée de pain et de jambon, et déglutit avant de répondre :

– Il est dans le bûcher en train de tailler des bardeaux. Il m’a dit que votre toit fuyait.

Il n’avait pas fini de parler que des coups de marteau retentirent au-dessus de nos têtes. Naturellement, le plus important d’abord ! D’un autre côté, Lionel Brown pouvait attendre ; il n’allait nulle part, après tout.

– Peut-être que... euh... je vais aller voir M. Brown, annonçai-je.

Ian et Fergus échangèrent un regard.

– Non, ma tante. Vous ne devriez pas.

Ian avait parlé calmement, mais sur un ton autoritaire que je ne lui connaissais pas.

– Que veux-tu dire ?

Je le dévisageai, mais il continua de manger comme si de rien n’était, peut-être avec un peu plus de lenteur.

– Milord a dit que vous ne deviez pas le voir, précisa Fergus en touillant son café avec une cuillerée de miel.

– Il a dit quoi ?

Ni l’un ni l’autre ne me regardait. Ils semblaient s’être retranchés derrière une résistance obtuse. Je savais que si je demandais n’importe quoi à l’un comme à l’autre, ils le feraient... sauf défier Jamie. Si ce dernier avait décidé que je ne devais pas voir M. Brown, je devrais me passer de l’aide d’Ian et de Fergus.

– Il n’aurait pas par hasard expliqué pourquoi ?

Ils échangèrent un autre regard, plus long cette fois.

– Non, milady, répondit Fergus.

Il y eut un bref silence, durant lequel ils parurent tous deux réfléchir à la question. Puis Fergus lança un coup d’œil à Ian avec un haussement

d'épaules, le laissant prendre la décision.

– C'est que, voyez-vous, ma tante, on a l'intention de l'interroger.

– Et il a des réponses à nous donner, précisa Fergus.

– Puis, quand oncle Jamie aura décidé qu'il nous a dit tout ce qu'il savait...

Ian reprit le couteau qu'il avait posé sur la table à côté de lui et fendit une saucisse en longueur, libérant une bouffée de sauge et d'ail. Puis il releva les yeux et soutint mon regard. Je me rendis compte que si j'étais toujours moi-même, Ian n'était plus le garçon que j'avais connu. Plus du tout.

– Vous allez le tuer ?

– Probablement, répondit Fergus, les yeux froids comme du marbre.

– Il... euh... Ce n'était pas lui, balbutiai-je, manquant de souffle. Il ne pouvait pas. Il s'était déjà cassé la jambe, quand... Quant à Marsali, ce n'était pas... Je ne pense pas que...

Ian eut l'air de me comprendre.

– Tant mieux pour lui.

– Tant mieux, répéta Fergus. Mais, au bout du compte, je ne pense pas que cela fasse une grande différence. On a tué tous les autres, alors pourquoi l'épargner, lui ?

Il s'écarta de la table sans finir son café.

– Je crois que je vais y aller, cousin.

Ian repoussa son assiette.

– Je viens avec toi. Tante Claire, vous pourrez dire à oncle Jamie qu'on a pris de l'avance ?

J'acquiesçai et les regardai s'éloigner jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière le grand châtaignier qui dominait le sentier menant à la cabane des Bug. Puis, je me levai sans réfléchir et débarrassai la table.

Je n'étais pas certaine de me soucier vraiment du sort de M. Brown. Certes, j'étais contre le principe de la torture et du meurtre de sang-froid. D'un autre côté, s'il était vrai que Brown ne m'avait pas violée personnellement et qu'il avait tenté de convaincre Hodgepile de me libérer, il avait néanmoins été le premier à réclamer ma mort plus tard. Je ne doutais pas un instant qu'il m'aurait noyée, dans la gorge, si Tebbe n'était pas intervenu.

« Non, conclus-je en rinçant ma tasse et en l'essuyant avec mon tablier, tout compte fait, je me fiche pas mal de ce qui arrivera à M. Brown. »

En revanche, ce dont je ne me fichais pas du tout, c'était d'Ian et de Fergus. Sans parler de Jamie. Tuer quelqu'un dans le feu de l'action était une chose, l'exécuter froidement en était une autre. Je le savais, mais le savaient-ils ?

Jamie oui.

« Prions pour que ton serment me rachète », m'avait-il chuchoté la veille.

C'était même la dernière chose dont je me souvenais. Soit, mais j'aurais nettement préféré qu'il ne ressente pas le besoin d'être racheté. Quant à Ian et Fergus...

Fergus avait participé à la bataille de Prestonpans à l'âge de dix ans. Je revoyais encore le visage du petit orphelin français, couvert de suie, hébété de fatigue et d'effroi, assis à califourchon sur un canon capturé et me déclarant : « J'ai tué un soldat anglais, madame. Il est tombé à terre, et je l'ai poignardé ! »

Je revoyais aussi Ian, à quinze ans, à Édimbourg, en larmes parce qu'il croyait avoir tué accidentellement un intrus dans l'atelier d'imprimerie de Jamie. Dieu seul savait quels actes il avait commis depuis, puisqu'il ne parlait pas. J'eus une soudaine vision du crochet sanglant de Fergus et de la silhouette d'Ian, quand il avait répété : « Et moi », après que Jamie avait déclaré : « Je tue pour elle. »

Nous étions en 1773. Le canon dont le coup retentirait dans le monde entier, le 18 avril de l'an soixante-quinze, était déjà en train d'être chargé. Mais de quoi m'imaginais-je pouvoir les protéger au juste ?

Un rugissement soudain au-dessus de ma tête m'extirpa de mes pensées.

Je sortis dans la cour et regardai vers le toit, la main en visière. Jamie était assis à califourchon sur la crête, se balançant d'avant en arrière en serrant sa main contre son ventre.

– Qu'est-ce qui se passe là-haut ? m'écriai-je.

– Je me suis enfoncé une écharde, répondit-il entre ses dents.

J'eus envie de rire, mais me retins.

– Eh bien descends, je vais te l'enlever.

– Je n'ai pas terminé.

– Et alors ? m'impatentai-je soudain. Descends tout de suite ! J'ai à te parler.

Un sac de clous atterrit dans l'herbe, suivi aussitôt d'un marteau.

Les choses importantes d'abord.

Techniquement, c'était en effet une écharde. Elle faisait plus de cinq centimètres de long et était enfoncée sous l'ongle de son majeur presque tout le long de la dernière phalange.

– Bon sang !

– Oui, tu peux le dire.

Le bout émergeant était trop court pour que je l'attrape avec les doigts. Je le traînai jusqu'à l'infirmerie et la sortis d'un seul coup avec une pince avant qu'il n'ait pu dire ouf ! Après quoi, il dit bien plus que cela, surtout en français, une langue dont les jurons sonnent particulièrement bien.

Je plongeai son doigt dans un bain d'alcool et d'eau, observant sur un ton détaché :

– Ton ongle va tomber.

Un nuage de sang s'épanouit dans le liquide telle de l'encre de seiche.

– M'en fous de mon ongle, grogna-t-il. Pourquoi ne pas couper tout le doigt et que je sois débarrassé ! Merde de merde.

– Autrefois, les Chinois... maintenant que j'y pense, c'est toujours le cas... enfonçaient des lames de bambou sous les ongles de leurs prisonniers pour les faire parler.

– Tu m'emmerdes avec tes histoires de Chinois !

– Apparemment, une technique très efficace.

Je soulevai sa main hors de la bassine et enroulai une bandelette de lin autour de son majeur. Je poursuivis, m'efforçant de conserver un ton léger :

– Tu la testais sur toi avant de l'utiliser sur Lionel Brown ?

– Par tous les saints et les archanges, qu'est-ce qu'Ian a été te raconter ?

– Que tu comptais interroger Brown et obtenir des réponses.

– Oui, et alors ?

– Fergus et Ian semblent croire que tu es prêt à utiliser tous les moyens nécessaires. D'ailleurs, ils seront plus que ravis de t'assister.

Les premières douleurs étant passées, il respirait plus calmement, son visage retrouvant ses couleurs.

– Ça n'a rien d'étonnant. Fergus est dans son droit. C'est sa femme qui a été agressée.

– Ian avait l'air...

Je cherchai le mot juste. Ian m'avait paru d'un calme terrifiant.

– Tu n'as pas demandé à Roger de t'aider, pour l'interrogatoire ?

– Non, pas encore. Roger Mac est un bon combattant, mais il ne fait pas peur, sauf quand il sort de ses gonds. Ce n'est pas un fourbe.

– Alors que vous...

– Oh oui ! Rusés comme des renards, qu'on est. Il suffit de regarder Roger Mac pour deviner combien leur vie est tranquille, à la petite et à lui. Ce qui est un réconfort, tu me diras. Je veux dire, les choses ne peuvent qu'aller mieux, entre eux.

Il essayait de changer de sujet, ce qui n'était pas bon signe. Je voulus émettre un grognement cynique, mais ne réussis qu'à raviver la douleur dans mon nez.

– Et toi, tu n'es pas hors de tes gonds, c'est ça ?

Il ne répondit pas, inclinant la tête en m'observant étaler un carré de gaze au-dessus duquel j'émiettai des feuilles de camphrier. Je ne savais pas comment lui parler de ce qui me dérangeait, mais il voyait bien que quelque chose clochait.

– Tu vas le tuer ? demandai-je enfin.

Je fixai le pot de miel en verre bruni. La lumière qui le traversait lui

donnait l'allure d'un grand morceau d'ambre clair.

– Je crois.

Mes mains commencèrent à trembler, et je les posai à plat sur la table pour les immobiliser.

– Pas aujourd'hui, ajouta-t-il. Si je le tue, je le ferai proprement.

Je n'étais pas certaine de vouloir savoir ce qu'il considérait comme une mise à mort « propre », mais il me l'expliqua quand même.

– S'il meurt de ma main, ce sera en plein jour, lui debout, devant des témoins qui connaissent le fin mot de l'affaire. Je ne veux pas qu'on dise plus tard que j'ai tué un homme sans défense, quel que soit son crime.

– Ah.

Je saupoudrai une pincée de sanguinaire séchée au-dessus de l'onguent que je préparais. Son odeur légèrement astringente me réconforta.

– Mais... tu pourrais le laisser vivre ?

– Peut-être. Je pourrais m'en servir contre son frère, exiger une rançon... Tout dépend.

– On croirait entendre ton oncle Colum. Il aurait fait le même calcul.

Il esquissa un sourire.

– C'est un compliment, *Sassenach* ?

– Prends-le comme tu veux.

Ses doigts raides tapotèrent le bord de la table. Il grimaça quand le mouvement étira le majeur blessé.

– Colum avait un château et des hommes de clans armés à ses ordres. J'aurais sans doute du mal à défendre cette maison contre un raid.

– C'est ça que tu entendais par « tout dépend » ?

Le risque de voir des pilleurs armés attaquant la maison ne m'était encore pas venu à l'esprit. Tout compte fait, l'idée de garder M. Brown hors de nos murs n'était peut-être pas uniquement motivée par le désir d'épargner ma sensibilité.

– Entre autres choses.

Je mélangeai mes herbes en poudre avec un peu de miel, puis laissai tomber une bonne cuillerée de graisse d'ours stérilisée dans le mortier.

Sans quitter ma mixture des yeux, je demandai :

– Je suppose que livrer Lionel Brown aux autorités n'a aucun sens.

Il fit une moue ironique.

– À quelles autorités penses-tu, *Sassenach* ?

Bonne question. Cette partie de l'arrière-pays n'avait pas encore été constituée en comté ni jointe à une circonscription établie, même si un mouvement se dessinait dans ce sens. Livrer Brown au shérif du comté le plus proche pour qu'il soit jugé était dérisoire. Brownsville était située juste à la limite du territoire en question, et son shérif se nommait précisément Brown.

Je me mordis la lèvre, réfléchissant. Dans les moments de stress, j'avais encore tendance à réagir comme une Anglaise civilisée, habituée à me reposer sur les garants du gouvernement et de la loi. D'accord, Jamie n'avait pas tort ; le XXe siècle recelait ses propres dangers, mais des progrès avaient été accomplis. Or, nous étions presque en 1774, et le système colonial commençait à se fissurer et à montrer ses lignes de faille, signes de l'effondrement prochain.

– On pourrait le conduire à Cross Creek.

Farquard Campbell, l'ami de la tante de Jamie, Jocasta Cameron, y était juge de paix.

– Ou à New Bern.

Le gouverneur Martin et le Conseil royal s'y trouvaient, à près de cinq cents kilomètres.

– À Hillsborough ?

C'était le siège du tribunal itinérant.

– Mmphm.

Je devinais qu'il était très peu enclin à perdre plusieurs semaines de travail pour traîner M. Brown devant n'importe laquelle de ces instances, et encore moins à confier une affaire d'importance à un système judiciaire très peu fiable et souvent corrompu. Nos regards se croisèrent, le sien étant amusé mais froid. Si je ne pouvais m'empêcher d'être ce que j'étais, lui non plus.

Or, Jamie était un laird des Highlands, accoutumé à suivre ses propres lois et à mener ses propres combats.

– Mais... commençai-je.

– *Sassenach*, dit-il doucement. Que fais-tu des autres ?

Les autres. Le souvenir me paralysa : un grand groupe de silhouettes noires émergeant de la forêt avec le soleil dans le dos. Ils s'étaient séparés en deux bandes avec l'intention de se retrouver à Brownsville trois jours plus tard, à savoir ce jour même.

Pour le moment, on pouvait supposer que personne à Brownsville ne savait encore ce qui s'était passé, qu'Hodgepile et ses hommes étaient morts et que Lionel Brown était désormais prisonnier à Fraser's Ridge. Compte tenu de la vitesse à laquelle l'information se propageait dans les montagnes, tout le monde serait au courant avant la fin de la semaine.

Encore sous le contrecoup de mon rapt, j'avais oublié qu'il restait encore des bandits en liberté. Si j'ignorais qui ils étaient, eux savaient qui j'étais et où me trouver. Se rendraient-ils compte que j'étais bien incapable de les identifier ? Courraient-ils ce risque ?

Bien sûr, Jamie n'allait pas prendre celui d'abandonner Fraser's Ridge en escortant Lionel Brown quelque part, qu'il ait décidé ou non de lui laisser la vie sauve.

Le fait de penser aux autres me rappela un autre détail important. Ce

n'était sans doute pas le meilleur moment pour en parler mais, d'un autre côté, il n'y en aurait probablement jamais de bon.

Je rassemblai mes forces.

– Jamie.

Le ton grave de ma voix l'extirpa aussitôt de ses méditations. Il se tourna vers moi, intrigué.

– J'ai... j'ai quelque chose à te dire.

Il pâlit un peu et saisit ma main.

– Vas-y.

– Oh.

Je me rendis compte qu'il croyait le moment venu de lui raconter les détails scabreux de mon enlèvement.

– Non, ce n'est pas ça. Pas tout à fait...

Je serrai sa main et ne la lâchai plus, pendant que je lui racontai ce que je savais sur Donner.

Il parut légèrement sonné.

– Encore un autre ?

– Encore un, confirmai-je. Le problème, c'est que je ne me souviens pas d'avoir vu son corps... parmi les morts.

J'avais des souvenirs très vifs mais fragmentaires de cette aube, les morceaux épars ne parvenant pas à me donner un tableau complet. Une oreille. Voilà ce dont je me souvenais, épaisse et ronde comme un champignon des bois. Parée de ravissantes nuances violettes, brunes et indigo. Les volutes internes, sombres, paraissaient sculptées dans le bois, le pourtour du pavillon presque translucide. Parfaite dans la lumière diaprée qui filtrait entre les feuilles d'une cigüe.

Je me souvenais si bien de cette oreille que je touchai instinctivement la mienne. Mais j'ignorais à qui elle avait appartenu. Les cheveux derrière elle avaient-ils été noirs, châtain, roux, lisses, bouclés, gris ? Et le visage... Aucune idée. Je n'avais pas regardé, je n'avais rien vu.

– Tu penses qu'il s'est échappé ? demanda Jamie.

– Peut-être. Je l'avais mis en garde. Je lui ai dit que tu venais et qu'il valait mieux pour lui que tu ne le trouves pas avec moi. Quand vous avez attaqué le camp, il a peut-être décampé. Il ne m'a pas paru très courageux, mais je ne sais pas.

Il poussa un profond soupir. Je lui demandai sur un ton hésitant :

– Et toi... tu te souviens de quelque chose ? Quand tu m'as montré les corps, tu les as bien regardés ?

– Non, je ne voyais que toi.

Il leva vers moi un regard inquiet et sondeur. Je soulevai sa main et la pressai contre ma joue, fermant les yeux.

– Ce n'est pas grave, dis-je. C'est simplement que...

– Quoi ?

– S'il s'est en effet enfui, où s'est-il réfugié, à ton avis ?

– À Brownsville, répondit-il sur un ton résigné. Ce qui voudrait dire que Richard Brown est déjà au courant de ce qui est arrivé à Hodgepile et ses hommes. Il doit penser que son frère est mort lui aussi.

– Ah.

Ce fut mon tour de chercher à changer de sujet.

– Pourquoi as-tu dit à Ian de ne pas me laisser voir M. Brown ?

– Je n'ai pas dit ça. Mais je pense que ça vaut mieux, c'est vrai.

– Parce que ?

Il parut surpris que la réponse ne me saute pas aux yeux.

– Parce que tu es sous serment. Peux-tu voir un homme souffrir et ne pas lui porter assistance ?

L'onguent était prêt. Je déroulai le bandage autour de son doigt qui, entre-temps, avait cessé de saigner et badigeonnai copieusement l'ongle blessé de ma mixture.

– Sans doute pas. Mais pourquoi...

– Imagine que tu le soignes, qu'il guérisse, puis que je décide qu'il doit mourir. Comment le prendrais-tu ?

– En effet, ce serait un peu bizarre...

J'enroulai de nouveau une fine bande de lin autour de la blessure et fis un joli nœud.

– Toutefois...

– Tu veux le soigner ? Pourquoi ?

Il ne paraissait pas fâché, juste intrigué.

– Ton serment est-il si puissant ?

– Non.

Mes genoux ramollissaient. Je me retins des deux mains sur la table et baissai les yeux. Mes doigts étaient encore enflés, mes paumes à vif, de profondes marques violacées ceignaient mes poignets. Je murmurai :

– C'est parce que je suis contente qu'ils soient morts. Et que je me sens...

Je me sentais comment ? Effrayée. J'avais peur des hommes, peur de moi-même. Exaltée, aussi, d'une façon horrible.

– ... honteuse, achevai-je. Très honteuse. Et je déteste cette sensation.

Je relevai les yeux vers lui. Il tendit la main, attendant. Il savait qu'il ne devait pas me toucher, que je n'aurais pas supporté le moindre contact à cet instant précis. Je ne la pris pas, même si j'en avais envie. Je détournai la tête et m'adressai à Adso, qui s'était matérialisé sur mon plan de travail et m'observait de son regard vert insondable.

– Je me dis que... si je le voyais, si je lui portais secours... Dieu sait que je n'en ai pas la moindre envie ! Mais, si je parvenais à... peut-être que ça m'aiderait. À me racheter.

– D'être contente qu'ils soient morts ? Et de vouloir qu'il meure lui aussi ? suggéra-t-il.

J'acquiesçai, sentant que le seul fait d'avoir prononcé ces paroles me soulageait d'un fardeau. Je ne me souvenais pas d'avoir pris sa main, mais elle serrait la mienne. Une tache de sang frais avait traversé son bandage propre.

– Et toi, tu veux sa mort ? poursuivis-je.

Il me dévisagea longtemps avant de répondre d'une voix très basse :

– Oui. Toutefois, pour l'instant, sa vie protège la tienne. Et probablement celle de nous tous. Alors, il restera en vie, jusqu'à nouvel ordre. Mais j'ai des questions à lui poser, et j'obtiendrai des réponses.



Je restai assise dans l'infirmerie plusieurs minutes après qu'il fut parti. Émergeant peu à peu de mon épreuve, je m'étais sentie en sécurité dans ma maison, auprès de Jamie, entourée de mes amis. À présent, je devais me faire à l'idée que rien ni personne n'était à l'abri, ni moi, ni ma maison, ni mes amis, et certainement pas Jamie.

– Mais toi, bien sûr, tu ne l'es jamais, n'est-ce pas, maudit Écossais ! m'écriai-je à voix haute.

Je me mis à rire, et mon moral remonta. Ayant pris une nouvelle décision, je me levai et rangeai mes placards, organisant les flacons par ordre de grandeur, balayant les débris d'herbes sèches, jetant les solutions qui avaient tourné ou paraissaient suspects.

J'avais eu l'intention de rendre visite à Marsali, mais Fergus m'avait prévenue pendant le petit-déjeuner que Jamie l'avait envoyée avec Lizzie et les enfants chez les McGillivray, où elle serait dorlotée et à l'abri. Si un grand nombre de personnes était une garantie de sécurité, alors la maison des McGillivray était vraiment l'endroit où aller.

Situé près de Woolam's Creek, leur domaine jouxtait la tonnellerie de Ronnie Sinclair et abritait une foule grouillante et cordiale, incluant non seulement Robin et Ute McGillivray, leur fils Manfred, leur fille Senga, mais également Ronnie. La maisonnée accueillait aussi par intermittence le fiancé de Senga, Heinrich Strasse, avec ses parents allemands venus de Salem, ainsi qu'Inga et Hilda, leurs maris, leurs enfants, leurs belles-familles.

Si on ajoutait à cela tous ceux qui se réunissaient chaque jour dans l'atelier de Ronnie, une halte pratique en bordure de la route et à deux pas du moulin de Woolam, il était peu probable qu'on remarque Marsali et ses enfants parmi la multitude. Personne ne chercherait à lui nuire là-bas. En revanche, si j'allais lui rendre visite...

Le tact et la délicatesse des Highlanders étaient légendaires. Leur hospitalité et leur curiosité aussi. Si je restais tranquillement chez moi, j'aurais la paix, du moins pour un temps encore. Si je mettais le pied près de chez les McGillivray... l'idée me fit frémir. Je décidai de remettre ma visite au lendemain ou au surlendemain. Jamie m'avait assuré qu'elle allait bien ; elle était juste choquée et contusionnée.

Autour de moi, la maison était paisible. Aucun bruit de fond moderne de chaudière, de ventilateur, de tuyauterie, de réfrigérateur. Pas de chauffe-eau qui s'allume ni de compresseur qui ronronne, juste le craquement occasionnel d'une poutre ou d'une latte de plancher, le grattement lointain d'un sirex construisant son nid sous les avant-toits.

Je contemplai le monde bien ordonné de mon infirmerie, ses rangées étincelantes de bouteilles et de pots, ses rayons de gaze où séchaient des marantas et des fagots de lavandes, ses bouquets d'orties, de mille-feuilles achillées et de romarin suspendus au plafond. Le flacon d'éther, baigné par un rayon de soleil. Adso, roulé en boule sur le plan de travail, la queue coincée entre ses pattes, ronronnant de contentement.

Mon chez-moi. Un petit frisson parcourut mon échine. Tout ce à quoi j'aspirais, c'était d'être seule et en sécurité dans ma maison.

En sécurité... J'avais encore un jour, peut-être deux, pendant lesquels le danger était écarté. Après quoi...

Tout à coup, je pris conscience que je me tenais immobile depuis plusieurs minutes, fixant une boîte remplie de baies de douces-amères, rondes et brillantes comme des billes.

Très toxiques, provoquant une mort lente et douloureuse. Je lançai un regard vers l'éther, rapide et miséricordieux. Si Jamie décidait de tuer Lionel Brown... Mais non, il avait dit : « Debout, devant témoins. » Je refermai la boîte et la rangeai sur l'étagère.



Il y avait toujours quelque chose à faire, mais rien de pressant ; personne à nourrir, à vêtir, à soigner. J'errai un peu dans la maison, puis entrai dans le bureau de Jamie où j'examinai les livres sur les étagères, arrêtant enfin mon choix sur Tom Jones, d'Henry Fielding.

Je ne me souvenais plus de la dernière fois où j'avais lu un roman. Et pendant la journée, de surcroît ! Me sentant délicieusement feignante, je m'installai devant la fenêtre ouverte de mon infirmerie et, déterminée, me plongeai dans un univers aux antipodes du mien.

Je perdis la notion du temps, m'interrompant juste pour chasser un insecte importun ou pour gratter d'une main distraite le crâne d'Adso quand il venait se frotter contre moi. Parfois, Jamie et Lionel Brown réapparaissaient quelque part dans ma tête, mais je les chassais comme les chrysomèles ou les mites qui atterrisaient sur ma page. Je ne pouvais tout simplement pas réfléchir à ce qui

se passait, ou allait se passer, dans la cabane des Bug. À mesure que je m'enfonçais dans ma lecture, la bulle de savon se formait de nouveau autour de moi, remplie d'un calme absolu.

Le soleil était déjà bas dans le ciel quand la faim commença à me tenailler. Je m'arrachai à ma lecture et me frottai le visage en me demandant s'il restait du jambon dans la cuisine, quand j'aperçus un homme sur le seuil de l'infirmerie.

Je bondis et envoyai valser Henry Fielding.

Thomas Christie parut presque aussi surpris que moi.

– Pardon, madame. Je croyais que vous m'aviez entendu entrer !

– Non. Je... je lisais.

Je fis un geste vague vers le livre sur le sol. Mon cœur palpitait, mon visage rougissait, mes oreilles bourdonnaient, mes mains me picotaient : tout mon corps semblait hors de contrôle.

Il se baissa pour ramasser Tom Jones, lissant sa couverture avec toute l'application d'un homme qui accorde une grande valeur aux livres, bien que celui-ci soit en piteux état, couvert de cercles là où il avait servi de support à des verres et des bouteilles. Jamie l'avait troqué à un épicier de Cross Creek contre un chargement de bois. Un client l'avait oublié là des mois plus tôt.

Il jeta un œil autour de lui.

– Il n'y a personne ici pour s'occuper de vous ? Voulez-vous que je vous envoie ma fille ?

– Non, je vous remercie. Je n'ai besoin de personne, je vais très bien. Et vous ?

Il regarda mon visage et détourna rapidement les yeux. Fixant avec soin un point près de mes clavicules, il reposa le livre et tendit sa main droite enveloppée dans un linge.

– Je vous demande pardon, madame. Je ne voudrais pas vous déranger, mais...

Je défaisais déjà son bandage de fortune. Sa cicatrice s'était rouverte, possiblement, pensai-je avec un serrement au cœur, pendant le combat avec les bandits. La plaie n'était pas bien grave, mais elle contenait des débris et de la terre, ses bords rouges et béants couverts d'un voile de pus.

– Vous auriez dû venir me trouver tout de suite.

Ce n'était pas vraiment un reproche. Je savais très bien pourquoi il n'était pas venu et, de toute manière, je n'aurais pas été en état de le soigner.

Je le fis asseoir et allai chercher de quoi nettoyer sa plaie. Heureusement, il me restait un peu du baume antiseptique que j'avais préparé pour Jamie. Ajouté à un bain d'alcool et un bandage frais...

Il tournait une à une les pages de Tom Jones, pinçant les lèvres d'un air concentré. Apparemment, Henry Fielding ferait office d'anesthésique, pas besoin d'aller chercher la Bible.

– Vous aimez la littérature ?

Ma question n'était pas du tout méprisante, je m'étonnais juste qu'il approuve un art aussi frivole.

Il hésita.

– Oui. Enfin... oui.

Il serra les dents quand je plongeai sa main dans la bassine, mais elle ne contenait que de l'eau, de la saponaire et très peu d'alcool. Il poussa un soupir de détente.

– Vous avez déjà lu Tom Jones ?

– Pas vraiment, mais je connais l'histoire. Ma femme...

Il s'interrompt. Il n'avait encore jamais fait allusion à elle. Ce devait être le soulagement de ne pas subir une douleur atroce qui le rendait bavard. Il se rendit compte qu'il avait laissé sa phrase en suspens et l'acheva à contrecœur :

– Ma femme... lisait des romans.

Je commençai à débrider la plaie.

– Vraiment ? murmurai-je. Elle aimait ça ?

– Je suppose.

Un ton étrange dans sa voix me fit lever les yeux vers lui. Il rougit.

– Je... Je n'approuvais pas la littérature. À cette époque. Il se tut un moment, gardant sa main bien stable, puis il lâcha :

– J'ai brûlé tous ses livres.

Cela ressemblait plus à la réponse que j'attendais de lui.

– Ça n'a pas dû lui faire plaisir.

Il sursauta, comme si la question du plaisir de sa femme n'avait aucune pertinence.

Je me concentrai sur les débris que j'extirpai avec ma pince. Des échardes et des morceaux d'écorce. Qu'avait-il manié ? Une massue ou une branche d'arbre ?

– Euh... qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

Il agita les jambes. Cette fois, je lui faisais mal.

– Je... C'est à Ardsmuir.

– Comment ? Vous pouviez lire, en prison ?

– Non. Il n'y avait pas de livres.

Il prit une longue inspiration, puis fixa un coin de la pièce où une araignée entreprenante avait profité de l'absence de M^{me} Bug pour construire sa toile.

– En fait, je ne lisais pas. Mais M. Fraser avait pris l'habitude de raconter des histoires aux autres prisonniers. Il a une mémoire remarquable.

– Oui, en effet. Cette fois, je ne vais pas vous recoudre. Il vaut mieux laisser la plaie se refermer d'elle-même. La cicatrice sera moins nette, mais elle ne vous gênera pas.

J'étais l'onguent sur la blessure, pressai les lèvres de la plaie l'une contre l'autre en veillant à ne pas couper la circulation. Brianna avait fait des essais de bandages adhésifs et était parvenue à réaliser des sortes de pansements très utiles en forme de papillons, à l'aide de lin amidonné et de goudron végétal.

– En somme, Tom Jones vous a plu ? J'aurais pensé que vous trouveriez que le héros laissait quelque peu à désirer. Pas vraiment un modèle de moralité, n'est-ce pas ?

– En effet, mais je me suis rendu compte que la fiction (il prononça le mot avec précaution, comme s'il maniait un outil dangereux) n'est pas forcément, contrairement à ce que je pensais, une incitation à l'oisiveté et à la rêverie pernicieuse.

– Vraiment ? Mais alors, à votre avis, quelles sont ses vertus ?

Il plissa le front, réfléchissant.

– Eh bien... ce que j'ai trouvé de plus remarquable, c'est qu'un tel tissu de mensonges parvienne néanmoins à exercer un effet bénéfique. Car ce fut le cas.

Il en paraissait encore surpris.

– Comment ça ?

Il inclina la tête.

– C'était une distraction, certes, mais dans de telles conditions, la distraction n'est pas nécessairement un mal.

– Bien sûr, il est préférable de chercher une échappatoire dans la prière...

– Oui, bien sûr, murmurai-je.

– Mais au-delà de ces considérations, le récit rapprochait les détenus. Qui aurait pensé que ces hommes, des Highlanders, des paysans, pourraient ressentir des affinités avec de telles... situations, de telles personnes.

Il agita sa main libre vers le roman, indiquant par-là, supposai-je, des personnages tels qu'Allworthy et lady Bellaston.

– Pourtant, ils en parlaient durant des heures, pendant que nous cassions des pierres, se demandant pourquoi l'officier Northerton s'était comporté comme il l'avait fait avec miss Western et s'ils auraient eux-mêmes réagi de la sorte.

Son visage s'éclaira un bref instant à ce souvenir particulier.

– Invariablement, l'un d'eux secouait la tête et déclarait : « Au moins, personne ne m'a jamais traité comme ça ! » Il avait beau mourir de faim, de froid, être couvert de plaies, séparé de sa famille et arraché à sa vie ordinaire, il trouvait un réconfort dans le fait qu'il n'avait jamais subi les vicissitudes de personnages imaginaires !

Il alla même jusqu'à sourire, ce qui rendit soudain son visage nettement plus avenant.

J'en avais terminé avec sa main, que je reposai sur la table.

– Merci, dis-je doucement.

Il parut stupéfait.

– Pardon ? Mais pourquoi ?

– Je devine que vous vous êtes blessé en vous portant à mon secours. Je... euh... vous remercie.

– Ah.

Il était totalement décontenancé et très embarrassé.

– Je... hum...

Il repoussa son tabouret et se leva, ne sachant plus où se mettre. Je fis de même, puis repris sur un ton professionnel :

– Vous devez l’enduire d’onguent tous les jours. Je vais vous en préparer. Revenez le chercher ou envoyez Malva.

Il acquiesça sans rien dire, ayant épuisé ses réserves de civilité pour la journée. Je vis toutefois son regard s’attarder sur le livre et, prise d’une impulsion soudaine, le lui tendis.

– Pourquoi ne l’empruntez-vous pas ? Vous devriez vraiment le lire par vous-même. Je suis sûre que Jamie a oublié des détails.

Il fronça les sourcils comme s’il soupçonnait un piège. Toutefois, quand j’insistai, il l’accepta, le saisissant avec un air d’avidité méfiante qui me fit me demander depuis combien de temps il n’avait pas ouvert un livre autre que la Bible.

Il me remercia d’un signe de tête, coiffa son chapeau et tourna les talons. Quand il fut sur le seuil de la porte, je ne pus m’empêcher de demander :

– Avez-vous eu l’occasion de vous excuser auprès de votre femme ?

C’était une erreur. Ses traits se figèrent, et son regard devint aussi froid que celui d’un serpent.

– Non.

Je crus un instant qu’il allait reposer le livre, mais il se contenta de le coincer sous une aisselle et de disparaître sans un mot de plus.

31. À présent, au lit !

Je n'eus pas d'autres visites. À la nuit tombée, je devins nerveuse, sursautant au moindre bruit, fouillant du regard les ombres sous les châtaigniers, m'attendant à apercevoir des rôdeurs... ou pire. Je me dis que je ferais mieux de préparer le dîner. Jamie et Ian allaient sûrement rentrer. Ou peut-être devrais-je rejoindre Brianna et Roger dans leur cabane...

Toutefois, l'idée de leur sollicitude me retint, aussi bien intentionnée fut-elle. Je ne m'étais toujours pas regardée dans un miroir, mais j'étais à peu près sûre que mon visage ferait peur à Jemmy, ou du moins lui inspirerait une foule de questions. Je n'avais aucune envie de lui expliquer ce qui m'était arrivé. En outre, je me doutais que Jamie avait conseillé à Brianna de rester à l'écart un moment, ce qui était parfait. Je n'étais pas en état de prétendre que j'allais bien. Pas encore.

Traînant dans la cuisine, je saisisais des objets puis les reposais. J'ouvrais les tiroirs de la crédence puis les refermais. Finalement, j'ouvris de nouveau le deuxième, celui où Jamie gardait ses pistolets.

La plupart avaient disparu. Il ne restait que celui aux incrustations dorées qui ne tirait pas droit, avec quelques charges et une petite poire à poudre, du genre destiné aux duels chics.

D'une main tremblante, je le chargeai et versai un peu de poudre dans le magasin.

Quand la porte de la cuisine s'ouvrit, quelque temps plus tard, j'étais assise derrière la table, un exemplaire de Don Quichotte posé devant moi, pointant le pistolet des deux mains vers le seuil.

Ian se figea un instant, puis entra.

– Vous n'atteindrez jamais quelqu'un à cette distance avec cette arme, tante Claire.

– Ils ne peuvent pas le savoir, n'est-ce pas ?

Je reposai le pistolet, les paumes moites, des crampes dans les doigts. Il hocha la tête et s'assit en face de moi.

– Où est Jamie ? demandai-je.

– Il fait sa toilette. Vous allez bien, ma tante ?

Son regard doux évaluait discrètement mon état.

– Non, mais ça ira.

J'hésitai :

– Et... euh... M. Brown ? Il... il vous a dit quelque chose ?

Ian fit une moue méprisante.

– Il s'est pissé dessus quand oncle Jamie a sorti son couteau pour se curer

les ongles. Mais, ne vous en faites pas, ma tante, on ne l'a pas touché.

Jamie entra à cet instant, rasé de près, fraîchement débarbouillé dans l'eau glacée du puits, les cheveux mouillés. Malgré cela, il paraissait épuisé. Ses traits tirés se détendirent un peu quand il vit le pistolet devant moi. Il s'installa à mes côtés et me tapota l'épaule.

– Tout va bien, *a nighean*. J'ai posté des hommes pour surveiller la maison, au cas où, mais je pense que nous avons encore quelques jours tranquilles devant nous.

Je poussai un long soupir.

– Tu aurais pu m'avertir plus tôt !

– Je pensais que tu t'en doutais. Tu ne crois tout de même pas que je t'aurais abandonnée là sans protection ?

Je secouai la tête, incapable de parler. Si j'avais été en état de penser de façon logique, je ne me serais pas inquiétée autant. En fait, j'avais passé une bonne partie de l'après-midi terrorisée, inutilement. Imaginant, me souvenant...

Il posa sa main sur la mienne.

– Je suis désolé, *Sassenach*. Je n'aurais pas dû te laisser seule. J'ai pensé que...

– Non, tu as bien fait. Je n'aurais pas supporté d'avoir de la compagnie, hormis celle de Sancho Panza.

Il baissa des yeux surpris vers Don Quichotte. Le livre était en espagnol, langue que je ne parlais pas.

– Ça ressemble assez au français, me justifiai-je piteusement. Et puis je connais déjà l'histoire.

Je pris une grande inspiration, puisant dans le réconfort qu'offraient la chaleur du feu, le vacillement de la bougie et la proximité de ces deux hommes grands, solides, pragmatiques et, du moins en apparence, imperturbables.

– Il y a quelque chose à manger, ma tante ?

N'ayant aucun appétit moi-même, je n'avais pas mangé et n'avais rien préparé, trop énervée pour me concentrer sur quoi que ce soit. Mais il y avait toujours de la nourriture dans la maison et, en un tour de main, Ian et Jamie sortirent de l'office un restant de tourte au perdreau, plusieurs œufs durs, un bol de pickles et une demi-miche de pain, qu'ils coupèrent en tranches et grillèrent au-dessus du feu au bout d'une fourchette. Puis ils les beurrèrent et me forcèrent à manger de manière péremptoire.

Le pain grillé chaud et beurré est toujours réconfortant, même grignoté du bout des dents avec une mâchoire douloureuse. Une fois le ventre plein, je me sentis plus calme et capable de les interroger sur ce qu'ils avaient appris de Lionel Brown.

– Il a tout mis sur le dos d'Hodgépilé, répondit Jamie. Ce à quoi il fallait

s'attendre.

– On voit que tu n'as jamais rencontré Arvin Hodgepile, rétorquai-je. Enfin, je veux dire que... tu ne lui as jamais parlé.

Il me jeta un regard noir, mais ne releva pas, laissant Ian me raconter la version du prisonnier.

Tout avait commencé quand son frère et lui avaient créé leur comité de sécurité. Ce dernier, insista-t-il, était censé être un service public, purement et simplement. Cela fit ricaner Jamie, mais il n'interrompit pas le récit.

Contrairement aux fermiers des environs, la plupart des hommes habitant Brownsville avaient rejoint le comité. Cependant, au début, tout allait bien. Ils avaient réglé toute une série de petits litiges, exerçant la justice dans les cas de bagarres, de larcins, etc. S'ils s'étaient approprié un cochon sauvage ou une carcasse de daim de temps en temps en guise de dédommagement pour leur peine, il n'y avait pas eu trop de plaintes.

– La Régulation est encore très présente dans les esprits, expliqua Ian en coupant une nouvelle tranche. Les Brown n'ont pas participé au mouvement. Ils n'en ont pas eu besoin, puisque le shérif est un de leurs cousins, et que la moitié de ceux qui gravitent autour du tribunal sont des Brown ou mariés à des Brown.

En d'autres termes, la corruption avait été de leur côté.

Dans l'arrière-pays, le sentiment régulateur était encore fort, même si les principaux leaders, tels qu'Hermon Husband et James Hunter, avaient quitté la colonie. Après Alamance, la plupart des Régulateurs avaient appris à s'exprimer avec prudence, mais plusieurs familles habitant dans le voisinage de Brownsville avaient critiqué de manière plus virulente l'influence des Brown dans la politique et l'économie locales.

– Tige O'Brian en faisait partie ? demandai-je.

Jamie m'avait raconté ce qui leur était arrivé, et j'avais vu le visage de Roger quand il était rentré.

Jamie hocha la tête, déclarant :

– C'est là qu'intervient Arvin Hodgepile.

Il mordit avec férocité dans sa part de tourte.

Après avoir échappé aux contraintes de l'armée britannique en se faisant passer pour mort dans l'incendie de l'entrepôt de Cross Creek, Hodgepile avait décidé de gagner sa croûte par divers moyens peu recommandables. L'eau ayant une fâcheuse tendance à toujours trouver son niveau, il n'avait pas tardé à s'acoquiner avec un gang d'individus pareillement disposés.

Ils avaient commencé simplement, en détroussant tous ceux qui croisaient leur chemin, en braquant des tavernes, ce genre de choses. Toutefois, ce type de comportement attire d'habitude l'attention, notamment celle des shérifs, des représentants de la loi, des comités de sécurité. Ils avaient donc dû quitter la vallée pour se retrancher dans les montagnes, où ils pouvaient trouver des

fermes et des hameaux isolés. Ils s'étaient également mis à tuer leurs victimes pour éviter le désagrément d'être reconnus et poursuivis.

– Enfin, pas tous, murmura Ian.

Au cours de sa carrière militaire à Cross Creek, Hodgepile avait rencontré bon nombre d'hommes commerçant le long du fleuve et de contrebandiers de la côte. Certains spécialisés dans la fourrure, d'autres, dans tout ce qui pouvait rapporter.

– Ils se sont vite rendu compte que les filles, les femmes et les jeunes garçons constituaient les plus gros profits..., déclara Jamie. À l'exception peut-être du whisky.

– Notre M. Brown soutient n'avoir rien à voir là-dedans, ajouta Ian. Pas plus que son frère et leur comité.

– Comment les Brown se sont-ils retrouvés associés au gang ? interrogeai-je. Et que faisaient-ils des gens kidnappés ?

La réponse à ma première question fut que c'était l'heureuse issue d'un vol raté.

– Tu te souviens de la vieille maison d'Aaron Beardsley, n'est-ce pas ?

– Oui.

Je voulus froncer le nez à l'évocation de cette porcherie infâme, puis poussai un petit cri et couvris de mes deux mains mon appendice malmené. Jamie me jeta un regard en coin, puis planta un autre morceau de pain sur sa fourchette. Faisant la sourde oreille à mes protestations manifestant que je ne pouvais plus rien avaler, il poursuivit :

Les Brown s'en sont accaparés, évidemment. Ils l'ont nettoyée, retapée, approvisionnée et l'ont utilisée comme comptoir.

Les Cherokees et les Catawabas avaient pris l'habitude d'y venir pour commercer avec Aaron Beardsley. Ils avaient continué à faire affaire avec les nouveaux gérants, une opération somme toute très rentable pour tout le monde.

– Puis Hodgepile en a entendu parler, déclara Ian.

Les membres du gang, conformément à leur manière expéditive de fonctionner, s'étaient présentés, avaient abattu le couple qui tenait le comptoir et pillé les lieux en bonne et due forme. Les gérants avaient une fille de onze ans qui, heureusement, se trouvait dans la grange à l'arrivée des voleurs. Elle avait pu s'éclipser, sauter sur une mule et s'enfuir à toute vitesse vers Brownsville pour chercher de l'aide. Par chance, elle avait croisé le comité de sécurité en chemin et l'avait ramené au comptoir pour prendre les pillards la main dans le sac.

Il s'était ensuivi ce qu'on appellerait des années plus tard une « impasse à la mexicaine ».

Les Brown avaient encerclé la maison. Toutefois, Hodgepile, lui, détenait Alicia Beardsley Brown, la petite fille de deux ans, propriétaire légale du

comptoir, adoptée par les Brown à la mort de son père putatif.

Il avait assez de réserves de nourriture et de munitions pour tenir le siège pendant des semaines. Les Brown n'avaient pas voulu mettre le feu à leur précieuse propriété pour en faire sortir le gang ni risquer la vie de la petite en donnant l'assaut.

Après une journée ou deux durant lesquelles quelques coups de feu sporadiques avaient été échangés, les membres du comité, obligés de dormir dans les bois, avaient montré des signes d'impatience. Puis on avait agité un drapeau blanc à l'une des fenêtres à l'étage. Richard Brown était alors entré dans la maison pour négocier avec Hodgepile.

Il en résulta une sorte de fusion commerciale. Hodgepile et son gang continueraient leurs opérations, à condition d'éviter toute implantation dans un territoire sous la protection des Brown. Ils apporteraient leurs larcins au comptoir où ils pourraient être revendus discrètement à bon prix, les bandits percevant un pourcentage non négligeable des profits.

– Les profits... Tu veux dire, celui de la vente des captifs ?

– Parfois.

Jamie versa du cidre dans un verre et me le tendit.

– Cela dépendait de l'endroit où ils les trouvaient. Ceux qu'ils enlevaient dans les montagnes étaient d'habitude vendus aux Indiens par l'intermédiaire du comptoir. Ceux qu'ils prenaient dans la vallée, ils les destinaient aux pirates du fleuve ou les conduisaient sur la côte afin de les vendre aux Antilles... C'était là qu'ils réalisaient les plus gros bénéfices, tu comprends ? Un adolescent d'une quinzaine d'années peut rapporter au moins cent livres.

J'étais atterrée.

– Combien de temps cela a-t-il duré ? Combien en ont-ils kidnappé ?

Des enfants, des jeunes hommes, des jeunes filles, arrachés à leur foyer et vendus froidement comme esclaves. Personne pour les rechercher. Même si certains parvenaient à s'échapper, ils n'avaient plus de maison, plus de famille vers qui revenir.

Jamie avait l'air éreinté.

– Brown l'ignore, répondit Ian. Il affirme... il affirme n'avoir rien à voir là-dedans.

Ma colère éclipsa momentanément mon horreur.

– Mon cul, oui ! Il était avec Hodgepile, quand ils ont débarqué à la malterie. Il savait très bien qu'ils venaient voler le whisky. Et il devait être avec eux avant... quand ils commettaient... autre chose.

Jamie acquiesça.

– Il prétend qu'il a essayé de les convaincre de ne pas t'emmener.

– C'est vrai. Puis, il a essayé de les convaincre de me tuer, afin que je ne puisse pas te dire qu'il était avec eux. Ensuite, il a voulu me noyer de ses propres mains ! Je suppose que ça, il ne te l'a pas dit.

– Non.

Ian et Jamie échangèrent un regard, et je devinai qu'ils passaient un accord tacite. Il me vint à l'esprit que je venais peut-être de sceller le sort de Lionel Brown. Le cas échéant, je n'étais pas sûre de me sentir coupable.

– Que comptez-vous faire de lui ?

– Je crois que je vais le pendre, répondit Jamie après un temps mort. Toutefois, j'ai encore d'autres questions à lui poser et je dois réfléchir à la manière dont je vais m'y prendre. Ne t'en fais pas, *Sassenach*. Tu ne le reverras plus.

Il se leva et s'étira en faisant craquer ses os. Puis, il me tendit la main et m'aida à me lever à mon tour.

– Monte te coucher, *Sassenach*. Je te rejoins tout de suite. J'ai deux mots à dire à Ian d'abord.



www.epub-online.fr



Le pain grillé, le cidre et la conversation m'avaient provisoirement réconfortée. Cependant, j'étais si lasse que je parvins tout juste à gravir l'escalier. Je demeurai assise sur le bord du lit, me balançant doucement, espérant trouver la force de me déshabiller. Il se passa plusieurs minutes avant que je remarque Jamie attendant sur le seuil de notre chambre.

– Euh... qu'est-ce que tu fais ? demandai-je.

– Je ne sais pas. Tu veux que je reste avec toi, ce soir ? Si tu préfères dormir seule, je prendrai le lit de Joseph. Ou sinon, je peux me coucher par terre, près du lit.

Pendant un instant, silencieuse, je jaugeai ces différentes solutions.

– Non, reste. Je veux dire, dors avec moi.

Du plus profond de mon puits de fatigue, je parvins à extraire un demi-sourire.

– Au moins, tu chaufferas le lit.

Il eut une expression des plus étranges, entre la gêne et une consternation amusée, avec en plus, l'air qu'il aurait eu, conduit au bûcher : un héroïsme résigné.

J'en fus si étonnée que cela m'extirpa de ma torpeur.

– Qu'est-ce qui t'arrive, encore ?

L'embarras prit le dessus : le bout de ses oreilles et ses joues se mirent à rougir. C'était flagrant, même dans la faible lueur de la chandelle qu'il avait posée sur la table.

– Je ne voulais pas te le dire, bougonna-t-il. J'ai fait jurer à Ian et à Roger Mac de garder le secret.

– Tu peux compter sur ces deux-là, de vraies tombes !

D'un autre côté, cela expliquait peut-être les regards un peu étranges

qu'avait Roger ces derniers temps. Je répétais ma question :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Euh... et bien, c'est la faute de Tsisqua, vois-tu ? La première fois, c'était un geste d'hospitalité, mais quand Ian lui a dit... ce n'était sans doute pas ce qu'il y avait de plus malin à lui raconter, compte tenu des circonstances, mais bon... Puis, à notre seconde visite, elles ont remis ça, sauf que ce n'étaient pas les mêmes. Quand j'ai essayé de les faire partir, elles m'ont répondu que Bird avait dit que c'était pour honorer mon vœu, car quelle est la valeur d'un vœu quand ça ne te coûte rien de le respecter ? Je ne sais pas s'il le pensait réellement ou s'il essayait de me faire craquer afin d'avoir définitivement le dessus sur moi, ou s'il espérait que je lui donnerais les fusils qu'il réclame pour mettre un terme à tout ça ; à moins qu'il se soit tout simplement payé ma tête. Même Ian n'arrive pas à deviner où il voulait en venir et il...

– Jamie, qu'est-ce que tu me racontes ?

– Ah... euh... des femmes nues.

Cette fois, il était cramoisi. Je le dévisageai un instant. Mes oreilles bourdonnaient un peu, mais mon ouïe était tout à fait normale. Je pointai un doigt vers lui, articulant lentement :

– Toi, viens ici tout de suite. Assieds-toi (je tapotai le lit à mes côtés) et explique-moi avec des mots simples, monosyllabiques, ce que tu as fabriqué.

Il s'exécuta et, cinq minutes plus tard, j'étais allongée sur le dos, me tordant de rire et gémissant de douleur en tenant mes côtes fêlées. Les larmes coulaient le long de mes tempes et dans mes oreilles.

– Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu, oh, mon Dieu ! C'est trop ! Tu me tues ! Aide-moi à me redresser.

Je tendis la main et poussai un petit cri quand ses doigts se refermèrent sur mon poignet lacéré. Je parvins non sans mal à retrouver la position assise, un oreiller coincé sur le ventre, que je serrai de plus en plus fort chaque fois qu'une nouvelle crise de rire me prenait.

– Je suis ravi que tu trouves ça drôle, *Sassenach*. Tu es sûre que ce n'est pas une crise d'hystérie ?

Je reniflai et essayai mes yeux sur un coin de l'oreiller.

– Non, non, pas du tout. Ouille, ouille, ouille, qu'est-ce que ça fait mal !

Avec un soupir résigné, il remplit le verre d'eau sur la table de chevet et me le tendit. Elle était froide mais un peu trouble. Elle devait être là depuis...

– C'est bon, ça va aller, dis-je enfin. Maintenant, je comprends pourquoi tu reviens toujours des villages cherokees dans un tel état de... de...

Je sentis le fou rire remonter et me penchai en avant, tentant de le contenir en gémissant.

– Oh, bon sang de bon sang ! Et moi qui croyais que c'était de penser tout le temps à moi qui te faisait un tel effet !

Il sourit, reposa le verre, se leva et repoussa le couvre-lit. Puis il me dévisagea et déclara :

– Claire, c'était toi. Ça a toujours été toi et ça le sera toujours. Mets-toi au lit et souffle la chandelle. Dès que j'aurai fermé les volets, étouffé le feu et verrouillé la porte, je viendrai te tenir chaud.



« TUE-MOI » Les yeux de Randall brûlaient de fièvre. « Tue-moi, c'est mon vœu le plus cher. »

Il se réveilla en sursaut, les paroles résonnant dans sa tête, revoyant ce regard, ces cheveux trempés par la pluie, cette tête mouillée comme celle d'un noyé.

Il se passa une main sur le visage, surpris de trouver sa peau sèche, ses joues rasées. La sensation d'humidité et de démangeaison d'une barbe d'un mois était encore si puissante qu'il se leva et s'approcha de la fenêtre. Le clair de lune filtrait entre les lattes des volets. Il versa un peu d'eau dans la bassine, l'approcha d'un faisceau de lumière et se regarda pour chasser cette impression lancinante d'être quelqu'un d'autre, ailleurs.

Le reflet dans l'eau n'était qu'un ovale flou, sans l'ombre d'une barbe. Ses cheveux retombaient sur ses épaules et n'étaient pas attachés pour le combat. Pourtant, ces traits semblaient appartenir à un inconnu.

Troublé, il repartit se coucher sur la pointe des pieds.

Elle dormait. Il n'avait pas pensé à elle en se réveillant, mais de la voir l'apaisa. C'était un visage qu'il connaissait, même contusionné et enflé comme il l'était.

Il posa une main sur la tête de lit, trouvant un réconfort dans la solidité du bois. Parfois, quand il se réveillait, son rêve restait avec lui, et le monde réel lui paraissait fantomatique et vague. Parfois, il craignait de n'être lui-même qu'un spectre.

Mais les draps étaient frais sur sa peau, et la chaleur de Claire le rassurait. Il tendit la main, et elle roula vers lui, se blottissant en chien de fusil avec un gémissement de contentement, calant fermement ses fesses contre lui.

Elle se rendormit aussitôt sans être vraiment sortie du sommeil. Il eut envie de la réveiller, qu'elle lui parle, ne serait-ce que pour se prouver qu'elle le voyait, l'entendait. Il la serra contre lui et fixa la porte par-dessus sa chevelure bouclée, comme si elle risquait de s'ouvrir sur Jack Randall, trempé, dégoulinant sur le seuil.

« Tue-moi, avait-il dit, c'est mon vœu le plus cher. »

Il entendait son cœur battre dans l'oreiller. Certaines nuits, ce son sourd et monotone le berçait. D'autres nuits, il n'entendait que les silences entre les battements, ce silence qui attend patiemment chaque être.

Il avait remonté l'édredon ; à présent, il le repoussa de sorte que Claire soit

couverte mais pas lui, laissant la fraîcheur de la pièce l'envahir de peur que la chaleur ne l'endorme et le replonge dans son rêve. Que le sommeil lutte dans le froid pour le saisir et le pousse enfin dans le précipice de l'inconscience, dans les profondeurs ténébreuses de l'oubli.

Car il ne souhaitait pas savoir ce que Randall avait voulu dire.

32. La pendaison est trop douce

Le lendemain matin, M^{me} Bug était de retour dans la cuisine et la maison remplie d'odeurs chaudes et appétissantes. Elle semblait comme à son habitude et, hormis un bref regard à mon visage avec un « tsss », ne fit pas d'histoires. Soit elle était plus délicate que je ne l'avais cru, soit Jamie lui en avait touché deux mots.

– Tenez, *a muirinn*, mangez pendant que c'est chaud. Elle déposa une montagne de hachis de viande sur mon assiette, qu'elle couronna d'un œuf frit.

Je la remerciai et saisis ma fourchette sans grand enthousiasme. Ma mâchoire était encore si sensible, que manger était une opération lente et douloureuse.

L'œuf passa sans encombre, mais l'odeur d'oignon brûlé me parut très forte et huileuse. Je pris une petite bouchée de pomme de terre et l'écrasai contre mon palais avec la langue plutôt que de la mâcher. Puis je la fis descendre avec une gorgée de café.

Plutôt pour occuper mon attention que par curiosité, je demandai :

– Comment va M. Brown ce matin ?

Elle pinça les lèvres et écrasa des pommes de terre sautées avec sa spatule, comme s'il s'agissait de la cervelle de Brown.

– Beaucoup trop bien, si vous voulez que je vous dise. La pendaison est trop douce pour cette espèce de bouse de vache grouillante d'asticots.

Je recrachai mes pommes de terre et avalai vite une autre gorgée de café qui atterrit au fond de mon estomac et remonta aussi sec. Je me levai et courus vers la porte, arrivant juste à temps pour arroser le mûrier de café, de bile et d'œuf frit.

J'étais vaguement consciente de la présence de M^{me} Bug en train de m'observer depuis le perron et lui fis signe d'une main que tout allait bien. Elle hésita un instant, puis rentra en me voyant me redresser et me diriger vers le puits.

L'intérieur de ma tête sentait le café et la bile, et l'arrière de mon nez me démangeait. Je pensais saigner de nouveau, mais, après avoir palpé mes narines avec prudence, je découvris que non. Je me gargarisai à l'eau fraîche, ce qui calma mon nez, mais n'atténua en rien ma panique provoquée par ma nausée.

J'eus soudain la nette et étrange impression que je n'avais plus de peau. Mes jambes tremblaient. Je m'assis sur la souche où l'on coupait le petit bois.

« Ce n'est pas possible. Ce n'est tout simplement pas possible. »

Je sentais mon utérus de manière très distincte. Une petite masse ronde à la base de mon abdomen, légèrement enflée, très douloureuse.

« Ce n'est rien, me convainquis-je avec toute la détermination dont j'étais capable. Je le sens toujours à un moment donné de mon cycle. » En outre, après la gymnastique à laquelle nous nous étions adonnés avec Jamie... il n'y avait rien d'étonnant à ce que j'aie les entrailles un peu remuées. Certes, nous n'avions rien fait la veille, ayant seulement désiré qu'il me tienne dans ses bras. D'un autre côté, j'avais failli me provoquer une hernie tellement j'avais ri. Je pouffai encore en me souvenant de sa confession. Cela me fit mal, et je me tins les côtes. Toutefois, je me sentais un peu mieux.

Je me levai en déclarant à voix haute :

– Bon ! C'est bien gentil tout ça, mais j'ai du pain sur la planche !

Mue par cette audacieuse intention, j'allai chercher mon panier et mon couteau, expliquai à M^{me} Bug que je partais à la cueillette et pris la direction de la cabane des Christie.

Je vérifierais la main de Tom, puis inviterais Malva à m'accompagner à la recherche de racines de ginseng et de tout ce que nous trouverions d'utile sur notre chemin. C'était une bonne élève, observatrice et à l'esprit vif, avec une excellente mémoire des plantes. Je voulais également lui enseigner comment préparer des bouillons pour cultiver du penicillium. Fureter dans des immondices moites et moisies serait rassérénant. Cette vision me souleva un peu le cœur, mais je n'y prêtai pas attention, préférant offrir mon visage tuméfié au soleil.

Et Jamie pouvait bien faire ce qu'il voulait avec Lionel Brown, ce n'était pas mon problème !

33. M^{me} Bug prend la mouche

Le lendemain matin, cela allait déjà mieux. Mon estomac s'était calmé et ma santé psychologique était nettement plus forte. C'était aussi bien, car les ordres que Jamie avait sans nul doute donnés la veille à M^{me} Bug afin qu'elle me laisse tranquille étaient vraisemblablement oubliés.

Tout me faisait moins mal. Mes mains avaient presque retrouvé leur état normal, mais j'éprouvais encore de la lassitude, et je dus reconnaître qu'il était plutôt agréable de pouvoir mettre les pieds sur le banc, pendant qu'on m'apportait des tasses de café (nos réserves de thé étaient presque épuisées et il y avait peu de chance de pouvoir en retrouver avant plusieurs années) et des assiettes de riz au lait agrémenté de raisins secs.

– Vous êtes vraiment certaine que votre visage ressemblera un jour à un vrai visage ?

M^{me} Bug me tendit un muffin dégoulinant de beurre et de miel, et me dévisagea d'un air sceptique.

Je fus tentée de lui demander à quoi ressemblait la chose au milieu de mon visage, puis me ravisai, préférant ne pas entendre sa réponse. Je me contentai donc d'un bref « oui » et lui demandai un autre café.

– J'ai connu une femme à Kirkcaldy qui avait pris un coup de sabot de vache en pleine figure. Elle avait perdu toutes ses dents de devant, la pauvre et, après ça, son nez pointait sur le côté, comme ça.

Elle écrasa son petit nez rond sur le côté avec l'index en rentrant sa lèvre supérieure pour simuler le sourire d'une édentée.

Je palpai l'arête de mon propre nez, mais, quoique encore enflé, il était toujours droit.

– Puis il y avait William McCrea de Balgownie, qui s'est battu à Sheriffsmuir avec mon Archie. Il s'est retrouvé en face d'une pique anglaise qui lui a fendu la mâchoire en deux et lui a enlevé une bonne partie du nez ! Archie dit qu'on pouvait presque voir l'intérieur de son gosier et de sa boîte crânienne. Mais il a survécu. Surtout grâce au porridge et au whisky.

– Tiens, c'est une idée. Je crois que je vais aller m'en chercher un verre.

Emportant ma tasse, je m'enfuis hors de la cuisine, poursuivie par le souvenir de Dominic Mulroney, un Irlandais qui s'était pris de plein fouet la porte d'une église à Édimbourg alors qu'il n'avait même pas bu une goutte d'alcool ce jour-là, le pauvre...

Je refermai la porte de l'infirmerie derrière moi et jetai le fond de café par la fenêtre. Puis je descendis la bouteille de son étagère et remplis ma tasse à ras bord.

J'avais eu l'intention de demander à M^{me} Bug des nouvelles de Lionel Brown, mais, tout compte fait, cela pouvait attendre. Mes mains s'étaient remises à trembler, et je dus les poser quelques minutes à plat sur la table avant de pouvoir tenir ma tasse.

J'inspirai profondément, puis pris une grande gorgée de whisky. Puis une autre. Oui, cela allait déjà mieux.

Des crises d'angoisse me saisissaient encore de temps à autre. N'en ayant pas eu ce matin-là, j'avais espéré qu'elles avaient tout à fait disparu. Visiblement, non.

Je sirotai mon whisky, tamponnai la sueur froide sur mes tempes, puis cherchai autour de moi quelque chose à faire. La veille, Malva et moi avions commencé plusieurs bouillons de culture, préparé des teintures à l'herbe à ressouder et à l'ail doux, ainsi que du baume à la gentiane. Finalement, je me mis à feuilleter mon grand cahier noir, buvant du whisky et m'attardant sur les pages qui décrivaient diverses complications horribles d'accouchement.

Consciente de ce que j'étais en train de faire, j'étais incapable de m'arrêter. Je n'étais pas enceinte, j'en étais certaine. Pourtant, mon bas-ventre était toujours aussi sensible et enflammé, et tout mon corps, sens dessus dessous.

Ah, en voilà une bonne ! C'était un des comptes rendus de Daniel Rawlings, où il était question d'une Slave d'âge moyen souffrant d'une fistule recto-vaginale se traduisant par un écoulement constant de matières fécales par le vagin.

Ces fistules étaient provoquées par de trop violentes poussées lors de l'accouchement. Elles étaient plus courantes chez les jeunes filles, chez qui un trop grand effort lors d'un travail prolongé provoquait des déchirures. Ou chez les femmes plus âgées dont les tissus étaient moins élastiques. Naturellement, chez ces dernières, les dégâts s'accompagnaient souvent d'un prolapsus périnéal complet, l'utérus, l'urètre, voire même l'anus, s'effondrant à travers le plancher pelvien.

– C'est heureux que je ne sois pas enceinte ! m'exclamai-je en refermant le cahier.

Il était sans doute préférable que je tente de me replonger dans Don Quichotte.

Au fond, quand Malva Christie toqua à ma porte sur le coup de midi, cela me soulagea.

– Comment va la main de votre père ?

– Oh, très bien, madame. J'ai regardé, comme vous m'aviez expliqué, mais je n'ai pas vu de traînées rouges ni de pus, juste un peu de rougeurs près de l'endroit où la peau a été coupée. Je lui ai fait remuer les doigts comme vous l'aviez demandé.

Ses fossettes se creusèrent un peu.

– Il a rechigné, braillé comme si je voulais le fouetter avec des épines,

mais il s'est quand même exécuté.

– Bravo !

Je lui donnai une tape dans le dos, et elle rosit de plaisir. Remarquant l'odeur délicieuse qui flottait dans le couloir, j'ajoutai :

– Je crois que vous avez mérité un biscuit au miel. Venez.

En entrant dans le couloir pour nous diriger vers la cuisine, j'entendis un bruit étrange derrière nous. Une sorte de battement sec ou de traînement, comme si un gros animal marchait pesamment sur les planches de la véranda de l'entrée.

Malva jeta un regard effrayé.

– Qu'est-ce que c'était ?

Un gémissement sonore lui répondit, suivi d'un bruit sourd, comme si un corps lourd venait de s'effondrer contre la porte.

– Par Marie, Joseph et sainte Bride ! Qu'est-ce que c'est ?

M^{me} Bug venait de surgir de sa cuisine, se signant.

Mon cœur s'était mis à palpiter et ma gorge était nouée. Un objet large et sombre bloquait la lumière sous la porte. On entendait distinctement un souffle rauque, ponctué de gémissements.

– Quoi que ce soit, c'est malade ou blessé, dis-je. Reculez.

Je m'essuyai les mains sur mon tablier, déglutis, fis un pas en avant et ouvris la porte.

Je ne le reconnus pas tout de suite. Il n'était qu'un amas de chair, les cheveux hirsutes, ses habits dépenaillés couverts de terre. Puis il se redressa sur un genou et releva la tête. pantelant, me montrant son visage livide, tacheté de bleus et luisant de sueur.

– Monsieur Brown ? demandai-je incrédule.

Il avait le regard vitreux ; je n'étais pas sûre qu'il puisse me voir, mais il reconnut ma voix, car il plongea en avant, manquant de me renverser. Je fis un pas de côté, mais il m'attrapa le pied et s'y accrocha, suppliant :

– Pitié ! Ayez pitié de moi, madame, je vous en supplie !

– Mais qu'est-ce que... Lâchez-moi, voyons !

J'agitai le pied pour m'en débarrasser, mais il s'y agrippa de plus belle, criant « pitié, pitié » comme une sorte de litanie.

– Oh, il va le fermer, son clapet ! s'écria M^{me} Bug.

Remise de sa frayeur, elle ne semblait pas surprise par son aspect, mais considérablement agacée.

Obstiné, Lionel Brown refusa de se taire, continuant ses implorations en dépit de mes efforts pour le calmer. Elles furent interrompues par M^{me} Bug, qui passa devant moi armée de son maillet à viande et lui assena un bon coup sur le crâne. Ses yeux se révoltèrent dans leurs orbites, et il s'effondra, la figure sur le plancher, ne pipant plus.

– Je suis vraiment désolée, madame Fraser. Je ne sais pas comment il est sorti, ni comment il s'est débrouillé pour arriver jusqu'ici !

La réponse à cette dernière question était claire : il avait rampé, traînant sa jambe cassée derrière lui. Ses mains et ses jambes étaient écorchées et en sang, ses culottes en lambeaux, et il était couvert des pieds à la tête de boue pleine d'herbes et de feuilles.

Je me penchai et cueillis une feuille d'orme dans ses cheveux, me demandant ce que j'allais pouvoir faire de lui. Il n'y avait sans doute pas d'alternative. Avec un soupir, je le soulevai sous les aisselles.

– Aidez-moi à le porter à l'infirmier.

M^{me} Bug fut scandalisée.

– Madame Fraser, vous ne pouvez pas faire ça ! Monsieur a été très clair sur ce sujet : vous ne devez pas vous laisser approcher par cette crapule, ni même poser vos yeux dessus.

– J'ai bien peur que ce soit un peu tard pour ça. On ne peut quand même pas l'abandonner là, non ? Allez, aidez-moi !

D'après les apparences, M^{me} Bug ne voyait pas pourquoi il ne pouvait pas agoniser tranquillement sur la véranda, mais Malva, qui s'était plaquée contre le mur en écarquillant des yeux affolés, vint à ma rescousse. M^{me} Bug capitula alors avec un soupir las, puis nous donna un coup de main.

Le temps que nous parvenions à le hisser sur la table de l'infirmier, il avait repris conscience, gémissant :

– Empêchez-le de me tuer..., s'il vous plaît, empêchez-le de me tuer...

– Vous allez vous taire ? m'exclamai-je agacée. Laissez-moi examiner votre jambe.

Personne n'avait touché à mon éclisse rudimentaire, et son parcours du combattant depuis la cabane des Bug n'avait rien arrangé. Ses bandages sales étaient imbibés de sang. J'étais très surprise qu'il soit parvenu jusqu'ici, compte tenu de ses autres blessures. Sa peau était moite, sa respiration laborieuse, mais sa fièvre ne semblait pas trop élevée.

Avec délicatesse, je palpai son membre fracturé.

– Madame Bug, vous voulez bien m'apporter de l'eau chaude ? Et peut-être aussi un peu de whisky.

– Non !

Elle regarda le patient avec une profonde antipathie.

– On devrait plutôt épargner à M. Fraser la peine de se débarrasser de ce peigne-cul, puisqu'il n'a même pas la courtoisie de crever tout seul.

Elle tenait toujours son maillet, qu'elle brandit d'un air menaçant. Brown voulut se protéger et poussa un cri en remuant son poignet cassé.

– Je vais aller chercher de l'eau, dit Malva.

Brown attrapa mon avant-bras de sa main valide, avec une force

surprenante, vu son état.

– Empêchez-le de me tuer ! S’il vous plaît ! Je vous en supplie.

Il me fixait avec des yeux injectés de sang.

J’hésitai. Ce n’était pas que j’avais oublié son existence, mais j’avais plus ou moins effacé cet homme de ma mémoire au cours des deux derniers jours, trop heureuse de ne plus y penser.

Il vit mon trouble, s’humecta les lèvres et reprit de plus belle :

– Sauvez-moi, madame Fraser, je vous implore ! Vous êtes la seule qu’il écouterait !

Non sans mal, je parvins à libérer mon bras.

– Qu’est-ce qui vous fait croire qu’on veut vous tuer ?

Il ne rit pas, mais sa bouche se déforma en un rictus cynique. Il répondit, plus calme :

– C’est lui-même qui le dit. Et je le crois. S’il vous plaît, madame Fraser, je vous en supplie, sauvez-moi.

Je fixai M^{me} Bug et lus la vérité sur ses lèvres pincées et ses bras croisés sur sa poitrine. Elle savait.

Malva revint au pas de course, une cruche d’eau chaude dans une main, la bouteille de whisky dans l’autre.

– Que dois-je faire ? questionna-t-elle essoufflée.

J’essayai de me concentrer.

– Euh... là, dans le placard. Vous savez à quoi ressemblent la consoude et l’herbe à fièvre ?

De manière machinale, je cherchai le pouls de Brown. Il galopait.

– Oui, madame. Vous voulez que j’en mette à tremper ?

Malva avait déposé sa cruche et cherchait déjà sur les étagères.

Je soutins le regard de Brown, essayant d’être neutre.

– Vous m’aurez tuée si vous aviez pu, dis-je dans un souffle.

Mon propre pouls était presque aussi rapide que le sien.

– Non !

Il détourna les yeux pendant une fraction de seconde, mais c’était déjà trop.

– Je ne l’aurais jamais fait !

– Vous avez demandé à Hodgepile de me tuer. Ne dites pas le contraire !

Ma voix trembla en prononçant son nom, une colère sourde montant en moi.

Son poignet gauche était sans doute brisé, car la peau était enflée et violacée. Même ainsi, il pressa sa main libre sur la mienne, cherchant à tout prix à me convaincre. Son odeur était fétide, chaude et sauvage, comme celle de...

Révoltée, j'arrachai ma main, ma peau se hérissant comme si elle grouillait de mille-pattes. Je l'essuyai sur mon tablier, m'efforçant de ne pas vomir.

Ce ne pouvait pas être lui. Je le savais. Il s'était cassé la jambe un peu plus tôt dans l'après-midi. Il n'aurait jamais pu être cette présence dans la nuit, lourde, inexorable, puante, s'enfonçant en moi. Pourtant, j'avais cette impression. Je ravalai de la bile, me sentant soudain partir.

– Madame Fraser ! Madame Fraser !

Malva et M^{me} Bug parlaient en même temps et, avant que je comprenne ce qui m'arrivait, on m'avait assise sur un tabouret, M^{me} Bug me tenant les épaules pendant que Malva pressait une tasse de whisky contre mes lèvres.

Je bus en fermant les yeux, tentant de m'oublier momentanément dans le goût clair et âcre de l'alcool, dans sa chaleur au fond de ma gorge.

Je me souvins de la fureur de Jamie, la nuit où il m'avait ramenée à la maison. Si Brown avait été présent dans la chambre, il l'aurait tué à coup sûr. Le ferait-il maintenant, de sang-froid ? Je l'ignorais, mais Brown en était convaincu.

Je l'entendais pleurer, un son bas, désespéré. Je repoussai la tasse et me redressai, ouvrant les yeux. À ma surprise, je pleurais aussi.

Je me levai en m'essuyant le visage avec mon tablier. Il sentait bon le beurre, la cannelle et la compote de pommes fraîche. Ces odeurs calmèrent ma nausée.

– L'infusion est prête, madame Fraser, me chuchota Malva. Vous voulez la boire ?

Elle ne quittait pas Brown des yeux, piteux et recroquevillé sur la table.

– Non, c'est pour lui. Faites-le boire, puis allez me chercher des bandages propres. Ensuite, rentrez chez vous.

J'ignorais quel sort lui réservait Jamie ; j'ignorais quelle serait ma réaction en apprenant ses intentions. Je ne savais pas quoi penser ni quoi ressentir. Une seule chose était certaine : j'avais sous les yeux un homme blessé. Pour l'instant, je n'avais pas besoin d'en savoir plus.

Pendant un temps, je parvins à oublier qui il était. Lui interdisant de parler, je me laissai absorbée par ma tâche. Il pleurnicha, mais ne bougea pas. Je nettoyai, bandai, administrai des soins impersonnels. Cependant, à la fin de mon travail, l'homme était toujours là, et mon dégoût croissait chaque fois que je le touchais.

Je me lavai les mains avec soin, les frottant avec un chiffon imbibé de térébenthine et d'alcool, grattant sous mes ongles en dépit de la douleur dans mes doigts. Je me comportais comme s'il était atteint d'un mal abject et contagieux, mais ne pouvais m'en empêcher.

Il m'observait, appréhensif.

– Qu'allez-vous faire ?

– Je n’ai pas encore décidé.

C’était plus ou moins vrai. Même si ce n’était pas une décision consciente, ma ligne de conduite était déjà arrêtée. Jamie, maudit soit-il, avait raison. Toutefois, je ne voyais aucune raison d’en informer Lionel Brown. Pour le moment.

Il ouvrit la bouche, probablement pour m’implorer encore, mais je l’arrêtai d’un geste de la main.

– Il y avait un homme avec vous, un certain Donner. Que savez-vous sur lui ?

Il ne s’était pas attendu à une telle question et resta un instant perplexe.

– Donner ? répéta-t-il.

– Ne vous avisez pas de me répondre que vous ne vous souvenez pas de lui !

– Oh, non, madame. Je m’en souviens très bien, très bien ! Que voulez-vous savoir ?

Je voulais surtout savoir s’il était mort ou vivant, mais Brown l’ignorait certainement.

Je m’assis à son chevet.

– Commençons par son vrai nom. Puis, vous me raconterez tout ce qui vous viendra à l’esprit.

En fait, Brown ne savait presque rien, mis à part son prénom : Wendigo.

– Quoi ? m’exclamai-je incrédule.

Brown ne semblait trouver rien de bizarre à cela et eut l’air vexé que je puisse douter de lui.

– C’est ainsi qu’il a dit s’appeler. C’est indien, non ?

En effet. Plus précisément, c’était le nom d’un monstre mythologique de l’une des tribus du Nord, je ne me rappelais plus laquelle. Au lycée, Brianna avait suivi un cours sur les mythes amérindiens, chaque élève devant expliquer et illustrer une légende particulière. Elle avait choisi Wendigo.

Je m’en souvenais parce que son dessin m’avait frappée. Sur un fond de fusain noir, elle avait dessiné au crayon blanc des arbres nus agités par des tourbillons de vent et de neige, l’espace entre les troncs se fondant dans la nuit. L’image évoquait un paysage menaçant, dément et torturé. Il m’avait fallu un certain temps pour distinguer le visage parmi les branches. J’avais même poussé un cri et lâché la feuille, pour le plus grand plaisir de Brianna, fière de son œuvre.

– D’où venait-il ? questionnai-je. Habitait-il à Brownsville ?

Il n’y avait vécu que quelques semaines. Hodgepile l’avait amené d’ailleurs, avec ses autres comparses. Brown l’avait à peine remarqué, c’était un type sans histoire.

– Il logeait chez la veuve Baudry. Il lui a peut-être raconté des choses sur

lui. Je pourrais me renseigner pour vous. Quand je rentrerai.

Il m'adressa un regard qu'il voulait sans doute être celui d'un chien fidèle, mais qui me fit plutôt penser à un têtard asphyxié.

Je lui adressai en retour mon air le plus dubitatif.

– Hmm... on verra.

Il se lécha les lèvres, prenant une mine pitoyable.

– Je ne pourrais pas avoir un peu d'eau, madame ?

Chose certaine, le laisser mourir de soif n'était pas convenable, mais j'en avais plus qu'assez de cet homme. Je le voulais hors de mon infirmerie, hors de ma vue, le plus tôt possible. Je hochai la tête et sortis dans le couloir, demandant à M^{me} Bug qu'elle lui apporte de l'eau.

C'était un après-midi chaud, et je me sentais irritable. Soudain, une bouffée de chaleur monta dans ma poitrine et mon cou pour se répandre telle de la cire chaude sur mon visage, la sueur coulant derrière mes oreilles. Marmonnant un prétexte, j'abandonnai mon patient à M^{me} Bug et me précipitai à l'air libre.

Il y avait un puits dans la cour, tout juste une fosse peu profonde bordée d'un muret. Une grande louche taillée dans une calebasse était coincée entre les pierres. Je m'agenouillai et puisai de l'eau pour boire puis asperger mon visage brûlant.

Les bouffées de chaleur en elles-mêmes n'étaient pas si déplaisantes, et étaient même assez intéressantes, provoquant, un peu comme une grossesse, une étrange sensation que le corps a des réactions soudaines impossibles à contrôler. Je me demandai si les hommes ressentaient la même chose lors d'une érection.

Sur le moment, cette sensation était même bienvenue. Si j'avais des bouffées de chaleur, je n'étais donc pas enceinte. Ou si ? Malheureusement, les réactions hormonales du début d'une grossesse provoquaient toutes sortes de phénomènes thermiques assez semblables à ceux de la ménopause. Mes sautes d'humeur, elles, étaient typiques d'une femme enceinte, ou en phase de ménopause... ou violée.

– Ne sois pas ridicule, Beauchamp ! m'exclamai-je à voix haute. Tu sais très bien que tu n'es pas enceinte !

De me l'entendre formuler me fit une drôle d'impression, un soulagement où perçait une pointe de regret. Disons que j'étais à 99,9 % soulagée et à 0,1 % désolée. Mais le regret était tout de même là.

En revanche, je me serais bien passée de la sudation qui suit parfois une bouffée de chaleur. J'étais trempée jusqu'à la racine de mes cheveux. Si l'eau fraîche sur mon visage me faisait du bien, j'étais encore parcourue par des vagues brûlantes qui se propageaient comme un voile collant à mon torse, ma figure et mon cuir chevelu. N'y tenant plus, je versai une louche d'eau dans mon corsage, poussant un soupir d'aise en la sentant dégouliner entre mes seins, le long de mon ventre, entre mes cuisses et goutter par terre.

J'avais belle allure, mais M^{me} Bug ne s'en soucierait pas, et peu m'importait ce que Lionel Brown en penserait. M'essuyant les tempes, je retournai vers la maison.

La porte était entrouverte, telle que je l'avais laissée. Je la poussai, et la lumière forte et pure de l'après-midi entra avec moi, illuminant M^{me} Bug en train de presser de toutes ses forces un oreiller sur le visage de Lionel Brown.

Je restai un instant interdite, ne comprenant pas ce que je voyais, puis plongeai en avant avec un cri incohérent et agrippai son bras.

Elle était terriblement forte et si concentrée, les veines saillant sur son front et le visage cramoisi par l'effort, qu'elle ne bougea pas. Je tirai sur son bras sans parvenir à lui faire lâcher prise, puis, ne sachant quoi faire, la poussai violemment en avant.

Elle perdit l'équilibre. J'attrapai un coin d'oreiller et le tirai sur le côté, libérant le visage de Brown. Elle revint à la charge, déterminée à achever son œuvre, ses petites mains s'enfonçant dans le coussin en plumes jusqu'aux poignets.

Je pris mon élan et me jetai sur elle. Nous heurtâmes la table, renversâmes le banc et atterrîmes par terre parmi les débris de poterie, de feuilles de consoude trempées et d'une odeur de pot chambre.

Je roulai sur le côté et pantelai, la douleur de mes côtes brisées me paralysant quelques secondes. Puis je serrai les dents, la repoussai, m'extirpai non sans mal d'un enchevêtrement de jupes et me relevai.

La main de Brown pendait mollement du bord de la table. Je saisis sa mâchoire, renversai sa tête en arrière et pressai ma bouche contre la sienne. Je soufflai le peu d'air qu'il me restait dans les poumons, inspirai, soufflai encore, tout en cherchant furieusement un pouls dans son cou.

Il était chaud, mais sa chair me paraissait horriblement molle, ses lèvres s'aplatissant de manière obscène contre les miennes. Ma plaie s'étant rouverte, mon sang éclaboussait partout, m'obligeant à aspirer avec frénésie par les coins de ma bouche, forçant mes poumons à se remplir d'air pour souffler de nouveau.

Je sentis quelqu'un derrière moi. M^{me} Bug. Je lui envoyai un grand coup de pied en arrière. Elle tenta d'attraper mon épaule, mais je fis une embardée sur le côté, et ses doigts glissèrent, puis je pivotai sur les talons et la frappai au ventre. Elle tomba sur les fesses avec un grand « woufff ». Je plongeai de nouveau sur Brown.

Sa poitrine se soulevait chaque fois que je soufflais, mais retombait à plat dès que je m'arrêtais. Je reculai d'un pas et frappai des deux poings sur son sternum.

Je soufflai, frappai, soufflai, jusqu'à ce que je ruisselle de sueur, que mes oreilles bourdonnent et que des points noirs volent devant mes yeux. Enfin, je cessai, haletante, les cheveux trempés me retombant sur le visage, les élancements de mes mains suivant le rythme de mes palpitations cardiaques.

Le bougre était mort.

Je me servis de mon tablier pour m'essuyer les mains et le visage. Mes lèvres étaient enflées et sanglantes ; je crachai par terre. Je me sentais calme. L'air avait cette immobilité particulière qui accompagne souvent une mort silencieuse. Un troglodyte de Caroline chantait dans le bois, non loin.

Un bruissement me fit me retourner. M^{me} Bug avait redressé le banc et s'était assise dessus, voûtée en avant, les deux mains sur les genoux. Le front plissé, elle fixait intensément le corps sur la table.

Le drap qui recouvrait le corps était souillé, d'où l'odeur de pot de chambre. Cela signifiait que Brown était déjà mort avant que je tente de le ranimer.

Une nouvelle bouffée de chaleur me monta au visage, recouvrant ma peau de sueur. Je fermai brièvement les yeux, les rouvris et me tournai de nouveau vers M^{me} Bug pour lui demander simplement :

– Mais quelle mouche vous a piquée ?

– Elle a fait quoi ?

Jamie me dévisagea d'un air abasourdi, puis se tourna vers M^{me} Bug, assise derrière la table de la cuisine, la tête baissée, les mains jointes devant elle.

N'attendant pas que je lui répète mes paroles, il se précipita dans l'infirmerie. J'entendis ses pas s'arrêter net. Un moment de silence, puis un vigoureux juron gaélique. M^{me} Bug enfonça la tête jusqu'aux épaules.

Les pas revinrent, plus posés. Jamie entra et se posta devant elle, demandant en gaélique :

– Femme, comment as-tu osé porter la main sur un homme qui m'appartenait ?

Elle était incapable de le regarder, se cachant sous son bonnet, le visage presque invisible.

– Oh, monsieur... Je... je ne l'ai pas fait exprès. Je vous assure, monsieur ! Jamie me regarda.

– Elle l'a étouffé, répétai-je. Avec un oreiller.

– Je vois mal comment vous avez pu lui écraser un coussin sur la figure sans le faire exprès, lança-t-il d'une voix tranchante. Qu'est-ce qui vous a pris, *Sassenach* ?

Les petites épaules rondes se mirent à trembler.

– Oh, monsieur ! Oh, monsieur ! Je sais bien que c'était mal, mais... mais... c'est à cause de sa langue de vipère. Pendant tout le temps où je l'ai gardé chez moi, il s'aplatissait et pleurnichait chaque fois que vous ou le petit étiez là, même avec Arch..., mais avec moi... Je ne suis qu'une femme, vous comprenez, alors il n'avait pas besoin de se cacher. Il menaçait, monsieur, il jurait et disait des choses horribles. Il disait que son frère viendrait le libérer, avec tous ses hommes, qu'ils nous égorgeraient tous jusqu'au dernier et

brûlèrent nos maisons avec nous dedans.

Ses bajoues frémissaient, mais elle trouva le courage de relever la tête et de regarder Jamie en face.

– Je savais bien que vous ne laisseriez jamais faire ça et m’efforçais de ne pas l’écouter. Quand je n’en pouvais plus de l’entendre, je lui répondais qu’il serait mort bien longtemps avant l’arrivée de son frère. Mais, ce sale gueux s’est échappé... je ne m’explique pas comment. J’aurais juré qu’il n’était même pas en état de sortir de son lit et, pourtant, il est arrivé jusqu’ici et s’est jeté au pied de votre dame. Elle l’a relevé. Pour ma part, je l’aurais chassé comme le chien qu’il était, mais elle m’en a empêchée.

Elle me jeta un coup d’œil plein de ressentiment, mais se retourna presque aussitôt vers Jamie, l’air contrit.

– Elle l’a retapé, parce qu’elle a une âme bonne et charitable. J’ai bien vu sur son visage qu’après l’avoir soigné, elle ne supporterait pas qu’on le tue. Lui aussi, ce bouseux, l’a vu. Quand elle est sortie, il m’a narguée, m’a dit qu’à présent, il était sauvé, qu’il l’avait enjôlée et qu’elle ne le laisserait jamais se faire tuer. Que dès qu’il aurait filé d’ici, il enverrait sa bande et qu’on rirait bien...

Elle ferma les yeux, perdant un peu l’équilibre, et pressa une main sur sa poitrine.

– Je n’ai pas pu m’arrêter, monsieur. Ça a été plus fort que moi.

Pendant ses explications, Jamie s’était tenu droit devant elle, le regard fulminant. Il se tourna brièvement vers moi, et ma face bouffie lui confirma les faits. Il pinça les lèvres.

– Rentrez chez vous, dit-il enfin. Racontez à votre mari ce que vous avez fait, puis envoyez-le-moi.

Il fit volte-face et partit s’enfermer dans son bureau. Évitant de me regarder, M^{me} Bug se leva d’un pas chancelant et sortit, marchant comme une aveugle.

– Tu avais raison, je suis désolée.

Je me tenais sur le seuil de son bureau, appuyée au chambranle.

Il était assis, les coudes sur sa table, la tête dans les mains.

– Je croyais t’avoir interdit d’être désolée, *Sassenach* ?

Un léger sourire aux lèvres, il m’examina des pieds à la tête et s’inquiéta :

– Bon sang, Claire, tu tiens à peine debout ! Viens t’asseoir.

Il m’installa dans son fauteuil, s’agitant autour de moi.

– Je demanderais bien à M^{me} Bug de te préparer quelque chose, mais je l’ai renvoyée chez elle. Tu veux un peu de thé ?

J’avais été sur le point de pleurer, mais me mis à rire.

– On n’en a plus depuis des mois. Je vais bien, je suis juste... sous le choc.

– Tu saignes un peu.

Anxieux, il sortit un mouchoir froissé de sa poche et me tamponna les lèvres.

Immobile, je luttai contre une fatigue subite. Je ne désirais plus qu'une chose : m'étendre, m'endormir et ne jamais me réveiller. Si je me réveillais quand même, je voulais que l'homme dans mon infirmerie ait disparu. Et aussi que notre maison ne brûle pas avec nous dedans.

« Mais ce n'est pas encore le moment », pensai-je. Cette idée idiote était néanmoins étrangement réconfortante.

Je m'efforçai de rendre mes pensées cohérentes et demandai :

– Ça va beaucoup te compliquer la vie ? Avec Richard Brown ?

– Je ne sais pas. J'essaie de réfléchir. Dommage qu'on ne soit pas en Écosse. Je saurais mieux prévoir les réactions de Brown s'il était Écossais.

– Vraiment ? Imaginons qu'il s'agisse de ton oncle Colum, que ferait-il, à ton avis ?

– Il essaierait de me tuer et de récupérer son frère, répondit-il sur-le-champ. Or, si ton Donner est rentré à Brownsville, Richard sait déjà.

Il avait tout à fait raison. Un picotement d'angoisse me grimpa le long de l'échine. Il dut le lire sur mes traits, car il esquissa un sourire.

– Ne t'en fais pas, *Sassenach*. Les frères Lindsay sont partis pour Brownsville le lendemain matin de notre retour. Kenny surveille la ville, Evan et Murdo attendent à des points stratégiques le long de la route avec des montures fraîches. Si Richard Brown et son maudit comité de sécurité se mettent en route pour venir par ici, on le saura assez tôt.

En effet, cela me rassura.

– Oui, mais... si Donner est vraiment rentré, il ne peut pas savoir que tu as fait Lionel Brown prisonnier. Il doit penser que tu l'as tué pendant le combat.

– Si seulement ! Cela m'aurait épargné bien du souci. D'un autre côté, je n'aurais jamais su ce qu'ils trafiquaient, et j'avais grand besoin de l'apprendre. Quoi qu'il en soit, si Donner est à Brownsville, il a raconté à Brown les événements et les a conduits sur place pour récupérer les corps. Là, il notera bien l'absence de son frère.

– Donc, il en tirera la conclusion logique et viendra le chercher ici.

Le bruit de la porte de service qui s'ouvrit me fit sursauter, le cœur battant, mais les pas feutrés qui suivirent ne pouvaient être que les mocassins de petit Ian. Il avança sa tête dans le bureau.

– Je viens juste de croiser M^{me} Bug qui rentrait chez elle à toute allure. Elle n'a même pas voulu s'arrêter pour me parler, et elle faisait une drôle de mine. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

– Tu ferais mieux de demander si quelque chose va, rétorquai-je en pouffant de rire.

Du bout du pied, Jamie poussa un tabouret vers lui.

– Assieds-toi, je vais te raconter.

Ian écouta avec attention, ouvrant grand la bouche quand Jamie arriva à la partie du récit où M^{me} Bug étouffait Brown sous un oreiller.

– Il est encore ici ? questionna-t-il.

Il se retourna comme s’il s’attendait à voir Brown sortir de l’infirmierie d’un instant à l’autre.

– Il ne risque pas d’aller où que ce soit tout seul, déclarai-je acerbe.

Ian partit quand même vérifier. Il revint quelques instants plus tard, l’air songeur.

– Il ne porte pas de traces, observa-t-il en se rasseyant...

– En effet, confirma Jamie. Et il porte un bandage propre. Ta tante venait juste de le soigner.

Ils hochèrent la tête à l’unisson, pensant visiblement à la même chose. Voyant que je ne les suivais pas, Ian m’expliqua :

– À le voir, on ne dirait pas qu’il a été assassiné, tante Claire. Il aurait pu mourir tout seul.

– D’une certaine manière, c’est le cas. S’il n’avait pas tenté de terroriser M^{me} Bug...

Je me massai le front, sentant monter une migraine.

– Comment allez-..., commença Ian inquiet.

J’en avais par-dessus la tête qu’on me pose cette question et l’interrompis sèchement.

– Je n’en sais rien !

Je baissai les yeux vers mes poings, serrés sur mes genoux.

– Il... il n’était pas fondamentalement mauvais, repris-je. Mon tablier était taché de sang, mais j’ignorais s’il s’agissait du sien ou du mien.

– Il était juste... très faible.

– Dans ce cas, il est aussi bien mort, trancha Jamie sans méchanceté particulière.

Ian acquiesça. Puis Jamie revint sur le sujet à l’ordre du jour.

– Je disais justement à ta tante que si Brown était Écossais, je saurais mieux comment le prendre, puis il m’est venu à l’esprit que, d’une certaine manière, ils se comportent un peu comme des Écossais, lui et son comité de sécurité. Ils forment comme une Ronde, tu ne trouves pas ?

– C’est vrai, dit Ian intéressé. Je n’en ai jamais vu, mais maman m’en a parlé, surtout de celle qui t’avait arrêté. Elle m’a raconté comment tante Claire et elle se sont lancées à ses trousses.

Il me sourit, son visage émacié retrouvant soudain l’éclat de l’adolescent qu’il avait été.

– Il faut dire que j’étais plus jeune alors, et plus courageuse.

Amusé, Jamie poursuivit :

– Eux, ils sont plus directs, assassinant, brûlant... Contrairement aux Écossais qui rançonnaient leurs victimes ?

Je commençais à voir où il voulait en venir. Ian était né après Culloden et n'avait jamais connu la Ronde, une de ces bandes organisées d'hommes armés qui sillonnaient la campagne, réclamant des gages aux chefs de clan pour protéger leurs métayers, leurs terres et leur bétail. S'ils refusaient, ils confisquaient tous leurs biens. Pour ma part, j'avais croisé leur chemin. J'avais entendu dire qu'il leur arrivait aussi de tuer et d'incendier des maisons de temps en temps, mais surtout pour faire un exemple et améliorer la coopération.

Jamie acquiesça.

– Comme je disais, Brown n'est pas Écossais, mais les affaires sont les affaires, n'est-ce pas ?

Il médita un instant, puis se pencha en arrière, les mains croisées sur un genou.

– Ian, combien de temps te faut-il pour te rendre à Anidonau Nuya ?



Après le départ d'Ian, nous restâmes dans le bureau. Il fallait trouver une solution pour le cadavre dans mon infirmerie, mais je n'étais pas encore prête à affronter le problème. En dehors d'une allusion au fait qu'il trouvait regrettable de ne pas avoir encore eu le temps de construire une glacière, Jamie ne l'aborda pas non plus.

– Pauvre M^{me} Bug, soupirai-je. Je n'imaginai pas qu'il la torturait ainsi. Il a dû croire que c'était une tendre. Grave erreur ! Elle est sacrément costade, je n'en revenais pas !

Je n'aurais pourtant pas dû être surprise. J'avais vu M^{me} Bug parcourir à pied plus d'un kilomètre avec une chèvre adulte sur les épaules. Néanmoins, il est rare de faire le lien entre la force musculaire nécessaire aux tâches agricoles quotidiennes et la furie homicide.

– Moi aussi, dit Jamie. Toutefois, ce qui me surprend, ce n'est pas qu'elle soit assez forte pour le faire, mais qu'elle ait décidé de prendre les choses en main toute seule. Pourquoi n'en a-t-elle pas parlé à Archie ou à moi ?

– Elle t'a répondu. Elle pensait qu'il aurait été déplacé de sa part de se plaindre. Tu lui avais confié la mission de le surveiller, et elle aurait remué ciel et terre pour exécuter toutes tes demandes. Elle pensait s'être bien acquittée de sa tâche, mais, quand il a débarqué ici, elle a... craqué, tout simplement. Ça arrive, je l'ai déjà vu.

– Moi aussi, mais j'aurais pensé que... marmonna-t-il.

Une ride profonde barra son front et je me demandai à quels incidents violents il était en train de penser.

Archie Bug entra si discrètement que je ne l'entendis pas. Je ne me rendis

compte de sa présence que quand Jamie releva d'un coup la tête, se raidissant. Je pivotai sur mon tabouret et vis la hache qu'Arch tenait à la main. J'ouvris la bouche, mais il avança vers Jamie d'un pas ferme, ne voyant rien d'autre dans la pièce.

Il déposa son arme sur la table et déclara en gaélique :

– Ma vie pour la sienne, Ô, chef.

Il recula d'un pas et s'agenouilla, baissant la tête. Il avait tressé ses fins cheveux blancs et les avait relevés afin de dénuder sa nuque tannée et ridée par la vie au grand air, mais épaisse et musclée au-dessus du col blanc.

Un petit bruit me fit me retourner. M^{me} Bug était là aussi, mal en point, se tenant au chambranle de la porte. Son bonnet était de travers, et ses cheveux gris adhéraient à son front en sueur, encadrant un visage couleur de lait qui a tourné.

Ses yeux passèrent très vite sur moi, puis elle fixa toute son attention sur son mari et Jamie qui s'était levé. Il caressa du doigt l'arête de son nez, tout en examinant Archie.

– Quoi, je suis censé vous couper la tête ? Je devrais le faire ici dans mon bureau, puis demander à votre femme de nettoyer le sang, ou dans la cour et ensuite vous clouer au linteau en guise d'avertissement pour Richard Brown ? Levez-vous, vieille fripouille.

L'air dans la pièce se figea un instant, assez longtemps pour que je remarque le grain de beauté noir au milieu de la nuque d'Archie Bug, puis le vieillard se releva, très lentement.

– C'est votre droit, dit-il en gaélique. Je vous ai prêté serment, *a ceann-cinnidh*. Je le jure encore par le fer, c'est votre droit.

Il se tenait très droit, le regard baissé, fixant la hache sur la table, son tranchant affûté formant une ligne argentée étincelante qui jurait avec la matité de la lame.

Jamie allait répondre, puis se ravisa. Attentif, il inspecta son métayer. Quelque chose changea en lui, comme si une ancienne conscience renaissait.

– *A ceann-cinnidh* ? répéta-t-il.

Arch acquiesça en silence.

A ceann-cinnidh. Ô chef. Un seul mot, et nous nous retrouvions en Écosse. On distinguait aisément la différence entre les nouveaux métayers et les ex-détenus d'Ardsmuir, une différence de loyauté et de reconnaissance. Dans ce cas, il y avait plus : une allégeance ancestrale, qui avait régi les Highlands pendant un millénaire. Le serment du sang et du fer.

Je vis Jamie peser le passé et le présent, me rendant compte qu'Archie Bug se tenait entre les deux. Je le lus sur son visage, son exaspération se muant en compréhension. Ses épaules s'affaissèrent : Jamie acceptait son rôle.

Il se redressa, saisit la hache et la brandit, la tenant par la lame.

– C'est vrai, par ta parole, c'est mon droit. Et par ce droit, je te rends la vie

de ta femme et la tienne.

M^{me} Bug laissa échapper un petit sanglot. Archie ne se retourna pas vers elle, mais inclina la tête et reprit sa hache. Il se tourna et sortit sans un mot, mais j'aperçus sa main effleurer la manche de sa femme discrètement, en passant.

M^{me} Bug se redressa et, de ses doigts tremblants, remit un peu d'ordre dans sa coiffure. Sans lever les yeux vers elle, Jamie se rassit, saisit une plume et une feuille de papier, même si je doutais qu'il eût vraiment l'intention d'écrire. Ne voulant pas embarrasser la pauvre femme, j'affectai de consulter les rayons de livres, puis saisis le serpent en noisetier que Jamie avait taillé, faisant mine de l'examiner.

Elle s'avança dans la pièce, esquissa une révérence et demanda avec la plus grande dignité :

– Voulez-vous que je vous apporte quelque chose à manger ? Il y a des gâteaux d'orge tout frais.

– Oui, merci, cela me ferait bien plaisir. *Gun robh math agaibh, a nighean.*

Elle acquiesça et tourna les talons. Sur le pas de la porte, elle s'arrêta et fixa Jamie dans les yeux.

– J'étais là, vous savez, quand les *Sassenachs* ont tué votre grand-père, là-haut sur Tower Hill. Il y a eu beaucoup de sang.

Elle marqua une pause, l'examinant avec les yeux rouges puis ajouta :

– Vous lui faites honneur.

Là-dessus, elle disparut dans un tourbillon de jupons et de lacets de tablier.

Jamie me regarda en roulant des yeux étonnés.

– Ce n'était pas forcément un compliment, tu sais, lui dis-je.

Il se mit à rire.

– Je m'en doute ! Parfois, cette vieille ordure me manque. Un jour, il faudra que je demande à M^{me} Bug si ce qu'on raconte à propos de ses dernières paroles est vrai.

– C'est-à-dire ?

– Il aurait payé son dû au bourreau, puis lui aurait dit de s'appliquer : « Parce que je serai très fâché si tu bâcles ton travail ! »

Cela me fit sourire.

– En tout cas, ça lui ressemble. À ton avis, que faisaient les Bug à Londres ?

– Va savoir ! Tu penses qu'elle a raison ? Que je suis comme lui ?

– Ça ne me saute pas aux yeux.

Feu Simon, lord Lovat, avait été petit et trapu, quoique encore très costaud pour son âge. Il avait aussi fortement ressemblé à un crapaud malveillant et très rusé.

– Dieu merci ! Mais, pour le reste ?

Malgré une pointe d'humour dans ses yeux, il était sérieux. Il désirait vraiment savoir.

J'examinai Jamie avec soin. Il n'y avait aucune trace du vieux renard dans ses traits forts et réguliers (ces derniers lui venant surtout du côté de sa mère, les McKenzie) ni dans sa taille et ses épaules carrées. Mais au fond de ses yeux en amande bleu nuit, je discernais parfois un écho du regard de lord Lovat, pétillant de curiosité et d'humour sardonique.

– Tu as un petit quelque chose de lui, admis-je. Parfois, plus qu'un petit peu. Tu n'as pas son ambition dévorante et... J'allais dire que tu n'es pas aussi impitoyable, mais, au fond, si.

Il ne parut ni surpris ni offensé.

– Vraiment ?

– Tu peux l'être.

Le bruit des vertèbres disloquées d'Arvin Hodgepile résonna dans ma moelle épinière.

– Je suis aussi retors ? questionna-t-il gravement.

– Je ne sais pas. Tu n'es pas un escroc, mais peut-être parce que tu as un sens de l'honneur qu'il n'avait pas. Tu ne te sers pas des gens comme il le faisait.

– Oh, mais si, *Sassenach*. Sauf que je m'arrange pour que ça ne se voie pas.

Son regard s'attarda un instant sur le serpent en bois entre mes mains, mais il ne le voyait sans doute pas. Enfin, il s'extirpa de ses pensées et releva les yeux vers moi, un sourire ironique au coin des lèvres.

– S'il y a un paradis et que mon grand-père y est, ce qui m'étonnerait fortement, il doit hurler de rire à en perdre la tête en me voyant. Enfin, c'est ce qu'il ferait, s'il ne l'avait pas déjà perdue !

34. Les pièces à conviction

C'est ainsi que, quelques jours plus tard, nous entrâmes en procession dans Brownsville, Jamie dans toute sa splendeur en tenue de Highlander, le coutelas aux filigranes d'or d'Hector Cameron accroché à sa ceinture, une plume de faucon dans son chapeau et perché sur Gideon, les oreilles aplaties et l'œil mauvais comme à son habitude.

À ses côtés chevauchait Oiseau-qui-chante-le-matin, chef de paix de la tribu cherokee Oiseau-des-neiges. Ian m'avait expliqué qu'il appartenait au clan des Longs Cheveux, mais je m'en serais doutée rien qu'à son allure. Ses cheveux étaient non seulement longs, brillants et enduits de graisse d'ours mais magnifiquement parés, avec une queue qui partait du sommet de son crâne et descendait jusqu'en bas de ses reins, se finissant par une dizaine de petites tresses ornées (comme le reste de son costume) de coquillages, de perles de verre, de clochettes en cuivre, de plumes de perruche et d'une pièce de monnaie chinoise (Dieu seul savait où il l'avait dégotée !). À sa selle pendait son nouveau bien, et le plus précieux : la carabine de Jamie.

De l'autre côté de Jamie se trouvait ma personne : pièce à conviction numéro un. Je montais ma mule Clarence et étais vêtue d'une robe et d'une cape indigo qui mettaient en valeur la pâleur de ma peau et soulignaient à merveille les jaunes et les verts de mes ecchymoses. Pour me soutenir moralement, j'avais passé à mon cou mon collier de perles d'eau douce.

Ian avançait derrière nous flanqué des deux guerriers qu'Oiseau avait amenés comme escorte. Il paraissait plus Indien qu'Écossais avec ses demicercles en pointillé tatoués sur ses pommettes et ses cheveux châains graissés, lissés en arrière et noués en queue de cheval, une simple plume de dinde plantée dedans. Au moins, il ne s'était pas épilé le crâne à la Mohawk. Il n'en avait pas besoin pour avoir l'air menaçant.

Sur une civière tirée par le cheval d'Ian arrivait la pièce à conviction numéro deux : le cadavre de Lionel Brown. Nous l'avions mis dans la crèmerie au bord de la source pour le garder au frais avec les œufs et le beurre. Brianna et Malva avaient fait de leur mieux pour le recouvrir de mousse afin d'absorber les liquides, ajoutant autant d'herbes aromatiques que possible, puis l'avaient enveloppé dans une peau de daim, nouée à l'indienne avec des bandes de cuir brut. Malgré ces soins, tous les chevaux renâclaient à proximité de la dépouille. Seule la monture d'Ian la tolérait tout juste, s'ébrouant sans cesse en faisant cliqueter ses harnais, contrepoint lugubre au bruit sourd des sabots.

Nous ne parlions pas beaucoup.

Dans les implantations de montagne, toute visite attirait la curiosité et les

commentaires. Au passage de notre groupe, les têtes sortaient des fenêtres et des portes comme des bigorneaux au bout d'épingles, bouche bée. Le temps que nous soyons arrivés devant la maison de Richard Brown, également la taverne locale, toute une bande de curieux marchait derrière nous, surtout des hommes et des enfants.

En nous entendant approcher, une femme sortit sur la véranda rudimentaire. Je reconnus M^{me} Brown. Elle porta une main à sa bouche, puis se précipita à l'intérieur.

Nous attendîmes en silence. C'était un jour d'automne clair et frais. La brise agitait les cheveux sur ma nuque. À la demande de Jamie, je les avais tirés en arrière et ne portais pas de bonnet. Mon visage était exposé, nu comme la vérité.

« Savent-ils ? » Me sentant étrangement lointaine, comme si j'assistais à la scène quelque part hors de mon corps, j'examinai les visages dans la foule.

« Ils ne peuvent pas savoir », m'avait assuré Jamie. À moins que Donner se soit enfui et leur ait raconté ce qui était arrivé cette fameuse nuit. Mais ce ne pouvait être le cas, autrement Richard Brown serait venu jusqu'à nous.

Tout ce qu'ils savaient se résumait à ce que mon visage leur montrait. Et c'était déjà trop.

Clarence sentait l'hystérie qui montait en moi. La mule frappa du sabot, une fois, et s'ébroua comme si elle cherchait à chasser des mouches de ses oreilles.

La porte se rouvrit, et Richard Brown, pâle, dépenaillé et mal rasé, apparut, avec plusieurs hommes derrière lui, tous armés.

Les cheveux gras, les yeux rouges et troubles, il dégageait des miasmes de bière. Il avait bu et essayait visiblement de reprendre ses esprits pour affronter la menace qui se présentait.

– Fraser, dit-il en clignant des yeux.

– M. Brown.

Faisant avancer Gideon d'un pas, Jamie se retrouva au même niveau que les hommes sur la véranda, à moins de deux mètres de Richard Brown. Il déclara sur un ton neutre :

– Il y a dix jours, une bande d'hommes a pénétré sur mes terres. Ils ont volé mes biens, agressé ma fille enceinte, brûlé ma malterie, détruit ma récolte, enlevé puis violé ma femme.

J'avais déjà du mal à supporter le regard de certains hommes. Cette fois, tous les yeux étaient braqués sur moi. J'entendis le déclic d'un pistolet qu'on armait. Je conservai un visage de marbre, mes mains tenant fermement mes rênes, mes yeux fixés sur Richard Brown.

Celui-ci ouvrit la bouche, mais, avant qu'il ait pu parler, Jamie leva une main, lui imposant le silence.

– Je les ai suivis avec mes hommes et je les ai tués. J'ai trouvé votre frère

parmi eux. Je l'ai fait prisonnier, mais ne l'ai pas exécuté.

Des murmures parcoururent l'assistance. Richard Brown jeta un œil vers le paquet sur la civière et pâlit.

– Vous... commença-t-il d'une voix éraillée. Nelly ?

C'était mon tour d'entrer en piste. Je pris une grande inspiration et fis avancer Clarence. Je parlai d'une voix rauque mais claire, la projetant pour me faire entendre de tous.

– Avant que mon mari ne nous retrouve, votre frère a chuté et s'est grièvement blessé. Nous l'avons soigné, mais il n'a pas survécu.

Laissant passer un silence ébahi, Jamie fit un geste à Ian avant de reprendre :

– Nous vous l'avons amené pour que vous puissiez l'enterrer.

Sans un mot, Ian et les deux Cherokees détachèrent la civière, la traînèrent devant la véranda, la déposèrent sur la route poussiéreuse, puis remontèrent sur leurs chevaux.

Jamie salua de la tête, puis fit tourner Gideon. Oiseau le suivit, aussi impassible que Bouddha. J'ignorais s'il parlait assez l'anglais pour avoir suivi le discours de Jamie, mais il comprenait son rôle et le jouait parfaitement bien.

Avec le vol, le meurtre et l'esclavage, les Brown s'étaient trouvés une activité annexe très juteuse, mais leurs revenus principaux leur venaient du commerce avec les Indiens. Par sa présence aux côtés de Jamie, Oiseau leur donnait un avertissement clair : aux yeux des Cherokees, les liens avec la Couronne d'Angleterre et son représentant passaient avant le négoce avec les Brown. S'ils touchaient encore à Jamie et à ses biens, ils pouvaient faire une croix sur leurs affaires.

Je ne connaissais pas qu'elle avait été la teneur exacte des arguments d'Ian pour demander à Oiseau de venir, mais je supposais que, par un accord tacite, il n'y aurait pas d'enquête officielle de la Couronne sur le sort de captifs qui auraient pu passer entre des mains indiennes. Les affaires sont les affaires.

D'un coup de talon, je fis avancer Clarence et pris place derrière Oiseau, gardant les yeux sur la pièce de monnaie chinoise qui brillait au milieu de son dos, attachée avec un fil écarlate. J'avais une envie folle de regarder derrière moi mais serrai fort mes rênes, enfonçant mes ongles dans mes paumes.

« Donner était-il mort, finalement ? » Je ne l'avais pas aperçu parmi les hommes de Richard Brown.

Préfèrai-je qu'il soit mort ? Le désir d'en savoir plus sur son compte était puissant, mais pas autant que celui d'en finir, de laisser cette nuit dans la montagne derrière moi définitivement, tous les témoins confiés au silence de la tombe.

Ian et les deux Cherokees nous emboîtèrent le pas et, peu après, nous étions hors de Brownsville, bien que l'odeur de bière et de fumée de cheminée

hante encore mes narines. J'avancaï à la hauteur de Jamie. Oiseau, lui, était passé en arrière avec Ian et ses deux guerriers. Je les entendais rire.

– Tu crois que, cette fois, l'affaire est réglée ? demandai-je.

– Ce genre d'affaire n'est jamais réglé, répondit-il calmement. Mais nous sommes toujours en vie. C'est bon signe.

CINQUIÈME PARTIE

Les grandes désespérances



35. La laminaire

De retour de Brownsville, j'adoptai des résolutions draconiennes pour reprendre une vie normale. Parmi ces dernières, une visite à Marsali s'imposait. Elle était rentrée de chez les McGillivray. J'avais croisé Fergus qui m'avait assuré qu'elle s'était bien remise de ses blessures et se sentait bien, mais j'avais besoin de le vérifier par moi-même.

Leur fermette semblait en ordre, mais présentait quelques signes de délabrement. Quelques bardeaux du toit s'étaient envolés, un coin de la véranda commençait à s'affaïsser et la toile huilée qui protégeait l'unique fenêtre s'était en partie déchirée, le trou ayant été comblé à la hâte avec un chiffon. Ce n'était que des détails, mais qu'il faudrait régler avant l'arrivée de la neige. Elle ne tarderait plus ; je la sentais dans l'air, le bleu éclatant du ciel automnal se voilant du gris pâle de l'hiver imminent.

Personne ne se précipita à ma rencontre, mais il y avait quelqu'un à la maison. La cheminée crachait de la fumée et des petites étincelles. Au moins, Fergus était capable de couper assez de bois pour chauffer son foyer. Je lançai un joyeux « Y a quelqu'un ? » et poussai la porte.

Je le perçus tout de suite. Ces derniers temps, je me méfiais de mon instinct, mais cette impression-ci était on ne peut plus nette. Identique à celle du médecin quand un patient entre dans son cabinet, et qu'il sait d'emblée que quelque chose ne va pas du tout, avant même d'avoir posé une seule question, d'avoir vérifié le premier signe vital. Cela n'arrive pas souvent, et on prie que cela ne se produise jamais... mais cela arrive. Et il n'y a rien à faire.

Ce fut surtout l'attitude des enfants qui me mit la puce à l'oreille. Marsali cousait près de la fenêtre. Tranquilles, les deux petites jouaient à ses pieds. À l'intérieur, contrairement à son habitude, Germain était assis à la table, les deux pieds ballants, plongé dans un livre pour enfants défraîchi mais des plus précieux que Jamie lui avait rapporté de Cross Creek. Eux aussi, ils savaient.

Marsali redressa la tête en m'entendant entrer et fut stupéfaite en apercevant mon visage, même s'il était déjà en meilleur état. J'arrêtai net ses exclamations.

– Je vais bien. Ce ne sont que des ecchymoses. Et toi, comment te sens-tu ?

Je posai ma sacoche et pris sa tête entre mes mains, l'orientant doucement vers la lumière. Son oreille et sa joue étaient sérieusement contusionnées, et il lui restait une bosse sur le front, mais elle n'avait pas d'entailles, et son regard était clair. Son teint me parut sain, pas de signe de jaunisse ni de troubles hépatiques.

« Elle va bien, c'est le bébé », pensai-je. Sans la prévenir, je posai mes mains sous son ventre et le soulevai légèrement, m'attendant au pire. Je faillis

me mordre la langue de surprise quand un coup de genou ténu répondit à ma pression.

Cela me rassura, j'avais craint la mort du bébé. Un bref regard vers Marsali atténua mon soulagement. Elle était tiraillée entre la peur et l'espoir, priant pour que je démentisse son mauvais pressentiment.

J'allai chercher mon stéthoscope. Je l'avais fait fabriquer par un étameur de Wilmington : une petite cloche évasée avec le bord aplati. Rudimentaire mais efficace. Je demandai en essayant de ne pas montrer ma nervosité :

– Le bébé a beaucoup remué ces derniers jours ?

– Pas autant qu'avant. Mais c'est généralement le cas, n'est-ce pas, quand ils sont prêts à naître ?

Elle se pencha en arrière pour que j'écoute son ventre.

– Joanie était lourde et immobile, comme si elle était mo... comme un boulet de canon, la nuit avant que je perde les eaux.

– Oui, oui, ils font souvent ça. Ils rassemblent leurs forces, je suppose.

Elle sourit, mais ses traits se durcirent de nouveau quand je collai mon instrument contre son abdomen.

Il me fallut du temps pour entendre battre le cœur. Il était anormalement lent et sautait aussi des temps. J'en eus la chair de poule.

Je poursuivis mon examen, l'interrogeant, plaisantant, répondant aux questions des enfants qui s'étaient rassemblés autour de nous, se marchant sur les pieds et se mettant en travers de mon chemin. Pendant tout ce temps, je réfléchissais à toute allure, envisageant les possibilités, toutes mauvaises.

L'enfant remuait ; mais pas comme il aurait dû. Son cœur battait, mais pas comme il aurait dû. Rien, dans ce ventre, ne se déroulait comme ça aurait dû. Que se passait-il donc ? Il était fort possible que le cordon ombilical se soit enroulé autour du cou du bébé, une complication très dangereuse.

Je remontai encore un peu la chemise de Marsali, m'efforçant de mieux entendre, et découvris d'autres ecchymoses, de grosses taches vertes et jaunes, certaines encore avec un centre violacé, qui s'étaient comme des fleurs vénéneuses sur la courbe de son abdomen. Je me mordis la lèvre. Ces salauds lui avaient donné des coups de pied dans le ventre. C'était un miracle qu'elle n'ait pas avorté sur le coup.

La colère monta en moi, s'accumulant derrière mon sternum, le pressant au point d'exploser.

Avait-elle des saignements ? Non. Pas de douleurs non plus, hormis la sensibilité de ses bleus. Pas de crampes. Pas de contractions. Sa tension me semblait normale, pour autant que je pusse en juger.

Outre la position du cordon, le problème le plus probable pouvait aussi être un décollement partiel du placenta, avec une hémorragie utérine. Un déchirement de l'utérus ? Ou, plus rare, un jumeau mort, une malformation congénitale... J'étais certaine d'une seule chose : ce bébé devait voir le jour le

plus tôt possible.

Je demandai avec sang-froid :

– Où est Fergus ?

– Je ne sais pas, répondit-elle aussi calme. On ne l’a pas vu depuis avant-hier. Ne mets pas ça dans ta bouche, *a chuisle*.

Elle tendit la main vers Félicité qui mâchouillait un bout de chandelle, mais ne put l’atteindre.

– Ce n’est pas grave. On va le trouver.

Je pris le fragment de cire des mains de Félicité qui ne protesta pas, sentant la gravité de la situation sans la comprendre. Cherchant à se rassurer, elle voulut grimper sur les genoux de sa mère. Germain la rattrapa par la taille et la tira en arrière.

– Non, bébé. Viens avec moi, *a piuthar*. Tu veux un peu de lait ? Si on allait à la laiterie au bord de la source ?

– Je veux maman.

Félicité agita les mains et les pieds, s’efforçant de lui échapper.

– Allez, les filles, on y va ! annonça-t-il d’un ton ferme.

Il avança péniblement vers la porte, sa petite sœur grognant et gesticulant dans ses bras. Joanie le suivit d’un pas sautillant, puis s’arrêta sur le seuil, lançant un regard inquiet à sa mère.

– Allez-y, *a muirinn*, dit-elle en souriant. Germain, emmène-les voir M^{me} Bug. Tout se passera bien.

Quand ils furent sortis, elle croisa ses mains sur son ventre, son sourire envolé.

– C’est un bon garçon, notre Germain, murmura-t-elle.

– Un enfant adorable. Marsali...

– Oui, je sais. Vous pensez que celui-ci a une chance de vivre ?

Elle baissa les yeux sur son ventre, le caressant avec douceur.

Rien n’était moins sûr, mais, pour l’instant, il était encore en vie. J’hésitai, inventoriant mes possibilités. Toutes les mesures que je pouvais prendre s’accompagnaient d’un risque monstrueux... pour l’enfant, pour elle, pour les deux.

Pourquoi n’étais-je pas venue plus tôt ? Je m’en voulais d’avoir cru Jamie et Fergus quand ils m’avaient assurée de sa bonne santé, mais il était trop tard pour se faire des reproches. De toute manière, cela n’aurait probablement rien changé.

– Tu peux marcher ? demandai-je. Il faut qu’on aille à la Grande Maison.

– Oui, bien sûr.

Elle se leva en s’accrochant à mon bras. Elle regarda autour d’elle dans la cabane, comme si elle cherchait à en graver tous les détails dans sa mémoire, puis se tourna vers moi, l’air résolu.

– On discutera en chemin.

Il y avait différentes solutions, toutes terrifiantes. En cas de décollement placentaire, je pouvais pratiquer une césarienne d'urgence et, peut-être, sauver l'enfant, mais Marsali n'y survivrait pas. Provoquer l'accouchement en faisant sortir l'enfant lentement était très dangereux pour le bébé, mais beaucoup plus sûr pour sa mère. Bien entendu, déclencher le travail prématurément augmentait le risque d'hémorragie, ce dont je me gardai de parler. Auquel cas...

Peut-être pourrais-je arrêter les saignements et sauver Marsali, mais je ne pourrais aider l'enfant, qui serait à l'évidence en difficulté. Il y avait aussi l'éther... une idée tentante, mais que je repoussai à contrecœur. Je ne l'avais pas encore utilisé, n'en connaissant pas très bien la concentration ni l'efficacité et ne possédant pas de formation d'anesthésiste me permettant d'évaluer ses effets dans une situation aussi délicate qu'un accouchement dangereux.

Dans le cas d'une opération mineure, je pouvais procéder pas à pas, surveiller la respiration du patient et faire marche arrière si les choses me semblaient tourner mal. Mais au beau milieu d'une césarienne, en cas de problème, je n'avais aucune issue de secours.

Marsali me paraissait d'un calme irréel, comme si elle écoutait ce qui se passait en elle plutôt que mes explications et mes hypothèses. Elle ne revint sur terre que lorsque nous croisâmes Ian près de la Grande Maison. Il descendait de la colline avec une poignée de lièvres morts qu'il tenait par les oreilles. Il lança joyeusement :

– Salut, cousine ! Comment ça va ?

– J'ai besoin de Fergus, Ian, déclara-t-elle sans préambule. Tu peux le trouver ?

Le sourire d'Ian s'effaça aussitôt en apercevant la pâleur de Marsali et en remarquant que je la soutenais.

– Oh, mon Dieu, le petit arrive déjà ? Mais pourquoi...

Il jeta un œil vers le sentier, se demandant pourquoi elle avait quitté sa cabane.

– Va chercher Fergus, l'interrompis-je. Maintenant.

– Oh. Oui, j'y vais. Tout de suite.

Il resta un instant décontenancé, l'air soudain très jeune. Il partit d'un côté, puis tourna les talons et me fourra ses lièvres dans la main. Puis il sortit du sentier et se mit à courir, zigzaguant entre les arbres, bondissant par-dessus les troncs couchés. Rollo, qui ne voulait rien manquer, partit comme une flèche derrière son maître.

Je tapotai le bras de Marsali.

– Ne t'inquiète pas, ils vont le trouver.

Elle les suivait du regard.

– Oui, bien sûr... Mais s'ils ne le trouvent pas à temps...

– Ils le trouveront. Viens.



J'envoyai Lizzie chercher Brianna et Malva Christie, car j'allais avoir besoin de renforts, puis laissai Marsali dans la cuisine aux bons soins de M^{me} Bug pendant que je préparais l'infirmierie. Je jetai un drap et des oreillers sur ma table. Un vrai lit aurait été préférable, mais il me fallait tous mes instruments à portée de main.

Je les sortis : mes outils chirurgicaux, que je cachai soigneusement sous une serviette propre ; le masque à éther, bordé d'une épaisse bande de gaze ; le goutte-à-goutte... pouvais-je laisser Malva administrer l'éther au cas où je devrais opérer d'urgence ? Je pensais que oui. Elle était très jeune et n'avait aucune expérience, mais elle possédait un sang-froid remarquable et n'avait pas peur du sang. Je remplis le flacon, écartant mon visage pour ne pas sentir les effluves sucrés et puissants du liquide, puis bourrai son goulot de coton pour éviter qu'il s'évapore et nous endorment tous... ou qu'il s'enflamme. Je me tournai alors vers la cheminée, mais aucun feu n'y brûlait.

Mais si le travail se prolongeait et qu'il y avait des complications ? Si je devais travailler de nuit, à la lueur des bougies ? C'était impossible. L'éther était beaucoup trop inflammable. Je m'imaginai pratiquant une césarienne dans le noir, au toucher, et repoussai hâtivement cette vision.

– Si vous n'avez rien de mieux à faire, ce serait le moment idéal pour nous rendre une petite visite.

J'adressai cette prière collectivement à sainte Bride, saint Raymond et sainte Margaret d'Antioche, tous patrons des accouchements et des femmes enceintes, ainsi qu'à tout ange gardien passant par là, le mien, celui de Marsali et celui du bébé.

Apparemment, l'un d'eux m'avait écoutée. Quand je fis grimper Marsali sur la table, je découvris avec un grand soulagement que son col utérin avait commencé à se dilater sans trace de saignement. Malheureusement, cela n'écartait pas le risque d'hémorragie, mais, en diminuait néanmoins la probabilité.

À vue de nez, sa tension paraissait normale, et les battements de cœur du bébé s'étaient stabilisés. En revanche, il avait cessé de bouger et ne répondait pas à mes pressions.

– Il doit être profondément endormi, dis-je avec un sourire à Marsali. Il se repose.

Elle se tourna sur le côté avec un grognement de truie.

– J'aurais bien besoin d'un peu de repos, moi aussi, après cette marche depuis la maison !

Elle s'enfonça dans les oreillers avec un soupir. Adso en profita pour

sauter sur la table et se blottir contre ses seins, frottant son museau contre son visage. J'aurais pu le chasser, mais Marsali semblait trouver un réconfort dans sa présence, le grattant entre les oreilles jusqu'à ce qu'il s'enroule sous son menton en ronronnant de bonheur. Au fond, j'avais déjà assisté des accouchements dans des conditions nettement moins sanitaires, et tout portait à croire que celui-ci prendrait du temps. Adso déguerpissait longtemps avant de devenir gênant.

J'étais un peu rassurée, mais pas au point d'être à mon aise, cette impression subtile de problème imminent étant toujours présente. En chemin, j'avais examiné les différentes options qui s'offraient à moi. Compte tenu de la légère dilatation du col utérin et des battements cardiaques réguliers, je décidai d'essayer la méthode la plus classique d'induction du travail afin de stresser le moins possible la mère et son petit. Si une urgence survenait... nous aviserions en temps et en heure.

J'espérai que le contenu du flacon était utilisable. Je n'avais encore jamais eu l'occasion de m'en servir. L'étiquette disait *Laminaria*, dans l'écriture fleurie de Daniel Rawlings. Cette petite fiole verte était fermée hermétiquement et ne pesait presque rien. Quand je l'ouvris, un vague parfum d'iode se répandit, mais aucune odeur de pourriture, Dieu merci !

La laminaire était une algue marine. Séchée, ce n'était que des petits fragments fins comme du papier d'un vert brunâtre. Toutefois, contrairement à d'autres algues séchées, elle ne s'effritait pas et présentait une capacité d'absorption étonnante.

Insérée dans l'ouverture de l'utérus, elle se gorgeait de l'humidité des muqueuses et gonflait, ouvrant ainsi un peu plus le col et déclenchant le travail. Je l'avais déjà vue utilisée, même à mon époque, mais, dans les temps modernes, elle servait surtout à aider à avorter d'un enfant mort-né. Je repoussai aussi cette image et sélectionnai un beau spécimen d'algue.

Cette manipulation étant assez simple, une fois la laminaire en place, il ne restait plus qu'à attendre. Et espérer. L'infirmierie était paisible, remplie de lumière et du bruit des hirondelles rustiques sous les avant-toits.

– J'espère qu'ils vont trouver Fergus, déclara Marsali après un long silence.

J'étais occupée à essayer d'allumer mon brasero avec une lame d'acier et un silex. Je regrettais de ne pas avoir chargé Lizzie d'une commission : de demander à Brianna qu'elle apporte ses allumettes.

– Pardon ? Ah oui, bien sûr qu'ils vont le trouver. Tu me disais qu'il était absent ?

– Oui. Je l'ai à peine vu depuis... depuis que les hommes sont venus à la malterie.

Sa voix étouffée me fit relever la tête. Elle parlait le visage enfoui dans la fourrure d'Adso. Je ne savais pas trop quoi répondre à cela. J'ignorais que Fergus s'était fait si discret, mais, connaissant les hommes du XVIII^e siècle,

je devinais pourquoi. Ce que Marsali me confirma :

– Il a honte, ce petit crétin de Français, dit-elle sur un ton détaché.

Elle se tourna vers moi, un œil bleu visible au-dessus du crâne d'Adso.

– Il croit que c'est sa faute. Il s'en veut parce que j'étais là-haut toute seule et se dit que s'il n'était pas invalide, je n'aurais pas besoin de m'occuper de la malterie.

Je secouai la tête en soupirant :

– Ah, les hommes !

Cela la fit rire.

– Oui, les hommes. Mais n'oubliez pas qu'il me racontera ce qu'il a sur le cœur ! Non, monsieur préfère aller broyer du noir dans son coin et m'abandonner toute seule avec les trois sauvages.

Elle leva les yeux au ciel.

– Eh oui, les hommes sont comme ça, déclara M^{me} Bug en entrant avec une mèche allumée. Ils n'ont pas de raison, même si leurs intentions sont bonnes. Je vous entends frapper contre votre pierre depuis tout à l'heure, madame Claire. On croirait que vous sonnez la veillée funèbre. Il ne serait pas plus simple de venir chercher du feu dans la cuisine, comme tout le monde ?

Elle approcha la mèche de mon brasero qui s'enflamma aussitôt.

– Je m'entraîne, répondis-je en alimentant la flamme de brindilles. J'espère parvenir à allumer un feu en moins d'un quart d'heure.

M^{me} Bug et Marsali échangèrent un regard de dérision.

– Ma pauvre enfant, un quart d'heure, ce n'est rien ! J'ai souvent passé plus d'une heure à essayer de faire partir une étincelle dans le bois humide... surtout en Écosse, où pendant l'hiver, rien ne sèche jamais. Pourquoi croyez-vous que les gens se donnent tant de peine pour endormir le feu sans l'éteindre complètement ?

Il s'ensuivit une discussion animée sur la meilleure manière d'endormir un feu pour la nuit, incluant un débat sur la bonne bénédiction à réciter. La causerie dura assez longtemps, jusqu'à ce que j'obtienne une flamme suffisamment décente pour chauffer ma bouilloire. Une infusion aux feuilles de framboisier encouragerait les contractions.

L'allusion à l'Écosse dut rappeler un souvenir à Marsali, car elle se hissa soudain sur un coude.

– Mère Claire, vous pensez que je peux emprunter une feuille de papier et un peu d'encre à papa ? Je viens de penser que je ferais bien d'écrire à ma mère.

– Excellente idée.

J'allai chercher du papier, une plume et de l'encre, le cœur battant un peu plus vite. Marsali était d'un calme olympien, pas moi. J'avais déjà constaté ce type de réaction. Était-ce du fatalisme, de la foi ou quelque chose de purement

physique ?

Les femmes en couches semblaient souvent perdre toute peur ou tout doute, se renfermant sur elles-mêmes et faisant preuve d'une concentration qui pouvait ressembler à de l'indifférence, tout simplement parce qu'elles ne pouvaient plus penser à autre chose qu'à l'univers à l'intérieur de leur ventre.

Les deux ou trois heures qui suivirent, passées dans une atmosphère paisible, atténuèrent mes mauvais pressentiments. Marsali écrivit à Laoghaire, puis rédigea un petit mot pour chacun de ses enfants, « juste au cas où », expliqua-t-elle de manière laconique. Je remarquai qu'elle n'écrivait pas à Fergus mais regardait vers la porte au moindre bruit.

Lizzie revint en annonçant qu'elle n'avait pu trouver Brianna nulle part, mais Malva apparut, l'air excité, et fut vite mise au travail, lisant à voix haute « Histoire et aventures de sir William Pickle » de Tobias Smollet.

Jamie arriva, couvert de poussière, m'embrassa sur la bouche, puis Marsali sur le front. Il nota la singularité de la situation et arqua un sourcil interrogateur dans ma direction.

– Comment ça se présente, *a muirminn* ? demanda-t-il à Marsali.

Elle fit la grimace et sortit la langue, le faisant rire.

– Tu ne saurais pas où est passé Fergus, par hasard ? questionnai-je.

Il parut surpris.

– Mais si. Vous avez besoin de lui ?

Sa question s'adressait autant à Marsali qu'à moi.

– Oui, rétorquai-je. Où est-il ?

– Au moulin de Woolam. Il sert d'interprète à un voyageur français, un artiste qui recherche des oiseaux.

Cela sembla scandaliser M^{me} Bug qui reposa un instant son tricot.

– Des oiseaux ? Voilà que, maintenant, notre Fergus parle aussi leur langage ? Vous feriez mieux d'aller chercher ce manant sur-le-champ. L'autre Français peut bien trouver ses volatiles tout seul !

Pris de court par autant de véhémence, Jamie me laissa l'entraîner dans le couloir, le plus près possible de la porte d'entrée. Une fois hors de portée d'oreille, il me chuchota :

– Que se passe-t-il avec la petite ? Il jeta un coup d'œil vers l'infirmerie, où Malva avait repris sa lecture de sa voix claire et haut perchée.

Je lui expliquai de mon mieux.

– Ce n'est peut-être rien, je l'espère, mais elle réclame Fergus. Elle dit qu'il l'évite, se sentant coupable pour ce qui est arrivé à la malterie.

– Oui, c'est normal.

– Normal ? Mais pourquoi Dieu ! Ce n'était pas sa faute, voyons !

Il me regarda comme si je n'avais pas compris une évidence qui aurait sauté aux yeux d'un débile profond.

– Tu crois que cela change quelque chose ? Et si la petite meurt ou si l'enfant a un problème, tu ne penses pas qu'il se le reprochera ?

– Il a tort. Pourtant, il est évident qu'il s'en veut. Mais toi, par exemple...

Je m'interrompis, me souvenant qu'il se l'était reproché lui aussi. Il me l'avait avoué, très clairement, la nuit où il m'avait ramenée.

Il vit ce souvenir traverser mon regard et esquissa un sourire douloureux. Il caressa la cicatrice sur mon arcade sourcilière.

– Tu crois que je ne l'ai pas senti quand tu as reçu ce coup, ou les autres ?

Je secouai la tête, non pas en signe de négation mais d'impuissance.

– Un homme doit protéger sa femme, conclut-il en tournant les talons. Je vais chercher Fergus.

La laminaire avait patiemment accompli son long travail, et Marsali ressentait enfin des contractions occasionnelles, même si ce n'était pas encore le travail proprement dit. La lumière commençait à baisser quand Jamie revint avec Fergus, et Ian qu'ils avaient trouvé en chemin.

Couvert de poussière, Fergus n'était pas rasé et ne s'était manifestement pas lavé depuis des jours, mais le visage de Marsali s'illumina comme un soleil dès qu'elle le vit. J'ignorais de quoi il avait parlé avec Jamie ; il paraissait sombre et inquiet, cependant, en apercevant sa femme, il fondit sur elle comme une flèche vers sa cible, la serrant contre lui avec une telle ferveur que Malva en lâcha son livre, écarquillant les yeux.

Je me détendis un peu, pour la première fois depuis mon entrée dans la maison de Marsali, ce même matin, et déclarai :

– Bon ! Si nous allions grignoter un morceau ?

Je confiai Marsali à Fergus le temps de notre dîner. Quand je revins dans l'infirmerie un peu plus tard, ils se tenaient tête contre tête, discutant à voix basse. J'étais navrée de les déranger, mais il le fallait.

D'un côté, le col de l'utérus s'était bien dilaté et il n'y avait pas de saignements anormaux, ce qui me procura un immense apaisement. De l'autre, le rythme cardiaque du bébé était de nouveau irrégulier. Cette fois, j'étais presque certaine que le problème venait du cordon ombilical.

Très consciente du regard de Marsali rivé sur moi pendant que j'écoutais au stéthoscope, je faisais un effort surhumain pour ne rien laisser paraître.

– Tu t'en sors très bien, l'assurai-je. Je crois que le moment est venu d'accélérer un peu les choses.

Pour les accouchements, on utilisait toutes sortes d'herbes, mais la plupart ne me paraissaient pas convenir devant un risque d'hémorragie. L'infusion de feuilles de framboisier pourrait peut-être induire de fortes contractions sans être trop puissantes. Devais-je y ajouter de l'herbe de saint Christophe ?

Avec un certain détachement, Marsali expliqua à Fergus :

– Le bébé doit sortir au plus vite.

Visiblement, je n'avais pas réussi à cacher mon inquiétude aussi bien que je l'avais cru.

Elle tenait son rosaire enroulé autour de la main, la petite croix pendant entre ses doigts.

– Aide-moi, mon cœur.

Il souleva sa main et la baisa.

– Oui, chérie.

Il se signa et se mit au travail.

Fergus avait passé les dix premières années de sa vie dans la maison close où il était né. Par conséquent, il en savait plus sur les femmes – à certains égards – que tous les autres hommes que j'avais connus. Même ainsi, je restai médusée lorsqu'il dénoua les lacets de la chemise de Marsali et l'ouvrit, exposant ses seins.

Pas du tout étonnée, Marsali s'enfonça dans ses oreillers et se tourna à peine vers lui. Il s'agenouilla sur un tabouret et plaçant avec tendresse sa main sur son ventre rebondi, se pencha sur son sein, pinçant les lèvres. Puis, il me vit l'observer bouche bée et me sourit.

– Vous n'avez jamais vu faire ça, milady ?

J'étais partagée entre la fascination et l'impression que je devais détourner les yeux.

– Euh... non. Qu'est-ce que...

– Quand les premières douleurs sont longues à venir, téter les seins de la mère encourage la matrice à bouger et presse ainsi l'enfant de sortir.

Il effleura délicatement un téton qui se dressa, rond et dur comme une cerise de printemps.

– Dans le bordel, quand une des filles éprouvait des difficultés, une collègue lui rendait parfois ce service. Je l'ai déjà fait pour ma douce, quand Félicité est arrivée. Ça aide, vous verrez.

Là-dessus, il prit le sein de sa main et se mit à téter, très concentré, les yeux fermés. Marsali soupira, et son corps se détendit avec cette fluidité présente chez les femmes enceintes, devenant aussi mou qu'une méduse échouée.

J'étais déconcertée, mais obligée de rester au cas où il me faudrait intervenir. J'hésitai, puis attirai un tabouret et m'assis, essayant de me faire la plus discrète possible. De fait, ils ne semblaient pas gênés par ma présence, peut-être même n'en étaient-ils plus conscients. Pour ma part, je me mis un peu de biais, pour ne pas les fixer.

Bien qu'estomaquée, j'étais intéressée par la technique de Fergus. En effet, il avait tout à fait raison : la tétée induisait une contraction de l'utérus. Les sages-femmes de l'Hôpital des Anges me l'avaient expliqué : dès la naissance, la mère devait donner le sein au nourrisson afin de ralentir les saignements. Toutefois, aucune ne m'avait parlé de cette méthode comme un moyen de

provoquer le travail.

« Dans le bordel, quand une des filles éprouvait des difficultés, une collègue lui rendait parfois ce service », avait-il dit.

Sa mère avait été l'une des filles, bien qu'il ne l'ait jamais connue. J'imaginai une prostituée parisienne, brune, probablement jeune, accouchant en gémissant, pendant qu'une amie agenouillée près d'elle lui tétait le sein, le tenant avec soin entre les mains et murmurant des paroles d'encouragement par-dessus le vacarme joyeux et tapageur des clients satisfaits qui faisaient trembler le plancher et les parois.

Sa mère était-elle morte ? En lui donnant naissance ou en accouchant d'un autre enfant ? Étranglée par un client ivre ou battue par le videur de la mère maquereille ? À moins qu'elle n'ait tout simplement pas voulu de lui, qu'elle n'ait pas souhaité la responsabilité d'un bâtard, le confiant à la pitié des autres femmes, un des fils sans nom de la rue, l'enfant de personne.

Marsali remua, et je levai la tête pour voir si tout allait bien. Elle s'était juste repositionnée pour pouvoir entourer les épaules de Fergus avec ses bras, posant sa tête contre la sienne. Elle avait ôté son bonnet, et ses cheveux blonds dénoués se mêlaient aux siens, d'un noir lustré. Elle chuchota de façon à peine audible :

– Fergus... je crois que je vais mourir.

Il lâcha son mamelon, embrassa son sein et lui répondit posément :

– Ma puce, chaque fois, tu crois que tu vas mourir. Toutes les femmes le pensent.

– Oui, mais c'est parce que bon nombre d'entre elles ont raison, rétorqua-t-elle.

Il sourit et effleura son téton du bout de la langue.

– Pas toi, dit-il avec assurance.

Il passa une main sur son ventre, d'abord doucement, puis en appuyant avec plus de force. Je vis la masse ronde se raffermir, se soulevant, compacte. Marsali retint son souffle, et il pressa fort le bas de sa paume contre son pubis, le tenant là jusqu'à la fin de la contraction.

– Ouf ! fit Marsali.

– Pas toi, répéta-t-il dans un murmure. Je ne te laisserai pas partir.

Je croisai mes doigts dans les plis de ma jupe. Cela m'avait paru une belle contraction bien solide. Elle n'avait rien provoqué d'horrible.

Fergus reprit son travail, s'interrompant de temps en temps pour murmurer quelques mots doux en français à Marsali. Je me levai et fis le tour de la table, jetant un œil discret entre ses cuisses. Non, rien de fâcheux. Je m'assurai de nouveau que tous mes instruments étaient prêts sur le comptoir.

Peut-être que tout se passerait bien. La traînée de sang sur le drap n'était qu'une perte tout à fait normale. Il y avait toujours l'inquiétant rythme cardiaque du bébé, le risque d'étranglement, mais, pour l'instant, je ne

pouvais agir. Marsali avait pris sa décision, et c'était la bonne.

Pour leur laisser un peu d'intimité, je sortis dans le couloir, gardant la porte entrouverte. En cas d'hémorragie, je serais là en une seconde.

J'avais toujours le flacon de feuilles de framboisier dans la main. N'ayant rien d'autre à faire, je pouvais toujours préparer l'infusion, histoire de m'occuper un peu.

Ne trouvant pas sa femme à la maison, Archie Bug était venu avec les enfants. Félicité et Joanie étaient endormies sur le banc, le vieil Archie fumait sa pipe près du feu, formant des ronds de fumée pour le plus grand plaisir de Germain. Pendant ce temps, Jamie, Ian et Malva étaient engagés dans une aimable discussion littéraire sur les mérites d'Henry Fielding, Tobias Smollet et...

– Ovide ? m'étonnai-je en surprenant la fin d'une phrase. Vraiment ?

– « Tant que tu n'as pas de soucis, tu auras beaucoup d'amis, cita Jamie. Si ton ciel s'obscurcit, tu seras seul. » Vous ne trouvez pas que c'est le cas de ce pauvre Tom Jones et du petit William Pickle ?

– Mais quand même ! s'indigna Malva. Les vrais amis n'abandonneraient pas un homme parce qu'il éprouve quelques difficultés ! Quel genre d'ami se comporterait comme ça ?

– La plupart, j'en ai peur, déclarai-je. Heureusement, ils ne sont pas tous ainsi.

– C'est vrai, dit Jamie en souriant à Malva. Les Highlanders font les meilleurs amis du monde... ne serait-ce que parce qu'ils peuvent être les pires ennemis.

La jeune fille rosit, comprenant qu'il la taquinait. Elle pinça le nez et se redressa :

– Hmp... Mon père dit que les Highlanders sont les guerriers les plus féroces, parce qu'il n'y a pratiquement rien de bon dans les Highlands, et que les batailles les plus violentes sont toujours menées pour les enjeux les plus bas.

Tout le monde éclata de rire, puis Jamie s'approcha de moi, laissant Malva et Ian poursuivre leur querelle.

– Comment va la petite ? me demanda-t-il à voix basse. Il versa l'eau bouillante dans la théière.

– Je ne sais pas trop. Fergus... euh... l'assiste.

– Hein ? Je ne savais pas qu'un homme pouvait aider, une fois le processus en route.

– Oh, tu serais surpris. En tout cas, moi, j'ai été sidérée !

Il parut intrigué, mais, avant qu'il ait pu m'interroger, M^{me} Bug ordonna que tout le monde cesse de divaguer à propos de malheureux à qui il arrivait toutes sortes de malheurs entre les pages de livres et vienne s'asseoir à table pour dîner.

Je me joignis à eux, mais, trop préoccupée par Marsali, ne pus rien avaler. Les feuilles de framboisier avaient fini de tremper quand nous sortîmes de table. J'en emportai une tasse à l'infirmerie, toquant prudemment à la porte avant d'entrer.

Fergus était rouge et essoufflé, mais son regard brillait. Je ne parvins pas à le convaincre d'aller manger ; il préférait demeurer auprès de Marsali. Ses efforts portaient des fruits ; présent, elle avait des contractions régulières, quoique encore assez espacées.

– Une fois que j'aurai perdu les eaux, ça ira très vite, m'expliqua-t-elle. C'est toujours comme ça.

Elle était elle aussi essoufflée, concentrée sur l'intérieur de son ventre.

Je vérifiai de nouveau le rythme cardiaque du bébé. Il était toujours irrégulier, mais ne faiblissait pas. Puis, je m'excusai et traversai le couloir, rejoignant Jamie dans son bureau, juste en face.

Il rédigeait sa lettre quotidienne à sa sœur, s'interrompant de temps à autre pour masser la crampe dans sa main droite. À l'étage, M^{me} Bug couchait les enfants. J'entendais Félicité pleurnicher et Germain tenter de la bercer avec une chanson.

De l'autre côté du corridor, il y avait des chuchotements, des grincements de table et, dans les profondeurs de mon oreille interne, les battements rapides du cœur d'un bébé.

Cela pouvait si aisément mal se terminer.

– Qu'est-ce que tu fais, *Sassenach* ?

Je sursautai.

– Pardon ? Je ne fais rien.

– Si, tu fixes ce mur comme si tu voyais à travers et, à ta tête, ce que tu vois ne semble pas te plaire.

– Ah.

Je baissai les yeux, me rendant compte que je tripotais ma jupe depuis un moment ; un morceau du homespun fauve était tout froissé.

– Je revivais mes échecs.

Il se leva et vint derrière moi, posant ses paumes à la base de ma nuque et massant mes épaules de ses mains chaudes.

– Quels échecs ?

Je fermai les yeux et laissai ma tête tomber en avant, essayant de ne pas gémir à cause de la douleur de mes muscles noués et du soulagement exquis de ses manipulations.

– Les patients que je n'ai pas pu sauver. Les erreurs. Les désastres. Les accidents. Les mort-nés.

Ce dernier mot resta en suspens dans la pièce. Ses paumes s'arrêtèrent un instant, puis reprirent leur massage avec plus de vigueur.

– Il y avait forcément des cas où tu ne pouvais rien faire, non ? Ni toi ni personne. Dans certaines situations, personne ne peut rien faire.

– Toi-même, tu ne le crois jamais quand ça t'arrive. Pourquoi il en irait autrement pour moi ?

Il ouvrit la bouche pour me contredire, mais ne trouva aucun argument.

– Mmm. Je suppose que tu as raison.

– Ce n'est pas ce que les Grecs appelaient l'hubris, l'orgueil démesuré ?

Il émit un petit rire.

– Si, je crois bien. Et tu sais où il te mène.

– Sur un rocher isolé sous un soleil torride, avec un vautour qui te dévore le foie.

Nous pouffâmes de rire tous les deux.

– Ma foi, je ne dirais pas non à un rocher isolé sous un soleil torride si je suis en bonne compagnie, et je ne te parle pas du vautour.

Ses doigts exercèrent une pression finale, mais restèrent sur mes épaules. Je m'adossai à lui, les yeux clos.

Dans le silence, nous entendions des bruits ténus venant de l'infirmierie. Un grognement étouffé de Marsali à l'arrivée d'une contraction, une question en français posée par Fergus.

J'étais gênée de les écouter, mais ni Jamie ni moi ne trouvions de quoi parler pour couvrir leur conversation intime.

Un murmure de Marsali, une pause, puis Fergus lui chuchota quelques mots à l'oreille sur un ton hésitant.

– Oui, comme pour Félicité, répondit Marsali d'une voix étouffée mais très audible.

– Mais...

– Tu n'as qu'à coincer la porte avec un des meubles, s'impatienta-t-elle.

Nous entendîmes des pas, et la porte de l'infirmierie s'ouvrit. Fergus apparut, hirsute, la chemise ouverte. Il nous aperçut, et l'expression la plus extraordinaire traversa son visage. Un mélange de fierté, de gêne et d'un sentiment indéfinissable... mais très français. Il adressa un sourire en coin à Jamie, accompagné d'un haussement d'épaules d'une suprême insouciance latine, puis il ferma la porte. On entendit alors le crissement d'une table qu'on tire et un bruit sourd quand elle cogna contre la porte.

Jamie et moi échangeâmes un regard perplexe.

Il y eut des gloussements de rire dans l'infirmierie, suivi d'un craquement de bois et d'un bruissement de tissu.

– Il ne va pas...

Jamie s'interrompit, atterré, puis interrogea :

– Si ?

Apparemment oui, à en juger par les grincements rythmiques qui

s'élevèrent dans la pièce d'à côté. Le feu me monta aux joues. Je me sentais un peu choquée, mais j'avais encore plus envie de rire.

– Eh bien... euh... j'ai entendu dire que... parfois, ça aide à déclencher le travail. Quand un enfant tardait à naître, la maîtresse sage-femme de l'Hôpital des Anges conseillait parfois aux mères de faire boire leur mari et de... enfin, tu comprends...

Jamie lança vers l'infirmerie un regard teinté d'incrédulité et d'un certain respect.

– Quand je pense qu'il n'a même pas bu une goutte ! S'il est vraiment en train de..., ce garçon ne manque pas de couilles.

Ian, qui entra à ce moment-là, s'arrêta net. Il entendit les bruits, regarda Jamie, puis moi, puis la porte, secoua la tête et tourna les talons, retournant dans la cuisine.

Jamie referma alors la porte de son bureau. Sans commentaire, il se rassit, reprit sa plume et se remit à écrire. Je m'approchai de la bibliothèque, contemplant le dos des livres, mais sans en saisir un.

Les contes de vieilles femmes n'étaient parfois rien de plus que des contes. Mais pas toujours.

Quand je traitais mes patients, j'étais rarement perturbée par des souvenirs personnels. Je n'avais ni temps ni attention à perdre. Dans le cas présent, toutefois, j'avais un peu trop des deux. Et un souvenir très vif de la nuit avant la naissance de Brianna.

On dit souvent que les femmes oublient leur accouchement, car, sinon, elles n'auraient jamais un deuxième enfant. Personnellement, je m'en rappelais comme si c'était hier.

Surtout l'écrasante sensation d'inertie. Ce temps qui n'en finissait pas avec l'impression qu'il n'y aurait jamais de fin, que j'étais embourbée dans une fosse de goudron préhistorique, que le moindre effort était un combat vain. Que chaque centimètre carré de ma peau était aussi tendu que mes nerfs.

On n'oublie pas. On en arrive simplement au point où on se fiche pas mal de ce que l'on ressentira quand le bébé naîtra enfin ; prête à subir n'importe quoi plutôt que d'être enceinte un instant de plus.

J'avais atteint ce stade environ deux semaines avant la date prévue pour la naissance. La date arriva... et passa. Une semaine plus tard, j'étais dans un état d'hystérie chronique, si l'on pouvait être à la fois hystérique et apathique.

Sur le plan physique, Frank s'en sortait bien mieux que moi, mais pour ce qui était des nerfs, nous en étions au même point. Tous les deux terrifiés, pas tant par la naissance elle-même que par ce qui se passerait ensuite. Frank étant ce qu'il était, il réagissait à la terreur par le silence, en se renfermant sur lui-même, en se réfugiant dans un lieu où il pouvait encore contrôler ce qui arrivait, en refusant d'y laisser entrer quoi que ce soit.

Mais je n'étais pas d'humeur à respecter les limites des autres. Quand mon

obstétricien m'avait informée que je n'étais pas encore dilatée et « qu'il pouvait se passer encore plusieurs jours, voire une semaine », je m'étais effondrée en larmes, purement désespérée.

Pour essayer de me calmer, Frank m'avait massé les pieds. Puis le dos, la nuque et les épaules, tout ce que je l'autorisais à toucher. Peu à peu, j'avais fini par m'épuiser et me détendre. Et... nous avions tant besoin de nous rassurer respectivement sans être capable de trouver les mots pour l'exprimer.

Il m'avait fait l'amour, tendrement. Puis, nous nous étions endormis dans les bras l'un de l'autre, pour nous réveiller pris de panique quelques heures plus tard, quand j'avais perdu les eaux.

– Claire !

Jamie avait dû m'appeler plusieurs fois. Perdue dans mes souvenirs, j'en avais oublié où j'étais.

– Quoi ? Est-il arrivé quelque chose ?

– Non, pas encore.

Il m'étudia plusieurs secondes, puis vint me rejoindre.

– Ça va, *Sassenach* ?

– Oui. Je... je réfléchissais, c'est tout.

– Oui, j'ai bien vu.

Il hésita, puis, après un gémissement particulièrement sonore à côté, il toucha mon coude.

– Tu as peur ? interrogea-t-il doucement. Peur d'être enceinte toi aussi ?

– Non.

J'entendis le ton désolé dans ma voix aussi clairement que lui.

– Je sais que je ne le suis pas.

Je levai les yeux vers lui. Un voile de larmes contenues brouillait ses traits.

– Je suis triste parce que je ne le suis pas... et que je ne le serai jamais plus.

Je lus sur son visage les mêmes émotions : le soulagement et le regret mêlés dans de telles proportions qu'il était impossible de dire quel sentiment l'emportait. Il m'enlaça, et je posai ma tête sur son épaule, pensant au grand confort de savoir que, sur mon rocher isolé, moi aussi, j'étais en bonne compagnie.

Nous restâmes silencieux un long moment, puis il y eut un changement brusque dans les bruits furtifs de l'infirmier. Un cri de surprise, une exclamation sonore en français, des pieds atterrissant sur le sol, puis l'éclaboussement reconnaissable entre tous du liquide amniotique.



En effet, à partir de là, tout alla très vite. Moins d'une heure plus tard, j'aperçus le sommet d'un crâne couvert de duvet noir.

Tout en enduisant le périnée d'huile, j'observai :

– Il a beaucoup de cheveux. Attention, ne pousse pas trop fort ! Pas encore.

Je passai la main autour de la proéminence qui émergeait.

– Il a une très grosse tête.

– Merci, je ne l'aurais jamais deviné ! rétorqua Marsali.

J'eus à peine le temps de rire que la tête sortait, le visage tourné vers le bas. Le cordon était bien enroulé autour du cou, mais, Dieu merci, il n'était pas serré. Je glissai un doigt dessous et le libérai. Dès mon ordre donné – « Pousse ! » – Marsali prit une grande inspiration qui dut être entendue jusqu'en Chine et expulsa le bébé comme un boulet de canon que je reçus en plein ventre.

C'était comme de me retrouver d'un seul coup avec un porcelet huilé dans les bras. Je parvins tant bien que mal à le retourner en le tenant par les pieds, puis à vérifier qu'il – ou elle – respirait bien.

Des cris d'excitation retentirent dans la cuisine, suivis des pas de course de Malva et de M^{me} Bug.

Je trouvai le visage du nouveau-né, nettoyai vite son nez et sa bouche, soufflai brièvement entre ses lèvres, donnai une petite tape sur la plante de son pied. Celle-ci se contracta par réflexe, et la minuscule bouche s'ouvrit grand pour pousser un braillement vigoureux.

– Bonsoir, Monsieur l'Œuf ! déclarai-je après avoir vérifié qu'il s'agissait bien d'un monsieur.

– Monsieur ?

Le visage de Fergus se fendit d'un large sourire.

– Monsieur, confirmai-je.

J'enveloppai le bébé dans un linge en flanelle et le déposai dans les bras de son père avant de nouer et de couper le cordon ombilical. Puis, je me tournai vers sa mère.

Elle allait très bien. Exténuée et dégoulinante de sueur mais aux anges. Comme tout le monde dans la pièce. Malgré une grande flaque par terre, les draps trempés et l'air riche des odeurs fécondes de l'accouchement, c'était l'euphorie générale.

Je pétris le ventre de Marsali pour stimuler l'utérus à se contracter, pendant que M^{me} Bug lui tendait une grande chope de bière. Elle la but avec avidité, puis demanda :

– Alors, c'est vrai, il va bien ? Vraiment bien ?

– Il a deux bras, deux jambes et une tête, répondis-je. Je n'ai pas eu le temps de compter les doigts et les orteils. Fergus déposa le nouveau-né près d'elle sur la table.

– Vois par toi-même, ma chérie.

Il écarta les pans du linge, cligna des yeux et se pencha plus près, perplexe.

En voyant son air, Ian et Jamie interrompirent leur conversation.

– Quelque chose ne va pas ? questionna Ian.

Un silence s’abattit dans la pièce, Malva lançant des regards inquiets.

– Maman ?

Germain se tenait sur le seuil, oscillant de sommeil.

– Il est arrivé ? C’est Monsieur ?

Sans attendre la réponse ni la permission, il avança d’un pas chancelant vers la table et s’accouda sur la table souillée de sang, examinant son petit frère. Il fronça les sourcils.

– Il a une drôle de tête. Qu’est-ce qu’il a qui ne va pas ?

Fergus était resté figé, comme nous tous. Il posa une main sur l’épaule de son fils et répondit sur un ton presque détaché :

– C’est un nain.

Là-dessus, il sortit de la pièce. J’entendis la porte d’entrée s’ouvrir. Un courant d’air froid s’engouffra dans le couloir et jusque dans l’infirmierie.

Fergus n’ayant pas refermé la porte, le vent souffla les bougies, nous plongeant dans une semi-obscurité, éclairés uniquement par le halo du brasero.

36. Les loups en hiver

Le petit Henri-Christian semblait en parfaite santé, il était tout simplement nain. Il était né avec une faible jaunisse lui dorant la peau et donnant à ses joues rondes un éclat délicat, comme des pétales de jonquille. Avec sa touffe de cheveux noirs sur le sommet du crâne, il aurait pu être un bébé chinois, n'eussent été ses énormes yeux bleus et ronds.

D'une certaine manière, je devais lui être reconnaissante. Il ne fallait rien de moins que la naissance d'un nain pour détourner l'attention des habitants de Fraser's Ridge de ma personne et des événements du mois précédent. Les gens ne saisissaient plus le moindre prétexte pour venir chez nous et commenter mon visage cicatrisant. Cela étant, ils avaient beaucoup de choses à dire, à moi, à qui voulait bien les entendre, et même à Marsali quand ni Brianna ni moi n'intervenions assez tôt pour les en empêcher.

Ils devaient sans doute en dire autant à Fergus, s'ils le voyaient. Il était revenu trois jours après la naissance du bébé, silencieux et taciturne. Il était resté suffisamment de temps pour approuver le prénom choisi par Marsali et avoir une brève conversation en tête à tête avec elle. Puis il était reparti.

Elle savait peut-être où il se cachait, mais ne le disait pas. Pour l'instant, les enfants et elle habitaient avec nous dans la Grande Maison. Elle souriait et veillait sur toute sa progéniture en bonne mère, mais paraissait toujours écouter des bruits inexistantes. Les pas de Fergus ?

À toute heure, elle gardait Henri-Christian avec elle, le portant dans une écharpe nouée ou l'installant dans un panier de jonc à ses pieds. C'était une bonne chose. J'avais déjà rencontré des parents ayant des enfants anormaux. Le plus souvent, ils s'en détachaient, incapables d'affronter la situation. Marsali réagissait à l'inverse, devenant féroce protectrice.

Des visiteurs se présentaient, prétendument pour discuter avec Jamie ou me demander un tonique ou un baume, mais surtout dans l'espoir d'apercevoir Henri-Christian. Je ne fus pas surprise, donc, quand Marsali se tendit, serrant son fils contre elle, en entendant la porte de service s'ouvrir et en voyant une ombre s'avancer.

Elle relaxa en reconnaissant Ian.

– Salut, cousine. Vous allez bien, toi et le petit ?

– Très bien, répondit-elle d'un ton ferme. Tu viens rendre visite à ton nouveau cousin ?

Elle le dévisageait quand même avec méfiance.

– Oui, je lui ai apporté un cadeau.

Il tapota sa chemise, sous laquelle on devinait une bosse.

– Et vous, tante Claire, j’espère que vous allez bien aussi ?

Je posai de côté la chemise que j’étais en train de raccommoder et me levai.

– Bonjour, Ian. Oui, très bien, tu veux un peu de bière ?

J’étais ravie de le voir. Je tenais compagnie à Marsali, ou plutôt je montais la garde pour repousser les importuns, pendant que M^{me} Bug nourrissait les poules. Mais je devais aller m’occuper d’une décoction d’orties qui macérait, à l’infirmerie. Je pouvais confier la jeune mère à Ian en toute confiance.

Les quittant avec un rafraîchissement en main, je m’enfuis dans mon antre où je passai un quart d’heure seule avec mes herbes, décantant des infusions et séparant des branches de romarin pour les faire sécher, m’imprégnant des odeurs âcres et de la paix des plantes. Ces temps-ci, la solitude était un luxe, avec tous ces enfants qui surgissaient entre mes pattes à la moindre occasion. Marsali avait hâte de rentrer chez elle, j’en étais consciente, mais je ne voulais pas la laisser seule tant que Fergus ne reviendrait pas l’aider un peu.

– Maudit bonhomme, marmonnai-je. Sale égoïste.

De toute évidence, je n’étais pas la seule à penser cela. En retournant dans le couloir, empestant le romarin et la racine de ginseng, j’entendis Marsali exprimer une opinion similaire.

– Oui, je sais qu’il ne s’y attendait pas. Qui aurait pu le deviner ? Mais avait-il besoin de s’enfuir et de nous abandonner ? Tu lui as parlé, Ian ? Il t’a dit quelque chose ?

Ian avait dû partir pour un de ses mystérieux voyages et rencontrer Fergus quelque part. Il le lui avait dit.

Il hésita.

– Oui... deux ou trois mots, pas plus.

Je restai en retrait, ne voulant pas les interrompre, mais j’apercevais le visage d’Ian, ses tatouages féroces contrastant avec la tendresse qui voilait son regard. Il se pencha sur la table, tendant les bras.

– Je peux le prendre, cousine ?

Surprise, Marsali se raidit un instant, puis lui donna l’enfant. Il s’agita un peu et battit des jambes, puis s’affaissa rapidement contre l’épaule d’Ian, produisant des bruits de succion. Ian inclina la tête en souriant et déposa un baiser sur le crâne rond d’Henri-Christian.

Il lui murmura une phrase. Je crus reconnaître la langue mohawk.

– Que lui as-tu chuchoté ? questionna Marsali.

Avec douceur, il tapota le dos du nourrisson.

– C’est une sorte de bénédiction. Tu en appelles au vent pour lui demander de l’accueillir, au ciel pour lui offrir un abri, à l’eau et la terre pour lui offrir de quoi se nourrir.

– Oh, fit Marsali émue. C’est très gentil, Ian.

Puis elle redressa les épaules, refusant de se laisser détourner de son sujet.

– Tu disais que tu as parlé à Fergus ?

Ian acquiesça, les yeux fermés, et posa sa joue sur la tête de l'enfant. Je vis sa pomme d'Adam monter et descendre, puis il avoua, si faiblement que je l'entendis tout juste :

– Moi aussi, j'ai eu un enfant.

Marsali se figea, son aiguille en suspens dans le vide. Très lentement, elle reposa son ouvrage.

– Vraiment ?

Elle se leva, contourna la table et alla s'asseoir tout près d'Ian, posant sa petite main sur son bras.

Il ne rouvrit pas les yeux et, le bébé blotti contre son cœur, se mit à parler, d'une voix à peine plus forte que les crépitements du feu.



Il se réveilla en sursaut avec un horrible pressentiment. Il roula au pied de la plate-forme qui leur servait de lit, là où il gardait ses armes, mais avant d'avoir eu le temps de saisir son couteau ou sa lance, il entendit de nouveau ce son qui l'avait extirpé de son sommeil. Il venait de derrière lui, comme un soupir, mais chargé de douleur et de peur.

Le feu couvrait. Il distinguait tout juste le sommet de la tête de Wako'teqhsnonhsa, souligné d'une lueur rouge, et la double courbe de son épaule et de sa hanche sous la fourrure. Elle ne bougea pas et n'émit plus un bruit, mais un détail dans cette silhouette immobile le frappa comme un coup de tomahawk en plein cœur.

Il agrippa son épaule, souhaitant de toutes ses forces qu'elle n'ait rien. Ses os étaient petits et durs sous sa peau. Il ne trouvait pas ses mots, semblant avoir d'un coup oublié tout son kahnyen'kehaka, si bien qu'il balbutia les premières paroles qui lui vinrent à l'esprit :

– Mon amour... tu vas bien, hein ? Saint Michel, protège-nous, fais qu'elle aille bien !

Elle savait qu'il était là, derrière elle, mais elle ne se retourna pas. Un étrange remous, comme une pierre ricochant sur l'eau, la parcourut, et sa respiration se coïça de nouveau dans sa gorge, émettant ce son cassant.

Il n'attendit pas. Il se précipita nu au-dehors, appelant à l'aide. Des gens accoururent dans la pénombre de la longue hutte, formant des masses sombres, le pressant de questions. Il ne pouvait pas parler ; il n'en eut pas besoin. Quelques instants plus tard, la vieille Tewaktenyonh se tenait devant lui, son long visage d'un calme austère. Les femmes de la hutte le poussèrent de côté et emportèrent Emily, enveloppée dans une peau de daim.

Il les suivit à l'extérieur, mais elles ne lui prêtèrent aucune attention, s'engouffrant dans la maison des femmes à l'autre bout du village. Deux ou

trois hommes sortirent à leur tour, les observèrent, puis retournèrent se coucher avec un haussement d'épaules. Il faisait froid, il était très tard et c'était clairement une affaire de femmes.

Il retourna dans sa hutte lui aussi, mais juste pour enfiler des vêtements. Il ne pouvait demeurer là, devant leur lit vide et plein de sang. Il en avait aussi sur lui, mais ne se lava pas.

Dans la voûte du ciel, les étoiles avaient pâli, mais il faisait toujours noir.

La peau qui fermait l'entrée de sa hutte remua, et Rollo se glissa dehors, gris comme un fantôme. Il étira ses pattes et bâilla avant de s'ébrouer pour chasser l'heure tardive et le froid. Puis, son souffle se condensant en minuscules nuages blancs, il trotta vers son maître, s'assit lourdement et, résigné, se colla contre sa jambe.

Ian resta là longtemps, observant la maison où on avait emmené son Emily. Son visage brûlait de la fièvre de l'urgence. Il sentait le feu se consumer en lui, comme un charbon ardent dont la chaleur se dissipait dans la froideur de la nuit, son cœur noircissant peu à peu. Enfin, il frappa sa cuisse du plat de la main, partit vers la forêt, marchant d'un pas rapide, le grand chien trotant sans bruit à ses côtés.

– Je vous salue, Marie, pleine de grâce...

Il ne regardait pas où il allait, priant à voix haute pour le réconfort d'entendre sa propre voix dans la nuit silencieuse.

Devait-il plutôt prier un des esprits mohawks ? N'allaient-ils pas être fâchés qu'il s'adresse à son ancien Dieu, à la mère de celui-ci ? N'allaient-ils pas se venger de cet affront en s'en prenant à sa femme et à son enfant ?

« L'enfant est déjà mort. » Il ignorait d'où lui venait cette conviction, mais il le savait aussi sûrement que si on le lui avait annoncé. Un pressentiment détaché, pas encore source de chagrin, mais de le savoir le remplissait d'effroi.

Il poursuivit son chemin, marchant, puis courant, ne ralentissant que pour reprendre son souffle. L'air glacé sentait l'humus et la résine. Les arbres chuchotaient sur son passage. Emily pouvait les comprendre, elle connaissait leurs voix secrètes.

Il se tourna vers le ciel vide, visible entre les branches.

– À quoi tu sers ? Que m'as-tu appris qui méritait d'être su ? Tu ne t'es même pas rendu compte à quel point elle souffrait, avoue !

De temps à autre, il entendait les pas du chien derrière lui, tantôt écrasant les feuilles mortes, tantôt résonnant sur la terre nue. Il trébucha plusieurs fois, se blessant en tombant. Perdu dans le noir, il avait cessé de prier. Son esprit ne parvenait plus à former des mots, ne pouvant choisir entre les syllabes brisées de ses différentes langues. Son souffle lui brûlait la gorge.

Il sentit son corps contre le sien, ses seins pleins dans ses mains, ses petites fesses rondes se soulevant, l'encourageant, le pressant, tandis qu'il s'enfonçait

en elle. Oh, Seigneur, il savait qu'il n'aurait pas dû, il savait ! Et pourtant, il l'avait prise, nuit après nuit, ivre de ses caresses, longtemps après qu'il aurait dû arrêter, égoïste, irresponsable, fou de désir...

Il courait, pendant que les arbres d'Emily murmuraient des reproches au-dessus de sa tête.

Il fut contraint de s'arrêter, hors d'haleine. Le ciel avait perdu sa noirceur, revêtant cette couleur qui précède la lumière.

Le chien le poussa du museau, gémissant, ses yeux d'ambre ayant l'air noirs dans cette pénombre.

Sous sa tunique en cuir, son torse ruisselait de sueur, trempant son pagne. Ses testicules étaient gelés, ratatinés contre son corps, et il dégageait une odeur rance et amère de peur et de confusion.

Rollo dressa ses oreilles et gémit encore, avançant d'un pas, reculant, avançant encore en remuant la queue nerveusement. « Viens ! disait-il. Allons-y ! »

Ian se serait bien étendu sur les feuilles givrées, enfouissant sa tête dans la terre, sans bouger. Mais il avait l'habitude d'écouter son chien.

Il s'essuya le visage sur sa manche.

– Quoi ? Qu'y a-t-il ?

Rollo gronda. Il se tenait immobile, les poils de sa nuque se hérissant. Un signal d'alarme se fraya un chemin à travers le brouillard du désespoir et de l'épuisement. Ian porta la main à sa ceinture et ne trouva rien. Il se frappa la hanche, excédé. Bon sang, il n'avait même pas son couteau à dépecer sur lui !

Rollo gronda encore, mais plus fort. L'avertissement était clair. Ian regarda autour de lui, mais ne vit que des troncs sombres de cèdres et de pins. Le sous-bois n'était qu'une masse d'ombres entre lesquelles flottait de la brume.

Un négociant français qui s'était un jour réchauffé devant leur feu avait appelé cette heure, cette lumière particulière, l'heure du loup. À juste titre : c'était le moment idéal pour la chasse, quand la nuit s'éclaircissait et qu'une brise annonçait le lever du jour, transportant l'odeur des proies.

Il porta la main de l'autre côté de sa ceinture, où était attachée sa bourse de *taseng*, de la graisse d'ours mélangée à des feuilles de menthe. Elle servait à masquer l'odeur de l'homme qui chassait... ou était chassé. Elle aussi était vide. Il sentit son cœur battre plus vite et plus fort, tandis que le vent froid séchait la transpiration sur son corps.

Rollo montrait les dents, émettant un grondement de tonnerre continu. Ian ramassa une branche de pin sur le sol. Elle était longue, quoique pas assez solide à son goût, et difficile à manier, hérissée de pousses.

– À la maison, murmura-t-il au chien.

Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait ni où était le village, mais Rollo, lui, le savait. Le chien recula, sans quitter des yeux les ombres grises... Ne venaient-elles pas de remuer, ces ombres ?

À présent, il marchait plus vite, toujours à reculons, évaluant le degré de la pente derrière lui à travers les semelles de ses mocassins, devinant la présence de Rollo en se basant sur le bruit de ses pas et de ses gémissements intermittents. Là ! Oui, une ombre avait bougé. Une forme grise, trop lointaine et fugitive pour être reconnue, mais néanmoins identifiable par sa seule présence.

S'il y en avait un, il y en avait d'autres. Ils ne chassaient jamais seuls. Cependant, ils étaient encore loin. Il se tourna et se mit presque à courir. Il ne paniquait pas, cette fois, en dépit de la peur qui lui nouait le ventre. Il avançait d'un long pas rapide et régulier, le pas du montagnard comme le lui avait appris son oncle. Il permettait de parcourir les étendues interminables et escarpées des montagnes écossaises sans s'épuiser. Il fallait conserver son énergie pour le combat.

Tout en marchant, il élaguait les pousses de sa branche, se disant avec une certaine ironie que, quelques instants plus tôt, il avait voulu mourir, et sans doute le voudrait-il encore si Emily... Mais pas maintenant. En outre, Rollo le chien ne l'abandonnerait pas. Ils devaient se défendre mutuellement.

Il y avait de l'eau tout près. Il l'entendait gargouiller dans le vent qui, tout de suite après, lui porta un autre son : un long hurlement irréel. Un autre lui répondit, à l'ouest. Ils étaient encore loin, mais la chasse était ouverte. Ian portait sur lui l'odeur du sang d'Emily.

Il chercha l'eau. Le ruisseau ne faisait que quelques mètres de large, mais il s'y jeta sans hésiter, crevant la fine couche de glace qui bordait ses berges. Le froid mordit ses jambes et ses pieds, quand ses jambières et ses mocassins se trempèrent. Il s'arrêta une fraction de seconde pour ôter ses souliers, de crainte qu'ils ne soient emportés par le courant. Emily les lui avait confectionnés dans de la peau d'élan.

Ayant traversé le ruisseau en deux bonds de géant, Rollo attendait sur l'autre rive en secouant sa fourrure. Ian était toujours dans l'eau, pataugeant jusqu'aux mollets, y demeurant le plus longtemps possible. Les loups chassaient avec le vent aussi bien qu'avec les odeurs laissées sur le sol, mais pas question de leur faciliter la tâche.

Il avait attaché les mocassins mouillés autour de son cou, et des gouttelettes glacées ruisselaient sur son torse et sous son pagne. Ses pieds étaient gourds ; il ne sentait plus les galets ronds dans le lit du ruisseau, mais il glissait parfois sur les algues et agitait les bras pour conserver son équilibre.

À présent, il entendait les loups plus nettement. C'était bon signe, cela voulait dire que le vent avait tourné, soufflant vers lui, portant leurs voix. À moins qu'ils ne se soient tout simplement rapprochés ?

Oui. Rollo était comme fou, sautant d'un côté et de l'autre, geignant et grondant, pressant son maître de se dépêcher. Une piste de cerf descendait sur la berge de l'autre côté ; Ian s'y dirigea en trébuchant et sortit de l'eau, haletant. Il tenta à plusieurs reprises de renfiler ses mocassins. Le cuir mouillé

avait raidi, et ses doigts et ses pieds étaient insensibles. Il dut poser sa branche et utiliser les deux mains.

Il venait juste de remettre la deuxième chaussure, quand Rollo bondit vers la berge, rugissant pour intimider. Ian dérapa sur la boue gelée, reprit son arme et se tourna juste à temps pour apercevoir une silhouette grise, presque aussi grande que son chien, de l'autre côté du ruisseau, ses yeux pâles d'une clarté alarmante.

Il cria et lança sa branche sans réfléchir. Elle atterrit près des pattes du loup qui s'évanouit comme par magie. Il se figea quelques secondes, fixant le lieu où la bête s'était tenue. Il ne l'avait quand même pas imaginée ?

Non. Rollo semblait fou de rage, retroussant les babines, bavant. Ian saisit une des pierres au bord du ruisseau, puis les ramassa par poignées, s'arrachant les doigts, les lâchant dans le devant de sa tunique repliée en forme de sac.

Le loup le plus lointain hurla de nouveau. Le plus proche lui répondit, si près que la peau d'Ian se hérissa. Il lança une pierre dans la direction du cri, puis détala, serrant les cailloux contre son ventre.

Le ciel s'était éclairci, s'ouvrant à l'aube. Son cœur et ses poumons réclamaient désespérément plus de sang et d'air, et pourtant il avait l'impression de courir lentement, flottant au-dessus du sol de la forêt tel un nuage à la dérive. Il pouvait voir chaque arbre, chaque aiguille d'épinette, courte et épaisse, d'un vert argenté.

Son souffle se faisait rauque, et sa vue se brouillait chaque fois que des larmes d'effort lui remplissaient les yeux, redevenant nette quand il les chassait d'un battement de paupière. Une branche d'arbre lui cingla le visage, l'aveuglant, son odeur lui inondant le nez.

– Cèdre rouge, aide-moi ! implora-t-il.

Son *kahnyn'kehaka* lui était revenu, comme s'il n'avait jamais parlé d'autre langue.

– « Derrière toi. » Cette petite voix, calme, était peut-être uniquement celle de son instinct, mais il fit aussitôt volte-face et lança une pierre de toutes ses forces. Puis une autre, et une autre, aussi vite qu'il le pouvait. Il y eut un craquement, un bruit sourd, un glapissement. Rollo freina et dérapa, voulant se tourner pour attaquer.

– Viens, viens, viens !

Il attrapa le grand chien par la peau du cou sans cesser de courir et le traîna, le forçant à poursuivre sa route.

Désormais, il pouvait les entendre, ou du moins le pensait-il. Au-dessus de lui, les branches bruissaient sous le vent de l'aube, l'appelant par ici, puis par là, le guidant dans sa course. Il ne distinguait plus qu'une couleur floue, mais il les sentait étreindre son esprit. Le picotement de l'épinette et du pin, la peau blanche du tremble, aussi lisse que celle d'une femme, poisseuse de sang.

– « Va par là, viens par ici. » Il suivait le vent.

Un hurlement retentit derrière eux, suivi de glapissements, puis d'un autre appel. Proches, trop proches ! Il lançait des pierres, dans son dos, tout en courant, sans regarder, sans prendre le temps de viser.

Puis il n'eut plus de pierres et laissa retomber sa tunique, s'aidant de ses bras pour accélérer, un halètement dans les oreilles qui aurait pu être le sien, celui du chien ou de leurs poursuivants.

Combien étaient-ils ? Était-ce encore loin ? Il commençait à tituber, des points noirs et rouges dansant devant ses yeux. S'ils n'approchaient pas bientôt du village, ils étaient perdus.

– Par où ? demanda-t-il aux arbres. Dans quelle direction ?

S'ils lui répondirent, il ne les entendit pas. Il y eut un rugissement et un bruit sourd derrière lui, puis une rixe brutale ponctuée de grognements et des cris aigus de chiens qui se battent.

– Rollo !

Il pivota et écarta un rideau de lianes mortes pour découvrir le chien et le loup devenus une boule tournoyante de fourrure et de crocs.

Il se précipita, donnant des coups de pied et de poing en criant, soulagé d'avoir au moins une cible à frapper, de se défendre même si ce devait être son dernier combat. Quelque chose frôla sa jambe, mais il ne sentit que l'impact de son genou qu'il envoya dans le flanc de l'animal. Projeté un peu plus loin, celui-ci poussa un cri strident et se retourna aussitôt en position d'attaque.

Il bondit, ses pattes atteignant Ian à la poitrine et le renversant. Ce dernier se cogna le crâne, eut le souffle coupé un instant, puis se retrouva avec une main sous la mâchoire baveuse, essayant de l'empêcher de le mordre à la gorge.

Rollo sauta sur le dos du loup, et Ian perdit sa prise, s'effondrant sous le poids des muscles trépidants et de la fourrure puante. Il allongea un bras, cherchant n'importe quoi, une arme, un outil, une prise pour se libérer. Ses doigts se refermèrent sur une masse dure. Il l'arracha à son lit de mousse et l'écrasa contre la tête du loup. Des fragments de dents sanglantes volèrent et retombèrent sur son visage. Il frappa, encore et encore.

Rollo geignait, un chant funèbre aigu... non, c'était sa propre voix. Il abattit une dernière fois la pierre sur le crâne fracassé, mais le loup avait cessé de lutter. Il gisait en travers de ses cuisses, ses pattes agitées de soubresauts, son regard se voilant. Fébrile, Ian le repoussa avec répulsion. Les crocs de Rollo s'enfoncèrent dans la gorge de la bête et l'arrachèrent dans une ultime giclée de sang et de chair chaude.

Ian ferma les yeux et demeura immobile. Bouger ou penser lui paraissait impossible.

Quand il reprit ses esprits, il constata qu'il était adossé à un grand arbre. Il était tombé contre lui quand le loup avait bondi. Entre ses racines, un trou

boueux indiquait l'endroit où il avait arraché la pierre. Il la tenait toujours, mais elle semblait avoir fondu dans sa paume. Il tenta en vain d'ouvrir la main.

– La roche s'étant brisée, ses éclats tranchants lui avaient entaillé la peau, restant collés par le sang séché. Écartant ses doigts à l'aide de son autre main, il enleva un à un les morceaux. Il gratta un peu de mousse sur les racines de l'arbre, la roula en boule, puis referma sa main dessus.

Un loup hurla non loin. Rollo, qui s'était couché près de lui, releva la tête et émit un « wouf ! ». Le hurlement retentit encore, avec, dans ce son, comme une question, une note d'inquiétude.

Pour la première fois, il regarda le corps du loup. L'espace d'un instant, il crut le voir bouger et secoua sa tête pour s'éclaircir la vue. Il ne s'était pas trompé.

Le ventre distendu se souleva à peine, puis s'affaissa. Désormais, il faisait jour, et il pouvait voir les deux rangées de mamelles roses sous la fourrure. Ce n'était pas une meute, mais un couple. Ils n'étaient que deux. Le mâle hurla de nouveau. Ian se tourna sur le côté et vomit.

Mange-les-tortues le découvrit un peu plus tard, adossé au grand cèdre rouge, près de la louve morte, Rollo couché contre lui. Mange s'accroupit à une certaine distance, en équilibre sur les talons, et les observa.

– Bonne chasse, Frère-du-loup, lança-t-il enfin.

Ian sentit le nœud entre ses épaules se détendre légèrement. Le ton de Mange était tranquille, sans chagrin. Cela voulait dire qu'elle vivait toujours.

Évitant avec soin de prononcer son nom pour ne pas risquer d'attirer les mauvais esprits, il demanda :

– Celle dont je partage la couche, elle va bien ?

Mange ferma les yeux, haussant les sourcils et les épaules. Elle était en vie et hors de danger. Mais il n'était pas donné à l'homme de pouvoir prédire ce qui arriverait. Ian ne fit pas allusion à l'enfant. Mange, non plus.

L'Indien avait apporté un fusil, un arc et son couteau. Il tendit ce dernier à Ian.

– Tu auras besoin de peaux. Pour envelopper ton fils, le jour où il naîtra.

Une onde de choc parcourut Ian, comme une pluie soudaine sur la peau nue. Mange le lut sur son visage et détourna les yeux.

– Cette enfant-ci était une fille, dit-il sur un ton neutre. Tewaktenyongh l'a annoncé à ma femme quand elle est venue chercher une peau de lapin pour l'envelopper.

Les muscles de son ventre se contractèrent et tremblèrent. Un court instant, il crut qu'il allait éclater. La gorge sèche, il déglutit avec difficulté, puis ouvrit sa main blessée et la secoua pour faire tomber la mousse. Il saisit le couteau et se pencha sur la louve pour la dépecer.

Mange examinait avec curiosité les fragments de la pierre brisée quand un

autre hurlement lui fit relever brusquement la tête.

Il résonna dans la forêt. Les arbres au-dessus d'eux se mirent à murmurer, répondant à ce cri chargé de douleur et de désolation. La lame s'enfonça dans la fourrure claire du ventre, séparant les deux rangées de mamelles. Sans relever la tête, Frère-du-loup déclara :

– Son mari doit être tout près. Va le tuer.



Marsali le dévisageait, respirant à peine. La tristesse teintait toujours son regard, mais elle s'était atténuée, cédant la place à la compassion. Sa colère l'avait quittée. Elle avait repris Henri-Christian et le serrait contre elle de ses deux bras, la joue posée sur la courbe ronde et douce de son crâne.

– Ah, Ian, soupira-t-elle. *Mo charaid, mo chridhe.*

Il ne semblait pas l'avoir entendue. Il fixait ses mains posées sur ses cuisses. Enfin, il s'étira, comme une statue qui s'anime. Sans relever les yeux, il glissa une main sous sa chemise et sortit un petit rouleau lié avec du crin et décoré de perles en coquillage.

Il le déroula et étendit sur les épaules du bébé une peau de fœtus de loup. Sa main noueuse lissa la fourrure pâle, s'arrêtant un moment sur celle de Marsali qui tenait l'enfant.

– Crois-moi, cousine. Ton mari est en peine. Mais il reviendra.

Puis il se leva et sortit, silencieux comme un Indien.

37. Le Maître des champignons

La petite grotte qui nous servait d'étable n'accueillait actuellement qu'une chèvre et ses deux chevreaux. Tous les animaux nés au printemps étaient désormais assez grands pour être lâchés en liberté dans la forêt avec leurs mères. Seule la chèvre avait encore droit au service à domicile, sous la forme de déchets de cuisine et d'un peu de maïs concassé.

Il pleuvait depuis plusieurs jours, et ce matin-là était nuageux et humide, chaque feuille gouttant et l'air étant chargé des parfums de résine et de terre trempée. Par bonheur, le temps maussade calmait les animaux : les oiseaux moqueurs et les geais avaient vite appris et surveillaient d'un œil avide les allées et venues de tous ceux qui transportaient de la nourriture. J'avais droit à un raid aérien chaque fois que je montais la colline avec ma bassine.

Je me tenais sur mes gardes, mais, même ainsi, un geai intrépide tomba tout droit d'une branche dans mon récipient, me faisant sursauter. Avant que j'aie eu le temps de réagir, il s'était emparé d'un morceau de galette de maïs et s'était envolé, si vite que je ne compris pas tout de suite ce qui venait de se passer. Heureusement, je n'avais pas lâché ma bassine. Un cri de triomphe retentit dans les arbres, et je me hâtai de rentrer dans l'étable avant que l'exemple du chapardeur n'inspire ses amis.

Je découvris avec surprise le vantail supérieur de la porte entrebâillé. Les chèvres ne risquaient pas de s'échapper, mais les renards et les rats laveurs étaient tout à fait capables d'escalader le vantail inférieur. Pour cette raison, chaque soir on fermait les deux battants avec un loquet. Peut-être M. Wemyss l'avait-il oublié. Une de ses tâches était de nettoyer la paille souillée et d'enfermer le bétail pour la nuit.

Cependant, dès que je poussai la porte, je compris que M. Wemyss n'y était pour rien. Avec un bruissement de paille, une grande silhouette remua dans l'obscurité.

Je criai et, cette fois, lâchai ma bassine, les aliments s'éparpillant sur le sol, le tout effrayant la bique qui se mit à bêler à tue-tête.

– Pardon, milady !

Une main sur le cœur, je m'écartai du seuil, laissant la lumière tomber sur Fergus, accroupi par terre, des brins de paille dans ses cheveux lui donnant l'allure de la Folle de Chaillot^[4].

– Ah, te voilà, toi ! dis-je froidement.

Géné, il frotta ses joues mal rasées.

– Euh... oui.

Visiblement, il n'avait rien à ajouter. Je le toisai, puis secouai la tête et commençai à ramasser les pelures de pommes de terre et les autres déchets. Il

voulut m'aider, mais je l'arrêtai d'un geste.

Il resta alors immobile, m'observant, les mains sur les genoux. Il faisait sombre dans l'étable. Les plantes qui poussaient sur la falaise au-dessus de la grotte dégouлинаient, formant un rideau d'eau devant l'entrée.

La chèvre, qui m'avait reconnue, avait cessé son vacarme. Elle étirait le cou entre les barreaux de son enclos, pointant sa longue langue myrtille pour tenter d'attraper une pomme qui avait roulé près d'elle. Je la saisis et la lui donnai, tout en me demandant par quel bord attaquer le sujet avec Fergus. Finalement, je déclarai de but en blanc :

– Henri-Christian va bien. Il prend du poids.

Laissant cette observation en suspens, je me penchai par-dessus la clôture pour verser du maïs dans la mangeoire.

Pas de réaction. J'attendis un instant, puis me tournai, une main sur la hanche.

– C'est un très joli bébé.

Toujours aucune réponse. Exaspérée, j'ouvris le battant inférieur de la porte pour faire entrer un peu plus de lumière, illuminant Fergus. Il était assis, la tête résolument tournée de l'autre côté. Je pouvais le sentir à distance : il empestait la sueur amère et la faim.

– Les nains comme lui ont une intelligence tout à fait normale. Je l'ai ausculté sous tous les angles, il a tous les réflexes et toutes les réactions normales. Rien ne l'empêche de recevoir une éducation comme les autres enfants et d'exercer plus tard un métier... quelconque.

– Quelconque, répéta-t-il.

Dans sa bouche, le mot était chargé de désespoir et de dérision.

Il se retourna enfin vers moi, et je vis le vide dans ses yeux.

– Avec tout le respect que je vous dois, milady, vous savez ce qu'est la vie d'un nain ?

– Et toi, tu le sais ?

Il ferma les yeux en hochant la tête.

– Oui, je l'ai vu. À Paris.

Le bordel où il avait grandi était une grande maison à la clientèle variée, connue pour pouvoir satisfaire pratiquement tous les goûts des clients.

– La maison proposait des filles, bien sûr, et des enfants.

Elle tirait évidemment ses revenus principaux de ces deux catégories. Mais il y en a toujours qui désirent... de l'exotisme et qui sont prêts à le payer. Aussi, de temps en temps, la maquerelle envoyait chercher les spécialistes. Il y avait la Maîtresse des scorpions... qui s'occupait des flagellations et de ce genre de choses. Ou le Maître des champignons.

– Le quoi ?

– Oui, le maître des nains, en somme.

Le regard tourné vers l'intérieur, les traits hagards, il revoyait des scènes et des personnes auxquelles il n'avait pas pensé depuis de nombreuses années... et ce souvenir était désagréable.

– Les femmes, on les appelait « les chanterelles ». Les hommes, eux, c'étaient des « morilles ».

Des champignons rares, appréciés pour leurs formes en vrille, le goût étrange de leur chair.

– Ils n'étaient pas maltraités, les champignons. Ils avaient de la valeur, vous comprenez. Le Maître les achetait bébés à leurs parents ou les ramassait dans la rue. Une fois, il y en a même un qui est né dans le bordel, la maquerelle n'en revenait pas !

Il baissa les yeux, tripotant l'étoffe de ses culottes.

– La rue... répéta-t-il. Ceux qui s'échappaient du bordel devenaient mendiants. J'en ai bien connu un. Il s'appelait Luc. On s'entraidait, parfois.

L'ombre d'un sourire apparut sur ses lèvres, et il agita les doigts fins de sa main unique en mimant un pickpocket.

– Mais Luc était tout seul. Il n'avait pas de protecteur. Un jour, je l'ai retrouvé dans une ruelle, la gorge tranchée. Je l'ai dit à la maquerelle qui a aussitôt envoyé le portier le chercher pour vendre son corps à un médecin de l'arrondissement voisin.

Je ne demandai pas ce que le médecin voulait faire du cadavre de Luc. J'avais vu des mains desséchées de nains proposées à la vente comme talisman ou pour la divination, entre autres parties du corps.

– Je commence à comprendre pourquoi une maison close pourrait paraître comme un abri plus sûr, mais néanmoins...

– J'ai écarté les fesses pour de l'argent, milady, ça ne me dérangeait pas, sauf quand ça faisait mal. Mais ensuite, j'ai rencontré milord et j'ai découvert un autre monde au-delà du bordel et de la rue. L'idée que mon fils puisse retourner dans ces endroits...

Il s'interrompit, incapable de continuer. Horrifiée, je m'écriai :

– Fergus. Mon petit Fergus, tu ne peux pas imaginer que Jamie... que nous laisserions arriver une telle chose !

Il m'adressa un sourire d'une tristesse infinie.

– Non, milady, mais vous ne vivrez pas éternellement, milord non plus. Ni moi. Mais l'enfant, lui, sera un nain toute sa vie. Ah, les petits ! Ils ne peuvent pas se défendre. Ils sont cueillis par ceux qui les recherchent, emportés et consommés.

Il se moucha sur sa manche et se redressa un peu.

– Ça, c'est pour ceux qui ont de la chance ! Hors des villes, on ne les aime pas. Les paysans croient que la naissance d'un nabot est, dans le meilleur des cas, le reflet des péchés de ses parents. C'est peut-être le cas. Mes péchés...

Il s'interrompit encore, détournant la tête.

– Au pire, ils sont considérés comme des monstres, des enfants nés de démons qui auraient séduit leur mère. Les gens leur jettent des pierres, les brûlent vivants... parfois leur mère avec. Dans les villages de montagne, en France, un nouveau-né nain serait abandonné aux loups. Mais je ne vous apprends rien, milady, n'est-ce pas ?

– Euh... non, bien sûr.

Je posai une main sur la paroi, ayant tout à coup besoin d'un soutien. En effet, je le savais déjà, mais de la manière abstraite dont on pense aux coutumes des aborigènes et des sauvages, de gens qu'on ne rencontrera jamais, raisonnablement lointains, confinés dans les livres de géographie, les histoires anciennes.

Il avait raison, je le savais. M^{me} Bug s'était signée en apercevant l'enfant, puis avait fait le signe des cornes pour conjurer le mauvais sort, son visage pâlisant d'horreur.

Préoccupée par Marsali et l'absence de Fergus, je n'avais pratiquement pas quitté la maison depuis une semaine au moins. Je n'avais pas idée de ce que les gens racontaient dans la région. Visiblement, Fergus oui.

– Ils... ils s'habitueront à lui, dis-je en rassemblant mon courage. Ils finiront par se rendre compte que ce n'est pas un monstre. Cela prendra peut-être du temps, mais je te le promets, ils y arriveront.

– Vraiment ? Et s'ils le laissent vivre, que fera-t-il ?

Il se leva de manière subite, étira son bras gauche et libéra d'un coup sec la sangle qui retenait son crochet. Celui-ci tomba dans la paille, mettant à nu le moignon de son poignet, la peau pâle striée de rouge là où les lanières l'avaient trop serrée.

– Je ne peux pas chasser ! Je ne peux pas faire le travail d'un homme normal ! Je ne suis bon qu'à tirer une charrue... comme une mule !

Sa voix tremblait de rage et du dégoût de lui-même.

– Si je ne peux pas travailler comme un vrai homme, que voulez-vous qu'un nain fasse ?

– Fergus, ce n'est pas...

– Je ne suis même pas capable de faire vivre ma famille ! Ma femme doit trimer nuit et jour pour nourrir les enfants, elle est obligée de s'exposer à la racaille qui la maltraite, qui la... qui la... Même si j'étais encore à Paris, je suis trop vieux pour faire la putain !

Il agita son moignon vers moi, les traits convulsés, puis pivota et frappa son bras mutilé contre la cloison, encore et encore.

– Fergus !

Je saisis son autre bras, mais il me repoussa, le visage ruisselant de larmes.

– Quel métier exercera-t-il ? De quoi vivra-t-il ? Mon Dieu, il est aussi inutile que moi !

Il ramassa son crochet et le projeta de toutes ses forces contre la paroi

rocheuse. L'objet recourbé la percuta avec un bruit métallique et retomba dans la paille, faisant sursauter la chèvre et ses petits.

Fergus était parti, les deux vantaux de la porte battaient au vent. La bique lança un long « Bêêêêh ! » de réprobation.

Je me tins à la balustrade de l'enclos, avec l'impression que c'était la seule chose encore solide dans un monde qui penchait de plus en plus. Puis, je fouillai dans la paille jusqu'à ce que je retrouve le crochet, encore chaud du corps de Fergus. Avec minutie, j'essuyai la paille et les traces de fumier avec mon tablier, entendant encore ses dernières paroles :

– « Mon Dieu ! Il est aussi inutile que moi ! »

1 Pièce célèbre de Jean Giraudoux, dont l'héroïne, Aurélie, mobilise les gens de Chaillot (un quartier de Paris) pour déjouer les plans criminels d'hommes d'affaires peu scrupuleux.

38. Un diable dans le lait

Henri-Christian louchait presque à force de regarder le pompon que Brianna faisait pendre devant lui.

– Je crois que ses yeux vont rester bleus. À ton avis, qu'est-ce qu'il regarde ?

Il était assis sur ses genoux, les jambes fléchies presque sous son menton, les yeux bleus en question fixant un point loin derrière elle.

Marsali était occupée à essayer le nouveau rouet à pédale de Brianna. Elle jeta un coup d'œil vers son petit dernier en souriant.

– Ma mère me disait toujours que les bébés voient encore le ciel. Il y a peut-être un ange installé sur ton épaule ? Ou un saint qui se tient derrière toi ?

Cela lui fit une étrange impression, comme si, en effet, quelqu'un se trouvait dans son dos. Ce n'était pas effrayant, plutôt vaguement rassurant. Elle fut sur le point de répondre : « Ce doit être mon père », mais se reprit de justesse. À la place, elle demanda :

– Qui est le saint patron de la lessive ? C'est de lui qu'on aurait besoin !

Il pleuvait depuis des jours, et des monticules de linge s'accumulaient un peu partout, recouvrant les meubles. Il y avait du linge humide en train de sécher, du linge sale destiné au chaudron de lessive dès que le temps le permettrait, du linge moins sale qui attendait d'être battu, brossé ou secoué pour être porté encore quelques jours. Puis, il y avait la montagne toujours croissante de linge à raccommoder.

Marsali rit tout en enroulant avec dextérité le fil autour de la bobine.

– Il faut le demander à papa. Il connaît mieux les saints que n'importe qui. Il est formidable, ton rouet ! Je n'en avais jamais vu de pareil. Comment t'est venue l'idée ?

– Oh... j'en ai aperçu un semblable quelque part.

Elle ne précisa pas que c'était dans un musée d'art folklorique. Même si la construction n'avait pas été très compliquée, cela lui avait pris du temps. Elle avait d'abord dû fabriquer un tour rudimentaire, puis tremper et courber le bois pour façonner la roue.

– Ronnie Sinclair m'a beaucoup aidée. Il sait ce que le bois peut faire ou pas. C'est fou ce que tu es douée avec cette machine ! On dirait que tu l'as utilisée toute ta vie !

– Je file depuis l'âge de cinq ans, *a piuthar*. La seule différence ici, c'est que je peux rester assise au lieu de travailler debout jusqu'à tomber d'épuisement.

Actionnant la pédale, ses pieds déchaussés allaient et venaient sous l'ourlet de sa jupe. La machine ronronnait agréablement, mais on l'entendait à peine, noyée dans le vacarme qui régnait de l'autre côté de la pièce, où Roger taillait une nouvelle voiture pour les enfants.

Les vroums avaient du succès auprès des petits, et la demande ne cessait de croître. Avec amusement, Brianna observa Roger, le front concentré, en train de repousser du coude Jemmy, très curieux. Le bout de sa langue pointait entre ses dents, et des copeaux de bois jonchaient le sol et ses vêtements. Il en avait jusque dans les cheveux, des boucles claires dans la masse noire.

Elle haussa la voix pour se faire entendre :

– Tu fais quoi, là ?

Il releva la tête.



– Je crois que c'est un pick-up Chevrolet de 57. Tiens, *a nighean*, celui-ci est pour toi.

Il souffla sur sa création pour faire tomber un dernier copeau et la tendit à Félicité, qui ouvrit une bouche et des yeux ronds.

– C'est vroum ? demanda-t-elle en la serrant sur son cœur. Mon vroum à moi ?

– C'est un namion, lui expliqua Jemmy avec une condescendance bienveillante. C'est papa qui l'a dit.

Voyant le doute s'emparer de la petite, Roger s'empressa de préciser :

– Un camion est un vroum. Mais en plus grand.

Félicité donna un coup de pied dans le tibia de Jemmy en s'exclamant :

– Tu vois, c'est un grand vroum !

Jemmy poussa un cri et l'attrapa par les cheveux, pour se prendre aussitôt un coup de tête dans le ventre de la part de Joanie, toujours prompte à défendre sa sœur.

Brianna se raidit, prête à intervenir, mais Roger tua dans l'œuf l'émeute naissante en maintenant Jemmy et Félicité chacun à bout de bras et en lançant un regard intimidant à Joanie.

– C'est bon maintenant ! Plus de dispute ou on range les vroums jusqu'à demain.

Le calme revint aussitôt. Brianna sentit Marsali se détendre et reprendre le rythme régulier de son filage. La pluie clapotait bruyamment sur le toit ; c'était une bonne journée pour rester à l'intérieur en dépit de la difficulté d'occuper les enfants qui s'ennuyaient.

Malicieuse, Brianna proposa à Roger :

– Pourquoi vous ne jouez pas à un jeu tranquille comme... les Vingt-quatre heures du Mans ?

– Merci, tu m’es d’une grande utilité ! ronchonna Roger.

Néanmoins, il fit dessiner aux enfants un circuit de course automobile à la craie sur la grande pierre du foyer, observant sur un ton nonchalant :

– Dommage que Germain ne soit pas là. Qu’est-ce qu’il fabrique donc dehors sous cette pluie, Marsali ?

Le vroum de Germain (selon Roger, c’était une Jaguar X-KE, mais, aux yeux de Brianna, il ressemblait à tous les autres : un bloc rectangulaire monté sur des roues) trônait sur le manteau de cheminée, attendant son propriétaire.

– Il est avec Fergus.

Marsali avait répondu sans sourciller, ne cassant pas son rythme, mais on détectait une tension dans sa voix.

– Ah ? Et comment va-t-il, notre Fergus ?

Le fil sauta, rebondit dans la main de Marsali et s’enroula par-dessus un nœud. Elle grimaça et ne répondit pas avant d’avoir réparé l’erreur et que le fil se remette à couler entre ses doigts.

– Disons que, pour un manchot, il sait bougrement bien se battre.

Après avoir jeté un œil vers Roger, Brianna posa la question en s’efforçant de paraître détachée :

– Avec qui se bat-il donc ?

– Il ne me le dit pas toujours. Mais hier, c’était avec le mari d’une femme qui lui avait demandé pourquoi il n’avait pas étranglé Henri-Christian à la naissance. Il l’a mal pris.

Elle ne précisa pas si c’était Fergus, le mari ou les deux qui l’avaient mal pris. Elle leva son fil et le trancha d’un coup de dent.

– On le comprend, murmura Roger. Ce ne doit pas être le seul qu’il a corrigé.

Il traçait une ligne, tête baissée, si bien que ses cheveux lui retombaient devant le visage, masquant ses traits.

Marsali enroula le fil autour de la bobine, une ride désormais omniprésente entre ses deux sourcils blonds.

– En effet. Cela dit, c’est toujours mieux que ceux qui pointent le doigt en échangeant des messes basses. Certains pensent qu’Henri-Christian est la... semence du Diable. Je crois bien qu’ils n’hésiteraient pas à le brûler vif, et moi aussi, s’ils pensaient pouvoir s’en tirer impunément.

Brianna sentit son ventre se nouer et serra un peu plus fort le bébé sur ses genoux.

– Quel genre d’idiot peut penser une chose pareille, et encore plus le formuler à voix haute ?

– Tu veux dire, quel genre d’idiot passerait à l’acte !

Marsali reposa la bobine et se leva pour prendre Henri-Christian et lui donner le sein. Avec ses genoux fléchis et sa grosse tête ronde couronnée

d'une touffe de cheveux noirs, Brianna devait reconnaître qu'il avait l'air... différent.

Se balançant doucement avec l'enfant collé sur elle, Marsali poursuivit :

– Papa a été parler aux gens, ici et là. Sans cela...

S'impatientant devant ce bavardage adulte incompréhensible, Jemmy tira sur la manche de son père.

– Papa, papa ! Joue !

Troublé, Roger dévisageait Marsali. Il sursauta et baissa les yeux vers son fils parfaitement normal. Puis, il prit la voiture de Germain.

– Voilà. Regarde : ici, c'est la ligne de départ.

Brianna posa une main sur le bras de Marsali, la gorge nouée.

– Ils vont s'arrêter, murmura-t-elle. Ils finiront par comprendre...

– Peut-être. Ou peut-être pas. Mais si Fergus est en compagnie de Germain, il sera plus prudent. Je ne voudrais pas qu'ils me le tuent.

Elle baissa la tête vers le bébé, débutant la tétée et ne souhaitant visiblement pas continuer cette conversation. Brianna lui tapota la main, puis s'installa à son tour devant le rouet à pédale.

Elle avait entendu les rumeurs, bien sûr. Du moins une partie. Surtout juste après la naissance d'Henri-Christian, naissance qui avait produit une onde de choc dans tout Fraser's Ridge. Après les premières expressions de compassion, on avait beaucoup chuchoté à propos des événements récents et des influences malignes qui auraient pu les provoquer : depuis l'agression de Marsali et l'incendie de la malterie à l'enlèvement de sa belle-mère et à la naissance d'un nain.

Une petite sottise avait déclaré un jour, alors qu'elle se trouvait dans les parages : « ... Avec toute cette sorcellerie, il fallait s'y attendre. » Brianna avait fusillé du regard la fille qui avait pâli et s'était recroquevillée entre ses deux camarades. Mais une fois le dos tourné, elle les avait entendus ricaner de dépit.

Pourtant, personne ne leur avait jamais manqué de respect, ni à elle ni à sa mère. Il était clair que bon nombre des métayers avaient peur de Claire, mais beaucoup plus encore de son père. Le temps et l'habitude avaient paru apaiser leurs craintes... jusqu'à la naissance d'Henri-Christian.

Travailler au rouet calmait les nerfs, le ronronnement de la roue se confondant avec le bruit de la pluie et les chamailleries des enfants.

Au moins, Fergus était revenu. Il avait quitté la maison quand le bébé était né et n'avait pas réapparu avant plusieurs jours. « Pauvre Marsali, pensa-t-elle. Laisée seule pour encaisser le choc. » Car ils avaient tous reçu un choc, elle y compris. Au fond, Fergus avait sans doute des circonstances atténuantes.

Comme chaque fois qu'elle voyait Henri-Christian, elle imaginait sa réaction en mettant au monde un enfant atteint d'un terrible handicap. Elle

voyait parfois des gamins avec des bec-de-lièvre, les traits mal formés par ce que sa mère appelait la « syphilis congénitale », ou encore des attardés mentaux. Alors, elle se signait et remerciait Dieu que Jemmy soit normal.

D'un autre côté, Germain et ses sœurs étaient aussi normaux. Un tel accident pouvait venir de nulle part, n'importe quand. Malgré elle, elle regarda vers la petite étagère où elle rangeait ses effets personnels, et le flacon de graines de dauco. Elle s'était mise à en reprendre depuis la naissance d'Henri-Christian, sans en parler à Roger. Elle se demandait s'il le savait. Lui non plus n'avait rien dit.

Marsali fredonnait. En voulait-elle à Fergus ? Lui en voulait-il ? Elle n'avait pas eu l'occasion de discuter avec lui depuis un bon moment. Marsali ne semblait pas critique à son égard, elle venait même de dire qu'elle ne voulait pas qu'il se fasse tuer. Ce souvenir fit sourire Brianna. Toutefois, on sentait indéniablement une distance entre eux.

Soudain, le fil s'épaissit, et elle pédala plus fort, s'efforçant de compenser. Résultat : il se coinça et cassa. Parlant dans sa barbe, elle s'arrêta, laissant la roue tourner à vide jusqu'à ce qu'elle s'immobilise toute seule. Elle se rendit compte alors qu'on frappait à la porte depuis quelque temps déjà, le bruit des coups étant estompé par le chahut à l'intérieur.

En ouvrant le battant, elle découvrit un des enfants des pêcheurs, dégoulinant sous le porche, petit, maigrichon et l'air sauvage. Dans les familles des nouveaux métayers, plusieurs jeunes avaient le même âge ; ils se ressemblaient tant qu'elle avait toujours du mal à les distinguer les uns des autres.

– Aidan ? essaya-t-elle. Aidan McCallum ?

Le garçon inclina la tête nerveusement.

– Bonjour, m'dame. Le pasteur est chez lui ?

– Le pas... ? Ah, oui, entre, répondit-elle en réprimant un sourire.

L'enfant parut sidéré en apercevant Roger à quatre pattes sur le sol, jouant à vroom-vroom avec Jemmy, Joanie et Félicité, tous appliqués à vrombir et à rugir avec une telle ardeur qu'ils n'avaient pas remarqué le nouveau venu.

Brianna haussa la voix.

– Tu as un visiteur. Il réclame le pasteur.

Roger s'interrompit en plein virage, levant des yeux perplexes.

– Le quoi ?

Il se redressa, assis en tailleur, son vroom à la main. Puis, il aperçut l'enfant et lui sourit :

– Tiens, Aidan ! *A charaid*. Que puis-je pour toi ?

Aidan fronça tout son visage, cherchant à se remémorer le message appris par cœur.

– Mère dit qu'il faut que vous veniez, s'il vous plaît. C'est pour chasser le démon qui s'est mis dans le lait.

La pluie était plus fine, mais ils furent quand même trempés avant d'arriver à la maison des McCallum. Si on pouvait qualifier cette mesure de « maison ». Secouant son chapeau plein d'eau, Roger suivit Aidan sur l'étroit sentier glissant qui menait à la cabane perchée en équilibre sur une corniche rocheuse.

Orem McCallum était parvenu à ériger les murs de la structure branlante, puis avait dérapé sur un rocher et s'était brisé la nuque au fond du ravin moins d'un mois après son arrivée à Fraser's Ridge, laissant sa femme enceinte et leur jeune fils livrés à eux-mêmes dans leur abri douteux.

À la hâte, les autres hommes étaient venus poser un toit sur la cabane, mais, aux yeux de Roger, cette bicoque en position précaire à flanc de montagne n'attendait que le printemps prochain pour suivre son bâtisseur en bas du précipice.

M^{me} McCallum était jeune et pâle, si maigre que sa robe pendouillait autour d'elle comme un sac à patates. « Mon Dieu, pensa-t-il, ces gens ne doivent rien avoir à manger. »

Elle l'accueillit avec une petite révérence.

– Oh, merci beaucoup d'être venu. Je suis désolée de vous avoir obligé à sortir sous cette pluie, mais... je ne savais plus quoi faire !

– Je vous en prie, ce n'est pas un problème. Euh... Aidan m'a dit que vous vouliez un pasteur. Je ne le suis pas, vous le savez ?

Elle parut déconcertée.

– Peut-être pas tout à fait, monsieur, mais, on m'a raconté que votre père l'était et que vous saviez tout un tas de choses sur la Bible, et tout ça.

Il se tint sur ses gardes, se demandant quel genre d'urgence nécessitait une bonne connaissance de la Bible.

– Oui, un peu. Vous avez... euh... un démon dans votre lait ?

D'un œil discret, il regarda le nourrisson dans son berceau, se demandant si elle voulait parler de son lait maternel, situation pour laquelle il n'était pas du tout compétent. Par chance, le problème semblait venir d'un grand seau de lait en bois posé sur la table branlante. Il était recouvert d'un voile de gaze lesté de cailloux aux quatre angles pour le protéger des mouches.

Elle le désigna du menton, ayant visiblement peur de s'en approcher, expliquant :

– Lizzie Wemyss, qui travaille dans la Grande Maison, me l'a apporté hier soir. Elle m'a dit que madame voulait que j'en donne à Aidan et que j'en boive moi-même.

Elle le dévisageait, perplexe. Roger comprenait ses réserves. Même à son époque, le lait était considéré comme une boisson réservée aux bébés et aux invalides. Venant d'un village de pêcheurs sur la côte écossaise, elle n'avait sans doute jamais vu de vache avant de poser le pied en Amérique. Elle savait sûrement ce qu'était du lait, et que, techniquement, ce liquide était comestible,

mais elle n'avait jamais dû y goûter.

– C'est très sain, tenta-t-il de la rassurer. Dans ma famille, tout le monde boit du lait. Il aide les enfants à devenir grands et forts.

En outre, il ne pouvait faire de mal à une mère mal nourrie qui allaite son enfant, ce que Claire avait dû se dire. Elle acquiesça, peu convaincue.

– Oui, monsieur. Mais le petit a eu faim et a voulu en boire. Alors, j'ai plongé ma louche dedans et... Si ce n'est pas un démon qui s'est mis dedans, c'est autre chose, mais il est hanté, ça, j'en mettrais ma main à couper !

Roger surprit chez Aidan un vif intérêt qui s'évanouit presque aussitôt, cédant la place à une innocence suspecte.

Ce fut donc avec la plus grande prudence qu'il s'approcha du seau, se pencha dessus et souleva un coin de la gaze. Même ainsi, il poussa un cri et bondit en arrière, envoyant le carré de tissu voler à l'autre bout de la pièce.

Les yeux verts malveillants qui le fixaient au milieu du seau disparurent en formant une grosse bulle qui creva dans une explosion de gouttes blanches, tel un volcan miniature.

– Merde !

M^{me} McCallum s'était réfugiée à l'autre bout de la pièce en roulant des yeux terrorisés, les deux mains plaquées sur ses lèvres. Aidan, quant à lui, émit un faible gougouillis.

Roger attendit de s'être ressaisi, tout en se disant qu'il tordrait bien le coup du chenapan. Il essuya les éclaboussures de lait sur son visage, puis retroussa sa manche et plongea résolument le bras dans le seau.

Il dut s'y reprendre à plusieurs reprises avant de saisir la chose, qui ressemblait à une grosse masse très musclée et agile de morve compacte. Enfin, à la quatrième tentative, il y parvint et extirpa triomphalement une énorme grenouille-taureau indignée, projetant du lait dans toutes les directions.

La grenouille cala ses pattes arrière contre sa paume glissante et s'élança dans un plongeon spectaculaire qui couvrit la moitié de la distance la séparant de la porte. M^{me} McCallum poussa un hurlement. Le bébé réveillé en sursaut se mit à brailler, ajoutant au brouhaha, tandis que la grenouille ruisselante de lait progressait par petits bonds jusqu'à la porte et disparaissait sous la pluie, avec, dans son sillage, une série de flaques jaunes.

Aidan s'éclipsa bien vite.

M^{me} McCallum s'était assise par terre, son tablier par-dessus la tête, en proie à une violente crise de nerfs. Le bébé criait, le lait dégoulinait du bord de la table, ponctuant le clapotis de la pluie au-dehors. Le toit fuyait. Roger pouvait voir des traînées sombres dans les rondins en bois brut derrière M^{me} McCallum trônant au milieu d'une mare.

En soupirant, il sortit le nourrisson de son berceau, le surprenant au point qu'il fut pris d'un hoquet et cessa de pleurer. L'enfant le regarda en clignant

des yeux, puis enfonça son poing dans sa bouche. Roger ignorait son sexe. Ce n'était qu'un paquet de chiffons avec un minuscule visage tout froissé et un air méfiant.

Le tenant d'un côté, il s'accroupit et passa l'autre bras autour des épaules de M^{me} McCallum, lui tapotant le dos en priant qu'elle s'arrête.

– Ce n'est rien, tout va bien. Ce n'était qu'une grenouille.

Elle geignait comme une banshee et poussait de petits cris. Ces derniers s'espacèrent, et les gémissements se désintégrèrent enfin en sanglots plus ou moins normaux. Toutefois, elle refusait obstinément de sortir de sous son tablier.

Il commençait à avoir des crampes dans les cuisses à force d'être accroupi, sans compter qu'il était trempé. Il s'assit alors à ses côtés dans la flaque, continuant à lui taper dans le dos de temps à autre pour lui signaler sa présence.

En tout cas, le bébé, lui, semblait relativement content. Il suçait son poing, indifférent à la crise de sa mère.

Roger profita d'une brève pause entre deux sanglots pour demander :

– Quel âge a-t-il ?

Il le savait déjà plus ou moins. L'enfant était né une semaine après la mort d'Orem McCallum, mais cela alimentait la conversation. Le bébé était très petit et léger, comparativement à Jemmy au même stade.

Elle marmonna une réponse inaudible, mais, au moins, ses pleurs s'estompèrent. Puis, elle énonça autre chose.

– Pardon ?

– Pourquoi ? répéta-t-elle sous le calicot élimé. Pourquoi Dieu m'a-t-il conduite ici ?

C'était une très bonne question. Il se l'était lui-même souvent posée, mais attendait toujours une réponse satisfaisante.

– Eh bien... il faut croire que Dieu a une espèce de... plan. Mais on ne le connaît pas.

– Ah, il est beau, son plan ! Nous faire venir jusqu'ici, dans cet endroit horrible, puis me prendre mon homme et m'abandonner toute seule, crevant de faim !

– Bah... ce n'est pas si horrible que ça, ici. Il y a la forêt... les ruisseaux, la montagne... c'est... euh... très joli. Quand il ne pleut pas.

L'ineptie de sa réponse la fit lire, puis elle repartit aussitôt à pleurer.

Il l'attira un peu plus près de lui, autant pour la réconforter que pour entendre ses propos sous la toile de son tablier.

– Pardon ?

Elle appuya la tête contre son épaule, paraissant soudain très fatiguée. Elle répéta tout doucement :

– Je disais : la mer me manque. Je ne la reverrai sans doute plus jamais.

Il ne trouva rien à répondre ; elle avait sans doute raison. Ils restèrent un instant ainsi, en silence, écoutant les bruits de succion du bébé. Puis, il parla enfin :

– Je ne vous laisserai pas mourir de faim. C’est tout ce que je peux vous promettre, mais vous pouvez compter sur moi. Vous ne mourrez pas de faim.

Il se releva avec difficulté, puis prit une des petites mains râpeuses posées mollement sur ses genoux.

– Allez, venez, levez-vous. Pendant que vous nourrirez le petit, je vais mettre un peu d’ordre.



Quand il quitta enfin la bicoque des McCallum, la pluie avait cessé, et les nuages se dispersaient, dévoilant de grands morceaux de ciel bleu. Il s’arrêta au milieu d’un des lacets du sentier boueux pour admirer un arc-en-ciel. Ce demi-cercle s’étendait d’un coin de la ligne d’horizon à l’autre, ses couleurs brumeuses se fondant dans le vert sombre et luisant de la végétation du sommet d’en face.

Tout était calme, hormis le floc-floc des feuilles qui dégouttaient et le clapotis d’un filet d’eau dévalant entre les rochers près du chemin.

– Quel trésor attend au pied de l’arc-en-ciel ? questionna-t-il à voix haute.

Il reprit sa route, se retenant aux branches et aux buissons pour ne pas glisser dans le ravin et finir en un tas d’os, comme Orem McCallum.

Il parlerait à Jamie, ainsi qu’à Tom Christie et à Hiram Crombie. Ils feraient marcher le bouche à oreille. Les gens de Fraser’s Ridge étaient généreux, ils n’hésiteraient pas à partager, mais encore fallait-il le leur demander.

Il se retourna. La cheminée toute de guingois dépassait au-dessus des arbres, mais ne crachait pas de fumée. Le bois ne manquait pas, lui avait-elle expliqué, mais mouillé comme il l’était, il faudrait des jours avant d’obtenir une flambée. Elle avait besoin d’un abri où entasser des bûches, assez grosses pour brûler pendant toute une journée, et non pas des brindilles et des branches cassées, les seules qu’Aidan pouvait porter.

Au même moment, il aperçut le gamin. Il pêchait, accroupi sur un rocher perché quelques mètres au-dessus d’une mare, dos au sentier. Ses omoplates saillaient sous le tissu usé de sa chemise, telles de minuscules ailes d’ange.

Le bruit de l’eau couvrit les pas de Roger. Il s’approcha du garçon et posa tout doucement une main autour de son cou maigre et pâle.

– Aidan, tu tombes bien, j’ai deux mots à te dire.



La veille de la Toussaint, nous montâmes nous coucher au son du vent

hurlant et de la pluie, et nous nous réveillâmes le lendemain matin pour découvrir un tapis blanc et de gros flocons tombant dans un silence absolu. Il n'existait pas de calme plus parfait que la solitude au cœur d'une tempête de neige.

C'était le temps des vaches maigres, quand nos chers disparus se rapprochaient de nous. Le monde se tournait vers l'intérieur, et l'air glacé se chargeait de rêves et de mystères. Le ciel clair où brillaient la veille encore un million d'étoiles cédait la place à un plafond gris rose et bas qui enveloppait la terre d'une promesse de neige.

Je craquai une des allumettes de Brianna, m'émerveillant de l'immédiateté de la flamme, et l'approchai du fagot de petit bois. Il neigeait, et l'hiver était là. La saison du feu commençait. Chandelles et feux de cheminée, ce ravissant paradoxe crépitant, cette destruction contenue mais jamais apprivoisée, tenue à une distance raisonnable pour réchauffer et enchanter, mais toujours, encore, chargée d'une menace prochaine.

Un parfum de potiron grillé flottait dans la maison. Après avoir régné sur la nuit et épouventé les enfants, le fruit grimaçant connaissait un sort plus paisible sous forme de tartes et de compost, retournant à la terre pour un doux repos avant de renaître. J'avais labouré mon potager le jour précédent, plantant mes semailles d'hiver afin qu'elles dorment et grandissent, pensant à leur naissance souterraine.

C'était le temps où nous rentrions dans les entrailles de la terre, rêvant de neige et de silence. Nous réveillant pour découvrir nos lacs gelés sous une lune pâle ou un soleil froid brillant entre les branches givrées, rentrant de nos tâches brèves et nécessaires pour nous nourrir d'aliments et de contes, à la chaleur d'un feu de bois dans la nuit.

Autour de la cheminée, dans le noir, toutes les vérités peuvent être dites et entendues, en sécurité.

J'enfilai mes bas de laine, mes épais jupons, mon châle le plus chaud et allai attiser le feu de la cuisine. J'observai les volutes de vapeur s'élever du chaudron, puis me sentis rentrer à l'intérieur de moi-même. Le monde pouvait s'éloigner et nous laisser panser nos plaies.

39. Je suis la résurrection

Novembre 1773

Roger fut réveillé juste avant l'aube par des coups à la porte. À ses côtés, Brianna émit un son qu'il connaissait. D'expérience, il savait que cela signifiait que, s'il ne se levait pas pour ouvrir, elle le ferait..., mais il le regretterait, tout comme la personne de l'autre côté de la porte.

Résigné, il repoussa l'édredon et passa une main dans ses cheveux emmêlés. L'air glacé caressa ses jambes nues. Il se retourna vers la forme recroquevillée sous les draps.

– La prochaine fois que je me marie, je choisirai une fille qui se réveille fraîche et de bonne humeur le matin.

– Bonne idée, répondit une voix étouffée, mais nettement hostile sous l'oreiller.

On tambourina de nouveau. Jemmy, qui, lui, se réveillait frais et de bonne humeur le matin, se redressa dans son petit lit, l'air d'un pissenlit roux monté en graine.

– On frappe, informa-t-il son père.

– Pas possible ! Mmphm.

Hiram Crombie se tenait sur le seuil, la mine encore plus sinistre que d'habitude dans la lumière grise. Visiblement, ce n'était pas un matinal non plus.

– La vieille mère de ma femme nous a quittés pendant la nuit, annonça-t-il sans préambule.

Jemmy passa la tête entre les jambes de Roger.

– Elle est allée où ?

Il se frotta un œil et bâilla. Contrit, Roger toussota dans le creux de son poing et posa une main sur la tête de son fils.

– La belle-mère de M. Crombie est décédée, Jemmy. Je suis sincèrement désolé pour vous, monsieur Crombie.

Ce dernier ne sembla pas sensible aux condoléances.

– Oui, bon. Murdo Lindsay dit que vous connaissez bien vos Évangiles. Ma femme se demande si vous accepteriez de venir dire quelques mots sur la tombe.

– Murdo a dit quoi... Ah !

Ce devait être à cause de la famille de Hollandais. Jamie l'avait prié de réciter un texte devant leurs sépultures.

– Oui... euh... bien sûr.

Il se racla la gorge. Le matin, sa voix était particulièrement éraillée tant qu'il n'avait pas avalé un liquide chaud. Cela expliquait sans doute l'air dubitatif de Crombie.

– Oui, bien sûr, répéta-t-il d'une voix plus assurée. On peut faire quelque chose ?

Crombie fit un geste sec lui indiquant que non. Puis, il jeta un bref coup d'œil vers la forme que faisait Brianna dans le lit.

– Les femmes doivent avoir terminé de la préparer. Nous nous mettrons à creuser après le petit-déjeuner. Avec de la chance, nous l'aurons enterrée avant l'arrivée de la neige.

Il leva le nez vers le ciel d'un gris clair mat comme la fourrure du ventre d'Adso. Ensuite, il esquissa un salut de la tête et tourna les talons sans un mot de plus.

– Papa, regarde !

Jemmy étirait les coins de ses lèvres avec ses doigts, singeant le U inversé de la bouche d'Hiram Crombie. Il fronça les sourcils en une grimace féroce, d'une ressemblance si frappante que Roger éclata de rire, s'étrangla puis se mit à tousser : jusqu'à être plié en deux, respirant bruyamment.

Brianna se redressa dans le lit, inquiète.

– Ça ne va pas ?

– Si, si.

Il prit une grande inspiration, puis toussa de nouveau, crachant une glaire abjecte dans le creux de sa main, n'ayant pas de mouchoir sur lui.

– Beurk ! fit Brianna.

– Fais-moi voir, papa, fais-moi voir.

Jemmy se hissa sur la pointe des pieds, puis fit à son tour :

– Beurk ! Beurk ! Beurk !

Roger sortit et essuya sa paume dans l'herbe mouillée près de la porte. Crombie avait raison : il allait de nouveau neiger. L'air froid était électrique et étouffait les bruits.

Brianna sortit à son tour, passant un châle autour de ses épaules.

– Alors, comme ça, la vieille M^{me} Wilson est morte ? C'est triste. Tu t'imagines, avoir fait tout ce chemin pour mourir dans un endroit inconnu, avant même d'avoir eu le temps de s'installer ?

– Au moins, elle était entourée de sa famille. Elle n'aurait sans doute pas aimé mourir seule en Écosse sans les siens autour d'elle.

– Mmm... Tu penses que je devrais monter les voir ?

– Pour lui rendre un dernier hommage ? Selon Crombie, sa toilette est déjà terminée.

Incrédule, elle fit la moue, libérant des volutes évoquant un instant dans son esprit un dragon.

– Il ne peut pas être plus de sept heures du matin, et il fait encore nuit. Je ne crois aucunement que sa femme et sa sœur auraient effectué la toilette d'une morte à la lueur des bougies. Hiram aurait râlé devant le gaspillage d'une chandelle supplémentaire. Non, il était contrarié de devoir te demander un service, alors il s'est vengé en suggérant que ta femme est une flemmarde et une souillon.

Roger fut amusé par autant de perspicacité, d'autant plus qu'elle n'avait pas vu le regard éloquent de Crombie quand il l'avait aperçue au lit.

Flairant un nouveau mot péjoratif, Jemmy questionna, intrigué :

– C'est quoi une flemmarde souillon ?

– Une dame qui n'est pas une vraie dame, répondit Roger. Et qui fait mal le ménage par-dessus le marché.

– Si M^{me} Bug t'entend prononcer ces mots, elle te lavera la bouche avec du savon, le mit en garde sa mère.

Ne portant que sa chemise de nuit, Roger avait les jambes et les pieds gelés. En revanche, Jemmy sautillait autour d'eux pieds nus sans souffrir du froid le moins du monde. Roger le prit par la main.

– Ta mère n'en est pas une. Viens, allons faire un tour au petit coin, pendant que maman prépare le petit-déjeuner.

Brianna bâilla.

– Merci pour ce vote de confiance. J'apporterai un pot de miel aux Crombie tout à l'heure.

– Moi aussi, je viens ! annonça Jemmy.

Brianna hésita, puis interrogea Roger du regard. L'enfant n'avait encore jamais vu un mort.

Roger haussa une épaule. La morte avait sans doute l'air paisible et, après tout, c'était la réalité de la vie dans les montagnes. De voir le cadavre de la vieille M^{me} Wilson ne lui donnerait probablement pas de cauchemars ; d'un autre côté, cela risquait de lui inspirer un tas de questions embarrassantes qu'il exprimerait devant tout le monde. Une explication préparatrice serait sans doute utile.

– D'accord, dit-il à Jemmy. Mais, d'abord, on ira dans la Grande Maison après le petit-déjeuner chercher la Bible de grand-père.



Il trouva Jamie attablé, et une délicieuse odeur de porridge chaud l'enveloppa dès qu'il pénétra dans la cuisine. Avant qu'il n'ait pu expliquer la raison de sa venue, M^{me} Bug l'avait fait asseoir en plaçant devant lui un bol, un pot de miel, une assiette de bacon frit, du pain grillé dégoulinant de beurre et une tasse d'une mixture sombre et parfumée qui aurait presque pu être du café. Jemmy prit place à ses côtés, déjà barbouillé de miel jusqu'aux oreilles. Honteux l'espace d'un instant, Roger se demanda si, au fond, Brianna n'était

pas un peu feignante, quoique certainement pas une souillon.

Claire était assise en face de lui, la mèche rebelle, le regard vide posé sur son pain grillé. Il conclut généreusement que ce n'était sans doute pas un choix conscient de la part de sa femme, mais plutôt l'influence de la génétique.

Toutefois, entre le bacon et le porridge, Claire se réveilla en apprenant l'objet de sa visite.

– La vieille M^{me} Wilson ? De quoi est-elle morte, il vous l'a dit ?

– Non, juste qu'elle les avait quittés pendant la nuit. Ils ont dû la trouver ainsi. Son cœur, peut-être ? Elle devait bien avoir dans les quatre-vingts ans.

Claire lui rétorqua sèchement :

– Elle avait cinq ans de plus que moi. C'est elle qui me l'a dit.

– Oh. Mmhm.

Il s'éclaircit la gorge et but une gorgée du liquide sombre et chaud dans sa tasse. C'était un mélange de chicorée et de glands grillés. Pas mauvais.

Jamie tendit la main et s'empara du dernier toast.

– J'espère que tu ne lui as pas avoué ton âge, *Sassenach*. Toujours aux aguets, M^{me} Bug enleva la panière pour la remplir.

Claire enfonça un doigt dans le miel, puis le lécha.

– Je ne suis pas idiot. Ils me soupçonnent déjà d'avoir conclu un pacte avec le diable ; s'ils étaient au courant de mon âge, ils n'en douteraient plus.

Roger rit, tout en pensant qu'elle avait raison. Les traces de son épreuve avaient presque disparu ; ses ecchymoses s'étaient effacées, et son nez droit avait désenflé. Même négligée et bouffie par le sommeil, elle était encore très belle, avec une peau ravissante, une épaisse chevelure bouclée et des traits d'une élégance comme les pêcheurs des Highlands n'en avaient jamais rêvé. Sans parler de ses yeux ambrés et saisissants.

Il fallait ajouter à cela les bienfaits de l'hygiène et de la nutrition du XX^e siècle : elle avait encore toutes ses dents, blanches et droites, et paraissait facilement vingt ans de moins que les autres femmes de son âge. C'était réconfortant. Il espérait que Brianna hériterait aussi de cette faculté de bien vieillir. Après tout, il pouvait se préparer son petit-déjeuner lui-même.

Jamie avait fini son repas et était parti chercher la Bible. Il revint et la déposa près de Roger en déclarant :

– On t'accompagne aux obsèques. Madame Bug, vous pouvez préparer un petit panier pour les Crombie ?

– C'est déjà fait.

Elle déposa une grande corbeille sur la table devant lui, recouverte d'une serviette et débordante de nourriture en précisant :

– Vous le leur apporterez ? Je vais prévenir Archie et chercher mon bon châte. Nous vous retrouverons là-bas.

Brianna entra à son tour, bâillant mais toilettée. Elle entreprit de rendre Jemmy présentable, pendant que Claire allait chercher elle aussi un châle et un bonnet. Roger ouvrit la Bible dans l'intention de la feuilleter à la recherche d'un psaume à la fois lugubre mais inspirant.

– Peut-être le vingt-troisième ? dit-il à voix haute. Bref et concis. Toujours un classique. En plus, il y est question de la mort.

– Tu comptes prononcer une oraison ou un sermon ? le questionna Brianna intriguée.

– Mince, je n'y avais pas pensé !

Il s'exerça la voix, puis demanda :

– Il n'y aurait pas encore un peu de café ?

À Inverness, il avait assisté à de nombreux enterrements présidés par le révérend et savait fort bien que les parents du défunt qui avaient payé pour la messe considéraient l'événement comme un désastre total si le prêtre ne parlait pas pendant au moins une demi-heure. Certes, nécessité faisait loi, et les Crombie ne pouvaient s'attendre à...

– Papa, d'où tiens-tu une Bible protestante ?

Brianna avait cessé de tenter de déloger un morceau de pain grillé des cheveux de son fils pour regarder par-dessus l'épaule de Roger. Surpris, celui-ci referma le livre. En effet, il était encore possible de lire sur la couverture, en lettres dorées fanées, La Bible du roi Faines.

– On me l'a donnée.

Sa réponse était simple, mais son ton cachait la réalité. Brianna jeta un coup d'œil étonné à son père, qui avala une dernière bouchée de bacon, la mine inexpressive. Il se tourna vers Roger :

– Une petite goutte dans ton café, Roger Mac ?

À l'entendre, rien n'était plus naturel que d'offrir du whisky au petit-déjeuner.

De fait, l'offre était séduisante, compte tenu de ce qui attendait Roger, mais ce dernier hésita, puis fit non de la tête.

– Non merci, ça ira.

– Tu es sûr ? insista Brianna. Tu devrais peut-être, pour ta gorge.

– Ça ira, répéta-t-il d'un ton sec.

Lui aussi s'inquiétait pour sa voix, mais il n'avait pas besoin de la sollicitude du contingent des roux, tous les trois le dévisageant, songeurs, comme s'ils doutaient fortement de ses capacités. Le whisky soulagerait peut-être sa gorge, mais n'aiderait pas son sermon. Or, rien ne pourrait être pire que de se présenter en empestant l'alcool devant une assemblée qui n'en buvait jamais une goutte.

– Du vinaigre, conseilla M^{me} Bug. C'est du vinaigre chaud qu'il vous faut. Ça dissout les glaires.

– Je veux bien le croire, répondit Roger qui en doutait pourtant. Merci, mais, sans façon, madame Bug.

Il s'était réveillé avec un léger mal de gorge et avait pensé que la douleur disparaîtrait avec le petit-déjeuner, ce qui n'était pas le cas. Mais à l'idée d'avaler du vinaigre chaud ses amygdales se rebiffaient.

Il tendit sa tasse pour avoir du café et se concentra sur la tâche qui l'attendait.

– Quelqu'un a des renseignements sur M^{me} Wilson ?

– Elle est morte, répondit Jemmy avec assurance.

Tout le monde éclata de rire. Jemmy resta perplexe une ou deux secondes, puis se mit à rire à son tour, sans savoir ce qui était si drôle.

– C'est un bon début, reprit Roger. Le révérend avait un bon sermon inspiré des épîtres. Du genre... « La rétribution du péché est la mort, mais le don de Dieu est la vie éternelle ». Je l'ai entendu le prononcer plusieurs fois. Qu'est-ce que tu en penses ?

Il interrogea Brianna du regard, qui fronça les sourcils et saisit la Bible.

– Mouais, ça pourrait marcher. Ce livre possède un index ?

Jamie reposa sa tasse.

– Non, mais c'est dans l'épître aux Romains, chapitre 6.

Devant les regards ahuris, il rosit et agita la main vers la Bible.

– On me l'a donnée en prison. Alors je l'ai lue, quoi. Bon, tu es prêt, *a bhailach* ?



Le temps se gâtait, les nuages promettant de la pluie glacée ou de la neige. Des bourrasques gonflaient les capes et les jupes, telles des voiles. Les hommes s'accrochaient à leurs chapeaux, les femmes se blottissaient sous leurs capuches, tous marchaient tête baissée comme un troupeau de moutons s'entêtant à avancer contre le vent.

– Un temps parfait pour un enterrement, murmura Brianna en resserrant le col de sa cape.

– Mmphm.

Roger n'avait sans doute pas entendu ces paroles, réagissant juste au fait qu'elle avait parlé. Il était pâle et tendu. Elle lui prit le bras, exerçant une pression pour le rassurer.

Soudain, une plainte lugubre retentit, et Brianna se figea. Le son s'éleva en un cri aigu, puis se brisa en une série de bruits de gosier descendant une gamme de sanglots, comme un cadavre dégringolant un escalier.

La chair de poule sur tout le corps, elle se tourna vers Roger, tout aussi livide qu'elle.

– Ce doit être la *bean-treim*, observa son père. J'ignorais qu'ils en avaient

une.

– Moi aussi, dit sa mère. C’est qui, à ton avis ?

Elle aussi avait sursauté en l’entendant, mais paraissait surtout intéressée.

Roger tapota le bras de Brianna pour la rassurer.

– C’est une pleureuse. Elles accompagnent généralement le cercueil.

La voix, cette fois plus déterminée, s’éleva de nouveau dans la forêt. Brianna crut entendre des mots dans la lamentation, mais ne pouvait les distinguer. Wendigo. Le nom lui vint soudain à l’esprit, et elle frissonna. Jemmy se mit à pleurnicher, essayant de s’enfouir sous le manteau de son grand-père.

– Il ne faut pas avoir peur, *a bhailach*.

Il lui donna une tape dans le dos, mais l’enfant ne parut pas convaincu. Il enfonça son pouce dans sa bouche, se blottissant contre la poitrine de Jamie, tandis que la lamentation se dissolvait dans les gémissements.

Jamie prit alors la direction de la forêt, marchant vers la voix.

– Venez, allons à sa rencontre.

Ils n’avaient pas d’autre choix que de le suivre. Brianna lâcha Roger et se rapprocha de son père, afin que Jemmy puisse la voir et être rassuré. Il avait le bout du nez rouge et le blanc des yeux un peu rose. Il ne manquait plus qu’il s’enrhume !

Elle tendit la main pour toucher son front, mais au même moment la voix reprit de plus belle. Toutefois, elle avait changé. Le son était haut perché et effilé, ce n’était plus l’oraison vigoureuse entendue un peu plus tôt. Elle semblait moins sûre d’elle, comme un apprenti fantôme.

C’était en effet une apprentie, mais pas un fantôme. Jamie se pencha pour passer sous une branche basse, et elle marcha sur ses talons, émergeant dans une clairière et faisant sursauter les deux femmes qui s’y trouvaient. Ou plutôt, une femme et une adolescente, des châles sur la tête. Brianna les connaissait, mais comment s’appelaient-elles ?

Se remettant de sa surprise, la femme se plia en deux en une profonde courbette et déclara :

– *Maduinn mhath, maighistear*.

– Bonjour à vous, mesdames, répondit Jamie en gaélique.

– Bonjour, madame Gwilty, dit Roger de sa voix rauque. Et bonjour à toi, *a nighean*.

Il s’inclina avec courtoisie devant la jeune fille. Olanna, voilà ! Brianna se souvenait de son visage rond, comme le « O » de son prénom. Était-ce la fille de M^{me} Gwilty ?... Sa nièce ?

– Oh, le joli petit garçon, roucoula l’adolescente.

Elle avança un doigt vers la joue dodue de Jemmy qui se recroquevilla et suçait son pouce avec une ardeur redoublée ; il l’observa d’un air suspicieux

sous le bord de son bonnet en laine.

Les femmes ne parlaient pas l'anglais, mais le gaélique rudimentaire de Brianna lui permettait désormais de suivre le gros de la conversation, à défaut de pouvoir y participer. M^{me} Gwilty expliqua qu'elle enseignait à sa nièce comment effectuer un *coronach* convenable.

Poli, Jamie répondit :

– Je ne doute pas qu'à vous deux, vous ferez des merveilles.

M^{me} Gwilty renifla et lança un regard dédaigneux à sa nièce.

– Peuh, vous pensez ! Avec cette voix de pet de chauve-souris ! Mais c'est la seule femme de ma famille qui reste, et je ne vivrai pas éternellement.

Choqué, Roger émit un son étranglé, qu'il se hâta de camoufler en une toux convaincante. Le visage plaisant d'Olanna, déjà rosi par le froid, devint écarlate. Humble, elle baissa les yeux et s'engonça un peu plus sous son châle. Il était en homespun brun. Celui de M^{me} Gwilty était en laine plus fine, teinte en noir, et, bien qu'un peu effiloché, elle le portait avec toute la dignité de sa profession.

– Nous sommes emplis de tristesse pour vous, déclara Jamie reprenant le ton formel des condoléances. La défunte ?

– La sœur de mon père, répondit promptement M^{me} Gwilty. Ah, quel malheur, quel malheur qu'elle soit enterrée parmi des étrangers !

Cette femme avait un visage mince et émacié, de profonds cernes noirs sous les yeux. Lorsqu'elle se tourna vers Jemmy, celui-ci saisit aussitôt le bord de son bonnet et le descendit jusque sous son menton. En voyant le regard noir et pénétrant se diriger vers elle, Brianna fut tentée de faire comme son fils.

Claire déclara dans son gaélique hésitant :

– J'espère que son ombre trouvera le réconfort. Grâce... grâce à la présence de votre famille.

C'était étrange d'entendre le gaélique parlé avec l'accent anglais. Brianna vit son père se mordre les lèvres pour ne pas sourire.

– Elle ne sera pas seule bien longtemps, lâcha Olanna.

Elle croisa le regard de Jamie, redevint écarlate et tira son châle devant son visage.

– Pourquoi ? Il y a quelqu'un de souffrant ? Qui ?

Il interrogea Claire des yeux, mais elle secoua discrètement la tête. Si quelqu'un était malade, personne n'était venu lui demander son aide.

Les lèvres ridées de M^{me} Gwilty dévoilèrent ses dents gâtées, et elle rétorqua avec un plaisir macabre :

– Seaumas Buchan. Il est pris de fièvre, et sa poitrine le tuera avant la fin de la semaine, mais on l'a pris de vitesse. Heureusement.

Claire ouvrit des yeux ronds.

Devant cette réaction, M^{me} Gwilty la toisa.

– La dernière personne enterrée dans le cimetière doit monter la garde, *Sassenach*. Jusqu'à ce qu'un nouveau mort prenne le relais, expliqua Jamie en anglais.

Revenant au gaélique, il déclara :

– En effet, elle a bien de la chance. Elle en a encore plus d’avoir une telle *bean-treim* pour l’accompagner.

Il glissa une main dans sa poche et lui tendit une pièce.

– Ah, fit-elle ravie. Que voulez-vous, on fait ce qu'on peut, la petite et moi. Allez, *nighean*, montre-moi de quoi t'es capable.

Ainsi pressée de se donner en spectacle, Olanna parut terrifiée. Mais sous le regard scrutateur de sa tante, il lui était impossible d’y échapper. Elle ferma les yeux, bomba le torse, renversa ses épaules en arrière et lança un
IIIIIIIiiiiiii IIIIIiiiiiIIIIIIeuh-IIIIIIIIEUH-ii-euh perçant avant de s’interrompre, à bout de souffle.

Roger plissa le visage comme si on lui enfonçait des clous dans les mains, et les mâchoires de Claire s'en décrochèrent. Les épaules de Jemmy remontèrent jusqu'au niveau de ses oreilles, et, désespéré, il s'accrocha au revers du manteau de son grand-père. Même Jamie avait l'air décontenancé.

– Pas mal, conclut M^{me} Gwilty. Tu ne nous couvriras peut-être pas de honte, après tout.

Regardant Roger avec dédain, elle lui lança :

– J’ai entendu dire qu’Hiram vous avait demandé de prononcer quelques mots ?

– En effet. J'en suis honoré.

M^{me} Gwilty ne commenta pas, se contentant de le dévisager de haut en bas, puis elle secoua la tête, pivota sur ses talons et leva les bras au ciel.

– AaaaaAAAAaaaaAAAAaaaaIiiiiIiii... Malheur ! Malheur !
Malheeeeeuuuur ! Un malheur s'est abattu sur la maison Crombie...
Malheur !

Brianna sentit des cristaux de glace se former dans son sang.

Docile, Olanna leur tourna le dos à son tour et entonna une nouvelle lamentation. Peu diplomate mais pratique, Claire se boucha carrément les oreilles.

– Combien lui as-tu donné ? demanda-t-elle à Jamie en anglais.

Il ne répondit pas, mais lui prit le bras et s'empressa de l'entraîner au loin.

Brianna se tourna vers Roger qui paraissait mal en point.

– Je t’avais bien dit de boire un whisky.

– Oui, je sais, répondit-il avant d'éternuer.



Tandis que nous traversions la cour boueuse de la maison des Crombie, j'interrogeai Jamie :

– Tu as déjà entendu parler de ce Seaumais Buchan ? Qui est-ce ?

Il me prit par la taille pour m'aider à sauter par-dessus une flaque fétide qui ressemblait à de la pisse de chèvre.

– Ouf ! *Sassenach*, tu pèses autant qu'un âne mort !

– C'est à cause du panier, expliquai-je. Je crois que M^{me} Bug y a mis du plomb. À moins que ce ne soit son cake aux fruits confits. Alors, c'est qui ? Un des pêcheurs ?

– Oui, c'est le grand-oncle de Maisie MacArdle, celle qui est mariée à celui qui construisait des bateaux. Tu te souviens d'elle ? Une rousse avec un très long nez, six marmots ?

– Vaguement. Comment fais-tu pour te souvenir de tous ces détails ?

Il se contenta de sourire et m'offrit son bras. Nous pataugeâmes dans la gadoue en prenant un air solennel, le laird et sa dame venant assister à des funérailles.

La porte de la cabane était ouverte en dépit du froid, afin de laisser sortir l'esprit de la défunte. Par chance, cela permettait aussi un peu à la lumière d'entrer, la bâtisse étant rudimentaire et sans fenêtres. Elle était aussi remplie de monde, la plupart ne s'étant pas lavés depuis au moins quatre mois.

J'avais pris l'habitude des cabanes oppressantes et des corps crasseux, et, comme je savais que l'un d'eux au moins était propre mais mort, j'avais déjà commencé à respirer par la bouche avant que l'une des filles Crombie, les yeux rouges et voilée d'un châle, nous invite à entrer.

M^{me} Wilson était étendue sur la table avec une chandelle au-dessus de la tête, enveloppée dans le linceul qu'elle avait sans doute tissé elle-même pour son trousseau de mariage. Le lin était jauni par le temps, mais propre et doux à la lueur de la bougie, ses bords brodés d'un simple motif de lierre. On l'avait conservé avec soin et apporté d'Écosse au prix de nombreux sacrifices.

Jamie s'arrêta sur le seuil, ôta son chapeau et murmura les condoléances d'usage que les Crombie, hommes et femmes, acceptèrent les uns avec des hochements de tête, les autres avec des grognements. Je tendis le panier d'offrande et saluai avec ce que j'espérais être une expression de compassion digne, tout en surveillant Jemmy du coin des yeux.

Brianna avait fait de son mieux pour lui expliquer la situation, mais je n'avais aucune idée de la façon dont il réagirait à la vue du cadavre. Il avait fini par se laisser convaincre d'émerger de sous son bonnet et, fasciné, contemplait le monde autour de lui.

Il pointa alors un doigt vers le corps et me demanda dans un chuchotement sonore :

– C’est la dame morte, grand-mère ?

– Oui, mon chéri.

M^{me} Wilson paraissait paisible, les paupières fermées, dans son plus beau bonnet avec une écharpe nouée sous le menton pour fermer sa mâchoire. Jemmy ne l’ayant sans doute jamais croisée de son vivant, il n’avait aucune raison d’être bouleversé de la voir ainsi. On l’avait emmené à la chasse depuis qu’il savait marcher, et il comprenait sans doute le concept de la mort. En outre, après notre rencontre avec la *bean-treim*, un cadavre devait lui sembler bien morne. Néanmoins...

Jamie le posa par terre et lui chuchota à l’oreille :

– Viens, mon garçon, allons lui rendre un dernier hommage.

Je le vis jeter un œil vers la porte, où Brianna et Roger présentaient leurs condoléances à leur tour, et compris qu’il avait attendu qu’ils nous rattrapent afin de leur montrer la marche à suivre.

Il guida Jemmy entre la foule, qui s’écarta avec respect, et le conduisit jusqu’à la table. Là, il mit une main sur le corps. Ah ! Il s’agissait donc de ce type d’enterrement.

En Écosse, lors de certaines funérailles, la coutume voulait que chacun touche la dépouille, afin que le mort ne revienne pas les hanter. Je doutais que la vieille M^{me} Wilson ait un intérêt particulier à me persécuter, mais, après tout, on n’était jamais trop prudent. En outre, je gardais le souvenir désagréable d’un crâne aux dents plombées et de l’apparition spectrale de son propriétaire sur la montagne par une nuit sans lune. Malgré moi, je regardai vers la chandelle, mais elle n’était qu’une simple bougie inoffensive, sentant bon la cire d’abeille, plantée un peu de travers dans son bougeoir en terre cuite.

Rassemblant tout mon courage, je plaçai la main sur le linceul. On avait installé sur sa poitrine une soucoupe contenant un morceau de pain et un peu de sel. Un bol en bois rempli d’un liquide sombre (du vin ?) se trouvait à côté du corps, sur la table. Entre la bonne chandelle, le sel et la *bean-treim*, tout portait à croire qu’Hiram Crombie cherchait à s’amender auprès de feu sa belle-mère..., même si je le soupçonnais d’avoir l’intention de récupérer le sel après les obsèques.

Néanmoins, un détail clochait. Un malaise flottait entre les bottes et les pieds enveloppés de haillons de l’assemblée, tel le courant d’air froid qui entraînait par la porte. Je crus d’abord que notre présence en était la cause, mais non. Un bref murmure d’approbation s’était fait entendre quand Jamie s’était approché du corps.

Il susurra quelques mots à Jemmy, puis le souleva afin qu’il touche la morte. Les jambes ballantes, ce dernier observa le visage cireux avec curiosité. Puis, il tendit la main vers le pain, questionnant à voix haute :

– C’est pourquoi, ça ? Elle va le manger ?

Jamie lui retint le poignet et plaqua fermement sa main sur le linceul.

– C'est pour le mangeur de péchés, *a bhailach*. Il ne faut pas y toucher.

– C'est quoi un...

– Plus tard.

Quand Jamie prenait ce ton, personne ne discutait. Jemmy se tut, remettant son pouce dans sa bouche, tandis que son grand-père le reposait à terre. Brianna s'approcha et le prit dans ses bras, se souvenant à la dernière minute de toucher le corps, elle aussi. Elle murmura :

– Repose en paix.

Quand vint le tour de Roger, la foule le considéra avec un regain d'intérêt.

Il était pâle mais calme. Son visage fin et plutôt ascétique aurait paru austère si ce n'étaient la douceur de ses yeux et sa bouche toujours prompte à rire. Pour l'instant, toutefois, l'heure était à la gravité.

Il mit une main sur la poitrine de la morte et baissa la tête. J'ignorais s'il priait pour son âme ou s'il cherchait seulement une inspiration, mais il ne bougeait plus. L'assemblée respectait ce silence juste perturbé par quelques toux et raclements de gorge. Apparemment, Roger n'était pas le seul à s'enrhumer. Cela me rappela tout à coup Seaumas Buchan.

« Il est pris de fièvre, et sa poitrine le tuera avant la fin de la semaine », avait dit M^{me} Gwilty. Une pneumonie... ou une bronchite, voire même une tuberculose pulmonaire ? Dire que personne ne m'en avait parlé !

J'étais partagée entre l'agacement, la culpabilité et l'embarras. Je savais que les nouveaux métayers ne m'accordaient pas encore leur confiance. J'avais pensé préférable de leur laisser le temps de s'habituer à moi avant de leur rendre visite à l'improviste. La plupart n'avaient jamais vu un Anglais avant de débarquer dans les colonies, et je ne connaissais que trop bien leurs opinions sur les *Sassenachs* et les catholiques.

Cependant, un homme était peut-être en train de mourir à deux pas de chez moi, et j'ignorais tout de son existence, sans parler de sa maladie.

Devais-je aller le trouver sitôt la fin des funérailles ? Mais où vivait-il ? Probablement pas dans le coin. J'avais rencontré tous les pécheurs qui s'étaient établis sur notre montagne ; les McArdle devaient habiter de l'autre côté de la crête. Regardant par la porte, j'essayai d'évaluer dans combien de temps les nuages menaçants déverseraient sur nous leur fardeau de neige.

Au-dehors, on entendait des bruits de pas, et des murmures se firent entendre. D'autres visiteurs étaient arrivés, venant sans doute des vallons voisins, et s'agglutinaient sous le porche. Je surpris les mots « *déan caithris* » dans la conversation et saisis enfin ce qui clochait dans cette cérémonie.

Il n'y avait pas de veille. D'ordinaire, après la toilette du corps, on exposait celui-ci un jour ou deux afin de permettre à tous les habitants de la région de venir lui rendre un dernier hommage. Tendant l'oreille, je perçus nettement un ton de mécontentement et de surprise. Les voisins ne comprenaient pas cette

hâte.

Je chuchotai à Jamie :

– Pourquoi n’y a-t-il pas de veille ?

Il fit un signe vers la porte et le ciel bas.

– Il va tomber beaucoup de neige avant la nuit, *a Sorcha*. Cela va sans doute durer plusieurs jours. Moi-même, je ne voudrais pas avoir à creuser une tombe et à enterrer un cercueil par un temps pareil. Et s’il neige pendant des jours, où mettront-ils le corps en attendant ?

Kenny Lindsay, qui se tenait tout près, l’entendit.

– C’est bien vrai, Mac Dubh.

Il lança un regard à la ronde et se rapprocha encore de nous, baissant la voix :

– Mais on raconte aussi qu’Hiram Crombie et la vieille cam... euh, sa belle-mère ne pouvaient pas se sentir. Et même qu’il a hâte de la mettre sous terre, au cas où elle changerait d’avis...

Il fit un clin d’œil à Jamie, qui réprima un sourire.

– Sans compter que ça lui permet d’épargner un buffet.

L’avarice d’Hiram Crombie était connue de tous, ce qui n’était pas pour plaire aux Highlanders, économes mais hospitaliers.

Il y avait du remue-ménage devant la porte, de nouveaux arrivants congestionnant l’entrée. Quelqu’un tenta de se frayer un chemin dans la foule, bien que l’intérieur de la cabane soit déjà plein à craquer. Il ne restait un peu d’espace que sous la table où reposait M^{me} Wilson.

Les gens cédèrent le passage à contrecœur, et M^{me} Bug apparut, parée de ses plus beaux atours, Archie pendu à ses basques. Elle tendit une bouteille à Jamie.

– Vous avez oublié le whisky, monsieur.

Cherchant les Crombie autour d’elle, elle les repéra et les salua avec solennité prononçant des paroles de sympathie. Puis, bombant le torse, elle remit son bonnet d’aplomb et lança un regard impatient à la ronde. Les festivités pouvaient commencer.

Hiram Crombie fit un signe de tête à Roger.

Celui-ci se redressa et débuta. Il parla simplement pendant quelques minutes, énonçant des généralités sur la préciosité de la vie, l’énormité de la mort, l’importance des parents et des voisins dans ce genre d’épreuve. Tout cela semblait convenir au public, qui opinait du bonnet et se préparait à un divertissement agréable.

Roger marqua une pause pour tousser et se moucher, puis enchaîna sur une version du rite funéraire presbytérien, ou de ce qu’il en avait retenu lors de toutes ses années passées auprès du révérend Wakefield.

Cela parut aussi tout à fait acceptable. Brianna se détendit un peu et reposa

Jemmy sur le sol.

Tout allait bien, et pourtant... je ressentais toujours un malaise. C'était en partie parce que je pouvais apercevoir Roger. La chaleur croissante dans la cabane lui faisait couler le nez. Il gardait son mouchoir à la main, se tamponnant les narines de temps à autre, puis s'interrompant pour se moucher le plus discrètement possible.

Le problème, c'est que les mucosités tendent à s'écouler vers le bas. À mesure que sa congestion augmentait, elle affectait sa gorge fragile. La note étranglée dans sa voix, omniprésente, ne cessait de s'accroître. Il devait s'éclaircir la voix de plus en plus souvent.

Près de moi, Jemmy s'agitait. Du coin de l'œil, je vis Brianna placer une main sur sa tête pour le calmer. Il leva le nez vers elle, mais elle était toute concentrée sur Roger.

– Remercions le ciel pour la vie de cette femme, dit-il. Il s'interrompt pour se racler la gorge, une fois de plus. Je me surpris à faire de même par compassion solidaire.

–... Cette femme, fidèle servante de notre Seigneur. Louons le Seigneur, devant son trône, avec les saints...

Un doute traversa son regard, il devait se demander si les croyants rassemblés ici admettaient le concept des saints ou s'ils le considéraient comme une hérésie de papistes. Il toussa et reprit :

–... avec les anges.

De fait, les anges ne pouvaient faire de mal à personne. Les visages autour de moi étaient austères mais pas offensés. Roger saisit la Bible et l'ouvrit à une page marquée d'un signet.

– Récitons ensemble un psaume à la gloire du Seigneur qui...

Il se rendit compte, trop tard, de la difficulté de traduire simultanément l'anglais en gaélique.

Il s'éclaircit la gorge avec un bruit explosif, et une demi-douzaine de gorges dans l'assemblée lui répondirent. À mes côtés, Jamie murmura :

– Oh, Seigneur !

Jemmy tira sur la jupe de sa mère en chuchotant, mais elle le fit taire d'un geste péremptoire. Elle était penchée en avant vers Roger, tout son corps désirent ardemment l'aider, ne serait-ce que par télépathie.

N'ayant d'autre solution, Roger commença la lecture du psaume d'une voix hésitante. La moitié de l'assistance l'avait pris au mot et récitait le texte de mémoire, beaucoup plus vite qu'il ne parvenait à traduire.

Je fermai les yeux, préférant ne pas regarder, mais je ne pouvais pas ne pas entendre. La foule débita le psaume à toute allure, puis se tut, attendant avec une patience glaciale que Roger termine, ce qu'il fit de manière hachée mais tenace.

– Amen ! termina Jamie d'une voix forte.

Elle résonna dans le silence. Je relevai les paupières pour découvrir que tout le monde nous dévisageait, les expressions allant de la surprise à une franche hostilité. Jamie respira alors très lentement.

– Jésus. Le Christ, ajouta-t-il tout bas.

Une goutte de transpiration coula sur la joue de Roger. Il l'essuya sur la manche de son manteau.

– Quelqu'un souhaite-t-il prononcer quelques mots concernant la défunte ? interrogea-t-il.

Son regard balaya l'assistance. Un silence de plomb et le gémissement du vent lui répondirent.

Il se racla la gorge, et quelqu'un ricana.

– Grand-mère... chuchota Jemmy en tirant sur ma jupe. Chut.

– Mais grand-mère...

Sentant l'urgence dans sa voix, je me baissai vers lui chuchotant :

– Quoi ? Tu as besoin d'aller au petit coin ?

Il secoua vigoureusement la tête.

– Ô Seigneur, notre Père qui êtes aux cieux, vous qui nous guidez dans les changements du temps vers le repos et la béatitude éternels, soyez plus près de nous, pour nous reconforter et nous soutenir.

Roger avait encore une fois posé la main sur le cadavre étant visiblement décidé à conclure. Au soulagement évident sur son visage et dans sa voix, je devinais qu'il s'était rabattu sur une prière commune de son ancien missel, assez familière pour qu'il la récite dans un gaélique fluide.

– Montre-nous que tes enfants sont précieux à tes yeux.

Il s'interrompit, ayant du mal à articuler ; les muscles de sa gorge remuaient, tentant de déloger en douce l'obstruction. En vain.

– Hum... HUHUM !

Un bruit, pas tout à fait un rire, parcourut la foule. Brianna émit à son tour un grondement guttural, sourd, tel un volcan s'apprêtant à cracher sa lave.

– Grand-mère !

– Chuuuut !

–... à tes yeux. Qu'ils vivent... pour l'éternité à tes côté dans ta miséricorde...

– Grand-mère !

Jemmy se trémoussait comme si une colonie de fourmi avait pris possession de son fond de culotte.

– Et le Christ a dit : « Je suis la Résurrection et la Vie ; celui qui croit en moi, même s'il meurt... hum !... vivra. »

Voyant approcher la ligne d'arrivée, Roger voulait finir en beauté, forçant sa voix au-delà de ses limites, plus rauque que jamais et se brisant sur chaque parole, mais toujours ferme et forte.

– Juste une minute, chuchotai-je à Jemmy. Je t’emmène dehors dès que...

– Non, grand-mère. Regarde !

Je suivis la direction de son index pointé. L’espace d’un instant, je crus qu’il me montrait son père. Puis je baissai le regard.

La vieille M^{me} Wilson avait ouvert les yeux.



Il y eut un moment de silence, tous les regards étant rivés sur M^{me} Wilson, puis la foule entière retint son souffle avant de reculer très vite en poussant des cris de terreur et de douleur, tandis que des orteils étaient écrasés et que chacun se pressait contre les parois en rondins de la cabane.

Jamie cueillit son petit-fils et le souleva avant qu’il ne soit piétiné, hurlant « *Sheas !* » à pleins poumons. Son cri fut si puissant que tout le monde se figea, juste le temps qu’il plante Jemmy dans les bras de Brianna et qu’il joue des coudes jusqu’à la table.

Roger aida l’ex-morte à se hisser en position assise. Elle tapotait faiblement le bandage sous son menton. Je me frayai un passage derrière Jamie, poussant sans ménagement les gens hors de mon chemin, m’écriant :

– Je vous en prie, laissez-lui un peu d’air !

Le silence ahuri céda peu à peu le pas à un murmure excité, qui se tut de nouveau quand je dénouai le bandage. L’assistance attendait avec fébrilité que le cadavre ait fini d’exercer ses mâchoires raidies.

– Où suis-je ? questionna-t-elle d’une voix tremblante. Son regard incrédule parcourut l’assistance et s’arrêta enfin sur le visage de sa fille.

– Mairi ?

M^{me} Crombie se précipita vers elle et tomba à genoux. Elle éclata en sanglots en serrant les mains de sa mère.

– *A Màthair ! A Màthair !*

La vieille femme caressa la tête de sa fille, l’air de se demander si elle était bien réelle.

Pendant ce temps, je m’efforçai de vérifier ses signes vitaux, qui n’étaient pas si vitaux, mais néanmoins relativement bons pour quelqu’un qui était mort, quelques instants plus tôt. Sa respiration était peu profonde et laborieuse, son teint de la couleur d’un porridge vieux d’une semaine, sa peau froide et moite en dépit de la chaleur dans la pièce. En outre, je ne trouvais pas de pouls. Pourtant, elle devait forcément en avoir un. Ou pas ?

– Comment vous sentez-vous ? demandai-je.

Elle tapota son ventre.

– Ma foi, pas très bien.

Je palpai son abdomen et trouvai enfin le pouls. Un pouls qui ne se trouvait pas là où il aurait dû être, irrégulier, chancelant, saccadé, mais toutefois

existant.

– Putain de bordel de merde !

J'avais parlé dans ma barbe, mais M^{me} Crombie avait dû m'entendre. Elle tiqua, et je vis un mouvement sous son tablier. Elle devait former le signe des cornes avec ses doigts.

N'ayant pas le temps de m'excuser, je me redressai et tirai Roger par la manche, lui expliquant à voix basse :

– Elle a un anévrisme aortique. Une hémorragie interne lui a sans doute fait perdre conscience et lui a donné cet aspect froid. Il va se rompre très vite et, cette fois, elle mourra pour de bon.

Il blêmit et s'enquit de la suite des événements :

– Dans combien de temps ?

Je jetai un œil vers M^{me} Wilson. Son visage avait la même couleur que le ciel de plomb à l'extérieur, ses yeux se voilaient puis s'éclaircissaient comme la flamme d'une bougie dans le vent.

– Je vois, affirma Roger sans attendre ma réponse.

Il s'éclaircit la voix. L'assistance qui cacardait comme un troupeau d'oies énervées se tut sur-le-champ et se tourna vers le tableau vivant.

– Notre sœur a été ramenée à la vie, comme nous le serons tous un jour par la grâce du Seigneur. Il nous envoie un signe d'espoir et de foi. Elle retournera bientôt dans les bras des anges, mais son bref retour sur terre nous apporte l'assurance de l'amour de Dieu.

Il s'interrompit, cherchant d'autres affirmations à ajouter. Puis, ne trouvant rien, il se pencha vers M^{me} Wilson, lui demandant en gaélique :

– Souhaitez-vous... souhaitez-vous parler, Ô, mère ?

– Oui, ça, je veux bien.

Elle avait repris des forces, ses joues cireuses ayant un peu rosé. Elle repéra son gendre dans la foule et le fixa, la mine indignée.

– Qu'est-ce que c'est que cette veillée, Hiram Crombie. Je ne vois aucun buffet, aucune boisson... et ça, c'est quoi ?

Elle venait d'apercevoir la soucoupe avec le pain et le sel, que Roger avait en un tournemain mis de côté avant de l'aider à se redresser.

– Mais... mais...

En remarquant la foule, elle comprit d'un coup. Les yeux presque hors de leurs orbites, elle s'écria d'une voix suraiguë :

– Mais... espèce de misérable grippe-sou ! Ce n'est même pas une veillée du tout ! Tu allais m'enterrer avec un bout de pain et une goutte de vin pour le mangeur de péchés ! C'est encore un miracle que tu te sois donné autant de mal ! Je parie que tu allais me voler mon linceul pour en faire des habits pour tes morveux ! Et où est ma belle broche ?

Sa main osseuse toucha son torse, ne rencontrant que du tissu élimé.

– Mairi ! Ma broche !

– La voici, mère, la voici !

La pauvre M^{me} Crombie, défaite, fouillait hâtivement dans sa poche en hoquetant.

– Je te l’avais mise à l’abri. Je comptais te l’accrocher avant... avant...

Elle sortit une minuscule grappe de grenats, que sa mère lui arracha des mains et serra contre son cœur, regardant les gens d’un air suspicieux. Elle s’attendait sans doute à ce qu’une des voisines la lui vole sur son cadavre. Offusquée, une femme derrière moi s’exclama. Je pris ma plus belle voix d’infirmière :

– Allons, allons. Tout va bien se passer.

« Hormis le fait que tu vas mourir dans les minutes qui suivent », pensai-je. Je réprimai une envie hystérique de rire, ce qui aurait été des plus inconvenants. À dire vrai, elle risquait d’y passer d’une seconde à l’autre si sa tension artérielle continuait de grimper.

Je gardai les doigts sur le pouls palpitant de son ventre qui trahissait l’affaiblissement fatal de son artère abdominale. Celle-ci devait déjà avoir commencé à fuir, provoquant le coma qui avait donné l’apparence de la mort.

Roger et Jamie s’efforçaient de calmer M^{me} Wilson, marmonnant en anglais et en gaélique, lui donnant des petites tapes dans le dos. Cela semblait fonctionner, même si elle soufflait encore comme une locomotive.

Jamie sortit la bouteille de whisky de sa poche, ce qui parut l’apaiser.

– Ah ! J’aime mieux ça !

Elle arracha le bouchon de liège et agita le goulot sous son nez, évaluant la qualité du produit.

– Vous avez apporté aussi de quoi manger ?

M^{me} Bug se fraya un chemin dans la foule, poussant son panier devant elle comme un bélier. Dès les premiers cris de M^{me} Wilson, elle s’était dirigée vers la table où se trouvaient les cadeaux pour la morte et avait récupéré l’offrande de Claire.

– Mmhm... Quand je pense qu’il a fallu que je meure pour découvrir que des papistes étaient plus décents que ma propre famille !

Cette dernière pique s’adressait directement à Hiram Crombie qui, jusque-là s’était contenté d’ouvrir et de fermer la bouche, ne trouvant rien à dire face à la tirade de sa belle-mère.

– Comment... comment... balbutia-t-il, tiraillé entre la stupeur, la fureur et le besoin de se justifier devant ses voisins.

– Plus décents que votre famille ! Qui vous a donné un toit ces vingt dernières années ? Qui vous a nourrie et habillée ? Qui vous a traitée comme sa propre mère ? A supporté votre langue de vipère et votre sale caractère sans jamais...

Jamie et Roger tentèrent d'intervenir pour l'arrêter, ne parvenant qu'à s'interrompre l'un l'autre. Pendant ce temps, Hiram continuait à vider son sac. Tout comme M^{me} Wilson, qui ne manquait pas de répondre, en ayant gros sur le cœur elle aussi.

Le poulx dans son ventre battait sous mes doigts. J'avais du mal à l'empêcher de bondir de la table pour aller fracasser le crâne de son gendre avec la bouteille de whisky. Les voisins étaient ébahis.

Roger prit les choses, et M^{me} Wilson, en main, la saisissant par ses épaules osseuses.

– Madame Wilson ! Madame Wilson !

– Hein ?

Elle s'interrompit quelques minutes pour reprendre son souffle.

– Ça suffit ! Vous aussi !

Il fusilla des yeux Hiram qui s'apprêtait à rétorquer, puis qui ferma enfin la bouche.

Roger frappa la table avec la Bible.

– Ce comportement est intolérable, vous m'entendez ! C'est totalement déplacé ! Je ne le tolérerai pas !

La pièce redevint silencieuse, hormis les sanglots de M^{me} Crombie et la respiration sifflante de M^{me} Wilson. Intimidé, Roger s'assura qu'il n'y aurait plus d'autres interruptions en jetant un œil à la ronde, puis mit une main sur celle de M^{me} Wilson.

– Madame Wilson... ne savez-vous pas que vous vous tenez devant Dieu en cet instant ?

Je hochai la tête pour le conforter. Oui, elle allait bien mourir. Sa tête dodelinait, et la lueur de colère disparaissait de ses yeux.

– Dieu est près de nous.

Il le répéta en gaélique pour l'ensemble de l'assistance, et on entendit un soupir collectif.

– Ne profanez pas cette occasion sacrée par la colère ou l'amertume.

Il pressa doucement la main osseuse.

– Préparez votre âme. Dieu vous...

Mais M^{me} Wilson ne l'écoutait plus. Sa bouche ridée s'ouvrit grand d'horreur.

– Le mangeur de péchés ! s'écria-t-elle.

Elle roulait des yeux affolés. Elle saisit la soucoupe posée près d'elle et saupoudra son linceul de sel.

– Où est le mangeur de péchés ?

Hiram se raidit, comme piqué aux fesses par une lance chauffée à blanc. Il fit volte-face et joua des coudes vers la porte, la foule s'effaçant devant lui. Des murmures interrogatifs s'élevèrent dans son sillage, cessant quand un cri

funèbre et perçant s'éleva au-dehors, un autre s'élevant à son tour quand le premier retomba.

Un « Aaah » impressionné parcourut l'assistance, et M^{me} Wilson parut satisfaite. Les *bean-treim* étaient passées à l'action.

Il y eut un mouvement près de la porte, et la foule s'écarta de nouveau telle la mer Rouge, laissant un passage jusqu'à M^{me} Wilson, qui était assise le dos droit, livide et respirant avec difficulté. Son poulx sautait des temps sous mes doigts. Jamie et Roger la soutenaient chacun sous un bras.

À l'intérieur, le silence était absolu, on n'entendait plus que les lamentations au-dehors, puis un pas lent et traînant fit craquer les marches en bois du porche. Le mangeur de péchés était arrivé.

Il était grand, ou l'avait été. Impossible de deviner son âge. Les années ou la maladie avaient rongé sa chair, si bien que sous ses larges épaules affaissées sa colonne s'était voûtée. Son visage hâve était penché en avant, couronné de quelques mèches grises.

Je n'avais encore jamais vu cet homme. Jamie m'adressa une moue sceptique. Il ne le connaissait pas non plus. À l'approche du mangeur de péchés, je remarquai que son corps était tout tordu, creux d'un côté, peut-être le résultat de côtes écrasées lors d'un accident.

Toute l'attention était dirigée vers lui, mais il fixait le sol à ses pieds. Le chemin étant étroit, la foule reculait de peur qu'il ne les touche. Quand il atteignit la table et releva la tête, je vis qu'il lui manquait un œil, sans doute arraché par un ours, à en juger par la masse de tissus cicatriciels autour de l'orbite creuse.

L'autre œil fonctionnait bien. Il eut un sursaut de surprise en apercevant M^{me} Wilson, se demandant certainement quoi faire.

Elle libéra son bras de la poigne de Roger et poussa vers lui la soucoupe de pain et de sel, déclarant d'une voix aiguë et un peu effrayée :

– Allez, c'est pour toi.

– Mais, vous n'êtes pas morte.

Sa voix cultivée ne trahissait qu'une faible perplexité, mais le public réagit comme au sifflement d'un serpent, reculant encore d'effroi.

– Non, et alors ?

L'agitation la faisait trembler de plus belle ; je sentais une vibration constante dans la table.

– On t'a payé pour manger mes péchés... alors, mange ! Un doute lui vint, et elle se tourna, cherchant son gendre.

– Tu l'as bien payé, au moins, Hiram ?

Ce dernier, qui était réapparu près de la porte, porta une main sur sa poitrine, protégeant sa bourse plutôt que son cœur.

– Quoi ? Je ne vais quand même pas le payer avant qu'il ait fait son travail !

Sentant l'imminence d'une autre émeute, Jamie lâcha M^{me} Wilson et sortit un shilling en argent de son sporran, qu'il poussa sur la table en direction du mangeur de péchés, en veillant toutefois, remarquai-je, à ne pas l'effleurer.

– Voilà, vous avez été payé. À présent, vous feriez mieux de vous y mettre.

L'homme fit des yeux le tour de la pièce. Le murmure terrifié de la foule fut audible même au-dessus du « MAAAALHEEEEEUUUR SUR LA MAISON CROOOOMMMMMMBIIIIIE » au-dehors.

Il se tenait à moins d'un mètre de moi, et je pouvais sentir son odeur douce-amère : de la vieille sueur, de la crasse et autre chose, une vague émanation de plaies purulentes. Il obliqua vers moi et me dévisagea. Son œil était marron pâle, ambré, étonnamment comme le mien. Un vide étrange me creusa le ventre. J'avais l'impression de me regarder dans un miroir déformant, voyant ce visage cruellement abîmé se substituer au mien.

Son expression ne changea pas, pourtant un courant étrange passa entre nous. Puis, il se détourna et tendit une main très sale et ridée vers le morceau de pain.

Il mangea dans un profond silence, lentement, car il ne lui restait que quelques dents. Le poulx de M^{me} Wilson s'était fait plus léger et rapide, comme les battements d'ailes d'un colibri. Elle était presque molle entre les mains des hommes qui la soutenaient, ses paupières flétries retombant lourdement.

Le mangeur de péchés saisit le bol de vin des deux mains, comme un calice, et but les yeux fermés. Il reposa le récipient, très intrigué face à M^{me} Wilson. Ce devait être la première fois qu'il rencontrait un de ses clients en vie. Je me demandai depuis combien de temps il exerçait ce métier singulier.

Il s'inclina devant elle, puis tourna les talons et fila vers la porte, avec une rapidité surprenante pour un individu aussi handicapé.

Plusieurs garçons et certains des hommes les plus jeunes coururent derrière lui en hurlant ; quelques-uns saisirent des bouts de bois dans le panier près de la cheminée. D'autres étaient partagés, leurs yeux dirigés vers l'extérieur, où les cris et les jets de pierre se mêlaient aux lamentations des *bean-treim*, mais leur attention revenant inexorablement vers M^{me} Wilson.

Elle paraissait... sereine. Je ne trouvais pas d'autres mots. Je ne fus pas étonnée de constater que le poulx sous mes doigts s'était arrêté. Quelque part, très profond dans mes propres entrailles, je perçus le déversement vertigineux de l'hémorragie, une chaleur irradiante qui m'attirait à elle, faisant danser des points noirs devant mes yeux et bourdonner mes oreilles. Cette fois, elle mourait vraiment. Je la sentis partir. Pourtant, j'entendis sa voix au-dessus du vacarme, toute petite, mais calme et claire :

– Je te pardonne, Hiram. Tu as été un bon garçon.

Ma vue se brouilla, mais je distinguai encore des formes vagues et des sons. Une main m'attrapa et me tira. Peu après, je revins à moi, appuyée

contre Jamie dans un coin, soutenue par ses bras. Il me tapotait la joue.

– Tu te sens bien, *Sassenach* ?

Les *bean-treim* toutes drapées de noir étaient parvenues jusqu'à la porte où elles se tenaient, telles deux colonnes d'ombre. Derrière elles, la neige s'était mise à tomber, les flocons tourbillonnant jusque sur le plancher. Les voix des femmes s'élevaient et descendaient, se fondant avec celle du vent. Près de la table, Hiram Crombie tentait d'accrocher la broche de grenats sur le linceul de sa belle-mère, les mains tremblantes et le visage baigné de larmes.

– Oui, dis-je faiblement.

Puis je repris, d'une voix plus ferme :

– Oui, à présent, tout va bien.

SIXIÈME PARTIE

Là-haut, sur la montagne



40. Le printemps des oiseaux

Mars 1774

Le printemps était arrivé, et les longs mois de solitude fondaient en d'innombrables ruisselets qui dévalaient les pentes, rebondissant de pierre en pierre en cascades miniatures.

Le chant des oiseaux remplissait l'air, une cacophonie mélodieuse qui nous changeait de l'appel occasionnel des oies passant très haut au-dessus de nos têtes.

L'hiver, les oiseaux se font rares : un corbeau esseulé voûtant le dos sur une branche nue, une chouette gonflant son col de plumes pour se protéger du froid dans les hauteurs d'une grange. Certains se regroupent en bandes : on les voyait s'envoler dans un vrombissement d'ailes, décrivant des arabesques dans le ciel telle une poignée de grains de poivre jetés dans le vent, serrant les rangs de leurs formations en V avec un courage résigné, mettant le cap vers la promesse lointaine et douteuse de la survie.

Les rapaces, eux, font cavalier seul. Les oiseaux chanteurs s'enfuient, l'univers du peuple à plumes se réduit à l'expression brutale du prédateur et de la proie, à des ombres grises qui filent dans le ciel, à une gouttelette de sang écarlate ici et là sur la neige pour signaler la fin d'une vie, à quelques pennes éparées balayées par le vent.

Mais dès les beaux jours, les oiseaux s'enivrent d'amour, et les buissons résonnent de leurs sérénades. Ils se font la cour jusqu'à tard dans la nuit, l'obscurité les apaisant sans pour autant les faire taire. Des conversations mélodieuses éclatent à tout instant, invisibles et étrangement intimes dans le noir, comme si l'on surprenait des mots doux échangés par deux inconnus dans la chambre d'à côté.

Je me rapprochai de Jamie tout en écoutant le chant clair et doux d'une grive dans le grand épicéa derrière la maison. La nuit était encore fraîche. Ce n'était plus l'air mordant de l'hiver, mais la froideur revigorante du dégel et des premières feuilles qui piquait le sang et donnait envie de se blottir contre un corps chaud. C'était la saison des nids.

Un ronflement sonore retentit de l'autre côté du couloir, autre signe annonciateur du printemps : le major MacDonald s'était présenté la veille, échevelé et couvert de boue, nous apportant du monde extérieur des nouvelles dont nous nous serions bien passés.

Jamie remua, grogna, lâcha un pet, puis s'immobilisa de nouveau. Il s'était couché tard, tenant compagnie au major.

J'entendais Lizzie et M^{me} Bug discuter dans la cuisine en bas,

entrechoquant la vaisselle et claquant des portes dans l'espoir de nous tirer du lit. Les odeurs du petit-déjeuner montaient à l'étage, le parfum amer de la chicorée grillée épiçant celui, plus chaud et épais, du beurre chaud sur le porridge.

Le rythme du souffle de Jamie changea, signe qu'il était réveillé en dépit de ses yeux fermés. J'ignorais si c'était parce qu'il voulait prolonger le plaisir du sommeil ou par manque d'enthousiasme à l'idée de devoir affronter encore le major.

Il dissipa mes doutes en roulant sur le côté et en me prenant dans ses bras, remuant ses hanches de manière suggestive : il était clair que, s'il avait en effet le plaisir physique en tête, il estimait avoir assez dormi.

Toutefois, il n'était pas encore en état de formuler des phrases cohérentes. Il émit un « mmm ? » guttural dans mon oreille. Ma foi... MacDonald dormait toujours, et le café ne serait pas prêt avant un petit moment. Je répondis par un « mmm » affirmatif, pris un peu de crème aux amandes dans le petit pot sur ma table de chevet et commençai un lent et agréable tripotage sous sa chemise de nuit.

Quelque temps plus tard, un accès de toux ponctué de crachats nous annonça la résurrection du major MacDonald, tandis que l'odeur savoureuse du jambon frit et des pommes de terre sautées aux oignons se joignait aux autres stimulations olfactives. Néanmoins, le parfum de la crème aux amandes prenait le dessus.

– À toute pompe... soupira-t-il avec un sourire satisfait. Allongé sur le côté, il m'observait en train de m'habiller.

– Pardon ?

– Nous deux. Tu n'as pas aimé ce petit coup d'à toute pompe ?

– Ah, je vois, Brianna t'a encore appris une expression. Toutefois, la métaphore s'applique plutôt à la grande vitesse qu'à la lubrification de la mécanique.

Je souris à son reflet dans mon miroir tout en démêlant ma chevelure. Il l'avait dénouée pendant que je l'oignais, et nos ébats subséquents l'avaient fait littéralement exploser. Tout compte fait, j'avais en effet l'air de descendre d'une moto après une chevauchée à toute vitesse.

Il s'assit.

– Je peux aussi être très rapide, quand je veux. Mais pas le matin. Cela dit, ce n'est pas désagréable comme réveil, tu ne trouves pas ?

– Si, je dirais même très agréable.

De l'autre côté du couloir, on entendit le son très reconnaissable d'un jet puissant dans un pot de chambre.

– Il va rester longtemps ?

Jamie fit non de la tête. Il se leva, s'étira comme un chat, puis traversa la chambre en chemise pour m'enlacer par derrière. Je n'avais pas encore

réveillé le feu, et la chaleur de son corps était suave. Il posa son menton sur mon crâne et regarda, dans la glace, nos deux visages superposés.

– Je vais devoir partir. Demain, peut-être.

Je me raidis.

– Où ? Voir les Indiens ?

Il acquiesça sans me quitter des yeux.

– MacDonald m’a apporté des journaux contenant des copies de lettres du gouverneur Martin à différentes personnalités leur demandant leur aide, Tryon à New York, le général Gage, etc. Il n’arrive plus à contrôler la colonie, si tant est qu’il l’ait jamais tenue, et envisage sérieusement d’armer les Indiens. Par chance, ce dernier détail ne figure pas encore dans la presse.

Il me lâcha pour ouvrir le tiroir de la commode où étaient rangés ses chemises et ses bas propres.

– Comme tu dis, par chance !

Je tordis mes cheveux derrière ma nuque et cherchai un ruban pour les nouer. Durant l’hiver, peu de journaux nous étaient parvenus, mais nous savions déjà que les relations entre le gouverneur et l’assemblée n’étaient pas au beau fixe. Martin traitait tous les problèmes en les repoussant au lendemain. Il avait déjà dissous l’assemblée plusieurs fois afin de l’empêcher d’adopter des lois qui contrariaient ses désirs.

J’imaginai aisément la réponse de la rue en apprenant que le gouverneur avait l’intention d’armer les Cherokees, les Catawbis et les Creeks, les montant contre son propre peuple.

Je trouvai enfin mon ruban bleu.

– Il ne le fera pas, déclarai-je. Autrement, la révolution éclaterait maintenant en Caroline du Nord, alors qu’elle ne doit commencer que dans deux ans dans le Massachusetts et à Philadelphie. Mais qu’est-ce qui lui a pris de publier ses lettres ?

Jamie se mit à rire.

– Il n’y est pour rien. Son courrier a dû être intercepté. D’après MacDonald, il n’est pas franchement enchanté.

– Tu m’étonnes !

La poste était très peu fiable, comme toujours. De fait, si Fergus vivait avec nous, c’était parce que Jamie l’avait recruté des années plus tôt à Paris pour voler des lettres.

– Au fait, comment va Fergus ?

Jamie grimaça tout en enfilant ses bas.

– Mieux, je crois. Marsali m’a dit qu’il passait plus de temps à la maison, ce qui est bon signe. En outre, il gagne un peu d’argent en enseignant le français à Hiram Crombie. Mais...

– À Hiram ? Le français ?

– Oui. Hiram est déterminé à aller semer la bonne parole parmi les Indiens. Il pense qu'il sera mieux équipé en parlant un peu le français en plus de l'anglais. Ian lui apprend aussi quelques mots de *tsalagi*. Il y a tant de langues différentes, qu'il ne pourra jamais les apprendre toutes.

– Les hommes ne cesseront jamais de m'étonner ! Tu penses que...

Hurlant dans la cage d'escalier, M^{me} Bug m'interrompit :

– Si certaines personnes tiennent vraiment à laisser refroidir leur petit-déjeuner, surtout qu'elles ne s'en privent pas ! Aussitôt, la porte du major s'ouvrit, et des pas précipités dévalèrent les marches.

– Tu es prêt ? demandai-je à Jamie.

Il me prit la brosse et se la passa brièvement dans les cheveux. Puis, il ouvrit la porte et s'effaça devant moi avec une courbette. En me suivant dans l'escalier, il déclara :

– À propos de ce que tu disais tout à l'heure, *Sassenach*... sur la révolution qui devrait avoir lieu dans deux ans. Elle a déjà commencé. Tu t'en rends compte, n'est-ce pas ?

– Oh oui. Mais je préfère ne pas y penser le ventre vide.



Roger se redressa le dos droit pour mesurer. Le bord de la fosse lui parvenait juste sous le menton. Avec un mètre quatre-vingt de profondeur, elle lui arriverait au niveau des yeux. Il ne lui restait donc que quelques centimètres à creuser. C'était réconfortant. Il posa sa pelle contre la paroi, saisit un seau plein de terre et le balança par-dessus le bord, en hurlant :

– Terre !

Aucune réaction. Il se hissa sur la pointe des pieds et chercha du regard ses prétendus assistants. Jemmy et Germain étaient censés vider les seaux à tour de rôle, puis les lui rendre, mais ils avaient tendance à se volatiliser un peu trop facilement.

– Terre ! hurla-t-il de nouveau.

Les galopins ne pouvaient être bien loin. Il ne mettait pas plus de deux minutes pour remplir un seau.

On répondit enfin à son appel, mais ce n'étaient pas les garçons. Une ombre s'avança sur lui. Mettant sa main en visière, il aperçut son beau-père, le seau à la main. Jamie fit deux enjambées et déversa son contenu sur le monticule croissant, puis revint et sauta dans la fosse.

– Tu as creusé un sacré trou ! On pourrait y faire rôtir un bœuf.

– Si seulement ! J'ai une faim de loup.

Roger s'essuya le front. En dépit de l'air frisquet, il était en nage.

Jamie saisit la pelle et examina sa tranche avec intérêt.

– Je n'en ai jamais vu de pareille. C'est la petite qui l'a fabriquée ?

– Oui, avec un peu d'aide de Dai Jones.

Trente secondes de travail avec un outil du XVIII^e siècle avaient suffi pour convaincre Brianna que quelques améliorations s'imposaient. Cependant, elle avait mis trois mois pour dénicher une plaque de fer capable d'être modelée et le forgeron Dai Jones (un Gallois, donc têtu) de suivre ses instructions. Les pelles de l'époque étaient faites en bois, généralement un simple bardeau de toit attaché à un bout de bois.

– Je peux l'essayer ?

Ravi, Jamie enfonça la lame dans le sol à ses pieds.

– Mais je vous en prie !

Roger recula à l'autre bout de la fosse. Jamie se tenait où serait le foyer, selon Brianna, avec un conduit de cheminée au-dessus. Les éléments à faire brûler seraient entreposés dans la partie plus longue et moins profonde, qui serait couverte. Après une semaine d'excavation, Roger se demandait toujours si l'éventualité lointaine de canalisations d'eau chaude méritait de se donner tant de peine, mais Brianna en avait décidé ainsi et, à l'instar de son père, il était difficile de lui dire non, même si elle n'employait pas les mêmes méthodes.

Jamie se mit à l'ouvrage, envoyant des pelletées de terre dans le seau sans cesser de s'extasier devant la facilité et la rapidité avec lesquelles la lame s'enfonçait dans le sol. Malgré lui, Roger ressentit une pointe de fierté devant l'ingéniosité de sa femme.

Jamie s'exclama :

– D'abord des allumettes, puis des pelles. Que va-t-elle encore nous inventer ?

– Je n'ose pas y penser ! rétorqua Roger.

Le seau étant plein, Roger alla le vider pendant que Jamie remplissait le second. Puis, d'un accord tacite, ils continuèrent à travailler ensemble, Jamie creusant, Roger vidant, jusqu'à ce qu'ils aient fini la tâche en un tour de main.

Jamie grimpa hors du trou et rejoignit Roger sur le bord, contemplant son œuvre avec satisfaction.

– Si cette fosse ne fait pas un bon four, Brianna pourra toujours l'utiliser pour cultiver des tubercules.

– En tout cas, il faudra bien qu'elle nous serve à quelque chose, maintenant qu'on s'est donné tout ce mal.

Ils restèrent un bon moment à examiner le trou, puis Jamie demanda :

– Tu crois que vous rentrerez un jour, toi et la petite ?

Il avait parlé sur un ton si détaché que Roger ne comprit pas tout de suite. Puis il leva les yeux vers le visage de son beau-père au calme imperturbable. D'habitude, cette tranquillité (il l'avait déjà appris à ses dépens) masquait une puissante émotion.

– Rentrer... Vous voulez dire retraverser les pierres ?

Jamie acquiesça. Il semblait fasciné par les parois de la fosse où des racines enchevêtrées formaient des nœuds desséchés et où des éclats de pierres brillantes se détachaient sur la terre humide.

– J’y ai déjà réfléchi, répondit Roger après un long silence. Nous y avons réfléchi. Mais...

Il n’acheva pas sa phrase, ne trouvant aucune manière cohérente de s’expliquer.

Jamie hocha de nouveau la tête comme s’il avait compris quand même. Il devait en avoir déjà discuté avec Claire, tout comme Brianna et lui, pesant le pour et le contre. Il fallait tenir compte des risques de la traversée, surtout après ce que Claire lui avait raconté sur Donner et ses compagnons. S’il franchissait les pierres sans encombre, mais que Brianna et Jemmy n’y parvenaient pas ? L’idée était insupportable.

En outre, en supposant qu’ils passent tous les trois sains et saufs, il y avait la douleur de la séparation. Elle serait déchirante pour lui aussi. Indépendamment de ses limites et de ses inconvénients, Fraser’s Ridge était leur chez-soi.

D’un autre côté, il était impératif de considérer les dangers du présent, car les quatre cavaliers de l’apocalypse se rapprochaient, semant la peste et la famine dans leur sillage. Le spectre de la mort pouvait se présenter à tout moment sur le seuil de leur porte, et revenir souvent.

Naturellement, Jamie voulait en venir là.

– C’est à cause de la guerre ?

– Les O’Brian, répondit doucement Jamie. Ce qui leur est arrivé arrivera encore. Et encore.

Roger revit le vent d’automne balayer les feuilles brune dorées sur le visage de la fillette morte. Il eut soudain l’impression que Jamie et lui se tenaient devant une tombe, tels deux fossoyeurs débraillés. Il tourna le dos à la fosse préférant contempler le vert tendre des châtaigniers couverts de bourgeons.

– Vous savez... finit-il par dire, quand j’ai appris ce que Claire pouvait faire, ce que nous pouvions tous faire, je me suis dit : « C’est formidable ! » Pouvoir vivre l’histoire au moment même où elle s’écrit. En toute honnêteté, je suis venu autant pour ça que pour être avec Brianna.

Jamie se mit à rire.

– Ah oui ? Et ça l’est toujours autant ? Formidable ?

– Plus que je ne l’aurais pensé. Mais pourquoi me poser cette question maintenant ? Je vous ai annoncé notre décision de rester il y a un an.

– C’est vrai. Le problème, c’est que... Je crois qu’il va falloir que je vende encore une ou deux gemmes.

Roger tiqua. Il n’y avait jamais vraiment pensé, mais le fait de savoir que les pierres précieuses étaient là, en cas de besoin... Jusque-là, il ne s’était pas

rendu compte à quel point elles le sécurisaient.

– Elles sont à vous, vous pouvez en faire ce que vous voulez. Mais pourquoi aujourd’hui ? Nos affaires vont si mal ?

Ironique, Jamie rétorqua :

– Mal ? Oui, on peut dire ça.

Il lui expliqua succinctement la situation.

Les maraudeurs avaient détruit non seulement une saison de whisky en cours de fabrication, mais également la malterie, qu’ils commençaient tout juste à reconstruire. Il n’y aurait donc pas de surplus de la précieuse boisson à vendre ou à troquer contre des produits de première nécessité. En outre, il fallait veiller sur vingt et une nouvelles familles de métayers, la plupart se débattant avec une terre et un métier auxquels elles ne connaissaient rien, essayant de survivre juste assez longtemps pour apprendre comment ne pas mourir de faim.

– Et puis, il y a MacDonald, ajouta Jamie. Tiens, en parlant du loup...

Le major venait de sortir sur le perron, sa redingote rouge brillant au soleil. Il portait sa tenue de voyage, avec ses bottes équipées d’éperons, sa perruque, et son chapeau à lacets qu’il tenait à la main.

Une visite éclair, à ce que je vois, observa Roger.

– Oui, juste le temps de m’annoncer que je devais me procurer trente mousquets, avec charges et poudre. Le tout à mes frais, bien entendu. La Couronne compte me rembourser... un jour.

À son ton cynique, il était clair qu’il en doutait fort.

– Trente mousquets...

Roger grimaça. Jamie n’avait même pas de quoi remplacer le fusil offert à Oiseau pour les avoir accompagnés à Brownsville.

– Puis... reprit Jamie, il y a la dot que j’ai promise à Lizzie Wemyss. Elle va se marier cet été. Sans parler de la pension de Laoghaire, la mère de Marsali.

Il jeta un regard en coin vers Roger, ne sachant trop ce que ce dernier savait à propos de Laoghaire. Sans doute plus que ce que Jamie aurait souhaité, se dit Roger qui détourna les yeux avec tact.

– Je lui envoie un peu d’argent régulièrement. On a assez pour vivre avec ce qu’on a, mais pour le reste... je dois vendre des terres ou les pierres. Or, je refuse de me séparer des terres.

Ses doigts tambourinaient contre sa cuisse. Il s’interrompit pour agiter la main vers le major qui venait juste de les apercevoir de l’autre côté de la clairière.

– Je vois. Dans ce cas...

C’était la meilleure solution. Il était absurde de rester assis sur une fortune en pierres précieuses juste parce qu’elles pourraient peut-être servir un jour,

dans un but complexe dont on ignorait l'issue. Toutefois, cette idée lui nouait le ventre. C'était comme de descendre une falaise en rappel et qu'on coupait brusquement la corde.

– Je vais en confier une à Bobby Higgins pour qu'il l'apporte à lord Grey en Virginie, reprit Jamie. Il m'en donnera un bon prix.

– Oui, c'est une...

Roger s'interrompit, son attention détournée par la scène qui se déroulait au loin.

Visiblement repu et de bonne humeur, le major marchait vers eux sans se rendre compte que la truie blanche, qui était sortie de son antre sous la maison et trottaient d'un pas lourd en quête de son petit-déjeuner, se trouvait derrière lui. Elle n'allait pas tarder à repérer MacDonald.

– Hé ! hurla Roger.

Il sentit un déchirement dans sa gorge. La douleur fut si aiguë qu'il se tut aussitôt, une main sur le cou.

– Attention à la truie ! cria Jamie en effectuant de grands gestes.

Le major se pencha en avant, une main derrière son oreille, puis entendit les cris répétés de « truie » et regarda, affolé, autour de lui, juste à temps pour voir le monstre blanc s'élancer dans un trot imposant, s'agitant d'un côté puis de l'autre.

Il aurait mieux fait de tourner les talons et de se réfugier sous le porche, mais, pris de panique, il fonça droit devant lui, vers Jamie et Roger qui détalèrent chacun dans une direction différente.

Se retournant, Roger constata que le major gagnait du terrain sur la bête, courant à longues enjambées, mettant le cap vers la cabane. Toutefois, entre lui et le bâtiment, il y avait la fosse, cachée par les hautes herbes par-dessus lesquelles il bondissait.

– La fosse ! s'étrangla-t-il.

MacDonald l'entendit, car il tourna vers lui son visage écarlate, les yeux exorbités. Malheureusement, il avait dû comprendre « la grosse », car, jetant un coup d'œil en arrière, il vit la truie accélérer, ses petits yeux rouges fixés sur lui avec une lueur assassine.

Cette distraction faillit lui être fatale. Ses éperons se prirent l'un dans l'autre, et il s'étala de tout son long dans les herbes, lâchant son chapeau qui tournoya dans les airs.

Roger hésita un instant, puis, étouffant un juron, courut à sa rescousse. Jamie revenait lui aussi sur ses pas, brandissant la pelle. La plaque de métal semblait une arme bien pitoyable contre une truie sauvage de deux cent cinquante kilos.

MacDonald se redressait déjà. Avant qu'ils n'aient eu le temps de le rejoindre, il avait repris sa course comme s'il avait le diable à ses trousses. Soufflant comme un phoque, le visage cramoisi, s'aidant de ses bras, il

bondissait dans les hautes herbes comme un lièvre. Puis, il se volatilisa, comme par magie.

Perplexe, Jamie regarda Roger, puis la truie, qui avait freiné pile au bord de la fosse. Avançant prudemment sans quitter la bête du coin de l'œil, il s'approcha du trou, osant à peine examiner le fond.

Roger avança derrière lui. Le major MacDonald était tombé dans la partie la plus profonde, où il se trouvait toujours, roulé en boule tel un hérisson, les bras croisés sur sa perruque miraculeusement restée en place, quoique remplie de terre et d'herbes.

– MacDonald ? appela Jamie. Vous êtes blessé ? Refusant de bouger, le major demanda d'une voix tremblante :

– Elle est toujours là ?

Roger se tourna vers la truie qui s'était un peu éloignée, le groin dans les herbes.

– Euh... oui, répondit-il. Mais ne vous inquiétez pas. Elle est occupée à dévorer votre chapeau.

41. L'armurier

Jamie raccompagna le major jusqu'à Coopersville, où il le mit sur la route de Salisbury, équipé de nourriture, d'un vieux chapeau avachi pour le protéger des intempéries et d'une flasque de whisky pour revigorer son amour-propre meurtri. Puis, résigné, il prit la direction de la maison des McGillivray.

Robin travaillait à sa forge, enveloppé des odeurs du métal chaud, de la sciure de bois et de l'huile à canon. Un jeune homme maigre aux traits taillés à la serpe activait les soufflets en cuir. Son air rêveur trahissait un net manque de concentration.

En apercevant l'ombre de Jamie sur le seuil, Robin releva la tête, lui adressa un bref salut et se replongea dans sa tâche. Il martelait du fer en barre en minces lamelles plates. Le cylindre autour duquel il comptait les enrouler pour former un canon de fusil était coincé entre deux billots. Prudent, Jamie contourna l'espace où volaient les étincelles et alla attendre, assis sur un seau retourné.

Le jeune homme derrière les soufflets était le fiancé de Senga... Heinrich. Heinrich Strasse. Le nom lui revint, parmi les centaines qu'il conservait en mémoire, et, avec lui, tout ce qu'il savait sur l'histoire du jeune Heinrich, de sa famille, de ses relations, les informations flottant dans son imagination autour du visage du garçon, telle une constellation de liens sociaux aussi organisée et complexe que les cristaux d'un flocon de neige.

Il voyait toujours les gens ainsi, bien qu'il en soit rarement conscient. Cependant, la forme du visage d'Heinrich renforçait cette iconographie mentale : l'axe vertical du front, du nez et du menton, accentué par une lèvre supérieure proéminente et striée de profonds sillons ; l'axe horizontal plus court, mais tout aussi nettement défini par les yeux effilés et les sourcils, noirs et plats.

Les origines du garçon, perdu au milieu de neuf enfants mais fils aîné, avec un père dominateur et une mère qui s'en sortait grâce au subterfuge et à une ruse discrète, formaient une auréole au sommet à peine pointu de son crâne. Sa religion, luthérienne mais sans ferveur, s'étirait en une gerbe dentelée sous son menton également pointu. Ses rapports avec Robin, cordiaux mais prudents, comme il seyait à un futur gendre aussi apprenti, pointaient comme un fer de lance triangulaire hors de son oreille droite. Ceux avec Ute, un mélange de terreur et de confusion impuissante, jaillissaient en éventail de son oreille gauche.

Cette vision l'amusait terriblement, mais il s'efforça de détourner la tête, feignant de s'intéresser à l'établi de Robin afin de ne pas embarrasser le jeune homme.

L'armurier n'était pas ordonné. Des éclats de métal et de bois jonchaient le fouillis de griffes, de pointes à tracer, de marteaux, de blocs de bois, de chiffons crasseux et de bâtons de charbon. Quelques feuilles de papier étaient retenues par un fût de fusil ayant craqué lors de sa fabrication, leurs bords sales s'agitant dans le souffle chaud de la forge. Il ne les aurait pas remarquées s'il n'avait aperçu un morceau de dessin. N'importe où il aurait reconnu ce trait assuré et délicat.

Il se leva et dégagea les feuilles. C'étaient des croquis de fusil, réalisés sous différents angles. Il y avait une coupe intérieure du canon, facilement reconnaissable, mais néanmoins déconcertante. Un autre dessin montrait l'ensemble de l'arme, plutôt familière, n'eussent été les excroissances formant des cornes sur le canon. Quant au suivant... le fusil paraissait avoir été cassé en deux sur un genou, la crosse et le canon pointant dans deux directions différentes, retenus par... une sorte de charnière ? Il ferma un œil, contemplant le croquis.

Le vacarme de la forge se tut, suivi du sifflement strident du métal en fusion dans le creuset. Robin se tourna vers lui et, d'un signe de la tête, lui indiqua les dessins.

– Ta fille te les a montrés ?

Il tira un pan de sa chemise hors de son tablier en cuir et s'essuya le visage, l'air amusé.

– Non. Qu'est-ce que c'est ? Elle veut que tu lui fabriques un fusil ?

Il rendit les croquis au forgeron qui les feuilleta en reniflant.

– Oh, elle n'a pas les moyens de se payer ça, Mac Dubh, à moins que Roger Mac ait découvert une malle remplie de pièces d'or depuis la semaine dernière. Non, elle voulait juste m'expliquer ses idées pour améliorer l'art de l'armurerie, me demandant combien coûterait un engin pareil.

Le sourire cynique accroché à la commissure de ses lèvres s'élargit, et il tendit de nouveau les dessins à Jamie.

– C'est bien la fille de son père, Mac Dubh ? Quelle autre jeune femme passerait son temps à réfléchir à la fabrication des fusils plutôt qu'à des robes et aux enfants ?

La critique était à peine voilée. Brianna avait dû se montrer beaucoup plus directe qu'il n'était convenable. Jamie ne le releva pas. Il avait besoin de Robin.

– Que veux-tu, la femme a ses caprices. Il en va de même pour notre petite Lizzie, je suppose. Mais Manfred y veillera, j'en suis sûr. Il doit être à Salisbury en ce moment, non ? Ou à Hillsboro ?

Robin McGillivray était tout, sauf idiot. Au brusque changement de sujet, il arqua un sourcil, mais il ne fit aucune remarque. Il envoya Heinrich dans la maison leur chercher de la bière, attendit que le jeune homme ait disparu, puis se tourna vers Jamie, attendant.

– J’ai besoin de trente mousquets, dit ce dernier sans préambule. Rapidement, avant trois mois.

L’armurier resta interdit quelques instants, ses traits revêtant une perplexité comique, puis il se ressaisit, referma la bouche et retrouva son expression habituelle de bonhomie narquoise.

– Tu montes une armée, Mac Dubh ?

Jamie sourit sans répondre. Laisser circuler la rumeur qu’il armait ses métayers et organisait son propre comité de sécurité en réaction au banditisme de Richard Brown ne pouvait pas faire de mal ; cela serait peut-être même bénéfique. En revanche, laisser se répandre le bruit que le gouverneur armait secrètement les Sauvages pour écraser une armée d’insurgés dans l’arrière-pays, et que lui, Jamie Fraser, était chargé de mettre en œuvre cette mesure était encore le meilleur moyen de se faire tuer et de voir sa maison réduite en cendres, sans parler de tous les autres problèmes que cela engendrerait peut-être.

– Combien peux-tu m’en procurer, Robin ? Et pour quand ?

L’armurier réfléchit.

– Tu payes en argent comptant ?

Jamie hocha la tête. Impressionné, Robin émit un sifflement. Comme tout le monde, il savait que Fraser n’avait pratiquement pas un sou, et encore moins la petite fortune nécessaire pour acquérir autant de fusils.

Jamie lut dans ses yeux les hypothèses successives sur la manière dont il se procurerait une telle somme, mais l’armurier se garda bien de les formuler à voix haute. Concentré, il se mordit la lèvre inférieure, puis se détendit.

– Je peux en trouver six, sept peut-être, entre Salisbury et Salem. Brugge, l’armurier morave, peut sans doute t’en confectionner un ou deux, s’il sait qu’ils sont pour toi...

Il vit le léger non de la tête de Jamie et acquiesça avec résignation.

– Bon, d’accord, alors disons sept. Manfred et moi pouvons t’en fabriquer trois. Ce sont bien des mousquets que tu veux, n’est-ce pas ? Rien de sophistiqué ?

Il inclina la tête vers les dessins de Brianna avec une pointe d’humour.

– Non, rien de bien compliqué, répondit Jamie avec un sourire. Cela nous en fait donc dix ?

Il attendit. Robin soupira.

– Je me renseignerai autour de moi, mais ce ne sera pas facile, surtout si tu ne veux pas que ton nom soit mentionné. Ce qui est bien le cas, je me trompe ?

– Tu es un homme malin et d’une discrétion rare, Robin.

Cela fit rire l’armurier. Il avait combattu à ses côtés à Culloden et passé trois ans avec lui à la prison d’Ardsmuir. Jamie avait une confiance aveugle en lui et n’aurait pas hésité à mettre sa vie entre ses mains, ce qu’il était en train

de faire. Il regrettait presque de ne pas avoir laissé la truie dévorer MacDonald. Il refoula cette pensée peu charitable et but la bière qu'Heinrich venait d'apporter, bavardant de tout et de rien jusqu'à ce qu'il puisse poliment prendre congé.

Il était venu sur Gideon, qu'il comptait confier à Dai Jones. Au terme de négociations complexes, il avait été convenu que l'étalon couvrirait la jument pommelée de John Woolam, qui lui serait amenée quand ce dernier rentrerait de Bear Creek ; en échange, après les moissons d'automne, Jamie recevrait cinquante kilos d'orge, plus une bouteille de whisky destinée à Dai Jones pour son aide.

Dai lui avait offert de partager son repas, mais Jamie avait décliné. Il avait bien un petit creux, mais il aspirait encore plus à la marche paisible du retour. La maison se trouvait à huit kilomètres. C'était une belle journée ensoleillée, les feuilles de printemps bruissant au-dessus de sa tête. Un peu de solitude lui ferait le plus grand bien.

Il avait arrêté sa décision en demandant à Robin de lui trouver des armes, mais la situation méritait réflexion.

Il y avait soixante-quatre villages cherokees ; chacun avec son grand chef, son chef de paix, son chef de guerre. Seuls cinq de ces villages tombaient sous sa sphère d'influence, les trois du peuple d'Oiseau-des-neiges et deux autres appartenant aux Cherokees Overhill. Ces derniers, pensait-il, suivraient les chefs Overhill quoi qu'il leur dise.

Roger Mac connaissait assez peu l'histoire des Cherokees et leur rôle dans les combats à venir. Tout ce qu'il avait pu dire à Jamie, c'était qu'ils n'avaient pas agi en masse, des villages décidant de se battre, d'autres de rester neutres. Certains avaient combattu dans un camp, d'autres dans le camp adverse.

Ce qu'il dirait ou ferait n'infléchirait certainement pas le cours de la guerre, ce qui était réconfortant. Mais il ne pouvait oublier que, lui aussi, devrait bientôt changer de bord. Jusqu'à présent, pour autant qu'on sache, il était un sujet loyal de Sa Majesté, un tory travaillant d'arrache-pied à protéger les intérêts du roi George, subornant les Sauvages et distribuant des armes afin d'étouffer les passions rebelles des Régulateurs, des whigs et des républicains en puissance.

À un moment ou un autre, cette façade s'effondrerait pour le révéler comme rebelle et traître impénitent. Mais quand ? Il se demanda s'il aurait de nouveau sa tête mise à prix, et combien elle vaudrait.

Avec les Écossais, il parviendrait peut-être, cette fois, à mieux s'en sortir. Ils avaient beau être rancuniers et têtus (il le savait pour être l'un des leurs), leur estime pour lui modérerait leur outrage devant sa trahison.

Non, c'étaient les Indiens qui l'inquiétaient le plus, car ils le connaissaient en tant qu'agent de la Couronne. Comment leur expliquer ce brusque revirement ? Plus encore, comment les convaincre d'en faire autant ? Ils prendraient sans doute son attitude comme la trahison au pire la plus ignoble,

au mieux, extrêmement suspecte. Ils ne chercheraient sans doute pas à le tuer, mais comment les persuader d'épouser à leur tour la cause des rebelles alors qu'ils entretenaient des rapports stables et prospères avec Sa Majesté ?

Seigneur, il fallait aussi penser à John ! Qu'allait-il dire à son ami, le moment venu ? Comment l'amener par la logique et la rhétorique à changer de camp lui aussi ? Il secoua la tête avec consternation en imaginant John Grey, militaire de carrière, ancien gouverneur royal, l'incarnation même de la loyauté et de l'honneur, se déclarant soudain en faveur de la rébellion et de la république.

Il continua à se tracasser ainsi jusqu'à ce que la marche et le calme environnant apaisent son esprit. Il arriverait assez tôt avant le dîner pour emmener Jemmy pêcher. Il faisait chaud, et une certaine humidité sous les arbres promettait une belle éclosion de larves de mouches à la surface de l'eau. Dans son corps, un sentiment lui disait que les truites sortiraient de leurs cachettes au coucher du soleil.

Dans cet état d'esprit plus agréable, il fut ravi d'apercevoir sa fille un peu plus loin au bord du chemin. Il eut chaud au cœur en voyant sa chevelure flamboyante se déverser avec exubérance jusque dans son dos. L'embrassant sur la joue, il demanda :

– *Ciamar a tha thu, a nighean ?*

– *Tha mi gu math, mo athair.*

Elle souriait, mais il remarqua une ride soucieuse sur son front lisse, comme un éphémère posé sur la surface d'un bassin à truites.

Elle lui prit le bras.

– Je t'attendais. Je voulais te parler avant que tu ailles trouver les Indiens, demain.

Quelque chose dans son ton dissipa aussitôt toute image bucolique de poissons.

– Ah oui ?

Elle paraissait trouver ses mots avec difficulté, ce qui acheva de l'inquiéter. Cependant, sans une vague idée de ce qu'elle voulait lui dire, il ne pouvait l'aider. Il se contenta donc de marcher à ses côtés, silencieux mais engageant. Un oiseau moqueur non loin travaillait son répertoire. C'était celui qui vivait dans le grand épicéa derrière la maison. Il le reconnaissait, car il interrompait de temps à autre ses trilles et vocalises pour se lancer dans une excellente imitation des miaulements nocturnes d'Adso le chat.

Brianna prit son courage à deux mains.

– Quand tu as discuté des Indiens avec Roger, il t'a parlé de la Piste des larmes ?

– Non. Qu'est-ce que c'est ?

Elle grimaça et voula les épaules dans une posture qu'il était toujours surpris de reconnaître comme étant la sienne.

– Je m'en doutais. Il m'a dit t'avoir raconté tout ce qu'il savait sur les Indiens et la révolution, non pas qu'il sache grand-chose, l'histoire américaine n'étant pas sa spécialité ; mais cet épisode est survenu – va survenir – plus tard, après l'Indépendance. Si bien qu'il n'a sans doute pas pensé à la pertinence de cette information. Peut-être à juste titre.

Elle hésitait toujours, comme si elle désirait qu'il lui confirme d'emblée le peu d'importance de ce détail. Il se contenta d'attendre. Elle marchait en fixant ses pieds. Elle ne portait pas de bas, et ses orteils nus étaient couverts de poussière entre les lanières de ses sandales. Chaque fois qu'il voyait les pieds de sa fille, il ressentait un mélange d'orgueil devant leur forme élégante et d'une vague honte devant leur taille... mais comme elle les tenait de lui, il n'avait rien à dire. Enfin, elle reprit :

– Dans une soixantaine d'années, le gouvernement américain prendra les terres des Cherokees et déplacera tout le peuple indien. Très loin... dans un endroit appelé l'Oklahoma. C'est à près de deux mille kilomètres d'ici, et un grand nombre d'entre eux mourront de faim et d'épuisement en chemin. C'est pourquoi on l'appelle... on l'appellera la Piste des larmes.

Il fut impressionné qu'un gouvernement soit capable d'une telle prouesse et le lui dit. Elle lui lança un regard torve.

– Ils les duperont. Ils convaincront les chefs cherokees d'accepter en leur faisant des promesses qu'ils ne tiendront pas.

– Mais c'est ainsi qu'agissent la plupart des gouvernements, ma fille. Pourquoi me dis-tu ça ? Dieu merci, je serai mort bien avant que cela n'arrive.

À la mention de sa mort, une étrange lueur traversa les yeux de Brianna, et il regretta de l'avoir troublée en se montrant si léger. Toutefois, avant qu'il n'ait eu le temps de s'excuser, elle poursuivit :

– Si je t'en parle, c'est parce que, selon moi, tu dois le savoir. Tous les Cherokees ne sont pas partis, certains se sont cachés dans la montagne, et l'armée ne les a jamais trouvés.

– Et ?

– Tu ne vois donc pas ? Maman t'avait raconté ce qui allait arriver à Culloden. Tu n'as pas pu l'empêcher, mais tu as réussi à sauver Lallybroch ainsi que tes gens, tes métayers. Parce que tu savais.

– Oh, Seigneur !

Il comprenait enfin où elle voulait en venir. Les souvenirs se déversèrent sur lui comme une douche froide : la terreur, l'impuissance, l'incertitude d'alors... ce désespoir sourd qui ne l'avait plus quitté jusqu'au dernier jour fatal.

– Tu veux que je prévienne Oiseau.

Elle se passa une main sur le visage.

– Je n'en sais rien. Je ne sais pas si tu dois lui en parler et si, le cas échéant, il t'écouterait. Roger et moi en avons discuté, après que tu l'eus interrogé sur

les Indiens. Depuis, ça me turlupine. C'est que... de savoir et de ne rien faire me semble injuste. J'ai donc pensé qu'il était de mon devoir de te le dire.

– Je vois.

Il avait déjà remarqué cette propension des gens travaillés par leur conscience de se soulager de leur fardeau en déposant la nécessité d'agir dans les bras de quelqu'un d'autre. Il se garda de le lui dire. Après tout, elle pouvait difficilement aller trouver Oiseau elle-même.

Comme si sa relation avec les Cherokees n'était pas déjà assez compliquée ! Voilà qu'il devait aussi penser à sauver des générations de Sauvages ? L'oiseau moqueur passa en rase-mottes près de son oreille, beaucoup trop près, caquetant comme une poule, par-dessus le marché !

Le bruit était si incongru qu'il se mit à rire. Puis il se rendit compte que, pour l'instant, il ne pouvait pas agir.

Brianna le dévisageait intriguée.

– Que vas-tu faire ?

Il s'étira, lentement, avec volupté, sentant les muscles de son dos tirer sur ses os, chacun vivant, solide. Le soleil descendait. Dans la Grande Maison, ils devaient déjà être en train de préparer le dîner. Mais, pour ce dernier soir, il n'avait plus rien à faire. Il sourit à sa fille, ravissante, anachronique et problématique.

– Pêcher, répondit-il. Tu veux bien m'amener le petit ? Je vais aller chercher nos cannes.



James Fraser, esquire, Fraser's Ridge

À lord John Grey, plantation de Mount Josiah

Le 2 avril, anno domini 1774

Mon cher ami,

Je pars ce matin rendre visite aux Cherokees et laisse cette lettre à mon épouse qui la confiera à M. Higgins lors de sa prochaine visite. Il vous la remettra en mains propres avec le colis ci-joint.

J'espère ne pas abuser de votre bonté et de votre sollicitude à l'égard de ma famille en vous demandant un service de plus. Pourriez-vous m'aider à vendre l'objet que je vous envoie ? Je pense qu'avec vos relations, vous pourrez en obtenir un meilleur prix que moi ici, et ce, en toute discrétion.

À mon retour, je compte vous confier les raisons de mon geste, ainsi que certaines réflexions philosophiques qui pourraient vous intéresser. Dans l'attente de ce moment, recevez l'expression de ma plus profonde affection,

Votre humble serviteur, J. Fraser

42. Répétition générale

Bobby Higgins m’observait avec méfiance par-dessus le bord de sa chope de bière.

– Je vous demande pardon, m’dame, mais vous n’envisagez pas de pratiquer encore un peu de votre science sur ma personne, hein ? Je n’ai plus de vers, je vous l’assure. Quant à... l’autre chose (il rougit et s’agita sur le banc), ça va très bien. Je me suis gavé de haricots et pète chaque fois, et ça ne me fait même pas mal !

Jamie m’avait souvent dit qu’on lisait mes pensées sur mon visage comme dans un livre ouvert. Néanmoins, Bobby était au plus haut point perspicace.

– Je suis ravie de l’entendre, Bobby. En effet, vous semblez en pleine forme.

Les yeux brillants, il n’avait plus le teint gris et les joues creuses, et sa chair était ferme et solide. Son œil aveugle avait perdu sa couleur laiteuse et ne vagabondait pas dans son orbite ; il devait avoir conservé une faculté résiduelle de distinguer la lumière et les formes, ce qui conforta mon premier diagnostic d’une rétine en partie décollée.

Méfiant, il hocha la tête et but une gorgée sans me quitter des yeux.

– C’est vrai, m’dame, je vais très bien.

– Parfait ! Vous ne connaissiez pas votre poids exact, par hasard ?

Son air soupçonneux s’évapora, cédant la place à une fierté modeste.

– Figurez-vous que si, justement. J’ai livré de la laine au port fluvial pour milord, le mois dernier. Il y avait là un drapier avec une balance pour peser le tabac, le riz ou des ballots d’indigo. Avec d’autres gars, on s’est mis à parier sur le poids de ceci et de cela, et... soixante-huit kilos, m’dame.

– Bravo ! Le cuisinier de lord John doit bien vous nourrir !

La première fois que j’avais vu Bobby, j’avais évalué son poids à pas plus de soixante kilos. Soixante-huit était encore peu pour un jeune homme de près d’un mètre quatre-vingts, mais c’était nettement mieux. En outre, qu’il connaisse son poids exact était un sacré coup de chance.

À l’évidence, si je ne mettais pas mon projet à exécution immédiatement, il pouvait encore prendre quelques kilos. M^{me} Bug s’était mise en tête de surpasser le cuisinier indien de lord John (dont nous avons tant entendu parler !) et, à cette fin, déposait des œufs, des oignons, de la viande et une tranche de tourte au porc dans l’assiette de Bobby. Sans parler du panier rempli de muffins tout chauds déjà devant lui.

Assise à mes côtés, Lizzie en prit un et le tartina de beurre. Je remarquai avec plaisir qu’elle aussi paraissait en bien meilleure santé, quoique le teint un

peu rose. Je devais penser à prélever un échantillon de son sang pour vérifier s'il contenait encore des traces de parasites paludéens. Malheureusement, je n'avais aucun moyen de connaître son poids exact, mais, menue comme elle l'était et avec sa fine ossature, elle ne devait pas dépasser les quarante-cinq.

En revanche, Brianna et Roger se situaient à l'autre extrémité. Roger devait peser au moins quatre-vingts kilos ; Brianna, probablement dans les soixante-cinq. Je pris un muffin à mon tour, me questionnant sur la manière d'arriver à mes fins. Bien sûr, Roger accepterait si je le lui demandais, mais Brianna... Je devais jouer au plus fin. On l'avait anesthésiée à l'éther pour son opération des amygdales à l'âge de dix ans, et elle n'en gardait pas un souvenir extatique. Si elle apprenait mon plan et se mettait à déclarer publiquement ce qu'elle en pensait, elle risquait de semer la panique parmi mes autres cobayes.

Enthousiasmée par ma réussite à produire de l'éther, j'avais sérieusement sous-estimé la difficulté de convaincre qui que ce soit de se laisser éthériser. M. Christie était peut-être un vieux bougre coincé, comme l'appelait souvent Jamie, mais il n'était pas le seul à résister à l'idée de sombrer artificiellement dans l'inconscience.

J'avais cru que l'attrait d'une opération indolore était universel, mais pas pour ceux qui n'avaient jamais profité d'un tel bienfait. Ils ne pouvaient situer cette notion dans aucun contexte et, bien qu'ils ne soient pas tous persuadés d'un complot papiste de ma part, ils considéraient plus ou moins l'offre de supprimer la souffrance physique comme contraire aux lois divines de l'univers.

J'avais assez d'influence sur Bobby et Lizzie pour être presque sûre de pouvoir les convaincre, par la cajolerie ou la menace, de se prêter à une brève expérience. S'ils rapportaient ensuite ce qu'ils avaient vécu sous un jour positif... Toutefois, une bonne publicité n'était pas tout.

Je devais tester mon éther sur une variété de sujets, notant avec soin les résultats. La panique lors de la naissance d'Henri-Christian m'avait démontré à quel point j'étais mal préparée. Je devais savoir quelles quantités administrer en fonction du poids du patient, la durée de l'effet des différents dosages et la profondeur du sommeil induit. Je ne voulais pas me retrouver les bras enfouis jusqu'aux coudes dans les entrailles d'un patient, pour le voir se réveiller tout d'un coup en hurlant !

– Vous le faites encore, m'dame, déclara Bobby.

Je pris un air innocent, me servant une part de tourte.

– Comment ça ? Je fais quoi ?

– Vous m'observez comme un épervier observe une souris juste avant de lui plonger dessus.

Il prit Lizzie à témoin :

– C'est pas vrai ?

Lizzie sourit.

– Si, mais il ne faut pas le prendre mal, elle agit toujours ainsi. Vous feriez une drôle de grosse souris, Bobby.

Il se mit à rire et manqua de s'étrangler avec sa bouchée de muffin.

M^{me} Bug posa son plat et lui donna quelques grandes tapes dans le dos, lui coupant le souffle et lui laissant le visage violacé.

– Qu'est-ce qui ne va pas, mon garçon ? Ne me dites pas que vous avez encore la colique ?

– « Encore » ? demandai-je.

– Non, non, m'dame ! Que le ciel m'en préserve ! C'était juste une fois, parce que j'avais mangé des pommes vertes.

Il toussa, puis se redressa, s'éclaircit la gorge et demanda d'une voix plaintive :

– Ça vous ennuerait qu'on évite de parler de mes boyaux, m'dame ? Au moins pendant le petit-déjeuner ?

Je sentais l'amusement de Lizzie à mes côtés. Toutefois, ne voulant pas aggraver la gêne du garçon, elle garda les yeux sur son assiette.

– Mais bien sûr. J'espère que vous allez rester avec nous quelques jours, Bobby ?

Il était arrivé la veille, nous apportant l'assortiment habituel de lettres et de journaux de la part de lord John, ainsi qu'un merveilleux cadeau pour Jemmy : une boîte à musique avec un diable à ressort, expédié tout spécialement de Londres par les bons soins de son fils, Willie.

– Oui, m'dame, répondit-il la bouche pleine. Milord a dit que je devais demander à M. Fraser s'il avait du courrier à remporter. Je suis bien obligé de l'attendre, vous ne pensez pas ?

– Absolument.

Jamie et Ian étaient partis chez les Cherokees depuis une semaine. Ils mettraient au moins le même temps pour revenir. Cela me donnait amplement le temps de réaliser mes expériences.

– Je peux faire quelque chose pour vous en attendant, m'dame, histoire de me rendre utile ? Vu que je suis ici, et que M. Fraser et M. Ian n'y sont pas...

Une petite note de satisfaction perçait dans sa voix. Il s'entendait bien avec Ian, mais préférait sans nul doute avoir toute l'attention de Lizzie pour lui.

Je me versai une louche de porridge.

– Maintenant que vous le dites, Bobby, vous pourriez en effet me rendre un service.

Le temps que j'aie fini de lui expliquer, le teint frais de Bobby paraissait nettement moins épanoui.

– M'endormir... répéta-t-il dubitatif.

Il regarda Lizzie, qui ne semblait pas rassurée non plus, mais était trop

habituée à ce qu'on lui demande de faire des choses déraisonnables pour protester.

– Vous ne serez endormi qu'un moment, l'assurai-je. Vous ne vous en rendrez sans doute même pas compte.

Il était plus que sceptique, et je le sentais qui cherchait des excuses. Je l'avais prévu et décidai d'abattre tout de suite mon atout :

– Je n'ai pas juste besoin de calculer les doses. Je peux difficilement opérer et administrer l'éther en même temps. Malva Christie viendra m'assister. Elle doit apprendre.

– Ah, dit Bobby songeur. M^{lle} Christie.

Une lueur rêveuse traversa son visage.

– Bien sûr, si M^{lle} Christie a besoin de s'entraîner...

Lizzie émit un de ces sons écossais venant du fond de la gorge, parvenant à exprimer, en deux coups de glotte, le dédain, la dérision et sa désapprobation la plus totale. Bobby releva la tête, surpris.

– Vous disiez ?

– Qui, moi ? Je n'ai rien dit. Rien du tout.

Elle se leva d'un coup et alla jeter les miettes de son tablier dans le feu. Puis, elle se tourna vers moi.

– Vous voulez le faire quand ?

Avec un peu de retard, elle ajouta :

– Madame.

– Demain matin. Comme vous devez être à jeun, on le fera à la première heure, avant le petit-déjeuner.

– Parfait !

Là-dessus, elle sortit d'un pas raide.

Bobby resta interdit, puis m'interrogea :

– J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Après m'avoir regardé, M^{me} Bug déclara d'un ton entendu, en déposant une énorme cuillerée d'œufs brouillés dans son assiette :

– Mais non, mon garçon, absolument pas. Tenez, avalez-moi ça. Vous aurez besoin de toutes vos forces.



Toujours habile de ses mains, Brianna avait confectionné un masque en suivant mes instructions. Relativement simple, cette sorte de double cage articulée s'ouvrait au centre pour permettre l'insertion d'une épaisse bourre de coton, le tout recouvrant le nez et la bouche du patient, un peu à la manière d'un casque de receveur, au base-ball.

– Mettez assez d'éther pour qu'il imprègne bien la ouate, recommandai-je à Malva. L'effet doit être immédiat.

– Oui, madame. Ouh ! Ça sent bizarre !

Avec précaution, elle huma le liquide, tournant le visage de trois quarts, tout en faisant gouter l'éther dans le masque.

– Faites attention de ne pas en inhaler trop ! Je ne voudrais pas que vous tourniez de l'œil au milieu d'une opération.

Elle se mit à rire et éloigna encore un peu le masque.

Courageuse, Lizzie s'était portée volontaire pour passer la première, de toute évidence pour attirer l'attention de Bobby et la détourner de Malva Christie. Cela marchait. Elle était étendue langoureusement sur la table, sans son bonnet, ses cheveux pâles étalés sur l'oreiller. Assis à son chevet, Bobby gardait la main de Lizzie dans les siennes.

Je tenais un sablier, ce que j'avais trouvé de mieux en guise de chronomètre.

– Bon, Malva, posez-le avec précaution sur son visage. Lizzie, respire profondément et compte avec moi : un... deux... Mince, déjà ?

Elle avait pris une grande inspiration, sa cage thoracique se soulevant haut, puis était retombée, inerte. Je retournai très vite le sablier et lui pris le pouls. Tout se passait bien.

– Attendez un peu, Malva. Quand les patients commencent à revenir à eux, on peut le sentir, c'est comme une sorte de vibration sous la peau. Placez votre main sur son épaule. Là. Vous sentez ?

Malva acquiesça, frémissante d'excitation.

– Maintenant, ajoutez deux ou trois gouttes.

Malva s'exécuta, retenant son propre souffle. Lizzie se détendit de nouveau avec un soupir de chambre à air crevée.

Bobby roulait des yeux ronds, s'accrochant à la main de la jeune fille.

Je comptai le temps de réanimation encore deux fois, puis laissai Malva l'endormir un peu plus encore. Je saisis le scalpel que j'avais préparé et piquai le doigt de Lizzie. Bobby blêmit en voyant le sang perler, son regard allant et venant entre la goutte écarlate et le visage angélique et paisible de Lizzie.

– C'est fou, elle ne sent rien ! Regardez, elle n'a même pas bougé un cil !

– Exactement, dis-je avec une extrême satisfaction. Elle ne sentira rien du tout, jusqu'à son réveil.

Malva prit un air important pour expliquer à Bobby :

– M^{me} Fraser dit qu'on pourrait ouvrir un homme, lui découper les viscères, soigner son mal, et il ne le sentirait même pas !

– Enfin, pas avant son réveil, insistai-je. Une fois revenu à lui, il aurait quand même mal, j'en ai peur. Néanmoins, c'est une découverte épatante.

Pendant que Lizzie était inconsciente, j'examinais son prélèvement de sang, puis demandai à Malva de lui enlever le masque. Moins d'une minute plus tard, ses paupières s'agitèrent. Surprise, elle jeta un coup d'œil à la

ronde, puis se tourna vers moi.

– Quand commence-t-on, madame ?

Bobby et Malva eurent beau lui répéter qu'elle avait paru tout ce qu'il y avait de plus mort pendant un quart d'heure, elle refusa de le croire, affirmant, indignée, que c'était impossible, même si elle ne pouvait expliquer la piqure sur son doigt et l'échantillon de sang frais sur ma lamelle de microscope.

– Tu te souviens qu'on t'a mis le masque sur le visage ? la questionnai-je. Et que je t'ai demandé de compter ? Elle acquiesça d'un air hésitant.

– Oui, je me souviens aussi d'avoir eu un instant l'impression d'étouffer, puis j'ai ouvert les yeux, et vous étiez tous penchés sur moi.

– Je suppose que le seul moyen de la convaincre, c'est de lui montrer. Bobby ?

Empressé de prouver à Lizzie qu'il avait dit vrai, il sauta sur la table et s'allongea de bon gré, même si je sentis le pouls dans son cou s'accélérer quand Malva fit tomber les gouttes d'éther dans le masque. Tremblant, il prit une grande inspiration, fronça les sourcils, inspira de nouveau, puis devint tout mou.

Lizzie plaqua ses deux mains devant sa bouche, s'exclamant :

– Jésus, Marie, Joseph !

Malva gloussa de rire, ravie de son effet. Lizzie me fixa avec des yeux ronds, puis se pencha vers Bobby et appela son nom dans son oreille, sans résultat. Elle lui prit la main, l'agitant avec vigueur. Le bras suivit, comme du caoutchouc. Énervée, elle le reposa.

– Il ne peut plus se réveiller ?

– Pas tant qu'on ne lui aura pas enlevé le masque, expliqua Malva.

– Oui, mais il ne faut pas laisser quelqu'un inconscient plus que nécessaire, ajoutai-je. Il n'est pas bon de rester sous anesthésie trop longtemps.

Malva ramena Bobby à la lisière de la conscience, puis le rendormit plusieurs fois pendant que je notais les durées et les doses. Au cours de mon dernier relevé, je l'aperçus qui observait intensément Bobby, l'air ailleurs. Lizzie s'était retranchée dans un coin de la pièce, mal à l'aise de voir son chevalier servant dans cet état, tressant ses cheveux et les remontant sous son bonnet.

Je me relevai et pris le masque des mains de Malva, lui disant à voix basse :

– Vous avez fait un excellent travail. Merci.

– Oh, madame ! C'était... Je n'ai jamais rien vu de pareil. Ça fait vraiment une drôle d'impression, vous ne trouvez pas ? C'est comme si on l'avait tué, puis ramené à la vie.

Elle agitait ses mains, les regardant comme si elle se demandait comment elles avaient pu accomplir un tel miracle. Puis elle serra les poings et m'adressa un sourire complice.

– Je comprends maintenant pourquoi mon père dit que c’est l’œuvre du diable. S’il avait vu ce qu’on a fait aujourd’hui... (elle baissa les yeux vers Bobby qui commençait à remuer)... il dirait que seul Dieu a le droit d’agir ainsi.

À la lueur dans ses yeux, je devinais que, pour elle, la réaction de son père était l’un des attraits principaux de l’expérience. L’espace d’un instant, j’eus presque pitié de Tom Christie.

– Euh... dans ce cas, il serait peut-être plus sage de ne pas lui en parler.

Elle sourit à pleines dents et leva les yeux au ciel.

– Je n’y pense même pas, madame. Il m’empêcherait de venir, aussi sûr que...

Bobby ouvrit les yeux, tourna la tête sur le côté et vomit, mettant un terme à la conversation. Lizzie poussa un cri et se précipita pour lui essuyer le visage, avant de filer lui chercher un peu d’eau-de-vie. Un peu hautaine, Malva s’écarta pour la laisser faire.

Bobby s’essuya la bouche et répéta pour la énième fois :

– Oh, c’est vraiment bizarre. J’ai vu une chose horrible, rien qu’un instant, puis j’ai eu mal au cœur et j’ai rendu mes tripes.

Malva parut intéressée.

– Quel genre de chose horrible ?

– Je ne sais pas trop, mademoiselle. C’était juste... sombre. Une forme, pour ainsi dire. C’était peut-être une femme. Mais... terrible.

Ce n’était pas trop grave. Les hallucinations faisaient parfois partie des effets secondaires, mais je ne m’y étais pas attendue avec des doses si faibles.

– Ce ne devait être qu’un cauchemar, affirmai-je. Après tout, il s’agit d’une forme de sommeil, si bien qu’il n’est pas surprenant que vous rêviez un peu.

– Oh non, madame ! s’exclama Lizzie avec une véhémence qui me surprit. Ça n’a rien à voir avec le sommeil. Quand vous dormez, vous confiez votre âme aux anges pour qu’ils la protègent des mauvais esprits. Mais ça...

Suspicieuse, elle regarda le flacon d’éther, à présent rebouché, puis s’inquiéta :

– Je me demandais... où va l’âme ?

– Euh... Je suppose qu’elle reste simplement dans le corps. Il le faut bien, puisqu’on n’est pas mort.

Lizzie et Bobby secouèrent la tête à l’unisson, clairement en désaccord avec cette hypothèse.

– Non, dit Lizzie. Quand vous dormez, vous êtes toujours là, mais quand vous faites... ça (elle indiqua le masque, mal à l’aise), vous n’y êtes plus.

– C’est vrai, m’dame, confirma Bobby. Vous n’y êtes plus.

– Vous pensez qu’on va dans les limbes, avec tous les bébés non baptisés et les autres ? interrogea Lizzie, anxieuse.

– Peuh ! fit Malva. Les limbes n'existent pas, c'est encore une invention du pape.

Lizzie resta estomaquée devant un tel blasphème, mais Bobby eut l'ingéniosité de détourner son attention en ayant un étourdissement et en demandant à s'asseoir.

Malva semblait vouloir poursuivre le débat, mais, à part répéter « le pape... le pape... », elle restait plantée là, un peu chancelante. Je remarquai que Lizzie avait aussi le regard un peu vitreux. Elle bâilla.

Je me rendis compte alors que j'étais moi-même un peu abruti.

– Zut !

J'arrachai le masque des mains de Malva et guidai la jeune femme vers un tabouret.

– Je vais m'en débarrasser avant que nous ayons tous le tournis.

J'ouvris le masque, sortis la bourre humide et l'emportai à l'extérieur en la tenant à bout de bras. J'avais laissé ouvertes les fenêtres de l'infirmerie pour assurer une ventilation, mais l'éther est insidieux. Plus lourd que l'air, il tend à flotter au ras du sol où, à moins d'un ventilateur ou d'un autre système d'évacuation, il s'accumule. En cas de longue opération, je devrais envisager de déplacer mon bloc en plein air.

Je déposai la bourre sur une pierre pour la faire sécher et rentrai, espérant qu'ils étaient tous trop groggy pour poursuivre leur querelle métaphysique. Je ne tenais pas à ce qu'ils développent ce genre d'idées. Si le bruit courait parmi les habitants de Fraser's Ridge que l'éther séparait les gens de leur âme, je n'étais pas prête de pouvoir l'utiliser, même dans les cas les plus dramatiques.

Je constatai avec soulagement qu'ils étaient tous raisonnablement alertes.

– Merci à tous les trois pour votre aide. Vous avez accompli un geste très utile et précieux. À présent, vous pouvez retourner vos tâches respectives. Je m'occupe de ranger.

Malva et Lizzie hésitèrent un instant, chacune refusant d'abandonner Bobby seul avec l'autre, mais, sous mes injonctions répétées, elles se dirigèrent vers la porte en traînant les pieds.

– Au fait, c'est pour quand, votre mariage, mademoiselle Wemyss ? demanda Malva assez fort pour que Bobby l'entende.

Elle connaissait sûrement la réponse, comme tout le monde à Fraser's Ridge.

Lizzie prit un air pincé.

– En août, juste après les foins, « mademoiselle » Christie.

Son air satisfait signifiait clairement : « Après quoi, je serai M^{me} McGillivray, alors que vous serez toujours une demoiselle sans aucun prétendant à vos pieds. »

Ce n'était pas que Malva n'attire pas les regards des garçons, mais son père et son frère la surveillaient de près, empêchant les galants de l'approcher.

– Je vous souhaite bien du bonheur.

Malva regarda Bobby, puis Lizzie, et sourit d'un air innocent sous son bonnet blanc amidonné.

Toujours assis sur la table, le jeune homme braquait ses yeux sur les filles qui sortaient. Son expression absorbée me fit penser à quelque chose.

– Bobby, cette silhouette que vous avez vue sous anesthésie... vous l'avez reconnue ?

Il se tourna brièvement vers moi, puis son regard revint inexorablement vers le seuil vide, comme s'il ne pouvait s'en détacher.

– Oh non, m'dame. Absolument pas !

À son ton empressé, il était clair qu'il mentait.

43. Les personnes déplacées

Ils s'étaient arrêtés pour abreuver leurs chevaux au bord du lac que les Indiens appelaient « *Joncs épais* ».

Comme il faisait chaud, ils entravèrent leurs montures, se déshabillèrent et barbotèrent dans l'eau. Nourrie par les ruisseaux de printemps, elle était agréablement froide, assez pour engourdir les sens et, pendant un instant du moins, chasser la mauvaise humeur de Jamie, provoquée par la lettre de John Stuart que Mac Donald avait apportée.

Le message du superintendant du Bureau du Sud avait pourtant été flatteur, le félicitant pour sa rapidité et son sens de l'initiative dans ses efforts pour attirer les Cherokees d'Oiseau-des-neiges dans la sphère d'influence britannique. Mais, ensuite, Stuart l'avait enjoint à s'engager davantage et avec plus d'énergie, se citant lui-même en exemple en lui expliquant comment il avait manœuvré avec habileté pour faire élire ses protégés, chefs des Choctaws et des Chickasaws, lors d'une réunion qu'il avait organisée deux ans plus tôt.

» —... comme on l'imagine aisément, la concurrence et l'anxiété des candidats aux médailles et aux commissions étaient immenses, n'ayant d'égal que l'acharnement des aspirants les plus ambitieux dans leurs luttes pour décrocher honneurs et avancements dans les grands États. J'ai pris toutes les mesures nécessaires pour m'informer des tempéraments et faire élire aux différentes charges les plus méritants et les mieux disposés à maintenir l'ordre et à préserver l'attachement de cette nation aux intérêts de la Couronne. Je vous encourage à obtenir d'aussi bons résultats parmi les Cherokees.

Jamie émergea entre les joncs et secoua ses cheveux, marmonnant à voix haute :

— C'est ça ! Je n'ai plus qu'à écarter Tsisqua, en l'assassinant, sans doute, et à soudoyer tout le monde pour qu'on nomme Pipestone Carver à sa place. Pipestone Carver en chef de paix... peuh !

Jamie n'avait jamais rencontré un Indien aussi petit et effacé. Il plongea de nouveau dans un concert de bulles, s'amusant à maudire les présomptions de Stuart et à observer ses mots remonter en petites billes argentées, puis disparaître comme par enchantement dans la lumière blanche de la surface.

Il se laissa remonter lentement à l'air libre.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda une voix tout près. Ce sont eux ?

— Non, non, chuchota un autre individu. Ils ne sont que deux. Je les vois, là-bas, regarde.

Jamie ne bougea pas, tous ses sens à l'affût.

Il les avait compris, mais ne parvint pas tout de suite à identifier leur

langue. Ils étaient indiens, mais pas cherokees. Ce devait être... des Tuscaroras. Oui, c'était bien ça.

Il n'avait pas parlé tuscara depuis des années ; la plupart de ces Indiens étaient partis vers le nord après l'épidémie de rougeole qui avait tué tant des leurs. Ils avaient rejoint leurs « pères » mohawks sur les terres régies par la Ligue iroquoise.

Les deux hommes discutaient à voix basse, mais Jamie percevait presque tout. Ils n'étaient qu'à quelques mètres, cachés par un épais rideau de joncs et de plantes sauvages.

Où était Ian ? Il entendait des éclaboussures au loin. Il tourna lentement la tête et, du coin de l'œil, vit Ian et Rollo jouer dans l'eau à l'autre bout du lac. Le chien barbotait jusqu'au cou. De loin (tant que Rollo ne flairait pas les intrus et n'aboyait pas), on pouvait facilement les prendre pour deux hommes en train de nager.

Les Indiens ayant vu deux montures, en toute logique, ils en avaient conclu la présence de deux cavaliers, assez éloignés. Ils marchèrent en catimini vers les chevaux.

Jamie fut tenté de les regarder s'approcher de Gideon pour voir combien de temps ils tiendraient sur cette sale bête. Cependant, ils risquaient de ne prendre que le cheval d'Ian et la mule. Or, Claire serait très fâchée, s'il les laissait voler Clarence. Il se glissa nu entre les roseaux, les sentant râper sa peau, et s'accrocha aux plantes sauvages pour se hisser sur le rivage boueux.

S'ils avaient eu la présence d'esprit de se retourner, ils auraient vu les herbes bouger. En tout cas, il espérait qu'Ian, lui, les verrait. À présent, il pouvait les apercevoir, avançant pliés en deux à la lisière de la forêt, jetant des coups d'œil de-ci de-là, mais jamais dans la bonne direction.

Ils n'étaient que deux. Jeunes, à leur façon de bouger, et peu sûrs d'eux. Incapable de voir s'ils étaient armés, Jamie, couvert de boue, rampa encore, s'aplatissant dans la végétation touffue du bord du lac, se tortillant pour se cacher derrière des sumacs. Il lui fallait une massue, et vite.

Évidemment, quand il en avait besoin, il ne trouvait plus que des brindilles et des branches pourries. À défaut d'autre chose, il saisit une pierre, puis aperçut l'arme rêvée. Une branche de cornouiller cassée par le vent, encore accrochée à l'arbre mais à sa portée. Les Indiens approchaient des chevaux qui broutaient. Gideon les vit et releva la tête. Il continua à mâcher, mais, l'air suspicieux, coucha ses oreilles. Quant à Clarence, toujours sociable, elle agita les siennes.

Jamie profita du braiment de bienvenue de la mule pour arracher la branche et sonner la charge, fondant sur les intrus en hurlant :

– *Tulach Ard !*

L'un des deux Indiens détala, cheveux au vent. L'autre voulut le suivre, mais il boitait. Il tomba sur un genou, se redressa mais trop tard. Jamie lui envoya sa branche dans les jambes, le faisant s'étaler de tout son long. Puis il

lui bondit sur le dos, lui envoyant un méchant coup de genou dans les reins.

L'homme émit un bruit étranglé, puis s'immobilisa, paralysé par la douleur. Jamie avait lâché sa pierre, mais elle était tombée tout à côté. Il la récupéra et, pour la forme, lui donna un grand coup derrière l'oreille. Ensuite, il s'élança à la poursuite de son compagnon qui avait pris la direction de la forêt, puis avait changé de cap, gêné par un ruisseau. À présent, il bondissait parmi les laiches. Jamie le vit lancer un regard terrifié vers le lac, où Ian et Rollo venaient vers lui, nageant comme des loutres.

Il aurait pu se réfugier dans les bois, si son pied ne s'était enfoncé dans la boue. Il chancela, et Jamie fut sur lui, dérapant, s'agrippant à son dos.

Jeune et noueux, il se débattit comme une anguille. Ayant l'avantage de la taille et du poids, Jamie parvint à le faire basculer, et ils roulèrent ensemble dans la boue et les herbes, griffant et cognant. L'Indien attrapa ses longs cheveux et tira de toutes ses forces. Larmoyant, Jamie lui martela les côtes pour que l'Indien lâche prise, puis s'ensuivit un coup de tête.

Leurs fronts se percutèrent avec un bruit sourd, et une douleur vive lui traversa le crâne. Ils roulèrent, chacun de son côté. Jamie se redressa sur les genoux, étourdi, la vue brouillée.

Il distingua à peine une masse floue et grise qui passait devant lui et entendit un cri d'effroi. Rollo aboya féroce, puis se mit à gronder. Jamie ferma un œil, une main sur son front douloureux, et vit son adversaire étendu dans la boue, le grand chien debout sur lui, les babines retroussées, tous crocs dehors.

Il y eut un clapotement de bonds dans l'eau, et Ian surgit à ses côtés, hors d'haleine.

– Ça va, oncle Jamie ?

Jamie ôta sa main et regarda sa paume. Pas de sang, même s'il aurait juré avoir le crâne fendu en deux.

– Non, répondit-il, mais je suis quand même en meilleur état que lui.

– Tu as tué l'autre ?

– Je ne crois pas. Aïe, ma tête !

Il s'agenouilla, avança à quatre pattes un peu plus loin et vomit. Derrière lui, il entendit Ian demander sèchement à l'Indien en cherokee qui ils étaient et s'ils étaient seuls.

– Ce sont des Tuscaroras, lui lança Jamie.

Son crâne l'élançait toujours, mais il se sentait un peu mieux.

– Ah oui ? s'étonna Ian.

Aussitôt, il passa à la langue kahnyen'kehaka. Déjà terrorisé par Rollo, le jeune captif faillit mourir de peur devant cet homme tatoué qui parlait mohawk. Les Kahnyen'kehaka appartenaient à la même branche que les Tuscaroras, et l'Indien semblait comprendre, car il répondit en balbutiant. Ils étaient seuls. Son frère était-il mort ?

Jamie se rinça la bouche dans le lac et s'aspergea le visage. Une bosse de la taille d'un œuf de canard ornait le dessus de son œil gauche.

– Frère ?

Oui, son frère. S'ils n'avaient pas l'intention de le tuer tout de suite, le jeune homme demanda la permission d'aller voir son frère blessé.

Ian chercha une confirmation dans le regard de Jamie, puis rappela Rollo. Le captif se releva avec difficulté et se dirigea vers la berge, suivi du chien et des deux Écossais, nus comme des vers.

L'autre était en effet blessé. Sa jambe saignait à travers un bandage rudimentaire. Il l'avait confectionné avec sa chemise. Son torse nu était décharné. Les deux Indiens ne devaient pas avoir plus de vingt ans, sans doute moins. Leurs visages émaciés trahissaient la faim et les mauvais traitements, et ils portaient des guenilles.

Effrayés par la bagarre, les chevaux s'étaient un peu écartés, mais les habits que les Écossais avaient suspendus à des buissons étaient toujours là. Ian enfila ses culottes et alla chercher de quoi boire et manger dans leurs sacoches. Jamie se rhabilla moins vite, interrogeant le jeune homme pendant que ce dernier examinait son frère avec anxiété.

Il confirma qu'ils étaient bien Tuscaroras. Son nom, interminable, signifiait grosso modo « l'éclat de la lumière sur l'eau de la source ». Son frère, « la bernache qui encourage le meneur en vol », était appelé plus simplement Bernache.

Jamie indiqua la plaie de Bernache, apparemment causée par une hache.

– Que lui est-il arrivé ?

Lumière-sur-l'eau reprit son souffle et ferma les yeux un instant. Lui aussi avait une sacrée bosse sur le front.

– Les Tsalagis. Nous étions quarante. Les autres sont morts ou prisonniers. Vous n'allez pas nous livrer à eux, chef, hein ? S'il vous plaît.

– Des Tsalagis ? Lesquels ?

Lumière ne savait pas. Son groupe avait décidé de rester quand leur village était parti vers le nord, mais ils n'avaient pas eu de chance. Il n'y avait pas assez d'hommes parmi eux pour défendre une communauté et chasser, si bien que d'autres volaient leurs récoltes, enlevaient leurs femmes.

De plus en plus pauvres, ils en avaient été réduits à la mendicité et au vol pour survivre pendant l'hiver. Beaucoup étaient morts de froid et de maladies, les survivants errant de lieu en lieu, trouvant parfois un endroit où s'installer pendant quelques semaines, pour être de nouveau chassés par des Cherokees beaucoup plus forts.

Quelques jours plus tôt, ils étaient tombés dans une embuscade de guerriers Cherokees qui avaient tué la plupart d'entre eux et enlevé quelques squaws.

– Ils ont pris ma femme, dit Lumière, d'une voix tremblante. Nous

sommes venus la reprendre.

– Ils vont nous tuer, c’est évident, ajouta Bernache faiblement, mais non sans une certaine gaieté. Mais ce n’est pas grave.

– Bien sûr, poursuivit Jamie en réprimant un sourire. Vous savez où ils l’ont emmenée ?

Les frères connaissaient la direction prise par les pillards et la suivaient afin de trouver leur village. Ils pointèrent le doigt vers un goulet dans la montagne.

– Par là.

Ian regarda Jamie, qui hocha la tête.

– Oiseau, confirma-t-il. Ou Renard, peut-être.

Renard-courant était le chef de guerre du village ; un bon guerrier, quoique manquant d’imagination, ce que Oiseau-des-neiges avait en abondance.

– On les aide, oncle Jamie ? questionna Ian en anglais. Son interrogation était purement rhétorique.

Jamie se massa doucement le front. La peau sur la bosse était étirée et sensible.

– Je suppose que oui, mais pas avant d’avoir déjeuné.



Le problème n’était pas de savoir s’il fallait intervenir, mais comment. D’emblée, Jamie et Ian avaient rejeté le plan des frères qui était de récupérer de force la femme de Lumière.

– Ils vous tueront, les assura Ian.

– Ça ne nous inquiète pas, insista vaillamment Lumière.

– Vous, peut-être, dit Jamie. Mais votre femme ? Elle se retrouvera seule et sera bien avancée.

Bernache se tourna vers son frère.

– Il a raison, tu sais.

– Nous pourrions la réclamer, suggéra Jamie. Comme épouse pour toi, Ian. Oiseau te trouve sympathique ; il te la donnera probablement.

Il ne plaisantait qu’à moitié. Si la jeune femme n’avait pas encore été offerte à un autre homme, celui qui l’avait asservie pourrait éventuellement en faire cadeau à Ian, qui était on ne peut plus respecté.

Ian ne semblait pas de cet avis.

– Non, on ferait mieux de la racheter. À moins que...

Il regarda les deux Indiens, occupés à dévorer avec application toute la nourriture qui restait dans les sacoches.

– Si on demandait à Oiseau de les adopter ?

C’était une idée, car, même s’ils récupéraient la jeune femme, par un moyen ou un autre, ils seraient tous les trois dans une situation aussi précaire,

sans toit et affamés.

Les deux frères froncèrent les sourcils. Bernache se lécha les doigts, puis répondit :

– Manger à sa faim, c'est bien, mais nous les avons vus tuer notre famille, nos amis. Dans le cas contraire, ce serait possible, mais...

– Oui, je vois, dit Jamie.

L'espace d'un instant, il fut frappé par le fait qu'il « voyait » réellement. Il avait passé plus de temps en compagnie d'Indiens qu'il ne l'avait cru.

Des yeux, les frères se communiquèrent un message tacite. Leur décision prise, Lumière effectua un signe de respect en direction de Jamie et, timide, déclara :

– Nous sommes vos esclaves. C'est à vous de décider ce que vous voulez faire de nous.

Jamie se frotta le visage, se disant que, au fond, il n'avait peut-être pas encore passé assez de temps avec les Indiens. Ian ne souriait pas, mais son amusement était visible.

MacDonald lui avait raconté des histoires de campagne pendant la guerre franco-indienne. Fréquemment, les soldats qui capturaient des Indiens les tuaient pour récupérer leurs scalps ou les vendaient comme esclaves. Ces campagnes s'étaient déroulées à peine une décennie plus tôt ; depuis, la paix avait souvent été difficile à conserver. De nombreux Indiens soumettaient leurs prisonniers à l'esclavage, quand pour une raison indienne indéchiffrable, ils ne décidaient pas de les adopter ou de les exécuter.

Jamie ayant capturé les deux Tuscaroras, la coutume voulait donc qu'ils deviennent ses esclaves.

Il comprenait très bien la suggestion de Lumière : qu'il les adopte, ainsi que sa femme une fois qu'il l'aurait délivrée. Comment diable s'était-il encore retrouvé dans cette situation ?

– Il n'y a pas de marché pour leurs scalps en ce moment, indiqua Ian. D'un autre côté, tu pourrais les vendre à Oiseau, mais ils ne doivent pas valoir grand-chose, vu qu'ils n'ont que la peau sur les os.

Les frères dévisageaient Jamie, impassibles, attendant son verdict. Lumière rota soudain et parut surpris par son propre bruit. Cela fit rire Ian.

– Je ne pourrais jamais faire une chose pareille, s'énerva Jamie. Vous le savez parfaitement tous les trois.

Il se tourna vers Bernache.

– J'aurais dû te cogner plus fort sur la tête, cela m'aurait épargné un souci de plus.

L'Indien sourit, lui montrant ses dents écartées, puis s'inclina respectueusement.

– Oui, oncle.

Jamie émit un grognement de mécontentement que les Indiens ne parurent pas remarquer.

Il allait falloir sortir les médailles. MacDonald lui avait apporté un coffre rempli d'insignes, de boutons dorés, de boussoles bon marché en laiton, de lames de couteau en acier, entre autre camelote. Les chefs puisant leur pouvoir dans leur popularité, et cette popularité augmentant en proportion directe avec leur capacité à offrir des présents, les agents indiens de la Couronne exerçaient leur influence en distribuant ces largesses à ceux qui paraissaient disposés à s'allier avec les Britanniques.

Il n'avait apporté avec lui que deux petits sacs de pacotille, laissant le reste à la maison pour plus tard. Il avait sûrement assez pour racheter M^{me} Lumière, mais il n'aurait plus rien pour les autres chefs de village.

Il serait donc obligé d'envoyer Ian en chercher davantage à Fraser's Ridge. Mais pas avant d'avoir négocié le rachat de la squaw, car, pour cela, il avait besoin de son neveu.

Il se releva, la tête lui tournant légèrement, et annonça :

– Bon, d'accord. Mais pas question que je les adopte.

La dernière chose dont il avait besoin, c'était de trois bouches supplémentaires à nourrir.

44. Scotchee

Comme il s'y était attendu, négocier le rachat ne fut qu'une simple question de marchandage. Au bout du compte, M^{me} Lumière lui revint assez bon marché : six médailles, quatre couteaux et une boussole. Certes, il ne l'avait pas vue avant que l'affaire soit conclue ; autrement, il aurait proposé encore moins. Cette adolescente d'environ quatorze ans, menue, avait le visage variolé et un léger strabisme.

Au fond, tous les goûts étaient dans la nature. Lumière et Bernache avaient été prêts à mourir pour elle. Elle devait avoir bon cœur, ou un autre excellent trait de caractère, comme un goût et un talent pour le lit.

Lui-même choqué par sa pensée, il la regarda avec soin. Cela ne sautait pas aux yeux, mais, maintenant qu'il y faisait plus attention, elle dégageait en effet cet attrait étrange, ce don remarquable que seules possédaient quelques rares élues, qui allait au-delà des jugements superficiels sur l'aspect physique, l'âge ou l'esprit, donnant aux hommes l'envie de les prendre par la main et de...

Il tua aussitôt dans l'œuf l'image naissante. Il avait déjà rencontré quelques femmes de ce genre, la plupart françaises. Il s'était souvent dit que sa propre épouse devait sans doute à ses ancêtres français ce don très désirable mais si dangereux.

Il remarqua qu'Oiseau la lorgnait aussi d'un air songeur, regrettant visiblement de l'avoir laissée partir pour si peu. Fort heureusement le retour d'un groupe de chasseurs, amenant avec eux des invités, fit diversion.

Ces derniers étaient des Cherokees de la tribu Overhill, loin de leurs montagnes du Tennessee. Parmi eux se trouvait un homme dont Jamie avait souvent entendu parler, sans jamais le rencontrer, Alexander Cameron, que les Indiens appelaient Scotchee.

Brun, le visage tanné, d'âge mûr, Cameron ne se distinguait des Indiens que par sa barbe touffue et son grand nez inquisiteur. Il vivait avec les Cherokees depuis l'âge de quinze ans, avait épousé une des leurs et jouissait à leurs yeux d'une grande estime. C'était aussi un agent indien au mieux avec John Stuart. Sa présence ici, à plus de trois cents kilomètres de chez lui, intriguait Jamie au plus haut point.

L'intérêt était mutuel. Cameron l'examina avec ses yeux caves, où l'intelligence et la ruse brillaient avec intensité.

– Ça, par exemple, le rouquin Tueur d'ours ! s'exclama-t-il.

Il serra vigoureusement la main de Jamie, puis l'étreignit à la manière indienne.

– J'ai tellement entendu d'histoires à votre sujet ! Ma plus grande crainte

était de mourir avant de vous rencontrer pour vérifier si elles étaient vraies.

– J'en doute fort. Dans la dernière que j'ai entendue, j'avais tué trois ours d'un coup, le dernier en haut d'un arbre, où je m'étais réfugié après qu'il m'eut mangé un pied.

Cameron baissa malgré lui les yeux vers les pieds de Jamie, puis rugit de rire, toutes les rides de son visage se fronçant. Son hilarité était si contagieuse que Jamie s'esclaffa à son tour.

Il était cependant encore trop tôt pour parler affaires. Les chasseurs avaient rapporté une dépouille de buffle des forêts, et un extraordinaire festin se préparait. On avait extrait le foie pour le flamber et le manger sur-le-champ. La viande tendre du dos serait rôtie avec des oignons entiers, et le cœur (Ian le lui avait expliqué) partagé entre les invités de marque et les chefs : Jamie, Cameron, Oiseau et Renard.

Quand le foie fut mangé, ils se retirèrent dans la hutte d'Oiseau pour boire de la bière une heure ou deux, pendant que les femmes préparaient le reste du repas. La nature étant ce qu'elle est, il était sorti un instant pour se soulager confortablement contre un arbre, quand Alexander Cameron vint se placer à ses côtés, ouvrant sa braguette.

Il paraissait donc naturel (même si Cameron semblait avoir prévu le coup) de faire ensuite quelques pas ensemble, goûtant un peu l'air frais de la soirée après l'atmosphère enfumée de la hutte et bavardant de leurs centres d'intérêt communs : d'une part, John Stuart et les manigances du Bureau du Sud ; de l'autre, les Indiens, comparant les personnalités et les moyens de traiter avec les différents chefs, se demandant lequel ferait un bon leader et s'il y aurait un grand rassemblement avant la fin de l'année.

Nonchalant, Cameron déclara :

– Vous devez vous demander la raison de ma présence ici ?

Jamie haussa à peine les épaules, confirmant qu'il était intéressé mais trop poli pour se mêler de ses affaires.

– En fait, reprit Cameron, c'est un secret de polichinelle. C'est à cause de James Henderson. Vous avez déjà entendu parler de lui, n'est-ce pas ?

En effet. Henderson avait été président de la Cour supérieure de Caroline du Nord... jusqu'à ce que la Régulation provoque son départ précipité. Il avait dû fuir par la fenêtre du tribunal, pourchassé par une foule en colère.

Riche et tenant à sa peau, il avait quitté la fonction publique et préféré se concentrer sur des moyens d'accroître sa fortune. À cette fin, il proposait à présent d'acheter une immense quantité de terres aux Cherokees dans le Tennessee pour y établir des colonies.

Jamie n'eut pas besoin d'un dessin pour cerner la complexité de la situation. Les terres convoitées se situaient bien au-delà de la Ligne du traité. Le fait qu'Henderson envisage une telle opération en disait long sur l'état de faiblesse de la Couronne. De toute évidence, Henderson n'avait aucune

vergogne à passer outre le traité de Sa Majesté et ne s'attendait pas à être inquiété.

Mais ce n'était pas le seul problème. Les Cherokees détenaient la terre en commun, comme tous les Indiens. Les chefs pouvaient vendre des terres aux Blancs, et ne s'en privaient pas, sans se soucier de subtilités juridiques telles qu'un titre de propriété.

Néanmoins, ils étaient quand même soumis à l'approbation ou la désapprobation post facto de leur peuple. Ces dernières n'affectaient pas la vente, qui avait déjà eu lieu, mais pouvaient faire tomber le chef en question, et représenter de sérieuses complications pour l'acheteur qui tentait de prendre possession du bien acheté de bonne foi, ou ce qui passait pour de la bonne foi dans ce genre de tractations.

– John Stuart est au courant, bien sûr, suggéra Jamie.

Cameron acquiesça.

– Oui, mais officieusement.

Le directeur du Bureau du Sud pouvait à grand-peine approuver officiellement un tel arrangement. D'un autre côté, ce genre d'acquisitions ne pouvait que favoriser les objectifs du Bureau, qui étaient d'amener le plus possible les Indiens sous l'emprise britannique.

Jamie se demanda si John Stuart profitait de la vente sur un plan personnel. Il avait bonne réputation et ne passait pas pour corrompu, mais il avait peut-être un intérêt caché. Ce dernier n'était peut-être pas financier, mais Stuart pouvait avoir choisi de fermer les yeux pour servir le Bureau.

En revanche, concernant... Jamie aurait été très surpris si Cameron n'espérait pas récupérer une part du gâteau.

Il ignorait vers quel camp la nature de celui-ci le portait d'instinct, vers les Indiens avec lesquels il vivait ou les Anglais parmi lesquels il était né. Personne ne le savait, sans doute, peut-être même pas Cameron. Toutefois, indépendamment de ses intérêts à long terme, ses objectifs immédiats étaient clairs. Il voulait que la vente soit approuvée ou perçue avec indifférence par les Cherokees de la région, gardant ainsi ses chefs protégés en odeur de sainteté auprès de leurs peuples et laissant Henderson poursuivre son projet sans être harcelé par les Indiens du coin.

– Je n'en parlerai pas avant un jour ou deux, annonça Cameron.

Jamie acquiesça. Ce genre d'affaires suivait son rythme naturel, mais, bien entendu, Cameron l'en avait informé d'abord pour qu'il le soutienne quand le sujet serait abordé plus tard.

Cameron considérait déjà son aide comme acquise. Il ne promit pas explicitement à Jamie qu'il recevrait lui aussi sa part du gâteau, mais c'était inutile. Cela faisait partie des avantages en nature du poste d'agent indien, une des raisons pour lesquelles ce genre de charge était perçu comme une aubaine.

Compte tenu de ce qu'il savait de l'avenir, Jamie se souciait comme d'une

guigne de l'achat d'Henderson, mais il profita de l'occasion pour solliciter une faveur en retour.

– Vous avez vu la jeune Tuscarora que j'ai achetée à Oiseau ?

Cameron se mit à rire.

– Oui. Il se demande encore ce que vous comptez en faire. Il dit que vous avez rejeté toutes les squaws qu'il a envoyées dans votre lit. Elle n'est pas franchement affriolante, mais, ma foi...

– Ce n'est pas ça. Elle est déjà mariée. J'ai amené deux jeunes Tuscaroras avec moi. Elle appartient à l'un d'eux.

– Vraiment ?

Le nez de Cameron s'agita, flairant une bonne histoire. Jamie attendait ce moment depuis qu'il avait aperçu le vieil Écossais parmi les chasseurs. Il lui raconta les mésaventures des deux frères et le convainquit sans difficulté d'emmener les trois jeunes gens avec lui et de soutenir leur adoption par les Cherokees d'Overhill.

– Ce ne sera pas la première fois, dit-il à Jamie. Ils sont de plus en plus nombreux, des survivants de villages déplacés, parfois des peuples entiers, errant dans la nature, affamés et misérables. Vous avez déjà rencontré des Dogash ?

– Non.

– Alors, il y a peu de chances que vous en croisie un jour. Il n'en reste plus qu'une dizaine. Ils sont venus nous trouver l'hiver dernier, s'offrant comme esclaves pour ne pas mourir de froid.

Il surprit l'expression de Jamie et s'empressa d'ajouter :

– Non, ne vous en faites pas pour les deux garçons et la jeune fille, ils ne seront pas esclaves, je vous en donne ma parole.

Satisfait, Jamie le remercia d'un signe de tête. S'étant éloignés du village, ils se trouvaient au bord d'une gorge. Une ouverture dans le rideau d'arbres débouchait sur une vue panoramique : des sommets se succédaient à perte de vue, tel un champ infini des dieux, leurs versants sombres et menaçants sous un ciel rempli d'étoiles.

Ému par le paysage grandiose, Jamie lança soudain :

– Comment pourrait-il y avoir suffisamment d'hommes pour apprivoiser une telle nature ?

Pourtant, une odeur de feu de camp et de cuisine flottait dans l'air. Des hommes vivaient là, peu nombreux, éparpillés mais présents.

Cameron s'arracha à sa contemplation.

– Il ne cesse d'en venir, toujours plus nombreux. Ma propre famille est venue d'Écosse, tout comme vous. Sans intention de repartir.

Jamie sourit sans répondre, pris d'un étrange sentiment. Il n'avait jamais eu l'intention de rentrer au pays. Il avait dit adieu à l'Écosse sur le pont de

l'Artémis, sachant déjà qu'il ne reverrait sans doute jamais sa côte natale. Toutefois, cette idée n'avait jamais tout à fait pris racine en lui jusqu'à cet instant.

Des appels « Scotchee, Scotchee » retentirent au loin, et il tourna les talons pour suivre Cameron jusqu'au village, conscient du vide somptueux, terrifiant, derrière lui, et de celui, plus angoissant encore, en lui.



Cette nuit-là, après le festin, ils fumèrent, célébrant cérémonieusement le marché conclu entre Jamie et Oiseau, ainsi que la visite de Cameron. Après que la pipe eut fait deux fois le tour du feu, ils se mirent à raconter des histoires.

Il s'agissait surtout de récits de raids et de batailles. Épuisé, le crâne encore douloureux, un peu étourdi par la fumée, Jamie avait pensé se contenter d'écouter. Peut-être était-ce l'allusion de Cameron à l'Écosse un peu plus tôt, mais un souvenir revint soudain à la surface et, lorsqu'un nouveau silence se fit entre deux récits, il se surprit lui-même à prendre la parole, leur racontant Culloden.

—... Et là, près d'un mur, j'aperçus un homme que je connaissais, MacAllister, assiégé par une horde d'ennemis. Bien qu'armé d'un pistolet et d'une épée, il était dépassé. Sa lame était brisée, et il se protégeait derrière ce qui lui restait de son bouclier.

La pipe revint vers lui ; il la souleva et inspira profondément la fumée comme s'il buvait l'air humide de la lande.

— Ils étaient de plus en plus nombreux autour de lui. Il ramassa une languette de métal tombée d'une carriole et en tua six avec.

Il tendit ses mains, montrant six doigts.

— Six ! Avant d'être terrassé à son tour.

Des claquements de langue appréciatifs s'élevèrent autour du feu.

— Et toi, Tueur d'ours, combien en as-tu abattu ?

La fumée piquait sa poitrine et l'intérieur de ses yeux ; l'espace d'un instant, il sentit l'odeur amère de la poudre à canon plutôt que le parfum doux du tabac. Il revit très clairement Alistair MacAllister mort à ses pieds parmi l'amoncellement de cadavres en redingotes rouges, un côté du crâne défoncé et la courbe de son épaule luisant à travers la chemise trempée qui collait à sa peau.

Il se tenait de nouveau dans la bruyère, la pluie ruisselant sur son visage, sa propre chemise alourdie par le poids de l'eau, sa rage la faisant fumer dans l'air glacé.

Puis il quitta d'un coup la colline de Drumossie et se rendit compte, une seconde trop tard, que tous le dévisageaient sidérés. Il vit le visage de Robert Talltree, ses rides étirées par la stupeur, et, baissant les yeux, il aperçut ses dix

doigts se replier, puis quatre doigts de la main droite s'ouvrir de nouveau. Le pouce hésita, indécis. Il l'observa, fasciné, puis, se ressaisissant, il ferma aussitôt sa main droite, l'enveloppant de sa gauche comme pour étouffer le souvenir qui avait subitement rejailli dans sa paume.

Le vieux Talltree le fixa de ses yeux noirs et durs ; ensuite, il prit la pipe, inspira profondément, se pencha vers Jamie et lui souffla la fumée au visage. Il répéta son geste deux fois, sous un murmure d'approbation devant un tel honneur.

Jamie accepta de nouveau la pipe et retourna l'honneur au vieillard, puis il la passa à son voisin, refusant de parler davantage.

Ils n'insistèrent pas, reconnaissant et respectant son émotion.

Ce n'était pas de l'horreur, plutôt un étonnement neutre. Avec précaution, il jeta un dernier regard intérieur à Alistair. Oui, il était toujours là.

Jamie fut conscient qu'il retenait son souffle pour ne pas inspirer la puanteur du sang et des ventres éviscérés. Il respira, l'odeur métallique des corps faisandés remplissant ses narines. Il aurait pu pleurer, envahi par le mal du pays, par la nostalgie de l'air froid et sec des Highlands, chargé de parfums de tourbe et d'ajoncs.

Alexander Cameron lui posa une question, mais il ne pouvait parler. Ian, voyant son malaise, se pencha en avant et répondit à sa place, les faisant tous rire. Puis il relança la conversation, leur racontant une partie de crosse à laquelle il avait participé avec les Mohawks, abandonnant Jamie à sa méditation, dans son coin, enveloppé de fumée.

Quatorze hommes. Il ne se souvenait même pas d'un seul visage. Et ce pouce hésitant... Qu'avait-il voulu dire ? Qu'il en avait combattu un quinzième, mais n'était pas sûr de l'avoir tué ?

Ce souvenir l'effrayait, car il ne savait comment le prendre. Parallèlement, il éprouvait une sorte de crainte mêlée de respect. Malgré tout, il était reconnaissant d'avoir au moins retrouvé la faculté de ressentir ça.



Il était très tard. La plupart des hommes avaient rejoint leurs propres huttes ou dormaient paisiblement autour du feu. Ian était sorti et n'était plus réapparu. Cameron était toujours là, fumant sa pipe, qu'il partageait avec Oiseau.

Jamie brisa alors le silence somnolent :

– Je dois vous dire quelque chose. À tous les deux.

Il n'avait pas pensé en parler, préférant attendre, prendre le temps de savoir si cela valait la peine ou pas de le leur révéler. Peut-être était-ce l'atmosphère intime de la hutte, la chaleur du feu ou l'effet du tabac. À moins que ce ne soit la compassion d'un exilé pour ceux qui connaîtraient le même sort. De toute manière, il avait commencé, il ne pouvait plus reculer.

– Les femmes de ma famille sont...

Il chercha le mot juste, ne connaissant pas l'équivalent en cherokee.

– Elles voient en rêve l'avenir.

Cameron ne sembla pas décontenancé. L'Écossais hocha juste la tête, ferma les yeux en tirant sur la pipe, puis demanda, sur un ton vaguement intéressé :

– Elles sont clairvoyantes, c'est ça ?

Cette explication en valait une autre.

– Oui, répondit Jamie. Elles ont eu une vision concernant les Tsalagis. Ma femme et ma fille l'ont eue toutes les deux.

Oiseau se redressa, aux aguets. Les rêves devaient être pris au sérieux ; que plusieurs personnes partagent le même était extraordinaire et donc de la plus haute importance.

– Je suis vraiment désolé, annonça Jamie, mais, dans soixante ans, les Tsalagis seront arrachés à leurs terres et conduits ailleurs. Beaucoup mourront pendant le voyage, si bien que la route qu'ils prendront s'appellera...

Il chercha le mot « larmes », ne le trouva pas et conclut :

– « Le chemin où ils ont pleuré ».

– Qui fera ça ? questionna Oiseau. Qui aura ce pouvoir ?

Jamie hésita ; c'était là le hic. Pourtant, maintenant qu'il était lancé, leur expliquer lui paraissait bien plus facile qu'il ne l'aurait cru.

– Des hommes blancs, mais pas ceux du roi George.

– Les Français ? interrogea Cameron un peu incrédule. Ou les Espagnols ? Ils sont beaucoup plus près, mais nettement moins nombreux.

L'Espagne détenait encore des terres au sud et certaines parties des Antilles, mais les Anglais tenaient fermement la Géorgie ; les risques d'une avancée des Espagnols vers le nord étaient faibles.

– Non, non, ni les Français ni les Espagnols.

Si seulement Ian était resté avec lui ! En son absence, il devait se débattre avec le tsalagi, une langue intéressante, mais dans laquelle il ne savait parler que de choses solides et pratiques... et dans un futur proche.

– Mes femmes m'ont dit que... ce qu'elles ont vu en rêve se produira si beaucoup de personnes sont concernées. Mais elles pensent que cela pourrait ne pas arriver à quelques-uns, ou à un seul.

Oiseau battit des paupières, perplexe, ce qui était compréhensible. Jamie tenta de nouveau d'expliquer :

– Il y a de grands et de petits événements. Un grand événement peut être une grande bataille ou l'élévation d'un chef remarquable... Bien qu'il s'agisse d'un seul homme, il est élu par les voix de nombreuses personnes. Si mes femmes rêvent de ces grands événements, c'est qu'ils se produiront. Mais tout grand événement nécessite l'intervention de nombreux individus. Certains

disent ceci, d'autres cela.

Il décrivit des zigzags avec sa main, et Oiseau hocha la tête.

– Donc, si beaucoup de personnes disent « Fais ceci » (il pointa un index vers la gauche), il se passe ceci. Mais qu'arrive-t-il alors à ceux qui ont dit « Fais cela » ? (Il montra la droite avec son pouce). Ceux-là peuvent choisir une autre voie.

Oiseau émit l'habituel « hm-hm-hm-hm ! » qu'il formulait en cas de surprise.

Cameron poursuivit :

– Cela veut dire qu'ils ne partiront peut-être pas tous ? Quelques-uns en réchapperont ?

– Je l'espère, répondit simplement Jamie.

Ils restèrent silencieux un moment, chacun fixant le feu, chacun voyant sa propre vision du futur ou du passé. Enfin, Oiseau, l'air très contemplatif, questionna Jamie :

– Cette femme que tu as, tu l'as payée cher ?

Jamie fit une moue ironique, provoquant le rire des deux autres.

– Elle m'a coûté jusqu'à mon dernier sou, mais elle en valait la peine.



Il était très tard quand il entra dans la hutte des invités. La lune s'était couchée, et dans le ciel d'une grande sérénité, les étoiles étaient livrées à elles-mêmes dans la nuit infinie. Chaque muscle de son corps était douloureux. Il était si fatigué qu'il trébucha sur le seuil. Toutefois, son instinct fonctionnait encore, et il sentit, avant même de la voir, une présence bouger dans l'ombre de sa couche.

Oiseau ne baissait donc jamais les bras ! Peu lui importait, il pouvait bien se coucher nu parmi un troupeau de jeunes filles, rien ne l'empêcherait de dormir. Il chercha dans sa tête une formule polie pour écarter la dame, puis elle se leva.

À la lueur du feu, il aperçut une vieille femme, ses cheveux noués en nattes grises, sa robe en daim blanc ornée de peintures et de piquants de porc-épic. Il reconnut Appelle-dans-la-forêt, vêtue de ses plus beaux atours. Oiseau avait définitivement perdu la boule, il lui avait envoyé sa mère !

Son peu de vocabulaire tsalagi disparut, et il demeura la bouche grande ouverte. Souriante, elle lui tendit la main.

– Viens t'allonger, Tueur d'ours. Je suis venue chasser les serpents dans tes cheveux.

Sa voix était bourrue mais bienveillante. Elle l'attira vers le lit, le fit se coucher et poser la tête sur ses genoux. Puis, elle dénoua la chevelure de Jamie et l'étala sur ses cuisses. Ses mains étaient douces et apaisantes sur son crâne douloureux et la bosse sur son front.

Il ignorait quel âge elle pouvait avoir, mais ses doigts étaient puissants et infatigables, décrivant des cercles rythmiques sur son cuir chevelu, ses tempes, derrière ses oreilles, dans le creux de sa nuque. Elle avait jeté de l'herbe sainte et d'autres plantes aromatiques dans le feu. Le trou dans le toit tirait bien, et il pouvait voir une colonne de fumée blanche s'élever au centre de la hutte, paisible mais en mouvement perpétuel.

La vieille fredonnait, ou plutôt, murmurait les paroles d'une chanson, trop indistinctes pour qu'il les comprenne. Il observa les formes qui se dessinaient dans la fumée et sentit son corps s'alourdir, ses membres comme remplis de sable mouillé.

Elle interrompit son chant et chuchota :

– Parle-moi, Tueur d'ours.

Elle tenait un peigne en bois dont les dents arrondies par l'usage caressèrent son crâne.

– Je ne trouve pas vos mots.

Devant fouiller sa mémoire pour se souvenir de chaque terme en tsalagi, il parlait très lentement.

– Les mots n'ont pas d'importance, ni la langue que tu utilises. Parle, je comprendrai.

Il se mit donc à s'exprimer en gaélique, la seule langue qui ne lui demandait aucun effort. Ayant compris que la vieille femme désirait l'entendre avouer ce qu'il avait sur le cœur, il commença donc par l'Écosse... et Culloden. Il évoqua le chagrin. La perte. La peur.

Au fil des paroles, il passa du passé au futur, où les mêmes spectres resurgissaient, des créatures froides avançant vers lui dans la brume, les yeux vides.

Parmi eux se trouvait Jack Randall, étrangeté des deux côtés de lui. Ses yeux à lui n'étaient pas vides, mais bien vivants, ardents dans un visage flou. L'avait-il tué ou non ? Si oui, était-ce son fantôme qui le suivait partout ? Si non, était-ce une envie de vengeance inassouvie qui le hantait, le torturait avec sa mémoire fragmentaire ?

Tout en parlant, il eut l'impression de se soulever au-dessus de son corps et se vit au repos, les paupières levées, regardant vers le haut, ses cheveux formant un halo fauve strié d'argent autour de son visage. Il n'était ni ici ni ailleurs, il était. Seul. En paix.

– Je n'ai pas de méchanceté dans mon cœur...

Sa propre voix lui parut lointaine.

– C'est un mal qui ne me touche pas. J'en connaîtrai d'autres, mais pas celui-ci. Pas ici. Pas maintenant.

– Je comprends, chuchota la vieille femme.

Elle continua à le peigner, tandis que la fumée blanche s'élevait en silence vers le ciel.

45. Une souillure dans le sang

Je m'assis sur mes talons et m'étirai, fatiguée mais contente.

Mon dos me faisait mal, mes genoux craquaient, mes ongles étaient noirs de crasse et mes cheveux me collaient à la nuque et aux joues... mais mes nouvelles plantations de haricots à rames, d'oignons, de navets et de radis étaient faites, j'avais sarclé mon carré de choux et déraciné et suspendu une douzaine d'arachides à la palissade du potager, pour les faire sécher à l'abri des écureuils.

Le soleil n'ayant pas encore sombré derrière les châtaigniers, il me restait encore assez de temps avant le dîner pour une ou deux tâches. Je me relevai et contemplai mon royaume, me demandant à quoi m'atteler. Arracher l'herbe-aux-chats et la citronnelle qui menaçaient d'envahir un coin du jardin ? Apporter des paniers de fumier divinement pourri de la pile derrière la grange ? Non, ce travail-là était réservé aux hommes.

Si je m'occupais des herbes ? Mes trois buissons de lavande française m'arrivaient à la cuisse, leurs tiges fines chargées de grappes bleu nuit ; la mille-feuille était en fleurs, formant un immense bouquet d'ombelles dentelées blanches, roses et jaunes. Je me grattai le nez, essayant de me souvenir à quelle phase de la lune il était plus propice de la tailler. On devait couper la lavande et le romarin le matin, leurs essences volatiles se levant avec le soleil. Elles étaient moins puissantes quand on les cueillait plus tard.

L'heure de l'herbe-aux-chats avait donc sonné. J'allai chercher la binette que j'avais déposée contre la clôture et aperçus un visage me lorgnant entre les piquets. Je fis un bond en arrière, une main sur le cœur.

Mon visiteur sursauta également, aussi surpris que moi.

– Oh ! *Bitte*, madame ! Je ne voulais pas vous faire peur.

Manfred McGillivray souriait timidement entre les tiges pendantes des belles-de-jour et des ignames sauvages. Il était passé plus tôt ce même matin, apportant pour Jamie plusieurs mousquets enveloppés dans une bâche.

Je ramassai la binette que j'avais laissée tomber.

– Ce n'est rien. Vous cherchez Lizzie ? Elle est dans...

– Ach, non, madame. C'est que... je pourrais vous parler un instant ? Je veux dire... en tête à tête ?

– Bien sûr. Entrez donc. Nous pouvons discuter pendant que je bine.

Il contourna la palissade jusqu'à la porte. Que me voulait-il ? Il portait ses bottes et son manteau, passablement poussiéreux, et ses culottes étaient très froissées. Il avait fait du chemin et ne venait pas simplement de chez ses parents. Il n'était pas passé par la maison non plus, car M^{me} Bug l'aurait

brossé des pieds à la tête, bon gré mal gré.

Je lui tendis la calebasse qui faisait office de louche après l'avoir remplie d'eau fraîche dans mon seau. Il but avidement, puis s'essuya les lèvres sur sa manche.

– D'où arrivez-vous ainsi ?

– D'Hillsboro, madame. J'ai été cherché les... euh... choses pour M. Fraser.

– Vraiment ? Ça fait une belle trotte !

Il semblait mal à l'aise. Il était joli garçon, hâlé et avec un visage de jeune faune sous d'épais cheveux noirs et bouclés. Mais il paraissait presque inquiet, lançant des coups d'œil furtifs par-dessus son épaule vers la maison, comme s'il craignait d'être interrompu.

– Je... euh... eh bien, c'est justement lié à ce que je voulais vous dire.

Je l'invitai d'un geste à m'ouvrir son cœur et me tournai pour biner afin qu'il se sente moins gêné. Je soupçonnai de plus en plus ce dont il voulait s'entretenir, même si je ne voyais pas trop le rapport avec Hillsboro.

– Eh bien... Il s'agit de Lizzie.

Il croisa les mains dans son dos.

– Oui ?

Cette fois, j'étais presque sûre d'avoir vu juste. Je regardai vers l'ouest du potager, où les abeilles butinaient gaiement les hautes fleurs jaunes d'un dauco. C'était toujours mieux que les préservatifs du XVIII^e siècle.

– Je ne peux pas l'épouser.

– Quoi ?

Je m'arrêtai de bêcher et me redressai, le dévisageant. Il avait toujours les traits pincés, et je me rendis compte que sa timidité servait en fait à masquer un profond chagrin que son visage révélait désormais clairement.

– Je crois que vous feriez mieux de vous asseoir.

Je le conduisis vers le banc que Jamie m'avait construit à l'ombre du grand gommier noir, au nord du jardin. Il s'assit, la tête baissée, les mains entre les genoux. J'ôtai mon chapeau de paille, m'essuyai le visage sur mon tablier et rattachai mes cheveux, inspirant le parfum des épicéas et des sapins baumiers qui poussaient un peu plus haut sur la colline.

Voyant qu'il ne savait pas par où commencer, je l'encourageai :

– Que se passe-t-il ? Vous avez peur de ne pas être assez amoureux ?

Il me regarda étonné, puis se replongea dans la contemplation de ses pieds.

– Non, ce n'est pas ça. Je veux dire, je ne l'aime pas, mais ça n'a pas d'importance.

– Ah non ?

– Non. Je suis sûr qu'on apprendra à s'apprécier mutuellement, c'est *meine mutter* qui le dit.

Craignant de paraître insultant, il ajouta très vite :

– Oh, je l’aime bien, c’est sûr. Mon père dit que c’est une charmante petite âme bien soignée, et mes sœurs l’adorent.

Je ne fis aucun commentaire là-dessus. J’avais eu d’emblée des réserves sur ce mariage, et il semblait bien qu’elles étaient justifiées. Je questionnai prudemment :

– Il y a peut-être... quelqu’un d’autre ?

Manfred fit non de la tête, déglutissant avec peine.

– Vous en êtes sûr ?

– Oui, madame. Enfin... il y avait bien quelqu’un, mais c’est fini maintenant.

J’étais perplexe. S’il avait décidé de renoncer à l’autre mystérieuse inconnue, que ce soit ou non par crainte de sa mère, qu’est-ce qui l’empêchait à présent d’épouser Lizzie ?

– Cette autre jeune fille, elle ne serait pas d’Hillsboro, par hasard ?

Lorsque je l’avais rencontré la première fois avec sa famille lors du *gathering*, ses sœurs avaient échangé des regards entendus à la mention de ses visites à Hillsboro. Elles avaient su quelque chose, même si Ute n’était au courant de rien.

– Si. C’est pour ça que j’ai été à Hillsboro... Il fallait que je parle à Myra pour... euh... lui expliquer que j’allais épouser M^{lle} Wemyss et que je ne pourrais plus venir la voir.

– Myra.

Elle avait enfin un nom. Je m’adossai au dossier du banc en réfléchissant.

– Et que s’est-il passé ? Vous n’avez pas pu la voir ?

Il ne répondit pas tout de suite. Une grosse larme se détacha soudain de sa joue et s’écrasa sur le homespun poussiéreux de ses culottes.

– Non, madame, dit-il enfin d’une voix étranglée. Je n’ai pas pu. Elle est morte.

– Oh, mon Dieu, Manfred. Je suis désolée.

Il pleurait sans bruit, les épaules tremblantes. Je le pris dans mes bras et le serrai contre moi. Ses cheveux étaient doux, et je sentais sa peau chaude contre mon épaule. Je ne savais pas comment l’aider dans son chagrin. Il était trop vieux pour être consolé par de simples caresses, et trop jeune peut-être pour trouver un réconfort dans les paroles. Je ne pouvais rien faire d’autre pour l’instant que le tenir contre moi.

Il passa ses bras autour de ma taille et s’accrocha à moi encore plusieurs minutes après que ses larmes eurent cessé de couler. Je lui caressai doucement le dos, tout en surveillant l’entrée du potager au cas où quelqu’un viendrait.

Enfin, il soupira et me lâcha. Je cherchai mon mouchoir et, ne le trouvant pas, dénouai mon tablier et le lui tendis. Quand il se fut ressaisi, je

poursuivis :

– Vous n’avez pas besoin de vous marier tout de suite. Prenez le temps de surmonter votre peine. Nous trouverons un prétexte pour reporter la date de vos noces ; j’en parlerai à Jamie.

– Non, madame, répondit-il d’une voix basse mais ferme. Je ne peux pas.

– Pourquoi ?

– Myra était une putain, madame. Elle est morte du mal français.

Il leva vers moi des yeux où, derrière le chagrin, se lisait la terreur.

– Je crois bien que je l’ai attrapé aussi.



Jamie lâcha le sabot qu’il était en train de raboter et regarda Manfred d’un air morne.

– Tu en es sûr ?

– J’en suis sûre, déclarai-je.

J’avais obligé Manfred à se déculotter, avais gratté son chancre pour examiner plus tard le prélèvement au microscope, puis l’avais conduit tout droit à Jamie, lui laissant à peine le temps de se rhabiller.

Jamie dévisageait le jeune homme, tentant de trouver quoi dire. Manfred, cramoisi après le double stress de sa confession et de son examen, fuyait son regard de Gorgone, contemplant une raclure de sabot noir sur le sol.

– Je suis désolé, monsieur. Je ne voulais pas...

– On le fait rarement exprès, l’interrompit Jamie. Il inspira et émit un grognement qui fit rentrer la tête à Manfred : il rétractait son cou dans son col, telle une tortue. Je tentai de voir le côté positif de la situation :

– Il a bien fait de nous dire la vérité.

– Il n’allait tout de même pas donner la vérole à notre petite Lizzie ! Ce serait bien pire que de coucher avec des putains.

– J’imagine que bien des hommes se seraient tus, espérant passer entre les mailles du filet.

– Mmm... c’est un fait.

Suspicieux, il étudia Manfred, cherchant à s’assurer qu’il n’appartenait pas à cette catégorie de goudjats.

Gideon, qui n’appréciait guère sa pédicure et, par conséquent, était de méchante humeur, piaffa d’impatience, manquant de peu le pied de Jamie. Il secoua la tête et émit un son assez proche du grognement de son maître.

Jamie attrapa son licou et me déclara :

– Ramène le garçon à la maison, *Sassenach*. Je finis ce que j’ai à faire ici, puis j’irai trouver Joseph pour qu’on discute de ce qu’il convient de faire.

– D’accord.

J’hésitai à parler devant Manfred, ne voulant pas lui donner de faux espoirs

avant d'avoir eu la possibilité d'examiner l'échantillon au microscope.

Les spirochètes de la syphilis étaient très caractéristiques, mais je n'étais pas certaine que mon prélèvement serait déchiffrable avec un instrument aussi rudimentaire que le mien. La pénicilline que j'avais cultivée pourrait probablement éliminer l'infection, mais le seul moyen de m'en assurer était de voir les tréponèmes avant le traitement, puis de constater leur disparition dans le sang.

Je me contentai donc de déclarer :

– J'ai de la pénicilline.

– Je sais, *Sassenach*, rétorqua-t-il, l'air torve.

Je lui avais déjà sauvé la vie deux fois avec la pénicilline, mais il n'en gardait pas un souvenir très joyeux. Avec un autre grognement, il souleva un énorme sabot et se remit au travail.

Manfred semblait hébété. Il ne prononça pas un mot sur le chemin de la maison. Sur le seuil de l'infirmerie, il hésita, jetant un œil craintif vers mon microscope, mon coffret d'instruments chirurgicaux et les bols couverts dans lesquels je cultivais mes penicilliums.

– Entrez, insistai-je.

Je fus contrainte de le tirer par la manche pour lui faire franchir la porte. Il n'était encore jamais entré dans cette pièce. La maison des McGillivray était située à une dizaine de kilomètres, et Frau Ute était parfaitement capable de soigner les maux mineurs de sa famille.

Je le fis asseoir sur un tabouret et lui proposai du café. Une boisson plus forte lui aurait sans doute été plus utile avant son entretien avec Jamie et Joseph Wemyss, mais j'avais besoin qu'il garde toute sa tête.

– Non, madame. Je veux dire, non merci.

Il était livide et paraissait très jeune et très effrayé.

– Retrouvez votre manche, s'il vous plaît. Je vais vous prélever un peu de sang, mais cela ne fera pas mal. Comment avez-vous rencontré cette... euh... jeune femme ? Myra.

Ses yeux se remplirent de nouveau de larmes en entendant son prénom. Pauvre garçon, il avait vraiment dû l'aimer, ou du moins en être persuadé.

Il avait fait sa connaissance dans une taverne, à Hillsboro. Elle lui avait paru gentille et était très jolie. Quand elle avait demandé au jeune armurier de lui offrir un verre de genièvre, il s'en était empressé, se sentant sémillant.

Il eut du mal à expliquer l'enchaînement des événements suivants, mais il s'était réveillé dans le lit de la demoiselle.

Dès lors, il avait sauté sur toutes les occasions pour se rendre à Hillsboro.

– Combien de temps votre liaison a-t-elle duré ? Presque deux ans, apparemment.

En l'absence d'une bonne seringue, je me contentai de percer la veine à

l'intérieur du coude avec une lancette de saignée et de faire goutter le sang dans une fiole.

– Je savais bien qu'on ne pourrait pas se marier ; *meine mutter* n'aurait jamais... *Gruss Gott* ! Bon Dieu, ma mère !

Cet aspect particulier de l'affaire avait déjà effleuré mon esprit. Ute McGillivray n'allait guère apprécier que la prunelle de ses yeux, ce fils unique dont elle était si fière, ait contracté une maladie honteuse. Pire encore, cette maladie entraînerait la rupture de fiançailles qu'elle avait manigancées avec minutie et, sûrement, un scandale dont tout l'arrière-pays entendrait parler. Le fait que ce soit une maladie généralement mortelle serait sans doute considéré comme secondaire.

– Elle va me tuer !

Il rabaissa très vite sa manche.

– Quand même pas... Quoi que, je suppose...

Au même instant, nous entendîmes la porte de service s'ouvrir et des voix dans la cuisine. Manfred se raidit, aux aguets. Puis des pas lourds approchèrent de l'infirmerie. Traversant la pièce comme une flèche, il enjamba la fenêtre et fila vers les arbres.

– Revenez ici tout de suite, idiot ! hurlai-je.

– De quel idiot s'agit-il, tante Claire ?

Ian se tenait sur le seuil, portant Lizzie Wemyss dans ses bras.

– Lizzie ? Que s'est-il passé ? Là, dépose-la sur la table.

Ce qui s'était passé était évident : un retour de la fièvre paludéenne. La jeune femme était toute molle et parcourue de frissons, chaque contraction musculaire l'agitant comme de la gelée.

– Je l'ai trouvée dans la laiterie. J'ai croisé le Beardsley sourd qui courait comme un possédé. Il m'a attrapé par la manche et m'a traîné jusqu'à elle. Elle était étendue sur le sol, un bidon renversé à ses côtés.

La situation était très préoccupante. Lizzie n'avait pas eu d'attaque depuis un certain temps, mais, pour la seconde fois, la crise avait été si fulgurante qu'elle n'avait pu appeler à l'aide, entraînant sans doute un évanouissement immédiat.

Je la fis rouler sur le côté et dénouai ses lacets, ordonnant à Ian :

– Dernière étagère du placard. Le pot bleu... non, pas celui-là, le plus gros.

Il le saisit sans poser de questions, me l'apportant en ouvrant le couvercle.

– Pouah ! Qu'est-ce que c'est, tante Claire ?

– Du hou glabre et du quinquina, entre autres choses, dans de la graisse d'oie. Prends-en un peu et masse-lui les pieds avec.

Perplexe, il plongea la main dans l'onguent gris violacé et s'exécuta. Les petits pieds de Lizzie disparaissaient presque dans ses grosses mains.

– Vous pensez qu'elle va s'en sortir, tante Claire ?

En effet, le visage de la malheureuse n'était guère encourageant avec un teint moite couleur de petit-lait, sa chair si relâchée que ses joues délicates tremblotaient avec chaque frisson.

– Probablement. Ferme les yeux, Ian.

Je lui enlevai sa robe, ses jupons et son corset. Je jetai une couverture sur elle avant de lui retirer sa chemise. Elle n'en possédait que deux et n'aurait pas voulu qu'elles soient tachées par l'onguent pestilentiel.

Ian travaillait les yeux fermés, une légère ride froissant son front ; un bref instant, son air soucieux le fit ressembler comme deux gouttes d'eau à son oncle.

Je pris de l'onguent à mon tour et, sous la couverture, massai la peau fine des aisselles, puis le ventre et le dos de Lizzie. Je sentais distinctement les contours de son foie, une masse ferme et large sous ses côtes. Enflé et sensible, à en juger par sa grimace quand je le palpai. Il était sûrement touché.

– Je peux ouvrir les yeux maintenant ?

– Ah, oui, bien sûr. Masse-lui bien les jambes aussi.

Je poussai le pot vers lui et aperçus un mouvement sur le seuil. Un des jumeaux Beardsley nous observait, les deux mains agrippées au chambranle de la porte. Ce devait être Kezzie ; Ian avait dit que « le Beardsley sourd » était allé chercher de l'aide. Haussant la voix, je lui dis :

– Elle va se remettre.

Il hocha la tête, lança un regard noir à Ian, puis disparut.

– Après qui en aviez-vous, tout à l'heure, tante Claire ?

Il évitait de baisser les yeux vers Lizzie, veillant à préserver sa pudeur ; la couverture était retroussée, et il étalait l'onguent sur la peau au-dessus des genoux, ses pouces décrivant en douceur des cercles autour des rotules. Elle avait l'épiderme si pâle qu'on distinguait presque l'os nacré à travers.

– Manfred McGillivray. Mince, le sang !

J'essuyai à toute vitesse mes mains sur mon tablier. Heureusement, j'avais rebouché le flacon ; le sang à l'intérieur était encore liquide. Cependant, il fallait agir vite avant qu'il ne sèche.

– Masse aussi ses mains et ses bras, Ian, tu veux bien ? J'ai quelque chose d'urgent à faire.

Pendant qu'Ian poursuivait le massage, je versai une goutte de sang sur plusieurs lamelles, puis frottai d'autres plaques de verre dessus pour les étaler. Quel type de colorant mettrait en évidence les spirochètes ? Aucune idée. Je devrais tous les essayer.

Tout en sortant mes flacons de colorants et en préparant les solutions, j'expliquai la situation à Ian.

– La vérole ! Le pauvre, il doit être mort de trouille !

Il reposa le bras de Lizzie luisant d'onguent sur la table et la borda

délicatement avec la couverture.

D'abord surprise par son élan de compassion envers le garçon, je me souvins ensuite que lui-même avait été exposé à la syphilis quelques années plus tôt, lors de son enlèvement par Geillis Duncan. Ne sachant s'il avait vraiment contracté la maladie, je lui avais administré ma dernière dose de pénicilline du XXe siècle, au cas où.

– Mais vous ne lui avez pas dit que vous pouviez le soigner, tante Claire ?

– Il ne m'en a pas laissé le temps. En outre, je ne suis pas absolument certaine de le pouvoir.

Pendant que mes lamelles trempaient, je m'assis sur un tabouret et pris le pouls de Lizzie.

– Pourquoi pas ? Vous m'avez affirmé que j'étais guéri.

– Tu l'es, si tant est que tu aies été contaminé.

Prise d'un doute, je demandai :

– Tu n'as jamais eu une plaie sur le sexe, n'est-ce pas ? Ni nulle part ailleurs ?

Il fit non de la tête, rosissant légèrement.

– Tant mieux. La pénicilline que je t'ai donnée, je l'avais apportée de... d'avant. Elle était purifiée et très puissante. Quand j'utilise celle que je fabrique moi-même, je ne suis jamais sûre qu'elle sera assez forte, ni qu'il s'agit de la bonne souche.

Je me frottai le nez avec le dos de la main. Cet onguent au hou glabre avait vraiment une odeur pénétrante.

– Ça ne marche pas toujours.

Plus d'un patient présentant une infection n'avait pas réagi à mes concoctions, quoique, la plupart du temps, une seconde tentative s'était avérée efficace. Il arrivait aussi que les malades guérissent d'eux-mêmes avant que la seconde culture soit prête. Dans un cas, l'homme était mort en dépit de l'application des deux préparations de pénicilline.

Le premier accès de frissons était passé, et Lizzie paraissait plus calme, la couverture se soulevant à peine à chaque respiration.

– Si vous n'êtes pas certaine... vous n'allez pas l'autoriser à l'épouser, n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas. Jamie a dit qu'il en discuterait avec M. Wemyss pour avoir son opinion.

Je sortis la première lamelle de son bain rosé, la secouai, essuyai la partie inférieure, puis la plaçai sous l'objectif du microscope.

– Que recherchez-vous, tante Claire ?

– Des spirochètes. Les microbes qui provoquent la syphilis.

– Ah.

En dépit de la gravité de la situation, son ton sceptique me fit sourire. Je lui

avais déjà montré des micro-organismes, mais, comme Jamie et presque tout le monde, il ne pouvait croire qu'une chose invisible à l'œil nu puisse nuire. La seule qui ait accepté cette notion sans sourciller était Malva Christie et, dans son cas, son acceptation était sans doute due à sa foi en moi. Elle buvait toutes mes paroles, attitude rafraîchissante après toutes ces années au milieu d'Écossais qui me regardaient de travers avec divers degrés de suspicion.

– Vous pensez que Manfred est rentré chez lui ?

– Je n'en sais rien, répondis-je, absente pendant que je faisais glisser la lamelle d'un côté et de l'autre.

Je distinguais très bien les globules rouges, des disques rose pâle flottant paresseusement dans la solution aqueuse, mais pas de spirales mortelles. Cela ne signifiait pas qu'il n'y en avait pas, le colorant utilisé ne les révélant peut-être pas.

Lizzie remua, gémit et battit des paupières.

– Doucement, ma belle, lui murmura Ian. Ça va mieux ?

– Je vais mieux ? répéta-t-elle d'une voix faible. Elle sortit une main de sous la couverture, et il la saisit. Elle tourna la tête de droite à gauche, les paupières lourdes.

– Manfred. Manfred est ici ?

Ian et moi échangeâmes un regard consterné. Nous avait-elle entendus ?

– Euh... non. Il l'était, mais... il est parti.

– Ah.

Elle n'insista pas et referma les yeux. Ian tenait toujours sa main, la dévisageant avec commisération, et peut-être un léger calcul. Il me chuchota :

– Vous voulez que je la monte dans son lit ? Ensuite, j'irai chercher... l'autre ?

Il m'indiqua la fenêtre d'un signe de tête.

– Oui, merci, Ian.

J'hésitai, et nos regards se croisèrent, ses yeux noisette adoucis par l'inquiétude et l'ombre d'une douleur ancienne. Je tentai d'infuser le plus de certitude possible dans ma voix :

– Elle ira bien.

– Certain, répondit-il avec fermeté.

Puis il la souleva, replia la couverture sous elle et ajouta :

– Si j'ai mon mot à dire là-dessus.

46. Où tout va de travers

Manfred McGillivray ne revint pas.

En revanche, Ian, oui, avec un œil au beurre noir et les doigts écorchés. Il nous annonça que cet étron puant de Manfred avait déclaré son intention de se pendre, ce qui était une excellente idée, et souhaitait que les entrailles pourries de ce fils de pute de fornicateur se déversent telles celles de Judas le traître. Là-dessus, il alla s'enfermer dans la chambre de Lizzie pour bouder en silence à son chevet.

J'espérais que la déclaration de Manfred était seulement le fruit d'un désespoir temporaire et m'en voulus de ne pas lui avoir dit d'emblée et sans hésitation qu'il pouvait guérir, vrai ou pas. Il n'allait quand même pas...

À demi consciente, ravagée par les accès de fièvre et les tremblements du paludisme, Lizzie n'était pas en état d'apprendre la désertion de son promis, ni sa cause. Cependant, j'allais devoir l'interroger avec tact dès qu'elle irait mieux, au cas où Manfred et elle auraient décidé d'anticiper un peu sur leurs vœux de mariage...

Jamie observa d'un air narquois :

– Il y a au moins un point positif : les frères Beardsley s'apprêtaient à traquer le malheureux et à le castrer, mais, maintenant qu'ils ont entendu parler de son intention de se pendre, ils ont décidé que la punition serait suffisante.

Je m'affaissai encore un peu plus sur la table.

– Encore heureux ! Ils auraient été capables de s'exécuter.

Les Beardsley, surtout Josiah, étaient d'excellents traqueurs et pas du genre à faire des menaces en l'air.

– Ils étaient déjà en train d'aiguiser leurs couteaux quand je leur ai annoncé qu'ils n'avaient plus besoin de se déranger.

Je réprimai un sourire devant l'image des deux jumeaux, penchés côte à côte sur leurs meules, la même fureur vengeresse sur leurs visages minces et sombres.

– Oh, mon Dieu ! m'exclamai-je. Nous devons prévenir les McGillivray !

Jamie pâlit devant cette épreuve, mais repoussa courageusement son banc.

– Je ferais bien d'y aller tout de suite.

Autoritaire, M^{me} Bug posa une assiette devant lui.

– Pas avant d'avoir avalé un petit quelque chose. À moins que vous vous sentiez la force d'affronter Ute McGillivray le ventre vide ?

Il hésita, puis trouva l'argument de M^{me} Bug absolument pas dénué de fondement et se rassit devant son ragoût de porc.

– Jamie...

– Oui ?

– Tu devrais peut-être laisser les Beardsley traquer Manfred. Sans qu'ils lui fassent de mal, bien sûr. Nous devons absolument le retrouver. Sans traitement, il mourra à coup sûr.

La fourchette en suspens devant ses lèvres, il réfléchit à la question.

– S'ils le retrouvent, il mourra aussi, *Sassenach*.

Il avala sa bouchée et mâcha avec application, peaufinant son plan.

– Joseph est à Bethabara, faisant la cour à sa dulcinée. Il faudrait le lui dire et, pour respecter les convenances, je devrais aller le chercher afin qu'il m'accompagne chez les McGillivray. Mais...

Je devinai qu'il visualisait M. Wemyss, si doux et si timide... pas vraiment un allié utile en de telles circonstances.

– Non, j'irai seul parler à Robin. Il se lancera peut-être lui-même à la recherche de Manfred, à moins que Manfred ait réfléchi et décidé de rentrer à la maison entre-temps.

Après cette pensée encourageante, je l'accompagnai jusqu'à son cheval, remplie d'espoir. Malheureusement, en le voyant rentrer vers minuit la mine sombre, je compris que Manfred n'avait pas réapparu.

Je soulevai l'édredon pour qu'il se glisse dans le lit.

– Tu leur as parlé à tous les deux ?

Il sentait le cheval et la nuit, une odeur froide et âcre.

– J'ai demandé à Robin de m'accompagner à l'extérieur, puis le lui ai dit. Je n'ai pas eu le cran d'en parler à Ute face à face.

Il se blottit contre moi.

– Tu ne trouves pas que c'est très lâche de ma part, *Sassenach* ?

– Pas du tout, répondis-je en mouchant la chandelle. Prudence est mère de sûreté.



Juste avant l'aube, nous fûmes réveillés par un tambourinement contre la porte. Couché sur le palier, Rollo dévala l'escalier en aboyant féroce, talonné par Ian, de garde auprès de Lizzie pendant que je dormais. Jamie bondit hors du lit, se précipita sur son pistolet et descendit quatre à quatre se joindre à la mêlée.

Hagarde (j'avais dormi moins d'une heure), je me redressai dans le lit, le cœur battant. Rollo se tut un instant, et j'entendis Jamie crier :

– Qui est là ?

Un redoublement de coups contre la porte lui répondit, suivi par une voix de contralto qui aurait fait honneur à Wagner dans un de ses élans lyriques les plus virulents. Ute McGillivray.

Je sortis du lit en hâte en essayant de distinguer la confusion de voix et d'aboiements en bas. Je courus à la fenêtre et aperçus Robin McGillivray dans la cour, venant de descendre de l'une des deux mules.

Il paraissait beaucoup plus vieux et découragé, comme vidé de toutes ses forces. Il détourna la tête du tohu-bohu sous le porche, fermant les yeux. Le soleil se levait peu à peu, et la lumière rasante creusa tous les creux et les rides de son visage marqué par l'épuisement mental et une tristesse infinie.

Comme s'il avait senti ma présence, il leva la tête. Il était hirsute et avait les yeux rouges. Il me vit, mais ne répondit pas à mon salut, se contentant de regarder ailleurs et d'attendre.

Le vacarme en bas s'était déplacé à l'intérieur et semblait se diriger vers l'escalier, porté par une vague de protestations gaéliques et de hurlements germaniques ponctués par les jappements de Rollo, toujours prompt à participer aux festivités.

Je décrochai mon peignoir de sa patère mais eus à peine le temps d'enfiler un bras que la porte s'ouvrit avec fracas, claquant si fort contre le mur qu'elle rebondit et percuta la poitrine d'Ute. Elle la poussa de nouveau et marcha sur moi, tel un mastodonte, le bonnet de travers, ses yeux me foudroyant.

– Vous ! Weibchen ! Comment vous osez ! Des calomnies ! Des mensonges atroces sur mon fils ! Je vous tuerai, je vous arracherai les cheveux, *nighean na galladh* ! Misérable...

Elle se jeta sur moi, et je l'évitai de justesse.

– Ute ! Frau McGillivray ! Écoutez-moi...

Sa seconde tentative fut plus fructueuse ; elle attrapa ma manche et la tira, déchirant le tissu tout en tentant de me griffer au visage.

Je hurlai de toutes mes forces, mes nerfs se souvenant, pendant un instant horrible, d'une autre main qui s'abattait sur moi, me frappait...

Je la frappai à mon tour, la terreur redoublant mes forces. Je tapai et hurlai, un vague vestige de raison dans mon esprit m'observant, stupéfait, consterné, mais incapable d'arrêter cette panique animale, cette fureur irrationnelle qui jaillissait des profondeurs d'un puits insoupçonné.

Je martelai l'air devant moi à l'aveuglette, hurlant comme une possédée, tout en me demandant : « Qu'est-ce qui me prend ? »

Puis un bras se glissa autour de ma taille, et je fus soulevée de terre. Une nouvelle vague de panique me parcourut, puis je me retrouvai seule, indemne. Je me tenais près de la penderie, oscillant, comme ivre. Planté devant moi, les bras écartés, Jamie me protégeait.

Il parlait très calmement, mais j'avais perdu la faculté de comprendre. Je pressai les mains sur le mur derrière moi, trouvant un réconfort dans la masse solide.

Mon cœur tambourinait toujours, le son de mon propre souffle m'effrayant, me rappelant trop le halètement rauque d'Harley Boble quand il m'avait cassé

le nez. Je retins ma respiration, n'inhalant que superficiellement.

Je vis la bouche d'Ute remuer et la fixai, essayant de m'ancrer de nouveau dans le temps et l'espace. J'entendais les mots, mais ne parvenais pas à les analyser. Je les laissai glisser sur moi comme de l'eau, captant leurs émotions – la colère, la raison, la protestation, l'apaisement, l'hystérie, le grognement – sans leur attribuer un sens précis. Quand j'essuyai mon visage, je fus surprise de le découvrir trempé et, tout à coup, tout redevint normal. J'entendais et comprenais.

Ute me dévisageait d'un regard rempli de fureur et de haine, mais paraissait rendue muette par l'horreur.

– Vous êtes folle, dit-elle enfin. C'est clair !

Elle se tourna vers Jamie, tordant sa chevelure blonde et grise pour la pousser sous son bonnet. Son ruban déchiré pendait mollement devant un œil.

– J'ai tout compris. C'est une folle. Je le ferai savoir autour de moi, mais il n'empêche que mon fils... mon fils... a disparu. Puisque c'est ainsi, Salem vous est désormais fermé. Ma famille et tous ceux qui nous connaissent ne feront plus affaire avec vous. De même pour tous ceux à qui je raconterai les agissements de cette créature malveillante.

Elle posa son regard bleu et glacé sur moi, faisant une grimace sarcastique sous le bout de ruban.

– Tout le monde vous fuira. Vous avez cessé d'exister.

Elle pivota et sortit, forçant Ian et Rollo à s'écarter vivement sur son passage. Ses pas résonnèrent dans l'escalier, pesants et solennels, sonnant comme un glas.

Les épaules de Jamie se relâchèrent peu à peu. Il était toujours en chemise de nuit, le pistolet à la main, une grande tache de transpiration entre les épaules.

La porte d'entrée claqua. Dans la chambre, chacun restait figé et muet. Enfin, je m'éclaircis la gorge et questionnai Jamie :

– Tu n'aurais pas vraiment tiré sur elle, n'est-ce pas ?

– Pardon ?

Il se tourna vers moi, l'air ailleurs. Puis, il suivit mon regard et contempla son arme en semblant se demander comment elle était arrivée dans sa main.

– Ah. Non. J'avais oublié que je la tenais. Pourtant, Dieu sait que j'aurais volontiers abattu cette vieille demeure. Ça va aller, *Sassenach* ?

Il rangea son pistolet dans l'armoire.

– Ça va. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais c'est fini à présent.

Il baissa les yeux. L'avait-il senti lui aussi ? S'était-il retrouvé également propulsé dans le passé ? Je savais que cela lui arrivait parfois. Je me souvenais de m'être réveillée en sursaut à Paris et de l'avoir vu se tenir aux montants de la fenêtre ouverte, les serrant si fort que tous les muscles de ses bras saillaient.

Je tendis une main et le touchai.

– C’est fini maintenant.

Ian déclara à son chien :

– Tu aurais dû la mordre. Elle a un cul gros comme un baril de tabac. Tu ne pouvais pas le rater.

– Il a sans doute eu peur de s’empoisonner, rétorquai-je. Tu crois qu’elle le pensait vraiment ? C’est idiot, je sais bien qu’elle était sincère, mais elle peut réellement le faire ? Empêcher tout le monde de traiter avec nous ?

– Elle peut empêcher Robin, répondit Jamie. Pour les autres, on verra.

Ian frotta son poing serré contre sa cuisse.

– J’aurais dû tordre le cou à Manfred. On aurait raconté à Frau Ute qu’il était tombé d’un rocher, et la question aurait été réglée.

– Manfred ?

Une petite voix nous fit tous nous retourner d’un même mouvement. Lizzie se tenait sur le seuil, pâle comme un spectre famélique, ses grands yeux rendus vitreux par son dernier accès de fièvre. Elle tanguait dangereusement et s’accrocha au chambranle pour ne pas tomber.

– Que se passe-t-il ? Qu’est-il arrivé à Manfred ?

– Vérolé et envolé, répliqua Ian. J’espère que vous ne lui avez pas donné votre pucelage !



Ute McGillivray ne put concrétiser tout à fait sa menace, mais elle fit néanmoins des dégâts considérables. La disparition dramatique de Manfred, la rupture de ses fiançailles avec Lizzie et la raison de sa fuite firent un scandale épouvantable qui se propagea d’Hillsboro et de Salisbury, où il travaillait occasionnellement comme armurier itinérant, à Salem et High Point.

Grâce aux efforts d’Ute, l’histoire devint encore plus alambiquée que ne l’était d’habitude ce genre de commérages. D’aucuns disaient qu’il était vérolé, d’autres que je l’avais accusé à tort de l’être en raison d’un désaccord trivial avec ses parents. D’autres encore, plus bienveillants, refusaient de croire à la maladie de Manfred, déclarant que je m’étais à coup sûr trompée.

Ceux qui le pensaient syphilitique étaient partagés sur l’origine de sa contamination : une moitié des individus étaient convaincus qu’il avait attrapé sa maladie d’une fille de joie, l’autre, que Lizzie la lui avait passée. La réputation de la jeune fille en pâtit terriblement, jusqu’à ce que Jamie, les frères Beardsley et même Roger entreprennent de défendre son honneur à coups de poing. Naturellement, cela n’empêcha pas les gens de jaser, mais ils s’interrompaient dès qu’un de ses défenseurs était dans les parages.

Les nombreux parents d’Ute vivant à et autour de Wachovia, Salem, Bethabara et Bethania crurent à sa version de l’histoire, et les langues allèrent bon train. Tout Salem ne cessa pas de faire commerce avec nous, mais

nombreux furent ceux qui nous fermèrent leur porte. J'eus plus d'une fois la désagréable expérience de saluer des Moraves que je connaissais bien et de constater qu'ils faisaient semblant de ne pas me voir, quand ils ne me tournaient pas carrément le dos. Au point que je cessai de descendre à Salem.

Après un premier moment de mortification, Lizzie ne parut pas bouleversée outre mesure par la rupture de ses fiançailles. Elle était surprise et navrée pour Manfred, disait-elle, mais pas vraiment désolée de l'avoir perdu. Comme elle quittait rarement Fraser's Ridge, elle n'entendait pas ce qu'on racontait sur elle. En revanche, elle était plus perturbée par le rejet d'Ute McGillivray. Elle m'expliqua d'un air mélancolique :

– Vous comprenez, madame, je n'ai jamais eu de mère, la mienne étant morte à ma naissance. Quand j'ai accepté d'épouser Manfred, M^{me} McGillivray m'a demandé de l'appeler *mutter* ; elle m'a dit que j'étais sa fille, au même titre qu'Hilda, Inga et Senga. Elle veillait sur moi, me grondait, me taquinait comme elle le faisait avec les autres. C'était tellement... bien, d'avoir cette grande famille. À présent, je les ai tous perdus.

Robin, qui s'était sincèrement attaché à elle, lui avait envoyé une courte lettre pleine de regrets, acheminée en secret par Ronnie Sinclair. Mais depuis la disparition de Manfred, ni Ute ni ses filles n'étaient venues la voir ni lui avaient envoyé le moindre mot.

Cependant, le plus affecté de tous était Joseph Wemyss. Il se taisait, ne voulant pas aggraver la situation de Lizzie, mais il s'était ratatiné comme une fleur sans eau. Outre son chagrin pour sa fille et sa crainte pour sa réputation ternie, lui aussi regrettait les McGillivray, la joie et le réconfort de faire soudain partie d'une grande famille exubérante après toutes ces années de solitude.

Le pire, c'était qu'Ute était parvenue à influencer ses cousins, le pasteur Berrisch et sa sœur Monika, à qui (Jamie me le confia en privé) on avait interdit de voir ou d'adresser la parole à Joseph.

– Le pasteur l'a envoyée dans la famille de sa femme, à Halifax, pour oublier, me dit-il tristement.

Quant à Manfred, pas la moindre trace. Jamie avait usé de toutes ses relations pour le retrouver, mais personne ne l'avait vu depuis qu'il s'était enfui de Fraser's Ridge. Je pensais à lui et priais pour lui chaque jour, hantée par des visions du jeune homme errant seul dans la forêt, en proie au désespoir, les spirochètes fatals se multipliant jour après jour dans son sang. Ou, bien pire, je l'imaginais voguant vers les Antilles, s'arrêtant dans chaque port pour noyer son chagrin dans les bras de prostituées sans méfiance, à qui il transmettait son infection mortelle. Puis, elles, à leur tour...

Parfois, je voyais l'image cauchemardesque d'un cadavre pourrissant, pendu à une branche au cœur de la forêt avec, pour seule compagnie, les corbeaux béguetant sa chair. Malgré tout, je n'arrivais pas à haïr Ute, qui devait être torturée par les mêmes pensées.

Contre toute attente, le seul point positif de ce maudit bournier fut l'attitude de Thomas Christie. Il avait autorisé Malva à continuer de m'assister à l'infirmerie, sa seule condition étant d'être averti au préalable si je décidais d'impliquer sa fille dans d'autres manipulations d'éther.

Je m'écartai du microscope et lui fis signe de regarder dans l'oculaire.

– Là. Tu les vois ?

Trouver la bonne combinaison de colorant et de lumière réfléchi qui mettrait les spirochètes en évidence n'avait pas été une mince affaire, mais j'avais réussi. Ils n'étaient pas très visibles, mais, si vous saviez ce que vous cherchiez, vous pouviez les distinguer. Bien que quasi certaine de mon premier diagnostic, j'avais été soulagée d'obtenir la preuve de leur présence.

– Ah oui ! Des petites spirales, je les vois très bien ! Vous êtes vraiment sûre que ce sont ces bestioles minuscules qui ont vérolé Manfred ?

Elle était trop polie pour exprimer ouvertement son scepticisme, mais je le lisais dans son regard.

– Parfaitement.

J'avais expliqué de nombreuses fois la théorie microbienne des maladies à un auditoire incrédule du XVIII^e siècle, ne recevant pour toutes réponses qu'un regard vide, un ricanement indulgent ou une négation pure et simple.

À ma grande surprise, Malva sembla comprendre le concept du premier coup ou, du moins, elle fit semblant d'y croire.

Elle plaça ses deux mains sur le comptoir et se pencha de nouveau sur l'oculaire.

– Mais comment font-elles pour donner la syphilis ? Et pourquoi les autres petites bêtes que vous m'avez montrées dans mes dents ne me rendent pas malade ?

J'expliquai de mon mieux la notion de « gentilles bêtes », de « bêtes inoffensives » et de « méchantes bêtes ». Quand je lui parlai des cellules, lui disant qu'elles composaient le corps, elle fixa sa paume, la mine perplexe, tentant de les apercevoir. Puis elle chassa ses doutes et, repliant sa main dans son tablier, reprit ses questions.

Les bêtes étaient-elles responsables de toutes les maladies ? La pénicilline... pourquoi tuait-elle certains microbes, mais pas tous ? Comment les bestioles passaient-elles d'une personne à l'autre ?

– Certaines voyagent dans l'air, il faut donc éviter les gens qui toussent ou éternuent. D'autres, dans l'eau, ce qui explique qu'il ne faut pas boire dans un ruisseau dans lequel certains font leurs besoins. Quelques-unes encore se propagent... par d'autres moyens.

J'ignorais ses connaissances en sexualité humaine. Elle vivait dans une ferme et savait certainement comment s'y prenaient les cochons, les volailles et les chevaux. Toutefois, je ne tenais pas trop à éclairer sa lanterne, de crainte que son père ne l'apprenne. J'étais convaincue qu'il préférerait encore que je lui

fasse manipuler de l'éther.

Naturellement, ma dérobade ne fit qu'accroître son intérêt.

– D'autres moyens ? Quels autres moyens ?

Soupirant intérieurement, je lui expliquai.

– Ils font ça ? Les hommes ? Comme des animaux ? Comment une femme peut-elle accepter qu'un homme lui fasse une chose pareille ?

Je réprimai mon envie de rire.

– Eh bien, parce que ce sont des animaux, eux aussi. Les femmes également. Quant à savoir pourquoi elles acceptent...

Je cherchai un moyen élégant de présenter la chose. Cependant, elle me devança.

– Je sais ! Pour l'argent ! Comme les catins ! Elles se laissent faire contre de l'argent !

– Euh, oui..., mais les femmes qui ne sont pas des prostituées...

– Ah, oui, les enfants... dit-elle en pensant visiblement à autre chose.

La concentration plissait son front.

– Combien elles touchent ? À leur place, je demanderais beaucoup pour laisser un homme...

– Je n'en sais rien, répondis-je prise de court. Cela dépend, je suppose.

– Cela dépend... Oh, vous voulez dire que s'il est laid, on peut exiger plus ? Ou si elle est laide... Bobby Higgins m'a parlé d'une fille de joie qu'il connaissait à Londres. Elle avait été défigurée par le vitriol.

L'air révolté, elle regarda vers le placard où je gardais l'acide sulfurique sous clef.

– Oui, il m'en a parlé aussi. Le vitriol est ce qu'on appelle un caustique... un liquide qui brûle les tissus. C'est pourquoi...

Mais elle était déjà revenue sur l'objet de sa fascination :

– Quand je pense que Manfred McGillivray le faisait ! Bobby aussi, sans doute. Il a bien dû le faire, non ?

– J'ai en effet entendu dire que les soldats sont assez portés sur...

– Mais, dans la Bible, il est écrit qu'on ne doit pas se prostituer avec des idoles. Vous pensez que les hommes mettaient leur machin dans des idoles en forme de femme ?

– Non, ça ne veut pas dire ça, répondis-je en moins de deux. C'est plus une métaphore, comme... euh... comme de convoiter quelque chose et non pas...

– « Convoiter », répéta-t-elle songeuse. C'est quand on désire ardemment quelque chose de défendu, n'est-ce pas ?

– Oui.

J'eus soudain très chaud et besoin d'un grand bol d'air frais avant de me liquéfier sur place. D'un autre côté, je ne voulais pas la laisser avec l'impression que le sexe n'était qu'une question d'argent et de bébés... même

si c'était le cas pour certaines femmes.

Je me levai et, tout en me dirigeant vers la porte, déclarai.

– Vous savez, le rapport sexuel peut-être motivé par autre chose. Quand vous aimez quelqu'un, vous voulez lui donner du plaisir. Et la personne qui vous aime le veut autant pour vous.

– Du plaisir ? Vous voulez dire qu'il y a des femmes qui aiment ça ?

47. Des abeilles et des coups de baguette

Je n'espionnais pas. Une de mes ruches avait essaimé, et je cherchais les abeilles fugitives.

En général, les nouveaux essaims ne voyageaient pas très loin et faisaient de nombreuses haltes, se reposant parfois des heures durant dans la fourche d'un arbre ou un tronc creux où ses membres s'agglutinaient en boule. Si on parvenait à retrouver les insectes avant qu'ils aient décidé collectivement de s'installer ailleurs, on pouvait souvent les attirer dans une ruche en osier et les ramener en captivité.

Le problème avec les abeilles, c'était qu'elles ne laissaient pas d'empreintes. J'errais donc dans la montagne, à plus d'un kilomètre de la maison, ma ruche portable suspendue à une corde par-dessus mon épaule, essayant d'adopter la technique de chasse de Jamie et de penser comme une abeille.

Un peu plus haut, il y avait d'énormes buissons de galax et d'épilobes en fleurs, mais aussi un chicot mort très aguichant (pour une abeille) pointant hors de la végétation, un peu plus bas.

La ruche était lourde et le terrain, escarpé. Il était plus facile de descendre que de monter. Je relâchai un peu la corde qui me mordait la peau de l'épaule et glissai prudemment le long de la pente entre les sumacs et les viornes, calant mes talons contre des pierres et me raccrochant aux branches.

Très concentrée sur mes pieds, je ne prêtais pas attention à l'endroit où j'étais. Je passai dans une ouverture entre les buissons et aperçus le toit d'une cabane, à quelque distance en contrebas. À qui était-elle ? Probablement aux Christie. J'essuyai sur ma manche la goutte de transpiration qui perlait sous mon menton. Je n'avais pas pensé à emporter ma gourde. Je pourrai m'y arrêter plus tard pour demander de l'eau avant de rentrer.

M'approchant du chicot, je ne vis aucune trace de mon essaim. Tendant l'oreille, j'essayai de repérer un bourdonnement. J'entendais bien quelques insectes voler et le joyeux vacarme d'un groupe de sittelles non loin, mais d'abeilles, point.

Je contournai le reste du tronc, puis m'immobilisai, le regard attiré par une tache claire.

Thomas Christie et Malva se trouvaient dans la petite clairière à l'arrière de leur cabane. C'était la chemise blanche du père que j'avais aperçue. Il se tenait debout, les bras croisés, semblant observer sa fille, qui coupait des branches de frêne. Pourquoi faire ?

Quelque chose dans cette scène me paraissait étrange, sans que je puisse en déterminer la raison. Était-ce leur manière de se tenir ? Une tension dans l'air

entre eux ?

Malva revint vers son père, plusieurs longues baguettes souples dans la main. Elle marchait tête baissée, traînant le pas. Quand elle lui tendit les branches, je compris d'un coup.

Ils étaient trop loin pour que je les entende, mais il prononça quelques mots, en indiquant du doigt la souche où ils coupaient leur bois. Elle s'agenouilla, remonta ses jupes en exposant ses fesses nues et s'accouda sur le morceau de bois.

Sans hésiter, il la fouetta dans un sens, puis dans l'autre, marquant sa chair de zébrures que je pouvais voir même à distance. Il répéta l'opération plusieurs fois, cinglant son postérieur de manière résolue. La violence était rendue encore plus choquante par l'absence apparente d'émotion.

Je ne pensai même pas à détourner les yeux, pétrifiée et trop stupéfaite pour chasser les moucheron qui dansaient devant mon visage.

Christie avait lâché les baguettes, fait demi-tour et était rentré dans la maison avant que j'aie eu le temps de dire ouf. Malva se redressa sur ses talons, rabattit sa jupe et lissa l'étoffe froissée sur son postérieur. Elle était cramoisie, mais ne pleurait pas ni ne paraissait bouleversée.

« Elle a l'habitude », pensai-je. J'hésitai, ne sachant pas quoi faire. Je n'avais même pas pris de décision que Malva avait déjà remis son bonnet en place et se dirigeait vers la forêt d'un pas déterminé, marchant droit sur moi.

Je me cachai derrière un grand tulipier. Elle n'était pas blessée, et j'étais sûre qu'elle n'aurait pas aimé savoir qu'on avait assisté à son châtiment.

Elle passa à quelques mètres de moi, grognant et parlant dans sa barbe. Elle semblait plus furieuse que contrite.

Je passai prudemment la tête derrière le tronc, mais n'aperçus qu'un bout de son bonnet avançant entre le feuillage. Il n'y avait pas d'autres cabanes plus haut, et elle ne portait ni panier ni outils. Elle souhaitait sans doute être seule, ce qui était compréhensible.

J'attendis qu'elle se soit éloignée pour quitter ma cachette, puis descendis le versant pas à pas. En dépit de ma soif, je ne m'arrêtai pas chez les Christie. J'avais complètement oublié mes abeilles vagabondes.

Je retrouvai Jamie devant un échelier, non loin de la maison, discutant avec Hiram Crombie. Je saluai ce dernier d'un signe de tête et attendis son départ avec impatience afin de rapporter les faits à Jamie.

Heureusement, Hiram ne s'attarda pas. Je le rendais nerveux.

Je racontai aussitôt la scène à Jamie et fus agacée de constater qu'il ne partageait pas mon inquiétude. Si Tom Christie estimait nécessaire de fouetter sa fille, cela ne regardait que lui.

– Mais, si ça se trouve... il ne s'arrête pas là. Il lui fait peut-être... autre chose.

Il me regarda, stupéfait.

– Tom ? Tu as une bonne raison de le croire ?

– Non, admis-je à contrecœur.

Christie me mettait mal à l'aise, mais sans doute parce que je ne m'entendais pas avec lui. Le fait d'être un prédicateur forcené n'empêchait pas d'être foncièrement mauvais, mais, en toute honnêteté, cela ne voulait pas forcément dire qu'il l'était.

– Mais quand même... il ne devrait pas la fouetter à son âge, tu ne trouves pas ?

Il parut un peu exaspéré.

– Quelque chose t'échappe, c'est ça ?

– J'allais justement te dire la même chose.

Je le regardai dans le blanc des yeux. Il soutint mon regard, une lueur ironique apparaissant au fond du sien.

– Pourquoi, ce sera différent, dans ton monde ?

Il y avait juste assez de sarcasme dans son ton pour me rappeler que nous n'étions pas dans mon monde, et ne le serions jamais. Cela acheva de me hérisser.

– À ton époque, un homme ne bat jamais une femme ? reprit-il. Même pour une bonne cause ?

Que pouvais-je lui répondre ? Je ne pouvais pas mentir, il l'aurait lu sur mon visage.

– Cela arrive, mais ce n'est pas pareil. Là-bas, je veux dire, à mon époque, un homme qui bat sa femme serait considéré comme un criminel.

Puis j'ajoutai, pour être juste :

– D'un autre côté, il la frapperait sans doute à coups de poing.

Il grimaça, dégoûté.

– Quel genre d'homme ferait ça ?

– Le mauvais genre.

– Je ne te le fais pas dire, *Sassenach* ! Tu ne vois pas de différence ? Pour toi, ce serait du pareil au même si je te mettais mon poing sur la figure ou si je te fessais avec un martinet ?

Le feu me monta aux joues. Il m'avait un jour cinglé les fesses avec une ceinture. Sur le moment, j'avais eu envie de le tuer, et le simple souvenir réveillait en moi des pulsions assassines. Toutefois, je n'étais pas idiote au point de comparer son geste avec les agissements d'un homme moderne se défoulant sur sa femme.

À mon expression, il devina à quoi je pensais et sourit benoîtement.

– Oh, fit-il.

– Oui, « Oh ». Tu peux le dire !

J'étais parvenue à chasser cet épisode extrêmement humiliant de mon esprit et n'appréciais pas du tout de le voir resurgir.

Lui, de son côté, paraissait trouver ce souvenir plaisant. Me souriant avec un air que je trouvais totalement insupportable, il déclara :

– Tu hurlais comme une *banshee* !

– Et pour cause !

– En effet. Cela dit, c'était ta faute.

– Ma f... ?

– Absolument.

– Tu t'es excusé ! Tu ne peux pas prétendre le contraire !

– Non, ce n'est pas vrai. Et c'était quand même ta faute. Je n'aurais pas été obligé de te corriger si tu m'avais écouté quand je t'ai demandé de t'agenouiller et de...

– T'écouter ! Parce que tu t'imaginais que j'allais docilement capituler et te laisser...

– Tu n'as jamais compris le principe de la docilité, *Sassenach*.

Il me prit le bras pour m'aider à franchir l'échelier, mais je me dégageai brusquement, suffoquant d'indignation.

– Espèce de brute d'Écossais !

Je laissai tomber la ruche à ses pieds, relevai mes jupes et escaladai la clôture.

– Je n'ai jamais recommencé, protesta-t-il. J'ai promis, non ?

Sautant de l'autre côté, je me retournai pour le fusiller du regard.

– Uniquement parce que j'ai menacé de t'arracher le cœur si tu levais de nouveau la main sur moi.

– Peut-être, mais... j'aurais pu, tu le sais bien, *Sassenach*.

Il cessa de sourire, mais il y avait toujours dans ses yeux cette même lueur. Je pris une grande inspiration, essayant simultanément de contrôler ma colère et de trouver une réplique cinglante. J'échouai dans un cas comme dans l'autre et, après un « Hmph ! » digne, je tournai les talons.

J'entendis le bruissement de son kilt quand il ramassa la ruche et sauta par-dessus la clôture. Il me rattrapa en quelques enjambées. Je ne lui adressai pas un regard, les joues toujours en feu.

Le plus rageant, c'était qu'il disait vrai, je ne le savais que trop. Utilisant la ceinture de son épée, il m'avait frappée avec une telle énergie que je n'avais pas pu m'asseoir pendant plusieurs jours... et, s'il décidait de remettre ça, je ne pourrais absolument pas l'en empêcher.

La plupart du temps, je parvenais à oublier que je lui appartenais légalement, mais cela n'en demeurerait pas moins un fait, et il en était conscient.

– Et Brianna ? rétorquai-je. Que dirais-tu si Roger décidait de frapper ta fille avec sa ceinture ou une cravache ?

Il sembla trouver l'image amusante.

– Je serais curieux de voir ça ! C'est que la petite est costaud et pas du genre à se laisser faire. Elle a ses propres idées sur le devoir d'obéissance d'une bonne épouse. D'un autre côté... qui sait ce qui se passe chez un couple ? Cela ne lui déplairait peut-être pas.

Je manquai de m'étrangler et m'arrêtai pile.

– Quoi ? Comment peux-tu imaginer qu'une femme trouve du plaisir...

– Et ma sœur, alors ?

– Quoi, ta sœur ? Tu ne vas pas me faire croire que Jenny...

– Si.

– Ian la bat ?

– J'aimerais bien que tu cesses d'employer ce terme. On croirait qu'il la roue de coups de poing ou qu'elle a chaque fois un œil au beurre noir. Je t'ai donné une bonne fessée, mais je ne t'ai pas fait saigner, non ?

Tout en parlant, je vis ses yeux inspecter mon visage complètement guéri, du moins en surface. La seule trace visible était une minuscule cicatrice dans un de mes sourcils, à condition d'en écarter les poils.

– Ian non plus, ajouta-t-il.

J'étais ahurie. J'avais vécu avec Jenny et Ian pendant des mois et n'aurais jamais pensé qu'il puisse être violent. En outre, il m'était impossible d'imaginer quelqu'un levant la main sur Jenny, elle qui avait une personnalité encore plus forte que son frère, si tant est que cela fut possible.

– Que lui faisait-il alors, et pourquoi ?

– Il lui donnait des coups de ceinture de temps à autre, et uniquement quand elle l'y obligeait.

Je m'efforçai de demeurer calme, répétant lentement :

– Elle « l'y obligeait » ?

– Tu connais Ian. Il n'est pas du genre à frapper une femme, à moins qu'elle ne l'ait poussé à bout.

– Je n'ai jamais rien vu de la sorte quand je vivais avec eux.

– Évidemment, elle n'allait pas le faire devant toi.

– Mais devant toi, si ?

– Pas précisément. Je n'étais pas souvent à la maison, après Culloden, mais, parfois, quand je venais en visite, je la voyais qui le provoquait.

Il se frotta le nez, cherchant ses mots.

– Elle l'asticotait, le harcelait pour un rien, lui lançait des remarques sarcastiques. Elle...

Ses traits s'éclaircirent, ayant trouvé une image qui lui convenait :

– Elle se comportait comme une enfant gâtée qui a besoin d'une bonne correction.

Cette description me parut tout à fait improbable. Jenny Murray n'avait pas sa langue dans sa poche et n'hésitait pas à en user, même avec son mari. Ian,

qui avait un caractère en or, se contentait d'en rire. Mais je ne la voyais certainement pas se comporter comme l'affirmait Jamie.

– Je l'ai vue faire une fois ou deux, reprit-il. Ian la fusillait du regard, mais ne bronchait pas. Puis, un jour, je suis allé chasser à la tombée du soir. J'ai abattu un chevreuil sur la colline derrière la tour, tu vois où ?

J'acquiesçai, encore sur le coup de la surprise.

– C'était assez près de la maison pour que je le rapporte sans aide. Je suis donc descendu jusqu'au fumoir pour suspendre la carcasse. Il n'y avait personne. J'ai appris plus tard que les enfants étaient partis au marché de Broch Mhorda avec les domestiques. Je me suis rendu dans la cuisine pour grignoter quelque chose et boire un peu de babeurre avant de rentrer.

Croyant l'endroit désert, il avait sursauté en entendant du bruit dans la chambre à l'étage.

– Quel genre de bruits ? questionnai-je fascinée.

– Eh bien... des petits cris. Et des rires étouffés. Des bruits de meubles que l'on pousse ou comme un tabouret qui se renverse. Sans les gloussements, j'aurais pensé à la présence de voleurs, mais j'ai reconnu les voix de Jenny et d'Ian. Puis...

Il s'interrompit, et ses oreilles rosirent.

– Puis il y a eu quelques éclats de voix, le claquement d'une ceinture sur une paire de fesses et le type de hurlement que l'on peut entendre six champs plus loin. J'étais sidéré et ne savais pas quoi faire.

J'acquiesçai. Cette fois, je pouvais le comprendre. J'imagine en effet que la situation devait être un peu gênante. Et... ils ont continué ?

Il hocha la tête, ses oreilles étant à présent rouge vif.

– Si j'avais eu la moindre indication qu'il allait lui faire mal, je serais grimpé quatre à quatre dans la chambre, mais...

Il chassa une abeille trop curieuse, secouant la tête.

– Je ne sais pas comment l'expliquer... Jenny ne riait pas, mais j'avais l'impression qu'elle en avait envie. Quant à Ian, lui, il riait... pas à gorge déployée, mais, quand même, je le sentais dans sa voix.

Il essuya la transpiration le long de sa mâchoire.

– Je suis demeuré planté là, un morceau de tourte dans la main, les écoutant, jusqu'à ce que des mouches rentrent dans ma bouche grande ouverte. Entre-temps, ils avaient commencé à... tu sais.

– À se rabibocher ?

– Je crois, oui. Je suis parti. J'ai marché droit jusqu'à Foyne et j'ai passé la nuit chez la vieille MacNab.

Foyne était un petit hameau à plus de vingt kilomètres de Lallybroch.

– Pourquoi ? demandai-je.

– Je n'avais pas le choix. Je ne pouvais pas faire comme si je n'avais rien

entendu. Soit je marchais et pensais à autre chose, soit je restais et me tripotais, ce qui était impossible. Il s'agissait de ma sœur, tout de même !

Je me mis à rire.

– Tu veux dire que tu ne peux pas penser et avoir une activité sexuelle simultanément ?

Il me dévisagea comme si j'étais folle, confirmant ce que j'avais toujours pensé sans le formuler.

– Bien sûr que non ! Tu le peux, toi ?

– Oui.

Il ne parut pas convaincu.

– Je ne veux pas dire que ça m'arrive chaque fois, admis je, mais c'est possible. Les femmes ont l'habitude de faire plusieurs choses à la fois. Elles sont bien obligées, à cause des enfants. Mais revenons à Jenny et Ian. Pourquoi diable...

– Pendant que je marchais, j'y pensais encore, avoua-t-il. À vrai dire, je ne pouvais penser à rien d'autre. La vieille MacNab a bien senti que j'étais tracassé, et elle m'a harcelé pendant le dîner jusqu'à ce que je lui raconte ce qui s'était passé.

– Qu'est-ce qu'elle en a pensé ?

J'avais rencontré M^{me} MacNab, une vieille dame très vive aux manières abruptes... et avec une grande connaissance des faiblesses humaines.

– Elle gloussait comme une dinde. Elle riait tellement que j'ai bien cru qu'elle allait tomber à la renverse dans l'âtre.

Une fois remise, la dame s'était essuyé les yeux et lui avait expliqué les choses simplement, comme si elle s'adressait à l'idiot du village.

– Selon elle, c'était à cause de la jambe de bois d'Ian. Pour Jenny, cela ne faisait aucune différence, mais pas pour Ian. Elle a ajouté aussi que les hommes n'avaient pas la moindre idée de ce que les femmes pensaient du lit, mais qu'ils croyaient toujours le savoir, ce qui créait des problèmes.

– Je savais bien que cette vieille M^{me} MacNab m'était sympathique ! Quoi d'autre ?

– Que Jenny essayait sans doute de prouver à Ian, et à elle-même peut-être, qu'elle le considérait toujours comme un homme, une jambe en moins ou pas.

– Comment ça ?

– Quand tu es un homme, tu passes une grande partie de ta vie à tracer des frontières autour de toi, puis à empêcher les autres de les transgresser. Tes ennemis, tes métayers, tes enfants... ta femme. Tu ne peux pas toujours les frapper ou leur donner la fessée, mais, quand tu le peux, au moins tout le monde sait qui commande.

– Mais c'est absolument... commençai-je.

Je m'interrompis, réfléchissant à la question.

– L'homme tient les rênes. C'est lui qui doit maintenir l'ordre, que cela lui plaise ou pas. C'est ainsi.

Il me prit le bras et m'indiqua une ouverture entre les arbres.

– Je meurs de soif, tu ne veux pas qu'on s'arrête un peu ?

Je le suivis sur un sentier étroit dans le bois jusqu'au lieu-dit Green Spring, une source ombragée coulant sur de la serpentine pâle et bordée de mousse fraîche. Après nous être agenouillés, nous nous aspergeâmes le visage et bûmes avec un soupir de soulagement. Jamie versa de l'eau sous sa chemise, fermant les yeux de bonheur. Pour ma part, je dénouai mon fichu trempé de sueur, le plongeai dans la source, puis m'essuyai la nuque et les bras.

La marche dans la forêt avait interrompu notre conversation. Je ne savais pas comment la reprendre, ni si j'en avais envie. Je me contentai de m'asseoir à l'ombre, enlaçant mes genoux, agitant mes orteils dans la mousse.

Jamie ne semblait pas avoir envie de parler non plus. Il s'adossa à un rocher, sa chemise mouillée lui collant au torse, et il demeura là, écoutant la forêt.

Je ne savais pas quoi dire, mais cela ne signifiait pas que j'avais cessé de penser à son récit. Étrangement, je comprenais le sens des paroles de la vieille M^{me} MacNab, mais je n'étais pas certaine d'être d'accord avec elle.

Quant à l'opinion de Jamie sur les responsabilités d'un homme... était-ce vrai ? Peut-être bien, même si je ne l'avais jamais vu sous ce jour. Il était en effet un rempart, non seulement pour moi, mais pour notre famille et les métayers. Était-ce donc ainsi qu'il procédait ? Traçant des frontières autour de lui puis empêchant les autres de les transgresser ?

Il existait en effet des frontières entre nous ; j'aurais pu les dessiner sur la mousse. Cela ne signifiait pas que nous ne les franchissions pas régulièrement, avec des résultats variables. J'avais mes propres défenses et des moyens de me faire respecter. Il ne m'avait battue qu'une seule fois pour avoir empiété sur son territoire, au tout début de notre relation. L'avait-il considéré comme un combat nécessaire ? Sans doute. Il était en train de me dire...

De son côté, sa pensée suivait un autre cours. Songeur, il déclara soudain :

– C'est très étrange. Laoghaire me rendait souvent fou, mais il ne m'est jamais venu à l'idée de la corriger.

Je n'aimais pas l'entendre parler de cette femme, quel que soit le contexte.

– Quelle négligence de ta part !

Il ne sembla pas remarquer mon sarcasme.

– Je crois que c'est parce que je ne l'aimais pas assez pour y penser, et encore moins pour le faire.

– Tu ne l'aimais pas assez pour la battre ? Quelle veinarde !

Cette fois, il perçut mon ton acerbe et me dévisagea.

– Pas pour la blesser, dit-il.

Il sourit, se leva et s'approcha de moi. Il me hissa sur mes pieds et, prenant mon poignet, levant doucement un de mes bras au-dessus de ma tête, me plaquant contre le tronc de l'arbre sous lequel j'avais été assise.

– Pas pour la blesser, répéta-t-il d'une voix douce. Pour la posséder. Je ne voulais pas d'elle. Toi, *mo nighean donn*, tu m'appartiens.

– Je t'appartiens ? Que dois-je comprendre par là, exactement ?

– Ce que je viens de dire.

En dépit de la lueur taquine dans ses yeux, il était très sérieux.

– Tu es à moi, *Sassenach*. Et je suis prêt à accomplir n'importe quoi pour que cela soit clair.

– Je vois. Y compris me battre régulièrement ?

– Non, pas ça. Je n'en ai pas besoin, parce que je peux le faire, *Sassenach*. Tu le sais très bien.

Je tentai de me dégager, par pur réflexe. Je me souvenais très bien de cette nuit à Doonesbury. De la sensation de m'être débattue de toutes mes forces, en vain. De l'impression horrible d'être clouée sur le lit, sans défense et vulnérable, consciente qu'il pouvait me faire tout ce qu'il voulait... et qu'il le ferait.

Je gigotai violemment, autant pour chasser cette image que pour me libérer de son emprise. N'y parvenant pas, j'enfonçai mes ongles dans sa main.

Il ne tiqua pas et soutint mon regard. De son autre main, il m'effleura le lobe de l'oreille. Il n'en fallait pas plus pour me démontrer qu'il pouvait me toucher partout, comme bon lui semblait.

De toute évidence, les femmes sont capables de suivre une pensée rationnelle tout en étant sexuellement excitées, car c'était précisément ce qui m'arrivait.

Mon cerveau tentait de réfuter toutes sortes de choses, y compris la moitié des paroles de Jamie prononcées au cours des dernières minutes.

Parallèlement, l'autre extrémité de ma moelle épinière était non seulement agitée par une lubricité éhontée à l'idée d'être physiquement possédée, mais liquéfiée par un désir délirant qui me poussait à avancer les hanches et à les frotter contre les siennes.

Son autre main saisit la mienne, et nos doigts s'entrecroisèrent. Il chuchota :

– Si tu me demandais de te libérer, *Sassenach*, tu crois que je le ferais ?

Je pris une grande inspiration, mes seins se gonflant contre son torse. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il se tenait aussi près. Je fixai ses yeux et sentis mon agitation retomber doucement, se transformant en conviction, lourde et chaude dans le creux de mon ventre.

Son corps oscillait contre le mien ; le pouls que j'apercevais dans son cou battait en rythme avec l'écho de mon cœur. Nous nous touchions à peine, ne remuant pas plus que les feuilles au-dessus de nous, soupirant dans la brise.

– Je ne te le demanderais pas, répondis-je. Je te l’ordonnerais et tu m’obéirais. Tu ferais ce que je te dis de faire.

– Vraiment ?

Son visage était si proche que je sentis son sourire plutôt que je le vis.

– Oui.

Je libérai ma main et caressai du pouce le lobe de son oreille et son cou.

– Oui, répétai-je. Parce que tu m’appartiens, toi aussi... Tu es mon homme. N’est-ce pas ?

– Oui, je t’appartiens, murmura-t-il dans mon oreille. Il baissa la tête, et ses lèvres effleurèrent les miennes.

– Je le sais très bien, *mo nighean donn*.

48. Les oreilles de Judas

Bien qu'il ne partageât pas ses inquiétudes, Jamie avait promis à sa femme qu'il enquêterait sur le cas de la famille Christie. Quelques jours plus tard, il trouva l'occasion de discuter avec Malva.

En revenant de chez Kenny Lindsay, il aperçut un reptile enroulé au milieu du sentier, gros et couvert de rayures vivement colorées... il ne s'agissait donc pas d'une vipère venimeuse. Cependant, c'était plus fort que lui, les serpents le dégoûtaient. Il ne voulait ni le toucher ni l'enjamber. Il était peu probable qu'il saute sous son kilt, mais sait-on jamais ? De son côté, le serpent s'obstinait à demeurer ainsi dans la poussière, ne réagissant pas à ses sifflements ni à ses martèlements de pieds.

Il sortit du sentier et coupa une branche d'aulne avec laquelle il cueillit la bestiole et la lança un peu plus loin dans la forêt. Vexé, le reptile rampa sous une viorne. L'instant suivant, un cri retentit de l'autre côté du buisson. Jamie se précipita et découvrit Malva s'efforçant en vain d'écraser le serpent avec un grand panier.

– Il n'est pas méchant, laissez-le filer.

Il lui retint le bras, faisant pencher son panier qui déversa une pluie de champignons sur le sol. Le serpent en profita pour décamper.

Il s'accroupit pour ramasser le produit de la cueillette, pendant qu'elle se ressaisissait, s'éventant avec son tablier.

– Oh, merci, monsieur ! haleta-t-elle. J'ai tellement peur des serpents.

Il affecta un air nonchalant.

– Oh, mais ce n'était qu'une petite couleuvre tachetée. Elles font d'excellents ratiers, paraît-il.

– Peut-être, mais leur morsure fait mal.

– Elle vous a mordue ?

Il lui rendit son panier, et elle le remercia d'une petite révérence.

– Non, mais M. Crombie s'est fait mordre l'autre jour. À la messe, dimanche dernier, Gully Dolman avait apporté une de ces sales bêtes dans une boîte pour faire une blague, car il connaissait le sermon du jour : « Car ils tiendront des serpents venimeux dans leurs mains et seront indemnes. » Je crois bien qu'il avait l'intention de le lâcher pendant la prière.

Elle en souriait encore, rien qu'à évoquer la scène.

– M. Crombie l'a vu avec la boîte et la lui a confisquée sans savoir ce qu'elle contenait. Gully l'avait agitée tout le temps, pour garder le serpent éveillé. Quand M. Crombie l'a ouverte, le serpent lui a sauté au visage et l'a mordu à la lèvre.

Jamie ne put s'empêcher de sourire à son tour.

– C'est drôle, personne ne m'a raconté cette histoire.

– M. Crombie était si furieux que sans doute personne n'a voulu ébruiter sa mésaventure de peur qu'il explose de rage.

– Je vois. C'est sans doute pourquoi il n'est pas venu consulter ma femme pour qu'elle examine sa morsure.

– Oh, il n'irait jamais la voir, même s'il s'était coupé le nez par accident.

– Ah non ?

Elle le regarda avec timidité.

– Eh bien... non. Il y en a qui disent que votre femme est une sorcière, vous le saviez ?

Il n'était pas vraiment surpris, même si de l'entendre l'agaçait toujours autant.

– C'est une *Sassenach*, répondit-il calmement. Les gens racontent toujours ce genre de choses sur les étrangers, surtout les étrangères. Et vous, vous le pensez aussi ?

Elle écarquilla ses grands yeux gris.

– Oh non, monsieur ! Jamais !

Sa sincérité l'amusa, en dépit de la gravité du sujet qu'il désirait aborder.

– Mon seul désir, c'est d'être tout comme elle. Elle est si gentille et jolie. Et elle sait tellement de choses ! Je veux apprendre tout ce qu'elle voudra bien m'enseigner.

Dans son enthousiasme, elle serrait fort l'anse de son panier. Il s'éclaircit la gorge, se demandant comment franchir le pas entre ces amabilités et la question brutale de ses rapports avec son père.

– Cela n'ennuie pas votre père que vous passiez autant de temps avec ma femme ?

Un nuage traversa son regard, et elle baissa les yeux.

– Eh bien... il ne me dit pas de ne pas y aller.

D'un signe de tête, Jamie lui proposa de poursuivre leur chemin ensemble. Ils marchèrent un moment en silence. Il souhaitait qu'elle retrouve son calme. Enfin, il demanda, coupant une touffe de linaires d'un coup de son bâton :

– Que fera votre père quand vous vous marierez et quitterez la maison ? Vous pensez qu'il se remariera ? Il aura sûrement besoin d'une femme pour s'occuper de lui.

Elle pinça les lèvres, ce qu'il trouva intéressant, et ses joues rosirent.

– Je ne suis pas prête de me marier, monsieur. On se débrouillera d'une manière ou d'une autre.

– Vraiment ? Vous avez pourtant des soupirants, non ? Les garçons se mettent à roucouler dès que vous approchez, je les ai vus.

Ses joues virèrent au rouge vif.

– Je vous en prie, monsieur, ne le dites surtout pas à mon père !

Une sonnette d'alarme retentit dans sa tête. Elle voulait peut-être seulement dire que Tom Christie était un père strict, très soucieux de la vertu de sa fille. Jamie aurait été très étonné d'apprendre qu'il était mou, indulgent ou négligent dans ses responsabilités parentales.

– Je ne lui dirai rien, promit-il. Je vous taquinais. Votre père est donc si sévère ?

Elle se tourna vers lui, l'air franc :

– Je croyais que vous le connaissiez, monsieur.

Il éclata de rire et, après une brève hésitation, elle l'imita, produisant un gazouillis très semblable à celui des oiseaux dans les branches au-dessus d'eux.

– C'est vrai, dit-il. Tom est un brave homme, quoiqu'un peu dur.

Il vérifia l'effet sur son visage. Elle était encore rouge, mais souriait toujours. C'était bon signe. Il reprit sur un ton détaché :

– Vous avez trouvé assez d'oreilles de Judas ? J'en ai vues beaucoup hier, là-haut près de Green Spring.

– Vraiment ? À quel endroit ?

– Je vais dans cette direction. Vous n'avez qu'à m'accompagner, je vous montrerai.

Ils poursuivirent leur route de long de la crête, bavardant de choses et d'autres. Il ramenait de temps en temps la conversation sur son père et constata qu'elle en parlait librement, quoique gardant une certaine réserve au sujet de ses manies et de ses colères.

– Et votre frère ? demanda-t-il. Il est heureux ici ? Vous pensez qu'il voudra partir, plus tard ? Peut-être pour s'installer sur la côte ? Il n'a pas vraiment l'âme d'un fermier, n'est-ce pas ?

– Non, monsieur, pas du tout !

– Il a grandi sur une plantation, n'est-ce pas ?

Elle le regarda, étonnée.

– Non, à Édimbourg, tout comme moi.

Allan et elle parlaient tous les deux un anglais cultivé, mais il l'avait attribué au fait que leur père était maître d'école et très strict sur ce point.

– Vraiment ? Comment cela se fait-il ? Tom m'a dit qu'il s'était marié ici, dans les colonies.

– C'est vrai, monsieur, mais sa femme n'était pas liée par contrat à un maître. Elle est rentrée en Écosse.

– Je vois.

Elle paraissait gênée. Tom avait prétendu que son épouse était décédée. C'était sans doute le cas, mais elle avait dû mourir en Écosse. Orgueilleux comme il l'était, rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pas souhaité ébruiter le fait

que sa femme l'avait quitté. Cependant...

– C'est vrai que votre grand-père était lord Lovat, monsieur ? Celui qu'on appelait « le vieux renard » ?

– Eh oui, répondit-il en souriant. Je descends d'une longue lignée de traîtres, de voleurs et de bâtards.

Elle se mit à rire, puis, usant de tout son charme, l'enjoignit de lui parler de sa famille scandaleuse, cherchant visiblement à éviter d'autres questions sur la sienne.

Tout en poursuivant leur conversation, de plus en plus décousue à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la forêt sombre et odorante, il était toujours travaillé par ce « cependant... ».

Cependant. Tom Christie avait été arrêté deux ou trois jours après la bataille de Culloden. Il était resté emprisonné pendant dix ans avant d'être déporté en Amérique. Jamie ne connaissait pas l'âge exact de Malva, mais elle devait avoir près de dix-huit ans, même si ses manières posées la faisaient souvent paraître plus âgée.

Elle avait donc dû être conçue peu après l'arrivée de Christie dans les colonies. Ayant été privé de femmes si longtemps, son père avait probablement sauté sur la première occasion de se marier. Puis, son épouse avait changé d'avis et était partie. Christie avait dit à Roger Mac qu'elle était morte de la grippe... chaque homme a sa fierté, et Tom Christie en avait à revendre.

Mais Allan Christie... d'où venait-il ? Il avait une bonne vingtaine d'années. Avait-il été conçu avant Culloden ? Dans ce cas, qui était sa mère ?

Il demanda de but en blanc :

– Votre frère et vous, vous êtes de la même mère ?

Elle fut prise de court.

– Oui, monsieur.

– Ah.

Donc, Christie avait dû être marié avant Culloden. Plus tard, sa femme était venue le retrouver en Amérique. Cela témoignait d'une grande détermination et d'une dévotion qui rendit Christie nettement plus intéressant à ses yeux. Mais cette dévotion n'avait pas résisté à la rudesse de la vie dans les colonies... ou encore, elle avait trouvé Tom si changé par le temps et les circonstances que sa désillusion avait étouffé son dévouement, et elle était rentrée au pays.

Il pouvait le comprendre et ressentit une pointe de sympathie pour Christie. Il se souvenait lui-même trop bien de son émotion quand Claire était venue le retrouver : la joie incrédule de sa présence et l'angoisse sourde qu'elle ne reconnaisse plus en lui l'homme qu'elle avait aimé.

Pire encore, elle aurait pu découvrir quelque chose qui l'aurait fait fuir. Il avait beau bien connaître Claire, il n'était toujours pas sûr qu'elle serait restée

s'il lui avait annoncé d'emblée son mariage avec Laoghaire. D'ailleurs, si Laoghaire ne lui avait pas tiré dessus et n'avait pas failli le tuer, Claire aurait peut-être pris ses jambes à son cou et aurait disparu pour de bon. Cette pensée ouvrit un gouffre noir à ses pieds.

À l'évidence, si elle était partie, il serait mort. Il ne serait jamais arrivé jusqu'ici et ne posséderait pas ces terres ; il n'aurait jamais connu sa fille ni tenu son petit-fils dans ses bras. Tout compte fait, frôler la mort avait parfois du bon, à condition d'en réchapper.

– Votre bras vous fait mal, monsieur ?

Il s'extirpa de ses pensées et se rendit compte qu'il s'était arrêté, tenant d'une main le haut de son bras, là où la balle de Laoghaire l'avait traversé.

– Ah... euh, non. Une piqûre d'insecte. Ces bestioles sont sorties tôt cette année. Dites-moi... vous vous plaisez ici dans les montagnes ?

La question était idiote, ne visant qu'à changer de sujet, mais elle la prit au sérieux. Elle contempla la forêt autour d'eux, les rayons de soleil se brisant sur les feuilles et les aiguilles de pin, sur les rochers et les buissons, remplissant l'air d'une lumière verte fragmentée.

– On s'y sent seul, parfois. Mais c'est... joli.

Elle sourit timidement, reconnaissant l'insuffisance de l'adjectif.

Ils étaient arrivés dans la clairière où une source jaillissait sur une roche verte que sa fille appelait de la serpentine. Sa couleur avait donné son nom au lieu. Une épaisse couche de mousse renforçait encore l'effet.

Elle s'agenouilla et cueillit de l'eau dans ses mains en coupe. Elle but presque avidement, fermant les yeux pour mieux apprécier la fraîcheur qui se déversait dans sa gorge. Elle était très jolie elle aussi, avec son menton délicat et les lobes roses de ses oreilles pointant sous les bords de son bonnet. Le terme lui convenait beaucoup mieux qu'à l'esprit des montagnes. Sa mère avait dû être ravissante. La jeune fille tenait sans doute d'elle. Heureusement pour elle, elle n'avait hérité de son père ascétique que ses yeux gris.

Elle s'assit sur ses talons et s'écarta pour le laisser boire à son tour. Il ne faisait pas une chaleur torride, mais, après la grimpee vers la source, l'eau froide était bienvenue.

Essuyant son visage avec un bout de son fichu, elle déclara :

– Je n'ai jamais vu les Highlands. Certains disent que cet endroit y ressemble. Vous le pensez aussi, monsieur ?

– Un peu, par endroits. La grande vallée et la forêt, entre autres. Sauf qu'ici, il n'y a pas de fougères. Pas de tourbe non plus, bien entendu, ni de bruyère. Oui, c'est là la principale différence.

– On raconte beaucoup d'histoires sur les hommes qui se cachaient dans la bruyère. Cela vous est-il déjà arrivé ?

Elle esquissa un bref sourire. Il ignorait si elle le taquinait ou cherchait juste à entretenir la conversation.

– De temps en temps. Pour traquer des biches. Venez, je vais vous montrer les oreilles de Judas.

Les champignons poussaient en colonies au pied d'un vieux chêne, à quelques mètres de la source. Certains avaient déjà ouvert leurs lamelles, et le sol était jonché de spores, une poudre brune recouvrant la croûte d'humus brillante. Les plus frais étaient charnus et d'un orange profond.

Il prit congé avec un salut cordial, puis redescendit sur le sentier étroit, s'interrogeant sur la femme qui avait aimé, puis abandonné Tom Christie.

49. Le venin du vent du Nord

Brianna enfonça sa pelle dans la rive boueuse et extirpa un morceau de glaise couleur de glace au chocolat. Elle se serait bien passée de cette évocation de nourriture. Elle rejeta sa pelletée dans le courant et marqua une pause pour s'éponger le front. Elle n'avait rien mangé depuis le matin, mais n'avait pas l'intention de s'arrêter avant le dîner. C'était déjà l'heure du goûter. Roger était là-haut sur la montagne, aidant Amy McCallum à reconstruire son conduit de cheminée, et les enfants étaient dans la Grande Maison, M^{me} Bug les gavant de pain, de beurre et de miel. Pour sa part, son ventre devrait attendre, car elle avait encore trop à faire.

– Besoin d'un coup de main, ma fille ?

Plaçant sa main en visière, elle aperçut son père un peu plus haut sur la berge, qui, amusé, observait son ouvrage. Elle essuya son menton d'une main maculée de boue.

– Ai-je l'air d'avoir besoin d'aide ? répliqua-t-elle.

– Oui.

Il revenait de la pêche, pieds nus et mouillé jusqu'à mi-cuisse. Il posa sa canne contre un arbre et déposa son panier tressé sur le sol, les mailles de roseaux grinçant sous le poids de sa prise. Il se retint à une jeune pousse et se laissa dérapier au pied de la berge, ses orteils s'enfonçant dans la boue.

– Attends ! Enlève ta chemise !

Elle se rendit compte de sa gaffe une seconde trop tard.

– Tu risques de la salir, ajouta-t-elle faiblement.

– Ah, oui, tu as raison.

Sans hésiter, il passa sa chemise par-dessus ses épaules et lui tourna le dos, cherchant une branche où la suspendre.

Ses cicatrices n'étaient pas si affreuses. Elle les avait déjà entraperçues et les avait imaginées de nombreuses fois. La réalité était moins crue. Les traces étaient anciennes, un vague réseau de zébrures argentées glissant sur les ombres de ses côtes quand il leva les bras. Il paraissait à son aise ; seule la tension dans ses épaules suggérait le contraire.

De manière inconsciente, ses doigts s'agitèrent, sentant le coup de crayon imaginaire qui capturerait ce léger malaise, la note discordante qui attirerait le regard du spectateur, l'incitant à regarder de plus près, encore plus près, se demandant ce qui clochait dans cette scène pastorale.

« Tu ne découvriras pas la nudité de ton père... » Elle écarta ses doigts, pressant sa main à plat contre sa cuisse. Il lui faisait face de nouveau, cherchant un passage entre les enchevêtrements de joncs et les pierres

tranchantes.

Il parcourut les derniers centimètres en dérapant et atterrit à ses côtés dans une grande éclaboussure, décrivant des moulinets avec les bras pour retrouver son équilibre. Elle rit, ce qui était l'effet recherché. Elle voulut s'excuser, en parler d'une manière ou d'une autre, mais il évitait son regard.

Il concentra son attention sur le rocher enchâssé dans la glaise. Il s'adossa à lui pour tester sa résistance.

– Tu veux le déplacer ou le contourner ?

– Tu crois qu'on peut le bouger ?

Elle pataugea dans l'eau jusqu'à lui. Elle avait remonté ses jupes et les avait coincées sous sa ceinture.

– Le contourner signifierait d'enlever encore trois mètres de terre, ajouta-t-elle.

– Autant que ça ? lança-t-il surpris.

Oui. Je veux creuser un passage par là, jusqu'à ce tournant... puis installer une roue à aubes ici pour obtenir une chute assez puissante.

Elle pointa un doigt vers le cours d'eau en aval.

– Sinon, je peux la placer là-bas, mais, ici, ce serait quand même mieux.

– D'accord. Attends un instant.

Il regrimpa sur la berge et disparut dans la forêt, revenant quelques minutes plus tard avec plusieurs troncs fins et robustes de jeunes chênes.

– On n'a pas besoin de sortir ce rocher du lit, n'est-ce pas ? Uniquement de le déplacer un peu afin que tu puisses creuser dans la berge derrière ?

– C'est ça.

La sueur ruisselait sur le visage de Brianna. Elle creusait depuis plus d'une heure ; ses bras étaient courbaturés, et elle avait des ampoules plein les mains. Avec une profonde gratitude, elle tendit sa pelle à son père et s'écarta, se penchant pour asperger d'eau fraîche ses membres écorchés et sa figure. Se mettant au travail, son père déclara :

– C'est un travail lourd. Pourquoi n'as-tu pas demandé de l'aide à Roger Mac ?

– Il est occupé.

Elle entendit la brusquerie de son propre ton, mais ne fit rien pour la déguiser.

Son père ne releva pas la rudesse de Brianna, s'affairant à bien placer ses leviers en chêne. Attirés comme de la limaille de fer par le magnétisme de leur grand-père, Jemmy et Germain se matérialisèrent sur la berge, braillant qu'ils voulaient aider.

Elle le leur avait déjà demandé, mais leur enthousiasme n'avait duré que quelques minutes avant d'être détourné par la découverte d'un porc-épic perché dans un arbre. Bien sûr, à présent que Jamie était aux commandes, ils

se jetèrent avec cœur dans la tâche, creusant la glaise avec des bouts de bois, riant, se bousculant, se mettant dans les pattes des grands et se fourrant des poignées de boue dans la culotte.

Jamie étant Jamie, il ignora les casse-pieds, se contentant de diriger leurs efforts, puis leur ordonna de sortir du cours d'eau avant d'être écrasés par le rocher. Celui-ci avait été dégagé, et deux leviers avaient été enfoncés dans la glaise de chaque côté, un troisième derrière. Il instruisit sa fille :

– Appuie sur celui-ci.

Elle se mit en place, et il saisit les deux autres.

– À compter de trois ! Un... deux... hisse !

Jemmy et Germain, qui se tenaient un peu plus haut, reprirent en cœur.

– Oh ! Hisse !

Elle avait une écharde dans le pouce, et le bois écorchait ses paumes ramollies par l'eau, pourtant, elle avait envie de rire.

– Oh ! Hisse !

Dans un tourbillon de boue et un éboulement de terre de la berge en contre-haut, le rocher céda d'un coup, bascula dans le ruisseau en projetant une immense gerbe qui les trempa tous les deux des pieds à la tête, pour la plus grande joie des gamins. Il roula jusqu'à la rive opposée. Comme elle l'avait calculé, le courant détourné rognait déjà les bords de la dépression nouvellement créée, emportant la glaise fine qui se détachait en spirales tourbillonnantes.

– Tu as vu ? lança-t-elle triomphante. Je ne sais pas jusqu'où il va éroder la berge, mais, d'ici un jour ou deux, il ne nous restera plus grand-chose à creuser.

Son père se mit à rire.

– Quoi, tu avais prévu le coup ? Ce que tu peux être futée, quand même !

Cette reconnaissance de ses talents tempéra considérablement son ressentiment envers Roger. La bouteille de cidre de Jamie, conservée au frais avec la truite qu'il avait pêchée, acheva de l'apaiser. Ils s'assirent côte à côte sur la berge, se passant la bouteille, admirant l'efficacité du bassin à remous.

Elle se pencha en avant et plongea sa main dans la terre molle.

– Ça m'a l'air d'être de la bonne argile.

Elle la pressa, laissant l'eau sale s'écouler entre ses doigts, puis ouvrit la main pour montrer à son père qu'elle restait compacte, gardant l'empreinte de ses doigts.

– Bonne pour ton four ?

– Ça vaut la peine d'essayer.

Elle avait déjà effectué quelques tentatives peu convaincantes de cuisson, modelant une série d'assiettes et de bols mal formés, dont la plupart avaient explosé à la chaleur ou étaient tombés en miettes à peine sortis du four. Un ou

deux objets avaient survécu, tordus et les bords calcinés. Elle avait tenu à ce qu'on les utilise, mais c'était une bien piètre récompense pour avoir alimenté et surveillé le four pendant des jours.

Elle avait besoin des conseils d'un spécialiste en four et en poterie, mais, dorénavant, étant donné les rapports tendus entre Fraser's Ridge et Salem, elle pouvait difficilement les obtenir. Elle avait déjà failli provoquer un scandale en interrogeant directement le frère Mordecai sur sa production de céramiques... Une papiste s'adressant à un homme auquel elle n'était même pas mariée !

En entendant de nouveau ses lamentations, son père hocha la tête :

– Maudit Manfred !

Il hésita, puis proposa :

– Je pourrais peut-être demander à ta place ? Quelques frères m'adressent encore la parole et ils me permettraient peut-être de parler à Mordecai. Tu n'as qu'à me dire ce que tu as besoin de savoir... ou plutôt, écris-le-moi.

– Oh, papa, je t'adore !

Elle l'embrassa sur la joue. Il éclata de rire, ravi de lui rendre un service.

Euphorique, elle but une nouvelle gorgée de cidre, des visions de conduits en terre cuite dansant devant ses yeux. Ronnie Sinclair lui avait déjà construit sa citerne en bois, non sans avoir trop maugréé et s'être fait prier. Elle devait trouver de l'aide pour la hisser à l'endroit choisi. Après quoi, si elle pouvait obtenir juste six mètres de tuyaux assez résistants...

– Maman, viens voir !

La voix impatiente de Jemmy interrompit ses calculs. Elle nota mentalement où elle en était, puis rangea le tout dans un coin de son esprit ou, avec un peu de chance, cela fermenterait. Elle rendit la bouteille à son père et rejoignit les garçons un peu plus loin sur la berge, s'attendant à ce qu'on lui montre du frai de grenouille, un putois noyé ou une autre merveille de la nature fascinant d'habitude les petits garçons.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Jemmy se redressa et pointa un doigt vers la roche à ses pieds.

– Regarde ! Regarde !

Ils se tenaient sur Flat Rock, une dalle de granit assez grande pour accueillir trois hommes, rongée en dessous par le courant et avançant au-dessus de l'eau bouillonnante. Un lieu de prédilection pour les pêcheurs.

Quelqu'un y avait allumé un feu. Il y avait une trace noire sur la roche avec, au centre, des vestiges de bâtonnets calcinés. Elle n'y aurait pas prêté plus d'attention, si son père, qui les avait rejoints, ne s'était accroupi devant, l'air intrigué. Elle se pencha à son tour.

Les objets dans les cendres n'étaient pas des bâtonnets.

– Des os, déclara-t-elle. Je me demande à quel animal ils peuvent bien appartenir.

Tout en parlant, son esprit analysait et rejetait les options : écureuil, opossum, lapin, biche, cochon.

Baissant la voix en jetant un œil vers Jemmy, son père lui répondit :

– Ce sont des doigts.

Jemmy s'était déjà désintéressé du feu et jouait à présent à dévaler la berge boueuse sur les fesses, achevant de déchirer ses culottes.

– N'y touche pas ! ajouta-t-il.

Son ordre était inutile, Brianna, révoltée, avait déjà retiré sa main.

– Tu veux dire... des doigts humains ?

Elle essuya instinctivement ses propres doigts sur sa jupe, bien qu'elle n'ait touché à rien.

Il acquiesça, en examinant les restes. Ici et là restaient quelques grumeaux noirs, aussi Brianna pensa à une origine végétale ; l'un d'eux était verdâtre, peut-être une tige n'ayant pas complètement brûlé.

Jamie se pencha plus près et huma les vestiges. Brianna l'imita par réflexe pour aussitôt souffler par le nez, tentant de se débarrasser de l'odeur. Celle-ci était déconcertante : un relent de charbon surmonté d'un effluve amer et crayeux, coiffé à son tour par une émanation âcre un brin médicinale.

– D'où ça vient ? demanda-t-elle en chuchotant à son tour.

Elle aurait pu crier ; Jemmy et Germain étaient trop occupés à se bombarder de poignées de glaise pour l'entendre.

– Tu n'aurais pas aperçu quelqu'un ayant perdu sa main, par hasard ? plaisanta son père.

– Pas récemment, non. Mais si elle n'appartient pas à quelqu'un de vivant, où est le reste du corps ?

– Où est le reste de ce doigt ? Voilà la question.

Jamie toucha une des formes noires du bout de l'index, et elle comprit son interrogation. Au centre du cercle de feu, il y avait une trace plus claire où le vent avait balayé les cendres. On y voyait trois doigts, dont deux entiers, leurs os gris blanc et spectraux. Du troisième, il ne restait que la dernière phalange effilée.

– Un animal ? suggéra-t-elle.

Elle scruta le sol autour d'elle, mais ne vit aucune empreinte de patte sur la roche, uniquement les traces boueuses laissées par les pieds nus des enfants.

De vagues visions de cannibalisme lui remuèrent alors l'estomac.

– Tu ne penses pas qu'Ian...

Elle s'interrompit sur-le-champ.

– Ian ? Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

Retrouvant son bon sens, elle tenta de se reprendre :

– Je n'ai jamais pensé à ça, pas du tout. C'était juste une idée... J'ai entendu dire que les Iroquois, parfois... parfois... Euh... peut-être des amis

d'Ian ? En visite ?

– Non. Ça sent les Highlands. Les Iroquois brûlent parfois leurs ennemis, et il leur arrive de les découper en morceaux, mais pas de cette manière.

Il pointa le menton vers les vestiges.

– C'est une affaire privée. Une sorcière, peut-être. Ou un de leurs shamans. Jamais un guerrier ne ferait ça.

– Je n'ai vu aucun Indien dans le coin récemment. Pas à Fraser's Ridge. Et toi ?

Il examina les os encore un instant, puis secoua la tête.

– Non, ni personne à qui il manquait trois doigts.

– Tu es vraiment sûr qu'ils sont humains ? Ils ne pourraient pas appartenir à un petit ours ? Ou un gros raton laveur ?

– Peut-être.

Brianna sentait bien qu'il acquiesçait à cette éventualité juste pour la rassurer. Il était sûr de lui.

Quelqu'un tira sur sa manche.

– Maman ! Maman ! On a faim !

Elle se releva sans cesser de contempler, songeuse, les restes calcinés.

– Pour changer. Ça fait au moins une heure que tu n'as rien avalé.

Son regard se porta sur son fils, et elle revint brusquement à la réalité. Les deux garçons étaient couverts de boue des pieds à la tête.

– Non, mais, regardez-vous ! Comment avez-vous fait pour vous mettre dans un état pareil ?

Son père se releva lui aussi, un large sourire aux lèvres.

– Oh, rien de plus facile, ma fille. Cela dit, le remède est tout aussi simple.

Il souleva Germain par le fond de sa culotte et le col de sa chemise, et le balança dans le bassin au bord de la roche plate.

Jemmy se mit à sauter sur place, battant des mains.

– Moi aussi, grand-père ! Moi aussi !

– Suffit de le demander.

Il l'attrapa par la taille et le lança haut dans l'air, avant que Brianna n'ait eu le temps de crier :

– Il ne sait pas nager !

Sa protestation coïncida avec une énorme éclaboussure. Jemmy atterrit dans l'eau et coula aussitôt à pic. Brianna s'apprêtait déjà à plonger à sa rescousse, mais Jamie lui retint le bras.

– Attends un peu. Comment sauras-tu s'il peut nager ou pas, si tu ne le laisses pas essayer ?

Germain revenait déjà vers le bord. Jemmy refit surface derrière lui, battant des bras et crachant. Germain replongea, tourna sous l'eau telle une loutre et

réapparut à ses côtés.

– Utilise tes jambes ! lança-t-il. Tourne-toi sur le dos.

Jemmy cessa de se débattre, se retourna sur le dos et donna de grands coups de pieds. Avec ses cheveux collés sur sa figure et les gerbes d'eau qu'il projetait, il ne devait pas voir grand-chose, mais il poursuivit vaillamment ses efforts sous les encouragements de Germain et de Jamie.

Le bassin ne faisant pas plus de quatre mètres de large, il atteignit l'autre rive en quelques secondes, se cognant la tête contre un rocher. Il barbotait encore un peu, puis reprit pied et écarta ses cheveux mouillés de devant ses yeux, l'air ahuri.

– Je sais nager ! Maman, je sais nager !

– C'est formidable, mon chéri !

Elle était déchirée entre une fierté presque aussi extatique que la sienne, l'envie de courir à la maison pour le raconter à Roger et des visions angoissantes de son fils se jetant dans des étangs profonds et des rapides parsemés d'écueils avec l'illusion qu'il savait vraiment nager. Toutefois, maintenant qu'il y avait goûté, plus question de faire marche arrière.

Elle se pencha en avant et tendit les bras.

– Viens ! Tu peux revenir en nageant ? Allez, rejoins-moi !

Déconcerté, il la regarda un instant, puis contempla l'eau agitée du bassin. L'excitation quitta son visage, et sa bouche s'incurva en une moue malheureuse.

– Je ne sais plus ! J'ai oublié comment !

– Jette-toi et bats des jambes, cousin ! lui cria Germain. Jemmy avança d'un pas, puis s'arrêta, la lèvre tremblante, la terreur et la confusion s'emparant de lui.

– Reste là, *a charaid* ! Je viens te chercher.

Jamie sauta dans l'eau et le rejoignit en un clin d'œil. À genoux dans l'eau, il offrit son dos à l'enfant, tapotant son épaule.

– Accroche-toi là. On va nager ensemble.

Ils regagnèrent l'autre rive dans un barbotement joyeux, entre les cris d'excitation de Jemmy et ceux de Germain qui les avait rejoints. Puis ils se hissèrent sur la roche plate, hors d'haleine et riant aux éclats, une mare se formant à leurs pieds.

Brianna s'écarta pendant qu'ils s'ébrouaient, et observa :

– Il n'y a pas à dire, vous êtes plus propres.

Jamie se mit debout, tordant ses cheveux pour les essorer.

– Je t'avais bien dit que c'était plus simple. Il vient de me venir une idée. Selon moi, il existe un meilleur moyen d'obtenir ce que tu cherches.

– Ce que je... oh, tu veux parler de mes canalisations ?

– Oui. Viens à la maison après le dîner, je te montrerai.

– Qu’est-ce que c’est, grand-père ?

Jemmy fixait intrigué le dos de Jamie. Il tendit prudemment un doigt et suivit l’une des longues cicatrices courbes.

– Quoi ? Oh... ça. C’est... euh...

Brianna intervint d’un ton ferme, se penchant pour soulever l’enfant.

– Des gens très méchants ont fait du mal à grand-père, mais c’était il y a très longtemps. Il va bien maintenant. Tu pèses une tonne !

Germain, qui contemplait lui aussi le dos de Jamie avec intérêt, poursuivit :

– Papa dit que grand-père est peut-être un soyeux. Comme son papa avant lui. Est-ce que les méchants t’ont trouvé dans ta peau de soyeux, grand-père, et ont essayé de te dépecer ?

Prosaïque, il expliqua à Jemmy :

– Dans ce cas, il redeviendrait un homme et il pourrait tous les tuer avec son épée.

Jamie demeura interdit, dévisageant l’enfant.

– Euh... oui, je suppose que ça s’est passé ainsi. Si ton père le dit...

– C’est quoi un soyeux ? questionna Jemmy.

Perplexe mais intrigué, il gigota dans les bras de sa mère, voulant redescendre. Elle le déposa par terre.

– Je ne sais pas, reconnut Germain. Mais ils ont de la fourrure. Dis, grand-père, c’est quoi un soyeux ?

Jamie se passa les mains sur le visage. Brianna pensait qu’il souriait, mais n’en était pas sûre.

– Un soyeux, répondit-il, c’est une créature qui est un homme sur terre, mais devient un phoque dans la mer.

Voyant Jemmy ouvrir la bouche pour poser la prochaine question, il le prit de vitesse :

– Un phoque, c’est un grand animal qui aboie comme un chien, est gros comme un bœuf et aussi beau que la nuit noire. Ils vivent dans la mer, mais grimpent parfois sur les rochers au bord de la côte.

– Tu en as déjà vu, grand-père ? questionna Germain.

– Oh oui, souvent. Il y en a beaucoup sur la côte en Écosse.

– En Écosse, répéta Jemmy émerveillé.

– Ma mère dit que l’Écosse est un beau pays, affirma Germain. Parfois, elle pleure quand elle en parle. Mais je ne crois pas que ça me plairait.

– Pourquoi pas ? demanda Brianna.

– C’est plein de géants, de chevaux des eaux et de... trucs. Je n’ai pas envie d’en rencontrer. Et des perdrix, m’a dit maman. Mais ça, on en a plein ici aussi.

Jamie se releva et s’étira avec un grognement de plaisir.

– En effet, et je crois qu’il est l’heure de rentrer à la maison pour en manger.

La lumière de la fin d’après-midi dorait la roche et le ruisseau, faisant luire les joues des garçons et le duvet clair sur les avant-bras de son père. Jemmy s’étira et grogna à son tour, imitant son grand-père vénéré.

– Allez, puceron, tu veux rentrer à dada ?

Il se pencha pour que Jemmy lui grimpe sur le dos, se redressa et prit la main de Germain.

Il aperçut Brianna qui étudiait encore les traces noires sur la roche plate.

– Oublie ça, ma fille. C’est une sorte de charme. Il ne faut pas y toucher.

Puis, il se dirigea vers le sentier, les deux garçons riant en le voyant déraiper dans la boue.

Brianna alla récupérer sa pelle et la chemise de son père sur la berge, puis les rattrapa sur le sentier qui menait à la Grande Maison. Une brise s’était levée, agitant le feuillage et se glissant sous sa chemise humide. Germain chantonnait, tenant toujours la main de son grand-père, balançant sa tête blonde d’un côté et de l’autre, tel un métronome.

Jemmy poussa un soupir de contentement, les jambes nouées autour de la taille de Jamie, ses bras autour de son cou, sa joue rougie par le soleil contre le dos zébré de son grand-père. Puis, il renversa la tête et déposa un gros baiser sonore entre les omoplates de sa monture. Jamie sursauta, manquant de le lâcher, puis poussa un hennissement qui fit rire Brianna.

Jemmy étira le cou pour essayer de voir le visage de son grand-père.

– Ça va mieux, maintenant ?

– Oh oui, mon garçon, beaucoup mieux, l’assura Jamie.

Les moucherons étaient sortis en force. Elle en chassa un nuage qui dansait devant ses yeux, puis écrasa un moustique qui venait de se poser sur la nuque de Germain.

– Aïe ! fit celui-ci en voûtant les épaules.

Puis il se remit à chanter Alouette, imperturbable.

La chemise de Jemmy était en lin élimé, taillée dans une des vieilles de Roger. En séchant, le tissu avait épousé la forme de son corps, carré et solide, ses petites épaules étant une copie miniature de celles plus grandes et plus musclées auxquelles il était accroché. Le regard de Brianna passa des deux rouquins à Germain, fin et gracieux comme un roseau, qui marchait d’un pas sautillant tout en chantant. Décidément, la beauté des hommes était un enchantement.

Jemmy, la tête dodelinant au rythme des pas de Jamie, interrogea soudain d’une voix endormie :

– C’était qui, les méchants, grand-père ?

– Des *Sassunaich*. Des soldats anglais.

Germain interrompit sa chanson.

– De la canaille anglaise ! C’est eux qui ont coupé la main de papa.

– C’est vrai ? Tu les as tués avec ton épée, grand-père ?

– Certains d’entre eux, en effet.

– Quand je serai grand, je tuerai ceux qui restent, affirma Germain. S’il en reste.

– Il doit forcément en rester quelques-uns, dit Jamie. Il lâcha la main de Germain pour remonter un peu Jemmy qui glissait dans son dos.

– Moi aussi, dit Jemmy les paupières lourdes. Je les tuerai.

Parvenus à la fourche du sentier, Jamie rendit son fils à Brianna et reprit sa chemise. Il l’enfila, puis libéra ses cheveux emmêlés pris sous son col. Il lui sourit et déposa un baiser sur son front, une main sur la tête ronde de l’enfant appuyée contre l’épaule de sa mère.

– Ne t’en fais pas, ma fille. Je parlerai à Mordecai. Ainsi qu’à ton homme. Prends bien soin de ce petit-là.

« C’est une affaire privée » avait dit son père, sous-entendant par là qu’elle ne devait plus y penser. Elle y serait peut-être parvenue, sans deux détails : d’une part, le retour de Roger longtemps après le coucher du soleil, sifflotant une chanson que lui avait apprise Amy McCallum ; d’autre part, l’observation détachée de son père au sujet du feu sur Flat Rock : « Ça sent les Highlands. »

Brianna avait du flair, et, selon elle, il y avait anguille sous roche. Avec un peu de retard, elle avait aussi compris ce qui avait inspiré la remarque de Jamie. Ce vague relent médicinal venait de l’iode ; l’odeur d’algues brûlées. Elle se souvenait d’un feu de varech sur le rivage près d’Ullapool, à son époque, un jour où Roger l’avait emmenée pique-niquer.

On trouvait des algues en abondance sur la côte, et il n’était pas impossible que quelqu’un, un jour, en ait apporté à l’intérieur des terres. Il se pouvait aussi que certains des pêcheurs en aient mis dans leurs bagages, à la manière des exilés qui emportaient un peu de poussière dans une bouteille ou une poignée de cailloux pour leur rappeler leur terre natale.

Un charme, avait dit Jamie. La chanson qu’Amy avait apprise à Roger s’appelait justement « Le charme diabolique ».

Tout cela ne prouvait rien. Toutefois, par curiosité, elle parla du petit foyer et de son contenu à M^{me} Bug. Cette dernière en connaissait un rayon en matière de sortilèges des Highlands.

Elle écouta sa description très concentrée, en pinçant les lèvres.

– Des os, vous dites ? Quel genre... animal ou humain ?

Brianna tressaillit.

– Humain ?

– Mais oui. Certains charmes nécessitent de la poussière de cimetière, des os réduits en poudre ou des cendres d’un corps brûlé.

Cela lui rappela brusquement qu'elle avait déposé un grand saladier en poterie dans les cendres chaudes. Comme ils étaient à court de levain depuis quelques jours, elle avait mélangé de la farine, de l'eau et du miel dans l'espoir d'attraper un peu de levure sauvage flottant dans l'air.

La petite Écossaise rondelette examina l'intérieur du saladier, fit une moue dépitée, puis marmonna quelques paroles en gaélique. « Cela va de soi », pensa Brianna amusée. Il y avait forcément une prière pour faire lever le pain. À quel saint patron fallait-il s'adresser ?

M^{me} Bug reprit le fil de la conversation tout en se remettant à émincer ses navets.

– À propos de ce que vous disiez. Ce que vous avez vu sur Flat Rock – des algues, des os et une roche plate – c'est un charme d'amour. Celui qu'on appelle « le venin du vent du Nord ».

– Drôle de nom pour un charme d'amour !

– Vous voulez que je vous le récite ?

C'était une question purement rhétorique. Sans attendre la réponse, elle s'essuya les mains sur son tablier, puis, les croisant devant ses hanches d'un air théâtral, déclama :

– « *Voici ton charme d'amour :*

Telle l'eau aspirée dans une paille,

Il attirera en toi l'amour,

Et la chaleur de celui que tu aimes.

Lève-toi à l'aube le jour du Seigneur,

Sur une roche plate près du rivage

Emporte des boutons d'or

Et de la digitale.

Une petite quantité de braises

Dans ta bouilloire

Une belle poignée d'algues

Dans une pelle en bois.

Trois os d'un vieillard,

Récemment arrachés de sa tombe

Neuf tiges de fougère royale

Fraîchement taillées à la hache

Brûle-les sur un feu de fagots

Réduis-les en cendres

Saupoudre-les sur le sein de l'aimé

Contre le venin du vent du Nord.

Par cinq fois

Fais le tour du foyer

Je te le garantis

Cet homme ne te quittera jamais. »

M^{me} Bug décroisa les mains, saisit un autre navet et le découpa rapidement en fines lamelles avant de le jeter dans la marmite.

– Ce n'est pas pour vous, j'espère ?

– Non, murmura Brianna. Vous pensez que... les pêcheurs utiliseraient ce genre de sortilège ?

– Ça, je n'en sais rien, mais, parmi eux, il y en a sûrement qui l'ont déjà entendu. Ce charme est assez courant, même si je ne connais personne qui l'ait déjà utilisé. Il existe des moyens plus simples de conquérir le cœur d'un garçon, ma fille.

Elle agita un doigt en direction de Brianna.

– Par exemple : cuisinez-lui un bon plat de navets cuits dans le lait et servis avec du beurre.

– Je m'en souviendrai, promit Brianna avant de s'éclipser.

Elle avait eu l'intention de rentrer chez elle où des dizaines de tâches l'attendaient, de filer la laine et la tisser, de plumer la demi-douzaine d'oies qu'elle avait abattues et suspendues dans l'appentis. Pourtant, elle se retrouva presque malgré elle sur le sentier menant au cimetière.

Amy McCallum ne pouvait quand même pas avoir accompli ce charme. Descendre la montagne depuis sa cabane lui aurait pris des heures, sans compter qu'elle avait un bébé. Cependant, on pouvait porter les nourrissons. En outre, personne ne saurait qu'elle s'était absentée de chez elle, à part Aidan. Or, Aidan ne parlait à personne, hormis Roger, qu'il vénérât.

Le soleil était presque couché, plongeant le cimetière dans des couleurs mélancoliques. Les ombres noires des arbres qui le protégeaient s'étiraient sur le tapis d'aiguilles, les croix en bois, les cairns et les sépultures rudimentaires. Les pins et les sapins ciguës échangeaient des murmures inquiets dans la brise du soir.

Le nœud froid dans le ventre de Brianna s'était répandu dans tout son buste. Il s'étendit davantage quand elle aperçut la terre retournée sous le panneau en bois marqué Ephraïm.

50. Des lames bien affilées

Il aurait dû le voir venir. Il l'avait vu venir. Mais qu'aurait-il pu faire ? Plus important encore, que pouvait-il faire, maintenant ?

Roger grimpait le versant à pas lents, presque insensible à sa beauté. Presque, mais pas totalement. Austère dans la rigueur de l'hiver, le défilé où la cabane branlante d'Amy McCallum était perchée se transformait en une explosion de couleurs au printemps et en été, si vives que, en dépit de son inquiétude, il ne pouvait s'empêcher d'admirer l'intensité des rouges et des roses des lauriers. Les cornouillers formaient des taches crémeuses interrompues par des tapis de bleuets, les fleurs minuscules se dandinant sur leur tige fine au-dessus du torrent qui rebondissait au bord du sentier escarpé.

Ils avaient sans doute choisi ce site en été, quand il était le plus charmant, observa-t-il cyniquement. Il n'avait pas connu Orem McCallum, mais il n'avait sans doute pas eu plus de sens pratique que sa femme, autrement, ils se seraient rendu compte des dangers de leur isolement.

Toutefois, la situation présente n'était pas la faute d'Amy. Il ne pouvait lui en vouloir pour sa propre bêtise.

Il n'avait rien à se reprocher non plus... sauf de ne pas avoir pris conscience plus tôt de ce qui arrivait ; ou de ce que l'on racontait.

« Tout le monde sait que vous passez plus de temps avec la veuve McCallum qu'avec votre propre femme. »

C'étaient les paroles de Malva Christie, son petit menton pointu dressé vers lui dans un air de défi. « Dites-le à mon père et je raconterai partout que je vous ai vu embrasser Amy McCallum. Tout le monde me croira. »

Il n'en revenait toujours pas. Sa stupeur initiale avait cédé le pas à la colère. Contre Malva et sa menace idiote, mais encore plus contre lui-même.

Un soir, en rentrant de la malterie à l'heure du dîner, il était tombé sur Malva et Bobby Higgins, tendrement enlacés. Ils avaient bondi comme une paire de biches affolées, roulant des yeux effarés, si paniqués que c'en était drôle.

Avant même qu'il n'ait eu le temps de s'excuser ou de s'éclipser avec tact dans le sous-bois, Malva s'était approché de lui, l'air déterminé.

– Dites-le à mon père, et je raconterai partout que je vous ai vu embrasser Amy McCallum.

Il avait été tellement abasourdi qu'il n'avait pas remarqué Bobby jusqu'à ce que le jeune soldat prenne Malva par le bras et lui chuchote à l'oreille. Elle s'était laissé entraîner à contrecœur, avec un dernier regard chargé de sous-entendus vers Roger et une phrase qui l'avait stupéfait :

– Tout le monde sait que vous passez plus de temps avec la veuve McCallum qu’avec votre propre femme. Tout le monde me croira.

Le pire, c’était qu’elle avait raison et qu’il en était le premier responsable. À l’exception d’une ou deux remarques sarcastiques, Brianna n’avait pas protesté contre ces visites. Elle avait accepté, en apparence du moins, le fait que quelqu’un doive s’occuper des McCallum, s’assurer qu’ils avaient assez de bois pour se chauffer et de quoi manger, leur offrir un minimum de compagnie, un maigre répit dans la monotonie de la solitude et du dur labeur.

Il avait l’habitude de ce genre de démarche : avec le révérend, il avait souvent rendu visite aux personnes âgées, aux veuves, aux souffrants de la congrégation ; ils leur avaient apporté des petits plats, prenant le temps de discuter avec eux, de les écouter. C’était un simple réflexe de bon voisinage, un geste naturel de bonté.

Mais il aurait dû prendre garde. À présent, il se souvenait de l’air pensif de Jamie au dîner, la façon dont son beau-père avait ouvert la bouche pour intervenir avant de se raviser, quand il avait demandé à Claire un baume pour l’éruption cutanée du petit Orrie McCallum, puis le regard discret de Claire vers Brianna.

« Tout le monde me croira » : si elle avait dit ça, cela signifiait que les bruits couraient déjà. Jamie les avait sûrement entendus ; il espérait que ce n’était pas le cas de Brianna.

La cheminée tordue apparut entre les lauriers, sa volute de fumée transparente faisant onduler l’air au-dessus du toit, comme si la cabane était enchantée et pouvait se dématérialiser d’un instant à l’autre.

Il savait exactement comment c’était arrivé. Il avait un faible pour les jeunes mères, une profonde tendresse pour elles, un désir de veiller sur elles. Il savait aussi pourquoi : le souvenir de sa jeune mère, morte en lui sauvant la vie durant les bombardements de Londres, n’arrangeait rien.

Cette tendresse avait déjà failli lui coûter la vie à Alamance, quand ce crétin buté de William Buccleigh MacKenzie s’était mépris de ses attentions envers Morag MacKenzie pour de... Certes, il l’avait embrassée, mais sur le front ; après tout, elle était son ancêtre ! L’ahurissante absurdité de manquer d’être tué par son arrière-arrière-arrière-etc.-grand-père lui avait fait perdre la voix. Il aurait dû retenir la leçon, mais non.

Soudain furieux contre lui-même et contre cette petite garce de Malva Christie, il ramassa un caillou sur le bord du chemin et le lança dans le torrent. Il heurta une pierre, rebondit deux fois, puis fut englouti par le courant.

Ses visites aux McCallum devaient cesser, sur-le-champ. C’était l’évidence même. Il trouverait un autre moyen de les aider, mais il devait les voir une dernière fois pour leur exposer la situation. Amy comprendrait, mais comment expliquer à Aidan ce qu’était une réputation et pourquoi les ragots étaient un péché mortel ? Comment lui annoncer qu’il ne pourrait plus venir pêcher avec lui ou lui montrer comment tailler des objets en bois ?

Jurant entre ses dents, il gravit la dernière pente raide et déboucha dans la cour envahie de mauvaises herbes. Avant même qu'il n'ait eu le temps de toquer, la porte s'ouvrit grand. Amy dévala les marches et se jeta dans ses bras, en larmes.

– Roger Mac ! Dieu soit loué, vous êtes là ! J'ai prié et prié pour que quelqu'un vienne, convaincue que personne n'arriverait à temps ! Dieu merci ! Dieu merci !

– Que se passe-t-il ? Le petit Ortie est malade ?

Il lui prit les bras et s'écarta. Elle secoua la tête avec tant de vigueur qu'elle en perdit son bonnet.

– Non, c'est Aidan.



Aidan McCallum était recroquevillé sur la table de mon infirmerie, blanc comme un linge, émettant des gémissements haletants. Mon premier espoir, une indigestion de pommes vertes et de groseilles, s'évanouit dès que je l'examinai avec plus d'attention. J'étais pratiquement sûre de mon second diagnostic, mais l'appendicite partage des symptômes avec bon nombre d'autres maux. Cependant, les cas classiques présentaient une caractéristique reconnaissable.

– Vous pouvez le maintenir allongé un instant ? demandai-je à sa mère.

Elle se tenait à ses côtés, les yeux remplis de larmes. Roger fut plus rapide et appuya doucement sur les genoux et les épaules de l'enfant, l'allongeant sur le dos.

Je plaçai le pouce dans son nombril, l'auriculaire sur l'os de sa hanche droite et appuyai fermement sur son abdomen avec le majeur, me demandant l'espace d'un instant si McBurney avait déjà découvert et baptisé sa méthode diagnostique. La douleur dans ce point sensible était un symptôme spécifique d'appendicite aiguë. Je relâchai la pression, et Aidan poussa un hurlement, se cambra puis se replia comme un cran d'arrêt.

C'était donc bien ça. Je savais que, tôt ou tard, je devrais affronter ce cas de figure. Avec un mélange de consternation et d'excitation, je me rendis compte que le moment était venu d'utiliser mon éther. Je n'avais pas le choix : si l'appendice n'était pas extrait, il se romprait.

Roger soutenait la pauvre M^{me} McCallum d'une main sous le bras. Elle serrait contre elle son bébé enveloppé dans un linge. Il fallait qu'elle reste, Aidan aurait besoin d'elle.

– Roger, demandez à Lizzie qu'elle vienne s'occuper du bébé. Puis, courez chez les Christie. J'ai besoin de l'assistance de Malva.

Une expression extraordinaire que je ne parvins pas à interpréter traversa son visage. Elle ne dura qu'un instant, et je n'avais pas le temps de m'en inquiéter. Il sortit sans dire un mot, et je me tournai vers M^{me} McCallum, lui

demandant tout ce que j'avais besoin de savoir avant d'ouvrir le ventre de son fils.



Quand Roger toqua à la porte, ce fut Allan qui lui ouvrit, une version plus sombre et plus fine du visage de hibou de son père. Quand le visiteur lui demanda où était Malva, il mit un temps pour réagir.

– Malva ? Elle est partie cueillir des joncs dans le torrent. Que lui voulez-vous ?

– M^{me} Fraser a besoin de son aide pour... quelque chose.

Il y eut un mouvement à l'intérieur, la porte d'une chambre qui s'ouvrait. Tom Christie apparut, un livre à la main, tenant une page entre deux doigts. Il salua Roger d'un signe de tête.

– Vous dites que M^{me} Fraser réclame Malva ? Pour quoi faire ?

Il fronçait les sourcils. Le père et le fils ressemblaient à une paire de chats-huants observant une souris, se demandant si elle ferait un bon repas.

– Le petit Aidan McCallum est gravement malade. L'aide de Malva lui serait bien utile. Ne vous dérangez pas, je vais aller la chercher moi-même.

Christie ouvrit la bouche, mais Roger avait déjà tourné les talons, pressant le pas avant qu'ils n'aient pu l'arrêter.

Il la trouva rapidement, même si chaque instant passé à la chercher lui parut une éternité. Combien de temps avant qu'un appendice enflammé n'éclate ? Elle se tenait dans le torrent, ses jupes relevées et un panier attaché à la cordelette de son tablier flottant à ses côtés. Assourdie par le bruit de l'eau, elle ne l'entendit pas approcher. Quand il cria son nom, elle sursauta et brandit son couteau, le tenant fermement par le manche.

En le reconnaissant, son air paniqué s'évanouit, mais elle resta sur ses gardes, ne desserrant pas sa prise sur le couteau. Toutefois, quand il lui expliqua le but de sa visite, une lueur d'intérêt anima son regard.

– L'éther ? Elle va le découper ?

– Oui, venez. J'ai déjà prévenu votre père, vous n'avez pas besoin de repasser par chez vous.

Son expression se métamorphosa.

– Vous lui avez dit ?

Elle plissa le front, se mordant la lèvre, et déclara, haussant la voix pour se faire entendre par-dessus le courant :

– Je ne peux pas.

Il prit l'air le plus encourageant possible et lui tendit la main.

– Mais si, vous pouvez. Venez, je vais vous aider à rassembler vos affaires.

– Non. Mon père... il ne voudra jamais.

Elle jeta un coup d'œil en direction de sa cabane. Il regarda à son tour,

mais tout allait bien. Ni Allan ni Tom ne l'avaient suivi, pour l'instant.

Il ôta ses chaussures et entra dans l'eau glacée, les cailloux glissants roulant sous ses pieds. Malva écarquilla les yeux et ouvrit la bouche toute grande quand elle le vit saisir son panier, le détacher de la cordelette et le lancer sur la berge. Puis il lui prit son couteau, le glissa sous sa ceinture, attrapa la jeune fille par la taille et pataugea jusqu'à la terre ferme, en dépit de ses protestations et de ses battements de jambes.

– Vous venez avec moi, dit-il en la déposant. Vous préférez marcher ou je dois vous porter ?

Elle parut plus intriguée qu'horriée par sa proposition, puis s'écarta d'un pas.

– Je ne peux pas, je vous l'assure ! Il... il me battra s'il découvre que j'ai touché à l'éther !

Il réfléchit un instant. Elle disait peut-être vrai. D'un autre côté, la vie d'Aidan était en jeu.

– Il n'en saura rien. Et s'il l'apprend par hasard, je veillerai à ce qu'il ne vous fasse aucun mal. Venez, bon sang ! Il n'y a pas de temps à perdre !

La mine butée, elle plissa sa bouche rose. Jetant ses scrupules aux orties, il se pencha vers elle, serra les poings et la fixa dans le blanc des yeux.

– Vous viendrez, sinon je dis à votre père et à votre frère que je vous ai vue avec Bobby Higgins. Vous pouvez raconter tout ce que vous voulez sur moi, je m'en fiche. Si vous croyez que votre père va vous battre pour avoir aidé M^{me} Fraser, comment réagira-t-il en apprenant que vous vous bécotez, vous et Bobby ?

Il ignorait si le terme « bécoter » existait déjà, mais elle le comprit d'emblée. À en juger par la lueur dangereuse dans ses yeux gris, si elle avait été de taille, elle lui aurait flanqué son poing dans la figure.

Toutefois, après un instant d'hésitation, elle s'essuya les jambes sur ses jupons et enfila ses sandales. Le voyant se baisser pour prendre son panier, elle dit sèchement :

– Laissez ça. Et rendez-moi mon couteau.

Sans doute juste pour conserver une emprise sur elle – car elle ne lui faisait pas peur – jusqu'à son arrivée à l'infirmerie, il toucha la lame sous sa ceinture et répondit :

– Après. Quand ce sera fini.

Elle ne se donna pas la peine de discuter. Elle prit le sentier en direction de la Grande Maison, marchant devant lui d'un pas pressé, les semelles de ses sandales claquant contre ses talons nus.



Je gardai mes doigts dans l'aisselle d'Aidan, prenant son pouls. Sa peau était brûlante, il devait frôler les quarante de fièvre. Son rythme cardiaque

était régulier, quoique rapide... ralentissant à mesure qu'il sombrait dans l'inconscience. J'entendais Malva compter elle aussi dans un souffle, tant de gouttes d'éther, tant de secondes avant les suivantes... Du coup, je ne savais plus où j'en étais, mais cela n'avait pas d'importance, les battements de mon propre cœur se calquant sur ceux de l'enfant.

Il respirait normalement. La petite poitrine se soulevait et s'affaissait sous ma paume. Je sentais ses muscles se relâcher, ses côtes s'écartant à chaque inspiration, faisant ressortir son ventre gonflé et dur. J'eus une soudaine vision de ma main traversant la paroi de son abdomen et touchant l'appendice enflé ; je le voyais clairement dans ma tête, palpitant avec malveillance dans l'obscurité de son monde clos. Le moment était venu.

M^{me} McCallum poussa un petit cri en me voyant saisir le scalpel, puis un autre plus fort quand je pressai la lame sur la peau pâle rendue brillante par l'alcool avec lequel je l'avais badigeonnée. On aurait dit le ventre d'un poisson sous un couteau à éviscérer.

La peau s'ouvrit facilement ; le sang monta en surface comme par magie, semblant venir de nulle part. Comme la graisse était quasiment absente, les muscles apparurent tout de suite, rouge sombre, résistants au toucher. Je sentais vaguement la présence d'autres personnes sans la pièce, mais tous mes sens étaient concentrés sur le petit corps devant moi. Quelqu'un se tenait à mes côtés... Brianna ?

– Passez-moi un écarteur... oui, ce truc-là.

En effet, c'était Brianna. Des doigts effilés trempés de désinfectant déposèrent dans ma main gauche l'instrument en forme de griffe. J'aurais eu grand besoin d'une bonne assistante de bloc opératoire, mais, à défaut, elle ferait l'affaire.

– Tiens-le comme ça, voilà.

Je glissai la pointe de ma lame entre les fibres musculaires qui s'écartèrent aisément, pinçai l'épaisse membrane luisante du péritoine, la soulevai et l'incisai.

Ses viscères étaient très chauds, dégorgeant de liquides. J'appuyai doucement sur l'intestin, sentant des grumeaux de matière molle sous sa paroi, l'affleurement d'un os contre mes articulations... il était si menu, ma marge de manœuvre était très limitée. Je fermai les yeux, me guidant au toucher. Le cæcum aurait dû se trouver sous mes doigts ; je sentis la courbe du gros intestin, inerte mais vivant, tel un serpent endormi.

Derrière ? Plus bas ? Je palpai avec précaution, rouvris les yeux et examinai l'incision. La plaie ne saignait pas beaucoup, mais était quand même inondée. Devais-je prendre le temps de cautériser les petits vaisseaux ? Je jetai un coup d'œil vers Malva. Concentrée, ses lèvres remuaient en silence tandis qu'elle comptait. Elle gardait une main sur le cou de l'enfant, écoutant son pouls.

– Cautère... un petit.

Je marquai une brève pause, pensant à l'inflammabilité de l'éther. J'avais éteint l'âtre et déplacé le brasero de l'autre côté du couloir, dans le bureau de Jamie. Brianna était rapide, l'instrument atterrit dans ma paume en quelques secondes. Une minuscule volute de fumée s'éleva du ventre de l'enfant et un grésillement de chair grillée s'insinua dans l'odeur épaisse du sang. En rendant le fer à Brianna, j'aperçus M^{me} McCallum qui fixait son fils, les yeux exorbités.

J'épongeai le sang avec une compresse ouatée et scrutai de nouveau le ventre. Mes doigts pinçaient toujours ce que je pensais être... C'était bien ça.

– Je te tiens ! m'exclamai-je à voix haute.

Très doucement, je glissai un doigt sous une anse du cæcum et le soulevai hors de la plaie. L'appendice enflammé saillait comme un gros ver furieux, violacé d'indignation.

– Ligature.

Je distinguais avec netteté la membrane sous l'appendice et les vaisseaux qui l'alimentaient. Je devais d'abord sectionner ces derniers, puis ligaturer l'appendice avant de le couper. L'opération était rendue plus délicate en raison de la petite taille de l'organe, mais ce n'était pas bien sorcier...

Il régnait un tel silence dans la pièce que je pouvais entendre les charbons du brasero siffler et craquer dans la pièce d'à côté. La sueur me coulait derrière les oreilles et entre les seins, et je me surpris en train de mordre ma lèvre inférieure.

– Pince.

Je tirai fermement sur le fil de suture, puis, à l'aide de la pince, enfonçai le moignon de l'appendice sectionné à l'intérieur du caecum, et replaçai ce dernier à l'intérieur de l'abdomen. Je poussai alors un grand soupir.

– Combien de temps, Malva ?

– Un peu plus de dix minutes, madame. Il va bien.

Elle arracha son regard du masque à éther juste le temps de m'adresser un sourire, puis leva le goutte-à-goutte, reprenant son comptage silencieux.

Le reste alla vite. Je badigeonnai la plaie suturée avec une épaisse couche de miel, enveloppai son ventre d'un bandage serré, le recouvrit d'une couverture chaude, puis me redressai.

– Vous pouvez lui enlever le masque, Malva.

Comme elle ne répondit pas, je levai les yeux vers elle. Elle avait soulevé le masque et le tenait des deux mains devant elle, tel un bouclier. Elle n'observait plus Aidan, mais son père qui se tenait sur le seuil, le dos raide.

Le regard de Tom Christie alla de l'enfant nu sur ma table à sa fille. Elle recula d'un pas, serrant toujours le masque devant elle. Il tourna vers moi ses yeux gris pénétrants.

– Que se passe-t-il ici ? Que faites-vous à cet enfant ? J'étais encore habitée par l'intensité de l'opération et pas d'humeur à supporter ses âneries.

– Je lui sauve la vie. Vous désirez quelque chose ?

Il pinça ses lèvres minces mais, avant qu'il n'ait eu le temps de répondre, son fils Allan fit irruption dans la pièce, écarta ceux qui se trouvaient sur son passage et saisit sa sœur par le poignet.

– Rentre à la maison, petite sottie. Tu n'as rien à faire ici.

– Lâchez-la, dit Roger.

Il posa une main sur l'épaule d'Allan pour qu'il lâche prise. Ce dernier pivota sur ses talons et lui envoya un coup de poing dans le ventre. Roger émit un son creux mais ne flancha pas, lui décochant un uppercut en pleine mâchoire. Allan partit à la renverse, percutant la table où se trouvaient mes instruments. Les lames et les écarteurs se répandirent sur le sol dans un fracas de métal. Le flacon d'alcool contenant mes ligatures en catgut s'écrasa sur le plancher en projetant des débris de verre et des éclaboussures. Un bruit sourd derrière moi me fit me retourner. Les vapeurs d'éther et l'émotion avaient eu raison d'Amy McCallum qui venait de tourner de l'œil.

Je n'avais pas le temps de m'en occuper. Allan revint à la charge avec un crochet du droit ; Roger l'esquiva et le cueillit en plein élan avec un plaquage aux hanches. Les deux hommes chancelèrent en arrière, heurtèrent le rebord de la fenêtre et tombèrent de l'autre côté, leurs corps enchevêtrés.

Tom Christie se précipita vers eux. Saisissant sa chance, Malva courut vers la porte. J'entendis ses pas dans le couloir, puis la porte de la cuisine se referma en claquant.

Brianna me regarda, interdite.

– Mais qu'est-ce qu'il leur prend ?

– Ne me le demande pas. Je n'en ai aucune idée.

C'était vrai, malgré mon fort pressentiment que la participation de Malva à l'opération y était pour quelque chose. Après que je lui avais soigné la main, Tom Christie et moi avions conclu une sorte de trêve, mais cela ne signifiait pas qu'il avait changé d'opinion sur l'impiété de l'éther.

Brianna se redressa d'un coup, figée. Au dehors, une série de grognements, de halètements et d'insultes incohérentes indiquait que la bagarre continuait, mais la voix d'Allan nous était parvenue distinctement au-dessus du vacarme, traitant Roger d'adultère.

Brianna baissa les yeux vers Amy McCallum toujours étendue par terre, et je lâchai moi-même un mot très inconvenant. J'avais déjà entendu quelques remarques obliques sur les visites de Roger aux McCallum, et Jamie avait été plusieurs fois à deux doigts de lui en parler. Cependant, je l'en avais dissuadé, lui disant que je préférais en discuter avec tact avec Brianna. Malheureusement, je n'en avais pas eu le temps.

Après un dernier regard noir à la veuve inconsciente, Brianna sortit de la pièce, visiblement dans l'intention d'aller se jeter dans la mêlée. Je me pris la tête entre les mains et dus gémir, car Tom Christie me demanda brusquement :

– Vous êtes souffrante, madame ?

– Non, répondis-je faiblement. Écoutez, Tom, je suis en toute bonne foi désolée si j’ai causé du tort en demandant l’aide de Malva. Je ne voulais pas la persuader de commettre un acte que vous désapprouvez mais elle a un vrai don pour soigner les gens.

Il me dévisagea avec froideur, puis regarda le corps inerte d’Aidan.

– Cet enfant est-il mort ?

– Non, non, juste endor...

Je n’achevai pas ma phrase, Aidan ayant choisi ce moment des plus inopportuns pour cesser de respirer.

Avec un cri incohérent, je poussai Tom Christie hors de mon chemin et me précipitai sur l’enfant, collant mes lèvres sur les siennes et pressant fortement mon hypothécar au centre de sa poitrine.

Quand je me relevai, l’éther dans ses poumons m’enveloppa le visage, me faisant tourner la tête. Je m’agrippai au bord de la table de ma main libre et répétai l’opération. Pas question que je m’évanouisse !

Ma vue se troubla et la pièce se mit à tourner autour de moi. Je me battis désespérément pour rester lucide, soufflant dans les poumons de l’enfant, sentant son torse se soulever et s’affaisser.

Cela ne dura sans doute pas plus d’une minute, mais une très longue minute cauchemardesque, la chaleur du corps d’Aidan étant mon seul ancrage dans ce chaos tourbillonnant. Amy McCallum remua sur le sol à mes pieds, se redressa sur ses genoux en oscillant, puis se jeta sur moi avec un cri d’effroi, me tirant en arrière, tentant de me faire lâcher son fils. J’entendis la voix de Tom Christie, criant un ordre et essayant de la calmer. Il dut la traîner en arrière, car elle cessa d’un coup de me tirer sur les jambes.

Je soufflai une fois de plus dans les poumons d’Aidan, et, cette fois, le sentis sursauter. Il toussa, s’étrangla, toussa encore, puis se mit simultanément à respirer et à pleurer. Je m’écartai, prise de vertige, me tenant à la table pour ne pas tomber.

J’aperçus deux silhouettes devant moi, noires, déformées, avec des bouches grandes ouvertes et remplies de crocs. Je clignai des yeux, chancelante, puis inspirai à pleins poumons. Quand ma vue revint, je distinguai Tom Christie retenant Amy McCallum par la taille.

– C’est bon, dis-je hors d’haleine. Il va bien. Elle peut s’approcher.

Elle se jeta sur Aidan avec un sanglot, le prenant dans ses bras. Tom Christie et moi nous dévisageâmes par-dessus les débris dans la pièce. Audehors, le silence était revenu.

– Venez-vous de ramener cet enfant d’entre les morts ? Son ton était presque badin, contrastant avec son air sévère.

– Je suppose que oui.

– Ah.

L'infirmier empestait l'alcool au point de me brûler les muqueuses du nez. Mes yeux larmoyaient. Je les essuyai avec mon tablier. Il hocha la tête comme s'il se parlait à lui-même, puis se dirigea vers la porte.

Je devais m'occuper d'Aidan et de sa mère, mais je ne pouvais pas le laisser partir sans régler, dans la mesure du possible, le problème de Malva. Je le rattrapai par la manche.

– Monsieur Christie... au sujet de Malva, c'est ma faute. C'est moi qui ai envoyé Roger la chercher. Vous n'allez pas...

J'hésitai, mais ne trouvai aucun moyen de le formuler avec diplomatie.

– Vous n'allez pas la punir, n'est-ce pas ?

Une ombre traversa son visage, puis il fit non de la tête, un mouvement à peine perceptible. Avec un léger salut, il dégagea son bras et déclara à voix basse :

– Votre serviteur, madame Fraser.

Après un dernier regard vers Aidan qui réclamait à manger, il sortit.



Avec un mouchoir mouillé, Brianna tamponna la lèvre fendue de Roger, qui était enflée et saignait encore.

– C'est ma faute, répéta-t-il pour la troisième fois. J'aurais dû inventer un prétexte plus malin.

– Ferme-la. Si tu continues de parler, ça n'arrêtera pas de saigner.

C'étaient les premières paroles qu'elle lui adressait depuis la bagarre. Il marmonna une excuse, puis lui prit le mouchoir et le pressa contre sa lèvre. Incapable de rester en place, il se leva et s'approcha de la porte ouverte de leur cabane, regardant au-dehors.

Elle vint se placer derrière lui.

– Il ne traîne plus dans les parages, hein ? Allan ? S'il est encore là, ne bouge pas. J'irai lui parler.

– Non, il est parti. C'est Tom.

Il indiqua d'un signe de tête la Grande Maison à l'autre bout de la clairière. En effet, Tom Christie se tenait sur le perron, apparemment perdu dans ses pensées. Puis il secoua la tête, tel un chien qui s'ébroue, et prit la direction de sa propre cabane d'un pas décidé.

Roger lança le mouchoir sur la table.

– Je vais aller lui parler.

Elle lui agrippa le bras.

– Pas question ! Tu ne t'en mêles plus !

Il lui tapota la main d'une manière qu'il croyait, à tort, rassurante.

– Je ne veux pas lui casser la figure, juste lui parler.

– Non, tu ne feras qu'aggraver la situation. Laisse-les tranquilles.

Il sentait l'agacement monter en lui.

– Comment ça, « je ne ferais qu'aggraver la situation » ? Tu me prends pour qui ?

Pour l'instant, elle ne tenait pas à répondre à cette question. Encore en proie à l'émotion de l'appendicectomie, de la bagarre et de l'insulte obsédante d'Allan, elle préféra se taire, se sachant incapable de faire preuve de tact. Elle s'efforça de baisser le ton.

– N'y va pas, répéta-t-elle. Tout le monde est énervé. Attends au moins qu'ils se calment. Mieux encore, attends que papa revienne, il peut...

– Oui, je sais, il peut tout faire mieux que moi. Mais c'est moi qui ai promis à Malva qu'il ne lui arriverait rien. J'y vais.

Il tira sur sa manche si brusquement qu'elle entendit la couture craquer. Elle le lâcha et lui donna une tape sur le bras.

– Très bien ! Vas-y ! Va donc t'occuper de tout le monde, hormis ta famille ! Pars ! Fous le camp !

Il s'arrêta net, partagé entre la surprise et la colère.

– Quoi ?

– Tu m'as entendue ! Va-t'en !

Elle tapa du pied, et le flacon de dauco, posé trop près du bord de l'étagère, tomba en se fracassant, les petites graines noires s'éparpillant sur le sol.

– Tu es content ! Regarde ce que tu as fait !

– Mais... qu'est-ce que j'ai fait ?

– Peu importe ! Va-t'en !

Elle s'efforçait de ne pas éclater en larmes. Ses joues étaient en feu, et ses yeux injectés de sang, si brûlants qu'elle aurait pu le griller sur place. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait.

Il hésitait, essayant de décider s'il devait rester pour calmer son épouse furibonde ou s'élancer dans une quête chevaleresque pour protéger Malva Christie. En le voyant faire un pas vers la porte, elle se précipita sur le balai en poussant des cris aigus de rage et tenta de le frapper à la tête.

Il esquiva, mais elle l'atteignit au deuxième tour, le cueillant au milieu des côtes avec un grand « crac ! ». Il chancela de surprise, mais se reprit assez vite pour attraper le balai à son troisième passage. Il le lui arracha des mains et brisa le manche sur son genou d'un coup sec. Il lança les deux morceaux à ses pieds et la foudroya du regard, furieux mais maître de lui.

– On peut savoir ce qui te prend ?

– Exactement ce que j'ai dit. Tu passes tellement de temps avec Amy McCallum que tout le monde raconte que vous êtes amants.

– Quoi ?

Il prit un air outragé, mais son regard fuyant le trahit.

– Ah, donc, tu les as entendus, toi aussi !

Elle ne se sentait pas triomphante de l'avoir coincé, elle avait trop le ventre noué par une colère maladive.

– Ne me dis pas que tu crois ces ragots, Brianna.

Son ton hésitait entre la réfutation et l'imploration.

– Je sais très bien que c'est faux. La question n'est pas là !

– La question ? répéta-t-il.

Elle prit une grande inspiration.

– La question, c'est que tu es tout le temps parti. Si ce n'est pas Malva Christie, c'est Amy McCallum, Marsali, Lizzie... Tu vas même aider Ute McGillivray, bon Dieu !

– Qui d'autre le fera ? Ton père et ton cousin le pourraient, c'est vrai..., mais ils sont partis chez les Indiens. Je suis là, moi. Et ce n'est pas vrai que je suis toujours parti. Je rentre bien tous les soirs, non ?

Elle ferma les yeux et serra les poings, sentant ses ongles s'enfoncer dans ses paumes.

– Tu aides toutes les femmes sauf moi. Tu peux m'expliquer pourquoi ?

Il la dévisagea longuement, avec froideur. L'espace d'un instant, elle se demanda s'il existait une pierre s'appelant « émeraude noire ».

– Peut-être parce que je n'ai pas l'impression que tu as besoin de moi.

Là-dessus, il tourna les talons et partit.

51. La vocation

La surface de l'eau était lisse comme de l'argent liquide, le seul mouvement étant le reflet des nuages qui défilaient au-dessus. Toutefois, les larves n'allaient pas tarder à remonter, cela se sentait. À moins que ce ne soit la tension de son beau-père, accroupi sur la berge tel un guépard, sa canne et sa mouche prêtes à entrer en action au moindre frémissement.

– On dirait le bassin de Bethesda, observa Roger, amusé.

– Ah oui ?

Jamie ne quittait pas l'eau des yeux.

– Celui où un ange se baigne de temps en temps, agitant l'eau, si bien que chacun guettait le moindre remous pour plonger à son tour.

Jamie sourit, mais ne bougea toujours pas. La pêche était une affaire sérieuse.

C'était aussi bien. Il préférait que Jamie ne le regarde pas ; mais il devait se dépêcher s'il voulait lui parler. Son beau-père laissait déjà filer la ligne.

– Je crois...

Il s'interrompit, rectifiant :

– Non, je ne crois pas, je sais. Je veux...

Le souffle lui manqua, ce qui acheva de l'agacer. Il ne devait surtout pas paraître peu sûr de lui. Il prit son élan, et les mots fusèrent hors de sa bouche, tel un coup de feu.

– Je veux être pasteur.

Voilà, c'était dit. Il leva les yeux malgré lui, mais le ciel ne lui était pas tombé sur la tête. Au contraire, il était parcouru de filaments de cirrus derrière lesquels apparaissaient un bleu apaisant et l'ombre d'une lune flottant juste au-dessus de la montagne.

Jamie se tourna alors, songeur. Il ne semblait ni choqué ni surpris.

– Un pasteur. Tu veux dire, un prédicateur ?

– Euh... oui, ça aussi.

Il le faudrait bien, même si l'idée à elle seule le terrifiait.

– Ça aussi ? répéta Jamie.

– Oui, je veux dire... un pasteur prêche, c'est sûr. Mais ce n'est pas le principal. Ce n'est pas pour ça que je veux... que je dois le faire.

Il s'emmêlait les pinces, tentant en vain d'expliquer ce qu'il ne pouvait s'expliquer à lui-même.

– Vous vous souvenez des funérailles de la vieille M^{me} Wilson ? reprit-il. Et des McCallum ?

Jamie acquiesça, et Roger crut lire une lueur de compréhension dans son regard.

– J’ai fait... quelques interventions, ici et là, quand on me l’a demandé et...

Il agita une main, ne sachant pas par où commencer pour lui décrire des moments forts comme sa rencontre avec Hermon Husband sur les rives de l’Alamance, ou ses conversations nocturnes avec le spectre de son père.

Il saisit un caillou avec l’intention de le lancer dans le bassin, puis s’arrêta juste à temps en voyant la main de Jamie se resserrer sur le manche de sa canne. Il toussota et referma sa paume sur la pierre.

– Je pense pouvoir prêcher sans trop de mal. Mais ce sont les autres aspects... Je sais que je dois vous paraître fou, et je le suis peut-être, mais ce sont les enterrements, les baptêmes et le... le seul fait de pouvoir aider, même si c’est juste en écoutant et en priant.

– Tu veux prendre soin des gens, résuma Jamie.

Roger ferma les yeux, aveuglé par le reflet du soleil sur l’eau.

– Ce n’est pas que je veuille. À dire vrai, c’était la dernière chose dont j’avais envie après avoir grandi dans la maison d’un pasteur. Je sais ce que c’est. Mais quelqu’un doit bien le faire, et je crois que ce quelqu’un, c’est moi.

Ils demeurèrent silencieux un moment. Roger rouvrit les yeux et contempla les algues qui dansaient dans le courant, tels des cheveux de sirène. Jamie tira sur sa ligne et demanda :

– Les presbytériens croient aux sacrements ?

– Oui, répondit Roger surpris. Bien sûr que nous y croyons. Vous n’avez jamais...

Il n’acheva pas sa question, comprenant que son beau-père n’avait sans doute jamais discuté de ce genre de choses avec un non-catholique.

– Oui, répéta-t-il.

– Je voulais dire, vous connaissez le sacrement de l’ordre ? Tu n’as pas besoin d’être ordonné ?

– Ah, pardon. Si. Il y a une académie presbytérienne dans le comté de Mecklenburg. J’irai leur en parler. Ce ne devrait pas être trop long. Je connais déjà le latin et le grec et, si ça peut servir, j’ai un diplôme d’Oxford. Croyez-le ou pas, j’étais considéré autrefois comme un homme cultivé.

Jamie sourit. Il balança son bras en arrière et rabattit son poignet d’un coup sec. La ligne vola en une courbe paresseuse, et la mouche se posa au milieu du bassin. L’eau commençait à ondoyer et à frémir, les larves d’éphémères et de libellules à peine écloses montant à la surface.

– Tu en as parlé à ta femme ?

– Non.

– Pourquoi pas ?

Ce n'était pas une accusation, mais de la simple curiosité. Pourquoi, après tout, avoir choisi d'en parler à son beau-père plutôt qu'à sa femme ?

Il pensa : « Parce que vous savez ce qu'est être un homme et pas elle. » Mais il opta pour une autre version de la vérité.

– Je ne voudrais pas qu'elle me prenne pour un lâche.

Jamie émit un léger « hmph », mais ne répondit pas tout de suite, trop occupé à ramener sa ligne. Il décrocha la mouche, puis médita un instant en contemplant la collection sur son chapeau. Il en choisit une autre d'un vert tendre avec une petite plume noire recourbée.

– Pourquoi le penserait-elle ?

Sans attendre la réponse, il se leva et lança sa mouche, qui se déposa sur l'eau comme une feuille morte.

Roger contempla sa danse saccadée, tout en réfléchissant. Le révérend avait aimé la pêche. Il vit soudain le Ness avec ses vaguelettes argentées se brisant sur les rochers bruns, son père se tenant dans ses vieilles cuissardes, ramenant sa ligne. La nostalgie le prit à la gorge. La nostalgie de l'Écosse. De son père. D'un jour de paix, un seul.

Les montagnes et les forêts se dressaient mystérieuses et sauvages autour d'eux, le ciel voilé s'étirant, telle une aile d'ange, silencieux et ensoleillé. Mais pas paisible. Ici, rien n'était jamais paisible.

– Vous nous croyez, Claire, Brianna et moi, quand on vous dit que la guerre approche ?

Jamie se mit à rire.

– J'ai des yeux. Pas besoin d'être prophète ni sorcière pour la voir se profiler au bout du chemin.

– C'est une drôle de manière de présenter les choses, répliqua Roger étonné.

– Pourquoi ? Ce n'est pas ce que nous dit la Bible ? « Quand tu verras l'abomination de la désolation se dresser là où elle n'a pas lieu d'être, laisse les gens de Judée se réfugier dans les montagnes. »

Comprenne qui sait lire. Sa mémoire lui fournit la partie manquante du verset. Roger se rendit compte alors que Jamie voyait vraiment la guerre se dresser et la reconnaissait. Ce n'était pas de la simple rhétorique, il ne faisait que décrire ce qu'il voyait... parce qu'il l'avait déjà vue.

Des cris d'enfants en train de jouer retentirent au loin, et Jamie tendit l'oreille. Un doux sourire effleura ses lèvres, puis il se concentra de nouveau sur la surface du bassin, redevenu immobile.

Roger eut envie de lui demander s'il avait peur, mais garda le silence. Il connaissait déjà la réponse.

« Cela ne change rien. » Il entendit la même réponse à la même question s'adressant à lui. Elle semblait venir de nulle part, résonnant à l'intérieur de

lui-même, comme s'il était né avec, l'avait toujours su.

« Cela ne change rien, tu le feras quand même. »

Jamie lança encore deux fois sa ligne, puis la ramena en parlant dans sa barbe et changea d'hameçon. Des garçonnetts passèrent en courant sur l'autre rive, nus comme des vers, puis disparurent entre les buissons.

« C'est étrange », pensa Roger. Il se sentait bien. Il n'avait toujours pas la moindre idée de ce qu'il ferait en voyant le nuage noir fondre sur eux et ignorait ce qui les attendait. Mais il se sentait bien.

Jamie venait de ferrer un poisson. Il le ramena vite et, le projetant sur la berge frétilant et étincelant, le tua d'un coup sec contre un rocher avant de le jeter dans son panier.

– Tu comptes devenir quaker ?

– Non, pourquoi cette question ?

Jamie haussa les épaules, geste qu'il esquissait quand il était gêné. Il ne répondit pas avant d'avoir installé une autre mouche.

– Tu as dit que tu ne voulais pas que Brianna te prenne pour un lâche. J'ai déjà combattu aux côtés d'un prêtre. Certes, Monsignore n'était pas très doué avec une épée et aurait raté une vache à cinq mètres avec un pistolet. Mais il avait du cran.

Roger se gratta la mâchoire.

– Ah. Oui, je vois ce que vous voulez dire. Non, je ne m'imagine pas me battant dans une armée. Mais je pourrais prendre les armes pour défendre... ceux qui en ont besoin. Cela n'entraverait pas ma conscience.

– Dans ce cas, tout va bien.

Jamie ramena sa ligne, égoutta la mouche et raccrocha l'hameçon sur son chapeau. Puis il sortit une bouteille en grès de son panier et se rassit avec un soupir d'aise. Il arracha le bouchon avec ses dents, le cracha dans sa main et tendit la bouteille à Roger.

Claire me dit parfois : « Pour expliquer à l'homme les voies du Seigneur, le malt est plus utile que Milton. » Roger le dévisagea, déconcerté.

– Vous avez déjà lu Milton ?

– Un peu. Quoi qu'il en soit, elle a raison.

– Vous connaissez la suite du poème ?

Roger porta la bouteille à ses lèvres, puis récita :

– « De la bière, mon ami, c'est de la bière que boivent les hommes qui peinent à penser. »

Jamie éclata de rire.

– Alors ce qu'on boit doit être du whisky. Même si ça a un goût de bière.

Elle était fraîche, puissante et d'une amertume plaisante. Parlant peu, ils se passèrent la bouteille jusqu'à ce qu'elle soit vide, et Jamie la reboucha puis la rangea dans le panier.

Il se leva et passa la bandoulière sur son épaule.

– Ta femme... commença-t-il.

Roger ramassa le vieux chapeau couvert de mouches et le lui tendit.

– Oui ?

– Elle a des yeux aussi.

52. Les lumières dans les arbres

Les lucioles illuminaient l'herbe et les arbres, flottant dans l'air lourd dans une profusion d'étincelles vert pâle. L'une d'elles se posa sur le genou de Brianna. Elle l'observa en train de cligner tout en écoutant son mari lui expliquer son désir d'être pasteur.

Ils étaient assis sur la véranda de leur cabane, admirant le crépuscule. De l'autre côté de la clairière, des cris d'enfants résonnaient dans les buissons, perçants et joyeux.

– Tu... euh... pourrais dire quelque chose, suggéra Roger.

Il la regardait plein d'attentes, un peu anxieux.

– Donne-moi une minute. C'est un peu... inattendu, tu sais ?

C'était vrai, mais pas tout à fait. Certes, elle n'y avait jamais pensé de façon consciente, pourtant, à présent qu'il lui avait déclaré ses intentions... – il ne lui demandait pas sa permission – elle n'était pas si surprise. D'une certaine manière, elle avait toujours su, et c'était presque un soulagement de l'entendre formuler clairement.

Après plusieurs secondes de réflexion, elle répondit enfin :

– Je crois que c'est une bonne chose.

– Vraiment ?

– Oui. Je préfère savoir que tu aides ces femmes parce que Dieu te le demande, que parce que tu préfères être avec elles plutôt qu'avec moi.

– Brianna ! Comment peux-tu penser une chose pareille ! Tu ne le penses pas vraiment, n'est-ce pas ?

Il se pencha plus près, scrutant son visage.

– Parfois, seulement. Dans mes pires moments. Pas la plupart du temps.

Il paraissait si inquiet qu'elle posa sa main sur la courbe de sa joue. Les poils drus de sa barbe n'étaient pas visibles dans la pénombre, mais elle les sentait, chatouillant sa paume.

– Tu es sûr ?

– Je suis sûr.

– Tu as peur ?

– Oui.

– Je t'aiderai. Dis-moi comment, et je t'aiderai.

Son visage s'éclaircit, malgré son sourire tristounet.

– Je ne sais même pas moi-même comment m'y prendre. C'est ça qui m'effraie.

– Mais tu le fais déjà, non ? As-tu besoin d'un enseignement formel ? Ou

suffit-il que tu t'autoproclames pasteur, comme ces évangélistes à la télévision, et que tu fasses passer le panier de la quête ?

Il sourit, mais répondit avec sérieux.

– Vous autres, foutus papistes, vous croyez toujours être les seuls à pouvoir revendiquer les sacrements. Nous aussi. Je pense aller à l'académie presbytérienne et demander comment recevoir l'ordination. En revanche, pour ce qui est de la quête, je doute de jamais faire fortune.

– Je m'y attendais un peu. Ne t'inquiète pas, je ne t'ai pas épousé pour ton argent. S'il nous en faut plus, je me débrouillerai.

– Comment ?

– Je n'en sais rien. Certainement pas en vendant mon corps, en tout cas. Pas après ce qui est arrivé à Manfred.

– Ne plaisante pas avec ça.

Il posa une main sur son genou.

La voix fluette d'Aidan McCallum flotta dans l'air.

– Au fait, tes... euh... paroissiens. Ça ne les gênera pas que je sois catholique ?

Tout d'un coup, elle se tourna vers lui, prise d'un nouveau doute.

– Tu ne vas pas me demander de me convertir, hein ?

– Non, jamais de la vie ! Quant à ce qu'ils pourraient en penser, ou en dire... s'ils ne peuvent pas l'accepter, qu'ils aillent rôtir en enfer !

Elle éclata de rire, et lui avec.

– Le chat du révérend est un chat irrévérencieux, le taquina-t-elle. Comment dirais-tu ça en gaélique ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, mais le chat du révérend est un chat soulagé. Je ne savais vraiment pas comment tu allais le prendre.

– Je ne suis pas sûre de savoir quoi en penser. Mais je vois bien que tu es heureux.

– Ça se voit ?

Il sourit, les derniers feux du jour faisant chatoyer ses yeux vert sombre.

Elle avait la gorge nouée.

– Oui, ça se voit. Tu es comme... illuminé de l'intérieur. Dis, Roger, tu ne nous oublieras pas Jemmy et moi, n'est-ce pas ? Je ne pense pas être de taille à rivaliser avec Dieu.

Il lui prit la main et la serra si fort qu'elle sentit sa bague s'enfoncer dans sa chair.

– Non, je ne vous abandonnerai jamais.

Ils restèrent assis sans parler, les lucioles voletant autour d'eux comme une pluie verte tombant au ralenti, leur chant nuptial silencieux illuminant les arbres sombres. Le visage de Roger disparaissait à mesure que la lumière baissait, mais elle distinguait toujours son expression déterminée.

– Je te jure, Brianna, quoi que le destin m'appelle à faire, et Dieu seul le connaît, ma première vocation, c'est d'être ton époux. Ton époux et le père de tes enfants. Ça, je le serai toujours. Quoi que je fasse, ce ne sera jamais au détriment de ma famille, je te le promets.

– Tout ce que je veux, c'est que tu m'aimes. Pas pour ce que je peux faire ni pour mon aspect physique ni parce que je t'aime..., mais parce que je suis, simplement.

– L'amour parfait, absolu ? Certains te répondraient que seul Dieu peut aimer ainsi. Mais je peux essayer.

– J'ai foi en toi.

– J'espère que tu ne la perdras jamais.

Il porta sa main à ses lèvres et la baisa.

Comme pour mettre à l'épreuve la résolution qu'il venait d'énoncer, la voix de Jemmy s'éleva dans la brise du soir, urgente comme une sirène d'ambulance.

– Papaaa ! Paaapaaa ! PAAAPAAA...

Il poussa un profond soupir, se pencha et embrassa Brianna. Puis il se leva pour répondre à l'appel pressant.

Assise, l'oreille attentive, elle les entendait à l'autre bout de la clairière, une voix haut perchée, une autre grave, avec des exigences et des questions, des assurances et de l'excitation. Il n'y avait pas vraiment d'urgence, Jemmy voulait juste être hissé dans un arbre. Il y eut des rires, puis un bruissement de branchages... Roger avait grimpé lui aussi. Ils étaient tous perchés, hululant comme des chouettes.

– Qu'est-ce qui te fait rire, *a nighean* ?

Son père venait de surgir de la nuit, sentant le cheval.

– Tout.

Elle se poussa pour lui faire un peu de place. C'était vrai. Tout lui paraissait soudain gai, la lueur des bougies derrière les fenêtres de la Grande Maison, les lucioles dans les herbes, la lueur sur le visage de Roger quand il lui avait expliqué son désir. Elle sentait encore le contact de ses lèvres sur les siennes ; il pétillait dans son sang.

Jamie tendit la main et attrapa une luciole au vol, la tenant un instant dans le creux sombre de sa paume, la lueur filtrant entre ses doigts. Au loin, elle entendit la voix de sa mère. Elle chantait Clémentine.

Les garçons et Roger hurlaient à présent à la lune, qui n'était pourtant qu'un croissant pâle au-dessus de la ligne d'horizon. Elle sentit vibrer le corps de son père qui riait en silence.

– Ça me rappelle Disneyland, dit-elle sans réfléchir.

– Où est-ce ?

– C'est un parc d'attractions... pour les enfants.

S'il existait déjà des parcs d'attractions dans des villes comme Londres ou Paris, il s'agissait d'endroits pour adultes. À cette époque, personne ne songeait à divertir les enfants, qui avaient leurs propres jeux et se contentaient parfois d'un jouet.

Elle se laissa glisser sans effort dans ses souvenirs des beaux jours et des nuits chaudes de Californie.

– Maman et papa m'y emmenaient tous les étés. Les arbres étaient tous décorés de petites lumières... Ce sont les lucioles qui m'y ont fait penser.

Jamie ouvrit sa paume. La luciole clignota une ou deux fois, puis déploya ses ailes et s'éleva dans l'air.

– *Dwelt a miner, forty-niner, and his daughter, Clementine...*

– À quoi ça ressemblait ? demanda-t-il intrigué.

– Oh... c'était magnifique.

Elle sourit, revoyant les guirlandes étincelantes de Main Street, les miroirs déformants, les beaux chevaux ornés de rubans du manège du roi Arthur.

– Il y avait des... attractions. Des bateaux qui te transportaient sur un fleuve dans une jungle, avec des crocodiles, des hippopotames, des chasseurs de têtes...

– Des chasseurs de têtes ?

– Pas des vrais. Tout est faux, mais c'est... un monde à part. Une fois à l'intérieur, le monde réel disparaît ; il ne peut plus rien t'arriver de mal. Ils appellent ça « le pays le plus heureux sur Terre » et, pour un temps du moins, tu y crois vraiment.

– *Light she was, and like a fairy, and her shæs were number nine, Herring boxes without topses, sandals were for Clementine.*

– Et tu entendais de la musique partout, tout le temps. Des orchestres, des fanfares, des trompettes et des tambours... ils défilaient dans la rue et jouaient dans des kiosques.

– Ah oui, il y a ça aussi dans nos parcs d'attractions. Enfin, dans celui où j'ai été.

Elle percevait le sourire dans sa voix.

– Et puis il y a les personnages de dessins animés. Je t'ai déjà parlé des dessins animés, non ? Tu peux aller serrer la main de Mickey Mouse.

– De qui ?

– Mickey Mouse. C'est une grande souris, grandeur nature... enfin de la taille d'un homme. Elle porte des gants.

– Un rat géant ? Ils laissent les petits jouer avec ?

Il semblait atterré.

– Pas un rat, une souris, rectifia-t-elle. En fait, c'est un homme déguisé en souris.

– Ah oui ?

Il ne paraissait guère plus rassuré.

– Oui. Et il y avait un énorme manège avec des chevaux peints... et un train qui traversait les cavernes de l'arc-en-ciel, où les parois étaient incrustées de grosses pierres précieuses et où les cours d'eau étaient rouges et bleus... Oh ! Et il y avait les bars à jus d'orange !

Elle couina de plaisir au souvenir des boissons fraîches, amères et trop sucrées.

– C'était bien, alors ?

– *Thou art lost and gone forever, Dreadful sorry... Clementine.*

– Oui.

Elle se tut et posa la tête contre l'épaule de son père, glissant une main sous son bras large et solide.

– Tu sais quoi ? reprit-elle soudain. C'était bien, c'était même formidable mais, ce que j'aimais le plus à Disneyland, c'est que, quand on était là-bas, rien que tous les trois, tout semblait parfait. Maman ne s'inquiétait pas pour ses malades, Papa ne préparait pas une conférence. Ils ne se faisaient pas la tête. Ils riaient, tout le monde riait, tout le temps...

Il ne répondit pas, se contentant d'appuyer à son tour la tête contre la sienne.

Jemmy n'ira jamais à Disneyland mais, au moins, il aura ça : une famille qui rit et des millions de petites lumières dans les arbres.

SEPTIÈME PARTIE

La pente raide



53. Les principes

James Fraser, esquire

Fraser's Ridge, Caroline du Nord

Le 3 juillet, Anno Domini 1774

À Lord John Grey,

Plantation de Mount Josiah, colonie de Virginie

Mon cher ami,

Je ne sais comment exprimer ma gratitude pour la traite tirée sur votre compte bancaire en acompte de la vente prochaine des objets que je vous ai confiés. M. Higgins nous a remis le document en faisant preuve du plus grand tact, mais, à son anxiété et ses efforts pour se montrer le plus discret possible, j'ai cru comprendre que vous nous croyiez au plus mal. Je m'empresse de vous rassurer sur ce point : pour ce qui est des victuailles, des vêtements et de nos besoins de première nécessité, nous ne manquons de rien.

Je vous avais promis de vous donner des détails de l'affaire. Je constate à présent que je dois le faire sans tarder, ne serait-ce que pour dissiper cette vision de famine endémique décimant ma famille et mes métayers.

Outre une obligation légale mineure nécessitant des liquidités, je me trouve dans l'obligation d'acquérir un certain nombre de fusils. J'avais bon espoir de me les procurer par l'intermédiaire d'un ami, mais cet arrangement n'étant plus envisageable, je me vois contraint de m'adresser plus au-delà de nos terres.

Ma famille et moi-même avons été conviés à un barbecue en l'honneur de Mme Flora MacDonald, l'héroïne du soulèvement. Vous la connaissez, n'est-ce pas ? Je me souviens vous avoir entendu un jour raconter votre rencontre à Londres, alors qu'elle était emprisonnée là-bas. La fête aura lieu le mois prochain sur la plantation de ma tante, à River Run. Comme de nombreux

Écossais assisteront à cet événement, certains venant de très loin, je pense pouvoir, avec des liquidités en poche, me procurer les armes nécessaires en empruntant d'autres voies. À ce propos, si, fort de vos relations, vous pouviez me suggérer quelques pistes utiles, je vous en serais infiniment reconnaissant.

Je vous écris dans l'urgence, M. Higgins étant sur son départ, mais ma fille tient à joindre à cette lettre une de ses nouvelles inventions : une boîte d'allumettes. Elle a pris soin d'entraîner M. Higgins à leur maniement. S'il ne s'est pas brusquement transformé en torche vivante au cours de son voyage de retour, il vous montrera comment les utiliser.

Votre humble et dévoué, James Fraser

PS : Il me faut trente mousquets, et autant de poudre et de munitions que

possible. Ils n'ont pas besoin d'être flambant neufs, mais doivent être en bon état et fonctionnels.



Je l'observai saupoudrer la lettre[5] avant de la plier.

– D'autres pistes ? Tu veux dire « des contrebandiers » ? Tu es sûr que lord John comprendra ton allusion ?

– Oui, oui, m'assura Jamie. Je connais certains des contrebandiers qui acheminent des marchandises depuis la côte. Il doit forcément savoir le nom de ceux qui passent par Roanoke, où les clients potentiels sont plus nombreux en raison du blocus du Massachusetts. Ils traversent la Virginie avant de monter vers le nord par l'intérieur des terres.

Il saisit une mèche en cire d'abeille sur l'étagère et la tint quelques instants au-dessus des braises avant de faire tomber plusieurs gouttes brunes sur le rabat de l'enveloppe. Je pressai le dos de ma main gauche dans la cire chaude, y laissant l'empreinte de mon alliance.

– Maudit Manfred McGillivray, bougonna Jamie. À cause de lui, je suis obligé de passer par un contrebandier qui m'en demandera trois fois le prix.

– Mais tu te renseigneras quand même sur lui au barbecue, n'est-ce pas ?

Flora MacDonald était une légende vivante pour les Highlanders. C'était elle, qui avait sauvé Charles Stuart des Anglais, après Culloden, en l'habillant avec les vêtements de sa femme de chambre et en le faisant passer sur l'île de Skye où l'attendaient les Français. Sa récente arrivée dans la colonie avait fait grand bruit, au point que nous en avions entendu parler jusqu'à Fraser's Ridge. Tous les Écossais connus de la vallée de Cape Fear et même de plus loin assisteraient au banquet donné en son honneur. L'endroit était donc idéal pour faire circuler l'information au sujet du jeune disparu.

– Bien sûr, *Sassenach*. Tu me prends pour qui ? Je déposai un baiser sur son front.

– Pour un homme très généreux, quoiqu'un peu téméraire. J'ai aussi remarqué que tu as évité de dire à lord John pourquoi il te fallait ces mousquets.

Avec la tranche de sa main, il balaya avec soin les derniers grains de sable sur le bureau.

– Je n'en suis pas sûr moi-même, *Sassenach*.

– Comment ça ? Tu ne comptes pas les donner à Oiseau ?

Il ne répondit pas tout de suite, ses deux doigts raides tapotant le bord de la table. Puis il saisit une pile de journaux et de classeurs, et en sortit un papier qu'il me tendit. Il s'agissait d'une lettre de John Ashe, ancien commandant de milice pendant la guerre de Régulation. Me voyant froncer les sourcils en lisant son récit de la dernière escarmouche entre le gouverneur et l'Assemblée, il m'indiqua :

– Le quatrième paragraphe.

Je descendis jusqu'à l'emplacement indiqué, et une décharge électrique prémonitoire me parcourut.

Un Congrès continental a été proposé, rassemblant des délégués envoyés par chaque colonie. La Chambre basse de l'Assemblée du Connecticut a déjà avancé le nom des siens par l'intermédiaire des comités de correspondance.

Certains messieurs que vous connaissez fort bien suggèrent que la Caroline du Nord en fasse autant, et ils se réuniront à la mi-août pour désigner leurs délégués. J'aimerais tant que vous vous joigniez à nous, cher ami, car que je suis convaincu qu'en votre âme et conscience vous êtes profondément attaché à la liberté ; un homme tel que vous ne peut être l'ami de la tyrannie.

– « Certains messieurs que vous connaissez fort bien », répétais-je en repliant la lettre. Tu sais de qui il veut parler ?

– Je m'en doute.

– Mi-août. Ça tombe avant ou après le barbecue ?

– Après. Un des autres m'a envoyé la date de la réunion. Elle se tiendra à Halifax.

Je reposai la lettre sur la table, les mains moites.

– Un des autres ?

Il esquissa un sourire.

– Un des autres membres du comité de correspondance.

– Ah... Tu aurais pu m'en parler.

Bien évidemment, il avait encore trouvé le moyen de se faire embarquer dans le comité de correspondance de Caroline du Nord, le centre des intrigues politiques, où les graines de la rébellion étaient en train d'être plantées, tout en restant un agent indien pour la Couronne et œuvrant ostensiblement pour armer les Indiens afin d'écraser précisément ces germes séditeux.

– Mais je t'en parle, *Sassenach*. C'est la première fois qu'ils me demandent de les rencontrer en privé.

– Je vois... Tu vas y aller ? Tu crois... tu crois qu'il est temps ?

Le temps de faire le grand saut et de se déclarer ouvertement pour les whigs. Le temps de retourner sa veste et de risquer, une fois de plus, d'être arrêté comme traître.

Il se lissa les cheveux en arrière. À voir sa chevelure en broussailles, je devinais qu'il avait longuement réfléchi à la question.

– Je n'en sais rien, répondit-il enfin. Il nous reste deux ans, n'est-ce pas ? Le 4 juillet 1776, selon Brianna.

– Non, ça, c'est la date de la Déclaration d'Indépendance, mais les combats commenceront bien avant. Il sera alors beaucoup trop tard.

Il fixa la lettre sur le bureau, l'air sombre.

– Il va donc falloir se décider très vite. J'hésitai.

– Ce n'est peut-être pas si dangereux que ça. Si le gouvernement n'essaie même pas d'empêcher Henderson d'acheter des terres dans le Tennessee, je ne vois pas pourquoi il se donnerait la peine d'envoyer des forces jusqu'ici pour nous déloger. Surtout, si tu ne fais que rencontrer des whigs locaux.

Il m'adressa un sourire ironique.

– Ce n'est pas le gouvernement qui me préoccupe, *Sassenach*, ce sont les gens du coin. Le gouverneur n'a pas pendu les O'Brian ni brûlé leur maison. Les Indiens non plus. Cet acte n'était pas motivé par le profit ni la nécessité de faire respecter la loi. Ce geste de haine a sans doute été perpétré par quelqu'un qui les connaissait bien.

Cela me fit froid dans le dos. Certes, il existait un certain nombre de désaccords politiques et de sujets à controverse à Fraser's Ridge, mais nous n'en étions pas encore à régler nos comptes à coups de poing, sans parler d'incendies et d'assassinats.

Mais cela ne saurait tarder.

Je ne me souvenais que trop bien des abris antibombes et des coupons de rationnement, des black-out et des préposés à la défense passive, de l'esprit de coopération contre un ennemi redoutable. Et de toutes les histoires nous parvenant depuis l'Allemagne et la France ; des gens dénoncés, traînés devant les S.S.^[6], arrachés de leurs maisons... d'autres cachés dans leurs greniers et leurs granges, passant clandestinement les frontières.

En temps de guerre, les gouvernements et leurs armées étaient une menace, mais c'étaient souvent vos voisins qui vous perdaient ou vous sauvaient.

– Qui ? demandai-je.

– Je ne peux que faire des suppositions. Les McGillivray ? Richard Brown ? Les amis d'Hodgepile, si tant est qu'il en ait eu ? Les amis des autres hommes que nous avons tués ? L'Indien que tu as rencontré, Donner, s'il est encore en vie ? Neil Forbes ? Il a une dent contre Brianna ; Roger Mac et elle feraient bien de ne pas l'oublier. Hiram Crombie et sa clique ?

– Hiram ? C'est vrai qu'il ne t'aime pas beaucoup, et moi encore moins, mais de là à...

– J'en doute aussi, admit-il. Toutefois, la possibilité existe toujours. Ses gens n'ont pas du tout soutenu les jacobites ; ils ne verront pas d'un bon œil que l'on tente de renverser le roi de ce côté-ci de l'océan non plus.

Par nécessité, Crombie et les autres avaient dû prêter allégeance au roi George afin d'obtenir l'autorisation de se rendre dans les colonies d'Amérique. Jamie l'avait prêtée aussi par nécessité, car cet acte de loyauté était une des conditions de sa grâce. À présent, par une nécessité plus grande, il devrait rompre son serment. Mais quand ?

– J'espère que tu as raison, *Sassenach*. Je fus surprise.

– À quel sujet ? Sur ce qui va arriver ? Tu sais très bien que oui. Brianna et

Roger te l'ont confirmé. Pourquoi ?

Il se gratta le menton.

– Je n'ai encore jamais combattu pour des principes. Uniquement par nécessité. Je me demande si c'est mieux.

Il ne paraissait pas perturbé outre mesure, seulement intrigué. Pour ma part, je trouvais cela troublant.

– Mais, cette fois, c'est une question de principe, protestai-je. D'ailleurs, ce sera peut-être la première guerre jamais menée pour ce genre de raison.

– Plutôt que pour une affaire sordide de commerce ou de terres ? demanda Jamie.

– Je ne dis pas que le commerce et les terres n'aurent rien à voir là-dedans.

Je me demandais comment j'en avais été amenée à défendre la révolution américaine, une période historique que je connaissais uniquement grâce aux manuels scolaires de Brianna. Je poursuivis néanmoins sur ma lancée :

– Mais cela va beaucoup plus loin. « Nous tenons pour évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. »

– Qui a dit ça ? demanda-t-il intéressé.

– Thomas Jefferson le dira, au nom de la nouvelle république. Ça s'appelle la Déclaration d'Indépendance.

– « Tous les hommes », répéta-t-il. Tu penses qu'il inclut les Indiens ?

Agacée d'avoir été poussée de force dans cette position, je rétorquai :

– Je ne sais pas, je ne l'ai jamais rencontré. Mais si je le croise, je lui demanderai, d'accord ?

– Peu importe, je lui demanderai moi-même, puisque j'en aurai sans doute l'occasion. En attendant, j'interrogerai Brianna. Mais pour ce qui est des principes, *Sassenach*...

Il s'enfonça dans son fauteuil, croisa les bras sur sa poitrine et ferma les yeux, récitant :

– « Tant qu'au moins cent d'entre nous resteront en vie, nous ne tomberons jamais sous le joug anglais. En vérité, nous ne nous battons ni pour la gloire, ni pour les richesses, ni pour les honneurs, mais pour la liberté... pour elle seule, car aucun honnête homme ne peut y renoncer si ce n'est en lui donnant sa vie. »

– La Déclaration d'Arbroath, dit-il en rouvrant les yeux. Écrivez il y a environ quatre siècles. Si ce n'est pas une question de principe, ça !

Il se leva, mais resta devant la table branlante qui lui servait de bureau, fixant la lettre d'Ashe. Il marmonna comme s'il se parlait à lui-même :

– Pour ce qui est de mes propres principes...

Il parut soudain se souvenir de ma présence et releva les yeux vers moi.

– Oui, je crois bien que je donnerai les mousquets à Oiseau, même si je risque de le regretter plus tard, quand je les retrouverai pointés sur moi d'ici deux ou trois ans. Toutefois, il les aura et en fera ce qui lui semble le plus juste pour défendre son peuple et lui-même.

– C'est le prix de l'honneur ?

Un soupçon de sourire traversa son visage.

– Disons plutôt que c'est le prix du sang.

54. Le barbecue de Flora MacDonald

Que dit-on à une légende vivante ? Ou au mari d'une légende vivante ?

– Oh, je crois que je vais me trouver mal, gémit Rachel Campbell.

Elle s'éventait avec vigueur au point de soulever une brise perceptible.

– Que vais-je bien pouvoir lui dire ?

– Bonjour, madame MacDonald ? suggéra son mari avec un léger sourire.

Elle lui donna une tape sur le bras du bout de son éventail, ne parvenant qu'à le faire rire. En dépit des trente-cinq ans qui les séparaient, Farquard Campbell se comportait toujours avec sa jeune épouse comme un gamin taquin, aux antipodes de son allure digne et sévère.

– Je sens que je vais me sentir mal, répéta Rachel.

Elle semblait avoir décidé que c'était encore la meilleure stratégie mondaine.

– Naturellement, *a nighean*, faites comme il vous plaira, mais si vous vous effondrez, vous devrez compter sur monsieur Fraser pour vous relever, mes pauvres vieux membres ne sont plus en mesure de le faire.

Rachel se tourna vers Jamie, qui lui sourit, et cacha son teint rosissant en se détournant. Si elle était sincèrement éprise de son mari, elle ne cachait pas son admiration pour le mien.

Jamie se plia en une élégante courbette.

– À votre service, madame.

Elle émit un gloussement. Je croisai le regard de Jamie et tentai de dissimuler mon sourire.

– Et vous, monsieur Fraser, que lui direz-vous ?

Jamie pinça les lèvres et, songeur, contempla le soleil qui brillait entre les ormes bordant la pelouse de River Run.

– Mmm... sans doute que je suis ravi que le beau temps soit au rendez-vous pour lui souhaiter la bienvenue. Il pleuvait lors de notre dernière rencontre.

Bouche bée, Rachel en laissa tomber son éventail sur le gazon. Son époux le ramassa avec un gémissement sourd, mais elle ne lui prêta pas la moindre attention. Elle roulait des yeux extatiques.

– Vous l'avez déjà rencontrée ? Quand ? Où ? Avec le prin... Avec lui ?

– Oh, non. Sur l'île de Skye. Je m'y étais rendu avec mon père pour une histoire de moutons. À Portree, nous sommes tombés par hasard sur Hugh MacDonald d'Armada, son beau-père. Il l'avait emmenée en ville avec lui, pour une sorte de promenade dominicale.

– Oh ! s'exclama Rachel aux anges. Était-elle aussi belle et gracieuse qu'on

le dit ?

Jamie fronça les sourcils, se remémorant.

– Euh... à vrai dire, non. Elle était très grippée, et je suis sûr qu'elle aurait eu plus belle allure sans son nez rouge. Gracieuse ? Je tenais un gâteau à la main, elle me l'a arraché et l'a englouti d'une seule bouchée.

Voyant l'air atterré de Rachel, je m'empressai de demander :

– Quel âge aviez-vous, tous les deux, à l'époque ?

– Six ou sept ans. Elle ne s'en souvient sans doute pas, mais je lui ai donné un coup de pied sur le tibia, et elle m'a tiré les cheveux.

Se remettant du choc, Rachel l'assaillit de nouveau de questions auxquelles il répondit par d'autres anecdotes.

Naturellement, il était venu préparé à cela ; dans tout le domaine, on s'échangeait des histoires, drôles, admiratives, nostalgiques, sur l'avant-Culloden. Il était étrange que la défaite de Charles Stuart et sa fuite honteuse aient fait de Flora MacDonald une héroïne et aient uni ces exilés highlanders d'une manière inconcevable s'il avait été vainqueur.

Je pris alors conscience que Charles était sans doute encore en vie, ivre mort, quelque part à Rome. En réalité, il n'était déjà plus de ce monde pour tous ces gens qui l'avaient aimé ou haï. L'ambre du temps l'avait scellé à jamais dans un moment précis de sa vie, *Biladha Tearlach*, « l'année de Charlie ». Encore à présent, j'en entendais certains utiliser ce terme.

De toute évidence, c'était la venue de Flora qui provoquait ce déferlement de sentimentalisme. Comme cela devait lui paraître étrange ! Je ressentis un élan de sympathie pour elle et, pour la première fois, me demandai à mon tour ce que j'allais bien pouvoir lui dire.

J'avais déjà rencontré des personnalités connues – notamment Bonnie Prince Charlie, Charles-Édouard Stuart en personne –, mais toujours alors qu'elles menaient leur existence normale, tout comme moi, et avant les événements qui les rendraient célèbres. Sauf Louis... mais, c'était un roi. Il y avait une étiquette à respecter avec les têtes couronnées, car, après tout, on ne les abordait pas comme le commun des mortels. Pas même quand...

J'ouvris mon éventail d'un coup sec, le sang me montant aux joues. J'inspirai à fond, essayant, en dépit de mon envie, de ne pas m'éventer avec autant de frénésie que Rachel.

Au cours de toutes ces années écoulées depuis les faits, je ne m'étais pas une seule fois souvenue, de façon délibérée ou accidentelle, de ces deux ou trois minutes d'intimité avec Louis de France.

Pourtant, les images me revenaient, aussi brusquement qu'une main surgissant de la foule pour m'agripper le bras, retrousser ma jupe et me pénétrer, d'une manière plus choquante que l'expérience elle-même l'avait été.

Un fort parfum de roses flottait autour de moi, et j'entendis craquer le

panier de ma jupe sous le poids de Louis, son soupir de plaisir. La pièce était sombre, éclairée par une seule chandelle dont la flamme vacillait juste au coin de mon champ de vision, qui fut obstrué par la silhouette de l'homme entre mes...

– Claire ! Claire ! Tu te sens mal ?

Dieu merci, je n'étais pas affalée par terre, mais adossée au mausolée d'Hector Cameron. Me voyant sur le point de tourner de l'œil, Jamie avait bondi pour me rattraper.

– Lâche-moi ! dis-je à bout de souffle mais impérative. Lâche-moi !

Il perçut la note de terreur dans ma voix et desserra sa poigne, sans toutefois se résoudre à me lâcher complètement, de peur que je tombe. Avec toute l'énergie que ma panique me procurait, je parvins à me redresser.

Je sentais toujours les roses ; cependant, ce n'était plus le parfum écœurant de l'huile essentielle, mais celui de fleurs fraîches. Je me tenais près d'un immense églantier qui grimpait sur le mur du mausolée.

Savoir que les fleurs étaient bien réelles était réconfortant, mais j'avais toujours l'impression de me tenir au bord d'un abysse, seule, séparée de toutes les autres âmes de l'Univers. Jamie se trouvait tout près de moi, mais semblait pourtant à des années-lumière.

Puis, il me toucha et prononça mon nom plusieurs fois, de manière insistante et, tout aussi brusquement qu'il s'était ouvert, le gouffre entre nous se referma. Je lui tombai presque dans les bras. Me serrant contre lui, il me chuchota :

– Que se passe-t-il, *a nighean* ? Qu'est-ce qui t'a effrayée ?

– Rien.

J'étais de nouveau en sécurité dans le présent, Louis s'en était retourné dans les limbes, un souvenir désagréable mais inoffensif. La sensation stupéfiante de viol, de chagrin et de perte s'était atténuée, n'étant plus qu'une ombre dans mon esprit. Surtout, Jamie était là, solide, physique, sentant la sueur, le whisky et les chevaux... à mes côtés. Je ne l'avais pas perdu.

D'autres personnes se rapprochaient, intriguées, inquiètes. Rachel m'éventa avec zèle. Le courant d'air frais me fit le plus grand bien ; j'étais en nage, mes cheveux me collant dans la nuque. Soudain gênée, je balbutiai :

– Ça va très bien... juste un petit malaise... la chaleur... Une pluie de propositions s'abattit sur moi : on offrit d'aller me chercher un verre de vin, une coupe de sabayon, des feuilles de citronnier, une plume brûlée... Mais tous s'interrompirent quand Jamie sortit sa flasque de son sporran. Du whisky de trois ans d'âge, vieilli dans des fûts en cerisier. Mon ventre se noua en sentant son arôme puissant. Le souvenir de la nuit où nous nous étions saoulés ensemble après qu'il m'eut sauvée d'Hodgepile et de ses hommes refit surface. Ah, non, je n'allais pas retomber dans cette histoire-là !

Toutefois, dès la première gorgée, le whisky fut simplement fort et

apaisant.

Ensuite, des flash-back. J'avais entendu des collègues en discuter, se demandant si le phénomène était le même que la psychose traumatique et, le cas échéant, s'il existait vraiment ou devait être classé parmi les « crises de nerfs ».

Je bus une autre gorgée. Le traumatisme existait bel et bien. Je me sentais mieux, mais avais été très ébranlée, et mes genoux en tremblaient encore. Plus inquiétant : ce n'était pas la première fois. J'avais vécu une expérience similaire quand Ute McGillivray m'avait attaquée. Cela allait-il se reproduire encore et encore ?

– Veux-tu que je te porte à l'intérieur, *Sassenach* ? Tu ferais peut-être mieux de t'allonger un peu.

Jamie avait chassé les autres et envoyé un esclave me chercher un tabouret, s'agitant autour de moi tel un frelon anxieux.

– Non, c'est passé maintenant, le rassurai-je. Jamie...

– Quoi ?

Je bus une nouvelle gorgée de whisky pour me donner du courage.

– Parfois, je me réveille au milieu de la nuit et te vois... te débattre. Je devine que c'est avec Jack Randall. Fais-tu parfois ce rêve ?

Il me dévisagea un instant, les traits impassibles, mais une ombre passa sur son visage. Il regarda autour de nous pour s'assurer que nous étions seuls.

– Pourquoi ? demanda-t-il à voix basse.

– J'ai besoin de le savoir.

Il hésita quelques secondes, puis acquiesça.

– Oui. Généralement, ce sont des rêves. Dans ce cas, ce n'est pas grave. Je me réveille et je sais où je suis. Je récite une brève prière, et ça passe. Mais parfois... (il ferma les yeux un instant)... je suis réveillé. Et pourtant, il est là, avec moi.

– Ah.

En dépit de mon profond chagrin pour lui, j'étais un peu rassurée.

– Donc, je ne suis pas folle. Il sourit.

– Tu en es sûre ? Ravi de l'apprendre, *Sassenach*.

Il se tenait tout près, l'étoffe de son tartan effleurant mon bras, prêt à me cueillir si je tournais de l'œil. Il m'examina, vérifiant que je n'allais pas m'effondrer d'un instant à l'autre, puis me toucha l'épaule en marmonnant :

– Reste assise ici, je reviens.

Je le vis se diriger vers les tables dressées à l'autre bout de la grande pelouse. Se faufilant entre les esclaves qui déposaient les plats, il se pencha au-dessus d'un grand saladier rempli d'écrevisses bouillies et saisit quelque chose dans une coupe. Quand il revint, il me prit la main, l'ouvrit et fit pleuvoir une pincée de sel dans ma paume.

– Garde-le sur toi, *Sassenach*. Ils ne t'importuneront plus.

Je refermai la main, me sentant absurdement réconfortée. On pouvait faire confiance à un Highlander pour savoir comment se débarrasser d'un fantôme vous hantant en plein jour ! Le sel, disaient-ils, empêchait les morts de sortir de leur tombe. Si Louis était toujours bien vivant, l'autre homme, cet inconnu dont le poids m'oppressait dans le noir, était assurément mort.

Un cri nous parvint depuis la rivière, provoquant une onde d'excitation. Un bateau était en vue. Aussitôt, chacun se dressa sur la pointe des pieds, frémissant d'impatience.

Je souris, mais leur agitation était contagieuse. Puis, les cornemuses retentirent, et je sentis les larmes me monter aux yeux.

La main de Jamie se resserra sur mon épaule. Je relevai la tête et le vis qui se passait les doigts sur la lèvre supérieure. Lui aussi, il était tourné vers la rivière.

Je baissai les yeux et tentai de me ressaisir. Une fois ma vision plus claire, j'aperçus les grains de sel sur le sol, empilés avec soin devant les portes du mausolée.



Elle était beaucoup plus petite que je l'avais imaginée. Les personnes célèbres le sont toujours. Tous les invités sur leur trente et un (un océan de tartans !) s'agglutinèrent autour du débarcadère, si impressionnés qu'ils en oubliaient la courtoisie. J'entraperçus le sommet de son crâne, ses cheveux coiffés haut et ornés de roses blanches, puis il disparut derrière un mur de dos.

Son époux Allan était visible. Un homme corpulent et séduisant avec des cheveux noirs et argentés tirés dans sa nuque. Il marchait derrière sa femme, saluant et souriant sous le flot de compliments et de paroles de bienvenue en gaélique.

Malgré moi, j'avais une forte envie de me joindre à la foule pour les regarder, mais je résistai. Je me tenais avec Jocasta sur la terrasse. Mme MacDonald viendrait à nous.

Jamie et Duncan jouaient des coudes dans la foule, essayant de libérer un passage avec Ulysse, le majordome de Jocasta.

– C'est vraiment elle ?

Brianna se tenait derrière moi, murmurant dans mon oreille, fascinée par la multitude d'où les hommes venaient d'extraire l'invitée d'honneur, l'escortant depuis le débarcadère et remontant la pelouse en direction de la terrasse.

– Je l'imaginai plus grande. Oh, quel dommage que Roger ne soit pas là ! Il aurait adoré la rencontrer.

Il se trouvait pour un mois à l'académie presbytérienne de Charlotte, où on examinait ses qualifications en vue d'une ordination. Je murmurai à mon tour :

– Il en aura peut-être encore l'occasion. J'ai entendu dire qu'ils avaient

acheté une plantation près de Barbecue Creek, vers Mount Pleasant.

Ils n'y resteraient qu'un an ou deux, mais je me gardai de le dire. Pour tous les gens d'ici, ils avaient émigré définitivement.

Toutefois, j'avais vu le haut monument funéraire sur l'île de Skye, où Flora MacDonald était née et où elle s'éteindrait un jour, déçue par l'Amérique.

Certes, ce n'était pas ma première rencontre avec quelqu'un dont le destin m'était connu, mais cette situation était toujours troublante. La foule s'écarta, et elle en émergea, petite et ravissante, discutant en riant avec Jamie. Il la tenait par le bras, la guidant vers la terrasse. Il fit un geste dans ma direction pour me présenter.

Elle leva les yeux vers moi, marqua un temps d'arrêt et cligna des yeux, son sourire s'effaçant un instant. Il revint l'instant suivant tandis que nous nous saluions respectivement d'un signe de tête. Mais qu'avait-elle donc lu sur mon visage ?

Elle se tourna aussitôt vers Jocasta et lui présenta ses deux filles, Anne et Fanny, un de ses fils, un de ses gendres, son mari... Le temps qu'elle en ait terminé, elle avait retrouvé une parfaite maîtrise d'elle-même et se retourna vers moi avec un sourire charmant et doux, me prenant les mains.

– Madame Fraser ! Je suis ravie de vous rencontrer enfin. J'ai tellement entendu parler de votre bonté et de vos talents, j'avoue que je suis très intimidée de me trouver devant vous.

Elle avait parlé avec une telle chaleur et sincérité que je ne sus quoi répondre, tout en me demandant, cynique, qui avait bien pu lui parler de moi. En effet, j'avais acquis une certaine réputation à Cross Creek et à Campbelton, mais pas franchement des meilleures.

– J'ai eu le privilège de rencontrer le docteur Fentiman lors du bal donné en notre honneur à Wilmington. C'était si gentil, si incroyable de la part de tout le monde ! Nous avons été si bien traités depuis notre arrivée... Il m'a parlé avec ravissement de votre...

J'aurais bien aimé savoir la suite, mes rapports avec le docteur étant encore marqués par une certaine méfiance, même si un rapprochement s'était esquissé, mais, au même moment, son mari lui glissa quelques mots à l'oreille. Il désirait lui présenter d'autres sommités. Avec une grimace de regret, elle me serra les mains et s'éloigna, affichant de nouveau son sourire éclatant.

– Hum... elle a de la chance d'avoir encore presque toutes ses dents, observa Brianna sotto voce.

Étant justement en train de penser la même chose, je toussai dans mon poing pour masquer mon fou rire au moment même où Jocasta tourna subitement la tête vers nous.

– Alors, c'est elle, dit Ian.

Il venait d'apparaître à mes côtés et observait l'invitée d'honneur avec grand intérêt. Pour l'occasion, il avait revêtu un kilt, un gilet et une veste, ses

cheveux châains sagement coiffés en queue de cheval. Il paraissait tout à fait civilisé, mis à part les tatouages sur ses pommettes et l'arête de son nez.

– Oui, c'est elle, déclara Jamie. *Fionnaghal*, la belle. Surprise par son ton nostalgique, je me tournai vers lui.

– C'est son vrai nom, expliqua-t-il. *Fionnaghal*. Ce sont les Anglais qui l'appellent Flora.

Brianna se mit à rire.

– Dis, papa, tu n'aurais pas eu le béguin pour elle, quand tu étais petit ?

– Si j'ai eu quoi ?

– Si tu n'as pas été amoureux, traduisis-je en battant délicatement des cils au-dessus de mon éventail.

– Oh, ne soyez pas idiotes ! J'avais sept ans ! Néanmoins, ses oreilles avaient rosé.

– Moi, j'étais amoureux d'elle, quand j'avais sept ans, dit Ian d'un air rêveur. Mon oncle, avez-vous entendu Ulysse ? Il dit qu'elle a apporté un miroir que lui a offert le prince *Tearlach*, avec ses armoiries au dos. Il l'a installé dans le petit salon, avec deux valets de pied pour monter la garde.

En effet, tous ceux qui ne s'agglutinaient pas autour des MacDonald se bousculaient aux doubles portes-fenêtres de la maison dans un joyeux chahut qui résonnait dans le couloir menant à la minuscule pièce.

– *Seaumais* !

Une voix impérieuse interrompit nos taquineries. Jamie lança un regard austère à Brianna, puis alla rejoindre sa tante. Duncan était retenu par une conversation avec quelques autres personnages influents (je reconnus l'avocat Neil Forbes, ainsi que Cornelius Harnett et le colonel Moore). Invisible, Ulysse était sans doute occupé en coulisse par la logistique d'un barbecue pour deux cents personnes, laissant ainsi Jocasta livrée à elle-même. Elle posa une main sur le bras de Jamie et mit le cap sur Allan MacDonald, que la foule avait séparé de sa femme et qui se tenait sous un arbre, l'air un peu offensé.

Je les observai traverser la pelouse, amusée par le sens de la mise en scène de Jocasta. Sa camériste Phaedre la suivait docilement et aurait fort bien pu la guider, mais l'effet aurait été moins théâtral. Les têtes se retournaient sur leur passage, Jocasta grande et mince, gracieuse en dépit de son âge, dans une robe en soie bleue et ses cheveux blancs coiffés en pièce montée sur son crâne ; Jamie, avec sa taille de viking, drapé dans le tartan cramoisi des Fraser, tous deux avec leurs traits virils des MacKenzie et leur démarche féline.

– Colum et Dougal auraient été fiers de leur petite sœur.

– Ah oui ? dit Ian, distrait.

Il contemplait toujours Flora MacDonald, en train d'accepter le bouquet de fleurs que lui tendait une des petites-filles de Farquard Campbell sous les applaudissements.

Brianna suivit mon regard et me glissa sur un ton

taquin :

- Tu n'es pas jalouse, n'est-ce pas, maman ? J'affectai un air complaisant.
- Absolument pas. Après tout, moi aussi, j'ai encore toutes mes dents.



Dans la cohue initiale, je ne l'avais pas vu, mais le major MacDonald se trouvait parmi les convives, pimpant dans un uniforme écarlate et un nouveau chapeau orné de dentelle dorée. Il l'ôta et me salua bas, la mine enjouée, sans doute parce que je n'étais pas accompagnée de bêtes, Adso et la truie blanche étant restés à Fraser's Ridge.

– Votre humble serviteur, madame. Je vous ai vue échanger quelques mots avec mademoiselle Flora. N'est-elle pas charmante ? Et quelle belle femme !

– En effet. Vous la connaissiez donc déjà ?

Une profonde satisfaction illumina son visage buriné.

– Oh oui. Il serait présomptueux de ma part de parler d'amitié, mais je peux dire avec modestie que nous sommes accointés. J'ai accompagné madame MacDonald et sa famille depuis Wilmington et j'ai eu l'immense honneur de les aider à obtenir leur situation actuelle.

– Vraiment ?

Je le dévisageai avec intérêt. Le major n'était pas homme à se laisser impressionner par la célébrité. En revanche, il était du genre à savoir en apprécier les avantages. Tout comme le gouverneur Martin.

Il regardait Flora MacDonald de manière possessive, approuvant la façon dont on se pressait autour d'elle. Il se balançait sur ses talons, me déclarant :

– Elle a très gracieusement accepté de prendre la parole aujourd'hui. À votre avis, quel serait le meilleur endroit ? La terrasse, d'où tout le monde pourra la voir ? Ou près de la statue sur la pelouse, où il y a plus de place et où tous les invités pourront s'approcher pour l'entendre ?

– Si vous l'installez sur la pelouse par ce temps, elle va attraper un coup de chaleur.

J'inclinai mon propre chapeau pour protéger mon nez du soleil. Il faisait plus de trente degrés, et l'humidité était pesante. Mes jupons me collaient aux jambes. Je demandai :

– De quoi va-t-elle parler ?

– Oh, c'est juste un petit discours sur la loyauté, madame. Ah, j'aperçois votre mari qui discute avec Kingsburgh. Si vous voulez bien m'excuser ?

Après une courbette, il se recoiffa et partit rejoindre Jamie et Jocasta qui bavardaient toujours avec Allan MacDonald, surnommé « Kingsburgh », à la mode écossaise, d'après le nom de son domaine sur l'île de Skye.

Les plats continuaient d'arriver : des soupieres de hochepot^[7] – et une

immense bassine de soupe à la Reine, nul doute en hommage à l'invitée d'honneur – des plateaux de poissons, de poulet et de lapin frits, des boulettes de gibier dans une sauce au vin, des saucisses fumées, des pâtés de viande en croûte, de la dinde rôtie, de la tourte au pigeon, du *colcannon*^[8], de la purée de pommes de terre aux oignons, de la purée de navet, des pommes rôties farcies de crème de potiron, des tartes aux courges, au maïs et aux champignons, de gigantesques paniers remplis de petits pains frais de formes diverses et variées... tout cela n'étant qu'un prélude au barbecue dont les effluves succulents flottaient dans l'air : un certain nombre de porcs, trois ou quatre bœufs, deux chevreuils et, la pièce de résistance, un bison qu'ils s'étaient procuré Dieu seul savait où et comment.

Un murmure de plaisir glouton s'éleva autour de moi, tandis que les convives commençaient mentalement à desserrer leur ceinture et s'approchaient des tables, très déterminés à faire honneur à leur hôtesse.

Jamie était de nouveau en compagnie de Mme MacDonald, lui offrant une assiette de ce qui me parut être de la salade de brocolis. Il m'aperçut et me fit signe de les rejoindre. Je répondis non de la tête, en pointant le menton vers le buffet, où les invités s'affairaient, telles des sauterelles dans un champ d'orge. Je ne voulais pas rater l'occasion de m'enquérir de Manfred McGillivray avant que la torpeur de la satiété n'abrutisse les convives.

Je me frayai un chemin dans la foule, acceptant les amuse-gueules que me proposaient les serveurs, m'arrêtant ici et là pour échanger quelques mots avec des connaissances, notamment celles vivant autour d'Hillsboro. Manfred y avait passé beaucoup de temps, prenant des commandes de fusils, livrant les produits finis et effectuant de menus travaux de réparation. À sa place, je me serais réfugiée là-bas. Toutefois, aucun de ceux à qui je parlai ne l'avait vu.

Un monsieur que j'interrogeais interrompit ses libations pour déclarer :

– Un brave garçon. On le regrette. Faut dire qu'en dehors de Robin, il n'y a pas beaucoup d'armuriers dans la région. Il faut aller les chercher jusqu'en Virginie.

Je le savais déjà et me demandais d'ailleurs où en était Jamie dans sa quête de mousquets. Peut-être allait-il devoir faire appel aux relations de lord John avec les contrebandiers.

Je pris une petite tarte sur le plateau d'un esclave qui passait par là et poursuivis mon chemin, tout en grignotant et en papotant. On parlait beaucoup des articles incendiaires parus récemment dans le *Chronicle*, le journal local, dont le propriétaire, un certain Fogarty Simms, semblait avoir la sympathie de la plupart des gens présents.

– C'est qu'il ne manque pas de cran, ce Simms, me confia monsieur Goodwin. Mais je doute qu'il tienne le coup encore longtemps. Je lui ai parlé la semaine dernière, et il m'a avoué craindre pour sa vie. Il a reçu des menaces, voyez-vous ?

À en juger par les différentes descriptions que je glanais, je déduisis que

M. Simms était loyaliste. Le bruit courait qu'un journal concurrent allait bientôt paraître, destiné à défendre les idées des whigs avec leurs propos inconsidérés sur la tyrannie et le renversement du roi. Personne ne savait encore qui se cachait derrière ce nouveau projet, mais on parlait, avec une indignation considérable, d'un imprimeur qu'on aurait fait venir du Nord, où les gens entretenaient couramment ce genre de sentiments pervers.

Tous semblaient d'accord sur un point : on ne pouvait que botter le derrière de tels individus pour leur faire retrouver la raison.

Je ne m'étais toujours pas assise, mais, après avoir déambulé une bonne heure entre des mâchoires en mouvement et des plateaux errants chargés de hors-d'œuvre, j'avais l'impression de sortir d'un banquet à la cour de France. Ces derniers duraient si longtemps qu'on plaçait discrètement des pots de chambre sous les chaises des invités, et il n'était pas rare qu'un convive tourne de l'œil et glisse sous la table sans que l'on s'en inquiète outre mesure.

Les festivités à River Run étaient moins formelles, mais presque aussi longues. Après une heure de mise en bouche, les viandes grillées furent hissées hors des fours creusés dans le sol et présentées sur des bards en bois que portaient des esclaves. Transpirant abondamment, mais pas du tout découragés par leurs efforts de mastication, les invités applaudirent le spectacle des immenses pièces de bœuf, de porc, de gibier et de bison, entourées des dépouilles grillées de centaines de pigeons et de cailles.

Assise à côté de Flora MacDonald, Jocasta semblait tout à fait satisfaite de cette manifestation d'enthousiasme devant son hospitalité. Elle se pencha vers Duncan en souriant, lui posa une main sur le bras et lui murmura quelques mots. Après plusieurs litres de bière et une bouteille de whisky, son mari s'était départi de sa nervosité et prenait du plaisir. Il adressa un large sourire à son épouse, puis lança une boutade à Mme MacDonald, qui se mit à rire.

Je trouvai Flora admirable. Assaillie de tous côtés par des gens voulant lui dire un mot, elle conservait un maintien impeccable, se montrant charmante et gracieuse avec tous, même si cela signifiait de rester parfois dix minutes avec sa fourchette en l'air en attendant la fin d'une histoire interminable. Au moins, elle était à l'ombre, et Phaedre, toute vêtue de mousseline blanche, se tenait derrière elle, agitant avec soin un immense éventail en feuilles de palmier nain et chassant les mouches.

– Un peu de punch au citron, m'dame ?

Un esclave épuisé et dégoulinant de sueur me présenta un autre plateau, sur lequel je pris une coupe. Moi aussi en nage, j'avais les jambes lourdes et la gorge sèche à force de parler. À ce stade, peu m'importait ce que contenait le verre, tant que c'était liquide et frais.

Je changeai d'opinion peu après y avoir trempé les lèvres. Il s'agissait d'un mélange de rhum, de jus de citron et de sirop d'orgeat. Bien que liquide et frais, j'avais plus envie de le verser dans mon décolleté que dans ma gorge. Avec discrétion, je m'approchai d'un cytise dans l'intention de l'arroser avec

cette boisson trop sucrée, mais en fus empêchée par l'apparition soudaine de Neil Forbes, qui surgit de derrière l'arbrisseau.

Aussi surpris que moi, il fit un bond et jeta un coup d'œil furtif par-dessus son épaule. J'aperçus Robert Howe et Cornelius Harnett qui s'éloignaient dans la direction opposée. Ils avaient dû tous les trois s'entretenir en secret, cachés par le cytise.

Il inclina la tête.

– Madame Fraser, votre serviteur.

Je lui répondis d'une petite révérence en murmurant une politesse. Je comptais poursuivre mon chemin comme si de rien n'était, mais il se pencha en avant, me barrant la route.

– J'ai entendu dire que votre mari rassemblait des armes, madame Fraser.

Il parlait à voix basse, et son ton n'avait rien d'amical.

Comme toutes les autres femmes, je tenais mon éventail ouvert. Je l'agitai langoureusement devant mon nez pour cacher mon expression.

– Oh, vraiment ? Qui vous a raconté cela ?

– Un des messieurs qu'il a abordé dans ce dessein.

L'avocat était grand et plutôt obèse. Son vilain teint rougeaud était peut-être davantage le résultat d'un excès de table que de son mécontentement. Néanmoins...

– Sans vouloir abuser de votre bonté, madame, pourriez-vous exercer votre influence sur lui pour lui suggérer qu'il ne prend pas là la voie la plus sage ?

J'inspirai une grande bouffée d'air chaud.

– Mais de quelle voie parlez-vous donc ?

– Une voie fâcheuse, madame. En m'efforçant d'envisager l'affaire sous le jour le plus clément, je ne peux que présumer qu'il destine ces fusils à sa propre milice, ce qui est légitime quoique inquiétant. Tout dépend de ce qu'il compte faire de ses hommes. Cependant, ses rapports avec les Cherokees sont bien connus. Le bruit court que ces armes atterriront entre leurs mains afin qu'ils les retournent contre les sujets de Sa Majesté qui oseraient objecter la tyrannie, les abus et la corruption de ceux qui gouvernent cette colonie, si on peut parler de gouverner.

Je le regardai fixement par-dessus mon éventail.

– Si je n'avais pas déjà su que vous étiez avocat, ce petit discours me l'aurait appris. Il me semble avoir compris que vous soupçonnez mon mari de vouloir donner des armes aux Indiens, ce qui ne vous plaît pas. D'un autre côté, vous ne voyez aucune objection à ce qu'il arme sa propre milice, à condition que celle-ci se comporte selon vos désirs. C'est bien cela ?

Une lueur amusée traversa ses yeux caves.

– Votre perspicacité me laisse pantois, madame. Je refermai mon éventail d'un coup sec.

– Mais peut-on savoir quels sont vos désirs, exactement ? Je ne vous demanderai pas pourquoi vous considérez que mon mari ferait mieux d'en tenir compte.

Il éclata de rire, son visage lourd, déjà rougi par la chaleur, s'empourprant encore davantage sous sa perruque à catogan.

– Je désire la justice, madame, la chute des tyrans et la liberté. Comme tout honnête homme.

« ... pour la liberté... car aucun honnête homme ne peut y renoncer si ce n'est qu'en lui donnant sa vie. » La phrase résonna dans ma tête. Il dut le lire sur mon visage, car il me scrutait avec attention.

– J'ai la plus grande estime pour votre mari, madame. Vous lui ferez part de ce que je vous ai dit ?

Sans attendre ma réponse, il tourna les talons.

Il n'avait pas baissé la voix en prononçant les mots « tyrannie » et « liberté ». Je vis des têtes se retourner ici et là ; des hommes échangèrent des messes basses en le regardant s'éloigner.

Distraite, j'avalai une gorgée de punch au citron et réprimai une grimace. Je cherchai Jamie du regard. Il se trouvait toujours près d'Allan MacDonald, mais s'était légèrement écarté pour discuter avec le major.

Les événements s'enchaînaient plus vite que je ne l'aurais voulu. J'avais pensé que, dans cette partie de la colonie, les velléités républicaines ne concernaient qu'une minorité, mais le fait que Forbes parle aussi ouvertement dans un lieu public signifiait qu'elles gagnaient du terrain.

Je me retournai dans la direction prise par l'avocat et le vis aux prises avec deux hommes aux traits tendus par la colère et la suspicion. J'étais trop loin pour les entendre, mais leur attitude et leur expression parlaient d'elles-mêmes. Le ton monta, et je tentai d'accrocher le regard de Jamie. La dernière fois que j'avais assisté à un barbecue de ce genre à River Run, il y avait eu une rixe sur la pelouse, et tout portait à croire que l'incident allait se reproduire. Dans ce genre de réunion, l'alcool, la chaleur et la politique formaient un cocktail explosif, surtout avec une si forte concentration de Highlanders.

D'autres hommes se rapprochèrent de Forbes et de ses deux adversaires, les poings déjà serrés. L'éruption aurait sans doute eu lieu, si le grand gong de Jocasta n'avait pas retenti sur la terrasse, faisant sursauter tout le monde.

Le major était perché sur une barrique de tabac retournée, les mains en l'air, souriant à la foule, la chaleur, la bière et l'enthousiasme faisant luire son visage.

– *Ceud mile fàilte !* (tonnerre d'applaudissements) Nous souhaitons cent mille fois la bienvenue à nos invités d'honneur !

Il poursuivit en gaélique, tendant une main ouverte vers les MacDonald qui se tenaient à ses côtés, saluant le public en souriant. À leur attitude, je devinaï qu'ils étaient rodés à ce genre de manifestation.

Après quelques autres remarques d'introduction, Jamie et Kingsburgh aidèrent Mme MacDonald à se hisser sur la barrique, où elle oscilla un instant puis retrouva son équilibre, se stabilisant en posant les mains sur la tête de chacun de ses chevaliers servants sous les rires de la foule.

Elle leva un visage épanoui vers l'assistance, et chacun se tut sur-le-champ pour l'entendre.

Elle avait une voix claire et haute, et l'habitude de prendre la parole en public, un attribut très inhabituel chez une femme à cette époque. J'étais trop loin pour distinguer chacune de ses paroles, mais n'eus aucun mal à comprendre l'essentiel de son discours.

Après avoir remercié ses amphitryons, la communauté écossaise qui avait si chaleureusement et généreusement accueilli sa famille, puis les invités, elle prononça une émouvante exhortation contre ce qu'elle appelait le « factionnalisme ».

Elle enjoignit son auditoire à se serrer les coudes pour réprimer ce mouvement dangereux qui ne pouvait que provoquer des troubles dangereux, menaçant la paix et la prospérité que tant d'entre eux étaient parvenus à trouver dans ce beau pays, après avoir tout risqué.

À ma grande surprise, je me rendis compte qu'elle avait tout à fait raison. J'avais déjà entendu Brianna et Roger discuter de la question : pourquoi tant de Highlanders ayant tellement souffert sous la domination britannique se battraient-ils aux côtés des Anglais, comme bon nombre d'entre eux le feraient plus tard ?

Roger avait expliqué patiemment :

– Parce qu'ils ont quelque chose à y gagner et pas grand-chose à perdre. En outre, ils sont mieux placés que n'importe qui pour savoir ce que signifie se battre contre les Anglais. Tu crois que ceux qui ont connu les campagnes d'épuration de Cumberland, survécu aux dangers de la traversée de l'Atlantique, puis reconstruit leur vie ici à partir de rien tiennent à revivre toutes ces épreuves ?

– Oui, mais, quand même, ils voudront se battre pour la liberté ! avait protesté Brianna.

Cynique, Roger lui avait répondu :

– Ils l'ont, la liberté. Ils sont bien plus libres ici qu'ils ne l'ont jamais été en Écosse. En cas de guerre, ils risquent de la perdre, ce dont ils sont pleinement conscients. En outre, la plupart d'entre eux ont prêté serment de loyauté à la Couronne. Ils ne le briseront pas à la légère, et surtout pas pour ce qui leur paraît être simplement une autre crise politique, aussi brève qu'un feu de paille. C'est comme... comme...

Il s'était creusé la tête à la recherche d'une comparaison adéquate.

– Comme les Panthères noires, ou le Mouvement pour les droits civiques. Tout le monde comprenait leur point de vue idéaliste, mais, beaucoup, dans la

classe moyenne, avaient peur et les trouvaient menaçants. Ils voulaient juste qu'ils disparaissent pour que leur vie reprenne son cours normal.

Sauf que, bien sûr, la vie n'était jamais calme, et que ce mouvement échevelé ne disparaîtrait pas. Je pouvais voir Brianna de l'autre côté de la foule, écoutant, songeuse, Flora MacDonald énoncer les vertus de la loyauté.

J'entendis un « Hphm! » grave derrière moi. Je me retournai et vis Neil Forbes, ses traits encore alourdis par la réprobation. Il avait trouvé des renforts : trois ou quatre autres hommes se tenaient près de lui, scrutant la foule en s'efforçant de ne pas en avoir l'air. À en juger par l'humeur du public, j'estimai qu'ils étaient deux fois moins nombreux que leurs opposants, chacun s'enfonçant encore un peu plus dans ses convictions à mesure que l'alcool produisait son effet et que le discours se poursuivait.

Soudain, je me rendis compte que Brianna et Neil Forbes se regardaient. Étant tous deux plus grands que la moyenne, ils s'observaient par-dessus les têtes des convives, lui, avec animosité, elle, avec froideur. Quelques années plus tôt, elle avait rejeté ses avances en manquant singulièrement de tact. Il n'avait pas été amoureux d'elle, mais il possédait un ego assez développé et n'était pas homme à essuyer un affront public avec une résignation philosophique.

Brianna détourna le regard comme si elle l'avait à peine remarqué et échangea quelques mots avec sa voisine. J'entendis Forbes grommeler, puis parler à voix basse à ses compatriotes. Les hommes se séparèrent, tournant grossièrement le dos à Mme MacDonald qui n'avait pas fini de parler.

Ils jouèrent des coudes dans la foule compacte en soulevant quelques murmures d'indignation, mais personne ne tenta de les retenir. L'affront de leur départ fut bientôt noyé par un nouveau tonnerre d'applaudissements marquant la conclusion du discours, suivi par les cornemuses, quelques coups de feu tirés en l'air et d'un concert de « Hip ! Hip ! Hip ! Hourra ! » mené par le major MacDonald. Dans un tel tintamarre, personne n'aurait remarqué l'arrivée d'une armée, et encore moins le départ de quelques whigs grincheux.

Je retrouvai Jamie, à l'ombre du mausolée d'Hector Cameron, occupé à se lisser les cheveux avec les doigts avant de les rattacher.

– Ce fut un succès retentissant, tu ne trouves pas ? demandai-je.

Il observait du coin de l'oeil un monsieur visiblement éméché qui tentait tant bien que mal de recharger son mousquet.

– Surtout pour certains. Surveillance bien celui-ci, *Sassenach*.

– Il arrive trop tard pour tirer sur Neil Forbes. Tu l'as vu faire sa sortie ?

Il noua adroitement le lacet en cuir sur sa nuque.

– Oui, il ne pouvait vraiment pas s'exprimer de façon plus ouverte, à moins de grimper sur la barrique à côté de Fionnaghal.

– Il aurait constitué une excellente cible.

Je fixai l'homme au mousquet en train de renverser la poudre sur ses

souliers.

– Je ne crois pas qu'il ait de balles.

– Bah, dans ce cas...

Il fit un geste de dédain vers le maladroït, puis reprit :

– Le major MacDonald est en pleine forme, tu ne trouves pas ? Il m'a dit qu'il avait organisé toute une série de discours pour Mme MacDonald un peu partout dans la colonie.

– Avec lui comme impresario, j'imagine.

– Naturellement.

Il ne semblait pas ravi par cette perspective. De fait, je lui trouvai plutôt l'air sombre. Son humeur ne s'améliorerait guère avec le récit de ma conversation avec Neil Forbes, mais je devais quand même lui faire mon compte rendu.

Il haussa les épaules.

– C'était inévitable. J'avais espéré que cela ne s'ébruiterait pas, mais, étant donné nos rapports avec Robin McGillivray, je n'avais guère d'autre choix que de m'adresser là où c'était possible, avec le risque de fuites.

Il semblait ne pas tenir en place.

– Tu te sens mieux, *Sassenach* ?

– Moi, oui, mais toi, tu n'as pas l'air dans ton assiette. Que se passe-t-il ?

– Oh, rien. Du moins, rien que je ne sache déjà. Tu crois être prêt, mais, quand tu te trouves au pied du mur, tu donnerais tout pour revenir quelques années en arrière.

Il se tourna vers la pelouse, transformée en champ de tartans sur lequel flottaient les ombrelles des dames, telles des fleurs aux couleurs vives. Sur la terrasse ombragée, un sonneur de cornemuse poursuivait son *piobreachd*, une mélodie en contre-point perçant au brouhaha des conversations.

– Je savais qu'il me faudrait un jour me dresser contre bon nombre d'entre eux. Combattre des amis et des parents. Mais quand je me retrouve ici, avec la main de Fionnaghal sur ma tête comme une bénédiction, les regardant tous en face, observant l'effet de ses mots sur eux, voyant la résolution grandir en eux... c'est comme si, soudain, une immense épée tombait du ciel entre eux et moi, nous séparant à jamais. Le jour approche, et je ne peux rien y faire.

Il détourna les yeux. Je tendis la main vers lui, voulant l'aider, le soulager, tout en sachant que c'était peine perdue. Après tout, c'était à cause de moi qu'il se retrouvait dans cette position, sur ce petit mont des Oliviers.

Il prit néanmoins ma main et la serra fort sans me regarder. Je murmurai :

– » Mon père, que cette coupe s'éloigne de moi ! »

Il hocha la tête, fixant toujours les pétales de roses jaunes jonchant le sol. Puis, il releva les yeux vers moi avec un sourire qui trahissait une telle douleur que mon cœur se fendit. Il s'essuya le front du revers de sa main, puis

examina ses doigts humides.

– Ça va, ce n'est que de la sueur, pas du sang. Je survivrai.

« Peut-être pas », m'affolai-je soudain. Se battre du côté des vainqueurs ne voulait pas forcément dire s'en sortir sain et sauf.

Il vit la panique sur mon visage et relâcha légèrement ma main, croyant qu'il me faisait mal. C'était le cas, mais pas physiquement. Il récita d'une voix douce :

– » Pas parce que je le veux, mais parce que tu le veux. » J'ai choisi ma voie en t'épousant, *Sassenach*, même si je ne m'en rendais pas compte à l'époque. Mais j'ai choisi et ne peux plus rebrousser chemin, même si j'en avais envie.

– Tu en as envie ?

Je lus la réponse dans ses yeux.

– Non, et toi ? Parce que tu as choisi, toi aussi, autant que moi.

Je fis non de la tête et sentis la tension dans son corps se relâcher. Il soutint mon regard, ses yeux à présent aussi clairs que le ciel bleu au-dessus de nos têtes. L'espace d'un instant, nous fûmes seuls tous les deux dans l'Univers, puis les éclats de rire d'un groupe de jeunes filles brisèrent le silence, et je repris, abordant un sujet moins dangereux :

– Tu as eu des nouvelles de ce pauvre Manfred ? Il fit une moue cynique.

– » Pauvre » Manfred ?

– C'est peut-être une canaille à la moralité douteuse et il a causé bien des dégâts, mais il ne mérite pas pour autant de mourir.

Il ne semblait pas partager tout à fait cet avis, mais se garda de faire des commentaires. Il avait interrogé plusieurs personnes, sans aucun succès pour le moment.

– Mais il réapparaîtra tôt ou tard, m'assura-t-il. Sans doute au moment le moins opportun.

– Ah ! Ah ! Ah ! Je n'aurais jamais pensé pouvoir vivre une journée pareille ! Merci, monsieur, merci mille fois !

Mme Bug venait d'apparaître, s'éventant vivement, le teint rougi par la bière, la chaleur et le bonheur.

– Vous avez pu entendre tout ce qu'elle a dit, *mo chridhe* ?

– Ses moindres paroles ! Archie m'a trouvé un petit coin charmant, près des jardinières, d'où je pouvais tout entendre sans être piétinée.

Quand Jamie lui avait proposé de l'emmener au barbecue, elle avait frôlé l'apoplexie. Archie y allait lui aussi, bien sûr, puis continuerait jusqu'à Cross Creek pour effectuer des achats, mais elle n'avait jamais quitté Fraser's Ridge depuis son arrivée, quelques années plus tôt.

En dépit de l'inquiétude que suscitait en moi l'atmosphère très loyaliste qui nous entourait, sa joie était contagieuse, et je me mis à sourire, Jamie et moi

nous relayant pour répondre à son flot de questions : elle n'avait encore jamais vu d'esclaves de près et les trouvait d'une beauté exotique.

Coûtaient-ils très cher ? Fallait-il leur apprendre à porter des habits et à parler normalement ? Elle avait entendu dire que l'Afrique était une terre païenne où les gens se promenaient entièrement nus et s'entre-tuaient à coups de lance, à la manière dont on chasse les sangliers. Et, parlant de nudité, ne trouvions-nous pas un peu choquante cette statue de jeune guerrier au milieu de la pelouse ?

Le malheureux ne portait rien du tout derrière son bouclier ! Et qui était cette femme étendue à ses pieds ? Ses cheveux semblaient faits de serpents. Quelle vision d'horreur ! Et qui était cet Hector Cameron dans cette tombe ? Tout en marbre, comme les sépultures royales d'Hollywood, vous imaginez un peu ! Ah, c'était feu le mari de Mme Innes ? Et quand avait-elle épousé M. Duncan ? Quel homme doux et charmant, quel dommage qu'il soit manchot ! Avait-il perdu son bras au cours d'une bataille quelconque ? Et, oh ! le mari de Mme MacDonald – quel bel homme, lui aussi – allait prendre la parole !

Jamie lança un regard las vers la terrasse. En effet, Allan MacDonald était en train de grimper sur un tabouret (la barrique avait dû lui paraître un peu exagérée). Un attroupement, moins nombreux que pour sa femme, mais néanmoins conséquent, se formait déjà autour de lui.

– Vous n'allez pas l'écouter ?

Mme Bug était déjà prête à s'envoler vers la terrasse, flottant au-dessus du sol comme un colibri.

– Non, je l'entendrai aussi bien d'ici, répondit Jamie. Rapprochez-vous donc de la terrasse, *a nighean*.

Elle partit aussitôt, vibrante d'excitation. Jamie se toucha délicatement les oreilles des deux mains pour s'assurer qu'elles étaient encore attachées, me faisant rire.

– C'était vraiment gentil de ta part de l'emmener. Je crois qu'elle ne s'est jamais autant amusée depuis un demi-siècle.

– Tu as raison, elle a sans doute...

Il s'interrompit, apercevant quelque chose par-dessus mon épaule. Je me retournai, mais il courait déjà, et je me précipitai derrière lui.

Pâle comme un linge, le visage défait, Jocasta chancelait sur le seuil d'une des portes latérales. Elle serait sûrement tombée si Jamie ne l'avait pas rattrapée de justesse, glissant un bras autour de sa taille pour la soutenir.

– Ma tante, que vous arrive-t-il ?

Il avait parlé à voix basse pour ne pas attirer l'attention et l'entraîna à l'intérieur.

– Oh, mon Dieu, mon Dieu, ma tête !

Elle écartait les doigts devant son visage, touchant à peine sa peau, protégeant son œil gauche.

– Mon œil !

Le bandeau de lin qu'elle portait en public était froissé et humide. Elle ne pleurait pas, mais larmoyait abondamment des deux yeux, surtout du gauche. Le bord inférieur du tissu était trempé.

Je posai une main sur l'épaule de Jamie, cherchant en vain des domestiques aux alentours.

– Il faut que je l'examine. Porte-la dans le grand salon. C'était la pièce la plus proche, et tous les invités étaient dehors, ou bien déambulaient dans le petit salon pour admirer le miroir du prince.

– Non ! Pas là !

Elle avait presque hurlé. Perplexe, Jamie me regarda, puis lui parla doucement :

– Ne vous inquiétez pas, ma tante. Je vais vous monter dans votre chambre.

Il la prit dans ses bras et la souleva comme une enfant, ses jupes en soie retombant avec un bruissement d'eau.

– Je vous rejoins tout de suite, annonçai-je.

Je venais d'apercevoir une esclave nommée Angelina qui passait à l'autre bout du couloir et me dépêchai de la rattraper. Je lui donnai mes instructions, puis revins au pas de course vers l'escalier, m'arrêtant un bref instant pour observer le salon.

Il n'y avait personne, mais des coupes de punch oubliées et une forte odeur de tabac de pipe m'indiquèrent que Jocasta y avait sans doute rencontré des invités un peu plus tôt. Son panier à ouvrage était ouvert, un vêtement à demi tricoté pendant mollement sur le côté, telle une dépouille de lapin.

Plusieurs bobines de fil étaient éparpillées sur le parquet : des enfants, peut-être. J'hésitai, mais mon instinct prit le dessus, et je ramassai hâtivement les objets épars, les remettant dans le panier. Puis, je repliai le tricot et l'enfonçai sur le dessus, retirant ma main avec un cri.

Une petite entaille dans mon pouce suintait du sang. Je suçai mon doigt en inspirant fort pour refermer la plaie tout en examinant avec prudence le contenu du panier de mon autre main, cherchant ce qui m'avait blessée.

Un couteau, petit mais tranchant, qui servait sans doute à trancher le fil à broder. Son étui en cuir gisait au fond du panier. Je le rangeai dedans, saisis la boîte à épingles, puis refermai le couvercle avant de filer de nouveau vers l'escalier.

Allan MacDonald avait terminé son bref discours. J'entendis les applaudissements à l'extérieur, ponctués de bravos enthousiastes et des interjections d'approbation en gaélique.

– Maudits Écossais, marmonnai-je entre mes dents. Ils n'apprennent donc jamais ?

Je n'avais pas le temps de réfléchir aux implications des harangues des

MacDonald. Le temps que j'atteigne le palier, un esclave était déjà sur mes talons, haletant sous le poids du coffret de médecine que j'avais envoyé chercher. Un autre montait derrière lui avec un seau d'eau chaude venant de la cuisine.

Jocasta était pliée en deux dans son grand fauteuil, gémissant et pinçant les lèvres. Elle avait perdu son bonnet et agitait ses mains dans ses cheveux en désordre comme si elles cherchaient désespérément quelque chose à saisir. Jamie lui massait le dos, lui murmurant des paroles de réconfort en gaélique. Il parut fort soulagé de me voir apparaître.

Depuis longtemps, je soupçonnais que la cécité de Jocasta était due à un glaucome, une augmentation de la pression à l'intérieur de l'œil qui, non traitée, pouvait endommager le nerf optique. À présent, je n'en doutais plus. En outre, je savais de quelle forme de la maladie elle souffrait : la plus dangereuse, une crise aiguë de glaucome à angle fermé.

Il n'existait pas encore de traitement, car la pathologie elle-même ne serait pas identifiée avant longtemps. Même s'il y en avait eu un, il était bien trop tard, sa cécité était définitive. Toutefois, pour la situation présente, je pouvais faire quelque chose... geste que je redoutais d'accomplir.

Je sortis le pot d'hydrastis de mon coffre et le tendis à Angelina.

– Mettez-en un peu à tremper.

Je me tournai vers l'autre esclave, un homme dont j'ignorais le nom.

– Quant à vous, remettez l'eau sur le feu. Allez chercher des chiffons propres et faites-les bouillir.

Tout en parlant, j'avais sorti ma petite lampe à alcool. Le feu s'était presque éteint, mais il restait des braises ardentes. J'allumai une mèche, puis ouvris la boîte à épingles et sélectionnai la plus longue, une tige d'acier d'une dizaine de centimètres de long, servant à raccommoder les tapis.

Jamie me regarda horrifié.

– Tu ne vas pas...

– Il le faut. Il n'y a rien d'autre à faire. Tiens-lui les mains. Il était presque aussi pâle que Jocasta. Il saisit les doigts noueux de sa tante et les écarta doucement de sa tête.

Je soulevai le bandeau de lin. Le globe gauche saillait, injecté de sang. Les larmes s'accumulaient tout autour, débordant en ruisselant. Je pouvais presque sentir la pression à l'intérieur sans avoir besoin de le toucher. Je serrai les dents.

J'adressai une brève prière à sainte Claire, qui, après tout, était patronne des yeux souffrants ainsi que ma propre sainte, passai l'aiguille dans la flamme, versai de l'alcool pur sur un chiffon puis essuyai la suie.

Ravalant un excès de salive, j'écartai la paupière de l'œil affecté, recommandai mon âme à Dieu, et enfonçai d'un coup sec l'aiguille dans la sclérotique, près du bord de l'iris.

J'entendis une toux et un bruit d'éclaboussures sur le sol près de moi, suivi d'une odeur de vomi, mais ce n'était pas le moment de me laisser déconcentrer. Je retirai l'aiguille avec délicatesse. Jocasta s'était figée, ses doigts enfoncés dans les mains de Jamie. Elle ne bougeait pas d'un pouce, mais émettait de petits halètements secs, comme si elle n'osait même pas respirer.

Un filet de liquide suintait de l'œil, de l'humeur vitrée, légèrement trouble mais malgré tout reconnaissable sur la surface humide de la sclérotique. Je tenais encore les paupières écartées. Je saisis un linge imbibé d'infusion d'hydrastis, le pressai pour l'essorer et le posai doucement sur le visage de Jocasta. Elle tressaillit au contact du tissu chaud contre sa peau, puis libéra ses mains et l'attrapa.

Je le lâchai, la laissant presser le linge contre son œil fermé ; elle trouvait un apaisement dans la chaleur du tissu.

Des pas légers dans l'escalier me firent me retourner. Angelina revint, essoufflée, tenant une poignée de sel dans sa main fermée contre son cœur, une cuillère dans l'autre. Je fis tomber le sel de sa paume moite dans la casserole d'eau chaude et lui ordonnai de la remuer jusqu'à ce qu'il se dissolve.

Je lui demandai à voix basse :

– Vous avez apporté le laudanum ?

Jocasta s'était enfoncée dans son fauteuil, les yeux fermés, mais raide comme une statue, pressant les paupières, ses poings serrés sur ses genoux. Angelina la regarda effrayée, puis me murmura :

– Je ne l'ai pas trouvé, m'dame. Je ne sais pas qui a pu le prendre. Personne n'a la clef, sauf monsieur Ulysse et madame Cameron.

– Ulysse vous a ouvert le placard où sont gardés les simples. Il sait donc que madame Cameron se trouve mal ?

Elle acquiesça avec vigueur, faisant voler le ruban de son bonnet.

– Oh, oui, m'dame. Il serait fou de rage s'il apprenait que je ne lui ai rien dit. Il m'a demandé de venir le chercher si elle demandait après lui. Autrement, qu'elle ne s'inquiète de rien ; il s'occupe de tout.

Jocasta poussa un long soupir, se détendant un peu.

– Que Dieu le bénisse, murmura-t-elle les yeux fermés. Il s'occupe vraiment de tout. Sans lui, je serai perdue. Perdue.

Ses tempes blanches étaient moites, et les longues mèches humides de transpiration qui s'étaient échappées de sa coiffure retombaient sur ses épaules en tachant sa robe. Angelina dénoua ses lacets et lui ôta son corset. Puis Jamie la déposa en chemise sur son lit, une épaisse couche de serviettes sous sa nuque. Je remplis d'eau salée une de mes seringues en crocs de serpent à sonnette et, pendant que Jamie tenait ses paupières écartées, je tentai d'irriguer son globe oculaire, espérant prévenir une infection là où je l'avais transpercé. La plaie formait un point rouge vif sur la sclérotique, sous une petite cloque

de conjonctive. Jamie ne pouvait la regarder sans cligner des yeux. Je lui souris.

– Ça va aller. Tu peux redescendre, si tu veux.

Il hocha la tête et s'apprêtait à partir quand Jocasta tendit la main pour l'arrêter.

– Non, reste un peu, *a chuisle*, si tu veux bien.

Cette dernière observation était de pure forme, car elle le retenait fermement par la manche et ne le lâcha qu'une fois qu'il fut assis à son chevet. Elle tourna la tête de droite à gauche, tendant l'oreille.

– Il y a quelqu'un d'autre ? Les esclaves sont partis ?

– Oui, répondis-je. Ils sont redescendus aider au service. Il ne reste plus que Jamie et moi.

– Bien. Il faut que je te dise quelque chose, mon neveu. Mais personne d'autre ne doit l'entendre.

Elle leva sa main blanche vers moi.

– Ma nièce, voulez-vous bien vérifier que nous sommes vraiment seuls ?

Je sortis docilement dans le couloir. Je ne vis personne, même si j'entendais des voix venant d'une pièce au fond du couloir : des rires et des frou-frous de jupes. Des jeunes femmes bavardaient tout en remettant de l'ordre dans leurs coiffures et leurs tenues. Je refermai la porte, et tous les bruits de la maison furent aussitôt étouffés en un brouhaha lointain.

Jamie tenait toujours la main de Jocasta, la caressant du pouce comme je l'avais souvent vu faire pour apaiser un animal nerveux. Néanmoins, ce traitement était plus efficace sur les chevaux et les chiens que sur sa tante.

– Que se passe-t-il, ma tante ?

– C'était lui. Il est ici !

– Qui est ici, ma tante ?

– Je ne sais pas !

Ses yeux roulaient désespérément dans leurs orbites comme s'ils cherchaient à percer non seulement les ténèbres, mais aussi les murs.

Jamie m'interrogea du regard, mais il pouvait constater autant que moi qu'elle ne délirait pas, même si ses propos semblaient incohérents. Elle se rendit compte de l'effet qu'elle donnait. Je voyais sur son visage ses efforts pour se ressaisir.

– Il est venu pour l'or, dit-elle en baissant la voix. L'or du Français.

– Ah oui ? dit Jamie.

Percevant le scepticisme dans son ton, elle poussa un soupir d'exaspération. Elle voulut secouer la tête, mais s'arrêta aussitôt avec un « Aïe ! » et pressa ses mains contre ses tempes.

Elle inspira pendant quelques secondes, serrant les lèvres, puis reprit sur un ton plus calme :

– Cela a commencé hier soir. La douleur dans mon œil.

Elle s'était réveillée au milieu de la nuit en sentant un élançement dans son globe, une douleur qui avait peu à peu irradié dans tout le côté gauche de son visage.

– Ce n'était pas la première fois, expliqua-t-elle.

Elle s'était redressée en position assise et semblait se sentir mieux. Par intervalles, elle tamponnait son œil avec le linge chaud.

– Les douleurs sont apparues quand ma vue s'est mise à baisser. Parfois dans un œil, parfois dans les deux. Mais hier soir, j'ai tout de suite compris ce qui m'attendait.

Cependant, Jocasta MacKenzie Cameron n'était pas femme à laisser une incommodité physique entraver ses plans, sans parler d'interrompre ce qui promettait d'être l'événement mondain le plus retentissant de l'histoire de Cross Creek.

– Quelle malchance ! Juste au moment où madame Flora MacDonald allait arriver !

Par chance, tout était parfaitement planifié à l'avance. Les viandes rôtissaient déjà dans leurs fours, les fûts de bière étaient au frais dans les écuries et l'air était empli des odeurs de pain frais et de cuisine. Ses esclaves étaient bien entraînés, et elle savait qu'elle pouvait compter sur Ulysse pour tout gérer d'une main de maître. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était tenir debout.

– Je ne voulais pas prendre d'opium ni de laudanum, de peur de m'endormir. Je me suis donc rabattue sur le whisky.

Elle était grande et habituée à une consommation d'alcool qui aurait assommé un homme moderne. Le temps que les MacDonald arrivent, elle avait déjà sifflé les trois quarts d'une bouteille, mais la douleur ne cessait d'empirer.

– Puis, quand mes yeux ont commencé à larmoyer, j'ai craint que tout le monde perçoive mon malaise. Alors, je me suis retranchée dans mon salon. J'avais pris soin de placer un flacon de laudanum dans mon panier à ouvrage, au cas où le whisky ne serait pas assez efficace. Les invités se pressaient au-dehors, essayant d'approcher les MacDonald, mais le salon était désert, dans la mesure où je pouvais m'en rendre compte avec les martèlements dans ma tête et mon œil sur le point d'exploser.

Jocasta avait vite récupéré son flacon de laudanum et en avait avalé quelques gorgées. Puis elle en avait attendu les effets.

– Je ne sais pas si tu y as jamais goûté, mon neveu, mais le laudanum procure une étrange sensation, un peu comme si tu te dissolvais. Si tu en prends une goutte de trop, tu te mets à voir des choses qui n'existent pas, aveugle ou pas, et à les entendre aussi.

Entre les effets de la drogue, du whisky et du vacarme au-dehors, elle n'avait pas entendu les pas approcher. Quand la voix avait soudain parlé à côté d'elle, elle avait d'abord cru à une hallucination.

Les yeux fermés, son visage déjà pâle blêmissant encore un peu plus à l'évocation de la scène, elle répéta les mots prononcés :

– » Vous voilà donc, ma fille. Vous vous souvenez de moi ? »

– Je suppose que c'était le cas, devina Jamie.

– En effet. Cette voix s'était adressée à moi deux fois auparavant. Lors du *gathering* quand ta fille s'est mariée, et il y a plus de vingt ans, dans une auberge près de Coigach, en Écosse.

Elle abaissa le linge et le trempa d'une main sûre dans le bol d'eau chaude. Ses yeux à vif rouges et enflés se détachaient sur la blancheur de son visage, mais elle avait retrouvé sa parfaite maîtrise d'elle-même.

– Oui, je la connaissais, répéta-t-elle.

Toutefois, elle n'était pas parvenue à la resituer tout de suite. Quand elle avait enfin compris, elle avait dû s'accrocher aux accoudoirs de son fauteuil. Rassemblant toutes ses forces, elle avait demandé :

– Qui êtes-vous ?

Son cœur s'était mis à battre en rythme avec les élancements dans sa tête et son œil, et son esprit à flotter dans le whisky et le laudanum. Peut-être ce dernier avait-il transformé le tapage de la foule au-dehors en bruits de la mer, les pas d'un esclave dans le couloir en claquements des sabots de l'aubergiste dans son escalier.

– On aurait dit que j'y étais, déclara-t-elle. J'y étais vraiment, dans cette auberge à Coigach. Je pouvais sentir la mer et entendre les hommes, Hector et Dougal. Ils se disputaient, quelque part derrière moi. Et l'homme masqué, je pouvais le voir, lui aussi.

Elle tourna ses yeux aveugles vers moi. Elle parlait avec une telle conviction que je ne doutais pas une seconde de ses paroles.

– Il se tenait au pied de l'escalier, tout comme vingt-cinq ans plus tôt, un couteau à la main et me fixant à travers les trous dans son masque.

Il avait répondu :

– Vous savez très bien qui je suis, ma fille.

Elle avait senti son sourire dans sa voix. Elle n'avait jamais vu son visage, même à l'époque où elle voyait encore.

Elle se redressa, les bras croisés sur ses seins dans une attitude défensive, ses cheveux blancs décoiffés et retombant en désordre dans son dos. Un frisson convulsif la parcourut.

– Il est revenu. Il vient pour l'or et, quand il l'aura trouvé, il me tuera.

Jamie posa une main sur son bras, tentant de la calmer.

– Personne ne vous fera le moindre mal tant que je serai là, ma tante. Cet

homme est donc entré dans le salon et vous l'avez reconnu à sa voix. Que vous a-t-il dit d'autre ?

Elle tremblotait encore, mais moins violemment. Ce devait être l'effet de l'absorption massive de laudanum et d'alcool autant que la peur.

– Il a dit... Il a dit qu'il était venu pour rendre l'or à son vrai propriétaire. Qu'il nous avait été confié pour le garder et que, s'il ne me reprochait pas d'en avoir dépensé une partie pour nous-mêmes, Hector et moi, il ne m'appartenait pas et ne m'appartiendrait jamais. Je devais lui dire où il était caché, puis il s'occuperait de tout. Ensuite, il a posé sa main sur moi.

Elle tendit un bras vers Jamie.

– Sur mon poignet. Tu vois les marques ? Tu les vois, dis ?

Elle paraissait anxieuse, comme s'il lui était tout à coup venu à l'esprit que nous pouvions douter de l'existence de l'intrus.

– Oui, ma tante. Vous avez des marques.

Des traînées violacées là où les doigts avaient pressé la peau.

– Il m'a serré le poignet, puis l'a tordu si fort que j'ai cru que l'os allait se briser. Ensuite, il m'a lâchée, mais il est resté devant moi. Je sentais son souffle chaud et l'odeur du tabac sur mon visage.

Je tenais son autre poignet, prenant son pouls. Il battait fort et vite, mais, irrégulièrement, sautait un temps. Cela n'avait rien de surprenant. Je me demandai à quelle fréquence elle prenait du laudanum, et en quelles quantités.

– J'ai alors glissé ma main dans mon panier à ouvrage, sorti mon petit poignard de son étui et lui en ai flanqué un bon coup dans les parties.

Pris de surprise, Jamie éclata de rire.

– Et vous l'avez touché ?

– Oui, répondis-je à la place de Jocasta. J'ai vu du sang séché sur le tapis.

Jamie tapota la main de sa tante.

– Ça lui apprendra à terroriser une femme aveugle sans défense. Vous avez bien fait, ma tante. Ensuite, il est parti ?

– Oui.

Le récit de sa victoire l'avait rassérénée. Elle libéra sa main et se redressa encore un peu plus droite dans son lit. Écartant la serviette enroulée autour de son cou, elle la jeta sur le sol avec une grimace de dégoût.

Constatant qu'elle se sentait mieux, Jamie m'interrogea du regard, puis se leva.

– Je vais aller faire un tour pour voir si j'aperçois un homme qui boite parmi les invités.

Il s'arrêta sur le seuil.

– Ma tante, vous avez dit que vous aviez rencontré cet homme déjà deux fois auparavant. À l'auberge de Coigach, quand les hommes ont déchargé l'or du navire... et au *gathering*, il y a quatre ans ?

Elle acquiesça, écartant les cheveux de devant son visage.

– Oui, le dernier jour. Il est entré dans ma tente alors que je m'y trouvais seule. J'ai senti qu'il y avait quelqu'un, même s'il ne disait rien. Quand j'ai demandé qui était là, il a ri, puis a déclaré : « Alors, c'est bien vrai, vous n'y voyez plus rien ? »

Elle s'était levée d'un bond face au visiteur invisible, reconnaissant sa voix sans savoir encore pourquoi. Puis, il avait dit : « Vous ne me remplacez donc pas, madame Cameron ? J'étais un ami de votre mari, même si de longues années se sont écoulées depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. C'était sur la côte d'Écosse, une nuit de pleine lune. »

– Alors, tout m'est revenu. Je lui ai répondu : « Je suis peut-être aveugle, monsieur, mais je vous reconnais. Que voulez-vous ? » Mais il était déjà parti. L'instant suivant, j'ai entendu Phaedre et Ulysse s'approcher de la tente en discutant. Il avait dû les entendre aussi et s'enfuir. Je les ai interrogés, mais trop absorbés par leurs chamailleries, ils ne l'avaient pas vu sortir. Après ça, je me suis fait accompagner partout, jusqu'au départ. Il ne m'a plus approchée, jusqu'à aujourd'hui.

Méditatif, Jamie se passa un doigt le long de son nez droit.

– Pourquoi ne m'avez-vous rien dit, lors du *gathering* ? Une pointe d'humour adoucit ses traits tirés. Elle massa son poignet meurtri, répondant :

– Je croyais que j'avais des visions.



Phaedre retrouva le flacon de laudanum là où sa maîtresse l'avait fait tomber, sous le grand fauteuil du salon. Elle repéra aussi une série de gouttelettes de sang que, dans ma hâte, je n'avais pas vues. Toutefois, elles s'arrêtaient avant la porte. La blessure que Jocasta avait infligée à l'intrus ne devait pas être bien profonde.

Prévenu discrètement, Duncan se précipita au chevet de son épouse, d'où on le renvoya aussitôt s'occuper des invités. Aucune faiblesse ni maladie ne devait ternir une telle occasion !

En revanche, Ulysse fut accueilli de manière plus cordiale. En fait, Jocasta l'avait demandé à son chevet. Jetant un coup d'œil dans sa chambre un peu plus tard pour m'assurer qu'elle allait bien, je le vis assis sur le lit de sa maîtresse, lui tenant la main avec une telle tendresse, sur son visage d'ordinaire impavide, que j'en fus émue. Je reculai sur la pointe des pieds pour ne pas les déranger. Il m'aperçut et me salua de la tête.

Ils parlaient à voix basse. Toujours coiffé de sa perruque poudrée, il penchait la tête vers la sienne. Il semblait la contredire, de manière très respectueuse. Elle secoua la tête et laissa échapper un gémissement de douleur. Il serra sa main un peu plus fort. Je remarquai qu'il avait ôté ses gants. Les longs doigts blancs de Jocasta paraissaient fragiles dans sa grande main noire.

Elle se ressaisit, puis lui dit quelques mots sur un ton déterminé avant de se renfoncer dans ses oreillers. Il se leva, resta un moment devant le lit à la contempler, puis sortit ses gants de sa poche et les renfila en me rejoignant dans le couloir.

– Voulez-vous bien aller chercher votre mari, madame Fraser ? Sa tante souhaite que je lui parle.



La fête battait toujours son plein, mais avait adopté un rythme moins frénétique, plus digestif. Les gens nous saluaient, Jamie et moi, tandis que nous suivions Ulysse vers la maison, mais personne ne nous arrêta.

Il nous conduisit dans l'office du majordome, une pièce minuscule au sous-sol, près de la cuisine d'hiver. Les étagères croulaient sous l'argenterie, les bouteilles de vernis, de vinaigre, de cirage, de bleu de lessive. Elles contenaient aussi une trousse de couture remplie d'épingles, d'aiguilles, de fils, des outils de réparation et une bonne réserve privée d'eau-de-vie, de whisky et d'un assortiment de liqueurs.

Il descendit ces derniers objets de leur étagère et appuya avec ses gants blancs sur la cloison située à l'arrière. Il y eut un déclic, puis un panneau coulissa sur le côté dans un bruit râpeux.

Il s'écarta, invitant Jamie à regarder à l'intérieur. Celui-ci se pencha en avant. Il faisait sombre dans la pièce, la seule lumière filtrant par les hautes fenêtres qui donnaient dans la cuisine.

– C'est vide, conclut-il.

– En effet, monsieur. Ce ne devrait pas l'être.

La voix d'Ulysse était basse et respectueuse mais ferme. Je regardai hors de la pièce pour m'assurer qu'on ne pouvait nous entendre. La cuisine sens dessus dessous semblait avoir été dévastée par une bombe, mais elle était déserte, hormis un jeune esclave simple d'esprit qui lavait les marmites en fredonnant.

– Qu'y avait-il, dans cette cachette ? demandai-je.

– Une partie d'un lingot d'or.

L'or français qu'Hector Cameron avait apporté d'Écosse, dix mille livres en lingots marqués de la fleur de lys royale, constituait la base de la richesse de River Run. Certes, ce secret était bien gardé. Régulièrement, Hector, puis, après sa mort, Ulysse, avaient pris un des lingots, gratté des fragments de métal jaune en une petite pile anonyme qu'ils avaient emmenée ensuite dans un des entrepôts au bord du fleuve ou, pour plus de sécurité, jusqu'à une des villes côtières telles qu'Edenton, Wilmington ou New Bern. Là, ils avaient échangé des quantités assez minimales pour ne pas éveiller les soupçons contre de l'argent liquide ou des certificats d'entrepôt pouvant être utilisés n'importe où.

Ulysse pointa le menton vers le trou dans le mur.

– Il restait environ la moitié du lingot. Il a disparu il y a quelques mois. Bien sûr, depuis, j'ai changé de cachette.

– Et le reste ? demanda Jamie.

– Lors de ma dernière vérification, il était toujours là.

L'ensemble de l'or était caché dans le mausolée d'Hector Cameron, à l'abri, dans un cercueil et gardé par son esprit. Outre Ulysse, un ou deux esclaves étaient dans le secret, mais la peur des fantômes suffisait à les tenir à distance. Je revis en pensée le sel répandu devant le seuil et frissonnai malgré moi en dépit de la chaleur qui régnait dans le sous-sol.

– Malheureusement, je n'ai pas pu vérifier aujourd'hui, ajouta le majordome.

– Évidemment, avec tout ce remue-ménage. Duncan est-il au courant ?

Ulysse acquiesça.

– Le voleur pourrait être n'importe qui. Cette maison est un véritable moulin.

– Oui, mais à présent que cet homme venu de la mer est réapparu, cela change tout, ne pensez-vous pas, monsieur ?

– En effet.

Jamie réfléchit un moment.

– Tu vas devoir rester ici encore un peu, n'est-ce pas, *Sassenach* ? Pour surveiller l'œil de ma tante ?

Je hochai la tête. À condition que mon intervention rudimentaire ne provoque pas d'infection, je ne pouvais plus faire grand-chose. Toutefois, je devais veiller à ce qu'il soit toujours bien irrigué et propre jusqu'à sa cicatrisation complète.

Jamie se tourna vers Ulysse.

– Bien, dans ce cas, nous resterons un moment. Je renverrai les Bug à Fraser's Ridge pour s'occuper de la maison et surveiller les foin. Pendant ce temps, nous redoublerons de vigilance ici.



La maison était remplie d'invités. Je dormais dans le cabinet de toilette de Jocasta afin de pouvoir veiller sur elle. La baisse de tension dans son globe oculaire avait soulagé sa douleur, et elle s'était endormie. Ses signes vitaux étaient assez rassurants pour que je m'assoupisse à mon tour.

Toutefois, sachant que j'avais une patiente à côté, je dormais d'un sommeil léger, me réveillant de temps en temps pour me glisser dans sa chambre sur la pointe des pieds. Duncan dormait sur une paillasse, au pied de son lit, exténué par les événements de la journée. Tout en allumant une mèche dans l'âtre, je l'entendis respirer profondément.

Jocasta était allongée sur le dos, les bras croisés gracieusement sur sa poitrine par-dessus le couvre-lit et la tête renversée en arrière, austère et aristocratique, telle une gisante de la basilique Saint-Denis. Il ne lui manquait qu'une couronne et un petit chien de pierre étendu à ses pieds.

Cela me fit sourire, car Jamie dormait exactement dans la même position, sur le dos, les bras croisés, droit comme une flèche. Le contraire de Brianna qui, elle, était une dormeuse agitée depuis son enfance, tout comme moi.

J'en ressentis un petit plaisir. Je savais qu'elle avait hérité de quelques-uns de mes traits, bien entendu, mais elle ressemblait tant à Jamie que de les remarquer me surprenait toujours un peu.

Je soufflai la mèche, mais ne retournai pas me coucher tout de suite. J'avais pris le lit de camp de Phaedre dans le cabinet de toilette, mais cette petite pièce était chaude et sans aération. La chaleur de la journée et l'alcool m'avaient laissé la bouche pâteuse et avec un léger mal de tête. Je saisis la carafe sur la table de chevet de Jocasta, mais elle était vide.

Je n'avais pas besoin de rallumer une mèche. Une des appliques du couloir brûlait toujours, sa lueur étant visible sous la porte. Je l'ouvris doucement. Le couloir était jonché de corps, les domestiques dormant devant les chambres des maîtres. Des ronflements et des respirations profondes remplissaient l'air. Toutefois, au bout du couloir, une silhouette isolée se dressait devant la grande fenêtre à croisillons qui donnait sur le fleuve. Phaedre dut m'entendre, mais ne se retourna pas.

Elle regardait dehors, et je vins me placer près d'elle. Elle ne portait que sa chemise, ses cheveux nus retombant en une masse épaisse sur ses épaules. Il était rare qu'une esclave ait une si belle chevelure. La plupart les coupaient très court sous leurs turbans ou leurs fichus, n'ayant ni le temps ni les outils pour les entretenir. Cependant, de par sa fonction de camériste, Phaedre devait avoir un peu de temps libre... et un peigne.

– Vous voulez récupérer votre lit ? chuchotai-je. Je ne vais pas me recoucher avant un bon moment et je peux dormir sur le divan.

– Oh, non, madame. Je vous remercie, mais je n'ai pas sommeil.

Voyant la carafe dans ma main, elle voulut la prendre.

– Je vais aller vous chercher de l'eau, madame.

– Non, je m'en occupe. J'ai besoin de prendre un peu d'air.

Mais je ne partis pas, contemplant la vue.

C'était une belle nuit, avec un plafond d'étoiles bas et brillant se reflétant dans le ruban argenté qui serpentait jusqu'à se perdre dans l'obscurité. La mince faucille de la lune achevait sa descente vers la courbe de la Terre. Derrière les arbres, plusieurs feux de camp brillaient au bord de l'eau.

La fenêtre étant ouverte, les insectes grouillaient. Un nuage d'entre eux dansait autour des chandelles de l'applique derrière nous. De minuscules ailes effleuraient mon visage et mes bras. Des grillons stridulaient, si nombreux que

leurs bruits formaient un seul son constant et haut perché, comme un archet passant sans cesse sur les cordes d'un violon.

Phaedre voulut fermer la fenêtre, car il était considéré malsain de dormir à l'air libre, et cela l'était probablement, compte tenu des diverses maladies véhiculées par les moustiques dans cette région de marécages.

– J'ai cru entendre quelque chose. Par là-bas. Elle me montra un point dans le noir.

– Ce doit être mon mari. Ou Ulysse.

– Ulysse ?

Jamie, Ian et le majordome avaient organisé un système de patrouille et devaient être quelque part dans la nuit, errant autour de la maison et surveillant le mausolée d'Hector, au cas où. Ne sachant rien de l'or disparu ni du visiteur de Jocasta, Phaedre ne pouvait être au courant de cette surveillance renforcée, hormis de cette manière indirecte qu'avaient les esclaves de tout savoir, un instinct qui l'avait sans doute incitée à se relever pour regarder par la fenêtre.

Je tentai de prendre un ton rassurant.

– Ils jettent juste un coup d'œil. Avec le monde qu'il y a ici...

Les MacDonald étaient hébergés sur la plantation de Farquard Campbell, où bon nombre des invités les avaient suivis, mais beaucoup d'autres passaient la nuit à River Run.

Elle acquiesça, mais paraissait toujours aussi inquiète.

– Quelque chose ne va pas, je le sens, mais je ne sais pas quoi.

– Les yeux de votre maîtresse... commençai-je.

– Non, non, ce n'est pas ça. C'est dans l'air. Pas uniquement depuis ce soir. Je veux dire... il se passe quelque chose. Un événement approche.

Elle se tourna vers moi, incapable d'expliquer, mais me transmettait son inquiétude.

Peut-être était-ce juste l'angoisse de savoir qu'un conflit allait bientôt éclater... Quoi que ce soit, la tension était palpable. Ce pouvait être autre chose... de plus souterrain, à peine perceptible mais présent, comme la silhouette vague d'un serpent de mer entraperçue une fraction de seconde, puis disparue et classée ensuite parmi les légendes.

Phaedre regardait de nouveau dehors.

– Ma grand-mère... Elle a été amenée d'Afrique. Elle savait faire parler les os. Ils lui disaient quand le malheur allait arriver.

– Vraiment ?

Dans cette atmosphère chargée des bruits de la nuit, avec tant d'âmes à la dérive autour de nous, cette déclaration ne paraissait pas étrange.

– Elle vous a enseigné à les faire parler, vous aussi ? Elle fit non de la tête, mais se mordillait un coin de la lèvre. Je devinai qu'elle en savait plus que ce

qu'elle voulait laisser paraître.

Il m'était venu un doute très dérangeant. Je ne voyais pas comment Stephen Bonnet pouvait avoir un lien avec les événements de la journée ; il ne pouvait être l'homme qui avait surgi du passé de Jocasta, et le vol furtif n'était pas son style. Cependant, il avait de bonnes raisons de penser que de l'or était caché quelque part à River Run... et d'après ce que Roger nous avait raconté de la rencontre de Phaedre avec un grand Irlandais à Cross Creek...

– Cet Irlandais, que vous avez croisé le jour où vous étiez avec Jemmy, vous l'avez revu ?

Elle parut surprise. Bonnet était clairement très loin de ses pensées.

– Non, madame. Je ne l'ai jamais revu, jamais.

Elle réfléchit un instant, baissant ses grands yeux bruns. Sa peau était de la couleur du café noir avec un soupçon de lait. Quant à ses cheveux..., il devait y avoir un Blanc quelque part dans son arbre généalogique. Elle se retourna vers le fleuve et le dernier vestige de lune.

– Non, madame, répéta-t-elle dans un souffle. Tout ce que je sais, c'est que quelque chose ne va pas.

Au loin, près des écuries, un coq se mit à chanter, un son incongru et sinistre dans la nuit.

55. Wendigo

La lumière était parfaite.

Jocasta avait expliqué à sa petite-nièce, en levant son visage vers les rayons de soleil qui se déversaient par les grandes portes-fenêtres ouvertes sur la terrasse :

– Nous avons commencé par cette pièce. Je voulais un endroit où peindre, et j'ai choisi celui-ci, car la lumière est claire comme du cristal, le matin, et comme une eau dormante l'après-midi. Ensuite, nous avons construit le reste de la maison tout autour.

Avec un regret chargé d'affection, la vieille dame avait effleuré de ses doigts le chevalet, les pots de pigments et les brosses, comme si elle caressait la statue d'un amant depuis longtemps parti... une passion encore vive dans la mémoire, mais acceptée comme définitivement envolée.

Son carnet de croquis à la main, Brianna s'était empressée de capturer cette expression fugitive d'un chagrin auquel on a survécu.

Le croquis gisait avec les autres au fond de sa boîte, attendant le jour où elle pourrait le reprendre sous une forme plus achevée, captant cette lumière crue, les traits sévères du visage de sa grand-tante tourné vers un soleil qu'elle ne pouvait voir.

Toutefois, pour l'instant, le tableau en cours était une affaire d'argent plutôt que d'amour de l'art. Il ne s'était rien passé de suspect depuis le départ des MacDonald, mais ses parents avaient décidé de rester encore un peu. Roger se trouvant à Charlotte (les lettres qu'il lui avait envoyées étaient cachées au fond de sa boîte avec ses croquis), elle n'avait aucune raison de rentrer à Fraser's Ridge. Apprenant qu'elle se trouvait à River Run, deux ou trois relations de Jocasta, de riches planteurs, lui avaient commandé des portraits de famille, une rentrée d'argent bienvenue.

Impressionné, Ian contemplait la toile sur le chevalet.

– C'est magnifique. Je ne comprendrai jamais comment tu fais.

En toute honnêteté, elle non plus, mais elle n'en avait pas besoin. Cependant, quand elle essayait de l'expliquer à ceux qui la complimentaient, ils prenaient cette attitude pour de la fausse modestie ou de la condescendance.

Elle se contenta donc de lui sourire, laissant son plaisir transparaître sur son visage.

– Quand j'étais petite, mon père m'emmenait me promener au jardin public. Un vieux monsieur peignait sur un chevalet, et j'insistais toujours pour que nous nous arrêtions près de lui pour regarder. Papa se mettait à discuter avec lui. Pour ma part, je me contentais d'observer, jusqu'au jour où j'ai enfin osé

lui demander comment il s'y prenait. Il m'a répondu : « Ma petite, il n'existe qu'un seul truc : regardes ce que tu vois. »

Les yeux de Ian passaient du tableau à sa cousine, comme s'il comparait le portrait avec la main qui l'avait peint. Il jeta un coup d'œil vers la porte, puis interrogea à voix basse :

– Ton père. Tu ne veux pas dire oncle Jamie, n'est-ce pas ?

– Non.

Elle éprouvait toujours une certaine douleur à l'évocation de son premier père. Elle ne voyait pas d'objections à en parler à Ian, mais pas ici, pas avec tous les esclaves qui allaient et venaient, et le flot ininterrompu de visiteurs susceptibles d'entrer à tout moment.

Elle se retourna et vit les esclaves dans le hall d'entrée, en train de se disputer au sujet d'un gratte-pieds égaré. Alors, elle souleva le couvercle du compartiment contenant des pinceaux et glissa la main sous la bande de feutre qui le bordait. Elle en sortit deux miniatures qu'elle lui montra, chacune dans une paume ouverte.

– Regarde. Qu'en penses-tu ?

– Mince !

Il regardait celle de Claire, ses longs cheveux bouclés retombant sur ses épaules nues, son menton ferme et autoritaire contrastant avec la courbe généreuse de ses lèvres.

– Pour les yeux... ce n'est pas encore ça, dit-elle. Je ne suis pas parvenue à trouver la couleur exacte, c'est dur de travailler à une si petite échelle. Pour papa, c'est beaucoup plus facile.

Les bleus étaient si simples à peindre : une minuscule touche de cobalt soulignée de blanc, avec une légère ombre verte intensifiant le bleu sans se laisser voir... Toutefois, son père était aussi plus facile à peindre. Puissant, coloré, net.

En revanche, obtenir un brun de la profondeur et de la subtilité indispensable était nettement plus ardu, sans parler de capturer le ton de topaze fumé des yeux de sa mère, toujours clairs mais aussi changeants que la lumière sur un ruisseau à truites coulant sur la tourbe. Cela nécessitait plus de nuances, impossibles à créer sur l'espace restreint d'une miniature. Elle réessayerait sur un portrait plus grand.

– Tu les trouves ressemblants ?

– Stupéfiants !

Son regard passait d'un petit tableau à l'autre.

– Tes parents les ont déjà vus ?

– Non, je voulais m'assurer qu'ils étaient bons, avant de les montrer à qui que ce soit. Mais si à ton avis, c'est le cas, je devrais les présenter à mes modèles. Ils me commanderont peut-être d'autres miniatures. Je pourrais les peindre à la maison, à Fraser's Ridge. J'ai juste besoin de ma boîte de

peintures et des plaquettes d'ivoire. Je peindrais d'après mes esquisses, les sujets n'auraient même pas besoin de venir poser régulièrement.

Elle lui montra la grande toile sur laquelle elle était en train de travailler : ressemblant assez à un grand furet empaillé dans son meilleur habit, Farquard Campbell était entouré de ses nombreux enfants et petits-enfants, dont la plupart n'étaient encore que des pâtes blanchâtres. Sa stratégie consistait à faire poser les mères avec leurs petits un par un et de croquer rapidement leurs membres et leur visage avant qu'ils ne commencent à gigoter ou à brailler.

Ian regarda le tableau, mais son attention était irrémédiablement attirée vers les miniatures. Il les contempla, un demi-sourire aux lèvres, jusqu'à ce qu'il se rende compte que Brianna l'observait avec attention. Il sursauta, alarmé.

– Oh, non ! N'y compte pas !

– Oh, allez, Ian. Juste un petit croquis. Ça ne fait pas mal, tu sais !

Il recula comme si elle tenait une arme à la main au lieu d'un pinceau.

– C'est ce que tu crois. Les Kahnyen'kehakas pensent que le fait de posséder une image ressemblant à quelqu'un donne un pouvoir sur cette personne. C'est pourquoi les sorciers portent des masques, afin que les démons qui provoquent les maladies ne puissent leur faire du mal.

Il avait parlé sur un ton si sérieux qu'elle le dévisagea pour vérifier qu'il ne plaisantait pas.

– Euh... Ian, maman t'a expliqué ce qu'étaient les microbes, n'est-ce pas ?

– Oui, bien sûr, répondit-il avec un manque de conviction patent. Elle m'a montré des petites bestioles qui nageaient et m'a dit qu'elles vivaient dans mes dents !

Il fit une grimace de dégoût avant de reprendre :

– Un jour, un voyageur français est arrivé au village, un physicien. Ses dessins d'oiseaux et d'animaux ont fasciné tout le monde. Mais il a commis la grave erreur de proposer de dessiner la femme du chef de guerre. J'ai eu un mal fou à le sortir de là vivant.

– Mais tu n'es pas mohawk. Et, même si tu l'étais, tu n'as pas peur que je te vole ton âme, quand même ?

Il lui lança un étrange regard qu'elle ne sut comment interpréter.

– Non, non, bien sûr que non.

Il ne paraissait guère plus convaincu que par la théorie des microbes, mais prit néanmoins place sur le tabouret qu'elle avait placé pour ses sujets devant les portes-fenêtres afin d'obtenir la meilleure lumière. Il leva haut le menton et crispa la mâchoire, comme un condamné s'apprêtant avec héroïsme à être exécuté.

Réprimant un sourire, elle prit son carnet de croquis et le dessina le plus vite possible avant qu'il ne change d'avis. Ian était un modèle difficile, ses traits n'ayant pas la structure osseuse solide et précise de ses parents ou de

Roger. Pourtant, il n'avait en rien un visage doux, même sans tenir compte des pointillés tatoués de l'arête de son nez au haut de ses pommettes.

Il était jeune et frais, pourtant, la fermeté de sa bouche (elle était légèrement tordue, comment ne s'en était-elle encore jamais rendu compte ?) appartenait à un homme mûr, encadrée de sillons qui se creuseraient encore plus profondément avec l'âge, mais étaient déjà bien tracés.

Ses yeux seraient la partie la plus délicate. Grands et noisette, ils étaient son trait le plus séduisant, toutefois, on ne les aurait pas décrits comme « beaux ». Ils contenaient toute une gamme de couleurs, les couleurs de l'automne, de la terre sombre et humide, des feuilles de chêne, avec une pointe de soleil se couchant sur des champs d'herbes sèches.

Leur couleur était un défi qu'elle se sentait en mesure de relever. Leur expression, en revanche, pouvait changer en un instant, passant d'une gentillesse candide – presque prise pour du crétinisme – à la dangerosité, et faire de lui un individu qu'on n'aurait pas voulu croiser dans une ruelle obscure.

À présent, elle se situait quelque part entre ces deux extrêmes, mais elle vira d'un coup vers la méchanceté quand son attention fut attirée par un mouvement dans le dos de Brianna, sur la terrasse.

Elle se retourna et sursauta. Il y avait quelqu'un. Elle voyait le bord d'une ombre derrière la porte-fenêtre, mais la personne à qui elle appartenait se tenait hors de sa vue. Puis, cet individu se mit à siffloter.

Tout d'abord, elle n'y vit rien de très étrange, puis son monde bascula d'un coup. L'intrus sifflait Yellow Submarine.

Le sang lui monta à la tête, et elle se raccrocha à la table pour ne pas tomber. Ian bondit du tabouret comme un chat, saisit un des couteaux de sa palette et se glissa sans un bruit dans le couloir.

Les mains et les lèvres glacées, Brianna tenta de siffler à son tour, mais ne parvint à émettre qu'un mince filet d'air. Se redressant, elle se ressaisit et chanta les dernières paroles de la chanson. Le sifflement sur la terrasse s'interrompit aussitôt. Il y eut un silence de mort. Puis, d'une voix ferme, elle demanda :

– Qui êtes-vous ? Entrez.

L'ombre s'allongea peu à peu, surmontée d'une tête de lion, la lumière filtrant entre les boucles de sa crinière et luisant sur les dalles de la terrasse. La tête elle-même apparut à l'angle de la porte, regardant prudemment à l'intérieur. Stupéfaite, Brianna constata qu'il s'agissait d'un Indien, bien qu'il portât des vêtements européens – usés, certes – et un collier en coquillages. Il était maigre et sale, et ses yeux rapprochés la fixaient avec ardeur et une sorte d'avidité.

– Vous êtes seule, madame ? chuchota-t-il d'une voix rauque. J'ai cru entendre des voix.

– Vous voyez bien qu'il n'y a personne d'autre. Qui êtes-vous ?

– Euh... Wendigo, madame. Wendigo Donner. Vous vous appelez bien Fraser, n'est-ce pas ?

Il était lentement entré dans la pièce et lançait des regards inquiets autour de lui.

– Oui, c'est mon nom de jeune fille. Vous êtes...

Elle s'interrompt, ne sachant pas trop comment le lui demander.

– Oui.

Il la regarda de haut en bas avec une décontraction qu'aucun homme du XVIII^e siècle ne se serait permis d'afficher devant une dame.

– Vous aussi, hein ? Forcément, vous êtes sa fille. Il parlait avec intensité, tout en se rapprochant.

Selon elle, il ne lui voulait pas de mal, il était juste fasciné. Cependant, Ian n'attendit pas de le vérifier. La lumière s'obscurcit brièvement devant la porte, et il attrapa Donner par derrière, le cri d'alarme de l'Indien étouffé par le bras contre sa gorge, la pointe du couteau de palette s'enfonçant sous son oreille.

– Qui es-tu et que veux-tu ?

Les yeux exorbités, l'Indien émettait des gargouillis.

– Comment veux-tu qu'il te réponde si tu l'étrangles ?

À contrecœur, Ian libéra sa prise. Donner cracha, puis se massa la gorge en le regardant de travers.

– T'avais pas besoin de faire ça, je lui faisais rien !

Il se tourna vers Brianna en désignant Ian d'un signe de tête.

– Lui aussi, il est... ?

– Non, mais il est au courant. Asseyez-vous. Vous avez rencontré ma mère lors de son... enlèvement, n'est-ce pas ?

Les épais sourcils de Ian se hissèrent, et il serra plus fort le couteau, qui était flexible, mais jusqu'à un certain point.

Donner se recroquevilla sur le tabouret, le surveillant prudemment du coin de l'œil.

– Ouais. Ils ont bien failli m'avoir. Votre mère m'avait averti que votre père était mauvais et qu'il valait mieux qu'il ne me trouve pas en débarquant, mais je ne l'ai pas crue. Enfin, pas tout à fait. Mais quand j'ai entendu ces tambours, je ne vous dis pas la frousse ! J'ai détalé et j'ai sacrément bien fait. Quand je suis revenu le lendemain matin, quelle horreur !

Ian parla dans sa barbe, des mots que Brianna devina être du mohawk. Donner en comprit visiblement l'essence, car il écarta encore un peu son tabouret, voûtant les épaules.

– Hé, mais je ne lui ai rien fait, à votre mère ! C'est vrai, quoi ! J'allais même l'aider à s'enfuir. Sauf que Fraser et ses types sont arrivés avant. Vous n'avez qu'à le lui demander ! Bon sang, pourquoi l'aurais-je blessée ? C'était la

première que je trouvais ici... J'avais besoin d'elle !

– La première ? répéta Ian perplexe. La première...

– Il veut dire la première voyageuse, expliqua Brianna. Pourquoi aviez-vous besoin d'elle ?

Il déglutit, tripotant avec nervosité son collier en coquillages.

– Pour qu'elle me dise comment rentrer. Vous-même, vous êtes née ici ou vous avez effectué la traversée ? Je parie que vous venez de là-bas, vous aussi. Ici, ils n'en font pas des grandes comme vous. Elles sont toutes petites. Moi, je les aime grandes.

Il lui adressa un sourire doux.

– J'ai traversé, répondit simplement Brianna. Mais qu'est-ce que vous fichez ici ?

– J'essayais de trouver votre mère pour lui parler. Inquiet, il jeta un coup d'oeil aux alentours. Des esclaves travaillaient dans le potager ; on les entendait parler.

– Je me suis caché un moment chez les Cherokees, puis, quand j'ai pensé le danger écarté, je suis allé à Fraser's Ridge. Là-bas, une vieille m'a dit que vous étiez tous ici. Vous parlez d'une trotte !

C'était presque un reproche.

– J'ai tenté d'entrer deux fois, mais un grand Noir m'a chassé. Apparemment, j'étais pas assez bien habillé. Ça fait trois jours que je traîne dans le coin, essayant de l'apercevoir, de la trouver seule à l'extérieur. Puis, je vous ai vue lui parler, là, sur la terrasse, et je vous ai entendue l'appeler maman. Étant donné votre taille, j'ai pensé que vous deviez... enfin, je me suis dit que si les Beatles ne vous disaient rien, je ne risquais rien d'essayer, pas vrai ?

– Alors comme ça, tu veux repartir là d'où tu es venu ? demanda Ian, l'air de trouver l'idée excellente.

– Oh, oui ! répondit Donner avec ferveur. Et comment ! -Par où êtes-vous passé ? interrogea Brianna. Par l'Écosse ?

– Non, mais vous, vous avez traversé là ? Votre mère m'a raconté qu'elle était venue, repartie, puis revenue. Vous pouvez tous aller et venir ainsi ? Comme par une porte-tambour ?

– Oh, non ! C'est horrible et très dangereux, même avec des pierres précieuses.

– Des pierres précieuses ? Il vous en faut pour faire le voyage ?

– Pas forcément, mais il semblerait qu'elles offrent une sorte de protection. Et aussi qu'elles aident à... naviguer, mais nous ignorons de quelle manière.

Elle hésita, voulant lui poser d'autres questions, mais désirant encore plus la présence de sa mère.

– Ian, tu veux bien aller chercher maman ? Je crois qu'elle est dans le

potager avec Phaedre.

Suspicieux, son cousin dévisagea le visiteur, puis fit non de la tête.

– Je ne te laisserai pas seule avec cet individu. Vas-y, toi, je le surveille.

Elle aurait pu discuter, mais une longue expérience des mâles écossais lui avait appris à reconnaître quand il était inutile d'insister. En outre, la façon dont Donner la regardait la mettait mal à l'aise. Il fixait sa main, et plus particulièrement son cabochon de rubis. Elle se sentait de taille à le maîtriser au besoin, mais néanmoins...

Elle laissa tomber son pinceau dans le pot de térébenthine, puis déclara :

– Je reviens tout de suite. Ne bougez surtout pas !



J'étais secouée, mais pas autant que j'aurais pu l'être. J'avais toujours pressenti que Donner était en vie. Je l'espérais, contre toute attente. Toutefois, en le voyant en chair et en os assis dans le salon de Jocasta, je restai d'abord sans voix. Il parlait, quand j'entrai, mais s'interrompit en m'apercevant. Comme de raison, il ne se leva pas ni ne commenta le fait que j'avais survécu. Il se contenta de me saluer d'un signe de tête, puis reprit sa conversation.

– C'était pour arrêter les Blancs. Sauver nos terres, notre peuple.

– Mais vous vous êtes trompé d'époque, observa Brianna. Vous êtes arrivé trop tard.

– Mais non ! Je devais me retrouver en 1766 et c'est bien à cette date que je suis arrivé.

Il se martela la tempe du plat de la main.

– Mais qu'est-ce qui m'a pris, nom de nom !

– Le crétinisme congénital ? suggérai-je. Ou l'abus de substances hallucinogènes ? Il esquissa un petit sourire.

– Ah oui, ça, c'est possible.

– Mais si vous êtes arrivé en 1766 afin de..., objecta Brianna, qu'en est-il de Robert Springer, Dent-de-loutre ? D'après l'histoire que maman a entendue, il comptait mettre en garde les tribus indigènes contre l'homme blanc pour empêcher celui-ci de coloniser leurs terres. Sauf que, lors de sa venue, il était déjà trop tard. Même ainsi, il a débarqué quarante ou cinquante ans avant vous !

– Mais c'était pas ça, le plan ! Pas du tout !

Dans son agitation, Donner s'était levé d'un bond et se passait violemment les mains dans les cheveux, les faisant se dresser, tel un buisson de ronces.

– Mais alors, quel était-il ? questionnai-je. Vous en aviez bien un, je présume ?

– Ouais, ouais... En effet, Bob voulait faire comme vous disiez, mais les autres ont dit non, que ça ne marcherait jamais. Il y avait trop de tribus différentes, et toutes avaient trop d'intérêts à commercer avec les Blancs. On

ne pourrait jamais tout arrêter, mais on pouvait s'arranger pour que ça se passe mieux.

Le plan officiel du groupe avait donc été moins ambitieux. Les voyageurs arriveraient dans les années 1760 et, au cours des dix années suivantes, dans la confusion et les mouvements de tribus qui accompagneraient la fin de la guerre franco-indienne, s'infiltreraient dans les divers villages le long de la Ligne du Traité, depuis les colonies jusqu'aux territoires canadiens. Ils utiliseraient ensuite leur pouvoir de persuasion, patiemment acquis, pour convaincre les Indiens de se battre du côté anglais lors de la révolution, dans le but d'assurer une victoire britannique.

Avec une désinvolture laissant deviner qu'il avait appris par cœur cette théorie, Donner expliqua :

– Pour les Anglais, les tribus sont des nations souveraines. Ils continueront de commercer avec elles, ce qui nous va, mais ils n'essaieront pas de repousser les Indiens toujours plus loin, ni de les écraser. Alors que les colons (il agita une main méprisante vers la terrasse), ce ne sont que des rapaces qui grignotent petit à petit les terres des Indiens depuis plus d'un siècle. Rien ne les arrêtera, ces ordures !

Brianna paraissait surprise, mais, à sa tête, je devinais aussi son trouble. De toute évidence, ce plan n'était pas si fou que ça.

– Comment avez-vous pu imaginer que vous y parviendriez ? demandai-je. Avec juste une poignée d'hommes...

Je m'interrompis, voyant son expression changer.

– Oh, zut ! Vous étiez plus qu'une poignée, n'est-ce pas ? Donner baissa la tête.

– Combien ? poursuivit Ian.

Il semblait calme, mais il serrait les poings sur ses genoux.

Donner se rassit brusquement, s'avachissant comme un sac de riz.

– Je ne sais pas. Il y avait entre deux et trois cents types dans le groupe. Mais la plupart n'entendaient pas les pierres.

Il leva la tête vers Brianna.

– Vous les entendez, vous ?

Elle acquiesça.

– Y a-t-il eu d'autres voyageurs, en dehors de vous et de vos amis ?

Donner haussa les épaules.

– J'ai bien l'impression que oui. Cependant, Raymond nous avait expliqué qu'on ne pouvait passer que cinq à la fois. Alors, on a formé des cellules de cinq gars pour s'entraîner. Tout était gardé secret. Personne dans le grand groupe ne savait qui pouvait voyager ou pas. Raymond était le seul à connaître tout le monde.

Je ne pus m'empêcher de demander :

– À quoi ressemblait ce Raymond ?

Depuis que j'avais entendu prononcer ce prénom, un doute avait surgi au fond de mon esprit.

Donner me regarda, surpris. Il ne s'était pas attendu à cette question.

– Misère... j'en sais rien. Il était petit, si je me souviens bien. Avec des cheveux blancs. Il les portait longs, comme nous tous.

– Avec un front plutôt large ?

Je savais que je ne devais pas influencer ses réponses, mais c'était plus fort que moi.

Il me dévisagea un instant avec un air confus.

– Je ne me souviens pas. Ça fait drôlement longtemps. Comment voulez-vous que je me rappelle de trucs pareils ?

Je soupirai.

– Bon, alors racontez-nous ce qui est arrivé après votre traversée des pierres.

Donner se lécha les lèvres, forçant visiblement pour se souvenir. Je compris qu'il n'était pas stupide, mais plutôt qu'il n'aimait pas y repenser.

– Eh bien, comme je disais, on était cinq. Moi, Robert, Jeremy et Atta. Ah, et Jojo. On a traversé sur l'île et...

Brianna et moi demandâmes en chœur :

– Quelle île ?

– Ocracoke. C'est la porte la plus au nord des îles du Triangle des Bermudes. On voulait arriver le plus près possible du...

– Le Triangle des...

Brianna et moi avions encore parlé à l'unisson. Nous échangeâmes un regard, puis, m'efforçant de rester calme, je poursuivis :

– Savez-vous où se trouvent la plupart de ces portes ? Sans attendre sa réponse, Brianna renchérit :

– Combien y en a-t-il ?

La réponse fut confuse, ce à quoi nous aurions pu nous attendre. Raymond leur avait dit qu'il existait beaucoup de ces portes dans le monde, mais qu'elles étaient souvent groupées. Un de ces groupes se trouvait dans les Caraïbes. Un autre dans le Nord-Est, près de la frontière canadienne. Un autre encore dans le désert du Sud-Ouest, en Arizona croyait-il se souvenir, et au Mexique. Il y en avait aussi dans le nord de la Grande-Bretagne et sur la côte française, ainsi qu'à la pointe de la péninsule ibérique. Il y en avait sans doute plus, mais il leur avait indiqué seulement ceux-là.

Toutes les portes n'étaient pas signalées par des cercles de pierre, mais la plupart de celles situées dans des zones habitées depuis longtemps l'étaient.

– Selon Raymond, elles étaient plus sûres, mais je ne sais pas pourquoi.

Celle d'Ocracoke n'était pas marquée d'un cercle complet, mais

uniquement de quatre pierres. L'une d'elles portait des inscriptions qui, toujours de l'avis de Raymond, étaient africaines, peut-être écrites par des esclaves.

– Un petit ruisseau coulait entre elles. Ray ne savait pas si l'eau jouait un rôle ou pas, mais il le soupçonnait. Sauf qu'on n'avait aucune idée du genre d'influence. Vous le savez, vous ?

Brianna et moi fîmes non de la tête, ouvrant grand des yeux de chouette. Ian, lui, plissait le front. Avait-il entendu des choses à ce sujet, à l'époque où il était prisonnier de Geillis Duncan ?

Les cinq hommes, plus Raymond, s'étaient rendus le plus loin possible en voiture. La route longeant la côte était mauvaise, la chaussée souvent emportée par des tempêtes, et ils avaient été contraints d'abandonner leur véhicule plusieurs kilomètres avant le lieu choisi. Ils avaient poursuivi leur chemin à travers la forêt de pins, zigzaguant entre les sables mouvants. C'était à la fin de l'automne...

– Le *Samhain*, murmura Brianna.

Le temps était mauvais. Il avait plu pendant des jours, et le terrain était boueux et glissant. Un vent violent soufflait, de hautes vagues martelant la plage. Ils pouvaient les entendre, même depuis le site isolé où se trouvait la porte.

– On avait tous la trouille, sauf peut-être Bob, mais en même temps, c'était excitant. Les arbres étaient presque couchés, tellement le vent était fort, et le ciel était vert, l'air empli de sel à cause de la tempête, le vent transportant l'écume qui se mêlait à la pluie. On était trempés jusqu'au slibard.

– Jusqu'au quoi ? demanda Ian.

– Le slip... tu sais, le sous-vêtement, le pagne, quoi, dit Brianna avec un geste d'impatience. Continuez.

Une fois arrivés sur place, Raymond les avait passés en revue pour s'assurer qu'ils portaient bien tous les quelques articles dont ils auraient besoin : briquet à amadou, tabac, un peu d'argent de l'époque. Puis, il leur avait donné à chacun un collier en coquillages et une bourse en cuir contenant, leur expliqua-t-il, une amulette avec des herbes cérémonielles.

Voyant l'expression sur mon visage, il déclara :

– Ah, vous les connaissez ! Quel genre vous avez utilisé ?

– Aucun, répondis-je. Continuez. Comment avez-vous programmé la date de votre arrivée ?

– On n'a rien fait, répondit-il avec un soupir. Raymond nous avait prévenus qu'on se retrouverait deux cents ans en arrière, à un ou deux ans près. On n'avait rien pour se diriger dans le temps. C'est justement ce que j'espérais apprendre de vous. Parce que, croyez-moi, j'aimerais drôlement rentrer et arriver avant de me mettre dans ce borborygme avec Raymond et les autres.

Suivant les instructions de Raymond, ils avaient marché en suivant un

parcours précis entre les pierres, récitant des incantations. Donner n'avait aucune idée de leur signification, ni de la langue utilisée. À la fin du parcours, ils s'étaient dirigés à la queue leu leu vers la pierre portant les inscriptions africaines, passant à la gauche de celle-ci.

– Tout à coup... pouf! (Il frappa du poing dans sa paume). Le premier de la file était là, puis il disparut ! On a tous paniqué. Bien sûr, c'était censé se passer ainsi, mais, quand même, ça vous remue les tripes ! Il n'était plus là, tout simplement.

Secoués par cette preuve d'efficacité, ils avaient recommencé le parcours et, chaque fois, le premier à passer de l'autre côté de la pierre disparaissait. Donner était le quatrième.

Il pâlit au seul souvenir de son expérience.

– Mon Dieu... mon Dieu, je n'ai jamais rien vécu de pareil et j'espère ne jamais revivre un tel cauchemar.

Trop captivée par son récit pour s'émouvoir, Brianna demanda :

– L'amulette... la bourse en cuir qu'on vous avait donnée, où est-elle ?

– J'en sais rien. J'ai dû la lâcher pendant la traversée, à moins qu'elle ne soit partie ailleurs. Je suis tombé dans les pommes et, quand je suis revenu à moi, elle n'était plus là. Jojo était étendu à côté de moi, mort.

Cette dernière information me fit un choc. Les cahiers de Geillis Duncan contenaient des listes de personnes retrouvées près des cercles de pierre, certaines en vie, d'autres mortes. Je savais à quel point la traversée était périlleuse, mais ce rappel me coupa les jambes, et je dus m'asseoir sur l'ottomane capitonnée de Jocasta.

Donner frissonnait. Le front moite et le regard vague, il paraissait en piteux état.

Je m'éclaircis la gorge avant de m'enquérir de la suite :

– Et les autres, ils ont pu...

– Je ne les ai jamais revus.

Il ignorait ce qui avait tué Jojo. Il n'avait pas pris le temps de l'examiner, mais se souvenait vaguement de traces de brûlure sur sa chemise, rien de plus. Se retrouvant seul, il avait paniqué et s'était mis à courir dans les broussailles et les marais salants, s'effondrant au bout de plusieurs heures de course folle, passant la nuit couché sur des herbes rêches dans les dunes de sable. Après avoir passé trois jours sans rien à se mettre sous la dent, il avait découvert un nid de tortue dont il avait mangé les œufs. Il avait ensuite rejoint le continent à bord d'un canoë volé, puis avait erré, effectuant de petits travaux ici et là, cherchant un refuge dans l'alcool quand il en avait les moyens, jusqu'à ce qu'il tombe sur Hodgépilé et son gang, un an plus tôt.

Les colliers en coquillages, nous expliqua-t-il, devaient permettre aux conspirateurs de se reconnaître s'ils se rencontraient, mais jamais il n'avait vu quiconque en porter un.

Brianna avait déjà une longueur d'avance sur nous :

– Vous pensez que Dent-de-loutre a fait rater le passage de votre groupe en tentant de manière délibérée d'arriver à une autre époque ?

Il la dévisagea la bouche entrouverte.

– Mince, je n'avais jamais pensé à ça. Il est passé le premier.

Il répéta d'un air songeur :

– Le premier.

Brianna allait lui poser une autre question, quand des voix résonnèrent dans le couloir, venant du petit salon. Affolé, Donner se leva d'un bond.

– Merde, c'est lui ! Il faut que vous m'aidiez.

Avant que j'aie pu lui demander de qui il parlait, la silhouette sévère d'Ulysse apparut sur le seuil. Il foudroya Donner du regard, qui se recroquevilla sur place.

– Vous ! Ne vous ai-je pas déjà dit de déguerpir ? Comment osez-vous vous introduire dans la maison de madame Innes et harceler ses hôtes ?

Il s'effaça et fit un signe à la personne qui se tenait derrière lui. Un petit monsieur rondelet, au costume froissé et à l'air furibond, s'avança dans la pièce et pointa un index accusateur vers Donner.

– C'est lui. Cette fripouille m'a dérobé mon portefeuille à la taverne de Jacob, ce matin. Il me l'a extirpé de ma poche pendant que je prenais mon petit-déjeuner.

– Ce n'est pas moi !

La mine outragée de Donner n'était guère convaincante, la culpabilité étant écrite en toutes lettres sur son visage. Ulysse l'attrapa par la peau du cou et le fouilla sans ménagement. Il y découvrit l'objet du vol, pour la plus grande satisfaction de son propriétaire, qui agita un poing vers le coupable.

– Voleur ! Je te traque depuis ce matin. Pouilleux ! Vermine ! Sauvage, mangeur de chiens ! Oh ! Je vous demande pardon, mesdames.

Il esquissa une courbette devant Brianna et moi avant de reprendre ses insultes. Nous échangeâmes un regard perplexe, mais je ne voyais pas comment soustraire Donner à la colère justifiée de sa victime, quand bien même j'en aurais eu envie. À la demande de cette dernière, Ulysse envoya chercher deux valets de pied et une paire de menottes dont la vue fit pâlir Brianna, puis on traîna Donner vers la geôle de Cross Creek. Il continua à hurler qu'il n'avait rien fait, qu'on l'avait piégé, qu'il était un ami de ces dames, qu'il suffisait de le leur demander !

Après son départ, un profond silence s'abattit dans la pièce. Puis Ian s'ébroua comme s'il cherchait à se débarrasser de poux, reposa le couteau à palette et saisit le carnet d'esquisses de Brianna. Elle avait demandé à Donner de lui tracer le parcours que lui et ses amis avaient effectué avant de franchir leur porte de pierres. Ce n'était qu'un gribouillis indéchiffrable de cercles et de courbes rappelant plutôt un dessin de Jemmy.

– Weddigo, quel drôle de nom... dit-il en reposant le carnet.

– Wendigo, rectifia Brianna. C'est un esprit cannibale ojibway qui vit dans les bois. Il hurle pendant les tempêtes et se nourrit de chair humaine.

– Sympathique !

– Ce n'est pas rien de le dire.

Je me sentais moi-même assez ébranlée. Au-delà du choc de la réapparition de Donner, de ses révélations, puis de son arrestation, j'étais assaillie d'images qui naissaient de manière incontrôlable dans mon esprit, déclenchées par le souvenir de ma première rencontre avec lui. Le goût du sang dans ma bouche et la puanteur des corps crasseux étouffaient le parfum des fleurs sur la terrasse.

– Je suppose que c'est une sorte de *nom de guerre*^[9], déclarai-je en affectant la nonchalance. Il n'a sûrement pas été baptisé avec ce prénom-là.

– Tu te sens bien, maman ? s'inquiéta Brianna. Tu veux que j'aille te chercher quelque chose ? Un verre d'eau ? Ian et moi répondîmes en chœur :

– Du whisky.

J'éclatai de rire. Le temps que le majordome arrive avec la carafe et les verres, je me sentais déjà mieux.

– Que va-t-il lui arriver, Ulysse ?

Les beaux traits impassibles du Noir n'exprimaient qu'un vague dégoût pour notre visiteur. Je le vis froncer les sourcils en apercevant les traces de terre laissées par les semelles de Donner sur le plancher.

– Je suppose qu'ils vont le pendre. Monsieur Townsend, le monsieur qui était ici tout à l'heure, avait dix livres dans son portefeuille.

C'était plus qu'assez pour mériter la pendaison. Le XVIII^e siècle n'était pas tendre avec les voleurs. Dérober ne serait-ce qu'une livre pouvait vous valoir la peine capitale.

– Tant mieux, déclara Ian.

Je n'aimais pas Donner, n'avais aucune confiance en lui et, pour être franche, je ne pensais pas que sa mort serait une grande perte pour l'humanité. Cependant, c'était un voyageur dans le temps, comme nous. Cela nous imposait-il le devoir de l'aider ? Plus important encore, avait-il d'autres informations importantes à nous divulguer ?

– Monsieur Townsend est parti à Campbelton, ajouta le majordome en présentant le plateau à Ian. Il souhaite demander à monsieur Farquard de traiter l'affaire au plus tôt, car il doit partir pour Halifax et voudrait faire enregistrer son témoignage aujourd'hui même.

Farquard Campbell était magistrat, sans doute ce qui se rapprochait le plus d'un juge de paix, depuis que la cour itinérante avait cessé de fonctionner.

– Ils ne le pendront sans doute pas avant demain, dit Brianna.

D'habitude, elle ne buvait pas, mais je remarquai qu'elle avait accepté un

verre de whisky. La rencontre l'avait secouée, elle aussi. Elle avait retourné son rubis et caressait inconsciemment la pierre du bout du pouce.

Ian la dévisagea d'un air suspicieux.

– Non, tu ne vas tout de même pas...

Il se tourna vers moi et vit avec horreur l'indécision sur mon visage.

– Ah non ! Cet individu est un voleur et une fripouille. Si vous ne l'avez pas vu incendier et assassiner de vos propres yeux, ma tante, vous savez néanmoins qu'il l'a fait. Pour l'amour de Dieu, qu'on le pendre et qu'on n'en parle plus !

– C'est que... commençai-je.

Des pas et des bruits dans le couloir m'épargnèrent de trouver une réponse. Jamie et Duncan étaient de retour de Cross Creek. Je ressentis un immense soulagement en voyant Jamie apparaître sur le seuil, brûlé par le soleil et couvert de poussière.

– Pendre qui ? demanda-t-il joyeusement.



Jamie partageait l'avis de Ian : qu'ils pendent Donner, et bon débarras. Brianna et moi parvînmes toutefois à le convaincre que nous devons lui parler encore au moins une fois afin d'être sûres qu'il ne pouvait rien nous apprendre de plus.

– C'est bon, je parlerai à son geôlier.

Il agita un doigt sous mon nez, ajoutant :

– Mais soyons d'accord : ni l'une ni l'autre ne s'approchera de ce voyou sans que Ian ou moi soyons présents.

Agacée, Brianna protesta :

– Mais que veux-tu qu'il nous fasse ! Je fais au moins deux fois sa taille !

– Peut-être, rétorqua son père, mais tu fais au moins dix fois celle d'un serpent à sonnette. Tu voudrais qu'on t'enferme seule avec un de ces spécimens ?

Ian se mit à ricaner, ce qui lui valut un coup de coude dans les côtes de sa cousine. Sans leur prêter attention, Jamie poursuivit :

– Je vous apporte des nouvelles fraîches... et une lettre de Roger Mac.

Il la sortit de sous sa chemise, tout en souriant à sa fille.

– Tu n'es pas trop distraite pour la lire ?

Elle alluma une chandelle et attrapa l'enveloppe. Ian tenta de la lui voler, et elle lui tapa sur les doigts en riant, avant de s'enfuir de la pièce pour aller la lire en toute tranquillité.

– Quel genre de nouvelles ? demandai-je.

Ulysse avait laissé son plateau avec la carafe. Je remplis mon verre vide et le tendis à Jamie.

– Quelqu'un a vu Manfred McGillivray. *Slàinte* ! Il vida le verre d'un trait.

– Où ça ? questionna Ian.

Il ne semblait pas ravi ; pour ma part, j'étais enchantée.

– Dans un bordel, bien évidemment ! Malheureusement, son informateur n'avait pu lui dire lequel, sans doute trop saoul au moment des faits pour savoir où il se trouvait. Il avait juste pu lui apprendre que l'établissement était situé à Cross Creek ou Campbelton. Autre point : il y avait croisé Manfred plusieurs semaines plus tôt. Le jeune homme pouvait déjà être loin.

– C'est toujours un début, observai-je pleine d'espoir. La pénicilline était efficace, même pour les cas avancés de syphilis. J'en avais apporté un lot, en train de fermenter dans la cuisine d'hiver.

– Quand tu iras à la prison, je t'accompagnerai. Une fois que j'aurais parlé à Donner, nous pourrions nous mettre à la recherche de la maison close.

L'air satisfait de Jamie disparut aussitôt.

– Quoi ? Pourquoi ?

– Je doute que Manfred y soit encore, ma tante, rétorqua Ian avec un sourire en coin. D'une part, il n'en a pas les moyens.

– Homme de peu de foi ! Il aura peut-être dit à quelqu'un où il loge, non ? En outre, j'ai besoin de savoir s'il présente des symptômes.

À mon époque, il pouvait se passer dix, vingt ou trente ans entre l'apparition du premier chancre et celle des autres signes visibles de la maladie ; ici, la syphilis était beaucoup plus fulgurante, pouvant emporter un homme dans l'année suivant l'infection. Manfred était parti depuis trois mois, et Dieu seul savait de quand datait la contamination.

Si Jamie paraissait peu enthousiasmé à l'idée de rechercher un bordel, de toute évidence, la perspective réjouissait Ian.

– Je vous aiderai, annonça-t-il. Fergus pourra venir aussi. Il sait y faire avec les putains ; elles lui parleront plus facilement.

– Fergus ? Fergus est ici ?

– Oui, répondit Jamie. C'était mon autre nouvelle. Il est en train de présenter ses hommages à ma tante en ce moment même.

– Que fait-il ici ?

– Tu as entendu les conversations, pendant le barbecue, à propos de monsieur Simms, l'imprimeur, et de ses ennuis ?

Visiblement, ils se seraient aggravés. Il envisage de revendre son affaire avant qu'on incendie son imprimerie avec lui dedans. J'ai pensé que cela pourrait intéresser Fergus et Marsali. Ce travail serait plus dans leurs cordes que l'agriculture. Je l'ai fait venir pour qu'il en discute avec monsieur Simms.

– C'est une idée formidable ! m'exclamai-je. Mais... avec quel argent rachèterait-il l'affaire ?

Jamie toussota, l'air évasif.

– Eh bien... euh... il doit bien y avoir un moyen de conclure un marché, surtout si Simms est pressé de partir.

– Soit, dis-je résignée. Je préfère ne pas connaître les détails scabreux.

Je me tournai vers Ian, le regardant dans le blanc des yeux.

– Quant à toi, qu'une chose soit claire. Loin de moi l'idée de vouloir te faire la morale, mais je t'interdis, tu m'entends, je t'interdis d'interroger les prostituées en profondeur et dans l'intimité. Tu m'as bien comprise ?

Il feignit d'être choqué.

– Ma tante ! Quelle idée !

Mais un large sourire illuminait son visage tatoué.

56. Du goudron et des plumes

Je dus me résigner à laisser Jamie partir seul pour la prison afin de demander un droit de visite. Il m'avait assurée que la procédure serait plus simple sans ma présence. En outre, j'avais plusieurs courses à faire à Cross Creek. Outre le sel, le sucre, les épingles et les autres produits usuels dont nous commencions à manquer, je devais me procurer d'urgence du quinquina, pour Lizzie. L'onguent au hou glabre permettait de traiter les crises de paludisme, mais, pour les prévenir, « l'écorce du Jésuite » était plus efficace.

Les restrictions commerciales britanniques commençaient à se faire sentir sérieusement. Bien entendu, on ne trouvait du thé nulle part, ce à quoi je m'étais attendue, mais pas moyen non plus de mettre la main sur un peu de sucre, hormis à des prix exorbitants, ni sur des épingles.

En revanche, je trouvai du sel. Avec un sac d'une livre dans mon panier, je remontai des docks. C'était une journée chaude et humide ; dès que l'on s'écartait du fleuve et de sa légère brise, l'air devenait statique et épais comme de la mélasse. Le sel s'étant solidifié dans les sacs de jute, le marchand avait dû le casser avec un burin.

Je me demandais où Ian et Fergus en étaient dans leurs recherches. J'avais déjà un plan concernant la maison close et ses occupantes, mais il fallait d'abord la trouver.

Je n'en avais pas encore parlé à Jamie. Le cas échéant, il serait toujours temps... Je m'engageai dans une rue latérale bordée de grands ormes formant un toit de feuillage. Je m'avançai sous l'ombre fraîche et me rendis compte que je me trouvais à la lisière du quartier chic de Cross Creek (qui comptait dix maisons tout au plus). De là, j'aperçus la demeure relativement modeste du docteur Fentiman, reconnaissable à sa petite enseigne ornée d'un caducée. Le médecin était absent quand je me présentai, mais sa gouvernante, une jeune femme très laide au strabisme prononcé, me laissa entrer et me fit asseoir dans la salle de consultation.

Cette pièce était étonnamment fraîche et agréable, avec d'immenses fenêtres, et une grande bâche en toile élimée tendue sur le sol, peinte en damier jaune et bleu. En plus d'un bureau prenaient place deux fauteuils confortables et une chaise longue sur laquelle les patients s'étendaient pour l'auscultation. Un microscope était posé sur le bureau ; je l'examinai avec intérêt, constatant non sans une certaine complaisance que, malgré sa qualité, il n'était pas aussi puissant que le mien.

J'étais très intriguée par le reste de son équipement et je me demandais si ouvrir les placards ne serait pas abuser de l'hospitalité du médecin, quand celui-ci arriva, précédé d'effluves d'eau-de-vie.

Il fredonnait et portait son chapeau sous l'aisselle, sa sacoche de médecine usée coincée sous le coude de l'autre bras. En m'apercevant, il laissa tomber l'un et l'autre et se précipita vers moi, la mine joviale. Il s'inclina sur ma main et pressa dessus des lèvres humides.

– Madame Fraser ! Ma chère dame, comme je suis ravi de vous voir ! Vous n'êtes pas souffrante, j'espère ?

J'étais assez étourdie par les vapeurs d'alcool qu'il exhalait, mais parvins à ne pas tituber, essuyant avec discrétion ma main sur ma jupe tout en l'assurant que j'étais en pleine forme, et les membres de ma famille aussi.

– Parfait ! Parfait !

Il s'assit alors sur un tabouret et m'adressa un incroyable sourire, dévoilant ses molaires tachées de nicotine. Son énorme perruque était de travers, si bien qu'il me faisait penser à une souris pointant le nez par-dessous un couvre-théière.

– Parfait ! Parfait ! Parfait !

J'interprétai son geste vague comme une invitation à m'asseoir à mon tour. Je lui tendis le petit cadeau que j'avais apporté afin de l'amadouer. Toutefois, il était tellement imbibé d'alcool que j'aurais pu aborder le sujet qui m'amenait sans autres préliminaires.

Il fut aux anges : c'était un globe oculaire que Ian avait ramassé pour moi après une rixe à Yancey ville, et que j'avais vite placé dans un bocal d'alcool éthylique. Ayant eu vent des goûts étranges du docteur Fentiman, j'avais pensé que cela lui ferait plaisir. Je ne m'étais pas trompée. Extasié, il ne cessait de répéter « Splendide ! » en tenant le bocal à la lumière, le tournant sans cesse d'un côté puis de l'autre.

– Splendide ! répéta-t-il pour la énième fois. Il aura droit à une place de choix dans ma collection, vous pouvez me croire, madame Fraser.

Feignant un grand intérêt (j'avais déjà entendu parler de ladite collection), je demandai :

– Ah ! Vous faites une collection ?

– Oh, mais oui, mais oui. Aimeriez-vous la voir ?

Il m'était difficile de refuser. Il se dirigeait déjà vers une porte à l'arrière de la salle. Il s'agissait en fait d'un haut placard dont les étagères accueillait une quarantaine de récipients en verre remplis d'alcool, ainsi qu'un certain nombre d'objets qu'on pouvait qualifier au mieux de « curieux ».

Ils allaient du franchement grotesque au vraiment stupéfiant. Il sortit l'un après l'autre un gros orteil avec une verrue de la taille et de la forme d'un champignon, une langue fendue en deux (du vivant de son propriétaire, car les deux moitiés étaient cicatrisées), un chat à six pattes, un cerveau difforme (« extrait du crâne d'un meurtrier pendu », m'informa-t-il avec fierté. Je songeai à Donner, me demandant à quoi ressemblait le sien), et plusieurs bébés, apparemment mort-nés, présentant tout un éventail de malformations

atroces.

Ensuite, il apporta un large récipient cylindrique qu'il tenait avec des mains tremblantes.

– Voici à présent la pièce maîtresse de ma collection. Un éminent médecin allemand, Herr Doktor Blumenbach, un collectionneur de crânes de renommée mondiale, me presse, que dis-je, me harcèle, afin que je le lui cède.

La pièce en question était constituée de la colonne vertébrale et des deux crânes d'un bébé à deux têtes. C'était en effet fascinant. Cet objet aurait aussi fait jurer à n'importe quelle femme en âge de procréer de ne plus jamais avoir de rapports sexuels.

Toutefois, la collection macabre du docteur m'offrait l'occasion rêvée d'aborder le sujet qui m'avait amenée.

– Vraiment captivant, m'extasiai-je.

Je me penchai plus près pour examiner les cavités des crânes jumeaux. Ceux-ci étaient entiers. La division se situait au niveau vertébral, si bien que les deux têtes d'un blanc spectral flottaient côte à côte, inclinées l'une vers l'autre en se touchant presque, comme si elles échangeaient un secret, ne s'écartant que lorsqu'un mouvement du bocal les séparait momentanément.

– Je me demande bien ce qui peut provoquer un tel phénomène.

– Oh, sans nul doute un puissant choc émotionnel vécu par la mère. Les femmes gravides sont terriblement vulnérables à toutes sortes d'excitations et de désarrois. Elles doivent rester cloîtrées, enfermées à double tour si besoin est, à l'abri des influences néfastes.

– Excellente idée ! Mais, je crois savoir que certaines malformations – comme celle-ci, par exemple – sont dues à la syphilis de la mère.

Je lui montrai un des bocal. Je reconnaissais la déformation typique de la mâchoire et l'aspect affaissé du nez. L'enfant avait été conservé avec sa chair intacte et était recroquevillé dans son liquide. À en juger par sa taille et l'absence de cheveux, il était sans doute né prématurément. J'espérai pour lui qu'il était mort avant.

– La chiphi... la syphilis, répéta le docteur en tanguant légèrement. Oh, oui, oui, absolument. J'ai obtenu cette petite créature d'une... euh...

Soudain, il se rendit compte que le sujet n'était peut-être pas convenable pour une dame. Les cerveaux d'assassins et les enfants à deux têtes, oui, mais pas les maladies vénériennes. Un des bocal dans son placard contenait ce qui me semblait être le scrotum d'un homme noir atteint d'éléphantiasis. Il s'était bien gardé de me le montrer.

– Prostituée ? suggérai-je. En effet, ce genre de calamité est souvent le lot de ces malheureuses.

Je ratai ma cible, car il changea de cap.

Après avoir vérifié que personne ne nous entendait, il se pencha en avant pour chuchoter d'une voix rauque :

– Non, non. En fait, c'est un collègue de Londres qui m'a envoyé ce spécimen il y a quelques années. Il s'agirait de l'enfant d'un aristocrate étranger !

– Vous m'en direz tant. Comme c'est... intéressant.

À cet instant inopportun, la gouvernante entra avec le thé, ou plutôt, une mixture infecte à base de glands grillés et de camomille bouillis dans l'eau. La conversation dériva inexorablement vers des banalités mondaines. Je craignais que l'infusion ne le dessoûle avant que j'aie pu le remettre dans la bonne voie, mais, heureusement, le plateau contenait aussi une bonne bouteille de bordeaux dont je remplis nos verres à ras bord.

Je tentai de le ramener sur des sujets médicaux en examinant les autres bocal sur son bureau. L'un d'eux contenait une main affectée de la maladie de Dupuytren, un état si avancé qu'elle n'était plus qu'un enchevêtrement de doigts tordus. J'aurais aimé la montrer à Tom Christie. Depuis son opération, il m'évitait, mais, pour autant que je sache, sa main fonctionnait toujours.

– Ne trouvez-vous pas remarquable toute cette panoplie d'affections que le corps humain peut présenter ?

Il venait de découvrir l'état de sa perruque et la remit droite. Avec son air ratatiné, il ressemblait à un chimpanzé solennel, mis à part la couperose qui faisait luire son nez comme un phare.

– Remarquable, convint-il. Mais, à mon avis, la résistance de l'homme face aux blessures les plus cruelles est la chose la plus surprenante.

C'était un fait, mais cela n'abondait pas du tout dans le sens de ma recherche.

– Effectivement, mais...

– Je regrette de ne pouvoir vous montrer un spécimen en particulier, il aurait fait merveille dans ma collection. Hélas, le monsieur en question a absolument tenu à l'emporter avec lui.

– Il a... quoi ?

Après tout, il m'était déjà arrivé de donner à des enfants que j'avais opérés leur appendice ou leurs amygdales dans un flacon. Il n'était donc pas impensable qu'un patient souhaite conserver son membre amputé.

Méditatif, le docteur Fentiman but une gorgée de vin.

– Oui, un cas extraordinaire. Un testicule... si je peux me permettre de le préciser.

Il hésita un instant, mais ne put résister à l'envie de me décrire le cas.

– Le monsieur avait été blessé aux bourses. Un accident des plus désagréables.

– En effet.

Je ressentis un léger picotement à la base de l'échine. Pouvait-il s'agir du mystérieux visiteur de Jocasta ? Afin de garder la tête claire, je n'avais pas touché à mon verre, mais, tout à coup, une gorgée de vin me parut s'imposer.

– Vous a-t-il raconté comment cela lui était arrivé ?

– Un accident de chasse, m'a-t-il dit. Mais ils disent tous cela, n'est-ce pas ?

Il m'adressa un clin d'œil. Le bout de son nez était rouge vif.

– Selon moi, il s'agissait plutôt d'un *duello*. L'œuvre d'un rival jaloux, peut-être...

– Peut-être.

Un *duello* ? Ces jours-ci, la plupart des duels se faisaient au revolver, pas à l'épée. Le bordeaux était vraiment excellent, je me sentais déjà mieux.

– Vous... euh... avez extrait son testicule ?

– Oui. La balle avait provoqué de sérieux dégâts qui avaient été négligés trop longtemps. Il m'a dit que la blessure datait de quelques jours. J'ai été contraint de lui enlever le testicule lésé, mais j'ai pu sauver l'autre.

– Je suis sûre qu'il vous en a été reconnaissant.

« La balle ? Non, ce ne pouvait pas être notre homme. Néanmoins... »

– Cela s'est passé récemment ?

Il s'enfonça dans son fauteuil, le fait de fouiller dans sa mémoire provoquant un léger strabisme.

– Mmm... non. C'était au printemps, il y a deux ans. En mai peut-être.

– Votre patient ne s'appelait pas Bonnet, par hasard ? J'ai entendu parler d'une mésaventure de ce genre impliquant un certain Stephen Bonnet.

L'assurance de ma voix me surprit moi-même.

– Comme vous pouvez l'imaginer, il ne m'a pas donné son nom. C'est généralement le cas, quand la blessure est susceptible de causer un embarras public. Je n'insiste jamais.

– Mais vous vous souvenez sans doute de lui.

Je m'aperçus que j'étais assise sur le bord du fauteuil, serrant mon verre de vin. Je le reposai en m'efforçant de me calmer.

– Mmm...

Il commençait à s'endormir. Je voyais ses paupières s'alourdir.

– Un monsieur assez grand. Élégant. Il avait un... un très beau cheval...

– Encore un peu de thé, docteur ?

Je remplis sa tasse et la lui mis dans la main.

– Parlez-m'en encore. L'opération a dû être délicate ? Les hommes n'aiment pas entendre que l'extraction d'un testicule est un jeu d'enfant, bien que ce soit le cas. Toutefois, je devais admettre que le fait que le patient reste éveillé durant l'intervention devait la compliquer un peu.

Décrire l'opération ranima un peu le docteur.

– ... et la balle avait traversé le testicule, formant un trou presque parfait. On pouvait voir à travers, je vous l'assure.

Il regrettait amèrement la perte de ce spécimen, et j'eus toutes les peines du monde à lui faire raconter ce qu'il était advenu de son propriétaire.

– C'est assez étrange. C'est à cause du cheval, voyez-vous... Un très bel animal... avec une longue crinière, comme une chevelure de femme, si inhabituelle...

Un cheval frison. Fentiman s'était souvenu que le planteur Phillip Wylie était grand amateur de cette race et avait suggéré à son patient, sans argent et incapable de monter à cheval pendant un moment de toute façon, de le lui vendre. L'homme avait accepté et demandé au médecin d'entrer en contact avec Wylie, alors présent en ville.

Le docteur était donc parti en quête de l'acheteur potentiel, laissant son patient confortablement étendu sur la chaise longue avec quelques gouttes de laudanum.

Phillip Wylie s'était montré très intéressé par l'offre (le contraire m'eut étonnée) et s'était précipité pour voir le cheval. Ce dernier se trouvait bien chez le docteur, mais plus le patient, qui s'était éclipsé à pied en emportant une douzaine de petites cuillères en argent, une tabatière en émail, la bouteille de laudanum et six shillings, tout l'argent qu'il y avait dans la maison.

– Je ne peux pas imaginer comment il a fait. Dans son état !

À son honneur, il paraissait plus affligé par la santé de son patient que par le vol. Fentiman était un vrai ivrogne. Je ne l'avais encore jamais vu sans un bon coup dans le nez, mais ce n'était pas un mauvais médecin.

Philosophe, il ajouta :

– Enfin... tout est bien qui finit bien, n'est-ce pas, ma chère dame ?

Ce par quoi je compris que Phillip Wylie lui avait acheté le cheval, compensant plus que largement ses pertes.

Je me demandais comment Jamie prendrait la nouvelle. Il avait gagné l'étalon à Phillip Wylie (car il ne pouvait s'agir que de Lucas) lors d'une partie de cartes mouvementée à River Run, pour se le faire voler quelques heures plus tard par Stephen Bonnet.

Il serait sans doute content d'apprendre que le cheval se trouvait entre de bonnes mains, même si ce n'était pas les siennes. Quant aux informations sur Bonnet...

Quand nous n'avions pas retrouvé son corps, après que Brianna lui avait tiré dessus, Jamie avait lâché cyniquement : « La racaille a la vie dure. »

Fentiman bâilla. Il battit des paupières, les yeux larmoyants, puis tapota sa veste à la recherche d'un mouchoir. N'en trouvant pas, il se baissa pour fouiller dans sa sacoche qu'il avait lâchée à ses pieds en s'asseyant.

Entre-temps, j'avais sorti mon propre mouchoir. En le lui tendant, j'aperçus l'intérieur du sac.

– Qu'est-ce donc ?

Je pointai un doigt. Je savais fort bien de quoi il s'agissait, mais je désirais

en connaître la provenance : deux ravissantes seringues en cuivre. Chacune composée d'un piston surmonté de deux anses arrondies, d'un canon cylindrique et d'une très longue aiguille au bout émoussé.

– Je... euh... c'est... ah...

Il balbutiait comme un écolier surpris en train de fumer dans les toilettes. Puis il lui vint une idée.

– C'est pour les oreilles. Pour les nettoyer. Oui, indubitablement, des clystères à oreilles.

– Ah, vraiment ?

J'en saisis une. Il tenta de m'arrêter, mais ses réflexes étaient ralentis, et il ne parvint qu'à effleurer ma manche.

– Comme c'est ingénieux !

J'actionnai le piston. Il était un peu raide mais convenable, toujours mieux que mes seringues improvisées à l'aide d'un tube en cuir et de crocs de serpents à sonnette. Bien sûr, la pointe émoussée ne ferait pas l'affaire, mais il suffisait de l'aiguiser.

– Où les trouvez-vous ? J'aimerais beaucoup en commander une.

Il parut horrifié, restant la bouche grande ouverte.

– Je... euh... Je ne suis pas sûr que...

Sa gouvernante, qui avait décidément l'art de mal choisir son moment, ne trouva rien de mieux que de réapparaître à cet instant.

– Monsieur Brennan est arrivé. C'est le jour de sa femme, annonça-t-elle laconiquement.

– Ah!

Fentiman se leva d'un bond, saisit sa sacoche et la referma à toute vitesse.

– Toutes mes excuses, madame Fraser... je dois y aller... une urgence... j'ai été ravi...

Il fila vers la porte, serrant sa sacoche contre lui, marchant, dans sa hâte, sur son chapeau.

La mine résignée, la gouvernante ramassa la malheureuse coiffe, la remettant en forme à coups de poing.

– Madame a encore besoin de quelque chose ?

À son ton, il était clair que, que je le veuille ou non, il était temps de partir.

– Non, merci, je dois y aller. Mais... dites-moi... (Je lui montrai la seringue que je tenais toujours à la main.) Savez-vous de quoi il s'agit et où le docteur Fentiman les achète ?

Elle la fixa comme on regarde un éperlan vieux de deux jours sur l'étal d'un poissonnier.

– C'est une seringue à pénis. Je crois me souvenir qu'il l'a fait venir de Philadelphie.

– Ah, une seringue à... euh... pénis. Je vois.

– Oui, madame ; c'est pour traiter la blennorragie, ou la chaude-pisse, si vous préférez. Le docteur reçoit beaucoup de messieurs qui fréquentent la maison de Madame Silvie.

– Madame Silvie... Ah. Sauriez-vous par hasard où se trouve son... établissement ?

– Derrière l'auberge de Silas Jameson.

Intriguée, elle semblait se demander quel genre de débile mentale pouvait ignorer ça.

– Ce sera tout, madame ?

– Oui, merci.

J'allais lui rendre la seringue, quand une idée me vint. Après tout, le médecin en avait deux.

– Je vous en offre un shilling.

– Marché conclu.

Elle marqua une pause, puis ajouta :

– Si vous comptez l'utiliser sur votre homme, assommez-le d'abord.



Ma première mission était accomplie, mais j'avais à présent une autre voie à explorer avant de me lancer à l'assaut du bordel de Madame Silvie.

J'avais projeté de me rendre chez un verrier afin de lui expliquer, à l'aide de dessins, comment me fabriquer le corps d'une seringue hypodermique, laissant le soin à Brianna de créer une aiguille creuse et de la fixer. Toutefois, si l'unique souffleur de verre de Cross Creek était capable de confectionner des bouteilles, des flacons et des coupes simples, un seul coup d'œil à sa réserve suffit à me convaincre que mes besoins se situaient bien au-delà de ses compétences.

À présent, je n'avais plus à m'en soucier. Les seringues en métal n'avaient pas les qualités de celles qui étaient en verre, mais présentaient l'avantage d'être incassables et, si les aiguilles jetables étaient bien pratiques, je pouvais simplement stériliser l'ensemble de l'instrument après chaque usage. Le bout était épais et appointé. Il faudrait le chauffer au rouge, puis l'étirer pour le rendre le plus fin possible, ce qui était à la portée de n'importe quel idiot équipé d'une forge. Ensuite, il n'y aurait plus qu'à couper l'extrémité en biais et à l'affûter suffisamment pour qu'elle transperce facilement la peau. Facile ! Dans mon euphorie, je me retins de justesse d'esquisser un pas de danse en pleine rue. À présent, il ne me restait plus qu'à renouveler mon stock de quinquina.

Mon enthousiasme se dilua considérablement quand, débouchant sur la grand-rue, j'aperçus l'échoppe de M. Bogues, l'apothicaire. La porte ouverte laissait entrer les mouches, et le perron d'ordinaire immaculé était crotté d'empreintes à tel point qu'une armée ennemie semblait être passée par là.

En entrant, j'eus l'impression qu'on avait mis la boutique à sac. La plupart des étagères étaient vides, jonchées de vestiges de feuilles desséchées et de pots cassés. Miranda, la fille des Bogues âgée de dix ans, montait la garde, l'air morose, sur un petit assortiment de flacons et de bocaux ainsi que sur une carapace de tortue.

– Miranda ! Que s'est-il passé ? Son visage s'illumina en me voyant.

– Madame Fraser ! Vous ne voudriez pas un peu de marrube ? Il nous en reste presque une demi-livre, et c'est pas cher. Trois farthings l'once seulement !

Bien qu'il poussât en abondance dans mon jardin, je répondis :

– Dans ce cas, j'en prendrai une once. Où sont tes parents ?

Sa mine enjouée disparut aussitôt.

– Maman est à l'arrière, en train de préparer nos malles. Papa est parti chez M. Raintree pour lui vendre Jack.

Jack était le cheval d'attelage de l'apothicaire et le meilleur ami de Miranda. Je me mordis l'intérieur de la lèvre.

– Monsieur Raintree est un homme très gentil. Il possède un grand pré pour ses chevaux et une écurie bien chaude.

Je suis sûre que Jack sera heureux chez lui. Il se fera plein d'amis.

Elle acquiesça, serrant les lèvres. Une grosse larme coula sur sa joue.

Je jetai un bref coup d'oeil derrière moi pour m'assurer que personne ne venait, contournai le comptoir, m'assis sur un tonneau et la pris dans mes bras. Elle s'accrocha à moi en éclatant en sanglots, s'efforçant de ne pas faire trop de bruit pour ne pas être entendue de la maison attenante à la boutique. Je ne pouvais pas faire grand-chose d'autre que de lui tapoter doucement le dos. Au-delà de ma compassion pour la pauvre enfant, je ressentais un certain malaise. De toute évidence, les Bogues vendaient tous leurs biens. Pourquoi ?

Je descendais si rarement de ma montagne que je ne savais plus où en était Ralston Bogues, sur le plan politique. N'étant pas Écossais, il n'était pas venu au barbecue en l'honneur de Flora MacDonald. Son échoppe avait toujours été prospère, et la famille, relativement aisée, à en juger par les vêtements des enfants : Miranda et ses deux petits frères étaient toujours chaussés. Les Bogues vivaient à Cross Creek au moins depuis la naissance de Miranda, sinon plus. Pour qu'ils s'en aillent de cette manière, quelque chose de grave avait dû se passer... ou bien ils s'attendaient au pire.

Assise sur mes genoux, Miranda s'essuyait le visage sur mon tablier, tout en reniflant.

– Tu sais où vous partez ? Monsieur Raintree pourra éventuellement t'écrire pour te donner des nouvelles de Jack.

Elle sembla retrouver un peu d'espoir.

– Vous pensez qu'il pourra m'écrire en Angleterre ? C'est très, très loin.

L'Angleterre ? C'était vraiment du sérieux. Je rentrai ses mèches sous son

bonnet.

– Je pense que oui. Monsieur Fraser écrit tous les jours à sa sœur en Écosse, qui est encore plus loin que l'Angleterre !

Rassérénée, elle sauta à terre et lissa sa robe.

– Et moi, je pourrai écrire à Jack ?

– Je suis sûre que monsieur Raintree lui lira tes lettres. Tu sais bien écrire, n'est-ce pas ?

– Oh, oui, madame. Papa dit que je lis et que j'écris bien mieux que lui à mon âge. Et en latin ! Il m'a appris les noms de tous les simples pour que je puisse aller les lui chercher quand il en avait besoin. Vous voyez ce bocal ?

Avec fierté, elle me montra un grand pot d'apothicaire en faïence, orné d'élégantes lettres bleues et or.

-Electuary Limonensis. Et celui-ci, c'est de *Y Ipecacuanha* !

J'admirai sa prouesse tout en me disant que je connaissais désormais les inclinations politiques de son père. Pour avoir choisi de rentrer en Angleterre, les Bogues devaient être loyalistes. J'étais navrée de les voir partir, mais, sachant ce que nous réservait l'avenir proche, ils seraient plus en sécurité. En outre, Ralston pouvait encore vendre sa boutique à un bon prix. Sous peu, les loyalistes verraient leurs biens confisqués ; bon nombre d'entre eux seraient arrêtés, voire pire.

– Randy ? Tu n'as pas vu l'autre chaussure de Géorgie ? J'en ai retrouvé une sous le bahut... Oh ! Bonjour, madame Fraser ! Je vous demande pardon, j'ignorais qu'il y avait du monde.

Le regard perçant de Mélanie Bogues enregistra ma place derrière le comptoir, les yeux rouges de sa fille et les taches mouillées sur mon tablier, mais elle ne dit rien, se contentant de donner une petite tape sur l'épaule de Miranda quand elle passa devant elle.

Je me levai et sortis de derrière le comptoir.

– Votre fille m'annonce que vous rentrez en Angleterre. Vous allez nous manquer.

Elle sourit tristement.

– Comme c'est gentil de votre part, madame Fraser. Nous ne sommes pas ravis de partir non plus. Quant au voyage, j'en frémis d'avance !

Elle parlait avec la ferveur de quelqu'un qui avait déjà effectué la traversée et aurait préféré de loin être ébouillanté vivant que de revivre une telle expérience. Je la comprenais, y étant déjà passée. Remonter sur le bateau avec trois enfants, dont deux petits garçons de moins de cinq ans... il y avait de quoi être inquiète !

J'aurais voulu lui demander la motivation d'une décision aussi grave, mais ne voulus pas en parler devant Miranda. Il était arrivé quelque chose, c'était certain. Mélanie était nerveuse et ne cessait de regarder derrière elle comme si elle craignait d'être agressée.

– Monsieur Bogues est-il...

Je fus interrompue par une ombre s'étirant depuis le perron. Mélanie sursauta, portant une main à son cœur, et je fis volte-face. Le seuil était obstrué par une femme râblée, accoutrée de façon étrange. Je crus d'abord qu'elle était indienne, car elle ne portait pas de bonnet, et ses cheveux étaient tressés. Toutefois, quand elle entra dans l'échoppe, je constatai qu'elle était blanche. Ou plutôt rose : le soleil avait brûlé ses traits lourds, et le bout de son nez était rouge vif. Son regard passa de Mélanie à moi.

– Laquelle de vous deux est Claire Fraser ?

– Moi.

Je me retins de reculer d'un pas. Elle n'était pas menaçante, mais irradiait une telle force physique qu'elle m'intimidait.

– Qui êtes-vous ?

– Jezebel Hatfield Morton. Un gars sur les docks m'a dit que je vous trouverais ici.

Contrairement à Mélanie Bogues, qui parlait avec un accent doux et clair, elle avait cette élocution hachée et ce parler rude des gens qui vivaient dans l'arrière-pays depuis trois ou quatre générations et n'ayant pour interlocuteurs, outre les membres de leur famille, que les opossums et les ratons laveurs.

– Oui... euh... en effet. Je peux faire quelque chose pour vous ?

Elle ne semblait pas souffrante, bien au contraire ; pour un peu, elle aurait déchiré la boutonnrière de la chemise d'homme qu'elle portait. Mélanie et Miranda la dévisageaient les yeux écarquillés. Quel que soit le danger que redoutait Mélanie, ce n'était pas Mlle Morton.

Elle avança encore d'un pas dans la boutique, m'examinant en inclinant la tête sur le côté, d'un air fasciné.

– Peut-être bien que oui. Je me demandais si vous sauriez pas où ce qu'a fichu le camp ce putois d'Isaiah Morton ?

Je restai bouche bée, puis me ressaisis, rectifiant mentalement : pas Mlle, donc, mais Mme Morton. La première Mme Isaiah Morton. Isaiah avait combattu dans la milice de Jamie pendant la guerre de Régulation. Je me souvins qu'il avait fait allusion à sa première épouse avec des tremblements dans la voix.

– Ah... euh... je crois qu'il travaille quelque part dans le Nord. À Guilford ? À moins que ce ne soit à Paleyville ?

En fait, c'était à Hillsboro, mais cela n'avait guère d'importance, puisque, en ce moment même, il se trouvait à Cross Creek, venu chercher une commande de fûts pour son employeur, un brasseur. Je l'avais aperçu chez le tonnelier à peine une heure plus tôt, en compagnie de la seconde Mme Morton et de leur petite fille. Jezebel Hatfield Morton ne paraissait pas du style à prendre ce genre de trahison de manière civilisée.

Elle fit une moue de dégoût.

– C'est un sale petit rat gluant. Mais faites-moi confiance, il va me le payer. Son assurance calme n'augurait rien de bon pour le pauvre Isiaïah.

La meilleure attitude était sans doute de me taire, mais je ne pus m'empêcher de lui demander :

– Que lui voulez-vous ?

Isiaïah était d'une gentillesse un peu rude mais, objectivement, je ne voyais pas ce qui, chez lui, pouvait enflammer une femme, et encore moins deux.

Jezebel parut amusée.

– Je ne lui veux rien du tout. Mais aucun homme ne me plaque pour une traînée pâlichonne. Une fois que je lui aurai mis la main dessus, je lui ouvrirai son crâne d'œuf en deux et clouerais sa peau miteuse contre ma porte.

Dans la bouche d'une autre, cette affirmation aurait paru purement rhétorique, mais énoncée par cette redoutable virago, c'était clairement une déclaration d'intention. Elle me regarda de travers, se grattant sous un de ses seins massifs, sa chemise trempée de sueur lui collant à la peau.

– On m'a dit que vous aviez sauvé la vie de ce petit bouffeur de crapauds à Alamance, c'est vrai ?

– Euh... oui.

Je me tins sur mes gardes, prête à réagir en cas d'attaque. Elle me barrait la seule issue donnant sur la rue. Si elle se ruait sur moi, je pouvais plonger derrière le comptoir et m'échapper par la porte de la maison des Bogues.

Elle portait un grand couteau de boucher glissé sous une ceinture indienne en coquillages. Celle-ci servait aussi à retenir une sorte de kilt volumineux déchiré au niveau des genoux et qui avait dû être autrefois un jupon en flanelle rouge. Ses jambes robustes étaient nues, tout comme ses pieds. Un revolver et une poire à poudre étaient également accrochés à ses hanches, mais, Dieu merci, elle ne semblait pas vouloir s'en servir!

– Dommage. D'un autre côté, s'il était mort, j'aurais pas le plaisir de l'étriper, donc c'est aussi bien. Mais, vous bilez pas, si je le coince pas, un de mes frères s'en chargera.

Là-dessus, elle se détendit un peu et jeta un œil autour d'elle, remarquant les étagères vides.

– Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Poussant prudemment Miranda derrière elle, Mélanie murmura :

– Nous fermons la boutique. Nous rentrons en Angleterre.

– Pas vrai ! Pourquoi ? Ils vous ont tué votre homme ? Ou ils vous l'ont passé au goudron et aux plumes ?

Mélanie blêmit.

– Non, répondit-elle d'une voix faible.

Angoissée, elle se tourna vers la porte. C'était donc de cela qu'elle avait peur. J'en eus froid dans le dos.

– Si c'est ça qui vous tarabuste, à votre place, je me dépêcherais. Dans Center Street, ils en ont coincé un et s'apprêtent à le transformer en cochon grillé. Ça pue le goudron chaud partout en ville, et y a toute une foule qui rapplique dare-dare pour ne pas rater le spectacle.

Mélanie et Miranda poussèrent un cri étranglé et se précipitèrent vers la porte. Je leur emboîtai le pas et manquai de peu de percuter Ralston Bogues qui entraît au même instant, juste à temps pour arrêter sa femme au bord de l'hystérie.

– Miranda, va t'occuper de tes petits frères, ordonna-t-il. Mélanie, calme-toi. Tout va bien.

– Mais... le goudron... haleta-t-elle. Elle a dit... elle a dit...

– Ils n'en ont pas après moi, pas encore, mais après l'imprimeur.

Le teint pâle, il dégoulinait de transpiration. Il détacha doucement les doigts de sa femme agrippés à son bras et se glissa derrière le comptoir, regardant Jezebel avec surprise.

– Emmène les enfants chez les Ferguson. Je vous rejoins dès que je peux.

Il sortit un fusil de chasse et ouvrit un tiroir à la recherche de cartouches et de sa boîte à poudre.

– Ralston ! Que vas-tu faire ?

Mélanie avait chuchoté, attendant que sa fille quitte la pièce, mais son ton n'en était pas moins insistant.

– Va chez les Ferguson, se contenta-t-il de répéter sans quitter des yeux la cartouche dans sa main.

– Non ! Non, n'y va pas ! Ralston, viens avec nous, avec moi, je t'en prie !

Elle lui prit le bras, paniquée. Il se dégagea et continua tant bien que mal de charger son fusil.

– Pars, Mélanie.

– Je ne veux pas !

Elle se tourna vers moi, implorante :

– Madame Fraser, dites-lui ! Je vous en prie, expliquez-lui que ça ne sert à rien ! À rien ! Il ne faut pas qu'il y aille !

J'ouvris la bouche, ne sachant pas quoi dire à l'un comme à l'autre, mais n'eus pas le temps de décider. Ralston trancha à ma place :

– Je doute que madame Fraser partage ton avis, Mélanie. Son mari est en ce moment même en train d'essayer de les retenir, tout seul.

Il passa la bandoulière de sa cartouchière sur son épaule, arma son fusil et, me saluant d'un léger signe de tête, ressortit.



Jezebel avait dit vrai, toute la ville sentait vraiment le goudron. Cela n'avait rien d'inhabituel en été, surtout près des docks, mais, brûlant mes

narines, l'odeur épaisse et âcre revêtait cette fois une aura de menace. Refoulant ma peur, je m'efforçai de suivre Ralston Bogues qui, sans réellement courir, marchait aussi vite que possible.

Jezebel avait aussi dit vrai au sujet de la foule qui se déversait hors des tavernes. L'angle de Center Street était noir de monde, surtout des hommes, mais j'aperçus également quelques femmes assez grossières, des poissonnières et des domestiques en servage.

En les apercevant, l'apothicaire hésita. Quelques têtes se tournèrent vers lui, plusieurs tirèrent sur la manche de leur voisin, le pointant du doigt... Les expressions sur les visages n'étaient guère amicales.

– Fous le camp, Bogues ! cria un homme. C'est pas tes affaires ! Pas encore.

Un autre ramassa une pierre et la lança. Elle atterrit sur le trottoir en bois à quelques mètres de Bogues, sans faire de dégâts, mais attirant l'attention. La foule commençait à se retourner, refluant dans notre direction.

– Papa !

Je fis volte-face et aperçus Miranda qui approchait en courant, son bonnet pendant dans son dos et ses couettes volant au vent. Je ne pris même pas le temps de réfléchir ; je l'attrapai au vol et la projetai vers son père. Pris par surprise, celui-ci lâcha son arme pour rattraper sa fille.

Un homme plongea en avant vers l'arme, mais je le pris de vitesse. Je reculai, serrant le fusil contre moi, le défiant du regard.

Je ne le connaissais pas, mais lui savait qui j'étais. Il hésita, puis lança un regard derrière lui. J'entendais la voix de Jamie, parmi tant d'autres, chacune essayant de surpasser les autres. Hors d'haleine, je n'arrivais pas à distinguer ce qu'ils disaient, mais, pour l'instant, il s'agissait d'une confrontation verbale, et non d'un bain de sang. L'homme hésita, puis tourna les talons et s'enfonça de nouveau dans la foule.

Bogues eut le bon sens de ne pas lâcher sa fille qui s'était enroulée fermement autour de son cou, enfouissant le visage dans sa chemise. Il fit mine d'approcher pour tenter de reprendre son arme. Je signalai mon désaccord d'un signe de tête et serrai le fusil plus fort contre moi. Le canon était chaud et glissant dans ma paume.

– Ramenez Miranda à la maison. Je vais... faire quelque chose.

Le fusil était chargé et armé. Je n'avais droit qu'à un seul coup. Je pouvais tout au plus détourner l'attention un moment, mais cela pouvait peut-être être utile.

Je jouai des coudes dans la cohue, le fusil à demi caché dans mes jupes, le canon pointé vers le haut pour ne pas renverser la poudre. L'odeur de goudron devint soudain plus puissante. Un chaudron était renversé devant l'atelier de l'imprimeur, l'épaisse substance noire formant une flaque fumante qui empestait au soleil.

Des braises ardentes et des morceaux de charbon jonchaient la rue, entre les pieds des gens. M. Townsend, un brave citoyen que je connaissais, donnait des coups de pied dans un feu de joie bâti à la hâte, empêchant plusieurs jeunes hommes de le reconstruire.

Je trouvai Jamie exactement là où Ralston avait annoncé qu'il serait : devant l'imprimerie, brandissant un balai taché de goudron avec une lueur belliqueuse au fond des yeux.

– C'est votre homme ? Sacré morceau !

Jezebel m'avait rattrapée et observait la scène avec intérêt par-dessus mon épaule.

Il y avait du goudron partout sous le porche et sur Jamie. Un gros grumeau pendait dans ses cheveux, et je remarquai une longue traînée rouge sur son bras, là où un jet bouillant l'avait sans doute atteint. Malgré tout, il souriait. Deux autres balais gisaient à ses pieds, l'un d'eux brisé, possiblement sur le crâne de quelqu'un. Pour le moment du moins, il s'amusait.

Je ne vis pas tout de suite l'imprimeur, Fogarty Simms. Puis, un visage affolé apparut brièvement derrière une fenêtre, se retirant très vite avant qu'une pierre ne la fasse voler en éclats.

– Sors de là, Simms, pauvre lâche ! hurla un homme près de moi. Tu préfères qu'on t'enfume ?

– Enfumez-le ! Enfumez-le ! entonnèrent des cris enthousiastes.

À mes côtés, un jeune homme se baissa pour ramasser un tison enflammé tombé du feu. Je lui écrasai la main du talon. Il le lâcha et tomba à genoux, grimaçant de douleur.

– Aïe ! Ouille ! Oh, mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Prudente, je m'éloignai. Pouvais-je approcher Jamie d'assez près pour lui donner le fusil ou ne risquais-je pas d'envenimer la situation ?

– Écartez-vous de cette porte, Fraser ! Nous n'en avons pas après vous !

Je reconnus l'accent cultivé de Neil Forbes, l'avocat. Il n'était pas impeccablement vêtu comme à son habitude, mais portait une tenue en homespun grossier. Ce n'était donc pas une attaque improvisée ; il avait prévu de se salir.

– Parle pour toi, Forbes ! Moi, j'en ai après lui !

Un grand gaillard portant un tablier de boucher, le visage empourpré et indigné, montra son œil enflé et violacé.

– Regarde ce qu'il m'a fait !

Une grosse trace de goudron lui barrait le ventre, où Jamie l'avait apparemment frappé. Il agita un poing charnu en direction du porche.

– Tu vas me le payer, Fraser !

– Mais certainement, avec la même monnaie, Buchan ! Jamie brandit de nouveau son balai, telle une lance. Buchan poussa un cri et recula à toute vitesse, roulant des yeux alarmés qui firent rire la foule.

– Reviens ! lança Jamie. Si tu veux jouer les Sauvages, je dois te barbouiller encore un peu.

Buchan avait fait demi-tour pour s'enfuir, mais la foule lui barrait la route. Jamie projeta son ustensile en avant, lui tachant de goudron son fond de culotte. Buchan bondit, pris de panique, soulevant une nouvelle vague d'hilarité et de huées tandis qu'il s'efforçait de fuir en poussant les autres et en trébuchant.

– Y en a-t-il d'autres qui veulent jouer aux Sauvages ? cria Jamie.

Il trempa son balai dans la flaque fumante à ses pieds, puis lui fit décrire un large arc de cercle devant lui. Des gouttes de goudron brûlant volèrent dans les airs, et les hommes se bousculèrent pour se mettre à l'abri, se marchant sur les pieds et se renversant.

Je fus poussée d'un côté puis de l'autre, projetée contre un baril au milieu de la rue. Je serais sûrement tombée si Jezebel ne m'avait rattrapée par un bras et hissée debout sans le moindre effort apparent. Elle m'indiqua Jamie d'un air approbateur :

– En voilà, un sacré costaud ! Ça, c'est le genre de beau gars qui pourrait encore me surprendre.

Je massai mon coude meurtri.

– Oui, je sais. Il ne cesse de me surprendre moi aussi. Ce genre de sentiments ne faisait pas l'unanimité.

– Laisse-le-nous, Fraser ! Ou on t'emplumera toi aussi ! Saletés de tories !

Le cri venait de derrière moi. Me retournant, j'aperçus un homme qui agitait un oreiller de plumes dans une main. Un coin étant déjà décousu, à chaque geste, il répandait une pluie de duvet.

– Qu'on les enduise tous de goudron et de plumes ! Cette fois, le cri venait d'en haut. Je levai le nez juste à temps pour apercevoir un jeune homme ouvrant grand les volets à l'étage d'une maison d'en face. Il tentait de pousser un matelas par la fenêtre, mais en était empêché par une femme, manifestement la maîtresse des lieux. Elle lui avait bondi sur le dos et lui martelait le crâne à coups de louche en poussant des cris indignés.

Un jeune homme près de moi se mit à caqueter comme une poule, coinçant les mains sous ses aisselles et battant des coudes pour le plus grand amusement de ses amis. Bientôt, tous l'imitèrent, repoussant encore toute possibilité de faire appel à la raison.

À l'autre bout de la rue, un refrain retentit :

– Tories ! Tories ! Tories !

La situation prenait un nouveau tour, et pas pour le meilleur. Je tenais toujours le fusil, ne sachant trop quoi faire, mais certaine que je devais agir. Ils n'allaient pas tarder à se ruer sur lui.

– Donnez-moi ça, tante Claire.

Je fis volte-face. Ian se tenait derrière moi, essoufflé. Je lui tendis l'arme

sans hésiter.

– Restez en arrière, lança Jamie en français. Oui, vous ! Il aurait pu s'adresser à la foule, mais il fixait Ian. Puis, j'aperçus Fergus, donnant des coups de coude pour conserver sa place au premier rang de la foule. Ian, qui avait été sur le point de pointer le fusil, hésita.

– Il a raison, lui soufflai-je. Ne tire pas, pas encore !

Je me rendais compte à présent qu'un coup de feu précipité ferait plus de mal que de bien. Il suffisait de se souvenir de la mésaventure de Bobby Higgins, lors du massacre de Boston. Je ne voulais pas d'une tuerie à Cross Creek, surtout avec Jamie au premier plan.

– Je n'allais pas tirer, mais je n'ai pas non plus l'intention de les laisser l'attraper. Si jamais ils tentent quoi que ce soit...

Il n'acheva pas sa phrase. Il serrait les mâchoires, et je pouvais sentir l'odeur de sa sueur même au-dessus de la puanteur du goudron.

Heureusement, des cris au-dessus de nos têtes détournèrent momentanément l'attention de la foule. Un autre homme, sans doute le maître des lieux, était apparu à la fenêtre, tirant en arrière le jeune excité au matelas et le rouant de coups. Puis, la rixe se poursuivit hors de vue et, quelques minutes plus tard, les bruits de bagarre et les cris de la femme s'estompèrent. Le matelas resta pendu à moitié hors de la fenêtre.

La foule se remit alors à scander : « Tories ! Tories ! Tories ! »

– Sors de là, Simms ! hurla Forbes.

Il s'était armé lui aussi d'un balai et se rapprochait peu à peu de l'imprimerie. Jamie le vit aussi et fit une grimace de dérision.

Silas Jameson, le propriétaire de la taverne locale, avançait derrière Forbes, voûté comme un lutteur, un sourire mauvais aux lèvres.

– Sors de là, Simms ! Quel genre d'homme se cache sous la jupe d'un Écossais ?

Cela fit rire tout le monde, y compris Jamie, qui rétorqua :

– Un homme sage ! Ce tartan a abrité plus d'un malheureux, en son temps !

– Et pas mal d'heureuses aussi, je parie ! lança une voix égrillarde.

– Pourquoi ? Tu crois que ta femme se cache sous mon kilt ? Viens donc vérifier, si tu l'oses !

– Y aurait pas une petite place pour moi aussi là-dessous ? lança une poissonnière.

La menace et la frivolité se succédant, la foule, inconstante, rugit de rire. Jusqu'à présent, Jamie était parvenu à la maîtriser, mais il marchait sur des charbons ardents.

Il avait décidé de protéger Simms, et rien au monde ne pourrait le convaincre de l'abandonner à la fureur de la populace. Si celle-ci voulait l'imprimeur, elle devrait d'abord lui passer sur le corps, ce qui risquait

d'arriver à tout moment.

– Sors, Simms ! cria une voix avec un fort accent des Lowlands écossaises. Tu ne vas quand même pas rester caché dans le cul de Fraser toute la journée !

– Je préfère encore avoir un imprimeur dans le cul qu'un avocat ! répliqua Jamie. Ils sont plus petits.

En guise d'illustration, il agita son balai vers Forbes. L'avocat était corpulent, alors que Fogarty Simms était un petit maigrelet. Forbes devint cramoisi, et je vis plusieurs personnes lancer des regards entendus dans sa direction. Il avait la quarantaine et ne s'était jamais marié. Des bruits couraient...

Tout en continuant à darder son arme domestique vers lui, Jamie lança :

– Un avocat vous volerait votre merde, puis vous ferait payer le clystère !

Ouvrant une bouche indignée, Forbes recula d'un pas et répliqua, mais personne n'entendit, tant la foule riait.

Jamie attendit une accalmie pour renchérir :

– Après quoi, il essaiera de vous la revendre comme selles nocturnes !

Il retourna son balai et donna une tape dans le ventre de Forbes avec le manche.

La foule poussa des cris de joie et, Forbes, qui n'avait pas l'habitude d'en venir aux mains, perdit la tête et se rua sur Jamie, tenant son propre balai comme une pelle. Fraser, qui attendait ce genre d'erreur, bondit de côté, tel un danseur, lui fit un croc-en-jambe et l'envoya atterrir dans la flaque de goudron, pour le plus grand bonheur de la rue.

– Tenez-moi ça, tante Claire.

Le fusil de chasse atterrit de nouveau entre mes mains. J'eus à peine le temps de me retourner pour voir Ian se glisser rapidement entre les badauds, faisant un signe à Fergus. En quelques secondes, ils avaient rejoint la maison où le matelas pendait à la fenêtre.

Comme s'il s'agissait d'un numéro longuement répété à l'avance, Ian se pencha en avant et fit la courte échelle à Fergus, qui s'élança en l'air et planta son crochet dans le matelas. Il resta suspendu un moment, puis Ian bondit à son tour et l'attrapa par la taille. Sous leur poids, le tissu se déchira, et ils retombèrent tous les deux sur le sol, sous une pluie de duvet. Dans l'air chaud et humide, des tourbillons de petites plumes blanches envahirent la rue, telle une tempête de neige délirante sous le regard ébahi de la foule.

Il y en avait partout, piquant les yeux, le nez et la gorge, collant à la peau, aux cheveux, aux vêtements et aux cils. J'en ôtai une de mon œil larmoyant et reculai à toute vitesse pour éviter d'être piétinée par la foule à demi aveuglée qui titubait, les gens hurlant et se cognant les uns contre les autres.

Je jetai un œil vers l'imprimerie, juste à temps pour apercevoir Jamie qui passa un bras par la porte, attrapa Fogarty Simms par la manche et l'extirpa comme un fétu de paille. Il le poussa en avant, puis se retourna en brandissant

son balai pour couvrir sa fuite. Ralston Bogues, qui attendait non loin sous un arbre, courut vers Simms armé d'un bâton pour le protéger.

Le sauvetage n'était pas entièrement passé inaperçu, même si la plupart des individus dans la rue étaient occupés à se débattre contre le nuage étourdissant de plumes. Plusieurs hommes virent ce qui arrivait et se mirent à hurler comme une meute en chasse.

C'était le moment ou jamais. Je pointai le fusil vers le ciel, et, déterminée, cherchai la gâchette.

En vain. On m'arracha l'arme des mains avec une telle adresse qu'il me fallut du temps pour me rendre compte de sa disparition, fixant, incrédule, mes mains vides. Puis, un rugissement retentit derrière moi, si puissant que toute la rue se tut aussitôt.

– Isaiah Morton, tu es mort !

Le coup partit à quelques centimètres de mon oreille, et je fus aveuglée par un nuage de poudre. Toussant et crachant, je m'essuyai le visage sur mon tablier, retrouvant la vue juste à temps pour voir la silhouette rondelette d'Isaiah Morton détalier à toutes jambes. Jezebel le poursuivait, aplatisant tous ceux qui se trouvaient sur son passage. Elle bondit lestement au-dessus de Forbes, toujours à quatre pattes, couvert de goudron et de plumes, l'air hagard, puis poussa sans ménagement les autres, courant à une vitesse étonnante pour quelqu'un de sa taille. Morton disparut à un angle de rue, l'implacable furie le talonnant de près.

J'étais moi-même légèrement hébétée. Mes oreilles résonnaient encore.

Je sentis une main sur mon bras et relevai la tête. Jamie me dévisageait, un œil fermé, ne semblant pas en croire ses yeux. Il me parlait, mais je ne parvenais pas à l'entendre. Toutefois, ses gestes vers mon visage et son expression narquoise étaient suffisamment éloquents. Je m'essuyai la figure avec mon tablier en maugréant :

– Peuh, tu peux bien parler !

Il ressemblait à un grand dalmatien, avec sa chemise blanche pleine de taches de goudron et ses touffes de plumes d'oie prises dans ses sourcils, ses cheveux et sa barbe. Il me dit autre chose, mais je lui montrai mes oreilles, lui signalant ma surdité momentanée.

Il sourit, me prit par les épaules et posa son front contre le mien. Il tremblait légèrement, mais j'ignorais si c'était d'envie de rire ou d'épuisement. Il se redressa, m'embrassa et me prit le bras.

Neil Forbes était assis au milieu de la rue, les jambes écartées, ses cheveux d'ordinaire impeccables pointant dans tous les sens. Il avait perdu une chaussure, et quelques âmes compatissantes tentaient de lui enlever ses plumes. Quand nous passâmes devant lui, Jamie le salua aimablement.

Forbes marmonna, nous foudroyant du regard. Tout compte fait, je n'étais pas mécontente de ne rien entendre.



Ian et Fergus avaient suivi le gros des émeutiers, sans doute partis semer la pagaille ailleurs. Jamie et moi nous retranchâmes au Sycomore, une auberge de River Street, afin de nous rafraîchir et de remettre un peu d'ordre dans nos tenues. L'hilarité de Jamie se calma à mesure que je lui ôtais ses plumes et ses taches de goudron, puis cessa tout à fait quand je lui racontai ma visite chez le docteur Fentiman.

Il avait grimacé quand je lui avais décrit l'extraction du testicule de Bonnet. Quand j'en arrivai à la seringue à pénis, il croisa carrément les jambes.

– Comment ça fonctionne ? demanda-t-il.

– Eh bien, on enfonce peu à peu la pointe à l'intérieur de la verge, puis on projette une solution, comme du chlorure mercureux, dans l'urètre.

– Dans l'u... quoi ?

– Tu veux que je te fasse une démonstration ? J'ai laissé mon panier chez les Bogues, mais je pourrais aller le chercher et...

– Non.

Il se pencha en avant, plantant fermement ses coudes dans ses genoux.

– Tu crois que ça brûle beaucoup ?

– Ce n'est certainement pas agréable. Il frissonna.

– Non, en effet.

– Je ne pense pas que ce soit très efficace non plus. C'est triste, non ? Subir une telle torture sans être soigné pour autant. Tu ne trouves pas ?

Il m'observait avec la même appréhension qu'un homme en train d'entendre le tic-tac dans un paquet suspect posé à ses côtés.

– Qu'est-ce que tu...

Je ne le laissai pas finir, lançant à brûle-pourpoint :

– Alors, ça ne t'ennuie pas d'aller chez Madame Silvie pour lui demander de me laisser traiter ses filles ?

Il me regarda, méfiant.

– Qui est Madame Silvie ?

– La tenancière du bordel local. C'est la gouvernante du docteur Fentiman qui m'en a parlé. Je me doute qu'il existe plusieurs maisons closes en ville, mais Madame Silvie connaît sûrement la concurrence, et elle pourra te dire...

Jamie passa une main sur son visage, puis tira sur ses paupières inférieures, faisant ressortir le rouge de ses yeux.

– Un bordel, soupira-t-il. Tu tiens vraiment à m'envoyer dans un bordel !

– Si tu préfères, je t'accompagnerai, bien sûr. Mais je pense que tu seras plus efficace seul.

Acerbe, j'ajoutai :

– J'irais bien toute seule, mais elles ne m'écouteront sans doute pas.

Il ferma un œil, me regardant avec l'autre, qu'on aurait cru sablé au papier de verre.

– Oh, ça m'étonnerait. Alors, c'est pour cette raison que tu as insisté pour venir avec moi en ville ?

Il paraissait amer.

– Eh bien... oui, avouai-je. Mais j'avais vraiment besoin de quinquina. En outre, si je n'étais pas venue, tu n'aurais rien su au sujet de Bonnet, ni de Lucas.

Il maugréa en gaélique. J'interprétai qu'il se serait fort bien passé de savoir ce qui était arrivé à l'un comme à l'autre.

– Et puis, tu as l'habitude des bordels, non ? Tu avais une chambre dans l'un d'eux, à Édimbourg.

– Oui, mais je n'étais pas marié à l'époque. Enfin, si, mais... quoi qu'il en soit, cela m'arrangeait que les gens croient que je...

Il s'interrompit et me dévisagea d'un air implorant.

– *Sassenach*, tu veux vraiment que tout Cross Creek pense que je suis...

– Ils ne le penseront pas si je viens avec toi.

– Oh, Seigneur !

– Où est passée ta compassion pour tes semblables ? Tu ne veux tout de même pas que tous ces malheureux subissent une séance avec les instruments de torture du docteur Fentiman uniquement parce que tu...

– Tant que je ne suis pas obligé de la subir moi-même, je me fiche bien du prix que mes semblables payent pour leurs péchés. D'ailleurs, ça leur fait les pieds.

– Je suis plutôt d'accord avec toi, mais il n'y a pas qu'eux. Et les femmes ? Je ne parle pas uniquement des prostituées, mais des épouses des hommes contaminés. Et leurs enfants ? Tu ne peux pas les laisser tous mourir de la petite vérole alors qu'il existe un moyen de les sauver !

Il avait l'air d'un animal traqué, et mon raisonnement n'arrangeait en rien son désarroi.

– Mais la pénicilline ne marche pas toujours, tu l'as avoué toi-même. Si le traitement n'a pas d'effets sur les filles ?

– C'est une possibilité, mais je préfère tenter une action qui risque de ne pas marcher plutôt que de rester les bras croisés.

Le voyant toujours aussi perplexe, je mis la raison de côté et utilisai ma meilleure arme :

– Et Ian alors ?

– Quoi Ian ? répliqua-t-il, méfiant.

Mais j'avais fait mouche. Je devinai qu'une image s'était instantanément affichée dans son esprit. Ian fréquentait des bordels, en partie à cause de

Jamie, même si cela avait été malgré lui.

– Ian est un bon garçon, déclara-t-il avec fermeté.

– Cela n'empêche rien. Cela pourrait lui arriver.

Je n'avais aucune idée de la vie privée de Ian, s'il en avait une. Mais il avait vingt et un ans, était sans attaches et, pour autant que je sache, en pleine forme, dans la pleine vigueur mâle de sa jeunesse. Par conséquent...

Je pouvais voir Jamie en arriver à contrecœur à la même conclusion. Quand nous nous étions mariés, il avait vingt-trois ans et était vierge. Du fait de circonstances en dehors de tout contrôle, Ian avait été introduit aux plaisirs de la chair beaucoup plus jeune.

– Mmphm.

Il saisit la serviette et se frotta la tête avec vigueur. Puis, il la jeta de côté et noua ses cheveux encore humides derrière sa nuque.

– Puisque c'est décidé, autant agir vite, déclarai-je. Cependant, je crois préférable de venir avec toi. Laisse-moi le temps d'aller chercher mon coffre.

Il ne répondit pas, se concentrant sur sa toilette. Heureusement, il n'avait pas porté son gilet ni sa veste plus tôt dans la rue, si bien qu'il pouvait encore cacher sa chemise tachée.

-*Sassenach*...

Je me retournai sur le seuil. Il me fixait, le regard mauvais.

– ... Tu me le paieras !



L'établissement de Madame Silvie était une maison ordinaire d'un étage, exigüe et plutôt miteuse. Les bardeaux de son toit rebiquaient aux extrémités, lui donnant un air échevelé, comme une femme surprise à peine ses bigoudis ôtés.

En voyant le perron affaissé et le jardin en friche, Jamie émit toutes sortes d'interjections écossaises réprobatrices, mais je supposai qu'il cachait ainsi son embarras.

Je ne savais pas trop à quoi m'attendre, la seule autre tenancière de maison close que j'avais rencontrée étant une émigrée française assez distinguée, à Édimbourg. Finalement, la propriétaire du bordel le plus prisé de Cross Creek était une jeune femme d'environ vingt-cinq ans, sans le moindre attrait physique et aux immenses oreilles décollées.

Je crus d'abord qu'il s'agissait de la bonne, et ce ne fut qu'en entendant Jamie la saluer avec courtoisie en l'appelant « Madame Silvie » que je me rendis compte que la maquerelle nous avait ouvert la porte elle-même. Je jetai un coup d'œil en biais à Jamie, me demandant comment il la connaissait déjà, puis, en étant plus attentive, je compris qu'il avait remarqué la bonne qualité de sa robe et la broche accrochée sur son sein.

Elle le regarda d'abord, moi ensuite, en fronçant les sourcils.

– Pouvons-nous entrer ? questionnai-je. J'avançai dans le vestibule sans attendre sa réponse.

– Je m'appelle madame Fraser, et voici mon mari.

Je le désignai d'un geste, remarquant qu'il rosissait déjà. Madame Silvie nous détailla avec méfiance de haut en bas.

– Pour les couples, c'est une livre de plus.

– Je vous demande pardon... oh !

Je me sentis rougir à mon tour, en comprenant enfin ce qu'elle voulait dire. Jamie, lui, avait saisi tout de suite et était couleur de betterave.

– Ce n'est pas un problème, m'assura-t-elle. Cela sort un peu de l'ordinaire, c'est sûr, mais Dottie est la fille qu'il vous faut, vu qu'elle a un faible pour le beau sexe.

Jamie émit un grondement sourd : puisque c'était mon idée, à moi de me débrouiller seule. Je pris mon ton le plus charmant possible :

– Euh... il y a là un léger malentendu. Nous voulons juste nous entretenir avec vos...

Je cherchais le mot. Je ne pouvais quand même pas les appeler ses « employées ».

– Vos filles, m'aida Jamie.

– Oui, voilà, nous entretenir avec vos filles.

– Ah, je vois. Vous êtes méthodistes ? Ou baptistes ? Dans ce cas, ce sera deux livres. Pour le dérangement.

Jamie se mit à rire.

– Ce n'est pas cher. À moins que ce ne soit deux livres par fille ?

– Par fille, assurément.

– Deux livres l'âme ? Qui fixerait un prix pour le salut ?

À présent, il la taquinait ouvertement. Ayant compris que nous n'étions ni des clients ni des missionnaires faisant du porte-à-porte, elle était amusée, tout en veillant à ne pas le montrer.

– Moi, répliqua-t-elle. Une putain connaît le prix de chaque chose, mais la valeur de rien, m'a-t-on dit.

– Et quel est donc le prix de la vie d'une de vos filles, Madame Silvie ?

La lueur amusée disparut de son regard.

– Vous me menacez, monsieur ?

Elle bomba le torse, posant une main sur la clochette posée sur une console près de la porte.

– Je suis bien protégée, monsieur, croyez-moi. Je vous conseille de sortir sur-le-champ.

– Si je voulais vous nuire, madame, je ne serais pas venu avec ma femme. Je ne suis pas pervers à ce point.

Sa main se détendit un peu.

– En matière de perversité, plus rien ne m'étonne, monsieur.

Reprenant un ton plus sérieux, Jamie lui demanda :

– Avez-vous déjà entendu parler d'un certain Mac Dubh ?

L'expression de la maquerelle se métamorphosa. J'étais stupéfaite, mais j'eus le bon sens de me taire.

– En effet, répondit-elle. C'était vous, alors ? Il acquiesça.

Madame Silvie pinça les lèvres, méditative, puis elle sembla se souvenir de ma présence.

– Il vous a raconté ?

– Je ne crois pas.

Je fis les gros yeux à Jamie, qui évitait mon regard avec soin. Elle s'en aperçut et rit.

– Un jour, une de mes filles est partie avec un client au Toad and Spoon (un bouge malfamé au bord du fleuve). Là, il a commencé à la battre. Puis il l'a traînée dans la grande salle et l'a offerte aux autres hommes présents. Elle a cru que sa dernière heure était arrivée. Saviez-vous qu'il est possible d'être violée à mort ?

– Oui, je sais.

– Un grand gaillard écossais se trouvait là et s'est opposé à la proposition. Il était seul contre tous.

– Une de tes spécialités, dis-je à Jamie entre mes dents. Il toussota.

– Il a alors proposé de jouer la fille aux cartes. Ils ont fait une partie de poque^[10], et il a gagné.

– Vraiment ? dis-je poliment.

Tricher aux cartes était une autre de ses spécialités que je tentais de décourager, convaincue qu'il finirait par se faire étripier. Rien d'étonnant, donc, qu'il ne se soit pas vanté de cette aventure.

– Il est donc parti avec Alice, l'a enveloppée dans son plaid et l'a déposée devant la porte.

Malgré elle, elle dévisageait Jamie avec admiration.

– Vous êtes donc venu réclamer ma dette ? Je vous adresse tous mes remerciements, pour ce qu'ils valent.

– Ils me vont droit au cœur, madame. Mais non. Nous sommes venus sauver vos filles d'un mal pire que les violeurs avinés.

Elle nous fixa, l'œil inquisiteur.

– De la petite vérole, expliquai-je succinctement. Elle resta interdite.

En dépit de son jeune âge, Madame Silvie était dure en affaires et passablement butée. Même si les putains vivaient toujours dans la peur de la syphilis, essayer de lui parler de spirochètes était une perte de temps, et ma proposition d'injecter de la pénicilline à tous les membres de son personnel

(en fait, il se résumait à trois filles) fut reçue avec un non catégorique.

Jamie me laissa me dépatouiller un bon moment. Puis, constatant, qu'à l'évidence, nous étions face à un mur, il tenta une autre voie.

– Ma femme ne vous fait pas cette proposition uniquement par bonté désintéressée, affirma-t-il.

Entre-temps, nous avons été admis dans un charmant petit salon décoré avec des rideaux en vichy. Il se pencha en avant, prenant soin de ne pas faire craquer la chaise délicate sur laquelle il était assis.

– Le fils d'un de nos amis est venu la trouver, lui expliquant qu'une prostituée d'Hillsboro lui avait donné la syphilis. Elle a vu son chancre : sans aucun doute, le garçon est contaminé. Toutefois, il a paniqué et s'est enfui avant qu'elle ait pu le traiter. Depuis, nous le cherchons partout et, justement, hier quelqu'un nous a dit l'avoir vu dans votre établissement.

Une lueur d'horreur traversa le visage de Madame Silvie.

– Qui ? Un garçon écossais ? À quoi ressemble-t-il ? Jamie lui décrivit Manfred McGillivray. Quand il eut fini,

Madame Silvie était pâle comme un linge.

– Je l'ai eu. Deux fois. Oh, Seigneur !

Elle inspira profondément, puis se ressaisit.

– Pourtant, il était propre ! Je l'ai bien examiné avant, comme je le fais avec tous les clients.

Je lui expliquai que le chancre pouvait guérir, mais que la maladie restait dans le sang pour réapparaître plus tard. Après tout, n'avait-elle pas connu elle-même des filles qui avaient contracté la syphilis avec des hommes ne présentant aucune lésion ?

– Si, bien sûr..., mais c'est parce qu'elles ont été négligentes. Je fais toujours très attention, et mes filles aussi. J'y veille.

Je pouvais voir qu'elle était en plein déni. Plutôt que d'admettre qu'elle pouvait avoir contracté une infection mortelle, elle répéterait que c'était impossible. Sous peu, elle s'en serait convaincue elle-même et nous jetterait dehors.

Jamie le sentit aussi.

– Il y a un jeu de cartes dans la maison ?

– Pardon ? Ah, oui, bien sûr. Il lui sourit.

– Apportez-le. Je vous prends au loo[11], au poque ou au gleeck. À vous de choisir.

Une lueur intéressée s'alluma au fond de ses yeux.

– Une partie honnête ? Quels sont les enjeux ?

– Tout ce qu'il y a de plus correct, l'assura-t-il. Si je gagne, ma femme pique toute la maisonnée.

– Si vous perdez ?

– Un fût de mon meilleur whisky.

Elle hésita quelques minutes, l'examinant avec attention. Il avait un morceau de goudron dans les cheveux, des plumes sur sa veste, mais ses yeux étaient d'un bleu profond et sans malice. Elle soupira et tendit la main.

– Topez là.



– Tu as triché ?

Je m'accrochai à son bras pour ne pas trébucher. Il faisait nuit, à présent, et la seule lumière dans les rues de Cross Creek était la lueur des étoiles. Il bâilla avant de répondre :

– Je n'en ai pas eu besoin. C'est peut-être une bonne putain, mais les cartes ne sont pas son fort. Elle aurait dû choisir le loo, il repose principalement sur la chance, alors que le poque demande un certain entraînement. Cela dit, c'est plus facile de tricher au loo.

– Qu'est-ce que tu appelles une « bonne putain », exactement ?

Je n'avais encore jamais réfléchi aux qualifications nécessaires pour exercer ce métier, mais il devait bien y en avoir, outre le fait de posséder l'anatomie requise et d'être disposée à la rendre disponible.

Cela fit rire Jamie.

– Il vaut mieux pour elle qu'elle aime vraiment les hommes, sans les prendre trop au sérieux. Et si elle prend du plaisir au lit, ça aide aussi. Aïe !

Je venais de buter contre une pierre et avais enfoncé mes doigts dans son bras, juste là où la projection de goudron l'avait brûlé, plus tôt dans la journée.

– Oh, désolée ! Ça fait très mal ? Je pourrai te mettre un peu de baume, quand on sera à l'auberge.

– Ce ne sont que quelques cloques. Ça passera.

Il se frotta le bras, puis, me prenant par le coude, me guida vers la grand-rue. Pressentant que la journée serait longue, nous avions décidé de passer la nuit à l'auberge McLanahan's King plutôt que de faire la longue route jusqu'à River Run.

Les odeurs de goudron chaud flottaient encore dans cette partie de la ville, et la brise du soir poussait de petites plumes sur le bord de la chaussée. De temps à autre, une plumule frôlait mon oreille, tel un papillon de nuit.

– Je me demande s'ils sont encore en train de déplumer Neil Forbes ? se questionna Jamie.

– Sa femme ferait mieux de lui enfiler une taie d'oreiller sur la tête et de s'en servir comme coussin. Ah, non ! C'est vrai, il n'est pas marié. Ils devraient plutôt...

– ... L'appeler « coq » et le mettre dans le poulailler. Pour ce qui est de crier cocorico, il est doué, mais je ne suis pas sûr qu'il sache satisfaire les poules.

Nous n'avions bu qu'un café léger, chez Madame Silvie, après les injections, mais nous étions ivres de fatigue, ayant atteint le stade d'épuisement où les plaisanteries les plus mauvaises nous faisaient pleurer de rire, trébucher et nous percuter.

Jamie se redressa d'un coup, inspirant à fond.

– Tu ne sens pas le brûlé ?

Une lueur rouge éclairait le ciel, visible au-dessus des toits, et une forte odeur de bois brûlé supplantait celle du goudron. Jamie se mit à courir vers le coin de la rue, moi sur ses talons.

L'imprimerie de M. Simms était ravagée par les flammes. Ses ennemis politiques, privés de leur proie, avaient décidé de se défouler sur son atelier.

Un groupe d'hommes tournait en rond dans la rue, comme plus tôt dans la journée. J'entendis encore scander « Tories ! ». Certains brandissaient des torches. D'autres hommes accouraient en criant. L'un d'eux hurla : « Maudits whigs ! », puis les deux groupes s'affrontèrent, en se bousculant et en se tapant dessus.

Jamie m'attrapa par le bras et m'entraîna à toute vitesse dans la direction d'où nous étions venus, loin de la scène de bataille. Mon cœur battait à tout rompre. Hors d'haleine, je m'arrêtai sous un arbre pour reprendre mon souffle. Une fois ressaisie, je déclarai :

– Je suppose que Fergus devra se trouver un autre métier. Je connais une boutique d'apothicaire à vendre pour une bouchée de pain.

– Il ferait mieux de s'associer avec Madame Silvie, au moins, ce secteur n'est pas soumis à la politique. Viens, *Sassenach*. On va faire un détour.

Quand nous arrivâmes enfin à l'auberge, Ian faisait les cent pas devant la porte, nous attendant. En nous apercevant, il nous regarda, sa mine sévère me rappelant sa mère.

– Mais où étiez-vous ? On a passé toute la ville au peigne fin. Fergus était persuadé que tu avais été pris dans l'émeute là-bas et qu'ils t'avaient blessé ou tué.

Il pointa le menton en direction de l'imprimerie. Bien que l'incendie fût presque consumé, l'embrasement était encore visible.

Jamie prit un air pieux.

– Nous faisons nos bonnes œuvres. Nous visitons les souffrants, comme le Christ nous l'a recommandé.

Ian fit une moue cynique.

– Il a aussi conseillé de visiter les prisons. Dommage que tu n'aies pas commencé par là.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Donner s'est échappé. Pendant la bagarre, cet après-midi, le geôlier est venu voir le spectacle en oubliant de verrouiller la porte. L'autre bougre n'a eu qu'à la pousser pour sortir.

Jamie poussa un long soupir.

– Bon, d'un côté, on a perdu une imprimerie et un voleur, de l'autre, on a sauvé quatre prostituées. Tu penses que c'est un échange équitable, *Sassenach* ?

– Des prostituées ? Quelles prostituées ? s'exclama Ian.

– Celles de Madame Silvie, répondis-je en le dévisageant avec attention.

Tout à coup, son expression devint louche, mais peut-être n'était-ce que la lumière.

– Ian, tu n'as tout de même pas...

– Bien sûr que si, dit Jamie sur un ton résigné. Regarde-le.

Telle une tache d'huile, la culpabilité s'était répandue sur son visage. Espérant changer de sujet, il déclara très vite :

– Je me suis renseigné sur Manfred. Il a descendu le fleuve. Il veut trouver un bateau à Wilmington.

– Merci, nous l'avons appris aussi, rétorquai-je. Avec laquelle as-tu été ? Madame Silvie ou l'une des filles ? Il baissa la tête, penaud, et répondit à voix basse.

– Madame Silvie.

– Heureusement pour toi, il me reste un peu de pénicilline et une jolie seringue bien émoussée. À l'intérieur, jeune débauché, tu vas m'enlever ces culottes.

Sortant sous le porche pour nous demander si nous voulions dîner, Mme McLanahan entendit cette dernière phrase et me regarda, surprise, mais j'étais trop épuisée pour m'en préoccuper.

Un peu plus tard, nous nous retrouvâmes enfin dans un bon lit propre, à l'abri de l'agitation et des combats de la journée. J'avais laissé la fenêtre entrouverte, et une brise à peine perceptible s'infiltra dans l'épaisseur de l'air chaud. Plusieurs particules grises entrèrent en virevoltant, plumettes salies ou fragments de cendre.

Jamie était étendu sur le ventre, un bras en travers de mon ventre. Je distinguai les cloques qui recouvraient pratiquement tout son avant-bras. L'odeur du goudron perdurait sous les émanations âcres de l'incendie, telle une menace sous-jacente. Les hommes qui avaient mis le feu à l'imprimerie de Simms, et qui avaient été à deux doigts de brûler vifs Simms lui-même ainsi que Jamie, étaient des rebelles en puissance, ceux qui s'appelleraient bientôt des patriotes.

– Je peux t'entendre réfléchir, *Sassenach*. Qu'y a-t-il ?

Il paraissait paisible, au bord du sommeil. Je caressai doucement son bras.

– Je pensais au goudron et aux plumes. Jamie, le moment est venu.

– Je sais.

Des hommes éméchés passèrent dans la rue, chantant en chœur. La lueur

de leurs torches illumina le plafond un instant, puis disparut. Je sentais que Jamie les observait lui aussi, écoutant les voix éraillées s'éloigner dans la nuit. Il ne dit rien et, au bout d'un moment, son grand corps lové contre le mien se détendit, sombrant de nouveau dans le sommeil.

Sans savoir s'il m'entendait toujours, je lui chuchotai :

– À quoi penses-tu ?

– Je me disais que tu aurais fait une prostituée formidable, *Sassenach*, si tu avais été de mœurs légères.

– Quoi ?

– Mais je suis ravi que ce ne soit pas le cas. L'instant suivant, il se mit à ronfler.

57. Le retour du pasteur

4 septembre 1774

Sur le chemin du retour, Roger évita Coopersville. Ce n'était pas qu'il craignait la colère d'Ute McGillivray, mais il ne voulait pas ternir la joie des retrouvailles par une altercation ou la froideur des voisins. Il prit donc la longue route, gravissant lentement la pente qui montait vers Fraser's Ridge, s'enfonçant dans la végétation qui reprenait ses droits sur le sentier peu fréquenté, traversant à gué torrents et ruisseaux.

Sa mule ressortait d'un de ces cours d'eau, s'ébrouant en projetant des gouttelettes glacées, quand il aperçut un mouvement sur un rocher près de la berge. Occupé à pêcher, Aidan fit semblant de ne pas le voir.

Roger dirigea Clarence vers lui, l'observa un moment en silence, puis demanda :

– Alors, ça mord ?

– Passable, répondit l'enfant sans quitter sa ligne des yeux. Puis il releva la tête vers lui, et un immense sourire illumina son visage. Jetant sa canne dans l'herbe, il s'élança vers lui et tendit les deux bras pour que Roger le hisse devant lui sur sa selle.

Il glissa ses bras autour de la taille de son idole et pressa son visage contre sa poitrine.

– Tu es rentré ! Je t'attendais. Alors, tu es un vrai pasteur maintenant ?

– Presque. Comment savais-tu que je passerais par ici aujourd'hui ?

– Je te guette depuis une bonne semaine. Aidan s'écartera légèrement pour l'examiner.

– Tu n'as pas changé.

– Pourquoi aurais-je changé ? Et comment va ton ventre ?

– Parfait. Tu veux voir ma cicatrice ?

Il se pencha en arrière et souleva sa chemise pour dévoiler une belle zébrure d'une dizaine de centimètres sur sa peau pâle.

– Très belle, approuva Roger. Tu as bien pris soin de ta maman et du petit Orrie, maintenant que tu as retrouvé la forme ?

Aidan bomba son torse maigrelet.

– Oh, oui. Hier, j'ai ramené six truites. La plus grosse faisait la taille de mon bras !

Il tendit son bras en guise d'illustration.

– Tu te moques de moi !

– Mais c'est vrai ! s'indigna l'enfant.

Clarence commençait à s'impatienter, décrivant de petits cercles et tirant sur ses rênes.

– Il faut que j'y aille. Je t'emmène ?

Aidan paraissait tenté, mais fit non de la tête.

– Faut que je coure chez Mme Ogilvie. Je lui ai promis de la prévenir dès que tu serais rentré.

– Pourquoi donc ?

– Son bébé est né la semaine dernière. Elle veut que tu le baptises.

La petite bulle de bonheur que Roger portait en lui enfla encore un peu. Son premier baptême ! Ou plutôt, son premier baptême officiel, rectifia-t-il en pensant à la petite O'Brian, qu'il avait enterrée sans même connaître son nom. Il lui faudrait attendre son ordination, mais il avait déjà hâte d'y être. Il reposa Aidan sur le sol.

– Dis-lui que ce sera avec plaisir. Elle n'aura qu'à me faire savoir quand elle désire procéder. Et n'oublie pas tes poissons !

Ramassant sa canne et un chapelet de petits poissons argentés, dont aucun ne dépassait la taille d'une main, Aidan plongea dans le sous-bois, laissant Roger reprendre le chemin de la maison.

Il sentit la fumée bien avant de voir la cabane. L'odeur était plus puissante que celle d'une cheminée. Après tout ce qu'il avait entendu en chemin sur les événements de Cross Creek, il fut pris d'une vague appréhension. À coups de talons, il pressa Clarence d'avancer. Flairant le bercail même au travers de la fumée, la mule ne se fit pas prier et se mit à trotter sur le sentier escarpé.

Un grand soulagement l'envahit en apercevant enfin leur maison, solide et intacte. Cependant, d'épaisses volutes de fumée s'élevaient autour d'elle, et, au milieu, il distingua Brianna, voilée comme une musulmane avec une écharpe sur la tête drapée devant son visage. Il descendit de selle, voulut crier son nom, mais fut aussitôt pris d'une quinte de toux. Le maudit four était ouvert, crachant de la fumée comme la porte de l'enfer. Il reconnaissait à présent l'odeur un peu moisie : celle de la terre brûlée.

– Roger ! Roger !

Elle venait de l'apercevoir et se précipita vers lui, ses jupes et son écharpe volant au vent, bondissant tel un cabri par-dessus une pile de mottes coupées avant de se jeter dans ses bras.

Il la serra contre lui et ne la lâcha plus, se disant que rien au monde n'était plus divin que la sensation de ce corps contre le sien et le goût de sa bouche, même si elle avait clairement mangé des oignons crus au déjeuner.

Elle mit fin à leur étreinte, le visage rayonnant et baigné de larmes, juste le temps de dire :

– Je t'aime !

Puis, elle lui prit la tête dans ses deux mains et l'embrassa de nouveau.

– Tu m'as manqué. Quand t'es-tu rasé pour la dernière fois ? Je t'aime.

– Il y a quatre jours, quand j'ai quitté Charlotte. Je t'aime aussi. Tout va bien ?

– Oui. Enfin, non. Jemmy est tombé d'un arbre et s'est cassé une dent. Heureusement, c'était une dent de lait, et maman ne pense pas qu'elle gênera la définitive quand elle poussera. Ian a peut-être contracté la syphilis, et on est tous furieux contre lui. Papa a failli être couvert de goudron et de plumes à Cross Creek. On a rencontré Flora MacDonald, et maman a enfoncé une aiguille dans l'œil de Jocasta.

Roger fit une grimace de révolusion.

– Pouach ! Mais qu'est-ce qui lui a pris ?

– C'était pour qu'il n'éclate pas. Et j'ai reçu pour six livres de commandes de portraits ! J'ai acheté du fil de fer et de la soie pour faire des paravents, et assez de laine pour te tisser un manteau d'hiver. Elle est verte. Mais le plus important, c'est qu'on a rencontré un autre... enfin, je te raconterai ça plus tard. Comment ça s'est passé avec les presbytériens ? Ça y est ? Tu es pasteur ?

Il hésita un instant, ne sachant à quelle partie de ce déluge réagir en premier, puis opta pour la dernière, uniquement parce qu'il s'en souvenait encore.

– Presque. C'est Mme Bug qui t'a donné des leçons d'incohérence ?

– Comment ça, « presque » pasteur ? Oh ! Attends une minute, il faut que j'ouvre la trappe un peu plus.

Elle repartit en courant vers le four. La haute cheminée en briques d'argile qui s'élevait d'un côté ressemblait à une pierre tombale. Des mottes fumantes étaient éparpillées un peu partout autour d'elle, donnant l'impression d'une immense sépulture infernale d'où quelque démon, immense et ardent, venait de surgir. S'il avait été catholique, il se serait signé.

Il la rejoignit prudemment au bord de la fosse où elle s'était agenouillée, retournant avec sa pelle une autre couche de mottes sur la structure en osier qui formait une voûte au sommet du four.

À travers les tourbillons de fumée, il distinguait des objets aux formes irrégulières étendus sur des corniches bordant les murs de la fosse, parmi lesquels il reconnut des assiettes et des pots. La majorité des autres objets étaient tabulaires, d'un peu moins d'un mètre de long, avec une extrémité effilée et arrondie, l'autre légèrement évasée. Ils étaient rose sombre, parcourus de traînées noires de fumée. Ils lui firent penser à une collection de phallus géants, ce qui le troubla autant que l'histoire de l'œil de Jocasta.

– Mes canalisations ! lui expliqua Brianna fièrement. Pour l'eau courante. Regarde, elles sont parfaites ! Ou elles le seront si elles n'éclatent pas en refroidissant.

Il s'efforça de paraître enthousiaste.

– Formidable. Tiens, je t'ai rapporté un petit cadeau.

Il extirpa une orange de la poche de sa veste, dont elle s'empara avec un cri ravi. Toutefois, elle hésita un instant avant d'enfoncer son pouce dans l'écorce.

– Mange-la, j'en ai une autre pour Jemmy.

– Mmmm... je t'adore. Alors, ces presbytériens ? Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

– En gros, que c'est d'accord. J'ai un diplôme universitaire, et je connais assez de latin et de grec pour les avoir impressionnés. Mon hébreu n'est pas tout à fait à la hauteur, mais j'y travaille. Le révérend Caldwell m'a donné un bouquin.

Il tapota la poche de son manteau.

– Oui, je te vois bien prêcher en hébreu aux Crombie et aux Buchanan. Puis ? Quoi d'autre ?

Le jus de l'orange lui coulait sur le menton. Un morceau de pulpe étant resté collé au coin de ses lèvres, il se pencha pour embrasser Brianna, sentant le sucre et l'acidité lui piquer la langue.

– Ils m'ont interrogé sur la doctrine et la compréhension des textes sacrés, et nous avons beaucoup discuté. Nous avons aussi beaucoup prié ensemble.

Il était légèrement gêné de lui en parler. Cela avait été une expérience très forte, comme de retourner dans une maison d'enfance sans avoir su à quel point elle lui avait manqué. Avouer sa vocation avait été une joie, la vivre parmi des gens qui comprenaient et la partageaient...

– Je suis provisoirement « ministre du monde ». Je dois être ordonné pour pouvoir administrer des sacrements comme le mariage et le baptême, mais pour cela, il me faudra patienter jusqu'à la tenue d'une session presbytérienne quelque part. En attendant, je peux prêcher, enseigner et enterrer.

Elle le dévisagea avec un sourire mélancolique.

– Tu es heureux ?

– Très.

– Tant mieux. Je comprends. Alors, maintenant, tu es uni à Dieu, c'est ça ?

Il éclata de rire et sentit sa gorge se détendre. Il allait devoir régler ce problème. Il ne pouvait pas boire tous les dimanches avant le sermon, ce serait le scandale assuré.

– Oui, en quelque sorte. Mais je suis avant tout marié avec toi... je ne l'oublierai pas.

– Tu n'as pas intérêt.

Cette fois, son sourire était sans réserve.

– Dis-moi, puisque nous sommes mariés...

Elle le regarda avec une lueur coquine dans les yeux qui lui chatouilla toute la colonne vertébrale.

– ... Jemmy est chez Marsali, il joue avec Germain. Je n'ai encore jamais fait l'amour avec un prêtre. Ça fait un peu pervers et dépravé, tu ne trouves pas ?

– » Que tu es belle, mon amie, que tu es belle ! Tes yeux sont des colombes. Notre lit, c'est la verdure. Les contours de tes hanches sont comme des colliers, œuvre d'un artiste. Ton nombril est une coupe ronde, où le vin parfumé ne manque pas ; ton ventre est un tas de blé entouré de muguet (Il tendit la main et la toucha délicatement) ; tes seins sont comme deux faons, les jumeaux d'une gazelle. »

– Vraiment, tu trouves ?

– Puisque c'est dans la Bible, c'est forcément vrai.

– Parle-moi encore de mon nombril.

Cependant, avant qu'il n'ait eu le temps de le faire, une ombre surgit des bois et courut vers eux. C'était Aidan, hors d'haleine.

– Madame... Ogil... vie... dit que... Viens tout de suite ! Il attendit un peu d'avoir retrouvé son souffle pour transmettre la fin du message.

– La petite... elle va très mal... Ils veulent que tu la baptises, au cas où elle mourrait.

Roger porta la main à sa poche qui contenait le Livre des prières communes qu'on lui avait donné à Charlotte. Il formait une masse rassurante contre sa paume.

Brianna s'inquiéta :

– Tu peux le faire ? Chez les catholiques, c'est possible. En cas d'urgence, un laïc peut baptiser quelqu'un.

– Oui, dans un tel cas de figure, c'est autorisé.

Il examina sa femme, couverte de suie et de terre, ses vêtements empestant la fumée et l'argile cuite plutôt que la myrrhe et l'aloès.

– Tu veux m'accompagner ?

Il l'implorait de dire oui du regard.

– Je ne voudrais rater ça pour rien au monde !

Elle ôta son écharpe et secoua la tête pour libérer ses cheveux, lumineux tels des étendards flottant au vent.



C'était le premier enfant des Ogilvie, une petite fille. Forte de son expérience de mère, Brianna comprit tout de suite qu'elle souffrait d'une méchante colique. Hormis cela, elle était en parfaite santé. Les parents, d'une jeunesse alarmante (ils paraissaient tous les deux n'avoir guère plus de quinze ans) se confondaient en remerciements : pour le diagnostic et les conseils de Brianna, pour sa proposition de demander à sa mère de passer les voir (ils avaient trop peur d'approcher la femme du laird, indépendamment des histoires qu'ils avaient entendues à son sujet) et pour le fait que Roger se soit déplacé pour baptiser leur bébé.

Un vrai pasteur (car rien n'aurait pu les persuader du contraire) était venu jusque dans ces terres reculées et avait daigné apporter la bénédiction de Dieu

à leur enfant ! Ils ne croyaient pas à leur chance.

Roger et Brianna s'attardèrent jusqu'à la tombée du soir, puis rentrèrent chez eux, rayonnant du plaisir d'avoir accompli une bonne action.

Le baptême s'était très bien déroulé. Même le nourrisson avait cessé de s'époumoner quand il avait versé de l'eau sur son crâne glabre, en confiant son âme à la protection divine. Il ressentait une profonde joie et une grande humilité d'avoir été autorisé à effectuer la cérémonie. Il y avait juste un petit détail sur lequel ses sentiments étaient partagés entre la fierté et la consternation.

– Son prénom... commença Brianna. Elle s'interrompit, se mordant la lèvre.

– J'ai essayé de les arrêter, tu es témoin ! J'ai tout fait. Je leur ai suggéré Elizabeth, Mairi, Elspeth même. Tu m'as bien entendu, non ?

– Oh, allons, dit-elle d'une voix tremblante. Je trouve que Rogerina est un prénom ravissant !

Cette fois, n'en pouvant plus, elle s'assit dans l'herbe et ricana comme une hyène.

– Oh, mon Dieu, la pauvre petite ! dit-il en éclatant de rire à son tour. J'avais déjà entendu parler d'une Thomasina, et même d'une Jamesina, mais là... Oh ! la pauvre !

– Peut-être qu'ils l'appelleront simplement Ina pour faire plus court. Ou bien, ils l'épelleront à l'envers, Aniregor, et la surnommeront Annie.

– Merci, tu es d'un grand réconfort !

Il lui tendit la main et l'aida à se hisser debout. Elle s'appuya contre lui et lui enlaça la taille, l'embrassant. Puis elle lui murmura dans l'oreille :

– » Je suis celui que j'aime et celui que j'aime est moi. » Vous avez été parfait, révérend. Maintenant, rentrons chez nous.

HUITIEME PARTIE

L'appel



58. Aimez-vous les uns les autres

... Roger inspira le plus profondément possible et hurla de toutes ses forces. Ce qui ne fit pas grand bruit. Il essaya encore, et encore. Non seulement cela faisait mal, mais c'était extrêmement frustrant, ces sons étranglés lui donnant envie de ne plus jamais ouvrir la bouche de sa vie.

Il s'essuya les yeux sur sa manche, s'appêtant à effectuer une autre tentative. Au moment où il gonflait le torse, serrant les poings, il entendit des voix. Elles n'étaient pas loin, mais il avait le vent contre lui et ne pouvait entendre ce qu'elles disaient. Probablement des chasseurs. C'était une belle journée d'automne, avec un air sec et un soleil qui diaprât le sous-bois de taches de lumière changeantes.

Les feuilles commençaient à rougir et certaines tombaient déjà, formant un mouvement continu et silencieux à la lisière de son champ de vision. Dans un tel décor, il pouvait facilement être confondu avec le gibier. Il voulut appeler de nouveau, puis hésita, se demandant s'il ne préférerait pas qu'on lui tire dessus par erreur plutôt que de se ridiculiser avec ses croassements pathétiques.

– Crétin, marmonna-t-il entre ses dents.

Il hurla « Ohé ! » encore quatre ou cinq fois sans succès, puis, enfin, un lointain « Hé ! » lui répondit. Il se hissa sur la pointe des pieds, soulagé, puis se mit à tousser, surpris de ne pas cracher de sang. Sa gorge était à vif. Quand les chasseurs apparurent enfin, il les accueillit avec soulagement. C'étaient Allan Christie et Ian Murray, tous deux armés de carabines.

Le visage de chouette d'Allan s'illumina d'un large sourire :

– Pasteur MacKenzie ! Qu'est-ce que vous faites ici tout seul ? Vous répétez votre premier sermon ?

– À vrai dire, oui.

D'une certaine manière, il disait vrai. Il n'y avait pas d'autre explication plausible à sa présence en solitaire dans la forêt, sans arme, collet ni canne à pêche.

– Vous avez intérêt à ce qu'il soit bon, le taquina Allan. Tout le monde sera là. Papa fait travailler Malva d'arrache-pied du matin au soir pour récurer la cabane de fond en comble.

– Ah ? Remerciez-la de ma part et dites-lui combien j'apprécie son aide.

Après y avoir longuement réfléchi, il avait demandé au maître d'école l'autorisation d'utiliser sa maison pour les offices du dimanche. Ce n'était qu'une cabane rustique, comme la plupart des habitations de Fraser's Ridge, mais les classes s'y tenant déjà, la pièce principale était aménagée pour accueillir du monde. Jamie Fraser lui aurait certainement prêté la Grande Maison, mais Roger craignait que ses paroissiens (quel terme intimidant !) ne

se sentent pas à leur aise chez un papiste, aussi accommodant et tolérant soit-il.

Allan se tourna vers Ian.

– Tu viendras, n'est-ce pas ? Ian fut pris de court.

– Euh... oui, mais j'ai été baptisé catholique, ça ne fait rien ?

– Tu es toujours chrétien, non ? Certains disent que les Indiens ont fait de toi un païen.

– Ah, c'est ce qu'on raconte ?

Roger remarqua avec intérêt que les traits de Ian s'étaient durcis et qu'il n'avait pas répondu à la question.

– Ta femme viendra t'écouter, cousin ?

– Oui, et le petit Jemmy aussi.

« Qu'est-ce que tu penses de cette expression ? » lui avait demandé Brianna la mine inspirée, le menton levé, la bouche à peine entrouverte. « Tu préfères que je joue à Jackie Kennedy ou à la reine d'Angleterre passant ses troupes en revue ? » Elle avait alors pincé les lèvres, rentré le menton, adopté un air d'approbation digne.

« Oh, s'il faut vraiment choisir, à la Kennedy, je t'en prie ! » avait-il répondu.

– Bon, dans ce cas, je viendrai aussi, annonça Ian. Si tu m'assures que personne n'y verra d'objection.

Allan le rassura d'un geste.

– Mais non, tout le monde y sera.

Cette perspective noua le ventre de Roger. Préférant changer de sujet, il les interrogea :

– Vous chassez les biches ?

– Oui, répondit Allan. Mais on a entendu un couguar par là. (Il pointa un doigt dans la forêt environnante). Selon Ian, s'il y a un prédateur dans les parages, les biches ont déguerpi depuis belle lurette.

Roger jeta un œil vers Ian, dont l'expression inhabituellement impavide lui indiqua tout ce qu'il avait besoin de savoir. Allan Christie, qui était né et avait grandi à Édimbourg, ne pouvait sans doute pas distinguer le cri d'un couguar de celui d'un homme, mais Ian, si.

– Dommage qu'il ait fait fuir le gibier. Dans ce cas, si vous rentrez, je vais marcher avec vous.



Pour son premier sermon, il avait choisi le texte : « Aime ton prochain comme toi-même ».

– C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes, avait-il expliqué à Brianna.

Il avait déjà entendu une bonne centaine de variations sur ce thème, si bien qu'il était raisonnablement sûr de trouver de quoi tenir les trente à quarante minutes nécessaires.

Une messe typique était bien plus longue, incluant la lecture de plusieurs psaumes, une discussion sur la leçon du jour et des interventions des membres de l'assemblée, mais sa voix n'était pas encore prête pour une telle épreuve. Il devrait s'entraîner progressivement pour être capable d'effectuer un office complet, qui pouvait durer jusqu'à trois heures. En attendant, il avait prié Tom Christie, son aîné, de s'occuper des lectures et des prières d'ouverture.

Brianna était sagement assise dans un coin, l'observant avec un sourire (pas celui de Jackie Kennedy, Dieu merci !) et une lueur chaleureuse dans les yeux chaque fois que leurs regards se croisaient.

Il avait apporté ses notes, au cas où l'inspiration viendrait à manquer, mais ce ne fut pas nécessaire. Il eut une sueur froide quand, après avoir lu la leçon du jour à voix haute, Tom Christie referma sa Bible d'un coup sec et le fixa dans le blanc des yeux, mais, une fois lancé, il se sentit tout à fait à son aise. Ce n'était pas comme donner un cours à l'université, même si ses nouvelles ouailles étaient beaucoup plus attentives que ses anciens étudiants. Ils ne l'interrompaient pas non plus pour poser des questions ou discuter d'un détail... du moins pas pendant son prêche.

Au cours des premières minutes, il fut intensément conscient de tout ce qui l'entourait : de la vague odeur de renfermé de la salle, de celle des corps, des relents de cuisine de la veille (des oignons frits), de la lessive avec laquelle le parquet avait été récuré. Mais, bientôt, plus rien d'autre n'exista que les rangées de visages devant lui.

Allan Christie n'avait pas exagéré : ils étaient tous venus. La pièce était pratiquement aussi bondée que lors de sa dernière intervention publique, lors de la résurrection inattendue de la vieille Mme Wilson.

Il se demanda si les événements de ces étranges funérailles n'avaient pas joué un rôle dans sa nouvelle popularité. Certains le dévisageaient s'attendant à le voir transmuter l'eau en vin, mais la plupart semblaient surtout satisfaits de son sermon. Sa voix était rauque, mais suffisamment puissante.

Il croyait en ses paroles. Une fois les premières minutes passées, les mots sortirent d'eux-mêmes, et, n'ayant plus besoin de se concentrer sur son élocution, il put promener son regard de visage en visage, donnant l'impression qu'il s'adressait à chacun en particulier, tout en laissant des pensées passagères traverser son esprit.

Fergus et Marsali n'étaient pas là, absence qui n'avait rien d'étonnant. En revanche, Germain était assis avec Jemmy et Aidan McCallum auprès de Brianna. Quand il avait pris la parole, les trois garçons s'étaient donné des coups de coude et avaient échangé des messes basses en le montrant du doigt, mais Brianna les avait rappelés à l'ordre en leur chuchotant une menace assez redoutable pour qu'ils cessent de gigoter. La mère d'Aidan était assise de

l'autre côté, le fixant avec une telle adoration que c'en était gênant.

Les Christie avaient la place d'honneur, au milieu du premier rang. Malva, modeste avec son bonnet en dentelle, était assise entre son frère, qui la dominait d'un air protecteur, et son père, qui ne semblait pas voir les regards que les jeunes hommes lançaient vers sa fille.

À la surprise de Roger, Jamie et Claire étaient venus, préférant s'asseoir tout au fond. Son beau-père était calme et impassible, mais le visage de Claire était un livre ouvert. Elle avait l'air de trouver la cérémonie très amusante.

– ... et si nous considérons vraiment l'amour du Christ pour ce qu'il est...

Ce fut son instinct, affiné par d'innombrables cours magistraux, qui lui indiqua un problème potentiel. Pour le moment, il nota une vague agitation dans un coin, au fond de la salle, où plusieurs adolescents s'étaient installés. Il y avait plusieurs fils McAfee (ils étaient toute une ribambelle) avec Jacky Lachlan, démon notoire.

Il perçut à peine un coup de coude, une lueur dans un regard, une sorte de courant d'excitation sous-jacent. De temps en temps, il lançait un œil noir dans leur direction, dans l'espoir de les intimider. Ce fut ainsi qu'il aperçut le serpent rampant entre les souliers de Mme Crombie. C'était une grande couleuvre tachetée aux vives rayures rouges, jaunes et noires, relativement tranquille.

– ... Certes, vous pourriez me demander : « Qui donc est mon prochain ? » Une bonne question, dans un pays où la moitié des personnes que l'on croise sont des étrangers, et bien souvent, un peu étranges aussi.

Un petit rire parcourut l'assistance. Pendant ce temps, la couleuvre poursuivait sa promenade, dressant la tête et dardant sa langue avec curiosité. Elle devait être apprivoisée, car la proximité des humains ne la dérangeait aucunement.

Toutefois, l'inverse n'était pas vrai. Les serpents étant rares en Écosse, la plupart des immigrants en avaient peur. Outre l'inévitable association qu'ils faisaient avec le diable, ils ne savaient pas reconnaître les espèces venimeuses des inoffensives, ne connaissant que leur vipère locale. S'ils baissaient les yeux et apercevaient le reptile, ce serait la panique.

Un gloussement étranglé, vite interrompu, s'éleva dans le coin où étaient assis les coupables. Plusieurs têtes se tournèrent vers eux en sifflant des « Chut ! ».

– ... « Lorsque j'avais faim, tu m'as nourri ; lorsque j'ai eu soif, tu m'as donné à boire. » Qui parmi nous ferait la sourde oreille, si un... un *Sassenach* affamé, par exemple, venait frapper à leur porte ?

Il y eut quelques regards amusés, voire un peu choqués, vers Claire, qui avait rosé et se retenait de rire.

Après une brève halte, le serpent avait repris sa route vers l'autre bout du banc. Un mouvement soudain attira l'attention de Roger. Jamie venait de

sursauter, ayant à son tour aperçu la couleuvre. À présent, il se tenait raide tel un piquet, comme s'il s'agissait d'une bombe.

Sans cesser de parler à la foule, Roger envoyait des prières au Tout-Puissant afin que, dans son infinie clémence, il fasse sortir l'intruse par la porte entrouverte à l'arrière. En même temps, il déboutonna discrètement sa veste pour pouvoir être plus libre de ses mouvements.

Si cette maudite bestiole se dirigeait vers l'avant de la salle, il lui faudrait plonger et l'attraper aussi sec. Cela provoquerait un moment de stupeur, mais ce serait bénin comparé à ce qui arriverait si...

– ... Vous vous souvenez sans doute des paroles de Jésus à la femme de Samarie venue puiser de l'eau dans le puits de Jacob...

Indécise, la couleuvre s'était enroulée autour d'un pied de banc. Elle n'était qu'à un mètre de Jamie, qui la fixait avec des yeux de faucon, un voile de transpiration sur le front. Roger savait que son beau-père avait une sainte horreur des serpents, ce qui n'avait rien d'étonnant, car un grand serpent à sonnette avait failli le tuer trois ans plus tôt.

Le reptile était trop loin pour que Roger tente de l'attraper lui-même ; trois bancs les séparaient. Quant à Brianna, qui aurait pu s'en charger, elle avait pris place de l'autre côté de la pièce. Il n'y avait donc pas d'autre solution : il allait devoir interrompre son sermon et, d'une voix très calme, demander à quelqu'un de fiable dans l'assistance d'attraper la couleuvre et de la jeter dehors. Qui ? Son regard balaya les fidèles, et il aperçut Ian Murray, qui se trouvait à un pas de la bête. Au même instant, sans doute lassée par le spectacle, celle-ci abandonna son pied de banc et partit vers l'arrière de la salle. Jamie se pencha soudain, l'attrapa au passage et la glissa sous son plaid.

En l'entendant bouger, plusieurs personnes tournèrent la tête vers lui. Il toussota dans son poing et s'efforça de paraître captivé par le discours de son gendre. Constatant qu'il ne s'était rien passé, les curieux se tournèrent de nouveau vers Roger, s'installant plus confortablement sur leur siège.

– ... Nous retrouvons, la ville de Samarie dans la parabole du Bon Samaritain. Je sais que la plupart d'entre vous la connaissent bien, mais pour les enfants qui ne l'ont sans doute encore jamais entendue...

Roger sourit à Jemmy, Germain et Aidan, qui se tortillèrent comme des asticots, ravis d'être ainsi distingués.

Du coin de l'œil, il pouvait voir Jamie, pâle et pétrifié dans sa plus belle chemise en lin. Une ombre remuait sous le tissu, et un vague éclat d'écailles colorées luisait près de son poing fermé. Le serpent tentait de s'enfuir en remontant dans sa manche et aurait pointé sa tête par le col de sa chemise s'il ne l'avait désespérément retenu par la queue. Jamie transpirait à profusion, Roger aussi. Il vit Brianna le regarder en fronçant les sourcils.

– ... Tirant deux pièces d'argent, le Samaritain les tendit à l'aubergiste et lui dit : « Prends soin de lui, et si tu dépenses plus, c'est moi qui te dédommagerai à mon retour. »

Puis, Roger aperçut Claire en train de se pencher vers Jamie et de lui murmurer quelques mots. Son beau-père fit non de la tête. Il devina qu'elle avait vu le serpent (le contraire eut été étonnant) et qu'elle lui demandait de sortir pour s'en débarrasser au-dehors, ce qu'il refusait. Jamie ne voulait pas encore perturber le sermon, car, pour accéder à la porte, il aurait été obligé de déranger plusieurs personnes.

Roger marqua une pause pour s'essuyer le front avec le grand mouchoir que Brianna lui avait donné à cet effet. Pendant ce temps, Claire sortit un grand sac en calicot d'une poche de sa jupe.

Elle semblait insister, mais Jamie ne voulait rien entendre, se tenant stoïque tel le jeune Spartiate^[12] se faisant dévorer les entrailles par un renard.

Soudain, la couleuvre sortit la tête juste sous son menton, pointant la langue. Il ouvrit grand des yeux affolés. Claire se hissa sur la pointe des pieds, saisit l'animal par le cou, l'extirpa de la chemise de son mari tel un long bout de ficelle et le fourra dans sa pochette, la refermant aussitôt en tirant sur le lacet.

– Louons le Seigneur ! lâcha Roger.

Les fidèles, assez perplexes, répondirent docilement en chœur : « Amen! »

L'homme se tenant près de Claire avait vu toute la scène et la dévisageait, les yeux exorbités. Elle glissa le sac (à présent agité de convulsions) dans sa jupe et fit retomber les pans de son châle. Puis elle lança un œil noir à son voisin, l'air de dire : « Quoi, tu veux ma photo ? », avant de se retourner vers le pasteur l'air pieusement absorbée.

Roger tint bon jusqu'au bout, assez soulagé de savoir le reptile captif pour entamer le dernier cantique : un chant interminable dont il devait chanter chaque phrase une à une, attendant que l'assistance la répète à l'unisson. Le peu de voix qui lui restait grinçait comme une charnière mal huilée.

Quand il sortit enfin serrer des mains et accepter les compliments de ses ouailles, sa chemise lui collait à la peau, et l'air frais eut l'effet d'un baume.

– Un grand sermon, monsieur MacKenzie, un grand sermon ! l'assura Mme Gwilty.

Elle donna un coup de coude au monsieur qui l'accompagnait, peut-être son mari ou son beau-père.

– N'était-ce pas un grand sermon, monsieur Gwilty ?

– Mmhm... fit le vieil homme desséché. Pas mal, pas mal. Vous avez oublié la belle histoire de la catin, mais vous nous la replacerez sans doute un de ces jours.

– Sans nul doute, confirma Roger. Merci d'être venus. Tout en le saluant, il se demandait de quelle catin il voulait parler.

– Pour rien au monde je n'aurais raté ça ! l'informa la dame suivante. Mais pour ce qui est des chants, ils étaient un peu décevants, vous ne pensez pas ?

– Oui, en effet. Peut-être la prochaine fois...

– Je n'ai jamais beaucoup aimé le psaume 109, il est tellement sinistre. La prochaine fois, vous nous en choisirez un davantage enlevé, qu'en dites-vous ?

– Mais... euh, oui, pourquoi pas ?

– Papa ! Papa ! Papa !

Jemmy se précipita dans ses jambes, s'accrochant affectueusement autour de sa cuisse et manquant de le faire tomber.

– Beau travail ! lui dit Brianna avec un sourire amusé. Qu'est-ce qui se passait au fond de la salle ? Tu n'arrêtais pas de lancer des coups d'oeil vers l'arrière, mais je ne voyais rien...

– Beau sermon, monsieur ! Beau sermon !

Le plus âgé des Ogilvie le salua en passant, puis s'éloigna, déclarant à sa femme :

– Le pauvre garçon chante comme une casserole, mais son prêche n'était pas si mal, tout compte fait.

Germain et Aidan avaient rejoint Jemmy, et tous trois essayaient de l'embrasser en même temps. Il faisait de son mieux pour les satisfaire, tout en souriant à tout le monde et en acceptant aimablement les suggestions : qu'il parle plus fort, prêche en gaélique, évite le latin (quel latin ?) et les références papistes, prenne l'air plus sévère, paraisse plus heureux, cesse de se tortiller et rajoute plus d'histoires.

Jamie sortit à son tour et lui serra la main avec gravité.

– Très bien, déclara-t-il.

– Merci.

Roger chercha ses mots, puis se contenta de répéter :

– Vous... euh... merci.

Claire, qui lui souriait derrière l'épaule de Jamie, cita :

– « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. »

Le vent souleva son châle, et il aperçut un pan de sa jupe remuer bizarrement. Jamie se mit à rire.

– Mmhm... Un de ces jours, tu devrais passer voir Rab McAfee et Isaiah Lachlan, Roger Mac, et leur faire un petit sermon sur le thème : « Celui qui aime son fils met de la diligence à le discipliner. »

– McAfee et Lachlan, oui, en effet. Mais j'aurais plus vite fait de coincer leurs fils moi-même et de leur flanquer une bonne correction.

Il attendit que les derniers fidèles soient partis, remercia Tom Christie et sa famille, puis prit congé et, accompagné des siens, reprit le chemin de la Grande Maison où le déjeuner l'attendait. Normalement, il y aurait eu un second office dans l'après-midi, mais il ne s'en sentait pas encore la force.

La vieille Mme Abernathy marchait laborieusement devant eux sur le sentier, assistée de son amie, Mme Coinneach, qui était presque aussi âgée.

– Un garçon séduisant, disait-elle de sa voix éraillée. Mais ce qu'il est

nerveux ! Vous avez vu ça, il transpirait à grosses gouttes !

– Bah, il doit être timide, répondit Mme Coinneach. Ça lui passera avec le temps.



Étendu sur le lit, Roger savourait l'agréable sensation d'une journée rondement menée, le soulagement d'un désastre évité et la vue de sa femme. La lueur du feu traversait le lin fin de sa chemise quand elle s'agenouilla devant lâtre, caressant sa peau et les pointes de ses cheveux, si bien que Brianna paraissait illuminée de l'intérieur.

Ayant étouffé le feu pour la nuit, et avant de rejoindre Roger, elle s'arrêta pour observer leur fils Jemmy, blotti au fond de son lit avec un air angélique trompeur.

– Tu sembles songeur. À quoi penses-tu ?

– Je me demandais quelles paroles monsieur MacNeill a prises pour du latin, et où il a vu des allusions catholiques.

Il s'écarta pour lui laisser plus de place dans le lit.

– Tu n'as pas commencé par un Ave Maria, le rassura-t-elle. Je m'en serais aperçue.

– Mmm... ne me parle pas de chant, s'il te plaît.

– Ça s'arrangera, dit-elle d'un ton convaincu.

Elle tourna dans un sens puis dans l'autre, creusant son nid. Leur matelas était en laine, beaucoup plus confortable et moins bruyant que ceux qui étaient confectionnés en spathes de maïs, mais néanmoins rempli de bosses et de creux. Enfin confortablement installée, elle se tourna vers lui avec un soupir de contentement, son corps paraissant fondre puis se remodeler autour du sien, un de ses nombreux talents miraculeux. Elle avait tressé ses cheveux en une natte épaisse pour la nuit, et il fit courir ses doigts sur toute sa longueur, repensant au serpent avec un bref frisson. Il se demanda ce que Claire en avait fait. Avec son sens pratique, elle l'avait probablement libéré dans son potager afin qu'il mange les souris.

– Tu as retrouvé l'histoire de catin que tu as oublié de mentionner ?

Elle remua lascivement ses hanches contre les siennes.

– Non. La Bible est remplie de catins.

Avec délicatesse, il saisit le lobe de son oreille entre ses dents.

– C'est quoi, une catin ? interrogea une petite voix endormie.

– Rendors-toi, Jemmy, répondit Roger. Je te l'expliquerai demain matin.

Il glissa une main le long de la taille très ronde, solide et chaude de Brianna.

L'enfant serait de nouveau endormi quelques secondes plus tard, mais ils se contentèrent de caresses discrètes sous les couvertures. Une fois bien entré

dans le pays des rêves, plus rien ne pouvait en extirper Jemmy, mais il s'était plus d'une fois réveillé, dans son premier, sommeil, dérangé par les bruits bizarres de ses parents.

Décrivant doucement des ronds avec son pouce autour du mamelon de Roger, Brianna lui demanda :

– Alors, c'était comme tu l'avais imaginé ?

– Quoi... oh, tu veux parler du prêche ? Eh bien... si on fait exception du serpent...

– Pas uniquement ça, je veux parler de l'ensemble.

Le regard de sa femme fouillait le sien. Il tenta de se concentrer sur ses paroles plutôt que sur ses gestes. Il posa sa main sur la sienne.

– Oui. Tu veux savoir si je suis toujours sûr d'avoir pris la bonne décision ? Absolument. Dans le cas contraire, je ne serais jamais allé jusque-là.

– Papa, pas Jamie, l'autre, disait toujours que se sentir destiné à quelque chose en particulier était une vraie bénédiction. Tu penses avoir toujours eu cette vocation ?

– Pendant un temps, j'étais convaincu d'être destiné à être un homme-grenouille. Ne ris pas, c'est vrai ! Et toi ?

– Moi ?

Elle réfléchit un instant, pinçant les lèvres.

– Comme j'ai fréquenté une école catholique, on nous poussait sans cesse à entrer dans les ordres, mais j'étais déjà sûre de ne pas avoir de vocation religieuse.

– Dieu merci !

La ferveur de son ton la fit rire.

– Puis, pendant assez longtemps, j'ai voulu être historienne. Ça m'intéressait beaucoup. J'en avais les moyens, mais, ce dont j'avais vraiment envie, c'était de construire des choses. (Elle libéra sa main et agita ses longs doigts agiles). Mais je ne sais pas si on peut vraiment parler de vocation.

– Tu ne penses pas que la maternité est une vocation ?

Il s'aventurait sur un terrain dangereux. Ses règles étaient en retard de plusieurs jours, mais ni elle ni lui n'en parlaient... ni n'étaient prêts à aborder cette question pour l'instant.

Elle jeta un coup d'œil vers le lit de leur fils et esquissa une grimace qu'il ne sut interpréter.

– Peut-on appeler « vocation » ce qui, pour la plupart des gens, est un accident ? Je ne veux pas dire que ce n'est pas important, mais cela ne devrait-il pas impliquer un choix personnel ?

Un choix. Certes, Jemmy n'avait jamais été prévu, mais, le prochain, s'il y en avait un, aurait été attendu et voulu.

– Je ne sais pas.

Il lissa la longue tresse le long de la colonne vertébrale de Brianna, et elle se rapprocha de lui. Elle lui sembla plus pleine qu'à l'accoutumée. Peut-être étaient-ce ses seins. Plus doux, plus gros.

– Jemmy est profondément endormi, murmura-t-elle. Elle posa une main sur sa poitrine velue, l'autre plus bas. Quelque temps plus tard, se sentant emporté à son tour vers le pays des rêves, il l'entendit parler et s'efforça de s'extirper du sommeil. Il voulut lui demander ce qu'elle venait de dire, mais ne parvint qu'à marmonner un :

– Mmm ?

– J'ai toujours pensé que j'avais une vocation..., répéta-t-elle.

Elle fixait les ombres entre les poutres du plafond.

– ... Que j'étais destinée à accomplir quelque chose, mais je ne sais pas encore quoi.

– En tout cas, je peux te dire une chose : tu n'étais pas destinée à être bonne sœur.



Le visage de l'homme était dans l'ombre. Il vit un œil, un éclat humide, et son cœur accéléra. Les *bodhrana* parlaient.

Il y avait un objet en bois dans sa main, une baguette ou un bâton... il sembla changer de forme, devenant immense, et pourtant il le tenait toujours fermement, battant le tambour, battant dans le crâne de l'homme dont les yeux étaient tournés vers lui, brillants de terreur.

Un animal l'accompagnait, grand et à demi visible, frôlant sa cuisse en marchant dans le noir, excité par le sang, tout comme lui ; chassant.

Le bâton s'abattit, s'éleva, s'abattit, s'éleva, encore et encore au bout de son poignet, le *bodhran* vivant et parlant dans ses os, vibrant tout le long de son bras ; un crâne implosa dans un craquement humide et mou.

Ils étaient unis plus étroitement encore qu'un homme et une femme, la terreur et la furie vengeresse se fondant dans ce son rond et dans la nuit. Le corps tomba, et il le sentit se détacher de lui. C'était comme une perte et une déchirure ; la terre sèche et les aiguilles de pin lui piquèrent la joue.

Les yeux vides brillaient, et le visage flasque était baigné par la lueur du feu ; il le connaissait sans savoir son nom. L'animal pantelait dans le noir derrière lui, son souffle chaud sur sa nuque. Tout brûlait : l'herbe, les arbres, le ciel.

Les *bodhrana* parlaient dans ses os, mais il ne comprenait pas ce qu'ils disaient. Il frappait la terre, le corps inerte et mou, l'arbre en flammes avec une rage qui projetait des étincelles, afin que les tambours quittent son sang et parlent clairement. Puis la baguette lui échappa, sa main heurta le tronc et s'embrasa.

Il se réveilla en sursaut avec la main en feu. D'un geste machinal, il la

porta à sa bouche, suçant le sang métallique. Son cœur palpitait si fort qu'il respirait à peine. Il lutta pour retrouver son calme, refouler la panique et respirer plus calmement, avant que sa gorge ne se referme et qu'il ne s'étrangle.

La douleur dans sa main l'aida à détourner son attention de l'idée de suffocation. Dans son sommeil, il avait donné un coup de poing dans le mur en rondins de bois brut. Il avait l'impression que ses phalanges avaient été broyées. Il la pressa dans son autre main, serrant les dents.

Roulant sur le côté, il aperçut dans la pénombre l'éclat humide d'une paire d'yeux. S'il avait eu encore du souffle, il aurait hurlé.

– Ça ne va pas, Roger ? chuchota Brianna.

Elle posa la main sur son épaule, son dos, son front, cherchant s'il était blessé quelque part.

– Si... si... ça va, haleta-t-il. Juste... un mauvais... rêve. Il n'avait pas rêvé qu'il suffoquait : sa poitrine était comprimée, chaque inspiration lui demandant un effort conscient.

Elle repoussa les couvertures, se leva, le hissa en position assise, lui ordonnant à voix basse :

– Réveille-toi complètement et redresse-toi. Inspire lentement. Je vais te préparer du thé... enfin, une boisson chaude.

Il n'avait pas la force de protester. La cicatrice sur sa gorge le serrait comme un étou. La douleur vive dans sa main s'était atténuée en un élançant battant en rythme avec son cœur. Il repoussa son rêve, la sensation des tambours résonnant dans ses os et, dans sa lutte, s'aperçut qu'il respirait mieux. Le temps que Brianna revienne avec une tasse d'eau chaude mélangée avec une substance nauséabonde, il avait presque retrouvé un souffle normal.

Refusant de boire la boisson infecte, il préféra y tremper ses doigts meurtris.

– Tu veux me raconter ton cauchemar ?

Il hésita, mais pouvait encore sentir le rêve flotter dans l'air de la nuit ; garder le silence et essayer de se rendormir serait l'inviter à revenir le hanter. En outre, elle pourrait peut-être lui expliquer sa signification.

– C'était confus, mais il y avait un rapport avec la nuit où nous sommes allés récupérer Claire chez les bandits. Je voyais l'homme... celui que j'ai tué. Je lui fracassais le crâne. Quand il est tombé, j'ai vu son visage et, tout à coup, je me suis rendu compte que je l'avais déjà rencontré... Je... je sais de qui il s'agit.

Le trouble d'avoir identifié sa victime transparaissait dans sa voix, et Brianna posa avec douceur sa main sur la sienne, l'interrogeant du regard.

– Tu te rappelles d'un affreux petit chasseur de primes nommé Harley Boble ? On ne l'a croisé qu'une seule fois, lors du *gathering* à Mount Helicon.

– Oui, je m'en souviens. Lui ? Tu es sûr ? Tu m'as dit qu'il faisait nuit

noire, et que tout était très confus...

– J'en suis certain. En le frappant, j'ignorais qui il était, mais j'ai vu son visage quand il est tombé. Les herbes étaient en feu. Je l'ai vu clairement. Je l'ai reconnu de nouveau dans mon rêve et, à mon réveil, j'avais son nom dans la tête.

Il fléchit sa main en grimaçant.

– C'est encore pire de tuer quelqu'un que tu connais.

Vivre avec le souvenir d'avoir provoqué la mort d'un être était déjà lourd pour Roger ; à présent, il se voyait comme un assassin.

– Oui, mais tu ne le connaissais pas quand tu l'as tué, souligna-t-elle. Tu ne l'as reconnu qu'après.

– Tu as raison, ajouta-t-il sans grand soulagement.

Il faisait frissonner dans la pièce. Il remarqua que Brianna avait la chair de poule.

– Tu as froid, recouchons-nous.

Il ressentit un immense apaisement quand elle se lova en chien de fusil derrière lui, la chaleur de son corps pénétrant ses os transis. Elle glissa un bras autour de lui, son poing remontant vers son menton, et il baisa sa main. Il sentait son souffle dans sa nuque et, l'espace d'un instant déroutant, revit l'étrange animal de son rêve.

– Brianna... J'avais vraiment l'intention de le tuer.

– Je sais, murmura-t-elle.

Elle le serra plus fort contre elle comme pour l'empêcher de tomber.

59. Monsieur fait sa cour

De Lord John Grey Plantation de Mount Josiah

Mon cher ami,

C'est l'esprit quelque peu agité que je prends la plume.

Vous vous souvenez certainement de M. Josiah Quincy. Je ne vous l'aurais jamais envoyé si j'avais eu la moindre idée de ses véritables desseins. En effet, je suis convaincu que c'est de son fait si votre nom est désormais associé au présumé Comité de correspondance de la Caroline du Nord. Un ami nous sachant accointés m'a montré hier une missive provenant de cet organe et contenant une liste de destinataires. Votre nom y figurait. De vous voir en telle compagnie m'a inquiété au point que j'ai décidé de vous écrire sur-le-champ pour vous en informer.

J'aurais immédiatement brûlé la lettre s'il n'avait été évident que cet exemplaire en était un parmi d'autres, probablement acheminés en ce moment même dans diverses colonies. Mon ami, vous devez coûte que coûte vous dissocier de ce genre d'organisation et faire le nécessaire afin que votre nom n'apparaisse plus dans de tels contextes.

Car sachez-le : la poste n'est pas sûre. J'ai souvent reçu des documents officiels, quelques-uns même frappés du sceau royal, qui non seulement avaient été clairement ouverts, mais, dans certains cas, portaient le paraphe ou la signature de ceux qui les avaient interceptés et inspectés. Ces intrusions peuvent être le fait de whigs comme de tories, et j'ai entendu dire que le gouverneur Martin se faisait désormais adresser son courrier chez son frère, à New York, qui le lui renvoie ensuite par messenger privé (j'ai reçu récemment un de ces derniers à dîner), car il ne peut plus se fier à la poste de la Caroline du Nord.

Je ne peux qu'espérer qu'aucun document compromettant contenant votre nom ne tombera entre les mains de personnes ayant le pouvoir d'arrêter ou de lancer d'autres mesures répressives à l'encontre des orateurs de propos séditeux. Si, par mégarde, le fait de vous avoir présenté M. Quincy vous a nui ou mis en danger, je m'en excuse sincèrement et vous assure que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour corriger cette situation.

En attendant, je vous offre les services de M. Higgins qui acheminera votre courrier en toute sécurité, pas uniquement celui m'étant destiné. Il est absolument digne de confiance, et je vous l'enverrai régulièrement.

Malgré tout, j'ai bon espoir que la situation générale puisse encore s'améliorer. Ces têtes brûlées qui incitent à la rébellion n'ont, pour la plupart, jamais connu la guerre, autrement elles ne s'exposeraient pas à ses terreurs et ses épreuves ; elles ne risqueraient pas à la légère de verser le

sang et de sacrifier leur vie pour une peccadille, telle qu'un désaccord avec leur parent.

À Londres, le sentiment est que l'affaire se résumera à « quelques nez cassés », pour reprendre les termes de Lord North. Je l'espère.

Cette lettre a aussi un côté plus personnel. Mon fils William a acheté une commission de lieutenant et rejoindra très bientôt son régiment. Naturellement, je suis très fier de lui, mais, connaissant les dangers et les incertitudes d'une vie de soldat, j'avoue que j'aurais préféré le voir adopter une autre discipline, soit qu'il se consacre entièrement à la gestion de son immense domaine, soit, si cette vie s'avérait trop morne pour lui, qu'il se lance en politique ou dans le commerce. En effet, il a un don inné pour accroître ses ressources, et je ne doute pas de ses possibilités d'acquérir une influence non négligeable dans ces deux sphères.

Ses biens sont toujours sous mon contrôle jusqu'à ce que William atteigne sa majorité. Malgré mes efforts, je ne suis pas parvenu à le dissuader. Je me souviens à quel point moi-même, à son âge, j'étais déterminé à servir. Il se lassera peut-être des rigueurs militaires pour prendre un autre chemin. Je dois bien reconnaître que la vie de soldat a également de nombreuses vertus, aussi rudes soient-elles parfois.

Sur une note moins alarmante...

Contre toute attente, je me trouve une nouvelle fois dans la position d'intermédiaire. Non pas, je me hâte de l'ajouter, au nom de Sa Majesté, mais de celui de Robert Higgins, qui m'implore d'user de la petite influence dont je jouis auprès de vous pour présenter sa demande en mariage.

M. Higgins m'a toujours servi avec efficacité et fidélité, et je suis ravi de lui offrir mon aide dans la mesure de mes moyens. J'espère que vous serez aussi bien disposé à son égard, car, comme vous le constaterez, votre avis et vos conseils lui seront indispensables.

Il faut dire que la situation est assez délicate et requiert la plus grande discrétion. Il semblerait que M. Higgins ait noué des liens avec deux jeunes femmes habitant à Fraser's Ridge. Je lui ai souligné la difficulté de se battre sur deux fronts à la fois et lui ai conseillé de concentrer ses forces afin d'augmenter ses chances de réussite avec un seul des objets de son affection... tout en se ménageant une possibilité de repli et de regroupement si sa première tentative échouait.

Les deux dames en question se nomment Mlle Wemyss et Mlle Christie. Selon M. Higgins (très prolix sur le sujet), elles sont toutes deux abondamment dotées de beauté et de charme. Pressé de choisir entre l'une et l'autre, il a d'abord protesté qu'il en était incapable, mais, après une longue discussion, a fini par désigner Mlle Wemyss comme premier choix.

Sa décision est motivée par une considération pratique : la demoiselle et son père sont tous deux employés chez vous comme domestiques sous servage. Je vous offre donc, si cela vous convient, de racheter leurs contrats, à la

condition que Mlle Wemyss accepte d'épouser M. Higgins.

Je ne souhaite en rien vous priver de deux domestiques que vous estimez, mais M. Higgins craint que Mlle Wemyss refuse de quitter son père. De même, il espère que mon offre de libérer le père et la fille de leur servitude (car je le lui ai promis, dans la mesure où il continue de travailler pour moi) supplantera les objections possibles de Mlle Wemyss quant à l'absence de biens de son prétendant et d'autres petits inconvénients liés à sa vie passée.

Je crois comprendre que Mlle Christie, bien que tout aussi jolie, a un père plus difficile à convaincre, et que sa situation sociale est plus élevée que celle de Mlle Wemyss. Toutefois, dans l'éventualité où Mlle Wemyss et son père déclinaient l'offre de M. Higgins, et avec votre assistance, je ferai la meilleure proposition possible susceptible de satisfaire M. Christie.

Que pensez-vous de ce plan d'attaque ? Je vous saurais gré de bien réfléchir à ses implications et, si vous estimez que la proposition a des chances d'être accueillie favorablement, d'aborder la question avec le père et la fille... si possible avec la plus grande discrétion afin de ne pas compromettre, en cas d'échec, une démarche ultérieure auprès de la seconde demoiselle.

Très conscient de sa position inférieure en tant que prétendant, M. Higgins l'est tout autant de la faveur qu'il demande,

Votre humble et dévoué serviteur,

John Grey

– « ... et d'autres petits inconvénients liés à sa vie passée », lus-je par-dessus l'épaule de Jamie. Comme le fait d'avoir été condamné pour meurtre, marqué au fer rouge au visage, et de ne pas avoir de famille ni un sou ?

– Oui, je crois que c'est ce qu'il a voulu dire, convint Jamie.

Il réaligna les feuilles de papier, les tapotant contre le bord du bureau. Il paraissait amusé par la lettre de Lord John, mais plissait le front. J'en ignorais la raison : il était peut-être préoccupé par les nouvelles de Willie, ou bien il se concentrait déjà sur la question délicate de l'offre en mariage de Bobby Higgins.

Il me répondit en levant les yeux vers le plafond. À l'étage au-dessus se trouvait la chambre que Lizzie partageait avec son père. On n'entendait aucun bruit, bien que Joseph soit monté quelques instants plus tôt.

– Il dort ? me questionna Jamie.

Il regarda dehors par la fenêtre. En ce milieu d'après-midi, une lumière égayante baignait la cour.

– Un des symptômes les plus courants de la dépression, répondis-je.

M. Wemyss avait très mal vécu la dissolution des fiançailles de sa fille, beaucoup plus mal, d'ailleurs, que la principale intéressée. Déjà frêle, il avait considérablement maigri, s'était retranché en lui-même et ne parlait que si on lui adressait la parole. On avait de plus en plus de mal à l'extirper du lit le

matin.

Jamie me dévisagea, perplexe, le concept de la dépression nerveuse lui échappant quelque peu, puis, tapotant la table de ses deux doigts raides, me demanda :

– Qu'en penses-tu, *Sassenach*!

– Bobby est un charmant jeune homme, et Lizzie semble l'apprécier.

– Et si les Wemyss étaient encore en servage, sa proposition présenterait quelque intérêt. Mais ce n'est pas le cas.

Quelques années plus tôt, il avait rendu à Joseph son contrat de servage, et Brianna avait libéré Lizzie du sien, à peine la signature apposée. Cependant, personne ne le savait, car le statut d'esclave de Joseph lui évitait de servir dans la milice. De même, en tant qu'esclave, Lizzie était sous la protection de Jamie, étant considérée comme sa propriété, et personne n'aurait osé lui manquer ouvertement de respect.

– Il acceptera peut-être de les prendre à son service en tant que domestiques, suggérai-je. Leurs deux salaires lui reviendront nettement moins chers que s'il avait eu à racheter leurs contrats.

Nous ne payions Joseph que trois livres par an, mais il était nourri, logé et blanchi.

– Je lui en parlerai, mais je dois d'abord discuter avec Joseph, dit Jamie dubitatif.

– Quant à Malva...

Je baissai la voix. Elle se trouvait dans mon infirmerie, filtrant les bouillons de culture pour préparer un nouveau lot de pénicilline. J'avais promis à Madame Silvie de lui en envoyer avec une seringue. Je ne pouvais qu'espérer qu'elle l'utiliserait réellement.

– Tu penses que Tom Christie sera sensible à la demande de Bobby, si Joseph ne l'est pas ? Il est évident que les deux filles ont un faible pour le garçon.

Jamie fit une moue de dérision.

– Oui, bien sûr, Tom Christie va adorer l'idée de marier sa fille à un meurtrier sans le sou ! Si John Grey le connaissait, il n'aurait jamais suggéré une telle chose. Christie est fier comme Nabuchodonosor, sinon plus !

– Mais quel mari pourrait-il espérer trouver pour sa fille, ici, au milieu de nulle part ?

– Je n'ai pas l'honneur de recevoir ses confidences, répondit-il sèchement. S'il ne laisse aucun des jeunes hommes d'ici approcher sa fille, c'est sans doute qu'il estime qu'aucun d'eux n'en est digne. Je ne serais pas surpris s'il s'arrangeait pour envoyer Malva à Edenton ou New Bern pour la marier là-bas. Roger Mac m'a confié qu'il lui en avait parlé.

– Vraiment ? Roger et lui semblent s'entendre comme cul et chemise, ces temps-ci.

Il sourit malgré lui.

– C'est que Roger Mac prend très à cœur le bien-être de ses ouailles. Sans perdre de vue son propre intérêt, bien sûr.

– Que veux-tu dire par là ?

Il me fixa un instant comme s'il évaluait ma capacité à garder un secret.

– Mmhm. Promets-moi de ne pas en parler à Brianna, mais Roger Mac s'est mis en tête de marier Tom Christie à Amy McCallum.

J'écarquillai les yeux, puis réfléchis. L'idée n'était pas mauvaise, même si elle ne me serait jamais venue à l'esprit. Certes, Tom avait probablement vingt ans de plus qu'Amy, mais il était en bonne santé et assez robuste pour pourvoir au besoin de la veuve et de ses deux fils. En outre, elle avait grand besoin d'un homme. La question était de savoir si Malva et elle pouvaient cohabiter sous un même toit. Malva dirigeait la maison de son père depuis qu'elle était en âge de le faire et, bien que charmante, elle était aussi fière que son père et accepterait mal d'être supplantée.

– Mmm... fis-je dubitative. Peut-être. Qu'entends-tu par les « intérêts » de Roger ?

Jamie la dévisagea, surpris.

– Tu n'as pas remarqué comment la veuve McCallum le regarde ?

– Non.

– Moi si, tout comme Brianna. Pour l'instant, elle ronge son frein, mais, crois-moi, *Sassenach*, si Roger ne marie pas rapidement la veuve, il risque de trouver l'enfer moins chaud que son propre foyer !

– Oh, voyons ! Roger ne regarde pas madame McCallum, tout de même !

– Non, et c'est bien pour cette raison qu'il a encore ses deux testicules. Mais si tu crois que ma fille va supporter...

Nous parlions à voix basse, mais le son de la porte de mon infirmerie nous fit taire aussitôt. Malva passa la tête dans le bureau, les joues rouges et ses mèches brunes flottant autour de son visage. En dépit de son tablier tout taché, elle ressemblait à une figurine en porcelaine de Dresde, et je vis Jamie sourire devant son expression à la fois passionnée et ingénue.

– Mme Fraser, j'ai passé tout le liquide et l'ai mis en bouteille. Vous m'avez dit de donner le bouillon sale au cochon... Vous voulez dire la grosse truie blanche qui vit sous la maison ?

Elle ne paraissait guère enchantée par cette perspective, ce qui était compréhensible.

– Laissez ça, Malva, je m'en occupe. Merci pour tout. Allez donc retrouver Mme Bug à la cuisine et, si cela vous dit, demandez-lui du pain et du miel avant de rentrer chez vous.

Elle fit une brève révérence et s'éloigna vers la cuisine. J'entendais la voix de Ian, taquinant Mme Bug, et vis Malva s'arrêter un instant pour rajuster son bonnet, enrouler une mèche autour d'un doigt pour la faire boucler, puis

redresser le dos avant d'entrer dans la pièce.

Je murmurai à Jamie :

– Tom Christie peut bien échafauder tous les plans qu'il veut, tu n'es pas le seul à avoir une fille qui a du caractère et qui sait ce qu'elle veut.

Avec un grognement dédaigneux, il se replongea dans son travail pendant que je retournai dans mon infirmerie. Malva avait préparé une grande cuvette avec tous les restes spongieux de mes cultures de pénicilline. J'ouvris la fenêtre et regardai prudemment à l'extérieur. Un mètre plus bas se trouvait le monticule de terre indiquant l'entrée de la tanière de la truie blanche. Je me penchai un peu plus.

– La truie ? Tu es chez toi ?

Les châtaigniers perdaient leurs fruits mûrs. Elle pouvait être dans les bois, en train de s'empiffrer. Mais non, je distinguai ses empreintes dans la terre molle et ses ronflements sonores sous la maison.

– La truie ! répétais-je sur un ton plus péremptoire. Cette fois, j'entendis nettement une chose massive remuer sous le plancher. Je balançai le contenu de ma bassine sur le monticule. Presque aussitôt, une grosse truffe rose apparut, précédant une immense tête couverte de soies blanches et des épaules de la taille d'une barrique de tabac. Le reste de la truie suivit, et elle se jeta avec délice sur la gourmandise, agitant sa queue en tire-bouchon avec ravissement.

Me penchant par la fenêtre, je lui déclarai :

– N'oublie pas à qui tu dois toutes ces friandises !

J'eus un mal fou à refermer la fenêtre, car son rebord était considérablement fendu et cabossé. La truie étant d'une nature impatiente, elle n'hésitait pas à venir chercher la bassine elle-même quand on la gardait trop longtemps à la main.

Tout en m'occupant du monstre blanc, je n'avais pas entièrement oublié la proposition de Bobby, et ses complications potentielles. Sans parler de Malva qui n'était pas insensible aux beaux yeux bleus de Bobby, un jeune homme très séduisant. D'un autre côté, elle n'était pas non plus indifférente aux charmes de Ian, même s'ils étaient moins évidents.

Que penserait Tom Christie de Ian, comme gendre ? Il n'était pas entièrement sans le sou. Bien que n'ayant aucun revenu, il possédait cinq arpents de terre quasiment inexploités. Les tatouages tribaux étaient-ils socialement plus acceptables qu'une marque au fer rouge en travers du visage ? Probablement. D'un autre côté, Bobby était protestant, alors que Ian était, nominalement du moins, catholique.

Néanmoins, il était le neveu de Jamie, ce qui pouvait faire pencher la balance d'un côté comme de l'autre. Christie était intensément jaloux de Jamie. Verrait-il une alliance entre sa famille et la nôtre comme un bienfait ou bien une calamité à éviter à tout prix ?

Bien sûr, si Roger parvenait à lui faire épouser Amy McCallum, cela l'occuperait un moment. Brianna ne m'avait pas parlé de la veuve, mais, à présent que j'y pensais, son silence indiquait peut-être qu'elle refoulait ses sentiments.

J'entendais des voix et des rires dans la cuisine. Apparemment, tout le monde prenait du bon temps. Je décidai de les rejoindre, mais, en passant devant le bureau de Jamie, je remarquai qu'il se tenait toujours debout devant sa table, les mains croisées dans le dos, fixant la lettre de Lord John, l'air ailleurs.

Avec un pincement au cœur, je me dis qu'il était en train de penser non pas à sa fille mais à son fils.

J'entrai et glissai un bras autour de sa taille, appuyant ma tête contre son épaule.

– Pourquoi n'essaies-tu pas de convaincre Lord John ? Fais-lui comprendre que les Américains n'ont peut-être pas complètement tort, ou, du moins, tente de le convertir à ta façon de penser.

Lord John ne se battrait pas dans le conflit à venir, mais Willie risquait de se retrouver au front, et du mauvais côté. Certes, se battre dans un camp comme dans l'autre serait dangereux, mais il n'empêche que les Américains gagneraient. Le seul moyen concevable d'influencer Willie était de passer par son père putatif, dont il respectait les opinions.

Jamie émit un rire cynique et me serra contre lui.

– John ? Te souviens-tu de ce que je t'ai dit à propos des Highlanders, quand Arch Bug est entré ici avec sa hache ?

« Ils vivent par leur serment, ils meurent par lui. »

Il avait raison, j'en avais été témoin. Cette fidélité tribale, brutale... était si difficile à comprendre, même quand je l'avais sous les yeux.

– Oui, je m'en souviens.

Il indiqua la lettre d'un signe de tête, la mine contrite, mais teintée de respect.

– Il est pareil. Tous les Anglais ne le sont pas, mais lui, si. C'est l'homme du roi. Même si l'archange Gabriel apparaissait devant lui pour lui annoncer les événements, il ne pourrait se parjurer.

– Je crois que tu te trompes.

Il eut un mouvement de surprise, et je poursuivis, choisissant soigneusement mes mots, car je m'aventurais sur un terrain glissant :

– Je comprends ce que tu veux dire : c'est un homme d'honneur. Mais justement. Je ne pense pas que son allégeance au roi soit de la même nature que celle qui unissait Colum à ses hommes, ou les hommes de Lallybroch à toi. Ce qui compte pour lui, ce pour quoi il sacrifiera sa vie, c'est l'honneur.

– Oui, mais pour un soldat tel que lui, l'honneur ne réside-t-il pas dans l'accomplissement de son devoir ? Or, celui-ci lui est dicté par son allégeance

au roi.

– Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire. C'est l'idée, qui est importante pour lui. Il ne suit pas un homme mais un idéal. De tous ceux que tu connais, il est peut-être le seul qui pourra comprendre. Cette guerre sera menée pour des idéaux. Peut-être pour la première fois dans l'histoire.

Il ferma un œil et me scruta de l'autre.

– Toi, tu as discuté avec Roger Mac. Tu n'aurais jamais pensé ça toute seule, *Sassenach*.

Je décidai de ne pas relever l'insulte implicite. En outre, il avait raison.

– Je devine que toi aussi. Donc, tu comprends ?

Il émit un grognement écossais, indiquant son assentiment réticent.

– Je lui ai demandé s'il ne considérait pas les Croisades comme des guerres menées pour un idéal. Il a bien été obligé d'admettre que des idéaux avaient été en jeu, même s'il soutient qu'il s'agissait surtout d'argent et de politique. Je lui ai répondu que c'était toujours le cas et que cela le serait encore sûrement cette fois-ci.

Voyant mes narines se dilater, il ajouta avec précipitation :

– Mais oui, je comprends. Pour ce qui est de John...

– Pour ce qui est de John Grey, tu as une chance de le convaincre, parce qu'il est à la fois rationnel et idéaliste. Tu vas devoir le persuader que son honneur ne réside pas dans l'obéissance au roi, mais dans la défense de l'idéal de liberté. Ce sera difficile, mais pas impossible.

Il émit un autre grognement, celui-ci montant du fond de sa poitrine et chargé de doutes. Enfin, je compris.

– Toi-même, tu ne le fais pas pour défendre des idéaux, n'est-ce pas ? Ce n'est pas pour... la liberté, l'auto-détermination et tout ça ?

– Non, répondit-il doucement. Même pas pour le fait d'être du côté des vainqueurs, pour une fois. Même si ça me changera !

Il m'adressa un sourire penaud qui, me prenant par surprise, me fit rire. Je lui demandai, plus gentiment :

– Pour quoi, alors ?

– Pour toi, répondit-il sans hésiter. Pour Brianna et le petit. Pour ma famille. Pour l'avenir. Et si ça, ce n'est pas un idéal, je me demande bien ce qui l'est !



Jamie exerça de son mieux sa mission d'ambassadeur, mais la marque au fer rouge sur le visage de Bobby s'avéra un obstacle insurmontable. Tout en admettant que c'était un charmant garçon, M. Wemyss ne pouvait se résoudre à marier sa fille à un assassin, quelles que soient les circonstances ayant entraîné sa condamnation.

– Vous savez tout comme moi que les gens ne se donneront pas la peine de savoir pourquoi et comment il a été condamné. Je suis sûr qu'il n'a rien fait pour provoquer l'agression sauvage qui lui a coûté son œil, mais cela ne change rien. Comment pourrais-je exposer ma chère petite Elizabeth à des risques de représailles ? S'il est pris à partie et battu de nouveau dans la rue, qu'arrivera-t-il à ma fille ? À ses enfants ?

Rien qu'à l'idée, il se tordait les mains.

– Et s'il perdait un jour la protection de Lord John ? Il ne trouvera jamais un autre emploi décent avec cette marque d'infamie sur le visage. Ils se retrouveraient à la rue, réduits à la mendicité. J'ai connu ce genre d'épreuve dans ma vie, et pour rien au monde je ne ferais courir un tel risque à ma fille.

Jamie se massa les tempes.

– Oui, je comprends, Joseph. C'est regrettable, mais vous n'avez pas tout à fait tort. Cependant, je doute fort que Lord John le jette à la rue un jour.

M. Wemyss se contenta de baisser la tête, profondément navré.

Jamie repoussa sa chaise et se leva.

– Dans ce cas, je vais lui demander d'entrer pour que vous lui donniez votre réponse.

Je me levai à mon tour, et M. Wemyss bondit, paniqué.

– Oh, monsieur ! Ne me laissez pas seul avec lui !

– Ne craignez rien, Joseph, il ne vous sautera pas à la gorge.

– Non, je sais bien, répondit M. Wemyss peu convaincu. Mais quand même... je vous serais très reconnaissant si vous restiez pendant que je lui parle. Et vous aussi, madame...

Il me regarda d'un air implorant. Je me tournai vers Jamie, qui acquiesça, résigné.

– D'accord, dit-il. Je vais le chercher.



– Je suis vraiment désolé, monsieur.

Joseph Wemyss paraissait aussi malheureux que Bobby. Petit et timide, il n'avait pas l'habitude de conduire un entretien et ne cessait de lancer des regards alentour.

– Désolé, répéta-t-il avec une sincérité désarmante. Je vous aime bien, jeune homme, et je suis sûr qu'Elizabeth aussi. Mais son avenir, son bonheur, sont ma responsabilité. Et je ne peux envisager... Je ne pense pas vraiment...

– Je serais très gentil avec elle, implora Bobby. Elle aura une nouvelle robe chaque année et je vendrais tout ce que j'ai pour qu'elle ne manque de rien !

Il regarda aussi Jamie, cherchant un soutien. Celui-ci déclara de son ton le plus doux :

– Je suis certain que M. Wemyss ne doute pas un instant de vos bonnes

intentions, Bobby. Mais il a raison. Il est de son devoir de trouver le meilleur parti possible pour la petite Lizzie.

Bobby déglutit péniblement. Il s'était mis sur son trente et un pour présenter sa requête, avec un col amidonné qui menaçait de l'étrangler, sa veste de livrée, des culottes en laine propres et une paire de bas de soie reprisés avec soin à un ou deux endroits seulement.

– Je sais que je n'ai pas beaucoup d'argent et aucune propriété, mais j'ai une bonne situation, monsieur. Lord John me paye dix livres par an et m'a autorisé à construire un cottage sur son domaine. En attendant qu'il soit terminé, on aura nos propres quartiers dans sa maison.

– Je sais, vous l'avez déjà dit.

M. Wemyss évitait de regarder Bobby en face, soit par timidité, soit, ce que je pensais plus probable, parce qu'il ne voulait pas avoir l'air de fixer la marque sur son visage.

Bobby insista encore un peu mais sans résultat, M. Wemyss ne pouvant se résoudre à avouer la vraie raison de son refus.

Finalement, ne supportant plus la tension, il se leva abruptement et traversa la pièce presque en courant, annonçant :

– Je... j'y réfléchirai encore.

Sur le pas de la porte, il se retourna et ajouta avant de disparaître :

– Mais je ne pense pas changer d'avis.

Quand il fut sorti, Bobby se tourna déconcerté vers Jamie.

– J'ai encore un espoir, monsieur ? Je sais que vous me direz la vérité.

Il le fixait de ses grands yeux bleus. Devant cet appel pathétique, Jamie détourna le regard.

– Je ne crois pas.

Son ton était doux mais définitif, et Bobby s'affaissa légèrement sur sa chaise. Il avait lissé ses cheveux bouclés avec de l'eau. À présent secs, certains s'échappaient de la masse compacte. Choqué et consterné, il ressemblait à un agneau à qui on venait de couper la queue.

Se tournant vers moi, il déclara :

– Peut-être que mademoiselle Wemyss a offert ses sentiments à quelqu'un d'autre ? Dans ce cas, je n'insisterai pas... mais, sinon...

Il hésita, jetant un œil vers la porte par laquelle Joseph s'était éclipsé si brusquement.

– Vous pensez que j'ai une chance de surmonter les objections de son père ? Peut-être... peut-être que si je gagnais un peu plus d'argent... ou bien, si c'est une question de religion...

Il pâlit, puis redressa les épaules avec courage.

– Je veux bien me faire baptiser papiste s'il le souhaite. Je comptais le lui dire, mais j'ai oublié. Vous voudrez bien le lui expliquer, monsieur ?

– Euh... oui, je lui en parlerai, répondit Jamie à contrecœur. Vous êtes bien sûr que vous voulez Lizzie, n'est-ce pas ? Et non Malva ?

Il fut pris de court.

– Pour être sincère, monsieur, je les aime bien toutes les deux. Je suis certain d'être heureux avec l'une comme avec l'autre, mais... à vrai dire, j'ai une peur bleue de monsieur Christie. En outre, il ne vous aime pas, ce qui n'est pas le cas de monsieur Wemyss. Si vous pouviez... lui parler pour moi, monsieur ? S'il vous plaît ?

Jamie ne put résister à ses supplications candides.

– J'essayerai, mais je ne vous promets rien, Bobby. Vous restez avec nous combien de temps avant de rentrer chez Lord John ?

Le jeune homme retrouva aussitôt un air plus serein.

– Milord m'a donné une semaine pour faire ma cour. Mais vous-même, vous partez demain ou après-demain n'est-ce pas ?

Jamie le regarda, surpris.

– Je pars où ?

– Mais... je l'ignore, monsieur. Je pensais que vous le saviez vous-même.

Après quelque temps à démêler cet imbroglio, il en ressortit que, en chemin, Bobby avait rencontré un groupe de fermiers menant leurs porcs au marché. Ces animaux ne faisant pas les meilleurs compagnons de voyage, il n'avait passé qu'une seule nuit avec ces hommes. Toutefois, au cours du dîner, ils avaient fait allusion à une réunion, se demandant entre eux qui y assisterait.

– Votre nom a été mentionné, monsieur. « Jamie Fraser » qu'ils ont dit, et ils ont aussi parlé de Fraser's Ridge, si bien que je suis sûr qu'ils parlaient de vous.

– De quel genre de réunion s'agit-il ? demandai-je intriguée. Et où aura-t-elle lieu ?

– Je n'ai pas vraiment fait attention, madame. Je sais juste que c'est lundi prochain.

Il ne se souvenait pas non plus du nom des fermiers, ayant été occupé à essayer d'avaler son repas en s'efforçant d'oublier la présence des cochons. Actuellement, il était encore trop secoué par l'échec de sa demande en mariage pour se souvenir des détails et, après quelques questions et réponses confuses, Jamie le libéra.

– Tu as une idée de ce que...

Je m'interrompis. À son front plissé, il était évident qu'il savait de quoi il retournait.

– Ce ne peut être que la réunion pour choisir les délégués du futur Congrès continental.

Après le barbecue de Flora MacDonald, on lui avait fait savoir que le lieu et la date initialement prévus pour la rencontre avaient été abandonnés, les

organisateurs craignant des interférences. John Ashe lui avait annoncé qu'un nouveau rendez-vous serait fixé et que les intéressés seraient prévenus.

Mais c'était avant l'incident de Cross Creek.

– Le message a pu se perdre, suggérai-je sans grande conviction.

– Un, c'est possible. Six messages, peu probable.

– Six ?

– Ne voyant rien venir, j'ai écrit moi-même aux six personnes que je connaissais au sein du comité de correspondance. Aucune ne m'a répondu.

Il se mit à tapoter sa cuisse de son doigt raide, puis s'en rendit compte et arrêta.

– Ils ne te font plus confiance, dis-je après un long silence.

– Après avoir sauvé Simms et goudronné Neil Forbes sur la voie publique, cela n'a rien d'étonnant.

Il ne put s'empêcher de sourire en revoyant la scène.

– Sans compter que ce pauvre Bobby n'a pas dû arranger les choses. Il leur a sûrement dit qu'il acheminait des lettres entre Lord John et moi.

Amical et volubile, Bobby était tout à fait capable de garder un secret, à condition qu'on lui dise explicitement lequel. Autrement, n'importe qui partageant un repas avec lui savait tout de sa vie avant l'arrivée du dessert.

– Peux-tu t'arranger pour savoir où la réunion aura lieu ?

Il poussa un soupir de frustration.

– Oui, peut-être, mais même si je m'y rends, on ne me laissera sans doute pas y assister, et ce, dans le moindre des cas. Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Il marqua une pause avant d'ajouter avec une moue cynique :

– J'aurais dû les laisser griller l'imprimeur.

Je me rapprochai de lui, essayant de paraître encourageante.

– Tu trouveras un autre moyen.

La grosse bougie – elle brûlait une heure – était posée sur son bureau, à moitié fondue. Il la caressa du bout d'un doigt. Personne ne semblait remarquer qu'elle ne fondait jamais en entier.

– Il y aurait peut-être un autre moyen, dit-il songeur. Mais cela m'obligerait à en utiliser une autre.

Il voulait dire « une autre gemme ».

Mon ventre se noua. Il n'en restait que deux. Une pour Roger, l'autre pour Brianna et Jemmy si... Je refoulai cette pensée, citant plutôt :

– « Que sert-il à un homme de gagner le monde, s'il y perd son âme ? » Être secrètement riches ne nous servira pas à grand-chose si tu te retrouves couvert de goudron et de plumes.

Il baissa les yeux vers son avant-bras. Il avait retroussé ses manches pour écrire, et les traces de brûlures étaient encore visibles. Avec un soupir, il contourna son bureau et saisit une plume dans le pot.

– Oui, je suppose que je ferais mieux d'écrire encore quelques lettres.

60. La chevauchée du pôle cavalier

Le 20 septembre, Roger prêcha. Tout un sermon basé sur le texte : « Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes. » Le 21 du même mois, une de ces choses faibles entreprit de lui en démontrer la véracité.

Padraic et Hortense MacNeill ainsi que leurs enfants n'étaient pas venus à l'office. Ils ne manquaient jamais une messe, et leur absence suscita des commentaires, au point que Roger demanda à Brianna si cela l'ennuierait d'aller leur rendre visite pour s'assurer que tout allait bien.

Tout en grattant le fond de son bol de porridge, il expliqua :

– J'irais bien moi-même, mais j'ai promis à John McAfee et son père de les accompagner à Brownsville. Il veut demander la main d'une fille de là-bas.

– Il veut que tu les maries sur-le-champ au cas où elle accepterait ou bien que tu empêches les Brown de l'assassiner ?

Depuis qu'ils avaient rendu le corps de Lionel Brown, il n'y avait pas eu d'actes graves de violence, uniquement des escarmouches chaque fois que des hommes de Brownsville croisaient des gens de Fraser's Ridge en public.

Roger fit la grimace.

– Ce serait plutôt la seconde option. Cependant, j'ai bon espoir qu'un mariage entre les deux communautés calme un peu les tensions.

Jamie, qui lisait un journal arrivé avec le dernier paquet de courrier, releva la tête.

– Oui, en effet, ce serait une bonne chose, mais ça ne marche pas toujours. Mon oncle Colum a voulu en faire autant en mariant ma mère avec un Grant. Malheureusement, elle n'était pas d'accord. Elle a rejeté Malcolm Grant, poignardé mon oncle Dougal et s'est enfuie avec mon père.

– Vraiment ?

Brianna, qui n'avait encore jamais entendu cette histoire, parut ravie. Roger toussota et éloigna discrètement le couteau affûté avec lequel elle avait coupé des saucisses.

– Quoi qu'il en soit, ça ne t'ennuie pas de passer chez Padraic pour voir si sa famille va bien ?

Finalement, Lizzie et moi accompagnâmes Brianna, car nous voulions aussi passer voir Marsali et Fergus, dont la cabane se trouvait un peu plus loin que celle des MacNeill. En chemin, nous rencontrâmes Marsali qui revenait de la nouvelle malterie, si bien que nous étions quatre en arrivant chez les MacNeill.

– Pourquoi y a-t-il tant de mouches, tout à coup ? questionna Lizzie.

Elle chassa une grosse mouche bleue qui dansait devant son visage.

Marsali leva le nez et huma l'air.

– Il y a quelque chose de mort pas loin. Dans les bois peut-être. Vous entendez les corbeaux ?

Tout un groupe croassait dans les arbres autour de nous. J'en vis d'autres qui décrivaient des cercles dans le ciel brillant.

– Ce n'est pas dans les bois, dit Brianna.

Elle s'était raidie, regardant vers la cabane. La porte était fermée, et une nuée de mouches grouillait sur la peau tendue devant la fenêtre.

– Dépêchons-nous !

L'odeur à l'intérieur était indicible. Quand la porte s'ouvrit, les filles se plaquèrent une main sur la bouche. Hélas ! il fallait bien respirer. Je m'avançai dans la pièce sombre et arrachai la peau clouée devant la fenêtre.

– Lizzie, allumez un feu près de la porte et un autre de l'autre côté de la fenêtre. Prenez des herbes sèches et du petit bois, puis ajoutez ce que vous trouverez, bois humide, mousse, feuilles mouillées... tout ce qui fait de la fumée.

Les insectes étaient entrés avec nous et voletaient en sifflant devant mon visage : taons, mouches, moucheron. Attirés par l'odeur, ils s'étaient agglutinés au-dehors parmi les bûches chauffées par le soleil, avides de nourriture, voulant pondre leurs œufs.

D'ici quelques minutes, les bestioles pulluleraient dans la pièce, mais il nous fallait de la lumière et de l'air. J'ôtai mon fichu et l'agitai devant moi en guise de chasse-mouches, m'approchant du lit.

Hortense et ses deux enfants y étaient étendus, nus, leur peau pâle moite de transpiration dans l'atmosphère étouffante. Leurs jambes étaient striées de traînées d'un brun rougeâtre. J'espérai que ce n'était que de la diarrhée et non du sang.

J'entendis un gémissement. Ils n'étaient donc pas tous morts, Dieu merci. Les couvertures avaient été jetées en vrac sur le sol, ce qui était une bonne chose, car elles n'avaient pas été souillées. Le mieux était de brûler le matelas en paille dès que nous aurions enlevé les corps de là.

– Surtout, ne mets pas tes doigts dans ta bouche, murmurai-je à Brianna.

– Tu me prends pour une idiote ? répliqua-t-elle entre ses dents.

Elle se pencha sur une fillette de cinq ou six ans, recroquevillée dans une attitude d'épuisement total après une crise de diarrhée. Elle la souleva en la prenant sous les aisselles.

– Viens avec moi, ma puce.

L'enfant était trop faible pour protester ; ses bras et ses jambes pendaient mollement le long de son corps. L'état de sa petite sœur était encore plus alarmant. Âgée de moins d'un an, elle ne bougeait plus, et ses yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites, signe de sévère déshydratation. Je

soulevai la menotte et pinçai avec délicatesse la peau grise entre le pouce et l'index. Elle resta étirée un instant, puis, lentement, très lentement, reprit sa place.

– Zut ! marmonnai-je.

Je m'inclinai et posai une main sur son cœur. Je l'entendais battre encore vaguement ; elle n'était pas morte, mais pas loin de l'être. Si elle s'avérait trop affaiblie pour téter ou boire, je ne pourrais plus rien faire pour elle.

Je regardai autour de moi. Aucune présence d'eau. Une gourde vide gisait au pied du lit. Depuis combien de temps n'avaient-elles plus rien à boire ?

– Brianna, va chercher de l'eau, vite !

Ayant déposé l'enfant sur le sol, elle l'essuyait avec un chiffon. Elle releva la tête et, voyant mon expression, se leva aussitôt. Elle saisit la bouilloire que je lui tendais et courut dehors.

Des mouches se promenaient sur le visage d'Hortense. Je les chassai avec mon fichu qui effleura le nez de la malheureuse sans aucune réaction de sa part. Elle respirait ; je voyais son ventre étiré par les gaz se soulever à peine.

Où était Padraic ? Parti chasser, sans doute.

Je percevais une faible odeur sucrée et âcre de pommes pourries sous la puanteur des selles liquides. Je glissai une main sous l'épaule d'Hortense, la soulevai un peu et extirpai une bouteille vide de sous elle. Je n'eus qu'à approcher le goulot de mon nez pour deviner ce qu'elle avait contenu.

– Zut de zut !

Grièvement malade et sans une goutte d'eau à portée de main, elle avait bu de l'eau-de-vie de pommes, soit pour étancher sa soif, soit pour soulager ses crampes d'estomac. C'était une réaction logique... sauf que l'alcool était un diurétique. Il avait fait perdre encore plus d'eau à un corps déjà sérieusement déshydraté et achevé d'irriter l'appareil gastro-intestinal.

Mince, en avait-elle donné également aux enfants ?

Je me penchai sur l'aînée. Elle était molle comme une poupée de chiffon, sa tête retombant sur ses épaules. Toutefois, sa peau semblait avoir conservé un peu de son élasticité. Je la pinçai entre le pouce et l'index. Elle resta étirée un instant, mais retrouva plus vite sa place que celle du bébé.

En outre, l'enfant avait ouvert les yeux, ce qui était bon signe. Je lui souris, chassant les mouches qui se pressaient sur sa bouche entrouverte, les lèvres desséchées et poisseuses.

– Ne t'inquiète pas, ma chérie, je suis là.

Je n'étais pas certaine que ma présence change quoi que ce soit. Si seulement j'étais venue un jour plus tôt !

J'entendis les pas précipités de Brianna dans la cour et la rejoignis sur le seuil.

– Il me faut...

– Monsieur MacNeill est dans la forêt ! m'interrompit-elle. Je l'ai trouvé en allant à la source. Il est...

La bouilloire dans sa main était toujours vide. Je la lui arrachai avec un cri d'exaspération.

– De l'eau ! Elles ont besoin d'eau !

– Mais je... Monsieur MacNeill, il est... Je lui remis la bouilloire dans les mains.

– Je m'en occupe. Va chercher de l'eau ! Fais-les boire, le bébé en premier. Demande à Lizzie de t'aider, les feux peuvent attendre ! Fais vite !

J'entendis d'abord les mouches, un bourdonnement qui me donna la chair de poule. En plein air, elles l'avaient trouvé rapidement, attirées par l'odeur. Je pris une grande inspiration et écartai les branches de symphorines pour rejoindre Padraic, gisant dans l'herbe au pied d'un sycomore.

Je compris tout de suite qu'il n'était pas mort en voyant que les mouches ne le recouvraient pas comme un drap, mais formaient un nuage au-dessus de lui, se posant sur sa peau, mais s'envolant aussitôt au moindre frémissement.

Il était recroquevillé, ne portant qu'une chemise, une cruche gisant près de sa tête. Je m'agenouillai pour l'examiner.

Sa chemise et ses jambes étaient souillées, tout comme l'herbe sur laquelle il était étendu. Ses excréments très liquides avaient été en grande partie absorbés par la terre, mais il restait un peu de matière solide. Il avait été atteint plus tardivement qu'Hortense et les enfants, autrement il n'aurait évacué que de l'eau teintée de sang.

– Padraic ?

– Madame Claire, Dieu soit loué, vous êtes venue. Sa voix était si rauque que je le comprenais à peine.

– Mes petites... ils sont sains et saufs ?

En tremblant, il se hissa sur un coude. Il tenta d'entrouvrir les yeux, mais ils étaient trop enflés, réduits à deux minuscules fentes à cause des piqûres de taons.

Je posai une main sur lui pour le rassurer.

– Oui, je les ai trouvées. Étendez-vous, Padraic. Vous allez devoir attendre un peu pendant que je les soigne. Je reviens ensuite vous soigner.

Il était très malade, mais ne courait pas un danger immédiat, contrairement aux enfants.

– Ne vous occupez pas de moi, murmura-t-il. Ne... vous...

Oscillant, il chassa les insectes qui couraient sur son visage, puis gémit quand une crampe lui tennailla les entrailles. Il se plia en deux comme broyé par une main géante.

Je retournai déjà au pas de course vers la maison. Je remarquai des éclaboussures sur le chemin. Bien, Brianna était passée par là avec la

bouilloire pleine, cette fois.

Dysenterie amibienne ? Empoisonnement alimentaire ? Typhoïde ? Typhus ? Choléra ? Seigneur, non, pas ça ! Toutes ces maladies et bien d'autres encore étaient actuellement regroupées sous le seul terme « flux sanglant », pour des raisons évidentes. En effet, à court terme, le résultat était le même.

Le danger le plus immédiat de toutes les pathologies diarrhéiques était la déshydratation. Afin d'expulser l'envahisseur microbien qui irritait les viscères, l'appareil gastro-intestinal se vidait sans cesse, privant le corps de l'eau nécessaire pour faire circuler le sang, éliminer les déchets, refroidir l'organisme par la transpiration et maintenir irrigué le cerveau et les membranes... l'eau étant indispensable à la vie.

Si l'on pouvait conserver le patient suffisamment hydraté à l'aide d'infusions intraveineuses salines et glucosées, l'intestin avait de fortes chances de se réparer lui-même et le patient, de guérir. En l'absence d'intraveineuse, la seule solution était d'administrer du liquide par la bouche ou le rectum le plus vite possible et sans interruption, aussi longtemps que nécessaire.

Si le patient ne parvenait même pas à retenir l'eau... Mais je ne pensais pas que les MacNeill vomissaient. Je n'avais pas senti cette odeur-là parmi les autres dans la cabane. Il ne s'agissait donc sans doute pas du choléra. C'était toujours ça.

Brianna était assise sur le sol, la tête de la fille aînée sur les genoux, pressant une tasse contre ses lèvres. Lizzie, agenouillée devant le foyer, les joues rouges, attisait le feu. Les mouches s'agglutinaient sur le corps inerte de la femme sur le lit. Quant à Marsali, penchée sur le bébé couché sur ses genoux, elle tentait frénétiquement de le réveiller pour le faire boire.

Ses jupes étaient trempées. La petite tête était renversée en arrière, l'eau dégoulinant sur sa joue horriblement flasque.

– Elle n'y arrive pas ! répétait Marsali désespérée. Elle n'y arrive pas !

Oubliant mon propre conseil concernant les doigts dans la bouche, j'enfonçai mon index dans celle de l'enfant, touchant son palais pour provoquer un réflexe laryngé. J'y parvins ; le bébé s'étrangla avec l'eau contenue dans sa bouche et suffoqua. Je sentis sa langue presser mon doigt l'espace d'un instant.

Elle tétait. C'était un nourrisson non sevré, et téter était un des premiers instincts de survie. Je regardai vers sa mère, mais sa poitrine plate et ses mamelons concaves m'indiquèrent tout ce que j'avais besoin de savoir. Néanmoins, je pressai un sein en effectuant un mouvement vers le mamelon, encore et encore. Pas la moindre goutte de lait ne perla au bout du téton, et le tissu mammaire était tout mou entre mes doigts. Pas d'eau, donc pas de lait.

Comprenant ce que j'essayais de faire, Marsali saisit le col de sa chemise et l'arracha, appuyant le bébé contre son propre sein nu. Les petites jambes

ballaient inertes contre sa robe, les orteils bleuis recroquevillés tels des pétales fanés.

Je renversai en arrière la tête d'Hortense, faisant goutter de l'eau entre ses lèvres entrouvertes. Du coin de l'œil, je voyais Marsali pétrir son sein pour faire monter le lait. Mes propres doigts reproduisaient son mouvement, massant la gorge de la femme pour la faire déglutir.

Sa chair ruisselait de sueur, en grande partie la mienne. Je sentais la transpiration dégouliner dans mon dos, entre mes fesses, et ma propre odeur, une exhalation métallique comme du cuivre brûlant.

Soudain, des contractions péristaltiques parcoururent la gorge d'Hortense, et j'ôtai ma main. La femme s'étrangla, toussa, puis roula sur le côté, dégorgeant le maigre contenu de son estomac. J'essuyai les traces de vomi sur son visage et pressai de nouveau la coupe contre ses lèvres, mais en vain : elles ne remuaient pas. L'eau remplissait sa bouche, puis débordait et se déversait dans son cou.

J'entendis la petite voix de Lizzie derrière moi, calme et abstraite, comme si elle se trouvait très loin.

– Ça vous ennuerait de cesser de jurer, madame ? Les petites risquent de vous entendre.

Je me retournai stupéfaite, puis me rendis compte que je répétais « Nom de Dieu » sans interruption en travaillant.

– Désolée.

Je me penchai de nouveau sur Hortense. De temps à autre, je parvenais à lui faire avaler un peu d'eau, mais pas assez. D'autant plus que ses entrailles continuaient à vouloir se débarrasser de ce qui les gênait. Maudit flux sanglant.

Lizzie s'était mise à prier.

– » Je vous salue, Marie, mère de Dieu... »

Brianna murmurait des paroles maternelles d'encouragement.

– » ... Vous êtes bénie entre toutes les femmes... »

Sous mon pouce posé sur l'artère carotide, son pouls sursauta, manqua un temps, repartit, fit des embardées telle une carriole ayant perdu une roue. Arythmique, son cœur commençait à lâcher.

– » Et Jésus, le fruit de vos entrailles est béni... »

Je frappai du poing le centre de son buste, puis encore et encore, si fort que le lit et le corps sursautaient à chaque coup. Les mouches alarmées s'élevèrent en bourdonnant de la paille souillée.

– Oh non, murmura Marsali derrière moi. Oh, non, non, s'il vous plaît.

J'avais déjà entendu ce ton incrédule, mi-protestation mi-supplication vaine. J'en connaissais le sens.

– » ... Priez pour nous, pauvres pécheurs... »

Comme si elle avait elle aussi compris ce qui était arrivé, Hortense tourna soudain la tête sur le côté et ouvrit les yeux, fixant l'endroit où se trouvait Marsali, même si elle ne voyait rien. Puis elle referma les paupières et se recroquevilla en chien de fusil sur le flanc. Elle renversa la tête en arrière, et son corps se contracta dans un spasme. Ensuite, elle se détendit brusquement : elle refusait de laisser partir son enfant seule.

– » Maintenant et à l'heure de notre mort... Je vous salue, Marie, pleine de grâce... »

La voix douce de Lizzie débitait aussi machinalement la prière que moi, ma litanie de blasphèmes, un peu plus tôt. Je pris le poignet d'Hortense, cherchant son pouls par pure formalité. Marsali était voûtée sur le petit corps, le berçant contre son sein. Du lait s'écoulait de son mamelon gonflé, lentement, puis plus vite, tombant comme une pluie blanche sur le minuscule visage immobile, cherchant en vain à le nourrir.

L'air était étouffant, rempli d'odeurs, de mouches et des prières de Lizzie, mais la cabane paraissait vide et étrangement silencieuse.

Il y eut des bruits à l'extérieur, des grognements de douleur, un halètement, puis un son de chute et un râle. Padraic était parvenu à se traîner jusque sur son porche. Brianna releva la tête vers la porte, mais elle tenait toujours la fillette dans ses bras, vivante.

Avec délicatesse, je reposai la main inerte que je tenais et allai l'aider.

61. Pestilence

Les jours raccourcissaient, mais l'aube pointait encore de bonne heure. La façade de la maison était orientée à l'est, et le soleil levant illuminait le plancher en chêne blanc de mon infirmerie. Je voyais la barre lumineuse avancer peu à peu sur les lattes. Si j'avais eu une montre, j'aurais pu calibrer le sol comme un cadran solaire, les jointures des planches marquant les minutes.

Pour l'instant, je les comptais en battements de cœur, attendant que l'astre solaire atteigne le comptoir où j'avais préparé mon microscope, les lamelles et le becher posés à côté.

J'entendis des pas dans le couloir. Jamie poussa la porte d'une épaule, tenant dans chaque main une tasse fumante enveloppée dans un linge pour ne pas se brûler. Il m'en tendit une et se baissa pour déposer un baiser sur mon front.

– *Ciamar a tha thu, mo chridle*. Comment ça se passe ?

– Ce pourrait être pire.

Un bâillement interrompit mon sourire de remerciements. Je n'avais pas besoin d'ajouter que Padraic et sa fille aînée étaient encore en vie. Dans le cas contraire, il l'aurait lu sur mon visage. De fait, en l'absence de complications, ils avaient tous deux de fortes chances de s'en sortir. J'avais passé la nuit à leur chevet, les réveillant toutes les heures pour leur faire boire une décoction d'eau au miel, mélangée à un peu de sel, alternant avec une infusion de menthe poivrée et d'écorce de cornouiller pour calmer leurs intestins.

Je soulevai la tasse, une tisane d'ambrosie, fermant les yeux pour inhaler ses effluves légèrement amers, sentant par anticipation les muscles courbaturés de ma nuque et de mes épaules se détendre.

Me voyant étirer le cou, il y posa une main massive chauffée par la tasse. Je poussai un couinement extatique qui le fit rire, et il se mit à me masser.

– Tu ne devrais pas monter te coucher, *Sassenach* ? Tu as veillé toute la nuit.

– Oh, j'ai dormi un peu.

Assise près de la fenêtre, je m'étais assoupie plusieurs fois, pour me réveiller en sursaut chaque fois qu'un papillon de nuit, attiré par ma chandelle, frôlait mon visage. Mme Bug était venue à l'aube, fraîche et proprement vêtue, pour prendre ma relève.

– Je vais aller m'allonger un peu, promis-je. Mais d'abord, je veux jeter un coup d'œil là-dessus, montrant d'un geste vague mon microscope.

J'avais préparé à côté une série de petits flacons bouchés avec des morceaux de chiffon, chacun contenant un liquide brun.

– Un coup d'œil sur quoi ?

Il leva son nez, humant avec prudence.

– C'est de la merde ?

– Oui, répondis-je en bâillant.

Le plus discrètement possible, j'avais prélevé des échantillons de selles d'Hortense et du bébé, puis de mes patients vivants. Jamie les observait d'un air suspicieux.

– Que comptes-tu y trouver, exactement ?

– Je n'en sais rien. Peut-être rien de reconnaissable. Mais il est possible que la maladie des MacNeill ait été provoquée par une amibe ou un bacille, auquel cas, je devrais pouvoir les identifier, les amibes étant assez grosses. Enfin... relativement.

– Ah oui ? Et à quoi cela te servira-t-il ?

Me connaissant, il n'aurait jamais dû poser une telle question.

– D'abord à satisfaire ma curiosité, admis-je. Mais si je peux dénicher un organisme responsable, j'en saurai plus sur la maladie en question, sur sa durée, par exemple, s'il faut s'attendre à d'éventuelles complications et, enfin, sur sa contagiosité.

Il figea, sa tasse en suspens devant ses lèvres.

– Ça s'attrape ?

– Je ne sais pas, mais je le soupçonne. J'ai été vaccinée contre le typhus et la typhoïde, mais ça ne me semble être ni l'un ni l'autre. Il n'existe pas de vaccin contre la dysenterie ou la giardiase.

Il resta un instant immobile à m'observer, puis ses doigts exercèrent une dernière pression sur ma nuque et s'écartèrent. Je pris un peu d'infusion, soupirant de plaisir en sentant le liquide chaud me brûler la gorge, puis descendre réconforter mon estomac.

Jamie s'assit sur un tabouret, étirant ses immenses jambes devant lui. Il fixait la tasse fumante qu'il tenait des deux mains.

– Tu trouves cette boisson assez chaude, *Sassenach* ?

– Oui, très chaude même, pourquoi ?

Il approcha la tasse de ses lèvres et but une gorgée qu'il garda quelques secondes en bouche avant de l'avaler.

– Brianna est entrée dans la cuisine pendant que je faisais chauffer l'eau. Elle a préparé la bassine et le pain de savon, puis a pris une louche dans la bouilloire et se l'est versée sur les mains, d'abord sur une, puis sur l'autre. Quelques instants plus tôt, l'eau bouillait.

– Elle s'est brûlée ?

– Oui. Elle s'est frottée avec la brosse du bout des ongles jusqu'aux coudes. J'ai aperçu une cloque sur sa main, là où elle avait été ébouillantée.

Il se tut, me dévisageant par-dessus le bord de sa tasse, l'air inquiet. Je bus

une autre gorgée. Il faisait frais dans la pièce. Mon souffle chaud se condensa dans l'air quand je poussai un long soupir.

– Le bébé de Padraic est mort dans les bras de Marsali. Brianna s'occupait de l'autre enfant. Elle sait que ce qu'ils avaient est contagieux.

Le sachant, elle ne pouvait toucher son propre enfant avant de laver sa peur de son mieux.

– Oui, mais... quand même...

Je posai une main sur mon poignet, cherchant à le rassurer autant que moi-même.

– C'est différent.

La fraîcheur matinale passagère touchait les esprits aussi bien que les corps, dissipant la confusion douillette des rêves. La végétation était encore nimbée d'ombres bleutées mystérieuses. J'inspirai une grande bouffée d'air sentant bon les herbes mouillées et les belles-de-jour.

– C'est différent, répétais-je. Pour elle. Je suis née à la fin d'une guerre, la Grande Guerre. On l'a appelée ainsi parce que le monde n'avait jamais connu un tel carnage. Je t'en ai déjà parlé, tu t'en souviens ?

Il confirma d'un petit signe de tête et je poursuivis :

– L'année qui a suivi ma naissance, il y a eu une grande épidémie de grippe partout dans le monde. Les gens mouraient par centaines de milliers. Des villages entiers ont été décimés en l'espace d'une semaine. Puis, l'autre guerre a éclaté. La « mienne ».

Tout en m'entendant parler, je sentis la commissure de mes lèvres se retrousser dans une moue ironique. Jamie s'en aperçut lui aussi et sourit. Il comprenait cette étrange sensation de fierté d'avoir traversé un terrible conflit qui laissait l'impression d'appartenir à tous et à chacun. Il devina là où je voulais en venir.

– Or, elle n'a jamais connu de fléau ni de guerre, acheva-t-il pour moi.

Ce devait être étrange pour lui, né guerrier, entraîné à se battre sitôt en âge de tenir une épée, ayant grandi avec l'idée qu'il devait défendre sa famille et lui-même par la violence. Une notion assez incompréhensible, mais aussi merveilleuse.

– Uniquement par l'entremise des images. Par le cinéma, la télévision.

Cette dernière, il ne pourrait jamais la comprendre, ni moi la lui expliquer. Comment traduire la manière dont les films se concentraient sur la guerre elle-même, les bombes, les avions, les sous-marins, sur l'urgence fascinante du sang versé sciemment, sur cette vision de noblesse trouvée dans une mort délibérée.

Lui, il savait à quoi ressemblait vraiment un champ de bataille et ce qui se passait ensuite.

– Les hommes – et les femmes – qui ont combattu dans ces guerres ne sont pas morts l'arme au poing. Ils ont succombé aux maladies et à la négligence,

parce qu'il n'y avait rien pour les empêcher.

J'indiquai de ma tasse la fenêtre ouverte et les montagnes paisibles, le creux, au loin, où était nichée la cabane de Padraic MacNeill.

– Oui, je sais, je l'ai vu de mes propres yeux, murmura-t-il. Quand la peste et la fièvre s'emparent d'une ville, la moitié d'un régiment peut mourir du flux.

Des papillons voletaient parmi les fleurs de la cour, des piérides blanches et jaune souffre, ainsi que, ici et là, la grande voile majestueuse d'un glauque du Canada se détachant sur les ombres de la forêt.

– Brianna est née sept ans après que la pénicilline fut entrée dans l'usage commun. Elle est née en Amérique, pas celle-ci (je montrai de nouveau la fenêtre), mais l'autre, celle qui sera. À son époque, il sera très rare qu'une grande quantité de personnes meurent d'une maladie contagieuse.

La lumière du soleil l'avait rejoint, illuminant la tasse dans sa main.

– Tu te souviens de la première fois qu'un proche est mort ?

Il me regarda, surpris, puis réfléchit, fouillant sa mémoire.

– Mon frère est le premier mort qui ait été important à mes yeux. Mais j'en ai sûrement connu d'autres avant lui.

– Je ne m'en souviens pas vraiment non plus.

Les premiers avaient été mes parents, naturellement. Cependant, étant née en Angleterre, j'avais grandi dans l'ombre des cénotaphes et des monuments aux morts, et, régulièrement, des membres de ma famille mouraient. J'avais un souvenir très net de mon père mettant son feutre et son manteau noirs pour se rendre à l'enterrement de la femme du boulanger, Mme Briggs. Mais elle n'avait pas été la première. Je savais déjà ce qu'étaient la mort et les funérailles. Quel âge avais-je... quatre ans peut-être ?

J'étais très fatiguée. Mes yeux me brûlaient, et les premières lueurs délicates du jour cédaient la place à la lumière vive du soleil.

– Je crois que la mort de Frank a été la première à toucher Brianna personnellement. Il y en a peut-être eu d'autres, je ne sais pas, mais le problème est que...

– Je sais quel est le problème.

Il prit ma tasse vide de ma main, la posa sur le comptoir, puis finit la sienne avant de la reposer à son tour.

– Mais ce n'est pas pour elle qu'elle a peur, n'est-ce pas ? reprit-il. C'est pour le petit.

J'acquiesçai. Elle avait appris, de manière purement théorique, qu'un tel drame était possible. Mais de voir son enfant mourir sous ses yeux d'un trouble aussi banal qu'une diarrhée...

– C'est une bonne mère, dis-je en bâillant de nouveau. Néanmoins, jusqu'à la veille, elle n'avait jamais ressenti viscéralement la peur qu'une entité aussi infime qu'un microbe puisse soudain lui arracher son enfant.

Jamie se releva et me hissa debout.

– Monte te coucher, *Sassenach*. Ils peuvent attendre (il indiqua du menton les flacons posés sur mon comptoir). Je n'ai jamais vu de la merde se gâter pour avoir traîné trop longtemps.

Je me mis à rire et m'effondrai doucement contre lui, ma joue écrasée contre sa poitrine.

– Tu as raison.

Toutefois, je ne partis pas. Je restai là, dans ses bras, et nous contemplâmes ensemble les rayons solaires grimper lentement le long du mur.

62. Les amibes

Je tournai le réflecteur du microscope de quelques millimètres, juste assez pour avoir le plus de clarté possible.

– Là!

Je m'écartai pour laisser Malva regarder dans l'oculaire.

– Vous la voyez ? La grosse tache claire au milieu, avec des lobes et de minuscules points noirs à l'intérieur ?

Un œil fermé, elle se pencha sur l'appareil, le front plissé par la concentration, puis elle poussa un petit cri de triomphe.

– Je le vois très bien ! Comme un flan aux groseilles qu'on aurait renversé par terre, c'est ça ?

– Exactement. C'est une amibe, un des micro-organismes les plus gros. Je suis presque sûre que c'est le méchant que nous recherchons.

Nous examinâmes les échantillons de selles de tous les malades, car la famille de Padraic n'était plus la seule contaminée. Trois foyers comptaient au moins une personne souffrant d'un violent flux sanguin et, dans tous les prélèvements effectués jusque-là, j'avais retrouvé cet intrus amibien.

Malva paraissait fascinée par ce qu'elle voyait.

– Comment une chose si petite peut-elle provoquer un tel *stramash* chez une grande personne ?

Avec délicatesse, je sortis une autre lamelle du bain de colorant et la mis à sécher.

– Il y a une explication, mais ce serait un peu long. Il s'agit de cellules... vous vous souvenez de celles que je vous ai montrées et qui provenaient de la muqueuse de votre bouche ?

Elle acquiesça, se passant la langue à l'intérieur de la joue.

– Le corps produit tout un tas de cellules différentes. Certaines ont pour tâche de lutter contre les bactéries, ces petites taches rouges, vous vous en rappelez ?

Je lui montrai la lamelle qui, contenant de la matière fécale, abritait de vastes quantités d'*Escherichia coli* et autres bactéries.

– Mais il en existe des millions de sortes. Parfois, le corps rencontre un micro-organisme contre lequel les cellules spéciales ne peuvent rien. Je vous ai déjà fait voir le *Plasmodium* dans le sang de Lizzie, n'est-ce pas ?

J'indiquai le flacon bouché sur le comptoir. J'avais prélevé du sang à Lizzie quelques jours plus tôt et montré à Malva les parasites paludéens.

– Je crois que cette amibe fait partie de ces intrus contre lesquels le corps ne sait pas se protéger.

– Dans ce cas, nous n'avons qu'à donner un peu de pénicilline aux malades, non ?

Son « nous » enthousiaste me fit sourire.

– Malheureusement, la pénicilline n'est pas efficace contre la dysenterie amibienne. C'est ainsi qu'on appelle un flux sanguin très violent. J'ai bien peur qu'actuellement notre seule arme soit des herbes.

J'ouvris mon placard et, tout en réfléchissant, j'examinai les rangées de bocal et de petits paquets enveloppés dans de la gaze.

– De l'armoise amère, pour commencer.

Je descendis le flacon et le tendis à Malva, qui était venue se placer à côté de moi, contemplant avec intérêt les mystères de ma pharmacie.

– De l'ail, ajoutai-je. Il est généralement utile pour les infections de l'appareil digestif, mais, en cataplasme, il est aussi bon pour les maladies de peau.

– Et l'oignon ? proposa-t-elle. Quand j'étais petite et que j'avais mal à l'oreille, ma grand-mère m'en mettait. Ça sentait très mauvais, mais ça marchait !

– En tout cas, ça ne peut pas faire de mal. Allez donc dans l'office nous en chercher trois gros... et prenez aussi plusieurs gousses d'ail !

– Tout de suite, madame !

Elle posa l'armoise et sortit en courant, ses sandales claquant sur le plancher. Je me retournai vers les étagères, m'efforçant de calmer mon sentiment d'urgence.

J'étais déchirée entre l'envie d'être auprès des patients et de les soigner, et le besoin de préparer des médicaments susceptibles de les aider. Mais d'autres personnes pouvaient s'occuper des malades, alors que j'étais la seule à posséder les connaissances suffisantes pour tenter de composer un remède antiparasitaire.

De l'armoise, de l'ail, de l'aigremoine... Et de la gentiane. Tout ce qui avait une forte teneur en cuivre ou en soufre. Ah, de la rhubarbe ! La saison était passée, mais la dernière récolte avait été bonne. J'avais préparé plusieurs douzaines de bouteilles de pulpe bouillie et de sirop. Mme Bug aimait s'en servir pour ses tartes, et cela nous fournissait de la vitamine C pour les mois d'hiver. Elle faisait une excellente base pour les médicaments... même si ses effets légers allaient passer inaperçus face aux ravages d'une maladie aussi virulente.

Je moulus l'armoise et l'aigremoine dans mon mortier tout en me demandant d'où était venue cette nouvelle saleté. La dysenterie amibienne était d'habitude une pathologie des tropiques. Néanmoins, j'avais déjà vu bon nombre de maladies tropicales sur la côte, importées des Antilles par le commerce des esclaves et du sucre. Certaines se propageaient à l'intérieur des terres, car, comme toutes les affections qui n'étaient pas instantanément

fatales, elles tendaient à devenir chroniques et à se déplacer avec leurs hôtes.

Il n'était pas impossible qu'un pêcheur ait contracté cette dysenterie au cours d'un voyage et, étant l'un des rares à n'avoir développé qu'une forme bénigne de maladie, qu'il transporte à présent un peu partout la souche enkystée de l'amibe dans son appareil digestif, libérant des kystes infectieux à droite et à gauche.

Mais pourquoi cette épidémie soudaine ? La dysenterie se propageait presque toujours dans les aliments et l'eau contaminée. Qu'est-ce que...

– Voilà, madame !

Hors d'haleine, Malva était de retour, plusieurs gros oignons bruns craquelés et luisants dans une main, une douzaine de têtes d'ail retenues dans son tablier. Je les lui fis couper en tranches fines et eus la bonne idée de lui demander de les faire bouillir avec du miel. J'ignorais si l'effet antibactérien du miel serait efficace contre une amibe, mais on ne perdait rien à essayer... et cela rendrait la mixture un peu plus agréable à avaler. Pour le moment, entre les oignons, l'ail et la rhubarbe, elle faisait surtout larmoyer.

– Pouah ! Qu'est-ce que vous fabriquez là-dedans ?

La mine suspicieuse, Brianna se tenait sur le seuil, le nez pincé.

Je m'y étais déjà habituée, mais il était vrai que l'air dans l'infirmierie était imprégné des effluves d'échantillons fécaux auxquels venaient s'ajouter les émanations d'oignons. Malva releva le nez, les yeux pleins de larmes, renifla et s'essuya le nez sur sa manche.

– On fait des *bédicabents*, informa-t-elle Brianna, dignement.

– Il y a de nouveaux malades ? demandai-je à ma fille.

Elle fit non de la tête et avança dans l'infirmierie, contournant avec soin le comptoir où j'étais en train de préparer d'autres lamelles.

– Pas que je sache. J'ai apporté de la nourriture aux McLachlan ce matin, et ils m'ont dit que seuls les deux petits derniers étaient atteints. Quant à Mme Coinneach, elle a eu la diarrhée il y a deux jours, mais rien de dramatique. Elle n'a plus rien.

– Ils donnent de l'eau avec du miel aux petits ? Elle acquiesça.

– Je les ai vus. Ils semblent bien malades, mais pas autant que les MacNeill.

Rien qu'au souvenir de la scène, Brianna n'avait pas tellement l'air dans son assiette non plus. Elle se ressaisit et se tourna vers le placard.

– Je peux t'emprunter un peu d'acide sulfurique, maman ? Elle avait apporté une grande tasse en faïence.

– D'ordinaire, on vient chez les voisins quémander un peu de sucre, répondis-je en riant. Bien sûr, ma chérie, mais fais très attention. Tu ferais mieux de le verser dans un de ces flacons avec un bouchon ciré. Je ne voudrais pas que tu trébuches et que tu le renverses.

– Ça n'arrivera pas, m'assura-t-elle. Il ne m'en faut que quelques gouttes. Je

compte le diluer dans beaucoup d'eau. C'est pour fabriquer du papier.

– Du papier ? s'exclama Malva. Mais comment ?

– On écrase une matière fibreuse quelconque, ce qu'on a sous la main. On la malaxe avec un reste de papier usé, de vieux chiffons, un peu de fils, des feuilles ou des fleurs molles. Puis on laisse macérer pendant plusieurs jours dans de l'eau et... quand on en a, un peu d'acide sulfurique.

De son index, elle tapota avec affection la bouteille carrée.

– Une fois la pâte décomposée en une sorte de pulpe, on l'étale en une fine couche sur des tamis, on l'écrase bien pour faire sortir l'eau, on fait sécher et... abracadabra ! On obtient du papier.

Je vis Malva répéter en silence « abracadabra » et me tournai pour qu'elle ne me voit pas sourire. Brianna déboucha la bouteille et versa avec précaution plusieurs gouttes dans sa tasse. Immédiatement, l'odeur brûlante de l'acide sulfurique s'éleva, tel un démon, au-dessus des autres miasmes. Malva se raidit.

– Qu'est-ce que c'est ? Brianna la regarda, surprise.

– De l'acide sulfurique ! répondit-elle comme si cela coulait de source.

– Du vitriol, précisai-je. Vous n'en avez jamais vu... euh, senti auparavant ?

Elle acquiesça et déversa les oignons hachés dans un pot qu'elle referma avec un couvercle. Puis, se tamponnant les yeux avec un coin de son tablier, elle s'approcha de la bouteille verte.

– Ma mère – elle est morte quand j'étais petite – en avait. Je me souviens de l'odeur et qu'elle me répétait de ne surtout pas y toucher. Jamais. Les gens disaient que ça sentait l'enfer.

– Vraiment ? m'étonnai-je. Je me demande ce qu'elle faisait avec.

Cette information me troublait. D'ordinaire, on n'en trouvait que chez un alchimiste ou un apothicaire. Je ne voyais qu'une raison pour laquelle un particulier aurait voulu en conserver chez lui : comme arme d'agression... pour en jeter au visage de quelqu'un.

Malva ne répondit pas et retourna s'occuper des aulx. Toutefois, j'avais surpris son étrange expression, un mélange d'hostilité et de nostalgie qui fit retentir une sonnette d'alarme au fond de moi.

La nostalgie pour une mère disparue depuis longtemps et la rage d'une petite fille abandonnée. Désorientée et seule.

Brianna me dévisageait, soucieuse.

– Quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle.

Je posai une main sur son bras, juste pour sentir la force et la joie de sa présence et de toutes ces années où je l'avais vue grandir. Les larmes me piquaient les yeux, mais c'étaient sûrement les oignons.

– Rien. Rien du tout.



Je n'en pouvais plus, des enterrements. Le troisième en quelques jours. Nous avions enterré Hortense et le bébé ensemble, puis la vieille Mme Ogilvie. À présent, c'était encore un enfant, l'un des jumeaux de Mme McAfee. L'autre jumeau, un garçon, se tenait devant la fosse de sa sœur, dans un tel état de choc qu'on aurait dit un spectre ambulant, même si la maladie ne l'avait pas touché.

La cérémonie se déroulait en retard, le cercueil n'ayant pas été prêt à temps, et la nuit commençait à tomber. L'or des feuilles d'automne avait viré au gris, et une brume blanche s'enroulait au pied des troncs humides des sapins. Le paysage n'aurait pu être plus triste et, pourtant, il était bien plus approprié que le soleil vif et la brise douce qui avaient présidé à l'ensevelissement d'Hortense et de la petite Angelica.

– » L'Éternel est mon berger ; je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts pâturages. Il me dirige près des eaux paisibles... »

La voix de Roger se brisait de douleur, mais personne ne semblait le remarquer. Il lutta quelques minutes, déglutissant, puis il poursuivit tant bien que mal. Il tenait la petite Bible verte dans sa main, mais ne lisait pas. Il récitait de mémoire, son regard passant de M. McAfee – il était seul, car sa femme et sa sœur étaient toutes deux malades – au petit garçon devant lui. Il devait avoir l'âge de Jemmy.

– » Quand je marche... Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je... je ne crains aucun mal... »

Sa voix tremblait, et je remarquai des larmes sur ses joues. Je cherchai Brianna du regard. Elle se tenait à l'écart, Jemmy à moitié enfoui dans les plis de sa cape noire. Elle avait remonté sa capuche, mais son visage pâle ressortait de l'ombre, digne mater dolorosa.

Même la redingote rouge du major MacDonald semblait éteinte, paraissant gris anthracite dans les derniers vestiges du jour. Il était arrivé dans l'après-midi et avait aidé à transporter le petit cercueil. Il tenait son chapeau sous le bras, la tête baissée. Lui aussi, il avait un enfant... une fille, vivant quelque part en Écosse avec sa mère.

J'oscillai légèrement, et Jamie me retint par le coude. Je n'avais pratiquement pas dormi ni mangé depuis trois jours. Pourtant, je n'avais pas faim et ne me sentais pas fatiguée. Plutôt lointaine et irréaliste, comme si le vent me traversait.

Le père poussa un cri d'une douleur incommensurable et se laissa tomber à genoux devant la tombe. Je sentis les muscles de Jamie se contracter par compassion instinctive et m'écartai, lui murmurant :

– Vas-y.

Il s'approcha de M. McAfee, se pencha pour lui chuchoter quelques mots à l'oreille et passa un bras autour de ses épaules. Roger s'était tu.

Mes pensées refusaient de m'obéir. J'avais beau essayer de me concentrer sur la cérémonie, elles vagabondaient. Mes bras étaient courbaturés. J'avais moulu des herbes, soulevé des patients, porté des seaux d'eau... J'avais l'impression de refaire les mêmes gestes sans arrêt et ressentais les coups répétitifs du pilon dans le mortier, le poids mort des corps inertes. Je revoyais nettement les lamelles d'Entamoeba, les pseudopodes affamés se déplaçant au ralenti, dévorant tout sur leur passage. De l'eau. J'en entendais distinctement couler. Ils vivaient dans l'eau, même si seule la forme kystique était infectieuse. La maladie se propageait grâce à l'eau. C'était soudain clair dans ma tête.

Puis, je me retrouvai étendue sur le sol sans avoir eu conscience d'être tombée, sans aucun souvenir de m'être jamais tenue debout, l'odeur de la terre humide et froide, et celle du bois trempé emplissant mes narines. J'eus une vague vision de lombric. J'apercevais des mouvements au-dessus de moi. La petite Bible verte était tombée par terre et gisait ouverte à quelques centimètres de mes yeux, le vent faisant tourner ses pages, une à une, comme un sort *Virgiliana**^[13] fantomatique... Sur quoi s'arrêterait-elle ?

Des mains s'agitaient dans un brouhaha de voix, mais je n'y prêtais pas attention. Une immense amibe flottait majestueusement dans les ténèbres devant moi, son pseudopode s'avancant lentement, très lentement, pour m'accueillir dans son étreinte.

63. Un moment décisif

La fièvre grondait dans ma tête, tel un orage. Des accès de douleur fulgurante traversaient mon corps dans des éclats aveuglants, des éclairs foudroyant des réseaux de nerfs, pénétrant dans les creux cachés de mes articulations, brûlant mes fibres musculaires. Impitoyable, frappant sans répit comme un archange destructeur abattant son épée de feu.

Je savais rarement si mes yeux étaient ouverts ou fermés, si j'étais éveillée ou endormie. Je ne voyais qu'un magma gris tourbillonnant, traversé de zébrures rouges. Cette rougeur battait dans mes veines et sur ma peau. Je saisis une artère écarlate et la suivis, me raccrochant à son tracé lumineux, ballottée par les assauts de la tempête. Le tonnerre grondait de plus en plus fort à mesure que je pénétrais toujours plus loin dans l'obscurité bouillonnante autour de moi, devenant hideusement régulier comme les battements d'une timbale, m'assourdissant. Je me sentais telle une carcasse vide, étirée, vibrant à chaque fracas.

Sa source était à présent devant moi, palpitant avec un tel vacarme que je ne pus me retenir de hurler plus fort, uniquement pour entendre un autre son... mes lèvres se retroussèrent et ma gorge se gonfla sous l'effort du cri. Pourtant, je n'entendais que le martèlement. En proie au désespoir, je tendis les mains devant moi à travers la brume grise (étaient-ce vraiment mes mains ?) et attrapai un objet chaud et humide, qui glissait, palpitait, se convulsait entre mes doigts.

J'ouvris les yeux et constatai que je tenais mon cœur.

Horriifiée, je le lâchai, et il rampa en laissant derrière lui une tramée sanglante, ses valves s'ouvrant dans un déclic sourd et se refermant avec un bruit de ventouse comme des gueules de poissons suffocants.

Parfois, des visages apparaissaient dans les vapeurs fiévreuses, certains me paraissant familiers, même si j'étais incapable de mettre un nom dessus. Les autres, je ne les avais jamais vus. Ces têtes inconnues prenaient forme parfois à la lisière du sommeil, m'étudiant avec curiosité ou indifférence, puis se détournaient.

Ceux que je croyais reconnaître portaient des expressions de compassion ou d'inquiétude. Ils tentaient de retenir mon regard, mais celui-ci glissait inexorablement, coupable, vertigineux, incapable de s'accrocher nulle part. Leurs lèvres remuaient. Je savais qu'ils me parlaient, mais je n'entendais rien, leurs paroles noyées par le tumulte silencieux de ma tempête.



J'éprouvais une sensation étrange, mais, pour la première fois depuis un

nombre incalculable de jours, je ne me sentais pas souffrante. Les nuages de fièvre s'éloignaient. Ils grondaient encore quelque part non loin, mais, pour l'instant, je ne les voyais plus. Ma vue était claire ; je distinguai le bois brut des poutres au-dessus de moi.

De fait, je le voyais si clairement que sa beauté me frappa. Les veines et les nœuds de son grain poli étaient à la fois statiques et d'une grâce vivante, ses couleurs rendues miroitantes par la suie et l'essence même de la terre. Je pouvais soudain comprendre comment la poutre avait été transformée tout en conservant l'esprit de l'arbre.

Ma découverte me fascinait tant que je tendis la main pour la toucher. Mes doigts effleurèrent le bois avec ravissement, suivant sa surface fraîche, les sillons en V laissés par les coups de hache, réguliers comme un vol d'oies sauvages. J'entendais battre leurs ailes puissantes et, en même temps, je sentais les muscles de mes épaules fléchir et pousser, la joie vibrant le long de mes bras tandis que la hache s'enfonçait dans le bois. Tout en méditant sur cette captivante sensation, il me vint vaguement à l'esprit que la poutre se trouvait à près de trois mètres du sol.

Je me retournai sans le moindre effort et me vis étendue sur le lit.

J'étais sur le dos, les couvertures en désordre comme si j'avais vainement tenté de les repousser sans en avoir eu la force. L'air dans la chambre était étrangement figé, et les pavés en couleur de l'édredon en patchwork brillaient tels des bijoux au fond de l'océan, vifs mais étouffés.

En revanche, ma peau avait la couleur de la nacre, d'une pâleur exsangue et chatoyante. Puis je compris : j'étais si maigre que ma peau s'était étirée sur mon squelette et que l'éclat des os et du cartilage sous-jacents prêtait ce lustre à mon visage.

Et quels os ! J'étais émerveillée par la perfection de leurs formes. Je suivis des yeux l'arc délicat de ma cage thoracique, la beauté émouvante de mon crâne sculpté.

Mes cheveux étaient emmêlés, collés, remplis de nœuds... pourtant, je fus attirée par eux, par leurs courbes que je suivais de l'œil... et du doigt ? Je n'avais pas conscience d'avoir bougé, mais je sentais leur douceur, le soyeux frais des boucles brunes et la vigueur élastique des fils d'argent ; je les entendais bruisser l'un contre l'autre, une cascade de notes telle une gamme à la harpe.

« Mon Dieu ! Que tu es ravissante ! »

J'entendis mes mots sans qu'aucun son ne résonne dans l'air.

Mes paupières étaient ouvertes. Je croisai et soutins un regard d'ambre et d'or patiné. Ces yeux regardaient à travers moi, quelque chose de très lointain. Toutefois, ils me voyaient aussi. Je vis leurs pupilles se dilater légèrement et sentis leur chaleur m'éteindre, remplies de connaissance et d'acceptation. « Oui, me disaient-ils. Je te connais. Partons. » Une immense paix m'envahit, et l'air autour de moi remua enfin, comme une brise s'engouffrant sous des

plumes.

Puis, un son m'attira vers la fenêtre, et je vis l'homme qui se tenait là. Je ne connaissais pas son nom et, pourtant, je l'aimais. Il tournait le dos au lit, les mains sur le rebord de la fenêtre, la tête baissée. La lumière de l'aube illuminait ses cheveux d'une aura rouge et recouvrait ses bras d'or. Un spasme de chagrin le parcourut. Je le perçus, comme le tremblement d'un séisme lointain.

Quelqu'un bougea près de lui. Une femme brune, une fille plutôt. Elle s'approcha, posa une main sur son dos, murmurant quelques mots. Je vis la manière dont elle le regardait, la tendresse dans l'inclination de sa tête, l'intimité de son corps ondulant vers lui.

« Non, pensai-je avec un grand calme. Ça, jamais. »

Je regardai de nouveau mon corps étendu sur le lit et, en proie à la fois à une décision ferme et un regret infini, j'inspirai.

64. Je suis la résurrection

Je continuais à dormir pendant de longues périodes, ne me réveillant que pour manger. Les rêves fébriles avaient disparu, et mon sommeil était un lac profond d'eaux noires où je m'enfonçais dans l'oubli, dérivant entre les algues, aussi indolente qu'un poisson.

Parfois, je flottais juste sous la surface, consciente des personnes et des objets du monde terrestre, mais incapable de les rejoindre. Des voix parlaient près de moi, étouffées et dénuées de sens. De temps à autre, une phrase pénétrait le liquide clair qui m'enveloppait et se promenait dans ma tête, suspendue telle une minuscule méduse, ronde et transparente, pourtant vibrante d'une signification mystérieuse, ses mots surnageant comme un filet dérivant.

Chaque phrase restait un moment dans mon champ de conscience, se déployant et se repliant avec ses rythmes curieux, puis s'éloignait lentement, laissant le silence.

Entre les petites méduses, il y avait de vastes étendues d'eau limpide, parfois remplies d'une lumière rayonnante, parfois plongées dans une obscurité d'une paix absolue. Je m'élevais et descendais entre la surface et les profondeurs, au gré de courants inconnus.

« Médecin, guéris. » Un filet de bulles. Un mouvement. Une spore de conscience dormante, délogée par la carbonatation, se fendit et s'épanouit. Puis un élanement, aussi brutal qu'un coup de poignard. « Qui m'appelle ? » « Médecin, guéris. »

J'ouvris les yeux.

Ce ne fut pas un grand choc, car la pièce était plongée dans la pénombre, comme sous l'eau, et je n'eus pas la sensation d'être extirpée de mon élément.

– » Ô Seigneur, Jésus-Christ, le grand médecin, toi qui guéris tous les maux du monde, étends ta bénédiction sur ton humble servante, apporte la sagesse à ceux qui veillent sur elle dans sa souffrance ; bénis tous les moyens mis en œuvre pour sa guérison... »

Les mots s'écoulaient comme un ruisseau gargouillant, frais sur ma peau. Un homme se tenait devant moi, sa tête brune penchée sur un livre. La faible lumière dans la pièce l'enveloppait, et il semblait en faire partie. Il lisait à voix haute, d'une voix craquelée d'adolescent en pleine mue.

– » Tends-lui la main et, si telle est ta volonté, rends-lui sa santé et sa force afin qu'elle vive pour louer ta bonté et ta grâce ; qu'elle vive dans la gloire de ton nom saint. Amen. »

Je cherchai désespérément son prénom. Ma propre voix était éraillée à force de ne plus servir. Parler me demanda un effort immense.

– Roger ?

Il ouvrit des yeux incrédules. Ils me parurent d'un vert d'une vivacité incroyable, couleur de serpentine et de feuilles d'été.

– Claire ?

La sensation onirique de submersion menaçait de m'engloutir de nouveau.

– Je ne sais pas. C'est moi ?



Je parvins à lever une main pendant quelques secondes, mais j'étais trop faible pour redresser la tête. Roger me hissa en position assise, me calant contre des oreillers et, me soutenant d'une main dans la nuque, tint une tasse d'eau devant mes lèvres sèches. Ce fut l'étrange sensation de sa paume contre ma peau nue qui déclencha un vague processus de prise de conscience. Puis, ses doigts chauds contre l'arrière de mon crâne. Je bondis tel un saumon ferré, envoyant voler la tasse.

– Quoi ? Quoi ? balbutiai-je.

Je pris ma tête entre mes mains, trop choquée pour formuler une phrase entière et sentant à peine l'eau froide traverser le drap.

– QUOI ?

Roger paraissait presque aussi offensé que moi. Il chercha ses mots, bégayant :

– Je... je... je croyais que... que vous saviez. Vous ne... ? Enfin... ce... ce n'est pas si grave. Ils... ils repousseront.

Je tentai en vain d'articuler un bout de phrase, mais les connexions ne se faisaient plus entre ma langue et mon cerveau. Tout l'espace dans mon esprit était occupé par la disparition de la masse lourde et douce de mes cheveux, remplacée par un tapis de crins drus.

– Malva et Mme Bug vous les ont coupés avant-hier. Nous... nous n'étions pas là, Brianna et moi, autrement, nous ne les aurions pas laissées faire. Elles pensaient que c'était bon pour calmer une forte fièvre. C'est la pratique, ici. Brianna était furieuse contre elles, mais elles croyaient... elles croyaient aider à vous sauver la vie. Oh, Seigneur, Claire... ne faites pas cette tête !

Il s'effaça derrière un rideau de larmes qui se referma soudain pour me protéger du regard du monde.

Je n'avais pas conscience de pleurer. Le chagrin s'échappait simplement de moi comme d'une gourde transpercée d'un coup de couteau.

– Je vais chercher Jamie ! déclara-t-il précipitamment.

– NON !

Je le retins par la manche avec une force que je n'aurais jamais imaginé posséder.

– Non ! Je ne veux pas qu'il me voie ainsi !

Il ne répondit pas, et je m'accrochai obstinément à son bras, le seul moyen que je trouvais pour tenter d'éviter l'impensable.

– Il... euh... vous a vue.

Il baissa les yeux, évitant mon regard.

– Je veux dire... il vous a déjà vue.

Ce fut un choc presque aussi brutal que ma découverte initiale.

– Que... qu'est-ce qu'il a dit ?

Il releva lentement les yeux, comme un homme craignant de regarder Méduse en face. Ou plutôt l'anti-Méduse. Avec douceur, il posa une main sur mon bras.

– Il n'a rien dit. Il a... juste pleuré.

Je pleurais toujours moi aussi, mais de manière un peu plus ordinaire, moins hystérique. La sensation de froid glacial était passée, et la chaleur remontait dans mes membres, même si un courant d'air semblait me souffler sur la tête. Mon cœur ralentissait, et j'eus de nouveau la vague impression d'être sortie de mon corps.

L'état de choc ? Le terme se forma dans mon esprit caoutchouteux. Après tout, il était possible de subir un choc physique résultant de plaies émotionnelles... Bien sûr, je le savais.

– Claire !

Roger devait appeler mon nom depuis quelque temps. Il me secouait le bras. Avec un effort surhumain, je me forçai à le fixer. Il paraissait au bord de la panique, et je me demandai si j'avais recommencé à mourir. Mais il était trop tard pour cela.

– Quoi ?

Il soupira de soulagement.

– Pendant un instant, vous avez eu l'air... bizarre. Vous... vous voulez encore un peu d'eau ?

Sa proposition était à mes yeux tellement incongrue que je faillis me mettre à rire. Toutefois, j'avais très soif, et une tasse d'eau fraîche me parut la chose la plus désirable au monde.

– Oui.

Mes larmes continuaient de couler, mais elles étaient plutôt apaisantes. Je ne tentai pas de les retenir, me contentant de les essuyer avec un coin du drap humide.

Je commençai à prendre conscience que je n'avais peut-être pas fait le choix le plus sage, ni le plus facile, en décidant de revenir à la vie. Les éléments extérieurs à la conscience de mon propre corps me revenaient peu à peu. Des problèmes, des soucis, du danger... de la douleur. Des choses sombres et effrayantes comme un nuage de chauves-souris. Je ne voulais pas regarder de trop près les images qui formaient une pile désordonnée au fond

de mon cerveau... des images dont je m'étais délestée dans ma lutte pour ne pas sombrer.

Mais si j'étais revenue, j'étais de nouveau moi-même... à savoir un médecin.

– L'épidémie ? Elle est toujours...

Roger tenait mes mains autour de la tasse, m'aidant à boire. C'était de l'eau, certes, mais avec autre chose... de la menthe et une herbe plus forte, plus amère. De l'angélique ?

– Elle s'est arrêtée. Il n'y a pas eu de nouveaux cas depuis une semaine.

– Une semaine ? Depuis combien de temps je suis...

– Plus ou moins ça. Vous êtes une des dernières à être tombée malade.

Je bus une nouvelle gorgée. Un goût sucré flottait au-dessus de l'amertume... du miel. Je fus un peu soulagée d'avoir réussi à identifier au moins un élément du puzzle de la réalité.

Au ton de Roger, je devinais que quelques malades étaient morts, mais je n'en demandai pas plus pour l'instant. Décider de vivre était une chose, réintégrer le monde des vivants représentait un combat que je n'avais pas encore le courage de mener. J'avais arraché mes racines et me retrouvai comme une plante fanée ; replanter mes deux pieds dans la terre était encore au-dessus de mes forces.

Que des gens que je connaissais, que j'aimais peut-être, soient morts me paraissait une perte aussi douloureuse que celle de mes cheveux.

Je bus encore deux tasses d'eau sucrée, puis me renfonçai dans mon oreiller avec un soupir, mon estomac tel un petit ballon froid.

Roger reposa la tasse sur la table de chevet.

– Reposez-vous. Je vais aller chercher Brianna. Dormez, si vous en avez envie.

Quand il se leva, je remarquai à quel point il avait l'air épuisé et maigre. Il avait dû aider à soigner les malades toute la semaine, dont moi, entre autres. Et enterrer les morts.

– Roger ?

Parler me demandait un effort considérable ; j'avais du mal à trouver les mots et à les démêler de la bouillie dans ma tête.

– Vous avez mangé quelque chose récemment ?

Son front soucieux se dérida, et il me sourit.

– Non, pas depuis hier.

– Allez. Allez manger, d'accord ? -Oui.

Toutefois, il ne sortit pas. Il hésita, puis se rapprocha du lit en quelques enjambées, prit ma tête entre ses mains et me baisa le front.

– Vous êtes très belle, chuchota-t-il.

Après une dernière caresse sur ma joue, il sortit.

– Quoi ? demandai-je faiblement.

Mais la seule réponse fut le gonflement du rideau poussé par une légère brise, apportant un parfum de pommes.



À vrai dire, je ressemblais à un squelette avec une coupe en brosse très peu flatteuse, comme je m'en rendis compte quand j'eus assez de forces pour persuader Jamie de me donner un miroir.

– Tu pourrais peut-être mettre un bonnet ? suggéra-t-il, prudent.

Il tripotait une coiffe en mousseline que Marsali m'avait apportée.

– Tu peux toujours courir !

Encore choquée par la vision d'horreur dans la glace, j'eus un peu de mal à articuler cette dernière pensée. En fait, je devais me retenir de lui arracher le bonnet des mains et de l'enfiler jusqu'au menton.

J'avais déjà rejeté d'autres offres de couvre-chefs de la part de Mme Bug (qui s'était longuement auto-congratulée pour l'efficacité de son traitement radical contre la fièvre, persuadée qu'elle m'avait sauvé la vie), ainsi que de Marsali, Malva et de toutes les autres femmes venues me rendre visite.

Je refusais par pur esprit de contradiction. La vue de ma chevelure libre outrageait leur sens écossais de la bienséance féminine, et depuis des années elles s'efforçaient – avec divers degrés de subtilité – de m'imposer le port du bonnet. Je n'allais pas laisser les circonstances accomplir ce contre quoi j'avais tant lutté.

Après m'être vue, ma résolution était moins ferme, sans compter que je devais bien reconnaître que j'avais un peu froid à la tête. D'un autre côté, en me voyant capituler, Jamie aurait été très inquiet, et, ces derniers temps, je l'avais suffisamment effrayé, à en juger par ses joues creuses et les profonds cernes sous ses yeux.

De fait, son visage s'illumina quand je refusai son offre, et il jeta le bonnet de côté.

Je reposai le miroir, face cachée, sur le couvre-lit.

– Ma seule consolation, c'est la tête des gens quand ils entrent dans la chambre et me voient. C'est comique !

– Tu es très belle, *Sassenach*.

Là-dessus, il éclata de rire. Surprise, je repris le miroir, me regardant de nouveau, ce qui l'acheva : il était plié en deux de rire et se tenait les côtes.

Je me renfonçai dans le lit, me sentant mieux. La fièvre avait complètement disparu, mais j'étais encore faible, à peine capable de me redresser en position assise sans aide. Après le moindre effort, je m'endormais soudain sans prévenir.

Toujours hilare, Jamie prit ma main et la baisa. La chaleur du contact de sa peau hérissa le duvet de mon avant-bras, et mes doigts se refermèrent sur les

siens.

– Je t'aime, chuchota-t-il.

Me sentant vraiment mieux, je répondis :

– Ah !... Eh bien... moi aussi, je t'aime. Et puis, ils repousseront, après tout.

Il baisa de nouveau ma main et la reposa avec douceur sur le couvre-lit.

– Tu as mangé ?

Je réprimai un soupir de lassitude.

– Un peu. J'avalerai un morceau un peu plus tard. Depuis de longues années, j'avais compris pourquoi les malades étaient appelés des « patients ». Coincés au fond de leur lit, ils étaient obligés de supporter stoïquement le harcèlement et les agaceries de ceux qui étaient en bonne santé.

Depuis que j'avais repris conscience, à savoir depuis deux jours, toutes les personnes qui entraient dans ma chambre marquaient d'abord un temps d'arrêt devant mon allure, puis m'enjoignaient de porter un bonnet avant d'essayer de me faire avaler de la nourriture de force. Plus sensible au ton de ma voix que Mme Bug, Malva, Brianna ou Marsali, Jamie jeta un coup d'œil vers le plateau posé près du lit et décida avec sagesse de ne pas insister.

– Dis-moi ce qui s'est passé ? Qui a été malade ? Comment vont-ils ? Et qui... est mort ?

Il me dévisagea prudemment, essayant de deviner si la vérité allait me faire tourner de l'œil, mourir ou bondir hors de mon lit.

– Tu es sûre que tu te sens assez forte, *Sassenach* ? Ce genre de nouvelles peut attendre.

– Il faudra bien que je le sache tôt ou tard, non ? Et je préfère savoir plutôt que de m'inquiéter de ce que je ne sais pas.

– Soit. Padraic et sa fille sont pratiquement tirés d'affaire. Evan a perdu son petit dernier, Bobby, et Grace est encore mal en point, mais Hugh et Caitlin n'ont pas été atteints. Trois des pêcheurs sont morts. Il y a encore une douzaine de malades, mais la plupart sont en train de se remettre. Et puis il y a Tom Christie. On m'a dit qu'il était encore très souffrant.

– Tom Christie ? Malva ne m'a rien dit.

D'un autre côté, quand je l'avais interrogée un peu plus tôt, elle avait refusé de parler de quoi que ce soit, répétant que je devais me reposer et ne m'inquiéter de rien.

– Et Allan ?

– Non, il n'a rien.

– Depuis combien de temps Tom est-il malade ?

– Je ne sais pas. La petite te le dira.

J'acquiesçai d'un signe de tête. Une erreur. Prise de vertige, je dus fermer les yeux, des motifs lumineux clignotant sous mes paupières.

J'entendis Jamie bondir devant mon léger malaise et lui dis, un peu

essoufflée :

– C'est drôle, quand je ferme les yeux, je vois souvent des étoiles..., mais pas comme dans le ciel. Elles ressemblent à celles qui bordaient une petite valise de poupée que j'avais, enfant. Pourquoi, à ton avis ?

– Je n'en ai pas la moindre idée. Tu n'es pas en train de te remettre à délirer, n'est-ce pas ?

Je rouvris les paupières et m'efforçai de sourire.

– Je ne crois pas. Pourquoi, j'ai déliré ?

– Un peu, oui !

– J'ai dit des choses que je devrais savoir ?

– Probablement pas, mais je te raconterai peut-être un jour.

J'envisageai de me laisser de nouveau emporter par le sommeil plutôt que de subir d'autres humiliations, mais je décidai de faire face et de renouer les fils de vie qui me rattachaient encore à la Terre.

– Chez Brianna et Marsali, ils vont tous bien, hein ? C'était une question de pure forme, car elles s'étaient relayées à mon chevet. Ni l'une ni l'autre ne m'avait rien dit qui puisse me bouleverser, dans mon état de faiblesse, mais j'étais sûre que si un des enfants avait été malade, elles n'auraient pu me le cacher.

– Oui, oui, tout le monde va bien.

Je sentis néanmoins une hésitation dans sa voix.

– Quoi ?

– Ils vont bien, répéta-t-il très vite. Personne n'est tombé malade.

– Tu peux me dire la vérité. Autrement, je tirerai les vers du nez à Mme Bug. Ce ne devrait pas être trop difficile.

Au même instant, j'entendis le claquement des sabots de cette dernière dans l'escalier. Elle marchait d'un pas plus lent et précautionneux qu'à son habitude, ce qui m'indiqua qu'elle était chargée. En effet, quelques secondes plus tard, elle franchit la porte de biais avec un sourire rayonnant, tenant un plateau d'une main et Henri-Christian accroché à elle comme un petit singe.

– Je vous ai apporté un petit quelque chose à manger, *a leannan*.

Elle repoussa le bol de porridge pratiquement intact et l'assiette de toasts refroidis pour faire de la place aux nouvelles victuailles.

– On dirait que vous n'avez pas grand faim ?

Sans attendre ma réponse, elle déposa délicatement Henri-Christian dans mes bras. Sans crainte aucune et amical comme toujours, il glissa aussitôt sa tête sous mon menton, frotta son nez contre ma poitrine et se mit à me sucer les doigts, ses petites dents de lait me mordillant la peau.

– Bonjour, toi ! Qu'est-ce qui t'est donc arrivé là ?

Je lissai en arrière le duvet sur son crâne rond, dégageant une vilaine tache jaunâtre, vestige d'une ecchymose.

– C'est la progéniture du diable qui a essayé de tuer le pauvre chéri, m'informa Mme Bug en pinçant les lèvres. Elle y serait parvenue, si Roger Mac n'était pas intervenu, le saint homme!

– De quelle progéniture s'agit-il ?

– Des enfants de pêcheurs, m'expliqua Jamie.

Il toucha du bout du doigt le nez d'Henri-Christian et le retira aussitôt quand l'enfant essaya de l'attraper, puis il le toucha de nouveau. Henri-Christian gloussa de rire et posa sa menotte sur son propre nez, ravi par ce nouveau jeu.

– Ces petits misérables ont essayé de le noyer, poursuivit Mme Bug. Ils l'ont enlevé avec son panier, puis l'ont déposé dans le torrent, laissant le courant l'emporter!

– Je ne crois pas qu'ils voulaient vraiment le noyer, précisa Jamie. Dans ce cas, ils ne l'auraient pas laissé dans son panier.

– Hmph ! fit Mme Bug. En tout cas, ils ne lui voulaient pas du bien !

Examinant rapidement le bébé, je découvris plusieurs autres ecchymoses, une croûte sur le talon et un genou écorché.

– Mon pauvre chéri, on dirait que tu as été sérieusement secoué.

Je me tournai vers Jamie.

– C'est Roger qui l'a sauvé ?

– Oui. La petite Joanie est venue me trouver en hurlant qu'on avait volé son frère. Je suis arrivé juste à temps pour assister au dénouement de l'affaire.

Les garnements avaient déposé le panier dans le bassin à truites, un élargissement du torrent où l'eau était assez calme. Tressé dans un osier robuste, le panier avait flotté... le temps que le courant le pousse vers le déversoir, après quoi la rivière serpentait entre des rochers avant de chuter d'un mètre dans un bouillonnement d'écume et de pierres.

Roger était en train de construire une clôture non loin. En entendant les rires des garçons et les cris perçants de Félicité, il avait lâché le piquet qu'il tenait et avait accouru, pensant que les grands chahutaient la gamine.

En arrivant, il avait aperçu le panier d'Henri-Christian s'incliner lentement au bord du déversoir, puis rebondir de rocher en rocher, tournoyant dans le courant, et commencer à prendre l'eau.

Courant sur la berge, il avait plongé, atterrissant à plat ventre juste sous la cascade, à l'instant même où Henri-Christian, hurlant comme un diable, lui tombait sur le dos. Il l'avait repêché juste à temps.

– J'ai atteint la rive à ce moment-là, raconta Jamie. Je l'ai vu émerger de l'eau comme un triton, des algues sur la tête, le nez en sang et serrant le petit dans ses bras. Un sacré spectacle !

Les garnements, qui avaient couru le long de la berge en criant, s'étaient arrêtés pile en le voyant. L'un d'eux avait pris ses jambes à son cou, et les autres s'apprêtaient à l'imiter quand Roger avait pointé un doigt vers eux en

hurlant pardessus le vacarme du torrent :

– *Sheas !*

Ils étaient restés pétrifiés de terreur.

Sans les quitter du regard, Roger s'était approché de la berge, puis s'était accroupi et, prenant un peu d'eau dans sa main en coupe, l'avait versé sur la tête du bébé vagissant (qui s'était aussitôt tu). Puis, il avait tonné :

– Je te baptise Henri-Christian, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Vous m'entendez, bande de petits vauriens ? Il s'appelle CHRISTian ! Il appartient au Seigneur ! Touchez encore à un de ses cheveux, et Satan jaillira hors de terre pour vous traîner par les pieds jusqu'aux ENFERS !

Cette fois, les garçons avaient détalé, se précipitant dans les broussailles en dérapant et en se bousculant.

Partagée entre la consternation et l'envie de rire, je baissai les yeux vers Henri-Christian, qui venait de découvrir le plaisir de sucer son pouce et était plongé dans une étude approfondie de ce nouvel art.

– Ce devait être une scène impressionnante !

– En tout cas, moi, j'ai été impressionné ! dit Jamie en riant. J'ignorais que Roger Mac avait ce talent pour menacer des feux de l'enfer et de la damnation. Avec sa voix rauque, c'était d'autant plus efficace.

– Tu crois que mettre le bébé dans le torrent était un simple jeu d'enfants, bien qu'idiot ?

Il caressa le crâne d'Henri-Christian.

– Oh, oui, c'était de l'espièglerie, mais les enfants ne sont pas les seuls responsables.

Jamie avait attrapé un des garnements par la peau du cou alors qu'il tentait de fuir, manquant de le faire mourir de frayeur. L'entraînant fermement dans les bois, il l'avait plaqué contre un arbre et exigé des explications sur cette tentative de meurtre.

Tremblant et balbutiant, l'enfant avait tenté de s'excuser en affirmant qu'ils n'avaient pas eu l'intention de faire du mal au bébé. Ils avaient juste voulu vérifier s'il flottait, car leurs parents disaient tous que c'était le fils d'un démon, et tout le monde savait que la progéniture de Satan ne coulait pas, l'eau rejetant leur impureté. Aussi, ils avaient emporté le petit dans son panier, parce qu'ils avaient peur de le toucher, persuadés que sa peau les brûlerait.

– Je lui ai dit que j'allais lui montrer ce qui brûlait vraiment et lui ai flanqué une bonne raclée.

Il avait ensuite libéré le gamin en lui ordonnant de rentrer chez lui, de changer de culottes et d'aller prévenir ses complices qu'ils étaient tous attendus dans son bureau avant le dîner pour recevoir la même correction, autrement il viendrait en personne chez eux pour leur donner la fessée devant leurs parents.

– Ils sont venus ? demandai-je fascinée. Il parut surpris.

– Bien sûr. Ils ont reçu leur châtiment, puis nous sommes allés à la cuisine manger du pain et du miel. J'avais prié Marsali d'amener Henri-Christian, et je leur ai demandé de le toucher, chacun à son tour, pour voir. Ensuite, un des garçons a voulu savoir si la déclaration de monsieur Roger, à propos du bébé appartenant au Seigneur, était vraie. Je lui ai répondu que si monsieur Roger l'avait dit, ce devait être vrai, mais qu'avant tout, Henri-Christian était à moi et qu'ils avaient tous intérêt à ne jamais l'oublier.

Son index suivit la courbe de la joue du bébé qui commençait à s'endormir, ses paupières lourdes, son minuscule pouce trempé à moitié hors de sa bouche.

– Je suis désolée d'avoir raté ça ! chuchotai-je pour ne pas le réveiller.

Comme tous les bébés endormis, il était devenu très chaud et lourd dans le creux de mon bras. Remarquant que j'avais du mal à le tenir, Jamie me le prit et le rendit à Mme Bug, qui s'était discrètement affairée dans la chambre, remettant de l'ordre tout en suivant avec approbation le récit de Jamie. Tapotant avec douceur le dos d'Henri-Christian, elle me chuchota :

– Oh, fallait les voir ! Ils osaient à peine toucher du bout du doigt le ventre du petit, comme s'il s'agissait d'une patate brûlante ! Et lui qui gigotait comme un ver de terre ! Les chenapans roulaient des yeux effrayés.

Quand elle sortit avec le bébé, je glissai à Jamie :

– Si leurs parents croient qu'il est né d'un démon, et que tu es son grand-père...

– Je te rappelle que tu es sa grand-mère, *Sassenach*. Ça pourrait venir de ton côté. Cela dit, je préférerais qu'ils ne s'appesantissent pas trop sur cet aspect de la question.

– Je vois ce que tu veux dire... Tu penses qu'ils savent que Marsali n'est pas ta fille par le sang ? Pour Fergus, ils sont sans doute déjà au courant.

– Cela ne fait pas une grande différence. Ils croient que l'enfant a été échangé par des esprits à sa naissance.

– Comment le sais-tu ?

– Les gens parlent. Tout va bien, *Sassenach* ?

Libérée du poids du bébé, j'avais repoussé les couvertures pour m'aérer un peu. Jamie m'examinait d'un air réprobateur.

– Bon sang ! Je peux même compter tes côtes sous ta chemise de nuit !

– Profites-en, ça ne durera pas, rétorquai-je.

Malgré ma boutade, j'étais vexée. Jamie le sentit et prit ma main, suivant le tracé des veines bleutées le long de mon avant-bras.

– Ne te fâche pas, *Sassenach*. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tiens, regardons plutôt ce que Mme Bug t'a apporté.

Il souleva la soucoupe qui recouvrait un petit plat, examina son contenu d'un air perplexe, puis planta un doigt dedans et le lécha.

– Mrnmm... du pudding au sirop d'érable !

Je n'avais pas d'appétit, mais le gâteau me semblait relativement inoffensif, et je ne protestai pas quand il approcha une cuillerée de ma bouche avec la concentration d'un pilote de ligne.

– Je peux me nourrir toute seule, tu s...

Il glissa la cuillère entre mes lèvres. De stupéfiantes révélations de douceur crémeuse explosèrent aussitôt dans ma bouche, et je fermai les yeux en proie à une légère extase.

– Oh, mon Dieu! J'avais oublié à quoi ressemblait la bonne cuisine !

– Ha ! je savais bien que tu ne mangeais pas ! Tiens, prends-en encore un peu.

Je parvins à le persuader que je pouvais tenir moi-même ma cuillère et mangeai la moitié du pudding, lui laissant le reste.

– Tu n'es peut-être pas aussi maigrichon que moi, mais tu aurais bien besoin de manger un peu aussi.

– Tu as raison. J'ai été assez... occupé ces temps-ci.

Je l'observai avec attention tandis qu'il raclait le fond du plat, suçant la cuillère jusqu'à ce qu'il ne reste plus une trace du dessert. Il paraissait enjoué, mais mon sixième sens me revenait peu à peu. Pendant ma maladie, je n'avais eu ni énergie ni conscience de quoi que ce soit en dehors de ma carcasse ravagée par la fièvre. À présent, je retrouvais les petits détails familiers de son corps, de sa voix et de son comportement, accordant mes sens à sa présence, telles les cordes d'un violon mises au diapason. Je sentais une tension en lui et commençai à penser qu'elle n'était pas entièrement due à mon épreuve récente.

– Quoi ? demandai-je.

– Quoi « quoi » ?

Je le connaissais trop bien. Son air faussement surpris confirma mes doutes.

– Qu'est-ce que tu ne me dis pas ? C'est encore Brown ? Tu as eu des nouvelles de Stephen Bonnet ? De Donner ? La truie blanche a dévoré un des enfants ?

Cela le fit sourire.

– Non, ce n'est pas elle. Elle a bien chargé MacDonald de nouveau il y a quelques jours quand il est passé, mais il a rejoint le porche à temps. Il court vite, pour un homme de son âge !

– Il est plus jeune que toi.

– Oui, bon, je cours vite aussi. La truie ne m'a pas encore rattrapé, n'est-ce pas ?

La visite du major m'inquiéta un peu, mais ce n'étaient pas des nouvelles de troubles politiques ou de bruits de bottes qui préoccupaient Jamie. Il me

l'aurait dit aussitôt. Je le dévisageai sans rien dire, attendant. Il poussa un grand soupir.

– Je crois que je vais devoir les envoyer ailleurs, dit-il enfin.

– Qui ?

– Fergus, Marsali et les enfants.

– Quoi ? Mais pourquoi ? Et... où ?

Il me prit la main et caressa doucement mes doigts.

– Fergus a tenté de se tuer, il y a trois jours.

– Mon Dieu !

Il se mordit la lèvre inférieure, incapable de parler. Je serrai convulsivement sa main. Je voulais nier ce que je venais d'entendre, rejeter cette notion..., mais je ne le pouvais pas. Elle resta en suspens entre nous, tel un crapaud venimeux que nous refusions de toucher.

– Comment ? le questionnai-je enfin.

J'avais voulu demander : « Tu en es sûr ? », mais je savais qu'il l'était.

– Avec un couteau. Il m'a avoué qu'il aurait préféré se pendre, mais qu'il n'arrivait pas à nouer la corde d'une seule main.

Le pudding avait formé une boule dure au fond de mon estomac.

– Tu... l'as trouvé ? Ou c'est Marsali ? Il secoua la tête :

– Elle ne sait pas. Ou plutôt, je soupçonne qu'elle est au courant, mais refuse de l'admettre.

– Il ne doit pas être sérieusement touché, autrement elle serait bien forcée de le reconnaître.

Ma poitrine me faisait toujours mal, mais les mots venaient plus facilement.

– Non, poursuivit Jamie, je l'ai vu passer pendant que je grattais une peau de cerf sur la colline. Il ne m'a pas vu, et je ne l'ai pas appelé. Je ne sais pas ce qui m'a paru étrange chez lui... J'ai poursuivi ma tâche, mais ça m'a tracassé. Je n'arrivais pas à me débarrasser de l'idée que quelque chose clochait. Finalement, j'ai posé mes outils et je suis allé le chercher, tout en me disant que j'étais idiot.

Fergus avait marché jusqu'à la lisière de Fraser's Ridge, puis avait descendu le versant menant à White Spring, la plus lointaine et isolée des trois sources de notre montagne, baptisée « la source blanche » en raison d'un grand rocher gris pâle à côté.

Jamie était arrivé à temps pour voir Fergus allongé dans le ruisseau, sa manche retroussée, sa veste roulée en boule sous sa nuque, son bras manchot sous l'eau.

– J'aurais sans doute dû crier, mais... je ne pouvais croire ce que je voyais, tu comprends ?

Puis Fergus avait saisi un petit couteau à désosser de sa main droite et, d'un

coup net et précis, s'était ouvert les veines à l'intérieur du coude gauche.

– Cette fois, j'ai crié.

Jamie ferma les yeux et se passa une main sur le visage comme pour effacer l'image de sa mémoire.

Il avait dévalé la pente, attrapé Fergus, l'avait hissé sur ses pieds, puis l'avait giflé.

– Tu l'as frappé ?

– Oui, il a de la chance que je ne lui ai pas brisé le cou, ce petit crétin !

Tout en parlant, son visage s'empourprait. Je me souvins alors de la conversation que j'avais eue avec Fergus dans l'étable.

– Ça s'est passé après que les garçons eurent enlevé Henri-Christian ? Je veux dire...

– Je sais à quoi tu penses. Oui, ça a eu lieu le lendemain. Mais ce n'était pas uniquement à cause de tous les ennuis liés au nanisme de son fils. Après lui avoir bandé le bras et l'avoir secoué un peu, je lui ai parlé. Il m'a avoué qu'il y pensait depuis un certain temps. L'enlèvement du petit n'a fait qu'achever de le convaincre.

– Mais... comment a-t-il pu ? m'exclamai-je horrifiée. Comment peut-il songer à abandonner Marsali et les enfants ? Comment ?

Abattu, Jamie baissa la tête, les mains posées sur les genoux.

– Il pense qu'ils s'en sortiront mieux sans lui. Lui mort, Marsali pourra se remarier, trouver un homme qui veillera sur elle et les enfants. Qui subviendra à leurs besoins. Qui protégera le petit Henri.

– Et lui, il considère... qu'il en est incapable ?

– *Sassenach*, il sait qu'il en est incapable.

Je m'apprêtais à protester, mais me mordis la langue, ne trouvant pour l'instant aucun argument pour réfuter cette affirmation.

Jamie se leva et se mit à arpenter la chambre, prenant des objets et les reposant. Au bout d'un moment, je lui demandai :

– Tu ferais pareil, si tu étais dans son cas ?

Il réfléchit, me tournant le dos, la main sur ma brosse à cheveux.

– Non. Mais c'est très dur pour un homme de vivre avec une telle infirmité.

– Oui, je comprends...

Il se tourna vers moi. Ses traits étaient tirés, remplis d'une lassitude qui n'avait rien à voir avec le manque de sommeil.

– Non, *Sassenach*. Tu ne peux pas comprendre.

Il avait parlé avec douceur, mais sur un ton tellement désespéré que je sentis un picotement dans mes yeux.

Ce symptôme était autant dû à la faiblesse physique qu'au désarroi psychologique, mais je savais que si je m'y abandonnais, je me désintégrerais dans un torrent de larmes, et ce n'était pas le moment. Je me mordis la lèvre et

m'essayai les yeux avec un coin du drap.

J'entendis Jamie s'agenouiller à côté du lit et je tendis la main à l'aveuglette pour l'attirer contre mon sein. Il glissa ses bras autour de ma taille et poussa un profond soupir, son souffle chaud traversant le lin de ma chemise. Je caressai ses cheveux d'une main tremblante et le sentis soudain céder, toute la tension en lui s'échappant comme l'eau d'une cruche percée.

Ce fut comme si toute la force à laquelle il s'était raccroché se vidait de lui... pour se déverser en moi. En tenant son corps, je reprenais le contrôle du mien ; mon cœur cessa de vaciller, retrouvant son rythme normal, solide, infatigable.

Les larmes avaient battu en retraite, mais restaient proches de la surface. Je suivis les lignes de son visage de mes doigts, sa peau halée, son grand front avec ses épais sourcils auburn, les larges crêtes de ses pommettes, son long nez droit comme une lame, ses yeux fermés, à peine bridés, avec leurs étranges cils, blonds à la racine et d'un auburn si sombre à l'extrémité qu'ils paraissaient presque noirs. Je caressai le bord net de son oreille où de petits poils blonds et drus poussaient en formant une spirale, chatouillant le bout de mon doigt.

– Tu ne sais donc pas ? Il n'y en a pas un parmi vous qui le sait ? Ce n'est pas ce que l'on donne, ce que l'on fait ou ce que l'on apporte qui est important. C'est soi-même. C'est vous. C'est toi.

– Je sais. C'est ce que j'ai dit à Fergus. Ou du moins, je le crois. Je lui ai parlé de tant de choses !

Ils s'étaient agenouillés près de la source, s'étreignant, trempés de sang et d'eau. Il l'avait serré contre lui comme s'il cherchait à le rattacher à la terre, à sa famille, à la vie par la seule force de sa volonté. Emporté par la passion du moment, il ne se souvenait plus de ses paroles. Seules celles de la fin.

Le visage de Fergus pressé contre son épaule, ses cheveux noirs froids contre sa joue, il lui avait chuchoté :

– Tu dois tenir bon, pour eux, même si tu n'en as pas envie pour toi. Tu comprends, mon enfant, mon fils ? Comprends-tu ?

Il marqua une pause avant de reprendre doucement :

– C'est que, tu vois, je savais que tu étais en train de mourir. J'étais sûr qu'en rentrant à la maison, tu ne serais plus là et que je me retrouverais tout seul. Je ne m'adressais pas qu'à Fergus, mais aussi à moi-même.

Il redressa la tête et me regarda à travers un rideau de larmes et de rires.

– Oh, Claire, si tu étais morte et que tu m'avais abandonné, je t'en aurais tellement voulu !

J'avais moi aussi envie de rire ou de pleurer, ou les deux. Si j'avais encore eu quelques regrets d'avoir raté une occasion de paix éternelle, je les aurais perdus à cet instant-là. Je caressai ses lèvres.

– Je ne suis pas morte. Et je ne mourrai pas, enfin, je vais tâcher.

Je glissai une main sur sa nuque et l'attirai plus près. Il était nettement plus grand et plus lourd qu'Henri-Christian, mais j'aurais pu le tenir ainsi pour l'éternité, s'il avait fallu.

C'était le début de l'après-midi, et la lumière oblique faisait luire sa chevelure et le lin crémeux et élimé de sa chemise. Je pouvais sentir les bosses et les creux de ses vertèbres, ainsi que les muscles étroits entre ses omoplates et sa colonne vertébrale. Je tentai de lisser en arrière l'épi sur son crâne.

– Où comptes-tu les envoyer ? demandai-je.

– À Cross Creek peut-être, ou à Wilmington. Ce qui me paraîtra le plus propice au métier d'imprimeur.

Ses yeux mi-clos contemplaient les ombres du feuillage qui s'agitaient sur l'armoire qu'il m'avait fabriquée. Il remua et glissa une main sous mes fesses.

– Bon sang, *Sassenach*. Il ne te reste plus rien, là !

– Ne t'en fais pas, dis-je avec un soupir de résignation. Cette partie-là se remplumera bien assez tôt !

65. L'heure de la déclaration

Jamie les rencontra près de Woolam's Mill : cinq cavaliers. Deux lui étaient inconnus ; deux autres étaient des hommes de Salisbury qu'il connaissait, des ex-Régulateurs nommés Green et Wherry, de fervents whigs. Le cinquième était Richard Brown, le visage glacial et les yeux ardents.

Il maudit en silence son goût pour la conversation, car sans celui-ci, il se serait séparé du major MacDonald à Coopersville, comme à l'accoutumée. Mais ils s'étaient plongés dans une discussion sur la poésie, s'amusant à déclamer à tour de rôle. À présent, il se retrouvait au milieu de la route avec deux chevaux, pendant que MacDonald, dont les intestins étaient contrariés, se soulageait dans les bois.

Amos Green le salua d'un signe de tête et aurait poursuivi son chemin si Kitman Wherry ne s'était arrêté. Les deux inconnus l'imitèrent, fixant Jamie d'un air intrigué.

– Où vas-tu donc, l'ami ? demanda aimablement Wherry, qui était quaker. Tu te rends à la réunion d'Halifax ? Dans ce cas, fais donc la route avec nous.

Halifax. Il sentit une goutte de sueur lui couler dans le dos. La réunion du comité de correspondance pour élire les délégués qui se rendraient au Congrès continental.

Indiquant la monture vide, il répondit de façon courtoise :

– Merci, mais je raccompagne un ami. Je vous rattraperai peut-être plus tard sur la route.

« Ce n'est pas demain la veille », pensa-t-il en évitant avec soin de croiser le regard de Brown.

– Je ne suis pas sûr que tu sois le bienvenu, après ce qui s'est passé à Cross Creek.

Green avait parlé poliment, mais son ton glacé fit tiquer Wherry qui se tourna vers lui, surpris.

– Ah oui ? Vous auriez préféré voir un innocent brûlé vif, ou couvert de goudron et de plumes ?

Il ne voulait surtout pas déclencher une querelle, mais il était bien obligé de répondre.

Un des inconnus cracha par terre :

– Pas si innocent que ça, si c'est bien de Fogarty Simms qu'il s'agit.

Après réflexion, il ajouta :

– Ce sale petit tory.

– Oui, c'est bien de lui qu'il s'agit, reprit Green en crachant à son tour. Le comité de Cross Creek avait décidé de lui donner une bonne leçon, mais,

vraisemblablement, monsieur Fraser n'était pas d'accord. D'après ce qu'on m'a raconté, vous avez fait une sacrée scène !

Il se pencha en arrière sur sa selle pour toiser Jamie de haut.

– Vous n'êtes pas très populaire, monsieur Fraser, ces temps-ci.

Le regard de Wherry allait de Green à Jamie.

– Sauver un homme du goudron et des plumes, quelles que soient ses opinions politiques, me paraît être un acte d'humanité, déclara Wherry.

Brown émit un rire cynique.

– Pour vous, peut-être, mais tout le monde ne le voit pas du même œil. On reconnaît un homme à ses fréquentations.

Se tournant vers Jamie, il poursuivit :

– Et puis il y a votre chère tante, n'est-ce pas ? Sans parler de la célèbre madame MacDonald. J'ai lu son fameux discours dans la dernière édition du journal de Simms.

Il repartit d'un grand éclat de rire.

– Les invités de ma tante n'ont rien à voir avec moi, répondit Jamie.

– Ah non ? Et le mari de votre tante... c'est bien votre oncle, n'est-ce pas ?

– Duncan ?

Son incrédulité était visible sur son visage. Les deux inconnus échangèrent un regard et se détendirent.

– Non, c'est le quatrième mari de ma tante et un ami. Quel rapport avec lui ?

– Duncan Innes est comme cul et chemise avec Farquard Campbell et tout un tas d'autres loyalistes. À eux deux, ils ont avancé assez d'argent pour appareiller un navire plein à ras bord de pamphlets prêchant la réconciliation avec notre chère mère l'Angleterre. Je m'étonne que vous ne sachiez pas cela, monsieur Fraser.

Jamie n'était pas seulement étonné, mais estomaqué par la nouvelle. Il parvint néanmoins à le cacher.

– À chacun ses opinions, répliqua-t-il avec calme. Duncan fait ce qui lui plaît, et moi de même.

Wherry approuva d'un hochement de tête, mais les autres le dévisageaient avec des expressions allant du scepticisme à l'hostilité.

Conscient des réactions de ses compagnons, ce dernier demanda aimablement à Jamie :

– Et quelles sont tes opinions, mon ami ?

Il avait toujours su que ce moment arriverait. Maintes fois, il avait tenté d'imaginer les circonstances de sa déclaration, allant de l'héroïsme grandiloquent à l'ouvertement dangereux, mais, comme d'habitude dans ce genre de situation, le sens de l'humour de Dieu surpassa son imagination. Ainsi, il se retrouvait contraint de franchir ce pas irrévocable et public (en

étant contraint par la même occasion de s'allier à un ennemi mortel), seul sur une route poussiéreuse, avec un officier de la Couronne accroupi dans les buissons juste derrière lui, ses culottes autour de ses chevilles.

– Je suis pour la liberté, dit-il sur un ton ne laissant pas le moindre doute sur sa position.

– Vraiment ?

Green le dévisagea durement, puis indiqua le cheval de MacDonald. L'épée régimentaire du major était accrochée à la selle, ses dorures et ses glands luisant au soleil.

– Dans ce cas, que faites-vous en compagnie d'un dragon anglais ?

– C'est un ami, répondit simplement Jamie.

Un des inconnus sursauta, comme piqué par un frelon.

– Un dragon ? Il y a des dragons anglais dans la région ?

– Juste un, pour autant que je sache, répondit Brown. Un certain MacDonald. Ce n'est pas un vrai soldat ; il est à la retraite, en demi-solde. Il travaille pour le gouverneur.

L'autre ne parut pas rassuré.

– Que faites-vous avec ce MacDonald ?

– Comme je vous l'ai dit, c'est un ami.

L'attitude des hommes avait brusquement changé, passant de l'hostilité à l'outrage.

– C'est l'espion du gouverneur, déclara Green. C'était la vérité, et la moitié de l'arrière-pays le savait.

MacDonald ne cherchait jamais à passer inaperçu ni à cacher l'objet de ses visites. En niant l'évidence, Jamie serait passé pour un simple d'esprit, un complice, ou les deux.

À présent, une certaine tension circulait entre les hommes ; ils échangeaient des regards, effleuraient les poignées de leurs couteaux et les crosses de leurs pistolets.

« Parfait ! » pensa Jamie. Non content de l'ironie de la situation, Dieu avait à présent décidé qu'il devrait se battre jusqu'à la mort avec les individus auxquels il venait de s'allier quelques instants plus tôt, pour défendre un officier de la Couronne contre laquelle il venait de se déclarer.

Brown fit avancer son cheval.

– Faites-le sortir de son trou, votre « ami », ordonna-t-il. On verra bien ce qu'il a à dire pour sa défense.

Un des inconnus ôta son chapeau et le coinça sous le bord de sa selle, se préparant.

– Ouais, c'est ça. On pourra peut-être lui donner une petite leçon qu'il n'aura qu'à rapporter au gouverneur, qu'en pensez-vous ?

– Attendez !

Wherry se redressa sur sa selle, tendant la main pour tenter de les calmer. Jamie aurait pu lui dire qu'il était déjà trop tard...

– On ne peut pas recourir à la violence contre...

– Et pourquoi pas ? répliqua Brown.

Sans quitter Jamie des yeux, il se mit à détacher la cravache fixée sur sa selle.

– On n'a pas de goudron sous la main, malheureusement, mais une bonne raclée ne leur ferait pas de mal. Après quoi, si on les renvoyait tous les deux nus comme des vers pleurnicher dans le giron du gouverneur.

Le second inconnu éclata de rire et cracha de nouveau une grosse glaire qui atterrit aux pieds de Jamie.

– Ouais ! On m'a dit que tu avais tenu tête à toute une foule, à Cross Creek. Ici, on est cinq contre deux, qu'est-ce que t'en dis ?

Jamie n'avait rien à ajouter. Lâchant ses rênes, il se laissa tomber entre les deux montures en hurlant et donna une puissante tape sur leur croupe avant de plonger dans les buissons qui bordaient la route, détalant à quatre pattes sur les racines et les cailloux.

Derrière lui, les chevaux ruaient et tournaient sur eux-mêmes, semant la confusion et la peur parmi les autres animaux. Il entendait les hommes crier de rage, tentant de reprendre le contrôle de leurs bêtes.

Il dévala une courte pente, buta contre des racines, tomba, roula jusqu'au pied du versant, se releva d'un bond, replongea dans un taillis de chênes et, caché derrière un rideau de jeunes pousses, se plaqua contre un tronc, haletant.

L'un des hommes eut la présence d'esprit, ou la fureur, de sauter à terre et de se lancer à sa poursuite. Par-dessus le vacarme sur la route, il l'entendait piétiner des branches mortes en jurant. Prudent, il regarda entre les branches et aperçut Richard Brown, nu-tête et échevelé, le pistolet au poing.

Une confrontation était hors de question, car il n'était pas armé, hormis un petit couteau glissé dans son bas. Sans aucun doute, Brown lui tirerait dessus, prétendant ensuite devant les autres s'être défendu.

Un peu plus haut, il aperçut un éclat rouge. Se tournant dans la même direction, Brown le vit aussi et tira. Donald MacDonald, qui avait suspendu sa redingote à un arbre, sortit de sa cachette derrière Brown et lui assena un grand coup sur le crâne à l'aide d'une grosse branche.

Brown tomba à genoux, sonné. Jamie sortit à son tour du taillis et fit signe à MacDonald, qui le rejoignit au pas de course. Ils s'enfoncèrent dans la forêt, puis attendirent au bord d'un ruisseau jusqu'à ce qu'un long silence leur indique le retour du calme sur la route.

Les hommes avaient disparu, tout comme le cheval du major. Quant à Gideon, les oreilles couchées, il montra le blanc de ses yeux et hennit féroce en les voyant, retroussant sa lèvre supérieure et projetant de la

bave. Brown et ses acolytes s'étaient judicieusement abstenus de voler un cheval enragé, mais ils l'avaient attaché à un arbre et avaient tailladé son harnais, qui pendait en lambeaux de son encolure. L'épée de MacDonald gisait dans la poussière, arrachée de son fourreau et brisée en deux.

Le major ramassa les morceaux, les examina, puis les glissa sous sa ceinture en se tournant vers Jamie.

– Vous pensez que Jones pourra la réparer, ou vaut-il mieux aller à Salisbury ?

– Je dirais plutôt Wilmington ou New Bern. *Dai* Jones n'a pas les compétences pour ressouder une épée, et je ne pense pas que vous ayez beaucoup d'amis à Salisbury.

Salisbury avait été au cœur de la Régulation, et le ressentiment contre le gouvernement y était encore puissant.

MacDonald acquiesça, l'air morose, puis montra Gideon du menton.

– On peut monter cette chose ?

– Non.

Dans l'état d'énervement où était Gideon, Jamie ne se serait pas aventuré à le monter seul, et encore moins à deux et sans rênes. Heureusement, il restait la corde enroulée autour de sa selle. Il parvint à passer une boucle autour du cou du cheval sans se faire mordre, puis ils se remirent en route, sans un mot, rentrant à pied à Fraser's Ridge.

Au bout d'un long moment, le major observa, songeur :

– C'est vraiment malheureux qu'ils nous aient trouvés ensemble. Vous pensez que cela a définitivement ruiné vos chances de vous infiltrer dans leurs conseils ? J'aurais donné ma couille gauche pour avoir un œil et une oreille dans cette réunion dont ils parlaient !

Hébété, Jamie se rendit compte qu'ayant fait cette déclaration capitale entendue par l'homme dont il s'apprêtait à trahir la cause, et ayant failli être tué par ses nouveaux alliés, aucun des deux camps ne l'avait cru.

– Vous êtes-vous déjà demandé ce qu'on entend quand Dieu rit, Donald ?

Le major regarda l'horizon, où des nuages noirs s'amoncelaient derrière les montagnes.

– Un coup de tonnerre, je suppose. Vous ne pensez pas ?

– Non. Je crois qu'il fait un tout petit bruit, à peine perceptible.

66. Les ténèbres gagnent du terrain

Écoutant tous les sons de la maison au rez-de-chaussée et la voix de Jamie au-dehors, je me sentais tout à fait paisible. J'observais la lumière changer sur les branches de châtaigniers de l'autre côté de la fenêtre, quand des pas retentirent dans l'escalier, fermes et déterminés.

La porte s'ouvrit avec fracas, et Brianna entra, échevelée et le regard d'acier. Elle s'arrêta au pied de mon lit et, pointant l'index dans ma direction, déclara :

– Tu n'as pas le droit de mourir !

– Ah ? fis-je prise de court. Je ne savais pas que j'allais passer l'arme à gauche.

– Tu as essayé ! Je le sais !

– Mais... je ne l'ai pas fait exprès...

Si je n'avais pas tenté de mourir, je ne m'étais pas vraiment non plus efforcée de rester en vie. Je dus paraître coupable, car elle plissa des yeux accusateurs.

– Ne t'avise pas de recommencer !

Pivotant sur ses talons, elle repartit vers la porte, se retournant sur le seuil pour balbutier d'une voix étranglée :

– Parce que je t'aime et que je ne peux pas me passer de toi.

Là-dessus, elle dévala l'escalier quatre à quatre.

– Moi aussi, je t'aime, ma chérie ! lançai-je derrière elle. Les larmes me montaient déjà aux yeux. Il n'y eut pas de réponse, hormis le bruit de la porte d'entrée qui se refermait.

Adso, qui se dorait au soleil sur le couvre-lit, ouvrit un œil, puis enfouit sa tête entre ses pattes, ronronnant de plus belle.

Je m'enfonçai dans mon oreiller, nettement moins sereine, mais néanmoins plus vivante. Puis, je repoussai les couvertures et sortis mes jambes du lit, Adso cessant aussitôt d'émettre le moindre grondement.

– Ne t'inquiète pas, je ne vais pas m'effondrer. Ton bol de lait et ta pâtée sont assurés. Garde-moi le lit au chaud.

Je m'étais déjà levée, et on m'avait même autorisée à effectuer quelques pas dehors, sous étroite surveillance. Mais personne ne m'avait encore laissée sortir seule, et j'étais sûre que ce serait encore le cas. Je descendis donc avec mes souliers à la main et, évitant la porte d'entrée dont les gonds grinçaient, et celle de la cuisine, où Mme Bug s'affairait, je me glissai dans l'infirmerie, ouvris la fenêtre, m'assurai que la truie blanche ne rôdait pas devant son antre, et enjambai prudemment l'ouverture.

Mon évasion me monta quelque peu à la tête, une exaltation qui me porta un court instant sur le sentier, après quoi je fus obligée de m'arrêter tous les dix mètres pour souffler, m'asseoir et reprendre des forces. Néanmoins, je persévérerai jusqu'à la cabane des Christie.

Je lançai un « Y a quelqu'un ? », mais personne ne me répondit. Je frappai à la porte, puis entendis enfin la voix bourrue de Tom Christie m'invitant à entrer.

Il était assis à sa table, en train d'écrire, mais, à sa tête, il était clair qu'il aurait dû être au lit. Il écarquilla les yeux en me voyant et resserra en toute hâte le châle miteux autour de ses épaules.

– Madame Fraser! Êtes-vous... Que faites... Mais que...

Incapable de parler, il pointa un doigt sur moi. En entrant, j'avais ôté mon grand chapeau, oubliant que je ressemblais à un rince-bouteilles excité.

– Ah, ça! (Je me passai une main sur les cheveux). Vous devriez être content, je ne vais plus scandaliser les braves gens en exhibant ma chevelure luxuriante comme une dévergondée.

– Vous ressemblez plutôt à un bagnard. Asseyez-vous. Épuisée par la marche, je me laissai volontiers tomber sur un tabouret.

– Comment vous sentez-vous ? lui demandai-je.

La cabane était très sombre. Il écrivait à la lueur d'une bougie qu'il avait mouchée à mon entrée.

Il fut à la fois sidéré et contrarié par ma question.

– Comment je me sens ? Vous avez fait tout ce chemin dans votre état critique pour vous enquérir de ma santé ?

– Euh... oui, même si « critique » est un peu exagéré. Vous ne voulez pas sortir pour que je vous examine à la lumière ?

Il resserra le châle autour de son cou comme pour se protéger.

– Pourquoi ?

– Parce que j'aimerais vérifier votre état, et que vous ausculter me semble le meilleur moyen de procéder dans la mesure où vous paraissez incapable de me le dire vous-même.

– Vous êtes décidément abstruse, madame.

– Non, je suis médecin. Et je veux savoir...

Prise d'un bref étourdissement, je me raccrochai au bord de la table, attendant qu'il passe.

– Vous êtes folle. Et aussi encore souffrante. Ne bougez pas, je vais appeler mon fils qui ira prévenir votre mari.

Je le fis taire d'un geste de la main. Mon cœur palpitait, et je transpirais, mais il n'y avait rien d'inquiétant.

– J'ai en effet été souffrante, monsieur Christie, mais je n'ai pas été atteinte de la maladie qui a affecté des habitants de Fraser's Ridge. Or, selon la

description de Malva, je soupçonne que vous êtes dans le même cas que moi.

Il s'était déjà levé pour appeler son fils. Il figea et me dévisagea, la bouche entrouverte. Puis il se rassit avec lenteur.

– Que voulez-vous dire ?

Ayant enfin capté son attention, je lui exposai les faits, y ayant longtemps réfléchi au cours des derniers jours.

Plusieurs familles avaient subi les ravages d'une dysenterie amibienne, mais pas moi. J'avais eu une fièvre dangereusement élevée, accompagnée d'un terrible mal de crâne, et, d'après ce qu'on m'en avait dit, de convulsions. Mais cela n'avait rien à voir avec la dysenterie.

– Vous en êtes certaine ?

– On peut difficilement confondre le flux sanguin avec le mal de crâne et la fièvre, rétorquai-je. Vous-même, avez-vous eu la diarrhée ?

– Non. J'ai eu comme vous des maux de tête épouvantables, une très forte fièvre, une grande faiblesse et... et des rêves atroces. J'ignorais que ce n'était pas ce dont avaient souffert les autres.

– Normal, vous ne les avez pas vus. À moins que... Malva ne vous a pas décrit la maladie ?

C'était par simple curiosité.

– Non, je ne souhaite pas entendre ce genre de détails, et Malva me les épargne. Cela ne m'explique pas votre visite. Quelle différence cela fait-il, que vous et moi ayons eu de la fièvre, pendant que les autres avaient des coliques ?

Il semblait agité. Il se leva et se mit à aller et venir dans la pièce, titubant légèrement.

Je me passai une main sur le visage. J'avais obtenu les informations de base que j'étais venue chercher. Lui expliquer pourquoi je les avais voulues était une autre paire de manches. J'avais eu déjà bien du mal à faire accepter la théorie microbienne à Jamie, Ian et Malva, et encore, avec des preuves à l'appui dans l'oculaire de mon microscope.

– Les maladies circulent, commençai-je avec une certaine lassitude. Elles passent d'une personne à l'autre, parfois directement, parfois à travers l'eau ou la nourriture partagées par un malade et un individu sain. Tous les gens qui ont eu le flux vivent près d'une petite source. J'ai de bonnes raisons de croire que l'eau de cette source était infestée par l'amibe... je veux dire qu'elle les a rendus malades.

– Oui, mais, dans notre cas... Je ne vous ai pas vue depuis des semaines. Je n'ai pas approché non plus quelqu'un ayant eu la fièvre. Comment se fait-il que nous ayons été affectés du même mal ? J'ai en effet connu des maladies comme vous les décrivez, la fièvre des prisons, par exemple, qui se propage dans des quartiers bondés et exigus. Mais toutes les maladies ne se répandent pas de cette manière !

Je n'étais pas en état de me lancer dans un exposé d'épidémiologie ou de santé publique.

– Non, c'est vrai. Mais certaines maladies peuvent être transmises par des moustiques, comme le paludisme.

Ou encore des formes de méningites virales... probablement ce dont j'avais été atteinte.

– Vous souvenez-vous d'avoir été piqué par un moustique récemment ?

Il laissa échapper une sorte d'abolement que je devinai être sa façon de rire.

– Ma chère madame, qui, sous ce climat malsain, n'a pas été piqué mille fois pendant les mois chauds ?

Effectivement, tout le monde sauf Roger et moi. De temps à autre, un insecte désespéré tentait sa chance, mais, habituellement, nous en réchappions, même quand des nuées de moustiques s'abattaient sur nos montagnes et que tout le monde autour de nous se grattait.

Je soupçonnais que ces suceurs de sang avaient évolué en contact si étroit avec les hommes d'ici depuis de longues années que Roger et moi n'avions pas une odeur reconnaissable, étant venus d'une époque trop lointaine. Brianna et Jemmy, qui partageaient mon patrimoine génétique, mais aussi celui de Jamie, étaient piqués, mais moins souvent que les autres.

Je ne me souvenais pas d'avoir été piquée, mais c'était toujours possible. Occupée comme je l'avais été, je ne m'en serais pas rendu compte.

– Quelle importance ? demanda Christie.

– Je ne sais pas. J'ai juste... besoin de comprendre. J'avais aussi eu besoin de sortir de la maison et de reprendre le contrôle de ma vie de la manière la plus directe possible : par la pratique de la médecine. Mais je ne tenais pas à m'en expliquer avec Tom Christie.

– Hmhm.

Il me dévisagea un long moment, hésitant, puis me tendit soudain sa main, celle que j'avais opérée. Le « Z » de l'incision avait pâli pour revêtir un rose pâle sain, et ses doigts étaient droits.

– Je vous raccompagne chez vous, dit-il sur un ton résigné. Et, si vous insistez pour me poser des questions indiscrètes et ennuyeuses sur ma santé, je suppose que je serai bien obligé d'y répondre.

Surprise, je pris sa main et la trouvai solide et ferme, en dépit de ses traits hagards et de ses épaules affaissées.

– Vous n'avez pas besoin de me raccompagner. Vous devriez être au lit !

– Vous aussi.

Il me prit le bras et me guida vers la porte.

– Si vous avez choisi de risquer votre santé et votre vie en venant jusqu'ici, je peux en faire autant. Toutefois, j'insiste pour que vous vous recoiffiez avant

de sortir.



Après de nombreuses haltes pour reprendre des forces, nous arrivâmes à la Grande Maison en nage, essoufflés et assez euphoriques. Personne ne s'était aperçu de mon absence, mais M. Christie insistant pour me raccompagner à l'intérieur, tout le monde apprit mon escapade post facto, et, du coup, fut très agacé.

Chacun y alla de ses remontrances, y compris Ian, qui grimpa l'escalier en me tenant pratiquement par la peau du cou, me faisant comprendre que je devrais m'estimer heureuse si on me donnait un bout de pain sec et du lait pour le dîner. Le plus humiliant fut d'apercevoir Tom Christie au pied des marches avec une pinte de bière, me regardant me faire gronder comme une enfant avec un sourire aux lèvres, le seul que j'aie jamais vu sur son visage barbu.

Jamie ouvrit le lit d'un coup sec.

– Mais qu'est-ce qui t'a pris, bon sang, *Sassenach* !

– Mais... je me sens très bien et...

– Très bien ? Tu as le teint couleur de lait tourné, et tu trembles tellement que... Ah ! Laisse-moi faire.

Tout en grognant, il écarta mes mains et dénoua les lacets de mes jupons.

– Tu as perdu la raison ou quoi ? Filer en douce sans prévenir personne ? Si tu étais tombée ? Si tu t'étais sentie mal de nouveau ?

– Si j'avais prévenu quelqu'un, on ne m'aurait pas laissée sortir. Et je te rappelle que je suis médecin. Je suis tout à fait capable de juger mon propre état de santé.

Son regard me suggéra clairement qu'il ne m'estimait même pas capable de juger un concours floral. Il me souleva de terre, me porta jusqu'au lit et m'y déposa avec délicatesse tout en maugréant qu'il ferait sans doute mieux de me balancer par la fenêtre. Puis il se redressa et me toisa d'un air menaçant.

– Si tu ne paraissais pas sur le point de tourner de l'œil, je te retournerais comme une crêpe et te donnerais une bonne claque sur les fesses.

– Tu ne peux pas, je n'en ai plus.

Il est vrai que j'étais plutôt faible. Mon cœur palpitait et mes oreilles bourdonnaient. Je fermai les yeux, la pièce tournoyant autour de moi, tel un manège, lumières clignotantes et orgue de Barbarie compris.

Dans cette confusion de sensations, je sentis vaguement des mains sur mes jambes, puis un courant d'air agréable sur mon corps brûlant. Quelque chose de chaud enveloppa ma tête, et je battis des mains, essayant de m'en débarrasser avant d'étouffer.

J'émergeai, hors d'haleine, pour découvrir que j'étais nue. Baissant les yeux, je vis mon corps squelettique, pâle et flasque, et tirai rapidement sur le

drap pour me couvrir. Jamie était en train de ramasser ma robe, mes jupons et ma veste sur le sol, les ajoutant à ma chemise pliée sur son avant-bras. Il saisit également mes chaussures et mes bas, et versa le tout dans un sac. Puis, il se tourna vers moi en pointant un doigt accusateur.

– Toi, tu n'iras plus nulle part ! Tu n'as pas le droit de te tuer, je me suis bien fait comprendre ?

– Ah, je comprends mieux d'où Brianna a sorti cette idée, murmurai-je.

Je refermai les yeux pour tenter d'apaiser le vertige, puis ajoutai :

– Il me semble me souvenir d'une certaine abbaye en France. Ainsi que d'un jeune homme très têtue et très mal en point. Et de son ami Murtagh qui lui avait volé tous ses vêtements afin qu'il ne puisse se lever et errer dans la nature avant d'être guéri.

Silence. J'ouvris un œil. Il se tenait devant moi, immobile, le soleil couchant de l'autre côté de la fenêtre faisant flamboyer ses cheveux. Je poursuivis :

– Or, si je me souviens bien, cela ne t'a pas empêché de filer par la fenêtre et de décamper. Nu comme un ver, en plein hiver.

Les doigts raides de sa main droite tapotèrent deux fois sa cuisse.

– J'avais vingt-quatre ans. À cet âge, on ne réfléchit pas. J'ouvris le deuxième œil.

– Ça, j'en conviens. Mais tu sais très bien pourquoi je suis sortie. Il le fallait.

Il poussa un profond soupir et vint s'asseoir sur le lit, faisant grincer le sommier sous son poids. Il prit ma main et la tint, tel un objet précieux et fragile. Il caressa doucement ma paume avec son pouce, allant et venant de la première phalange de mon majeur à la naissance du cubitus. Un lointain souvenir me revint, une vision du reflet bleuté de mes os sous ma peau translucide et les mains de maître Raymond posées sur mon bas-ventre enflammé et vide. Je l'entendis de nouveau me dire à travers un voile de fièvre : « Appelez-le. Appelez l'homme rouge. »

– Jamie... dis-je doucement.

La lumière fit scintiller mon alliance en argent. Il la saisit entre le pouce et l'index, et la fit coulisser de haut en bas sur mon annulaire. Elle était si lâche qu'elle glissait facilement sur l'articulation.

– Attention. Je ne veux pas la perdre.

– Tu ne la perdras pas.

Il replia mes doigts et resta silencieux de longues minutes. Nous contemplâmes les derniers rayons solaires battre en retraite sur le rebord de la fenêtre. Cherchant la chaleur, Adso changeait de place en les suivant, ses poils bordés d'une lueur argentée.

– Voir le soleil se lever et se coucher est un grand réconfort, dit soudain Jamie. Quand je vivais dans ma grotte, ou quand j'étais en prison, cela me

redonnait espoir. La lumière qui allait et venait me rappelait que le monde poursuivait sa course comme à l'accoutumée.

Il fixait la ligne bleu foncé de l'horizon où le ciel se fondait dans l'infini.

– J'ai la même impression quand je t'entends t'affairer dans ton infirmerie, *Sassenach*. Quand je t'entends remuer tes flacons et jurer toute seule.

Il tourna vers moi ses yeux de la même couleur que la nuit tombante.

– Si tu n'étais plus là, le soleil ne pourrait plus se lever ni se coucher.

Il leva ma main et la baisa, puis il la reposa sur ma poitrine, refermée sur mon alliance, et sortit.



Mon sommeil était plus léger. Il n'était plus agité par des rêves fébriles ni aspiré dans le puits profond de l'oubli. J'ignorais ce qui m'avait réveillée, mais j'étais soudain alerte, les yeux grands ouverts, sans être passée par une phase intermédiaire.

Les volets étaient clos, mais la pleine lune projetait sur le lit des raies de lumière. Je levai une main au-dessus de ma tête.

Mon bras formait une ligne pâle, exsangue et fragile comme un pied d'amanite. Je fléchis les doigts et les ouvris, tel un filet pour attraper les ténèbres.

J'entendais Jamie respirer. Il était couché à sa place habituelle, par terre à côté du lit.

J'abaissai les bras et palpai doucement mon corps des deux mains, faisant l'inventaire. Des seins aplatis, des côtes que je pouvais compter, une, deux, trois, quatre, cinq, la concavité lisse de mon ventre, tendu tel un hamac entre les os saillants de mes hanches. De la peau, des os et pas grand-chose d'autre.

– Claire ?

La tête de Jamie se dressa, une présence plus devinée que vue, dans les ombres.

Une grande main glissa sur la couverture et toucha ma hanche.

– Tout va bien, *a nìghean* ? chuchota-t-il. Tu as besoin de quelque chose ?

Il était fatigué. Sa tête était posée sur le bord du lit, son souffle traversant ma chemise. Si je n'avais pas senti la chaleur de sa peau, de son haleine, je n'en aurais sans doute pas eu le courage, mais je me sentais frigorifiée et désincarnée dans le clair de lune. Je refermai ma main sur la sienne et murmurai :

– Oui, j'ai besoin de toi.

Il resta immobile un instant, intégrant peu à peu mes paroles.

– Je ne vais pas t'empêcher de dormir ?

Je tirai sur son poignet en guise de réponse, et il se leva, émergeant de

l'obscurité, les fines lignes de lumière ondoyant sur son corps comme des vaguelettes.

– On dirait un soyeux, dis-je doucement.

Il émit un petit rire et se glissa avec précaution sous la couverture. Nous restâmes un moment allongés côte à côte, intimidés, nous touchant à peine. Il respirait en essayant de se faire le plus discret possible. Hormis le léger bruissement des draps, il n'y avait pas un bruit dans la maison.

Enfin, je sentis un doigt contre ma cuisse.

– Tu m'as manqué, *Sassenach*, chuchota-t-il.

Je roulai sur le côté pour lui faire face et déposai un baiser sur son épaule. J'aurais voulu me rapprocher, poser ma tête contre sa poitrine, mais l'idée de mes cheveux drus contre sa peau m'en empêchait.

– Toi aussi, tu m'as manqué.

– Tu veux que je te prenne ? Tu le veux vraiment ?

Une main caressait mon bras, l'autre s'aventura plus bas, entamant une lente caresse rythmique. Je l'arrêtai en lui soufflant à l'oreille :

– Laisse-moi faire. Ne bouge pas.

Je lui fis l'amour, d'abord comme une voleuse à la tire, avec de brèves caresses et des baisers furtifs, lui déroband son odeur, sa chaleur et son goût salé. Puis il glissa une main derrière ma nuque, me pressant contre lui.

– Prends ton temps, *Sassenach*. Je ne vais nulle part.

Il inspira quand je refermai doucement mes lèvres sur lui, l'engloutissant, et glissai une main sous la chaleur musquée de ses bourses.

Puis je me redressai et m'assis sur lui, légèrement étourdie par le besoin de lui appartenir. Nous poussâmes un profond soupir à l'unisson quand je m'enfonçai en lui. Je sentis son rire caresser mes seins.

– Comme tu m'as manqué, répéta-t-il.

Changée comme je l'étais, j'avais peur qu'il me touche et me penchai en avant, posant mes mains sur ses épaules pour l'empêcher de m'attirer contre lui. Il n'essaya pas, mais glissa un poing fermé entre nous.

Je ressentis un bref pincement au cœur à l'idée que les poils de mon pubis étaient plus longs que ceux sur ma tête, mais la lente pression de ses doigts s'enfonçant entre mes cuisses, oscillant d'avant en arrière, chassa cette pensée.

Je saisis son autre main et la portai à ma bouche, suçant ses doigts l'un après l'autre. Puis, je fus envahie d'un puissant frisson et m'accrochai à cette main de toutes mes forces.

Un peu plus tard, étendue près de lui, je la tenais toujours. J'admirai ses formes complexes et gracieuses dans l'obscurité, la couche dure des cals sur sa paume. J'effleurai des lèvres ses articulations noueuses et le bout encore sensible de ses doigts.

– J'ai des mains de maçon, dit-il en riant légèrement.

– Les mains d'homme calleuses sont très érotiques.

Sa main libre caressa mes cheveux ras et descendit le long de ma colonne vertébrale, me faisant tressaillir. Toute sensation de gêne oubliée, je me pressai contre lui et promenai mes doigts sur son corps, jouant avec les poils doux et frisés de son sexe et sa verge moite encore à demie dure.

Il cambra les reins, puis se détendit.

– En tout cas, *Sassenach*, si je n'ai pas de cal à cet endroit-là, ce n'est pas grâce à toi, crois-moi.

67. Qui rira le dernier

C'était un mousqueton d'occasion, vieux d'une bonne vingtaine d'années, mais bien entretenu. Le fût était poli par l'usure, son bois, doux au toucher, le métal du canon, patiné et propre.

Ours-debout le retourna entre ses mains avec ravissement, caressant le canon, humant son parfum envoûtant d'huile et de poudre, puis il fit signe à ses amis de s'approcher pour le sentir à leur tour.

Cinq hommes avaient reçu des mousquetons des mains bienveillantes d'Oiseau-qui-chante-le-matin, et l'excitation dans la hutte se propageait peu à peu dans tout le village. Oiseau, qui avait encore vingt-cinq fusils à distribuer, était grisé par la sensation de richesse et de pouvoir, et donc très bien disposé à l'égard de tout le monde.

– Voici Hiram Crombie, lui déclara Jamie en tsalagi. Pâle comme un linge, Crombie s'était tenu à ses côtés au cours des discussions préliminaires, de la présentation des armes, de la convocation des braves et des exclamations réjouies.

– Il est venu en ami pour vous parler du Christ.

– De votre Christ ? Celui qui est descendu dans le monde souterrain et est revenu ? Je me suis toujours demandé s'il y avait rencontré la Femme ciel ou Taupe ? J'aime beaucoup Taupe. J'aimerais savoir ce qu'il lui a dit.

Oiseau effleura la pierre rouge suspendue à son cou, une sculpture de Taupe, le guide du monde souterrain.

Heureusement, Crombie ne connaissait pas encore assez le tsalagi ; il en était encore à traduire mot à mot, laborieusement, et Oiseau parlait vite. En outre, Ian n'avait pas eu l'occasion de lui apprendre le mot « taupe ».

Jamie s'éclaircit la gorge.

– Je suis sûr qu'il sera ravi de vous raconter toutes les histoires qu'il connaît.

Revenant un instant à l'anglais, il déclara :

– Tsisqua vous souhaite la bienvenue.

Penstemon, la femme d'Oiseau, agita délicatement les narines. L'anxiété faisait beaucoup transpirer Crombie et il empestait comme un bouc. S'inclinant, il présenta à Oiseau le couteau qu'il avait apporté en guise de présent, tout en récitant un compliment appris par cœur. Il s'en sortit plutôt bien, selon Jamie, n'écorchant que quelques mots.

– Je viens vous offrir une grande joie, conclut-il. Pendant de longues minutes, Oiseau examina Crombie de la tête aux pieds – il était petit, sec et dégoulinant de sueur –, puis il se retourna vers Jamie, déclarant sur un ton

résigné :

– Tu es vraiment un drôle d'homme, Tueur d'ours. Mangeons !

C'était l'automne. Les récoltes étaient rentrées, et la chasse avait été bonne. L'arrivée des fusils était donc une bonne occasion de festoyer, avec des wapitis, du gibier et des cochons sauvages cuits dans des fosses et rôtis à la broche, d'immenses plateaux de maïs et de courges grillés, de haricots épicés aux oignons et à la coriandre, plusieurs ragoûts et des dizaines de petits poissons roulés dans la farine de maïs et fris dans la graisse d'ours, croustillants à souhait.

D'abord raide comme un piquet, M. Crombie se détendit sous l'influence de la nourriture, de la bière d'épinette et des attentions flatteuses dont il était l'objet. Celles-ci étaient dues en bonne partie à la présence de Ian à ses côtés, soucieux d'encourager et de corriger son élève. Or, Ian était extrêmement bien vu, notamment des jeunes femmes du village.

Jamie apprécia grandement le festin. Soulagé de la responsabilité de livrer les armes, il n'avait plus rien à faire qu'à discuter, écouter et manger... jusqu'au lendemain matin quand il repartirait.

Il ressentait une étrange sensation, comme il ne se souvenait pas d'en avoir connu auparavant. Il était coutumier des adieux ; la plupart du temps, ils s'accompagnaient de regrets, parfois, de soulagement, parfois encore d'un profond chagrin qui lui retournait le cœur. Mais pas ce soir-là. Tout lui paraissait cérémonieux ; c'était l'achèvement d'une action accomplie pour la dernière fois, de façon consciente et, pourtant, sans la moindre tristesse.

Il avait fait son possible ; à présent, il devait laisser Oiseau et les autres suivre leur chemin. Il les reverrait peut-être, mais plus par devoir ni en tant qu'agent du roi.

Il n'avait encore jamais vécu sans se sentir sous l'allégeance, volontaire ou non, à un roi, qu'il s'agisse du teutonique Geordie ou des Stuart.

Enfin, il entrevoyait ce que sa femme et sa fille avaient tenté de lui décrire.

Non loin de là, Hiram Crombie était en train de réciter un psaume. Il avait préalablement demandé à Ian de le lui traduire et l'avait mémorisé. Cependant...

– » L'huile se déverse sur sa tête et sa barbe... » Penstemon jeta un coup d'œil inquiet vers le pot de graisse d'ours fondue qu'ils utilisaient comme condiment, se préparant à l'arracher des mains d'Hiram Crombie si celui-ci entreprenait de se le retourner sur la tête.

– Ce n'est pas sa coutume, c'est l'histoire de ses ancêtres, lui glissa Jamie.

Elle se détendit un peu, mais continua à surveiller Crombie étroitement ; il avait beau être un invité, tous les invités ne savaient pas forcément se comporter de manière convenable.

Néanmoins, Hiram ne commit pas d'impair et, en dépit de ses protestations entrecoupées de compliments maladroits envers ses hôtes, fut gavé jusqu'à ce

que ses yeux lui sortent des orbites, pour le plus grand plaisir des Indiens.

Ian resterait encore quelques jours pour s'assurer que Crombie et le peuple d'Oiseau s'étaient bien compris. Jamie n'était pas certain que le sens des responsabilités de son neveu ne serait pas supplanté par son sens de l'humour, toujours un peu étrange. Il jugea donc plus prudent de prévenir Oiseau, lui indiquant Crombie en grande conversation avec deux hommes âgés.

– Il a déjà une épouse. Je ne pense pas qu'il apprécierait de trouver une jeune femme dans son lit. Il pourrait se montrer désobligeant à son égard, ne comprenant pas le compliment.

Penstemon, qui l'avait entendu, se pencha vers lui avec une moue dédaigneuse.

– Ne t'inquiète pas. Personne ne voudrait un enfant de lui. En revanche, un enfant de toi, Tueur d'ours...

Elle le dévisagea en battant des cils, et il se mit à rire, la saluant avec un geste de respect.

C'était une nuit parfaite, fraîche et sèche, et la porte avait été laissée entrouverte pour laisser entrer l'air. Les volutes de fumée blanche montaient en une colonne droite vers l'orifice du plafond, tels des esprits s'élevant dans la joie.

Dans la torpeur agréable de la boisson et des appétits repus, le silence était imprégné de paix et de bonheur.

Hiram se tourna vers Ours debout et observa, dans son tsalagi bancal :

– Il est bon que les hommes mangent comme des frères. Ou plutôt, c'était ce qu'il avait voulu dire. Jamie se retint de rire. À la décharge de Crombie, il y avait très peu de différence en tsalagi entre « comme des frères » et « leurs frères ».

Ours debout dévisagea longuement Hiram, puis s'écarta un peu de lui.

Ayant suivi la scène, Oiseau s'approcha de Jamie en déclarant :

– Tu es vraiment un drôle d'homme, Tueur d'ours. Tu as gagné.



À M John Stuart,

Surintendant du bureau des Affaires indiennes, secteur Sud

De James Fraser, esquire

1er novembre, anno domini 1774

Fraser 's Ridge

Cher monsieur,

Par la présente, je vous informe que je renonce à ma charge d'agent indien, mes convictions personnelles ne me permettant plus d'effectuer mes fonctions au nom de la Couronne, en mon âme et conscience

Je vous remercie de toutes vos attentions et vous souhaite une agréable

continuation

Votre humble serviteur, J Fraser

NEUVIÈME PARTIE

Prisonnier du temps



68. Les sauvages

Plus que deux. La cire fondue formait une flaque luisante où se reflétait le halo de la mèche. Les pierres précieuses apparurent peu à peu, une verte, l'autre noire, brillant de leurs propres feux intérieurs. Jamie enfonça la pointe d'une plume dans la bougie molle, extirpa l'émeraude et la tint dans la lumière.

Il laissa tomber la gemme brûlante dans le mouchoir que je tenais ouvert, puis je la frottai pour ôter la cire avant qu'elle ne refroidisse. M'efforçant de conserver un ton badin, je déclarai :

– Nos réserves sont pratiquement épuisées. Espérons ne pas avoir à faire face à d'autres urgences aussi onéreuses.

Il souffla la mèche et annonça d'une voix ferme :

– Quoi qu'il arrive, je ne toucherais pas au diamant noir. Il est pour toi.

Je le fixai, interdite.

– Que veux-tu dire ?

– Si je venais à être tué, tu l'utiliseras pour partir. Retourne à travers les pierres.

– Quoi ? Mais... je ne suis pas sûre d'en avoir envie.

Je n'aimais pas aborder l'éventualité de son décès, mais il était inutile de se voiler la face. Batailles, maladies, emprisonnement, accidents, assassinat...

– Brianna et toi n'arrêtez pas de m'interdire de mourir, repris-je. J'en ferais autant avec vous si j'avais le moindre espoir d'être écoutée.

Cela le fit sourire.

– J'écoute toujours ce que tu me dis, *Sassenach*. Mais l'homme propose, et Dieu dispose. Or, s'il juge bon de me rappeler à lui, tu rentreras.

– Pourquoi faire ? rétorquai-je à la fois irritée et confuse. Je m'étais efforcée d'oublier mon premier retour à travers les menhirs à la veille de Culloden, et voilà qu'il forçait la porte de cette chambre forte dans mon esprit.

– Je resterai avec Brianna et Roger. Avec Jemmy, Marsali et Fergus. Avec Germain, Henri-Christian et les filles. Ils sont tous ici. Rentrer pour quoi, pour qui ? Personne ne m'attend, là-bas.

Il me dévisagea, songeur, semblant hésiter à m'avouer quelque chose. Je commençais à avoir la chair de poule. Enfin, il secoua la tête et répondit :

– Je ne sais pas. Mais je t'ai vue, là-bas.

– Tu m'as vue où ?

Il fit un geste vague vers la fenêtre.

– Là-bas. J'ai rêvé de toi. Je ne savais pas où j'étais. Mais je savais que c'était là-bas, dans ton temps.

Cette fois, tous les poils de mon corps se hérissèrent.

– Comment le sais-tu ? Qu'est-ce que je faisais ? Il plissa le front.

– Je ne m'en rappelle plus, mais j'ai su que j'étais dans ton époque, à la lumière. Oui, c'est ça ! Tu étais assise à ton bureau, tenant un objet à la main, peut-être une plume. Il y avait de la clarté partout autour de toi, sur ton visage, tes cheveux. Mais elle ne provenait ni d'une chandelle, ni d'un feu, ni du soleil. Je me souviens d'avoir pensé : « Alors, c'est ça, la fameuse lumière électrique ! »

Je le fixai, médusée.

– Comment peux-tu reconnaître en rêve ce que tu n'as jamais vu dans ta vie réelle ?

– Je rêve tout le temps de choses que je n'ai jamais vues, *Sassenach*, pas toi ?

– Oui, parfois. De monstres, de plantes étranges, de paysages bizarres. Et de gens que je ne connais pas. Mais là, c'est différent. Tu as entendu parler d'électricité, mais tu ne l'as jamais vue.

– Peut-être que ce n'en était pas, admit-il, mais, sur le coup, j'ai pensé à ça. En outre, j'étais certain d'être à ton époque. Après tout, je rêve du passé, pourquoi ne rêverais-je pas du futur ?

Je ne trouvai rien à répondre à cette logique toute celtique.

– Mmmoui, pourquoi pas, dis-je sceptique. Quel âge avais-je ?

Il parut surpris, puis indécis. Il scruta mon visage comme pour le comparer à une image mentale. Pour la première fois, il ne paraissait pas sûr de lui.

– En fait... je ne sais pas. Je n'y ai pas réfléchi. Je n'ai pas remarqué de cheveux blancs ni aucun détail frappant. C'était juste... toi.

Perplexe, il baissa les yeux vers la pierre dans ma paume.

– Elle est chaude ?

– Bien sûr, que crois-tu ? Elle sort de la cire fondue ! Toutefois, l'émeraude semblait palpiter dans le creux de ma main, aussi chaude que mon sang et battant comme un cœur miniature. Quand je la lui rendis, je perçus une légère réticence, comme si elle ne voulait pas me quitter. Je frottai ma paume contre ma jupe.

– Donne-la à MacDonald, je l'entends, dehors, en train de parler à Arch Bug. Il doit être pressé de partir.



MacDonald était arrivé à Fraser's Ridge la veille, au beau milieu d'un déluge, le visage violacé par le froid, la fatigue et l'excitation. Il venait nous informer qu'il avait trouvé une imprimerie à vendre à New Bern.

Dégoulinant devant le feu, il expliqua :

– Le propriétaire est déjà parti... plus ou moins malgré lui. Ses amis veulent vendre son local et son équipement au plus vite, avant qu'ils ne soient

saisis ou détruits, et pour qu'il puisse recommencer sa vie en Angleterre.

Par « plus ou moins malgré lui », il fallait comprendre que le propriétaire était un loyaliste, enlevé en pleine rue par le comité de sécurité local et mis de force sur un navire en partance pour l'Angleterre. Cette forme de déportation expéditive était désormais très en vogue. Si elle était plus humaine que le goudron et les plumes, cela signifiait aussi que les malheureux débarquaient au pays sans un sou en poche et devaient rembourser le billet du voyage par-dessus le marché.

– Je suis tombé sur certains de ses amis dans une taverne. Ils se lamentaient sur son triste sort tout en buvant à sa santé. Je leur ai dit que j'avais peut-être l'homme providentiel. Vous imaginez comme ils étaient tout ouïe quand j'ai annoncé que vous pourriez peut-être... j'ai bien dit « peut-être »... payer comptant.

– Qu'est-ce qui vous fait penser que j'ai l'argent ? demanda Jamie.

MacDonald sursauta, puis lui lança un clin d'œil.

– Oh, j'ai entendu des rumeurs, ici et là. On raconte que vous cachez un petit magot en pierres précieuses... du moins, c'est ce que m'a raconté un marchand d'Edenton : sa banque en a acheté une.

Jamie et moi échangeâmes un regard.

– Bobby, soupirai-je.

– N'ayez crainte, je suis une vraie tombe, nous assura le major. Vous pouvez compter sur ma discrétion. En outre, je doute que beaucoup de gens soient au courant. D'un autre côté, quel pauvre homme peut s'offrir des mousquetons par douzaines ?

Jamie prit un air résigné.

– Vous seriez surpris, Donald. Enfin, qu'importe... Je suppose en effet qu'on peut essayer de négocier. Combien demandent les amis de l'imprimeur... et offrent-ils une assurance en cas d'incendie ?



MacDonald avait été chargé par les amis de l'imprimeur de négocier en leur nom, ces derniers étant pressés de régler ce problème foncier avant qu'une bonne âme patriote n'incendie les biens. Le marché fut donc conclu rapidement. Le major redescendit de la montagne avec l'émeraude. Il avait pour mission de la vendre, puis, avec l'argent, d'acheter l'imprimerie et de laisser le reste à Fergus pour ses frais annexes. Ensuite, il ferait savoir à New Bern qu'un nouvel imprimeur avait repris les lieux.

– Si on vous interroge sur les opinions politiques du repreneur...

Jamie n'eut pas besoin de finir, MacDonald acquiesça avec un air entendu.

Je soupçonnais Fergus de ne pas avoir d'opinions politiques. Pour lui, seule comptait sa famille, et son unique allégeance était envers Jamie.

Une fois le marché conclu, Marsali et lui partiraient rapidement pour New

Bern avant que l'hiver ne s'installe. Jamie eut une discussion sérieuse avec son fils adoptif.

– Ce ne sera pas comme à Édimbourg. Il n'y a qu'un seul autre imprimeur en ville et, d'après ce que m'en a dit MacDonald, c'est un monsieur âgé qui a si peur du comité de sécurité et du gouverneur qu'il se refuse à imprimer autre chose que des sermons et des prospectus pour les courses de chevaux.

– Parfait ! répondit Fergus.

Depuis qu'il avait appris la nouvelle, il rayonnait comme un lampion.

– Cela nous laisse tout le marché des journaux et des placards, sans parler des pièces à scandale et des pamphlets. Dans ce métier, la sédition et l'agitation politique sont du pain béni, milord. Vous êtes bien placé pour le savoir.

– Justement ! Et je compte bien te marteler la tête jusqu'à ce que tu me promettes de faire attention. Je ne veux pas apprendre que tu as été pendu pour trahison, ou couvert de goudron et de plumes pour ne pas avoir assez trahi. Fergus agita son crochet de manière nonchalante.

– Ne vous inquiétez pas, milord. Je sais jouer à ce jeu-là. Jamie paraissait dubitatif.

– C'est vrai. Mais cela fait bien longtemps, Fergus. Tu as perdu l'habitude. En outre, tu ne sais pas encore qui est qui à New Bern. Il ne faudrait pas que tu ailles acheter tes saucisses chez l'homme que tu as découpé en rondelles dans le journal du matin, tu me suis ?

– J'y veillerai, papa.

Assise près du feu, Marsali allaitait Henri-Christian sans perdre une miette de leur conversation. Elle avait l'air encore plus heureuse que Fergus, si cela était possible, et le regardait avec adoration. Elle se tourna vers Jamie, son autre idole, et répondit gravement :

– Nous ferons très attention, je te le promets. Le visage de Jamie se radoucit.

– Tu vas me manquer, ma fille.

– Toi aussi. Vous allez tous nous manquer. Germain ne veut pas quitter Jemmy, naturellement, mais...

Elle observa Fergus qui rédigeait une liste tout en fredonnant et serra Henri-Christian un peu plus fort, le faisant protester en battant des pieds.

– Oui, je sais, dit Jamie.

Il toussota dans son poing pour masquer son émotion, puis se passa un doigt sous le nez.

– Bon, écoute-moi, Fergus. Il vous restera un peu d'argent. N'oubliez pas de graisser la patte du sergent de ville et de la garde de nuit, avant toute chose. MacDonald m'a donné les noms des membres du Conseil royal et du président de l'assemblée. Ce dernier pourra t'être utile, car c'est un homme du gouverneur. Agis avec tact, mais soigne-le bien.

Fergus acquiesça, penché sur sa liste, marmonnant :

– Papier, encre, pots-de-vin, peaux de chamois, brosses...



Il était impossible de monter en carriole jusqu'à Fraser's Ridge. Le seul accès était un petit sentier qui montait en serpentant depuis Coopersville, ce qui avait conduit au développement du hameau à cette croisée des chemins, les colporteurs et autres voyageurs s'y arrêtant et effectuant de brefs détours à pied jusqu'à nos hauteurs.

– Situation idéale pour décourager une invasion hostile, lançai-je à Brianna.

À bout de souffle, je déposai un instant le grand sac en toile contenant des bougeoirs, des pots de chambre et autres ustensiles ménagers, puis ajoutai :

– Malheureusement, ce n'est pas très pratique quand on quitte cette maudite montagne.

– Je suppose qu'il n'est jamais venu à l'esprit de papa que quelqu'un voudrait en partir.

Brianna déposa à son tour son fardeau : le chaudron de Marsali, rempli de fromages, de sacs de farine, de haricots, de riz, plus une boîte en bois contenant des poissons séchés et un chapelet de pommes.

– Ouf ! Ce truc pèse une tonne !

Elle se retourna vers le sentier derrière nous et hurla :

– Germain !

Silence. Germain et Jemmy étaient censés conduire la chèvre Mirabel jusqu'à la carriole qui nous attendait en bas. Ils étaient partis de la cabane en même temps que nous, mais s'étaient laissé distancer.

À défaut des garçons, nous vîmes arriver Mme Bug, qui avançait avec peine en portant le rouet de Marsali sur le dos et en tirant Mirabel. Cette jolie chevrette blanche avec des rayures grises bêla joyeusement en nous apercevant. Mme Bug déposa sa charge et s'essuya le front avec son tablier.

– J'ai trouvé la pauvre petite attachée à un arbre. Aucun signe des garnements.

Brianna émit un grondement sourd qui était de mauvais augure pour Jemmy et Germain. Cependant, avant qu'elle ne fasse marche arrière pour leur tordre le cou, Roger et Ian apparurent, chacun portant une partie du métier à tisser de Marsali, démonté pour l'occasion en un amas de grosses poutres. À la vue de l'embouteillage sur le sentier, ils posèrent leurs charges avec un soupir de soulagement. Roger vit nos têtes puis la chèvre.

– Que se passe-t-il ? Où sont Jemmy et Germain ?

– Je te parie que ces canailles se cachent quelque part. La natte de Brianna s'était défaite, et des mèches rousses lui collaient au visage. Pour une fois, je dus reconnaître que ma coupe en brosse, aussi peu seyante fut-elle, avait des

avantages.

Ian émergea de la cuve en bois qu'il portait retournée sur sa tête.

– Vous voulez que j'aille les chercher ? Ils ne peuvent pas être bien loin.

Un bruit de pas précipités de l'autre côté du sentier nous fit faire volte-face. Ce n'étaient toujours pas les garçons, mais Marsali, hors d'haleine. Paniquée, elle regarda notre groupe et haleta :

– Henri-Christian... il n'est pas avec vous ? Mère Claire ? Brianna ?

– Je croyais qu'il était avec toi, répondit Brianna.

– Il l'était. Le petit Aidan McCallum s'en occupait pour moi pendant que je chargeais la carriole. Quand j'ai fait une pause pour le nourrir (elle porta une main à son sein), ils avaient disparu tous les deux ! J'ai pensé qu'ils étaient peut-être...

Elle n'acheva pas sa phrase, scrutant les buissons autour de nous, ses joues rougies par l'effort et l'agacement.

– Je vais l'étrangler ! marmonna-t-elle. Et où est Germain ?

Elle venait d'apercevoir Mirabel, qui profitait de la halte pour brouter l'herbe du sentier.

– Mmm... ça sent le complot, déclara Roger.

Ian et lui paraissaient amusés, mais les regards incendiaires des femmes exténuées leur firent aussitôt ravaler leur sourire.

Voyant Marsali au bord des larmes ou de la crise de nerfs, je glissai à Roger.

– Oui, bonne idée, allez donc les chercher.

– C'est ça, maugréa Marsali, et quand vous les retrouverez, flanquez-leur une bonne raclée de ma part.



Ian mit sa main en visière pour regarder par-dessus les éboulis.

– Tu sais où ils sont ?

– Je crois. Par ici.

Roger s'enfonça entre des buissons de houx et de gainiers roses, Ian sur ses talons, et ressortit sur la berge d'un ruisseau parallèle au sentier. En contrebas, il aperçut le gué près duquel Aidan aimait pêcher, mais il n'y avait personne. Il remonta alors le courant, marchant avec prudence sur les épaisses herbes sèches et les cailloux. La plupart des châtaigniers et des peupliers avaient perdu leurs feuilles qui formaient un tapis glissant, brun et or.

Aidan lui avait un jour montré sa cachette : une grotte peu profonde, d'à peine un mètre de hauteur, dissimulée au pied d'une pente escarpée envahie par un fourré de jeunes chênes. Les arbres à présent dénudés, l'entrée était facile à repérer – à condition de savoir ce qu'on cherchait. Ce jour-là, on pouvait particulièrement bien la localiser, car une mince colonne de fumée

s'en échappait, son odeur se répandant dans l'air froid et sec.

Du regard, Ian interrogea Roger qui hocha la tête et gravit la pente sans faire le moindre effort pour être discret. Il entendit des bruits précipités à l'intérieur de la grotte, des chuchotements paniqués, puis le sifflement de l'eau jetée sur le feu.

Pendant ce temps, Ian grimpait en silence au-dessus de la grotte, vers une crevasse d'où il avait vu sortir une autre volute de fumée. S'accrochant au tronc d'un cornouiller poussant à même la roche, il se pencha et, mettant sa main en porte-voix, poussa un cri mohawk directement dans la fente.

Des hurlements de terreur, nettement plus perçants, retentirent à l'intérieur, et les garçons se précipitèrent dehors en se bousculant.

Roger attrapa au passage son propre rejeton par le col.

– Doucement, l'ami ! La fête est finie !

Serrant fermement Henri-Christian contre lui, Germain tenta de dévaler la pente, mais Ian bondit telle une panthère du haut d'un rocher et lui arracha le bébé des bras. Le garçon effectua encore quelques pas, puis s'arrêta.

Aidan, qui avait détalé vers le sommet, était parvenu à s'échapper, mais, voyant ses compagnons pris, il hésita sur la crête, puis, capitulant noblement, redescendit en traînant les pieds.

– Désolé d'interrompre vos projets, les garçons, dit Roger. Il avait de la peine pour eux. Depuis des jours, il voyait Jemmy broyer du noir à cause du départ de Germain. Ce dernier lui adressa un regard implorant.

– On ne veut pas partir, oncle Roger. On restera ici, on peut vivre dans la grotte et chasser notre manger.

– Oui, renchérit Aidan. Jemmy et moi, on leur donnera une part de nos repas.

– J'ai apporté des allumettes de maman, ajouta Jemmy. Comme ça, ils pourront faire du feu pour se chauffer. Et une miche de pain, aussi !

Germain ouvrit les bras.

– Vous voyez, oncle Roger, on ne dérangera personne !

– C'est ça, explique-le donc à ta mère, répondit Ian. Germain croisa aussitôt les mains derrière lui, se protégeant les fesses.

Roger s'efforça de prendre un ton plus sévère.

– Mais qu'est-ce qui t'a pris d'emmener ton petit frère ici ? Il ne tient même pas debout. S'il fait deux pas hors de la grotte, il va dégringoler au pied de la pente et se briser le cou !

– Oh non ! Avant de sortir, je l'attacherai pour qu'il ne puisse aller nulle part. Mais je ne le laisserai pas seul. Quand il est né, j'ai promis à maman de toujours veiller sur lui.

Les larmes se mirent à couler le long des joues d'Aidan. Henri-Christian, perplexe, vagit par solidarité, ce qui fit trembler le menton de Jemmy. Il

échappa à Roger et se précipita vers Germain, l'enserrant par la taille.

– Il doit pas partir, papa ! Les laisse pas l'emmener !

Ian et Roger se regardèrent. Ce dernier se gratta le nez, puis s'assit sur un rocher en soupirant. Il fit signe à Ian, qui ne savait trop dans quel sens tenir Henri-Christian et qui le lui tendit avec soulagement. Le bébé lui saisit aussitôt le nez d'une main et ses cheveux de l'autre.

Roger se libéra non sans mal.

– Vois, *a bhailach*, il a besoin de sa mère pour le nourrir. Il n'a même pas de dents ! Il ne peut pas vivre dans la nature et se nourrir de viande crue comme vous, les sauvages.

– Mais si, il a des dents ! s'exclama Aidan. Il montra son doigt mordu.

– Il mange de la bouillie, expliqua Germain. On pourra lui écraser des biscuits dans du lait.

– Henri-Christian a besoin de sa mère, répéta Roger d'un ton plus ferme. Et ta mère a besoin de toi. Comment veux-tu qu'elle conduise seule la carriole jusqu'à New Bern, tout en s'occupant de tes soeurs et des deux mules !

– Papa pourra l'aider. Les filles l'écoutent, lui.

– Ton père est déjà parti, l'informa Ian. Il vous a précédé pour vous trouver une maison où loger à votre arrivée. Ta mère le suit avec la carriole et tous vos biens. Roger Mac a raison, *a bhailach*... tu ne peux pas la laisser tomber.

Germain pâlit. Il jeta un regard impuissant à Jemmy, toujours accroché à lui, puis à Aidan, un peu plus haut sur le versant. Le vent s'était levé, soulevant sa frange blonde, le faisant paraître encore plus petit et fragile.

Il glissa doucement ses bras autour des épaules de Jemmy et déposa un baiser sur le sommet de sa tête rousse.

– Je reviendrai, cousin. Et tu viendras me voir au bord de la mer.

Relevant le nez, il lança à Aidan.

– Et toi aussi, tu viendras, hein ? Aidan acquiesça en reniflant.

De sa main libre, Roger détacha doucement Jemmy.

– Grimpe sur mon dos, *mo chuisle*. La pente est raide. Ian se pencha et souleva Aidan, qui enroula aussitôt ses jambes autour de sa taille et enfouit son visage baigné de larmes dans sa chemise en daim.

– Tu veux qu'on te porte, toi aussi ? demanda Roger à Germain.

Ian lui tendit la main, mais Germain recula d'un pas, l'air digne.

– Non, oncle Roger. Je préfère marcher.

69. La ruée des castors

25 octobre 1774

Ils marchaient depuis une heure lorsque Brianna se rendit compte qu'ils ne traquaient pas du gibier. Ils avaient croisé une piste de cerfs, leurs fumées si fraîches qu'elles étaient encore poisseuses d'humidité, mais Ian n'y prêta pas attention, continuant à grimper la côte d'un pas déterminé.

Rollo était parti avec eux, mais, après plusieurs tentatives infructueuses pour signaler des odeurs intéressantes à son maître, il avait capitulé, dégouté, et disparu dans le feuillage pour chasser de son côté.

La montée était trop ardue pour permettre de converser. Elle se contenta donc de suivre, gardant son fusil à la main et surveillant les buissons au passage, au cas où.

Ils avaient quitté la maison à l'aube, et il était midi passé quand ils s'arrêtèrent enfin au bord d'un torrent. Une vigne sauvage s'était enroulée autour du tronc de plaqueminer sous lequel elle s'était assise. Les animaux avaient mangé la plupart des grappes, mais il en restait encore, suspendues au-dessus de l'eau, hors de portée de tous, hormis de quelques écureuils intrépides, ou d'une femme assez grande.

Elle enleva ses mocassins et entra dans le torrent, grimaçant au contact de l'eau glacée qui lui mordait les chevilles. Les raisins étaient mûrs à souhait, d'un violet presque noir et suintant de jus. Les écureuils n'étaient pas encore arrivés jusque-là, mais les guêpes, si. Tout en coupant la tige d'une grappe particulièrement alléchante, elle surveillait du coin de l'œil les pillards au long dard.

Tournant le dos à son cousin, elle lui demanda :

– Alors, tu vas enfin me dire ce qu'on est venus chercher ?

– Non.

Il affichait un petit sourire au coin des lèvres.

– Ah, c'est une surprise ?

Elle lui lança une grappe qu'il attrapa au vol d'une main et déposa près du sac à dos contenant leurs provisions.

– Plus ou moins.

– Bah, tant qu'on n'est pas là juste en promenade.

Elle cueillit encore plusieurs grappes et le rejoignit sur la berge.

– Non, non, ce n'est pas qu'une balade.

Il glissa deux grains dans sa bouche, les écrasa, puis recracha avec adresse les peaux et les pépins. Elle mangeait plus délicatement, coupant les fruits en

deux d'un coup de dent, puis ôtant les pépins du bout d'un ongle.

– Tu devrais manger les peaux, Ian. Elles sont pleines de vitamines.

Il la regarda, sceptique, mais ne répondit pas. Claire et elle lui avaient expliqué à de nombreuses reprises ce qu'étaient les vitamines... Peine perdue. Jamie et lui avaient bien été obligés de reconnaître l'existence des microbes pour les avoir vus au microscope, mais les vitamines ne se voyant pas, il pouvait donc les ignorer en toute sécurité.

– Elle est encore loin, ta surprise ?

La peau du raisin étant en fait très amère, Brianna grimaça malgré elle alors qu'elle en croquait un. Ian, qui mâchait et crachait méthodiquement, la vit et sourit.

– Oui, c'est encore un peu plus loin.

Elle observa la ligne d'horizon. Le soleil descendait. S'ils faisaient demi-tour maintenant, il ferait nuit avant d'être de retour à la maison.

– Loin comment ?

Ian regarda le soleil à son tour.

– Eh bien... on devrait y être demain vers midi.

– Quoi ?

Ian rentra la tête.

– Désolé, cousine. J'aurais dû te le dire avant de partir, mais tu ne serais peut-être pas venue.

Une guêpe se posa sur la grappe dans sa main, et elle la chassa d'un geste agacé.

– Tu sais très bien que je ne serais pas venue, Ian ! Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Roger va avoir une attaque !

Ian sembla trouver l'image très drôle.

– Une attaque ? Roger Mac ? Je ne crois pas.

– Bon, peut-être pas, mais il va s'inquiéter. Jemmy va me réclamer.

– Mais non, tout se passera bien. J'ai dit à oncle Jamie qu'on serait partis trois jours, et il prendra le petit dans la Grande Maison. Dorloté par tante Claire, Mme Bug et Lizzie, il ne se rendra même pas compte de ton absence.

C'était probablement vrai, mais cela ne calma pas son irritation pour autant.

– Tu l'as dit à papa ? Il a dit oui, et vous avez tous les deux considéré parfaitement normal de... de... de me traîner dans la montagne pendant trois jours sans même me demander mon avis ? Bande de... de...

– D'insupportables, répugnants tyrans d'Écossais ? Il imitait tellement bien l'accent anglais de Claire qu'elle rit malgré elle.

Essuyant le jus de raisin sur son menton, elle répliqua :

– Oui, exactement !

Il souriait toujours, mais son expression avait changé. Il ne la taquinait

plus.

– Brianna, c'est important, je t'assure.

Il la dévisageait, chaleureux mais sérieux. Parfois, il avait un regard tellement doux et sincère qu'il donnait l'impression d'ouvrir son âme, rien qu'un instant. Elle s'était déjà demandé s'il en était conscient, mais, même dans ce cas, il était difficile de lui résister.

– D'accord, dit-elle résignée. Mais tu aurais quand même dû me prévenir. Je peux au moins savoir où l'on va ?

– Je ne peux pas te le dire.

Il avala un grain de raisin et se tourna pour ouvrir son sac qui – elle en prenait juste conscience – était étrangement volumineux.

– Un bout de pain, cousine ? Un morceau de fromage ?

– Non, allons-y.

Elle se leva et secoua les feuilles mortes accrochées à ses culottes.

– Plus tôt on arrivera, plus tôt on sera de retour.



Ils s'arrêtèrent une heure avant le coucher du soleil, pendant que la lumière était encore suffisante pour ramasser du bois. Le sac à dos contenait en fait deux couvertures, de la nourriture et une cruche de bière, qui fut bienvenue après toute une journée de marche, surtout ascendante.

Elle avala une longue gorgée de bière, puis huma le goulot qui fleurait bon le houblon.

– Mmm... c'est un bon lot. Qui l'a faite ?

– Lizzie. Elle a appris à brasser avec Frau Ute, avant le... euh... mhm.

– Oui, quel dommage, hein ?

Elle l'observa du coin de l'œil, guettant sa réaction à l'évocation de Lizzie. Ils s'étaient plu dès leur première rencontre, mais il était ensuite parti chez les Iroquois. À son retour, elle était fiancée à Manfred McGillivray. À présent qu'ils étaient de nouveau tous les deux libres...

Cependant, il ne fit aucun autre commentaire sur la jeune fille, se concentrant sur la tâche fastidieuse de démarrer le feu. Il avait fait chaud pendant la journée, mais les ombres sous les arbres bleuissaient déjà. La nuit serait fraîche.

– Je vais jeter un coup d'œil à la rivière, annonça-t-elle. J'ai aperçu une sorte de bassin un peu plus loin, et les insectes ne vont pas tarder à apparaître.

Elle prit une bobine de fil et un hameçon que Ian avait sortis de son sac. Il se contenta d'acquiescer, assemblant patiemment une pile de petit bois avant de frotter son silex.

En longeant le cours d'eau, elle vit que le supposé bassin à truites était plutôt un repère de castors. Le monticule de leur hutte se reflétait dans l'eau

calme, et, plus loin, sur l'autre rive, de jeunes saules en train de se faire dévorer s'agitaient.

Elle avançait lentement. Les castors ne lui feraient rien, mais ils se jetteraient dans l'eau en l'apercevant et frapperaient la surface de leur queue pour donner l'alerte. Elle les avait déjà entendus. Ils causeraient un vacarme épouvantable, une vraie pétarade qui effraierait les poissons des kilomètres à la ronde.

Des morceaux de bois rongés jonchaient la berge, la chair blanche des troncs ciselée avec une précision d'ébéniste, mais les débris de son côté étaient desséchés. Elle n'entendait rien autour d'elle, hormis le bruissement du vent dans les branches. Les castors n'étaient pas du genre discret ; il n'y en avait aucun dans ses environs immédiats.

Tout en surveillant les saules au loin, elle planta un morceau de fromage dans son hameçon, le fit tourner au-dessus de sa tête, puis laissa la ligne voler. L'hameçon atterrit au milieu du bassin avec un « plouf » trop faible pour alerter les rongeurs.

Il faisait doux, et la surface de l'eau brillait comme une soie grise agitée par la brise. Comme prévu, des nuages de moucherons voletaient sous les arbres, attirant les trichoptères, les perles et les libellules, dont les nymphes remontaient à la surface, à peine écloses et affamées.

Il aurait été préférable d'avoir une vraie canne et des mouches, mais cela valait la peine d'essayer. Certaines truites voraces rôdaient parfois à la tombée du soir, prêtes à se jeter sur tout ce qui flottait devant elles. Un jour, son père en avait attrapé une avec, pour seul appât, quelques-uns de ses cheveux roux enroulés autour d'un hameçon.

C'était une idée. Elle commençait déjà à enrouler sa ligne dans l'intention d'en faire autant quand le fil se tendit. Une prise ? Elle laissa un peu filer l'empile, puis un frisson montant des profondeurs parcourut tout son bras comme une décharge électrique.

Pendant la demi-heure qui suivit, elle ne pensa à rien d'autre qu'à ses proies aquatiques. Elle était trempée jusqu'à mi-cuisses, couverte de piqûres de moustiques, les poignets et les épaules endoloris, mais elle avait aussi trois gros poissons luisant dans l'herbe à ses pieds, encore quelques miettes de fromage dans sa poche..., et son instinct de chasseresse était satisfait.

Elle prenait son élan pour relancer sa ligne quand, soudainement, un concert de cris et de sifflements brisa la quiétude du soir. Un groupe de castors jaillit de la végétation sur la rive opposée, courant lourdement telle une division de mini-chars d'assaut en fourrure. Elle les observa, bouche bée, reculant d'un pas sans réfléchir.

Puis une silhouette massive et sombre fila entre les arbres derrière eux et, sentant une montée d'adrénaline fuser dans ses veines, elle bondit vers la forêt. Elle se serait enfuie, si elle n'avait pas malencontreusement marché sur un des poissons, plus glissant qu'un savon noir. Elle retomba d'un coup sur son

arrière-train. De là où elle se trouvait, elle était aux premières loges pour voir Rollo courir sur la berge d'un pas souple et s'élancer dans un élégant arc de cercle au-dessus de l'eau. Aussi gracieux qu'une comète, il traversa les airs et atterrit dans la rivière au milieu des castors en projetant des éclaboussures dignes d'une chute de météore.



Ian releva la tête et écarquilla les yeux à la vue de Brianna. Son regard descendit lentement de ses cheveux dégoulinants à ses vêtements couverts de boue et jusqu'aux poissons, dont un, légèrement écrasé, qu'elle tenait au bout d'une lanière de cuir.

– Les poissons se sont bien défendus, à ce que je vois.

Elle laissa choir son butin devant lui.

– Oui, mais pas autant que les castors.

– Des castors ? Ah oui, je les ai entendus battre l'eau. Tu t'es battue avec eux ?

– Non, j'ai sauvé ton maudit chien.

Elle éternua, puis tomba à genoux devant le feu, goûtant la caresse de la chaleur sur son corps transi.

– Ah, Rollo est de retour ? Où es-tu, bandit ?

Le grand chien sortit à contrecœur des fourrés, remuant à peine la queue en réponse à l'appel de son maître.

– Qu'est-ce que cette histoire de castors, *a madadh* ? Devant le ton sévère de Ian, Rollo s'ébroua, puis s'aplatit sur le sol, l'air penaud, le museau entre les pattes.

Tout en essorant les pans trempés de sa chemise de chasse, Brianna expliqua :

– Il voulait peut-être juste pêcher, mais les castors n'ont pas été convaincus. Sur la berge, ils ont détalé, mais une fois dans l'eau... En tout cas, Ian, c'est à toi de nettoyer ces foutus poissons !

Il s'en occupait déjà, en éventrant un d'un coup de lame précis. Il sortit les entrailles avec le pouce et les jeta vers Rollo, qui soupira encore et parut s'enfoncer dans le tapis de feuilles, dédaignant la friandise.

– Il n'est pas blessé, au moins ? s'inquiéta Ian. Elle lui jeta un regard noir.

– Non, je suppose qu'il a honte. Tu pourrais me demander si je ne suis pas blessée. Tu as déjà vu de près des dents de castor ?

Il avait du mal à se retenir de rire.

– Oui. Euh... tu n'as pas été mordue, j'espère ? Enfin, je crois que je l'aurais remarqué si tu étais revenue à moitié rongée.

Le feu avait pris, mais ne chauffait pas encore assez. La brise du soir s'était levée et traversait le tissu mouillé de sa chemise et de ses culottes, faisant courir sur son dos ses doigts glacés.

– Non, mais ce n'étaient pas tant leurs dents que leurs queues.

Elle se tourna à genoux pour présenter son dos aux flammes et se frotta doucement le bras droit, là où une des palettes musclées l'avait frappée ; une marque violacée s'étendait du coude au poignet. Sur le coup, elle avait cru son avant-bras cassé.

– C'était comme d'être tabassée avec une batte de baseball... enfin, une massue.

Les castors ne l'avaient pas attaquée directement, bien sûr, mais se retrouver dans l'eau avec un chien-loup affolé et une douzaine de rongeurs en proie à une agitation extrême avait été un peu comme s'aventurer à pied sous un portique de lavage automatique de voitures, un tourbillon aveuglant d'écume et d'objets contondants.

Elle serrait ses genoux contre elle, grelottant.

– Tiens, cousine, prends ça.

Ian se leva et ôta sa chemise en daim. Elle avait trop froid et était trop épuisée pour protester. Elle se retira pudiquement derrière un buisson et en émergea quelques instants plus tard avec la chemise et une couverture drapée en paréo autour des reins.

En se rasseyant devant le feu, elle examina le jeune homme d'un œil critique.

– Tu ne manges pas assez, Ian. On voit tes côtes.

Il n'avait jamais été bien épais, frôlant la maigreur, mais autrefois, son côté frêle d'adolescent avait paru normal, le simple résultat d'une croissance rapide.

À présent qu'il avait atteint sa pleine maturité et que sa musculature s'était développée (elle pouvait voir chaque muscle de ses bras et de ses épaules), ses vertèbres saillaient toujours sous sa peau hâlée, et les creux de sa cage thoracique formaient des ombres telles des dunes de sable sous-marines.

Il ne répondit pas, embrochant les poissons sur des branches de saule élaguées.

– Tu ne dors pas bien non plus.

Même dans la pénombre, elle distinguait nettement ses cernes et ses joues émaciées que les tatouages mohawks ne parvenaient pas à cacher. Depuis des mois, tout le monde s'en était rendu compte. Claire, sa mère, avait voulu lui en parler, mais Jamie lui avait conseillé de laisser le garçon tranquille ; il parlerait quand il serait prêt.

Prêt ou pas, maintenant qu'il l'avait entraînée jusqu'ici, elle ne comptait pas le lâcher si vite. Toute la journée, elle s'était interrogée sur le motif mystérieux de leur marche et la raison de sa présence. Pour chasser, il aurait pu emmener quelqu'un d'autre. Certes, elle tirait bien, mais bon nombre d'hommes à Fraser's Ridge chassaient bien mieux, notamment son père. En outre, elle n'était pas la mieux indiquée pour débusquer un ours hors de sa tanière ou transporter des kilos de viande et de peau.

Ils se trouvaient en terre cherokee. Ian rendait souvent visite aux Indiens et était en bons termes avec les habitants de plusieurs villages. Mais s'il était venu pour discuter sérieusement avec eux, il aurait demandé à Jamie de l'accompagner, ou à Peter Bewlie, dont la femme cherokee pouvait servir d'interprète.

Prenant son ton autoritaire qui impressionnait d'habitude les hommes, elle déclara :

– Ian ? Regarde-moi.

Il sursauta et releva la tête.

– Ian, reprit-elle sur un ton plus doux. Notre présence ici a un rapport avec ta femme ?

Il resta figé un instant, le regard insondable. Rollo releva la tête et émit un gémissement interrogatif qui sembla extirper son maître de sa stupeur.

– Oui.

Il ajusta l'angle de la branche de bois vert qu'il avait plantée dans le sol. La chair pâle du poisson se racornit et grésilla au-dessus des flammes.

Elle attendit, mais il n'en dit pas plus. Il arracha un morceau de truite à moitié cuit et le tendit à son chien, faisant claquer sa langue. Rollo se leva, vint lui renifler l'oreille, puis accepta la friandise et se recoucha, léchant délicatement la chair chaude avant de l'engloutir d'un coup de langue. Rassuré, il avala aussi les têtes et les viscères dédaignés plus tôt.

Ian pinça les lèvres, et Brianna pouvait voir les pensées défilier sur son visage tandis qu'il se décidait à parler ou non.

– J'ai envisagé de t'épouser, autrefois, tu sais, dit-il enfin. Il la regarda franchement. En effet, il le lui avait même proposé et, bien qu'elle n'ait jamais douté de ses intentions les plus nobles (il était alors tout jeune homme), elle n'avait encore jamais songé qu'il avait dû réfléchir à toutes les implications de son offre.

Une lueur coquine dans les yeux de Ian lui confirma qu'il avait bien imaginé partager sa couche... et n'avait pas trouvé cette perspective désagréable. Elle résista à l'envie de détourner le regard, car cela n'aurait qu'accentuer leur gêne à tous les deux.

Jusqu'à ce jour, elle ne l'avait jamais considéré comme un homme, uniquement comme son cher petit cousin. Elle prit alors conscience de la chaleur du corps du garçon emprisonnée dans sa chemise en daim quand elle l'avait enfilée un peu plus tôt. S'efforçant de conserver un ton détaché, elle répondit :

– Il aurait pu m'arriver pire. Cela le fit rire.

– Certes, mais ce n'est pas ce qui aurait pu t'arriver de mieux... c'est-à-dire Roger Mac, non ? Toutefois, je suis content d'apprendre que je n'étais pas le pire. Toujours mieux que Ronnie Sinclair, quand même ? Ou que maître Forbes ?

Elle refusa de se laisser désarçonner par ses taquineries.

– Je ne te le fais pas dire ! Tu aurais été le troisième sur ma liste.

– Le troisième ? Qui arrivait en deuxième place ?

Il parut presque vexé qu'un autre ait eu la préséance.

– Lord John Grey.

– Ah, oui, bon d'accord. Je suppose qu'il aurait fait l'affaire. Quoique...

Il ne finit pas sa phrase, l'observant avec prudence.

Elle se tint sur ses gardes. Ian était-il au courant des préférences de John Grey ? Sans doute, à voir sa tête. Toutefois, elle n'avait pas à dévoiler les secrets de Lord John. Elle demanda plutôt :

– Tu l'as déjà rencontré ?

Ian était parti avec les parents de Brianna à la rescousse de Roger, prisonnier des Iroquois, quand Lord John était arrivé sur la plantation de sa tante à River Run, où elle avait fait sa connaissance.

– Oui, il y a plusieurs années. Lui et son... fils. Ou beau-fils. Ils rentraient en Virginie et avaient fait un détour par Fraser's Ridge. Je lui ai transmis la rougeole. (Cela le fit sourire). Tante Claire l'a soigné. Toi-même, tu le connais, n'est-ce pas ?

– Oui, je l'ai rencontré chez tante Jocasta. Ian, le poisson est en train de brûler.

Il arracha leur repas des flammes avec un juron gaélique, puis souffla sur ses doigts brûlés. Même légèrement calcinés dans les coins, les poissons étaient délicieux, parfaitement accompagnés de pain et de bière.

Ian reprit leur conversation :

– Et Willie, le fils de Lord John, tu l'as rencontré aussi à River Run ? Un gentil garçon.

Il ajouta d'un air songeur.

– Il est tombé dans les latrines. Elle éclata de rire.

– Il ne serait pas un peu abruti ? Où était-il seulement très petit ?

– Non, il faisait une taille normale pour son âge. Et pour un Anglais, il m'a paru plutôt intelligent. Ce n'était pas sa faute, on observait un serpent et... enfin, il s'agissait d'un accident.

Offrant à Rollo un autre morceau de poisson, il répéta :

– Tu ne l'as donc pas connu ?

– Non, et j'ai l'impression que tu cherches à changer de sujet.

– C'est vrai. Encore un peu de bière ?

Elle lui fit une mine signifiant qu'il ne s'en tirerait pas si facilement, et accepta la cruche qu'il lui tendait.

Ils restèrent silencieux un moment, buvant et contemplant les dernières lueurs du jour, puis l'apparition des premières étoiles. Le parfum des pins s'intensifia, le soleil ayant réchauffé leur sève durant la journée. Au loin, elle

entendait de temps à autre le claquement d'une queue de castor sur l'eau. Ils avaient dû poster des sentinelles au cas où Rollo et elle tenteraient une nouvelle percée nocturne.

Ian s'était enroulé dans sa couverture et allongé sur le dos, fixant la voûte céleste. Sans se cacher, elle l'observait, sachant qu'il était conscient de cet intérêt. Le visage du jeune homme, toujours animé, semblait paisible. Il réfléchissait, et elle le laissa prendre son temps. L'automne était là, et la nuit serait longue à plus d'un titre.

Elle regrettait de ne pas avoir interrogé sa mère davantage sur la fille qu'il appelait Emily, son prénom mohawk à rallonges étant imprononçable. Elle la lui avait décrite comme jolie, menue et très intelligente.

Était-elle morte ? Elle ne le pensait pas. Depuis son arrivée dans cette époque rude, elle avait vu bon nombre d'hommes affronter la perte d'une épouse. Aucun ne se comportait comme Ian.

L'emmenait-il voir Emily ? Elle rejeta aussitôt cette idée. Rejoindre les territoires mohawks représentait un mois de marche, au moins. Mais dans ce cas...

Il lui demanda soudain :

– Tu n'as jamais l'impression de... ne pas être à ta place ? Il lui jeta un bref coup d'œil, ne sachant pas s'il s'était bien exprimé, mais elle l'avait très bien compris.

– Si, tout le temps.

Elle sourit, surprise elle-même du soulagement que lui procurait cet aveu. Puis elle rectifia :

– Enfin... peut-être pas tout le temps. Pas quand je suis seule dans la forêt. Ou quand on est tous les deux, avec Roger, quoique, même dans ce cas...

Voyant l'air surpris de Ian, elle se hâta de préciser :

– Non, pas dans ce sens-là. Ce n'est pas le fait d'être avec lui, mais plutôt... qu'on parle beaucoup de notre ancien monde.

Partagé entre la compassion et la curiosité, Ian aurait visiblement aimé en savoir plus sur leur « ancien monde », mais repoussa cette envie pour l'instant.

– Dans la forêt, oui, je le ressens, moi aussi. Du moins quand je suis éveillé. Quand je dors, c'est une autre histoire.

– Pourquoi ? Tu as peur... quand la nuit tombe ? Parfois, elle ressentait également cette angoisse sourde au crépuscule, une sensation d'abandon et de solitude absolue quand la nuit s'étendait sur la Terre. Cette impression perdurait même après être rentrée dans leur cabane et avoir verrouillé la porte.

– Non, répondit-il. Toi si ?

– Un peu. Pas tout le temps. Pas ce soir. Mais ça te fait quoi, de dormir dans les bois ?

Il se redressa, se balançant lentement les bras croisés autour des genoux.

– À l'occasion, je repense aux anciens contes, ceux d'Écosse. Tu les connais ? Et à d'autres, que j'ai entendus ici et là quand je vivais chez les Kahnyen'kehakas. Des histoires sur... des choses qui visitent un homme pendant qu'il dort. Pour emporter son âme.

En dépit de la beauté des étoiles et de la paix du soir, un frisson glacé parcourut le dos de Brianna.

– Des choses ? Quel genre ?

– On les appelle des *sidhe* en gaélique. Pour les Cherokees, ce sont des *nunnahee*. Les Mohawks ont tout un tas de noms pour les désigner, eux aussi. Mais quand j'ai entendu Mange-les-tortues en parler, je les ai tout de suite reconnus. Ce sont les mêmes... les « Anciens ».

– Des fées ?

Son incrédulité était audible. Il la regarda, irrité.

– Non, je sais ce que tu entends par là. Roger Mac m'a montré le petit tableau que tu as peint pour Jemmy, ces créatures avec des ailes de libellule, qui vivent dans des fleurs. Non, ces choses sont des...

Il chercha en vain un terme approprié, esquissant un geste impuissant dans le vide devant lui, puis il eut soudain une idée.

– Des vitamines.

– Des... vitamines ?

Elle se passa une main lasse sur le front. La journée avait été longue. Ils avaient parcouru une trentaine de kilomètres. Ses jambes et son dos étaient engourdis de fatigue, et les bleus causés par sa bataille contre les castors relançaient.

– Dis, Ian, tu ne crois pas que ta tête est encore un peu fêlée ?

– Non, enfin, je ne sais pas. Je voulais simplement dire... On ne peut pas voir les vitamines, mais tante Claire et toi savez qu'elles existent et oncle Jamie et moi devons vous croire sur parole. J'en sais autant à propos des Anciens. Tu ne peux pas me croire ?

– C'est que...

Elle s'apprêtait à en convenir, ne serait-ce que pour rétablir la paix entre eux, mais un étrange sentiment l'envahit, brutal et froid comme l'ombre d'un nuage. Elle refusait d'admettre cette possibilité. Pas à voix haute. Et pas dans cet endroit. Il surprit l'expression de son visage.

– Ah, donc tu sais.

– Non, je ne sais pas. Mais, je ne peux pas non plus affirmer que c'est faux. Écoute, je ne tiens pas vraiment à aborder ce sujet en pleine nuit, au beau milieu de la forêt, à des milliers de kilomètres de toute civilisation, d'accord ?

Il sourit.

– D'accord. De toute façon, ce n'est pas de cela dont je voulais parler. C'est plutôt...

Il plissa le front, se concentrant.

– Quand j'étais petit et que je me réveillais en pleine nuit, je savais tout de suite où j'étais. Il y avait la fenêtre, ici (il indiqua un point sur sa droite), la cuvette et l'aiguière sur la table, avec un liseré autour du bec. Et puis, là (il montra un laurier sauvage), le grand lit où dormaient Janet et Michael, avec le chien Jocky à son pied. Bien sûr, il régnait l'odeur de fumée de tourbe et... Enfin, bref, si je me réveillais et qu'aucun bruit ne troublait le silence de la maison, je savais quand même où je me trouvais.

Elle acquiesça, se souvenant de son ancienne chambre dans la maison de Furey Street. La couverture blanche à rayures qui grattait le menton ; le matelas qui avait pris la forme de son corps, la soutenant telle une grande main chaude ; Angus, le terrier écossais en peluche coiffé d'un béret, qui lui tenait compagnie pour la nuit ; le ronronnement réconfortant des voix de ses parents discutant dans le séjour juste en dessous de sa chambre, ponctué par le saxo baryton de la musique du générique de Perry Mason.

Surtout, la sensation de sécurité totale.

Elle ferma les yeux et déglutit avant de répondre :

– Oui, je comprends ce que tu veux dire.

– Peu après avoir quitté la maison, je me suis souvent retrouvé dormant à la belle étoile avec oncle Jamie ou encore dans des auberges. Quand je me réveillais, j'étais un peu perdu, mais je savais malgré tout que j'étais en Écosse. Tout allait bien. Puis... les événements se sont enchaînés, et j'ai quitté le pays. Ma maison avait... disparu.

Sa voix douce était teintée de chagrin.

– Je sortais du sommeil sans savoir où j'étais... ni qui.

Il fixait les flammes, le dos voûté, ses grandes mains pendant entre ses cuisses.

– Mais quand j'étais couché auprès d'Emily... dès le premier jour, j'ai su. J'ai su de nouveau qui j'étais.

Il releva les yeux vers elle.

– Quand je dormais avec elle, mon âme ne vagabondait pas.

Elle attendit quelques instants avant de questionner :

– Et maintenant, si ?

Il acquiesça. Le vent chuchotait dans les branches au-dessus de leurs têtes. Elle s'efforçait de ne pas l'écouter, craignant d'entendre des paroles.

Elle lui effleura le bras, demandant à voix basse :

– Ian... Emily est-elle morte ?

Il resta silencieux un moment, puis secoua la tête.

– Je ne pense pas.

Il paraissait pourtant très dubitatif.

– Ian, viens ici.

Il ne bougea pas, mais quand elle vint s'asseoir près de lui et glissa son bras autour de ses épaules, il ne résista pas. Elle le força à s'allonger contre elle, sa tête dans le creux entre son épaule et son sein.

« L'instinct maternel », pensa-t-elle avec ironie. Dès que quelque chose n'allait pas, son premier réflexe était de prendre les gens malheureux dans ses bras et de les bercer. Et s'ils étaient trop grands pour être portés, la chaleur de son corps et le son de sa respiration tenaient les voix dans le vent à distance, et c'était aussi bien.

Un souvenir fragmentaire lui revint, une image de sa mère se tenant derrière son père dans leur maison de Boston. Il était assis sur une chaise, la tête calée contre le ventre de Claire, les yeux fermés tandis qu'elle lui massait les tempes. Qu'avait-il ? Était-ce une migraine ou de la fatigue ? Toutefois, le visage de sa mère était doux, le stress de sa propre journée de travail effacé par sa tâche.

– Je me sens idiot, formula Ian.

– Mais non.

Il remua et s'installa plus confortablement dans l'herbe. Il se détendait lentement, sa tête devenant plus lourde contre son épaule, les muscles de son dos se relâchant peu à peu. Elle sentait leur tension diminuer contre sa main. D'un geste hésitant, comme s'il craignait qu'elle ne le giflé, il posa son bras sur elle.

Le vent semblait s'être arrêté. Le feu se reflétait sur son visage, les pointillés noirs de ses tatouages ressortant sur sa peau jeune. L'odeur de ses cheveux était un mélange de fumée de bois et de poussière.

– Raconte-moi, poursuivit-elle. Il soupira profondément.

– Pas encore. Quand on sera arrivés, d'accord ?

Il n'en dirait pas plus. Ils restèrent étendus l'un contre l'autre, en silence, se protégeant. Le sommeil emporta Brianna vers un lieu paisible, et elle ne fit rien pour lui résister. Son dernier souvenir fut le visage de Ian, sa joue écrasée contre son épaule, les yeux ouverts fixés sur les flammes.

Élan marcheur était en train de raconter une histoire, l'une de ses meilleures, mais Ian n'écoutait que d'une oreille. Il était assis en face de lui de l'autre côté du feu, mais il observait les flammes, pas le visage de son ami.

C'était étrange, il avait aimé regarder le feu toute sa vie, mais, jusqu'à cet hiver, il n'avait jamais vu la femme dedans. Naturellement, les feux de tourbe ne faisaient pas de grandes langues de feu, même s'ils chauffaient bien et dégageaient une odeur agréable... Ah! Oui, elle était bien là. Il sourit. Élan marcheur le prit pour une approbation de sa performance et redoubla ses gestes dramatiques, grondant férocement et se balançant d'un côté de l'autre en montrant les dents, mimant le carcajou qu'il avait avec minutie traqué jusque dans sa tanière.

Le bruit attira l'attention de Ian, qui se concentra de nouveau sur le récit. Juste à temps, car Élan marcheur en arrivait au point culminant. Les jeunes hommes se donnèrent des coups de coude, ravis. Élan marcheur était petit et trapu, ressemblant assez à un carcajou lui-même, ce qui rendait ses imitations d'autant plus amusantes.

Il fronça le nez et glapit, le carcajou sentant l'odeur du chasseur. Puis, il redevint le chasseur, avançant baissé dans la broussaille, s'arrêtant, s'accroupissant, puis bondissant avec un petit cri quand ses fesses rencontrèrent un buisson épineux.

Les hommes autour du feu poussèrent des cris de joie quand le carcajou réapparut, sursautant en entendant le bruit, puis ravi d'avoir repéré sa proie. Il sortit de sa tanière, émettant des grondements menaçants. Le chasseur figea, horrifié, puis voulut s'enfuir. Les jambes d'Élan marcheur battirent le sol, courant sur place. Puis, il écarta les bras et se projeta en avant en poussant un « Aïïïïe » désespéré, quand le carcajou lui bondit sur le dos.

Les hommes encouragèrent le conteur en se tapant sur les cuisses, tandis que le chasseur parvenait à rouler sur le dos, se débattant et jurant, tentant de repousser le carcajou qui cherchait à le mordre à la gorge.

La lueur du feu faisait luire les cicatrices qui ornaient le torse et les épaules d'Élan marcheur, et d'épaisses entailles blanches qui apparaissaient brièvement sous son col ouvert alors qu'il gesticulait, luttant contre son ennemi invisible. Ian se pencha en avant, fasciné, ses propres muscles tendus, même s'il connaissait déjà la suite.

Élan marcheur avait souvent raconté l'histoire, et cela fonctionnait à tous les coups. Le chasseur enfonça ses talons et ses épaules dans la terre, cambrant tout son corps comme un arc tendu à l'extrême. Ses jambes et ses bras tremblaient sous l'effort, sur le point de céder d'un instant à l'autre. Les hommes autour du feu retinrent leur souffle.

Puis il y eut un clic ! légèrement étouffé mais tellement reconnaissable, le son d'un cou qui se brise. Le craquement des os et des ligaments assourdi par la chair et la fourrure. Le chasseur resta cambré un moment, incrédule, puis s'abaissa très lentement sur le sol et se redressa en position assise, contemplant la dépouille de son ennemi inerte entre ses mains.

Il leva les yeux au ciel pour remercier les dieux, puis agita les narines. Il baissa la tête en faisant la grimace et frotta précipitamment ses jambières en peau souillées par les déjections du carcajou. L'auditoire éclata de rire.

Un petit seau de bière d'épinette circulait. Élan marcheur, rayonnant et en nage, l'accepta. Il but goulûment comme s'il s'agissait d'eau, puis, rassasié, lança un regard songeur à la ronde.

– À toi, Frère-du-loup ! Raconte-nous une histoire.

Il lança le seau de l'autre côté du feu. Ian le rattrapa, n'en renversant qu'un peu sur sa manche. Il lécha son poignet trempé, rit, puis but une gorgée de bière avant de passer le seau à son voisin, Dort-avec-les-serpents.

Mange-les-tortues, à ses côtés, lui donna un coup de coude, l'enjoignant de parler, mais Ian fit non de la tête, pointant son menton vers Dort-avec-les-serpents.

Ce dernier s'exécuta volontiers. Reposant le seau près de lui, il se pencha en avant, le reflet des flammes dansant sur son visage tandis qu'il prenait la parole. Ce n'était pas un acteur-né comme Élan marcheur, mais il était plus âgé, approchant la trentaine, et avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse. Il avait vécu avec les Assiniboines et les Cayugas, et avait de nombreuses histoires à raconter, ce qu'il faisait fort bien, sans les gesticulations.

Mange-les-tortues glissa à l'oreille de Ian :

– Tu parleras, plus tard ? Je voudrais entendre encore des histoires de la grande mer et de la femme aux yeux verts.

Ian acquiesça à contrecœur. La première fois, il avait été très saoul, autrement, il ne leur aurait jamais parlé de Geillis Abernathy. Ils avaient sifflé du rhum de contrebande, et la sensation de tournis qu'il avait ressentie était très proche de celle causée par les substances que lui avait fait avaler la sorcière, même si le goût était différent. Celles-ci provoquaient un vertige qui lui brouillait la vue ; les chandelles formaient des faisceaux verticaux, et les flammes de la cheminée débordaient du foyer pour se répandre dans la chambre luxueuse, allumant des brasiers sur toutes les surfaces rondes en verre et en argent, sur les pierres précieuses et le plancher ciré, mais surtout dans les yeux verts.

Il pensait rarement à la « maîtresse ». C'était ainsi que les esclaves et les autres garçons l'appelaient. Elle n'avait pas besoin d'autres noms, car personne ne pouvait imaginer qu'il en existe une autre semblable à elle. Les souvenirs de son séjour chez Geillis n'étaient pas des plus heureux, mais oncle Jamie lui avait conseillé de ne pas chercher à les fuir, ce qu'il avait fait.

Il fixa le feu, n'entendant qu'à moitié le récit de Dort-avec-les-serpents racontant comment Oie avait réussi à leurrer l'Esprit malin pour lui faire apporter du tabac au village et ainsi sauver le vieil homme. Était-ce elle, Geillis, la femme qu'il entrevoyait dans le feu ?

Probablement pas. Celle dans les flammes lui procurait une sensation de bien-être, sa chaleur courant sur son visage et jusque dans le creux de son ventre. Elle n'avait pas de visage, mais il apercevait ses membres, son dos cambré et ses longs cheveux lisses qui ondoyaient dans le feu. Il entendait son rire, doux et lointain... et ce n'était pas le rire de Geillis Abernathy.

Toutefois, Mange-les-tortues l'avait invoquée, et elle occupait à présent son esprit. Avec un soupir intérieur, il se demanda ce qu'il allait raconter quand son tour viendrait. Peut-être leur parlerait-il des esclaves jumeaux, deux colosses noirs qui obéissaient à la sorcière au doigt et à l'œil. Il les avait vus un jour tuer un crocodile à mains nues et le transporter depuis la rivière pour le déposer aux pieds de leur maîtresse.

Après cette première nuit d'ivresse où il leur avait raconté ses

mésaventures antillaises, il s'était rendu compte que le fait de parler d'elle dans ce contexte lui permettait de la considérer comme un personnage de roman, intéressant mais irréel. Peut-être avait-elle vraiment existé, tout comme il était possible qu'Oie ait vraiment apporté du tabac au vieil homme, mais il lui semblait que cette histoire n'était pas la sienne.

Après tout, contrairement à Élan marcheur, il n'avait pas de cicatrices pour rappeler à son auditoire ou à lui-même qu'il disait la vérité.

En fait, il commençait à se lasser de boire et d'écouter des récits. Il avait envie de s'échapper et de rejoindre la fraîcheur et les fourrures de son lit, de se dépouiller de ses vêtements et de se lover contre sa femme. Son nom signifiait « Travaille-avec-ses-mains », mais, dans l'intimité de leur couche, il l'appelait simplement Emily.

Il ne leur restait plus beaucoup de temps. Dans deux lunes, elle rejoindrait la hutte des femmes, et il ne la reverrait plus. Il faudrait encore attendre une lune avant que l'enfant naisse, puis une autre pour la purification... À l'idée de passer deux longs mois seul dans le froid, sans la sentir contre lui la nuit, il tendit la main vers le seau de bière.

Il était vide. Ses amis se mirent à rire quand il le retourna au-dessus de sa bouche, une seule goutte ambrée lui tombant sur le nez.

Une petite main s'avança au-dessus de son épaule et prit le seau, puis une autre apparut de l'autre côté, en tenant un autre plein.

Il se retourna et lui sourit. Travaille-avec-ses-mains lui sourit en retour. Elle éprouvait un grand plaisir à anticiper ses désirs. Elle s'agenouilla derrière lui, la courbe chaude de son ventre pressant contre son dos, et repoussa la main de Mange-les-tortues qui voulait s'emparer du seau.

– Non ! Laisse mon mari boire. Il raconte beaucoup mieux quand il est ivre.

Mange ferma un œil et la dévisagea en oscillant légèrement.

– Il raconte mieux quand il est saoul ou c'est nous qui trouvons ses histoires meilleures parce que nous sommes saouls ?

Travaille-avec-ses-mains ne daigna pas donner suite à cette question philosophique et se fit une place devant le feu, s'installant confortablement près de Ian et croisant ses bras devant son ventre rond.

D'autres jeunes femmes étaient venues avec elle, apportant une nouvelle tournée de bière. Elles poussèrent légèrement les jeunes hommes pour s'asseoir à leur tour, chuchotant et riant. En les observant, Ian se dit qu'il s'était trompé. Le feu faisait luire leurs visages, l'éclat de leurs dents, le blanc humide de leurs yeux, la chair tendre de leurs lèvres. Il était plus éclatant qu'il ne l'avait jamais été sur le cristal et l'argenterie de Rose Hall.

Timide, Emily baissa les paupières.

– Alors, époux, parle-nous de cette femme aux yeux verts.

Il prit une longue gorgée de bière, puis une autre.

– C'était une sorcière, dit-il enfin. Une femme très, très méchante..., mais sa bière était bonne.

Emily prit un air outré, et tout le monde se mit à rire. Il regarda au fond de ses yeux ronds et vit clairement le feu derrière lui, petit, parfait et accueillant.

– Presque aussi bonne que la tienne. Il leva le seau et but.

70. Emily

Brianna se réveilla le lendemain matin, raide et endolorie, mais avec une idée claire en tête : « Je sais qui je suis. » En revanche, elle ne savait pas trop où elle était, mais cela n'avait pas grande importance. Elle resta allongée un instant, étrangement en paix, en dépit d'une forte envie de se soulager.

Quand avait-elle ainsi ouvert les yeux la dernière fois, seule et paisible, sans autre compagnie que ses pensées ? Pas depuis qu'elle avait franchi le cercle de pierres, sans doute, quand elle s'était lancée à la recherche de ses parents.

Elle s'étira, puis se leva péniblement et s'enfonça dans les buissons pour faire pipi et renfiler ses vêtements secs avant de revenir près des pierres noircies de leur feu de camp.

Elle dénoua ses cheveux emmêlés et les peigna avec ses doigts. Malgré la disparition de Ian et de Rollo, elle ne s'inquiétait pas. La forêt autour d'elle était remplie de chants d'oiseaux. Non pas des cris d'alarme, mais juste le vacarme joyeux de leurs activités quotidiennes, qui ne s'était même pas modifié à son lever. Les oiseaux l'avaient observée des heures durant ; ils n'avaient pas peur non plus.

Elle n'avait pas le réveil facile, mais le simple plaisir de ne pas être arrachée du sommeil par les besoins insistants de ceux déjà alertes autour d'elle rendait l'air matinal particulièrement agréable.

Elle se débarbouilla avec une poignée de feuilles de peuplier couvertes de rosée, puis s'accroupit devant les pierres pour tenter de ranimer le feu. Ils n'avaient pas de café, mais Ian était sûrement en train de chasser. Avec un peu de chance, il reviendrait avec un quelconque aliment à cuire pour le petit-déjeuner. Dans leur sac à dos, il ne restait plus qu'un quignon de pain.

– Zut!

Elle frappa le silex contre la lame d'acier pour la énième fois et vit les étincelles voler sans que le feu ne prenne. Si Ian l'avait prévenue qu'ils camperaient, elle aurait apporté des allumettes. D'un autre côté, c'était dangereux, car elles s'embrasaient parfois spontanément dans sa poche.

– Mais comment faisaient les Grecs, pesta-t-elle. Ils devaient avoir une astuce !

– Qu'est-ce qu'ils avaient, les Grecs ?

Ian et Rollo étaient de retour, avec, respectivement, une demi-douzaine d'ignames et une sorte d'échassier bleu-gris (un petit héron ?). Le chien refusa de la laisser examiner sa proie et partit la dévorer sous un buisson, les longues pattes jaunes traînant par terre.

Ian vida sa poche remplie de châtaignes, leur peau rousse brillante sous les

bogues à demi éclatées.

– Qu'avaient les Grecs ? répéta-t-il.

– Du phosphore. Tu sais ce que c'est ?

– Non.

Elle chercha comment l'expliquer, mais ne trouva que :

– Un truc. Lord John m'en a envoyé. Il brûle tout seul, et c'est avec ça que j'ai pu faire des allumettes. Je te montrerai quand on sera rentrés.

Elle bâilla, effectuant un geste vague vers la pile de petit bois placé devant elle. Il émit un son bien écossais et lui prit le silex des mains.

– Laisse-moi faire. Occupe-toi des marrons, d'accord ?

– D'accord. Tiens, tu devrais remettre ta chemise. C'était une journée claire, mais il était encore tôt, et Ian avait la chair de poule. D'un signe de tête, il lui indiqua qu'il renfilerait sa peau en daim une fois le feu terminé.

Concentré, tirant la langue, il frappa le silex contre l'acier, puis marmonna.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Oh, rien. Ce n'est qu'un...

Il frappa de nouveau, et une étincelle rougeoya sur un fragment de bois carbonisé. Il approcha rapidement une poignée d'herbes sèches, puis une autre, regardant s'élever une minuscule colonne de fumée. Il ajouta un peu d'écorce, encore de l'herbe, quelques autres éclats d'écorce, puis une pyramide de brindilles de pin.

Souriant devant les flammes naissantes, il acheva :

– Ce n'est qu'une incantation pour le feu.

Elle applaudit, puis reprit sa tâche, entaillant la peau des marrons en forme de croix pour qu'ils n'éclatent pas dans le feu.

– Je ne la connaissais pas, celle-là. Redis-moi les paroles. Il rosit.

– C'est que... ce n'est pas du gaélique, mais du kahnyen' kehaka.

Elle le dévisagea, intriguée.

– Il t'arrive de penser en mohawk, Ian ?

Il parut surpris, et elle crut lire une lueur effrayée dans ses yeux.

– Non, répondit-il, bourru. Je vais aller chercher du bois. Il allait se lever, mais elle le retint par son regard.

– J'en ai là.

Elle tendit un bras derrière elle et déposa un rameau de pin sur le feu. Les aiguilles sèches grésillèrent et disparurent en un instant, mais la branche s'embrasa.

– Pourquoi ma question te gêne-t-elle ?

Il pinça les lèvres, ne voulant pas répondre.

– C'est toi qui m'as demandé de venir, lui rappela-t-elle. Son ton n'était pas sec mais ferme.

– Oui, je sais.

Il baissa la tête vers les ignames qu'il enfouissait sous les cendres. Elle continua à préparer les marrons, lui laissant le temps de se décider à parler.

– Tu as rêvé, la nuit dernière, Brianna ?

Elle aurait eu grand besoin d'un bon café, mais était néanmoins assez réveillée pour pouvoir penser et répondre de manière cohérente.

– Oui. Je rêve beaucoup.

– Je sais. Roger Mac m'a dit que tu écrivais parfois tes rêves.

– Quoi, il t'a dit ça ?

La surprise fut aussi efficace qu'un café serré. Cette fois, elle était tout à fait alerte. Elle n'avait jamais caché son livre de songes, mais Roger et elle n'en discutaient jamais. Qu'avait-il lu, au juste ?

Ian surprit le ton de sa voix et s'empessa de préciser :

– Il m'a seulement raconté que tu en consignais certains. J'ai donc supposé que tu leur accordais de l'importance.

– Ils n'en ont que pour moi. Pourquoi...

– Les Kahnyen'kehaka sont très attentifs aux rêves. Encore plus que les Highlanders.

Il lui sourit, retournant les ignames, puis répéta :

– Alors, de quoi as-tu rêvé la nuit dernière ?

– D'oiseaux. De tout un tas de volatiles.

C'était logique. La forêt autour d'elle résonnait de chants d'oiseaux depuis l'aube. Ils avaient dû s'infiltrer dans son sommeil.

– Ah ? Ils étaient vivants ?

– Oui, répondit-elle perplexe. Pourquoi ?

– Rêver d'oiseaux est bon signe, surtout s'ils chantent. En revanche, morts, ils sont de mauvais augure.

– Ils étaient bien vivants, et ils sifflaient.

Elle leva la tête et vit un oiseau inconnu à la gorge jaune vif et aux ailes noires se poser sur une branche au-dessus d'eux, observant leurs préparatifs de petit-déjeuner avec intérêt.

– Certains t'ont parlé ?

Elle marqua un temps d'arrêt, mais Ian était sérieux. Puis, après tout, pourquoi des oiseaux ne parleraient-ils pas dans un rêve ?

– Non. Ils...

Elle se souvint soudain et se mit à rire.

– Ils construisaient un nid avec du papier hygiénique. Je rêve souvent de papier hygiénique. C'est une sorte de papier très fin avec lequel tu t'essuies le... euh... derrière.

Il fit une mine horripilée.

– Tu fais ça avec du papier ? Mais, enfin, Brianna !

Elle se frotta le nez, essayant de ne pas rire. Il avait de quoi être scandalisé. Il n'existait aucune usine à papier dans les colonies, et tout était importé d'Angleterre. Le papier était donc une denrée rare et très précieuse. Son père, qui écrivait régulièrement à sa sœur en Écosse, écrivait au centre d'une feuille, puis la tournait pour ajouter des lignes perpendiculaires afin d'économiser de l'espace. Pas étonnant que Ian soit choqué !

– Il n'était pas cher du tout à mon époque.

– Peut-être, mais ne me dis pas qu'il était meilleur marché que les feuilles de maïs !

– Crois-le ou pas, peu de gens auront des champs de maïs sous la main. Et puis, je peux te dire autre chose : le papier hygiénique est nettement plus doux que les feuilles desséchées.

– Peuh ! Plus doux... Par Jésus, Marie et sainte Bride !

– Tu m'interrogeais à propos de mes rêves, lui rappela-t-elle. Et toi, tu as rêvé, la nuit dernière ?

Il était encore secoué par le scandaleux gaspillage de papier.

– Hein ? Ah... Non. En tout cas, si j'ai rêvé, je ne me souviens de rien.

En observant le visage émacié d'Ian, elle se dit soudain que ses insomnies venaient peut-être du fait qu'il avait peur de rêver. Il semblait même craindre qu'elle l'interroge davantage sur le sujet. Évitant le regard de Brianna, il saisit la cruche de bière vide et fit claquer sa langue pour appeler Rollo, qui le suivit, des plumes gris-bleu accrochées à ses pattes.

Le temps qu'il revienne du ruisseau, elle avait fini d'éplucher les marrons et les avait enfouis dans les cendres avec les ignames.

– Tu arrives à pic, les ignames sont cuites.

– Regarde ce que j'ai trouvé !

Il tenait plusieurs fragments de gaufre, volés à une ruche sauvage et encore assez frais pour être chargés d'un miel épais et doré. Versé sur les racines chaudes garnies de marrons grillés, le tout arrosé d'eau de source fraîche... Brianna déclara que c'était le petit-déjeuner le plus délicieux qu'elle avait mangé depuis le départ de son autre monde.

Ian arquait un sourcil moqueur.

– Que pouvais-tu bien déguster de meilleur ?

– Des beignets au chocolat, sans doute. Ou du chocolat chaud avec de la guimauve. Le chocolat me manque.

Il fit la grimace.

– Arrête, tu me fais marcher ! J'ai déjà goûté au cacao à Édimbourg. C'est infect, amer. Sans compter qu'une petite tasse de rien du tout coûte la peau des fesses !

Elle se mit à rire.

– Là d'où je viens, on ajoute du sucre.

– Du sucre dans le chocolat ? C'est la chose la plus décadente dont j'ai entendu parler. Encore pire que ton papier pour s'essuyer.

Voyant la lueur taquine au fond de ses yeux, elle ne répondit pas, se contentant de grignoter les derniers fragments de chair orangée dans la peau noircie d'une igname. Puis, se léchant les doigts telle une chatte, elle déclara :

– Un jour, je te trouverai du chocolat, Ian. J'y ajouterai du sucre, et tu m'en donneras des nouvelles.

Rollo s'était accaparé les restes de rayons de miel, rongant bruyamment la cire avec délice.

– Ce chien doit avoir l'appareil digestif d'un crocodile, observa Brianna. Y a-t-il quelque chose qu'il ne mange pas ?

– Je n'ai pas encore essayé de lui donner des clous.

Un peu emprunté, Ian souriait. Le malaise apparu à l'évocation des rêves s'était dissipé pendant le petit-déjeuner, mais était à présent revenu. Malgré le soleil levé depuis longtemps, Ian n'avait pas l'air de vouloir se remettre en route. Assis les bras croisés autour de ses genoux, il fixait le feu, absent.

N'étant pas pressée de partir, patiente, Brianna attendit en l'observant.

– Qu'est-ce que tu mangeais, au petit-déjeuner, quand tu vivais chez les Mohawks, Ian ?

Il posa le front sur ses genoux, se cachant la face, resta immobile quelques instants, puis se redressa et répondit sur un ton détaché.

– Ça dépendait en grande partie de mon beau-frère. Du moins au début.



Ian Murray se disait que, tôt ou tard, il serait contraint d'affronter le problème de son beau-frère. En fait, « beau-frère » n'était pas le bon terme. Élan solaire était marié à Regarde-le-ciel, la sœur d'Emily. Pour les Kahnyen'kehakas, cela n'impliquait aucune autre relation que celle unissant tous les hommes du clan, mais Ian le considérait encore avec la partie blanche de son cerveau.

La partie secrète. Sa femme parlait l'anglais, mais ils ne l'utilisaient jamais entre eux, pas même dans l'intimité. Il ne prononçait jamais un mot en gaélique ou en anglais à voix haute, et n'avait pas entendu une seule parole dans ces deux langues depuis qu'il avait décidé de rester chez les Kahnyen'kehakas, un an plus tôt, pour devenir l'un des leurs. Tout le monde pensait qu'il avait oublié son ancienne identité. Toutefois, chaque jour, il trouvait un moment pour s'isoler et, de crainte de perdre son vocabulaire, il nommait en silence les objets autour de lui, entendant les noms anglais résonner dans la partie blanche de son esprit.

« Pot », pensa-t-il en fixant le récipient en terre cuite posé dans les cendres. Il s'adossa au tronc d'arbre poli qui soutenait le toit de la hutte. « Maïs. »

Plusieurs grappes d'épis séchés étaient suspendues au-dessus de sa tête, beaucoup plus colorées que les sacs de blés vendus à Édimbourg. « Oignons. » Son regard glissa sur les tresses de bulbes jaunes. « Lit. Fourrures. Feu. »

Sa femme se pencha vers lui, souriante, et les mots déferlèrent soudain dans sa tête.

« Noir de corbeau cheveux d'ébène sein téton cuisse ronde oh oui oh oui oh oui Emily. »

Elle déposa un bol chaud dans sa main, et l'arôme riche du lapin, du maïs et des oignons lui monta au visage. « Ragoût », se dit-il. Le flot de vocables se tarit soudain, tandis que sa raison se concentrait sur la nourriture. Il posa une main sur celle d'Emily, la tint un moment, petite et ferme dans sa paume, enroulée autour du récipient rond. Ensuite, sa femme s'écarta et se redressa pour aller quérir un autre plat.

Il la contempla en train de s'éloigner, admirant sa démarche onduleuse. Puis, son regard s'arrêta sur Élan solaire qui, depuis le seuil de ses quartiers, l'observait aussi.

« Fils de pute », formula Ian très clairement dans sa tête.



– C'est que, au début, on s'entendait bien, expliqua Ian. La plupart du temps, Élan solaire est un gars plutôt sympathique.

– La plupart du temps ? répéta Brianna.

Ian se passa une main dans les cheveux, sa tête hérissée d'épis lui donnant une allure de porc-épic.

– Oui, enfin, au début, on était amis. On était même frères, on appartenait au même clan.

– Et vous avez cessé d'être amis à cause de ta femme ?

– Les Kahnyen'kehakas ont une conception du mariage qui est... finalement assez proche des traditions dans les Highlands. Ce sont souvent les parents qui organisent tout. Ils étudient leurs enfants dès qu'ils sont petits et, quand une fille et un garçon leur paraissent bien assortis et qu'ils appartiennent aux clans appropriés... Là, en revanche, c'est un peu différent.

– Les clans ?

– Oui. Dans les Highlands, on se marie principalement à l'intérieur du même clan, sauf pour former des alliances. Dans les nations iroquoises, on ne peut épouser que quelqu'un appartenant à certains autres clans bien précis.

– Maman dit que les Iroquois lui rappellent beaucoup les Highlanders, lança Brianna amusée. « Impitoyables mais amusants », ce sont ses propres termes. Exception faite de la torture, peut-être, et du fait de brûler vifs leurs ennemis.

Ian fit une moue ironique.

– Oncle Jamie n'a sans doute jamais raconté à ta mère les méfaits de son grand-père.

– Qui, Lord Lovat ?

– Non, l'autre. Seaumais Ruaidh. Jacob le Rouge. Ma mère disait toujours que c'était un vieux pervers. D'après ce que j'en ai entendu, il aurait pu en remonter aux Iroquois, en matière de cruauté.

Se sentant digresser, il revint à son sujet principal :

– Quand les Kahnyen'kehakas m'ont accepté et nommé, j'ai été adopté dans le clan du Loup.

Il fit un signe vers Rollo qui, ayant avalé les rayons de miel, abeilles mortes incluses, se léchait les pattes d'un air méditatif.

– Très adéquat, remarqua Brianna. Et à quel clan appartenait Élan solaire ?

– Au Loup, bien sûr. La mère, la grand-mère et les sœurs d'Emily faisaient partie du clan de la Tortue. Comme je te le racontais, quand un garçon et une fille semblent bien aller ensemble, les mères se réunissent... ils appellent aussi les tantes des « mères », si bien que, parfois, toute une foule de mères sont impliquées dans l'affaire. Donc, si toutes les mères et les grands-mères conviennent de la compatibilité des deux jeunes gens, ils sont mariés.

– Mais tu n'avais pas de mère pour parler pour toi.

– Oui, c'est vrai, et je me suis toujours demandé ce qu'elle aurait fait...

Brianna, qui avait rencontré Jenny, se mit à rire.

– Tante Jenny aurait pu tenir tête à n'importe quel Mohawk, homme ou femme. Mais qu'est-il donc arrivé ?

– J'aimais Emily, répondit-il simplement. Et Emily m'aimait.

Leur attirance, qui était rapidement devenue évidente pour tous les habitants du village, avait fait grand bruit. Il avait été entendu depuis longtemps que Wakyo'teyehsnonhsa, Travaille-avec-ses-mains, ou encore Emily, comme il l'appelait, épouserait Élan solaire, qui avait fréquenté sa famille depuis l'enfance.

Quand Ian avait été adopté dans le clan du Loup, on lui avait attribué des parents adoptifs, un couple qui avait perdu son fils et qu'il était censé remplacer. Sa mère adoptive avait été quelque peu décontenancée par la situation, mais après en avoir discuté avec d'autres femmes du clan, elle était allée trouver Tewaktenyonh, la grand-mère d'Emily, la femme la plus influente du village.

– Et donc, on a été mariés.

Revêtus de leurs plus beaux atours et accompagnés de leurs parents, les deux jeunes gens s'étaient assis sur un banc devant tout le village rassemblé et avaient échangé des paniers. Celui de Ian contenait des fourrures de martres et de castors, ainsi qu'un bon couteau symbolisant sa volonté de chasser pour elle et de la protéger. Celui d'Emily était rempli de céréales, de fruits et de légumes, signe qu'elle était prête à cultiver, à cueillir et à le nourrir.

– Quatre mois plus tard, ajouta Ian, Élan solaire a épousé Regarde-le-ciel, la sœur d'Emily.

Brianna lui lança un regard interrogateur.

– Mais ?...

– Effectivement, il y a un « mais ».



Ian détenait le fusil que Jamie lui avait laissé, un article rare et très précieux pour les Indiens. En outre, il savait s'en servir. Et aussi traquer le gibier, dresser des embuscades, penser comme un animal, d'autres qualités précieuses héritées de son oncle.

Par conséquent, bon chasseur, il s'attira vite le respect des autres pour son aptitude à ramener de la viande. Élan solaire n'était pas un chasseur émérite, mais quand même compétent. Entre les jeunes hommes, il devint habituel d'échanger des plaisanteries et de dénigrer leurs qualités respectives. Ian se prêtait volontiers au jeu. Toutefois, les boutades qu'Élan solaire lui lançait de temps à autre prirent très vite une tournure acerbe qui faisait tiquer les autres, avant d'être écartées d'un haussement d'épaules. Ian n'y portait pas trop attention, jusqu'au jour où il remarqua comment Élan solaire regardait Wakyo'teyehsnonhsa. Il comprit tout à coup.

Puis, vers la fin de l'été, s'apprêtant à partir pour la cueillette dans la forêt avec des compagnes, Wakyo'teyehsnonhsa glissa une hache sous sa ceinture. Une des autres filles lui demanda si elle comptait trouver du bois pour confectionner un autre bol comme celui qu'elle avait offert à sa mère. Lançant un bref regard vers Ian, étendu non loin avec d'autres jeunes hommes, elle répondit qu'elle espérait trouver un cèdre rouge pour construire un porte-bébé.

Ses compagnes gloussèrent de rire et l'étreignirent, les jeunes hommes sourirent et donnèrent des coups de coude à Ian. Puis Ian aperçut le visage d'Élan solaire, ses yeux ardents rivés sur le dos droit d'Emily tandis qu'elle s'éloignait vers la forêt.

Peu avant la lune suivante, Élan solaire emménagea dans la longue hutte, rejoignant sa nouvelle épouse. Les quartiers des deux sœurs se trouvaient face à face et partageaient un foyer commun. Ian ne surprit plus Élan solaire en train de lorgner Emily, mais il le vit plus d'une fois détourner les yeux lorsqu'il passait.

Une nuit, il glissa à son épouse :

– Il y a une personne qui te désire.

Tout le village s'était couché depuis longtemps, et la longue hutte était silencieuse. La grossesse d'Emily l'obligeait à se lever souvent pour soulager sa vessie. Elle venait de rentrer, la peau glacée et une odeur de pin dans les cheveux.

– Pourquoi pas ? répondit-elle. Tout le monde est endormi.

Elle s'étira voluptueusement et l'embrassa, pressant son ventre rond et dur contre le sien.

– Non, pas moi.

La voyant s'écarter, vexée, il s'empessa de l'étreindre en ajoutant :

– Enfin, il n'y a pas que moi.

– Il y en a beaucoup qui me désirent. Je suis très, très douée de mes mains.

Elle lui fit une petite démonstration, le faisant gémir. Elle rit doucement de satisfaction. Rollo, qui l'avait accompagnée à l'extérieur, se glissa sous leur lit, sa place habituelle, et se lécha bruyamment un endroit qui le démangeait près de sa queue.

Quelque temps plus tard, ils étaient allongés côte à côte, les fourrures repoussées. La peau suspendue devant leur porte avait été écartée afin de laisser entrer la chaleur du feu et qu'il puisse voir l'éclat doré sur son épaule nue. Elle lui tournait le dos. Elle tendit une main derrière elle, prit une des siennes et la posa sur son ventre. L'enfant à l'intérieur avait commencé à remuer. Ian sentit alors une brève pression contre sa paume et retint sa respiration.

– Tu n'as pas à t'inquiéter, chuchota-t-elle. Cette personne ne désire que toi.

Il avait bien dormi.

Le lendemain matin, il était assis devant le feu, se régaland de semoule de maïs, quand Élan solaire, qui avait déjà mangé, passa devant lui. Il s'arrêta et déclara :

– Cette personne a rêvé de toi, Frère-du-loup.

– Vraiment ?

Ian sentit la chaleur lui monter aux joues, mais garda un visage serein. Quand un Kahyen'kehaka faisait un bon rêve, tous les occupants de la longue hutte pouvaient en discuter durant des jours. Or, à voir la tête d'Élan solaire, le sien n'avait pas été bon.

Il indiqua Rollo, qui dormait en travers de la porte, ronflant paisiblement.

– Ce chien. J'ai rêvé qu'il bondissait sur ta couche et te mordait à la gorge.

Ce rêve était menaçant. Un Kahyen'kehaka aurait été capable de tuer l'animal en question pour conjurer le mauvais sort. Mais Ian n'était pas tout à fait un Kahyen'kehaka.

Il acquiesça et continua de manger. Élan solaire attendit, puis, comme il ne disait toujours rien, tourna les talons.

Ian le rappela :

– Ahkote'ohskennonton. L'autre se retourna.

– Cette personne a rêvé de toi, elle aussi.

Élan solaire tressaillit. Ian n'en dit pas plus, mais esquissa un sourire mauvais.

Élan solaire le dévisagea longuement. Ian continua de sourire. Puis l'autre homme se détourna avec une moue dégoûtée, mais pas avant que Ian n'ait aperçu l'inquiétude au fond de ses yeux.



Ian ferma brièvement les paupières, puis les rouvrit.

– Tu sais que l'enfant est mort, n'est-ce pas ?

Il avait voulu parler sans trahir la moindre émotion, usant d'un ton sec et contrôlé qui fendit le cœur de Brianna. Elle acquiesça.

Il souhaita ajouter quelque chose, mais sa voix s'étrangla, et il se leva brusquement.

– Viens. Je... je te raconterai la suite en chemin.

Ce qu'il fit, lui tournant le dos, tandis qu'il la menait plus haut dans la montagne, puis le long d'une crête étroite, avant de redescendre en suivant le cours d'un ruisseau qui dévalait la pente en une série de cascades enchanteresses, chacune surmontée d'une brume remplie d'arcs-en-ciel miniatures.

Travaille-avec-ses-mains était de nouveau devenue enceinte. Cet enfant-là était mort juste après que son ventre eut commencé à gonfler.

La voix étouffée tandis qu'il s'enfonçait dans un épais rideau de lianes rouges, Ian expliqua :

– Les Kahyen'kehakas disent que pour qu'une femme puisse concevoir, l'esprit de son mari doit lutter contre le sien et le vaincre. Si l'esprit de l'homme n'est pas assez fort, alors l'enfant ne peut prendre racine dans le ventre de sa mère.

Après cette seconde fausse couche, la société des chamans les avait conduits tous les deux dans une hutte à part pour y chanter, battre les tambours et danser coiffés d'immenses masques peints afin de chasser les mauvais esprits qui sapaient les forces de Ian ou renforçaient exagérément celles d'Emily.

– En voyant les masques, j'avais envie de rire.

Il ne se retournait toujours pas pour parler. Les feuilles jaunes pailletaient les épaules de sa veste en daim et s'accrochaient dans ses cheveux.

– On surnomme cette cérémonie « la Société de la drôle de tête », et pour cause ! Toutefois, je n'ai pas bronché.

– Je suppose que... Em... Emily ne riait pas non plus.

Il marchait si vite qu'elle avait du mal à le suivre, même si elle avait des jambes aussi longues que les siennes. Il émit un rire amer.

– Non, en effet.

Elle était entrée dans la hutte des chamans avec lui, silencieuse et sombre, mais en était ressortie le visage serein. Cette nuit-là, elle était venue à lui avec passion dans leur lit. Pendant trois mois, ils avaient fait l'amour avec tendresse

et ardeur. Puis, les trois mois suivants avec un désespoir croissant.

– Enfin, elle n'a pas eu ses règles.

Il avait aussitôt cessé ses attentions, terrifié à l'idée de provoquer un autre accident. Emily se déplaçait lentement et avec précaution. Elle cessa d'aller aux champs et resta dans la hutte, travaillant avec ses mains habiles pour compenser l'immobilité de son corps, tissant, moulant, sculptant, perçant des coquillages pour confectionner des ceintures de wampum.

– Sa sœur allait aux champs. Ce sont les femmes qui s'occupent des cultures, tu savais ça ?

Ian s'arrêta un instant pour couper un églantier qui lui barrait la route, puis jeta de côté les branches et reprit :

– Regarde-le-ciel nous apportait de la nourriture. Toutes les femmes nous aidaient, mais surtout elle. Elle était si gentille, Karônya.

Il avait parlé jusque-là sur un ton détaché, mais le bref changement dans sa voix n'échappa pas à Brianna.

– Que lui est-il arrivé ?

Elle hâta le pas pour le rejoindre au sommet d'une berge envahie par les herbes. Il ralentit un peu, mais ne se retourna pas vers elle, regardant droit devant lui, le menton en avant comme s'il s'apprêtait à affronter l'ennemi.

– Enlevée.

Bien qu'elle ait eu un enfant en bas âge à nourrir, Regarde-le-ciel avait pris l'habitude de rester dans les champs plus tard que les autres femmes, ramassant un peu plus de maïs et de courges pour sa sœur et Ian. Un soir, elle ne rentra pas à la longue hutte. Quand les villageois partirent à sa recherche, la jeune femme et son bébé s'étaient volatilisés, ne laissant derrière eux qu'un mocassin pris dans les racines de courges à la lisière d'un champ.

– Les Abénakis, expliqua Ian. On n'a découvert une trace que le lendemain matin. Il faisait déjà nuit noire quand on a commencé à vraiment les chercher.

Ils avaient passé toute la nuit à fouiller les parages de fond en comble, puis toute une semaine, un long moment de peur croissante et de vide. Quand il était rentré retrouver sa femme à l'aube du septième jour, elle avait de nouveau fait une fausse couche.

Il s'arrêta, trempé de sueur d'avoir marché si vite. Brianna sentait elle aussi la transpiration lui couler dans le dos, mouillant sa chemise de chasse. Elle lui tapota l'épaule sans rien dire. Il paraissait presque soulagé, peut-être parce que son douloureux récit touchait à sa fin.

– Emily et moi avons encore essayé, reprit-il d'un ton neutre. Mais le cœur n'y était plus. Elle ne me faisait plus confiance. Et puis... Ahkote'ohskennonton était toujours là. Il mangeait avec nous. Il la regardait. Elle s'est mise à le regarder elle aussi.

Un jour, Ian taillait du bois pour confectionner un arc, se concentrant sur le bois sous sa lame, essayant de voir des formes dans le grain comme le faisait

Emily, d'entendre la voix de l'arbre comme elle le lui avait expliqué, quand une autre voix retentit derrière lui. Une voix vieille et sèche, à peine ironique.

– Petit-fils ?

Il lâcha son couteau, manquant de s'estropier, et fit volte-face, l'arc à la main. Tewaktenyonh se tenait à deux mètres, visiblement ravie de s'être approchée sans être repérée.

– Grand-mère.

Elle avait beau être hors d'âge, personne ne savait se déplacer aussi discrètement qu'elle. D'où sa réputation. Elle terrifiait les enfants du village qui avaient entendu dire qu'elle pouvait se volatiliser en un clin d'œil et réapparaître ailleurs, juste sous le nez des garnements qui commettaient des bêtises.

– Viens avec moi, Frère-du-loup.

Elle était repartie sans attendre sa réponse. Il n'était pas censé discuter ses ordres.

Elle était déjà hors de vue le temps qu'il dépose son arc inachevé sous un buisson, ramasse son couteau et siffle Rollo, mais il la rattrapa en deux temps trois mouvements.

Elle l'avait conduit loin du village, à travers la forêt et jusqu'au pied d'une piste de cerfs. Là, elle lui avait donné un sac de sel et un brassard de wampum, puis lui avait ordonné de s'en aller.

Après de longues minutes de silence, Brianna le questionna, incrédule :

– Et tu es parti ? Comme ça ?

– Comme ça.

Pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté leur campement le matin, il la regarda dans les yeux. Ses traits étaient tirés, creusés par les souvenirs. Ses pommettes luisaient de transpiration, et sa pâleur faisait ressortir le noir de ses tatouages, les pointillés divisant son visage comme un puzzle.

Il lui fallut quelques instants avant de pouvoir parler, mais elle parvint enfin à demander, sur un ton assez proche de celui qu'il avait utilisé.

– C'est encore loin ? Où va-t-on ?

– Non, on y est presque.

Là-dessus, il tourna les talons et reprit la marche.



Une demi-heure plus tard, ils atteignirent l'endroit où le cours d'eau s'enfonçait profondément entre ses berges, s'élargissant en forme de gorge. Les bouleaux argentés et les viornes poussaient dru, jaillissant des parois rocheuses, leurs racines lisses se tortillant entre les pierres, tels des doigts crochus.

Les cascades étaient loin derrière eux, et leur vacarme était devenu distant.

Le torrent semblait se parler à lui-même, gargouillant entre les pierres et chuchotant sous les tapis de cresson et de lentilles d'eau.

Brianna pensait qu'il leur serait plus simple de marcher en longeant le haut de la falaise, mais Ian descendit sans hésiter, et elle le suivit, dérapant sur les éboulis et se prenant les pieds dans les racines, gênée par son long fusil. Rollo plongea directement dans le torrent, qui était assez profond, et nagea, ses oreilles couchées lui donnant des allures de loutre géante.

Ian s'arrêtait de temps à autre pour l'aider à franchir un passage délicat ou pour enjamber un tronc déraciné par une crue. Toutefois, il évitait avec soin de croiser le regard de Brianna, et son visage fermé ne laissait pas entrevoir la moindre émotion.

La curiosité de Brianna était à son comble, mais il était clair qu'il n'avait plus envie de parler. Il était midi passé, et la lumière dorée sous les bouleaux baignait le paysage d'une aura presque magique. Elle avait beau se creuser la tête, elle ne parvenait pas à deviner le but de leur expédition mais, dans un tel décor, tout lui paraissait possible.

Soudain, elle pensa à son premier père, Frank Randall. Elle aurait tant aimé lui montrer cet endroit.

Ils avaient souvent passé des vacances dans les Adirondacks. C'étaient d'autres montagnes et une autre végétation, mais dans ces clairières ombragées et ces cours d'eau gargouillant, il régnait le même silence et le même mystère. Sa mère les avait parfois accompagnés mais, le plus souvent, ils n'avaient été que tous les deux, marchant en parlant peu, mais partageant le même bonheur de communier avec la nature.

Brusquement, le bruit d'eau s'éleva de nouveau. Il y avait une autre cascade non loin.

– C'est juste là, cousine.

Sortant de sous les arbres, elle constata que la gorge s'interrompait d'un coup, l'eau tombant une dizaine de mètres plus bas dans un bassin. Ils poursuivirent leur chemin jusqu'au sommet de la chute. Les berges étaient envahies de carex et de verges d'or, rendant la progression difficile. Des sauterelles affolées bondissaient entre leurs pieds.

Ian écarta un rideau de laurier devant eux.

– Regarde.

– Oh la la !

Elle le reconnut sur-le-champ. On ne pouvait pas se tromper, même s'il était en partie enfoui dans les éboulis de l'autre côté de la gorge. Une crue puissante avait érodé la berge par-dessus, si bien que d'immenses pans de roches s'étaient effondrés, révélant leur secret.

Les arches des côtes surgissaient hors de terre, immenses, et un amas de formes tordues et noueuses émergeait entre les débris, au pied de la paroi. Ce pouvaient être des os ou simplement des éclats de pierre. Mais la défense

attira son regard, saillant de la berge dans une courbe massive, intensément familière, et pour cela d'autant plus stupéfiante.

– Tu sais ce que c'est ? demanda Ian. Tu as déjà vu une chose pareille ?

– Oui.

Elle frissonna. Bien que le soleil lui chauffât le dos, elle avait la chair de poule. Ce n'était pas la peur, mais l'émotion devant le spectacle qui s'offrait à elle, ainsi qu'une joie incrédule.

– Oh, oui, répéta-t-elle. J'en ai déjà vu.

Baissant la voix comme par crainte d'être entendu par l'immense créature, Ian demanda :

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un mammoth, chuchota-t-elle à son tour.

La lumière de l'après-midi creusait les ombres au pied de la paroi, faisant luire l'ivoire fossilisé et ressortir nettement la voûte du crâne au front haut, sa seule orbite visible formant un orifice aussi sombre que mystérieux.

Elle avait l'impression que le monstre allait s'arracher d'un instant à l'autre de sa prison d'argile et tourner sa tête imposante vers elle, les yeux vides, des mottes de terre tombant de ses défenses et de ses épaules osseuses, puis s'ébrouer et se mettre à marcher, le sol boueux tremblant sous ses longs orteils.

– C'est ainsi qu'il s'appelle... mammoth ? Il est... très grand !

Le son de la voix de Ian dissipa l'illusion de mouvement imminent. Elle parvint enfin à arracher son regard du géant, mais ne pouvait s'empêcher de lui lancer des coups d'œil pour s'assurer qu'il était toujours là.

– Son nom latin est Mammuthus. Il y a un squelette complet dans un musée à New York. Je suis souvent allée le voir. J'ai également vu des reconstitutions dans des livres.

– Un musée ? Alors, ce n'est pas une... une créature qui vivait à ton époque ?

Elle tenta d'imaginer des mammoths se promenant dans le parc Boston Common ou se baignant dans la rivière Cambridge. Elle regrettait presque que cela n'ait pas existé.

– Non, ils sont tous morts il y a des milliers de milliers d'années à cause des glaciers.

– Les glaciers ?

Le regard craintif de Ian passait du mammoth à sa cousine, comme si le jeune homme s'attendait à ce que l'un ou l'autre commette quelque acte fâcheux.

– La période glaciaire. Partout dans le monde, la température a baissé, et les glaciers se sont étendus depuis le nord. Beaucoup d'espèces animales ont disparu, ne trouvant plus de quoi se nourrir.

Ian était pâle, fasciné.

– Oui, oui, j'ai déjà entendu des histoires là-dessus.

– Vraiment ?

– Oui, mais j'ignorais que c'était vraiment arrivé. Tu dis que c'est un animal... comme un ours ou un opossum ?

Elle le trouvait déconcertant ; il semblait hésiter entre le désarroi et l'excitation.

– Oui, mais en beaucoup plus grand.

– Ah. C'est ce que j'avais besoin que tu me dises. Tu comprends, les Kahnyen'kehakas parlent souvent de... de créatures. Des animaux qui, en fait, sont des esprits. Or, je n'ai jamais vu un animal ressemblant autant à un esprit.

Le mammoth les surplombait, sinistre et terrible. Si elle n'avait pas su ce qu'il était exactement, elle aurait sûrement pris ses jambes à son cou.

– Il est bien réel, insista-t-elle comme pour se rassurer elle-même. Et il est mort, vraiment mort.

– Comment sais-tu ces choses ? demanda-t-il intrigué. Tu dis qu'il est très vieux. Mais, dans ce cas, ton époque est encore plus éloignée de lui que la nôtre. Comment peux-tu en savoir plus sur lui que les gens d'aujourd'hui ?

Elle esquissa un sourire, incapable d'expliquer.

– Quand l'as-tu découvert, Ian ?

– Le mois dernier. Par hasard. Je suis descendu dans la gorge et suis tombé sur lui. J'ai failli me pisser dessus.

Elle se retint de rire.

– Je peux comprendre !

– J'aurais été convaincu qu'il s'agissait de Rawenniyo, un esprit, un dieu, si Rollo n'avait pas été là.

Le chien était sorti du torrent et, après s'être ébroué, se frotta le dos contre les cailloux, agitant la queue sans se soucier le moins du monde du géant au-dessus de lui.

– Pourquoi ? Rollo n'a pas eu peur de lui ? Ian acquiesça.

– Il se comportait comme si de rien n'était. Pourtant, parfois, dans la forêt, il... voit des choses que je ne peux pas voir. Tu comprends ?

– Oui, je sais. Les chiens voient en effet... des choses. Elle se souvenait de ses propres chiens, notamment Smoky, son grand terre-neuve, qui, parfois, le soir, redressait brusquement la tête, écoutant, les poils de son cou se hérissant, tandis que son regard suivait... elle ne savait trop quoi... qui passait dans la pièce et s'éloignait.

Soulagé qu'elle le comprenne, il indiqua la falaise.

– Quand j'ai vu ça, je me suis enfui et réfugié derrière un arbre. Mais Rollo, lui, se promenait à côté sans lui prêter la moindre attention. Alors je me suis dit que ce n'était peut-être pas ce que je pensais.

– Mais que pensais-tu, au juste ? C'est qui, ce « Rawenniyo » ?

Sa stupeur face au mammoth s'amenuisant, elle se rappela du but théorique de leur expédition.

– Ian, tu m'as dit que tu voulais me montrer quelque chose ayant un rapport avec ta femme. C'est lui ? questionna-t-elle en désignant le fossile d'un geste.

Il ne répondit pas directement, levant la tête vers la défense géante.

– Parfois, j'entends les Mohawks raconter des histoires. Ils parlent de choses étranges trouvées par des chasseurs. D'esprits emprisonnés dans la roche. Maléfiques, pour la plupart. Alors je me suis dit que si cette créature en était un...

Il se tourna promptement vers elle, l'air grave.

– J'avais besoin que tu me le confirmes. Que tu me dises s'il était de ce monde ou pas.

– Ce n'est pas un esprit, répondit-elle d'une voix ferme. Mais qu'est-ce que tu t'es mis dans la tête ?

– Je pensais à Dieu.

Il s'humecta les lèvres, ne sachant pas comment poursuivre.

– Yeksa'a, l'enfant... Je ne l'ai pas fait baptiser. J'aurais pu. Je le peux peut-être encore. Tu peux le faire toi-même en l'absence d'un prêtre. Mais je n'en ai pas eu le courage. Je... je ne l'ai jamais vue. Ils l'avaient déjà enveloppée. Ils n'auraient pas aimé que...

– Yeksa'a... c'est le nom de ta fille ? Il acquiesça, se mordant la lèvre.

– Ça veut juste dire « petite fille ». Les Kahnyen'kehakas ne donnent pas de noms aux enfants à leur naissance. Ils attendent de... de voir s'ils survivent. Ils ne peuvent envisager de nommer un enfant mort-né.

– Mais toi, oui ?

Il prit une inspiration rauque, comme un bruit de bandage arraché sur une plaie purulente.

– Iseabail.

Elle devina qu'il prononçait ce prénom à voix haute pour la première fois, et peut-être la dernière.

– Si j'avais eu un fils, je l'aurais appelé Jamie. Mais uniquement dans ma tête.

Il s'assit sur le sol et posa son front sur ses genoux.

– La question que je me pose, c'est : était-ce ma faute ?

– Ian! Tu veux dire ta faute si le bébé est mort ? Mais pourquoi ?

– Je suis parti. J'ai tourné le dos aux miens. J'ai cessé d'être chrétien, d'être Écossais. Ils m'ont conduit dans le torrent et m'ont frotté avec du sable pour effacer mon sang blanc. Ils m'ont donné un nom, Okwaho'kenha, et m'ont dit que j'étais un Mohawk. Mais je ne l'étais pas vraiment.

Il poussa un long soupir, et elle posa une main sur son dos, sentant les

bosses de ses vertèbres au travers de sa chemise en daim.

– Mais je n'étais plus comme avant non plus, poursuivit-il. J'ai essayé d'être comme ils voulaient que je sois. Alors j'ai cessé de prier le Seigneur, la Vierge Marie ou sainte Bride. J'ai écouté Emily me parler de ses dieux, des esprits qui vivaient dans les arbres et partout. Et quand j'allais dans la hutte sacrée avec les hommes ou que je m'asseyais près du feu pour écouter leurs histoires, elles me paraissaient aussi réelles que la vie du Christ et de ses saints.

Il redressa d'un coup la tête et dévisagea Brianna, mi-perplexe mi-rebelle.

– » C'est moi le Seigneur, ton Dieu. Tu n'auras point chez toi d'autres dieux. » Mais moi, j'en ai eu. C'est un péché mortel, non ?

Elle aurait voulu lui répondre mon, bien sûr que non. Ou protester qu'elle n'était pas prêtre, qu'elle ne pouvait se prononcer, mais aucune de ces réponses n'aurait convenu. Il ne cherchait pas un réconfort facile, et un simple déni de responsabilité ne lui aurait pas été utile.

Bien des années s'étaient écoulées depuis ses cours de catéchisme, mais on n'oubliait pas si facilement ces leçons. Elle cita de mémoire :

– Les conditions pour un péché mortel sont les suivantes : primo, il faut que l'acte constitue un grave manquement à ton devoir envers Dieu ; secundo, que tu sois conscient de la gravité de ton geste ; tertio, que tu le commettes en pleine connaissance de cause.

Il l'observait avec attention.

– Oui, j'ai manqué à mon devoir envers Dieu, et je le savais. Mais... comment servir un Dieu qui emporte un enfant à cause des fautes de son père ? À moins que ce soit eux ? (Il indiqua le mammoth). Les esprits iroquois ? Savaient-ils que je n'étais pas vraiment mohawk ? Que je leur cachais une partie de moi-même ? Les dieux sont jaloux, n'est-ce pas ?

Elle hésita, impuissante, mais elle devait répondre.

– Ian... ce que tu as fait n'était pas un péché. Ta fille était à moitié mohawk. Il n'y avait rien de mal à la laisser être enterrée conformément aux coutumes de sa mère. Emily aurait très mal pris que tu la fasses baptiser, non ?

– Oui, peut-être, mais...

Il serra les poings sur ses cuisses. Des larmes tremblaient dans ses cils.

– Mais où est-elle, alors ? Les autres ne sont jamais nés. Dieu les aura pris avec lui. Mais la petite Iseabail, elle ne peut pas être au paradis, n'est-ce pas ? Je ne supporte pas l'idée qu'elle soit... qu'elle soit perdue quelque part. Errant.

– Ian...

– Je l'entends, parfois... la nuit.

Il hoquetait, tentant de refouler ses larmes.

– Mais je ne peux pas l'aider ! Je ne la trouve pas !

– Ian!

Pleurant à son tour, elle lui agrippa les poignets.

– Ian, écoute-moi.

Elle s'agenouilla devant lui et le serra dans ses bras, pressant sa joue sur le sommet de son crâne, sentant ses cheveux chauds et élastiques contre sa bouche.

– J'ai eu un autre père, celui qui m'a élevée. Il est mort à présent. Je sais... je sais qu'il est au paradis.

L'était-il vraiment ? Pouvait-il être mort et aux cieux, alors qu'il n'était pas encore né ? Toutefois, il était mort pour elle, et les cieux ne se souciaient sans doute pas du temps.

Elle leva le visage vers le ciel.

– Papa. Papa, j'ai besoin de toi.

Sa voix paraissait faible, d'une incertitude pathétique. Elle s'efforça d'invoquer le visage de son père, de l'apercevoir parmi le feuillage au sommet de la falaise.

– Il faut que tu trouves la fille de Ian. Trouve-la, je t'en prie. Prends-la dans tes bras, assure-toi qu'elle est en sécurité. S'il te plaît, veille bien sur elle.

Elle s'interrompt, se demandant si elle devait ajouter une parole plus cérémonieuse... un « Amen » ? Le signe de la croix ?

– Merci, papa.

Elle pleura comme si son père venait de nouveau de mourir, se sentant orpheline, perdue. Ian l'étreignait ; ils se raccrochèrent l'un à l'autre, mêlant leurs larmes, le soleil de la fin d'après-midi leur chauffant la tête.

Quand elle cessa de pleurer, elle ne bougea pas. Il lui tapota le dos, mais ne s'écarta pas.

– Merci, chuchota-t-il dans son oreille. Ça va ?

– Oui.

Elle se redressa, oscillant, se sentant comme ivre. Ses os semblaient mous et malléables ; sa vision était floue, à part certains détails qu'elle percevait : une tache brillante de sabots-de-Vénus, une pierre tombée de la falaise, sa surface striée de filons de fer rouges, Rollo, presque assis sur le pied de Ian, observant anxieusement son maître.

– Et toi, Ian ?

– Ça ira.

Il caressa la tête du chien et le gratta entre les oreilles pour le rassurer.

– C'est juste que...

– Quoi ?

– Tu es sûre, Brianna ?

Elle comprit tout de suite. C'était une question de foi. Elle s'essuya le nez sur sa manche et se tint le dos droit.

– Je suis catholique, je crois aux vitamines et je connais mon père. Oui, je

suis sûre.

Il hocha la tête, ses traits se détendant un peu.

Elle laissa Ian, assis sur sa pierre, et redescendit vers le torrent pour s'asperger le visage d'eau fraîche. L'ombre de la falaise s'allongeait, et l'air frisquet était chargé d'odeurs de terre et de pins. En dépit du froid, elle resta agenouillée là un long moment. Elle pouvait entendre les voix dans les arbres, mais ne leur prêta pas attention. Elles n'étaient pas menaçantes... et ne s'opposaient pas à la présence si forte qu'elle sentait tout près d'elle.

– Je t'aime, papa.

Elle ferma les yeux et se sentit en paix.

Quand elle revint enfin à l'endroit où se trouvait Ian, elle constata que Rollo s'était éloigné pour enquêter sur un trou prometteur au pied d'un arbre. Son maître devait aller mieux, sinon il ne l'aurait jamais quitté d'un pouce. Elle allait demander à Ian s'ils en avaient terminé avec le but de leur expédition, quand il se leva, d'un air décidé. Apparemment, ça n'était pas le cas.

– Si je t'ai emmenée ici, ce n'est pas juste pour te montrer ces ossements, mais parce que j'ai une question à te poser. Besoin d'un conseil, plutôt.

– Un conseil ? Ian, je ne peux pas te dire quoi faire.

– Tu es la seule à pouvoir m'aider, je crois. Tu es de ma famille, tu es une femme... et tu me veux du bien. En outre, tu en sais plus qu'oncle Jamie, en raison de là d'où tu viens.

Elle lança un regard vers les os dans la pierre.

– Je n'en sais pas plus, je sais juste... d'autres choses. Il sembla rassembler son courage.

– Brianna, nous ne nous sommes jamais mariés, mais, si cela avait été le cas, je t'aurais aimée et j'aurais pris soin de toi de mon mieux. J'ai confiance en toi, et je sais que tu en aurais fait autant pour moi. Je me trompe ?

Elle avait encore la gorge nouée par l'émotion. Elle toucha son visage, suivant du doigt le tracé de son tatouage.

– Oh, Ian. Tu sais que tu peux compter sur moi. Je t'aime comme une sœur.

Il pressa sa paume contre sa joue, puis entrecroisa ses doigts avec les siens et garda sa main dans la sienne.

– Si tu m'aimes, dis-moi quoi faire. Retourner là-bas ? Elle scruta son visage.

– Là-bas... chez les Mohawks ? Il acquiesça.

– Emily m'a aimé, je le sais. Ai-je eu tort d'écouter la vieille quand elle m'a dit de partir ? Devrais-je retourner et lutter pour qu'Emily me revienne ? Peut-être acceptera-t-elle de me suivre et de venir vivre à Fraser's Ridge ?

Elle sentit de nouveau l'impuissance l'envahir, cette fois alourdie par son propre chagrin. De quel droit pouvait-elle le conseiller ? Comment prendre

une telle décision pour lui ? Puis, à mesure qu'elle le regardait droit dans les yeux, elle prit conscience qu'elle était sa famille. La responsabilité était donc entre ses mains, qu'elle ait l'impression d'être à la hauteur ou pas. Sa poitrine était si serrée qu'elle n'osait respirer trop fort de peur qu'elle n'éclate.

– Reste.

Il ne broncha pas, continuant à la dévisager, la mine grave.

– Tu pourras peut-être lutter contre Ahk... Ahke... Elle tenta de retrouver le nom mohawk mais capitula.

– ... Contre Élan solaire. Mais pas contre elle. Si elle a changé d'avis et ne veut plus de toi... Ian, tu n'y pourras rien.

Il tiqua, puis ferma les yeux, sans qu'elle sache s'il acceptait ses paroles ou les niait. Elle reprit d'une voix plus ferme :

– Mais il n'y a pas qu'elle et lui en cause, n'est-ce pas ?

– Non.

Sa voix paraissait lointaine, détachée, mais elle savait qu'il n'en était rien.

– Il s'agit d'eux. Des mères, des grands-mères. Des femmes. Des... des enfants.

Il était question de clan et de famille, de tribu et de nation ; de coutumes, de spiritualité, de traditions... de tous ces liens dont Travaile-avec-ses-mains était imprégnée et qui la rattachait à sa terre, en sécurité. Et par-dessus tout, des enfants. Ces petites voix perçantes qui étouffaient celles de la forêt et empêchaient une âme d'errer sans but dans la nuit.

Personne ne connaissait mieux la puissance de ces liens que celui qui, exclu et seul, avait parcouru le monde en en étant privé. Elle connaissait cette force. Lui aussi.

Il rouvrit les yeux. Ils étaient sombres, couleur des ombres dans la forêt la plus profonde.

– Il s'agit d'eux...

Il tourna la tête vers l'autre côté du torrent, regardant la cime des arbres au-dessus de la falaise, au-dessus du mammoth prisonnier de la Terre, insensible à toutes les prières.

– ... et d'eux aussi. Je resterai donc.



Ils campèrent pour la nuit de l'autre côté du bassin aux castors. Les éclats de troncs et d'écorces qui jonchaient le sol constituaient un excellent petit bois pour démarrer un feu.

Ils n'avaient pas grand-chose à manger : un chapeau rempli de raisins de vigne isabelle et un quignon de pain désormais si dur qu'il fallut le tremper dans l'eau pour pouvoir le mâcher. Cela n'avait guère d'importance, ni l'un ni l'autre n'avait faim. Quant à Rollo, il avait disparu, parti chasser pour son compte.

Ils restèrent assis en silence, regardant le feu mourir. Il n'était pas nécessaire de l'entretenir. Il ne faisait pas froid, et ils n'avaient nullement l'intention de s'éterniser, le lendemain matin, ils étaient trop près de la maison.

Enfin, Ian remua et Brianna redressa la tête.

– Comment s'appelait ton père ? demanda-t-il.

– Frank. Enfin, Franklin. Franklin Wolverton Randall.

– Anglais ?

Elle sourit malgré elle.

– Très.

Il répéta dans sa barbe « Franklin Wolverton Randall » comme s'il cherchait à graver ce nom dans sa mémoire.

– Si jamais je revois une église un jour, je brûlerai un cierge pour lui.

– Je crois que cela lui ferait plaisir.

Il s'adossa au pin des marais derrière lui. Le sol autour d'eux était couvert de cônes. Il en ramassa une poignée et les jeta un à un dans les flammes.

– Et Lizzie ? questionna-t-elle soudain. Elle a toujours eu un faible pour toi.

C'était peu dire. Elle s'était languie pendant des semaines lors de son départ chez les Iroquois.

– Maintenant qu'elle n'est plus fiancée à Manfred... Il renversa la tête en arrière, fermant les yeux.

– J'y ai pensé.

– Et ?

– Si je me réveillais auprès d'elle, je saurais où je suis, c'est sûr. Mais j'aurais l'impression d'être au lit avec ma petite sœur. Je ne suis pas encore désespéré à ce point.

Après quelques instants de réflexion, il répéta :

– Pas encore.

71. Le boudin noir

J'étais en pleine préparation de boudin noir quand Ronnie Sinclair apparut dans la cour, portant deux petits barils de whisky. Il en transportait plusieurs autres attachés les uns aux autres, en équilibre précaire sur le dos, si bien qu'il ressemblait à une grosse chenille en pleine nymphose. Il faisait frisquet, mais il était trempé de sueur et marmonnait entre ses dents. À peine arrivé, il déclara :

– Par sainte Bride, qu'est-ce qui vous a pris de construire votre foutue bicoque tout là-haut ? Vous ne pouviez pas l'installer dans un endroit accessible en carriole ?

Il déposa son chargement, puis glissa la tête sous son harnais pour se débarrasser de sa carapace en bois. Il soupira de soulagement, massant ses épaules meurtries par le fardeau.

Je continuai à brasser le sang sans répondre à ses questions rhétoriques et indiquai de la tête la maison derrière moi.

– Il y a du café frais et des pains au miel dans la cuisine.

J'eus un bref haut-le-cœur à l'idée de manger. Une fois épicé, farci, bouilli et frit, le boudin était délicieux. Mais les phases de préparation, impliquant des manipulations les bras plongés jusqu'aux coudes dans une cuve de sang de porc à demi coagulé, étaient moins appétissantes.

En revanche, la perspective de nourriture rasséra Sinclair. Il s'essuya le front sur sa manche et prit la direction de la maison. Puis il s'arrêta et se tourna vers moi.

– J'allais oublier, madame. J'ai un billet pour vous.

Il tapota sa poitrine, puis ses côtes, palpant ses vêtements trempés jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait. Il me tendit une feuille de papier moite, sans remarquer le liquide qui dégouttait de mes mains.

– Vous pouvez me le déposer dans la cuisine, s'il vous plaît ? Mon mari est à l'intérieur. Je viendrai dès que j'en aurai terminé ici. Qui me...

J'allais lui demander qui m'avait écrit, mais je m'interrompis, me rappelant juste à temps qu'il ne savait pas lire.

– Qui vous l'a donné ?

– Un rétameur en route pour Belem's Creek. Il n'a pas dit de qui il venait, uniquement qu'il était destiné à la guérisseuse.

Il fixait le papier, mais je vis son regard glisser vers mes jambes. J'étais pieds nus et ne portais qu'un tablier sale noué autour de ma chemise et de mon corset. Depuis qu'il s'était mis en tête de trouver une épouse, il avait pris l'habitude inconsciente de jager les attributs physiques de toutes les femmes

qu'il croisait, indépendamment de leur âge et de leur disponibilité. Voyant que j'avais remarqué son attitude, il détourna vite les yeux.

– C'est tout ? poursuivis-je. La guérisseuse ? Il n'a pas mentionné mon nom ?

Sinclair gratta son crâne roux dégarni, deux épis se dressant près de ses oreilles rouges, accentuant encore son air naturellement narquois et retors.

– Ce n'était pas nécessaire.

Considérant le sujet clos, il disparut vers la maison, à la recherche d'un casse-croûte et de Jamie, me laissant à ma corvée.

Le plus dur était de nettoyer le sang. J'agitai une main dans les profondeurs nauséabondes de la cuve à la recherche des filaments de fibrine qui se formaient lors de la coagulation. Comme ils adhéraient à mon bras, je pouvais ainsi les extraire et les laver plus facilement, une opération que je devais répéter encore et encore. Néanmoins, cette tâche était moins écœurante que de nettoyer les intestins servant à façonner le boudin ; Brianna et Lizzie s'en chargeaient au bord du ruisseau.

J'examinai mon travail. Pas de filaments dans le liquide rouge et limpide qui s'écoulait entre mes doigts. Je replongeai mon bras dans le tonneau d'eau posé près de la cuve, sur des tréteaux, sous le grand châtaignier. Jamie, Roger et Arch Bug avaient traîné le porc dans la cour, non pas la truie blanche, mais un de ses nombreux rejetons de l'année précédente, lui avaient donné un coup de maillet entre les deux yeux, puis l'avaient accroché aux branches et égorgé juste au-dessus de la cuve.

Roger et Arch avaient ensuite emporté la dépouille vidée de son sang pour la bouillir et racler ses soies. Jamie, lui, devait recevoir le major MacDonald, qui était apparu brusquement, essoufflé après la grimpée jusqu'à Fraser's Ridge. Entre les deux, Jamie aurait sûrement préféré s'occuper du cochon...

Je me lavai les mains et les bras – un travail nécessaire pour la paix de mon esprit – et m'essuyai avec une serviette en lin. Puis je versai dans la cuve de généreuses poignées d'orge, d'avoine et de riz bouilli, souriant en repensant au visage rouge du major et aux plaintes de Ronnie Sinclair. Jamie avait choisi ce site précisément pour sa difficulté d'accès.

Je pris mon courage à deux mains et replongeai les bras dans le sang qui refroidissait rapidement. Grâce aux céréales, l'odeur métallique du liquide prenait moins à la gorge. Cependant, la mixture étant encore tiède, les grains formaient de gracieux tourbillons blancs et bruns dans les remous que je provoquais.

Ronnie avait raison. Je n'avais pas besoin d'être identifiée autrement que comme « la guérisseuse ». Le seul autre rebouteux de la région se trouvait à Cross Creek, exception faite des chamans indiens dont la plupart des Européens ne tenaient pas compte.

Je me demandai bien qui pouvait m'avoir adressé une lettre, et si elle était urgente. Probablement pas. Je doutais qu'il s'agisse d'une naissance imminente

ou d'un accident grave, auquel cas un ami ou un parent serait venu directement me chercher. On ne pouvait espérer qu'un message écrit confié à un rétameur itinérant soit délivré rapidement. Ces ouvriers allaient de ferme en ferme et s'y arrêtaient parfois plusieurs jours, selon le travail à faire.

De fait, rétameurs et colporteurs montaient rarement jusqu'à Fraser's Ridge, même si nous en avions vu trois au cours du dernier mois. J'ignorais si c'était à cause de l'augmentation de notre population (elle comptait désormais une soixantaine de familles, mais les cabanes étaient éparpillées sur un rayon de quinze kilomètres de terrain pentu).

Après le départ de l'un de ces visiteurs, Jamie avait observé :

– C'est l'un des signes, *Sassenach*. Quand la guerre est dans l'air, les hommes prennent la route.

Il avait sûrement raison. Je me souvenais des vagabonds sur les routes des Highlands, colportant les rumeurs de retour des Stuart. Comme si les tremblements du soulèvement détachaient ceux qui n'étaient pas fermement ancrés à un lieu par l'amour ou la famille, et que les courants tourbillonnants de la dissension les propulsaient en avant, signes précurseurs de la lente implosion qui détruirait tout. Je frissonnai, la brise se glissant sous ma chemise.

La masse avait atteint la consistance désirée, telle une crème très épaisse rouge sombre. Je fis tomber les gruaux collés à mes mains et saisis le bol en bois contenant des oignons émincés et sautés. Leur forte odeur couvrit agréablement celle du sang.

Le sel et le poivre étaient déjà moulus. Il ne me restait plus que...

Au même instant, Roger apparut, tenant une grande bassine remplie de gras de porc finement haché.

– Tu tombes à pic ! m'exclamai-je. Non, ne le déverse pas dans la cuve. Il faut d'abord le peser, grosso modo.

J'avais mis dix doubles poignées d'avoine, de riz et d'orge. Il me fallait donc la moitié de gras, soit quinze doubles poignées. Je m'essuyai le front sur l'épaule et transvasai peu à peu la graisse de la bassine dans la cuve.

Tout en malaxant les paquets de graisse dans le sang, j'indiquai à Roger un tabouret derrière moi.

– Ça va mieux ?

Il était encore un peu pâle, les lèvres pincées. Il s'assit néanmoins avec un sourire ironique.

– Oui, ça va.

– Tu n'étais pas obligé de le faire.

– Si, j'étais obligé... Je regrette seulement de ne pas m'y être mieux pris.

– C'est une question d'habitude.

Roger s'était porté volontaire pour tuer le cochon. Jamie lui avait tendu le maillet et avait reculé d'un pas. J'avais déjà vu Jamie à l'œuvre. Il récitait une

brève prière, bénissait l'animal, puis lui fracassait le crâne d'un puissant coup. Roger avait dû s'y reprendre cinq fois, et le souvenir des hurlements de la pauvre bête me donnait encore la chair de poule. Après quoi, il avait reposé son maillet et était parti derrière un arbre où il avait rendu tripes et boyaux.

Je pris une autre poignée de gras dans le bol qu'il me tendait. Mon mélange épaississait, glissant entre mes doigts.

– Il aurait dû te montrer comment faire.

– Techniquement, ce n'est pas bien sorcier. Après tout, il suffit de donner un grand coup sur la tête d'un animal.

– Physiquement, peut-être. Il existe une prière pour ça, tu sais ? Pour abattre une bête. Jamie aurait dû te la dire.

Il était stupéfait.

– Non ! Je l'ignorais. L'extrême-onction du cochon... C'est la meilleure !

– Je ne pense pas que ce soit pour le salut de l'animal... Nous restâmes silencieux un instant, tandis que je travaillais le restant du gras dans la mixture. Roger fixait la cuve, observant l'étrange alchimie culinaire destinée à rendre agréable au goût le transfert de la vie d'un être à un autre.

– Dans les Highlands, les conducteurs de bestiaux prélèvent une tasse de sang ou deux d'une de leurs bêtes pour le mélanger à de l'avoine qu'ils mangent sur la route. Ce doit être nourrissant, mais sûrement moins savoureux.

Roger acquiesça, l'air absent. Il avait reposé sa bassine de gras presque vide et nettoyait le sang séché sous ses ongles avec la pointe de son couteau. Il demanda :

– La fameuse prière, c'est la même que pour les cerfs ? J'ai déjà entendu Jamie la prononcer, mais je n'en ai pas saisi toutes les paroles.

– La prière de l'éviscération ? Je ne sais pas. Pourquoi ne lui demandes-tu pas ?

Il était concentré sur un ongle, tête baissée.

– Je n'étais pas sûr qu'il me considère concerné, n'étant pas catholique.

Je cachai mon sourire.

– À mon avis, cela ne fait pas une grande différence. Si je ne me trompe pas, cette prière-là est bien plus vieille que l'Église de Rome.

Une lueur d'intérêt brilla au fond de ses yeux, l'historien refaisant surface.

– Il me semblait bien que le gaélique utilisé était une forme assez archaïque, même plus ancienne que ce qu'on entend ici... je veux dire, aujourd'hui.

Il rougit un peu, se rendant compte de la teneur de ses paroles.

Je me souvenais d'avoir ressenti moi aussi cette étrange sensation de vivre dans un monde imaginaire très élaboré. L'impression que la réalité se trouvait dans une autre époque, un autre lieu. Avec un léger choc, je pris aussi

conscience que, pour moi, le temps s'était déplacé, comme si ma maladie m'avait fait franchir une dernière frontière.

Mon époque était celle d'aujourd'hui, ma réalité, le frottement de mes bras contre le bois de la cuve et la graisse glissant entre mes doigts, l'arche du soleil qui rythmait mes journées, la proximité de Jamie. Désormais, c'était l'autre monde – celui des voitures et des sonneries de téléphone, des réveillamatins et des hypothèques –, qui me paraissait irréel et lointain. Un monde rêvé.

Ni Roger ni Brianna n'avaient effectué cette transition. Je le voyais à leur comportement, l'entendais dans l'écho de leurs conversations privées. Sans doute parvenaient-ils à maintenir l'autre monde en vie, un petit espace qui n'appartenait qu'à eux, parce qu'ils étaient deux. Pour moi, le changement était plus facile. J'avais déjà vécu dans le temps présent, j'y étais venue la seconde fois en connaissance de cause et j'avais Jamie. J'avais beau lui parler du futur, ce ne serait jamais pour lui qu'un conte de fées. Notre espace privé était constitué d'autres choses.

Je m'inquiétais pour Brianna et Roger. Il était dangereux pour eux de traiter le passé – comme ils le faisaient parfois – comme un état pittoresque et curieux dont ils pouvaient s'échapper. Or, il n'y avait pas d'issue de secours. Par amour ou par devoir, ils y étaient ancrés par la petite tête rousse de Jemmy. Il valait mieux pour eux, pour leur sécurité du moins, qu'ils acceptent ce temps comme étant le leur.

– Les Indiens s'en servent aussi, dis-je à Roger. La prière de l'éviscération, ou du moins une incantation dans le même genre. C'est pourquoi j'ai dit qu'elle était plus ancienne que l'Église.

– Oui, cette coutume est commune à toutes les cultures primitives, partout où les hommes tuent pour se nourrir.

« Les cultures primitives. » Je me mordis la lèvre, me retenant de lui dire que, primitive ou pas, s'il tenait à la survie de sa famille, il serait bien obligé de tuer pour elle. Puis j'aperçus le sang séché entre ses doigts. Il le savait déjà. « Si, j'étais obligé... », m'avait-il répondu plus tôt. Il reprit, méditatif :

– C'est parce que..., pour moi, tuer sans cérémonie ressemblerait à un meurtre. En revanche, en accomplissant un rituel quelconque qui reconnaît la nécessité...

– La nécessité, mais aussi le sacrifice.

La voix de Jamie derrière moi me fit sursauter. Il se tenait sous le grand épicea. Je me demandai depuis combien de temps. Il s'approcha, et je lui tendis ma joue pour recevoir un baiser.

– Je ne t'ai pas entendu arriver. Le major est parti ?

Il embrassa plutôt mon front, un des rares endroits encore propres.

– Non. Je l'ai laissé avec Sinclair. Il essaie de lui tirer les vers du nez à propos du comité de sécurité.

Il grimaça, puis se tourna vers Roger.

– Tu as raison. Tuer n'est jamais agréable, mais c'est nécessaire. Et si tu dois verser le sang, la moindre des choses est de remercier le ciel.

Roger acquiesça, observant mes avant-bras dégoulinant de sang.

– La prochaine fois, vous me direz les paroles à prononcer ?

– Il n'est jamais trop tard, affirmai-je.

Les deux hommes me dévisagèrent, surpris.

– Puisqu'elles ne concernent pas le cochon, mais celui qui le tue, expliquai-je.

Je vis une lueur amusée dans les yeux de Jamie.

– Soit.

Suivant mes instructions, il souleva mon lourd bocal d'épices et versa sur les mains de Roger un mélange de macis, de marjolaine, de sauge, de poivre, de persil et de thym. Roger les frotta lentement entre ses paumes, faisant tomber une pluie fine de miettes vertes dans la cuve, leur parfum piquant se mêlant à celui du sang. Pendant ce temps, Jamie récitait les paroles dans une langue ancienne remontant aux peuples Scandinaves d'antan.

Voyant que Roger avait du mal à suivre, je priai Jamie de le reformuler en anglais.

– » Ô Dieu, bénis le sang et la chair de cette créature que tu me donnes. »

Il saisit à son tour une pincée d'herbes aromatiques et la broya entre deux doigts au-dessus de la cuve. « Créée par Ta main qui a créé l'homme La vie donnée pour la vie. Ma famille et moi te rendons grâce pour ce don, Ma famille et moi louons ton sacrifice de sang et de chair, La vie donnée pour la vie. »

Les derniers fragments verts et gris disparurent dans ma mixture. Le rite du boudin était achevé.



– Tu as bien fait, *Sassenach*.

Jamie séchait mes mains et mes bras avec une serviette. Il indiqua le coin de la maison où Roger venait de disparaître pour aider à la suite des tâches charcutières, l'air plus tranquille.

– J'avais bien déjà pensé à lui expliquer la prière, mais je ne savais pas comment.

Je souris et me rapprochai de lui. À présent que j'avais cessé de travailler, le vent frais me faisait frissonner. Quand il enroula ses bras autour de moi pour me réchauffer, je sentis un froissement de papier dans la poche de sa chemise.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Oh, une lettre que Sinclair a apportée. Il sortit la feuille de sa poche.

– Je ne voulais pas l'ouvrir devant MacDonald ni la laisser dans la cuisine. Il aurait été capable de la lire dès que j'aurais eu le dos tourné.

Je lui pris la lettre des mains.

– De toute façon, elle n'est pas pour toi mais pour moi.

– Ah oui ? Sinclair ne m'a rien dit.

– Ça ne m'étonne pas de lui.

Ronnie Sinclair me considérait, telles les autres femmes, comme un simple appendice de mon mari. Je plaignais la malheureuse qu'il parviendrait un jour à convaincre de l'épouser.

Je dépliai le billet non sans mal. Il avait été conservé si longtemps contre de la peau moite de transpiration que les bords étaient gondolés et collés. Le message à l'intérieur était bref et sibyllin, mais néanmoins troublant. Il avait été gratté dans le papier avec un objet pointu et une encre qui ressemblait étrangement à du sang séché, mais qui était plus probablement du jus de fruits rouges.

– Qu'est-ce qu'il dit, *Sassenach* ?

Je le lui tendis. Tout en bas, dans un coin, en lettres si minuscules que l'expéditeur semblait avoir espéré qu'elles passeraient inaperçues, on lisait le mot « faidri' ». Au-dessus, en beaucoup plus gros, était écrit :

Vou

Vené



Je resserrai mon châle autour de mes épaules. En dépit du brasero allumé dans un coin, il faisait froid dans l'infirmérie. Ronnie Sinclair et le major étaient installés dans la cuisine, buvant du cidre attendant que les saucisses soient cuites. J'étais le billet sur la table, l'injonction menaçante se révélant encore plus péremptoire au-dessus de la timide signature.

– Ce ne peut être qu'elle, observai-je. Qui d'autre ?

– Elle ne sait sûrement pas écrire, objecta Jamie. D'un autre côté, on l'a peut-être écrit pour elle.

– Non, elle aurait pu le faire elle-même, intervint Brianna en effleurant le papier abîmé.

Roger et elle nous avaient rejoints dans l'infirmérie.

– C'est moi qui lui ai appris, poursuivit-elle.

– Quand ? s'étonna Jamie.

– Quand j'étais à River Run. Pendant que maman et toi étiez à la recherche de Roger. Je lui ai appris l'alphabet. J'avais l'intention de lui apprendre à lire et à écrire, mais je n'ai eu le temps que de lui enseigner les lettres. Elle savait les reconnaître et les former. Puis, un jour, elle m'a annoncé qu'elle ne pouvait plus continuer.

Elle releva la tête, les sourcils froncés.

– J'ai pensé que tante Jocasta avait été mise au courant de son apprentissage et le lui avait interdit.

Jamie poursuivit avec exactement la même expression sur le visage :

– C'est plutôt Ulysse, à mon avis, car Jocasta se serait adressée directement à toi. Vous êtes donc convaincus que c'est bien Phaedre, la camériste de ma tante ?

J'hésitai encore un peu.

– C'est ainsi que les autres esclaves prononcent son nom : « faidri ». D'autre part, je ne connais personne d'autre portant ce prénom.

Jamie avait interrogé Ronnie Sinclair, le plus discrètement possible pour ne pas éveiller ses soupçons ni engendrer de commérages, mais ce dernier n'avait rien pu lui dire de plus : un rétameur lui avait donné le billet avec la simple instruction de le délivrer à la « guérisseuse ».

J'approchai une chandelle pour examiner une nouvelle fois le message. Le « F » de la signature avait été tracé d'un trait hésitant et répété ; l'auteur avait dû s'y reprendre à plusieurs fois avant de se résoudre à signer. Cela confirmait qu'il s'agissait bien d'un esclave. J'ignorais si la loi de la Caroline du Nord interdisait qu'on enseigne à lire et à écrire aux esclaves, mais c'était indubitablement découragé. À part quelques exceptions notables, des esclaves éduqués par leurs maîtres comme dans le cas d'Ulysse, cette pratique était généralement considérée comme dangereuse. Un esclave alphabétisé faisait donc son possible pour le cacher.

– Elle n'aurait pas risqué d'envoyer un message tel que celui-ci s'il n'y avait pas urgence, dit Roger.

Il se tenait derrière Brianna, une main sur son épaule, examinant la lettre sur la table. Je me tournai vers Jamie.

– Tu as eu des nouvelles de ta tante, dernièrement ?

Je connaissais déjà la réponse. Toute information nous parvenant de River Run se serait propagée dans tout Fraser's Ridge en quelques heures.

Nous ne nous étions pas rendus au *gathering* de Mount Helicon cette année. Il y avait trop à faire ici, et Jamie avait préféré éviter les débats politiques survoltés. En revanche, Jocasta et Duncan avaient prévu d'y aller. Si quelque chose de grave s'y était passé, le bouche à oreille nous l'aurait déjà rapporté.

– Donc, ce n'est pas seulement grave, mais c'est aussi un secret que seul l'esclave connaît, déduisit Jamie. Autrement, ma tante ou Duncan nous auraient écrit.

Nous nous tenions autour de la table, fixant tous la lettre comme s'il s'agissait d'un bâton de dynamite. L'odeur des saucisses emplissait l'air, chaude et réconfortante.

Roger releva la tête vers moi.

– Pourquoi vous ? Y aurait-il un problème médical ? Elle est peut-être malade... ou enceinte...

– Ce n'est pas une maladie. Ce serait trop urgent.

Pour rejoindre River Run à cheval, par beau temps et sans rencontrer d'obstacles, il fallait une semaine. Dieu seul savait combien de temps ce message avait mis pour arriver jusqu'à nous.

– Mais enceinte, ce serait possible, dit Brianna. Je crois qu'elle considère maman comme une amie. Elle t'en parlerait sans doute avant de l'annoncer à tante Jocasta.

J'acquiesçai, peu convaincue, toutefois. Le mot « amie » était un peu exagéré. Nos situations sociales respectives rendaient impossible une vraie amitié. Trop de contraintes lésaient nos sentiments et empêchaient de combler le gouffre entre nous. Cependant, nous étions liées par une sympathie réciproque. J'avais travaillé avec elle, côte à côte, plantant des herbes et les cueillant, fabriquant des remèdes dans la distillerie, expliquant leurs usages.

Nous avions enterré une jeune fille morte et comploté ensemble pour protéger un fugitif accusé du meurtre. Phaedre possédait un certain don pour soigner les autres et une bonne connaissance des plantes médicinales. Elle était tout à fait capable de traiter seule des maux mineurs. En revanche, une grossesse imprévue...

– Mais qu'attendrait-elle de moi, dans ce cas ?

La naissance d'un enfant d'esclave, désiré ou pas, ne constituait pas un problème aux yeux d'un maître ; au contraire, cela faisait un esclave de plus. Néanmoins, j'avais entendu parler de femmes qui préféraient tuer leur bébé à la naissance plutôt que de les laisser vivre en esclavage. D'un autre côté, Phaedre travaillait dans la maison, était bien traitée, et Jocasta ne séparait pas les familles d'esclaves. Sa situation n'était donc pas la pire. Toutefois, comment pouvais-je en juger ?

– Elle ne peut quand même pas vouloir que je l'aide à avorter. Quant au reste... pourquoi moi ? Il y a des sages-femmes et des guérisseuses bien plus près de River Run. Ça ne tient pas debout.

– Et si...

Brianna s'interrompit, songeuse, son regard allant de Jamie à moi.

– Et si elle est enceinte, mais que le père est... quelqu'un qui ne devrait pas l'être ?

Une lueur méfiante mais ironique s'alluma dans le regard de Jamie.

– Qui donc, ma fille ? Farquard Campbell ?

J'éclatai de rire, Brianna aussi. L'idée que le très probe – et très âgé – Farquard Campbell séduise une jeune esclave était...

– En fait, non, reprit Brianna. Même s'il a déjà une flopée d'enfants. Mais je me demandais... si c'était Duncan ?

Jamie s'éclaircit la gorge en évitant mon regard. Je me sentis rougir.

Duncan avait avoué son impuissance chronique à Jamie peu avant son mariage avec Jocasta, ce que Brianna ignorait.

– Oh, selon moi, c'est peu probable, répondit Jamie d'une voix étranglée.

Il toussota et chassa de son visage la fumée du brasero.

– Qu'est-ce qui t'a donné cette idée, ma fille ?

– Rien que Duncan ait fait. Mais Jocasta est... disons-le... assez âgée, et tu sais comment sont les hommes.

– Non, comment sont-ils ? lança Roger, piqué au vif.

Je toussotai à mon tour, retenant tant bien que mal mon envie de rire.

Jamie dévisagea sa fille avec un cynisme non dissimulé.

– Oui, je crois même que je les connais mieux que toi, *a nighean*. Je ne parierais pas ma chemise sur certains hommes, mais je peux t'affirmer sans hésiter que Duncan n'est pas du genre à briser ses vœux de mariage en batifolant avec l'esclave noire de sa femme.

J'émis un petit bruit. Roger me regarda, intrigué.

– Tout va bien ?

– Oui. Vous... euh... vous ne trouvez pas que c'est très enfumé, ici ?

Je relevai un pan de mon châle sur mon visage sans doute écarlate et toussai ostensiblement.

Brianna était trop concentrée sur sa conversation avec Jamie pour m'entendre.

– Ça n'a peut-être rien à voir, en effet. Phaedre a sans doute adressé son mot à la « guérisseuse » pour éviter de mentionner le nom de maman, au cas où le billet serait intercepté. Finalement, peut-être n'est-ce pas vraiment elle qu'elle veut... mais toi.

Cela calma aussitôt notre envie de rire. Jamie et moi échangeâmes un regard. En effet, cette possibilité ne nous était pas venue à l'esprit.

Brianna poursuivit :

– Elle ne pouvait peut-être pas t'envoyer directement un message sans éveiller toutes sortes de curiosités. Mais elle pouvait l'adresser à la guérisseuse sans mentionner aucun nom. Elle sait que, à cette période de l'année, si maman vient, tu l'accompagneras sans doute. Ou, sinon, qu'elle te demandera de te joindre à elle.

– En effet, dit Jamie. Mais que pourrait-elle bien attendre de moi ?

– Il n'y a qu'un moyen de le savoir, dit Roger, toujours l'esprit pratique. La plupart des travaux extérieurs sont terminés. Les récoltes et les foin sont rentrés, l'abattage est fini. On peut se débrouiller seuls ici si vous voulez y aller.

Jamie demeura immobile un instant, le front plissé, puis il se dirigea vers la fenêtre et souleva la guillotine. Un vent froid s'engouffra dans la pièce. Brianna plaqua une main sur le billet pour l'empêcher de s'envoler. Les braises

du brasero rougeoyèrent, et les flammes grimpèrent. Les bouquets d'herbes sèches s'agitèrent au-dessus de nos têtes.

Jamie sortit la tête par l'ouverture et prit une grande inspiration, fermant les yeux comme s'il humait l'arôme d'un grand cru.

– Froid et sec, annonça-t-il en refermant la fenêtre. Cela nous promet du beau temps pour au moins trois jours. D'ici là, en chevauchant bien, on sera déjà au pied de la montagne.

Il me sourit, le bout de son nez tout rouge.

– En attendant, tu crois que les saucisses sont enfin cuites, *Sassenach* ?

72. Trahisons

Une esclave que je ne reconnus pas nous ouvrit la porte, une femme corpulente coiffée d'un turban jaune. Elle nous examina des pieds à la tête d'un air sévère, mais Jamie, sans lui donner le temps de nous interroger, passa devant elle sans ménagement.

Tout en le suivant, je me sentis obligée de préciser :

– C'est le neveu de Mme Cameron.

– Je m'en serais doutée !

Elle avait l'accent tramant de la Barbade. Elle jeta un regard noir au dos de Jamie, laissant deviner qu'elle reconnaissait le lien de parenté autant à sa muflerie qu'à son physique.

– Je suis sa femme, Claire Fraser. Ravie de vous rencontrer.

Je réprimai l'impulsion de lui serrer la main, me contentant d'incliner la tête.

Elle cligna des yeux, déconcertée, mais avant qu'elle ne réponde, je m'étais glissée devant elle, rattrapant Jamie en route vers le petit salon où Jocasta passait généralement ses après-midi.

La porte était fermée. Il s'apprêtait à toquer quand un cri haut perché retentit de l'autre côté, prélude à un concert tonitruant d'aboiements. Il ouvrit précipitamment.

Il s'arrêta net, la main sur la poignée, tandis qu'une boule de poils hirsutes bondissait sur place à ses pieds, les yeux exorbités par l'hystérie, braillant à s'en décrocher la mâchoire.

Il avança prudemment dans la pièce, évitant les assauts de la créature qui tentait de mordre ses bottes.

– Qu'est-ce que c'est que cette chose ?

– Un chien, qu'est-ce que tu crois ? répondit Jocasta acerbe.

Elle se leva de son fauteuil, fronçant les sourcils en direction du raffut.

– *Sheas*, Samson!

– Samson ? Ah, bien sûr, à cause des cheveux longs. Souriant malgré lui, il s'accroupit et tendit son poing fermé vers le chien. Celui-ci descendit le volume d'un cran, émettant un grondement continu, et approcha une truffe suspicieuse.

Je me glissai derrière Jamie.

– Et où est Dalila ?

Jocasta se tourna vers moi avec un sourire.

– Ah, vous êtes venue aussi, Claire ? Quelle bonne surprise de vous avoir

tous les deux. Brianna et le petit ne vous ont pas accompagnés ? Non, je les aurais entendus.

Elle se rassit et agita une main vers la cheminée.

– Cette grosse paresseuse de Dalila dort près du feu. Je l'entends ronfler.

Dalila était un grand chien de chasse blanc de race indéterminée, avec une peau lâche qui retombait en formant des plis. Elle était allongée sur le dos, les pattes repliées en l'air, exhibant un ventre plein de taches de rousseur. En entendant son nom, elle ouvrit un œil, lâchant un « wouf ! », puis le referma.

– Je vois que vous avez fait quelques changements depuis notre dernière visite, observa Jamie en se relevant. Où est Duncan ? Et Ulysse ?

– Partis. Ils cherchent Phaedre.

Jocasta avait maigri, ses hautes pommettes de MacKenzie saillaient plus que d'habitude. Sa peau semblait fine et froissée.

– Où est-elle passée ?

– Elle s'est enfuie.

Elle parlait avec son assurance habituelle, mais son ton était morne.

– Enfuie ? Vous... vous êtes sûre ?

Son panier à ouvrage s'étant renversé, son contenu s'était répandu sur le tapis. Je m'agenouillai pour ramasser les pelotes.

– En tout cas, elle n'est plus là, répliqua-t-elle. Soit elle s'est enfuie, soit on me l'a volée. Or, je ne vois pas qui aurait le culot ni l'adresse de la kidnapper dans ma maison sans que personne ne le voie.

Jamie et moi échangeâmes un regard. Jocasta lissait un pan de sa jupe entre le pouce et l'index. Le tissu était élimé près de sa main, là où elle l'avait tripoté régulièrement. Jamie le remarqua lui aussi.

– Quand est-elle partie, ma tante ?

– Il y a quatre semaines. Duncan et Ulysse se sont lancés à sa recherche il y a quinze jours.

Cela correspondait bien à l'arrivée du message.

– Je vois que Duncan vous a laissée en bonne compagnie. Samson avait abandonné son rôle de chien de garde et reniflait assidûment les bottes de Jamie. Dalila roula sur le côté avec un grognement lascif et ouvrit deux grands yeux lumineux, m'observant avec une tranquillité infinie.

Jocasta se pencha en avant, trouva le crâne de la chienne et la gratta entre ses deux longues oreilles.

– Selon Duncan, ils sont censés me protéger.

– C'est une bonne précaution.

Nous n'avions pas eu d'autres nouvelles de Stephen Bonnet, et Jocasta n'avait plus entendu la voix de l'homme masqué. Mais en l'absence d'un cadavre concret et rassurant, l'un comme l'autre pouvaient réapparaître n'importe quand.

– Pourquoi se serait-elle enfuie, ma tante ? Jocasta pinça les lèvres.

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Il ne s'est rien passé de particulier ? Rien qui sorte de l'ordinaire ?

– Si c'était le cas, je te l'aurais déjà dit, rétorqua-t-elle sèchement. Je me suis réveillée un matin, et je ne l'ai pas entendue dans la chambre. Le thé n'était pas prêt sur ma table de chevet, le feu était éteint. Je sentais les cendres. Je l'ai appelée, rien. Envolée ! Sans laisser la moindre trace.

J'interrogeai Jamie des yeux en touchant la bourse accrochée à ma ceinture. Elle contenait la lettre. Devait-on lui en parler ?

Il acquiesça. Je sortis le message, le dépliai sur l'accoudoir de son fauteuil et lui expliquai la situation.

L'air grincheux de Jocasta se transforma en stupéfaction.

– Mais pourquoi diable vous appellerait-elle à l'aide, *a nighean* ?

– Je ne sais pas... peut-être est-elle enceinte. À moins qu'elle n'ait contracté une maladie quelconque.

Je ne voulais pas avancer ouvertement la possibilité de la syphilis, mais si Manfred avait contaminé madame Sylvie, et qu'elle avait transmis la maladie vénérienne à son tour à un ou plusieurs clients à Cross Creek, qui s'étaient ensuite rendus à River Run... Cela signifierait que Phaedre aurait eu des rapports avec un Blanc, ce qu'une esclave aurait tout fait pour cacher.

Maligne comme elle l'était, Jocasta en était vite arrivée à la même conclusion, tout en suivant une autre ligne de pensée.

– Un enfant ne serait pas bien grave. Mais si elle avait un amant... c'est une autre histoire. Elle s'est peut-être enfuie avec lui, mais cela n'explique pas pourquoi elle vous a envoyé ce billet.

Devant tant de spéculations qu'aucune preuve n'était, Jamie s'impatiait.

– Elle a peut-être eu peur que vous la vendiez si vous le découvriez, ma tante.

– La vendre ?

Jocasta éclata de rire. Ce n'était pas son rire mondain habituel, ni même l'expression d'un amusement sincère. Il était bruyant et agressif, presque méchant. C'était le rire de son frère Dougal. Il me fit froid dans le dos.

Jamie la dévisageait, le visage soudain vidé de toute expression. Ce n'était pas un signe de perplexité, mais plutôt le masque derrière lequel il cachait ses émotions fortes. Lui aussi avait perçu l'écho sinistre.

Elle semblait incapable de s'arrêter. Ses doigts serraient les accoudoirs sculptés de son fauteuil ; le visage rouge, elle cherchait à reprendre son souffle entre deux accès de cette hilarité lugubre.

Dalila se retourna sur le ventre et aboya une fois, jetant des coups d'œil anxieux autour d'elle, ne comprenant pas ce qui arrivait, mais sentant le

malaise ambiant. Samson battit en retraite sous le canapé en grondant.

Jamie posa une main sur l'épaule de Jocasta, la secouant.

– Calmez-vous, ma tante. Vous faites peur aux chiens. Elle cessa d'un coup. On n'entendait plus que le sifflement de sa respiration, presque aussi troublant que son rire. Elle se redressa, le dos raide, le regard sombre et brillant, fixant un point, droit devant elle.

– La vendre, murmura-t-elle.

Ses lèvres se froncèrent, comme si elle allait s'esclaffer de nouveau, mais elle n'en fit rien. Elle se leva d'un coup, faisant aboyer Samson de surprise.

– Suivez-moi.

Elle était déjà à la porte avant que nous n'ayons eu le temps de réagir. Jamie me regarda, impuissant, et nous lui emboî tâmes le pas.

Elle connaissait très bien sa maison. Elle marchait dans le couloir d'un pas assuré et rapide, n'effleurant le mur du doigt que de temps à autre pour se repérer. Elle sortit par la porte donnant sur les écuries. Dehors, elle hésita toutefois, cherchant du pied les briques de l'allée.

Jamie lui prit fermement le bras.

– Où voulez-vous aller, ma tante ? demanda-t-il résigné.

– Dans le hangar à voitures.

Belliqueuse, elle gardait le menton haut. Qui cherchait-elle donc à défier ?

Le hangar à voitures était ombragé et paisible ; des particules de poussière dorées flottaient dans l'air, illuminées par le soleil qui entrait par les grandes portes ouvertes. Une carriole, une berline, un traîneau et l'élégant cabriolet attendaient, telles des bêtes tranquilles, sur la terre battue jonchée de paille. J'observai Jamie qui me fit un clin d'œil complice. Nous avions temporairement trouvé refuge dans cette jolie voiture à deux roues pendant le tohu-bohu du mariage de Jocasta et de Duncan, presque quatre ans plus tôt.

Jocasta s'arrêta sur le seuil, une main contre le chambranle et respirant à pleins poumons, comme si elle s'orientait. Puis elle indiqua les profondeurs du hangar.

– Le long du mur du fond, *an mhic mo peather*. Tu trouveras des caisses. Je veux la grande malle en osier, celle qui t'arrive aux genoux, avec une corde attachée tout autour.

Lors de notre première visite, je n'avais pas remarqué l'empilement de caisses, de boîtes et de paquets à cet endroit. Il y en avait tout un tas, sur deux ou trois rangées. Toutefois, Jamie ne tarda pas à trouver la malle demandée et la traîna vers la clarté, couverte de poussière et de paille.

– Voulez-vous que je l'emporte dans la maison, ma tante ?

Elle se pencha et tata le nœud de la corde qui l'enserrait.

– Non, j'ai juré qu'elle n'y entrerait jamais.

– Laissez-moi faire.

J'écartai doucement sa main et m'occupai du nœud. Celui qui l'avait noué avait été méticuleux, mais peu compétent. Une minute plus tard, la corde était enlevée, et le loquet, ouvert.

La malle contenait de nombreux rouleaux de dessins, au crayon, à l'encre et au fusain, retenus avec soin par des rubans de soie fanés, des cahiers d'esquisses reliés, quelques grandes toiles peintes enroulées et deux petites boîtes de miniatures, toutes encadrées, rangées sur la tranche tel un jeu de dominos.

J'entendis Jocasta inspirer au-dessus de moi et relevai la tête. Elle était immobile, les yeux fermés, et je devinai qu'elle se remplissait les poumons de l'odeur des peintures, un mélange d'huile, d'apprêt, de fusain, de papier, de toile, d'huile de lin et de térébenthine, un fantôme qui flottait au-dessus de la malle, se détachant clairement sur le fond de paille et de poussière, d'osier et de bois.

Ses mains se recroquevillèrent, le pouce caressant le bout des autres doigts, roulant un pinceau entre eux. J'avais déjà vu Brianna effectuer le même geste quand elle s'apprêtait à peindre. Puis elle rouvrit les yeux et s'agenouilla devant le coffre, effleurant les objets.

– Les huiles, sortez-les.

J'avais déjà sorti les boîtes de miniatures. Jamie s'accroupit de l'autre côté et souleva les rouleaux de dessins afin que j'accède aux toiles en dessous.

Tandis que je les étais une à une sur le sol, elle inclina la tête sur le côté, écoutant chacun de nos bruits.

– Un vieil homme, indiqua-t-elle.

Il était facile à trouver. Deux des grandes toiles étaient des paysages. Il y avait trois portraits. Je reconnus Farquard Campbell jeune et un autoportrait de Jocasta, peint une vingtaine d'années auparavant. Aussi intéressants étaient-ils, je n'avais pas le temps de les examiner en détail. Le troisième semblait avoir été peint beaucoup plus récemment que les deux autres et trahissait les effets de la vision chancelante de l'artiste.

Les contours étaient flous, les couleurs ternes, et la silhouette semblait un peu déformée, si bien que le gentleman âgé avait une allure troublante, comme s'il appartenait à une race pas tout à fait humaine, en dépit de sa perruque impeccable et de sa cravate-foulard blanche.

Il portait une veste et un gilet noirs, d'une facture assez démodée, un tartan drapé sur une épaule et retenu par une broche en or. L'éclat du bijou reflétait la poignée ouvragée du coutelas qu'il tenait entre ses doigts tordus par l'arthrite. Je connaissais cette arme. Jamie aussi.

– Voici donc Hector Cameron, dit-il fasciné.

Jocasta tendit la main, effleurant la surface de la toile comme si elle la reconnaissait au toucher.

– Oui, c'est bien lui. Tu ne l'as jamais rencontré ?

– Une fois peut-être, mais je devais être tout petit.

Il observait les traits du vieillard avec un profond intérêt, cherchant à deviner son caractère. Certains signes parlaient d'eux-mêmes, la forte personnalité du sujet crevait la toile.

Les os de son visage saillaient, même si l'âge avait avachi la chair. Ses yeux étaient toujours vifs, mais l'un d'eux était mi-clos, sans doute à cause d'une paupière tombante à la suite d'une attaque. Cela lui donnait l'air d'observer le monde autour de lui avec un certain cynisme.

Jocasta fouillait le contenu du coffre, ses doigts allant et venant ici et là tels des papillons de nuit. Elle toucha une boîte de miniatures et l'ouvrit, la mine satisfaite. Elle fit courir son index le long des bords de chaque cadre. Je remarquai leur différence : ovale, carré, en bois doré, en argent patiné bordé d'un liseré en cordelette et incrusté de rosettes miniatures. Elle en découvrit un qu'elle reconnut et me le tendit d'un air absent avant de reprendre ses recherches.

La miniature représentait aussi Hector Cameron, mais avait été peinte de nombreuses années avant le tableau. Il portait de longs cheveux noirs qui lui tombaient sur les épaules, avec une tresse ornée de deux plumes de coq de bruyère à la mode ancienne des Highlands. Je retrouvai les mêmes os saillants, mais la chair était ferme et lisse. Hector Cameron avait été beau.

Son expression cynique était toujours présente. Par tempérament ou par accident de naissance, son œil droit était plus étroit que le gauche, bien que ce soit moins marqué que sur le portrait plus tardif.

Jocasta interrompit mon examen en me tendant une autre miniature.

– C'est bien la petite ?

Je saisis l'image et sursautai. C'était Phaedre, peinte quand elle était encore une jeune adolescente. Elle ne portait pas son bonnet habituel, mais un simple fichu noué autour de la tête, mettant la structure de son visage bien en évidence. L'ossature d'Hector Cameron.

Jocasta se releva et poussa la malle du pied.

– Donne tout ça à ta fille, mon neveu. Qu'elle repeigne par-dessus. Ce serait dommage de laisser pourrir les toiles.

Sans attendre une réponse, elle tourna les talons et repartit seule vers la maison, n'hésitant qu'un instant au début de l'allée, se guidant aux odeurs et aux souvenirs.



Un profond silence suivit le départ de Jocasta, interrompu seulement par le chant d'un oiseau moqueur dans un pin voisin.

Jamie arracha enfin son regard de la silhouette de sa tante qui venait de disparaître à l'intérieur. Il ne paraissait pas choqué, mais très perplexe.

– Ça alors ! Tu penses que la fille le savait ?

– C'est sûr. Les esclaves devaient tous le savoir. Certains devaient être là quand elle est née. Si elle ne l'a pas compris elle-même, ils le lui auront dit. Or, elle est loin d'être sotte.

Il s'adossa au mur du hangar, contemplant, songeur, l'intérieur du coffre. Je n'étais pas pressée de m'en aller. Les bâtiments étaient beaux, baignés dans la lumière dorée de la fin de l'automne. Le parc était paisible et bien ordonné. Des éclats de voix joyeux nous parvenaient du potager. Plusieurs chevaux brouaient l'herbe de leur enclos et, au loin, sur la rivière argentée, on apercevait une pirogue dont les quatre rames caressaient la surface, vive et gracieuse comme une araignée d'eau.

– » Où toutes les perspectives ravissent les sens et où seul l'homme est vil », observai-je.

Jamie me jeta un coup d'oeil interrogateur, puis replongea dans ses pensées.

Donc, Jocasta ne vendrait Phaedre en aucun cas, et celle-ci le savait. Je me demandais pourquoi. Parce qu'elle se sentait responsable de la fille de son mari ? Ou était-ce une forme de vengeance subtile que de conserver l'enfant illégitime en esclavage comme sa propre camériste ? Ce pouvait être un peu des deux. Je connaissais Jocasta depuis assez longtemps pour savoir que ses mobiles étaient rarement simples.

Le fond de l'air était frais. Je m'adossai au mur près de Jamie, les briques me transmettant la chaleur du soleil accumulée pendant la journée. J'aurais aimé sauter dans la carriole et rentrer à toute vitesse à Fraser's Ridge, laissant River Run régler ses comptes amers avec son passé.

Mais il y avait ce message dans ma poche. « Vou Vené. » Je ne pouvais l'ignorer. J'étais venue... mais que devais-je faire ?

Jamie se redressa, regardant vers la rivière. La pirogue avait accosté à l'embarcadère. Une haute silhouette bondit sur le ponton, puis tendit la main pour aider quelqu'un à grimper à son tour. Le deuxième homme était plus petit et se déplaçait étrangement, d'un pas chaloupé et saccadé.

– Duncan! m'exclamai-je aussitôt. Et Ulysse! Ils sont rentrés.

Jamie me prit le bras et m'entraîna vers la maison, en maugréant :

– Oui, mais sans la fille.



Jeune femme nègre, fugitive ou volée, disparue le 31 octobre, vingt-deux ans, taille légèrement supérieure à la moyenne, d'aspect avenant, avec une marque de brûlure ovale sur l'avant-bras gauche. Porte une robe indigo, un tablier à rayures vertes, un bonnet blanc, des bas bruns et des souliers en cuir. Aucune dent manquante. Répond au nom de « FAIDRI ». Communiquer toute information à D. Innes, plantation de River Run, dans le voisinage de

Je lissai l'affichette froissée qui comportait aussi un portrait grossier de Phaedre, où elle apparaissait un peu bigleuse. Épuisé et démoralisé, Duncan avait vidé ses poches sur la table de l'entrée à son arrivée, la veille en après-midi. Ils avaient distribué les avis dans toutes les tavernes et les établissements publics entre Campbellton et Wilmington, interrogeant les gens... En vain. Phaedre s'était volatilisée.

– Tu peux me passer la marmelade, s'il te plaît ?

Jamie et moi prenions notre petit-déjeuner en tête à tête, ni Jocasta ni Duncan n'étant apparus de la matinée. En dépit de l'atmosphère lugubre, je me régalais. Les petits-déjeuners à River Run étaient généralement somptueux, allant même jusqu'à une théière remplie de vrai thé (Jocasta devait le payer une fortune à ses contrebandiers ; pour autant que je sache, on n'en trouvait pas une feuille de la Virginie à la Géorgie).

Jamie était absorbé par la lecture d'une des affichettes. Sans relever la tête, il chercha à tâtons sur la table, rencontra le pot de crème et le poussa vers moi.

Ne montrant aucun signe de son long voyage, à part une certaine lourdeur des paupières, Ulysse s'avança en silence et posa la coupe de marmelade près de mon assiette.

– Merci.

Il inclina poliment la tête.

– Désirez-vous encore un peu de hareng fumé, madame ? Ou plus de jambon ?

Je fis non de la tête, la bouche pleine de toast. Il s'éclipsa, prenant au passage un plateau sur la console, sans doute destiné à Jocasta, Duncan, ou les deux.

Jamie le regarda sortir, l'air ailleurs.

– J'ai réfléchi, *Sassenach*.

– Je ne l'aurais jamais deviné. À quoi ? Il parut surpris, puis comprit et sourit.

– Te souviens-tu de ce que je t'ai dit au sujet de Brianna et de la veuve McCallum ? Qu'elle n'hésiterait pas à agir si Roger Mac ne faisait pas attention où il mettait les pieds ?

– Oui.

– Au moins, notre fille est intègre. Les MacKenzie de Leoch sont tous fiers comme Artaban et jaloux comme des tigres. Il vaut mieux ne pas les contrarier, et encore moins les trahir.

Je le dévisageai avec méfiance par-dessus le bord de ma tasse, me demandant où il voulait en venir.

– J'ai toujours pensé que ce qui les distinguait, c'étaient leur charme et leur fourberie. Quant à la trahison, tes deux oncles étaient des experts en la matière.

– Les deux vont de pair, non ? Tu dois charmer l'autre avant de le trahir. En outre, je pense qu'un homme qui trahit est plus susceptible que d'autres de prendre très mal d'être trahi à son tour.

Il ajouta après une pause :

– Un homme ou une femme.

– Vraiment ? Tu penses à Jocasta ?

Présenté en ces termes, je comprenais parfaitement. Les MacKenzie de Leoch avaient de fortes personnalités. Je m'étais souvent demandé à quoi ressemblait le grand-père maternel de Jamie, le tristement célèbre Jacob le Rouge. J'avais déjà remarqué des traits communs entre Jocasta et ses deux frères aînés.

Colum et Dougal avaient été unis par une loyauté inébranlable, mais qui ne s'appliquait à personne d'autre. Jocasta, elle, était seule, séparée de sa famille depuis son premier mariage, à l'âge de quinze ans. En tant que femme, il était naturel que son charme ressorte davantage, mais cela ne voulait pas dire qu'elle était incapable de fourberie. Ni de jalousie.

– Il est clair qu'elle savait qu'Hector la trompait. Je me demande si elle a peint le portrait de Phaedre pour faire savoir à tout le monde qu'elle était au courant ou uniquement comme un message secret à son mari... Mais quel rapport avec la situation actuelle ?

– Il ne s'agit pas d'Hector, mais de Duncan.

Je le regardai sans comprendre, la bouche ouverte. Indépendamment de toute autre considération, Duncan était impuissant. Jamie m'adressa un sourire narquois et, tendant un bras au-dessus de la table, poussa mon menton du pouce, refermant ma mâchoire avec délicatesse.

– C'est juste une idée, *Sassenach*. Mais je crois qu'il me faut aller lui en toucher deux mots. Tu m'accompagnes ?



Duncan se trouvait dans la petite pièce qui lui servait de bureau, nichée au-dessus des écuries à côté des chambres où dormaient les palefreniers. Affalé dans son fauteuil, il contemplait, découragé, les piles de paperasse et les livres de comptes poussiéreux.

Il paraissait épuisé et beaucoup plus âgé que la dernière fois que je l'avais vu, à l'occasion du barbecue de Flora MacDonald. Sa chevelure grise était clairsemée. Quand il se tourna vers nous, la lumière du soleil éclaira son visage, et j'aperçus sous sa moustache la cicatrice de bec de lièvre dont Roger nous avait parlé.

Une partie vitale de lui-même semblait s'être évaporée et, quand Jamie aborda le sujet qui nous amenait, il ne fit aucune tentative pour nier. Au contraire, il était soulagé de vider son sac. Soucieux de mettre ce point au clair, Jamie l'interrogea de manière directe :

– Mais tu as été dans le lit de la petite, n'est-ce pas, Duncan ?

– Pas tout à fait. J'aurais bien voulu, naturellement, mais comme elle dormait dans le boudoir de Jocasta...

En évoquant le nom de sa femme, il vira au rouge vif.

– Tu as quand même eu des rapports charnels avec elle, non ?

– Oh, oui. Ça, oui.

– Quel genre de rapports ? questionnai-je carrément.

Sa rougeur s'accrut dangereusement, au point que je craignis de le voir frappé d'apoplexie. Il se mit à souffler comme un phoque, puis se reprit, son teint retrouvant une couleur plus normale. Il se passa une main sur le visage et répondit :

– Elle m'apportait à manger. Tous les jours.

Jocasta se levait tard et prenait son petit-déjeuner dans le salon, servie par Ulysse, avec lequel elle établissait l'ordre du jour. Duncan, qui, toute sa vie, s'était toujours réveillé avant l'aube pour n'avaler qu'un morceau de pain sec ou, les jours d'abondance, de la bouillie d'avoine, trouvait désormais chaque matin sur sa table de chevet du thé chaud, du porridge copieusement arrosé de miel et de crème, des toasts, du beurre et des œufs frisés avec du jambon.

– Parfois aussi du poisson roulé dans de la farine de maïs, bien croustillant, ajouta-t-il avec une pointe de nostalgie.

– En effet, c'est très tentant, Duncan, observa Jamie avec compassion. Un homme affamé est vulnérable. Mais quand même...

Les attentions de Phaëdre avaient touché Duncan et, étant homme, il avait admiré sa beauté. De façon purement désintéressée, nous assura-t-il.

– Certes, dit Jamie, sceptique. Qu'est-il arrivé ?

Duncan avait fait tomber le beurre, parvenant difficilement à tartiner son pain d'une seule main. Phaëdre s'était précipitée pour le ramasser, puis était partie chercher de quoi nettoyer le parquet... et la poitrine de Duncan.

– J'étais en chemise, murmura-t-il en rougissant de nouveau. Et elle avait... elle avait...

Il fit un geste vague vers son torse, indiquant qu'il avait eu une vue plongeante sur la poitrine de Phaëdre, penchée sur lui, son corset la mettant en valeur sous son nez.

– Et ? poursuivit Jamie, impitoyable.

L'anatomie de Duncan n'était pas restée indifférente au spectacle, ce qu'il nous avoua d'une voix étranglée à peine audible.

– Mais je croyais que vous ne pouviez pas... commençai-je.

– Oh non, m'assura-t-il précipitamment. Depuis mon accident, uniquement la nuit, quand je rêve. Pas éveillé. Mais peut-être que si, tôt le matin, mon sexe croyait que je dormais encore.

Jamie émit un bruit exprimant ses doutes considérables quant à cette

possibilité, puis enjoignit Duncan de continuer.

Phaedre s'en était aperçue.

– Elle a eu pitié de moi, dit Duncan avec sincérité. Je le voyais bien. Elle a posé sa main sur moi, douce, toute douce.

Assis dans son lit, il avait vu stupéfait l'esclave enlever son plateau, soulever sa chemise et grimper sur lui en laissant retomber sa jupe sur ses cuisses brunes et rondes. Avec douceur et une grande tendresse, elle lui avait rendu sa virilité.

– Une seule fois ? demanda Jamie. Ou cela a continué ? Duncan posa sa tête dans sa main, un aveu assez éloquent vu les circonstances.

– Combien de temps cette... euh... liaison a-t-elle duré ? poursuivis-je plus délicatement.

Deux mois, peut-être trois. Pas tous les jours, se hâta-t-il de préciser, juste de temps en temps. Et ils avaient été très prudents.

– Je n'aurais jamais voulu déshonorer Jo. Je savais bien que je ne devais pas le faire, c'était un péché grave, mais je ne pouvais m'empêcher de... (Il s'interrompit, déglutissant avec peine). C'est ma faute ! Que le châtiment retombe sur moi seul ! Mais pas sur cette pauvre enfant...

Il se tut, secouant la tête comme un vieux chien triste infesté de puces. J'avais de la peine pour lui, indépendamment de la moralité de la situation. Son col était retourné, et des mèches grises étaient prises sous sa veste. Je le les dégageai doucement sans qu'il ne le remarque.

– Tu penses qu'elle est morte ? questionna doucement Jamie.

Duncan blêmit, et ses yeux se remplirent de larmes.

– Je me refuse à le croire, Mac Dubh. Pourtant... pourtant...

Jamie et moi étions gênés. Pourtant... Phaedre était partie sans rien. Comment une esclave traquée pouvait-elle voyager sans attirer l'attention, sans cheval, sans argent, rien qu'avec une paire de souliers en cuir ? Un homme serait peut-être parvenu à rejoindre les montagnes et à survivre dans la forêt s'il était assez coriace et débrouillard. Mais une jeune femme ? Une domestique de maison ?

Quelqu'un l'avait recueillie, ou bien elle était morte.

Aucun de nous ne voulait exprimer cette pensée à voix haute. Jamie sortit un mouchoir propre de sa manche et le déposa dans la main de Duncan.

– Je prierai pour elle, Duncan, où qu'elle soit. Et pour toi, *a charaid*... et pour toi.

Duncan acquiesça sans relever la tête, serrant le mouchoir dans son poing fermé. Il était vain d'essayer de le consoler, aussi nous le laissâmes assis dans son bureau, échoué à l'intérieur des terres, si loin de la mer.

Nous retournâmes à la maison sans parler, nous tenant par la main, ressentant le besoin de nous toucher. Il faisait bon, mais un orage se préparait. Des nuages déchiquetés s'approchaient rapidement de l'est, et une brise faisait

vriller mes jupes comme un parasol tourbillonnant.

La terrasse derrière la maison était abritée du vent par de hauts murets. De là, je voyais la fenêtre derrière laquelle Phaedre s'était tenue quand je l'avais trouvée, la nuit du barbecue.

– Elle m'a dit que quelque chose n'allait pas, racontai-je à Jamie. Elle était inquiète.

– Mais elle ne voulait pas parler de Duncan, objecta Jamie.

– Non, elle ne savait pas elle-même ce qui la troublait. Elle répétait juste « quelque chose ne va pas ».

Il poussa un soupir, déconcerté.

– Cela avait sans doute un rapport avec sa disparition. Parce que si ce n'était pas lié à son histoire avec Duncan...

Il n'acheva pas sa phrase, mais je n'eus aucun mal à la terminer pour lui.

– ... ce n'était donc pas lié à ta tante non plus. Jamie... tu penses vraiment que Jocasta aurait pu l'assassiner ?

Cela aurait dû paraître ridicule, énoncé ainsi à voix haute. Le pire était que ça ne l'était pas.

Jamie agita les épaules comme si sa veste était soudain devenue trop étroite.

– Si elle n'avait pas été aveugle, j'aurais dit que c'était... une possibilité. Elle a déjà été trahie par Hector et le tenait responsable de la mort de ses filles. En revanche, Phaedre était là, vivante, lui rappelant par sa seule présence, jour après jour, l'affront qu'elle avait subi. Puis elle a été trahie de nouveau, par Duncan, avec la fille d'Hector par-dessus le marché !

Il se passa l'index sous le nez, ajoutant :

– Je pense que n'importe quelle femme de caractère aurait été... émue.

J'essayai de me mettre à sa place.

– Oui mais, de là à aller jusqu'au meurtre... Car c'est bien de ça dont il s'agit, n'est-ce pas ? Ne pouvait-elle pas se contenter de vendre Phaedre ?

– Non, elle ne le pouvait pas. Lorsqu'ils se sont mariés, nous avons pris les dispositions nécessaires pour qu'elle conserve sa fortune personnelle, mais pas la propriété. River Run appartient à Duncan, ainsi que tout ce qui va avec.

– Phaedre y compris. Cela me noua l'estomac.

– Comme je disais, si elle n'avait pas été aveugle, je n'aurais pas été très étonné qu'elle aille jusqu'à de telles extrémités.

– Oui, mais il y a Ulysse.

Il acquiesça à contrecœur. Ulysse n'était pas seulement les yeux de Jocasta, mais aussi ses mains. Je doutais qu'il ait pu assassiner Phaedre sur les ordres de sa maîtresse. En revanche, si, par exemple, Jocasta avait empoisonné la jeune femme, il l'aurait sûrement aidée à faire disparaître le corps.

De discuter ainsi calmement avec Jamie de la possibilité que sa tante âgée

ait pu assassiner quelqu'un frisait l'irréel. Toutefois... je connaissais les MacKenzie.

– Cependant, rien ne prouve qu'il y ait un lien entre ma tante et la disparition de Phaedre. Duncan a précisé qu'ils avaient été très discrets. L'homme de Coigach, celui que Jocasta a entendu, pourrait aussi avoir enlevé l'esclave, pensant peut-être qu'elle l'aiderait à trouver l'or.

Cette hypothèse était déjà moins sinistre que la première. En outre, elle corroborait la prémonition de Phaedre (s'il s'agissait bien de cela), le jour où l'homme de Coigach s'était manifesté.

– Je suppose que, pour le moment, on ne peut que prier pour elle, la pauvre. Il n'y aurait pas un saint patron pour les personnes enlevées, par hasard ?

– Saint Dagobert, répondit-il aussi sec.

– Tu viens de l'inventer, avoue.

– Pas du tout ! s'indigna-t-il. Il y a aussi sainte Arthélie... encore plus appropriée, maintenant que j'y pense. Cette jeune Romaine avait été enlevée par l'empereur Justinien. Plutôt que de lui céder, elle s'est enfuie et s'est réfugiée chez son oncle à Benevento.

– Bravo. Et saint Dagobert ?

– C'était un roi quelconque... Franc, peut-être. Quoi qu'il en soit, son tuteur l'a fait enlever et enfermer en Angleterre afin de faire monter son propre fils sur le trône.

– Où apprends-tu toutes ces choses ? Il esquissa un petit sourire.

– Je les tiens du frère Polycarpe, à l'abbaye de Sainte-Anne. Quand je ne pouvais pas dormir, il s'asseyait à mon chevet et me racontait la vie des saints pendant des heures. Cela ne m'endormait pas forcément, mais, après avoir entendu des heures durant des histoires de saints martyrs aux seins coupés ou fouettés avec des crochets métalliques, je fermais les yeux et faisais semblant.

Il m'ôta mon bonnet et le déposa sur le rebord de la fenêtre. Le vent ébouriffa mes cheveux longs de quelques centimètres.

– Tu ressembles à un garçon, dit-il attendri. Sauf que je n'ai jamais vu un garçon avec un aussi joli derrière !

– Merci, répondis-je absurdement flattée.

Au cours des deux derniers mois, j'avais mangé comme un cheval et dormi comme un bébé. Mon aspect physique s'était beaucoup amélioré, en dépit de mes cheveux. Cela faisait toujours plaisir à entendre.

– J'ai très envie de toi, *mo nighean donn*.

Il enroula doucement ses mains autour de mes poignets, caressant ma peau avec son pouce. Je sentais mon pouls battre sous ses doigts.

– Résumons, dis-je. Les MacKenzie de Leoch ont tous une méchante tendance à la jalousie. Ils sont charmants, rusés et portés sur la trahison. Il n'y a pas d'exceptions dans la famille ?

Je touchai sa lèvre, laissant courir mes doigts sur le chaume de sa barbe.

Il me dévisagea de son regard bleu nuit où l'humour et le remords se mêlaient à de nombreux autres sentiments que je n'arrivais pas à déchiffrer. Il m'adressa un sourire un peu triste.

– Tu crois que je ne suis pas comme eux ? Que Dieu te bénisse, *Sassenach*.

Il se pencha pour m'embrasser.



Nous ne pouvions pas nous attarder à River Run. Les champs dans la vallée avaient été moissonnés et labourés depuis longtemps, les vestiges de tiges sèches pointant dans la terre humide et noire. La neige n'allait pas tarder à tomber en montagne.

Nous avions discuté de la situation sous tous les angles, sans parvenir à une conclusion utile. Nous ne pouvions rien faire de plus pour Phaedre, à part prier. Au-delà... nous devons aussi penser à Duncan.

Nous nous étions tous les deux dit que si Jocasta avait découvert sa liaison avec Phaedre, sa colère ne se limiterait probablement pas à la jeune esclave. Elle attendrait peut-être son heure... mais elle n'oublierait pas l'affront. Je n'avais encore jamais rencontré un Écossais qui en soit capable.

Nous prîmes congé de Jocasta le lendemain matin. Elle se trouvait dans son salon, brodant un chemin de table. Le panier de fils de soie était posé sur ses genoux, les couleurs disposées avec soin en spirale afin qu'elle puisse choisir le fil au toucher. La partie déjà brodée retombait sur le sol, un mètre cinquante d'étoffe bordée d'un motif complexe de pommes, de feuilles et de lierre... Non, en y regardant de plus près, je constatai qu'il ne s'agissait pas de lierre, mais plutôt de serpents verts aux yeux noirs, s'enroulant et ondoyant. Ici et là, l'un d'eux ouvrait la gueule pour montrer ses crocs, protégeant les fruits rouges.

– Le jardin d'Éden, m'expliqua-t-elle en caressant le motif entre ses doigts.

– C'est magnifique.

Je me demandai depuis combien de temps elle travaillait dessus. Avait-elle commencé avant la disparition de Phaedre ?

Nous échangeâmes quelques amabilités, puis Josh, le palefrenier, nous annonça que nos montures étaient sellées. Jamie le remercia et le congédia d'un geste.

– Ma tante, déclara-t-il sur un ton détaché, je le prendrais très mal s'il arrivait malheur à Duncan.

Elle se raidit, ses doigts s'immobilisant.

– Pourquoi lui arriverait-il quelque chose ?

Jamie ne répondit pas tout de suite. Il l'observa quelques instants avec une certaine sympathie, puis se pencha et chuchota dans son oreille.

– Je sais, ma tante. Et si vous ne voulez pas que tout le monde le sache

aussi... je pense que je retrouverai Duncan en pleine forme à ma prochaine visite.

Elle resta figée, comme transformée en statue de sel. Jamie se redressa, et nous sortîmes. Je me retournai une fois rendue dans le couloir. Elle n'avait pas bougé, le visage aussi blanc que le lin dans ses mains. Les minuscules pelotes de fils de couleur étaient tombées et roulaient sur le parquet ciré.

73. Fourberies

Marsali partie, la fabrication du whisky devint plus difficile.

Brianna, Mme Bug et moi étions parvenues à lancer un dernier maltage avant qu'il ne fasse trop froid et pluvieux, mais de justesse. Ce fut donc avec un grand soulagement que je vis la dernière fournée d'orge maltée décanter dans l'alambic. Une fois le processus de fermentation enclenché, Jamie prenait la relève, ne laissant à personne d'autre la responsabilité d'évaluer le goût et la teneur en alcool.

Toutefois, le feu sous l'alambic devait constamment être entretenu à la bonne température afin que la pâte ne se gâte pas, puis, une fois la fermentation achevée, il fallait augmenter la chaleur pour la distillation. Cela signifiait qu'il vivait et dormait près de son alambic pendant les quelques jours que durait l'opération. Généralement, je lui apportais son dîner et lui tenais compagnie jusqu'à la tombée de la nuit, mais notre lit me semblait bien vide sans lui, et je fus donc plus que ravie quand nous versâmes la dernière production dans les fûts.

– Mmm, ça sent bon !

Je humai avec béatitude l'intérieur d'un fût vide. C'était l'un de ceux que Jamie s'était procurés auprès d'un des amis marins de Lord John, calciné à l'intérieur comme les fûts de whisky normaux, mais ayant préalablement servi à vieillir du xérès. Le spectre moelleux et sucré de ce vin blanc se mêlait à la vague odeur de charbon et aux effluves puissants et chauds faisant légèrement tourner la tête.

– Oui, il n'y en a pas beaucoup, mais c'est du bon, convint Jamie.

Il inhala l'arôme comme un maître parfumeur, puis examina le ciel. Le vent était puissant, et d'épais nuages noirs défilaient au-dessus de nos têtes, ventrus et menaçants.

– Il n'y a que trois fûts, dit-il. Tu peux en prendre un, *Sassenach*. Je me charge des deux autres. Je préfère les mettre à l'abri plutôt que d'avoir à les dégager de la neige la semaine prochaine.

Près d'un kilomètre à pied dans un vent violent à porter ou faire rouler un fût de vingt-deux litres n'était pas une partie de plaisir. Mais il avait raison. Il ne faisait pas encore assez froid pour neiger, mais cela ne tarderait pas. À nous deux, nous parvînmes à traîner les fûts jusqu'à la cache à whisky, enfouie derrière des rochers et sous un amas de ronces.

J'avais repris des forces, mais, malgré cela, le temps de terminer, tous mes muscles tremblaient. Aussi, je ne soulevai aucune objection quand Jamie me proposa de m'asseoir pour souffler un peu avant de redescendre à la maison.

Indiquant la cachette, je lui demandai :

– Que vas-tu en faire ? Les conserver ou les vendre ?

– Je vais être obligé d'en vendre un pour acheter les semailles de printemps. On va en garder un pour le faire vieillir, et je crois avoir une bonne idée pour le dernier. Si Bobby Higgins revient avant les neiges, j'enverrai une demi-douzaine de bouteilles à Ashe, Harnett, Howe et quelques autres, comme gage de mon estime. Bien vu, non ?

– Ma foi, j'ai entendu parler de preuves de bonne foi bien pires.

Il avait déployé des efforts considérables pour retrouver les bonnes grâces du comité de correspondance de la Caroline du Nord. Plusieurs membres s'étaient enfin remis à répondre à ses lettres, avec prudence mais aussi avec respect.

Il frotta son nez rougi par le froid.

– Je doute que quoi que ce soit d'important ait lieu pendant l'hiver.

– Probablement pas.

Le Massachusetts, où le gros des émeutes avait eu lieu, était à présent occupé par le général Gage. Aux dernières nouvelles, il avait fait fortifier le Boston Neck, ce goulot de terre qui reliait Boston au continent, si bien que la ville était désormais coupée du reste de la colonie et assiégée.

En y repensant, j'eus un pincement au cœur. J'avais vécu là pendant près de vingt ans et j'aimais cet endroit ; je ne le reconnaîtrais probablement pas si j'y allais aujourd'hui.

– Selon Ashe, le marchand John Hancock dirige le comité de sécurité. Ils ont voté le recrutement de mille deux cents miliciens et cherchent à acquérir cinq mille mousquetons. Vu le mal que j'ai eu à en trouver trente, je leur souhaite bonne chance !

J'éclatai de rire, mais, avant que j'aie pu répondre, Jamie se raidit :

– Qu'est-ce que c'était ?

Aux aguets, il posa une main sur mon bras.

Je retins mon souffle, tendant l'oreille. Le vent agitant les feuilles desséchées des vignes sauvages dans un bruissement de papier ; au loin, un vol de corbeaux traversa le ciel, les volatiles se chamaillant avec des croassements stridents.

Puis je l'entendis à mon tour : un son faible, triste et très humain. Jamie était déjà debout, se frayant un passage entre les éboulis. Il se glissa dans un espace exigu formé par une dalle de granit oblique et s'arrêta de façon si brusque que je lui rentrai dedans.

– Joseph ? lança-t-il incrédule.

Je tentai de jeter un coup d'oeil par-dessus son épaule. Il s'agissait bien de M. Wemyss, assis sur un rocher, le dos voûté, une cruche en grès entre ses jambes. Il avait pleuré ; son nez et ses yeux étaient rouges, accentuant encore son air de souris blanche. Il était aussi complètement ivre.

Il nous regarda en clignant des yeux, désespéré, n'émettant que des « Oh !

Oh ! »

– Vous... euh... vous allez bien, Joseph ?

Jamie s'approcha, avançant prudemment une main comme s'il craignait de voir M. Wemyss tomber en morceaux au moindre contact.

À juste titre. Quand il le toucha, le visage de M. Wemyss se froissa comme une feuille de papier, et ses maigres épaules se mirent à trembler.

– Je suis désolé, monsieur. Je suis vraiment désolé, répéta-t-il entre deux sanglots.

Jamie me lança un regard qui semblait dire « Fais quelque chose, *Sassenach* ». Je m'agenouillai près du vieil homme et, passant un bras derrière lui, lui tapotai le dos.

– Allons, allons, Joseph. Je suis sûre que cela va s'arranger.

– Oh, non, hoqueta-t-il. Non, c'est impossible. Il tourna un visage désespéré vers Jamie.

– Je n'en peux plus, monsieur. Je n'en peux plus.

Il grelottait. Il ne portait qu'une fine chemise et ses culottes. Le vent gémissait entre les rochers ; le plafond de nuages s'était encore épaissi. La lumière baissa d'un coup dans la cavité où nous nous tenions, comme si un rideau noir venait d'être tiré. Jamie ôta sa cape et la drapa sur les épaules de M. Wemyss. Puis il s'assit sur le rocher à son tour.

– Dites-moi ce qui ne va pas, Joseph. Quelqu'un est mort ?

Ce dernier enfouit sa tête entre ses mains, la secouant comme un métronome. Il marmonna quelque chose dont je ne crus comprendre que : « Il vaudrait mieux qu'elle le soit ! »

Jamie et moi échangeâmes un regard perplexe.

– Lizzie ? dis-je. C'est d'elle dont vous parlez ?

Elle avait paru tout à fait normale le même matin, au petit-déjeuner.

M. Wemyss releva la tête.

– D'abord Manfred McGillivray, puis Higgins. Comme si un dégénéré et un assassin ne lui suffisaient pas, voilà qu'elle remet ça !

Jamie m'interrogeant des yeux, je lui fis signe que je n'étais au courant de rien. Les cailloux me rentraient dans les genoux ; je me relevai, les membres raides, et les massai tout en demandant sur un ton hésitant :

– Vous voulez dire que Lizzie est... euh... amoureuse de quelqu'un... qui ne lui convient pas ?

– » Qui ne lui convient pas ! » répéta M. Wemyss d'une voix morne. « Qui ne lui convient pas ! » Nom de Dieu !

Je ne l'avais encore jamais entendu jurer ; c'était inquiétant.

Il tourna vers moi un regard hanté. Blotti dans les profondeurs de la cape de Jamie, il ressemblait à un moineau possédé.

– J'ai tout abandonné pour elle ! Je me suis vendu pour la sauver du

déshonneur, sans hésiter un seul instant. J'ai quitté ma maison, l'Écosse, sachant que je ne les reverrais plus jamais, que mes os pourriraient dans une terre étrangère. Pourtant, je ne lui ai jamais adressé un seul mot de reproche, car ce ne pouvait pas être sa faute, la chère enfant ! Et à présent...

Il s'adressa à Jamie :

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que puis-je faire ?

Une rafale rabattit un pan de cape sur lui, le masquant un instant derrière un rideau gris comme englouti par son désarroi.

Je serrai ma propre cape contre moi pour l'empêcher de s'envoler. Le vent soufflait si fort que je manquai de perdre l'équilibre. Jamie plissait les yeux pour se protéger de la poussière, crispant les mâchoires. Il coinça les mains sous ses aisselles pour se réchauffer, mais il était clair qu'il avait la ferme intention d'éclaircir cette affaire avant de rentrer.

– La petite est enceinte, Joseph ?

La tête de M. Wemyss émergea des plis du tissu, ses cheveux fins ébouriffés. Il acquiesça, puis saisit la cruche d'une main tremblante et avala plusieurs gorgées. J'aperçus le « X » gravé sur le récipient. Avec sa modestie habituelle, il avait pris le nouveau whisky pur plutôt que la qualité supérieure vieillie en fut.

Jamie lui prit le broc et en avala une bonne rasade à son tour avant de poursuivre :

– Qui ? Mon neveu ?

M. Wemyss le dévisagea sans comprendre.

– Votre neveu ?

– Ian Murray, précisai-je. Grand. Châtain. Tatoué.

Par son expression, Jamie me signifia que j'en faisais peut-être un peu trop. Toutefois, M. Wemyss ne saisissait toujours pas.

– Ian Murray ?

Enfin, le nom pénétra l'épais brouillard alcoolisé.

– Ah ! Non, Seigneur ! Si seulement ! Je bénirais ce cher garçon !

Cette remarque ne présageait rien de bon. Jamie essuya son nez froid sur le dos de sa main, commençant à perdre patience.

– Joseph, il fait froid. Qui a déshonoré votre fille ? Dites-moi son nom une fois pour toutes, et il l'épousera dès demain matin ou sera étendu raide mort à ses pieds, comme vous préférez. Mais dépêchez-vous qu'on puisse rentrer auprès du feu.

– Beardsley.

– Beardsley ? répéta Jamie, en me regardant, intrigué.

Je ne m'étais pas du tout attendue à cela, mais ce n'était pas une grande surprise pour autant.

– Lequel ? demanda Jamie. Jo ou Kezzie ?

M. Wemyss poussa un soupir semblant monter de la pointe de ses orteils.

– Elle ne sait pas.

– Bon sang !

Jamie saisit la cruche de nouveau et but une grande gorgée.

– Hum, fis-je.

Il me la tendit sans discuter et se redressa, sa chemise plaquée contre son torse et ses cheveux au vent.

– Dans ce cas, je vais les faire venir tous les deux, et on saura bien lequel c'était.

– Non, rétorqua M. Wemyss. On n'en saura rien, ils ne le savent pas non plus.

Venant juste d'avaler un peu d'alcool pur, je m'étranglai, recrachant le whisky qui me dégoulina sur le menton. Je m'essuyai sur un bout de ma cape, intervenant d'une voix rauque :

– Comment ça ? Vous voulez dire... tous les deux ?

M. Wemyss me fixa sans un mot. Il battit des paupières, puis ses yeux se révulsèrent. Il tomba la tête la première de son rocher, terrassé.



Je parvins à lui faire retrouver une semi-conscience, mais il était incapable de marcher. Jamie fut donc contraint de le porter en travers de ses épaules comme une dépouille de chevreuil. Ce n'était pas une mince affaire, compte tenu du terrain accidenté entre la cachette de whisky et la nouvelle malterie, et du vent qui nous cinglait de gravillons, de feuilles et de pommes de pin. Les nuages bouillonnaient au-dessus du col, noirs et sales, s'étendant rapidement dans tout le ciel. Si nous ne nous dépêchions pas, nous allions recevoir une saucée.

Une fois sur le sentier menant à la maison, la marche fut plus facile, mais la mauvaise humeur de Jamie ne s'améliora guère quand M. Wemyss se réveilla brusquement pour vomir sur sa chemise. Après avoir tant bien que mal essuyé les dégâts, nous changeâmes de stratégie et finîmes notre parcours du combattant en soutenant M. Wemyss chacun d'un côté, lui tenant fermement le coude tandis qu'il glissait et trébuchait, ses jambes maigrelettes cédant sous lui aux moments les plus inopportuns, tel un pantin dont on aurait coupé les fils.

Durant tout le trajet, Jamie avait marmonné en gaélique, mais il s'arrêta net en entrant dans la cour. Un des jumeaux Beardsley s'y trouvait, attrapant des poulets pour Mme Bug ; il en tenait déjà deux par les pattes, la tête en bas. Il se redressa en nous apercevant et dévisagea M. Wemyss d'un air intrigué.

– Qu'est-ce que...

Il n'eut pas le temps de finir. Jamie lâcha M. Wemyss, rejoignit le garçon en deux enjambées et lui envoya un coup de poing d'une telle force dans le

ventre que le garçon se plia en deux, lâchant ses volatiles qui prirent la fuite en gloussant dans un nuage de plumes.

Se tenant le ventre, le garçon trébucha en arrière et tomba sur les fesses, ouvrant et fermant la bouche sans émettre un son. Jamie le saisit par les cheveux, le hissa debout et lui cria dans l'oreille (sans doute au cas où ce serait Kezzie) :

– Va chercher ton frère. Dans mon bureau, tout de suite ! M. Wemyss avait observé la scène un bras autour de mon épaule et la bouche grande ouverte. Sans changer d'expression, il regarda Jamie qui revint vers lui, le détacha délicatement de moi et le propulsa dans la maison sans se retourner.

Sur un ton réprobateur, je lançai au Beardsley toujours à terre :

– Comment as-tu pu ?

Il me fit quelques mimiques de poisson rouge, les yeux ronds, puis parvint enfin à émettre un long iiiiii sifflant, le visage pourpre.

– Jo ? Que se passe-t-il ? Tu es blessé ?

Lizzie venait de surgir d'entre les arbres, deux poulets au bout de chaque main. Elle plissait le front, inquiète, accourant vers... je suppose que ce devait être Jo. Si quelqu'un pouvait les distinguer, c'était bien elle.

– Non, il n'est pas blessé, l'assurai-je. Mais ça ne saurait tarder. Quant à vous, ma jeune demoiselle (je pointai un index péremptoire vers elle), allez enfermer ces volailles dans le poulailler et retrouvez-moi dans...

J'hésitai, apercevant le jeune homme qui avait retrouvé un peu de souffle et qui se relevait. Il n'était peut-être pas pertinent d'entraîner Lizzie dans mon infirmerie pendant que Jamie et M. Wemyss éviscéraient les Beardsley de l'autre côté du couloir.

– Je viens avec vous, conclus-je. Allez !

– Mais...

Médusée, elle regarda Jo. Oui, c'était bien lui : j'aperçus la cicatrice de son pouce quand il se passa une main dans les cheveux.

Je la pris fermement par le bras et lui fis tourner les talons.

– Il va bien. Allons-y.

Quand je me retournai quelques mètres plus loin, Jo Beardsley, une main sur le ventre, se dirigeait vers l'écurie, sans doute pour aller chercher son frère.

Si M. Wemyss disait vrai, Lizzie devait faire partie de ces rares chanceuses qui ne souffrent pas de nausées matinales ni de tous les autres symptômes digestifs accompagnant généralement les débuts de grossesse. De fait, elle paraissait en pleine forme.

En soi, cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Elle, d'ordinaire si pâle et anémique, avait un teint rose débordant de santé.

Retenant une branche pour la laisser passer, je lui demandai :

– Cela fait combien de temps ?

Elle me jeta un bref coup d'œil, puis se baissant pour passer sous la branche, elle répondit faiblement :

– Environ quatre mois. Euh... Papa vous a dit ?

– Oui. Votre pauvre père ! Il dit vrai ? Les deux Beardsley ? Les épaules voûtées, la tête inclinée, elle acquiesça imperceptiblement.

– Qu'est-ce que monsieur Fraser va leur faire ? interrogea-t-elle d'une voix tremblante.

– Je n'en ai aucune idée.

Jamie lui-même ne le savait sans doute pas encore... bien qu'il eut proposé à M. Wemyss de trucider le mécréant qui avait mis sa fille enceinte.

En y repensant bien, l'autre solution, à savoir de la marier dès le lendemain matin, serait sans doute plus problématique que la simple exécution des jumeaux.

– Je n'en sais rien, répétais-je.

Nous atteignîmes le poulailler, une structure robuste abritée sous un grand érable. Plusieurs poules, un peu moins sottes que leurs sœurs, nichaient, tels de gros fruits mûrs, sur les branches les plus basses, la tête enfouie dans les plumes.

J'ouvris la porte, libérant une bouffée d'ammoniac et, retenant ma respiration, m'emparai des poules et les lançai à l'intérieur. Pendant ce temps, Lizzie courait dans les bois, attrapait les poulets sous les buissons, revenait les rentrer, puis repartait à la chasse. De grosses gouttes se mirent à tomber, lourdes comme des galets, clapotant sur le feuillage au-dessus de nos têtes.

– Vite!

Tous les volatiles à l'abri, je claquai la porte derrière moi, baissai le loquet et attrapai Lizzie par le bras. Puis nous courûmes à toutes jambes vers la maison, nos jupes claquant autour de nous, telles des ailes de pigeon.

La cuisine d'été était plus proche. Nous nous y engouffrâmes au moment où le déluge s'abattait en rugissant, ébranlant le toit en fer comme s'il pleuvait des enclumes. Une fois à l'intérieur, il nous fallut quelques instants pour reprendre notre souffle. Le bonnet de Lizzie avait glissé pendant sa course, et sa tresse s'était défaite. Ses cheveux retombaient sur ses épaules, brillants et d'un blond crémeux, un changement considérable par rapport à la chevelure fine et cassante qu'elle partageait habituellement avec son père. Si je l'avais vue plus tôt tête nue, j'aurais tout de suite compris.

Elle mettait une application exagérée à remettre de l'ordre dans sa toilette, tirant sur son corset, lissant ses jupes, tout en évitant avec soin de croiser mon regard.

Une question me turlupinait depuis la révélation surprenante de M. Wemyss. Il valait mieux que je m'en débarrasse au plus vite. Le raffut de la pluie s'était atténué en un roulement de tambour régulier, encore sonore, mais pas au point d'empêcher la conversation.

– Lizzie ?

Elle releva la tête, surprise.

Je pris son visage entre mes mains et regardai au fond de ses yeux bleu pâle.

– Dites-moi la vérité. C'était un viol ?

Son expression de stupéfaction totale était plus éloquente que n'importe quel déni aurait pu l'être.

– Oh non, madame ! Ni Jo ni Kezzie ne seraient capables de faire une chose pareille ! Quoi, vous pensiez que, peut-être, ils s'étaient relayés pour me plaquer au sol ?

Je la libérai.

– Non, mais je préférerais vous le demander, au cas où.

Je ne l'avais pas vraiment pensé, mais les Beardsley étaient des créatures si étranges et sauvages qu'il m'était impossible de deviner ce qu'ils pouvaient faire et ne pas faire.

– Mais c'étaient... euh... les deux ? Ce que votre père nous a dit.

J'ajoutai encore sur un ton de reproche :

– Le pauvre !

Elle baissa les yeux.

– Oui, je sais. Je suis terriblement désolée d'avoir fait honte à mon père. Mais ce n'est pas comme si nous l'avions fait exprès...

– Elizabeth Wemyss, dis-je sèchement. Mis à part le viol, une hypothèse que nous avons déjà écartée, il est virtuellement impossible d'avoir des rapports sexuels avec deux hommes sans le faire exprès. Un, encore... peut-être, mais deux, non. D'ailleurs...

J'hésitai, mais la curiosité vulgaire l'emporta.

– Les deux... en même temps ?

Elle parut légèrement choquée, ce qui me soulagea un peu.

– Oh non, madame ! C'était... enfin... je ne savais pas que...

Rougissant, elle n'acheva pas sa phrase.

Je tirai deux tabourets de sous la table et en poussai un vers elle.

– Asseyez-vous et racontez-moi. De toute façon, nous sommes coincées ici pour un petit moment.

Elle hésita, puis s'assit. Je la voyais se demander si elle n'avait vraiment pas d'autre possibilité que d'expliquer les événements... dans la mesure où il y avait quelque chose à expliquer. Je lui tendis une perche :

– Vous dites que... vous ne savez pas. Vous voulez dire que... vous pensiez que c'était un des frères, mais qu'ils vous ont dupée ?

– Euh... oui, plus ou moins. C'était quand monsieur Fraser et vous êtes allés à Bethabara pour la nouvelle chèvre. Mme Bug était couchée avec un lumbago, et il n'y avait que mon père et moi dans la maison. Puis, il a dû

descendre à Woolam chercher de la farine, si bien que je suis restée toute seule.

– À Bethabara ? Mais c'était il y a six mois ! Or, vous n'êtes enceinte que depuis quatre. Vous voulez dire que pendant tout ce temps, vous avez... Passons. Que s'est-il passé ?

Elle était en train de ramasser du bois quand la première vague de frissons paludéens était apparue. Reconnaisant les symptômes, elle avait laissé tomber les branchages et s'était précipitée vers la maison, mais elle était tombée à mi-chemin, tous ses muscles se relâchant.

– J'étais étalée sur le sol et je sentais la fièvre venir. C'est comme une bête féroce. Je la sens qui m'attrape avec ses mâchoires et me mord... Mon sang se glace, puis devient brûlant chaque fois que ses crocs s'enfoncent dans ma chair. Ils me transpercent jusqu'aux os, essayant de les casser en deux pour atteindre la moelle.

Un des Beardsley – elle supposait qu'il s'agissait de Kezzie, mais n'avait pas été en état de le lui demander – l'avait découverte gisant dans la cour. Il avait couru chercher son frère et, à eux deux, ils l'avaient transportée jusque dans son lit.

– Mes dents claquaient si fort que j'avais peur qu'elles se brisent. Je leur ai demandé d'aller chercher l'onguent, celui avec le hou glabre que vous m'avez préparé.

Ils avaient fouillé dans les placards de l'infirmerie jusqu'à ce qu'ils le trouvent, puis, paniqués en la voyant devenir de plus en plus brûlante, lui avaient ôté ses souliers et ses bas, et lui avaient frictionné les pieds et les jambes.

– Je leur ai dit... Je leur ai dit de m'en mettre partout, expliqua-t-elle en virant au rouge pivoine. J'étais... euh... j'étais comme folle, ravagée par la fièvre, je vous assure, madame. Mais je savais qu'il me fallait le remède coûte que coûte.

J'acquiesçai, commençant à comprendre. Je ne pouvais pas le lui reprocher. Je l'avais déjà vue en proie à un accès de paludisme. Jusque-là, elle avait bien fait. Elle avait eu besoin du médicament et n'aurait pu se l'appliquer elle-même.

Affolés, les deux garçons avaient suivi ses instructions. Ils l'avaient déshabillée maladroitement, puis avaient frictionné la moindre parcelle de son corps nu avec l'onguent.

– Je ne savais plus où j'étais. Les rêves de la fièvre emportaient mon esprit, et tout était brouillé. Mais je crois avoir entendu un des garçons dire à l'autre qu'il était en train de mettre du baume partout, qu'il allait abîmer sa chemise et qu'il ferait mieux de l'enlever.

– Je vois, dis-je, en voyant en effet très bien. Et puis ? Puis la fièvre l'avait engloutie, mais, chaque fois qu'elle revenait à la surface de la conscience, les garçons étaient toujours là, lui parlant, se parlant, le murmure de leur voix

étant son seul lien ténu avec la réalité, leurs mains ne la quittant jamais, caressant, malaxant, l'odeur âcre du hou glabre transperçant celles de la fumée du feu de bois et de la cire des chandelles.

– Je me sentais... en sécurité. Je ne me souviens pas de grand-chose mais, à un moment, j'ai ouvert les yeux et j'ai vu sa poitrine juste au-dessus de moi, avec des poils frisés autour de ses seins, ses mamelons bruns tout fripés comme des raisins secs.

Elle tourna des yeux surpris vers moi.

– Je revois encore de petits détails comme s'ils étaient sous mon nez, c'est étrange, non ?

J'acquiesçai, même si cela ne m'étonnait pas. Les fortes fièvres brouillaient la réalité tout en gravant certaines images si profondément dans l'esprit qu'elles ne le quittaient jamais plus.

– Ensuite ?

Ensuite, elle s'était mise à trembler violemment, prise de frissons que ni les montagnes d'édredons ni une brique chaude à ses pieds ne pouvaient calmer. En désespoir de cause, un des garçons s'était alors glissé dans le lit et l'avait serrée contre lui, tentant de lui transmettre sa chaleur (qui, pensai-je cyniquement, devait être considérable).

– J'ignorais lequel des deux c'était. Peut-être se sont-ils relayés pendant la nuit, mais, chaque fois que je me réveillais, il y en avait un tout contre moi, me tenant dans ses bras. Parfois, il repoussait les couvertures et m'oignait de nouveau le dos et... de l'autre côté. Quand je me suis réveillée, le lendemain matin, la fièvre avait disparu, comme toujours le second jour.

Elle me dévisagea, m'implorant du regard de la comprendre.

– Vous savez comment c'est, madame, quand on sort d'une forte fièvre. Pour moi, c'est toujours pareil, si bien que je pense que tout le monde ressent la même chose. On se sent si... paisible. Les membres sont si lourds qu'on ne peut pas bouger, mais peu importe. On voit soudain tous ces petits riens auxquels on ne prête pas attention d'habitude, et tout paraît beau. Parfois, je me dis que ce sera ainsi quand je serai morte, paisible et beau, sauf que je pourrai bouger.

– Et quand vous vous êtes réveillée, un des jumeaux était toujours là, avec vous ?

– Oui, c'était Jo. Il m'a parlé, mais je n'ai pas vraiment été attentive à ses paroles. Je crois que lui non plus.

Elle se mordit la lèvre inférieure.

– Je... Je ne l'avais encore jamais fait. Mais j'ai failli, une ou deux fois avec Manfred. Avec Bobby Higgins, on est allés encore plus loin. Mais Jo, lui, n'avait encore jamais embrassé une fille, son frère non plus. Alors, vous comprenez, c'était vraiment ma faute, car je savais bien ce qui était en train de se passer, mais... on était nus sous les couvertures, le corps tout glissant à

cause de l'onguent, et puis... c'est arrivé.

Je voyais parfaitement, et en détail.

– Oui, je comprends comment cela a pu arriver. Mais... euh... cela s'est reproduit ensuite, non ?

Elle pinça les lèvres et rosit de nouveau.

– Eh bien... oui. C'est que... c'était vraiment bien, madame.

Elle s'était penchée vers moi, chuchotant comme si elle partageait un secret capital.

– Hum... oui. Certes. Mais...

Les Beardsley avaient lavé les draps en suivant ses instructions, effaçant toute trace suspecte avant le retour de son père, deux jours plus tard. Le hou glabre avait fait son effet et, bien qu'encore faible et fatiguée, elle avait déclaré à M. Wemyss n'avoir subi qu'une crise légère.

Après cela, Jo et elle avaient profité de toutes les occasions pour se retrouver dans les hautes herbes d'été, derrière la laiterie, dans la paille fraîche de l'écurie et, quand il pleuvait, sous la véranda de la cabane des jumeaux.

– Je refusais de le faire à l'intérieur, à cause de la puanteur des peaux tannées. On étalait un vieil édredon sous le porche pour que je ne m'enfoncé pas des échardes dans les fesses. Avec la pluie qui tombait à quelques centimètres...

Elle lança un regard songeur vers la porte ouverte. L'averse s'était réduite à un doux murmure, faisant trembloter les aiguilles de pin dans les arbres.

– Et Kezzie ? demandai-je. Que faisait-il, pendant ce temps ?

Un jour, ils avaient fait l'amour dans l'étable. Ensuite, alors qu'elle était toujours étendue sur sa cape dans la paille, Jo s'était levé et s'était rhabillé. Puis, il l'avait embrassée et s'était tourné vers la porte. Voyant qu'il oubliait sa gourde, elle l'avait rappelé.

– Il ne m'a pas répondu. Il ne s'est même pas retourné. C'est alors que je me suis rendu compte qu'il ne m'entendait pas.

– Ah, je vois. Vous... euh... vous ne voyez aucune différence ? Elle me fixa.

– Maintenant, si.

Toutefois, au début, le sexe était si nouveau, et les deux frères si inexpérimentés qu'elle ne s'était rendu compte de rien.

– Vous avez une petite idée de quand ils ont décidé de...

– Je ne suis pas sûre, avoua-t-elle. Mais je crois, non, je sais, que la première fois, c'était Jo, parce que j'ai vu son pouce. Mais la seconde, ce pouvait être Kezzie. C'est qu'ils font tout ensemble, vous comprenez ?

Effectivement, ils partageaient tout. Aussi, il leur paraissait tout naturel, à tous les trois, que Jo souhaite partager sa nouvelle découverte merveilleuse avec son frère.

– Je sais que ça paraît... étrange. J'aurais sans doute dû dire, ou faire, quelque chose, mais je ne savais pas quoi.

Elle releva vers moi des yeux impuissants.

– Mais, sincèrement, je ne voyais pas où était le mal. C'est vrai qu'ils sont différents, mais ils sont tellement proches l'un de l'autre... c'est comme si je touchais et je parlais à un même garçon, mais avec deux corps.

– Deux corps, répétais-je. C'est justement là le problème, comprenez-vous, les deux corps se séparent.

Je l'examinai avec attention. En dépit du paludisme et de sa constitution fragile, elle s'était visiblement remplumée. Ses petits seins avaient grossi et débordaient de l'échancrure de son corset. Elle était assise, mais je devinais qu'il en allait de même pour son arrière-train. Le plus étonnant, c'était qu'il lui avait fallu trois mois avant de devenir enceinte.

Comme si elle avait lu dans mes pensées, elle expliqua :

– Je prenais les graines, celles que mademoiselle Brianna et vous prenez aussi. J'en avais mis de côté, quand je me suis fiancée avec Manfred. Je voulais aller en chercher plus, mais j'oubliais parfois et...

Elle haussa les épaules, posant ses mains sur son ventre.

– Votre père l'a-t-il appris accidentellement ?

– Non, c'est moi qui le lui ai dit. J'ai pensé qu'il valait mieux, avant que ça se voie. Jo et Kezzie m'ont accompagnée.

Je comprenais mieux à présent pourquoi M. Wemyss avait eu besoin d'un alcool puissant. Nous aurions peut-être dû rapporter la cruche avec nous.

– Votre pauvre père, répétais-je pour la forme. Vous aviez tous les trois conçu un plan pour le lui annoncer ?

– Euh... non, avoua-t-elle. Je n'ai prévenu les garçons que j'attendais un enfant que ce matin.

Elle ajouta avec une grimace :

– Ils ont été un peu pris de court.

– J'imagine !

Je jetai un œil dehors. Il pleuvait toujours, mais nettement moins fort, ridant la surface des flaques dans la cour. Je me passai une main sur le visage, me sentant soudain très lasse.

– Lequel allez-vous choisir ?

Elle tressaillit et devint blême.

– Vous ne pouvez pas les garder tous les deux, vous savez. Cela ne se passe pas ainsi.

– Pourquoi ? questionna-t-elle d'une voix tremblante. On ne fait de mal à personne. Cela ne regarde que nous.

Je commençais à avoir vraiment besoin d'un petit remontant moi-même.

– Essayez donc de l'expliquer à votre père. Ou à monsieur Fraser. Dans

une grande ville, vous pourriez peut-être passer inaperçus, mais ici ? Tout ce qui arrive regarde tout le monde, vous le savez bien. Si Hiram Crombie apprenait la vérité, il vous ferait aussitôt lapider pour fornication.

Sans attendre sa réaction, je me levai.

– Venez. Rentrons à la maison et allons voir s'ils sont encore tous les deux en vie. Monsieur Fraser aura peut-être pris l'affaire en main et résolu le problème pour vous.



Les jumeaux étaient toujours de ce monde, mais ne semblaient pas en être particulièrement ravis. Ils étaient assis, épaule contre épaule, au milieu du bureau de Jamie, collés comme s'ils essayaient de se fondre en un unique corps.

Ils tournèrent la tête vers la porte dans un seul mouvement, leur inquiétude tempérée par la joie de voir Lizzie. Je la tenais par le bras, mais, dès qu'elle les aperçut, elle se libéra et se précipita vers eux, les serrant contre sa poitrine.

Un des garçons avait un œil au beurre noir qui commençait tout juste à enfler. Je supposai que c'était Kezzie, mais j'ignorais si c'était là la notion d'équité de Jamie ou un simple moyen de pouvoir différencier les jumeaux.

M. Wemyss était toujours vivant lui aussi, et n'en paraissait guère plus ravi que les Beardsley. Il était d'une pâleur verdâtre, avec les yeux rouges, mais relativement dégrisé. Il était assis le dos droit près de la table de Jamie. Une tasse de chicorée était posée devant lui, intacte.

Sans lâcher les garçons, Lizzie s'agenouilla sur le sol, et les trois têtes se rapprochèrent comme les feuilles d'un trèfle, échangeant des messes basses.

– Vous êtes blessés ? Tu n'as rien ? se chuchotaient-ils. Ils se touchaient, se palpaient, s'étreignaient dans un enchevêtrement de mains et de bras, telle une pieuvre tendre et pleine de sollicitude.

Je vis Jamie qui les observait d'un œil noir. M. Wemyss émit un gémissement sourd et enfouit son visage dans ses mains.

Jamie se racla la gorge, émettant un son très redoutable. Comme frappés par un rayon paralysant, les trois jeunes gens au centre de la pièce s'immobilisèrent aussitôt. Lizzie releva très lentement le visage vers lui, tenant toujours les jumeaux par le cou d'un air protecteur. Jamie lui indiqua un tabouret.

– Asseyez-vous.

Elle se leva, le menton haut, et contourna les frères Beardsley pour venir s'installer entre eux, ses mains sur leurs épaules.

– Je préfère rester debout, monsieur.

Sa voix était haut perchée et chevrotante, mais déterminée. Aussitôt, les deux garçons saisirent la main posée sur eux et adoptèrent la même expression d'appréhension et de fermeté.

Judicieux, Jamie décida de ne pas insister. J'en profitai pour prendre moi-même le tabouret.

– Les garçons et moi avons discuté avec votre père, déclara-t-il à Lizzie. Ce que vous lui avez dit est donc vrai ? Vous êtes enceinte, mais ne savez pas lequel est le père ?

Lizzie ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Elle se contenta donc de hocher la tête.

– Bien. Dans ce cas, il faut vous marier. Le plus tôt sera le mieux. Les garçons n'ont pas pu décider lequel d'entre eux vous épouserait. C'est donc à vous de choisir. Lequel ?

Le trio serrait les doigts jusqu'à faire blanchir les articulations de leurs phalanges. J'étais fasciné et ne pouvais m'empêcher d'avoir de la peine pour eux.

– Je ne peux pas, dit Lizzie dans un murmure.

Elle s'éclaircit la gorge et répéta d'une voix plus ferme.

– Je ne peux pas. Je... je ne veux pas choisir. Je les aime tous les deux.

Jamie réfléchit un instant, fixant le sol, puis il la dévisagea longuement. Je la vis se raidir, pinçant les lèvres, tremblante mais décidée, prête à le défier. Puis, avec un sens du rythme diabolique, Jamie se tourna vers M. Wemyss.

– Joseph ?

M. Wemyss, qui assistait à la scène comme transfiguré, sortit soudain de sa torpeur.

– Elizabeth. M'aimes-tu ?

La façade de défi se brisa comme un œuf, et les larmes jaillirent. Elle lâcha les jumeaux et se jeta dans les bras de son père, qui se leva juste à temps pour la recevoir, pressant sa joue contre sa tête. Elle s'accrocha à lui en sanglotant. Il la serrait contre lui en oscillant doucement, murmurant des paroles inaudibles sous les sanglots.

Jamie observait les jumeaux non sans une certaine compassion. Ils se tenaient la main, Kezzie se mordant la lèvre. Lizzie s'écarta de son père, reniflant et cherchant son mouchoir. Je lui tendis le mien. Elle se moucha, puis s'essuya les yeux, s'efforçant de ne pas regarder Jamie. Elle savait très bien où était le danger.

Cependant, vu la corpulence de Jamie, faire semblant de ne pas le voir était difficile, surtout dans une minuscule pièce comme celle-ci. Contrairement à mon infirmerie, les fenêtres étaient petites et hautes, ce qui contribuait habituellement à créer une atmosphère douillette. Toutefois, avec la pluie qui continuait à tomber au-dehors, la lumière était grise et froide.

Jamie lui déclara très doucement :

– La question n'est pas de savoir qui vous aimez, ma petite. Vous portez un enfant dans votre ventre. C'est à lui qu'il faut penser avant toute autre chose. Vous ne voudriez pas que sa mère passe pour une putain, n'est-ce pas ?

Ses joues s'empourprèrent aussitôt.

– Je ne suis pas une putain !

– Ce n'est pas ce que j'ai dit. Mais d'autres le penseront. Imaginez que le bruit se répande que vous avez écarté les cuisses pour deux hommes, sans être mariée à aucun d'eux. Mère d'un enfant dont vous ne pouvez même pas nommer le père.

Elle le foudroya du regard, puis se tourna vers son père, qui gardait la tête baissée, l'air mortifié. Elle émit un son étranglé et enfouit son visage entre ses mains.

Les jumeaux s'agitèrent, échangeant un regard. Jo s'apprêtait à se lever, mais un regard lourd de reproches de M. Wemyss l'en dissuada.

Jamie se passa l'index sur l'arête du nez. Puis, il se pencha au-dessus du panier de petit bois près de la cheminée et saisit deux brins de paille. Les tenant dans son poing fermé, il les tendit aux jumeaux.

– Celui qui tirera la plus courte l'épousera.

Les Beardsley marquèrent un temps d'arrêt, ouvrant des yeux ronds. Puis Kezzie rassembla son courage, ferma les yeux et en tira un avec autant de délicatesse que s'il dégoupillait une grenade. Jo garda les yeux ouverts, mais ne les posa pas sur la paille qu'il tira ; il fixait Lizzie.

Kezzie avait la plus courte.

– Lève-toi, lui ordonna Jamie. Le jeune homme obéit, hébété.

– Prends sa main. Jures-tu devant ces témoins (il nous désigna d'un signe de tête, M. Wemyss et moi) de prendre Elizabeth Wemyss comme épouse ?

Kezzie acquiesça, puis, s'éclaircissant la gorge et redressant le dos, déclara d'une voix ferme :

– Oui, je le jure.

– Et vous, Elizabeth Wemyss, acceptez-vous de prendre Keziah Beardsley...

Pris d'un doute, il lança un regard suspicieux vers le garçon :

– Tu es bien Keziah, n'est-ce pas ? Kezzie hocha la tête.

– ... Acceptez-vous de prendre Keziah Beardsley pour époux ?

– Oui, murmura Lizzie, désespérée.

– Parfait, conclut Jamie. Nous irons chercher un prêtre pour bénir votre union dès que possible, mais vous pouvez d'ores et déjà vous considérer comme mariés.

Il se tourna alors vers Jo, qui s'était levé.

– Quant à toi, tu partiras. Dès ce soir. Ne reviens pas avant la naissance de l'enfant.

Livide, Jo accepta. Il tenait ses deux mains pressées contre son cœur. En voyant son visage défait, je sentis le mien se fendre.

Les épaules de Jamie s'affaissèrent légèrement.

– Joseph. Vous avez toujours le contrat dressé pour le mariage de Lizzie et du jeune McGillivray ? Allez le chercher. Il nous suffira de changer le nom.

M. Wemyss donna une petite tape d'encouragement à sa fille, qui tenait toujours la main de son nouvel époux, puis sortit à vive allure, ses talons claquant sur les marches de l'escalier.

– Tu n'as pas besoin d'une nouvelle bougie ? demandai-je à Jamie.

Je fis un signe vers Lizzie et les jumeaux. Il restait encore quelques centimètres de chandelle dans le bougeoir, mais leur accorder un moment d'intimité me semblait la moindre des choses.

– Hein ? Ah, oui. Euh... je viens avec toi la chercher. Dès que nous fûmes dans l'infirmierie, il referma la porte derrière lui et s'y adossa, laissant retomber sa tête.

– Seigneur ! soupira-t-il.

– Les pauvres. Ne me dis pas que tu n'es pas attristé pour eux.

– Tu crois ?

Il huma sa chemise, qui avait séché mais sentait toujours un peu le vomi, puis s'étira, faisant craquer les os de son dos.

– Oui, un peu, admit-il. Mais quand même... Seigneur ! Elle t'a dit comment c'était arrivé ?

– Oui, mais je te raconterai les détails juteux plus tard. J'entendis M. Wemyss redescendre l'escalier. Je saisis une paire de chandelles suspendues par leur longue mèche à une poutre du plafond et lui demandai :

– Tu peux me passer ton couteau ?

Il porta machinalement la main à sa ceinture, mais son coutelas n'y était pas.

– Non, mais j'ai mon canif sur mon bureau...

Il ouvrit la porte juste au moment où M. Wemyss entra dans l'autre pièce en poussant un cri de surprise.

Jamie le poussa sur le côté pour se précipiter dans son bureau, moi sur ses talons.

Ils se tenaient tous les trois près de la table tachée d'une giclée de sang frais. Kezzie avait enroulé mon mouchoir autour de sa main ensanglantée. Dans la lumière blafarde, il releva vers Jamie un visage spectral. Il crispait les mâchoires, mais parvint néanmoins à esquisser un sourire.

Jo tenait le canif de Jamie au-dessus de la flamme de la chandelle. Agissant comme s'ils étaient seuls, il prit la main de son frère, lui ôta le mouchoir et appliqua la lame chauffée à blanc sur la plaie ovale du pouce de son frère. Kezzie inspira profondément, puis expira lentement.

– Bon voyage, mon frère, dit-il d'une voix étranglée.

– Sois heureux, mon frère, répondit Jo sur le même ton. Lizzie se tenait entre eux, menue et décoiffée, ses yeux rouges fixés sur Jamie. Elle lui sourit.

74. Si romantique !

Tout en douceur, Brianna conduisit la petite voiture le long de la jambe fléchie de Roger, puis sur la plaine de son ventre, s'arrêtant sur sa poitrine où il s'empara à la fois du véhicule et de la main avec un sourire ironique.

– Elle roule vraiment bien, conclut-elle.

Elle libéra ses doigts et s'étendit confortablement à ses côtés.

– Toutes ses roues tournent. C'est quel modèle ? Une Morris Minor, comme la petite orange que tu conduisais en Écosse ? Je n'avais jamais vu une voiture aussi mignonne, même si je n'ai jamais compris comment tu arrivais à te faufiler dedans.

– En m'enduisant de talc.

Il souleva le jouet et, d'une chiquenaude, fit tourner les roues avant.

– C'est vrai qu'elle est réussie, hein ? Ce n'est pas censé représenter un modèle en particulier, mais, en la fabriquant, j'avais en tête ta Ford Mustang. Tu te souviens de la fois où tu m'as conduit dans la montagne ?

Le souvenir alluma une lueur tendre dans ses yeux.

– Un peu, oui ! J'ai failli nous précipiter dans le ravin quand tu m'as embrassée à cent trente à l'heure !

Elle se rapprocha de lui, le poussant du genou. Il roula sur le côté pour être face à elle, puis fit rouler le jouet le long de sa colonne vertébrale et sur la courbe de ses fesses. Elle se tortilla, essayant d'échapper au frôlement des roues sur sa peau, et lui donna un coup dans les côtes.

– Arrête, tu me chatouilles !

– Je croyais que tu trouvais la vitesse érotique. Vroum, vroum !

La voiture remonta le long du bras de Brianna, puis s'engouffra soudain sous le col de sa chemise. Elle tenta en vain de l'attraper. Roger l'esquiva et plongea sous les couvertures, faisant courir le jouet sur sa cuisse... puis remonter à toute vitesse.

Un match de lutte effréné s'ensuivit, qui se conclut avec les deux adversaires sur le plancher dans un enchevêtrement de draps et de chemises de nuit, haletant et pouffant de rire.

– Chut ! Tu vas réveiller Jemmy.

Elle tenta de s'extirper de sous le corps de Roger. Fort de son avantage de vingt-deux kilos, il resta couché sur elle, relâchant ses muscles.

– Même des coups de canon ne le réveilleraient pas, répondit-il.

Elle cessa de se débattre, lui caressant le dos.

– Tu crois que tu franchiras de nouveau un jour la barre des cent trente kilomètres-heure ? demanda-t-elle.

- Uniquement si je tombe d'une très haute gorge. Tu es nue, tu le savais ?
- Toi aussi !
- Oui, mais moi, je l'étais depuis le début. Où est passée la voiture ?
- Aucune idée.

Elle mentait. Elle se trouvait juste dans le creux de ses reins, ce qui était très désagréable, mais elle ne voulait pas lui donner un autre avantage.

- Que veux-tu en faire ?

Il se hissa sur un coude et fit lentement courir le bout de ses doigts sur la courbe d'un sein.

– Je comptais explorer un peu le terrain. Tu me diras que je peux aussi le faire à pied, cela me laissera plus de temps pour admirer le paysage.

Il pouvait la maintenir au sol avec son poids, mais pas lui immobiliser les bras. Elle en profita pour lui pincer un mamelon, le faisant gémir de plaisir.

- Tu comptes faire une longue randonnée ?

Elle jeta un coup d'œil vers l'étagère près du lit où elle gardait ses produits contraceptifs. Il suivit son regard.

- Assez longue.

Elle gigota pour s'installer plus à l'aise, extrayant discrètement la petite voiture.

- On dit que, dans tout long voyage, il n'y a que le premier pas qui coûte.

Levant la tête, elle prit le mamelon entre ses lèvres, refermant ses dents dessus avec douceur. Quelques instants plus tard, elle le libéra.

- Tais-toi, lui dit-elle. Tu vas réveiller Jemmy.



- Où sont tes ciseaux ? Je vais les couper.

- Je ne te le dirai pas. Je les préfère longs.

Elle écarta les cheveux noirs de devant son visage et déposa un baiser sur le bout de son nez. Pris de court une fraction de seconde, il sourit et l'embrassa à son tour avant de se redresser en position assise, rejetant sa chevelure en arrière. Il jeta un œil vers le berceau.

- Il n'est pas bien là-dedans. Je devrais le remettre dans son lit.

Âgé de quatre ans, Jemmy avait depuis longtemps son propre lit, mais, de temps à autre, emporté par un élan de nostalgie, il insistait pour dormir dans son ancien berceau, où, même en se recroquevillant, il ne tenait pas en entier. On apercevait deux jambes dodues pointées en l'air.

Couchée sur le plancher, Brianna le contempla, attendrie. Il grandissait tellement vite ! Il ne savait pas encore lire, mais connaissait toutes les lettres, pouvait compter jusqu'à cent et écrire son nom. Et aussi charger un fusil. Son grand-père le lui avait appris.

- On lui dit ? demanda-t-elle soudain. Et si oui, quand ? Roger devait être

sur la même longueur d'onde, car il comprit exactement le sens de sa question.

– Bon sang, comment explique-t-on à un enfant une situation pareille ?

Il se leva et secoua les draps en quête de son lacet en cuir pour renouer ses cheveux.

Elle s'assit et agita sa propre chevelure.

– Si ton enfant était adopté, tu le lui dirais bien un jour ou l'autre, non ? objecta-t-elle. Pareil dans le cas d'un scandale familial, par exemple, si le père qu'il croit mort se trouve en fait en prison ? Quand tu le leur annonces suffisamment tôt, ils l'acceptent mieux. Ils grandissent en apprenant à vivre avec. En revanche, s'ils le découvrent plus tard, le choc est violent.

– Tu es bien placée pour le savoir.

– Et toi donc !

En dépit de son ton détaché, elle en ressentait encore l'écho. L'incrédulité, la colère, le déni... puis l'effondrement brutal de son monde, alors qu'elle avait commencé, malgré elle, à y croire. Le sentiment de vide et d'abandon, ainsi que la fureur noire et l'impression de trahison en constatant qu'une grande part de ce qu'elle tenait pour acquis n'était en fait qu'un mensonge.

Elle s'adossa au montant du lit.

– Au moins, dans ton cas, ce n'était pas le résultat d'un choix délibéré. Personne ayant été au courant n'avait décidé de ne pas te dire la vérité.

– Ah oui ? Tu penses que tes parents auraient dû te parler des voyages dans le temps quand tu étais toute petite ?

Il arqua un sourcil cynique.

– J'imagine ton carnet scolaire : « Brianna a une imagination fertile, mais doit encore apprendre à reconnaître les situations dans lesquelles il faut s'abstenir d'en abuser. »

– Je fréquentais l'école catholique, rétorqua-t-elle. Les sœurs m'auraient juste considérée comme une menteuse, et la question aurait été réglée. Où est passée ma chemise de nuit ?

À force de gigoter dans tous les sens au cours de leur lutte, elle s'était retrouvée dénudée et, à présent, se sentait mal à l'aise ainsi.

Roger pécha le vêtement en lin dans la masse de draps et de couvertures sur le sol et le secoua.

– La voilà. Alors ? Tu ne m'as pas répondu. Tu penses qu'ils auraient dû te le dire ?

– Oui et non, admit-elle à contrecœur. Enfin... je comprends pourquoi ils ne l'ont pas fait. Au début, papa n'y croyait pas non plus. Et quand il l'a enfin cru, il a demandé à maman de me laisser croire qu'il était mon vrai père. Elle lui a donné sa parole.

Sa mère ne l'avait finalement brisée que par obligation... avec un effet dévastateur.

Elle enfila sa chemise élimée et noua ses cheveux dans sa nuque, avec toujours l'impression d'être scrutée. Assis sur le matelas, Roger démêlait méthodiquement les draps sans la quitter de ses yeux verts et interrogateurs.

– C'était quand même un mensonge ! rétorqua-t-elle. J'avais le droit de savoir !

– Mmhm. Oui, je peux comprendre l'intérêt de dire à un enfant qu'il a été adopté ou que son père est en prison. Mais, dans notre cas... ce serait un peu comme d'annoncer à un enfant que son père a assassiné sa mère en la trouvant en train de s'envoyer en l'air dans la cuisine avec le postier et six de ses bons copains. Le gamin ne le prendra peut-être pas trop mal s'il l'apprend tout petit, mais cela risque d'intéresser sérieusement ses petits camarades, plus tard, quand il le leur racontera.

Soudain irritée, elle se mordit la lèvre. Elle ne s'était pas rendu compte à quel point ses sentiments sur la question étaient encore vifs, ce qui la dérangeait. En outre, elle n'aimait pas montrer son trouble à Roger.

Dans le berceau, Jemmy avait bougé, se roulant en boule comme un hérisson, les genoux contre son visage. On ne voyait plus de lui que la courbe de ses fesses, dépassant du petit lit, telle la lune se dressant au-dessus de la ligne d'horizon.

– Oui... tu as raison. Il vaut mieux attendre qu'il soit en âge de comprendre qu'il ne faut pas en parler aux autres. Que c'est un secret.

Le lacet de cuir tomba enfin au sol. Roger le ramassa, ses cheveux lui retombant sur le visage. Sans la regarder, il lança :

– Tu le dirais à Jemmy s'il s'avérait que je n'étais pas son vrai père ?

Une vague de panique noya la mauvaise humeur de Brianna.

– Roger ! Jamais de la vie ! Même si c'était vrai. Or, ce ne l'est pas. Je le sais, Roger. C'est toi, son vrai père ! Le seul et unique.

Elle s'assit près de lui, lui agrippant le bras. Il sourit, l'air un peu contrit, et lui tapota la main, mais en évitant toujours son regard. Il attendit un instant, puis se dégagea afin d'attacher ses cheveux.

– Pourtant, tu l'as dit toi-même. N'a-t-il pas le droit de savoir qui il est, lui aussi ?

– Ce n'est pas la même chose.

C'était vrai... et faux. Elle n'avait pas été le fruit d'un viol, mais sa conception avait été accidentelle. D'un autre côté, il n'y avait jamais eu la moindre ambiguïté. Ses deux ou plutôt trois parents avaient su sans l'ombre d'un doute qu'elle était la fille de Jamie Fraser.

Dans le cas de Jemmy... Elle observa de nouveau le berceau, cherchant d'instinct une marque, une preuve indéniable de sa paternité. Mais il lui ressemblait, ainsi qu'à son grand-père ; il avait leurs couleurs et leurs traits. Il était grand pour son âge, avec des membres longs et un dos large, mais c'était également le cas de ses deux pères putatifs. Et tous deux, comble de

malchance, avaient les yeux verts.

– Je ne lui dirai jamais ça. Jamais, jamais, et toi non plus. Tu es son père, un point, c'est tout. Je ne vois aucune raison valable pour qu'il connaisse même l'existence de Stephen Bonnet.

– Sauf qu'il existe vraiment, souligna Roger. Et il est convaincu d'être son père. Si Jemmy le rencontrait un jour ? Quand il sera plus grand.

Contrairement à son père et à son cousin, elle n'avait pas grandi en prenant l'habitude de se signer dans des moments de stress, ce qu'elle fit pourtant, faisant rire Roger.

– Ce n'est pas drôle. Cela n'arrivera pas. Et même si cela arrivait... si je vois Stephen Bonnet approcher de mon fils, je... je... La prochaine fois, je viserai plus haut, voilà tout.

– Tu es vraiment décidée à offrir à ton fils une bonne histoire pour régaler ses camarades de classe, hein ?

Son ton taquin la rassura un peu, lui faisant espérer qu'elle avait effacé tous les doutes qu'il aurait pu avoir quant à sa paternité.

– D'accord, mais il faudra quand même lui expliquer le reste. Je ne veux pas qu'il l'apprenne par hasard.

– Toi-même, tu ne l'as pas appris accidentellement, c'est ta mère qui te l'a dit.

« Et regarde où ça nous a menés. » Il ne le dit pas, mais la phrase résonna tout de même dans la tête de Brianna. Si elle n'avait pas traversé les pierres pour se lancer à la recherche de son père biologique, aucun d'eux ne serait ici aujourd'hui. Ils seraient en sécurité au XXe siècle, en Écosse ou aux États-Unis, quelque part où les fièvres et les diarrhées ne tuaient pas les enfants.

Dans un lieu où le danger n'était pas tapi derrière chaque arbre et où la guerre ne se cachait pas derrière les buissons, où la voix de Roger était encore claire et puissante.

Mais peut-être... Jemmy n'existerait-il pas.

– Pardonne-moi, dit-elle d'une voix étranglée. Je sais que c'est ma faute. Si je n'étais pas partie...

Elle tendit une main hésitante vers la cicatrice qui encerclait sa gorge, mais il l'attrapa au vol et l'abaisse.

– Ne dis pas ça, Brianna. Si j'avais eu une chance de trouver mes parents quelque part, j'aurais foncé, même en enfer.

Il baisa sa main avant d'ajouter :

– Ma chérie, s'il y a quelqu'un qui peut comprendre ton geste, c'est bien moi.

Elle posa la tête sur son épaule, soulagée de savoir qu'il ne lui reprochait rien, mais le ventre et la gorge noués par la douleur de leurs pertes à tous les deux.

Jemmy remua, se redressa soudain et retomba à plat ventre, un bras pendant par-dessus le bord du berceau. Elle avait figé en l'entendant bouger, puis se détendit. Elle allait se lever pour remettre le petit bras à l'intérieur quand on toqua à la porte.

Roger saisit précipitamment sa chemise d'une main, son couteau de l'autre.

– Qui est-ce ? demanda Brianna.

Les visites étaient très rares une fois la nuit tombée, sauf en cas d'urgence.

– C'est moi, mademoiselle Brianna, dit la petite voix de Lizzie. On peut entrer, s'il vous plaît ?

Elle paraissait excitée mais pas alarmée. Brianna attendit que Roger ait enfilé sa chemise, puis souleva le lourd loquet.

La petite servante était fébrile ; ses joues rouges comme deux pommes étaient visibles même dans l'obscurité du porche.

« On » incluait elle-même et les frères Beardsley, qui s'inclinèrent courtoisement et s'excusèrent pour l'heure tardive.

– Ce n'est rien, entrez donc, répondit machinalement Brianna.

Elle chercha du regard un vêtement pour se couvrir. Sa chemise de nuit élimée avait une tache révélatrice sur le devant.

Roger s'avança, saluant dignement ses invités imprévus en dépit du fait qu'il ne portait qu'une chemise, et elle en profita pour aller chercher le vieux châle qu'elle gardait près de son métier à tisser. Une fois vêtue de manière plus décente, elle ajouta une bûche dans la cheminée et alluma une chandelle. En y voyant plus clair, elle remarqua que les jumeaux s'étaient mis sur leur trente et un, leurs cheveux coiffés et tressés, avec une chemise propre et un gilet en cuir. Ils ne possédaient pas de veste. Lizzie aussi avait fait des efforts vestimentaires, elle portait la robe en laine couleur pêche qu'elles avaient confectionnée pour ses noces.

Il se passait quelque chose. Plutôt énervée, Lizzie chuchotait dans l'oreille de Roger.

Roger écarquilla les yeux.

– Vous voulez que je vous marie ? Son regard alla d'un jumeau à l'autre.

– Avec lequel ?

Lizzie fit une petite révérence.

– Avec Jo, monsieur, si vous voulez bien. Kezzie sera notre témoin.

Roger implora Brianna du regard.

– Mais... euh...

– Tu as des ennuis, Lizzie ? questionna Brianna

Elle alluma une autre chandelle qu'elle plaça dans l'applique près de la porte. À la lumière, elle constata que les paupières de la jeune fille étaient rouges et enflées, comme si elle avait pleuré. Pourtant, elle semblait plus déterminée qu'apecurée.

– Pas vraiment des ennuis, mais... j'attends un enfant. Elle croisa ses mains sur son ventre, l'air protecteur.

– Nous aimerions nous marier avant de l'annoncer à tout le monde.

– Ah.

Roger jeta un coup d'œil réprobateur à Jo, mais ne paraissait qu'à moitié convaincu.

– Mais votre père... il ne va pas...

– Papa préférerait que nous soyons mariés par un curé, ce que nous ferons plus tard. Mais vous savez bien que ça prendra des mois, voire des années avant qu'on en trouve un.

Elle baissa les yeux en rosissant.

– Je... je voudrais être mariée, avec tous les mots qu'il faut, avant que le bébé arrive.

Les yeux de Roger furent inexorablement attirés vers son ventre.

– Oui, je comprends, mais pourquoi cette précipitation ? Votre grossesse ne se verra pas plus demain que cette nuit. Cela peut même attendre la semaine prochaine.

Jo et Kezzie se regardèrent, puis Jo glissa une main autour de la taille de Lizzie et l'attira à lui.

– Monsieur... c'est juste que... on veut faire les choses correctement, mais on préférerait que ça se fasse dans l'intimité, vous comprenez ? Juste Lizzie, moi et mon frère.

– Rien que nous trois, répéta Kezzie en se rapprochant à son tour.

Il avait dû se blesser à la main, elle était enveloppée dans un mouchoir.

Brianna les trouvait tous les trois émouvants au possible. Ils étaient si innocents, si jeunes, si sincères, leurs visages débarbouillés tournés vers Roger, le suppliant. Elle s'approcha de son mari et lui toucha le bras.

– Fais-le, chuchota-t-elle. S'il te plaît. Ce n'est pas vraiment un mariage dans les règles, mais tu peux leur faire prêter le serment des mains.

– Oui, mais... ils auraient besoin de consulter d'autres personnes... son père...

Toutefois, il était aussi ému qu'elle par leur naïveté. Et, en outre, plutôt séduit par l'idée de célébrer son premier mariage, aussi peu orthodoxe soit-il. Les circonstances seraient romantiques et mémorables : des vœux échangés au beau milieu de la nuit à la lueur du feu de cheminée et des chandelles, un enfant endormi comme témoin silencieux, à la fois bénédiction et promesse pour le nouveau couple.

Résigné, il sourit et déclara :

– Bon, d'accord, mais laissez-moi d'abord enfiler des culottes. Pas question que je célèbre mon premier mariage le cul à l'air.



Sa cuillère de marmelade en suspens au-dessus de sa tranche de pain, Roger me dévisagea incrédule.

– Ils ont fait quoi ?

Brianna, qui avait plaqué une main sur sa bouche en écarquillant les yeux l'écarta pour s'exclamer :

– Oh non ! Elle n'a pas fait ça ? Les deux ?

Je réprimai une forte envie de rire qui aurait été des plus mal venues.

– Il faut croire. Tu l'as vraiment mariée à Jo la nuit dernière, Roger ?

– Oui, que Dieu me pardonne ! soupira-t-il. Abasourdi, il plongea sa cuillère dans sa tasse et mélangea par habitude, en demandant :

– Mais elle a vraiment prêté le serment des mains avec Kezzie aussi ?

– Devant témoins, confirmai-je.

Je jetai un coup d'œil vers M. Wemyss, assis de l'autre côté de la table, pétrifié.

Brianna se pencha vers moi.

– Tu crois que... enfin, je veux dire... les deux à la fois ?

– Euh... elle m'a dit que non.

Je fis un discret signe de tête en direction de M. Wemyss, lui indiquant que la question, aussi fascinante soit-elle, n'était peut-être pas des plus pertinentes en sa présence.

– Oh mon Dieu ! gémit M. Wemyss d'une voix sépulcrale. Elle est damnée !

Mme Bug se signa.

– Par sainte Marie, mère de Dieu, que le Seigneur ait pitié d'eux !

Roger avala une gorgée de café et s'étrangla. Brianna lui tapa dans le dos, mais il repoussa sa main, les yeux larmoyants. Une fois ressaisi, il déclara :

– Ce n'est peut-être pas aussi grave que ça en a l'air. On peut aussi considérer que les jumeaux sont en fait une seule âme que Dieu aurait placée dans deux corps pour des raisons qui n'appartiennent qu'à lui.

– Oui, mais... deux corps ! objecta Mme Bug. Vous pensez que... les deux en même temps ?

– Je ne sais pas ! dis-je en capitulant. Mais j'imagine que...

Je lançai un regard vers le volet clos de la fenêtre. Il avait commencé à neiger pendant la nuit. À présent, un épais tapis de quelques centimètres recouvrait le sol. Tout le monde autour de la table devait partager la même vision que moi : Lizzie et les jumeaux Beardsley, douillettement nichés au fond d'un lit sous d'épaisses fourrures près d'un bon feu, savourant leur lune de miel.

– De toute manière, on ne peut plus faire grand-chose, observa Brianna. Si

le bruit s'évente, les presbytériens la traiteront de putain papiste et...

M. Wemyss émit un bruit de vessie de porc crevée. Roger fixa Mme Bug.

– Personne ne dira rien, n'est-ce pas ?

– Il faut quand même que je le raconte à Archie, autrement je vais exploser, répondit-elle. Mais à personne d'autre. Je le jure, si je mens, je vais en enfer.

Elle plaqua ses mains sur sa bouche en guise d'illustration, ce qui sembla satisfaire Roger.

– Je suppose que le mariage que j'ai célébré n'est pas vraiment valide. Mais d'un autre côté.

– Il l'est certainement autant que le serment que Jamie leur a fait prêté, déclarai-je. De toute façon, il est trop tard pour l'obliger à choisir entre l'un et l'autre. Une fois que le pouce de Kezzie aura cicatrisé, plus personne ne saura les différencier.

– Sauf peut-être Lizzie, observa Brianna. Elle dévisagea Roger d'un air songeur.

– Je me demande comment ce serait si j'en avais deux comme toi.

– Je crois que tu parviendrais à nous embobiner tous les deux.

– Qui s'est fait embobiner ?

La porte de la cuisine venait de s'ouvrir, laissant entrer un tourbillon de neige et un courant d'air glacé. Jamie et Jemmy suivaient, de retour des latrines, le visage rouge et des flocons blancs plein les cheveux et les cils.

– Toi, répliquai-je. Tu t'es fait avoir par une bigame de dix-neuf ans.

– C'est quoi une bigame ? demanda Jemmy.

– Une jeune femme avec un gros ventre, répondit Roger. Il enfourna une tartine de pain beurrée dans la bouche de son fils.

– Tiens, avale donc ça, puis va jouer dans le...

Il n'acheva pas sa phrase, se rendant compte qu'il ne pouvait pas l'envoyer à l'extérieur. J'expliquai à Jamie.

– Lizzie et les jumeaux sont allés trouver Roger, la nuit dernière. Il l'a mariée à Jo.

– Par tous les saints !

Il resta un moment figé sur place, puis se rappela qu'il était couvert de neige et alla se secouer près du feu. Quand il revint s'asseoir à mes côtés, il déclara :

– Au moins, votre petit-fils aura un nom, Joseph. D'une manière ou d'une autre, il s'appellera Beardsley.

Étrangement, cette observation ridicule sembla réconforter M. Wemyss, qui retrouva un peu de couleur et ne protesta pas quand Mme Bug plaça un petit pain frais devant lui.

– Oui, je suppose que c'est toujours ça, dit-il. Et je ne vois vraiment pas...

– Maman ! Maman ! Viens voir.

Jemmy tirait la manche de Brianna, trépignant d'impatience.

– Voir quoi ?

– J'ai écrit mon nom. C'est grand-père qui m'a montré !

– C'est très bien, mon chéri, bravo !

Elle lui adressa un grand sourire, puis fronça les sourcils.

– Mais, comment... juste là, maintenant ?

– Oui ! Viens voir avant qu'il soit recouvert de neige. Elle jeta un coup d'œil torve à son père.

– Papa, tu n'as pas fait ça !

Il prit une tranche de pain grillé dans le plat et la beurma généreusement.

– Si. Être un homme a quand même ses avantages, même si personne ne m'écoute. Tu veux bien me passer la marmelade, Roger Mac ?

75. Les poux

Jemmy posa ses coudes sur la table, le menton sur ses poings, suivant du regard la louche en train de s'enfoncer dans la pâte, avec la concentration d'un lion observant une gazelle dodue se rendant au point d'eau.

– N'y songe même pas ! lui dis-je. Quand ils seront cuits, dans quelques minutes, tu pourras en avoir un.

– Mais je les aime crus, grand-mère ! implora-t-il.

– Tu ne dois rien manger de cru, ça rend malade.

– Mais tu en manges bien, toi.

Il pointa un doigt vers la commissure de mes lèvres, où il restait une trace de pâte brune. Je m'éclaircis la gorge et m'essuyai délicatement avec une serviette.

– Tu vas te gâcher l'appétit.

Hélas ! son instinct de fauve avait repéré la faiblesse de la proie.

– Je te promets que non. Je mangerai tout ! Il tendait déjà la main vers ma louche.

– C'est bien ce que je crains. Je la lui cédaï à contrecœur.

– Mais tu goûtes, rien de plus ! Il faut en laisser pour ton père et ton grand-père.

Il hocha vaguement la tête, léchant la louche de long en large en fermant les yeux, extatique.

Je pris une autre cuillère et fis tomber des amas de pâte sur les plaques en étain que j'utilisais pour la pâtisserie. Le bol était presque vide quand quelqu'un approcha dans le couloir. Reconnaisant le pas de Brianna, j'ôtai vite la louche de la bouche de Jemmy et lui essuyai les lèvres avant qu'elle n'entre.

Brianna s'arrêta sur le seuil, son sourire se muant en une mine suspicieuse.

– Qu'est-ce que vous complotez, tous les deux ?

– Rien. Je prépare des sablés à la mélasse. Jemmy me donne un coup de main.

Je lui montrai les plaques avant de les glisser dans le four en brique enchâssé dans le mur de la cheminée.

Un sourcil roux arqué, elle me dévisagea, puis son fils, qui affectait une innocence beaucoup trop pure pour être honnête. J'espérais que mon expression était plus convaincante.

– Je vois. Tu as mangé beaucoup de pâte, Jemmy ? Il ouvrit de grands yeux ronds.

– Qui, moi ?

Elle se pencha en avant et cueillit un éclat brun dans ses cheveux roux.

– Et ça, c'est quoi ?

Il plissa le front, louchant un peu pour voir plus clair.

– Un très gros pou ? Peut-être que c'est Rabbie McLeod qui me l'a donné.

– Rabbie McLeod ?

En effet, Rabbie avait couché sur le banc de la cuisine quelques jours plus tôt, ses épaisses mèches brunes se mêlant aux rousses de Jemmy, tandis qu'ils dormaient tous les deux blottis l'un contre l'autre en attendant leurs pères. Je me souvenais d'avoir été attendrie par le joli tableau qu'ils formaient.

Brianna rejeta au loin le fragment de pâte comme s'il s'agissait d'un insecte répugnant.

– Rabbie a des poux ?

– Oh oui, plein ! l'assura Jemmy d'un ton joyeux. Sa maman dit qu'elle va prendre le rasoir et lui raser la tête, à lui, à son frère, à son père et à son oncle Rufe. Elle dit que leur lit grouille de poux, qu'elle en a assez d'être dévorée toute crue.

Là-dessus, il se gratta nonchalamment le crâne.

Brianna et moi nous regardâmes, horrifiées, puis elle attrapa Jemmy par les épaules et le traîna près de la fenêtre. Dans la lumière blanche reflétée par la neige, la peau tendre derrière les oreilles et dans le haut de la nuque présentait une rougeur caractéristique provoquée par le grattage. Une brève inspection du cuir chevelu nous révéla le pire : des grappes de lentes accrochées à la base des follicules et plusieurs poux adultes d'un brun rougeâtre, filant se mettre à l'abri. Brianna en attrapa un et l'écrasa entre ses ongles avant de le jeter dans le feu.

– Beurk !

Elle s'essuya les mains sur sa jupe, puis dénoua fébrilement son ruban et se gratta le crâne avec vigueur, penchant la tête vers moi en me demandant, anxieuse :

– J'en ai ? J'en ai ?

Je farfouillai dans l'épaisse masse auburn et cannelle, puis reculai et me penchai à mon tour.

– Non, et moi ?

La porte de la cuisine s'ouvrit et Jamie entra, à peine surpris de voir sa fille me tripoter le crâne comme un babouin dément. Puis il leva le nez, humant l'air.

– Il n'y a pas quelque chose qui brûle ?

– Je les sors, grand-père !

Alarmée, je redressai brusquement la tête et me cognai le crâne contre l'étagère, si fort que je vis des étoiles.

Ma vision s'éclaircit juste à temps pour voir Jemmy sur la pointe des pieds, essayant d'atteindre le four fumant au-dessus de sa tête. Il fermait les yeux, détournant le visage pour se protéger de la fumée et de la chaleur dégagée par les briques, une serviette maladroitement enroulée autour de sa main tâtonnante.

Jamie le rejoignit en deux enjambées, le tira par le col et saisit la plaque en métal à main nue, la projetant aussitôt en arrière avec une telle force qu'elle percuta le mur d'en face, projetant des biscuits dans toute la pièce.

Adso, qui était perché sur le rebord de la fenêtre pour aider à la chasse aux poux, crut reconnaître des proies et se jeta féroce sur les sablés, se brûlant les pattes. Poussant un cri, il fila se réfugier sous le banc.

Secouant ses doigts brûlés en émettant une série de remarques des plus vulgaires en gaélique, Jamie avait saisi de son autre main une branche dans le panier de petit bois et tentait d'extraire du four l'autre plaque de biscuits.

– Qu'est-ce qui se... hé !

– Jemmy !

Le cri de Roger coïncida avec celui de Brianna. Venant d'arriver sur le pas de la porte, Roger passa de l'ahurissement à la panique en apercevant son fils en train de récupérer les sablés à quatre pattes sur le sol sans se rendre compte que l'autre bout de sa serviette était tombé dans les braises.

Il se précipita, percutant Brianna qui avait eu le même réflexe ; ils entrèrent tous les deux en collision avec Jamie, qui venait juste d'attirer la seconde plaque de biscuits au bord du four. Il chancela en arrière, et la plaque tomba dans la cheminée, projetant des morceaux de charbon fumants et parfumés à la mélasse. Le chaudron se balança périlleusement sur son crochet, renversant la soupe sur les braises en dégageant des nuages de vapeur.

Je ne savais pas si je devais rire ou prendre mes jambes à mon cou, puis j'optai pour sortir du feu la serviette qui s'était embrasée et la frapper contre les pierres de la cheminée.

Je me relevai, hors d'haleine, et examinai les dégâts. Roger serrait fermement Jemmy contre lui, pendant que Brianna l'inspectait à la recherche de brûlures ou d'os brisés. Irrité, Jamie suçait son doigt cloqué, chassant de sa main libre la fumée de devant son visage. Je décidai de m'attaquer au plus pressant.

– De l'eau froide!

J'agrippai le bras de Jamie, lui sortis le doigt de la bouche et le plongeai dans la bassine.

– Jemmy n'a rien ? demandai-je.

Constatant que c'était le cas, je conseillai à Roger :

– Je serais toi, je le poserais par terre. Il est infesté de poux.

Roger lâcha Jemmy comme s'il s'agissait d'une patate brûlante, puis, comme souvent dès qu'un adulte entend le mot « pou », se mit à se gratter.

Peu perturbé par le remue-ménage, Jemmy s'assit sur le sol et grignota le biscuit qu'il n'avait pas lâché durant toute la scène.

– Tu vas te gâcher l'appé... commença Brianna.

Elle s'interrompit en voyant le chaudron renversé et le feu éteint par la soupe, puis demanda à son fils :

– Tu en as d'autres ?

Il acquiesça, la bouche pleine, et en sortit un de sa chemise. Elle l'examina d'un œil critique, puis mordit dedans.

– Pas mauvais ! Tu veux goûter ?

Elle tendit le restant du sablé à Roger qui l'engloutit d'une seule bouchée.

– Il y a une invasion de poux en ce moment, observa-t-il. Près de chez Sinclair, j'ai aperçu une demi-douzaine de gamins la boule à zéro. On aurait dit des forçats.

Il sourit à Jemmy, lui ébouriffant les cheveux.

– Si on te rasait, hein ?

– Je serai chauve comme grand-mère ?

– Encore plus, l'assurai-je.

Mes cheveux mesuraient bien cinq centimètres à présent, mais mes boucles denses les faisaient paraître plus courts.

– Tu veux lui raser la tête ? lança Brianna, effarée. Il n'y a pas une solution moins radicale ?

Je contemplai le crâne de Jemmy en réfléchissant. Il possédait la même chevelure épaisse et frisée que sa mère et son grand-père. Jamie, une main dans la bassine, me sourit. Il savait d'expérience le temps qu'il fallait pour épouiller ce genre de cheveux avec un peigne.

– Rasez-le, déclara-t-il. Il ne tiendra jamais en place assez longtemps pour pouvoir l'épouiller.

– On pourrait essayer le lard, dis-je peu convaincue. On lui enduit le crâne de lard ou de graisse d'ours, et on laisse macérer quelques jours, le temps que cela étouffe les poux. Enfin, il faut espérer.

Brianna fit la grimace, imaginant déjà l'état des vêtements et des draps.

– Le vinaigre et un peigne fin permettent de se débarrasser des plus gros, poursuivis-je. Mais ça n'enlève pas les lentes. Il faut les gratter avec les ongles ou attendre qu'elles éclosent pour les faire partir avec un peigne.

– Rasez-le, conclut Roger. Vous ne ferez jamais tomber toutes les lentes et il faudra recommencer quelques jours plus tard. En outre, si vous en ratez quelques-unes, les poux grandiront et pourraient sauter sur...

D'une chiquenaude, il projeta une miette de sablé vers Brianna, qui la repoussa en lui lançant un regard noir.

– Merci pour ton aide !

Elle se mordit la lèvre, puis acquiesça à contrecœur.

– D'accord. Puisqu'il n'y a rien d'autre à faire.

– Ils repousseront, l'assurai-je.

Jamie monta dans notre chambre prendre son rasoir pendant que j'allai chercher dans l'infirmerie mes ciseaux chirurgicaux et un flacon d'huile de lavande pour le doigt de Jamie. Quand je revins dans la cuisine, Brianna et Roger étaient penchés sur une feuille de journal.

– Qu'est-ce que c'est ? questionnai-je en regardant par-dessus l'épaule de Brianna.

Roger s'écarta pour que je puisse lire, expliquant :

– Le premier journal de Fergus. Il l'a confié à un représentant de commerce qui l'a laissé chez Sinclair pour Jamie.

– C'est formidable !

Je ressentis un petit frisson en voyant le gros titre en caractères gras, en haut de la page : *L'Union de New Bern*.

Puis, je regardai de plus près.

– Oignon ? Il a écrit L'Oignon ?

– Oui, il s'en explique.

Il m'indiqua un encart fleuri au milieu de la page, surmonté de chérubins et intitulé « Observations du propriétaire ».

– C'est un jeu de mots sur le fait que l'oignon est constitué de couches, pour la complexité, vous comprenez et pour...

Il cita :

– » ... le piquant et la saveur du discours raisonné, toujours exercé dans ses pages, pour l'information détaillée et le plaisir des acheteurs et des lecteurs.

– Je note qu'il distingue les acheteurs des lecteurs. C'est si français de sa part !

– En effet, convint Roger. Certains articles ont une tournure typiquement gauloise, mais on peut voir ici et là que Marsali y a mis son grain de sel. Naturellement, la plupart des petites annonces ont été rédigées par les gens qui les ont placées. Celle-ci, c'est ma préférée.

Il me montra une case : « Perdu un chapeau. Si vous le retrouvez en bon état, merci de le retourner à l'abonné S. Gowdy, New Bern. Dans le cas contraire, vous pouvez le garder. »

Jamie revint avec son rasoir, juste à temps pour rire avec nous. Il indiqua une autre rubrique plus bas sur la page.

– Ma préférée, c'est « le coin du poète ». Fergus ne peut pas en être l'auteur, il n'a aucun sens de la rime. Marsali peut-être ?

– Lis-le à voix haute, demanda Brianna à Roger. Je ferais mieux de m'occuper de Jemmy tout de suite avant qu'il ne propage ses poux dans toute la région.

Maintenant qu'elle s'était résignée, elle n'y alla pas par quatre chemins.

Elle noua une serviette autour du cou de Jemmy et mania les ciseaux avec détermination, faisant voler les mèches rousses dans une pluie scintillante. Pendant ce temps, Roger lut avec des accents grandiloquents :

*« Ne voilà-t-il pas qu'on pond une nouvelle loi
Pour empêcher la vente d'alcool de bonne foi !
Dites-moi franchement quel est le sens
À vouloir contrôler ce que chacun fait et pense ?
Cherche-t-on à sauvegarder la santé publique ?
Non, sincèrement, sans vouloir être cynique,
S'il est vrai que de deux maux, le moindre est à choisir
Alors mon opinion n'est pas un vain délire.
Supposons que chaque année succombent
Dix ribaudes par excès de boisson.
Des milliers d'innocents subiront-ils le sort immonde
De se voir privés de leur pain quotidien
Pour corriger la folie de quelques catins ?
Loin de moi d'encourager la beuverie
Ni du gin vouloir prendre le parti.
Mais cette mesure, bien intentionnée pour sûr,
N'est pas justice et nous met au supplice ;
Si l'on en croit les Saintes Écritures
Sodome aurait pu être sauvée par dix esprits purs.
Or, voici que par leurs actes immatures
Dix gourgandines d'une ville provoqueraient la ruine ? »*

– » Loin de moi d'encourager la beuverie, ni du gin vouloir prendre le parti », répéta Brianna en pouffant de rire. Vous remarquerez qu'il, ou elle, ne parle pas de whisky. Au fait, qu'est-ce qu'une ribaude ? Oh, ne bouge pas mon chéri !

– Une cocotte, répondit Jamie l'esprit ailleurs.

Il affûtait son rasoir tout en lisant par-dessus l'épaule de Roger.

– C'est quoi, une cocotte ? demanda Jemmy. C'est comme la sœur de Richie ?

Charlotte, la sœur de Richard Woolam, était une très jolie jeune fille et une fervente quakeresse. Jamie toussota et échangea un regard avec Roger.

– Non. Et surtout, ne t'avise pas de répéter ça. Tu es prêt pour ton rasage ?

Sans attendre sa réponse, il saisit son blaireau et badigeonna de crème la tête de l'enfant qui poussa des cris ravis. Pendant ce temps, je balayais le sol, jetant les cheveux dans le feu dans l'espoir d'exterminer les poux. Cela faisait de la peine, de si beaux cheveux ! D'un autre côté, sa nouvelle coupe mettait en valeur la jolie forme de son crâne, ronde comme un melon.

Jamie travaillait en fredonnant, passant avec délicatesse le rasoir sur la peau. Jemmy tourna la tête vers moi et, l'espace d'un instant, je fus assailli par un horrible souvenir : Jamie, à Paris, tondu, se préparant mentalement à affronter Jack Randall, se préparant à tuer ou à être tué. L'instant suivant, Jemmy bougea de nouveau la tête, et la vision disparut.

– Qu'est-ce que c'est ?

Je m'approchai pour mieux voir, tandis que Jamie passait une dernière fois la lame sur la peau glabre et lançait le dernier fragment de crème dans le feu.

– Quoi ?

Brianna se pencha à son tour. Derrière l'oreille gauche, au-dessus de la nuque, il y avait une petite tache brune, toute ronde, de la taille d'une pièce de monnaie. Elle la toucha, mais Jemmy le sentit à peine. Il s'agitait sur son siège, pressé de descendre.

Après une brève inspection, je la rassurai :

– Ce n'est rien. Probablement juste un naevus. Une sorte de grain de beauté plat, le plus souvent bénin.

– Mais d'où vient-il ? Il ne l'avait pas à la naissance, j'en suis sûre !

– Les bébés naissent généralement sans aucun grain de beauté.

Je dénouai la serviette autour du cou de Jemmy.

– Oui, c'est bon ! Tu peux descendre. Va jouer et sois sage, on dînera dès que j'aurai préparé quelque chose.

Me tournant de nouveau vers Brianna, je lui expliquai :

– Les grains de beauté n'apparaissent pas avant l'âge de trois ans, même s'il en pousse plus à mesure qu'on vieillit.

Enfin libéré, Jemmy frottait son crâne imberbe des deux mains, l'air aux anges, et chantonait :

– Charlotte est une cocotte, Charlotte est une cocotte !

– Tu es certaine que ce n'est pas dangereux ? demanda Brianna.

– Mais non, ce n'est rien, dit Roger. J'en ai un comme ça depuis que je suis tout petit. Là...

Il figea d'un coup. Puis il leva la main très lentement et toucha un point derrière son oreille gauche.

Il me dévisagea. Je sentis les poils de mes bras se hérissier. M'efforçant de parler d'une voix pas trop tremblante, j'ajoutai :

– Oui, en effet. Ce genre de marque est... souvent héréditaire.

Jamie ne dit rien, mais prit ma main et la serra.

Jemmy était à quatre pattes, essayant de faire sortir Adso de sous le banc. Son cou était petit et fragile, son crâne rasé paraissant d'une blancheur irréelle et d'une nudité choquante, comme un champignon surgissant de terre. Roger le contempla quelques instants, puis se tourna vers Brianna, déclarant d'une voix un peu trop forte :

– Je crois que j'ai attrapé des poux moi aussi.

Il dénoua le lacet dans sa nuque, libéra son épaisse chevelure et se massa vigoureusement le cuir chevelu des deux mains. Puis il prit les ciseaux et les tendit en souriant à sa femme.

– À mon tour. Tel père, tel fils. Tu veux bien me raser ?

DIXIÈME PARTIE

Où est Perry Mason quand on a besoin de lui ?



76. Courrier dangereux

De Lord John Grey,

plantation de Mount Josiah, colonie de Virginie

À M. James Fraser, esquire,

Fraser's Ridge, Caroline du Nord

Le 6 mars, anno domini 1775

Cher M. Fraser,

Mais que diable manigancez-vous encore ? Au fil de notre longue accointance, vous m'avez donné à voir de nombreuses facettes de votre personnalité, parmi lesquelles l'opiniâtreté et l'excès figuraient en bonne place, mais je vous ai toujours connu comme un homme intelligent et d'honneur.

Or, en dépit de mes mises en garde explicites, je trouve de nouveau votre nom cité dans plusieurs listes de personnalités soupçonnées de trahison et de sédition, associées à des assemblées illégales et donc susceptibles d'être arrêtées. Mon ami, vous ne devez d'être encore libre qu'au manque d'effectifs de l'armée en Caroline du Nord, une situation qui pourrait rapidement changer. Josiah Martin a imploré l'aide de Londres, et celle-ci ne saurait tarder, je vous l'assure.

Si Gage n'était accaparé à Boston et si Dunsmore n'était encore en train de constituer ses troupes en Virginie, l'armée serait à vos portes d'ici quelques mois. Ne vous bercez pas d'illusions, Sa Majesté a peut-être manqué de discernement dans ses actes, mais le gouvernement a pris, un peu tard certes, toute la mesure du niveau d'agitation dans les colonies et est bien décidé à y remédier afin d'éviter le pire.

Je sais que n'étant point sot, vous êtes conscient des conséquences de vos actes. Mais je ne serais pas un ami digne de ce nom si je ne vous l'énonçais pas clairement : vous mettez votre famille dans le plus grand péril et vous vous passez vous-même la corde autour du cou.

Au nom de l'affection que vous me portez peut-être encore et des liens entre votre famille et moi-même qui me sont si chers, je vous conjure de renoncer à ces fréquentations nuisibles pendant qu'il est encore temps.

John

Je relus la lettre, puis regardai Jamie. Il était assis à son bureau, derrière un amas de papiers et d'éclats de sceaux brisés. Bobby Higgins lui avait apporté de nombreuses lettres, journaux et colis, et il avait laissé le courrier de Lord John pour la fin.

Je le reposai sur le tas.

– Il a très peur pour toi.

– Je sais, *Sassenach*. Pour un homme tel que lui, admettre que le roi « a manqué de discernement » frôle la haute trahison.

Je supposai qu'il plaisantait et demandai :

– Ces listes dont il parle, tu es au courant ?

Il haussa les épaules, puis fouilla du bout de l'index le désordre devant lui, extirpant une feuille de papier sale qui, à un moment ou un autre, avait dû tomber dans une flaque d'eau.

– Il doit s'agir de ce genre de torchon.

À peine lisible, la lettre n'était pas signée. Il s'agissait d'une dénonciation dysgraphique et virulente de divers « *provocateurs et débochés* » dont les discours, les actes et le comportement constituaient une menace pour tous les partisans de la paix et de la prospérité. Il fallait, estimait l'auteur, montrer à ces renégats « *de quoi qu'il retourne* », apparemment en les passant à tabac, en les dépeçant vivants, « *en les roulant dans le goudron bouyan et les egzibant sur la place public* », ou dans les cas particulièrement pernicioeux, « *en les pandan sur place à un arbre devant leur maison* ».

Du bout des doigts, je déposai le bout de papier sur le bureau.

– Où as-tu trouvé ça ?

– À Campbelton. On l'a envoyée à Farquard en tant que juge de paix. Il me l'a fait transmettre parce que mon nom y figure.

– Ah oui ?

Je repris la lettre et examinai avec attention les pattes de mouches.

– En effet. « J. Frayzer. » Tu es sûr qu'il s'agit de toi ? Ce ne sont pas les Fraser qui manquent, et parmi eux, il y a de nombreux John, des James, des Jacob et des Joseph.

– Mais peu qui pourraient être décrits comme un « *rouquin déjénéré vérolé usureur fis de catin qui rode dans les bordel quan il est pas ivre et ne fai pas des scandale dans la ru* ».

– Ah, je n'avais pas vu cette partie.

– C'est dans le petit commentaire, à la fin.

Il jeta un coup d'œil indifférent au bout de papier, ajoutant :

– Ce doit être Buchan, le boucher, qui l'a écrit.

– En présumant que le mot « *usureur* » existe, je me demande où il a été cherché ça. Pour prêter de l'argent, il faudrait d'abord que tu en aies.

– Depuis quand ce genre de démarche a besoin de se fonder sur la vérité, *Sassenach* ? En outre, grâce à MacDonald et au petit Bobby, beaucoup de gens s'imaginent désormais que je suis riche. Si je refuse de leur prêter mon argent, c'est parce que je l'ai remis entre les mains de spéculateurs juifs et des whigs, étant décidé à ruiner le commerce afin de satisfaire mes propres intérêts.

– Quoi ?

– Oui, j'ai trouvé ce commentaire dans une babillarde légèrement plus littéraire.

Il sortit du tas une élégante feuille de papier-parchemin, couverte d'une belle calligraphie ronde. Envoyée à un journal d'Hillsboro. Elle était signée « un ami de la justice ». Elle ne nommait pas Jamie, mais le sujet de sa dénonciation était clair.

Je le dévisageai d'un œil critique.

– C'est à cause des cheveux. Si tu portais une perruque, ils auraient plus de mal à t'épingler.

Il me répondit par une moue sardonique. Le cliché selon lequel les roux étaient des êtres frustes et immoraux, quand ils n'étaient pas carrément des rejets du démon, n'était pas l'apanage des auteurs de lettres anonymes. Cette réputation, associée à une antipathie personnelle, était encore renforcée par le fait qu'il ne portait jamais de perruque ni de poudre, même dans ces occasions où un gentleman se devait de le faire.

Je saisis une liasse de documents sur le bureau et les feuilletai. Il m'observa en silence, écoutant le bruit de la pluie au-dehors.

Nous étions au beau milieu d'un orage de printemps. L'air froid et humide était chargé des odeurs de la forêt qui s'insinuaient sous les portes et les fenêtres. En entendant le vent dans les arbres, j'avais parfois l'impression que la nature voulait s'inviter à l'intérieur, s'engouffrer dans la maison et l'oblitérer, effaçant toute trace de notre existence.

Les lettres avaient diverses provenances. Certaines émanaient de membres du comité de correspondance de la Caroline du Nord, apportant surtout des informations au sujet des colonies du nord. Des comités d'association continentale avaient été créés dans le New Hampshire et le New Jersey, et, peu à peu, ils accaparaient toutes les fonctions du gouvernement, à mesure que les gouverneurs royaux perdaient leur mainmise sur les assemblées, les tribunaux et les douanes, les derniers vestiges d'organisation sombrant dans le chaos.

Les troupes de Gage occupaient toujours Boston, et quelques lettres lançaient un appel de dons pour aider les habitants assiégés. Nous avions déjà envoyé deux cents livres d'orge au cours de l'hiver. L'un des Woolam avait entrepris de les acheminer jusque dans la ville, avec trois carrioles de provisions données par les habitants de Fraser's Ridge.

Jamie avait saisi une plume et écrivait, lentement en raison de la raideur de ses doigts.

Il y avait ensuite une note de Daniel Putman envoyée depuis le Massachusetts. Il faisait état de la création de milices dans tout l'arrière-pays et demandait des armes et de la poudre. Elle était signée par une douzaine d'autres hommes, chacun attestant de la véracité de l'information dans sa propre commune.

On proposait d'organiser un second congrès continental, à Philadelphie cette fois, mais la date n'avait pas encore été arrêtée.

La Géorgie avait constitué un congrès provincial, mais l'auteur, un loyaliste qui présumait visiblement que Jamie partageait ses vues, observait triomphalement : « Ici comme ailleurs, peu sont ceux qui font grief à la mère patrie. Le sentiment loyaliste est si puissant que seules cinq paroisses sur douze ont envoyé quelqu'un à ce congrès d'arrivistes illégal. »

Un exemplaire assez mal en point de la Massachusetts Gazette publiait une lettre encadrée de noir et intitulée « La Règle de droit et la règle des hommes ». Elle était signée « Novanglus », que je supposais être une traduction latinisante de « L'Anglais nouveau ». Elle répondait aux lettres d'un tory publiées antérieurement et qui, lui, signait « Massachusettensis ».

J'ignorais qui était Massachusettensis, mais je reconnus quelques phrases de Novanglus pour les avoir déjà lues, il y avait longtemps, dans un manuel d'histoire de Brianna, où on les attribuait à John Adams.

– « Un gouvernement de lois et non d'hommes », murmurai-je. Quel nom de plume prendrais-tu si tu devais écrire ce genre de choses ?

Relevant les yeux, je remarquai son air embarrassé à l'extrême.

– Quoi, tu l'as déjà fait ?

– Oh, juste une petite lettre par-ci par-là, se défendit-il. Pas des pamphlets.

– Et tu es qui ?

– « Scotus Americanus », juste le temps de trouver un meilleur surnom, car plusieurs l'utilisent déjà.

– C'est déjà ça. Dans le nombre, le roi aura plus de mal à t'identifier.

Marmonnant « Peuh ! Massachusettensis » entre mes dents, je pris le document suivant.

C'était une lettre de John Stuart, profondément outré par la brusque démission de Jamie. Il notait que les membres du congrès du Massachusetts, « une assemblée parfaitement illégale et prodigue », avaient formellement invité les Indiens de Stockbridge à les rejoindre et que si des Cherokees venaient à suivre leur exemple, lui, John Stuart mettrait un point d'honneur à s'assurer que Jamie Fraser soit pendu pour trahison.

– Le pire, c'est qu'il ignore sans doute que tu es roux. J'avais beau plaisanter, j'étais ébranlée. Voir cela écrit ainsi noir sur blanc me donnait froid dans le dos et, en dépit du châle en laine autour de mes épaules, je sentis une première goutte de pluie glacée me tomber dans le cou.

Le bureau n'avait pas de cheminée, juste un petit brasero qui brûlait dans un coin. Jamie se leva, saisit une liasse de documents et les jeta un à un dans le feu. J'eus une forte impression de déjà-vu : lui, près de l'âtre dans le salon de son cousin Jared à Paris, lançant des lettres dans les flammes ; la correspondance volée des conspirateurs jacobins disparaissant en volutes de fumée blanche, tels les nuages d'un orage passé depuis longtemps.

Après avoir lâché le dernier morceau embrasé, il sabla la lettre qu'il venait d'écrire, la secoua, puis me la tendit. Il avait utilisé une des feuilles du papier que Brianna fabriquait en pressant de la pulpe de vieux chiffons et des matières végétales entre des écrans de soie. Il était plus épais que les autres, avec une surface douce et brillante. Elle avait ajouté des baies et de minuscules feuilles dans son mélange, si bien qu'ici et là, des filaments rouges s'étiraient comme un filet de sang.

Fraser 's Ridge, colonie de Caroline du Nord

Le 16 mars, anno domini 1775

De James Fraser

à Lord John Grey

Plantation de Mount Josiah, colonie de Virginie

Mon cher John,

Il est trop tard.

Poursuivre notre correspondance ne pourrait que vous nuire, et c'est avec le plus grand regret que je me vois contraint de rompre ce lien avec vous.

Je reste à jamais, croyez-le,

Votre humble et affectueux ami,

Jamie

Je la lus en silence, puis la lui rendis. Pendant qu'il cherchait sa cire à cacheter, je remarquai sur le coin de son bureau un paquet que la masse de courrier avait dissimulé.

Je le pris. Il était étonnamment lourd pour sa taille.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un présent de John, pour Jemmy.

Il alluma une chandelle en cire dans le brasero et la tint au-dessus du repli de la lettre, ajoutant :

– D'après Bobby, c'est un jeu de petits soldats de plomb.

77. Le 18 avril

Roger se réveilla en sursaut. Il faisait nuit noire, mais l'air avait cette qualité immobile, intime, du petit matin, quand le monde retient son souffle juste avant que le vent ne se lève en apportant l'aube avec lui.

Il tourna sa tête sur l'oreiller et constata que Brianna était éveillée, elle aussi. Elle regardait le plafond. Il aperçut le bref reflet de sa paupière quand elle cligna des yeux.

Il avança une main pour la toucher et elle la retint. Était-ce pour qu'il ne fasse pas de bruit ? Il ne bougea pas, tendant l'oreille, mais il n'entendit rien. Une braise se brisa dans l'âtre dans un craquement étouffé, et elle serra sa main. Jemmy se retourna dans son lit, poussa un petit cri, puis se tut. La nuit était paisible.

– Que se passe-t-il ? chuchota-t-il.

Elle ne se tourna pas vers lui. Elle observait à présent la fenêtre, rectangle gris à peine visible.

– Hier, c'était le 18 avril. Ça a commencé.

Elle parlait d'une voix calme, mais quelque chose dans son ton le fit se rapprocher, se collant à elle de l'épaule aux orteils.

Quelque part dans le Nord, des hommes se regroupaient dans la nuit froide du printemps. Huit cents soldats britanniques, grognant et jurant tandis qu'ils s'habillaient à la lueur des bougies. Ceux qui s'étaient couchés étaient réveillés par le roulement des tambours passant devant la porte des maisons, des entrepôts et des églises où ils étaient hébergés ; les autres sortaient en titubant des tripots et des tavernes, s'arrachaient aux bras des filles de joie, cherchaient leurs bottes, saisissaient leurs armes, se présentaient par deux, trois ou quatre au point de rassemblement, cliquetant et grommelant dans les rues tapissées de boue gelée.

– J'ai grandi à Boston, déclara-t-elle. Tous les enfants de la ville apprennent ce poème tôt ou tard. Moi, j'avais environ dix ans.

Roger sourit, l'imaginant dans son uniforme de l'école paroissiale Saint-Finbar, avec son pull bleu marine, ses chaussettes hautes et son chemisier blanc. Un jour, il avait vu une photo d'elle : une tigresse échevelée qu'un fou avait habillée avec des vêtements de poupée. Il récita :

– » Écoutez, mes enfants, et vous connaîtrez la chevauchée nocturne de Paul Revere. »

– Oui, c'est bien celui-là, confirma-t-elle. « Le dix-huit avril, en l'an soixante-quinze. À peine une âme aujourd'hui encore se souvient de ce jour et de cette année célèbres. »

– » À peine une âme », répéta Roger dans un murmure.

Quelqu'un... qui ? Un propriétaire, surprenant la conversation des commandants britanniques stationnés chez lui ? Une serveuse apportant des brocs de rhum chaud à un groupe de sergents ? Impossible de garder un secret avec huit cents hommes en déplacement. Ce n'était qu'une question de temps. Depuis la ville occupée, quelqu'un avait fait passer l'information selon laquelle les Britanniques s'apprêtaient à s'emparer d'un dépôt d'armes et de poudre à Concord et, parallèlement, à arrêter Hancock et Samuel Adams, le fondateur du comité de sécurité et l'orateur enflammé, les meneurs de la « rébellion traîtresse », comme on l'appelait à Lexington.

Huit cents hommes pour en capturer deux ? Ce n'était pas prendre un grand risque. Mais un orfèvre et ses amis, alarmés par la nouvelle, s'étaient mis en route par cette nuit glacée. Brianna poursuivit :

– « À son ami il dit :

"Si les Anglais hors des murs

Par voie de terre ou de mer s'aventurent

Par une lanterne sous l'arche du beffroi

De la tour de North Church, avertis-moi.

Un feu s'ils viennent à pied, deux par la mer.

Tapi sur l'autre rive, je guetterai ton signe

Paré à chevaucher à l'intérieur des terres

Dans tous les villages donnant l'alarme

Afin que la campagne prenne les armes." »

– On n'en fait plus, des poèmes comme ça ! dit Roger. En dépit de son cynisme, il ne pouvait s'empêcher de voir la scène : la vapeur sortant des naseaux du cheval, blanche dans les ténèbres, et, de l'autre côté de l'eau noire, une lanterne haut perchée, telle une étoile au-dessus de la ville endormie. Puis une autre.

– Que s'est-il passé ensuite ? demanda-t-il.

« "Bonne nuit" dit-il, puis, pagaies assourdies,

Rama sans bruit vers Charleston endormie.

La lune se levait lentement sur la baie,

Où, toutes amarres ballantes, veillait

Le Somerset, navire de guerre anglais ;

Vaisseau fantôme, dont les gréments altiers,

Tenaient l'astre sélène emprisonné,

Son immense coque noire magnifiée

Par son reflet moiré dans la marée. »

– Ça se tient, opina Roger. J'aime assez ce détail du Somerset. On croirait un tableau romantique. Elle lui donna un petit coup de pied.

– Tais-toi, ce n'est pas fini. Ça se poursuit avec son ami, « qui erre et observe, tout ouïe/ jusqu'à ce qu'il entende dans le silence de la nuit / l'appel des hommes à la porte des casernes / le bruit des armes, la foulée des bottes / et le pas mesuré des grenadiers / marchant vers le rivage où leurs canoës sont amarrés ».

Roger avait visité Boston au printemps. À la mi-avril, les arbres étaient encore pratiquement nus, leurs branches bourgeonnantes formant une vague brume verte sous le ciel pâle. Les nuits étaient encore froides, mais déjà animées par le souffle du renouveau.

– Vient ensuite une partie ennuyeuse où il est question de son ami qui grimpe au beffroi, mais j'aime bien la strophe suivante.

Elle reprit, chuchotant en prenant des accents mélodramatiques :

– *« Plus bas, sur la colline, dans le cimetière,
Les morts montaient la garde enfouis sous terre,
Dans un silence si profond et tranquille,
Qu'il entendait, tel le pas du vigile,
Le vent glisser de sépulture en sépulture
Soufflant : " Tout va bien ! " dans un murmure.
L'espace d'un instant, l'angoisse le saisit,
L'esprit sinistre du lieu s'empare de lui,
Le plongeant dans l'effroi des trépassés.
Puis toutes ses pensées convergent soudain
Vers une ombre mystérieuse dans le lointain
Là où le fleuve s'ouvre à la baie.
Une ligne noire qui se tord et s'étire
Sur la marée tel un pont de navires. »*

Brianna reprit un ton normal pour indiquer :

– Ensuite, il y a toute une partie sur Paul Revere qui attend le signal. Celui-ci arrive enfin, puis...

*« Dans une rue de village, un bruit de galop,
Une silhouette sous la lune, à peine un halo,
Sur les pavés, une étincelle, frappée par le sabot
D'un cavalier véloce et intrépide et hardi.
Rien de plus ! Pourtant, dans le noir de la nuit
C'est le sort d'une nation qui s'élance ainsi,
Et l'étincelle de ce héraut à la course effrénée
Par sa chaleur tout un pays allait embraser. »*

– Pas mal.

Il posa sa main sur sa cuisse, juste au-dessus du genou, au cas où elle le frapperait encore, ce qu'elle ne fit pas.

– Tu te souviens de la suite ?

– Il longe le fleuve Mystique, puis trois strophes le décrivent traversant les communes.

*« Le clocher du village sonna douze coups
Quand il franchit le pont de Medford.
Un coq au loin chanta haut et fort,
Dans une ferme aboya un chien-loup,
En passant, il sentit l'envelopper l'humidité
Qui s'élève du fleuve à la nuit tombée.
Le clocher du village frappa un coup
Quand il entra dans Lexington crotté de boue.
Il aperçut l'éclat d'or de la girouette
Parée de clair de lune sur son faite.
Les fenêtres du temple, blanches et nues,
Lancèrent sur lui des regards éperdus
Semblant déjà épouvantées
Par le carnage bientôt livré à leurs pieds.
Le clocher du village frappa deux coups
Quand il s'élança sur le pont de Concord.
Il entendit les bêlements de la horde
Et dans les arbres, le chant du coucou.
Il sentit le souffle de la brise matinale
Caresser le jardin communal.
Qui parmi ceux paisiblement endormis
Se croyant à l'abri au fond de leur lit,
Tomberait en premier défendant le pont
Transpercé par une balle de mousqueton ? »*

– Tu connais la suite, acheva-t-elle brusquement. Autour d'eux, l'atmosphère avait changé. Le calme des premières heures s'était dissipé, et le vent agitait les arbres. La nuit s'animait, son chant du cygne avant l'apparition de l'aube.

Les oiseaux ne gazouillaient pas encore, mais étaient réveillés. L'un d'eux appelait, encore et encore, non loin dans la forêt, un son aigu et doux. Par-dessus l'odeur lourde des cendres froides dans l'âtre, il sentait l'air pur du matin et sentit son cœur battre plus fort.

– Raconte-moi la suite, chuchota-t-il.

Il voyait les ombres des hommes filer entre les arbres, entendait les coups furtifs contre les portes, les messes basses excitées, tandis que, lentement, le jour se levait à l'est. Le clapotis des rames à la surface de l'eau, le beuglement des vaches réclamant d'être traites et, dans la brise, l'odeur rance des hommes

arrachés au sommeil, le ventre vide, senteur rendue plus âpre encore par les relents de poudre et d'acier.

Sans réfléchir, il libéra sa main de celle de sa femme, roula sur elle, remonta sa chemise au-dessus de ses cuisses, et la prit, vite et fort, partageant par procuration ce besoin aveugle de se reproduire face à l'imminence de la mort.

Puis il resta allongé sur elle, tremblant, la sueur séchant sur son dos, les battements de son cœur résonnant dans ses oreilles. Pour lui, pensa-t-il. Pour celui qui serait le premier à tomber. Le malheureux qui, peut-être, n'avait pas saisi la dernière chance de faire un enfant à sa femme au cours de la nuit, qui n'avait pas imaginé ce que l'aube pourrait apporter avec elle. Cette aube-ci.

Étendue sous lui, Brianna chuchota de nouveau :

– La suite, tu la connais.

– Brianna, murmura-t-il. Je vendrais mon âme pour être là-bas maintenant.

– Chut.

Elle posa la main sur son dos, dans un geste qui se voulait peut-être une bénédiction. Ils restèrent immobiles, observant la lumière augmenter progressivement, en silence.



Ce silence fut interrompu un quart d'heure plus tard par des pas précipités et un tambourinement contre la porte. La tête de Jemmy pointa brusquement hors du berceau, tel un coucou suisse, les yeux ronds. Roger se leva d'un bond et remit précipitamment de l'ordre dans sa chemise de nuit.

C'était l'un des Beardsley, blême et les traits anxieux dans l'aube grise. Ne semblant même pas voir Roger, il lança à Brianna :

– Le bébé arrive, venez vite !

Puis il partit en trombe vers la maison, où l'on apercevait la silhouette de son frère gesticulant sur le perron.

Brianna enfila ses vêtements en un clin d'œil et se précipita au-dehors, laissant Roger s'occuper de Jemmy. Elle retrouva sa mère au niveau de l'écurie, semblant aussi mal réveillée qu'elle, mais avec un sac d'ustensiles médicaux soigneusement préparé en bandoulière, hâtant le pas sur le sentier qui menait à la cabane des Beardsley.

– Elle aurait dû descendre la semaine dernière, haleta Claire. Je le lui avais pourtant dit...

– Moi aussi. Elle m'a répondu...

Hors d'haleine, elle abandonna l'idée de parler. Les frères Beardsley étaient déjà loin, filant à travers bois comme deux chevreuils en poussant des cris, soit de pure excitation, soit pour prévenir Lizzie que les secours arrivaient.

Claire s'était inquiétée en raison du paludisme de Lizzie. Pourtant, l'ombre menaçante qui planait sans cesse au-dessus de la jeune fille s'était évaporée

pendant sa grossesse. Elle n'avait jamais paru aussi épanouie.

Néanmoins, l'estomac de Brianna se noua quand elles arrivèrent en vue de la minuscule maison. Les peaux avaient été sorties et empilées à l'extérieur de la cabane comme une barricade et, l'espace d'un instant terrible, leur odeur lui rappela celle de la cabane des MacNeill, habitée par la mort.

Heureusement, quand elles ouvrirent la porte, il n'y avait pas de mouches. Elle dut faire un effort pour laisser passer sa mère, puis se précipita sur ses talons, pour découvrir qu'elles arrivaient trop tard.

Lizzie était assise au milieu de fourrures souillées, contemplant médusée un petit bébé rond et couvert de sang, qui la regardait avec la même expression de stupéfaction béate.

Jo et Kezzie s'accrochaient l'un à l'autre, trop excités et terrifiés pour parler. Du coin de l'oeil, Brianna les voyait ouvrir et fermer la bouche en rythme décalé. Elle eut envie de rire, mais se retint et suivit Claire au chevet de la jeune mère.

– Il a jailli tout seul ! s'exclama Lizzie.

Elle n'arrivait pas à détacher son regard du nouveau-né, comme si elle craignait qu'il ne disparaisse aussi soudainement qu'il était apparu.

– J'ai eu très mal au dos toute la nuit, expliqua-t-elle. Au point que je n'arrivais pas à m'endormir. Les garçons se sont relayés pour me masser, mais rien n'y faisait. Puis, ce matin, quand je me suis levée pour aller au petit coin, toute l'eau s'est déversée entre mes jambes, exactement comme vous me l'aviez dit, madame ! J'ai dit à Jo et Kezzie de courir vous chercher, mais ensuite, je ne savais plus quoi faire. Alors, j'ai préparé de la pâte pour le petit-déjeuner.

Elle indiqua la table où un bol de farine était posé à côté d'une cruche de lait et de deux œufs.

– Puis, tout à coup, j'ai eu cette terrible envie de... de... Elle devint rouge pivoine.

– Enfin, bref... je n'ai même pas eu le temps d'aller chercher le pot de chambre. Je me suis accroupie ici près de la table et... plouf !... il était là sur le sol sous moi !

Claire avait saisi le nouveau venu, lui roucoulant des paroles rassurantes tout en effectuant les vérifications d'usage chez un nourrisson. Lizzie lui avait préparé une couverture, tricotée avec amour dans de la laine d'agneau et teinte à l'indigo. Apercevant le linge immaculé, Claire sortit de son sac un morceau de flanelle taché. Elle enveloppa le bébé dedans et le tendit à Brianna.

– Tiens-le-moi un instant pendant que je coupe le cordon. Ensuite, prends ce flacon d'huile et nettoie-le bien. Je dois m'occuper de Lizzie. Quant à vous... (Elle se tourna vers les jumeaux) dehors !

Le bébé gigota soudain, faisant sursauter Brianna. Elle retrouva aussitôt la sensation des petits membres grandissant en elle ; un coup de pied dans le

ventre, agitant le liquide amniotique, tandis que la tête et les fesses rondes et lisses pressaient contre ses côtes. Elle cala l'enfant contre son épaule, lui murmurant :

– Salut, toi.

Il sentait la mer, une odeur étrange et fraîche qui contrastait avec la puanteur des peaux de bêtes.

Pendant ce temps, Claire pétrissait le ventre de Lizzie. Il y eut un bruit juteux et glissant. Brianna s'en souvenait aussi très clairement. Le placenta, ce second accouchement visqueux, presque un baume apaisant pour les tissus à vif, offrant un sentiment paisible d'achèvement.

Sur le seuil, les Beardsley en eurent le souffle coupé. Ils se tenaient côte à côte, écarquillant les yeux. Brianna les chassa d'un geste.

– Allez ! Ouste !

Ils disparurent aussitôt, la laissant avec la tâche charmante de nettoyer et d'huiler le minuscule corps froissé et gesticulant. C'était un bébé tout rond : avec un visage rond, des yeux ronds et un ventre rond d'où pointait le moignon du cordon ombilical, violacé et frais. Il ne criait pas, mais semblait parfaitement réveillé et alerte.

Il avait toujours cet air stupéfait. Il la regardait en ouvrant grand les yeux, avec une mine solennelle qui la fit sourire.

– Que tu es mignon !

Songeur, il fit claquer ses lèvres, puis plissa le front.

– Il a faim ! lança-t-elle par-dessus son épaule. Tu es prête ?

– Prête ? répondit Lizzie d'une voix chevrotante. Sainte Marie, mère de Dieu ! Comment peut-on être prête pour ce genre de choses ?

Claire et Brianna éclatèrent de rire.

Lizzie tendit les bras vers le petit paquet bleu et le posa contre son sein. Après un certain cafouillage accompagné de grognements impatients du bébé la liaison fut enfin établie, provoquant un bref cri de surprise chez Lizzie et le grand soulagement de Claire et de sa fille.

Cette dernière prit soudain conscience d'un bruit de voix mâles à l'extérieur, une confusion de questions et d'observations perplexes.

Claire, souriant à la mère et à l'enfant, malaxait la pâte à crêpe oubliée.

– À présent, tu peux les laisser entrer.

Sortant la tête de la cabane, Brianna vit Jo, Kezzie, son père, Roger et Jemmy regroupés à quelque distance. En entendant la porte s'ouvrir, ils se tournèrent tous vers elle dans un même mouvement, leurs expressions allant de la fierté vaguement honteuse à la simple excitation.

Jemmy se précipita le premier.

– Maman ! Le bébé est arrivé ?

Il tenta de la pousser pour pénétrer dans la maison, mais elle le rattrapa par

le col.

– Doucement. Oui, il est là. Tu peux le voir, mais il ne faut pas faire de bruit. Il est tout nouveau, et tu ne veux pas lui faire peur, n'est-ce pas ?

– » Il ? » dit l'un des Beardsley. C'est un garçon ? Son frère lui donna un coup de coude dans les côtes.

– Je te l'avais bien dit ! Il me semblait bien avoir vu une petite bite.

– On ne dit pas « bite » devant les dames, l'informa sévèrement Jemmy. Et maman a dit qu'il fallait se taire.

– Euh... oui, bien sûr. Pardon, dirent les Beardsley confus.

Avançant avec une précaution exagérée, ils entrèrent sur la pointe des pieds, suivis par Jemmy, Jamie le tenant fermement par l'épaule, puis par Roger.

Celui-ci s'arrêta un instant pour embrasser sa femme et lui glissa :

– Lizzie va bien ?

– Elle est un peu dépassée, mais, oui, très bien. Rayonnante, Lizzie était assise dans le lit, ses cheveux brossés et brillants retombant sur ses épaules. Les jumeaux s'agenouillèrent de chaque côté, souriant jusqu'aux oreilles. Jamie s'approcha et, s'inclinant, déclara formellement en gaélique :

– Que sainte Bride et sainte Columba te bénissent, jeune femme, et que l'amour du Christ te guide toujours dans ton rôle de mère. Que le lait jaillisse de tes seins telle l'eau de la source et que tu sois toujours en sécurité dans les bras de ton...

Il toussota, jetant un coup d'oeil aux jumeaux.

– ... mari.

– Si on peut pas dire « bite », pourquoi on peut dire « seins », demanda Jemmy.

– Tu ne peux pas, l'informa son père. Sauf dans les prières. Ton grand-père récitait une bénédiction pour Lizzie.

– Ah. Et il n'y a pas des prières pour les bites ? Évitant de croiser le regard de Brianna, Roger répondit :

– Sans doute, mais on ne les prononce pas à voix haute. Pourquoi ne vas-tu pas aider ta grand-mère à préparer le petit-déjeuner ?

Le gril en fonte graissé grésillait déjà. Un délicieux parfum de pâte fraîche se répandit dans la pièce, tandis que Claire étalait des pâtés sur la plaque en métal.

Après avoir félicité Lizzie, Jamie et Roger s'étaient mis un peu à l'écart pour donner à la petite famille un moment d'intimité. Cependant, la cabane était tellement exiguë qu'ils avaient à peine de la place pour se mouvoir.

Jo, ou peut-être Kezzie, toucha du bout d'un doigt les cheveux de Lizzie, chuchotant :

– Tu es si belle. On dirait la nouvelle lune.

– Tu as eu très mal, mon cœur ? murmura Kezzie, ou Jo, en caressant sa paume.

Elle serra sa main et posa l'autre sur la joue de Jo.

– Pas tant que ça. Regardez ! Vous ne trouvez pas que c'est le plus beau bébé du monde ?

Repu, le nouveau-né s'était endormi. Il lâcha le mamelon de sa mère avec un petit « pop ! » et renversa la tête en arrière, la bouche entrouverte.

Les jumeaux émirent un son d'admiration similaire, battant des cils en contemplant leur fils avec des yeux de biche.

– Oh, regarde ses petits doigts ! s'émerveilla Jo ou Kezzie.

Il toucha de son doigt crasseux le minuscule poing rose.

– Il est... entier ? Tu as vérifié ? s'inquiéta soudain Kezzie ou Jo.

– Oui, le rassura Lizzie. Tiens, tu veux le tenir ?

Sans attendre son assentiment, elle déposa le bébé dans ses bras. Il baissa vers lui des yeux à la fois ravis et affolés, lançant avec ses yeux un appel à l'aide à son frère.

Attendrie par la scène, Brianna prit la main de Roger qui se tenait derrière elle et lui glissa :

– Ils sont mignons, non ?

– Oui, tellement mignons que ça donne envie d'avoir un enfant.

Ce n'était qu'une remarque innocente. Elle savait qu'il l'avait prononcée sans arrière-pensée, mais il en ressentit l'écho autant qu'elle et lâcha sa main.

– Tiens, c'est pour Lizzie.

Claire tendait à Jemmy une assiette de crêpes dégoulinantes de beurre et de miel.

– Quelqu'un d'autre a faim ?

La ruée qui s'ensuivit permit à Brianna de cacher son trouble, mais il était toujours là, quoique confus.

Oui, elle voulait un autre enfant, et comment ! Dès l'instant où elle avait tenu le bébé dans ses bras, elle en avait ressenti le désir avec une force qui surpassait la faim ou la soif. Et elle aurait tant aimé croire que c'était la faute de Roger si elle n'était pas encore enceinte.

Pour elle, cela avait été un véritable acte de foi, un bond vertigineux au-dessus du gouffre du savoir, que de cesser de prendre les graines de dauco, ces petites boulettes fragiles de protection. Pourtant, rien. Récemment, elle s'était remise à penser de plus en plus souvent aux tentatives infructueuses de Ian et de sa femme pour concevoir. Certes, elle n'avait encore jamais fait de fausse couche, ce pour quoi elle remerciait le ciel. Mais ce qu'il lui avait raconté concernant leurs rapports sexuels, qui étaient devenus de plus en plus mécaniques et désespérés, commençait à apparaître au loin, tel un spectre. Ils n'en étaient pas encore là, mais, plus d'une fois, elle s'était retrouvée dans les

bras de Roger en pensant : « Maintenant ? Cette fois, c'est la bonne ? » Mais ça ne l'était jamais.

Les jumeaux étaient déjà nettement plus à l'aise avec le bébé, leurs têtes brunes pressées l'une contre l'autre, suivant du bout du doigt les contours du visage potelé, se demandant à voix haute, entre autres absurdités, à qui il ressemblait le plus !

Lizzie dévorait sa seconde assiette de crêpes, accompagnées cette fois de saucisses grillées. Cela sentait merveilleusement bon, mais Brianna n'avait pas faim.

Observant Roger dont c'était le tour de prendre l'enfant dans ses bras, elle se dit qu'au moins ils étaient fixés une fois pour toutes. S'il avait subsisté le moindre doute sur le fait que Jemmy soit son fils, il aurait été convaincu que c'était sa faute, comme Ian l'était ; il aurait pensé que quelque chose n'allait pas chez lui. En revanche, à présent...

Et elle, que lui était-il arrivé ? Avait-elle été blessée lors de la naissance de Jemmy ?

Jamie venait de prendre le nouveau-né, sa grande main soutenant la nuque fragile, avec ce regard doux et affectueux si irrésistible chez un homme. Elle aurait tant aimé voir la même émotion dans les yeux de Roger en train de tenir son propre bébé.

Enfin rassasiée, Lizzie écarta son assiette et se redressa dans son lit.

– Monsieur Fraser. Mon père... il... il est au courant ? Jamie parut un instant déconcerté, puis rendit le bébé à Roger, essayant visiblement de gagner du temps pour trouver une manière moins pénible de lui avouer la vérité.

– Ah. Euh... Oui, je lui ai dit que le bébé était en route. Mais il n'était pas venu. Lizzie pinça les lèvres, une ombre chagrinée passant sur son visage radieux.

L'un des jumeaux proposa sur un ton hésitant :

– Si... un de nous allait le prévenir ? Lui annoncer que le bébé est arrivé et que... Lizzie va bien.

Jamie hésita. M. Wemyss, plus pâle que jamais, n'avait pas fait la moindre allusion à sa fille, à ses beaux-fils ni à son futur petit-enfant depuis la confusion du double mariage de Lizzie. Toutefois, à présent que le petit-fils était bien là en chair et en os...

Le front soucieux, Claire déclara :

– Quoi qu'il juge devoir faire, il sera content d'apprendre que tout s'est bien passé.

– Tu as raison, convint Jamie. Mais je ne suis pas sûr que ce soit une bonne chose que Jo ou Kezzie aille le lui dire.

Les jumeaux échangèrent un long regard, prenant tacitement une décision. Puis l'un d'eux, se tournant vers Jamie, déclara d'une voix ferme :

– Je crois que si, monsieur. C'est notre bébé, mais c'est aussi son sang. Il y a désormais un lien entre nous. Il le sait bien.

– On ne veut pas qu'il soit fâché contre Lizzie, renchérit son frère. Elle a trop de peine. Peut-être que le bébé... l'amadouera ?

Brianna vit les yeux de Jamie remonter très brièvement vers le visage de Roger avant de se concentrer de nouveau sur le nourrisson dans ses bras. Elle réprima un sourire. Il n'avait certainement pas oublié l'accueil acrimonieux qu'il avait lui-même réservé à son futur gendre. C'était Roger qui avait vaincu ses réticences en établissant ses droits de père sur Jemmy, créant le premier maillon, si fragile, dans la chaîne qui les unissait désormais aussi solidement qu'elle à son père.

– Bon d'accord, maugréa Jamie.

Il était évident qu'il n'avait aucune envie d'être de nouveau impliqué dans ces histoires de famille, mais il n'avait pas trouvé le moyen de s'en extirper.

– Allez le prévenir. Mais un seul d'entre vous ! Et s'il décidait de venir, l'autre s'éclipserait, c'est clair ?

– Oh oui, monsieur ! l'assurèrent-ils à l'unisson. Hésitant, Jo, ou Kezzie, tendit les bras vers le bébé.

– Devrais-je le lui...

– Non !

Lizzie s'était redressée, se soutenant sur les bras pour soulager la tension dans son bassin endolori.

– Dis-lui qu'on va bien. Mais s'il veut voir l'enfant, il n'a qu'à venir lui-même. Il sera le bienvenu. S'il refuse de pénétrer dans ma maison... eh bien, il devra renoncer à voir son petit-fils. Dis-le-lui.

Elle se rallongea avec précaution, puis tendit les bras.

– Maintenant, donnez-moi mon petit.

Elle serra le bébé endormi contre elle et ferma les yeux pour couper court à toute discussion ou reproche.

78. La confrérie universelle des hommes

Brianna souleva le tissu ciré qui recouvrait une des grandes bassines en terre cuite et huma avec délice l'odeur de moisi et d'humus. Elle remua le pâle mélange avec un bâton, le soulevant régulièrement pour évaluer la texture de la pulpe dégoulinante.

Pas mal. Encore un jour, et la mixture serait assez dissoute pour être pressée. Elle se demanda si elle devait ajouter encore un peu d'acide sulfurique dilué, puis décida que non. Elle plongea la main dans le bol posé à côté et saisit une poignée de pétales de fleurs de cornouiller et de gainier rouge que Jemmy et Aidan avaient ramassées pour elle. Elle en saupoudra la pulpe grisâtre, puis la mélangea une dernière fois avant de recouvrir la bassine. D'ici demain, ils se seraient fondus dans la masse, mais apparaîtraient néanmoins sous forme d'ombres dans le papier fini.

Roger se fraya un chemin vers elle entre les buissons.

– On m'a toujours dit que les usines à papier puaient. Ils doivent utiliser d'autres ingrédients dans leur fabrication.

– Estime-toi heureux que je ne tanne pas des peaux. D'après Ian, les squaws utilisent des crottes de chien.

Venant se placer derrière elle, il contempla avec intérêt sa fabrique de papier : une douzaine de grandes bassines, chacune remplie de fragments de vieux papiers, de bandes déchirées de soie et de coton, de fibres de lin, de moelle de tiges de roseau et de tout ce qui lui tombait sous la main, déchirés en lambeaux ou broyés dans un moulin. Elle avait mis une source à nu et utilisé un de ses conduits de canalisation cassé en guise de bassin versant, lui assurant ainsi une alimentation en eau. À côté, elle avait construit une plateforme en pierre et en bois sur laquelle étaient installés les écrans de soie qui lui servaient à presser la pulpe.

Un papillon de nuit mort flottait dans la seconde bassine. Il voulut l'enlever, mais elle l'arrêta.

– Il y a tout le temps des insectes qui se noient dedans. Tant qu'ils ont le corps mou, ce n'est pas gênant. Avec l'acide sulfurique, ils se désintègrent dans la pulpe : des papillons, des fourmis, des moucheron, des chrysopes. Seules les ailes ne se dissolvent pas complètement. Celles des chrysopes sont assez jolies prises dans le papier, mais pas celles des blattes.

Elle repêcha un cafard dans une des bassines et le lança dans les buissons, avant d'ajouter encore un peu d'eau de sa gourde et de mélanger.

– Ça ne m'étonne pas, dit Roger. J'ai marché sur une de ces bestioles ce matin. Elle s'est aplatie, puis s'est redressée et a poursuivi sa route en ricanant.

Il l'observa travailler un moment sans rien dire. Sentant qu'il avait une

requête à lui faire, elle l'encouragea d'un « Mmm ? ».

– Je me demandais... Ça t'ennuierait d'emmener Jemmy à la Grande Maison après dîner ? Et si vous restiez dormir là-bas tous les deux ?

Elle le dévisagea, stupéfaite.

– Que projettes-tu ? D'organiser l'enterrement de vie de garçon de Gordon Lindsay ?

Jeune homme timide de dix-sept ans, Gordon était fiancé à une quakeresse de Woolam's Mill. Au cours de la journée, il était passé pour le *thig*, la coutume voulant qu'il se rende de maison en maison pour quémander de vieux meubles et des ustensiles ménagers avant le mariage.

– Non, je te jure qu'aucune jolie fille ne jaillira d'une pièce montée, mais cette soirée est exclusivement masculine. La première tenue de la loge de Fraser's Ridge.

– La loge... Quoi ? Des francs-maçons ?

Le vent s'était levé, dressant les cheveux de Roger sur son crâne. Il les lissa en arrière d'une main, répondant :

– Il fallait un territoire neutre. Je n'ai pas proposé la Grande Maison ni celle de Tom Christie... ne voulant pas donner l'avantage à un camp ou à un autre, tu comprends ?

Elle acquiesça.

– Soit, mais pourquoi des francs-maçons ?

Elle ignorait tout de la franc-maçonnerie, hormis que c'était une société secrète et que les catholiques n'avaient pas le droit d'y entrer. Elle mentionna ce dernier point à Roger qui se mit à rire.

– C'est vrai. Le pape l'a interdit il y a une quarantaine d'années.

– Pourquoi ? Qu'a-t-il contre les francs-maçons ?

– C'est une organisation puissante. Elle compte dans ses rangs beaucoup d'hommes haut placés et influents. En outre, elle transcende les frontières. Je suppose que la principale préoccupation du pape est le risque de concurrence... quoique... Si je me souviens bien, il donnait comme raison officielle que la franc-maçonnerie ressemblait trop à une religion. Ça, et le fait que les membres vénèrent le diable, naturellement.

Il pouffa de rire avant de reprendre :

– Tu savais que ton père avait créé une loge maçonnique à Ardsmuir, dans la prison même ?

– Il l'a peut-être mentionné, je ne m'en souviens pas.

– J'ai évoqué la question de l'interdiction catholique avec lui. Il m'a jeté un de ses regards noirs et m'a rétorqué : « Peut-être, mais le pape n'était pas à Ardsmuir, moi si. »

– Cet argument est sensé, dit-elle amusée. Mais d'un autre côté, je ne suis pas le pape. Il a expliqué pourquoi ? Je veux dire papa, pas le pape.

– Oui, c'était un moyen d'unir les catholiques et les protestants emprisonnés ensemble, un des principes de la franc-maçonnerie étant d'être la confrérie universelle des hommes. Et aussi, que dans une loge, on ne parle ni de religion ni de politique.

– Ah non ? Mais qu'y fait-on, alors ?

– Je ne peux pas te le dire. Mais je te rassure : on ne vénère pas Satan.

Elle le regarda d'un air suspicieux.

– Je ne peux pas, répéta-t-il. Quand tu es initié, tu prêtes serment de ne jamais dévoiler à l'extérieur ce qui se passe dans la loge.

Elle était un peu vexée, mais décida que cela n'avait pas d'importance. Elle ajouta un peu d'eau au mélange, trouvant qu'il ressemblait de plus en plus à du vomi. Elle saisit la bouteille d'acide, tout en observant :

– Ça m'a l'air un peu louche. Et un peu idiot. Il n'y a pas une histoire avec une poignée de main secrète ou je ne sais quoi ?

Il se contenta de sourire, ne se laissant pas déconter par son ton.

– Je ne nie pas le côté un peu théâtral. L'organisation remonte plus ou moins au Moyen Âge et a conservé un peu de son cérémonial d'origine. Comme l'Église catholique.

– Touché ! Bon, d'accord, je ne dirai plus rien. C'est papa qui a eu l'idée de créer une loge ici ?

– Non, c'est moi.

Elle se tourna vers lui, surprise.

– J'avais besoin de leur trouver un terrain d'entente, Brianna. Les femmes en ont un. Les épouses des pêcheurs cousent, filent, tricotent et fabriquent des éredons ensemble, et si, en secret, elles pensent que ta mère, madame Bug ou toi êtes des hérétiques vouées à l'enfer ou des whigs damnées, cela ne fait pas grande différence. Mais les hommes n'ont pas ça.

Elle allait se prononcer à propos de l'intelligence et du bon sens relatif des deux sexes, mais sentant le moment non propice, elle préféra acquiescer. En outre, il n'avait clairement pas la moindre idée du genre de commérages qui s'échangeaient dans ces cercles féminins.

– Tu veux bien me tenir cet écran un instant ?

Il saisit le cadre en bois, tirant fortement sur le fil de métal qui le parcourait en suivant les instructions qu'elle lui donnait. Tout en déposant une louche de pulpe sur la soie, elle demanda avec ironie :

– Tu veux que je prépare du lait et des biscuits pour votre petite sauterie de ce soir ?

– Oui, ce serait vraiment gentil.

– Je blaguais !

– Pas moi.

Il souriait toujours, mais à voir le fond de ses yeux, il était sérieux, et elle

se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'un caprice. Avec un étrange pincement au cœur, elle crut soudain voir son père devant elle.

Il avait su veiller sur les autres depuis son plus jeune âge, car cela faisait partie des responsabilités héritées à sa naissance. Roger l'avait appris sur le tard, mais elle ne doutait pas que tous deux considéraient cette charge comme la volonté de Dieu. Tous deux acceptaient ce devoir sans le remettre en question, l'honoreraient jusqu'au bout, quitte à y laisser leur peau. Elle espérait simplement qu'ils n'en arriveraient pas là, l'un comme l'autre.

Baissant les yeux pour cacher son trouble, elle demanda :

– Donne-moi un cheveu. Il s'exécuta aussitôt.

– Pour quoi faire ?

– Pour le papier. Quand j'étale la pulpe, elle ne doit pas être plus épaisse qu'un cheveu.

Tenant fermement le fil noir au bord du cadre, elle répandit le liquide crémeux sur la soie, l'étalant au maximum, si bien qu'il s'écoulât autour du cheveu sans le recouvrir. Puis celui-ci glissa avec le jus, une longue ligne noire dans la substance blanche, toute fine, comme la fêlure à la surface de son cœur.

79. Alarmes

L'Oignon-Intelligencer

Un mariage est annoncé ! Le New Bern Intelligencer, fondé par J. Robinson, a cessé de paraître en raison du déménagement de son propriétaire en Grande-Bretagne, mais nous rassurons ses lecteurs : il n'a pas disparu complètement, car ses locaux, son équipement et ses listes d'abonnés ont été rachetés par les propriétaires de L'Oignon, cet excellent journal si réputé et populaire. La nouvelle publication, considérablement améliorée et enrichie, paraîtra désormais sous le titre L'Oignon-Intelligencer. Elle sera distribuée hebdomadairement, avec des éditions extraordinaires en fonction de l'actualité, pour la modique somme de un penny...

À M. et Mme James Fraser,

de Fraser 's Ridge, Caroline du Nord,

De la part de M. et Mme Fergus Fraser, Thorpe Street, New Bern.

Cher père, chère mère Claire,

Je vous écris pour vous informer de la dernière nouveauté qui a bouleversé nos vies. M. Robinson, qui possédait l'unique autre journal de la ville, a été expulsé en Angleterre. Littéralement, car des inconnus déguisés en sauvages ont fait irruption chez lui au petit matin, l'ont arraché à son lit, l'ont traîné jusqu'au port et l'ont jeté sur un navire, vêtu uniquement de sa chemise et de son bonnet de nuit.

Le capitaine a promptement largué les amarres et pris la mer, une affaire qui a fait grand bruit en ville, comme vous l'imaginez.

Le lendemain du brusque départ de M. Robinson, nous avons reçu deux visites séparées (je ne donne pas de noms, vous apprécierez ma discrétion). La première était celle d'un membre du comité de sécurité qui, comme chacun sait mais ne le dit, se trouve derrière l'expulsion de M. Robinson. Son discours était courtois, mais ses manières l'étaient moins. Il souhaitait s'assurer que Fergus ne partageait pas les sentiments « obstinément erronés » de M. Robinson concernant certains événements récents et quelques individus.

Fergus lui a répondu sans sourciller qu'il n'aurait même pas partagé un verre de vin avec M. Robinson (ce qui était vrai, puisque M. Robinson était méthodiste et contre l'alcool). Notre visiteur a compris ce qu'il voulait et est parti satisfait après avoir donné à Fergus une bourse pleine d'argent.

Ensuite est arrivé un autre gentleman fort gras. Il joue un rôle très important dans les affaires de la ville et est membre du Conseil royal, ce que j'ignorais alors. Le but de sa visite était le même, ou plutôt le contraire : il

voulait savoir si Fergus souhaitait acquérir les biens de M. Robinson et continuer son œuvre au nom du Roi, à savoir, publier certaines lettres et en faire disparaître d'autres.

Fergus a pris un air grave pour lui répondre qu'il avait toujours trouvé de nombreux aspects admirables chez M. Robinson (notamment son cheval, gris et d'un caractère très aimable, et les étranges boucles de ses souliers) mais, comme nous avions à peine les moyens d'acheter de l'encre et du papier, il faudrait se résoudre à voir son imprimerie rachetée par une personne qui ne s'y entendait guère en matière politique.

J'étais morte de peur. Le gentleman s'est mis à rire et a sorti une grosse bourse de sa poche, déclarant qu'il « ne fallait pas gaspiller un bon navire à cause de quelques traces de goudron ». Il semblait trouver sa remarque très drôle et riait à gorge déployée. Puis il a donné une petite tape sur la tête d'Henri-Christian et est sorti.

Comme vous voyez, nos perspectives sont à la fois meilleures et des plus inquiétantes. Je n'en dors plus la nuit, pensant à l'avenir, mais le moral de Fergus est tellement bon que je ne peux pas le regretter.

Mes chers parents, priez pour nous, comme nous prions sans cesse pour vous.

Votre fille affectueuse et dévouée,

Marsali

Je m'efforçai de garder un ton badin.

– Tu lui as bien appris le métier.

– Apparemment.

Jamie paraissait un peu inquiet, mais encore plus amusé.

– Ne t'inquiète pas, Sassenach. Fergus est assez doué à ce petit jeu-là.

– Ce n'est pas un jeu !

J'avais parlé avec une telle véhémence qu'il sursauta.

– Ce n'est pas un jeu, répétais-je plus calmement.

Sans répondre, il dégagea une liasse de papiers du chaos sur son bureau et me la tendit.

Mercredi matin vers 10 heures,

Watertown

À tous les amis de la liberté américaine, sachez que ce matin avant l'aube, une brigade d'environ 1 000 à 1 200 hommes a accosté à Phip's Farm, à Cambridge, et a marché sur Lexington, où elle a rencontré une compagnie de notre milice armée. Ils ont ouvert le feu sans sommation, tuant six hommes et en blessant quatre autres. Un courrier express de Boston nous informe qu'une autre brigade, forte d'un millier de soldats, marche sur nous. Le porteur, Israel Bissell, a été chargé d'alerter tout le Connecticut, et tous sont priés de lui fournir des montures fraîches s'il en a besoin. J'ai parlé à plusieurs

personnes qui ont vu les morts et les blessés.

Je vous prie de faire parvenir la présente à tous les délégués de la colonie du Connecticut.

J. Palmer, membre du comité de sécurité

Le colonel Foster de Brookfield est un des délégués.

Sous le message se trouvait une liste de signatures, quoique toutes rédigées de la même écriture. La première était accompagnée de la note : « Une copie exacte a été faite de l'original suivant les ordres du comité de correspondance de Worcester, 19 avril 1775. Certifiée conforme par Nathan Baldwin, secrétaire municipal. » Toutes les autres étaient précédées du même commentaire.

J'écarquillai les yeux.

– Mince ! Mais c'est « L'appel aux armes de Lexington ». Où as-tu eu ça ?

– Un des hommes du colonel Ashe me l'a apporté.

Il pointa un doigt vers le bas de la liste, me montrant la ratification de John Ashe.

– Qu'est-ce que c'est que « L'appel aux armes de Lexington » ?

– Ça.

J'agitai la feuille, fasciné.

– Après la bataille de Lexington, Palmer, un général de milice, a rédigé cette lettre et a envoyé un coursier express pour la faire circuler dans tout le pays afin de témoigner de ce qui venait de se passer et de prévenir les milices de la région du commencement de la guerre. Tout au long de sa route, les hommes qui l'ont lue l'ont copiée, ont signé les copies pour attester qu'elles étaient conformes, puis les ont envoyées à d'autres communes et villages. Il y en a eu des centaines ainsi réalisées, et quelques-unes sont restées intactes. Frank en aurait reçu une en cadeau et il l'avait fait encadrer. Elle était accrochée dans notre hall d'entrée, à Boston.

Un frisson extraordinaire me parcourut de la tête aux pieds quand je pris soudain conscience que le texte familier sous mes yeux avait été écrit non pas deux cents ans plus tôt, mais une ou deux semaines auparavant.

Jamie était lui aussi un peu pâle.

– C'est... ce que Brianna m'avait dit. Le 19 avril, une escarmouche à Lexington... le début de la guerre.

Il me dévisagea, et je vis au fond de ses yeux sombres un mélange d'angoisse et d'excitation.

– Je t'ai cru, *Sassenach*, mais...

Il n'acheva pas sa phrase. Il s'assit, saisit sa plume et signa son nom avec une grande application au bas de la feuille.

– Tu veux bien me la copier, *Sassenach* ? Je la ferai suivre.

80. Où le ciel nous tombe sur la tête

Le messager du colonel Ashe avait également annoncé à Jamie qu'un congrès serait organisé à la mi-mai dans le comté de Mecklenberg, dans l'intention de déclarer officiellement l'indépendance du pays vis-à-vis du roi d'Angleterre.

Sachant que, en dépit du soutien de John Ashe et de quelques autres amis, il était encore considéré avec scepticisme par bon nombre de leaders de ce qui était désormais appelé « la rébellion », Jamie décida de s'y rendre et de soutenir ouvertement les indépendantistes.

Roger l'accompagnerait. Il trépinait littéralement d'impatience devant cette première occasion de voir l'histoire s'écrire sous ses yeux.

Toutefois, quelques jours avant leur départ, l'histoire avec un grand H passa au second plan, cédant la place à un présent plus pressant : peu après le petit-déjeuner, toute la famille Christie se présenta à notre porte.

Il était arrivé quelque chose. Allan semblait très agité ; Tom était sombre et gris comme un vieux loup ; Malva avait pleuré, son visage passant du rouge au blanc, et inversement. Quand je la saluai, elle détourna les yeux, les lèvres tremblantes. Jamie les invita à passer dans son bureau, puis leur indiqua des sièges. Intrigué, il jeta un coup d'œil vers Malva, visiblement la source d'un problème familial urgent, puis se tourna vers son père.

– Qu'y a-t-il, Tom ?

Tom Christie pinçait les lèvres si fort qu'elles disparaissaient sous sa barbe fine.

– Ma fille attend un enfant.

Jamie se tourna vers Malva, qui se tenait tête baissée et fixait ses mains croisées devant elle.

– Ah... euh, apparemment, c'est dans l'air du temps. Cette tentative de dégeler l'atmosphère n'eut aucun effet sur les Christie, qui frémissaient d'énervement.

La nouvelle me prit de court, même si cela n'avait rien de stupéfiant. Malva avait toujours attiré l'attention des jeunes hommes et si son frère et son père avaient scrupuleusement veillé à ce qu'aucun ne la courtise ouvertement, le seul moyen de les tenir à distance aurait été d'enfermer la jeune fille dans un cachot.

Qui avait fini par l'emporter ? Obadiah Henderson ? Bobby, peut-être ? Un des frères McMurchie ? Je priai le ciel pour que ce ne soit pas les deux à la fois. Tous ces derniers, et de nombreux autres, n'avaient pas caché leur intérêt.

La tentative de plaisanterie de Jamie fut accueillie avec un silence de

plomb, même si Allan fit une piètre tentative de sourire. Il était presque aussi blême que sa sœur.

Jamie s'éclaircit la gorge.

– En quoi puis-je vous être utile, Tom ? Christie le toisa avec une antipathie évidente.

– Elle refuse de donner le nom du coupable si vous n'êtes pas présent.

Jamie toussota de nouveau, gêné par ce que cela impliquait. La jeune fille craignait sans doute que son père et son frère la battent ou s'en prennent à son amant, et comptait sur lui pour les en empêcher. À mon avis, ses craintes me paraissaient justifiées. Suspicieuse, j'observai Tom Christie. Avait-il déjà tenté vainement de lui arracher son secret à coups de verge ?

Cependant, malgré la présence de Jamie, Malva ne disait toujours rien. Elle tripotait son tablier, les yeux vers le sol. Je pris ma voix la plus douce pour lui demander :

– Vous en êtes à combien de mois ?

Elle ne répondit pas directement, mais pressa deux mains tremblantes contre son tablier, l'étirant en mettant en évidence son ventre d'une rondeur et d'une grosseur surprenantes. Six mois, à vue de nez. Elle avait attendu le dernier moment pour l'annoncer et l'avait bien caché.

Le malaise dans la pièce était presque suffocant.

Allan s'agita sur son tabouret, puis se pencha vers sa sœur pour lui murmurer :

– Tout ira bien, Malva. Mais tu dois le dire.

Elle prit une grande inspiration, puis redressa la tête. Ses yeux rouges et remplis d'appréhension étaient toujours aussi beaux.

– Oh, monsieur... Elle s'arrêta net.

Jamie, qui commençait à être aussi énervé que les Christie, s'efforça de garder un air doux.

– Parlez, ma petite. Je vous promets que personne ne vous fera de mal.

Tom Christie laissa échapper un son agacé, tel un prédateur dérangé pendant son repas, et Malva pâlit encore. Son regard était rivé sur Jamie.

– Oh, monsieur... comment pouvez-vous me dire ça, alors que vous connaissez la vérité aussi bien que moi ?

Avant que quiconque n'ait eu le temps de réagir à ces paroles, elle se tourna vers son père et pointa Jamie du doigt.

– C'est lui.



Par miracle, au moment où elle prononça ces mots, j'étais en train de dévisager Jamie. Il n'avait pas vu venir cette accusation et n'avait eu aucune possibilité de dissimuler ses émotions... De fait, il ne dissimula rien. Son

visage n'exprima rien d'autre que le vide béant de l'incompréhension absolue.

– Pardon ? fit-il.

Puis, comprenant enfin, il s'écria d'une voix qui aurait pu renverser la petite garce sur son derrière de menteuse :

– QUOI ?

Elle tiqua et baissa de nouveau les yeux, offrant l'image même de la vertu outragée, apparemment incapable de soutenir le regard de Jamie. Alors, elle tendit une main tremblante vers moi et déclara, battant des cils d'un air de martyr :

– Je suis tellement désolée, madame Fraser. Il... nous... nous ne voulions pas vous blesser.

Comme si j'observais la scène de l'extérieur, je me vis prendre mon élan et la gifler avec une telle force qu'elle tomba à la renverse, s'étalant sur le plancher, les jambes en l'air, ses jupons retombant autour d'elle.

– Je ne peux pas en dire autant.

Les mots étaient sortis de ma bouche malgré moi, me surprenant moi-même.

Soudain, j'étais de retour dans mon corps. Mon corset semblait avoir rétréci durant ma brève absence ; juste de respirer me faisait mal. J'étais en ébullition, les liquides frémissant en moi : sang, lymphe, sueur, larmes... Si j'inspirais, ma peau éclaterait sous la pression, telle une tomate trop mûre projetée contre un mur.

Si je n'avais plus d'os, j'avais encore ma volonté. Elle seule me porta jusqu'à la porte. Je ne vis pas le couloir ni ne me rendis compte d'avoir ouvert la porte d'entrée ; je ne distinguai que l'éclat du jour et un flou vert dans la cour, puis je me mis à courir comme si tous les démons de l'enfer étaient à mes trousses.

En fait, personne ne me suivit. Pourtant, je continuai de courir, sortant du sentier et m'enfonçant dans les bois, glissant sur les aiguilles de pin mouillées, pataugeant dans les ruisseaux, dévalant à moitié une pente et trébuchant douloureusement contre des troncs couchés, m'accrochant dans les ronces et les buissons.

J'arrivai au pied de la colline et me retrouvai dans une dépression sombre ceinte d'immenses rhododendrons. Je m'arrêtai, haletant, les jambes molles. Je m'affalai sur les fesses, vidée de mes forces, et m'étendis sur le tapis poussiéreux de feuilles de laurier.

Un proverbe résonnait dans ma tête. « Le coupable prend la fuite sans qu'on le poursuive. » Je n'étais coupable de rien. Pas plus que Jamie. Je le savais. « Je le savais », me répétais-je.

Toutefois, Malva était enceinte. Quelqu'un était responsable.

J'étais encore étourdie par ma course, par les éclats aveuglants du soleil à travers le feuillage et les couleurs défilant dans ma vision brouillée – bleu

marine, bleu clair, blanc, gris, vert et or, tandis que le ciel et la montagne tournoyaient autour et au-dessus de moi.

Je clignai des yeux, sentant les larmes couler le long de mes tempes, et soupirai :

– Zut, zut, zut et zut ! Il ne manquait plus que ça !



Jamie saisit la fille par le bras et, d'un geste brusque, la hissa. Sa joue droite était écarlate, là où Claire l'avait frappée, et, l'espace d'un instant, il se retint de lui envoyer une autre gifle sur la gauche.

Une main agrippa son épaule pour le faire pivoter, et il ne dut qu'à ses bons réflexes d'éviter le poing d'Allan Christie, qui glissa le long de son visage et l'atteignit à l'oreille. Il repoussa le jeune homme des deux mains sur sa poitrine et lui crocheta la cheville quand il partit en arrière. Allan tomba à la renverse sur les fesses avec un bruit sourd qui ébranla la pièce.

Jamie recula d'un pas, se tenant l'oreille, et fusilla du regard Tom Christie qui, telle la femme de Loth, semblait changé en statue de sel.

Jamie serra le poing, le défiant, mais Tom ne broncha pas, lançant à son fils :

– Lève-toi et tiens-toi tranquille. Ce n'est pas le moment.

Le jeune homme se releva, ivre de rage, s'écriant :

– Pas le moment ? Cet homme a fait de ta fille une putain, et tu vas le laisser s'en tirer comme ça ? Si tu es trop lâche et trop vieux, je ne le suis pas, moi !

Il se jeta sur Jamie, voulant le saisir à la gorge. Ce dernier fit un pas de côté, bascula son poids en arrière sur une jambe et lui asséna un puissant crochet du gauche en plein foie. Allan se plia en deux en expulsant tout l'air de ses poumons. Il releva la tête vers lui, les yeux exorbités, la bouche grande ouverte, puis tomba à genoux.

Jamie se tourna vers Malva.

– Qu'est-ce que c'est que cette farce, *nighean na galladh* ?

L'insulte était cuisante. Qu'il comprenne ou pas les paroles en gaélique, Tom Christie en saisit très bien le sens. Du coin de l'œil, Jamie le vit se raidir.

Malva se mit à sangloter bruyamment et pressa son tablier contre son visage, hoquetant :

– Comment pouvez-vous me parler ainsi ? Comment pouvez-vous être aussi cruel ?

– Assez ! avec ces simagrées ! Il poussa un tabouret vers elle.

– Asseyez-vous, petite idiote ! Vous allez nous dire ce que vous cachez derrière cette histoire. M. Christie ?

Il lui indiqua un autre tabouret d'un signe de tête, puis alla s'asseoir dans son propre fauteuil, enjambant Allan, recroquevillé sur le parquet, les mains

sur le ventre.

– Monsieur ?

En entendant le raffut, Mme Bug était sortie de sa cuisine. Elle se tenait sur le seuil, ouvrant des yeux de chouette sous son bonnet. Fixant ouvertement Malva qui sanglotait sur son tabouret et Allan qui pantelait sur le sol, elle demanda à Jamie :

– Vous... vous désirez quelque chose ?

Jamie aurait bien eu besoin d'un verre, voire de deux, mais l'instant était mal choisi.

– Non, merci, madame. Plus tard.

Il la congédia d'un geste bref, et elle sortit à contrecœur. Il savait qu'elle n'irait pas très loin, sans doute juste de l'autre côté de la porte.

Il se passa une main sur le visage, se demandant quelle mouche piquait les jeunes filles depuis peu. Ce soir, ce serait la pleine lune. C'était peut-être vrai qu'elle les rendait folles.

D'un autre côté, la petite garce avait bel et bien fricoté avec quelqu'un. Sous la jupe élimée, son ventre était gonflé et rond comme une calebasse.

Il se tourna vers Christie.

– Combien de mois ?

– Six.

Christie s'assit lourdement sur son tabouret. Plus sinistre que jamais, il paraissait toutefois maître de lui, ce qui était déjà ça.

Malva abaissa son tablier et s'écria, la lèvre tremblante :

– Ça a eu lieu lors de l'épidémie, à la fin de l'été dernier ! Quand j'aidais à soigner sa femme ! Et pas qu'une fois !

Elle se tourna vers Jamie, l'implorant :

– Je vous en supplie, monsieur, dites-leur la vérité !

– J'en ai bien l'intention. Et vous allez faire de même, je vous le garantis.

Le choc initial commençait à se dissiper ; l'irritation de Jamie était toujours là, croissant même de minute en minute, mais son esprit fonctionnait de nouveau, à toute allure.

De toute évidence, celui qui l'avait mise enceinte ne convenait pas. Qui ? Si seulement Claire était restée... Elle écoutait les commérages des voisins et s'intéressait à la fille. Elle aurait su qui étaient ses prétendants. Lui-même remarquait rarement la jeune fille, sauf qu'elle se trouvait toujours dans les parages, à seconder Claire.

La voix de Malva le rappela à l'ordre.

– La première fois, c'était quand madame était si malade qu'on craignait tous pour sa vie. Je te l'ai dit, père, il ne s'agissait pas d'un viol..., mais il était tellement désespéré, et j'avais tellement de peine... (Une larme glissa le long de sa joue). Je suis descendue de la chambre tard, une nuit, et il se tenait ici,

dans le noir, affligé. Ça m'a fait tellement de peine ! (Voix tremblotante, petite pause pour déglutir.) Je lui ai demandé s'il voulait que je lui apporte quelque chose à manger, à boire peut-être, mais il avait déjà bu. Il y avait un verre de whisky devant lui.

Jamie sentit le sang battre dans ses tempes.

– Et j'ai répondu « non merci », que je préférais être seul, et vous êtes rentrée chez vous.

– Non, je suis restée.

Son bonnet avait glissé lorsqu'elle était tombée en arrière, et elle ne l'avait pas remis. Ses longues boucles brunes encadraient son visage.

– Il m'a bien dit qu'il voulait rester seul, mais je ne supportais pas de le voir dans un tel état. Je sais que c'était effronté de ma part, mais j'avais tellement pitié. (Elle baissa pudiquement les cils). Je me suis approchée et je... je l'ai touché. (Elle parlait si bas à présent qu'il avait du mal à l'entendre). J'ai posé une main sur son épaule pour le réconforter. Mais il s'est alors tourné, a glissé un bras autour de ma taille et, soudain, il m'a serrée contre lui. Puis... puis... il m'a prise. Juste ici.

Elle étira le pied et, du bout de son brodequin, pointa la carpette devant le bureau. En effet, on apercevait une petite tache brune, qui pouvait être du sang. Ça l'était : Jemmy s'était étalé de tout son long un jour et avait saigné du nez.

Jamie ouvrit la bouche, mais il était tellement suffoqué que seule une sorte de râle en sortit.

En revanche, le jeune Allan avait retrouvé son souffle. Il oscillait sur les genoux, ses cheveux lui retombant devant les yeux.

– Ah ! Vous n'avez pas le culot de le nier, hein ? Mais vous avez pourtant eu celui de le faire !

Jamie lui lança un regard glacial, mais ne daigna pas lui répondre, préférant se tourner vers Tom Christie.

– Elle est folle, ou simplement maligne ?

Le visage de Christie semblait sculpté dans la pierre, hormis les poches frémissantes sous ses yeux injectés de sang.

– Elle n'est pas folle.

– Alors, elle ment bien et est assez habile pour savoir que personne n'avalerait une histoire de viol.

Elle ouvrit une bouche horrifiée.

– Oh non, monsieur ! Je ne dirais jamais une pareille chose, jamais !

Elle déglutit et leva timidement vers lui de grands yeux candides.

– Vous aviez besoin de réconfort. Je vous l'ai apporté.

Il se pinça fort le nez entre le pouce et l'index, espérant se réveiller de ce cauchemar. Comme cela ne changeait rien, il soupira et se retourna vers

Christie.

– Quelqu'un l'a mise enceinte, et ce n'est pas moi. Qui, à votre avis ?

Elle se redressa sur son tabouret, laissant retomber son tablier.

– Mais c'était vous ! Il n'y a personne d'autre !

La mine navrée, Tom Christie jeta un coup d'oeil vers sa fille, puis fixa de nouveau Jamie. Il avait les mêmes yeux gris clair que Malva, mais totalement dépourvus de la moindre candeur.

– Je ne vois personne. Selon elle, cela a eu lieu plusieurs fois, une douzaine ou plus.

Il parlait d'une voix monocorde, non par indifférence, mais parce qu'il s'efforçait de maîtriser ses émotions.

– Alors, elle a menti une douzaine de fois ou plus, répondit Jamie sur le même ton.

– Vous savez que c'est vrai ! s'écria Malva. Votre femme me croit, elle !

Elle posa une main sur sa joue où la marque rouge des doigts de Claire était encore visible.

– Ma femme n'est pas si folle !

Néanmoins, une angoisse l'avait saisi à la mention de Claire. N'importe quelle femme aurait sans doute pris la fuite devant une accusation aussi choquante, mais il aurait préféré qu'elle reste. Sa présence à ses côtés l'aurait aidé.

Malva avait cessé de pleurer. Blême, les yeux brillants, elle le défia :

– Vraiment ? Eh bien, moi non plus, monsieur. Je peux prouver que je dis la vérité.

– Ah oui ? Et comment ?

– J'ai vu les cicatrices sur votre corps nu, je peux les décrire !

Il y eut un silence, interrompu uniquement par le grognement satisfait d'Allan. Il se releva avec un sourire mauvais, se tenant toujours le ventre.

– Alors, qu'est-ce que vous trouvez à répondre à ça, hein ?

L'irritation avait depuis longtemps cédé la place à une colère monstrueuse. Dessous, à peine perceptible, se trouvait une émotion qu'il se refusait encore à appeler de la peur.

– D'ordinaire, je n'exhibe pas mes cicatrices, mais un certain nombre de personnes les ont vues, et je n'ai pas couché avec elles pour autant.

– C'est vrai, répliqua Malva. Les gens parlent parfois des traces sur votre dos, et tout le monde connaît la vilaine blessure sur votre cuisse, celle que vous avez reçue à Culloden. Mais celle en forme de croissant sur vos côtes ? Et la petite sous votre fesse gauche ? (Elle tendit un bras en arrière et se toucha le postérieur en guise d'illustration). Elle n'est pas au centre, mais en bas, sur le côté extérieur. Environ de la taille d'une pièce de monnaie.

Elle ne sourit pas, mais une lueur triomphante illumina son regard.

– Je n'ai pas de...

Il s'interrompit, épouvanté. Bon sang, il en avait effectivement une. Une araignée l'avait piqué, aux Antilles. La plaie s'était infectée, avait formé un abcès, puis avait éclaté, à son grand soulagement. Une fois guéri, il n'y avait plus jamais pensé, mais elle était là.

Trop tard. Ils avaient lu sur son visage.

Tom Christie ferma les yeux et serra les mâchoires. Content, Allan émit un autre borborygme en croisant les bras, puis demanda avec une grimace sarcastique :

– Vous voulez nous prouver qu'elle a tort ? Baissez donc vos culottes et montrez-nous votre derrière !

Avec un effort considérable, Jamie se retint de lui dire ce qu'il pouvait se mettre dans son propre derrière. Il prit une longue, longue inspiration, espérant qu'il aurait une idée avant d'expirer de nouveau. Rien ne lui vint.

– Je suppose que vous n'avez pas l'intention de renoncer à votre femme et d'épouser ma fille ? déclara Tom Christie.

– Vous plaisantez !

Il sentit la fureur l'envahir, avec une pointe de panique à la simple possibilité de se retrouver sans Claire. Christie se frotta la joue, l'air épuisé et dégoûté.

– Dans ce cas, nous établirons un contrat. Vous pourvoirez aux besoins de ma fille et de son petit. Vous reconnaîtrez formellement les droits de l'enfant en tant que votre héritier. À vous de décider si vous voulez le confier à votre épouse pour qu'elle l'élève, mais...

Jamie se leva lentement, les mains sur la table.

– Sortez. Prenez votre fille et quittez ma maison. Immédiatement.

Christie s'interrompit, plissant le front. Malva s'était remise à sangloter, émettant des gémissements dans son tablier. Jamie eut la sensation que le temps s'était arrêté, que Christie et lui resteraient prisonniers de ce moment pour l'éternité, se regardant en chiens de faïence, incapables de détourner les yeux, mais sachant que le sol sous leurs pieds s'était dématérialisé et qu'ils étaient suspendus au-dessus d'un abîme insondable, figés dans cet instant interminable avant la chute.

Naturellement, Allan brisa le sort. Du coin de l'œil, Jamie le vit porter la main à son couteau. Ses doigts s'enfoncèrent dans le bois de la table, le sang battant dans ses tempes. Tout son corps frissonnait : il avait envie de frapper le jeune Christie. Et de tordre le cou de sa sœur par la même occasion.

Allan dut le sentir, car il eut le bon sens de ne pas dégainer sa lame. Jamie dit d'une voix basse :

– Rien ne me ferait plus plaisir que de vous écorcher vif, jeune homme. Sortez, pendant que je peux encore me retenir.

Allan se tendit et s'humecta les lèvres, mais son regard vacilla. Il se tourna

vers son père, raide comme une statue de pierre. La lumière avait changé, l'éclairant de côté et faisant briller les poils gris de sa barbe. Sa propre cicatrice se voyait d'autant plus, une mince ligne rose qui s'enroulait tel un serpent au-dessus de sa mâchoire.

Christie se redressa lentement, les mains sur les cuisses, puis se leva et secoua la tête comme un chien qui s'ébroue. Il saisit Malva par le bras, la hissa debout et la poussa vers la porte, sanglotante et trébuchante.

Allan les suivit, narguant Jamie en passant si près de lui qu'il sentit son odeur rance, chargée de rage. Sur le seuil, le jeune homme lui adressa un dernier regard haineux, la main toujours sur la poignée de son couteau, puis sortit. Leurs pas dans le couloir firent trembler le plancher du bureau, et le claquement de la porte d'entrée suivit.

Jamie baissa les yeux, vaguement surpris de voir ses propres mains aplaties sur la table, comme incrustées. Il fléchit les doigts pour dénouer ses articulations endolories. Il était trempé de sueur.

Mme Bug entra de nouveau sur la pointe des pieds, portant un plateau. Elle le déposa devant lui, fit une petite révérence et sortit. Elle y avait placé la seule coupe en cristal qu'il possédait, avec une carafe pleine de son meilleur whisky. À cause de la lumière, le liquide chatoyait comme du chrysobéryl. Une vague envie de rire monta, mais il ne se souvenait pas comment faire. Il effleura la coupe, remerciant en silence la loyauté de Mme Bug, mais son remontant devrait attendre.

Avant tout, il lui fallait aller chercher Claire.



D'abord épars, les nuages s'étaient accumulés, annonçant un orage. Un vent froid agitait les lauriers au-dessus de moi avec un cliquetis de vieux os. Je me relevai avec difficulté et grimpai hors de mon trou.

Je marchai sans but précis. Peu m'importait où j'allais, pourvu que ce ne soit pas à la maison. Je rejoignis le sentier menant à White Spring, juste au moment où les premières gouttes tombèrent. Elles clapotèrent lourdement contre les feuilles de bardane et de phytolaque. Les sapins autour de moi exhalèrent leur parfum longtemps retenu.

Le crépitement était ponctué par le son étouffé de gouttes plus lourdes s'enfonçant dans la terre... La grêle arrivait avec la pluie. Quelques instants plus tard, de minuscules particules de glace rebondissaient sur les aiguilles de pin, me piquant le visage et le cou.

Je courus me réfugier sous les branches lourdes d'un sapin baumier qui dominait la source. Les grêlons transperçaient l'eau en la faisant danser, mais fondaient aussitôt. Je m'assis sous l'arbre et me frottai les bras pour me réchauffer.

Au cours de ma marche, une partie de mon cerveau s'était mise à parler toute seule. « Tu pourrais presque comprendre. Tout le monde croyait que tu

allais mourir, toi la première. Tu sais ce qui arrive... Tu l'as déjà vu. » Des gens soumis à la pression atroce du chagrin, affrontant la présence écrasante de la mort... Oui, j'en avais vu. Ils éprouvaient alors un besoin naturel de réconfort, une tentative pour repousser, ne serait-ce qu'un instant, la froideur du vide dans la chaleur simple du contact avec un autre corps.

– Mais il ne l'a pas fait, poursuivis-je à voix haute. Si c'était le cas, rien qu'une fois, je pourrais lui pardonner. Mais il ne l'a pas fait, bon Dieu !

Mon subconscient battit en retraite devant cette certitude, mais d'autres frémissements sous-jacents naissaient, non pas des soupçons, rien d'assez fort pour être qualifié de doutes, uniquement de petites observations détachées qui pointaient la tête hors de l'eau, telles des grenouilles de printemps, des voix à peine audibles individuellement, mais qui, toutes ensemble, pourraient faire un vacarme à réveiller les morts.

« Tu es vieille. Tu as vu comme les veines de tes mains saillent sous ta peau ? Ta chair est flasque, tes seins pendent. Il était désespéré, ayant besoin de réconfort... Il pourrait la rejeter, mais pas l'enfant issu de son sang. »

Je fermai les yeux, luttant contre une sensation de nausée. La grêle avait cessé, cédant la place à une forte pluie. Une brume froide s'élevait de la terre, la vapeur remontant, aussitôt dissipée par le déluge.

– Non ! Non.

J'avais l'impression d'avoir avalé plusieurs gros cailloux tranchants et boueux. Pas juste parce que Jamie aurait pu..., mais aussi parce que Malva m'aurait trahie. Si elle disait vrai, elle m'avait trahie, et plus encore si elle avait accusé Jamie à tort.

Mon apprentie. Ma fille de cœur.

J'étais à l'abri de la pluie, mais l'humidité dans l'air imprégnait mes vêtements, les rendant lourds et moites. À travers le rideau d'eau, j'apercevais l'immense pierre blanche qui avait donné son nom à la source. Ici, Jamie avait versé son sang en sacrifice avant de bondir sur ce rocher pour demander l'aide du parent qu'il avait tué. Ici, Fergus était venu s'ouvrir les veines, son sang se répandant en corolle dans l'eau sombre.

Je compris alors ce qui m'avait amenée à cet endroit, pourquoi la source m'avait appelée. C'était un lieu où l'on se rencontrait soi-même, et où l'on trouvait la vérité.

La pluie cessa, et les nuages s'ouvrirent. Lentement, le jour se mit à faiblir.



Il faisait presque nuit quand il arriva. Les arbres oscillaient, fébriles dans le crépuscule et murmurant entre eux. Je n'entendis pas ses pas sur le sentier détrempé. Soudain, il fut là, à la lisière de la clairière.

Il me cherchait. Je vis son menton se dresser quand il m'aperçut. Il contourna le bassin et se baissa pour passer sous les branches de mon abri. Il

avait marché longtemps, sa veste était trempée et sa chemise collait à son torse. Il avait apporté une cape roulée en boule sous un bras. Il la déplia et la déposa sur mes épaules. Je me laissai faire.

Il s'assit près de moi, les bras autour des genoux, et fixa l'eau sombre de la source. La lumière avait cette belle qualité, juste avant que les couleurs ne se fanent. Ses sourcils auburn formaient deux arches parfaites sur la crête solide de son front, chaque poil distinct, tout comme ceux, plus courts et plus sombres, sur ses joues mal rasées. Il essuya une goutte qui s'était formée sous son nez. À une ou deux reprises, il parut sur le point de parler, puis se ravisa.

Les oiseaux étaient sortis brièvement après la pluie. À présent, ils se préparaient à dormir, leurs chants faiblissant dans les arbres. Enfin, je déclarai :

– J'espère que tu as prévu de me dire quelque chose, parce que, sinon, je crois que je vais hurler et je ne sais pas si je pourrai m'arrêter.

Il émit un son qui se situait entre l'amusement et le désarroi, et prit son visage entre ses mains. Il resta ainsi un moment, puis se frotta les joues et se redressa.

– Pendant tout le temps que je te cherchais, *Sassenach*, je réfléchissais à ce que j'allais te dire. Plein de choses me sont passées par la tête, mais... rien ne convenait.

– Ah oui ? J'en vois pourtant plusieurs. Il poussa un soupir de frustration.

– Quoi ? Dire que je suis désolé ? Non, ça ne va pas. Je suis désolé, mais rien que le fait de le formuler laisse entendre que j'ai une action à me reprocher, ce qui n'est pas le cas. Si j'avais commencé par m'excuser, tu aurais peut-être pensé que...

Il se tourna vers moi. J'avais beau contrôler mon expression et mes émotions, il me connaissait trop. Dès qu'il avait prononcé les mots « Je suis désolé », j'avais eu envie de vomir.

– Quoi que je dise, je donne l'impression de me défendre ou de m'excuser. Et je ne le ferai pas.

J'émis un son étranglé, et il me regarda, répétant sur un ton plus véhément :

– Je ne le ferai pas ! Il n'y a aucun moyen de nier une accusation pareille sans susciter un doute nauséabond. Je ne vais pas m'excuser pour quelque chose que je n'ai pas fait ; sinon, tu douterais encore plus de moi.

Je commençai à respirer un peu mieux.

– Tu n'as pas beaucoup confiance en ma fidélité envers toi.

– Si je n'avais pas confiance, *Sassenach*, je ne serais pas là.

Il m'observa quelques secondes, puis prit ma main. Mes doigts s'enroulèrent aussitôt autour des siens, grands et froids, qui me serrèrent très fort. J'ai cru que mes os allaient se briser.

Il prit une grande inspiration, presque un hoquet, puis ses épaules se détendirent.

– Tu n'y as pas cru ? Pourtant, tu t'es enfuie.

– J'étais choquée.

Quelque part au fond de moi, je me dis aussi que si j'étais restée, j'aurais été capable de la tuer.

– Je comprends. Je me serais sans doute enfui, si j'avais pu.

Une petite pointe de remords s'ajouta à la surcharge de mes émotions. Ma fuite précipitée n'avait guère arrangé la situation. Cependant, il ne me faisait aucun reproche. Il se contenta de répéter :

– Tu n'y as pas cru ?

– Je n'y crois pas.

– Maintenant. Mais sur le coup ?

Je resserrai la cape autour de mes épaules.

– Non. Je n'y ai pas cru, mais je ne savais pas pourquoi.

– Maintenant, tu sais ?

Je me tournai vers lui, le regardant dans le blanc des yeux.

– Jamie Fraser, si tu étais capable d'une telle chose... je ne parle pas de coucher avec une autre femme, mais de me mentir... alors, tout ce que j'ai fait et tout ce que j'ai été, ma vie tout entière, n'aurait été qu'un long mensonge. Et je ne suis pas prête à l'admettre.

Il fut légèrement surpris.

– Que veux-tu dire, *Sassenach* ?

J'agitai la main vers le sentier, vers la maison qui était invisible plus haut derrière les arbres, vers le rocher blanc, une forme floue dans la pénombre.

– Je ne suis pas d'ici. Brianna, Roger... eux non plus. Jemmy ne devrait pas être ici. Il devrait regarder des dessins animés à la télévision, dessiner des voitures et des avions avec des crayons de couleur et non pas apprendre à manier des fusils plus grands que lui et à vider les viscères de chevreuils. Si nous avons tous atterri ici, c'est parce que je t'aimais, plus que ma vie. Et parce que j'étais convaincue que tu m'aimais de la même manière. Tu veux me dire que je me suis trompée ?

Il attendit quelques instants avant de répondre. Ses doigts se resserrèrent sur les miens.

– Non. Je ne te dirai pas ça. Jamais, Claire.

– Tant mieux.

Toute l'anxiété, la fureur et la peur qui s'étaient accumulées au cours de l'après-midi me quittèrent aussitôt. Je posai ma tête sur son épaule et humai son odeur âcre : il sentait la pluie, la peur et la colère.

Désormais, il faisait complètement nuit. J'entendais des bruits au loin, Mme Bug appelant Archie depuis l'étable où elle avait été traire les chèvres, et la voix éraillée de son mari lui répondant. Une chauve-souris qui chassait passa près de nous, silencieuse.

– Claire ? interrogea doucement Jamie.

– Mmm ?

– J'ai quelque chose à te dire.

Mon sang se figea. Je m'écartai lentement de lui et me redressai.

– Ne me fais pas un choc pareil. J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre.

– Je suis désolé.

Je serrai mes genoux contre moi, m'efforçant de refouler un haut-le-cœur.

– Tu as dit tout à l'heure que si tu t'excusais, cela signifiait que tu avais une action à te reprocher.

– C'est le cas.

Ses doigts tambourinaient contre sa cuisse. Il hésita un instant, puis déclara :

– Je ne connais pas une bonne manière d'annoncer à sa femme qu'on a couché avec une autre. Quelles que soient les circonstances. Je n'en vois vraiment pas.

Prise d'un soudain vertige, je fermai les yeux. Il ne parlait pas de Malva, cette question-là était réglée.

– Qui ? demandai-je de ma voix la plus calme possible. Et quand ?

– Euh... eh bien... quand... quand tu étais repartie, bien sûr.

– Qui ?

– C'était juste une fois. Je... je n'avais pas la moindre intention de...

– Qui ? Il se gratta la nuque.

– Je ne veux surtout pas te contrarier, *Sassenach*, en ayant l'air de..., mais je ne veux pas non plus dire du mal de cette pauvre femme en laissant entendre qu'elle...

– QUI ? rugis-je en lui agrippant le bras.

– Tout doux ! ... Mary MacNab.

– Qui ? répétai-je surprise.

– Mary MacNab. Tu veux bien me lâcher, *Sassenach* ? Je crois que tu m'as transpercé la peau.

En effet, mes ongles s'étaient enfoncés dans son poignet. Je rejetai sa main et fermai la mienne, serrant mes bras autour de mes genoux pour m'empêcher de l'étrangler.

– Peut-on savoir qui est cette Mary MacNab ? questionnai-je entre mes dents.

– Tu la connais. La femme de Rab, celui qui est mort dans l'incendie de sa maison. Ils avaient un fils, Rabbie. Il était palefrenier à Lallybroch quand...

– Cette Mary MacNab ?

J'étais stupéfaite. Je me souvenais très vaguement d'elle. Elle était venue

travailler comme femme de chambre à Lallybroch après la mort de sa brute de mari. Une petite femme toute sèche, épuisée par le dur labeur et la pauvreté, parlant peu, vaquant à ses tâches telle une ombre, à peine visible dans le chaos perpétuel de la vie chez les Murray.

J'essayai en vain de me souvenir si je l'avais vue lors de ma dernière visite à Lallybroch.

– Je l'ai à peine remarquée. Mais, apparemment, ce n'est pas ton cas !

– Non, ce n'était pas ce que tu crois, *Sassenach*.

– Ne m'appelle pas ainsi.

Ma voix paraissait venimeuse même à mes propres oreilles.

Il se massa le poignet en soupirant, à la fois frustré et résigné.

– C'était la nuit avant que je me rende aux Anglais.

– Tu ne m'as jamais dit ça !

– Dit quoi ?

– Que tu t'étais rendu aux Anglais. Je croyais que tu avais été capturé.

– Oui, mais c'était organisé à l'avance, pour toucher la récompense. Mais ce n'est pas la question...

– Ils auraient pu te pendre !

« Et ça aurait été bien fait ! » lança une petite voix hystérique dans ma tête.

– Non, tu m'avais prévenu, *Sasse*... rnmphm. Et puis, de toute façon, je m'en fichais.

Je n'avais aucune idée de ce qu'il voulait dire par « tu m'avais prévenu », mais, actuellement, c'était le moindre de mes soucis.

– Laisse tomber. Je veux savoir...

– Mary MacNab, oui, je sais, je sais. Elle est venue me trouver, un soir, la veille de mon départ. Je vivais dans la grotte, près de Lallybroch. Elle m'a apporté mon dîner, puis... elle est restée.

Je me mordis la langue pour ne pas intervenir. Je le sentais rassembler ses pensées, cherchant ses mots.

– J'ai essayé de la renvoyer. Elle... elle m'a dit... Il me regarda.

– Elle m'a dit qu'elle nous avait vus ensemble, Claire, et qu'elle savait reconnaître un amour vrai même si elle n'avait jamais connu cela elle-même. Elle n'avait aucune intention de trahir notre amour, mais elle voulait me donner... un petit quelque chose. Ce sont ses mots « un petit quelque chose qui pourrait vous être utile ». C'était... je veux dire, ce n'était pas...

Il s'interrompit et laissa retomber sa tête, les genoux fléchis Contre lui.

– Elle m'a donné de la tendresse, dit-il enfin dans un souffle. Je... j'espère lui en avoir donné aussi.

Ma gorge était trop nouée pour pouvoir parler, et les larmes me piquaient les yeux. Je me souvins soudain de ses paroles au sujet du Sacré-Cœur, la nuit où j'avais opéré la main de Tom Christie, sur le fait d'avoir été si seul : « ...

vivre un tel manque, et personne pour me toucher. » Il avait vécu sept ans dans cette grotte. Seul.

Quelques centimètres nous séparaient, mais ils me paraissaient un gouffre infranchissable. Je posai ma main sur la sienne, le bout de mes doigts reposant sur ses articulations noueuses. Je pris une grande inspiration, puis deux, essayant de contrôler ma voix qui sortit néanmoins éraillée.

– Tu lui as donné de la tendresse, je le sais.

Il se tourna vers moi, et j'enfouis mon visage dans sa veste, ne retenant plus mes larmes.

– Oh, Claire, chuchota-t-il dans mes cheveux. Elle a dit... qu'elle voulait me garder en vie pour toi. Elle le pensait. Elle ne voulait rien pour elle-même.

Mes larmes redoublèrent. Je pleurais pour toutes ces années perdues, vides, couchée auprès d'un homme que j'avais trahi, pour lequel je n'avais pas de tendresse. Pour les terreurs, les doutes et les peines de la journée. Pour lui, pour moi, pour Mary MacNab qui savait ce que signifiait la solitude... et l'amour.

Il me tapota le dos comme si j'étais une enfant, murmurant :

– J'aurais voulu te le dire plus tôt, mais... Ce n'est arrivé qu'une seule fois. Je ne savais pas comment te l'expliquer pour que tu comprennes.

Hoquetant, je me redressai enfin et m'essuyai le visage sur un pan de ma jupe.

– Je comprends. Je t'assure que je comprends.

C'était vrai. Je comprenais non seulement Mary MacNab, mais aussi pourquoi il me l'avait dit aujourd'hui. Il n'était pas obligé, je ne l'aurais jamais su. Il n'en avait pas d'autre besoin que la nécessité d'une honnêteté absolue entre nous... et le fait que je devais savoir qu'elle était bien réelle.

Je l'avais cru au sujet de Malva. Mais, à présent, j'avais l'esprit certain... et le cœur en paix.

Nous restâmes assis en silence, les plis de ma cape et de ma jupe retombant sur ses jambes. Quelque part non loin, un grillon très en avance se mit à striduler.

– La pluie a cessé. Il hocha la tête.

– Que veux-tu faire ?

– Découvrir la vérité... si je peux.

Ni lui ni moi n'évoquâmes la possibilité d'un échec.

– On rentre à la maison, alors ?

Il se leva et me tendit la main pour m'aider.

– Oui.



À notre retour, la maison était déserte, mais Mme Bug nous avait laissé sur

la table un hachis Parmentier dans un plat couvert. Elle avait balayé le sol, et le feu couvrait. J'accrochai ma cape humide sur une patère, puis restai là, ne sachant trop quoi faire, comme si je me trouvais dans la maison d'un inconnu, dans un pays dont je ne connaissais pas les coutumes.

Jamie semblait en proie au même malaise. Puis, il se secoua et alla allumer une chandelle. Sa lueur vacillante ne fit qu'accentuer l'atmosphère étrange et creuse de la pièce. Il la tint à la main quelques minutes, indécis, puis la déposa au milieu de la table.

– Tu as faim, *Sa... Sassenach* ?

Il m'interrogea du regard, ne sachant pas si j'autorisais de nouveau l'usage de ce surnom. Je m'efforçai de lui sourire, sentant trembler la commissure de mes lèvres.

– Non. Et toi ?

Il fit non de la tête. Des yeux, il fit le tour de la pièce, cherchant une tâche à accomplir, puis saisit le tisonnier et remua les braises, les cassant en provoquant un nuage d'étincelles et de suie qui retomba dans l'âtre. Cela allait étouffer le feu qu'il faudrait ensuite réactiver avant de monter nous coucher, mais je me tus. Il le savait autant que moi.

– On dirait qu'il y a eu un mort dans la famille, dis-je enfin. C'est comme l'état de choc juste après un drame, avant de retrouver ses esprits et d'aller prévenir ses voisins.

Il reposa le tisonnier avec un petit rire cynique.

– Pas besoin. Ils le sauront tous avant le lever du jour. M'extirpant de ma léthargie, je secouai mes jupes humides et m'approchai du feu. Sa chaleur aurait été réconfortante si je n'avais eu dans le creux de mon ventre une masse glacée qui refusait de fondre. Ressentant le besoin de toucher Jamie, je posai une main sur son bras.

– Personne ne le croira. Il sourit tristement.

– Détrompe-toi, Claire. Je suis désolé, mais ils le croiront tous.

81. Le bénéfice du doute

– Mais c'est du délire !

– Bien sûr.

Sur ses gardes, Roger observait sa femme. Elle présentait tous les symptômes d'une bombe à retardement au mécanisme imprévisible. Il valait mieux se tenir à distance.

– Quelle petite garce ! Je voudrais la coincer quelque part et l'étrangler jusqu'à ce qu'elle crache la vérité !

Ses doigts se refermèrent convulsivement autour du goulot de la bouteille de sirop, et il tenta de la lui prendre avant qu'elle ne la casse.

– Je te comprends, mais... je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Elle leva sur lui des yeux enragés, puis lui abandonna la bouteille en demandant :

– Et toi ? Tu ne peux rien faire ?

– Je ne sais pas. Je pensais aller discuter avec les Christie. J'arriverais peut-être à m'isoler un moment avec Malva pour lui parler.

Cependant, compte tenu de son dernier tête-à-tête avec la jeune fille, il doutait de pouvoir l'amadouer facilement.

Brianna s'assit, contemplant ses crêpes au sarrasin d'un air renfrogné, puis se mettant à les tartiner de beurre. Sa fureur cédait peu à peu le pas à la pensée rationnelle. Il pouvait voir les idées défiler dans ses yeux.

– Si tu parviens à lui faire avouer qu'elle a menti, parfait. Sinon, il va falloir trouver avec qui elle a couché. Si un type admet publiquement qu'il pourrait être le père, cela jettera un sérieux doute sur ses allégations.

Roger versa un peu de sirop d'érable sur ses crêpes. Même dans les situations de stress et d'anxiété, il appréciait son arôme épais et savourait d'avance son goût sucré.

– C'est sûr, mais il y aura toujours des gens convaincus que Jamie est coupable. Tiens.

Il lui tendit la bouteille.

– Je l'ai vue embrasser Obadiah Henderson dans les bois. C'était l'automne dernier. Si c'est lui, pas étonnant qu'elle refuse de le dire.

Roger la regarda surpris. Obadiah était certes imposant et fruste, mais il était plutôt beau garçon et loin d'être stupide. Certaines femmes le considéraient comme un beau parti. Il possédait quinze arpents de terre qu'il savait cultiver et était bon chasseur. Toutefois, il n'avait jamais vu Brianna lui parler.

Elle l'observa en fronçant les sourcils.

– Tu vois quelqu'un d'autre ?

– Eh bien... Bobby Higgins. Les frères Beardsley lorgnaient de son côté de temps en temps, mais, bien sûr...

Il eut la sensation désagréable qu'elle allait le harceler jusqu'à ce qu'il aille poser des questions à tous les pères potentiels... une démarche aussi vaine que périlleuse.

Elle planta férocement son couteau dans sa pile de crêpes.

– Pourquoi ? Pourquoi a-t-elle été raconter ça ? Maman a toujours été si bonne avec elle !

Roger ferma les yeux, savourant la folle décadence du beurre fondu et du sirop velouté sur les crêpes chaudes.

– Je ne vois que deux raisons : soit le vrai père est un homme qu'elle ne veut pas épouser, soit elle a décidé de mettre le grappin sur l'argent ou les terres de ton père en l'obligeant à lui verser une bonne rente.

– Ou les deux. Elle refuse de se marier et veut l'argent de papa... qu'il n'a pas, d'ailleurs.

– Ou les deux, convint-il.

Ils mangèrent en silence pendant quelques minutes, chacun plongé dans ses pensées. Jemmy avait passé la nuit à la Grande Maison. Après le mariage de Lizzie, Roger avait proposé qu'Amy McCallum la remplace. Aidan ayant emménagé avec elle, Jemmy y passait de plus en plus de temps, se consolant de l'absence de Germain avec la compagnie d'Aidan.

– Ce n'est pas vrai, répéta Brianna. Papa ne ferait jamais...

Toutefois, il lut un vague doute au fond de ses yeux et son air paniqué quand elle s'en rendit compte.

– Non, Brianna. Tu ne peux pas imaginer une seconde que cette histoire soit vraie !

– Non ! Bien sûr que non !

Mais elle s'était récréée avec trop de violence, trop de détermination. Il reposa sa fourchette et la dévisagea fixement.

– Que se passe-t-il, Brianna ? Tu sais quelque chose ?

– Rien.

Elle poussa le dernier morceau de crêpe au bord de son assiette, puis le mangea. Ensuite elle contempla d'un air réprobateur les vestiges de nourriture. Elle mettait toujours trop de miel ou de sirop sur ses crêpes. Lui, plus économe, finissait toujours avec une assiette impeccable.

– Je ne sais rien, répéta-t-elle. C'est juste que...

– Quoi ?

– Pas Jamie. Et je ne suis sûre de rien à propos de Frank. Mais, quand je repense à des détails que je ne comprenais pas à l'époque...

Elle s'interrompit quelques instants avant de reprendre :

– Un jour, j'ai regardé dans son portefeuille. Je ne fouinais pas, je m'amusais simplement, sortant toutes ses cartes, puis les remettant. Un petit message était glissé entre les billets. C'était un rendez-vous pour déjeuner.

– Je ne vois pas où est le mal.

– Il commençait par « Mon chéri », et ce n'était pas l'écriture de maman.

– Ah. Tu avais quel âge ?

– Onze ans. J'ai juste remis le billet à sa place et l'ai effacé de ma mémoire. Je ne voulais plus y penser, et je crois bien y être parvenue, jusqu'à aujourd'hui. Je voyais aussi sans comprendre d'autres petits riens, surtout dans le comportement de mes parents. De temps à autre, il se passait quelque chose ; je ne savais pas quoi, mais je sentais que cela n'allait pas.

– Brianna... Ton père est un homme d'honneur, et il aime profondément ta mère.

– Oui, mais... justement. J'aurais juré que mon autre père aussi.



« Ce n'était pas impossible. » Cette idée revenait sans cesse l'agacer comme un caillou dans sa chaussure. Jamie était un homme d'honneur et il était dévoué à sa femme jusqu'à l'excès. Il avait été dans les affres du désespoir et de l'épuisement pendant la maladie de Claire. Roger avait eu peur pour lui autant que pour elle.

Alors que celui-ci avait essayé de lui parler de Dieu et de l'éternité, et de le préparer à ce qui semblait inévitable, Jamie l'avait envoyé promener, avec une fureur noire à la seule idée que Dieu puisse lui enlever sa femme. Ensuite, il avait sombré dans une détresse totale quand Claire avait paru à l'article de la mort. Il n'était pas impossible qu'au milieu d'une telle désolation, l'offre d'un moment de réconfort physique se soit rendue un peu plus loin que prévu.

Mais on était au début du mois de mai, et Malva Christie était enceinte depuis novembre. Or, Claire avait été malade à la fin septembre. Il se souvenait très nettement de l'odeur de champs brûlés dans la chambre le jour où elle avait brusquement rouvert les yeux, immenses et chatoyants, d'une beauté surprenante dans un visage d'ange androgyne.

Donc, c'était absolument impossible. Personne n'était parfait, et n'importe quel homme pouvait avoir une faiblesse dans un moment extrême... une fois. Pas à répétition. Pas Jamie Fraser. Malva Christie était une menteuse.

Se sentant plus tranquille, Roger descendit le long du ruisseau en direction de la cabane des Christie.

« Tu ne peux rien faire ? » lui avait demandé Brianna sur un ton angoissé. Pas grand-chose, mais il se devait d'essayer. On était vendredi. Dimanche prochain, il comptait bien écorcher les oreilles de ses ouailles avec un sermon sur les méfaits des commérages. Connaissant la nature humaine, il savait déjà que ses effets, s'il y en avait, seraient de courte durée.

La loge se réunirait le mercredi soir. Jusque-là, elle avait bien fonctionné, et il répugnait à mettre en danger la fragile amitié qui s'ébauchait entre ses membres en mettant sur la table un sujet qui risquait de fâcher..., mais si cela pouvait aider... Devait-il encourager Jamie et les deux Christie à y assister ? Cela permettrait de présenter l'affaire au grand jour, aussi sale soit-elle, ce qui valait toujours mieux que la fermentation putride d'un scandale chuchoté.

Malgré la difficulté de la situation, Tom Christie ferait sans doute preuve de civilité et respecterait les convenances. Pour ce qui était d'Allan, c'était moins sûr. Il avait hérité des traits et de la suffisance de son père, mais n'avait ni sa volonté de fer ni son contrôle de soi.

Il était arrivé devant la cabane, qui semblait déserte. Entendant des coups de hache derrière la maison, il fit le tour. C'était Malva, qui se retourna, méfiante, quand il appela son nom. Elle avait de grands cernes lavande sous les yeux et le teint brouillé. Il espérait que c'était dû à sa mauvaise conscience. Il la salua cordialement, mais elle se contenta de répondre :

– Si vous êtes venu pour me faire retirer ce que j'ai dit, vous perdez votre temps.

– Je suis juste venu voir si vous aviez besoin de parler à quelqu'un.

Prise de court, elle reposa sa hache et s'essuya le visage sur son tablier.

– Parler ? De quoi ?

– Je ne sais pas... de ce que vous voulez.

Il laissa son accent traîner, se rapprochant de l'intonation d'Édimbourg de la jeune fille.

– Je suppose que vous n'avez pas parlé à grand monde ces derniers temps, mis à part à votre père et à votre frère... qui ne doivent pas être d'une excellente écoute.

Elle esquissa un semblant de sourire, qui disparut aussitôt.

– C'est vrai, ils n'écoutent pas. Mais ce n'est pas grave, je n'ai rien à dire, de toute façon, puisque je ne suis qu'une putain.

– Je n'ai jamais pensé que vous étiez une putain.

– Ah non ?

Elle se balançait sur ses talons, la mine frondeuse, et le dévisagea.

– Et comment appelez-vous une femme qui écarte les cuisses pour un homme marié ? Une femme adultère, bien sûr, mais aussi une putain, à ce qu'on m'a dit.

Elle cherchait à le choquer... et y parvenait, bien qu'il n'en laissât rien paraître.

– Je dirais plutôt qu'elle s'est « fourvoyée ». Jésus n'a pas condamné la femme prostituée. Et ce n'est pas à moi de juger celle qui ne l'est pas.

Elle fit une moue dédaigneuse.

– Si vous êtes venu me citer la Bible, épargnez votre souffle pour refroidir

vosre soupe. On m'a déjà assez importunée avec.

Sur ce point, il pouvait la comprendre. Tom Christie devait connaître une dizaine de versets correspondant à tous les cas de figure. S'il n'avait pas battu sa fille physiquement, il lui avait certainement rebattu les oreilles de ses discours.

Ne sachant plus quoi dire, il tendit la main.

– Donnez-moi votre hache, je vais m'occuper du reste. Le sourcil moqueur, elle lui tendit l'outil et recula d'un pas.

Il fendit une bûche, puis une autre. Elle l'observa un instant, puis s'assit sur une souche.

L'air du printemps était encore frais, chargé du dernier souffle des neiges hivernales, mais le travail le réchauffa. Sans oublier qu'elle se tenait derrière lui, il se concentra sur le bois, sur le grain brillant de la chair fraîchement coupée, sa résistance chaque fois qu'il arrachait sa lame, ses pensées revenant sur sa conversation avec Brianna.

Frank Randall avait été, peut-être, infidèle à sa femme. Et alors ? Compte tenu des circonstances, pouvait-on le lui reprocher ? Claire avait disparu sans laisser de traces, l'abandonnant, désespéré. Il l'avait cherchée partout, pleurant sa perte. Quand, enfin, il était parvenu à recoller les morceaux épars de sa vie, elle avait soudain réapparu, hagarde, enceinte d'un autre homme.

Que ce soit par sens de l'honneur, par amour ou simplement par... par quoi ? curiosité ?... il l'avait reprise. Quand Claire avait raconté son histoire à Roger, elle avait explicitement évoqué son peu d'empressement à ce que son mari la reprenne. Frank Randall en avait certainement été conscient.

Rien d'étonnant donc, que la désillusion et le rejet l'aient de temps en temps poussé dans les bras d'une autre, ni que l'écho des conflits secrets de ses parents soit parvenu jusqu'à Brianna, telles les secousses sismiques qui se propagent à travers terre et pierre, remous d'un débordement de magma à des kilomètres sous la croûte terrestre.

À présent, il comprenait mieux la grande inquiétude de son épouse face à son amitié avec Amy McCallum.

Soudain, il se rendit compte que Malva pleurait. Les larmes coulaient en silence le long de ses joues, et ses épaules tremblaient, mais elle se mordait la lèvre, n'émettant pas un son.

Il reposa la hache et s'approcha d'elle. Lui glissant doucement un bras autour des épaules, il l'attira à lui, lui caressant le dos.

– Allons, allons, tout finira par s'arranger.

– Non, c'est impossible. Impossible.

Au-delà de sa pitié, Roger sentit un espoir naître en lui. En dépit de sa réticence à exploiter la détresse de la jeune fille, il était déterminé à aller jusqu'au bout de la vérité, surtout pour Jamie et sa famille, mais aussi pour elle.

Cependant, il ne devait pas trop la presser. Il devait d'abord gagner sa confiance.

Il la consola, comme Jemmy quand il se réveillait après un cauchemar, lui tapotant le dos, lui murmurant des paroles insignifiantes, jusqu'à ce qu'il la sente sur le point de céder, mais étrangement d'une façon physique, s'ouvrant et s'épanouissant peu à peu sous ses doigts.

C'était étrange et à la fois familier. Il avait parfois ressenti la même chose avec Brianna quand il se tournait vers elle dans le noir et que, n'ayant pas le temps de réfléchir, elle lui répondait uniquement avec son corps. Ce rapprochement le dérangerait, et il s'écarterait de Malva. Il allait lui parler quand un bruit le fit se retourner. Allan Christie marchait vers eux d'un pas rapide, l'air mauvais.

– Écartez-vous d'elle !

Roger se redressa, le cœur palpitant, se rendant compte de la fausse impression qu'ils avaient pu donner.

– Qu'est-ce que vous imaginez, que maintenant qu'elle est souillée, n'importe quel bâtard peut venir prendre son plaisir avec elle ?

Roger s'efforça de garder son calme.

– Je suis venu lui apporter un soutien, la reconforter.

– C'est ça, « Fortifiez-moi avec des pommes, ranimez-moi avec du jus de raisin », on connaît la chanson ! Vous pouvez vous le mettre là où je pense, votre réconfort, et votre virilité avec !

Le visage d'Allan Christie était cramoisi de rage, ses cheveux se dressant sur sa tête.

– Vous ne valez pas mieux que votre porc de beau-père. À moins que...

Il se tourna brusquement vers Malva qui avait cessé de pleurer et était pétrifiée sur sa souche, livide.

– Lui aussi, hein ? Tu as couché avec les deux, sale petite traînée ? Réponds-moi !

Il voulut la frapper, mais Roger, tellement hors de lui qu'il ne pouvait parler, intercepta son bras par réflexe. Christie était costaud, mais Roger nettement plus grand. Il aurait brisé le poignet du jeune homme s'il avait pu. Il se contenta d'enfoncer ses doigts entre les os jusqu'à faire sortir les yeux d'Allan hors de leurs orbites, remplis de larmes de douleur.

– Ne parlez pas à votre sœur sur ce ton. Pas devant moi. C'est compris ?

Il rejeta violemment le poignet d'Allan en arrière.

– Si j'apprends que vous l'avez maltraitée de quelque manière que ce soit, vous aurez affaire à moi. Bonne journée, monsieur Christie. Mademoiselle Christie.

Il s'inclina brièvement devant Malva. Elle ne répondit pas et le fixa en ouvrant grand des yeux ahuris.

Il tourna les talons et s'éloigna. Le souvenir de ce regard couleur de nuages d'orage le poursuivait dans la forêt tandis qu'il se demandait s'il avait amélioré la situation ou l'avait rendue bien, bien pire.



La réunion de la loge de Fraser's Ridge eut lieu le mercredi suivant. Brianna s'exila comme d'habitude dans la Grande Maison, emmenant Jemmy et son panier à ouvrage. Elle y découvrit Bobby Higgins, assis dans la cuisine, finissant son dîner.

– Mademoiselle Brianna !

Il se leva avec un sourire radieux, mais elle lui fit signe de se rasseoir et prit place sur le banc en face de lui.

– Bobby, comme je suis contente de vous revoir ! Nous pensions que... vous ne reviendriez pas.

– Oui, il se peut fort que je ne revienne pas avant un bon bout de temps, mais milord a reçu plusieurs colis d'Angleterre et il m'a demandé de les apporter.

Il essuya consciencieusement son bol avec un morceau de pain, avalant les derniers restes de ragoût de poulet.

Et puis... je voulais venir de toute façon. Pour voir mademoiselle Christie.

– Ah...

Brianna regarda Mme Bug, qui leva les yeux au ciel, s'abstenant de tout commentaire.

– Euh... oui, Malva... euh... Madame Bug, ma mère est à la maison ?

– Non, *a nighean*. Elle est montée chez monsieur McNeill. Il a la pleurésie.

Dans un même mouvement, la vieille femme dénoua son tablier, l'accrocha à la patère et décrocha sa cape de l'autre main.

– Il faut que je file, *a leannan*. Arch doit attendre son dîner. Si vous avez besoin de quelque chose, Amy est dans les parages.

Esquissant à peine un salut, elle disparut. Bobby regarda la porte qui se refermait sur elle, surpris par son comportement inhabituel.

– Quelque chose ne va pas ?

– Ah... euh.

Maudissant Mme Bug pour l'avoir lâchement abandonnée, Brianna rassembla ses forces et lui annonça la grossesse de Malva, grimaçant intérieurement en voyant le jeune homme pâlir et se décomposer. Elle n'eut pas le courage de lui parler de ses accusations. Il les apprendrait bien assez tôt, mais pas de sa bouche.

– Je vois. Oui... je vois.

Il resta silencieux un long moment, fixant le morceau de pain dans sa main, puis il se leva d'un coup et se précipita au-dehors. Elle l'entendit vomir dans

les ronces, de l'autre côté de la porte de la cuisine. Il ne revint pas.

La soirée s'écoula lentement. Sa mère ne rentra pas non plus, passant sans doute la nuit au chevet de monsieur MacNeill et de sa pleurésie. Amy McCallum descendit quelques instants, et elles tentèrent laborieusement de converser tout en cousant. Puis la domestique se réfugia dans sa chambre. Aidan et Jemmy, autorisés à veiller, jouèrent jusqu'à épuisement et s'endormirent sur le banc.

Ne tenant pas en place, elle abandonna sa couture et fit les cent pas en attendant la fin de la tenue maçonnique. Elle voulait retrouver son propre lit, sa propre maison. La cuisine de ses parents, d'ordinaire si accueillante, lui paraissait étrange et inconfortable. Elle s'y sentait comme une étrangère.

Enfin, elle entendit des pas à l'extérieur et le grincement de la porte d'entrée. Roger entra, la mine préoccupée.

– Comment ça s'est passé ? lui demanda-t-elle. Les Christie sont venus ?

– Non. Ça s'est passé... normalement. Il régnait un certain malaise, bien sûr, mais ton père s'est comporté aussi bien qu'on pouvait l'espérer, vu les circonstances.

– Où est-il ?

– Il a dit qu'il voulait marcher un peu, peut-être aller pêcher de nuit.

Roger glissa ses bras autour de sa taille et l'attira à lui.

– Tu as entendu le raffut ?

– Non. Quel raffut ?

– On était en train de disserter sur la nature universelle de l'amour fraternel quand on a entendu un boucan d'enfer à l'extérieur, près de ton four. Tout le monde s'est précipité, et on a trouvé ton cousin et Bobby Higgins se roulant par terre, en train de s'entretuer.

– Oh, zut !

Elle fut prise de remords. Quelqu'un avait sans doute tout raconté à Bobby, qui s'était mis en quête de Jamie. Croisant Ian sur son chemin, il s'était fait lancer les accusations de Malva à la figure. Si seulement elle le lui avait dit elle-même...

– Que s'est-il passé ?

– Le chien de Ian a attrapé une main dans la mêlée. Ton père est parvenu à l'empêcher de mordre le pauvre Bobby à la gorge, mais cela n'a pas arrêté le pugilat. Quand on a enfin réussi à les séparer, Ian est parti en courant vers la forêt, Rollo derrière lui. Quant à Bobby, je l'ai nettoyé un peu et... je l'ai installé dans le lit de Jemmy pour la nuit. (Il prit un air navré.) Il refusait de revenir dormir ici.

Il regarda la cuisine sombre autour de lui. Brianna avait déjà étouffé le feu et couché les deux enfants à l'étage. La pièce était vide, éclairée uniquement par la faible lueur des braises.

– Je suis désolé. Tu vas dormir ici ?

- Non ! Bobby ou pas, je veux rentrer à la maison.
 - Très bien. Vas-y. Je vais chercher Amy pour qu'elle verrouille la porte derrière nous.
 - Laisse, je m'en occupe.
- Avant qu'il ait pu protester, elle était déjà dans l'escalier.

82. Pas la fin du monde

Désherber son jardin procure de grandes satisfactions. Bien que sans fin et douloureuse pour les reins, cette corvée s'accompagne d'une insaisissable sensation de triomphe chaque fois que l'on sent la terre céder, abandonnant la racine opiniâtre, et que l'on contemple l'ennemi vaincu dans le creux de sa main.

Il avait plu, et la terre était molle. J'arrachai avec une concentration féroce pissenlits, épilobes, pousses de rhododendron, fétuques, mulhenbergies, renouées et de la mauve rampante appelée localement « fromage ». J'hésitai un instant devant un cirse commun, puis, impitoyable, je le déracinai d'un coup de serpette.

Prises d'une fièvre de printemps, les tiges ligneuses des vignes qui recouvraient ma palissade croulaient sous les nouvelles pousses et les vrilles. L'ombre qu'elles projetaient offrait un refuge aux immenses touffes pernicieuses de ce que je nommais « l'herbe à bijoux », faute de connaître son nom exact, en raison de ses minuscules fleurs blanches qui scintillaient comme des diamants dans un écrin vert de feuilles duveteuses. C'était une sorte de fenouil, mais sans bulbe ni graines comestibles. Ravissante mais inutile, et donc qui prolifère.

J'entendis un sifflement, et une balle en chiffon atterrit à mes pieds. Elle fut immédiatement suivie d'une masse de poils nettement plus grosse. Adroit, Rollo saisit son jouet et repartit au galop, soulevant un courant d'air qui agita mes jupes. Je me retournai et le vis bondir vers Ian, qui venait d'entrer dans le potager.

Il m'adressa un geste d'excuses. Je m'assis sur mes talons et lui souris, m'efforçant de refouler les sentiments peu amènes qui m'agitaient. Je ne dus pas être très convaincante, car je le vis froncer les sourcils et hésiter.

– Tu voulais quelque chose, Ian ? Si cette bête renverse une de mes ruches, je le transforme en descente de lit.

– Rollo !

Ian fit claquer ses doigts. Le chien bondit de manière gracieuse par-dessus la rangée de ruches en osier qui bordait un mur du potager, trotta jusqu'à son maître, laissa tomber sa balle devant lui, puis s'assit en haletant, ses yeux jaunes m'observant avec intérêt.

Ian ramassa la balle et la lança par la porte ouverte. Rollo fila derrière elle, telle une queue de comète.

– Je voulais vous demander quelque chose, ma tante. Mais ça peut attendre.

– Non, reste. Une pause ne me fera pas de mal.

Je lui indiquai le banc sous le cornouiller en fleurs et m'installai à ses côtés, secouant mes jupes pleines de terre.

– Alors, de quoi s'agit-il ?

– Mmphrn. Eh bien... Je... euh...

Il fixait ses grandes mains osseuses. Me souvenant soudain d'un entretien gênant que j'avais eu avec un autre jeune homme au même endroit, je lui demandai :

– Tu n'as encore été t'exposer à la syphilis, j'espère ? Parce que si c'est le cas, je te jure que tu vas goûter à la seringue du docteur Fentiman et je te garantis que tu vas la sentir !

– Non, non ! Bien sûr que non, tante Claire. Il s'agit de... Malva Christie.

Il se tendit comme s'il craignait que je me jette sur ma serpette à la simple évocation de ce nom.

– Mais encore ?

– Eh bien... c'est au sujet de ce qu'elle a raconté sur oncle Jamie.

Il s'interrompit, visiblement gêné. Perturbée par cette histoire, je n'avais pas réfléchi à son impact sur les autres. Ian idolâtrait son oncle depuis sa plus tendre enfance. Je pouvais comprendre que d'entendre des rumeurs proclamant que son idole n'était pas un modèle de vertu le troublait.

Je posai ma main crottée de terre sur son bras.

– Ian, ne t'en fais pas. Tout finira par... s'arranger. Après un certain temps, les gens se lassent de ce genre de raconter.

Certes, mais pas avant d'avoir provoqué le maximum de dégâts. Et si, par une plaisanterie cosmique du plus mauvais goût, l'enfant de Malva naissait roux... Je fermai les yeux, prise de vertige.

Ian semblait peu convaincu.

– Oui, sans doute, tante Claire. Mais... ce qu'ils racontent à propos de Jamie... Même ses propres hommes d'Ardsmuir, alors qu'ils devraient le connaître ! Ils disent qu'il a dû... je ne peux même pas le répéter. Ça me tue de les entendre !

Je m'efforçai de prendre un ton ferme.

– Ian, Jamie ne peut absolument pas être le père de l'enfant de Malva. Tu le crois, n'est-ce pas ?

Il acquiesça, fuyant mon regard.

– Mais, tante Claire... je pourrais l'être.

Une abeille venait de se poser sur mon bras. Je la contemplai, distinguant les veines dans ses ailes de verre, la poudre de pollen jaune accrochée aux poils minuscules de ses pattes et de son abdomen, les palpitations de son corps quand elle respirait.

– Oh, Ian, murmurai-je. Oh, Ian.

– Je suis désolé, ma tante, chuchota-t-il.

L'abeille s'envola, et j'aurais tant voulu pouvoir en faire autant. Comme ce devait être merveilleux de passer son temps à butiner au soleil, sans penser à rien d'autre !

– Que dois-je faire, tante Claire ? Je sais, le mal est fait, mais comment le réparer ?

Je me massai le front, essayant de réfléchir. Rollo avait rapporté sa balle, mais, voyant que Ian n'était pas d'humeur à jouer, l'avait lâchée et s'était tranquillement couché à ses pieds.

– Malva t'avait prévenu ? demandai-je enfin.

– Vous croyez que je l'ai repoussée et qu'elle s'est vengée en accusant oncle Jamie ? Je ne peux pas vous le reprocher, ma tante, mais non. Elle ne m'a rien dit. Autrement, je l'aurais épousée sur-le-champ.

À présent qu'il avait avoué, il parlait plus librement.

– Et tu n'as pas envisagé de l'épouser... avant ? Ma voix contenait juste un soupçon d'acribité.

– Euh... non, répondit-il penaud. C'est que... je ne pensais pas du tout, tante Claire. J'étais saoul. En tout cas, la première fois.

– La première... Mais, combien de fois... non, ne me dis rien, je ne veux pas connaître les détails scabreux.

Je le fis taire d'un geste, puis me redressai d'un coup, une idée m'étant venue.

– Bobby Higgins. C'est pour cela que...

– Oui. Enfin... je n'avais pas envie de l'épouser de toute façon, mais j'aurais quand même proposé après qu'on... Je n'avais pas envie d'elle comme épouse, mais je ne pouvais m'empêcher de la désirer. Je sais que c'est mal, ma tante, mais je dois dire la vérité.

Il prit une grande inspiration avant de reprendre :

– Je... je l'attendais quand elle allait faire la cueillette en forêt. Elle ne me parlait pas, mais elle me souriait, retroussait un peu ses jupes, puis tournait les talons et se mettait à courir. Et je la poursuivais comme un chien derrière une chienne en chasse. Un jour, je suis arrivé en retard. Elle n'était pas à notre lieu habituel de rendez-vous. Puis, je l'ai entendue rire au loin. Je suis allé voir...

Il se tordit les mains, faisant craquer ses doigts.

– Disons simplement que Bobby pourrait bien être le père, lui aussi.

Je me sentais épuisée, comme si respirer était déjà un effort trop grand. Je m'adossai à la palissade, m'enfonçant dans les feuilles de vigne, sentant leur fraîcheur contre mes joues en feu.

Ian se pencha en avant, se prenant la tête entre les mains.

– Que dois-je faire ? Je suis prêt à aller dire partout que l'enfant pourrait être de moi, mais ça n'arrangera rien, n'est-ce pas ?

– Non, rien.

L'opinion publique ne changerait pas d'un iota. Tout le monde penserait que Ian mentirait pour blanchir son oncle. Même s'il épousait Malva...

– Tu m'as dit que tu n'avais pas envie de l'épouser même avant que tu la surprennes avec Bobby. Pourquoi ?

Il leva les mains dans un geste d'impuissance.

– Je ne sais pas comment l'expliquer. Elle est jolie et pleine d'esprit, mais..., tante Claire, quand j'étais couché à côté d'elle, j'avais toujours l'impression que je n'avais pas intérêt à m'endormir.

– Ah. En effet, je comprends que ce ne soit pas très engageant.

Il enfonça les talons de ses mocassins dans la terre, réfléchissant, puis demanda subitement.

– Il n'existe pas un moyen de savoir lequel des deux est le père ? Si le bébé est de moi, je le veux. Je l'épouserai pour l'enfant, peu importe le reste. Si c'est bien le mien.

Brianna m'avait succinctement raconté son histoire. J'étais au courant pour sa femme mohawk, Emily, et la mort de sa fille. Je sentais encore la présence de ma première enfant, Faith, mort-née mais toujours avec moi.

Je lui caressai les cheveux.

– On peut éventuellement le savoir à l'aspect de l'enfant, mais sans doute pas à la naissance.

Il resta un moment prostré, puis déclara :

– Si je dis que c'est le mien et que je l'épouse, les gens continueront à jaser, mais, à la longue...

En effet, les médisances s'estomperaient, mais certains croiraient toujours Jamie responsable, et d'autres traiteraient Malva de putain, de menteuse ou des deux... ce qu'elle était, me rappelai-je avec véhémence. Néanmoins, ce n'était pas très agréable à entendre, quand cela concernait sa propre épouse. En outre, à quoi ressemblerait la vie de Ian, marié dans de telles circonstances avec une femme à qui il ne pouvait faire confiance et que, apparemment, il n'aimait pas vraiment ?

Je me levai et m'étirai.

– Pour l'instant, Ian, ne fais rien. Laisse-moi d'abord en discuter avec Jamie. Je peux lui en parler, n'est-ce pas ?

– Oui, s'il vous plaît, tante Claire. Je n'ose pas le lui avouer en face.

Il resta sur le banc, le dos voûté. Rollo avait posé la tête sur son pied. Prise de pitié, je me rassis et le pris dans mes bras. Il posa la tête contre mon épaule, comme un enfant.

– Ce n'est pas la fin du monde, lui dis-je.

Le soleil était en train de se coucher derrière les montagnes. Dans le ciel rouge et or, sa lumière filtrait en faisceaux de feu entre les planches de la palissade.

– Non, répondit-il.

Au ton de sa voix, il n'en était pas convaincu...

83. Déclarations

Charlotte, comté de Mecklenberg, 20 mai 1775

Roger n'avait jamais imaginé que les grands moments historiques impliquent autant d'alcool. Pourtant, il n'aurait pas dû être surpris ; sa carrière universitaire lui avait amplement démontré que presque toutes les affaires intéressantes se déroulaient dans des pubs.

Les tenanciers de tavernes, troquets, hostelleries et auberges de Charlotte pouvaient se frotter les mains, leurs établissements ne désemplissaient pas. Les délégués et tous ceux qui étaient en faveur des loyalistes hantaient le Blue Boar, les partisans aux vues radicalement opposées s'agglutinaient au King's Arms, tous ceux qui étaient pris dans les courants changeants du non-alignement et de l'indécision allaient et venaient entre le Goosen, l'Oyster, le Thomas' Ordinary, le Groats, le Simon's, le Buchanan, le Mueller's et deux ou trois autres débits de boissons plus ou moins clandestins.

Jamie les fréquentait tous et, dans chacun d'eux, il buvait de la bière, de l'ale, du porter, du stout, du panaché, du rhum, du cidre, des liqueurs, de l'eau-de-vie de rhubarbe, de mûre, de cerise ou de poire.

Roger se contentait de bière légère, ce dont il se félicita quand il tomba sur Davy Caldwell, dans la rue, en train d'acheter une poignée d'abricots précoces à l'étal d'un marchand de primeurs.

– Monsieur MacKenzie ! Quelle surprise de vous trouver ici ! Et quel plaisir !

– Tout le plaisir est pour moi, révérend. Comment allez-vous ?

Roger serra sa main avec une ferveur cordiale. Caldwell les avait mariés, Brianna et lui, et l'avait longuement interrogé sur sa vocation, à l'académie presbytérienne, quelques mois plus tôt.

– Oh, pour ma part, je vais fort bien, répondit l'homme d'Église. Mais je vous avoue que je me fais un sang d'encre pour mes pauvres paroissiens.

Il indiqua d'un signe de tête un groupe d'hommes se bousculant pour entrer chez Simon's, riant et bavardant.

– Où va-t-on, mon pauvre monsieur MacKenzie ! Où va-t-on ?

L'espace d'un instant, Roger fut tenté de le lui dire précisément. Il agita une main vers Jamie, qui s'était arrêté un peu plus loin pour discuter avec une connaissance, et lui fit signe de continuer sans lui. Puis il se tourna pour faire quelques pas avec le révérend.

– Vous êtes venu pour la conférence, monsieur Caldwell ?

– Bien sûr, monsieur MacKenzie, bien sûr. Je doute que mes paroles soient entendues, mais il est de mon devoir de dire ce que je pense, et j'ai bien

l'intention de le faire.

Pour Davy Caldwell, la situation actuelle n'était que le résultat de la paresse des hommes. Il était convaincu que l'apathie irréfléchie des colons et « leur obsession stupide pour leur confort personnel » avait encouragé et provoqué l'application de mesures tyranniques de la part de la Couronne et du Parlement.

– Oui, c'est une manière de voir les choses, dit Roger, conscient que les gesticulations passionnées du révérend attiraient les regards dans la rue, même de ceux qui étaient absorbés dans des conversations animées.

– Une manière de voir les choses ! s'exclama Caldwell. Mais c'est la vérité ! L'ignorance, le mépris des obligations morales et l'amour de la facilité de ces fainéants serviles confortent les appétits et le cynisme des tyrans !

Il lança un regard noir à un homme adossé à un mur, qui s'abritait du soleil du midi et s'éventait avec son chapeau.

– L'amour de Dieu doit racheter le paresseux, remplir son existence terrestre d'activités, de force d'âme et de conscience libertaire !

Roger se demanda s'il verrait la guerre prochaine comme le résultat de l'intervention divine... puis, réflexion faite, il se dit que ce serait sans doute le cas. Tout intellectuel qu'il était, Caldwell était un ardent presbytérien et croyait en la prédestination.

– Le révérend fit un geste dédaigneux vers une famille de rétameurs itinérants qui profitaient du beau temps pour déjeuner dehors, dans la cour d'une maison.

– Les paresseux encouragent et facilitent l'oppression. Par leur honte, leur absence de sens moral, leur pitoyable complaisance et leur soumission, ils forgent eux-mêmes les maillons qui les enchaînent ; les maillons de l'esclavage !

Prédicateur reconnu, Caldwell avait tendance à se lancer dans des prêches enflammés à tout moment. Roger toussota dans le creux de sa main.

– Euh... que diriez-vous d'un petit rafraîchissement, révérend ?

Il faisait chaud, et le visage rond de chérubin de Caldwell s'empourprait à vue d'oeil.

Ils entrèrent chez Thomas's, un établissement raisonnablement respectable, et s'assirent devant deux chopes de bière maison, Caldwell, comme la plupart des gens, ne considérant pas la bière comme un alcool, contrairement au rhum ou au whisky. Après tout, que pouvait-on boire d'autre ? Du lait ?

À l'abri du soleil, une boisson fraîche à la main, Davy Caldwell se calma un peu.

– Je remercie le Seigneur pour notre rencontre, monsieur MacKenzie. Je vous ai écrit, mais vous étiez certainement déjà en route avant l'arrivée de ma lettre. Je voulais vous informer d'une merveilleuse nouvelle... Nous allons avoir un presbytère !

Roger bondit de joie.

– Quand ? Où ?

– À Edenton, au début du mois prochain. Le révérend McCorkle viendra de Philadelphie. Il restera quelque temps avant de poursuivre sa route vers les Antilles pour y encourager les efforts de l'Église. Naturellement, je présume connaître vos pensées – je m'excuse pour la hardiesse de mon attitude – mais... vous souhaitez toujours être ordonné ?

– De tout mon cœur !

– À la bonne heure ! Vous me remplissez de joie, mon cher ami.

Il lui décrivit McCorkle, qu'il avait rencontré en Écosse, puis se lança dans une analyse de l'état de la religion dans la colonie. Il parla du méthodisme avec respect, mais considérait que les effusions des baptistes de la nouvelle lumière « manquaient quelque peu de retenue ». Certes, une foi sincère était toujours préférable à l'absence de foi, quelle que soit la forme empruntée. Au bout d'un moment, il revint aux circonstances qui les avaient réunis.

– Vous êtes venu avec votre beau-père ? Il m'a semblé l'apercevoir, tout à l'heure.

– En effet. Roger chercha une pièce de monnaie dans sa poche.

Elle était remplie de bobines de crin. Fort de son expérience d'universitaire, il s'était prémuni contre l'ennui en apportant de quoi fabriquer une nouvelle ligne à pêche pendant les débats interminables.

Caldwell le dévisagea avec attention.

– J'ai entendu des rumeurs, ces derniers temps. Est-il vrai qu'il est devenu whig ?

Prudent, Roger répondit :

– C'est un ami de la liberté. Tout comme moi.

Il n'avait pas encore eu l'occasion de le dire à voix haute. Il se sentit soudain fébrile, avec un nœud sous le sternum.

– Ah, vous m'en voyez ravi. C'est bien ce qu'on m'avait raconté, mais certains, et ils sont nombreux, affirment le contraire : ils disent que c'est un tory, comme la plupart de ses accointances, et que sa prise de position en faveur du mouvement pour l'indépendance n'est qu'un leurre.

Ce n'était pas une question, mais Caldwell arqua un sourcil broussailleux, attendant en termes clairs une réponse de Roger.

– Jamie Fraser est un homme d'honneur et un homme honnête.

Roger reposa sa chope, ajoutant :

– D'ailleurs, il serait temps que je le rejoigne. Caldwell regarda autour d'eux. Il y avait de l'agitation dans l'air. Les clients réclamaient leur addition et se levaient. La réunion officielle de la convention devait débiter à quatorze heures, à la ferme MacIntyre. Il était midi passé, et les délégués, les orateurs et les spectateurs commençaient à se rassembler, se préparant à un après-midi de

conflits et de décisions.

– Transmettez-lui mes meilleurs sentiments, quoique... je le verrai probablement moi-même. Prions pour que le Saint-Esprit pénètre la croûte des habitudes et de la léthargie, qu'il convertisse les âmes et réveille les consciences de ceux qui se sont rassemblés ici aujourd'hui !

– Amen.

Roger sourit en dépit des regards des hommes (et d'un nombre non négligeable de femmes) autour d'eux.

Au Blue Boar, il retrouva Jamie en compagnie d'individus sur lesquels le Saint-Esprit était déjà à l'œuvre depuis un certain temps, à en juger par le volume sonore. Toutefois, le vacarme se calma quand il entra, non pas à cause de lui, mais parce qu'il se passait quelque chose de plus intéressant au centre de la salle. À savoir : Jamie Fraser et Neil Forbes, tous deux passablement échauffés par quelques litres d'alcools variés, assis face à face, sifflaient et se crachaient au visage tels deux serpents.

L'insulte gaélique était un art dans lequel son beau-père excellait, bien que Roger fût obligé d'admettre que l'avocat s'y débrouillait également plutôt bien. Certains spectateurs tentaient de traduire, mais sans parvenir à restituer la saveur de la version originale. Néanmoins, toute la salle était fascinée, émettant parfois des sifflets admiratifs ou des huées, riant aux éclats quand une pique particulièrement acerbe faisait mouche.

Ayant raté le début, Roger ignorait ce qui avait déclenché les hostilités. Pour l'instant, les échanges se concentraient sur la lâcheté et l'arrogance. Jamie déclarait que l'attaque contre Fogarty Simms qu'avait instigué Forbes n'était qu'une tentative vile et grossière pour se grandir aux dépens de la vie d'un homme sans défense.

Se rendant compte qu'il était le point de mire de l'assemblée, Forbes repassa à l'anglais pour rétorquer que la présence de Jamie était un affront injustifiable pour tous ceux qui avaient à cœur les idéaux de justice et de liberté, car tout le monde savait qu'il n'était qu'un pion du roi. Tel un coq grimpé sur le mur d'une basse-cour, il gonflait ses plumes, s'imaginant pouvoir berner son monde, mais lui, Forbes, n'était pas homme à se laisser duper par ces ruses éculées et ces palabres n'ayant pas plus de substance que le caquet des poules !

Jamie frappa la table du plat de la main, la faisant résonner comme un tambour et ébranlant les verres. Il se leva, toisant Forbes.

– Vous me diffamez, monsieur ? Sortons et réglons cette question sur l'instant, maintenant ou jamais !

Le front de Forbes était moite de transpiration, et ses yeux brillaient de rage, mais, bien qu'il fût proche de l'implosion, la prudence le tira par la manche. Roger n'avait pas assisté à la rixe à Cross Creek, mais Ian la lui avait racontée en se tordant de rire. S'il y avait bien une chose que Forbes voulait éviter, c'était un duel.

Il se leva à son tour, bombant le torse comme s'il s'adressait à un jury.

– Pourquoi, monsieur ? Pour que l'on vous diffame, il faudrait déjà que vous ayez un honneur à défendre. Vous entrez ici en vous pavanant comme un grand seigneur, ripaillant et plastronnant tel un marin descendu à terre avec sa solde en poche. Pouvez-vous seulement prouver que vos paroles sont autre chose que de l'esbroufe ? Je dis bien de l'esbroufe, monsieur !

Jamie fixa son adversaire en plissant les yeux. Roger avait déjà vu ce regard-là. Généralement, il précédait de peu le genre de grabuge qui faisait la réputation des pubs de Glasgow, les samedis soir. Fort heureusement, Forbes n'avait pas encore eu vent des accusations de Malva, autrement, il y aurait déjà du sang sur les murs.

Jamie se redressa, et sa main gauche s'approcha de sa ceinture. Des murmures d'horreur se répandirent dans la salle, et Forbes blêmit. Toutefois, Jamie se contenta de fouiller dans son sporran. Il en extirpa une petite bourse qu'il jeta sur la table, déversant son contenu : deux guinées d'or et une gemme.

– Je me suis pourtant exprimé clairement, monsieur. Je suis pour la liberté, pour laquelle j'ai engagé mon nom, mon honneur qui m'est sacré et ma fortune.

Un silence s'abattit sur la salle, tous les yeux étant rivés sur le diamant noir qui scintillait dans la lumière jaune. Jamie laissa passer trois battements de cœur, puis expira.

– Y a-t-il quelqu'un ici qui me contredirait ?

Il s'adressait ostensiblement à l'assemblée, mais son regard n'avait pas quitté Forbes. Le teint de l'avocat vira au rouge marbré, puis au gris, mais il ne dit rien.

Jamie balaya la salle du regard, puis ramassa sa bourse, son argent et la pierre, puis sortit. À l'extérieur, le clocher sonna deux heures, les coups lents et lourds résonnant dans l'air humide.



L'Oignon-Intelligencer

Le 20 de ce mois, un congrès s'est réuni à Charlotte, rassemblant les délégués du comté de Mecklenberg dans le but de débattre de nos relations actuelles avec la Grande-Bretagne. Après délibérations, une déclaration a été proposée et acceptée. Ses dispositions sont publiées ci-dessous.

1. *Quiconque se rendant directement ou indirectement complice de, ou favorisant sous quelque forme que ce soit un empiétement de nos droits tels que stipulés par la Grande-Bretagne est considéré comme un ennemi de ce comté, de l'Amérique et des droits inaliénables et essentiels des hommes.*

2. *Nous, les citoyens du comté de Mecklenberg, dissolvons par la présente les liens politiques qui nous relient à la Mère patrie ; nous nous absolvons de toute allégeance à la couronne d'Angleterre ; nous abjurons*

toute connexion politique, tout contrat et toute association avec cette nation qui a gratuitement piétiné nos droits et libertés, versant de manière inhumaine le sang innocent de patriotes américains à Lexington.

3. Par la présente, nous nous déclarons un peuple libre et indépendant ; nous sommes de droit une association souveraine et autonome, sous le contrôle d'aucun autre pouvoir que celui de Dieu et du gouvernement général du Congrès, pour le maintien de l'indépendance civile et religieuse pour laquelle nous engageons solennellement notre coopération mutuelle, nos vies, nos fortunes et notre honneur qui nous est sacré.

4. Ne reconnaissant désormais à l'intérieur de ce comté l'existence et le contrôle d'aucune loi ni d'aucun officier civil ou militaire légal, nous décrétons et adoptons en tant que règle de vie toutes nos anciennes lois, stipulant néanmoins que la Grande-Bretagne ne peut en aucun cas détenir des droits, des privilèges, des immunités ni autorité sur ces dernières.

5. Il est également décrété que tous les officiers militaires de ce comté sont rétablis dans leurs fonctions avec l'obligation de se conformer aux nouvelles réglementations. Les membres présents de cette délégation seront désormais officiers civils, exerçant la fonction de juge de paix en tant « qu'hommes du comité » afin de traiter, d'entendre et de résoudre toutes controverses quant à l'application des lois suscitées, afin de préserver la paix, l'union et l'harmonie au sein du comté, et d'employer tous les moyens pour propager l'amour du pays et le feu de la liberté dans toute l'Amérique jusqu'à ce qu'un gouvernement plus général et organisé soit établi dans cette province. Une sélection des membres présents sera constituée en comité de sécurité publique pour le comté susmentionné.

6. Une copie de ces résolutions sera envoyée par courrier express au président du Congrès continental assemblé à Philadelphie, afin d'être présentée devant cet organe.

84. Parmi les laitues

Un idiot, ou un enfant, avait laissé le portail de mon potager ouvert. Je hâtai le pas sur le sentier, espérant que cela ne faisait pas longtemps. S'il était resté ainsi toute la nuit, les chevreuils avaient sans doute déjà mangé toutes mes laitues, mes oignons et mes bulbes, et saccager mes...

Je sursautai et poussai un cri. Une douleur cuisante venait de me transpercer la nuque et, par réflexe, je me donnai une tape. Au même instant, une décharge électrique me traversa la tempe, brouillant ma vue et me faisant larmoyer. Puis une autre douleur, dans le creux du coude... Les abeilles.

Je titubai hors du sentier, me rendant alors compte qu'elles grouillaient partout autour de moi, frénétiques, agressives. Je plongeai à travers les broussailles, entendant un peu tard le grondement grave d'un essaim sur le pied de guerre.

Bon sang ! Un ours ! Il avait dû pénétrer dans le jardin. Dans la fraction de seconde entre la première et la seconde piqûre, j'avais entraperçu une de mes grandes ruches en osier gisant sur le flanc, près du portail, répandant ses rayons et son miel sur le sol.

Me glissant sous les branches, je me réfugiai sur un plant de phytolaques, haletant et jurant comme un charretier. La piqûre dans ma nuque m'élançait violemment et celle sur ma tempe enflait déjà, tirant sur ma paupière. Je sentis un frôlement sur ma cheville et chassai l'intruse avant qu'elle n'ait eu le temps de me piquer.

Je m'essuyai les yeux. Quelques abeilles volaient entre les tiges couvertes de fleurs jaunes au-dessus de moi, tels des avions de reconnaissance. Je m'enfonçai un peu plus dans la végétation, secouant mes cheveux et mes jupes.

Je soufflai comme une locomotive, tremblante d'adrénaline et de fureur.

– Saleté de... saloperie d'ours... de mes deux !

J'avais une forte envie de me précipiter dans le potager en hurlant et en agitant les bras pour faire peur à l'intrus. Fort heureusement, mon instinct de survie fut plus fort.

Avançant baissée pour éviter les abeilles enragées, trébuchant contre les racines, je tentai d'apercevoir le mammifère. Les vignes qui recouvraient les palissades étaient trop hautes, ne me laissant voir que du feuillage et les ombres du soleil. Un côté de mon visage était en feu, chaque battement de cœur provoquant une onde de douleur le long du trijumeau, contractant mes muscles faciaux et me faisant larmoyer.

Je rejoignis le sentier, là où la première abeille m'avait piquée. Mon panier était toujours là où je l'avais lâché, mes outils tout autour. Je saisis la serpette

que j'utilisais pour tous mes travaux de jardinage, de la taille des haies à l'extraction de racines. Elle était robuste avec une longue lame. L'ours ne serait sans doute pas impressionné, mais elle me rassurait.

Je glissai la tête par le portail, prête à détalier, mais ne vis rien. La ruche renversée était toujours dans la même position, couchée sur le côté, ses rayons brisés et écrasés, mais pas éparpillés, les colonnes de cire toujours collées au socle en bois. Une forte odeur de miel flottait dans l'air.

Une abeille passa en bourdonnant près de mon oreille. Je l'esquivai, mais ne m'enfuis pas. Tout semblait calme. J'essayai de retenir mes halètements et tendis l'oreille. Les ours n'étant pas des animaux discrets, j'aurais dû entendre des grognements, des coups de langue ou, au moins, des bruits de feuillage écrasé. Rien.

J'avancai prudemment, pas à pas, prête à m'enfuir. À quelques mètres se trouvait un grand chêne. Pourrais-je m'y réfugier si l'ours attaquait ?

J'avais beau écouter, je n'entendais que le bruissement des feuilles de vigne et le bourdonnement des abeilles qui s'était atténué maintenant qu'elles s'affairaient sur les vestiges de leurs rayons.

Il devait être parti. Toujours méfiante, je m'approchai encore, brandissant mon outil.

Je sentis l'odeur du sang au moment même où je la vis. Elle était étendue dans les plants de salade, sa jupe étalée telle une gigantesque fleur couleur rouille au milieu des jeunes laitues.

Je tombai à genoux et saisis son poignet, sentant ses os, si menus, si fragiles. Sa peau était chaude, mais son bras, mou. Aucun pouls. « Bien sûr que non, observa l'observatrice froide dans ma tête, elle a la gorge tranchée, il y a du sang partout et tu vois bien que son artère ne pompe plus. Elle est morte. »

Les yeux gris de Malva étaient grands ouverts, comme surpris. Elle avait perdu son bonnet. Je serrai son poignet plus fort, me persuadant que je trouverais des pulsations enfouies plus profondément, une trace quelconque de vie... et j'en perçus enfin une. Son ventre rond remua, à peine. Je laissai aussitôt retomber le bras et m'emparai de ma serpette, cherchant le bas de sa jupe.

J'agis sans réfléchir, sans peur, sans douter... il n'y avait plus que la lame, la peau s'ouvrant sous la pression de mes doigts, et la vague possibilité, la panique d'une nécessité absolue...

J'incisai l'abdomen du nombril au pubis, enfonçant ma lame dans les muscles relâchés, entaillai rapidement mais avec soin la paroi utérine, puis reposant la serpette, plongeai mes mains dans les entrailles de Malva Christie, encore chaudes et sanglantes. Je glissai les doigts sous l'enfant, le tournai d'un côté, puis de l'autre, tirant de toutes mes forces pour le libérer, l'arracher à une mort certaine, l'amener à l'air libre, l'aider à respirer... Le corps de Malva sursautait à chaque secousse, ses bras inertes battant contre le sol.

Il se dégagea enfin avec la brusquerie de la naissance. J'essuyai le sang et le mucus sur le petit visage fermé, soufflai dans ses poumons, doucement, tout doucement. Il fallait procéder avec la plus grande délicatesse ; les alvéoles de ses poumons étaient comme des toiles d'araignée, si petites, comprimées contre les parois de sa poitrine pas plus large qu'une main. Je perçus enfin un minuscule déclic, à peine un tic-tac de montre, un mouvement infime, un vague tremblement, une lutte faible mais instinctive... puis je sentis faiblir cette minuscule étincelle de vie. Je poussai un cri d'angoisse et pressai le corps de poupée contre mon sein, encore chaud. Encore chaud.

– Ne pars pas, ne pars pas, ne pars pas.

Mais la vibration s'éloigna, une lueur bleutée et ténue qui sembla éclairer un instant les paumes de mes mains, puis vaciller, telle la flamme d'une bougie. Ensuite ce ne fut plus que l'incandescence d'une mèche mouchée, le simple souvenir d'une lueur, et plus rien. Le noir.

Quand ils me découvrirent, j'étais toujours assise en plein soleil, pleurant, couverte de sang, le bébé sur mes genoux, le cadavre égorgé et éventré de Malva à mes côtés.

85. Le rapt de la mariée

Une semaine s'était écoulée depuis la mort de Malva et toujours pas le moindre indice sur l'identité de son assassin. Un voile de suspicion flottait sur Fraser's Ridge, chargé de chuchotements et de regards obliques, mais, en dépit de tous ses efforts, Jamie ne trouvait personne qui sache ou accepte de dire quoi que ce soit d'utile.

La tension et la frustration montaient en lui, jour après jour, et je savais qu'il lui faudrait trouver un exutoire tôt ou tard avant qu'il n'explode.

Le mercredi suivant, après le petit-déjeuner, je le trouvai en train de fixer la fenêtre de son bureau d'un regard noir. Il frappa soudain du poing sur sa table, me faisant sursauter.

– J'ai atteint les limites de l'endurance, m'informa-t-il. Si cela continue, je vais devenir fou. Je dois faire quelque chose.

Sans attendre ma réaction, il ouvrit la porte et hurla dans le couloir :

– Joseph !

L'air ahuri, M. Wemyss apparut sur le seuil de la cuisine, où il nettoyait l'âtre sous la direction de Mme Bug. Il était pâle, couvert de suie et débraillé.

Jamie le fit entrer dans son bureau sans se soucier des empreintes noires qu'il laissait sur le plancher (il avait brûlé la carquette) et le dévisagea.

– Vous voulez cette femme ? lança-t-il d'une voix autoritaire.

M. Wemyss le regarda, perplexe, une réaction tout à fait compréhensible.

– Une femme ? Quelle... Ah, vous... vous voulez parler de *fraulein* Berrisch ?

– Qui d'autre ? Vous la voulez ou pas ?

De toute évidence, personne n'avait demandé à M. Wemyss ce qu'il voulait depuis bien longtemps, et il lui fallut un certain temps pour se remettre du choc et rassembler ses esprits.

Il se mit ensuite à marmonner que les amis de la *fraulein* étaient sans doute mieux placés que lui pour savoir ce qui ferait son bonheur, qu'il n'était pas l'homme qu'il lui fallait, qu'il était trop pauvre, qu'il était indigne d'être le mari de qui que ce soit, et patati et patata, jusqu'à ce que, sous les injonctions exaspérées de Jamie, il admette enfin que, oui, en effet, si la *fraulein* n'était pas allergique à l'idée... ma foi... disons que... en bref...

– Oui, monsieur. Je la veux. De tout mon cœur ! Il paraissait terrifié par sa propre audace.

– Parfait, dit Jamie. Dans ce cas, allons la chercher.

M. Wemyss resta bouche bée, moi de même. Jamie me fit face avec l'assurance et la jubilation d'un corsaire s'appêtant à mettre la main sur un

gros butin.

– Tu veux bien aller chercher Ian, *Sassenach* ? Et dis à Mme Bug de préparer des provisions pour quatre hommes et pour quatre jours. Puis, préviens Roger Mac, nous aurons besoin d'un pasteur.

Il se frotta les mains de satisfaction, puis donna une grande tape sur l'épaule de M. Wemyss, soulevant un petit nuage de suie.

– Allez-vous préparer, Joseph. Et donnez-vous un coup de peigne. Nous allons vous voler une mariée.



– » ... il sortit son pistolet et le pointa sur le cœur du pasteur, entonna Ian. Mariez-moi, mariez-moi, pasteur, ou je serai votre prêtre, votre prêtre, ou je serai votre prêtre ! »

Roger cessa de chanter la ballade, où il était question d'un jeune Highlander audacieux qui, aidé de ses amis, enlevait et épousait de force une jeune femme qui s'avérait plus maligne que lui.

– Naturellement, nous espérons que vous serez plus compétent que ce Willie, n'est-ce pas, Joseph ?

Lavé, habillé de frais et vibrant d'excitation, M. Wemyss lui jeta un regard d'incompréhension totale. Roger sourit et resserra la sangle de sa sacoche en expliquant :

– Willie oblige le prêtre à le marier à la jeune femme sous la menace de son pistolet. Mais lorsqu'il la traîne jusque dans leur lit, elle refuse de se laisser faire et ils luttent toute la nuit.

Ian chanta à tue-tête :

– » Ramène-moi chez moi, Willie, aussi vierge que je suis venue, aussi vierge, aussi vierge, aussi vierge que je suis venue ! »

Roger se tourna vers Jamie qui jetait ses propres sacs par-dessus la selle de Gideon.

– Cela étant, si la *fraulein* est aussi réticente...

– Comment ça ? Réticente à épouser Joseph ?

Jamie tapota le dos de M. Wemyss, puis lui fit la courte échelle pour l'aider à grimper sur sa monture.

– Il faudrait qu'elle soit folle pour refuser une occasion pareille, pas vrai, *a charaid* !

Il balaya la clairière des yeux pour s'assurer que tout était en ordre, puis remonta les marches quatre à quatre pour venir m'embrasser, avant de redescendre au pas de course et de sauter en selle, Gideon étant, une fois n'était pas coutume, d'excellente humeur. Il ne tenta même pas de le mordre.

– Prends bien soin de toi, *mo nighean donn*, me lança-t-il avec un sourire.

Puis ils s'élancèrent au galop, tel un gang de bandits des Highlands, les cris de Ian résonnant sous les arbres.



Étrangement, le départ des hommes parut apaiser un peu les tensions. Bien sûr, les commérages allaient toujours bon train, mais, sans Jamie et Ian pour servir de paratonnerre, ils frappaient, tels des feux de Saint-Elme, sifflant et faisant se dresser les cheveux sur nos têtes, mais pour la plupart inoffensifs, à moins d'être touché directement.

La maison ressemblait moins à une forteresse assiégée, et plus à l'œil d'un cyclone.

En outre, M. Wemyss étant parti, Lizzie nous rendit régulièrement visite, emmenant le petit Rodney Joseph. Roger s'était opposé avec fermeté aux suggestions enthousiastes des jumeaux qui avaient voulu l'appeler Tilgath-Pileser ou Ichabod. Il n'avait rien pu faire pour la petite Rogerina, qui, finalement, ne s'en était pas trop mal sortie, étant souvent surnommée Rory, mais il avait catégoriquement refusé de baptiser un enfant d'un nom qui lui aurait sans doute valu de poursuivre son chemin dans la vie sous le surnom d'Icky^[14].

Rodney était un enfant agréable. Il n'avait jamais perdu cette expression étonnée, avec de grands yeux ronds qui lui donnaient l'air de ne pas en revenir, quoi que vous lui disiez. La stupéfaction de Lizzie à sa naissance s'était muée en ravissement permanent qui aurait pu éclipser Jo et Kezzie s'ils n'avaient pas partagé ce même sentiment.

À moins qu'on les arrête de force, l'un comme l'autre pouvaient passer une demi-heure à discuter du transit intestinal de leur rejeton avec une passion jusque-là réservée à leurs derniers pièges et à toutes les choses fascinantes découvertes dans l'estomac du gibier qu'ils avaient tué. Les cochons sauvages mangeaient vraiment tout et n'importe quoi. Apparemment, Rodney aussi.

Quelques jours après que les hommes furent partis à la conquête d'une nouvelle épouse pour M. Wemyss, Brianna vint à la Grande Maison avec Jemmy. Lizzie avait emmené Rodney. Elles s'installèrent avec Amy McCallum et moi dans la cuisine, où nous passâmes une soirée agréable à papoter tout en cousant près de la cheminée, nous extasiant devant Rodney et surveillant Jemmy et Aidan du coin de l'œil. Après avoir échangé des potins bénins, nous passâmes en revue la population mâle de Fraser's Ridge, dressant notre liste de suspects.

Pour ma part, le sujet m'intéressait pour des raisons plus personnelles et douloureuses, mais les trois jeunes femmes défendaient fermement la justice, se tenant dans le camp qui excluait d'emblée que Jamie ou moi puissions avoir le moindre rapport avec le meurtre de Malva Christie.

Glissant un œuf à repriser en bois dans le talon d'un bas, Brianna déclara :

– Ça m'ennuierait beaucoup que Bobby ait quelque chose à voir là-dedans. Il est tellement adorable !

– C'est vrai, c'est un très gentil garçon, confirma Lizzie. Mais il a le sang

chaud.

Nous relevâmes toutes la tête.

– Je ne le laissais pas faire, se défendit-elle, mais il était persévérant. Quand je lui ai dit non, il est allé donner un coup de pied dans un arbre.

– Mon mari faisait la même chose parfois, quand je me refusais à lui, déclara Amy songeuse. Mais il ne m'aurait pas égorgée pour autant.

– Malva ne s'est pas refusée à celui qui l'a tuée, souligna Brianna. C'est là le problème. Il l'a assassinée parce qu'elle était enceinte et qu'il avait peur qu'elle divulgue son identité à tout le monde.

– Mais, dans ce cas, ce ne peut pas être Bobby ! s'écria Lizzie triomphante. Quand mon père a rejeté sa demande en mariage, il a bien envisagé d'épouser Malva, non ? C'est Ian qui me l'a dit. Or, si elle attendait un enfant de lui, monsieur Christie aurait bien été obligé de l'accepter, n'est-ce pas ?

Une ombre traversa son visage à l'évocation de son père, qui refusait toujours de lui adresser la parole et n'était toujours pas venu voir le petit Rodney depuis sa naissance.

Amy sembla trouver son argument convaincant, mais Brianna objecta :

– Oui... mais elle insistait disant que l'enfant n'était pas de lui. En outre, il a vomi quand il a appris qu'elle... (Elle pinça les lèvres.) Enfin, il n'était pas content du tout. Il aurait donc pu la tuer par jalousie.

Lizzie et Amy firent une moue dubitative, ayant toutes deux une certaine tendresse pour Bobby, mais ne pouvant rejeter entièrement cette possibilité.

– Et pourquoi ce ne serait pas un des hommes plus âgés ? avançai-je. Tout le monde sait que les jeunes s'intéressaient à elle, mais, plus d'une fois, j'ai vu un homme marié la reluquer en passant.

– Je vote pour Hiram Crombie ! déclara aussitôt Brianna. Tout le monde se mit à rire, mais elle secoua la tête.

– Non, sérieusement. Ce sont toujours les plus religieux et les plus coincés qui ont des tiroirs secrets remplis de lingerie féminine ou qui tripotent en douce les enfants de chœur.

Amy roula des yeux ébahis.

– De la lingerie féminine ? Comment ça, des chemises et des corsets ? Mais que peuvent-ils bien faire avec ?

Brianna rougit, ayant oublié son auditoire.

– Euh... en fait, je pensais plutôt au type de sous-vêtements des Françaises. Vous savez... des petites tenues pleines de dentelle.

– Ah, des Françaises, dit Lizzie d'un air entendu.

La réputation des dames françaises n'était plus à faire, même si je doutais qu'aucune femme de Fraser's Ridge à part moi en ait jamais vu une. Afin de couvrir la gaffe de Brianna, je leur parlai de La Nestlé, la maîtresse du roi de France qui avait les tétons percés et s'était présentée à la cour les seins nus

ornés de deux anneaux d'or.

Lizzie baissa les yeux vers Rodney, qui tétait furieusement son sein, ses petits poings serrés dans l'effort.

– Encore quelques mois et je pourrai en faire autant. Je demanderai à Jo et Kezzie de m'acheter des anneaux, la prochaine fois qu'ils iront vendre leurs peaux. Qu'en pensez-vous ?

Nous rîmes tellement que personne n'entendit toquer à la porte. Ce furent Jemmy et Aidan, qui jouaient dans le bureau de Jamie, qui vinrent nous prévenir.

– J'y vais, dit Brianna.

Elle déposa son ouvrage, mais je la pris de vitesse.

– Non, je m'en occupe.

Je saisis un bougeoir et sortis dans le couloir sombre, le cœur battant. Presque toujours, quand on nous dérangeait une fois la nuit tombée, c'était pour une urgence.

C'était encore le cas, mais pas du tout ce à quoi je m'étais attendue. Je ne reconnus pas tout de suite la grande femme blême qui se tenait sur le seuil, oscillant légèrement. Elle chuchota :

– Frau Fraser ? Che peut entrer ?

Puis elle s'effondra dans mes bras.

En entendant le bruit, les trois autres accoururent, et nous transportâmes Monika Berrisch – car c'était bien la fiancée putative de M. Wemyss – dans la cuisine, où nous l'installâmes sur le banc, enveloppée dans des couvertures, devant un bon grog.

Elle se ressaisit rapidement. Elle n'avait rien de grave, étant juste épuisée et affamée (elle nous avoua ne rien avoir mangé depuis trois jours), et fut bientôt en état d'avaler une soupe de pois cassés et de nous expliquer la raison de sa surprenante visite.

– C'est à cause de ma belle-sœur. Elle ne m'a jamais aimée. Puis, quand son mari a eu son accident et a perdu sa carriole, ils n'avaient plus beaucoup d'archent. Ch'étais de trop.

Elle nous confessa que Joseph lui avait beaucoup manqué, mais elle n'avait eu ni la force ni les moyens de s'opposer à sa famille et d'insister pour revenir à Fraser's Ridge.

Lizzie l'examinait avec attention, mais sans inimitié.

– Que s'est-il passé alors ?

Fraulein Berrisch tourna ses grands yeux doux vers elle.

– Che ne pouvais plus le supporter. Che voulais tant être auprès de Choseph. Ma belle-sœur et son mari, ils ne voulaient pas de moi, alors, elle m'a donné un peu d'archent et che suis venue.

– Vous êtes venue... à pied ? s'étonna Brianna. Depuis Halifax ?

Fraulein Berrisch acquiesça, léchant sa cuillère, et sortit un pied de sous ses couvertures. Ses semelles étaient complètement élimées, et elle avait enveloppé ses souliers dans des lambeaux arrachés à ses jupons.

– Elizabeth, ch'espère que vous n'êtes pas fâchée que che sois venue. Votre père... il est ici ? Ch'espère qu'il ne sera pas fâché non plus.

Lizzie et moi échangeâmes un regard.

– Hum... fis-je. Il est absent, mais je suis sûre qu'il sera enchanté de vous voir !

– Ah ?

Son visage émacié s'illumina quand elle apprit où il se trouvait. Elle serra sa cuillère contre son sein comme s'il s'agissait de la tête de M. Wemyss en soupirant : « *Mein kavalier !* » Rayonnante de joie, elle regarda autour d'elle et remarqua pour la première fois Rodney, ronflant dans son panier aux pieds de Lizzie.

– Oh, mais qui est-ce ? s'extasia-t-elle.

Elle se pencha sur l'enfant, qui ouvrit ses grands yeux ronds et qui la dévisagea avec intérêt, d'un air solennel, quoique somnolent.

– C'est mon petit, Rodney Joseph, comme mon père. Lizzie le souleva et le déposa avec délicatesse dans les bras de Monika. Ravie, elle se mit aussitôt à roucouler en allemand.

Brianna se pencha vers moi, me glissant :

– Elle est déjà gaga comme une grand-mère.

N'ayant pas beaucoup ri depuis la mort de Malva, ce fut un baume pour mon esprit.

Lizzie expliquait à Monika la brouille qui avait résulté de son mariage peu orthodoxe. Celle-ci acquiesçait, navrée, tout en babillant avec Rodney. Je me demandais ce qu'elle comprenait, exactement.

Je glissai à mon tour à Brianna :

– M. Wemyss va bien devoir se raccommoder avec sa fille, à présent. Il ne va pas vouloir priver son épouse de son nouveau petit-fils.

– Après tout, deux gendres pour le prix d'un, c'est une affaire ! renchérit Brianna.

Nostalgique, Amy observait la scène. Elle glissa un bras autour des épaules maigrelettes d'Aidan, déclarant :

– Comme on dit si bien, plus on est de fous, plus on rit.

86. Priorités

Trois chemises, une paire supplémentaire de culottes en assez bon état, deux paires de bas, une en fil d'Écosse, l'autre en soie... Tiens, où étaient donc passés les bas en soie ?

Brianna sortit sous le porche et appela son mari, occupé à poser les conduits en terre cuite dans la tranchée qu'il avait creusée, assisté de Jemmy et d'Aidan.

– Roger, qu'as-tu fait de tes bas en soie ?

Il s'arrêta, fronçant les sourcils, et s'essuya le front. Puis, tendant sa pelle à Aidan, il bondit par-dessus la tranchée et s'approcha d'elle.

– Je les portais dimanche dernier lors du prêche, non ? Qu'est-ce que j'en ai... ah.

La mine suspicieuse, elle le dévisagea, voyant son expression passer de la perplexité à la culpabilité.

– Ah ? Ah quoi ?

– Eh bien... Tu es restée à la maison avec Jemmy parce qu'il avait mal au ventre (un mal grandement exagéré pour épargner à Brianna deux heures de regards en coin et de chuchotements), si bien que quand Jocky Abernathy m'a proposé d'aller pêcher avec lui...

– Roger MacKenzie, si tu as mis tes bas dans un panier rempli de poissons puants et que tu les as oubliés...

– Je vais faire un saut à la Grande Maison et en emprunter une paire à ton père, d'accord ? Les miens réapparaîtront tôt ou tard, j'en suis sûr.

– Ta tête aussi. Sous un rocher, sans doute !

Cela le fit rire, ce qui n'avait pas été l'intention de Brianna, mais eut néanmoins l'effet de la calmer. Il déposa un baiser sur son front.

– Je suis désolé, chérie. Ce doit être freudien.

– Vraiment ? Et que symbolisent tes bas en soie enroulés autour d'un poisson mort ?

– Une culpabilité généralisée et un conflit de loyautés, probablement.

Il plaisantait encore, mais pas tant que ça.

– Brianna... J'ai bien réfléchi. Je pense vraiment que je ne devrais pas y aller. Je n'ai pas besoin de...

– Si, tu en as besoin. C'est l'avis de maman, celui de papa, et le mien aussi.

– Ah, bon, d'accord.

Il avait beau sourire, son malaise était visible. Elle le sentait d'autant plus qu'elle le partageait. Le meurtre de Malva Christie avait mis tout Fraser's

Ridge sens dessus dessous : la peur, l'hystérie, la suspicion... Des doigts accusateurs étaient pointés dans toutes les directions. Plusieurs jeunes hommes, dont Bobby Higgins, s'étaient tout simplement volatilisés, soit par sentiment de culpabilité, soit par instinct de conservation.

Elle-même avait été la cible de bon nombre de médisances et de soupçons ; on avait répété certaines des remarques qu'elle avait lancées sans réfléchir sur Malva Christie. Mais la plus grosse part de suspicion reposait sur les épaules de ses parents.

Ils faisaient de leur mieux pour vaquer à leurs occupations quotidiennes, s'efforçant de ne pas prêter attention aux commérages et aux regards entendus..., mais cela devenait de plus en plus difficile.

Roger s'était précipité chez les Christie dès qu'il avait appris la tragédie. Il y était retourné tous les jours (ne s'absentant que pour l'expédition à Halifax). Après avoir enterré Malva dans la simplicité et les larmes, il s'était échiné à se montrer raisonnable, apaisant et ferme avec tous les habitants de Fraser's Ridge. Il avait immédiatement reporté son projet de se rendre à Edenton pour son ordination, mais, l'ayant appris, Jamie avait insisté.

Pour la énième fois, Brianna lui dit :

– Ici, tu as fait tout ton possible. Que peux-tu bien faire de plus ? En outre, il se passera peut-être des années avant que tu aies une nouvelle occasion.

Elle savait à quel point il tenait à être ordonné et était prête à tout pour l'aider. Elle aurait aimé y assister, mais ils avaient rapidement convenu qu'il valait mieux que Jemmy et elle l'attendent à River Run. Il n'était guère judicieux de la part d'un aspirant à l'ordination de se présenter avec une épouse et un enfant catholiques.

Néanmoins, elle se sentait terriblement coupable d'abandonner ses parents en pleine tourmente.

– Toi, tu dois partir, répéta-t-elle. Mais je n'ai peut-être pas...

Il l'arrêta d'un regard.

– On en a déjà assez discuté.

L'argument de Roger était que sa présence ne changerait rien à l'opinion publique, ce qui était sans doute vrai. Mais elle savait que sa véritable raison, partagée par ses parents, était le désir de la voir loin de Fraser's Ridge, en sécurité, de préférence avant que Jemmy ne se rende compte que la plupart des voisins pensaient qu'un de ses grands-parents, voire les deux, était un assassin.

Elle avait secrètement honte d'avoir envie de partir.

Quelqu'un avait tué Malva... et son bébé. Chaque fois qu'elle y repensait, les hypothèses tourbillonnaient dans sa tête, ainsi qu'une litanie de noms. Et chaque fois, elle était contrainte de reconnaître que son cousin en faisait partie. Ian ne s'était pas enfui, et elle ne pouvait imaginer que ce soit lui. Pourtant, chaque jour, quand elle le voyait, l'éventualité lui traversait l'esprit.

Elle contempla le sac qu'elle était en train de préparer, pliant et repliant la chemise dans ses mains, cherchant une bonne raison de partir, ou de rester, et sachant qu'aucune ne l'aiderait.

Un bruit sourd au-dehors l'extirpa du borborygme de son indécision.

Elle atteignit la porte en deux enjambées, juste à temps pour voir Jemmy et Aidan détalier comme deux lapins vers la forêt. Sur le bord de la tranchée gisaient les morceaux du conduit qu'ils avaient laissé tomber.

– Bande de petits morveux, revenez ici tout de suite ! hurla-t-elle.

Elle saisit son balai sans trop savoir ce qu'elle comptait en faire, mais la violence semblait être la seule solution pour laisser exploser la frustration qui bouillonnait en elle tel un volcan au bord de l'éruption.

Roger posa doucement une main sur son épaule, chuchotant :

– Brianna, ce n'est pas grave. Elle fit volte-face.

– Pas grave ? Tu as une idée du temps qu'il me faut pour obtenir un de ces maudits conduits ? Combien de cuissons avant d'en obtenir un qui ne soit pas craquelé ?

– Oui, je sais, mais ce n'est pas grave quand même. Elle tremblait des pieds à la tête. Très doucement, il lui prit le balai des mains et le remit à sa place.

Quand elle fut de nouveau en mesure de formuler des mots, elle déclara :

– Je crois que... j'ai vraiment besoin de partir.

Il acquiesça avec, dans le regard, cette tristesse qui ne l'avait pas quitté depuis le meurtre de Malva.

Il vint se placer derrière elle, lui enlaçant la taille, et posa son menton sur son épaule. Peu à peu, elle cessa de trembler. De l'autre côté de la clairière, elle aperçut Mme Bug qui revenait vers la Grande Maison, son tablier chargé de choux et de carottes. Claire n'avait plus mis les pieds dans son potager depuis...

– Tu es sûr qu'il ne leur arrivera rien ?

– Nous prierons pour eux.

Il resserra ses bras autour d'elle. Réconfortée par sa chaleur et son contact, Brianna se rendit compte seulement plus tard qu'il ne l'avait pas vraiment rassurée sur le sort de ses parents.

87. « À moi la vengeance, à moi la rétribution », dit le Seigneur

Je retournai entre mes mains le dernier colis de Lord John, essayant de trouver assez d'enthousiasme pour l'ouvrir. C'était une petite caisse en bois, peut-être encore un peu de vitriol ? Je pourrais préparer un nouveau stock d'éther, mais pour qui ? Plus personne ne venait dans mon infirmerie faire soigner ses blessures ou ses maladies.

Je passai un doigt dans la poussière sur mon plan de travail, me disant qu'il serait peut-être temps de nettoyer cette pièce. Mme Bug entretenait le reste de la maison et la gardait dans un état impeccable, mais elle refusait d'entrer dans l'infirmerie. J'ajoutai l'époussetage à ma longue liste de travaux à exécuter, mais ne trouvais pas l'énergie d'aller chercher un chiffon.

Avec un soupir, je me levai et traversai le couloir. Assis derrière son bureau, Jamie faisait tourner une plume entre ses doigts en contemplant une lettre inachevée. En m'apercevant, il la reposa et me sourit.

– Tout va bien, *Sassenach* ?

– Ça va.

Il hocha la tête, l'air ailleurs. À son visage tendu, je devinais qu'il était aussi déprimé que moi.

– Je n'ai pas vu Ian de la journée. Il a dit qu'il allait quelque part ?

Il était sûrement parti chez les Cherokees. Je ne m'étonnais pas qu'il ait voulu fuir Fraser's Ridge. Il avait déjà été d'un stoïcisme considérable en restant aussi longtemps, supportant les regards et les murmures, quand il ne s'agissait pas d'accusations directes.

Jamie laissa retomber la plume dans son pot.

– C'est moi qui lui ai dit de partir. Il était inutile qu'il reste ici, avec nous. Il ne fait que se bagarrer.

Ian n'en parlait jamais, mais je l'avais vu s'asseoir plus d'une fois à la table du dîner avec des traces de coups.

– Dans ce cas, je ferais mieux d'aller prévenir Mme Bug avant qu'elle commence à préparer le repas.

Toutefois, je ne me levai pas, trouvant un réconfort dans la présence de Jamie, un répit dans la douleur du souvenir constant du petit corps sanglant sur mes genoux, aussi inerte qu'un morceau de viande... et du regard de Malva, si surpris.

J'entendis des chevaux dans la cour. Je jetai un coup d'œil vers Jamie qui me fit signe qu'il n'attendait personne, puis il se leva pour aller à la rencontre de nos visiteurs imprévus. Je le suivis dans le couloir en essuyant mes mains

sur mon tablier et en révisant le menu du repas pour nourrir au moins une douzaine de bouches supplémentaires, à en juger par les hennissements et les bruits de voix dans la cour.

Jamie ouvrit la porte et figea. Je regardai par-dessus son épaule et sentis la terreur m'envahir. La silhouette noire des cavaliers à contre-jour me projeta aussitôt en arrière dans le temps, dans la clairière de la malterie, dégoulinante de sueur et vêtue uniquement de ma chemise. Jamie entendit mon cri étranglé et me repoussa en arrière d'une main.

– Que voulez-vous, Brown ? demanda-t-il sur un ton qui n'avait rien d'amical.

– On est venus chercher votre femme.

Le ton jubilatoire dans la voix de Richard Brown hérissa tous les poils de mon corps et fit danser des points noirs devant mes yeux. Je reculai en trébuchant et me retins au chambranle de la porte de mon infirmerie.

– Dans ce cas, vous pouvez repartir. Vous n'avez rien à faire avec ma femme, et elle n'a rien à faire avec vous.

Brown approcha son cheval du perron et se pencha sur son encolure. M'apercevant, il sourit, de la manière la plus désagréable qui soit.

– C'est là que vous vous trompez, monsieur Fraser. Nous sommes venus l'arrêter pour avoir commis un meurtre ignoble.

La main de Jamie se raidit sur la poignée. Il se redressa de toute sa hauteur, semblant gonfler sur place, et déclara d'une voix à peine plus haute que le bruit des chevaux et des harnais :

– Quittez mes terres, tout de suite.

J'entendis des pas derrière moi. C'était Mme Bug, venant voir ce qui se passait. En apercevant les hommes, elle murmura :

– Sainte Bride, sauvez-nous !

Puis elle se volatilisa, sortant en courant par la porte de service, le pas plus léger qu'un chevreuil. J'aurais dû la suivre, m'enfuir par derrière, me réfugier dans les bois, me cacher. Mais j'étais paralysée, pouvant à peine respirer.

Richard Brown se redressa.

– On ne demande pas mieux que de partir. Livrez-la-nous, et nous débarrasserons le plancher, évaporés comme la rosée du matin.

Il éclata de rire. Je me demandai s'il était ivre.

– De quel droit êtes-vous venus ici ? questionna Jamie. Sa main gauche se posa sur la poignée de son coutelas. Son geste me remit enfin les idées en place, et je me précipitai dans la cuisine où on gardait les armes. J'entendis juste Brown dire « ... comité de sécurité » de manière menaçante. Je décrochai la carabine de chasse suspendue au-dessus de la cheminée, ouvris le tiroir du buffet, en sortis les trois pistolets que je fourrai dans les grandes poches de mon tablier de chirurgie. Mes mains tremblaient. J'hésitai... les pistolets étaient chargés et armés, Jamie les vérifiait tous les soirs. Devais-je prendre la

boîte de munitions et la poire à poudre ? Pas le temps, j'entendais Jamie et Brown hurler devant la maison.

Soudain, la porte de service s'ouvrit, et je relevai la tête. Un inconnu se tenait sur le seuil, regardant dans la pièce. Il me vit et avança vers moi avec un sourire mauvais, tendant une main pour m'attraper.

Je sortis un des pistolets de ma poche et tirai à bout portant. Son sourire se mua en une expression vaguement perplexe. Il cligna des yeux une ou deux fois, puis porta la main à son flanc, où une tache rouge s'agrandissait sur sa chemise. Bouche bée, il contempla ses doigts pleins de sang.

– Mais... nom de Dieu... vous m'avez tiré dessus !

– Parfaitement. Et je vais recommencer si vous ne sortez pas sur-le-champ.

Je lâchai l'arme vide sur le sol et, gardant la carabine que je tenais pointée devant moi, cherchai de ma main libre un autre pistolet dans ma poche. Il n'attendit pas de vérifier si je parlais sérieusement. Il tourna les talons, se prit la porte en pleine figure, puis sortit en titubant, laissant une grande traînée de sang sur le bois.

De fines volutes de fumée noire flottaient dans la pièce, se mêlant aux odeurs de poisson grillé. L'espace d'un instant, je crus que j'allais vomir, mais je refoulai ma nausée pour déposer la carabine et bloquer la porte. Mes mains tremblaient tant qu'il me fallut plusieurs tentatives avant de remettre la barre.

Le vacarme devant la maison me rappela à l'ordre, et je me précipitai dans le couloir, l'arme à la main, les lourds pistolets dans mes poches battant contre mes cuisses.

Ils avaient traîné Jamie dans la cour. Je l'entraperçus au milieu de la mêlée. Ils avaient cessé de crier ; on n'entendait plus que des grognements et l'impact de coups sur la chair, le frottement des pieds dans la poussière. Je compris tout de suite qu'ils avaient l'intention de le tuer.

Je visai le coin de la masse humaine le plus éloigné de Jamie et appuyai sur la gâchette. La détonation déclencha des cris de stupéfaction, et le nœud d'hommes s'ouvrit, criblé de chevrotines. Jamie tenait toujours son coutelas. Il l'enfonça dans les côtes d'un de ses assaillants, le ressortit et, d'un grand geste du bras, traça un sillon sanglant dans le front d'un deuxième.

Un éclat de métal attira mon attention et je criai sans réfléchir « Baisse-toi ! » à la seconde même où partait le coup de pistolet de Richard Brown. J'entendis un « bing ! » près de mon oreille et je me rendis compte, avec une sorte de détachement, qu'il n'avait pas tiré sur Jamie mais sur moi.

Lui s'était en effet baissé, comme tous les autres dans la cour. Ils se relevaient prudemment, déconcertés, ayant perdu l'élan de leur attaque. Jamie avait plongé vers le perron. Bondissant sur ses pieds, il repoussa un homme qui tentait de le retenir par la manche en le frappant violemment en plein visage avec le manche de son coutelas.

On aurait pu croire que nous avions répété cette scène une douzaine de

fois. Jamie atterrit sous le porche, m'attrapa par la taille, m'entraîna à l'intérieur, fit volte-face, claqua la porte, s'adossa contre elle pour la retenir tandis que les autres se jetaient dessus. Pendant ce temps, je lâchai ma carabine, soulevai le loquet et le mis en place.

La porte vibra sous les coups de poings et d'épaules. Les hommes s'étaient remis à crier. Cette fois, ce n'étaient plus des railleries, mais des insultes et des jurons.

– J'ai verrouillé la porte de la cuisine, dis-je à Jamie le souffle coupé.

Il approuva d'un signe de tête et courut fermer les volets de l'infirmierie. J'entendis un bris de verre dans cette pièce, tandis que je me précipitai dans son bureau. Les fenêtres y étaient plus petites, sans vitres et haut placées. Je fis claquer les volets, les verrouillai, puis courus de nouveau dans le couloir sombre pour chercher la carabine.

Jamie l'avait déjà prise. Il était dans la cuisine, fouillant dans les tiroirs. Il réapparut, chargé de boîtes de munitions et de poires à poudre. D'un hochement de tête, il m'indiqua l'escalier.

Les pièces à l'étage étaient pleines de soleil. Avec l'impression de remonter à la surface de l'eau, j'inspirai de grandes goulées de lumière, un peu étourdie, puis me précipitai pour fermer les contrevents du débarras et de la chambre d'Amy McCallum. J'ignorais où elle et ses enfants se trouvaient, mais, Dieu merci, ils n'étaient pas dans la maison.

Je revins dans notre chambre. Jamie était agenouillé près de la fenêtre, chargeant méthodiquement les armes tout en marmonnant en gaélique, sans que je comprenne s'il jurait ou priait.

Son visage était tuméfié, sa lèvre fendue, et une ligne de sang lui courait sur le menton et sur la chemise. Il était couvert de poussière et de ce que je pensais être le sang de plusieurs autres personnes. Une de ses oreilles était enflée, mais ses mouvements étaient précis et assurés. À moins d'une fracture du crâne, ses blessures pouvaient attendre.

– Ils veulent nous tuer.

Il acquiesça, concentré sur son travail, puis me tendit un pistolet pour que je le charge.

– Oui. Heureusement que les enfants sont loin et en sécurité, n'est-ce pas ?

Alors, l'air redoutable et les dents sanguinolentes, il me sourit, et je me sentis plus calme et sûre de moi.

Il avait laissé un des volets entrouvert. Prudente, je m'approchai derrière lui et jetai un coup d'oeil à l'extérieur, le pistolet chargé dans ma main.

– Je ne vois aucun corps gisant dans la cour. Tu n'en as tué aucun.

– Ce n'est pas faute d'avoir essayé ! Bon sang, qu'est-ce que je ne donnerais pas pour un bon fusil !

Appuyant le canon de la carabine sur le rebord de la fenêtre, il se hissa lentement sur ses genoux pour observer la scène à l'extérieur. Ils s'étaient

provisoirement retranchés à l'autre bout de la clairière. Ils avaient emmené leurs chevaux près de la cabane de Brianna et de Roger, hors de portée des balles perdues. Sous les châtaigniers, Brown et ses acolytes discutaient de la phase suivante.

– À ton avis, qu'auraient-ils fait si j'avais accepté de les suivre ?

J'entendais mon cœur. Il battait à toute allure, mais, au moins, je pouvais respirer, et je retrouvais peu à peu des sensations au bout de mes doigts et de mes orteils.

– Je ne t'aurais jamais laissée partir.

– Richard Brown le sait certainement.

Il approuva, en étant arrivé à la même conclusion que moi. Brown n'avait jamais vraiment eu l'intention de m'arrêter, mais juste de provoquer un incident lui permettant de nous tuer tous les deux dans des circonstances assez confuses pour ne pas s'attirer les représailles des métayers de Jamie.

– Mme Bug est parvenue à s'enfuir, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Oui, j'espère seulement qu'ils ne l'ont pas interceptée hors de la maison.

Je plissai les yeux pour mieux voir dans le soleil brillant de l'après-midi, essayant de distinguer une jupe dans le groupe sous les châtaigniers. Je ne voyais que des hommes.

Mettant en joue, Jamie décrivit un arc avec le canon de la carabine, balayant la cour, sifflant entre ses dents :

– Oui, c'est ça, approche-toi. Encore un peu. Un coup, c'est tout ce dont j'ai besoin.

Il visait un homme qui avançait avec vigilance vers la maison, entrant dans la cour. Jamie me tendit la carabine et choisit son arme préférée, un pistolet écossais à long canon, avec une crosse arrondie.

L'homme (je reconnus Richard Brown) s'arrêta à une quarantaine de mètres de la porte, sortit un mouchoir de sa poche et l'agita au-dessus de sa tête.

– Fraser ! Fraser ! Vous m'entendez ?

Jamie visa avec soin et tira. La balle s'enfonça dans le sol à quelques dizaines de centimètres des pieds de Brown, soulevant un nuage de poussière. Ce dernier sauta sur place comme piqué par une abeille.

– Hé ! Qu'est-ce qui vous prend ? s'indigna-t-il. Vous ne savez pas ce que signifie le drapeau blanc, espèce de sauvage d'Écossais ?

– Si j'avais voulu vous tuer, Brown, vous seriez déjà en train de refroidir, hurla Jamie en retour. Que voulez-vous ?

– Vous le savez très bien. On veut la sorcière tueuse d'enfants.

Jamie tira de nouveau. L'homme sauta encore, mais moins haut.

Prenant un ton plus conciliant, Brown reprit :

– On ne lui fera aucun mal. On veut juste la conduire à Hillsboro pour y

être jugée. Ce sera un procès équitable. Rien d'autre.

Jamie me tendit son pistolet pour que je le lui recharge et en prit un autre. Il fallait au moins admettre que Brown était persévérant. Il s'était sans doute rendu compte que Jamie ne voulait pas le toucher. Il tint bon encore deux coups, hurlant qu'il comptait bien m'emmener à Hillsboro et que si j'étais innocente, Jamie avait tout intérêt à ce qu'un procès équitable le prouve.

Il faisait chaud, à l'étage, la transpiration me coulait entre les seins. Je m'épongeai avec ma chemise.

Ne recevant d'autres réponses que le sifflement des balles, Brown leva les bras en mimant l'homme de raison qui aura tout essayé, puis rejoignit ses compagnons sous les châtaigniers. Rien n'avait changé, mais le seul fait de le voir tourner le dos me soulagea brièvement.

Jamie se détendit aussi et se rassit sur ses talons.

– On a de l'eau, *Sassenach* ?

L'aiguière de la chambre était pleine. Je lui en versai une tasse qu'il but avec avidité. Nous avions de la nourriture, de l'eau et un bon stock de munitions et de poudre. Toutefois, je ne prévoyais pas un long siège.

– Que vont-ils faire, à ton avis ?

Je n'approchai pas de la fenêtre, mais, me plaçant de biais, je les voyais clairement, regroupés sous un arbre. L'air était lourd et immobile, les branches ploquant au-dessus d'eux comme de vieux chiffons mouillés.

Jamie vint derrière moi, tamponnant sa lèvre avec un pan de sa chemise.

– Ils mettront le feu à la maison dès qu'il fera nuit, dit-il sur un ton détaché. C'est ce que je ferais. Ou alors, ils peuvent sortir Gideon de son box et menacer de l'abattre si je ne te livre pas.

Ce devait être une plaisanterie, même si je ne voyais vraiment pas ce que cela avait de drôle.

Voyant mon expression, il glissa une main dans le creux de mes reins et me serra contre lui. Nous étions tous les deux trempés, mais cette brève étreinte était réconfortante. Je m'écartai, déclarant :

– En fait, tout dépend de Mme Bug, si elle a pu s'enfuir, et de qui elle a prévenu.

Jamie s'assit sur le bord du lit.

– Elle ira d'abord tout droit chercher Archie. S'il est chez lui, il courra prévenir Kenny Lindsay, car c'est lui qui habite le plus près. Après ça...

Il haussa les épaules et ferma les yeux. Sous son hâle et les traces de poussière et de sang, il était livide.

– Jamie... tu es blessé ?

Il esquissa un faible sourire.

– Non, je me suis juste recassé ce foutu doigt.

Il protesta à peine quand je soulevai sa main droite pour l'examiner. Il

s'agissait d'une fracture simple, ce qui était déjà ça. L'annulaire était raide, les phalanges ayant fusionné après une brisure mal soignée à la prison de Wentworth. Ne pouvant pas le fléchir, il dépassait toujours ; et il le cassait donc souvent.

Il tiqua quand je le palpai délicatement.

– J'ai du laudanum dans l'infirmierie, suggérai-je. Ou du whisky.

Je savais déjà qu'il refuserait l'un comme l'autre.

– J'ai besoin de garder les idées claires quoi qu'il arrive. Une atmosphère étouffante régnait dans la pièce en dépit de la fenêtre ouverte. Le soleil baissait, et les premières ombres se rassemblaient dans les coins de la chambre.

Je descendis dans l'infirmierie chercher une éclisse et des bandages. Cela ne servirait pas à grand-chose, mais au moins, cela m'occupait. J'y entrai comme une souris, sur la pointe des pieds, m'arrêtant à chaque pas pour écouter, les moustaches frémissantes. Tout était calme.

– Trop calme, dis-je à voix haute.

Changeant de tactique, je me mis à marcher d'un pas lourd, claquant les portes des placards, fouillant bruyamment à l'intérieur en faisant s'entrechoquer bouteilles et flacons. Avant de remonter, je passai par la cuisine, en partie pour m'assurer que la porte était bien verrouillée et pour voir si, avant son départ, Mme Bug avait préparé à manger. Jamie n'en avait rien dit, mais je savais que la douleur le rendait nauséux. Contrairement à moi, manger lui faisait généralement passer ses haut-le-cœur.

Le chaudron était toujours dans l'âtre, mais le feu s'était éteint, si bien que la soupe n'avait pas bouilli. Je soufflai sur les tisons et remis trois grosses bûches de pin, autant parce que j'avais été conditionnée à ne jamais laisser mourir un feu que pour narguer nos assaillants. Je voulais qu'ils voient la fumée et les étincelles sortir de la cheminée et qu'ils nous imaginent dînant tranquillement auprès du feu ou, mieux encore, faisant fondre du plomb dans les flammes et moulant des balles.

Animée par cet esprit rebelle, je remontai à l'étage avec mes fournitures médicales, un repas improvisé et une grande bouteille de bière brune. J'entendis un coup de feu juste au moment où j'atteignais le palier et manquai de trébucher. Je me serais étalée de tout mon long si le mur d'en face ne m'avait pas arrêtée.

Jamie sortit de la chambre de M. Wemyss, la carabine à la main, l'air surpris.

– Quelque chose ne va pas, *Sassenach*!

J'essuyai ma main pleine de soupe sur mon tablier, répondant :

– Non, mais sur qui viens-tu de tirer ?

– Personne. Je voulais juste leur faire comprendre que la maison était aussi bien gardée derrière que devant, au cas où ils auraient espéré passer par là.

Je lui bandai le doigt, ce qui le soulagea un peu. Toutefois, la nourriture, comme je l'avais espéré, fut encore plus efficace. Il dévora avec un appétit d'ogre et, à ma surprise, moi aussi.

– Le dernier repas des condamnés, commentai-je en ramassant des miettes de pain et de fromage. J'ai toujours pensé que craindre pour sa vie coupait l'appétit, mais je me trompais.

Il avala une gorgée de bière, puis me passa la bouteille.

– Un ami m'a dit un jour : « Le corps n'a pas de conscience. » Je ne sais pas s'il avait raison, mais il est vrai que le corps admet rarement la possibilité de ne pas exister. Or, si tu existes, tu dois te nourrir, point.

Il n'y avait aucun bruit au-dehors, mis à part le son des cigales. L'air avait cette lourdeur étouffante qui annonçait souvent la pluie. Il était tôt dans la saison pour un orage, mais nous pouvions toujours espérer.

– Tu y as pensé, toi aussi, n'est-ce pas ? demandai-je doucement.

Il ne fit même pas semblant de ne pas comprendre.

– C'est vrai qu'on est le vingt et un.

– Mais on est en juin, bon sang ! Et ce n'est pas la bonne année. L'article dans le journal disait janvier 1776 !

Je me sentais absurdement indignée, comme si j'avais été flouée. Cela sembla l'amuser.

– J'ai été imprimeur, *Sassenach*. Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans la presse.

Quand je regardai de nouveau à l'extérieur, il ne restait plus que quelques hommes sous les châtaigniers. L'un d'eux aperçut mon mouvement. Il agita le bras au-dessus de sa tête pour attirer mon attention, puis se passa une main sous la gorge.

Le soleil atteignait juste la cime des arbres. Il nous restait environ deux heures avant la nuit. Deux heures qui devaient suffire à Mme Bug pour chercher de l'aide, à condition, bien sûr, qu'elle en trouve. Arch pouvait être descendu à Cross Creek, il y allait une fois par mois. Kenny était peut-être à la chasse. Quant aux nouveaux métayers... sans Roger pour les maîtriser, ils n'avaient plus tenté de cacher leurs soupçons et leur antipathie à mon égard. Ils viendraient peut-être, mais pour applaudir nos assaillants.

– Éloigne-toi de la fenêtre, *Sassenach*.

Il me tendit la main, et je vins m'asseoir sur le lit auprès de lui. La montée d'adrénaline provoquée par l'urgence s'étant épuisée, je me sentais exténuée, chaque muscle de mon corps en compote.

– Allonge-toi, *a Sorcha*. Pose ta tête sur mes genoux.

Je m'exécutai, m'étirant, me laissant bercer par les battements de son cœur qui résonnaient près de mon oreille et par la caresse de sa main sur ma tête.

Toutes nos armes étaient alignées sous la fenêtre, amorcées, prêtes à tirer. Il avait descendu son épée de l'armoire et l'avait calée contre le mur près de la

porte, en dernier recours.

– On ne peut rien faire d'autre, n'est-ce pas ? demandai-je au bout d'un moment. On ne peut qu'attendre ?

Ses doigts se promenaient sous mes boucles moites. Elles ne m'arrivaient pas encore tout à fait aux épaules, à peine assez longues pour les attacher.

– On pourrait réciter un acte de contrition, proposa-t-il. Avant une bataille, on faisait toujours ça, au cas où.

– Soit, soupirai-je. Au cas où.

Sa main valide se referma sur la mienne.

– Mon Dieu, pardonnez-moi mes offenses...

Je me souvins alors qu'il récitait toujours cette prière en français, retournant à l'époque où il était mercenaire en France. Combien de fois l'avait-il prononcée alors, purifiant son âme la nuit pour se préparer à l'éventualité de sa mort au petit matin ?

Il la répéta en anglais, puis le silence retomba sur nous. Les cigales s'étaient tues. Au loin, très loin, je crus percevoir un grondement de tonnerre.

– Tu sais, dis-je soudain. Je regrette bon nombre de choses et de personnes. Rupert, Murtagh, Dougal... Frank, Malva. Mais, en ce qui me concerne...

Je m'éclaircis la gorge.

– ... Je ne regrette rien.

Ses doigts s'immobilisèrent sur ma joue.

– Moi non plus, *mo nighean donn*. Moi non plus.



Une odeur de fumée m'extirpa de ma torpeur. État de grâce ou pas, même Jeanne d'Arc dut ressentir quelques appréhensions quand ils allumèrent le premier fagot. Je me redressai brusquement, le cœur battant, et aperçus Jamie près de la fenêtre.

Il ne faisait pas encore tout à fait nuit. Des tramées orange, or et roses illuminaient le ciel à l'ouest.

– Des gens arrivent, observa-t-il.

En dépit de son ton détaché, sa main valide serrait le bord du volet comme s'il se retenait de le fermer et de le verrouiller.

Je m'approchai. Je distinguai encore de vagues silhouettes sous les châtaigniers. Ils avaient allumé un feu de camp à l'autre bout de la cour, d'où l'odeur qui m'avait réveillée. Plusieurs personnes s'avançaient vers lui, parmi lesquelles je reconnus la petite silhouette trapue de Mme Bug. On entendait des voix, mais je ne parvenais pas à distinguer ce qu'elles disaient.

– Tu veux bien me tresser les cheveux, *Sassenach* ? Je n'y arrive pas avec cette maudite main.

J'allumai une chandelle, et il approcha un tabouret de la fenêtre afin de

surveiller la cour pendant que je brossais et tressais ses cheveux en une natte épaisse et dense que j'enroulai à la base de sa nuque avec un ruban noir. Je comprenais ses raisons : il voulait paraître soigné et maître de lui, mais également prêt au combat s'il le fallait. Pour ma part, je m'inquiétais moins que quelqu'un m'agrippe par les cheveux pendant que j'essayerais de le fendre en deux avec mon épée, mais, d'un autre côté, si ce devait être ma dernière apparition publique en tant que dame de Fraser's Ridge, je ne voulais pas ressembler à une souillon.

Je l'entendis marmonner pendant que je brossais mes cheveux à mon tour et pivotai sur mon tabouret pour le regarder.

– Hiram est là, annonça-t-il. J'entends sa voix. C'est bon signe.

– Si tu le dis.

Au cours de la messe, une semaine plus tôt, Hiram avait prononcé une harangue remplie de remarques acerbes à peine voilées nous concernant. Roger ne nous en avait rien dit, mais Amy McCallum me l'avait raconté.

Jamie se tourna vers moi et sourit, avec une expression de douceur extraordinaire sur son visage.

– Tu es ravissante, *Sassenach*. Oui, la présence d'Hiram est une bonne chose. Quoi qu'il pense, il ne tolérera pas que Brown nous pende dans la cour ni ne mette le feu à la maison pour nous faire sortir.

Il y eut d'autres éclats de voix à l'extérieur. Une foule commençait à s'assembler.

– Monsieur Fraser !

Il prit une grande inspiration, saisit le bougeoir et ouvrit grand les volets, approchant la chandelle de son visage pour que tous le voient.

Il faisait sombre, mais plusieurs personnes brandissaient des torches. J'eus alors une vision angoissante de la foule se ruant pour brûler le monstre du docteur Frankenstein, mais au moins, je pus reconnaître quelques visages. Une trentaine de personnes, parmi lesquelles un bon nombre de femmes, s'étaient jointes à Brown et à ses voyous. Hiram Crombie se tenait près de Brown, semblant tout droit sorti de l'Ancien Testament.

– Monsieur Fraser, pourriez-vous descendre ? Avec votre épouse, si vous voulez bien.

J'aperçus Mme Bug, l'air terrifié et le visage baigné de larmes. Puis, Jamie referma les volets et m'offrit son bras.



Jamie avait pris son coutelas et son épée, mais ne s'était pas changé. Il se tenait sur le perron, sa chemise tachée de sang, défiant quiconque d'oser s'en prendre à nous. D'une voix suffisamment forte pour se faire entendre de l'autre côté de la clairière, il déclara :

– Si vous voulez emmener ma femme, il faudra d'abord me passer sur le

corps.

De toute évidence, ils ne demandaient pas mieux. Il ne s'était pas trompé sur le fait qu'Hiram s'opposerait à notre lynchage, mais l'opinion publique n'était clairement pas de notre côté.

– » Tu ne laisseras point vivre la sorcière », hurla quelqu'un dans la foule.

Une pierre cingla l'air en sifflant et percuta le mur de la maison à quelques centimètres de mon visage. Je sursautai et le regrettai aussitôt.

Les murmures hostiles qui s'étaient élevés dès que Jamie avait ouvert la porte redoublèrent d'intensité. Des cris fusèrent – » Assassins ! », » Sans cœur » –, accompagnés d'insultes en gaélique que je n'essayai pas de comprendre.

– Si ce n'est pas elle qui l'a tuée, *breugaire*, espèce de menteur, qui alors ? hurla quelqu'un.

L'homme dont Jamie avait entaillé le front se tenait au premier rang de la foule, sa plaie béante, son visage tel un masque de sang séché. Il pointa un doigt vers Jamie.

– Si ce n'est pas elle, ce ne peut être que lui ! *Fear-siùrsachd*, coureur de jupons !

Un grondement collectif d'approbation s'éleva, et je vis Jamie basculer son poids sur une jambe et s'apprêter à dégainer son épée en cas d'assaut.

– Calmez-vous ! cria Hiram. Calmez-vous, je vous dis !

Il poussa Brown sur le côté et gravit les marches du perron avec une lenteur délibérée. Il me lança un regard de dégoût, puis se tourna vers la foule.

– Justice ! cria un des hommes de Brown. Nous demandons justice !

– Parfaitement ! répondit Hiram. Et nous l'aurons ! Pour la malheureuse enfant violée et son enfant sacrifié !

Mon sang se glaça en entendant les grognements de satisfaction.

– Justice ! Justice ! entonnèrent plusieurs personnes. Hiram les fit taire d'un geste, levant les mains tel Moïse devant la mer Rouge.

– » La Justice m'appartient, dit le Seigneur », cita Jamie. Hiram, qui s'apprêtait apparemment à prononcer la même citation, le fixa avec animosité, mais pouvait difficilement le contredire.

Brown leva le menton, nous toisant, la mine triomphante :

– Vous obtiendrez justice, monsieur Fraser ! Je veux conduire votre femme devant un tribunal pour y être jugée. Tous ceux qui sont accusés ont droit à un procès, n'est-ce pas ? Si elle est innocente, si vous êtes innocent, pourquoi vous y opposez-vous ?

– Il n'a pas tort, observa sèchement Hiram. Si votre femme n'est pas coupable, elle n'a rien à craindre. Qu'en dites-vous ?

– J'en dis que si je livrais ma femme à cet homme, elle n'arriverait pas vivante devant un tribunal. Il me tient pour responsable de la mort de son

frère... Certains parmi vous savent la vérité derrière cette affaire !

Il y eut quelques hochements de tête ici et là, mais pas beaucoup. Seule une douzaine de ses hommes d'Ardsmuir avaient participé à l'expédition pour me sauver. De cette aventure, la plupart des métayers ne savaient qu'une chose : j'avais, été enlevée, agressée de manière scandaleuse, et des hommes étaient morts par ma faute. La mentalité de l'époque étant ce qu'elle était, toute victime d'un crime sexuel l'avait forcément un peu cherché, à moins qu'elle n'en meure, auquel cas elle devenait aussitôt une sainte immaculée.

Jamie poursuivit, en haussant la voix :

– Il la tuera à la moindre occasion pour se venger de moi.

Puis passant au gaélique, il montra Brown du doigt.

– Regardez donc cet homme, et lisez la vérité sur son visage ! Il n'a que faire de la justice et de l'honneur. Il ne reconnaîtrait même pas l'honneur à l'odeur de son cul.

Cela suscita quelques ricanements surpris. Déconcerté, Brown regarda autour de lui, cherchant ce qu'il y avait de si drôle, ce qui fit rire encore plus.

L'opinion générale était toujours contre nous, mais pas encore entièrement dans son camp. Après tout, Brown était un étranger. Hiram plissa le front, réfléchissant à la question, puis demanda à Brown :

– Qu'offrez-vous en garantie de la sécurité de cette femme ?

– Une douzaine de fûts de bière et trois douzaines de peaux de première qualité ! répondit aussitôt Brown. Non, quatre douzaines !

La perspective de pouvoir m'emmener le faisait presque baver. J'eus soudain la conviction déplaisante qu'il comptait non seulement me faire passer de vie à trépas, mais qu'il prendrait tout son temps.

– Tu paierais bien plus que ça, *breugaire*, pour le plaisir de te venger en la tuant.

Le regard d'Hiram allait de l'un à l'autre. Il ne savait plus quoi penser. J'observai la foule, le visage impassible. En vérité, cela ne m'était pas trop difficile, car j'étais pétrifiée.

J'aperçus quelques faces amicales, qui fixaient Jamie avec anxiété, attendant un signe de lui. Kenny et ses frères, Murdo et Evan, formaient un groupe compact, la main sur leur coutelas, les mâchoires crispées. J'ignorais si Brown avait choisi son moment sciemment ou s'il avait juste eu de la chance. Ian chassait quelque part avec ses amis cherokees. Archie devait être parti lui aussi, autrement il aurait été là. Lui et sa hache nous auraient été bien utiles.

Fergus et Marsali n'étaient plus là ; eux aussi auraient pu contribuer à inverser la marée. Mais l'absence la plus regrettable était celle de Roger. Depuis l'accusation lancée par Malva, il était le seul à pouvoir plus ou moins contrôler les presbytériens, ou du moins à leur faire mettre en sourdine leurs médisances et leur animosité.

Sur le perron, Jamie et Brown continuaient à s'invectiver, chacun inflexible

dans ses positions, tandis que, pris entre les deux, le pauvre Hiram essayait de trancher. Si j'avais été capable de ressentir quoi que ce soit, j'aurais eu de la peine pour lui, car il n'était vraiment pas à la hauteur.

Une voix retentit soudain, tremblante de rage et d'émotion.

– Prenez-le !

Allan Christie jouait des coudes dans la foule, pointant un doigt vers Jamie.

– C'est lui qui a déshonoré ma sœur et l'a tuée ! Si quelqu'un doit être jugé, c'est lui !

Un grondement souterrain salua cette dénonciation. John MacNeill et le jeune Hugh Abernathy lancèrent des regards gênés vers Jamie, puis vers les frères Lindsay.

– Non, c'est elle ! cria une femme d'une voix stridente. Cette fois, j'étais montrée du doigt par une des femmes de pêcheurs, les traits déformés par la haine.

– Un homme pourrait tuer une fille qu'il a engrossée, mais n'irait jamais jusqu'à lui ouvrir le ventre pour lui arracher son enfant des entrailles ! Il n'y a qu'une sorcière pour commettre une horreur pareille ! Celle-là, on l'a retrouvée, le pauvre petit cadavre encore chaud dans les mains !

Le murmure d'approbation grimpa d'un cran. Les hommes m'accorderaient peut-être le bénéfice du doute, mais pas les femmes.

Sentant qu'il perdait le contrôle de la situation, Hiram commençait à paniquer. La situation menaçait de tourner à l'émeute ; l'air était chargé de courants d'hystérie et de violence. Il leva les yeux au ciel, cherchant l'inspiration... et la trouva.

– Emmenez-les tous les deux !

Il regarda Brown puis Jamie, guettant leur réaction, puis la trouvant bonne, reprit :

– Partez avec eux, monsieur Fraser. Vous vous assurerez ainsi qu'il n'arrivera rien à votre épouse. Et s'il est prouvé qu'elle est innocente...

Il n'acheva pas sa phrase, se rendant compte qu'il laissait entendre que si je n'étais pas coupable, Jamie l'était forcément, et donc qu'il se trouverait sur place pour être pendu dans les règles.

– Elle est innocente, tout comme moi, répéta obstinément Jamie.

Il n'espérait plus convaincre personne. Pour la foule, le seul doute qui subsistait était de savoir lequel de nous deux avait commis le crime, ou si nous avions comploté ensemble pour éliminer Malva Christie.

Il se tourna vers la foule et s'écria en gaélique :

– Si vous nous livrez à ces étrangers, vous aurez notre sang sur les mains, et vous en répondrez le jour du Jugement dernier !

Un silence s'abattit sur la foule. Les hommes jetèrent des regards hésitants

vers Brown et sa cohorte. Ils avaient beau être connus dans le coin, ils restaient des *sassenachs* dans le sens écossais du terme. Tout comme moi qui, de surcroît, étais une sorcière. Jamie, lui, avait beau être un coureur de jupons, un violeur et un assassin papiste, il était un des leurs.

L'homme sur lequel j'avais tiré me narguait par-dessus l'épaule de Brown, souriant d'un air mauvais. Par manque de chance, ma balle ne l'avait apparemment qu'égratigné.

La masse grouillante devant nous recommençait à s'agiter, discutant et se disputant. Les hommes d'Ardsmuir se rapprochaient lentement du perron, Kenny Lindsay ne quittant pas Jamie des yeux. S'il le leur demandait, ils se battraient pour lui, mais ils étaient trop peu nombreux face aux hommes de Brown. Ils ne pourraient l'emporter et, en outre, des femmes et des enfants se trouvaient au milieu de la foule.

En cas de bagarre générale, le risque qu'il y ait des victimes était grand. Jamie ne tenait pas à avoir des morts innocentes sur la conscience.

Je le vis prendre une décision, pinçant les lèvres. J'en ignorais la teneur, mais un nouveau rebondissement empêcha son intervention. Un mouvement eut lieu à l'extérieur de la cour. Les gens se retournèrent, puis se turent.

Thomas Christie s'avança au milieu de la foule. Même dans la pénombre, je le reconnus tout de suite. Il marchait le dos voûté, comme un vieillard, regardant droit devant lui. Tous s'écartèrent pour le laisser s'approcher, profondément respectueux de sa douleur, qui se lisait sur son visage.

Hirsute, il avait cessé de se raser et de se couper les cheveux ; ses yeux étaient cernés et injectés de sang, ses traits creusés. En revanche, son regard était toujours aussi alerte et intelligent. Il passa devant son fils sans même paraître remarquer sa présence, monta sur le perron et annonça d'une voix calme :

– Je les accompagnerai à Hillsboro. Je veillerai à ce qu'aucun autre crime ne soit commis. Si quelqu'un tient à ce que justice soit faite, c'est bien moi.

Brown fut pris de court ; il n'avait pas du tout prévu ça. En revanche, la foule approuva sur-le-champ la solution proposée. Tout le monde était ému par son deuil et trouvait son geste de la plus grande magnanimité.

Je lui en étais reconnaissante aussi, car il venait sans doute de sauver notre peau, du moins pour le moment. À en juger par son regard, Jamie aurait sans doute préféré étrangler Richard Brown de ses propres mains, mais comprenant que la nécessité faisait loi, il acquiesça le plus gracieusement possible.

Christie me dévisagea un instant, puis se tourna vers Jamie.

– Si cela vous convient, monsieur Fraser, nous partirons demain matin. Il n'y a aucune raison pour que vous et votre épouse ne dormiez pas dans votre lit ce soir.

Jamie s'inclina très formellement.

– Je vous remercie, monsieur.

Christie le salua d'un signe de tête, puis redescendit les marches sans un regard pour Richard Brown qui semblait à la fois irrité et dérouter.

Je vis Kenny Lindsay fermer les yeux, soulagé. Puis Jamie me prit le bras, et nous tournâmes les talons, rentrant dans notre maison pour ce qui risquait d'être notre dernière nuit sous notre propre toit.

88. Les effluves du scandale

La pluie qui avait menacé la veille était tombée pendant la nuit. Le jour se leva, gris, morne et humide. Mme Bug était dans le même état, reniflant dans son tablier et répétant sans cesse :

– Si seulement Arch avait été là ! Mais je n'ai pu trouver que Kenny Lindsay et, le temps qu'il aille chercher MacNeill et Abernathy...

Jamie déposa une bise sur son front.

– Ne vous tourmentez pas, *a leannan*. C'est peut-être aussi bien. Personne n'a été blessé, et la maison tient toujours debout. (Il lança un regard vers les poutres, chacune taillée par ses propres mains.) Toute cette horrible histoire sera sans doute réglée bientôt, si Dieu le veut.

– Si Dieu le veut, répéta-t-elle en se signant. Elle s'essuya les yeux avant d'ajouter :

– Je vous ai préparé quelques provisions pour que vous ne mouriez pas de faim en route.

Richard Brown et ses hommes s'étaient abrités tant bien que mal sous les arbres. Personne ne leur avait offert l'hospitalité, une indication claire de leur impopularité, compte tenu des coutumes des Highlanders. De même, le fait que les gens permettent à Brown de nous emmener en disait long sur notre propre impopularité.

Les hommes de Brown étaient donc trempés ; ils n'avaient rien mangé, avaient mal dormi et étaient de mauvaise humeur.

Je n'avais pas fermé l'œil non plus, mais j'avais pris un bon petit-déjeuner, et mes vêtements étaient secs, ce qui m'avait rassérénée. Toutefois, j'avais le cœur serré et les jambes en plomb quand nous atteignîmes le début du sentier. Me retournant, je vis la maison de l'autre côté de la clairière ; Mme Bug se tenait sur le perron, agitant la main. Je lui répondis, puis mon cheval s'enfonça sous les arbres mouillés.

Le voyage se déroula en silence. Jamie et moi chevauchions côte à côte, mais il était impossible de parler sans être entendus par les gars de Brown. Quant à ce dernier, il était visiblement perdu, car il n'avait jamais eu l'intention de me conduire devant un tribunal, ayant uniquement sauté sur le premier prétexte pour se venger de Jamie. Je me demandai ce qu'il aurait fait s'il avait su ce qui était réellement arrivé à son frère, surtout avec Mme Bug à portée de main. Cependant, en présence de Tom Christie, il était obligé de nous mener à Hillsboro, ce qu'il accomplissait de mauvaise grâce.

Christie, lui, chevauchait comme dans un rêve – un cauchemar, plutôt – le visage fermé et tourné vers l'intérieur, ne parlant à personne.

L'homme dont Jamie avait entaillé le front n'était plus là. Il avait dû rentrer

à Brownsville. En revanche, celui sur lequel j'avais tiré nous accompagnait. J'ignorais si sa blessure était grave ou si ma balle l'avait seulement égratigné. Il n'était pas handicapé mais, visiblement, à la manière dont il se tenait penché sur le côté, grimaçant de temps à autre, il souffrait.

J'hésitais. J'avais emporté avec moi une trousse de survie ainsi que mes sacoches et un tapis de sol. Je n'avais pas beaucoup de compassion pour cet individu, mais mon instinct de médecin me tirait. En outre, comme je le dis à Jamie tandis que nous nous arrêtons pour monter le camp pour la nuit, sa mort des suites d'une infection n'arrangerait guère nos affaires.

Je m'armai donc de courage pour lui proposer d'examiner et de nettoyer sa plaie dès que l'occasion se présenterait. Bien que nous n'ayons pas été présentés formellement, j'avais entendu les autres l'appeler Ezra. Pendant le dîner, il fut chargé de distribuer les bols de nourriture ; j'attendis donc sous le pin où Jamie et moi nous étions réfugiés qu'il m'apporte le mien, pensant l'aborder gentiment.

Il s'approcha, un bol dans chaque main, les épaules voûtées sous son manteau en cuir. Toutefois, avant que j'aie pu parler, il cracha dans un des bols avant de me le tendre, puis il lâcha l'autre aux pieds de Jamie, l'éclaboussant de ragoût.

– Oups ! dit-il avant de tourner les talons.

Jamie se tendit comme un serpent s'apprêtant à bondir. Je le retins par le bras.

– Laisse tomber. De toute façon, il est déjà en train de pourrir.

Ezra se retourna, l'air surpris.

– Il est en train de pourrir, répétais-je en soutenant son regard.

J'avais vu sa mine fiévreuse quand il s'était approché et avait senti l'odeur vaguement douceâtre du pus. Pris de court, Ezra se hâta de retourner près du feu, puis évita de regarder de nouveau dans ma direction.

Je tenais encore le bol qu'il m'avait donné. Soudain, Tom Christie me le prit des mains, jeta son contenu dans un buisson, me tendit le sien, puis repartit sans un mot.

– Mais...

Avec les « quelques provisions » de Mme Bug qui remplissaient toute une sacoches, nous ne risquons pas de mourir de faim. Je voulus le lui rendre, mais Jamie m'arrêta, chuchotant :

– Mange, *Sassenach*. Il l'a fait par bonté.

C'était plus que de la bonté. Je sentais les regards hostiles des hommes près du feu. Malgré ma gorge nouée et mon manque d'appétit, je sortis ma cuillère de ma poche et mangeai.

Tom Christie s'était enroulé dans une couverture sous un sapin-ciguë voisin, seul, son chapeau sur le visage.



Il plut pendant tout le voyage jusqu'à Salisbury. Là, nous trouvâmes refuge dans une auberge. Jamais un feu de cheminée ne m'avait paru aussi accueillant. Jamie ayant apporté le peu d'argent liquide que nous avions, nous pûmes nous offrir une chambre. Brown posta une sentinelle dans l'escalier, mais c'était surtout pour épater la galerie, car, après tout, où pouvions-nous aller ?

Je me tins devant le feu en chemise, ma cape et ma robe trempées étendues sur un banc.

– Tu sais, observai-je, Richard Brown n'avait pas prévu ce cas de figure. Rien d'étonnant, puisqu'il n'a jamais eu l'intention de nous conduire devant un tribunal. À qui va-t-il nous livrer, à présent ?

– Au shérif du comté, sans doute. Sinon, à un juge de paix.

– Et après ? Il n'a pas de preuves, pas de témoins... comment peut-il y avoir un procès ? Jamie me regarda, intrigué.

– Tu n'as jamais été jugée, *Sassenach* ?

– Tu sais bien que non.

– Moi si. Pour trahison.

– Et que s'est-il passé ?

Il dénoua ses cheveux et les secoua, projetant des gouttelettes dans les flammes.

– Ils m'ont demandé de me lever et de dire mon nom. Le juge a ensuite échangé des messes basses avec son collègue puis a déclaré : « Condamné. Prison à perpétuité. Mettez-lui les fers. » On m'a conduit dans la cour où un forgeron m'a posé des fers. Le lendemain, on a pris la route d'Ardsmuir à pied.

– Ils t'ont fait marcher jusque là-bas ? Depuis Inverness ?

– Je n'étais pas pressé d'arriver.

– Je vois. Mais... quand même. Dans le cas d'un m-m-meurtre (je ne pouvais même pas prononcer ce mot sans bégayer), n'y aura-t-il pas un jury ?

– Peut-être. En tout cas, j'en réclamerai un, si on en arrive là. En ce moment même, Brown est en train de raconter notre histoire à tout le monde, nous faisant passer pour des monstres de perversion. Ce qui n'est pas difficile, vu les circonstances.

Je me mordis la lèvre. Il savait que je n'avais pas eu d'autre choix que de tenter de sauver l'enfant de Malva, et je savais qu'il n'avait rien à voir avec sa grossesse, pourtant, je ne pouvais m'empêcher de nous sentir coupables tous les deux de nous être mis dans ce terrible pétrin.

Il avait raison au sujet de Brown. J'entendais sa voix, dans la salle au rez-de-chaussée. Elle résonnait dans le conduit de cheminée et, à en juger par les quelques mots que je captais, il était en train de faire valoir que lui et son comité de sécurité avaient entrepris la tâche ô combien pénible, mais

néanmoins nécessaire d'appréhender deux infâmes criminels afin de les livrer à la justice. En s'assurant que sa version se propagerait dans tous ses détails scandaleux, il influençait déjà les membres du jury potentiels.

Écœurée, je demandai à Jamie :

– On peut faire quelque chose ?

Il acquiesça, sortant une chemise propre d'une sacoche.

– On peut descendre dîner en ayant l'air le moins possible de deux assassins dépravés, *a nighean*.

Le cœur lourd, je sortis le bonnet garni de rubans que j'avais emporté.



Je n'aurais pas dû être surprise. J'avais vécu assez longtemps pour avoir une vision assez cynique de la nature humaine... et suffisamment dans cette époque pour savoir à quel point l'opinion publique s'exprimait directement. Néanmoins, quand la première pierre m'atteignit à la cuisse, l'indignation me suffoqua.

Nous nous trouvions au sud d'Hillsboro. Le temps était toujours pluvieux, la route boueuse et le voyage pénible.

Richard Brown aurait sans doute été ravi de nous livrer au shérif du comté de Rowan, s'il y en avait eu un. On l'informa que la charge était vacante depuis un certain temps, le dernier en titre ayant décampé, une nuit, et personne ne s'étant porté volontaire pour le remplacer.

Ce devait être une affaire politique, le shérif précédent ayant penché pour l'indépendance, alors que la majorité des habitants du comté étaient encore de fervents loyalistes. Je ne connaissais pas les détails de l'incident qui avait provoqué son départ précipité, mais dans les tavernes et auberges des environs, on ne parlait plus que de cela.

Le tribunal itinérant avait été dissous quelques mois plus tôt, les juges qui y participaient estimant qu'il était trop dangereux de siéger en public dans une ambiance aussi explosive. Le seul juge de paix que Brown parvint à dénicher était de cet avis et refusa d'emblée de nous prendre en charge. Il déclara qu'il ne voyait pas l'intérêt de risquer sa vie en s'impliquant dans quoi que ce soit susceptible de soulever une controverse.

– Mais il ne s'agit pas de politique ! s'indigna Brown. Il s'agit d'un meurtre pur et simple !

Le juge, un certain Harvey Mickelgrass, lui répondit d'une voix triste :

– Tout est politique, de nos jours, monsieur. Je ne m'aventurerais même pas à traiter un cas d'ivrognerie ou de trouble sur la voie publique, par crainte de voir ma maison incendiée et mon épouse devenir veuve. Le shérif a tenté de vendre sa charge, mais il ne s'est trouvé personne pour la racheter. Désolé, monsieur, mais vous devrez vous adresser ailleurs.

Brown ne voulait surtout pas nous conduire à Cross Creek ou à

Campbelton, où Jocasta Cameron exerçait une forte influence et où le juge de paix était Farquard Campbell, un bon ami. Nous prîmes donc la direction du sud, vers Wilmington.

Les hommes de Brown étaient démobilisés. Ils étaient venus pour un simple lynchage et l'incendie de la maison, avec, éventuellement, un peu de pillage en prime, mais pas pour cette longue errance fastidieuse de lieu en lieu. Leur moral sombra encore d'un cran quand Ezra, qui s'était accroché au pommeau de sa selle avec une ténacité fiévreuse, tomba brusquement de son cheval et fut trouvé mort.

Je ne demandai pas à examiner le corps, on ne me l'aurait pas permis de toute manière, mais, à son air hagard, je supposai qu'il avait simplement perdu connaissance et s'était brisé la nuque en tombant.

Après cela, bon nombre d'entre eux me jetaient des coups d'œil apeurés, et leur enthousiasme baissa considérablement. Richard Brown, lui, ne se laissa pas décourager. Il nous aurait abattus depuis longtemps, sans la présence de Tom Christie, toujours aussi silencieux et gris que la brume matinale. Il n'ouvrait la bouche que pour dire le strict nécessaire. Il semblait fonctionner sur pilote automatique, perdu dans un brouillard de douleur insensibilisant. Pourtant, un soir que nous campions au bord de la route, il me dévisagea fixement avec une angoisse si nue que je détournai précipitamment les yeux, pour découvrir Jamie, assis à mes côtés, qui l'observait, songeur.

Néanmoins, la plupart du temps, il était impassible, son visage à peine visible sous le bord de son chapeau en cuir mou. Richard Brown profitait de toutes les occasions pour répandre sa version du meurtre de Malva, peut-être autant pour tourmenter Christie que pour salir nos réputations.

Quoi qu'il en soit, je n'aurais pas dû être surprise quand on nous jeta des pierres, dans un petit hameau anonyme au sud d'Hillsboro. Un jeune garçon nous aperçut sur la route, nous regarda passer, puis fila comme un renard répandre la nouvelle. Une dizaine de minutes plus tard, juste derrière un virage, on nous accueillit avec une pluie de pierres et de cris.

L'une d'elles atteignit ma jument qui rua, mais je parvins à rester en selle de justesse. La seconde me frappa à la cuisse, la troisième en pleine poitrine, me coupant le souffle. Quand la quatrième percuta ma tête, je perdus mes rênes, et le cheval, paniqué, se mit à tourner sur lui-même, m'envoyant valser. J'atterris lourdement sur les fesses.

J'aurais dû être terrifiée, mais j'étais simplement hors de moi. La pierre avait rebondi sur mon crâne grâce à l'épaisseur de mes cheveux et de mon bonnet, ne provoquant qu'une brève douleur cuisante mais excédante. Je me relevai aussitôt, chancelante, et aperçus un gamin hilare au sommet du fossé, dansant de triomphe. Je bondis, lui attrapai la cheville et tirai.

Il poussa un cri et glissa, atterrissant sur moi. Nous nous effondrâmes et roulâmes sur la route dans un enchevêtrement de jupons et de cape. J'étais plus vieille, plus lourde et totalement enragée. Toute la peur, la misère et

l'incertitude de ces dernières semaines explosèrent d'un coup, et je tapai sur son visage ricanant de toutes mes forces, deux fois. Quelque chose craqua dans ma main, et une douleur vive me parcourut tout le bras.

Il hurla et tenta de s'échapper. Il était plus petit que moi, mais sa panique lui donna de la force. Je le rattrapai par les cheveux, il tenta de me frapper, fit tomber mon bonnet, saisit une de mes mèches et tira violemment.

La douleur attisa ma fureur, et je lui envoyai un coup de genou, puis un autre, cherchant ses parties. Sa bouche s'ouvrit en un « O » silencieux, et il lâcha ma chevelure. J'en profitai pour le gifler à toute volée.

Une grosse pierre percuta mon épaule, et l'impact me projeta sur le côté. J'essayai de nouveau de le frapper, mais ne pus lever mon bras. Haletant et sanglotant, il parvint à s'extirper de ma cape à quatre pattes, le nez en sang. En me retournant sur les genoux pour le suivre du regard, je fis face à un jeune homme, l'air concentré et les yeux brillant d'excitation, une pierre prête dans sa main.

Elle m'atteignit à la pommette, et j'oscillai, la vue brouillée. Puis une masse imposante me tomba dessus par derrière, et je me retrouvai étalée à plat ventre, écrasée par un corps. C'était celui de Jamie. Je le reconnus à son « Sainte Marie mère de Dieu ! » Il tressaillit à chaque impact de pierre ; j'entendais l'horrible bruit sourd quand elle s'enfonçait dans sa chair.

Autour de nous, tout le monde criait. Je reconnus la voix rauque de Tom Christie. Puis un coup de feu retentit, et les clameurs changèrent de nature. Il y eut encore deux ou trois impacts de pierre dans la terre tout près de nous, puis Jamie gémit quand une dernière l'atteignit.

Nous restâmes allongés immobiles un instant, jusqu'à ce que je prenne conscience de la plante épineuse écrasée sous ma joue, l'odeur âpre et amère de ses feuilles montant dans mes narines.

Jamie s'assit, et je me hissai sur un coude, qui faillit lâcher. Ma joue était enflée, ma main et mon épaule m'élançaient. Je demandai à Jamie :

– Ça va ?

Il voulut se lever, puis retomba. Il était pâle et un filet de sang coulait sur sa joue. J'apercevais une entaille dans son cuir chevelu. Il hocha la tête, se tenant le flanc.

– Oui, et toi, *Sassenach* ?

À son ton essoufflé, je devinais qu'il avait des côtes fêlées.

– Ça va.

Je parvins à me relever, les jambes tremblantes. Les hommes de Brown s'étaient éparpillés, certains tentant de rattraper les chevaux qui s'étaient enfuis, d'autres ramassant nos affaires éparées sur la route. Tom Christie vomissait dans des buissons, dans le fossé. Richard Brown se tenait sous un arbre, observant la scène, le visage blême. Il me regarda, en colère, puis détourna les yeux.

Après cet incident, il ne fut plus question de s'arrêter dans des tavernes en chemin.

89. L'appel de la forêt

– Si tu veux frapper quelqu'un, *Sassenach*, vise les parties molles. Le visage est trop osseux, et puis c'est plein de dents.

Jamie écarta les doigts écorchés et enflés de Claire, la faisant grimacer de douleur.

– Merci pour le conseil. Et toi, tu t'es cassé la main combien de fois en cognant sur les gens ?

Il se retint de rire, la revoyant en train de marteler le morveux, telle une furie, les cheveux au vent, le regard assassin. Il tenait à conserver cette image.

Il replia ses doigts, tenant les poings fermés de sa femme entre ses mains.

– Tu n'as rien de cassé, *a nighean*.

– Comment le sais-tu ? C'est moi, le médecin.

– Si tu avais les os des mains brisés, tu serais toute pâle et tu vomirais, tu ne serais pas rouge et grincheuse.

– Grincheuse, mon cul !

Elle libéra sa main et la pressa contre son sein, le regardant d'un air mauvais. En fait, elle n'était pas vraiment rouge, mais rose et plus attirante que jamais, ses boucles folles s'enroulant autour de son visage. Un des hommes de Brown avait ramassé son bonnet après l'attaque et le lui avait tendu timidement. Elle le lui avait arraché des mains et l'avait fourré violemment dans une sacoche.

– Tu as faim, *Sassenach* ?

– Oui, admit-elle à contrecœur.

Elle était aussi consciente que lui qu'une personne qui venait de se briser un os avait rarement de l'appétit.

Il fouilla dans une autre sacoche, bénissant Mme Bug lorsqu'il extirpa une poignée d'abricots secs et une grosse tranche de fromage de chèvre soigneusement emballée. Les hommes de Brown étaient en train de préparer un repas sur leur feu, mais, depuis l'épisode des bols d'Ezra, ni Claire ni lui n'avaient plus rien accepté d'eux.

Tout en coupant un morceau de fromage et en le tendant à sa femme, il se demanda combien de temps encore cette farce allait durer. En étant vigilants, ils avaient encore de la nourriture pour une semaine. Assez, peut-être, pour atteindre la côte si le temps continuait d'être clément. Et après ?

Apparemment, depuis le début, Brown n'avait pas de plan et tentait de faire face à une situation qui lui avait échappé dès le premier instant. Il était ambitieux, cupide et foncièrement rancunier, mais incapable de voir plus loin que le bout de son nez.

À présent, il se retrouvait embringué avec ses deux prisonniers, condamné à aller de l'avant, cette responsabilité imprévue l'entravant comme une paire de vieilles casseroles accrochées derrière lui. Incapable de s'en débarrasser, il tournait en rond comme un chien enragé, se mordant la queue.

La moitié de ses hommes avaient été blessés par les jets de pierre, et sa bande était de plus en plus difficile à tenir. Ils avaient des terres à cultiver et rechignaient à poursuivre ce qui leur apparaissait de plus en plus comme une quête absurde.

Jamie aurait aisément pu s'échapper. Mais ensuite ? Il ne pouvait laisser Claire avec Brown et, même s'il parvenait à l'emmener avec lui, il leur était impossible de rentrer à Fraser's Ridge. Ce serait se jeter de nouveau dans la gueule du loup.

Il poussa un soupir et grimaça. Il ne pensait pas avoir de côtes cassées, mais elles lui faisaient un mal de chien.

– Tu n'aurais pas un peu d'onguent ?

– Si, bien sûr.

Elle avala sa bouchée de fromage et saisit le sac contenant ses affaires de médecine.

– Je vais aussi enduire cette entaille sur ton crâne.

Il se laissa soigner, puis il insista pour lui oindre la main. Elle protesta, déclarant qu'elle n'en avait pas besoin et qu'il fallait économiser l'onguent pour d'autres urgences, mais elle finit par lui confier sa main et se fit masser les articulations avec la crème au doux parfum.

Elle détestait se sentir impuissante, mais son armure de fureur vertueuse se fendait peu à peu et, bien qu'elle conservât une façade de marbre pour Brown et les autres, Jamie savait qu'elle avait peur. À juste titre.

Énervé, incapable de tenir en place, Brown allait et venait, parlait pour ne rien dire à un homme, puis à un autre, vérifiait pour la énième fois les entraves des chevaux, se versait une tasse de chicorée qu'il laissait refroidir, oubliant de la boire, puis la vidait dans les ronces. Et pendant tout ce temps, il ne pouvait s'empêcher de leur jeter des regards en coin.

Impétueux et dégénéré, mais pas tout à fait idiot pour autant, il avait compris que sa stratégie de répandre les commérages et le scandale pour mettre en danger la vie de ses prisonniers pouvait entraîner de sérieux effets secondaires... pour lui.

Leur dîner frugal terminé, Jamie s'allongea... très méticuleusement. Claire se lova contre lui. Se battre était aussi épuisant que vivre dans la peur, et elle s'endormit en quelques minutes. Bien que sentant l'appel du sommeil, Jamie ne parvenait pas à s'y abandonner. Il s'occupa l'esprit en récitant mentalement certains des poèmes que Brianna lui avait appris. Il aimait bien celui de l'orfèvre de Boston qui chevauchait toute la nuit pour donner l'alerte à Lexington.

Autour d'eux, les hommes se préparaient pour la nuit. Brown était toujours aussi fébrile, tantôt assis fixant le sol d'un air morose, tantôt faisant les cent pas. En revanche, Tom Christie, lui, remuait à peine. Il était installé sur un rocher, ayant à peine touché à son dîner.

Puis Jamie perçut un petit mouvement aux pieds de Christie. Prudente, une souris s'approchait de l'assiette encore pleine posée sur le sol.

Quelques jours plus tôt, avec cette manière vague dont on reconnaît un fait déjà dans notre inconscient depuis un certain temps, Jamie avait compris que Tom Christie était amoureux de sa femme.

Le pauvre. Christie ne pouvait s'imaginer que Claire était liée au meurtre de sa fille, autrement il ne serait pas venu. Mais pensait-il que lui, Jamie... ?

À l'abri dans l'obscurité, il observait la lueur du feu sur les traits hagards de l'homme prostré, ses yeux mi-clos ne trahissant pas la moindre pensée. On pouvait lire sur le visage de certains individus comme dans un livre ouvert, mais pas dans le cas de Christie. D'un autre côté, Jamie n'avait jamais vu quelqu'un aussi hanté.

Était-ce uniquement la tragédie de sa fille ou aussi le besoin désespéré d'une femme ? Il avait déjà connu cette envie qui rongait l'âme... À moins que Christie ne pense vraiment que Claire avait tué Malva ou était impliquée d'une manière ou d'une autre dans sa mort ? Le dilemme suprême d'un homme d'honneur...

Le besoin d'une femme... cette pensée le ramena au présent et aux bruits qu'il percevait depuis plusieurs minutes dans les bois. Depuis deux jours, il s'était rendu compte qu'on les suivait, mais, la veille, ils avaient dormi au beau milieu d'un pré, sans aucun abri derrière lequel se dissimuler.

Lentement, mais sans chercher à se cacher, il se leva, recouvrit Claire de sa cape et s'enfonça entre les arbres comme s'il allait se soulager.

La lune était pâle, et il ne voyait pas grand-chose, dans le sous-bois. Il plissa les yeux pour s'accoutumer à l'obscurité, ne distinguant que les ombres plates des troncs. Puis, une silhouette se détacha de la masse informe d'un sapin.

– Saint Michel, protégez-nous, murmura-t-il.

– Que toute l'armée bénie des archanges soit avec toi, mon oncle, répondit Ian.

– Ma foi, si les anges pouvaient nous donner un coup de main, je ne dirais pas non.

De voir son neveu lui remonta instantanément le moral. Il le vit jeter un coup d'œil inquiet vers le feu de camp et, sans échanger un mot, ils s'enfoncèrent un peu plus loin dans la forêt.

– Je ne peux pas m'absenter trop longtemps, ils risquent de venir me chercher. Tout d'abord, tout va bien à Fraser's Ridge ?

– Les gens parlent.

Par cette formule laconique, il fallait entendre que les échanges allaient des commérages de bonnes femmes aux types d'insultes auxquelles on ne pouvait répondre que par la violence. Il ajouta :

– Mais personne n'a encore été tué. Que dois-je faire, mon oncle ?

– Notre problème, c'est Richard Brown. Il réfléchit, et Dieu sait où ça risque de nous mener.

– Il pense trop ; ce genre d'homme est dangereux.

Ian rit de sa propre plaisanterie. Jamie, qui n'avait encore jamais vu son neveu lire un livre de son plein gré, le regarda surpris, mais ne releva pas cette incongruité, ayant d'autres affaires urgentes à traiter.

– Sur notre chemin, il raconte des horreurs dans toutes les tavernes, espérant soulever l'indignation des gens et convaincre un malheureux officier de le débarrasser de nous. Ou, mieux encore, souhaitant qu'une foule scandalisée se jette sur nous et nous pendre sur place, résolvant ainsi son problème.

– Si c'est son plan, il marche. Tu n'imagines pas ce que j'ai entendu après votre passage !

– Je sais.

Jamie s'étira, soulageant ses côtes endolories. Ils ne devaient d'avoir la vie sauve qu'à la grâce de Dieu et à la colère de Claire, qui avait interrompu leur lapidation, leurs bourreaux s'étant arrêtés de jeter des pierres, fascinés par le spectacle de la furie sérançant son assaillant comme un écheveau de lin.

– Il a compris que, pour nous éliminer, il vaut mieux pour lui ne pas paraître directement impliqué. Je ne serais pas étonné qu'il s'éclipse pour aller chercher un intermédiaire ou qu'il envoie un de ses hommes. Dans ce cas...

– Je le suivrai, comprit Ian, et ferai le nécessaire.

Ils se tenaient dans l'obscurité, la faible lueur de la lune formant une brume pâle entre les arbres. Ian fit mine de partir, puis hésita :

– Mon oncle, tu es sûr qu'il ne vaudrait pas mieux attendre un peu puis déguerpir ? Il n'y a pas de fougère dans le coin, mais on peut se cacher dans les collines, non loin. On pourrait être à l'abri avant l'aube.

La tentation était grande. Il sentit l'appel de la forêt et, par-dessus tout, l'attrait de la liberté. Si seulement il pouvait juste s'éloigner dans l'immensité sauvage et y rester.

– C'est impossible, Ian, répondit-il d'une voix chargée de regrets. Nous serions des fugitifs..., et nos têtes seraient mises à prix. Tout l'arrière-pays est déjà contre nous. Il y aura des affiches, des tracts. La populace fera le travail de Brown à sa place. En outre, s'enfuir serait comme reconnaître notre culpabilité.

Ian hocha la tête avec un soupir. Il prit Jamie dans ses bras, l'étreignit de toutes ses forces, puis s'évanouit dans le noir.

Jamie expira avec précaution, l'étreinte de son neveu ayant écrasé ses côtes

meurtres.

– Que Dieu t'accompagne, murmura-t-il dans les ténèbres.

Quand il se recoucha auprès de sa femme, le camp était silencieux. Les hommes dormaient à poings fermés, enroulés dans leurs couvertures. Seules deux silhouettes se détachaient encore dans la lueur du feu mourant : Tom Christie et Richard Brown, chacun sur son rocher, seul avec ses pensées.

Devait-il réveiller Claire et le lui dire ? Il hésita, sentant ses cheveux chauds et doux contre sa joue, puis décida de se taire. La présence de Ian la soulagerait sûrement, mais il n'osait risquer d'éveiller les soupçons de Brown. S'il percevait un changement dans le comportement ou l'expression de Claire... Non, il ne valait mieux pas. Du moins, pas encore.

Il observa de nouveau les pieds de Christie, ayant remarqué des petits mouvements vifs. La souris avait rameuté ses camarades pour partager son festin.

90. Quarante-six haricots en banque

À l'aube, Richard Brown avait disparu. Ses hommes paraissaient sombres mais résignés. Désormais, ils étaient sous les ordres d'un petit trapu taciturne nommé Oakes. Nous reprîmes notre route vers le sud.

Quelque chose avait changé pendant la nuit. Jamie semblait moins tendu. Même sans en connaître la raison, raide, moulue et découragée comme je l'étais, cela me réconforta. Y avait-il un rapport avec le départ de Richard Brown ?

Jamie ne me dit rien, se contentant de me demander comment allait ma main. Elle était douloureuse et si raide qu'il me fallut un certain temps avant de parvenir à fléchir les doigts. Il continuait à surveiller nos compagnons du coin de l'œil, mais ceux-ci étaient aussi moins nerveux. Je commençai à moins craindre qu'ils ne perdent patience et décident soudain de nous pendre, en dépit de la présence de Tom Christie.

Comme inspiré par l'atmosphère plus détendue, le ciel s'éclaircit enfin, ce qui donna encore un peu plus de courage à chacun. Dire que cela favorisa un rapprochement aurait été exagéré, mais, sans la hargne constante de Richard Brown, les autres hommes se montrèrent même parfois courtois. Comme toujours, la monotonie et les épreuves du voyage épuisaient tout le monde, si bien que nous roulions sur les routes accidentées comme un paquet de billes, nous heurtant à l'occasion, poussiéreux, silencieux et unis dans la fatigue à la fin du jour.

Cette trêve prit fin abruptement à Brunswick. Depuis un jour ou deux, Oakes attendait de toute évidence quelque chose et, quand nous atteignîmes les premières maisons, je le vis pousser de grands soupirs de soulagement.

Je ne fus donc pas si surprise quand, nous arrêtant pour nous rafraîchir dans une taverne à la lisière du village à moitié abandonné, j'aperçus Richard Brown. En revanche, je le fus quand, sur un léger signe de tête de sa part, Oakes et deux autres hommes s'emparèrent soudain de Jamie, renversant le bol d'eau qu'il tenait, et le plaquèrent contre le mur.

Je lâchai mon propre bol et me précipitai vers eux, mais Brown me rattrapa par le bras et me traîna vers les chevaux.

– Lâchez-moi ! Qu'est-ce que vous faites ? Lâchez-moi, enfin !

Je lui donnai des coups de pieds et tentai de le griffer au visage, mais il me saisit les deux poignets et appela un de ses compagnons à la rescousse. À eux deux, ils me jetèrent – hurlant comme une folle – sur un cheval devant un autre de ses complices. J'entendais des cris dans la direction de Jamie et un tohu-bohu général. Quelques personnes étaient sorties de la taverne pour voir ce qui arrivait, mais aucune n'aurait osé s'interposer, surtout face à une bande

d'hommes armés.

Tom Christie protestait à grands cris. Je l'entraperçus qui tambourinait sur le dos d'un homme, mais en vain. L'homme sur la selle glissa un bras autour de ma taille et me serra si fort que j'en perdis le peu de souffle qu'il me restait.

Puis nous partîmes au galop, Brunswick – et Jamie – disparaissant dans le nuage de poussière.

Mes protestations furieuses, mes cris et mes questions ne m'attirèrent que l'ordre de me taire, accompagné bien sûr d'une autre pression du bras contre mon ventre.

Tremblante de rage et de peur, je tentai de me calmer, puis j'aperçus Tom Christie qui chevauchait avec nous, l'air ébranlé et troublé.

– Tom ! hurlai-je. Tom, retournez là-bas ! Ne les laissez pas le tuer, je vous en supplie !

Il me regarda, surpris, se hissa sur ses étriers, se retourna vers Brunswick, puis vers Brown, en lui criant quelque chose.

Brown fit non de la tête, éperonna sa monture pour l'amener à la hauteur de Christie, se pencha sur l'encolure et lui cria ce qui devait être une explication. Christie n'approuvait visiblement pas la situation, mais, après quelques échanges virulents, il se tassa sur sa selle, renfrogné, et laissa Brown passer devant. Il tira sur les rênes et se rapprocha de moi. Haussant la voix pour se faire entendre par-dessus le raffut des sabots et des harnais, il me lança :

– Ils ne le tueront pas et ne lui feront aucun mal. Brown m'a donné sa parole d'honneur.

– Quoi ? Et vous le croyez ?

Déconcerté, il jeta un œil vers Brown qui nous avait devancés, puis, indécis, se tourna vers Brunswick, la mine indécise. Enfin, il pinça les lèvres et répondit :

– Tout ira bien.

Néanmoins, il refusait de croiser mon regard et, malgré mes supplications, il ralentit le pas, chevauchant à l'arrière, si bien que je ne pouvais plus le voir.

Ma gorge était à vif à force de hurler, et mon ventre n'était plus qu'un nœud de terreur. Une fois loin de Brunswick, nos chevaux ralentirent, et je pus me concentrer sur le seul fait de retrouver une respiration normale. Je ne voulais plus parler avant d'être sûre que ma voix ne tremblerait pas.

– Où m'emmenez-vous ? questionnai-je enfin.

Je me tenais raide en selle, supportant mal cette intimité forcée avec l'homme derrière moi.

– À New Bern, répondit-il avec une note de satisfaction sinistre. Après quoi, on sera enfin débarrassés de vous.



Le voyage jusqu'à New Bern se déroula dans un flou d'angoisse, d'agitation

et d'inconfort physique. Je me demandais ce qu'ils me réservaient, mais ma peur pour Jamie noyait mes hypothèses.

Tom Christie était mon seul espoir d'en apprendre un peu plus, mais il m'évitait, gardant ses distances... ce que je trouvais encore plus alarmant. Il était visiblement perturbé, plus encore qu'il ne l'avait été depuis la mort de Malva. Toutefois, il avait perdu son masque de douleur sourde et paraissait très énervé. J'étais terrifiée à l'idée qu'il sache ou soupçonne la mort de Jamie, mais refuse de l'admettre, à lui-même autant qu'à moi.

Tous les hommes partageaient la hâte de mon ravisseur de se débarrasser de moi. Nous ne nous arrêtions que brièvement et par absolue nécessité parce que les chevaux devaient souffler. On me donnait de la nourriture, mais j'étais incapable de manger. Le temps que nous arrivions à New Bern, j'étais complètement vidée, tant par l'épuisement physique que par la tension constante de l'appréhension.

La plupart des hommes restèrent dans une taverne à la lisière de la ville. Brown et un de ses acolytes me conduisirent à travers les rues, suivis par un Tom Christie silencieux, nous arrêtant enfin devant une grande maison en briques blanchies à la chaux. Brown m'informa avec une jubilation manifeste qu'il s'agissait de la demeure du shérif Tolliver, ainsi que la prison municipale.

Le shérif, un brun basané plutôt bel homme, m'examina avec intérêt, curiosité qui se mêla à un dégoût croissant à mesure qu'on lui parlait du crime dont j'étais accusée. Je ne tentai ni de nier ni de me défendre. La pièce tanguait autour de moi, et j'avais besoin de toute ma concentration pour rester debout.

J'entendis à peine l'échange entre Brown et le shérif. Juste avant qu'on me conduise à l'intérieur de la maison, Tom Christie apparut soudain à mes côtés.

– Madame Fraser, chuchota-t-il. Croyez-moi, il va bien. Je n'aurai pas sa mort sur la conscience... ni la vôtre.

Il me regardait droit dans les yeux pour la première fois depuis... des jours ? Des semaines ?... L'intensité de ses yeux gris était à la fois déconcertante et étrangement réconfortante.

– Ayez foi en Dieu, chuchota-t-il encore. Il conduira les justes hors de tous les dangers.

Il me prit la main et la serra fort, puis disparut.



Pour une geôle du XVIII^e siècle, j'aurais pu tomber sur pire. Le quartier des femmes consistait en une petite pièce à l'arrière de la maison du shérif, qui avait sans doute été autrefois un débarras. Les murs étaient grossièrement enduits de plâtre. Une occupante précédente éprise de liberté en avait gratté une bonne partie, avant de découvrir une couche de lattes en bois, puis une épaisseur impénétrable de briques. Je fis donc face à l'inviolabilité de ma cellule sitôt la porte ouverte.

Il n'y avait pas de fenêtre, mais une lampe à huile brûlait sur une étagère près de la porte. Elle projetait un faible halo de lumière qui éclairait le morceau décourageant de briques mises à nu, mais qui plongeait les coins de la pièce dans un noir profond. Un pot de chambre devait prendre place quelque part ; je ne le voyais pas, mais son odeur âcre et épaisse me prit à la gorge dès le seuil et je me mis machinalement à respirer par la bouche avant même que le shérif me pousse à l'intérieur.

La porte se referma lourdement derrière moi, et une clef tourna dans la serrure.

Je distinguai un sommier dans la pénombre, sur lequel était couchée une énorme masse sous une couverture miteuse. Le monticule de tissu bougea et se redressa, prenant la forme d'une petite femme rondelette, tête nue et le visage froissé de sommeil. Elle cligna des yeux, puis se les frotta avec les poings comme un enfant.

– Désolée de vous avoir réveillée.

Mon cœur battait moins vite, même si j'avais encore du mal à respirer. Je m'adossai à la porte, les mains à plat sur elle pour les empêcher de trembler.

– Pas grave.

Elle bâilla en ouvrant une bouche d'hippopotame, me montrant des molaires usées mais encore utilisables. Elle se racla la gorge, s'humecta la bouche en faisant claquer ses lèvres, puis palpa le lit et trouva une paire de vieilles lunettes qu'elle chaussa.

Ses yeux bleus, qui me parurent énormes derrière les verres grossissants, me dévisageaient avec une grande curiosité.

– Comment vous vous appelez ?

– Claire Fraser.

Je me tins sur mes gardes, au cas où elle aurait déjà entendu parler de mes supposés crimes. Le bleu, sur mon sein, là où une des pierres m'avait frappée, était encore visible, jaunissant au-dessus du décolleté de ma robe.

– Ah ?

Elle plissa les yeux, essayant de me reconnaître, mais en vain.

– Vous avez de l'argent ?

– Un peu.

Jamie m'avait obligée à prendre presque toute notre fortune... qui ne s'élevait pas à grand-chose, mais un modeste tas de pièces lestait chacune des poches attachées à ma taille, et j'avais glissé quelques billets sous mon corset.

Beaucoup plus petite que moi et toute ronde, avec de gros seins lourds et plusieurs bourrelets ondulant autour de sa taille, la femme était en chemise, sa robe et son corset étant suspendus à un clou dans le mur. Elle me parut inoffensive, et je me détendis un peu. Au moins pour l'instant, j'étais à l'abri, soustraite à la violence aveugle de la populace.

Elle sauta du lit, ses pieds nus faisant bruisser la couche de paille moisie

qui tapissait le sol.

– Dans ce cas, appelez donc la vieille rousse qu'elle nous apporte du Holland.

– La... qui ?

Plutôt que de me répondre, elle tambourina contre la porte en hurlant :

– Madame Tolliver ! Hé, madame Tolliver !

La porte s'ouvrit presque aussitôt, révélant une grande femme maigre qui ressemblait à une cigogne contrariée.

– Vraiment, madame Ferguson, vous n'avez donc aucune tenue ! Heureusement, je venais justement me présenter à madame Fraser.

Elle tourna le dos à Mme Ferguson avec une impérieuse dignité et esquisça un léger signe de tête à mon endroit.

– Madame Fraser. Je suis madame Tolliver.

J'eus à peine une fraction de seconde pour décider comment réagir et optai pour la solution la plus prudente, quoiqu'irritante, à savoir la soumission gracieuse. Je lui fis la révérence comme si je me tenais devant l'épouse du gouverneur. Évitant avec soin de croiser son regard, je murmurai :

– Madame Tolliver. Comme c'est aimable de votre part. Elle tiqua, me surveillant tel un échassier suivant les efforts vigoureux d'un ver de terre dans l'herbe, puis, ne décelant aucun sarcasme, répondit avec une courtoisie glaciale.

– Mais je vous en prie. Je suis ici pour m'occuper de votre bien-être et vous informer de nos coutumes. Vous recevrez un repas par jour, à moins que vous ne préfériez faire venir vos plats de la taverne, à vos frais. Je vous apporterai une bassine d'eau tous les matins pour votre toilette. Vous irez vous-même vider vos eaux sales. Et je...

– Oh, la barbe, avec vos coutumes, Maisie, l'interrompit Mme Ferguson. Elle a de l'argent. Soyez chic, allez nous chercher une bouteille de genièvre, après quoi, si vous y tenez, vous pourrez lui raconter ce que vous voudrez.

Elle lui parlait avec la familiarité réservée à une longue fréquentation. Le visage étroit de madame Tolliver se plissa de réprobation. J'hésitai, puis glissai la main dans une de mes poches. Elle se mordit la lèvre inférieure, puis, après avoir jeté un bref coup d'oeil en arrière, elle avança d'un pas et tendit la main, en chuchotant :

– Bon d'accord, alors un shilling.

Je déposai la pièce dans sa paume, qui disparut aussitôt sous son tablier. Puis elle recula et reprit son ton sévère :

– Vous avez raté l'heure du dîner. Toutefois, comme vous êtes nouvelle, je ferai une exception et vous apporterai un petit quelque chose.

– C'est très aimable de votre part.

La porte se referma derrière elle. Le son de la clef tournant dans la serrure

déclencha en moi un élan de panique que je refoulai aussitôt. Je me sentais comme une peau sèche bourrée d'amadou fait de peur, d'incertitude et de douleur. À la moindre étincelle, je pouvais m'embraser et être réduite en cendres, or ni moi ni Jamie ne pouvions nous le permettre.

Affectant un air détaché, je me tournai vers ma nouvelle compagne de cellule et lui demandai :

– Elle boit ?

Mme Ferguson se gratta les côtes.

– Vous connaissez quelqu'un qui ne boit pas, quand on lui en donne l'occasion ? Fraser... vous ne seriez pas...

– Si, dis-je sèchement. Je ne veux pas en parler. Elle parut surprise, puis hocha la tête.

– Comme vous voudrez. Vous êtes bonne aux cartes ?

– Au loo ou au whist ? demandai-je prudemment.

– Vous savez jouer au brag ?

– Non.

Jamie et Brianna y jouaient parfois, mais je n'en connaissais pas les règles.

– Pas grave, je vais vous apprendre.

Elle extirpa de sous le matelas un vieux jeu de cartes en carton ramolli et les manipula avec adresse, les agitant sous mon nez en souriant.

– Laissez-moi deviner : vous êtes ici pour tricherie ?

– Tricher, moi ? Jamais. Pour faux et usage de faux.

Je me mis à rire malgré moi. J'étais encore sous le choc, mais cette Mme Ferguson promettait d'offrir une distraction bienvenue.

– Vous êtes ici depuis combien de temps ?

Elle se gratta le crâne, se rendit compte qu'elle ne portait pas de bonnet et en sortit un du lit défait.

– Oh... ça doit faire environ un mois.

Enfilant son bonnet froissé, elle m'indiqua le chambranle de la porte. Il était gravé de dizaines d'entailles, certaines vieilles et noircies, d'autres plus fraîches. Leur vue me noua de nouveau le ventre, et je leur tournai résolument le dos.

– Vous n'avez pas encore été jugée ?

– Non, Dieu merci ! Maisie m'a dit que le tribunal était fermé. Tous les juges sont partis se cacher. Personne n'a été jugé depuis deux mois.

Ce n'était pas une bonne nouvelle. Elle dut le lire sur mon visage, car elle me donna une petite tape d'encouragement sur l'épaule.

– Ne soyez pas trop pressée, ma chère. Si j'étais à votre place, je ne le serais pas. Tant qu'ils ne vous ont pas jugée, ils ne peuvent pas vous pendre. Y en a certains qui disent que l'attente les tue, mais je n'ai encore jamais vu quelqu'un en mourir. En revanche, j'en ai déjà vu quelques-uns se balancer au

bout d'une corde, et c'est pas beau à voir.

Elle parlait sur un ton badin, mais ne put s'empêcher de porter une main à son cou, caressant sa peau tendre et blanche.

Je déglutis, sentant ma propre gorge se nouer.

– Mais je suis innocente !

Tout en le disant, je me demandais pourquoi j'en paraissais si peu convaincue.

– Mais bien sûr! dit-elle avec vigueur. N'en démordez surtout pas, ma fille ! Ne les laissez pas vous pousser à avouer la moindre chose !

– Je n'en ai pas l'intention.

– Un de ces jours, une foule débarquera ici et pendra le shérif s'il ne fait pas attention où il met les pieds. C'est qu'il n'est pas très populaire, Tolliver.

– On se demande pourquoi, un monsieur si charmant !

Je ne savais pas trop comment réagir à la perspective d'une foule prenant d'assaut la maison. Tant qu'ils se limitaient à pendre le shérif, je n'y voyais pas d'inconvénients, mais mes récentes expériences à Salisbury et Hillsboro me faisaient craindre qu'ils ne s'en tiennent pas à cela. Mourir des mains d'une populace enragée n'était guère préférable au type de longue agonie judiciaire qui m'attendait sans doute. Toutefois, en cas d'émeute, j'aurais peut-être la possibilité de m'enfuir.

Pour aller où ?

Sans bonne réponse à cette question, je la refoulai au fond de mon esprit et me concentrai sur Mme Ferguson, qui agitait toujours ses cartes.

– D'accord, mais pas pour de l'argent.

– Oh non, m'assura-t-elle. Jamais de la vie! Mais pour rendre le jeu intéressant, il nous faut une mise. On misera des haricots, qu'en dites-vous ?

Elle glissa une main sous son oreiller, en sortit une bourse et versa dans sa paume une poignée de haricots blancs.

– Parfait ! m'exclamai-je. Quand on aura fini déjouer, on pourra les planter et espérer qu'une tige de haricot géant en poussera et crèvera le toit. On n'aura plus qu'à l'escalader pour s'évader.

Elle pouffa de rire.

– Que Dieu vous entende, ma chère! Je distribue la première, ça vous va ?



Finalement, le brag n'était qu'une forme de poker. J'avais vécu avec un tricheur expérimenté assez longtemps pour savoir en reconnaître un quand j'en rencontrais, mais Mme Ferguson paraissait jouer selon les règles. J'avais quarante-six haricots à mon actif quand Mme Tolliver revint.

La porte s'ouvrit, et elle entra, tenant un trépied et une miche de pain. Cette dernière était à la fois mon dîner et son prétexte pour venir nous voir. Elle me

la tendit en déclarant d'une voix forte :

– Tenez, vous devrez vous en contenter jusqu'à demain, madame Fraser !

– Merci.

Elle était fraîche et semblait avoir été frottée contre un morceau de lard, à défaut de beurre. Je la mordis sans hésiter, ayant suffisamment récupéré pour me sentir soudain affamée.

Mme Tolliver jeta un œil derrière elle pour s'assurer que la voie était libre, puis, refermant la porte avec discrétion, elle posa son trépied et sortit une bouteille carrée de sa poche. Elle la déboucha et but plusieurs longues gorgées, sa gorge étroite sursautant de façon convulsive.

Mme Ferguson ne disait rien, l'observant avec une attention quasi analytique, comme si elle comparait le comportement de notre géôlière avec des scènes précédentes.

Mme Tolliver abaissa enfin la bouteille, la tint un instant, puis me la tendit et s'affala sur le tabouret, respirant très fort.

De façon discrète, j'essuyai le goulot sur ma manche, puis, prudente, bus une petite gorgée. C'était bien du gin, généreusement parfumé aux baies de genièvre pour en masquer là mauvaise qualité, mais très fort en alcool.

Mme Ferguson but à son tour, et nous nous passâmes ainsi la bouteille, tout en échangeant quelques amabilités. Sa soif étanchée, Mme Tolliver devint presque affable, ses manières glaciales se dégelant peu à peu. Même ainsi, j'attendis que la bouteille soit presque vide pour la questionner :

– Mme Tolliver... les hommes qui m'ont amenée... les avez-vous entendus dire quelque chose à propos de mon mari ?

Elle mit un poing devant sa bouche et rota.

– Dire quelque chose ?

– Sur l'endroit où il est ? précisai-je. Elle me regarda sans aucune expression.

– Je n'ai rien entendu. Mais ils en ont sans doute parlé à Tolly.

Mme Ferguson lui tendit la bouteille et manqua de tomber du lit. Nous étions assises côte à côte sur le sommier, le seul endroit où s'asseoir dans la cellule.

– Vous ne pourriez pas le lui demander, Maisie ? l'interrogea-t-elle.

Une lueur gênée apparut dans les yeux déjà passablement voilés de Mme Tolliver.

– Oh non ! Il ne me raconte jamais ces choses-là. Ce ne sont pas mes affaires.

J'échangeai un regard avec Mme Ferguson qui me fit signe de ne pas insister.

Rongée par l'inquiétude, je dus me résoudre à mettre le sujet de côté. Je m'armai de patience, estimant combien de bouteilles de gin je pouvais m'offrir

avant d'être à court d'argent... et ce que je pourrais accomplir avec.



Cette nuit-là, je restai immobile, inspirant l'air moite et épais chargé d'odeurs de moisi et d'urine. Je sentais Sadie Ferguson près de moi : un vague miasme de sueur rance mêlée au gin. Chaque fois que je tentais de fermer les yeux, je faisais de la claustrophobie, avec l'impression que les murs se rapprochaient. Je m'accrochais au bord du matelas pour m'empêcher de me jeter contre la porte verrouillée. Je me voyais déjà la martelant de coups de poing en hurlant, m'arrachant les ongles sur le bois, mes cris se perdant dans les ténèbres... sans que personne ne vienne jamais.

Ce n'était pas que du délire. Mme Ferguson m'en avait appris un peu plus sur l'impopularité du shérif Tolliver. S'il était attaqué et arraché de sa maison par une foule en colère, ou s'il prenait peur et s'enfuyait, les chances que lui et sa femme se soucient du sort des prisonnières qu'ils abandonnaient derrière eux étaient bien minces.

Prise de folie furieuse, la foule pouvait nous découvrir et nous tuer. Ou ne pas nous trouver et incendier la maison. La cellule était en brique, mais la cuisine adjacente en bois. Humide ou pas, elle brûlerait comme un fétu de paille, ne laissant rien debout hormis ce foutu mur en brique.

« À chaque jour suffit sa peine. » Ce proverbe avait été le favori de Frank.

« Certes, mais ça dépend un peu du jour, non ? » lui répondis-je en pensée.

« Tu crois ? À toi de voir. » Je pouvais presque l'entendre me répondre avec ce ton ironique si particulier qui n'appartenait qu'à lui.

« Parfait, me voilà réduite à avoir des conversations philosophiques avec un fantôme ! C'est encore pire que ce que je croyais. »

Pourtant, imaginaire ou pas, cet échange était parvenu à me faire oublier mes angoisses un instant. C'était comme une invitation... une tentation, ou juste le besoin de lui parler. Le besoin de m'évader par la conversation... même si je faisais les questions et les réponses.

« Non, je ne peux pas t'utiliser de cette manière, pensai-je tristement. Il n'est pas juste que je pense à toi uniquement quand j'ai besoin de me changer les idées, et non pas pour ce que tu es vraiment. »

« Il t'arrive de penser à moi pour ce que je suis vraiment ? » Cette question flotta dans ma tête. Je pouvais très bien voir son visage, son expression amusée, un sourcil brun arqué. C'était plutôt surprenant. Je n'avais pas pensé à lui de manière précise depuis si longtemps que je croyais avoir oublié son apparence. Loin de là...

« Je suppose que cela répond à ta question. Bonne nuit, Frank. »

Je me tournai sur le côté, face à la porte, me sentant plus calme. Une fine ligne de lumière délimitait son périmètre, atténuant mon impression d'être enterrée vivante.

Je fermai les yeux, essayant de me concentrer sur mon corps. Cela m'aidait souvent, me calmait les nerfs. J'écoutais le bruit du sang dans mes vaisseaux et les gargouillis souterrains de tous mes organes vaquant paisiblement à leurs tâches sans le moindre besoin d'un effort conscient de ma part. C'était un peu comme d'être assise dans un jardin et d'écouter les abeilles bourdonner dans leurs ruches...

J'effaçai aussitôt cette image, une décharge électrique me traversant le cœur. Je me concentrai de toutes mes forces sur ce dernier, sur ses ventricules mous et ses valvules délicates... mais il était rempli de vides.

Jamie. Un gouffre béant rempli d'échos, froid et profond comme la crevasse d'un glacier. Brianna. Jemmy. Roger. Et Malva, un petit trou percé à la vrille, un ulcère refusant de guérir.

Jusque-là, j'étais parvenue à ne pas prêter attention aux mouvements et à la respiration bruyante de ma compagne de lit. Mais je ne pouvais ignorer la main qui effleura mon cou, puis glissa sur mon sein et se posa sur lui.

Je cessai de respirer puis, très lentement, expirai. Malgré moi, mon sein s'étalait dans sa paume. Je sentis une légère pression dans mon dos, un pouce descendant le long de ma colonne vertébrale à travers ma chemise.

Je comprenais le besoin de réconfort humain, l'envie d'un contact tactile. Faisant partie de ce réseau fragile d'humanité, je l'avais ressenti, l'avais partagé, constamment déchiré, constamment renouvelé. Mais la caresse de Sadie Ferguson demandait plus que de la simple chaleur ou l'envie d'une compagnie dans le noir.

Je pris sa main, la soulevai de mon sein, refermai doucement ses doigts et l'écartai de moi.

– Non, dis-je doucement.

Elle hésita, se lovant contre moi, ses cuisses chaudes contre les miennes, offrant un refuge.

– Personne ne le saura, chuchota-t-elle sans perdre espoir. Je pourrais vous faire oublier... un moment.

Sa main caressait ma hanche.

Si elle avait vraiment pu me faire oublier, j'aurais peut-être été tentée. Mais ce n'était pas là une voie pour moi.

– Non, répétais-je d'une voix plus assurée.

Je roulai sur le dos, m'écartant le plus possible, ce qui ne laissait jamais que deux ou trois centimètres entre nous.

– Je suis désolée... mais non.

Elle resta silencieuse un instant, puis soupira.

– D'accord. Peut-être plus tard.

– Non !

Les bruits dans la cuisine avaient cessé, et la maison était silencieuse. Ce

n'était pas le calme des montagnes, avec le bruissement des branches dans le vent et son plafond d'étoiles, mais celui des villes, avec ses fumées de cheminée et ses pensées troubles libérées de la conscience, errant dans le noir.

Ses doigts effleurèrent ma joue.

– Je peux vous tenir ? Rien de plus.

– Non.

Néanmoins, je pris sa main et la tins. Nous nous endormîmes ainsi, nous tenant chastement, et fermement, par la main.



Je fus réveillée par ce que je crus d'abord être le vent, gémissant dans le conduit de cheminée qui jouxtait un mur de notre cellule. Le geignement s'amplifia, puis se mua en un long hurlement avant de cesser de manière abrupte.

Sadie Ferguson se redressa, écarquillant les yeux, cherchant ses lunettes à tâtons.

– Par tous les saints ! Qu'est-ce que c'était ?

– Une femme en plein travail. Elle ne va pas tarder à accoucher.

Les gémissements reprirent. Je descendis du lit et secouai mes chaussures, délogeant un cafard et plusieurs poissons d'argent qui y avaient élu domicile.

Nous restâmes assises près d'une heure, écoutant l'alternance de plaintes et de cris.

– Ce n'est toujours pas fini ? interrogea Sadie, anxieuse. L'enfant ne devrait pas être déjà né ?

– Peut-être. Certains bébés sont plus lents que d'autres. Je pressai mon oreille contre la porte, essayant de comprendre ce qui arrivait de l'autre côté. La femme se trouvait dans la cuisine, à seulement quelques mètres de moi. J'entendais de temps à autre la voix étouffée de Maisie Tolliver ; elle semblait dubitative. Autrement, je ne distinguais que des halètements rythmiques, des gémissements et des cris.

Au bout d'une autre heure de ce concert, mes nerfs étaient à vif. Couchée sur le lit, Sadie pressait un oreiller sur sa tête dans l'espoir d'étouffer les bruits.

Entendant de nouveau la voix de Mme Tolliver, je frappai contre la porte avec mon talon, hurlant pour me faire entendre par-dessus le vacarme :

– Madame Tolliver !

Quelques instants plus tard, la clef tourna dans la serrure, et la cellule fut soudain inondée de lumière et d'air frais. D'abord aveuglée, je distinguai ensuite la silhouette d'une femme, à quatre pattes près du feu, et qui me faisait face. Elle était noire, dégoulinante de sueur. Relevant la tête, elle hurla telle une louve. Mme Tolliver sursauta comme si on lui avait enfoncé une épingle dans les fesses.

– Excusez-moi.

Je passai devant elle sans qu'elle tente de m'en empêcher. Elle dégageait une forte odeur de gen au genièvre.

La femme noire se baissa sur les coudes, pantelante, ses fesses nues en l'air. Son ventre pendait comme une goyave trop mûre, pâle sous la chemise trempée qui collait à sa peau. Je profitai du bref interlude avant la prochaine contraction pour lui poser quelques questions. C'était son quatrième enfant, et le travail avait débuté quand elle avait perdu les eaux, la nuit précédente. Mme Tolliver ajouta qu'elle était aussi prisonnière et esclave. Je l'aurais deviné toute seule aux zébrures qui striaient son dos et ses fesses.

Mme Tolliver ne me fut pas d'une grande utilité, oscillant près de moi, le regard vitreux, mais ayant apporté une pile de vieux chiffons et une bassine d'eau, je pus éponger le front dégoulinant de l'esclave. Sadie Ferguson pointa son nez chaussé de lunettes hors de la cellule, mais battit très vite en retraite dès le hurlement suivant.

L'enfant se présentait par le siège, d'où la difficulté. Le quart d'heure suivant fut éprouvant pour toutes les personnes concernées. Je parvins enfin à retourner le bébé et à le faire sortir, les pieds devant, visqueux, inerte et d'une étrange couleur bleu pâle.

– Oh, il est mort, dit Mme Tolliver, déçue.

– Tant mieux, dit la mère d'une voix grave et rauque.

– Je n'ai pas dit mon dernier mot.

Plaçant rapidement l'enfant la tête en bas, je lui tapai dans le dos. Pas de réaction. J'approchai le petit visage cireux et fermé du mien, collai mes lèvres contre les siennes, aspirai profondément, puis crachai le mucus et les fluides. Un goût de métal dans la bouche, je soufflai ensuite doucement entre ses lèvres, puis attendis, tenant le corps mou et glissant comme un poisson. Il ouvrit les yeux, d'un bleu plus profond que sa peau, l'air vaguement intéressé.

Il eut un hoquet surpris, et j'éclatai de rire, une bulle de joie remontant du plus profond de moi. Le souvenir cauchemardesque d'un autre enfant, un vacillement de vie s'éteignant entre mes mains, s'éloigna. Cet enfant-ci était bien vivant, brûlant comme une chandelle avec une flamme douce et droite.

– Oh ! répéta Mme Tolliver.

Elle se pencha sur le bébé, et un immense sourire illumina son visage.

– Oh ! Oh !

Le bébé se mit à pleurer. Je coupai le cordon ombilical, enveloppai le nourrisson dans un linge et, non sans quelques réserves, le confiai à Mme Tolliver, espérant qu'elle ne le laisserait pas tomber dans le feu. Puis je m'occupai de la mère, qui était en train de boire l'eau de la bassine en en reversant la moitié sur sa chemise déjà trempée.

Elle s'allongea et me laissa faire sans dire un mot, lançant de temps en temps un regard sombre et hostile vers l'enfant.

J'entendis des pas, et le shérif apparut, la mine étonnée.

Mme Tolliver, couverte de liquide amniotique et empestant le gin, se tourna joyeusement vers lui.

– Oh, regarde, Tolly ! Il est vivant !

Le shérif eut un mouvement de recul, dévisageant sa femme en fronçant le front, puis sembla percevoir son bonheur par-delà l'alcool. Il se pencha sur l'enfant et le toucha délicatement du bout du doigt, ses traits sévères se détendant.

– C'est bien, Maisie. Comment ça va, petit bonhomme ? Il m'aperçut, agenouillée devant la cheminée, essayant de me nettoyer de mon mieux avec un chiffon et le peu d'eau restant.

– C'est madame Fraser qui a l'a mis au monde ! expliqua Mme Tolliver encore tout excitée. Il était sens dessus dessous, mais elle l'a habilement remis droit. Puis elle l'a fait respirer. Comme il ne bougeait pas du tout, on l'a cru mort, mais non ! Ce n'est pas merveilleux ?

– Merveilleux, répéta-t-il sur un ton morne.

Son regard noir alla de moi à la nouvelle mère, qui le lui retourna avec une indifférence maussade. Puis il me fit signe de me lever et me montra la cellule. Il esquissa un bref salut de la tête et referma la porte derrière moi.

Ce ne fut qu'une fois à l'intérieur que me revint le motif de mon accusation. Rien d'étonnant à ce qu'il ait été un peu nerveux en me voyant avec un bébé. J'étais sale, trempée, et l'atmosphère dans la cellule me paraissait particulièrement étouffante, mais le miracle de la vie pétillait toujours dans mon cerveau. Je m'assis au bord du lit, un sourire aux lèvres, un chiffon humide entre les mains.

Sadie m'observait avec un respect mêlé de répulsion.

– Je n'ai jamais vu une affaire aussi dégoûtante. Doux Jésus, c'est toujours comme ça ?

– Plus ou moins. Vous n'avez jamais eu d'enfant ?

Elle secoua vigoureusement la tête, croisant les doigts, ce qui me fit rire.

– Si j'avais pu être disposée à laisser un homme m'approcher, ce que je viens de voir m'en dissuaderait définitivement, m'assura-t-elle.

Je me souvins, avec un temps de retard, de ses avances de la veille. Elle ne m'avait donc pas juste proposé un réconfort.

– Et monsieur Ferguson ? demandai-je. Elle battit des cils, la mine innocente.

– C'était un fermier beaucoup plus âgé que moi. Emporté par la pleurésie, il y a cinq ans de ça.

Et totalement inventé, sans doute. Une veuve jouissait d'une bien plus grande liberté qu'une vierge ou une femme mariée. Et elle me semblait tout à fait capable de prendre soin d'elle-même.

Soudain, il y eut un fracas et des éclats de voix dans la cuisine. Le shérif se mit à jurer. On n'entendait plus le bébé ni Mme Tolliver.

– Il reconduit la garce noire dans ses quartiers, expliqua Sadie.

Son ton hostile me surprit.

– Vous ne savez donc pas ? Elle a tué tous ses bébés. Maintenant qu'elle a accouché de celui-ci, ils vont pouvoir la pendre.

– Ah... Non, je l'ignorais.

Les bruits dans la cuisine cessèrent, et je restai assise, fixant la lampe à huile, la sensation de vie me chatouillant toujours le creux des mains.

91. Un plan relativement bien ficelé

De l'eau clapotait juste sous son oreille, lui soulevant le cœur. La puanteur de boue décomposée et de poissons crevés n'arrangeait rien, pas plus que le coup qu'il avait pris en percutant le mur.

Jamie remua, essayant de trouver une position qui soulagerait sa tête, son estomac ou les deux. Ils l'avaient ficelé comme un rôti prêt à cuire, mais il parvint à rouler sur le côté et à ramener ses genoux contre son ventre, ce qui était un peu mieux.

Il se trouvait dans un hangar à bateaux délabré qu'il avait entraperçu dans la pénombre pendant que les hommes le traînaient jusqu'au rivage. Il avait d'abord pensé qu'ils comptaient le noyer, mais ils l'avaient porté à l'intérieur et laissé tomber comme un sac de patates.

– Dépêche-toi, Ian, je n'ai plus l'âge de jouer à ces petits jeux-là.

Il fallait espérer que son neveu ait talonné Brown d'assez près et sache où il était. De toute manière, il le cherchait sûrement. La rive où se dressait le hangar était dégagée, mais des broussailles recouvraient le terrain, un peu plus haut, au pied du fort Johnston.

L'arrière de son crâne l'élançait, lui donnant un mauvais goût dans la bouche et réveillant d'anciennes migraines dont il souffrait depuis qu'il avait pris un coup de hache sur la tête, de nombreuses années auparavant. La facilité avec laquelle ces maux se rappelaient à lui était sidérante. La blessure remontait à une époque antédiluvienne, et il croyait son souvenir mort et enterré depuis belle lurette. Apparemment, son crâne avait bien meilleure mémoire que lui et était résolu à se venger en le rendant malade.

La lune s'était levée. Sa lumière filtrait par les fissures du mur rudimentaire en bois. Elle semblait danser, renforçant sa nausée, et il ferma les yeux, préférant se concentrer sur ce qu'il ferait subir à Richard Brown s'il parvenait à le coincer seul, un jour.

Où diable avaient-ils emmené Claire et pourquoi ? Son seul réconfort était de savoir que Tom Christie était parti avec elle. Il était relativement sûr qu'il ne les laisserait pas la tuer. Si Jamie parvenait à le retrouver, il trouverait Claire.

Il entendit un faible son par-dessus l'écœurant clapotis des vagues. Quelqu'un sifflotait, puis se mit à chanter. Malgré la situation, les paroles lui arrachèrent un sourire. « Mariez-moi, mariez-moi, pasteur, ou je serai votre prêtre, votre prêtre, ou je serai votre prêtre ! »

Il hurla de toutes ses forces, au risque de faire éclater son crâne, et, quelques minutes plus tard, Ian, le cher enfant, était agenouillé à ses côtés, tranchant ses liens. Jamie roula d'un côté puis de l'autre, ses muscles perclus

de crampes, puis il parvint à se hisser juste assez pour ne pas se vomir dessus.

Ian le regardait l'air amusé, le petit salaud.

– Ça va, mon oncle ?

– Ça ira. Tu sais où est Claire ?

Il se releva en titubant et tripota sa braguette. Il avait l'impression d'avoir des saucisses en guise de doigts ; celui qui était cassé l'élançait, le retour de la circulation provoquant une douleur aiguë dans les extrémités, comme un coup d'épingle. Néanmoins, tout disparut avec son puissant jet d'urine, qui lui procura un soulagement extatique.

– Eh bien dis donc ! s'exclama Ian, impressionné. Ils l'ont emmenée à New Bern. Il y a un shérif là-bas qui, selon Forbes, l'acceptera peut-être.

– Forbes ?

Jamie fit volte-face et manqua de tomber, se rattrapant de justesse d'une main contre la cloison.

– Neil Forbes ?

Ian le soutint sous un coude, en expliquant :

– Lui-même. Brown est allé ici et là rencontrer des gens, mais il a fini par faire affaire avec Forbes, à Cross Creek.

– Tu as entendu ce qu'ils disaient ?

– Oui.

Ian parlait sur un ton détaché, mais son excitation était visible, tout comme sa fierté devant la mission accomplie.

Le but de Brown était simple : se débarrasser du boulet que les Fraser étaient devenus. Il était au courant des relations entre Forbes et Jamie grâce aux commérages engendrés par l'incident avec l'imprimeur, l'été précédent, et leur prise de bec à Mecklenberg, au mois de mai. Il lui avait donc proposé de lui livrer ses deux prisonniers pour en faire ce qu'il voudrait.

– Ils se sont rencontrés dans l'entrepôt de Forbes, au bord de la rivière. Je m'étais caché derrière des barils de goudron. Forbes a fait les cent pas pour réfléchir, puis il a éclaté de rire, comme si, soudain, il avait eu une idée de génie.

Celui-ci avait proposé que les hommes de Brown emmènent Jamie, convenablement ligoté, dans un embarcadère qu'il possédait près de Brunswick. De là, il serait mis sur un navire en partance pour l'Angleterre et donc rendu incapable d'interférer dans les affaires de Forbes ou de Brown... ainsi que de défendre sa femme.

Pendant ce temps, Claire serait livrée à la justice. Si elle était déclarée coupable, la question serait définitivement réglée. Dans le cas contraire, le scandale d'un procès ternirait à jamais sa réputation aux yeux de tous ceux qui entretenaient des rapports avec elle et détruirait toute l'influence qu'elle et son mari avaient eue par le passé. Ils n'auraient plus qu'à ramasser les bénéfices de Fraser's Ridge, et Neil Forbes aurait le champ libre pour prendre la tête des

whigs écossais de la colonie.

Jamie écouta en silence, partagé entre la fureur et une certaine admiration.

– Un plan raisonnablement bien ficelé, conclut-il.

Il se sentait mieux, sa nausée emportée par le flux purificateur de la colère dans son sang.

– Attends la suite, mon oncle. J'ai gardé le meilleur pour la fin. Tu te souviens d'un certain Stephen Bonnet ?

– Oui. Quel rapport ?

– Tu étais censé rentrer en Angleterre sur son navire. Apparemment, Forbes et lui sont associés depuis longtemps. L'avocat et plusieurs de ses amis marchands de Wilmington possèdent des parts dans son bateau et ses cargaisons. Depuis le blocus anglais, leurs profits sont montés en flèche. Monsieur Bonnet est, paraît-il, un contrebandier très habile.

Jamie lâcha un juron extrêmement vulgaire en français. Devant le hangar, l'eau était calme et belle, le reflet de la lune traçant une voie argentée qui menait à l'océan. On distinguait un navire amarré au loin, petit, noir et aussi parfait qu'une araignée sur une feuille de papier blanc. Était-ce celui de Bonnet ?

– Bon sang ! Quand descendront-ils à terre ? Pour la première fois, Ian parut indécis.

– Je ne sais pas. Ça dépend peut-être de la marée. Elle monte ou elle descend ?

Jamie baissa les yeux vers les vaguelettes clapotant sous l'entrepôt.

– Qu'est-ce que j'en sais ? Et quelle différence ?

Il se passa une main sur le visage, essayant de réfléchir. Naturellement, ils lui avaient pris son coutelas. Son *sgian dhu* était toujours glissé dans son bas, mais il n'irait pas bien loin avec une lame de sept centimètres.

– Qu'est-ce que tu as comme armes, Ian ? Tu n'aurais pas apporté ton arc avec toi, par hasard ?

Ian fit une moue navrée. Il avait rejoint son oncle à la porte, contemplant le navire au loin. Le clair de lune illuminait ses traits excités par l'envie d'en découdre.

– Désolé, mon oncle. Mais j'ai deux bons couteaux, une dague et un pistolet. J'ai aussi mon fusil, mais il est accroché à ma selle. Je vais le chercher ? Ils risquent de me voir.

Jamie pianota sur le montant de la porte jusqu'à ce que la douleur de son doigt cassé l'arrête. Il ressentait une envie physique d'attendre Bonnet. Il comprenait le désir de Ian et le partageait, mais sa pensée rationnelle évaluait leurs chances et ne cessait de le ramener à la réalité, refoulant la partie animale en lui assoiffée de vengeance.

Il ne voyait aucune chaloupe venir du navire. En présumant que ce dernier était bien celui de Bonnet, ce qu'ils ignoraient, il se passerait peut-être des

heures avant qu'ils viennent le chercher. Ensuite, quelle était la probabilité que Bonnet se déplace en personne ? Il était le capitaine ; viendrait-il lui-même ou enverrait-il ses hommes ?

Armé d'un fusil et se tenant en embuscade, Jamie pouvait atteindre Bonnet dans la chaloupe. À condition de le reconnaître. En outre, l'atteindre ne signifiait pas le tuer.

Si Bonnet ne se trouvait pas dans l'embarcation, il faudrait attendre que celle-ci soit assez proche pour sauter à bord, maîtriser ses occupants... Combien seraient-ils ? Deux, trois, quatre ? Il faudrait tous les tuer ou les mettre hors d'état de nuire. Après quoi, ils devraient ramer jusqu'au navire, sur le pont duquel les marins auraient sans doute suivi les événements sur le rivage et l'attendraient de pied ferme, prêts à les couler ou à les tirer comme des pigeons d'argile.

Si, par miracle, ils parvenaient à monter à bord sans se faire voir, il faudrait fouiller le navire à la recherche de Bonnet, le traquer, puis le tuer sans attirer l'attention de l'équipage...

Cette laborieuse analyse se déroula dans sa tête en un clin d'œil, et il l'écarta aussi rapidement. S'ils étaient capturés et tués, Claire se retrouverait seule et sans défense. Il ne pouvait courir ce risque. Néanmoins, se dit-il pour se consoler, il savait où trouver Forbes et ne manquerait pas d'aller le chercher, en temps voulu. Résigné, il se tourna vers Ian.

– Tu n'as qu'un seul cheval ?

– Oui, mon oncle. Mais je sais où on peut en voler un deuxième.

92. La secrétaire

Deux jours passèrent. Dans la chaleur moite et étouffante, divers champignons et autres moisissures tentaient de s'immiscer dans les moindres plis de mon corps, sans parler des cafards omniprésents et omnivores déterminés à me ronger les sourcils dès la lumière éteinte. Le cuir de mes souliers était ramolli et poisseux, mes cheveux étaient devenus gras et raides et, à l'instar de Sadie Ferguson, je passais le plus clair de mon temps en chemise.

Aussi, quand Mme Tolliver nous ordonna de venir aider à la lessive, nous abandonnâmes précipitamment notre partie de loo (Sadie gagnait) et nous bousculâmes presque dans notre hâte d'obéir.

Il faisait beaucoup plus chaud dans la cour et presque aussi humide que dans notre cellule, le feu rugissant sous la grande marmite qui dégageait un épais nuage de vapeur. Nos chemises nous collaient à la peau, le lin crasseux rendu transparent par la transpiration. La lessive était une corvée pénible, mais au moins, il n'y avait pas d'insectes et, si le soleil aveuglant me brûlait le nez et les bras, il brillait.

J'interrogeai Mme Tolliver sur l'esclave et son bébé, mais elle se contenta de pincer les lèvres, la mine méprisante et sévère. La veille au soir, je n'avais pas entendu la voix grave du shérif dans la cuisine ; il n'avait pas dû être à la maison. À en juger par le teint verdâtre de sa femme, elle avait passé une longue nuit solitaire avec sa bouteille de gin, suivie d'un réveil plutôt pénible.

– Vous vous sentiriez beaucoup mieux en restant assise à l'ombre et en buvant... de l'eau. Beaucoup d'eau.

Du thé ou du café auraient été préférables, mais ils coûtaient une fortune dans les colonies et étaient sûrement au-dessus des moyens d'une femme de shérif.

– Si vous avez un peu d'ipéca... ou de la menthe...

– Merci pour votre précieuse opinion, madame Fraser ! répondit-elle d'un ton sec.

Les joues pâles et brillantes de transpiration, elle tenait à peine debout.

Je n'insistai pas et me concentrai sur ma tâche, soulevant une pile de vêtements trempés et fumants au bout d'une pelle en bois. Cet ustensile était si usé que mes mains moites glissaient sur le manche.

Après avoir lavé, rincé et essoré tout le linge brûlant, nous retendîmes à sécher sur des cordes. Enfin, nous nous assîmes pantelantes dans la mince bande d'ombre le long de la maison, nous passant une louche en fer blanc et avalant l'eau tiède du puits. Oubliant son rang supérieur, Mme Tolliver s'installa à nos côtés, mais très soudainement. Je lui tendis la louche, mais

avant qu'elle n'ait eu le temps de la prendre, ses yeux se révoltèrent dans leurs orbites. Elle ne tomba pas vraiment à la renverse, mais s'affaissa en arrière, se dissolvant en un tas de cotonnade.

Sadie Ferguson questionna avec intérêt :

– Elle est morte ?

Elle jetait des regards à la ronde, estimant ses chances d'en profiter pour détalier.

– Non. C'est juste une mauvaise gueule de bois, sans doute aggravée par une insolation.

Je pris son pouls. Il était léger et rapide mais régulier. J'étais en train de me demander s'il valait mieux rester et empêcher Mme Tolliver de s'étouffer avec son propre vomi ou s'éclipser, même pieds nus et en chemise, quand des voix mâles retentirent au coin de la maison.

Deux hommes apparurent. L'un d'eux était un des jeunes adjoints de Tolliver. Je l'avais aperçu quand Brown m'avait amenée. L'autre était un gentleman corpulent d'une quarantaine d'années, très élégant, avec une veste aux boutons d'argent et un gilet en soie auréolé de taches de transpiration. Il écarquilla les yeux devant la scène de débauche devant lui.

– Ce sont les prisonnières ? demanda-t-il dégoûté.

– Oui, monsieur. Enfin... les deux en chemise. L'autre, c'est la femme du shérif.

Les narines de Bouton d'argent se pincèrent.

– Laquelle est la sage-femme ?

Je me redressai et m'efforçai de prendre un air digne.

– C'est moi, je suis madame Fraser.

– Vraiment.

À son ton, il était clair que, pour ce qu'il en avait à faire, j'aurais pu annoncer que j'étais la reine Charlotte. Il m'examina de haut en bas sans cacher son mépris, puis s'adressa à l'adjoint.

– De quoi est-elle accusée ?

L'adjoint, qui n'était pas une lumière, nous contempla Sadie et moi, la mine perplexe.

– Ah... euh... il y en a une qui est faussaire... et l'autre meurtrière... mais quant à savoir qui est qui...

– C'est moi, la meurtrière, dit Sadie avec courage. Elle, c'est une excellente sage-femme !

Je la regardai avec surprise, mais elle me fit signe de me taire.

– Hmm... fort bien. Possédez-vous une robe, madame ? J'acquiesçai.

– Allez-vous habiller.

Il se tourna vers l'adjoint, sortit un mouchoir en soie de sa poche et épongea son visage rose.

– C'est bon, je la prends. Vous préviendrez monsieur Tolliver.

Le jeune homme s'inclina avec maladresse.

– Bien, monsieur.

Il jeta un coup d'œil vers Mme Tolliver toujours inconsciente, puis aboya à Sadie :

– Vous, là. Rentrez-la à l'intérieur et occupez-vous d'elle. Allez, vite !

La mine grave, Sadie remonta ses lunettes embuées du bout de l'index.

– Oui, monsieur ! Tout de suite, monsieur !

Je n'eus pas le temps de lui parler et à peine celui d'enfiler mon corset et ma robe défraîchie, puis d'attraper mon sac avant d'être escortée vers une voiture, assez défraîchie elle-même, mais qui avait été autrefois de qualité.

Après quelques pâtés de maisons, je demandai à mon compagnon qui regardait par la fenêtre, l'esprit ailleurs :

– Auriez-vous l'obligeance de me dire qui vous êtes et où vous m'emmenez ?

Ma question l'extirpa de ses pensées, et, surpris, il se tourna vers moi, semblant d'un coup se rendre compte que je n'étais pas qu'un objet inanimé.

– Oh, je vous demande pardon, madame. Nous nous rendons au palais du gouverneur. Vous n'avez donc pas de bonnet ?

– Non.

Il fit la grimace et se replongea dans sa méditation.



www.epub-online.fr



Les travaux étaient enfin terminés, pour un résultat des plus exquis. William Tryon, le gouverneur précédent, avait commencé la construction du palais, mais avait été muté à New York avant son achèvement. À présent, l'imposant édifice en brique se dressait dans toute sa splendeur, flanqué de gracieuses ailes, avec de splendides pelouses et d'immenses massifs de lierre.

Toutefois, les arbres majestueux qui borderaient un jour son allée n'étaient encore que de jeunes pousses. La voiture s'arrêta devant la maison. Bien entendu, nous n'entrâmes pas par la porte principale et officielle, mais, contournant la bâtisse, par la porte de service, avant de descendre dans les quartiers des domestiques, au sous-sol.

On me fit entrer dans une chambre de bonne, où on me fournit un peigne, une bassine, une aiguière et un bonnet, puis on m'ordonna de me rendre présentable dans les meilleurs délais.

Mon guide, qui s'appelait M. Webb (comme je l'appris en entendant la cuisinière le saluer de façon obséquieuse), attendit avec une impatience manifeste pendant que je faisais mes ablutions, puis il me prit par le bras et m'entraîna dans un étroit escalier de service jusqu'au premier étage, où une jeune femme de chambre paniquée nous accueillit.

– Ah, vous voici, monsieur ! Enfin !

Elle effectua une petite révérence, puis me regarda, intriguée.

– C'est la sage-femme ?

– Oui, madame Fraser... Dilman.

Je notai qu'il l'appelait par son nom de famille, comme il était d'usage en Angleterre avec les domestiques. Elle me salua timidement, puis m'indiqua une porte entrouverte.

La chambre était spacieuse et luxueuse, avec un lit à baldaquin, une commode, une armoire et un fauteuil. Toutefois, le décor raffiné était quelque peu flétri par un amoncellement de linge à raccommoder, un vieux panier à ouvrage renversé déversant ses bobines de fil sur le tapis et une caisse de jouets d'enfants. Une énorme masse que je devinai être Mme Martin, l'épouse du gouverneur, occupait le lit.

Dilman s'inclina devant elle et lui chuchota mon nom. Mme Martin était toute ronde, très ronde même, compte tenu de sa grossesse avancée, avec un petit nez pointu et une manière de regarder en plissant ses yeux de myope qui me fit penser à Madame Piquedru, des contes de Beatrix Potter. Question caractère, elle lui ressemblait nettement moins. Elle hissa une tête coiffée d'un bonnet froissé hors des couvertures.

– Qui c'est, celle-là ?

Dilman fit une nouvelle révérence.

– La sage-femme, madame. Vous avez bien dormi ?

– Bien sûr que non ! Comment voulez-vous que je dorme avec ce maudit enfant qui me pétrit le foie sans arrêt. J'ai vomi toute la nuit. Mes draps sont trempés de transpiration, et je grelotte de fièvre. On m'a dit qu'il n'y avait plus une sage-femme dans tout le pays. Où vous l'avez dégottée, dans la prison locale ?

Elle m'examina d'un œil dyspeptique. Je déposai mon sac, répondant :

– Vous ne croyez pas si bien dire. Vous en êtes à combien de mois, vous êtes malade depuis combien de temps et quand êtes-vous allée à la selle pour la dernière fois ?

Elle parut alors un peu plus intéressée et fit signe à Dilman de sortir.

– C'est quoi, votre nom, déjà ?

– Fraser. Avez-vous ressenti les premières contractions ? Des crampes ? Un saignement ? Une douleur intermittente dans le dos ?

Elle me dévisagea avec méfiance, mais se résolut à répondre à mes questions. Je finis par pouvoir diagnostiquer un empoisonnement alimentaire aigu, sans doute dû à une tourte aux huîtres consommée la veille, parmi un nombre considérable d'autres mets, dans une crise de gloutonnerie vorace provoquée par sa grossesse.

Elle rentra sa langue que je venais d'inspecter.

– Vous êtes sûre que je n'ai pas de fièvre ?

– Non, en tout cas, pas encore.

Je comprenais ses craintes. Au cours de l'auscultation, j'avais appris qu'une fièvre particulièrement virulente traînait en ville et dans le palais. Le secrétaire du gouverneur en était mort deux jours plus tôt, et Dilman était la seule femme de chambre tenant encore debout.

Je la fis sortir du lit et l'aidai à marcher jusqu'au fauteuil, dans lequel elle s'effondra comme un chou à la crème écrasé. La chambre sentait le renfermé, alors j'ouvris grand la fenêtre pour laisser entrer la brise.

– Par Dieu, vous voulez m'achever !

Elle serra sa robe de chambre autour de son cou, voûtant les épaules comme si un blizzard s'était engouffré dans la pièce. Scandalisée, elle agita une main vers l'extérieur.

– Vous êtes folle, les miasmes !

En vérité, les moustiques représentaient en effet un risque. Mais il restait plusieurs heures avant le coucher du soleil. Avant qu'ils ne commencent à sévir.

– Je la refermerai dans quelques minutes. Pour l'instant, vous avez besoin d'air et, si possible, d'avalier un aliment léger. Vous sentez-vous capable de manger un morceau de pain grillé ?

Elle réfléchit, passant un bout de langue hésitant sur la commissure de ses lèvres

– Peut-être, décida-t-elle. Et une tasse de thé. Dilman! hurla-t-elle à la servante qui se trouvait dans l'autre pièce.

La femme de ménage partie chercher le pain et le thé (depuis combien de temps n'avais-je pas goûté à du vrai thé ?), je repris mon examen détaillé.

Combien de grossesses précédentes ? Six, mais une ombre traversa son visage, et malgré elle, ses yeux se tournèrent vers une poupée en bois près de la cheminée.

– Vos enfants sont-ils dans le palais ?

Je n'avais vu aucune trace de sa progéniture. Même dans une maison aussi grande, il était difficile d'en cacher six.

– Non, nous avons envoyé les filles chez ma sœur, dans le New Jersey, il y a plusieurs semaines.

Quelques questions plus tard, le plateau de thé arriva. Je la laissai grignoter en paix et allai secouer ses draps humides et froissés.

– C'est vrai ? demanda-t-elle brusquement.

– Pardon ?

– On raconte que vous avez assassiné la jeune maîtresse de votre mari et que vous lui avez ouvert le ventre pour prendre son enfant. C'est vrai ?

Fermant les yeux, je pressai ma main contre mon front. Où avait-elle entendu ça ? Quand je me sentis capable de parler, je répondis en la regardant

droit dans les yeux.

– Ce n'était pas sa maîtresse, et je ne l'ai pas tuée. Quant au reste... oui, c'est vrai.

Elle me fixa un instant, la bouche ouverte. Puis elle la ferma et croisa les bras sur son ventre.

– Ah, on peut faire confiance à George Webb pour me trouver une sage-femme convenable !

Là-dessus, à ma grande surprise, elle éclata de rire.

– Il n'en sait rien, n'est-ce pas ?

– Il ne m'a rien demandé, répondis-je sèchement. Et vous, qui vous l'a raconté ?

– Oh, vous êtes très célèbre, madame Fraser. Tout le monde parle de vous ! George n'a pas le temps de cancaner, mais je suis sûre que même lui en a entendu parler. Heureusement, il n'a aucune mémoire des noms. Mais moi si.

Elle avait retrouvé un peu de couleurs. Elle mordit délicatement dans un autre toast et le mâchonna avant de reprendre :

– Je n'étais pas sûre que ce soit vous. Il me fallait vous le demander.

– Et à présent que vous savez... ?

– Je ne sais rien. Je n'avais encore jamais rencontré une meurtrière.

Elle avala le dernier morceau de toast et s'essuya les mains sur la serviette.

– Je ne suis pas une meurtrière.

– Forcément, vous n'allez pas affirmer le contraire. Elle saisit sa tasse de thé, m'observant avec intérêt.

– Vous ne ressemblez pas une dépravée. Cela dit, vous n'avez pas l'air tout à fait respectable non plus.

Elle but du bout des lèvres. Sa mine ravie me rappela que je n'avais rien mangé depuis le bol de porridge sans sel ni beurre que Mme Tolliver avait servi en guise de petit-déjeuner.

Mme Martin reposa sa tasse et annonça :

– Je dois réfléchir. (Elle agita une main vers le plateau.) Rapportez ça à la cuisine et demandez qu'on m'envoie de la soupe et peut-être... quelques sandwichs. Je crois bien que mon appétit est revenu.



De manière subite, j'étais passée d'une geôle misérable à un palais et je me sentais comme un marin descendant à terre après de longs mois en mer, titubante et prise de vertiges. Tel un automate, je me rendis docilement à la cuisine, puis remontai dans la chambre de Mme Martin avec un plateau chargé d'un bol de soupe qui dégageait un parfum divin. Le temps qu'elle me congédie, mon cerveau était de nouveau en mesure de fonctionner, sans toutefois avoir retrouvé toutes ses capacités.

Je me trouvais à New Bern, et, grâce à Dieu et à Sadie Ferguson, hors de la prison du shérif Tolliver. Fergus et Marsali habitaient en ville. Par conséquent, la logique me dictait de m'enfuir et de tenter de les trouver. Ils pourraient m'aider à rejoindre Jamie. Je m'accrochais à la promesse de Tom Christie qu'il n'était pas mort et à la conviction qu'on pouvait le retrouver, car aucune autre option n'était tolérable.

Toutefois, m'enfuir du palais du gouverneur s'avéra plus difficile que je l'aurais cru. Des gardes étaient postés devant toutes les portes, et ma tentative de filer devant l'un d'eux, mine de rien, échoua lamentablement. M. Webb réapparut et m'escorta dans une mansarde où il m'enferma à clef.

C'était toujours mieux que la prison, mais guère plus. L'atmosphère y était chaude et étouffante. La chambre, qui n'avait pas été occupée depuis longtemps, contenait un lit de camp, un pot de chambre, une bassine, une aiguière et une commode avec quelques vêtements. Une couche de poussière recouvrait toutes les surfaces. L'aiguière était remplie d'eau trouble qui croupissait depuis un certain temps, plusieurs papillons de nuit et autres menus insectes flottant dans la bassine.

Il y avait aussi une petite fenêtre collée par la peinture. À force de tirer dessus, je parvins à l'ouvrir et inspirai de grandes goulées d'air.

Je me déshabillai, ôtai les insectes de l'eau et me lavai une expérience sublime qui me fit beaucoup de bien, après une semaine dans la crasse et la sueur. Malgré quelques hésitations, je pris une chemise en lin dans la commode, ne pouvant me résoudre à renfiler la mienne.

Même sans savon ni shampoing – mes moyens étaient limités – je me sentais nettement plus fraîche. Ayant également trouvé un peigne (mais pas de miroir), je démêlai mes cheveux mouillés devant la fenêtre, essayant de voir les alentours.

Au-dehors, d'autres gardes étaient postés tout autour de la propriété. Était-ce normal ? Sans doute pas. Ils semblaient nerveux et très alertes. J'en vis un repousser un homme qui s'approchait des grilles, pointant son arme d'un air menaçant. Ce dernier parut surpris et recula, avant de s'éloigner.

Étaient aussi présents des soldats en uniforme. Peut-être des fusiliers marins, mais je ne connaissais pas assez les vêtements militaires pour en être certaine. Ils étaient regroupés autour de six canons, chacun perché sur un monticule devant le palais, dominant la ville et le port.

Deux hommes en civil se trouvaient parmi eux. Je reconnus la silhouette corpulente de M. Webb, accompagné d'un homme plus petit. Ce dernier marchait le long de la ligne de canons, les bras croisés derrière lui, et les fusiliers faisaient le salut militaire sur son passage. Ce devait donc être le gouverneur : Josiah Martin.

Je les observai quelques minutes, mais il ne se passait rien d'intéressant. Les effets du stress accumulé au cours du dernier mois et de la température torride se firent sentir, m'écrasant comme une main géante.

Je m'allongeai sur le lit de camp et m'endormis aussitôt.



Je dormis jusqu'au milieu de la nuit, puis fus réveillée pour me rendre au chevet de Mme Martin, qui semblait souffrir d'une rechute de ses problèmes digestifs. Derrière une porte entrebâillée se tenait un homme grassouillet avec un long nez, la mine inquiète, en chemise et bonnet de nuit, et tenant une chandelle. Je devinai qu'il s'agissait du gouverneur. Il me jeta un regard méchant, mais n'entra pas dans la pièce. Je n'eus pas le temps de me préoccuper de lui et, une fois la crise passée, il avait disparu. Ma patiente endormie, je me couchai sur le tapis, au pied de son lit, un jupon enroulé en guise d'oreiller, et me rendormis avec bonheur.

À mon réveil, il faisait jour. Le feu était éteint. Mme Martin était sortie de son lit et appelait Dilman dans l'escalier de service, d'une voix plaintive.

Elle revint tandis que je me relevai.

– Maudite bonne ! ronchonna-t-elle. Elle doit avoir attrapé la fièvre, comme les autres. Ou alors elle s'est enfuie elle aussi.

J'en déduisis que si plusieurs domestiques étaient alités, bon nombre étaient tout simplement partis par peur de la contagion.

Mme Martin s'inspecta dans le miroir, tirant la langue d'un air critique.

– Vous êtes sûre que je n'ai pas la fièvre tierce, madame Fraser ? Je me trouve le teint bien jaune.

De fait, elle avait un teint de rose anglaise, quoique, un peu pâle à force de vomir.

– Évitez les gâteaux à la crème et la tourte aux huîtres par temps chaud, ne mangez rien de plus gros que votre tête par repas, et tout ira bien.

Je refoulai un bâillement. Je surpris mon reflet dans le miroir par-dessus son épaule et tressaillis. J'étais aussi pâle qu'elle, avec de gros cernes sous les yeux ; quant à mes cheveux... on pouvait tout juste dire qu'ils étaient presque propres.

– Je devrais être saignée, déclara Mme Martin. C'est ainsi qu'on soigne la pléthore, ce cher docteur Sibelius le dit toujours. Entre quatre-vingts et cent grammes, peut-être, suivis de teinture noire. Le docteur Sibelius dit aussi que la teinture noire traite parfaitement ce genre de choses.

Elle s'affala dans le fauteuil, son ventre rond rebondissant sous son peignoir. Elle retroussa sa manche, étirant son bras languissamment.

– Vous trouverez une lancette et un bol dans le premier tiroir de gauche, madame Fraser.

La seule idée de pratiquer une saignée au saut du lit suffisait à me donner envie de vomir. Quant à la teinture noire du docteur Sibelius, il s'agissait de laudanum, une teinture alcoolique d'opium, certainement pas mon traitement de choix pour une femme enceinte.

Il s'ensuivit une discussion acerbe sur les vertus de la saignée. À la lueur excitée dans son regard, je devinai qu'elle voulait surtout se faire ouvrir une veine par une meurtrière, le frisson suprême. L'apparition de M. Webb, qui entra sans frapper nous interrompit.

Il s'inclina devant Mme Martin.

– Je vous dérange, madame ? Toutes mes excuses. Puis il se tourna vers moi.

– Vous, mettez votre bonnet et suivez-moi.

Je ne me le fis pas dire deux fois, abandonnant Mme Martin indignée de ne pas avoir été saignée.

Cette fois, Webb me conduisit dans le grand escalier immaculé, puis dans une immense pièce tapissée de livres. À présent coiffé de sa perruque et élégamment vêtu, le gouverneur était assis derrière un bureau croulant sous la paperasserie, les plumes éparses, les buvards, les saupoudreuses de sable, la cire à cacheter, bref tout l'attirail d'un bureaucrate du XVIII^e siècle. Il semblait agacé et presque aussi indigné que sa femme.

– Voyons, Webb ! J'ai besoin d'un secrétaire, et vous m'amenez une sage-femme ?

– C'est une faussaire.

Cela tua dans l'œuf la plainte que le gouverneur s'apprêtait à formuler. Il marqua un temps d'arrêt, me scrutant des pieds à la tête.

– Ah. Je vois.

– Accusée de contrefaçon, précisai-je. Je n'ai pas encore été jugée et encore moins condamnée.

Mon accent éduqué le surprit encore plus.

– Je vois, répéta-t-il lentement. Où êtes-vous allé la chercher, Webb ?

Indifférent, celui-ci me regarda comme si j'étais un meuble insignifiant ou un pot de chambre.

– À la prison, monsieur. Quand j'ai interrogé les gens autour de moi en quête d'une sage-femme, on m'a raconté qu'elle avait fait des prodiges avec une esclave qui avait eu du mal à accoucher. Comme c'était urgent et qu'il n'y avait personne d'autre...

Il fit une légère grimace.

– Hmm...

Le gouverneur sortit un mouchoir de sa manche et tamponna son menton moite.

– Vous avez une écriture lisible ?

Dans le cas contraire, j'aurais été une piètre faussaire, mais je me contentai de répondre par l'affirmative.

Heureusement, c'était le cas. À mon époque, j'avais gribouillé mes ordonnances avec un stylo à bille mais, depuis, je m'étais entraînée à écrire à

la plume, soignant mon écriture afin que mes archives médicales et mes études de cas puissent être lisibles par celui ou celle qui en aurait besoin après moi. Une fois de plus, j'eus un pincement au cœur en pensant à Malva... Mais pour l'instant, je n'avais guère de temps à consacrer à son souvenir.

Le gouverneur m'indiqua une chaise et un bureau dans un coin de la pièce.

Il se leva, fouilla parmi les papiers devant lui et en déposa un devant moi.

– Faites donc une copie de ce texte pour voir, je vous prie.

C'était une brève lettre adressée au Conseil royal exprimant les préoccupations du gouverneur concernant les menaces récentes pesant sur cet organe et repoussant la date de sa prochaine réunion. Je choisis une plume dans le pot sur le bureau, la taillai à ma convenance, débouchai l'encrier et me mis à la tâche, profondément consciente du regard attentif des deux hommes au-dessus de moi.

J'ignorais combien de jours je parviendrais à maintenir cette imposture – Mme Martin pouvait parler à tout moment –, mais j'avais sans doute plus de chances de m'échapper en tant que faussaire que meurtrière.

Le gouverneur prit ma copie, l'examina, puis la reposa avec un grognement satisfait.

– Cela ira. Faites-en huit autres copies, puis vous continuerez avec ceci.

Retournant à son bureau, il prit une large liasse de correspondance qu'il plaça devant moi.

Les deux hommes (j'ignorais quelle était la position de Webb, mais il semblait être un proche ami du gouverneur) reprirent leur conversation, parlant des affaires courantes comme si je n'existais pas.

Je m'attelai à ma tâche mécanique, trouvant un certain réconfort dans le grattement de la plume et les gestes répétitifs de sabler, sécher, secouer, souffler sur la feuille. Ce rituel n'occupait qu'une petite partie de mon cerveau, laissant le reste libre de s'inquiéter pour Jamie et de réfléchir à mon évasion.

Je pouvais, et devais, tôt ou tard, m'excuser pour aller prendre soin de Mme Martin. Si je parvenais à m'y rendre sans être accompagnée, je pourrais discrètement me glisser vers la sortie la plus proche. Toutefois, jusqu'à présent, toutes les portes que j'avais vues étaient gardées. En outre, pour mon plus grand malheur, le palais était équipé d'une armoire de simples très bien pourvue. Il me serait difficile de prétexter une visite chez un apothicaire. Même dans ce cas, je serais sans doute escortée.

Le mieux serait d'attendre la nuit. Si je parvenais à sortir du palais, je disposerais de quelques heures avant la découverte de mon absence. Toutefois, s'ils m'enfermaient de nouveau à clef...

Je grattai le papier avec application, retournant sous tous les angles des plans toujours insatisfaisants et m'efforçant de ne pas imaginer le corps de Jamie tournant lentement sur lui-même, pendu à un arbre dans un lieu sans nom. Christie m'avait donné sa parole, je ne pouvais que me raccrocher à elle.

Webb et le gouverneur marmonnaient dans leur coin. J'ignorais de quoi ils parlaient, et le bruit de leur voix n'était qu'un lointain grondement, apaisant comme le roulement des vagues. Au bout de plusieurs minutes, Webb vint m'indiquer quelles lettres cacheter et me dicter les adresses. Je faillis lui demander pourquoi il ne mettait pas la main à la pâte lui aussi, puisqu'il y avait urgence, mais je vis ses mains tordues par l'arthrite.

Il se décoiça un instant, juste assez pour esquisser un petit sourire et me dire :

– Vous avez une fort belle écriture, madame Fraser. Quel dommage que vous soyez la faussaire et non la meurtrière.

– Pourquoi ?

Il parut étonné par ma surprise.

– Mais... parce qu'il est clair que vous avez reçu une bonne éducation. Si vous étiez condamnée pour meurtre, vous pourriez invoquer les privilèges du clergé et vous en sortir avec une flagellation en place publique et une marque au fer rouge sur le visage. La contrefaçon, en revanche... (il fit une grimace navrée), c'est la peine capitale, aucune grâce n'est possible. Si vous êtes condamnée, madame Fraser, j'ai bien peur que ce ne soit la corde.

Ma gratitude envers Sadie Ferguson connut une brusque réévaluation.

Je m'efforçai de demeurer le plus calme possible.

– Alors, il ne reste plus qu'à espérer que justice soit faite, afin que je sois libérée.

Il émit un petit rire.

– Assurément. Ne serait-ce que pour la réputation du gouverneur.

Nous reprîmes le travail en silence. La pendule dorée derrière moi sonna midi et, comme invoqué par le son, un domestique entra (ce devait être le majordome), pour demander au gouverneur s'il acceptait de recevoir une délégation des habitants de la ville.

Le gouverneur fit une moue de lassitude, puis acquiesça avec résignation. Un groupe de sept hommes entra, tous sur leur trente et un, visiblement de petits commerçants plutôt que de grands marchands et des notables. Dieu merci, je n'en connaissais aucun. L'un d'eux se présenta sous le nom de George Herbert et déclara :

– Monsieur, nous sommes venus vous demander la signification de ce mouvement des canons.

Assis près de moi, Webb se raidit, mais le gouverneur semblait s'y être préparé. Il prit un air innocent :

– Les canons ? Mais... nous réparons leurs socles. Nous tirerons une salve d'honneur, comme d'habitude, un peu plus tard ce mois-ci pour célébrer l'anniversaire de la reine. Lors de la dernière inspection, nous avons découvert que le bois des caissons était pourri par endroits. Naturellement, il est impossible de tirer au canon tant que les réparations n'auront pas été

effectuées. Souhaitez-vous inspecter les socles vous-mêmes, messieurs ?

Il fit mine de se lever pour les escorter en personne, mais sa courtoisie était si fortement teintée d'ironie que les hommes rougirent et marmonnèrent un refus.

Il y eut encore quelques échanges aimables de pure forme, puis la délégation se retira, ses membres à peine moins suspicieux qu'à leur arrivée. Quand la porte se referma derrière eux, Webb ferma les yeux avec un long soupir.

– Bande de bâtards ! murmura le gouverneur.

Je fis semblant de ne pas avoir entendu, plongeant le nez dans mon travail.

Webb s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la pelouse, sans doute pour s'assurer que les canons étaient toujours là où ils étaient censés être. En étirant le cou, je pouvais les voir. Effectivement, les six canons avaient été ôtés de leur socle et gisaient dans l'herbe, tels d'inoffensifs troncs de bronze.

De la conversation qui s'ensuivit, pimentée de commentaires plutôt crus sur ces chiens de rebelles qui avaient l'audace d'interroger le gouverneur royal comme un vulgaire larbin, je déduisis qu'on avait déplacé les canons par peur que les habitants de la ville ne s'en emparent et ne les retournent contre le palais.

En les écoutant, je me rendis compte que les événements étaient allés plus loin et plus vite que je ne l'avais cru. Nous n'étions qu'à la mi-juillet 1775, presque un an avant qu'une version plus longue et plus énergique de la déclaration de Mecklenberg ne se transforme en une déclaration d'indépendance officielle des colonies unies. Pourtant, le gouverneur royal se préparait déjà à un conflit ouvert.

Si ce que j'avais vu tout au long de notre voyage depuis Fraser's Ridge ne m'avait pas encore convaincue du début de la guerre, une journée avec le gouverneur suffisait à m'enlever tout doute.

Dans l'après-midi, je montai voir ma patiente, accompagnée, hélas, de Webb. Mme Martin était apathique et déprimée, se plaignant de la chaleur, du climat impossible, du fait qu'elle s'ennuyait de ses filles et du manque déplorable de personnel de maison, ayant été obligée de se brosser elle-même les cheveux en l'absence de Dilman. Toutefois, elle était en bonne santé, ce que je rapportai au gouverneur à mon retour dans son bureau.

– Pensez-vous qu'elle est en état de voyager ? m'interrogea-t-il.

Je réfléchis un instant, puis acquiesçai.

– Je pense que oui. Elle est encore un peu malade en raison de ses troubles digestifs, mais, dès demain, elle devrait être rétablie. Sa grossesse se déroule normalement. A-t-elle déjà éprouvé des difficultés à rester enfermée dans un espace clos ?

Le gouverneur rosit, puis fit non de la tête. Ensuite, il s'inclina.

– Je vous remercie, madame Fraser. George ? Si vous vous voulez bien

m'excuser, je dois aller discuter un instant avec Betsy.

Quand il fut sorti, je demandai à Webb :

– Il envisage d'envoyer sa femme quelque part ?

Pour une fois, Webb me parut presque humain. Il fixait la porte qui venait de se refermer sur le gouverneur.

– Oui, il a de la famille à New York et dans le New Jersey. Elle sera en sécurité, là-bas, avec les enfants. Ils ont trois filles.

– Trois ? Je croyais qu'elle en avait eu six... Ah.

Je me tus brusquement. Elle m'avait dit avoir accouché six fois, non pas qu'elle avait six enfants en vie.

– Depuis qu'ils sont ici, la fièvre a emporté leurs trois petits garçons.

Il soupira avant d'ajouter :

– Cette colonie ne leur a pas vraiment réussi.

Puis il se ressaisit, et l'homme s'effaça de nouveau derrière le masque du bureaucrate. Il me tendit une nouvelle liasse de documents, puis sortit sans un mot.

93. Dans mon rôle de lady

Je dînai seule dans ma chambre. La cuisinière tenait encore debout, même si l'atmosphère du désordre était tangible dans la maison. Je pouvais sentir le malaise ambiant, frôlant la panique, et il me vint à l'esprit que ce n'était pas la peur de la fièvre qui avait provoqué le départ des domestiques, mais plus probablement l'instinct de conservation qui pousse les rats à fuir un navire avant le naufrage.

Depuis ma minuscule fenêtre, je voyais un bout de la ville, apparemment sereine dans le crépuscule. Ici, la lumière était très différente de celle de la montagne : blanche et plate, elle dessinait les maisons et les bateaux de pêche avec une clarté saisissante, mais se fondait en une brume qui masquait complètement l'autre rive, si bien qu'au-delà de mon futur proche, je ne distinguai qu'une infinité floue.

Je chassai cette métaphore de mon esprit et sortis de ma poche l'encrier, la plume et les feuilles de papier que j'avais subtilisés dans la bibliothèque un peu plus tôt. Je ne savais pas comment ni quand je parviendrais à faire sortir un message du palais, mais il me restait un peu d'argent, et je voulais être prête dès que l'occasion se présenterait.

J'écrivis rapidement à Fergus et Marsali, leur racontant ce qui était arrivé et demandant à Fergus de se renseigner à Brunswick et Wilmington. Si Jamie était encore en vie, il devait se trouver dans la prison de Wilmington. Brunswick n'était qu'un petit village dominé par le fort Johnston, une imposante bâtisse fortifiée en rondins de bois, et celle-ci étant une garnison de miliciens, ils n'avaient aucune raison d'y avoir conduit Jamie. Toutefois, si c'était le cas, le fort était sous le commandement du capitaine Collet, un émigrant suisse qui le connaissait. Il y serait en sécurité.

Qui d'autre connaissait-il ? Il avait de nombreuses relations sur la côte, des hommes rencontrés lors de la Régulation. John Ashe, notamment. Avec sa compagnie, il avait marché à nos côtés sur Alamance, avait campé près de nous, et nous l'avions souvent accueilli autour de notre feu. Or, Ashe était de Wilmington.

Je venais juste de finir une brève supplique à John Ashe quand des pas retentirent dans le couloir. Je repliai la lettre en hâte sans la sécher et la fourrai avec l'autre missive dans ma poche. J'eus juste le temps de pousser l'encrier et le papier volés sous le lit.

C'était Webb, mon geôlier habituel, qui venait me chercher pour m'escorter chez Mme Martin afin de faire ses bagages. Visiblement, j'étais devenue la bonne du palais.

Je m'étais attendue à des lamentations ou à une crise de nerfs, mais je la

trouvai habillée et l'allure composée, donnant des ordres et mettant même la main à la pâte avec un esprit clair et ordonné.

La raison de sa maîtrise d'elle-même était le gouverneur, qui entra quelques instants plus tard, les traits tirés par l'inquiétude. Elle posa les mains sur ses épaules, le regardant avec affection.

– Mon pauvre Jo. Tu as dîné ?

– Non, mais peu importe. Je grignoterai plus tard. Il déposa un baiser sur son front.

– Tu as l'air d'aller mieux, Betsy. Tu es sûre que ça va ?

Je compris soudain qu'il était irlandais, ou du moins anglo-irlandais. Il n'avait aucun accent, mais, dans l'intimité, son intonation plus traînante le trahissait.

– Je suis tout à fait remise, l'assura-t-elle.

Elle prit sa main et la posa sur son ventre en souriant.

– Tu sens comme il bouge ?

Il sourit à son tour et porta sa main à ses lèvres, la baisant.

– Tu vas me manquer, mon chéri, dit-elle. Tu me promets d'être très prudent ?

– Bien sûr. Ma chère Betsy, tu sais que je ne supporte pas d'être séparé de toi, mais la situation...

– Oui, je sais. C'est pourquoi j'ai si peur pour toi. Je... Elle se rappela soudain de ma présence et changea de ton.

– Madame Fraser. Descendez à la cuisine, je vous prie, et faites préparer un plateau pour le gouverneur. Vous le monterez dans la bibliothèque.

Je m'inclinai et sortis. Était-ce l'occasion que j'attendais ?

Les couloirs et l'escalier étaient déserts, éclairés uniquement par la lueur vacillante des appliques en laiton. À l'odeur, elles brûlaient à l'huile de poisson. La cuisine se trouvait au sous-sol. Le silence sinistre qui régnait dans ce qui aurait dû être une ruche grouillante d'activités donnait l'impression de descendre dans un cachot.

La seule lumière de la cuisine était celle de l'âtre devant lequel trois domestiques étaient blottis en dépit de la chaleur. Ils se retournèrent en m'entendant entrer, leur visage dans l'ombre. Avec la vapeur qui s'élevait du chaudron derrière eux, je crus un instant me trouver devant les trois sorcières de Macbeth, réunies pour prononcer leur terrible prophétie. Je m'efforçai de calmer les battements de mon cœur et récitai sur un ton plaisant :

– » Double, double peine et tourment, chaudron bouille à feu brûlant. »

– Peine et tourment, ça, c'est sûr ! dit une voix féminine. Elle éclata de rire. En m'approchant, je constatai qu'il s'agissait de trois femmes noires. Des esclaves, sans doute, et donc dans l'impossibilité de fuir de la maison.

... Mais aussi de transmettre un message pour moi. Cependant, je n'avais

aucune raison de ne pas être amicale.

Je leur souris, et elles me sourirent en retour, m'observant avec curiosité. Nous ne nous étions jamais croisées. Toutefois, connaissant les bavardages d'usage dans les quartiers des domestiques, elles savaient sans doute qui j'étais.

Une fois que j'eus expliqué ce qui m'amenait, celle qui avait ri descendit un plateau d'une étagère en demandant :

– Le gouverneur envoie sa dame au loin ?

– Oui.

Les commérages ayant valeur de monnaie d'échange, je leur racontai tout ce que je savais pendant qu'elles s'affairaient, telles des ombres dans la pénombre, hachant, coupant, étalant, disposant.

Molly, la cuisinière, hocha la tête d'un air navré.

– Triste époque ! Triste époque !

Les deux autres murmurèrent leur assentiment. À leur comportement, elles paraissaient apprécier le gouverneur. D'un autre côté, en tant qu'esclaves, leur sort était inextricablement lié au sien, qu'elles l'aiment ou pas.

Tout en discutant avec elles, il me vint à l'esprit que, si elles ne pouvaient pas s'enfuir, elles sortaient sans doute de temps en temps, ne serait-ce que pour faire le marché, puisqu'il ne restait presque plus personne d'autre. J'avais vu juste. Sukie, celle qui avait ri, sortait acheter du poisson et des légumes frais tous les matins. Quand je lui présentai ma requête avec tact, elle parut disposée à déposer mes messages chez l'imprimeur (elle savait où il se trouvait, la boutique avec plein de livres dans la vitrine) en échange d'une petite compensation.

Elle glissa les lettres et l'argent dans son corsage avec un regard entendu. Dieu seul savait ce qu'elle s'imaginait, mais je lui répondis par un clin d'œil, pris le plateau chargé et remontai vers le royaume de la lumière empestant le poisson.

Le gouverneur était seul dans la bibliothèque, brûlant des documents dans la cheminée. Quand je déposai son dîner sur son bureau, il hocha la tête, l'esprit absent, mais n'y toucha pas. Ne sachant trop quoi faire, je restai plantée là un moment, puis m'assis à ma place habituelle.

Il jeta une dernière liasse dans les flammes, puis regarda les feuilles se racornir et noircir. Avec le coucher du soleil, la pièce s'était un peu rafraîchie. Les fenêtres étaient fermées, et des rigoles de condensation coulaient sur les vitres. Essuyant mon front et mon nez moites, je me levai et ouvris celle qui se trouvait derrière moi, puis inspirai l'air du soir, chaud mais propre et chargé des parfums du chèvrefeuille et des roses du jardin.

On sentait aussi une odeur de fumée de bois. Les soldats qui gardaient le palais avaient allumé, à intervalles réguliers tout autour du parc, des feux qui tenaient les moustiques à distance, mais leur permettraient également de ne

pas être pris par surprise en cas d'attaque.

Le gouverneur vint se placer derrière moi. Je crus qu'il allait m'enjoindre de fermer la fenêtre, mais il resta là à contempler les pelouses et la longue allée de graviers. La lune s'était levée, et les canons descendus de leurs socles formaient des ombres à peine visibles dans le noir, tels des cadavres alignés.

Peu après, il retourna à son bureau, m'appela et me tendit une liasse de courrier officiel à copier, une autre à trier et à classer. Il laissa la fenêtre ouverte, voulant sans doute entendre s'il se passait quelque chose.

Je me demandai où se trouvait l'omniprésent Webb. On n'entendait plus aucun bruit dans le palais. Mme Martin avait dû finir de remplir ses malles et se coucher.

Nous travaillâmes, chacun dans son coin, au rythme des sonneries de la pendule, le gouverneur se levant de temps en temps pour brûler d'autres papiers, prendre mes copies et les ranger dans de grands classeurs en cuir qu'il empilait sur son bureau. Il avait ôté sa perruque. Ses cheveux étaient châains, courts et frisés, un peu comme les miens après ma fièvre. Il s'immobilisait parfois et tournait la tête, tendant l'oreille.

Ayant moi-même fait face à une foule en colère, je comprenais ce qu'il guettait. À ce stade, je ne savais plus ce que je devais espérer ou craindre. Je m'abandonnai donc à l'engourdissement bienvenu du travail, même si je commençais à avoir des crampes dans les mains et devais m'arrêter souvent pour les masser.

Le gouverneur s'était mis à écrire. Il paraissait fatigué et se tortillait parfois en grimaçant en dépit du coussin. Mme Martin m'avait confié qu'il souffrait d'une fistule anale, mais je doutais qu'il me laisse le soigner. Je le surpris plusieurs fois jetant un coup d'œil vers la porte entrebâillée. Attendait-il quelqu'un ?

La fenêtre derrière moi était toujours ouverte, et un léger courant d'air me caressa le dos, chaud mais assez vigoureux pour soulever les cheveux dans ma nuque et faire vaciller la flamme des bougies. Celle du gouverneur se coucha, et il la protégea en l'abritant derrière sa main. Puis la brise arrêta, et l'on n'entendit plus rien que les stridulations des grillons au-dehors et le grattement de nos plumes. Le gouverneur semblait concentré sur la feuille devant lui, mais il tourna de nouveau la tête vers la porte, comme s'il venait d'apercevoir une ombre filer dans le couloir.

Il resta figé un instant, puis se frotta les yeux et se replongea dans son travail. Quelques minutes plus tard, il recommença. Cette attitude étant contagieuse, je me mis à surveiller la porte moi aussi.

– Vous... vous avez vu passer quelqu'un, madame Fraser ?

– Non, monsieur.

Je réprimai avec dignité un nouveau bâillement.

– Ah.

Déçu, il reprit sa plume, mais ne se remit pas à écrire. Il la fit tourner entre deux doigts, l'air ailleurs.

– Vous attendez quelqu'un, Votre Excellence ? Il sursauta.

– Ah. Euh... non. C'est juste... Nouveau regard vers la porte.

– C'est mon fils, reprit-il. Notre cher petit Sam. Il est mort ici, vous savez. À la fin de l'année dernière. Il n'avait que huit ans. Parfois... parfois, j'ai l'impression de le voir.

Sa voix mourut dans un souffle. Il replongea le nez dans ses papiers, pinçant les lèvres.

– Je suis désolée, ajoutai-je doucement.

Il ne dit rien, mais acquiesça d'un bref mouvement de tête, sans la relever, et nous reprîmes chacun notre travail.

Un peu plus tard, la pendule sonna une heure ; puis deux. Son carillon était doux et gai. Le gouverneur s'interrompit pour l'écouter, le regard lointain, puis il s'extirpa de sa torpeur.

– Il est si tard ! Je vous ai fait beaucoup trop veiller, madame Fraser. Je m'en excuse.

Il me fit signe d'abandonner les papiers que j'étais en train de recopier et je me levai, raide et endolorie d'être demeurée assise si longtemps.

Je secouai mes jupes et les lissai, puis me dirigeai vers la porte. Sur le seuil, je vis qu'il était resté derrière son bureau.

– Vous devriez aller dormir, vous savez.

Le palais était silencieux. Même les grillons au-dehors s'étaient endormis. On entendait tout juste le ronflement sourd d'un garde, somnolant dans le couloir.

Le gouverneur esquissa un sourire las.

– Oui, bientôt.

Il se tortilla un peu sur son siège, puis reprit sa plume et se remit à gratter le papier.



Le lendemain matin, personne ne vint me réveiller, et le soleil était déjà levé depuis belle lurette quand je m'étirai dans mon lit. En écoutant le silence, je paniquai une seconde à l'idée que tout le monde était parti pendant la nuit, me laissant seule enfermée. Je me levai à toute vitesse pour regarder par la fenêtre. Les soldats étaient toujours à leur poste dans le parc. De l'autre côté des grilles, j'apercevais des gens qui vauquaient normalement à leurs occupations, certains s'arrêtant pour contempler le palais.

Puis j'entendis des bruits familiers à l'étage inférieur et en fus soulagée. On ne m'avait pas abandonnée. Toutefois, le temps que le majordome vienne m'ouvrir, j'étais morte de faim.

Il me conduisit dans la chambre de Mme Martin qui, à ma grande surprise,

était vide. Il me quitta, puis, quelques minutes plus tard, Merilee, une des esclaves de la cuisine, entra, apeurée de se trouver dans une partie de la maison qu'elle ne connaissait pas.

– Que se passe-t-il ? lui demandai-je. Vous savez où est Mme Martin ?

– Elle est partie juste avant l'aube, ce matin. C'est monsieur Webb, qui l'a emmenée en secret dans une carriole avec ses malles.

Je comprenais pourquoi elle était partie de façon si discrète. Le gouverneur ne tenait pas à montrer qu'il se sentait menacé, par peur de provoquer précisément la violence qu'il redoutait tant.

– Mais si madame Martin n'est plus là, qu'est-ce que je fais ici ? Et vous ?

Merilee parut prendre un peu plus d'assurance.

– Je suis censée vous aider à vous habiller.

– Mais je n'ai pas besoin...

Puis je vis les vêtements étalés sur le lit : une des tenues de jour de Mme Martin, une jolie robe en coton fleurie façonnée à la dernière mode, « à la polonaise », accompagnée de jupons volumineux, de bas de soie et d'une grande capeline en paille pour cacher le visage.

De toute évidence, j'étais supposée incarner l'épouse du gouverneur. Je l'entendais discuter avec le majordome dans le couloir. Après tout, si cela pouvait me faire sortir du palais, c'était toujours bon à prendre.

Je mesurais une dizaine de centimètres de plus que Mme Martin, mais, n'ayant pas son ventre rond, sa robe tombait plus bas. Il m'était impossible d'entrer dans ses souliers, mais, en dépit de mes nombreuses mésaventures, les miens pouvaient encore convenir. Merilee les nettoya et les frotta avec un peu de graisse pour les faire briller.

Mon grand chapeau incliné sur le devant pour cacher mon visage, mes cheveux relevés et épingles sous un bonnet, je passerais dans doute pour Mme Martin aux yeux des gens qui l'avaient vue uniquement de loin. Quand il m'aperçut, le gouverneur tourna autour de moi, tira ici et là sur la robe pour l'ajuster, puis, après avec une légère courbette, m'offrit son bras.

– Votre serviteur, madame.

Voûtant un peu le dos pour paraître moins grande, je sortis ainsi par la grande porte au bras de Son Excellence, pour découvrir sa voiture qui nous attendait dans l'allée.

94. Escamotage

Jamie Fraser contempla la vitrine remplie d'ouvrages de qualité et s'autorisa un moment de fierté. La boutique de F. Fraser, propriétaire était petite, mais clairement prospère. Toutefois, le temps pressait et il poussa la porte sans s'attarder pour lire les titres. Une clochette tintinnabula, et la tête de Germain jaillit de derrière le comptoir tel un diable à ressort. Il poussa un cri de joie en apercevant son grand-père et son oncle.

– Grand-père ! Grand-père !

Il plongea sous le rabat du comptoir et se jeta dans les jambes de Jamie, lui enlaçant la taille. Il avait grandi, le sommet de son crâne atteignait désormais le nombril de son grand-père. Jamie ébouriffa ses cheveux blonds, puis l'écarta pour lui demander d'aller chercher son père.

Il n'en eut pas besoin. En entendant les cris, toute la famille se précipita depuis l'appartement situé derrière la boutique dans un concert tonitruant d'exclamations et de débordements dignes d'une meute de loups, comme le fit observer Ian en faisant sauter sur ses épaules Henri-Christian qui s'accrochait triomphalement à ses cheveux.

Fergus parvint à extirper Jamie de la mêlée et l'attira à l'écart dans une alcôve où étaient rangés les livres rares et les ouvrages réservés à un public averti.

– Que s'est-il passé, milord ? Pourquoi êtes-vous ici ?

À son expression où la joie était teintée d'inquiétude, Jamie devina que quelques nouvelles lui étaient déjà parvenues depuis les montagnes. Il lui résuma rapidement la situation, mais la fatigue et la précipitation le faisaient trébucher sur les mots. Une de leurs montures avait déclaré forfait à une soixantaine de kilomètres de la ville, et ils avaient marché pendant deux nuits et un jour, se relayant sur la selle du cheval encore valide pendant que l'autre trotait à ses côtés, s'accrochant aux lanières d'un étrier.

Fergus écouta avec attention, s'essuyant les lèvres sur sa serviette. Ils étaient arrivés en plein dîner.

– Le shérif ? Il doit s'agir de M. Tolliver. Je le connais. Voulez-vous qu'on...

Jamie l'interrompit d'un geste.

– Nous sommes déjà passés chez lui.

Ils n'avaient pas trouvé le shérif, mais une femme au visage d'échassier contrarié, ronflant, ivre morte sur un banc avec un bébé noir dans les bras.

Il avait collé le nourrisson dans les bras de Ian, puis traîné la femme dans la cour où il lui avait jeté des seaux d'eau à la figure jusqu'à ce qu'elle se

réveille en sursaut, hoquetant et crachant. Il l'avait ensuite reconduite dégoulinante et titubante dans la maison et l'avait contrainte à boire un reste froid de chicorée trouvé dans un pot. Après avoir rendu profusément ses tripes, elle avait plus ou moins retrouvé l'usage de la parole.

– Elle m'a d'abord dit que toutes les prisonnières s'étaient enfuies ou avaient été pendues.

Il omit de décrire la panique qui s'était emparée de lui en entendant ces mots. Toutefois, après avoir dûment secoué la geôlière et l'avoir encore gavée d'eau et de mauvais café, il était parvenu à lui arracher plus de détails.

– Un homme est venu la chercher avant-hier. C'est tout ce qu'elle savait, ou dont elle se souvenait. Je lui ai demandé de me le décrire. Il ne s'agissait ni de Brown ni de Neil Forbes.

La famille de Fergus se bousculait autour de Ian, le harcelant et le caressant. Marsali regardait vers l'alcôve, la mine inquiète, mourant d'envie de les rejoindre, mais empêchée par Joan, qui tirait sur sa jupe.

– Joanie, *a chuisle*, lâche-moi un instant, veux-tu ? Reste avec Félicité, d'accord ?

– Mais, maman...

– Pas maintenant, tout à l'heure, d'accord ?

– Qui cela peut-il être ? demanda Fergus.

– Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Jamie.

La frustration s'accumulait comme une bile noire dans le fond de sa gorge. Une pensée horrible le traversa soudain.

– Mon Dieu, si c'était Stephen Bonnet ?

Forbes avait peut-être appris son évasion et décidé d'inverser les rôles, déportant Claire en Angleterre et essayant de coller le meurtre de Malva sur son dos. Il avait du mal à respirer. Si Forbes avait livré Claire à Bonnet, il lui ouvrirait le ventre du cou jusqu'au bas-ventre et l'étranglerait avec ses propres viscères. Même chose pour l'Irlandais dès qu'il lui mettrait la main dessus.

– Papa, papaaaaa....

La voix fluette de Joan transperça la brume rouge qui remplissait son crâne.

– Quoi, ma chérie ?

Fergus souleva sa fille et la cala contre sa hanche, soutenant son petit derrière dodu avec son bras gauche pour garder libre sa main droite. Elle plaça ses bras autour de son cou et lui chuchota à l'oreille.

– Vraiment ? C'est très bien. Où les as-tu mises ?

– Entre les albums avec des dames cochonnes.

Elle pointa un index vers l'étagère du haut, où se trouvaient plusieurs volumes reliés de cuir, mais sans titres au dos. Entre les livres, Jamie aperçut une lettre sale.

Fergus fit les gros yeux et donna une tape sur les fesses de sa fille.

– Combien de fois je t'ai dit de ne pas grimper là-haut ? Jamie tira sur le papier et sentit ses jambes mollir en reconnaissant l'écriture.

En moins de deux, Fergus reposa Joan.

– Milord ? Asseyez-vous ! Ma chérie, cours chercher le flacon de sel, vite !

Incapable de parler, Jamie agita une main pour lui signifier que ce n'était pas nécessaire, puis finit par retrouver sa voix.

– Elle est dans le palais du gouverneur. Dieu soit loué, elle est saine et sauve !

Il tira un tabouret à lui et s'assit, sentant l'épuisement et l'émotion prendre le dessus sur sa volonté, entendant vaguement les explications de Joan. Elle avait trouvé le message sur le paillason. Le plus souvent, on glissait les lettres anonymes destinées au journal sous la porte, et les enfants savaient qu'ils devaient les apporter à leur père...

Fergus lut la lettre à son tour.

– C'est très bien. Nous irons la chercher, mais, d'abord, vous devez manger, milord.

Il voulait refuser, arguant qu'il n'y avait pas une minute à perdre, qu'il ne pourrait rien avaler de toute façon, mais Marsali envoyait déjà les petites à la cuisine, leur demandant de préparer du café chaud et de faire griller du pain. Ian la suivit, Henri-Christian toujours accroché à son cou, Germain trotinant gaiement sur ses talons. Jamie se retrouva sans personne à contredire. Puis l'odeur succulente des œufs frits dans le beurre vint lui chatouiller les narines, et il se leva, attiré vers la cuisine comme la limaille de fer vers un aimant.

Au cours de leur repas, ils avancèrent et rejetèrent plusieurs plans. Finalement, Jamie accepta à contrecœur la suggestion de Fergus : il proposait que lui ou Ian se présente directement au palais comme un parent de Claire et demande à la voir pour s'assurer de sa santé.

– Après tout, ils n'ont aucune raison de cacher sa présence, expliqua-t-il. Si nous pouvons la rencontrer, tant mieux. Sinon, nous saurons si elle est toujours là et, peut-être, dans quelle partie du palais elle est enfermée.

Fergus tenait à y aller, mais il dut y renoncer quand Ian lui fit valoir qu'il était déjà bien connu à New Bern. On risquait de penser qu'il cherchait juste à glaner une matière à scandale pour son journal.

Fergus prit un air contrit.

– C'est vrai, cela m'arrache le cœur de le dire, milord, mais l'affaire... le crime... est déjà connu en ville. Ils ont collé des placards. L'Oignon a été obligé de publier un article sur le sujet, autrement cela aurait paru suspect, mais nous l'avons écrit avec la plus grande retenue, ne mentionnant que les faits nus.

Jamie ne put s'empêcher de sourire en le voyant pincer les lèvres, illustrant le caractère retenu de son article.

Il se leva, au plus haut point ragaillardi par la nourriture, le café et le fait de savoir où se trouvait Claire, et déclara à son neveu :

– Va te donner un coup de peigne, Ian. Tu ne voudrais pas que le gouverneur te prenne pour un Sauvage ?



Jamie insista pour accompagner Ian en dépit du danger d'être reconnu. Son neveu le dévisagea avec suspicion.

– Tu ne vas pas encore tenter une folie, mon oncle ?

– Pourquoi, j'ai l'habitude d'en faire ?

Avec un soupir, Ian ouvrit la main et, fléchissant les doigts un à un, énuméra :

– Voyons voir... Simms l'imprimeur ? Badigeonner Forbes au goudron ? Roger Mac m'a raconté ce que tu as fait à Mecklenberg. Et puis...

– Tu les aurais laissés tuer ce pauvre Fogarty ? Et puisqu'on parle de folies, qui s'est encore fait piquer les fesses après s'être vautré dans le stupre avec une... ?

– Tout ce que je demande, c'est que tu ne fonces pas tout droit dans le palais du gouverneur et que tu ne tentes pas de la reprendre par la force, quoi qu'il arrive. Tu attendras caché sous ton chapeau jusqu'à ce que je vienne ; ensuite, on verra. D'accord ?

Jamie tira sur le bord du vieux feutre mou de porcher sous lequel il avait remonté ses cheveux.

– Qu'est-ce qui te fait penser que je ne t'attendrais pas ?

– L'expression sur ton visage. Je veux la récupérer autant que toi, mon oncle... enfin, peut-être pas autant, mais j'ai la ferme intention de la libérer. Toi (il tapa de l'index sur la poitrine de son oncle), tu m'attends bien sagement.

Abandonnant Jamie sous un orme ramolli par la chaleur, il s'éloigna d'un pas décidé vers les grilles du palais.

Nerveux, Jamie tapotait le sol du bout du pied, essayant d'entretenir son agacement afin de refouler l'angoisse qui lui enserrait la poitrine comme un serpent. Son énervement ayant été purement fabriqué, il s'évapora aussitôt, l'anxiété reprenant le dessus, rampant et sifflant autour de lui.

Ian avait atteint la grille et palabrait avec le garde qui pointait son mousqueton vers lui, le maintenant à distance. Jamie voyait le soldat faire non de la tête.

C'était absurde. Son besoin d'elle était physique, comme la soif d'un marin en mer depuis trop longtemps. Au cours de leurs années de séparation, il avait déjà ressenti ce désir. Souvent même. Mais pourquoi à présent ? Elle était en sécurité. Il savait où elle se trouvait. Était-ce seulement l'épuisement de ces dernières semaines ? Ou l'affaiblissement dû à l'âge qui rendait tous ses os

douloureux comme si elle avait été arrachée à son corps ? Dieu n'avait-il pas modelé Ève avec une côte d'Adam ?

Ian insistait, discutant ferme, effectuant de grands gestes avec les bras. Un bruit de roues sur le gravier détourna l'attention de Jamie. Une voiture descendait l'allée, une berline avec deux passagers et un cocher, tirée par un bel attelage bai.

Le garde repoussa Ian du bout de son mousqueton, lui signifiant de reculer pendant que son collègue ouvrait le portail.

La voiture le franchit sans ralentir, tourna dans la rue et passa devant lui. Jamie n'avait jamais vu Josiah Martin, mais le reconnut en la personne du gentleman rondelet à l'air suffisant. Puis, il entra perçut à peine la femme à ses côtés, et son cœur se referma comme un poing. Sans réfléchir, il s'élança derrière le véhicule, courant à toutes jambes.

Dans sa jeunesse, il aurait battu un attelage de vitesse. Même à son âge, il arriva à quelques mètres de la voiture ; il aurait crié son nom, mais n'avait plus de souffle. Puis son pied buta contre un pavé, et il s'étala de tout son long.

Il resta étendu, haletant, les poumons en feu, n'entendant plus que le claquement des sabots des chevaux qui s'éloignaient, jusqu'à ce qu'une main puissante lui agrippe le bras et le hisse sur ses pieds.

– « On évitera de se faire remarquer » qu'il disait ! Pour ce qui est de passer inaperçu, bravo ! Tu sais que tu as perdu ton chapeau ? Non, bien sûr que non ! Et pas davantage que toute la rue nous observe, espèce de tête de mule ! Bon sang, tu pèses plus qu'un bouvillon de trois ans !

– Ian ?

– Quoi ?

– Tais-toi ! On dirait ta mère. Et lâche mon bras, je peux marcher tout seul.

Ian émit un son qui rappelait encore plus Jenny, mais il le lâcha. Jamie ramassa son chapeau et reprit en boitillant le chemin de l'imprimerie, Ian le suivant en silence sous le regard de tous les passants.



Une fois sortis du palais sans encombre, nous parcourûmes au petit trot les rues de New Bern, ne suscitant chez les citadins qu'un intérêt mitigé. Certains agitèrent la main, d'autres lancèrent des slogans vaguement hostiles, la plupart nous regardèrent simplement passer. À la lisière de la ville, le cocher bifurqua sur la grand-rue, apparemment pour une promenade dans la campagne, une illusion renforcée par la grande panière à pique-nique accrochée à l'arrière.

Une fois les embouteillages des faubourgs passés, avançant au pas parmi les grosses carrioles, les bestiaux et les voitures à bras, le cocher fit claquer son fouet, et nous repartîmes à vive allure, bringuebalant sur la route.

Au départ, j'avais cru que nous faisons seulement diversion, personne ne devant se douter du départ de Mme Martin avant sa sortie de la colonie.

Visiblement, nous ne nous rendions pas à un simple repas à la campagne. Retenant d'une main mon chapeau sur ma tête, je criai pour me faire entendre par-dessus le raffut de l'attelage.

– Où allons-nous ?

– À Brunswick, cria le gouverneur en retour.

– Où ?

– Brunswick, répéta-t-il.

Il paraissait sombre, et son visage se rembrunit encore quand il lança un regard vers New Bern derrière nous et marmonna :

– Qu'ils aillent tous rôtir en enfer !

Puis il se tourna et s'installa plus confortablement, un peu penché en avant comme pour encourager les chevaux à galoper plus vite. Il ne prononça plus un mot durant tout le voyage.

95. Le Cruizer

Je me réveillais tous les matins juste avant l'aube. Épuisée par l'inquiétude et le travail jusqu'à tard dans la nuit, je dormais comme un loir, en dépit des pas sur le pont, de la cloche de la relève de la garde, des cris en provenance des bateaux voisins, des coups de feu occasionnels sur la berge et du gémissement du vent dans le gréement. C'était précisément le silence, juste avant les premières lueurs du jour, qui me réveillait.

« Aujourd'hui ? » était la seule pensée qui occupait mon esprit. Pendant quelques instants, je flottais, désincarnée, au-dessus de ma couchette sous le gaillard d'avant. Puis j'inspirais, entendais mon cœur battre et sentais le léger tangage du bateau. Je tournais alors mon visage vers le rivage, observant la lumière caresser les vagues et se diriger lentement vers la terre ferme. Nous nous étions d'abord rendus à fort Johnston, seulement le temps que le gouverneur rencontre les loyalistes locaux, qui l'avaient convaincu du danger de demeurer dans la région.

Depuis bientôt une semaine, nous étions à bord du sloop royal, le Cruizer, ancré au large de Brunswick. En l'absence de troupes – hormis les fusiliers marins qui gardaient le navire –, le gouverneur était incapable de reprendre le contrôle de sa colonie et en était réduit à rédiger frénétiquement lettre sur lettre, tentant de former un semblant de gouvernement en exil.

Comme il n'y avait personne d'autre, j'avais été promue de simple copiste à secrétaire, prenant les lettres à la dictée quand le gouverneur était trop épuisé pour les écrire lui-même. Coupée du reste du monde, je passais chaque instant libre à contempler le rivage.

Aujourd'hui, un bateau approchait.

Une des vigies le héla, et le « Ohé » qui lui répondit paraissait si agité que je me redressai d'un coup, cherchant mon corset.

Aujourd'hui, il y aurait des nouvelles.

Le messenger était déjà dans la cabine du gouverneur. Un fusilier me barra la route, mais la porte était ouverte, et la voix du nouveau venu, clairement audible.

– Ashe marche sur le fort, monsieur !

– Maudit soit-il ! Il paiera cher sa trahison, le scélérat ! Le fusilier s'écarta de justesse pour laisser passer le gouverneur, encore en chemise de nuit et sans sa perruque, qui jaillit hors de sa cabine et grimpa à l'échelle, tel un singe, m'offrant une vue saisissante sur ses fesses nues et velues. Le garde surprit mon regard et détourna bien vite les yeux.

– Que font-ils ? Vous les voyez ?

– Pas encore.

Le messager, un homme d'âge mûr vêtu comme un fermier, avait suivi le gouverneur sur le pont, d'où leurs voix me parvenaient.

– Hier, le colonel Ashe a ordonné à tous les navires dans le port de Wilmington d'embarquer ses troupes et de mettre le cap sur Brunswick. Ce matin, ils se rassemblaient à quelques kilomètres du village. Je les ai entendus pendant que je trayais mes vaches. Il doit bien y avoir cinq cents hommes. Je me suis tout de suite glissé sur la berge et j'ai sauté dans la première embarcation que j'ai trouvée. J'ai pensé que vous deviez le savoir, Votre Excellence.

Assez content de lui, il avait perdu son ton agité.

– Mais que voulez-vous que je fasse ? ronchonna le gouverneur.

– Ce n'est pas à moi de vous le dire, je ne suis pas le gouverneur, répliqua le messager aussi grincheux.

La remarque de Martin se noya dans le son de la cloche du navire. Passant devant l'écouille, il m'aperçut en contrebas.

– Ah, madame Fraser. Voulez-vous bien aller chercher du thé en cuisine ?

Je n'avais guère le choix, même si j'aurais préféré rester là à les écouter. Le cuisinier étant encore couché, j'attisai le feu, fis bouillir de l'eau, mis le thé à infuser et préparai un plateau avec la théière, une tasse, du lait, du pain grillé, du beurre, des biscuits et de la confiture. L'informateur du gouverneur était reparti. J'aperçus sa barque se diriger vers le rivage, une tache sombre sur la surface de la mer, que les premiers rayons de soleil faisaient miroiter.

Je m'arrêtai un instant sur le pont, posant le plateau sur le bastingage. Fort Johnston était visible au loin, une masse trapue au sommet d'une colline, entourée par des grappes de maisons et de corps de bâtiments. De l'activité régnait tout autour, des hommes allant et venant telle une colonie de fourmis. Toutefois, rien ne trahissait une invasion imminente. Soit le commandant, le capitaine Collet, avait décidé d'évacuer les lieux, soit les hommes d'Ashe n'avaient pas encore entamé leur marche sur Brunswick.

John Ashe avait-il reçu mon message ? Si oui... agirait-il ? Un tel geste n'aurait pas été bien perçu. S'il avait décidé qu'il ne pouvait se permettre de secourir un homme soupçonné d'être loyaliste et, de surcroît, accusé d'un crime affreux, je ne pouvais guère le lui reprocher.

Toutefois, il ne se laisserait peut-être pas intimider. Le gouverneur était coincé en mer, le conseil dissout, le système judiciaire évaporé. Il ne restait plus d'autres lois effectives que celles de la milice. S'il choisissait d'entrer dans la prison de Wilmington et d'en sortir Jamie, il rencontrerait peu d'opposition.

Si celui-ci était libre, il me cherchait. Il ne tarderait pas à apprendre où je me trouvais. Si John Ashe se rendait à Brunswick, Jamie viendrait sûrement avec ses hommes. Je scrutai la rive, guettant un mouvement, mais n'aperçus qu'un garçon tirant une vache sur la route du village. Toutefois, le jour se levait à peine.

Le parfum aromatique du thé m'emplit les narines, m'arrachant à ma contemplation. Je n'en avais pas bu depuis des mois, voire des années. Je m'en servis une tasse et la bus en reprenant mon observation.



Quand j'entrai dans la cabine du médecin de bord, où le gouverneur avait installé ses quartiers, il était habillé et seul.

Relevant à peine les yeux, il me salua d'un signe de tête.

– Merci, madame Fraser. Voulez-vous prendre un message, s'il vous plaît ?

Il avait déjà passé du temps à écrire, son bureau était jonché de papiers et son encrier, ouvert. Je pris une bonne plume et une feuille, m'assis et attendis, en proie à une curiosité croissante.

Dictée entre deux bouchées de pain, la note s'adressait au général Hugh MacDonald : il le félicitait pour son débarquement sain et sauf sur la terre ferme en compagnie d'un colonel McLeod, accusait réception de son rapport et demandait d'autres informations. Il était également question de la requête de soutien du gouverneur (ce dont j'étais au courant) et des assurances qu'il avait reçues concernant l'arrivée prochaine des renforts (ce que j'ignorais).

– » Ci-joint, une lettre de crédit d'un... » Non, attendez. Le gouverneur plissa le front, réfléchissant. Il venait sans doute de se rendre compte que, étant donné les événements récents, une lettre de crédit émise par le bureau du gouverneur ne valait guère plus qu'un des faux de Mme Ferguson.

– » Ci-joint, vingt shillings », corrigea-t-il avec un soupir. Voulez-vous bien en faire une copie tout de suite, madame Fraser ? Pour le reste, faites à votre rythme.

Il poussa vers moi une pile désordonnée de feuilles, rédigées avec sa petite écriture tordue.

Il se leva en s'étirant et remonta sur le pont, sans doute pour observer de nouveau le fort.

Je fis la copie, la séchai et la mis de côté, me demandant qui pouvait bien être ce MacDonald et ce qu'il mijotait. Ce ne pouvait être notre brave major, à moins qu'il ait changé de prénom et connu une montée en grade spectaculaire. D'après la lettre du gouverneur, le général et son ami McLeod voyageaient seuls, effectuant une mission secrète.

Je feuilletai rapidement la liasse de messages à copier, mais ne vis rien d'intéressant, que des brouilles administratives habituelles. Le gouverneur avait laissé son écritoire sur la table, mais il était fermé à clef. J'envisageai un instant de crocheter la serrure et de fouiller dans sa correspondance privée mais trop de monde rôdait dans les parages. Le navire était une véritable ruche : marins, soldats, mousses, visiteurs...

À bord, la tension nerveuse était palpable. Souvent, j'avais remarqué à quel point le sentiment du danger se transmettait facilement dans les espaces

restreints : salle des urgences d'un hôpital, bloc opératoire, compartiment de train, bateau... La fébrilité se communiquait d'une personne à l'autre sans qu'aucune parole ne fût nécessaire, comme l'impulsion passant de l'axone d'un neurone aux dendrites d'un autre. J'ignorais si quelqu'un d'autre, à part le gouverneur et moi, était au courant des mouvements de John Ashe, mais sur le Cruizer, on savait que quelque chose se préparait.

Cette nervosité m'affectait aussi. Je gigotais, tapant du pied inconsciemment, mes doigts tripotant la plume, incapable de me concentrer.

Je me levai sans trop savoir quoi faire, mais avec l'idée fixe que j'allais suffoquer d'impatience si je restais plus longtemps ici.

Sur une étagère près de la porte de la cabine était entassé le fourbis habituel que l'on trouve à bord des bateaux, coincé derrière une tige de fer : un bougeoir, un briquet à amadou, une pipe cassée, une bouteille bouchée par un morceau de lin, un bout de bois que quelqu'un avait commencé à sculpter mais mal. Et un coffret.

Il n'y avait plus de médecin à bord du Cruizer. Or, les médecins avaient tendance à emporter leurs instruments avec eux. Ce devait donc être une trousse médicale appartenant au navire.

Je jetai un coup d'œil hors de la cabine. J'entendais des voix, mais ne vis personne aux alentours. J'ouvris la boîte et fronçai les narines devant l'odeur de sang séché et de tabac froid. Elle ne contenait pas grand-chose, et tout y était jeté pêle-mêle, rouillé, encroûté et peu utile. Une boîte étiquetée « pilules bleues » et un flacon, sans inscription mais reconnaissable, de laudanum. Et puis, bien sûr, ce qu'on était sûr de trouver dans la trousse de n'importe quel médecin de l'époque : des lames.

On descendait l'échelle. J'entendis la voix du gouverneur, accompagné de quelqu'un. Sans réfléchir, je saisis un petit couteau et le glissai sous mon corset avant de refermer le coffret. Je n'eus pas le temps de me rasseoir avant l'entrée du gouverneur et du visiteur.

Le cœur battant, j'essuyai mes paumes moites sur mes jupes et inclinai la tête devant le nouveau venu qui me dévisageait, bouche bée, derrière l'épaule de M. Martin.

Espérant que ma voix ne tremblerait pas, je déclarai :

– Major MacDonald, quelle surprise !



MacDonald referma précipitamment la bouche et bomba le torse.

– Madame Fraser. Votre humble serviteur.

– Vous la connaissez ? lui demanda le gouverneur.

– Nous nous sommes déjà rencontrés, dis-je aimablement.

Il n'était sans doute ni dans mon intérêt ni dans le sien que le gouverneur pense à l'existence d'un lien entre nous. MacDonald devait être de mon avis,

car son visage n'exprimait qu'une vague courtoisie, même si je pouvais voir les pensées virevolter dans sa tête, tel un nuage de moucherons. Pour ne pas trahir ma propre agitation, je baissai pudiquement les yeux et, avec l'excuse d'aller chercher des rafraîchissements, je m'éclipsai à toute vitesse.

Je me frayai un chemin entre les marins et les soldats, répondant machinalement à leurs saluts, réfléchissant à toute allure.

Comment ? Comment parler à MacDonald en tête-à-tête ? Je devais savoir s'il avait des nouvelles de Jamie. Me le dirait-il s'il était courant ? Sans doute. Il avait beau être soldat, il restait une commère invétérée... En outre, il mourait de curiosité de connaître la raison de ma présence ici.

Le cuisinier, un jeune Noir affranchi nommé Tinsdale et qui portait trois grosses tresses pointant sur son crâne comme des cornes de tricératops, était en train de faire griller du pain sur le feu de la cuisine.

– Tiens, madame Fraser ! Un peu de pain grillé ? Ou vous voulez encore de l'eau chaude ?

– Du pain grillé ne serait pas de refus, mais le gouverneur a de la visite et voudrait du café. Et s'il vous reste encore de ces bons biscuits aux amandes pour aller avec...

Quelques minutes plus tard, je revins dans la cabine du médecin, armée de mon plateau. La porte était grande ouverte pour laisser entrer l'air frais. Ce n'était donc pas une réunion secrète. Ils étaient penchés sur le bureau, le gouverneur examinant une liasse de papiers qui, à en juger par leur état taché et froissé, avaient dû parcourir un long chemin dans la sacoche du major. Il s'agissait de lettres rédigées avec des écritures et des encres différentes.

– Ah ! Du café ! s'exclama le gouverneur. Quelle bonne idée ! Merci, madame Fraser.

MacDonald ramassa les papiers pour me faire de la place sur le bureau. Le gouverneur tenait une feuille à la main, et je l'entraperçus en déposant le plateau. C'était une liste... avec une colonne de noms accompagnés de chiffres.

Je fis tomber une petite cuillère sur le sol afin de mieux lire en me penchant pour la ramasser. « H. Beltune, Cook's Creek, 14. J. McManus, Boone, 3. F. Campbell, Campbelton, 24 ? »

Je jetai un coup d'oeil vers MacDonald qui me fixait. Reposant l'ustensile sur le bureau, je reculai d'un pas. Je me tenais à présent juste derrière le gouverneur. Je pointai alors un index vers le major, puis, en succession rapide, me serrai la gorge en tirant la langue, me tins le ventre en croisant les avant-bras, pointai de nouveau le doigt vers lui puis vers moi, tout en lui adressant un regard de remontrance.

MacDonald observa ma pantomime avec fascination, puis, après un bref regard vers le gouverneur – il lisait la liste en fronçant les sourcils tout en remuant son café de l'autre main –, il me répondit par un hochement de tête à peine perceptible.

En sortant de la cabine, j'entendis le gouverneur demander derrière moi :

– Combien d'hommes pouvez-vous garantir ?

– Oh, au moins cinq cents, monsieur ! répondit le major avec assurance. Et beaucoup plus quand le bruit se répandra. Si vous aviez vu avec quel enthousiasme le général a été accueilli jusqu'à maintenant ! Je ne peux pas répondre pour les Allemands, bien sûr, mais soyez assuré que nous aurons tous les Highlanders de l'arrière-pays, plus bon nombre d'Irlando-Écossais.

– Je prie Dieu pour que vous ayez raison, grommela le gouverneur sceptique. Où se trouve le général, actuellement ?

J'aurais aimé connaître la réponse à cette question, et à de nombreuses autres, mais le tambour retentit sur le pont, annonçant le repas, suivi d'un tonnerre de pas de course sur le pont et dans les coursives. Ne pouvant risquer d'être surprise à écouter aux portes, je fus contrainte de remonter, espérant que MacDonald avait bien compris mon message.

Le capitaine du Cruizer se tenait près du garde-corps, accompagné de son second, balayant le rivage avec la lunette d'approche.

Il semblait y avoir plus d'activité près du fort, mais la route longeant la mer était toujours déserte.

– Il se passe quelque chose ? demandai-je.

– Difficile à dire, madame.

Le capitaine Follard replia sa lunette à contrecœur, comme si, quittant la grève des yeux, il craignait que quelque chose n'arrive. Le second ne bougea pas, continuant de scruter le fort sur sa butte.

Je restai près de lui, scrutant la rive moi aussi. La marée s'inversa. Je me trouvais à bord depuis assez longtemps pour la sentir, une pause à peine perceptible, comme si la mer reprenait son souffle.

« Une marée gouverne les affaires des hommes, il faut saisir le flux qui mène à la fortune... » Shakespeare avait dû se tenir un jour sur le pont d'un navire et percevoir ce léger changement jusque dans sa chair. À la Faculté de médecine, un professeur m'avait dit un jour que les marins polynésiens osaient entreprendre leurs longs voyages sur les océans sans la moindre carte, car ils avaient appris à ressentir les courants, les changements du vent et des marées à l'aide d'un instrument des plus sensibles... leurs testicules.

Soudain, il me vint à l'esprit que s'il se produisait un événement grave à terre, le Cruizer hisserait aussitôt les voiles et mettrait le cap vers le large, emportant le gouverneur en lieu sûr... et moi, encore plus loin de Jamie. Où irions-nous ? À Charlestown ? À Boston ? Personne sur ce maudit rivage ne s'en rendrait compte.

J'avais connu des personnes déplacées, pendant la guerre... ma guerre. Chassées ou arrachées à leurs foyers, leurs familles éparpillées, leurs cités détruites, elles s'agglutinaient dans des camps de réfugiés, formaient des queues interminables devant les ambassades ou les organisations

humanitaires, demandant encore et encore à consulter les listes des disparus, décrivant les visages des êtres aimés et perdus, s'agrippant à la moindre information susceptible de les ramener à ce qui restait de leur vie antérieure, ou, quand cela était impossible, de préserver un instant encore ce qu'ils avaient été.

Sans le savoir, je les avais peut-être vus pour la dernière fois : Jamie, Brianna, Jemmy, Roger, Ian. Cela s'était passé ainsi : je n'avais même pas dit au revoir à Frank, je n'avais pas soupçonné un instant, quand il était parti cette nuit-là, que je ne le reverrais jamais vivant. Et si...

Je serrai convulsivement le garde-fou. Non, nous nous retrouverions, c'était obligé. Un endroit nous attendait : notre maison. Si je parvenais à rester en vie, ce dont j'avais la ferme intention, je rentrerais chez moi, quoi qu'il arrive.

Plongée dans mes pensées morbides, je ne m'étais pas rendu compte que le second avait refermé sa lunette et était parti. Je sursautai quand le major apparut soudain à mes côtés.

– Dommage que le Cruizer n'ait pas de canons à longue portée. Voilà qui contrarierait sacrément les plans de ces Sauvages, hein ?

– Encore faudrait-il connaître la nature de ces plans, répondis-je. En parlant de plans...

– J'ai comme une espèce de crampe dans le bas-ventre, m'interrompit-il. Le gouverneur m'a dit que vous auriez peut-être un remède pour la calmer ?

– Mais bien sûr ! Suivez-moi dans la cuisine, je vais vous préparer un petit quelque chose qui vous remettra d'aplomb.



– Saviez-vous qu'il vous prenait pour une faussaire ? Tenant une tasse de thé des deux mains, MacDonald fit un signe de tête vers la cabine principale. Le gouverneur n'était pas visible, sa porte étant fermée.

– Oui. Je suppose qu'à présent, il sait la vérité, dis-je résignée.

Le major prit un air navré.

– Je croyais qu'il était déjà au courant, sinon je me serais tu. Néanmoins, il l'aurait appris tôt ou tard. L'histoire s'est déjà répandue jusqu'à Edenton et les affiches...

J'agitai la main, lui signifiant de laisser tomber le sujet.

– Vous avez vu Jamie ?

– Non.

Il me dévisagea d'un regard où la curiosité se mêlait à la prudence.

– J'ai entendu dire.... Enfin, j'ai entendu tellement de bizarreries ces derniers temps. Quoi qu'il en soit, elles convergent toutes sur un point : vous avez été tous deux arrêtés pour le meurtre de Malva Christie, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai, me demandant si je finirais un jour par m'habituer à ce mot.

Chaque fois que je l'entendais, je recevais comme un coup de poing dans le ventre.

– Ai-je besoin de vous dire que nous sommes tous les deux innocents ?

– Pas le moins du monde, madame !

Pourtant, je sentis un soupçon d'hésitation dans sa voix et surpris son bref regard, à la fois intrigué et avide. Peut-être finirais-je par m'habituer à cela aussi.

– J'ai besoin de transmettre un message à mon mari. Pouvez-vous me dire où il est ?

– Non, madame, mais je présume que vous-même en avez une petite idée ?

– Ne faites pas l'innocent. Vous savez aussi bien que moi ce qui est en train de se passer à terre – et certainement beaucoup mieux.

Il parut amusé.

– Je crois bien que c'est la première fois qu'on me traite d'innocent. Oui, en effet, je sais. Mais encore ?

– Il est peut-être à Wilmington. J'ai essayé de faire parvenir un mot à John Ashe pour le prier de sortir Jamie de la prison de Wilmington – s'il y est enfermé –, et de lui dire où j'étais. Mais je ne sais pas si...

J'indiquai le rivage du menton.

Il accepta d'un signe de tête, tiraillé entre la circonspection et l'envie de me demander les détails sordides du meurtre de Malva.

– Je dois justement repasser par Wilmington. Je me renseignerai. Si je trouve monsieur Fraser, dois-je lui dire quelque chose en particulier, en dehors du fait que vous êtes ici ?

J'hésitai. Depuis que nous avons été arrachés l'un à l'autre, j'entretenais une conversation constante avec Jamie. Mais rien de ce que je lui racontais au cours de mes longues nuits de veille ou des petits matins solitaires ne pouvait être confié au major. Pourtant... je ne pouvais rater cette occasion. Dieu seul savait quand j'en aurais une autre.

Je baissai les yeux vers la table.

– Dites-lui que je l'aime... et que je l'aimerai toujours. La voix étranglée de MacDonald me fit relever la tête.

– En dépit du fait qu'il ait... Il s'interrompt.

– Il ne l'a pas tuée, ajoutai-je sèchement. Et moi non plus, je vous l'ai déjà dit.

– Non ! Bien sûr que non ! se hâta-t-il de répondre. On ne peut même pas imaginer... Je voulais parler de... Mais bien sûr, un homme est un homme, et... mmphm...

Il détourna les yeux en rougissant.

– Ça non plus, il ne l'a pas fait, marmonnai-je entre mes dents.

Il tomba un silence pesant, durant lequel nous évitâmes de nous regarder.

Sentant le besoin de changer de sujet, je demandai soudain :

– Le général MacDonald est un de vos parents ? Il sursauta.

– Oui, un cousin éloigné. Le gouverneur a parlé de lui ?

– Oui.

C'était vrai, après tout, même s'il ne s'en était pas entretenu avec moi.

– Vous... euh... l'assistez, c'est bien ça ? demandai-je. J'ai cru comprendre que vous aviez accompli des prouesses.

Soulagé de pouvoir s'extirper de la question embarrassante de savoir si j'étais une meurtrière et Jamie un simple coureur de jupons, ou si mon mari était un assassin et moi une pauvre femme trompée, MacDonald sauta avec joie sur la perche tendue.

– Des prouesses, absolument ! J'ai recueilli les promesses d'un bon nombre des hommes les plus importants de la colonie. Ils se tiennent à la disposition du gouverneur, prêts à intervenir dès qu'il leur en donnera l'ordre.

« J. McManus, Boone, 3 »... des hommes importants ! Il s'avérait que j'avais rencontré Jonathan McManus, dont j'avais amputé les orteils gangrenés l'hiver précédent. Il était en effet l'homme le plus important de Boone, si, par là, MacDonald entendait que les vingt autres habitants du hameau le connaissaient tous comme étant un ivrogne et un voleur. Il était aussi vrai que ce dernier pouvait compter sur trois hommes pour se battre à ses côtés s'il le leur demandait : son frère unijambiste et ses deux fils à moitié demeurés. Je bus une gorgée de thé pour masquer mon expression. Néanmoins, le major avait cité Farquard Campbell sur sa liste. S'était-il vraiment engagé formellement ?

– Je suppose que le général n'est pas dans les environs de Brunswick actuellement, compte tenu des... euh... circonstances.

Si c'était le cas, le gouverneur aurait été moins nerveux.

– Non. Il n'est pas encore prêt. McLeod et lui enquêtent en ce moment sur la volonté des Highlanders à se soulever. Ils ne commenceront à rassembler leurs troupes qu'une fois les navires arrivés.

– Les navires ? Quels navires ?

Il savait qu'il ne devait pas en dire plus, mais ce fut plus fort que lui. Je le lus dans ses yeux. En outre, quel risque courait-il en m'en parlant ?

– Le gouverneur a demandé à la Couronne de l'aider à soumettre le factionnalisme et l'agitation qui règnent dans la colonie. Il a reçu l'assurance d'être assisté à condition de parvenir à rassembler assez d'hommes pour renforcer les troupes du gouvernement quand elles arriveront par la mer.

Nous avons été informés (j'appréciai au passage son « nous ») que Lord Cornwallis a déjà commencé à réunir des troupes en Irlande. Elles appareilleront bientôt. Elles devraient arriver au début de l'automne. Entre Cornwallis marchant depuis la côte et les milices du général descendant des montagnes, ils écraseront ces gueux de whigs comme des cloportes !

Il fit claquer ses doigts en guise d'illustration. Je m'efforçai de paraître impressionnée. C'était possible, après tout. Je n'en avais aucune idée et m'en fichai comme d'une guigne, étant incapable de me projeter au-delà de mon futur immédiat. Si je parvenais à descendre de ce foutu bateau et à m'éloigner le plus possible d'une potence, je m'en inquiéteraï peut-être.

La porte de la cabine derrière nous s'ouvrit, et le gouverneur apparut sur le seuil. Apercevant le major, il vint s'enquérir de son indisposition supposée.

– Oh, je vais beaucoup mieux ! l'assura MacDonald en se tapotant le ventre (comme si cela ne suffisait pas, il rota). Madame Fraser n'a pas sa pareille pour ce genre de choses. Elle est formidable !

– Ah, tant mieux, dit Martin. Vous devez être pressé de repartir. Une embarcation viendra vous chercher d'ici quelques minutes.

Il fit un signe à un fusilier marin qui montait la garde au pied de l'échelle. Celui-ci porta la main à sa tempe et grimpa sur le pont.

Le gouverneur nous salua, puis rentra dans son bureau, où je le vis se replonger dans sa paperasse. Il semblait moins tracassé que plus tôt.

MacDonald avala le reste de son thé et, arquant un sourcil, me fit signe de l'accompagner en haut. Une fois sur le pont, tandis que nous attendions qu'une barque de pêcheur approche, il posa la main sur mon bras.

Je fus surprise ; d'ordinaire, MacDonald évitait les contacts physiques.

– Je vous assure que je ferai tout mon possible pour découvrir où se trouve votre mari, madame. Mais, il m'est venu à l'esprit...

Il hésitait, me dévisageant avec attention.

– Comme je vous l'ai dit, j'ai ouï les hypothèses les plus saugrenues concernant... euh... le sort tragique de mademoiselle Christie. Ne serait-il pas... souhaitable... que je sache le fin fond de l'histoire, afin de faire taire toutes les rumeurs malintentionnées, dussé-je en entendre ?

J'étais partagée entre la colère et l'envie de rire. J'aurais dû me douter que sa curiosité l'emporterait. Toutefois, il avait raison, compte tenu des histoires que l'on avait évoquées devant moi et sachant qu'elles ne représentaient qu'une fraction des aberrations qui circulaient, la vérité était plus que désirable. D'un autre côté, je n'étais pas sûre que lui dire la vérité ferait taire les rumeurs.

Mais mon besoin de me justifier était puissant. Je comprenais ces malheureuses qui hurlaient leur innocence sur le gibet... et j'espérais ne pas finir comme elles.

Le second se tenait de nouveau sur le pont, surveillant la côte et à portée d'oreille, mais peu importait qu'il m'entende.

– Fort bien. Voici la vérité : Malva Christie est devenue enceinte, mais plutôt que de nommer le vrai père, elle a déclaré que c'était mon mari. Or, je suis bien placée pour savoir que c'est faux.

Je le fixai dans le blanc des yeux.

– ... Quelques jours plus tard, en me rendant dans mon potager, j'ai trouvé

cette petite... mademoiselle Christie, gisant dans mes salades, la gorge fraîchement tranchée. J'ai pensé qu'il était peut-être encore temps de sauver l'enfant qu'elle portait...

En dépit de mon air bravache, ma voix trembla. Je dus m'interrompre pour m'éclaircir la gorge.

– Je n'ai rien pu faire, l'enfant était mort.

Il valait mieux ne pas raconter comment. Je ne voulais pas laisser au major l'image du ventre sanglant et de la lame crottée de terre. Je n'avais encore parlé à personne, pas même à Jamie, de la petite étincelle de vie, de ce picotement que je ressentais encore dans le creux de mes mains. En disant que l'enfant était né vivant, j'aurais aussitôt été soupçonnée de l'avoir tué. On le penserait de toute façon, comme Mme Martin, par exemple.

La main de MacDonald me tenait toujours, son regard scrutant mon visage. Pour une fois, je remerciai le ciel pour la transparence de mon expression. Quand on me regardait en face, on ne pouvait douter de mes paroles.

Il exerça une légère pression sur mon bras.

– Je vois, dit-il doucement.

Je lui donnai d'autres détails qui pourraient aider à convaincre son auditoire.

– Vous vous souvenez des ruches en osier, à l'entrée de mon potager ? L'assassin en a renversées deux en fuyant. Il a dû être piqué à plusieurs reprises. Je l'ai moi-même été, en entrant. Jamie, lui, n'avait aucune piqûre. Ce ne pouvait être lui.

Dans la confusion qui avait suivi, je n'avais pas pensé chercher quel homme (ou quelle femme ? Pour la première fois, il me vint à l'esprit que le meurtrier pouvait être une meurtrière) avait été piqué par des abeilles.

Le major resta silencieux un moment, contemplatif, puis s'ébroua comme s'il sortait d'un rêve et lâcha mon bras.

– Je vous remercie de me l'avoir dit, madame. Soyez assurée que je prendrai votre défense chaque fois que l'occasion s'en présentera.

– Je vous en sais gré, major.

Ma voix était éraillée. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point en parler serait douloureux.

Un cri de la vigie nous annonça que l'embarcation qui ramènerait le major à terre allait aborder.

Il s'inclina sur ma main, son souffle me caressant les doigts. L'espace d'un instant, je retins les siens, réticente à le laisser partir. Puis je desserrai mon étreinte et l'observai ensuite s'éloigner jusqu'à la grève, sa silhouette rapetissant peu à peu, son dos droit et déterminé. Il ne se retourna pas.

Le second, sa lunette toujours pointée vers la rive, se mit soudain à s'agiter. Je regardai vers le fort.

– Que font-ils ?

Des fourmis, en haut des murs, semblaient lancer des lignes à d'autres fourmis au pied du fort. Je pouvais distinguer les cordes, fines comme des fils de toiles d'araignée.

Le second referma sa lunette en cuivre d'un coup sec.

– Je crois bien que le commandant du fort s'apprête à retirer les canons, madame. Si vous voulez bien m'excuser, je dois aller en avertir le capitaine.

96. Poudre à canon, trahison et marchandage

Je n'eus pas l'occasion de découvrir si l'attitude du gouverneur à mon égard avait changé depuis qu'il avait appris que je n'étais pas une faussaire, mais une prétendue célèbre meurtrière. Comme le reste des officiers et la plupart des hommes à bord, il se précipita sur le pont et passa le reste de la journée à observer, à émettre des hypothèses et à s'agiter vainement.

Du haut de son mât, la vigie envoyait régulièrement des nouvelles : les hommes quittaient le fort lourdement chargés... emportant apparemment l'artillerie.

Levant les yeux, la main en visière, le gouverneur cria :

– Ce sont les hommes de Collet ?

– Difficile à dire, monsieur, répondit la voix tout là-haut.

Finalement, le Cruizer envoya deux chaloupes à terre avec des hommes chargés de ramener des informations. Ils rentrèrent quelques heures plus tard en annonçant que Collet avait bel et bien abandonné le fort devant la menace, mais avait emmené les stocks de poudre et les canons pour qu'ils ne tombent pas entre les mains des rebelles.

Non, ils n'avaient pas pu parler avec Collet qui, selon les dires, remontait déjà le fleuve avec ses miliciens. Deux hommes avaient pris la route de Wilmington. Oui, des troupes se rassemblaient dans les prés, devant la ville, sous les ordres des colonels Robert Howe et John Ashe, mais rien n'avait filtré sur leurs intentions.

– Leurs intentions, peuh ! Ne me faites pas rire ! marmonna le gouverneur. Ils comptent mettre le feu au fort, quoi d'autre ?

Il avait vu juste. Avant le coucher du soleil, une odeur de fumée flotta au-dessus de l'eau. Nous distinguions les petits hommes au loin empiler des débris inflammables au pied du fort, une structure carrée et simple en rondins. Même en dépit de l'air humide, elle finirait par brûler.

Sans poudre ni huile pour allumer le feu, il leur fallut un certain temps. À mesure que la nuit tombait, nous distinguions clairement les torches qu'ils se passaient de main en main, puis abaissaient vers des tas de petit bois, avant de recommencer quelques minutes plus tard quand les flammes s'étaient éteintes.

Vers vingt et une heures, quelqu'un dénicha quelques fûts de térébenthine, et un brasier encercla d'un coup les murs du fort. Des rideaux de flammes s'élevèrent, oranges et écarlates contre le ciel noir. Nous entendîmes des hurras et des bribes de chants paillards portés par la brise avec la fumée et l'odeur de résine.

Écartant un nuage de fumée blanche de devant mon visage, je déclarai :

– Au moins, ça nous débarrassera des moustiques.
– Merci, madame Fraser. Je n'avais pas encore vu cet aspect positif de la situation.

À son ton acerbe, je compris qu'il valait mieux me taire. Pour ma part, je ne pouvais que me réjouir de voir les flammes dansantes et les colonnes de fumée monter vers les étoiles. Non pas parce que raser le fort Johnston pouvait servir la cause rebelle, mais parce que Jamie était peut-être là-bas, assis devant un des nombreux feux de camp sur la grève.

S'il y était... il viendrait demain.



Il vint. J'étais debout avant l'aube, n'ayant presque pas dormi, et me tenais sur le pont. La mer était pratiquement déserte. L'odeur âcre du bois brûlé se mêlait aux effluves des marécages boueux voisins. L'eau était calme et huileuse. Il faisait gris, et une épaisse brume flottait au-dessus des eaux, cachant le rivage.

Toutefois, je ne pouvais m'empêcher de regarder dans sa direction et, quand une modeste embarcation surgit hors de la brume, je sus tout de suite que c'était lui. Il était seul.

Je contemplai les gestes lisses de ses bras et la traction des rames, et une grande sérénité m'envahit. Je n'avais aucune idée de l'avenir, et toute l'horreur et la colère liées à la mort de Malva étaient encore tapies au fond de mon esprit, une masse noire sous une fine couche de glace. Mais il était là. Assez près pour que je voie son visage quand il le tourna vers le navire.

Je lui fis un signe de la main, mais il m'avait déjà repérée. Il ne cessa pas de ramer, mais changea de position pour faire face au bateau. J'attendis, serrant le garde-corps.

La barque disparut un instant, passant sous le vent du Cruizer. J'entendis la vigie le héler et sa réponse, à peine audible. Au son de sa voix, un nœud serré au plus profond de moi se relâcha. Je restais prostrée, incapable de bouger. Sur le pont, il y eut des pas et des chuchotements, quelqu'un partit en courant prévenir le gouverneur, puis je me retournai et tombai dans les bras de Jamie.

– Je savais que tu viendrais, murmurai-je dans les plis de sa chemise.

Il empestait le brûlé, la fumée, la résine, la térébenthine, la sueur froide et les chevaux. Il sentait l'homme qui n'a pas dormi, qui a travaillé dur toute la nuit. Il dégageait l'odeur d'une faim restée longtemps inassouvie.

Il me serra contre lui, me faisant sentir ses côtes, son souffle, sa chaleur et ses muscles, puis il s'écarta pour me dévisager. Il souriait depuis que je l'avais aperçu dans la barque. Sans un mot, il m'ôta mon bonnet et le lança pardessus bord. Il enfouit ses doigts dans ma chevelure, gonflant mes boucles, puis prit ma tête entre ses mains et m'embrassa. Sa barbe de trois jours me râpait la peau comme du papier de verre. Sa bouche sentait bon la maison et la sécurité.

Derrière lui, un fusilier toussota.

– Vous désiriez voir le gouverneur, monsieur ? Il me lâcha et se retourna.

– En effet.

Il me tendit la main.

– *Sassenach* ?

En suivant le soldat, je regardai derrière moi mon bonnet ballotté par les vagues. Il était rempli d'air, d'apparence aussi tranquille qu'une méduse.

Cette illusion de paix s'évanouit dès que nous entrâmes dans la cabine du gouverneur.

Lui aussi avait veillé toute la nuit et ne paraissait guère en meilleur état que Jamie, les taches de suie en moins. Les yeux rouges, il n'était pas rasé et était de très méchante humeur.

Il salua Jamie d'un léger signe de tête.

– Monsieur Fraser. Vous êtes bien James Fraser ? Celui qui vit dans les montagnes ?

– Je suis bien le Fraser de Fraser's Ridge, répondit Jamie de façon courtoise. Je suis venu chercher mon épouse.

Le gouverneur agita une main vers un tabouret.

– J'ai le regret de vous informer, monsieur, que votre épouse est une prisonnière de la Couronne. Mais vous l'ignoriez peut-être ?

Jamie s'assit sans relever le sarcasme.

– En fait, elle ne l'est pas. N'avez-vous pas instauré la loi martiale dans toute la colonie de Caroline du Nord ?

– En effet.

C'était un sujet sensible, car bien qu'ayant déclaré cette loi, il n'avait aucun moyen de l'appliquer, étant contraint de ruminer son impuissance en mer, attendant que l'Angleterre veuille bien envoyer des renforts.

– Par conséquent, le droit coutumier est suspendu. Vous seul avez le contrôle de la détention et du sort des prisonniers. Or, ma femme est sous votre garde depuis un certain temps. Vous avez le pouvoir de la libérer.

– Hmm...

Le gouverneur n'avait visiblement pas réfléchi à cette possibilité et n'était pas sûr des ramifications de sa décision. Toutefois, l'idée qu'il était encore capable de contrôler quoi que ce soit devait être un baume pour son ego meurtri.

– Elle n'a pas été présentée devant un tribunal, poursuivit Jamie. Et aucune preuve n'a été fournie contre elle.

Je remerciai le ciel de n'avoir confié les détails sanglants du meurtre à MacDonald qu'après sa visite au gouverneur. Même si cela ne correspondait pas à la notion moderne d'une preuve irréfutable, être retrouvée avec un couteau près de deux cadavres encore chauds était des plus compromettants.

– Elle a été accusée, mais son chef d'accusation ne tient pas debout. Vous-même, qui l'avez côtoyée ces derniers temps, vous avez eu l'occasion de vous faire une petite idée de sa personnalité, n'est-ce pas ?

N'attendant pas la réponse, Jamie poursuivit :

– Nous avons accepté de notre plein gré d'être conduits devant un tribunal, car je suis moi aussi suspecté. Nous n'aurions jamais acquiescé à cette demande sans être convaincus que notre innocence serait établie en un clin d'œil.

Le gouverneur parut réfléchir intensément.

– Vos arguments ne sont pas tout à fait dénués de sens, monsieur, répondit-il enfin. Néanmoins, le crime dont on accuse votre épouse est particulièrement odieux. En la libérant, je provoquerais forcément un tollé général. Or, en ce moment, je me passerais volontiers de provoquer l'opinion publique.

Il posa un regard torve sur la veste tachée de suie de Jamie. Celui-ci fit une autre tentative :

– Je comprends les réserves de Votre Excellence. Peut-être qu'en offrant une... garantie, celles-ci pourraient être vaincues ?

Martin bondit de sa chaise, la mâchoire en avant.

– Que suggérez-vous, monsieur ? Auriez-vous l'audace, le... le... l'intolérable impertinence de vouloir me soudoyer ?

Il frappa du poing sur la table, nous dévisageant avec fureur.

– Bon sang, je vous ferai pendre tous les deux, sur-le-champ ! Je vous verrai vous balancer sous la grand-vergue ! Quel culot ! Quelle engeance !

Jamie garda son sang-froid, le fixant dans les yeux.

– Je n'ai jamais eu cette intention, monsieur. Je vous propose une caution, en attendant que mon épouse se présente devant un tribunal en bonne et due forme pour répondre à des accusations contre elle. Lorsqu'elle apparaîtra à son procès, la caution me sera rendue.

Avant que le gouverneur n'ait pu répondre, il sortit un objet de sa poche et le déposa sur le bureau. Le diamant noir.

Le gouverneur n'acheva pas sa phrase, son visage se vidant d'un coup de toute expression. Puis il se frotta lentement la lèvre supérieure d'un doigt, tout en pensant.

Étant au courant de sa correspondance privée et de sa comptabilité, je savais qu'il ne possédait pas une grande fortune personnelle et qu'il vivait largement au-dessus de ses modestes revenus afin de maintenir un train de vie digne d'un gouverneur royal. De son côté, il savait que, étant donné la situation politique, mon procès n'aurait pas lieu bientôt. Il faudrait des mois, voire des années, avant que les tribunaux soient restaurés et fonctionnent plus ou moins normalement. Pendant tout ce temps, la pierre serait entre ses mains. En homme d'honneur, il ne pouvait la vendre, mais il pouvait certainement la mettre en gage contre une somme considérable, en espérant la récupérer plus

tard.

Je le vis jeter un coup d'œil vers Jamie. Il y avait aussi de fortes chances que celui-ci soit tué ou arrêté pour trahison (l'idée de s'en charger lui-même tout de suite traversa son esprit), ce qui laisserait le diamant dans des limbes juridiques, mais néanmoins en sa possession.

La tension m'empêchait de respirer.

Toutefois, Martin n'était ni stupide ni vénal. Avec un soupir, il repoussa la pierre vers Jamie.

– Non, monsieur. Je ne peux accepter cela comme caution pour votre épouse. Toutefois, votre idée d'une garantie...

Ses yeux se baissèrent vers l'amas de papiers sur son bureau avant de revenir vers Jamie.

– J'ai moi aussi une proposition. J'ai lancé une opération par laquelle j'ai bon espoir de mobiliser un nombre considérable d'Écossais des Highlands, qui marcheront de l'arrière-pays vers la côte pour rejoindre les troupes venues d'Angleterre, matant au passage la rébellion dans les campagnes, au nom du roi.

Il marqua une pause, examinant la réaction de Jamie. Assise à ses côtés, je ne pouvais voir son visage, mais n'en avais pas besoin. Dans ces moments, Brianna disait en plaisantant qu'il portait son « masque de poker ». Personne, en le regardant, ne pouvait deviner s'il avait en main un carré d'as, un full ou une paire de trois. Pour ma part, je misai sur une paire de trois, mais le gouverneur ne le connaissait pas comme moi.

– Le général Hugh MacDonald et le colonel Donald McLeod sont arrivés depuis peu dans la colonie et la sillonnent pour rallier des hommes. Avec des résultats très satisfaisants, je dois dire.

Il pianota brièvement sur ses lettres, puis se pencha en avant :

– Alors, voici ce que je vous propose, monsieur : vous rentrerez sur vos terres et rassemblerez autant d'hommes que vous pourrez. Vous vous mettrez ensuite à la disposition du général MacDonald pour l'aider dans sa campagne. Quand le général me communiquera votre arrivée, avec... disons... deux cents hommes, je libérerai votre épouse.

Mon poulx battait à toute allure, tout comme celui de Jamie, que j'apercevais dans son cou. J'avais vu juste : une paire de trois à tout casser. Apparemment, MacDonald n'avait pas eu le temps de raconter au gouverneur l'étendue et la hargne en réaction à la mort de Malva. Il existait encore des hommes à Fraser's Ridge qui accepteraient de suivre Jamie, certes, mais beaucoup plus qui refuseraient, ou n'accepteraient que s'il me répudiait.

Je m'efforçai d'analyser la situation de manière logique afin d'étouffer mon écrasante déception. Martin ne me laisserait pas partir. Jamie allait devoir rentrer seul, m'abandonner ici. L'espace d'un instant, cette idée me fut intolérable. J'allais devenir folle, me mettre à hurler, sauter sur le bureau et

arracher les yeux du gouverneur.

Celui-ci aperçut mon visage et tressaillit, se levant à moitié de sa chaise.

Jamie posa une main sur mon bras, le serrant fort.

– Calme-toi, *a nighean*, murmura-t-il.

Le gouverneur se rassit, m'observant d'un air méfiant. L'accusation qui pesait contre moi lui était soudain devenue beaucoup plus plausible. « Tant mieux, pensai-je en refoulant mes larmes. On va voir si tu peux encore dormir tranquille en sachant que je ne suis qu'à deux pas. »

Jamie redressa les épaules sous sa veste élimée.

– Permettez-moi de me retirer, monsieur, afin de réfléchir à votre proposition.

Il lâcha mon bras et se leva.

– Ne t'inquiète pas, *mo chridle*, me souffla-t-il en gaélique. On se reverra demain matin.

Il porta ma main à ses lèvres, puis, après un bref signe de tête au gouverneur, sortit sans se retourner.

Il y eut un silence dans la cabine. J'entendis ses pas s'éloigner, grimper l'échelle de la coursive et résonner sur le pont. Sans prendre le temps de réfléchir, je sortis le couteau caché dans mon corset et le plantai de toutes mes forces dans le bois du bureau. Il oscilla sous les yeux ahuris du gouverneur.

– Espèce de salaud ! lançai-je avant de sortir à mon tour.

97. Une profession de foi

Le lendemain, avant l'aube, j'étais de retour derrière le garde-corps. Une puissante odeur de cendres flottait dans l'air, mais la fumée avait disparu. Une brume matinale bordait toujours la grève, et j'eus une sensation de déjà-vu en apercevant la barque en sortir, avançant doucement vers le navire.

Toutefois, quand elle approcha, mon cœur se serra. Ce n'était pas Jamie. Pendant quelques instants, j'essayai de me convaincre du contraire, mais, à chaque coup de rames, cela devenait plus évident. Les larmes me piquèrent les yeux, et je les fermai, me répétant qu'il était absurde de me mettre dans un tel état. Cela ne voulait rien dire.

Il viendrait. Il l'avait dit. Que quelqu'un d'autre approche du Cruizer de si bonne heure n'avait rien à avoir avec lui ni moi.

Je me trompais. Je rouvris les yeux et les essuyai sur ma manche, regardant de nouveau la barque, incrédule. Je devais rêver ! Le rameur releva la tête quand la vigie le héla et m'aperçut sur le pont. Nos regards se rencontrèrent, et il me salua d'un signe de tête, rentrant ses rames. Tom Christie.

Le gouverneur n'apprécia guère d'être tiré du lit à l'aube pour le troisième jour consécutif. Je l'entendis, en bas, ordonner à un fusilier d'aller dire à l'importun, qui qu'il soit, de revenir à une heure plus raisonnable. Puis il claqua la porte de sa cabine.

Je n'appréciai pas son attitude non plus, et je n'étais pas d'humeur à attendre, mais le fusilier posté devant la coursive refusa de me laisser descendre. Je tournai les talons et me dirigeai vers la poupe, où ils avaient parqué Christie en attendant le bon vouloir du gouverneur.

Le fusilier hésita, mais, après tout, il n'avait reçu aucun ordre m'interdisant de parler aux visiteurs et accepta que je passe.

Il se tenait devant le garde-corps, les yeux vers la côte.

– Monsieur Christie ?

– Madame Fraser.

Très pâle, il avait taillé sa barbe et coupé ses cheveux, mais ressemblait toujours à un arbre foudroyé. Toutefois, son regard s'alluma quand il se tourna vers moi.

– Mon mari... commençai-je.

– Il va bien. Il vous attend sur la grève ; vous le retrouverez très bientôt.

– Oh.

Le bouillonnement de rage et de peur en moi se réduisit fortement, comme si on avait baissé le feu, même si je trépignais encore d'impatience.

– Allez-vous m'expliquer ce qui arrive ?

Il me dévisagea de longues minutes en silence, puis fixa les eaux grises. Il semblait rassembler son courage.

– Je suis venu m'avouer coupable du meurtre de ma fille. Je le fixai sans comprendre. Puis j'assemblai ses mots en une phrase cohérente, la relus dans mon esprit et saisis enfin.

– Je ne vous crois pas.

L'ombre d'un sourire s'insinua sous sa barbe et disparut aussitôt...

– Je vois que vous n'avez pas perdu votre esprit de contradiction.

– Vous êtes tombé sur la tête ou quoi ? C'est encore une idée de Jamie ? Parce que si c'est le cas...

Il m'arrêta en m'agrippant le poignet. Je tressaillis, ne m'étant pas attendue à ce geste.

– C'est la vérité, dit-il doucement. Je le jurerai sur la sainte Bible.

Il soutint mon regard, et je me rendis compte alors qu'il avait rarement braqué ses yeux sur moi jusqu'à aujourd'hui. Depuis que je le connaissais, il les détournait toujours, me fuyant, comme s'il refusait de reconnaître mon existence, même quand il était contraint de me parler.

Mais cette fois, son regard était droit, rempli d'une lueur comme je n'en avais encore jamais vu. Cernés de rides de douleur et de souffrance, les paupières lourdes de chagrin, ses yeux eux-mêmes étaient calmes et profonds comme la mer sous nos pieds. Cette horreur muette, cette douleur paralysante qui l'avait écrasé durant tout notre périple cauchemardesque vers le sud l'avait quitté, cédant la place à une détermination et autre chose... quelque sentiment qui brûlait au fin fond de son âme.

– Pourquoi ? demandai-je enfin.

Il lâcha mon bras et recula d'un pas.

– Vous vous souvenez qu'un jour vous m'avez demandé si je vous prenais pour une sorcière ?

– Oui, je m'en souviens, répondis-je sur mes gardes. Vous m'avez répondu que vous croyiez aux sorcières, mais que je n'en étais pas une.

Il hocha la tête, ses yeux gris et sombres me sondant. Je me demandai s'il était en train de revoir son jugement, mais non. Il reprit, très sérieux :

– J'y crois parce que j'en ai déjà rencontré. La fille en était une, comme sa mère avant elle.

– La fille... vous voulez dire votre fille ? Malva ?

– Ce n'était pas ma fille.

– Mais... ses yeux... Elle avait vos yeux.

– Elle avait les yeux de mon frère.

Il se tourna vers la côte et posa les mains sur le garde-corps, le regard perdu au loin.

– Il s'appelait Edgar. Lors du soulèvement, j'ai pris parti pour les Stuart.

Edgar était contre, disant que c'était de la folie. Il m'a supplié de ne pas partir.

Il secoua tristement la tête, revivant ses souvenirs.

– Je pensais que... Bah, peu importe ce que j'ai pensé, je suis parti. Mais avant, je lui ai demandé de prendre soin de ma femme et du petit. Ce qu'il a fait.

– Je vois, murmurai-je.

Il se retourna vers moi, me transperçant de son regard gris.

– Ce n'était pas sa faute ! Mona était une sorcière... une enchanteresse. Je vois bien que vous ne me croyez pas, mais c'est la vérité. Je l'ai surprise plus d'une fois, préparant ses sortilèges, observant la lune. Un soir, je suis monté sur le toit à minuit, la cherchant. Nue, elle fixait les étoiles, au centre d'un pentacle tracé avec le sang d'une colombe qu'elle avait étranglée. Ses cheveux étaient détachés, volant au vent.

– Ses cheveux... Je compris alors.

– Elle avait des cheveux comme les miens, n'est-ce pas ? Il acquiesça, baissant les yeux.

– Elle était... ce qu'elle était. J'ai tenté de la sauver... par la prière, par l'amour. J'ai échoué.

– Que lui est-il arrivé ?

Je parlais à voix basse. Avec le frais, le risque qu'on nous entende était mince, mais je ne souhaitais pas ébruiter ce genre de conversation.

– On l'a pendue, répondit-il d'un ton presque détaché. Pour le meurtre de mon frère.

Cela s'était passé pendant l'emprisonnement de Tom à Ardsmuir. Elle lui avait écrit, peu avant son exécution, lui annonçant la naissance de Malva et qu'elle avait confié les deux enfants à la veuve d'Edgar.

– Cela devait l'amuser. Mona avait un étrange sens de l'humour.

Je me frottai les bras, prise de frissons.

– Mais vous les avez récupérés... Allan et Malva.

Il opina de la tête. Il avait été déporté, mais avait eu de la chance : un homme riche et bon avait acheté son contrat de servage et payé le voyage de ses enfants jusque dans les colonies. Malheureusement, la fièvre jaune avait emporté son employeur et la nouvelle épouse qu'il s'était trouvée en Amérique. Il avait alors entendu dire que Jamie Fraser s'était installé en Caroline du Nord et voulait aider les anciens d'Ardsmuir à s'y établir à leur tour.

– Je n'avais pas le choix, même si j'aurais préféré me trancher la gorge plutôt que de venir.

Il paraissait si sincère que je ne sus quoi répondre. Toutefois, ne semblant pas attendre une réaction de ma part, il poursuivit :

– La fille... elle n'avait pas cinq ans quand je l'ai vue la première fois, mais

elle l'avait déjà en elle... la même sounoiserie, le même charme, la même noirceur dans âme.

Il avait fait de son mieux pour la sauver elle aussi, pour lui faire sortir sa méchanceté à coups de trique, pour contenir sa sauvagerie et, surtout, pour l'empêcher d'exercer ses artifices sur les hommes.

– Sa mère était pareille. Il lui fallait tous les hommes. Elles portaient toutes les deux en elles la malédiction de Lilith.

– Mais Malva était enceinte, dis-je.

Son visage pâlit encore un peu plus, mais sa voix était ferme.

– Oui, en effet. Mais je ne pense pas que ce soit mal d'empêcher une autre sorcière de venir au monde.

En voyant mon expression, il continua avant que je l'interrompe.

– Saviez-vous qu'elle a essayé de vous tuer ? Vous et moi.

– Me tuer ? Mais comment ?

– Quand vous lui avez parlé de ces choses invisibles, les... les microbes, cela l'a fascinée. C'est elle qui me l'a dit, quand je l'ai surprise avec les os.

Un frisson glacé me parcourut l'échine.

– Quels os ?

– Ceux qu'elle a volés dans la tombe d'Ephraïm pour jeter un sort à votre mari. Elle ne les avait pas tous utilisés et j'en ai retrouvé dans son panier à couture. Quand je l'ai battue, elle m'a tout raconté.

Habitée à errer dans la forêt en quête de plantes et d'herbes, elle avait continué pendant l'épidémie de dysenterie. Au cours de ses pérégrinations, elle était tombée sur la cabane du mangeur d'âmes, cet homme étrange et sérieusement abîmé. Elle l'avait découvert à l'article de la mort, brûlant de fièvre et plongé dans le coma. Pendant qu'elle se tenait devant lui, se demandant si elle devait courir chercher de l'aide ou courir tout court, il était décédé.

Prise d'une brusque inspiration (et forte de mes précieux enseignements), elle avait prélevé du mucus et du sang sur le corps, les avait mélangés dans un flacon avec un peu de bouillon et avait conservé ce récipient sous son corset pour le tenir bien au chaud.

Puis elle avait glissé quelques gouttes de cette infusion mortelle dans ma nourriture et celle de son père, espérant que, si nous tombions malades, nos morts seraient mises sur le compte du mal qui sévissait dans nos montagnes.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

– Vous êtes sûr ? murmurai-je.

Il acquiesça sans insister, ce qui acheva de me convaincre.

– Elle voulait... Jamie ?

Il ferma les yeux un instant. Le soleil se levait derrière nous, et la surface de l'eau brillait comme un plateau d'argent.

– Elle voulait... tout. Elle désirait ardemment la richesse, le rang, ce qu'elle considérait comme la liberté et non de la luxure... Elle ne voyait jamais la luxure dans ses actes !

Il s'emporta brutalement, et je me dis que Malva n'avait pas été la seule à ne pas voir les choses sous le même angle que lui.

Son charme d'amour n'avait pas opéré. L'épidémie était alors survenue, et elle avait opté pour des mesures plus directes pour arriver à ses fins. Même si cela me dépassait, je savais que c'était vrai.

Puis, se retrouvant enceinte, elle avait eu une nouvelle idée.

– Vous savez qui était le père ? questionnai-je.

Ma gorge était nouée, comme elle le serait sans doute chaque fois que je reverrais en pensée le potager sous le soleil et les deux corps étendus. Quel gâchis !

Il fit non de la tête, évitant mon regard. J'en déduisis qu'il avait au moins une petite idée, mais qu'il ne m'en parlerait pas. Cela n'avait plus d'importance. Le gouverneur n'allait pas tarder à se lever et à le recevoir. Christie entendit lui aussi les bruits sous le pont.

– Je ne pouvais pas la laisser détruire toutes ces vies. Car c'était une sorcière, ne vous méprenez pas. Si nous avons survécu tous les deux, ce n'est qu'un coup de chance. Tôt ou tard, elle aurait tué quelqu'un. Peut-être vous, si votre mari s'était accroché à vous. Peut-être lui, dans l'espoir d'hériter de sa propriété pour l'enfant. Elle n'était pas issue de ma semence, mais c'était tout de même ma fille, mon sang. Je ne pouvais pas... J'étais responsable...

Il ne put achever sa phrase. Je savais qu'il était sincère, mais pourtant...

– Thomas, ce sont des fadaises et vous le savez bien !

Il sursauta, et je vis des larmes dans ses yeux. Il les refoula et reprit avec véhémence.

– C'est vous qui le dites. Mais vous ne savez rien, rien ! Il me vit tiquer et baissa les yeux. Puis, avec timidité, il prit ma main.

– J'ai attendu toute ma vie, en quête de...

Il agita sa main libre dans l'air, puis referma ses doigts comme s'il avait rattrapé sa pensée au vol. Il reprit sur un ton plus assuré :

– Non, dans l'espoir. L'espoir de quelque chose que je ne pouvais nommer, mais dont je n'ai jamais douté de l'existence.

Ses yeux scrutèrent mon visage, intenses, comme s'il mémorisait chacun de mes traits. Gênée par cet examen, je levai une main, sans doute pour remettre de l'ordre dans mes cheveux hirsutes, mais il l'attrapa et la retint.

– Laissez.

Mes deux mains prisonnières dans les siennes, je n'avais guère le choix.

– Thomas... Monsieur Christie...

– Je me suis convaincu que Dieu était ce que je cherchais. C'était peut-être

vrai. Mais Dieu n'est pas fait de chair et de sang, et l'amour de Dieu à lui seul ne peut m'aider à vivre. J'ai rédigé ma confession.

Il me lâcha une main et sortit un papier plié de sa poche, le tenant entre ses doigts courts et solides.

– Dedans, j'ai écrit que j'avais tué ma fille pour le déshonneur que m'ont causé ses débauches.

– C'est faux, dis-je d'une voix ferme. Je sais que vous ne l'avez pas fait.

Il me dévisagea fixement, puis répondit sur un ton détaché :

– Non, mais j'aurais dû. J'ai fait une copie de mes aveux et l'ai envoyée au journal de New Bern. Il le publiera. Le gouverneur l'acceptera – comment pourrait-il faire autrement ? – et vous serez libre.

Ces trois derniers mots me stupéfièrent. Il me tenait toujours la main droite. Son pouce caressa doucement mes doigts. J'avais envie de me libérer, mais me forçai à rester immobile, contrainte par son regard, clair et nu, sans le moindre déguisement.

Il reprit doucement :

– J'ai toujours rêvé d'un amour partagé. J'ai passé ma vie à m'efforcer de donner mon amour à des personnes qui ne le méritaient pas. Laissez-moi ce plaisir de donner ma vie pour quelqu'un qui le mérite.

Je n'avais plus d'air. Je balbutiai :

– Monsieur Chri... Tom. Vous ne devez pas. Votre vie... est précieuse. Vous ne pouvez pas la gaspiller ainsi !

– Je le sais. Si tel n'était pas le cas, cela n'aurait aucun intérêt.

Des pas retentissaient dans la coursive. J'entendais la voix du gouverneur sous le pont, discutant joyeusement avec le capitaine des fusiliers.

– Thomas ! Ne faites pas ça !

Il ne répondit pas, mais me sourit. L'avais-je jamais vu sourire vraiment ? Il porta ma main à ses lèvres. Je sentis le picotement de sa barbe, la chaleur de son souffle et sa bouche douce.

– Je suis votre serviteur, madame.

Il exerça une pression sur ma main et la lâcha, puis regarda vers le rivage. Une barque approchait, à peine visible dans le miroitement des vagues.

– Votre mari vient vous chercher. Adieu, madame Fraser.

Il se tourna et s'éloigna, marchant d'un pas assuré et le dos droit en dépit de la houle qui soulevait et abaissait le pont sous nos pieds.

ONZIEME PARTIE

L'heure de la vengeance



98. Comment éloigner les fantômes

Jamie gémit, s'étira, puis se laissa tomber lourdement sur le bord du lit.

– J'ai l'impression qu'on m'a piétiné la queue. J'ouvris un œil.

– Ah, oui ? Qui ça ?

– Je ne sais pas, mais elle devait peser autant qu'un âne mort.

– Rallonge-toi. Tu n'as pas besoin de partir tout de suite. Repose-toi encore un peu.

– Non, je veux rentrer à la maison. On est restés absents trop longtemps.

Toutefois, il ne se leva pas pour achever de s'habiller, demeurant assis en chemise sur le lit branlant, ses mains pendant mollement entre ses cuisses.

Il paraissait exténué, ce qui n'avait rien d'étonnant. Il n'avait pas dû dormir pendant plusieurs jours, entre ses recherches pour me trouver, l'incendie du fort Johnston et ma libération du Cruizer. En y repensant, un voile s'étendit sur ma bonne humeur, en dépit de ma joie, à mon réveil, d'être libre, sur la terre ferme et avec Jamie.

– Allonge-toi, répétais-je.

Je roulai dans le lit et posai une main sur son dos.

– Le jour vient à peine de se lever. Attends au moins l'heure du petit-déjeuner. Tu ne peux pas voyager sans t'être reposé et avec le ventre vide.

Il regarda vers les volets fermés. La lumière pâle de l'aube filtrait par les fentes. On n'entendait encore aucun bruit dans la cuisine de l'auberge, à l'étage inférieur. Capitulant, il retomba sur l'oreiller avec un soupir.

Il ne protesta pas quand je rabattis l'édredon miteux sur lui, ni quand je me blottis contre lui, glissant un bras autour de sa taille et posant ma joue sur son épaule. Il sentait encore la fumée, malgré notre toilette sommaire la veille au soir, juste avant de nous effondrer sur le lit.

Mes propres articulations étaient encore endolories de fatigue... et meurtries à cause des multiples bosses et creux du mauvais matelas. Quand nous avions regagné le rivage, Ian nous attendait avec des chevaux. Nous nous étions rendus le plus loin possible avant la tombée du soir, nous arrêtant finalement dans une auberge délabrée, au milieu de nulle part, un lieu d'hébergement rudimentaire pour les charretiers en route vers la côte.

Quand l'aubergiste lui avait demandé son nom, Jamie avait répondu :

– Malcom. Alexander Malcom.

– Et John Murray, avait ajouté Ian en bâillant et en se grattant les côtes.

L'aubergiste avait hoché la tête, indifférent. Il n'avait aucune raison d'établir un lien entre ces voyageurs débraillés et une célèbre affaire de meurtre ; pourtant, j'avais ressenti un élan de panique quand il s'était tourné

vers moi.

J'avais perçu l'hésitation de Jamie en donnant un faux nom, sa réticence à reprendre un des nombreux pseudonymes sous lesquels il avait vécu autrefois. Il était particulièrement fier de son vrai nom ; je pouvais juste espérer qu'avec le temps, il retrouverait toute sa valeur.

Roger y aiderait peut-être. À présent, il devait avoir été ordonné. Cette pensée me fit sourire d'attendrissement. Il possédait un véritable don pour apaiser les dissensions entre les habitants de Fraser's Ridge et calmer leurs aigreurs. Fort de l'autorité que lui conférerait le titre de pasteur consacré, il serait encore plus influent.

Comme ce serait bon de le retrouver, ainsi que Brianna et Jemmy ! Ils me manquaient terriblement, mais je les verrais bientôt. Nous avions prévu de passer par Cross Creek et de les prendre au passage. Forcément, Brianna et Roger ignoraient tout de ce qui nous était arrivé au cours des trois dernières semaines et ne pouvaient imaginer à quel point ces événements pourraient, désormais, influencer le cours de notre existence.

Au dehors, les oiseaux s'en donnaient à cœur joie. Après les cris stridents des mouettes et des sternes, seul fond sonore de mes journées à bord du *Cruizer*, leurs chants me paraissaient si tendres, comme une conversation familière qui me remplit soudain de nostalgie pour nos montagnes. Je comprenais la hâte de Jamie de rentrer à la maison, même en sachant que notre vie là-bas ne serait plus ce qu'elle avait été. D'abord, les Christie auraient disparu.

Je n'avais pas eu l'occasion d'interroger Jamie sur les circonstances de ma libération. Nous avions accosté juste avant le coucher du soleil et pris la route sur-le-champ, Jamie tenant à mettre le plus de distance possible entre moi et le gouverneur Martin... et peut-être Tom Christie.

Je demandai doucement :

– Jamie... c'est toi qui as poussé Tom à s'accuser ?

– Non. Il s'est présenté à l'imprimerie de Fergus le lendemain de ton départ du palais. Il avait entendu parler de l'incendie de la prison et...

Je me redressai brusquement sur le lit.

– Quoi ? La maison du shérif Tolliver ? Personne ne m'en a rien dit !

Il roula sur le côté pour me dévisager.

– Parce que, sans doute, personne sur ton bateau ne le savait. Il n'y a pas eu de morts, *Sassenach*. Je me suis renseigné.

Qu'était devenue Sadie Ferguson ?

– Tu en es sûr ? Comment est-ce arrivé ? La foule ?

Il bâilla avant de répondre :

– Non. D'après ce que j'ai entendu, madame Tolliver était saoule. Elle a mis trop de bois dans son feu de lessive, s'est allongée à l'ombre et s'est endormie. Les bûches ont roulé dans l'herbe sèche qui s'est embrasée, et les

flammes se sont propagées jusqu'à la maison. Le voisin a senti la fumée et s'est précipité juste à temps pour traîner madame Tolliver et le bébé hors de danger. Il a dit qu'il n'y avait personne d'autre dans le bâtiment.

Il me convainquit de me rallonger, ma tête nichée dans le creux de son épaule. Après avoir passé la nuit pressée l'un contre l'autre dans le lit étroit, sentant nos moindres mouvements, j'étais encore très consciente de son corps et lui, du mien. Tout en parlant, ses doigts exploraient mon dos, déchiffrant ses détails comme du braille.

– Pour en revenir à Tom... Il connaissait L'Oignon, bien sûr. Il s'y est donc rendu après avoir découvert que tu n'étais plus dans la prison. Il lui avait fallu du temps pour fausser compagnie à Brown sans éveiller les soupçons et, entre-temps, tu avais quitté le palais. Quand il m'a trouvé chez Fergus, il m'a expliqué ses intentions.

Ses doigts caressaient ma nuque, et la tension accumulée dans mes cervicales disparut peu à peu.

– Je lui ai demandé d'attendre. Je voulais d'abord essayer de te libérer moi-même, mais si j'échouais...

– Mais tu sais qu'il ne l'a pas fait, n'est-ce pas ? Il t'a prétendu le contraire ?

– Il m'a seulement dit qu'il avait gardé le silence tant que tu avais une chance d'être jugée et acquittée, mais que, en cas de grave danger, il aurait aussitôt parlé. C'était pourquoi il avait insisté pour venir avec nous. Je... je n'ai pas posé de questions.

– Mais il ne l'a pas fait, insistai-je. Jamie, tu sais que ce n'est pas lui !

– Je sais, dit-il à voix basse.

Nous restâmes silencieux un moment. J'entendis soudain de petits coups à l'extérieur et me tendis, mais ce n'était qu'un pic-vert, chassant des insectes dans le colombage vermoulu de l'auberge.

– Tu crois qu'ils vont le pendre ?

– Sans doute.

Il avait repris ses caresses à demi conscientes, lissant des mèches derrière mon oreille. Immobile, j'écoutai les battements de son cœur, ne voulant pas poser la question suivante, mais la sachant inévitable :

– Jamie, dis-moi qu'il n'a pas fait ces faux aveux pour moi, je t'en prie.

Par-dessus tout le reste, cette idée m'était insupportable. Ses doigts s'immobilisèrent sur mon oreille.

– Il t'aime. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Je revis son regard gris et franc. Tom Christie était le genre d'homme qui pensait ce qu'il disait, et qui disait ce qu'il pensait. En cela, il était comme Jamie.

– C'est ce qu'il m'a dit.

Jamie demeura silencieux de longues minutes, puis tourna la tête, sa joue

reposant sur mes cheveux.

– *Sassenach*... J'en aurais fait autant. En te sauvant la vie, j'aurais considéré que je donnais la mienne pour une bonne cause. S'il ressent cela, alors tu ne lui as causé aucun tort en le laissant te rendre ta vie.

Je refusais d'y penser, ne voulais plus être hantée par ces yeux gris et clairs, par le cri des mouettes, par les lignes profondes d'affliction qui découpaient ce visage en morceaux, par sa souffrance, sa perte, sa culpabilité, ses soupçons... sa peur. Je ne voulais plus imaginer Malva se rendant dans le carré de laitues sans savoir ce qui l'y attendait, son fils lourd et paisible dans son ventre. Je ne voulais plus voir les éclaboussures de sang sombre séchant sur les feuilles de lierre.

Par-dessus tout, je ne voulais pas penser que j'étais inextricablement liée à cette tragédie..., mais c'était inéluctable.

– Jamie... peut-on jamais réparer un tel gâchis ?

Il me prit la main, caressant ma paume avec son pouce.

– La petite est morte, *mo chridle*.

– Je sais. Quelqu'un l'a tuée, et ce n'était pas Tom. Oh! mon Dieu, Jamie... qui ? Qui ?

– Je ne sais pas. Je crois que cette fille avait une grande soif d'amour... et elle le prenait là où elle le trouvait. Sauf qu'elle ne savait pas comment le rendre.

J'inspirai une grande goulée d'air et posai la question en suspens en nous depuis le meurtre.

– Tu ne penses pas que ce pourrait être Ian ? Cela le fit presque sourire.

– Si c'était le cas, *a nighean*, on le saurait. Ian est capable de tuer, mais pas de nous faire payer à sa place.

Il avait raison. Je me sentais à la fois soulagée pour Ian et encore plus coupable envers Tom Christie.

– L'assassin pourrait aussi être un homme qui la désirait et l'aurait tuée par jalousie en apprenant sa grossesse.

– Ou quelqu'un de déjà marié, *Sassenach*. Ou une femme.

– Une femme ?

– Elle prenait l'amour là où elle le trouvait, répéta-t-il. Qu'est-ce qui te fait croire que seuls des hommes jeunes étaient capables de lui en donner ?

Je fermai les yeux, visualisant toutes les possibilités. Si elle avait eu une liaison avec un homme marié (ils la convoitaient eux aussi, mais plus discrètement), oui, il aurait pu la tuer de peur d'être découvert. Ou une femme humiliée... je revis brièvement l'image choquante de Murdina Bug, les traits déformés par l'effort, tandis qu'elle pressait un oreiller sur le visage de Lionel Brown. Arch ? Non, impensable. Avec un sentiment d'impuissance totale, je repoussai la question, voyant défiler en pensée la kyrielle de visages de Fraser's Ridge... l'un d'eux cachant une âme d'assassin.

– Non, je sais qu'on ne peut plus rien faire pour Malva et Tom. Ni même pour Allan (qui, soudain, se retrouvait sans famille dans des circonstances atroces). Mais... pour les autres ?

Pour Fraser's Ridge, notre chez-nous, notre vie, nous. Il faisait chaud sous l'édredon, trop chaud. Je le repoussai d'un geste brusque, me redressai en position assise et soulevai ma chevelure pour m'aérer la nuque.

– Lève-toi, *Sassenach*.

Jamie sortit du lit et me prit par la main, me hissant debout. Il saisit l'ourlet de ma chemise des deux mains et me l'ôta par-dessus ma tête. Mon corps était couvert d'une rosée de transpiration. Il souffla doucement sur mes seins, un courant d'air tiède, mais néanmoins délicieux qui fit durcir mes mamelons.

À son tour, il se déshabilla et ouvrit les volets pour laisser entrer la brise. La lumière pure du matin inonda la chambre, faisant briller son torse pâle, le réseau argenté de ses cicatrices, les poils dorés de ses bras et de ses jambes, son début de barbe rouille et argent. Son sexe se dressait dur et droit, son état matinal, d'une couleur profonde et douce comme le cœur d'une rose à l'ombre.

Se rapprochant de moi, il m'examina des pieds à la tête. J'étais nue comme un ver, la peau encore incrustée de cristaux de sel, les chevilles et les pieds crasseux.

– Pour ce qui est de réparer les choses... je ne sais pas, *Sassenach*, mais j'ai bien l'intention d'essayer. On pourrait commencer tout de suite, qu'en dis-tu ?

– Tu es tellement fatigué que tu tiens à peine debout, protestai-je.

Baissant un peu les yeux, j'ajoutai :

– Enfin... on ne peut pas en dire autant de certaines parties de ton anatomie. J'avais moi-même l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur.

– Puisqu'on a un lit à notre disposition, je n'ai pas l'intention de rester debout, *Sassenach*. Il est vrai que je ne me relèverai peut-être jamais, mais je crois pouvoir rester éveillé encore une dizaine de minutes. Si je m'endors, tu n'auras qu'à me pincer.

Je levai les yeux au ciel, mais ne discutai pas. Je m'allongeai sur les draps sales, mais à présent rafraîchis et, avec un léger tremblement dans le creux du ventre, j'ouvris les cuisses pour lui.

Nous fîmes l'amour comme deux créatures sous-marines, lentes et les membres lourds. Nous ne nous étions pas touchés de cette manière depuis la mort de Malva... et nous l'avions encore tous les deux présente à l'esprit.

Mais il n'y avait pas qu'elle. Je m'efforçai de me concentrer sur Jamie, fixant mon attention sur les détails intimes de son corps, si familiers... la minuscule cicatrice triangulaire et blanche sur sa gorge, les spirales auburn de sa toison et la peau halée dessous..., mais j'étais si épuisée que mon cerveau refusait de coopérer, me projetant à la place des bribes de souvenirs dérangeants, ou, pire encore, des images fabriquées de toutes pièces.

– Ça ne va pas, dis-je au bout d'un moment. Je ne peux pas.

Je m'accrochai au matelas, serrant les draps entre mes doigts.

Il émit un petit bruit de surprise, puis roula sur le côté, me laissant moite et tremblante.

– Qu'y a-t-il, *a nighean* ?

– Je ne sais pas... Je n'arrête pas de voir... Je suis désolée, désolée, Jamie, mais je n'arrête pas de voir d'autres visages. Comme si je faisais l'amour avec d'autres... hommes.

– Ah oui ?

Il paraissait perplexe, mais pas vexé. Il rabattit le drap sur moi. Mon cœur battait à toute allure, et je n'arrivais plus à respirer, la gorge trop nouée.

« *Bolus hystericus*, pensai-je. Arrête ça tout de suite, Beauchamp. » C'était plus facile à dire qu'à faire, mais, au moins, je cessai de me croire en pleine crise cardiaque.

– Qui vois-tu ? interrogea doucement Jamie. Hodgepile et...

– Non ! m'exclamai-je révoltée. Ils... ils n'ont même pas traversé mon esprit.

Il resta allongé près de moi, sans me toucher, en attente. J'avais littéralement l'impression de tomber en morceaux.

– Qui as-tu vu, Claire ? Tu peux me le dire ? Je répondis aussitôt avant de changer d'avis :

– Frank... et Tom. Et... et... Malva. Tout à coup, je les ai... je les ai sentis, tous... me touchant... voulant entrer en moi.

Jamie demeura silencieux. L'avais-je blessé ? Je regrettai mes aveux, mais je n'avais plus de défenses. Incapable de mentir, même pour la meilleure des raisons, je n'avais plus aucun endroit où me réfugier. Des fantômes chuchotant, avec leurs douleurs, leurs besoins, leur amour désespéré, m'assiégeaient, m'écartelaient, m'arrachaient à Jamie, à moi-même.

Essayant de résister à la dissolution, mon corps tout entier se rigidifiait. Mon visage était enfoui dans l'oreiller, cherchant à fuir, au point que je suffoquai et fus contrainte de tourner la tête de côté pour respirer.

– Claire ?

Je sentis son souffle sur mon front et rouvris les yeux. Très lentement, il effleura mes lèvres du bout des doigts. Je balbutiai :

– Tom... J'ai l'impression qu'il est déjà mort... par ma faute. C'est horrible. Je ne peux pas le supporter, Jamie. Je ne peux pas.

– Je sais. Il hésita.

– Je peux te toucher ?

– Je ne sais pas. Essaie pour voir.

Il sourit, bien que j'aie parlé très sérieusement. Délicat, il posa sa main sur mon épaule et me fit me retourner, puis il me prit dans ses bras, lentement, pour me laisser la possibilité de le repousser. Je m'abandonnai alors.

Je m'enfouis en lui, m'accrochant à son corps comme à une bouée en pleine mer. Lui seul m'empêchait de sombrer.

Il me tint en caressant mes cheveux. Une éternité. Puis, il chuchota :

– Tu peux pleurer pour eux, *mo nighean donn* ? Laisse-les entrer.

L'idée à elle seule fit renaître la panique en moi.

– Je ne peux pas.

– Pleure pour eux, répéta-t-il. Tu ne peux pas tenir un fantôme à distance.

Sa voix me pénétra plus profondément que sa verge.

– Je ne peux pas, sanglotai-je. J'ai peur. Je ne peux pas ! Pourtant, je cessai de lutter et m'ouvris à eux, au souvenir et au chagrin. Je pleurai comme si mon cœur allait se briser... et le laissai se briser, pour eux et tous ceux que je ne pouvais sauver.

– Ouvre-leur la porte et pleure pour eux, Claire, chuchota-t-il encore. Et quand ils seront partis, je te ramènerai à la maison.

99. Le vieux maître

River Run

Il avait beaucoup plu, la veille, et, si le soleil brillait, du sol encore trempé s'échappait une vapeur qui ajoutait encore à la lourdeur de l'air. Brianna avait relevé ses cheveux, mais des mèches ne cessaient de lui retomber dans les yeux. Elle en écarta une du dos de la main, ses doigts tachés du pigment qu'elle était en train de moudre. L'humidité ne lui facilitait pas la tâche, car elle rendait la poudre grumeleuse et la faisait adhérer aux parois du mortier.

Brianna n'avait pas le choix. Elle venait de recevoir une nouvelle commande, à commencer dès cet après-midi.

Jemmy traînait dans les parages, s'ennuyant et fourrant ses doigts partout, tout en fredonnant une chanson. Elle n'y prêtait pas attention, jusqu'à ce qu'elle entende des bribes de paroles. Incrédule, elle se tourna vers lui :

– Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Il ne pouvait quand même pas être en train de chanter Folsom Prison Blues !

Jemmy rentra le menton et, prenant sa voix la plus grave, répondit :

– Salut, je m'appelle Johnny Cash !

Elle se retint de justesse d'éclater de rire.

– Qui t'a appris ça ?

Elle le savait déjà, il n'y avait qu'une seule source possible.

– C'est papa.

– Papa s'est remis à chanter ?

Roger avait enfin dû suivre les conseils de Claire, qui lui avait suggéré de changer le registre de sa voix afin de relâcher ses cordes vocales grippées.

– Papa chante tout le temps ! Il m'a appris cette chanson sur les dimanches matin et une autre sur Tom Dooley et... plein d'autres !

– Vraiment ? Mais c'est... hé, repose ça tout de suite !

Il venait de s'emparer d'une bourse remplie de garance rose.

– Oups !

Prenant un air coupable, il baissa les yeux vers le nuage de pigment rouge qui avait jailli du sac et atterri sur sa chemise. Puis, les relevant prudemment en direction de sa mère, il fit un pas vers la porte.

– Tu vas voir, « Oups » ! Ne bouge pas !

Le tenant par le col, elle frotta le devant de sa chemise avec un chiffon imbibé de térébenthine, ne parvenant qu'à étaler les particules en une grande

tache rose.

Stoïque, Jemmy subit cette épreuve, dodelinant de la tête tandis qu'elle l'essuyait d'un geste énergique.

– Qu'est-ce que tu fiches ici, au fait ? Je t'avais dit d'aller te chercher de quoi t'occuper.

Après tout, ce n'étaient pas les activités qui manquaient à River Run.

Il pencha la tête et marmonna une phrase inintelligible dont elle ne comprit que le mot « peur ».

– Peur ? Mais de quoi ?

Finalement, elle trouva plus simple de lui ôter sa chemise.

– Du fantôme.

– Quel fantôme ?

Elle se tint sur ses gardes. Elle savait que pour tous les esclaves de River Run, les fantômes faisaient partie de la vie courante. Il en allait de même pour la plupart des colons écossais de Cross Creek, de Campbelton et de Fraser's Ridge, ainsi que des Allemands de Salem et de Bethania ; et d'ailleurs, de son propre père.

Elle ne pouvait déclarer simplement à son fils que les fantômes n'existaient pas... d'autant plus qu'elle n'en était pas sûre elle-même.

Jemmy releva deux yeux troublés vers elle.

– Le fantôme de *Maighistear àrsaidh*. Josh dit qu'il se promène.

Brianna sentit un mille-pattes lui remonter le long de la colonne vertébrale. *Maighistear àrsaidh*, « le vieux maître », était Hector Cameron. Malgré elle, elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Ils se trouvaient dans une des petites pièces au-dessus de l'écurie, où elle s'enfermait pour fabriquer ses préparations salissantes. De là où elle se tenait, le mausolée en marbre blanc d'Hector Cameron était bien visible, pointant telle une dent au milieu de la pelouse.

Cherchant à gagner du temps, elle demanda :

– Qu'est-ce qui a bien pu pousser Josh à te raconter ça ? Sa première impulsion aurait été de préciser que les fantômes ne se promenaient pas en plein jour, mais cela aurait été reconnaître de façon implicite qu'ils déambulaient la nuit ; or, elle ne tenait pas à donner des cauchemars à son fils.

– Il dit qu'Angelina l'a vu, avant-hier, pendant la nuit. Un immense vieux fantôme.

Il ouvrit grand les bras, avec les doigts crochus, et écarquilla les yeux pour imiter Josh.

– Ah oui ? Et que faisait-il ?

Elle conservait un ton badin, donnant l'impression d'être vaguement intéressée. Cela semblait marcher ; pour le moment, Jemmy paraissait plus perplexe qu'apeuré.

– Il marchait, répondit-il avec un haussement d'épaules.

– Il fumait la pipe ?

Elle venait d'apercevoir un grand monsieur en train de se promener sous les arbres.

Jemmy parut déconcerté.

– Je ne sais pas. Ça fume la pipe, les fantômes ?

– J'en doute, mais monsieur Buchanan, oui. Tu l'aperçois, là-bas, au bord de la pelouse ?

Jemmy se hissa sur la pointe des pieds pour regarder par la fenêtre. M. Buchanan, une relation de Duncan, séjournait à River Run. En effet, il tenait une pipe entre ses lèvres.

– Si tu veux mon avis, Angelina a aperçu M. Buchanan, l'autre soir, dans la pénombre. Il était peut-être en chemise de nuit, se rendant aux toilettes. En voyant une tache blanche, elle a cru qu'il s'agissait d'un fantôme.

Jemmy réfléchit quelques instants, presque rassuré, mais quelque chose le chiffonnait.

– Josh dit qu'Angelina a vu le fantôme sortir de la tombe du vieux monsieur Cameron.

– Monsieur Buchanan a peut-être fait le tour du mausolée. Quand il a surgi sur le côté, elle a eu l'impression qu'il venait de l'intérieur.

Elle évita avec soin d'évoquer pourquoi un gentleman écossais d'âge mûr aurait marché autour d'un mausolée en chemise de nuit : visiblement, cette notion n'était pas saugrenue pour Jemmy.

Elle s'abstint aussi de lui demander pourquoi Angelina était dehors, au beau milieu de la nuit, en train de voir des fantômes. La raison la plus probable ne convenant pas aux oreilles d'un enfant de son âge.

Cela lui fit repenser à Malva Christie. Peut-être un rendez-vous galant l'avait-elle conduite dans le potager de sa mère. Qui ? se demanda-t-elle pour la énième fois. Elle se signa et récita une brève prière pour le repos de l'âme de la jeune fille. Qui avait pu accomplir un tel geste ? Si un fantôme refusait de dormir tranquille, c'était bien celui de Malva.

– Je pense qu'Angelina a vu monsieur Buchanan, répétait-elle d'un ton ferme. Mais, si tu as encore peur des fantômes, ou de quoi que ce soit d'autre, fais le signe de la croix et récite une prière pour ton ange gardien.

En s'entendant parler, elle eut une sensation de déjà-vu. Quelqu'un – son père ? sa mère ? – lui avait dit exactement la même chose dans son enfance. De quoi avait-elle eu peur ? Elle ne s'en souvenait plus, mais se rappelait du sentiment de sécurité que lui avait apporté la prière.

Jemmy paraissait dubitatif. Il était capable de faire le signe de croix, mais n'était pas sûr de la prière de l'ange. Elle la répéta avec lui tout en se sentant un peu coupable.

Tôt ou tard, il ferait un geste ouvertement catholique (comme le signe de la

croix) devant quelqu'un d'important pour Roger. La plupart des gens présumaient que la femme du pasteur était protestante, et ceux qui connaissaient la vérité n'étaient pas en position de lui créer des soucis. Elle était au courant qu'après la mort de Malva Christie et les commérages sur ses parents, des grommellements s'étaient fait entendre parmi les ouailles de Roger, mais il refusait de s'arrêter à ce genre de remarques.

Même si elle s'inquiétait de complications religieuses potentielles pour Roger, il lui manquait cruellement. Il lui avait écrit qu'Elder McCorkle avait été retardé, mais qu'il était attendu à Edenton avant la fin de la semaine. Il faudrait patienter encore une huitaine de jours, le temps que se déroule la session presbytérienne, puis il se mettrait en route pour venir les chercher à River Run.

Il était si heureux de recevoir son ordination. Une fois ordonné, pourraient-ils le défroquer – c'est ce qui arrive à un pasteur mécréant – pour avoir une épouse catholique ?

Serait-elle capable de se convertir afin que Roger puisse obtenir ce qu'il désirait tant et dont il avait tant besoin ? Cette perspective lui noua le ventre, et elle serra Jemmy contre elle pour se rassurer. Il avait la peau moite et douce comme un bébé, mais elle sentait la dureté de ses os sous-jacents, promettant une taille digne de son père et de son grand-père. Son père... voilà une pensée rayonnante qui calmait ses angoisses.

Les cheveux de Jemmy avaient repoussé, mais elle déposa un baiser derrière son oreille gauche, là où se trouvait la marque cachée ; il voûta les épaules et se trémoussa sous le chatouillement de ses lèvres.

Puis, elle le libéra et l'envoya jouer, pendant qu'elle apportait sa chemise à Matilda, la blanchisseuse.

Quand elle reprit son travail dans son atelier, la malachite dans le mortier lui parut dégager une odeur forte et étrange. Elle se pencha dessus et la huma. C'était absurde, une pierre pilée ne se gâtait pas. Ce devait être la térébenthine ou les effluves de la pipe de M. Buchanan qui affectaient son odorat. Elle versa la poudre vert tendre dans une fiole qu'elle diluerait plus tard dans de l'huile de noix ou utiliserait dans une *tempera* à l'œuf.

La mine satisfaite, elle examina sa collection de boîtes et de poches, certaines fournies par tante Jocasta, d'autres que John Grey avait fait venir de Londres pour elle, ainsi que les flacons et les godets de pigments séchés qu'elle avait moulus elle-même. Que lui manquait-il d'autre ?

Sa commande consistait en un portrait de la vieille mère de M. Forbes. Cet après-midi, elle ne ferait que des esquisses préliminaires, mais elle n'aurait peut-être qu'une ou deux semaines pour achever le tableau avant l'arrivée de Roger. Elle n'avait pas de temps à...

Prise de vertige, elle s'assit brutalement. Des points noirs dansaient devant ses yeux. Elle pencha la tête en avant entre ses jambes et inspira à fond. Cela n'arrangea rien. L'air était chargé d'une odeur d'essence à laquelle s'ajoutaient

les émanations animales et le remugle de l'écurie en dessous.

– Oh, mon Dieu...

La bile lui remonta dans la gorge, et elle eut à peine le temps de jeter l'eau de la bassine sur le sol avant de rendre ses tripes.

Elle reposa lentement le récipient en haletant, fixant la flaque d'eau sur le sol, sentant le monde autour d'elle se déplacer sur son axe et prendre un nouvel angle, légèrement de guingois.

– Félicitations, Roger, dit-elle à voix haute. Je crois que tu vas être de nouveau papa.



Elle resta immobile longtemps, étudiant avec soin les sensations de son corps, à la recherche d'une certitude. Avec Jemmy, elle n'avait pas été malade, mais elle se souvenait d'avoir eu les sens bizarrement altérés, cet état étrange appelé synesthésie, où la vue, l'odorat, le toucher et même parfois l'ouïe empruntaient parfois les caractéristiques les uns des autres.

Le malaise disparut aussi vite qu'il était apparu. L'odeur du tabac de M. Buchanan était toujours présente, mais elle avait revêtu une douce fragrance de feuilles sèches et brûlées. Cette chose odorante brun verdâtre tacheté qui s'était insinuée dans ses sinus et avait ébranlé son cerveau telle une pluie de grêlons sur un toit en zinc s'était effacée.

Elle était si concentrée sur ses sensations physiques et leur possible signification qu'elle n'entendit pas tout de suite les voix dans la pièce d'à côté. C'était l'antre modeste de Duncan, où il conservait ses registres et livres de comptes et où, pensait-elle, il se réfugiait parfois quand le grand train de la villa lui pesait.

M. Buchanan s'y tenait avec Duncan, et ce qui avait débuté par une conversation aimable commençait à présenter des signes de tension. Elle se leva et prit la bassine pour aller la vider au-dehors. Pas qu'elle n'était pas curieuse, loin de là, mais, ces derniers temps, elle veillait à n'entendre rien de plus que le strict nécessaire.

Duncan et sa tante Jocasta étaient de fervents loyalistes, et aucun de ses arguments, qu'elle formulait avec le plus de tact possible, ne les ébranlait dans leurs convictions. Elle avait surpris plus d'une conversation privée entre Duncan et des tories locaux et, connaissant la tournure que prendraient les événements, cela n'avait fait qu'accroître ses appréhensions.

Ici, dans la plaine, au cœur de la région de Cape Fear, la plupart des habitants étaient des loyalistes convaincus que la violence dans le nord n'était le fait que de quelques chahuteurs excessifs sans lien aucun avec eux. Ils considéraient que seule une main ferme pourrait mettre ces whigs hagards au pas avant que leurs excès ne provoquent des représailles dont tout le monde pâtirait. Le fait de savoir que celles-ci arrivaient et qu'elles allaient s'abattre sur des gens qu'elle appréciait et aimait la remplissait d'une angoisse sourde et

glaçante.

En ouvrant la porte, elle entendit la voix impatiente de Buchanan :

– Quand alors ? Ils n'attendent pas, Duncan. Il leur faut l'argent avant mercredi prochain, autrement Dunkling vendra ses armes ailleurs. C'est la loi du marché. Si on lui promet de l'or, il attendra peut-être un peu, mais pas longtemps.

– Oui, je sais, je sais, Sawny. Si je peux, je le ferai.

– » Si » ? s'écria Buchanan. Comment ça, « si » ? Jusqu'à présent, c'était toujours « Oui, oui, Sawny », « Pas de problème, Sawny », « Dis à Dunkling que c'est bon, Sawny », « Bien sûr, Sawny »...

– J'ai dit que, si je le peux, je le ferai, Alexander.

La voix de Duncan prit soudain un timbre d'acier que Brianna ne lui avait encore jamais entendu.

Buchanan lâcha une grossièreté en gaélique, et la porte du bureau s'ouvrit brusquement. Il sortit avec un tel empressement qu'il l'aperçut à peine, lui adressant un vague salut de la tête en passant devant elle.

Ce qui était aussi bien, puisqu'elle tenait une cuvette pleine de vomi.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de s'en débarrasser, Duncan sortit à son tour, énervé et extrêmement préoccupé. Toutefois, il la remarqua.

– Comment ça va, ma petite ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Tu as mangé quelque chose qui ne t'a pas réussi ?

– Oui, je crois, mais tout va bien à présent.

Elle déposa la bassine sur le sol de la pièce qu'elle venait de quitter et referma la porte.

– Euh... tout va bien, Duncan ?

Il hésita un instant, mais ce qui le perturbait semblait trop encombrant pour qu'il le garde pour lui. Il jeta un coup d'œil à la ronde, s'assurant qu'aucun esclave n'était dans les parages, puis se rapprocha et baissa la voix :

– Dis-moi... tu n'aurais rien remarqué d'inhabituel ces derniers temps, *a nighean* ?

– D'inhabituel... comment ?

Il passa un doigt sous son épaisse moustache, mal à l'aise, puis chuchota :

– Près de la tombe d'Hector Cameron.

Elle tressaillit, posant instinctivement une main sur son ventre.

– Ah, tu as bien vu quelque chose, alors ?

– Pas moi.

Elle lui parla de Jemmy, d'Angelina et du fantôme.

– J'ai pensé qu'il s'agissait de M. Buchanan, acheva-t-elle.

– Mmm... c'est une idée... Mais non, c'est impossible. Il n'a pas pu, mais c'est une idée...

– Duncan, dis-moi ce qui se passe.

Il prit une profonde inspiration, l'air perplexe, puis expira lentement, ses épaules s'affaissant.

– L'or... Il a disparu.



Sept mille livres en lingots d'or représentaient une somme imposante, dans tous les sens du terme. Elle ignorait le poids que cela représentait, mais ils en avaient complètement rempli le cercueil de Jocasta, entreposé près de celui d'Hector Cameron, dans le mausolée familial.

– Comment ça, « disparu » ? Tu veux dire... tout ? Duncan lui prit le bras d'un air affolé.

– Je t'en prie, parle plus bas ! Oui, la totalité.

– Quand a-t-il disparu ? Ou plutôt, quand t'en es-tu aperçu ?

– La nuit dernière.

Il lança de nouveau un regard autour d'eux, puis indiqua son bureau d'un geste du menton.

– Entre, je vais t'expliquer.

Son agitation retombait peu à peu à mesure qu'il lui racontait son histoire. Quand il eut terminé, il paraissait nettement mieux.

Les sept mille livres étaient ce qu'il restait des dix mille d'origine, qui étaient à leur tour un tiers des trente mille envoyés trop tard par Louis de France pour soutenir le retour raté de Charles Stuart sur les trônes d'Angleterre et d'Écosse.

– Hector était un homme prudent, expliqua Duncan. Il menait grand train, mais sans jamais dépasser les moyens d'une plantation comme celle-ci.

Il avait dépensé mille livres pour acheter les terres et faire construire la villa, puis, au fil des ans, mille autres en esclaves, têtes de bétail, etc. Il en avait également placé mille dans des banques, ne supportant pas de voir tout cet argent dormir sans rapporter d'intérêts. Duncan ajouta avec un sourire ironique :

– Il était trop malin pour attirer l'attention en plaçant la totalité. Il avait probablement l'intention d'investir le reste peu à peu, mais il est mort avant.

Il avait donc laissé derrière lui une veuve très riche. Toutefois, Jocasta était encore plus prudente et discrète que lui, et l'or était sagement resté dans sa cachette, mis à part un lingot prélevé de temps à autre et transformé en monnaie sonnante et trébuchante par Ulysse. Brianna se souvint soudain que le dernier lingot en question avait, lui aussi, disparu.

Celui qui l'avait volé avait peut-être compris qu'il en existait d'autres et avait cherché, patiemment, discrètement, jusqu'à les trouver.

– Tu as entendu parler du général MacDonald ? la questionna Duncan.

Ce nom avait souvent surgi, ici et là, au cours des conversations. C'était un

général écossais à la retraite, avait-elle présumé, en visite dans la région et séjournant dans diverses grandes familles. En revanche, elle ne connaissait pas avec exactitude la raison de sa présence.

– Il est venu chercher des hommes des Highlands, trois ou quatre mille, afin de constituer une armée et de marcher vers la côte. Le gouverneur a demandé de l'aide à la Couronne. Plusieurs navires de guerre sont en route. Les hommes du général traverseront la vallée de Cape Fear pour rencontrer le gouverneur et ses troupes près de la mer, et prendre en tenaille les milices rebelles en train de se former.

– Et tu comptais leur donner l'or... ou plutôt, des armes et de la poudre achetées avec l'or.

Il acquiesça, se lissant les moustaches d'un air navré.

– À un certain Dunkling, une connaissance d'Alexander. C'est un des lieutenants de Lord Dunsmore qui se trouve actuellement en Virginie.

– Sauf que l'or n'est plus là.

– En effet. Ce qui me fait m'interroger sur le fantôme du petit Jemmy.

Assurément, il fallait être un fantôme pour pénétrer dans une propriété pleine de monde telle que River Run et déplacer plusieurs centaines de livres en or sans se faire remarquer...

Un bruit de pas dans l'escalier fit tressaillir Duncan, mais ce n'était que Josh, un des palefreniers noirs, qui toqua timidement à la porte, tordant son chapeau entre ses doigts.

– Mademoiselle Brianna, il faudrait songer à partir si vous voulez de la lumière pour vos dessins.

Une bonne heure serait en effet nécessaire pour se rendre à Cross Creek et à la maison de maître Forbes, et le soleil était déjà haut.

Elle baissa les yeux vers ses doigts tachés de vert. Elle devait d'abord faire un brin de toilette.

– Vas-y, ma petite, lui dit Duncan.

Il paraissait encore soucieux, mais soulagé d'avoir pu partager un peu son fardeau.

Elle l'embrassa avec affection sur le front et suivit Josh. Elle était inquiète, mais pas uniquement à cause de l'or disparu et des fantômes rôdant sur le domaine. Si le général MacDonald voulait mobiliser des soldats parmi les Highlanders, un des premiers auxquels il s'adresserait serait son père.

Comme le lui avait écrit Roger un jour : « Jamie saura mieux que personne marcher sur la corde raide entre les whigs et les tories, mais le moment venu, il lui faudra bien faire le grand saut. »

Ce moment était arrivé à Mecklenberg. La véritable épreuve du feu, à présent, s'appellerait MacDonald.

100. Villégiature au bord de la mer

Estimant plus prudent de ne pas se montrer dans ses repaires habituels pendant un certain temps, Neil Forbes avait décidé de se rendre à Edenton avec l'excuse d'emmener sa mère âgée voir sa sœur encore plus âgée. Il était ravi du long voyage, en dépit des jérémiades de madame mère, gênée par le nuage de poussière soulevé par la voiture roulant devant la leur.

Il était navré d'être privé de la contemplation de la voiture en question, une charmante petite berline aux roues hautes et aux fenêtres fermées, les rideaux tirés. Toutefois, en fils dévoué, il était allé parler au cocher lors de l'arrêt au relais suivant, et l'homme avait aimablement accepté de les laisser passer devant, restant à une distance respectueuse derrière eux.

Relevant le nez de la broche en grenats qu'elle était en train de remettre, sa mère lui demanda :

– Mais qu'as-tu à regarder sans cesse par la fenêtre, Neil ?

– Rien, maman. J'admire le paysage. C'est une si belle journée, n'est-ce pas ?

– Mmmoui... répondit-elle peu convaincue. Un peu trop chaude et lourde, si tu veux mon avis.

– Ne t'inquiète pas, *a leannan*. Nous serons bientôt à Edenton. Il y fera plus frais. Rien de tel qu'une bonne brise marine pour remettre un peu de rose sur ces joues !

101. La ronde de nuit

La maison du révérend McMillan était située au bord de la mer, une bénédiction, par ce temps humide et lourd. Le soir, la brise marine balayait la chaleur, la fumée des foyers et les moustiques. Après le dîner, les hommes s'asseyaient sous le porche, fumant la pipe en savourant cet instant de répit.

Le plaisir de Roger était un peu teinté de culpabilité, sachant que Mme McMillan et ses trois filles étaient en train de débarrasser la table, laver la vaisselle, balayer, faire bouillir les os restants du dîner avec des lentilles pour la soupe du lendemain, coucher les enfants, et toutes les autres corvées habituelles dans l'atmosphère confinée et étouffante de la maison.

Chez lui, il se serait senti obligé de participer, ne serait-ce que pour ne pas essuyer le courroux de sa femme. Ici, des regards ahuris suivis d'une profonde suspicion auraient accueilli une telle offre. Il resta donc tranquillement sous le porche, observant les bateaux de pêche rentrer au port, sirotant une mixture qui se voulait du café et bavardant agréablement avec les hommes.

Tout compte fait, la répartition des rôles entre les sexes, au siècle, avait aussi du bon.

Ses compagnons discutaient des dernières nouvelles venues du sud : la fuite du gouverneur Martin de New Bern et l'incendie du fort Johnston. Le climat politique d'Edenton était fortement whig, et la compagnie, en grande partie cléricale. Étaient présents le révérend professeur McCorkle, son secrétaire Warren Lee, les révérends Jay McMillan et Patrick Dugan, ainsi que quatre autres « aspirants ordinands », outre lui-même. Toutefois, sous la surface cordiale de la conversation, on percevait des courants politiques adverses.

Roger parlait peu, ne voulant pas offenser son hôte en prenant part à une querelle. De plus, il aspirait au calme afin de mieux se concentrer sur son futur proche.

Puis, la conversation prit un nouveau tour, et il ne put s'empêcher de tendre l'oreille. Le Congrès continental s'était réuni à Philadelphie deux mois plus tôt, confiant au général Washington le commandement de l'armée continentale. Warren Lee s'était trouvé à Philadelphie en même temps et leur racontait la bataille de Breed's Hill, à laquelle il avait participé :

– Le général Putnam avait déversé des carrioles de terre et de broussailles à l'entrée de la péninsule de Charleston. Le colonel Prescott s'y tenait déjà, avec des compagnies de miliciens venues du Massachusetts. Doux Jésus, vous n' imaginez pas la puanteur qui se dégageait de ces camps !

Warren avait un léger accent chantant venu du sud (il était virginien). Son ton badin disparut en abordant la suite :

– Le général Ward avait donné l'ordre de fortifier une colline appelée Bunker Hill en raison d'une vieille redoute à son sommet. Mais le colonel Prescott, qui l'avait inspectée avec M. Gridley, un ingénieur, l'avait trouvée inadaptée. Il n'y laissa donc qu'un détachement et préféra s'installer sur Breed's Hill, qu'il jugeait plus appropriée en raison de sa proximité avec le port. N'oubliez pas que tout cela se passait de nuit. J'étais avec une des compagnies du Massachusetts. Nous avons passé toute la nuit, entre minuit et l'aube, à creuser des tranchées et à ériger des talus de près de deux mètres tout le long du périmètre. À l'aube, nous nous sommes tapis derrière nos fortifications ; il était moins une, car un navire anglais était entré dans le port, le Lively.

Dès les premières lueurs du jour, il ouvrit le feu. Le spectacle valait son pesant d'or, car une brume flottait encore au-dessus de l'eau illuminée de rouge par les coups de canon. Toutefois, ils n'ont pas fait grand mal, car la plupart des boulets sont tombés dans le port. J'ai même vu un baleinier amarré au quai être touché. Il a brûlé comme un fétu de paille. De là où j'étais placé, j'apercevais les marins se jeter à l'eau en bondissant du pont comme des puces, d'autres courir sur la jetée en agitant le poing. Puis, le Lively a lâché une nouvelle bordée, et ils ont tous détalé comme des lapins.

La nuit étant presque tombée, le jeune visage de Lee était invisible dans la pénombre.

– Une petite batterie perchée sur Copp's Hill a riposté, et plusieurs autres navires ont tiré un boulet ou deux, mais comme il était clair que tout cela ne servait à rien, chacun a cessé. Puis, des gars du New Hampshire sont venus nous rejoindre, ce qui nous a mis du baume au cœur. Mais entre-temps, le général Putnam avait envoyé un bon nombre d'hommes travailler de nouveau sur les fortifications de Bunker Hill. Du coup, les combattants du New Hampshire, accroupis dans l'herbe, n'avaient personne pour les couvrir et pratiquement rien derrière quoi s'abriter, hormis quelques clôtures envahies de mousse. En les voyant au loin tout en bas, j'étais bien content d'avoir plusieurs mètres de remblai pour me protéger, vous pouvez me croire, messieurs !

Étincelantes sous le soleil de midi, les troupes britanniques avaient ensuite entrepris de traverser le fleuve Charles, avec les navires de guerre derrière elles et des batteries sur la rive pour les couvrir de leur feu.

– Nous n'avons pas riposté, bien sûr. Nous n'avions pas de canons.

Roger ne put s'empêcher de le questionner :

– Est-il vrai que le colonel Stark a dit « Ne tirez pas avant de voir le blanc de leurs yeux » ?

Lee toussota dans le creux de son poing.

– Euh... Je ne saurais affirmer avec certitude ce que chacun a dit, ne l'ayant pas entendu personnellement. En revanche, j'ai bien entendu un colonel déclarer : « Si un seul de vous, fils de putes, gaspille sa poudre avant que ces bâtards soient assez proches pour être tués à coup sûr, je me chargerai moi-

même de lui enfoncer son mousquet dans le cul. »

L'assemblée explosa de rire. L'apparition de Mme McMillan, venue demander si quelqu'un voulait des rafraîchissements et s'enquérant de la cause d'une telle hilarité, les calma aussitôt. Ils écoutèrent la suite du récit en prenant des mines graves.

– Je disais donc... ils venaient vers nous, traversant le fleuve. La vision était impressionnante. Il y avait plusieurs régiments, tous de couleurs différentes : des fusiliers, des grenadiers, des divisions de la marine royale et de nombreux soldats d'infanterie légère, s'avancant telles des colonnes de fourmis et tout aussi féroces. Je ne vais pas prétendre être un modèle de courage, messieurs, mais je dois dire que les hommes qui m'accompagnaient ne manquaient pas de cran.

Nous avons laissé l'ennemi venir jusqu'à trois mètres avant de tirer notre première salve. La rangée d'en avant est tombée, mais les hommes ont continué d'avancer. Nous avons tiré de nouveau. Des officiers de cavalerie s'approchaient. J'en ai touché un. Il s'est affalé sur l'encolure de sa monture, et son cheval l'a emporté, la tête dodelinant, mais il n'est pas tombé de sa selle...

La voix de Lee avait perdu un peu de sa couleur. Roger aperçut la silhouette costaude du révérend McCorkle se pencher légèrement vers son secrétaire, pour lui tapoter l'épaule.

– Ils ont lancé un troisième assaut. Nous étions pratiquement à court de munitions. Ils ont alors escaladé nos remblais et se sont mis à casser nos barricades, pointant leurs baïonnettes.

Roger était assis sur les marches, sous le porche, plus bas que Lee. Il entendait la voix du jeune homme trembloter.

– Nous avons reculé. C'est la formule consacrée, mais en réalité, nous avons détalé. Une baïonnette qui transperce le corps d'un homme, cela fait un bruit terrible... affreux. Je ne peux même pas le décrire. Pourtant, je l'ai entendu plus d'une fois. Bien des hommes ont connu ce triste sort, ce jour-là, embrochés, puis, la lame sortie, abandonnés agonisants sur le sol, se trémoussant comme des poissons hors de l'eau.

Roger avait déjà vu et manipulé des baïonnettes du XVIII^e siècle. Une lame triangulaire d'une quarantaine de centimètres, lourde et brutale, avec un sillon creusé sur le côté pour laisser s'écouler le sang. Soudain, il songea à la cicatrice profonde sur la cuisse de Jamie. Marmonnant une excuse, il se leva et marcha vers la plage, s'arrêtant un instant pour ôter ses souliers et ses bas.

Sous ses pieds nus, le sable et les galets étaient frais et luisants, mouillés par la marée descendante. La brise agitait les feuilles de palmiers nains derrière lui, et un vol de pélicans se posa sur la grève, les grands oiseaux solennels se détachant sur les dernières lueurs du jour. Il s'avança dans l'eau, les vaguelettes lui léchant les chevilles, le sable s'enfonçant sous ses talons.

Au loin, vers le détroit d'Albemarle, il apercevait des lumières. Des

bateaux de pêche avaient allumé leurs lanternes, qui se balançaient, semblant flotter dans l'air, leurs reflets clignotant sur les vagues, telles des lucioles.

Les premières étoiles commençaient à poindre. Il leva le nez vers le ciel, essayant de vider sa tête et son cœur, s'ouvrant à l'amour de Dieu.

Demain, il serait pasteur. « Tu es Sacrificateur pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédec », disait le sacrement de l'ordination en citant la Bible.

Quand il en avait parlé à Brianna, elle lui avait demandé :

– Tu as peur ?

– Oui, répondit-il encore à voix haute.

Il suivit la marée à mesure qu'elle se retirait, marchant vers le large, ne voulant pas quitter la caresse rythmique des vagues.

– Le feras-tu quand même ? avait poursuivi Brianna.

– Oui, répéta-t-il.

Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il acceptait, mais il y consentait néanmoins. Loin derrière lui, il entendit des éclats de rire provenant du porche de McMillan. Ils avaient cessé de parler de la guerre et de la mort.

L'un d'entre eux avait-il déjà tué un homme ? Lee, peut-être. Le révérend McCorkle ? C'était très improbable, mais pas impossible. Il s'éloigna encore un peu pour s'isoler dans le bruit des vagues et du vent.

Un examen de conscience. Voilà ce qu'accomplissaient les écuyers avant d'être sacrés chevaliers. Ils s'isolaient dans une église ou une chapelle, montant la garde toute la nuit, éclairés à la lueur des cierges, priant.

Que demandaient-ils à Dieu ? Un esprit pur, la ténacité. Du courage ? Ou peut-être le pardon ?

Il n'avait pas souhaité la mort de Randall Lillington. Cela avait été presque un accident, de l'autodéfense. Au moment de cet événement, il traquait Stephen Bonnet, et lui, en revanche, il avait vraiment voulu le tuer de ses propres mains. Quant à Harley Bobble... il revoyait encore ses yeux brillants, ressentait toujours dans son bras la réverbération du coup sur son crâne, entendait les os se briser. Oui, il l'avait voulu. Il aurait pu arrêter sa main, mais ne l'avait pas fait.

Demain, il jurerait devant Dieu qu'il croyait au dogme de la prédestination, que tous ses actes avaient été décidés à l'avance. Peut-être.

« Je n'y crois peut-être pas tant que ça. Oh ! Seigneur, pardonne-moi, un bon prêtre peut-il douter ? Je pense que tout le monde a des incertitudes, mais j'en ai tant ! Fais-moi savoir maintenant si je suis digne d'être ordonné, avant qu'il ne soit trop tard. »

Le velours noir du ciel était à présent tapissé d'étoiles. Derrière lui, il entendit un crissement de pas sur les galets et les algues. Il aperçut la haute silhouette dégingandée de Warren Lee, secrétaire du révérend McCorkle et ancien milicien.

– J'avais besoin de prendre un peu d'air frais, expliqua-t-il.

Heureusement, le jeune homme ne semblait pas avoir envie de discuter. Ils contemplèrent côte à côte les allées et venues des bateaux de pêche, puis, dans un accord tacite, tournèrent les talons et revinrent vers la maison. Allumée derrière une fenêtre, une bougie les guidait.

– Vous savez, cet officier sur lequel j'ai tiré, lança Lee tout d'un coup. Je prie pour lui. Tous les soirs.

Puis il se tut aussi vite, honteux. Roger essaya de se souvenir s'il avait déjà prié pour Lillington ou Boble.

– Je prierai pour lui aussi, murmura-t-il.

– Merci.

Une fois revenus, ils s'assirent sur les marches de l'entrée déserte pour essuyer leurs pieds et se rechauffer. La porte s'ouvrit derrière eux, et le révérend McMillan apparut.

– Monsieur MacKenzie ?

Quelque chose dans le son de sa voix fit aussitôt se lever Roger, le cœur battant.

– Vous avez un visiteur.

Roger aperçut la haute silhouette derrière le révérend et comprit avant même de voir les traits pâles de son beau-père.

– Il a enlevé Brianna. Viens !

102. L'Anémone

Des pas allaient et venaient au-dessus de sa tête. Elle entendait des voix, mais ne parvenait pas à en distinguer le sens. Il y eut un chœur d'exclamations joviales du côté donnant sur le quai, auquel répondirent des cris et des rires féminins.

La cabine possédait une grande fenêtre à croisillons. Pouvait-on parler de fenêtre, sur un navire, ou existait-il un terme nautique spécial ? Située derrière la couchette, l'ouverture donnait sur un coin de la poupe. Les verres étaient petits et épais, joints par des meneaux en plomb. Pas moyen de s'évader par là, mais au moins, elle serait peut-être capable de savoir où elle se trouvait.

Surmontant son dégoût, elle monta sur les draps sales et froissés, et approcha son visage d'un des carreaux ouverts, inspirant de grandes goulées d'air. La cabine empestait le renfermé et le moisi, mais l'air du port chargé d'odeurs de poissons crevés, d'égouts et de vase ne valait guère mieux.

Elle apercevait un bout de quai sur lequel s'agitaient des silhouettes. Un feu brûlait devant un bâtiment bas blanchi à la chaux et couvert d'un toit en feuilles de palmier. Il faisait trop sombre pour voir au-delà. À en juger par les bruits de foule sur les docks, ce devait être une petite ville.

Des voix approchaient de l'autre côté de la porte.

– ... le verrai sur Ocracoke, la prochaine nuit sans lune.

Une autre voix répondit en marmonnant, puis la porte s'ouvrit.

– Tu veux te joindre à nous, ma belle ? Non, ne me dis pas que tu as commencé sans moi !

À genoux sur le lit, elle fit volte-face, estomaquée. Stephen Bonnet était planté sur le seuil, une bouteille à la main et le sourire aux lèvres. Elle inspira pour surmonter son choc et manqua de suffoquer sous la puanteur de sperme rance et de sueur émanant des draps sous elle. Elle descendit de la couchette tant bien que mal, se prenant les pieds dans sa jupe qui se déchira à la taille.

– Où sommes-nous ? questionna-t-elle d'une voix aiguë.

– À bord de l'Anémone.

– Ce n'est pas ce que je vous ai demandé !

Quand les hommes l'avaient arrachée de son cheval, les cols de sa robe et de sa chemise s'étaient déchirés dans sa lutte, dévoilant un sein. Elle le cacha d'une main et tenta de rabattre le tissu sur son épaule.

Il posa sa bouteille sur la table et dénoua sa cravate.

– Ah, ça fait du bien !

Il se massa le cou, révélant une ligne rouge sombre en travers de sa gorge. Cette vision renvoya à Brianna l'image brutale et claire de la blessure de

Roger.

Elle s'efforça de prendre une voix plus grave et de le fixer, le regard perçant. Elle ne s'attendait pas à ce que cette attitude – qui fonctionnait sur les métayers de son père – impressionne beaucoup Bonnet, mais cela l'aida à retrouver un peu d'assurance.

– Je veux savoir comment s'appelle cette ville.

– Ah ! Mais il suffisait de poser la question, ma cocotte. Il ôta sa veste et la lança sur un tabouret. Froissée et humide, sa chemise lui collait au torse.

– Roanoke. Tu devrais enlever ta robe, chérie. Il fait une chaleur d'enfer.

Pendant qu'il dénouait ses lacets de chemise, elle balaya la cabine des yeux, à la recherche d'une arme. Tabouret, lampe, livre de bord, bouteille... là ! Un bout de bois pointu apparaissait sous le fouillis, sur la table. Un épissoir.

Bonnet plissa le front, concentré sur le nœud d'un lacet qui lui résistait. En deux enjambées, elle rejoignit la table et saisit le poinçon, en faisant voler le fatras sur le sol.

– Reculez !

Elle brandit l'objet en le tenant des deux mains comme une batte de baseball. Son dos ruisselait de transpiration, mais ses paumes étaient glacées, la terreur frémissant sous sa peau.

Il la dévisagea, comme si elle était devenue folle.

– Mais que comptes-tu faire avec ça, ma pauvre ?

Il avança d'un pas, elle recula d'autant, levant son arme plus haut.

– Ne vous avisez pas de me toucher !

Il écarquilla ses grands yeux vert pâle, un sourire en coin. Il fit encore un pas en avant, puis un autre. Elle sentit sa peur bouillir dans une éruption de rage. Elle voûta les épaules, prête à l'assaut.

– Je suis sérieuse ! Reculez, ou je vous tue ! Cette fois, je connais le père de l'enfant que je porte, et je le défendrai jusqu'à la mort !

Il levait déjà la main pour lui attraper l'épissoir, mais suspendit aussi sec son geste.

– Un enfant ? Tu es enceinte ?

Elle entendait son sang bourdonner dans ses oreilles. Elle resserra sa prise sur le manche, essayant d'entretenir sa rage, mais elle faiblissait déjà.

– Je crois. J'en aurai le cœur net dans deux semaines.

– Hmm!

Il recula, l'inspectant des pieds à la tête. Son regard se promena lentement sur tout son corps et s'arrêta sur son sein nu. Puis, sans la moindre intention lascive, il se pencha en avant et y posa la main. Stupéfaite, elle figea pendant qu'il le soupesait, le malaxant comme un pamplemousse qu'il envisageait d'acheter au marché. Elle finit par réagir et le frappa au bras avec l'outil.

Toutefois, elle se tenait trop près, et le coup rebondit sans grand effet. Il recula, massant l'endroit atteint comme si de rien n'était. Puis il se tripota la braguette, remettant de l'ordre dans ses parties sans la moindre gêne.

– Ma foi, c'est bien possible. C'est une chance qu'on soit encore au port.

Elle ne comprit pas le sens de ces paroles, mais peu lui importait. Apparemment, il avait changé d'avis, et l'intense soulagement qu'elle ressentait lui coupa les jambes. Elle tomba assise sur un tabouret, son arme cognant le plancher.

Bonnet sortit la tête dans la coursive et appela un certain Orden. Ce dernier n'apparut pas, mais, quelques instants plus tard, une voix répondit en marmonnant devant la cabine.

– Va me chercher une putain sur les docks, ordonna Bonnet. Vérifie qu'elle soit propre ! Et pas trop vieille.

Il referma la porte et fouilla sur la table jusqu'à ce qu'il déniché un gobelet en étain. Il se versa un verre, en but la moitié, puis sembla se rappeler que Brianna était toujours là. Il lui tendit la bouteille, l'air interrogateur.

Elle fit signe que non. Un mince espoir venait de naître au fond de son esprit. Bonnet possédait un vague fond de galanterie, ou du moins de décence. Il était revenu la chercher dans l'entrepôt en flammes et lui avait laissé la pierre précieuse pour ce qu'il croyait être son enfant. À présent, il avait arrêté de lui faire des avances en apprenant qu'elle en attendait un autre. Peut-être la laisserait-il partir, surtout si elle ne lui était plus d'aucune utilité.

– Alors... vous ne voulez pas de moi ?

Elle fléchissait déjà les genoux, s'apprêtant à bondir et à courir dès que la porte s'ouvrirait à l'arrivée de sa remplaçante. Du moins, elle espérait pouvoir courir sur ses jambes encore flageolantes.

Bonnet la regarda, surpris.

– J'ai déjà goûté à ta chatte une fois, ma poule. Je me souviens encore de ta toison rousse, ravissante certes, mais l'expérience n'était pas à ce point mémorable que je trépigne d'impatience de recommencer. T'inquiète pas, chérie, ton tour viendra ; il viendra. Cependant, pour l'instant, LeRoi a besoin de se dégourdir.

– Mais alors, qu'est-ce que je fais ici ?

Il se tripota de nouveau l'entrejambe, l'esprit ailleurs.

– Hein ? Ah, un gentleman m'a payé pour que je t'emmène à Londres, ma poule. Tu ne savais pas ?

Elle croisa les bras sur son ventre, comme si elle venait de recevoir un coup de poing.

– Mais... mais quel gentleman ? Et pourquoi ? Pourquoi ? Il la dévisagea quelques secondes, puis conclut qu'il n'avait aucune raison de ne pas le lui dire.

– Forbes. Tu le connais, n'est-ce pas ? Sa stupeur raviva sa fureur.

– Ce... ce... salaud!

Les bandits armés qui les avaient arrêtés, Josh et elle, les avaient jetés au bas de leurs selles et les avaient traînés de force dans une voiture fermée étaient donc des hommes de Forbes ! Ils avaient roulé pendant des jours dans cette voiture cahotante jusqu'à la côte. Là, on les avait fait sortir, hirsutes et puants, avant de les pousser à bord du navire.

– Où est Joshua ? Le jeune homme noir qui était avec moi.

Bonnet prit un air perplexe.

– Il y avait quelqu'un avec toi ? Ils ont dû le mettre dans la cale, avec le reste de la marchandise. En guise de prime, je suppose.

Il se mit à rire. Le fait de connaître la raison de son enlèvement atténuait un peu la rage qui s'était emparée de Brianna. Toutefois, le rire de Bonnet fit naître en elle un doute sourd.

– Que voulez-vous dire par « prime » ? Bonnet se gratta la joue.

– Monsieur Forbes voulait juste que tu débarrasses le plancher, enfin, c'est ce qu'il m'a dit. Je me demande bien ce que tu lui as fait. En tout cas, il a déjà payé pour ton voyage, et j'ai l'impression qu'il se fiche bien de savoir où tu atterriras.

– Où j'atterrirai ?

– Bien oui, après tout, ma poule, pourquoi se donner le mal de t'emmener jusqu'à Londres, où tu ne serviras ni à rien ni à personne ? En plus, il pleut tout le temps, à Londres, ça ne te plairait pas.

Avant qu'elle ait pu poser plus de questions, la porte s'ouvrit, et une jeune femme entra, refermant le battant en silence derrière elle.

Elle devait avoir une vingtaine d'années, même si son sourire révéla une dent en moins. Elle était potelée et pas franchement jolie, mais propre, selon les critères locaux. Cependant, l'odeur de sa sueur et de l'eau de Cologne bon marché dont elle s'était copieusement arrosée se répandit dans la cabine, soulevant de nouveau le cœur de Brianna.

– Salut, Stephen.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur la joue de Bonnet.

– Sois un chou et sers-moi donc un verre.

Elle examina Brianna avec un détachement professionnel, puis se gratta le cou en regardant Bonnet.

– Tu nous veux toutes les deux en même temps ou tu préfères qu'on commence d'abord, elle et moi, pendant que tu regardes ? Dans un cas comme dans l'autre, ça fera une livre en sus.

Bonnet ne daigna pas répondre, mais lui mit la bouteille dans les mains et lui ôta le fichu qui masquait ses seins lourds. Puis il déboutonna sa braguette, laissa tomber ses culottes au sol et, sans perdre plus de temps, saisit la femme par la taille et la plaqua contre la porte.

Buvant à la bouteille d'une main, elle remonta ses jupes de l'autre, écartant ses jupons de façon experte, se dénudant jusqu'à la taille. Brianna entra aperçut des cuisses vigoureuses et un fragment de toison brune qui fut bientôt caché par les fesses de Bonnet, recouvertes d'un duvet blond et contractées par l'effort.

Elle détourna les yeux, les joues en feu, mais une fascination morbide la fit regarder de nouveau. La putain se tenait sur la pointe des pieds, les genoux à peine fléchis pour faciliter la tâche de son client, et les yeux impassibles, tandis qu'il se trémoussait en grognant. D'une main, elle buvait au goulot, de l'autre, elle lui tapotait le dos, de manière encourageante. Elle croisa le regard de Brianna et lui fit un clin d'œil tout en susurrant à l'oreille de Bonnet :

– Oh oui... oh OUI ! Mmm, c'est bon, mon amour, comme c'est bon...

La porte de la cabine s'ébranlait à chaque coup de reins. Brianna entendit des rires dans la coursive, tant masculins que féminins. Apparemment, Orden avait ramené de quoi satisfaire non seulement le capitaine, mais aussi son équipage.

Bonnet s'agita encore une ou deux minutes, puis poussa un gémissement sonore, ses mouvements devenant soudain saccadés et maladroits. La putain l'aida d'une main sous ses fesses, le pressant contre elle jusqu'à ce qu'il se relâche tout à fait. Elle le soutint encore quelques instants, lui donnant des petites tapes dans le dos, comme une mère faisant faire son rot à son enfant.

Il s'écarta, le visage rouge vif et haletant, et remercia la fille d'un signe de tête. Puis, il renfila ses culottes et indiqua le fouillis sur la table.

– Tu trouveras ta paie là-dedans, chérie, mais rends-moi ma bouteille.

La putain fit une moue boudeuse, puis avala une dernière gorgée avant de rendre le récipient, à présent aux trois quarts vide. Elle sortit un linge de la poche attachée à sa taille et s'essuya l'entre cuisses avant de replacer ses jupes et de s'approcher de la table, cherchant les pièces éparpillées qu'elle jeta une à une dans le fond de sa poche.

Rhabillé, Bonnet sortit sans même un regard vers les deux femmes. L'atmosphère confinée de la cabine était chargée de l'odeur du sexe, et Brianna sentit son estomac se nouer. Pas par répulsion, mais par panique. Le puissant relent mâle avait déclenché en elle une réaction instinctive qui lui picotait le bas-ventre. L'espace d'un instant déconcertant, elle eut la sensation de la peau de Roger glissant contre la sienne, leurs sueurs mélangées faisant adhérer leurs corps, ses seins gonflés d'envie.

Elle serra les cuisses et les poings, pinçant fort les lèvres. La dernière des choses à faire était de penser à Roger et au sexe à ce moment précis, et tant qu'elle ne se trouverait pas à des kilomètres de Stephen Bonnet. Elle refoula résolument cette pensée, cherchant plutôt un moyen d'engager la conversation avec la prostituée.

La jeune femme sembla le pressentir et lui jeta un coup d'œil, notant à la fois l'état délabré de sa robe et sa qualité. Puis, elle se replongea dans sa pêche

aux pièces de monnaie. Quand elle aurait rassemblé ses honoraires, elle partirait, retournant sur les docks. C'était une occasion de faire parvenir un message à Roger et à ses parents. Ses chances étaient maigres, mais cela valait la peine d'essayer.

– Vous... euh... le connaissez bien ? La fille releva la tête.

– Qui ? Ah, Bonnet ? Oui, c'est un bon client, Stephen. Il a seulement besoin de deux ou trois minutes chaque fois, il n'est pas chiche avec l'argent, et il ne demande jamais rien de trop tordu, juste de tirer son coup. Il peut parfois être brutal, mais tant qu'on ne lui cherche pas la petite bête, il ne frappe pas ; et personne n'est assez fou pour le provoquer. Enfin, pour le provoquer deux fois.

Ses yeux s'attardèrent sur la robe déchirée de Brianna avec un léger sourire sarcastique.

– Je m'en souviendrai répliqua celle-ci en remontant son pan de chemise déchiré.

Puis elle aperçut une bouteille, dans le fouillis sur la table. Elle était remplie d'un liquide clair et contenait un petit objet rond. Elle se pencha plus près. Ce ne pouvait pas être... mais si. Une masse ovale et charnue, un peu comme un œuf dur, d'une couleur rose-gris, transpercée d'un trou rond.

Elle se signa, se sentant faiblir.

À présent, la jeune femme la dévisageait sans cacher sa curiosité.

– J'ai été surprise. À ce que je sache, il n'a encore jamais demandé deux filles en même temps, et il n'est pas du genre à aimer qu'on le lorgne pendant qu'il prend son plaisir.

– Je ne suis pas...

Brianna s'interrompt, craignant de l'offenser.

– Pas une putain ? Je m'en serais doutée, ma belle. Non pas que ça gêne Stephen. Il sème à tout vent, et ça ne m'étonne pas qu'il vous trouve à son goût. La plupart des hommes ne cracheraient pas sur vous.

– Vous devez leur plaire, vous aussi, dit poliment Brianna. Euh... comment vous appelez-vous ?

– Hepzibah, répondit-elle avec fierté. Mais on m'appelle surtout Eppie.

Il restait des pièces sur la table, mais elle n'y toucha pas. Bonnet était peut-être généreux, mais elle ne voulait sans doute pas abuser de lui. Probablement plus par peur que par amitié, pensa Brianna.

– Eppie, quel joli nom. Enchantée, moi, c'est Brianna MacKenzie Fraser.

Elle espérait qu'en lui donnant trois noms, la prostituée se souviendrait au moins d'un.

Perplexe, la jeune femme regarda sa main tendue, puis la serra avec précaution avant de la laisser retomber comme un poisson mort. Brianna se rapprocha d'elle, s'armant de courage pour affronter l'odeur de son corps et son haleine avinée.

– Stephen Bonnet m'a enlevée.

– Ah oui ? lança la fille sur un ton indifférent. Ça ne m'étonne pas, il a l'habitude de se servir quand quelque chose lui fait envie.

Brianna baissa la voix, craignant d'être entendue. On percevait des bruits de pas sur le pont au-dessus.

– Je veux m'échapper.

– Vous n'avez qu'à lui donner ce qu'il veut. Au bout de quelques jours, il se lassera et vous débarquera.

Eppie fouilla dans sa poche et en sortit un flacon. Elle versa un peu de son contenu dans sa paume, libérant un doux parfum d'eau de rose. Elle retroussa de nouveau ses jupes, frotta avec énergie sa toison pubienne, puis, la mine critique, huma sa main et fit la grimace.

– Non, d'après moi, il ne m'a pas enlevée pour cette raison.

– Ah bon ? Il compte vous échanger contre une rançon ? Eppie l'examina avec un nouvel intérêt avant de reprendre :

– Cela dit, je doute que ses scrupules lui gâchent l'appétit. Il est capable de déflorer une vierge, puis de la revendre à son père avant que son ventre se mette à gonfler. Mais comment vous avez fait pour le dissuader de vous prendre ?

– Je lui ai dit que j'étais enceinte. Ça l'a arrêté. Un homme comme lui, je n'aurais jamais pensé..., mais ça a marché. Il n'est peut-être pas si mauvais que ça ?

L'éclat de rire d'Eppie dissipa le vague espoir de Brianna.

– Stephen ? Ça m'étonnerait ! Si vous ne vouliez pas de lui, vous ne pouviez trouver un meilleur prétexte. Un jour, il m'a fait venir, puis, en apprenant que j'étais grosse, il m'a repoussée. Il m'a raconté qu'une fois, il avait sauté une putain avec un ventre de la taille d'un boulet de canon et qu'en plein milieu de leur affaire, elle s'était mise à pisser le sang. Elle en avait mis partout ! Ça l'a dégoûté à vie. On le comprend. Depuis, il évite toutes les filles enceintes.

– Je vois... Cette femme, que lui est-il arrivé ?

– La putain ? Elle est morte, bien sûr, la pauvre. Stephen m'a raconté qu'il tentait de renfiler ses culottes, tout couvert de sang, quand il a constaté qu'elle ne bougeait plus, étalée sur le sol ; mais son ventre s'agitait dans tous les sens comme un sac rempli de vipères. Il a eu peur que l'enfant ne sorte pour se venger et il a détalé de la maison comme un fou, les fesses à l'air, abandonnant ses culottes derrière lui.

Elle pouffa de rire, puis se ressaisit et, rabattant ses jupes, elle ajouta :

– C'est vrai que Stephen est irlandais. Ils ont toujours de ces idées morbides, ces Irlandais ! Surtout quand ils ont un coup dans le nez.

Elle se passa la langue à la commissure des lèvres, goûtant une dernière trace de la liqueur de Bonnet. Brianna lui montra sa main.

– Regardez.

Eppie ouvrit grand les yeux, fascinée par la grosse bague en or couronnée d'un cabochon de rubis.

– Elle est pour vous si vous me rendez un service.

– Quel genre ?

– Prévenez mon mari. Il se trouve à Edenton, chez le révérend McMillan, tout le monde là-bas saura où il habite. Dites-lui où je suis et que...

Elle hésita. Que pouvait-elle lui dire ? Elle ignorait combien de temps l'Anémone resterait au port et où Bonnet déciderait d'aller ensuite. Son seul indice était la bribe de conversation qu'elle avait surprise plus tôt.

– ... que je crois qu'il a une cachette sur l'île d'Ocracoke. Il doit y retrouver quelqu'un à la prochaine nuit sans lune.

Hezibah jeta un œil inquiet vers la porte de la cabine, puis un autre vers la bague, son envie de la posséder rivalisant avec sa peur de Bonnet.

– Il n'en saura rien, lui affirma Brianna. Je vous l'assure. En outre, mon père vous récompensera.

– Il est riche, votre père ?

En voyant son expression calculatrice, Brianna fut prise d'un doute. Si elle prenait sa bague, puis allait la dénoncer à Bonnet ? D'un autre côté, elle n'avait pas pris plus que son dû sur la table. Cette femme était peut-être honnête... De toute façon, elle n'avait pas le choix.

– Très riche, répondit-elle d'un ton ferme. Il s'appelle Jamie Fraser. Ma tante est riche, elle aussi ; elle possède une plantation, River Run, juste au-dessus de Cross Creek, en Caroline du Nord. Si vous ne trouvez pas Ro... mon mari, allez-y et demandez Mme Innes. Jocasta Cameron Innés.

– River Run, répéta docilement Eppie sans quitter la bague des yeux.

Brianna l'ôta et la déposa dans la paume de la jeune femme avant qu'elle ne change d'avis. Les doigts de la femme se refermèrent sur le bijou.

– Mon père s'appelle Jamie Fraser, mon mari, Roger MacKenzie, répéta Brianna. Chez le révérend McMillan. Vous vous souviendrez ?

– Fraser et MacKenzie. Oui, oui. Hezibah se dirigeait déjà vers la porte.

– Je vous en prie, insista Brianna.

La prostituée acquiesça sans même se retourner, refermant doucement la porte derrière elle.

Le bois du navire craqua, et Brianna perçut le vent dans les arbres, sur la rive, par-dessus les cris des marins ivres. Ses genoux mollirent, et elle s'affala sur le bord de la couchette, oubliant les draps sales.



Ils larguèrent les amarres à marée haute. Elle entendit la chaîne de l'ancre remonter et sentit le navire se mettre en branle, prenant vie au gonflement de

ses voiles. Collée à la fenêtre, elle observa la masse verte de Roanoke rapetisser. Un siècle plus tôt, la première colonie anglaise s'y était établie, avant de disparaître sans laisser de traces. Rentrant d'Angleterre avec de l'approvisionnement, le gouverneur n'avait trouvé personne. Ils s'étaient tous volatilisés sans raison. Comme seul indice derrière eux, le mot « Croate » gravé dans un arbre.

Elle ne laissait même pas ça. Le cœur lourd, elle resta à la fenêtre jusqu'à ce que l'océan engloutisse la terre.

Personne ne vint pendant plusieurs heures. Le ventre vide, elle fut prise de nausée et vomit dans le pot de chambre. Ne supportant pas l'idée de se coucher dans les draps infects, elle les ôta, puis étendit les édredons sur le lit et s'allongea par-dessus.

Par les croisillons ouverts entraient un peu d'air frais, ce qui la soulagea. Elle était intensément consciente d'une petite masse, lourde et sensible, dans le creux de son ventre, et de ce qui s'y passait sans doute : la danse ordonnée des cellules se divisant, une sorte de violence paisible, arrachant implacablement des vies et des cœurs.

Quand était-ce arrivé ? Elle fouilla sa mémoire. Peut-être la nuit avant le départ de Roger pour Edenton. Il avait été fébrile, presque exalté, et ils avaient fait l'amour dans un mélange de joie et de tristesse, sachant qu'ils seraient séparés le lendemain. Elle s'était endormie dans ses bras, avec le sentiment d'être aimée.

Au milieu de la nuit, elle s'était réveillée, seule dans le lit, et l'avait aperçu devant la fenêtre, baigné dans la lumière du croissant de lune. Elle n'avait pas voulu déranger sa contemplation solitaire, mais il avait senti son regard et s'était retourné. Quelque chose dans ses yeux l'avait incitée à se lever pour le rejoindre et le serrer contre elle, pressant sa tête contre son sein.

Il l'avait allongée sur le plancher, et ils avaient de nouveau fait l'amour, sans un mot.

En bonne catholique, elle avait trouvé leurs ébats terriblement érotiques, émoustillée par l'idée de séduire un prêtre, la veille de son ordination, de le voler à Dieu, ne serait-ce que pour un moment.

Elle croisa les mains sur son ventre. À l'école, les religieuses mettaient toujours les enfants en garde : « Fais attention à ce que tu demandes dans tes prières, elles pourraient être exaucées. »

Il commençait à faire froid. Elle tira sur elle un des édredons, le plus propre, puis, se concentrant, se mit à prier avec application.

103. L'interrogatoire

Assis dans le salon du King's Inn, Neil Forbes savourait un verre de cidre avec la sensation que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il avait eu un rendez-vous très fructueux avec Samuel Iredell et son ami, deux des principaux leaders rebelles d'Edenton, et un autre encore plus profitable avec Gilbert Butler et William Lyons, des contrebandiers locaux.

Il avait un faible pour les pierres précieuses et, pour fêter discrètement l'élimination de la menace représentée par Jamie Fraser, s'était offert une nouvelle épingle à cravate incrustée d'un ravissant rubis. Il la contempla avec une satisfaction tranquille, admirant les belles ombres que projetait la gemme sur son foulard en soie.

Sa mère était en sécurité chez sa sœur. Il avait rendez-vous pour déjeuner avec une dame du coin, et une heure à tuer devant lui. Une promenade, peut-être, pour le mettre en appétit... C'était une journée magnifique.

Il repoussait son fauteuil et s'appêtait à se lever quand une main puissante s'abattit sur son épaule et le força à se rasseoir.

– Quoi ? s'exclama-t-il indigné.

Il leva le nez et, en raison de sa peur soudaine, eut le plus grand mal à conserver un air digne et offusqué. Un grand brun le surplombait, le visage franchement hostile. MacKenzie, le mari de l'emmerdeuse.

– Comment osez-vous, monsieur ! J'exige des excuses !

– Exigez ce que vous voulez. Où est ma femme ?

– Comment voulez-vous que je le sache !

Le cœur de Forbes battait à tout rompre, mais non sans une certaine jubilation. Il leva haut le menton et voulut de nouveau se lever.

– Vous m'excuserez, mais je suis atten...

Une autre main l'arrêta. Il se tourna et se retrouva nez à nez avec le neveu de Fraser, Ian Murray. Ce dernier lui sourit, et l'autosatisfaction de l'avocat fondit légèrement. On racontait que le gamin avait habité longtemps chez les Mohawks et qu'il vivait avec un loup qui lui parlait et lui obéissait au doigt et à l'oeil. Il aurait même arraché le cœur d'un homme et l'aurait dévoré dans une sorte de rite païen.

Examinant le visage commun du jeune homme et sa tenue débraillée, Forbes ne fut guère impressionné.

– Ôtez votre main de ma personne, monsieur, dit-il de manière solennelle.

– Non, je n'en ai pas envie.

La main de Murray se resserra sur son bras comme des dents de cheval. Forbes ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

– Qu'avez-vous fait de ma cousine ?

– Moi ? Mais... je n'ai rien à voir avec Mme MacKenzie ! Lâchez-moi, bon sang !

La main se desserra un peu. MacKenzie approcha un fauteuil et s'assit face à l'avocat. Celui-ci épousseta le devant de sa veste, évitant son regard et réfléchissant très vite. Comment avaient-ils su ? À moins qu'ils ne bluffent, n'ayant aucune idée, et qu'ils tentent leur chance.

– Je suis vraiment navré s'il est arrivé malheur à Mme MacKenzie, ajouta-t-il de façon polie. Dois-je comprendre qu'elle s'est égarée ?

MacKenzie le dévisagea quelques instants sans répondre, puis fit une moue méprisante.

– Je vous ai entendu parler, à Mecklenberg. Vous étiez très prolix, alors. Vous parliez de justice, de la protection de nos épouses et de nos enfants. Belle éloquence !

Murray ajouta :

– Surtout de la part d'un homme capable d'enlever une femme sans défense.

Il était accroupi sur le sol comme un Sauvage, regardant Forbes sous le nez. L'avocat trouvait cela dérangent et préféra regarder MacKenzie en face, d'homme à homme.

– Je suis profondément désolé pour vous, monsieur MacKenzie. Si je pouvais vous aider en quoi que ce soit, je serais ravi de le faire, mais je ne vois pas...

– Où est Stephen Bonnet ?

Forbes resta interdit plusieurs secondes, se disant qu'il avait eu tort de choisir de regarder MacKenzie. Il avait des yeux verts de serpent.

– Qui est Stephen Bonnet ?

Il avait les lèvres sèches, mais le reste de son corps ruisselait. Il sentait la transpiration s'accumuler dans les plis de son cou et tremper sa chemise en batiste sous ses aisselles.

– Je vous ai entendu discuter avec Richard Brown, observa Murray sur un ton détaché. Dans votre entrepôt. J'étais là.

Forbes se tourna brusquement vers lui. Il était si estomaqué qu'il ne remarqua pas tout de suite le couteau que le jeune homme avait posé sur son genou.

– Quoi ? Mais que dites-vous... quoi ? Vous faites erreur, monsieur, vous vous trompez du tout au tout !

Il se leva à moitié en continuant à balbutier. MacKenzie se leva d'un bond et le retint par le col de sa chemise, qu'il tordit. Il approcha son visage si près que l'avocat sentit la chaleur de son souffle.

– Non, monsieur, c'est vous qui avez commis une erreur. L'erreur grave

d'avoir voulu vous servir de ma femme pour parvenir à vos fins.

Il y eut un bruit de déchirure dans la toile fine de la chemise. MacKenzie repoussa Forbes de façon brutale sur son siège, puis attrapa son foulard de soie, le serrant jusqu'à l'étrangler. L'avocat râla, des petits points noirs dansant devant ses yeux, mais pas assez nombreux pour lui masquer le regard vert et glacial.

– Où est-elle ?

Pantelant, Forbes agrippa les accoudoirs de son fauteuil. Sifflant entre ses dents, il répondit à voix basse sur un ton vénéneux :

– Je ne sais rien sur votre femme. En parlant de grave erreur, c'est vous qui êtes sur le point d'en commettre une. De quel droit m'agressez-vous ainsi ? Je porterai plainte, vous pouvez en être sûr !

Murray se mit à ricaner.

– Vous agresser ? On n'a pas encore commencé !

Il tapotait doucement la lame de son couteau contre son pouce, observant Forbes, la mine intéressée comme s'il s'apprêtait à découper un cochon de lait sur un plateau.

Forbes releva les yeux vers MacKenzie.

– Nous sommes dans un lieu public. Si vous levez la main sur moi, tout le monde le saura.

Il regarda derrière lui, espérant que quelqu'un entrerait dans le salon et interromprait cette scène intolérable, mais c'était une matinée tranquille, toutes les femmes de chambre et les valets vaquant à leurs occupations ailleurs.

Murray se tourna vers MacKenzie.

– Ça t'ennuie que quelqu'un nous voit, *a charaid* ?

– Pas le moins du monde. MacKenzie se rassit néanmoins.

– Toutefois, on peut attendre un peu.

Il jeta un coup d'œil vers l'horloge sur le manteau de cheminée, son pendule se balançant paisiblement.

– Ce ne sera plus long, ajouta-t-il.

Forbes se demanda soudain où était Jamie Fraser.



Elsbeth Forbes se balançait doucement sur la véranda de sa sœur, goûtant la fraîcheur du matin, quand on lui annonça un visiteur.

– Tiens, monsieur Fraser, quelle bonne surprise ! Qu'est-ce qui vous amène à Edenton ? Si c'est Neil que vous cherchez, il est...

Respectueux, Jamie s'inclina, le soleil du matin faisant briller ses cheveux tel un casque en bronze.

– Non, madame Forbes, c'est vous que je viens voir.

– Moi, oh, comme c'est gentil !

Elle se rassit dans son fauteuil à bascule, faisant tomber les miettes de son petit-déjeuner de sur ses jupes et espérant que son bonnet n'était pas de travers.

Ce qu'il était beau garçon, tout de même ! Si fringant dans sa belle veste grise et avec cette étincelle malicieuse dans les yeux.

Il lui sourit et se pencha pour lui murmurer à l'oreille :

– Je suis venu vous enlever.

– Oh, coquin !

Elle pouffa de rire, agitant la main vers lui. Il l'attrapa et lui baisa les doigts.

Se redressant, il lui montra le grand panier couvert d'un linge à carreaux qu'il avait déposé près des marches.

– Pas question de me dire non. J'ai décidé d'aller déjeuner dans la campagne, sous un arbre. Je sais déjà quel arbre, beau et grand, mais ce serait un pique-nique bien triste sans une agréable compagnie.

– Vous pouvez sûrement trouver une meilleure compagnie que la mienne, mon grand, dit-elle totalement sous le charme. Où est donc votre ravissante femme ?

Il prit une mine chagrinée.

– Elle m'a abandonné, et me voilà tout seul avec mon grand panier. Elle a été appelée pour un accouchement. Alors, je me suis dit : « Voyons voir, ce serait dommage de gâcher un tel festin, à qui donc pourrais-je demander de se joindre à moi ? Et qui vois-je soudain ? Vous-même, vous prélassant, toujours aussi charmante et élégante. La réponse à mes prières. Puisque le Ciel en a décidé ainsi, vous n'allez pas contrarier les plans divins, madame Forbes ? Elle s'efforça de ne pas rire.

– Effectivement, s'il s'agit d'éviter un gâchis...

Avant qu'elle n'ait eu le temps d'en dire plus, il la souleva de son fauteuil et la prit dans ses bras. Elle poussa un cri de surprise.

– Si on veut un enlèvement dans les règles, il faut bien que je vous porte, n'est-ce pas ?

Elle ne parvint qu'à émettre un gloussement de jeune fille. Saisissant l'anse du panier d'une main, il l'emporta vers sa voiture comme si elle ne pesait pas plus lourd qu'une plume.



– Vous ne pouvez pas me retenir prisonnier ici ! Laissez-moi passer ou j'appelle à l'aide !

Ils le retenaient, en effet, depuis plus d'une heure, empêchant toutes ses tentatives pour se lever et partir. Toutefois, il avait raison. Du monde commençait à circuler dans la rue au-dehors, et, dans la pièce voisine, on

entendait une servante qui dressait les tables pour le déjeuner.

Roger interrogea Ian du regard. Ils en avaient discuté à l'avance. S'ils n'avaient pas de nouvelles au bout d'une heure, ils tenteraient d'emmener Forbes hors de l'auberge et dans un endroit plus privé. Ce ne serait pas facile : l'avocat avait peur, mais il était têtue. Il ferait un esclandre.

– Monsieur MacKenzie ?

Un gamin venait d'apparaître à ses côtés, son visage rond barbouillé de crasse.

Roger poussa un soupir de soulagement.

– C'est moi. Tu as quelque chose pour moi ?

– Oui, monsieur.

L'enfant lui tendit un morceau de papier froissé en boule, accepta la pièce que Roger lui tendit et disparut en coup de vent malgré les appels de Forbes qui tentait de le retenir.

Celui-ci voulut de nouveau se lever, mais un seul regard de Roger l'en dissuada, et il se rassit. Bien, il commençait à apprendre.

Roger défroissa le papier et dévoila une grosse broche en argent en forme de bouquet de fleurs en grenats. Cette pièce de joaillerie était bien travaillée, quoique assez laide. Son effet sur Forbes fut saisissant.

Devenu livide, l'avocat fixait le bijou.

– Vous n'oseriez pas ! Il n'oserait pas !

– Oh que si ! répliqua Ian Murray. C'est que mon oncle tient à sa fille, voyez-vous.

– Je refuse de le croire. Fraser est un gentleman.

– C'est un Highlander, dit Roger. Comme votre père, d'ailleurs.

Il en avait entendu de belles sur le vieux M. Forbes, qui avait décampé d'Écosse pour échapper au bourreau. Forbes rassembla ce qu'il lui restait de bravade.

– Il ne ferait pas de mal à une vieille femme ! Ian fit mine de réfléchir à la question.

– Ah non ? Mmm... Vous avez peut-être raison. Il pourrait se contenter de l'envoyer... voyons voir... au Canada ? Qu'en pensez-vous, vous qui semblez bien le connaître ?

L'avocat pianota sur les accoudoirs, respirant avec peine, inventoriant visiblement toutes ces connaissances au sujet de la personnalité et de la réputation de Jamie Fraser.

– C'est bon ! explosa-t-il enfin. C'est bon !

Une décharge électrique parcourut Roger. Il était sous tension depuis que son beau-père était venu le chercher, la veille.

– Où ? aboya-t-il. Où est-elle ?

– Elle est en sécurité, répondit Forbes d'une voix rauque. Je n'aurais jamais

accepté qu'on lui fasse du mal, pour qui me prenez-vous ?

Roger serrait la broche dans sa main, ne sentant même pas le métal qui lui entaillait la peau.

– Où ? Où ? L'avocat se ratatina sur son siège.

– À bord de l'Anémone, le navire du capitaine Bonnet.

Il déglutit péniblement, incapable d'arracher son regard de la broche.

– Elle... Je... Il est en route pour l'Angleterre. Mais il ne lui est arrivé aucun mal, je vous l'assure !

Soudain, le sang jaillit entre les doigts de Roger. Il jeta alors le bijou sur le sol et s'essuya la main sur ses culottes, incapable de parler. Le choc avait resserré sa gorge, et il avait l'impression d'étouffer. Voyant son malaise, Ian se releva et pressa son couteau contre le cou de l'avocat.

– Quand a-t-il appareillé ?

– Je... je...

Forbes ouvrait et fermait la bouche sans pouvoir parler. Impuissant, ses yeux exorbités passaient de Roger à Ian. Roger parvint enfin à articuler :

– Où ?

– Elle... elle a été embarquée ici, à Edenton. Il... il y a... deux jours.

En sécurité... entre les mains de Bonnet! Depuis deux jours! Tentant de se ressaisir et de penser de manière rationnelle, Roger se souvint qu'il avait lui-même navigué avec Bonnet et connaissait son mode de fonctionnement. C'était un contrebandier, il n'effectuerait pas une traversée sans remplir ses cales. Il descendrait peut-être le long de la côte, chargeant des cargaisons avant de prendre le large et d'entreprendre le long voyage vers l'Angleterre.

Sinon, il était encore possible de le rattraper avec un navire rapide.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Des gens sur les docks savaient possiblement si l'Anémone avait prévu d'autres escales. Il effectua plusieurs pas vers la porte, puis une vague rouge déferla sur lui. Il fit demi-tour et envoya son poing de toutes ses forces sur le visage de Forbes.

L'avocat poussa un cri perçant et plaqua ses deux mains sur son nez. Tous les bruits dans l'auberge et la rue semblaient s'être tus d'un seul coup. Roger se massa la main et fit un signe à Ian.

– Viens.

– J'arrive.

Roger était déjà sur le seuil quand il se rendit compte que son cousin par alliance ne l'avait pas suivi. Il se retourna juste à temps pour le voir tirer délicatement sur l'oreille de Forbes et la lui trancher.

104. Dormir avec un requin

Stephen Bonnet avait tenu parole, si on pouvait parler de « parole », dans le cas d'un homme tel que lui. Il ne lui avait plus fait d'avances, mais exigeait néanmoins qu'elle dorme avec lui.

– J'aime bien sentir un corps chaud dans la nuit. Et puis, tu seras quand même mieux dans mon lit que dans la cale, mon cœur.

Elle aurait sans doute pensé le contraire si ses explorations (une fois en mer, on l'avait laissée sortir de la cabine) ne lui avaient révélé à quel point la cale était sombre et inconfortable. Plusieurs malheureux esclaves y étaient enchaînés entre les piles de caisses et de barils, en danger permanent d'être écrasés dès que le navire gîtait.

Elle y retrouva Josh, son beau visage étiré par l'angoisse.

– Où on va, mademoiselle ? demanda-t-il en gaélique.

– Je crois qu'on va à Ocracoke, répondit-elle dans la même langue. Après, je ne sais pas. Tu as encore ton rosaire ?

Il toucha le crucifix suspendu à son cou.

– Oh! oui, mademoiselle ! C'est la seule chose qui m'empêche de désespérer.

– Tant mieux, continue de prier.

Elle regarda les autres prisonniers, deux femmes et deux hommes, tous noirs, avec des corps sveltes et des visages fins et lisses. Elle avait apporté une partie de son dîner à Josh et était gênée de n'avoir rien à leur donner.

– Ils vous nourrissent ?

– Oui, mademoiselle. Relativement bien. Elle indiqua discrètement les autres esclaves.

– Et eux, ils savent où nous allons ?

– Je ne sais pas, mademoiselle, je ne peux pas leur parler. Ce sont des Africains... D'après leur allure, je dirais que ce sont des Peuls, mais je ne sais rien de plus.

Elle hésita, ayant hâte de sortir de la cale obscure et étouffante, mais réticente à y abandonner le jeune palefrenier. Ayant deviné son malaise, il lui dit avec douceur, en s'efforçant de sourire :

– Allez-y, mademoiselle. Tout ira bien pour moi ici, pour nous tous. La Vierge Marie veille sur nous.

Ne trouvant pas de mots pour le réconforter en retour, elle se contenta d'acquiescer et regrimpa vers la lumière, sentant cinq paires d'yeux la suivre.

Fort heureusement, durant la journée, Bonnet passait le plus clair de son temps sur le pont. Elle l'aperçut en train de descendre du gréement, agile

comme un singe.

Elle se tenait parfaitement immobile. Aussi sensible que Roger aux mouvements de son corps, mais à sa manière, il était comme un requin, détectant ses proies à leurs moindres battements de nageoires.

Jusqu'à présent, elle n'avait passé qu'une nuit à ses côtés, incapable de fermer l'œil. Il l'avait attirée contre lui, lui lançant un nonchalant « Bonne nuit, chérie » avant de s'endormir aussitôt. Toutefois, chaque fois qu'elle avait bougé, tentant de s'extirper de son étreinte, il avait bougé avec elle, la tenant avec fermeté.

Elle était contrainte de supporter cette intimité physique qui réveillait des souvenirs dont elle n'arrivait pas à se défaire : la sensation du genou de Bonnet se glissant entre ses cuisses, le contact de sa peau rugueuse entre ses jambes, les poils décolorés par le soleil sur ses bras et ses cuisses, son odeur mâle et musquée, la présence moqueuse de LeRoi, se dressant à plusieurs reprises dans la nuit, se pressant dans une faim inconsciente contre ses fesses.

L'espace d'un instant, elle remercia le ciel de tout son cœur pour sa grossesse (elle en était sûre à présent), et pour la certitude que Stephen Bonnet n'était pas le père de Jemmy.

Il se laissa tomber du gréement sur le pont avec un bruit sourd, la vit et sourit. Il ne prononça pas un mot, mais, passant près d'elle, lui donna une tape sur le derrière, lui faisant serrer les dents.

Ocracoke, par une nuit sans lune. Elle leva les yeux vers le ciel immaculé où tournoyaient des nuées de sternes et de mouettes. Ils ne devaient pas être loin du rivage. Combien de temps avant la prochaine nuit sans lune ?

105. Le fils prodigue

Ils n'eurent aucun mal à trouver des gens connaissant l'Anémone et son capitaine. Stephen Bonnet était célèbre sur les docks d'Edenton, mais sa réputation variait selon les personnes. Pour le plus grand nombre, c'était un capitaine honnête, mais dur en affaires ; pour d'autres, un briseur de blocus et un contrebandier, que cela soit bon ou mauvais, selon les opinions politiques de chacun. Il pouvait vous trouver ce que vous vouliez... à condition d'y mettre le prix.

Un pirate, disaient quelques-uns. Ces derniers parlaient généralement à voix basse, jetant des coups d'œil alentour et insistant de ne répéter ça à personne.

L'Anémone était parti en plein jour, avec une cargaison de riz et cinquante barils de poisson séché. Roger avait trouvé un homme qui se souvenait d'avoir vu une jeune femme monter à bord avec un des matelots de Bonnet.

– Un sacré morceau ! Avec des grands cheveux de feu qui lui tombaient jusqu'au cul. Mais Bonnet est un costaud, il saura venir à bout de n'importe quelle catin.

Ian avait retenu de justesse le bras de Roger. En revanche, jusque-là, personne n'était capable d'indiquer la destination de l'Anémone.

– À Londres, sans doute, répondit le chef de la capitainerie. Mais pas directement, pas avant d'avoir fait le plein. D'abord, il va sans doute longer la côte, chargeant ici et là, puis mettre le cap sur l'Europe à partir de Charleston. À moins qu'il monte en Nouvelle-Angleterre. C'est très risqué d'entrer des marchandises à Boston, de nos jours, mais le jeu en vaut la chandelle. Là-bas, le riz et le poisson séché s'achètent à prix d'or, à condition de pouvoir les débarquer sans se faire couler par les navires de guerre.

Jamie le remercia, légèrement pâle. La gorge trop nouée pour parler, Roger se contenta d'un signe de tête.

De retour sur le quai, ils retrouvèrent Ian, qui avait écumé toutes les tavernes du port, payant à boire aux journaliers susceptibles d'avoir aidé à charger l'Anémone ou discuté avec des marins au sujet de sa destination.

Refoulant un rot, il demanda :

– Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

– Selon moi, le mieux, c'est que Roger et toi preniez un bateau et descendiez le long de la côte. Claire et moi, nous remonterons vers Boston.

Songeur, il contemplait les mâts des sloops et des paquebots se ballottant dans le port. Roger approuva cette proposition. C'était loin d'être un bon plan, surtout compte tenu des effets de la guerre larvée sur la navigation, mais il fallait agir ; seule l'action calmerait le feu qui couvait dans ses os, faisant

bouillir sa moelle épinière.

Toutefois, louer un bateau, même une goélette de pêche, ou acheter un billet de paquebot coûtaient cher.

Jamie glissa une main dans sa poche, la refermant sur le diamant noir.

– J'irai voir le juge Iredell. Peut-être pourra-t-il me mettre en contact avec un banquier honnête qui m'avancera de l'argent contre la vente de la pierre. Allons d'abord en discuter avec Claire.

Au moment où ils tournaient les talons, une voix héla Roger.

– Monsieur MacKenzie !

C'était le révérend McCorkle, toujours accompagné de son secrétaire et du révérend McMillan. Après quelques présentations (ils connaissaient déjà Jamie, mais pas Ian), il y eut un silence gêné. Puis, Roger demanda :

– Vous partez, monsieur Corkle ? Pour les Antilles ? Préoccupé, ce dernier acquiesça.

– En effet, monsieur. J'en suis vraiment désolé. Je regrette tant que vous n'ayez pu...

McCorkle et McMillan avaient tenté de le convaincre de revenir pour son ordination, mais Roger avait décliné. Il ne pouvait s'engager sans avoir l'esprit entièrement tourné vers Dieu. Or, pour l'instant, il ne pensait qu'à Brianna, et chaque minute non consacrée à sa recherche était une perte de temps.

– Bah, c'est sans doute la volonté de Dieu, soupira McCorkle. Vous êtes toujours sans nouvelles de votre épouse ?

Roger ayant hoché la tête, le révérend prononça des paroles d'encouragement, l'assurant qu'il prierait pour lui et pour un prompt retour de sa femme. Trop inquiet pour y puiser un réconfort, Roger fut toutefois touché par sa gentillesse, et ils se séparèrent en se souhaitant tous bonne chance.

Roger, Jamie et Ian rentrèrent en silence vers l'auberge où Claire les attendait. En tournant dans la grande rue où se trouvait la bâtisse, Jamie demanda :

– Par simple curiosité, Ian, qu'as-tu fait de l'oreille de Forbes ?

– Oh, elle est en lieu sûr, mon oncle.

Ian tapota la petite bourse en cuir accrochée à sa ceinture.

– Nom de D...

Roger s'arrêta net et reprit :

– ... mais que comptes-tu en faire ? Ian parut surpris par sa question.

– Mais... la garder sur moi jusqu'à ce qu'on retrouve ma cousine. Elle nous aidera.

– Tu es sérieux ?

– Parfaitement. Chez les Kahnyen'kehakas, avant de se lancer dans une quête difficile, on s'isole quelque temps dans la nature pour jeûner et prier. Généralement, tu choisis un talisman, ou plutôt c'est lui qui te choisit. Il

t'accompagnera tout au long de ton épreuve afin que les esprits continuent à se concentrer sur tes désirs et assurent ta victoire. Nous n'avons pas le temps de nous isoler pour jeûner, mais, au moins, nous avons le talisman.

Jamie se passa l'index le long de l'arête du nez, se demandant, apparemment à l'instar de Roger, ce que les esprits mohawks penseraient de l'oreille de Forbes. D'un autre côté, si cela les incitait à les aider...

– J'espère au moins que tu l'as emballée avec du sel ?

– Non, je l'ai fumée au-dessus du feu de la cuisine de l'auberge, la nuit dernière. Ne t'inquiète pas, oncle Jamie, elle se conservera bien.

La conversation apporta à Roger une sorte de réconfort pervers. Entre les prières du clergé presbytérien et le soutien des esprits mohawks, ils avaient peut-être une chance..., mais c'était surtout la présence à ses côtés de ces deux hommes vigoureux et déterminés qui lui redonnait espoir. Ils n'abandonneraient pas avant d'avoir retrouvé Brianna, coûte que coûte.

Il songea à Jemmy, en sécurité à River Run. Comment lui annoncer que sa mère avait disparu ? Il n'en aurait pas besoin : il retrouverait Brianna.

Fort de cette résolution, il poussa la porte de leur auberge quand on le héla de nouveau :

– Roger !

Cette fois, c'était la voix de Claire, fébrile d'excitation. Elle était attablée dans la salle du Brewster. En face d'elle étaient assis une jeune femme potelée et un homme mince aux cheveux noirs frisés. Manfred McGillivray.



Manfred baissa la tête d'un air penaud, tout en déclarant à Jamie :

– Je vous ai aperçu il y a deux jours, monsieur, mais je... euh... je me suis caché. Je le regrette, je vous assure. Je ne pouvais pas deviner, jusqu'à ce qu'Eppie rentre de Roanoke et me montre la bague...

Elle était posée sur la table, son rubis projetant une tache rose sur le bois. Roger la saisit et la retourna entre ses doigts. Il entendit à peine les explications de Manfred... qui vivait avec la prostituée, celle-ci effectuant régulièrement des tournées dans les différents ports aux alentours d'Edenton. En reconnaissant la bague, il avait surmonté sa honte et s'était lancé à la recherche de Jamie.

Roger referma ses doigts sur le bijou, sentant sa chaleur, et revint à lui juste à temps pour entendre Hepzibah déclarer :

– À Ocracoke, monsieur. La prochaine nuit sans lune. Elle toussota délicatement dans sa main.

– La dame a dit que vous sauriez exprimer votre gratitude...

– Vous serez payée, et bien, l'assura Jamie, l'esprit ailleurs. La prochaine nuit sans lune... c'est dans une dizaine de jours ?

Il interrogea Ian du regard qui confirma d'un hochement de tête et demanda

à la jeune femme :

– Elle ne savait pas où, exactement, sur l'île d'Ocracoke ?

– Non, monsieur. Stephen Bonnet a une maison là-bas. Une grande, cachée dans les arbres. Mais, je n'en sais pas plus.

– On la trouvera.

Roger se surprit d'avoir parlé à voix haute et avec une telle assurance.

Depuis le début, Manfred paraissait gêné. Il posa une main sur celle de la prostituée.

– Dites, monsieur, quand vous retrouverez monsieur Bonnet, vous ne lui direz pas qu'Eppie a parlé, n'est-ce pas ? Cet homme est dangereux, et je ne voudrais pas qu'elle soit en danger.

La jeune femme rosit et lui sourit.

– On ne dira absolument rien, l'assura Claire.

Elle observait le couple avec attention depuis un bon moment. Elle se pencha en avant et toucha le front de Manfred où l'on apercevait une petite ligne de boutons.

– En parlant de danger... elle en court beaucoup plus avec vous qu'avec Stephen Bonnet. Vous lui en avez parlé ?

Manfred pâlit encore un peu plus et, pour la première fois, Roger remarqua à quel point il semblait malade, les traits émaciés et creusés.

– Oui, Frau Fraser, dès le début.

Hepzibah prit un air nonchalant, mais Roger remarqua que sa main s'était resserrée autour de celle de Manfred.

– Oh, vous voulez parler de la vérole ? Oui, il me l'a dit, mais je lui ai répondu que ça ne changeait rien. Ce n'est pas le premier vérolé que je rencontre, et les autres, je n'en savais rien. Si je l'attrape... que voulez-vous ? C'est la volonté de Dieu, n'est-ce pas ?

– Non, répondit gentiment Roger. Mais Manfred et vous allez faire ce que Mme Fraser vous dira, et tout ira bien.

Pris d'un doute soudain, il demanda à Claire :

– N'est-ce pas ?

– Oui. Heureusement, j'ai un bon lot de pénicilline avec moi.

Manfred parut totalement désorienté.

– Mais... vous voulez dire, mein Frau, que vous... que vous pouvez me guérir ?

– C'est tout à fait ça, répliqua Claire. Comme j'ai essayé de vous l'expliquer, avant que vous ne preniez vos jambes à votre cou.

Il ouvrit grand la bouche, clignant des yeux ahuris, puis se tourna vers Hepzibah, qui le dévisageait, perplexe.

– *Leibchen* ! Je peux rentrer à la maison !

La voyant se décomposer, il ajouta très vite :

– On peut rentrer à la maison. On va se marier et rentrer. Eppie parut dubitative.

– Je suis une putain, Freddie. Or, d'après ce que tu m'as dit sur ta mère...

– Je crois que Frau Ute sera tellement ravie de récupérer son fils qu'elle ne posera pas beaucoup de questions, l'interrompit Claire. Le retour du fils prodigue...

– Tu n'auras plus besoin de faire la putain, l'assura Manfred. Je suis armurier. Je peux bien gagner ma vie, maintenant que je sais que je vais vivre !

La joie illumina son visage maigre. Il prit Eppie dans ses bras et l'embrassa avec fougue.

Un peu étourdie mais contente, elle s'écarta et regarda Claire.

– Ah... euh... ce remède... ?

– Le plus tôt sera le mieux, dit-elle en se levant. Suivez-moi.

Elle s'arrêta un instant près de Jamie, qui lui prit la main, puis se tourna vers Ian et Roger.

– On va s'occuper du voyage, dit Jamie. Avec un peu de chance, on pourra partir dès ce soir.

– Oh ! fit Eppie. Je viens de me souvenir d'un détail. Il y a des chevaux sauvages près de la maison de Stephen, sur Ocracoke. Je l'ai entendu en parler plusieurs fois. Ça peut vous aider ?

– Peut-être, répondit Roger. Merci... et que Dieu vous garde.

Une fois dehors, de nouveau en route pour les quais, il se rendit compte alors qu'il serrait toujours la bague dans le creux de sa main. Qu'avait dit Ian ? « Tu choisis un talisman, ou plutôt c'est lui qui te choisit. »

Il avait les doigts plus gros que Brianna, mais il parvint à la passer autour de son auriculaire et referma sa main dessus.



Elle s'extirpa d'un sommeil agité, son sens maternel en éveil. Elle était déjà à moitié sortie de la couchette, se dirigeant d'instinct vers le lit de Jemmy, quand une main lui agrippa le poignet, le serrant convulsivement.

Étourdie, elle retomba en arrière. Puis, elle entendit des bruits de pas au-dessus de sa tête et comprit enfin que les gémissements qui l'avaient réveillée ne provenaient pas de son fils, mais de l'homme étendu contre elle, dans le noir.

– Ne t'en va pas, chuchota-t-il.

Incapable de se libérer, elle voulut le repousser de sa main libre. Ses doigts rencontrèrent une masse de cheveux humides, une peau moite d'une fraîcheur inattendue.

– Qu'y a-t-il ? chuchota-t-elle à son tour.

Elle trouva de nouveau sa tête et caressa ses cheveux, ce qu'elle s'était préparée à faire à son enfant. Elle sentit sa main se poser sur elle et envisagea de la repousser, avant de se raviser. Comme si cet élan maternel, une fois provoqué, ne pouvait être refoulé, pas plus qu'une montée de lait suscitée par les pleurs d'un bébé ne pouvait être renvoyée à sa source.

– Ça ne va pas ?

Elle s'efforçait de s'exprimer d'une voix basse et impersonnelle. Elle leva la main, et il roula plus près d'elle, se recroquevillant et posant sa tête sur la courbe de sa cuisse.

– Ne t'en va pas, répéta-t-il.

Elle crut entendre un sanglot. Sa voix était toujours grave et rugueuse, mais elle n'avait encore jamais entendu ce timbre.

– Je suis là.

Son poignet coincé commençait à s'engourdir. Elle mit sa main libre sur son épaule, espérant l'inciter à la libérer. Il la lâcha, mais uniquement pour lui enlacer la taille, l'obligeant à se recoucher. N'ayant pas le choix, elle se laissa faire et resta étendue en silence, le souffle de Bonnet âpre et chaud contre sa nuque.

Enfin, il la lâcha tout à fait et s'étendit sur le dos. Elle l'imita, gardant prudemment un espace de quelques centimètres entre eux. Le clair de lune se déversait par la fenêtre de poupe, baignant son profil d'une lumière argentée.

– Un cauchemar ? questionna-t-elle doucement, ne souhaitant pas paraître sarcastique.

Toutefois, son cœur battait fort, et sa voix hésitait. Il frissonna à ses côtés.

– Oui, oui, toujours le même. Je n'arrive pas à m'en débarrasser. Depuis le temps, je devrais avoir appris à le sentir venir et à me réveiller, mais je n'y arrive jamais, pas avant que l'eau m'ait englouti.

Il se passa une main sous le nez, reniflant comme un enfant. Sa voix, d'habitude si assurée, tremblotait.

– Depuis que je suis tout petit, je rêve que je me noie. La marée monte, mais je ne peux pas bouger. Je vois les vagues gonfler et je sais qu'elles vont me tuer, mais je ne peux rien faire. L'eau est grise, boueuse, remplie de créatures aveugles qui nagent en rond, attendant que la mer ait fait son travail pour me dévorer, petit bout par petit bout.

Elle percevait l'horreur dans sa voix, et fut tiraillée entre l'envie de s'éloigner encore un peu plus de lui et le réflexe conditionné de réconforter.

– Ce n'était qu'un rêve, dit-elle enfin.

Elle fixait les planches du plafond à quelques centimètres au-dessus de sa tête. Si seulement cela aussi pouvait n'être qu'un mauvais rêve !

– Non, répondit-il dans un murmure. Non, c'est la mer... elle m'appelle.

Soudain, il roula sur le côté et, l'enlaçant, se pressa contre elle. Elle se raidit, mais il se frotta plus fort, réagissant, tel un requin, à ses résistances.

Horri  e, elle sentit LeRoi se dresser et se força à ne plus bouger. La panique et le besoin d'échapper à son cauchemar risquaient de lui faire oublier son aversion du coût avec une femme enceinte, et il ne fallait surtout pas... surtout pas...

– Chut, murmura-t-elle.

Elle lui prit la tête et la plaqua dans le creux de son épaule, lui tapotant le dos.

– Chut, tout va bien. Ce n'était qu'un rêve. Je ne le laisserai pas te faire du mal... il ne t'arrivera rien. Tout doux, tout doux, calme-toi.

Elle continua à le tenir contre elle et    le caresser, fermant les yeux et tentant de s'imaginer en train de bercer Jemmy dans le silence de leur cabane, le feu couvant, le petit corps de son fils se détendant, se sentant en confiance...

– Je ne te laisserai pas te noyer. Je te le promets, tu ne te noieras pas...

Elle le répéta encore et encore. Peu à peu, elle entendit sa respiration ralentir, et il desserra son étreinte, le sommeil reprenant le dessus. Elle continua de lui parler dans un doux murmure hypnotique, ses paroles se perdant dans le bruit des vagues contre la coque. Elle ne parlait plus à l'homme étendu contre elle, mais à l'enfant endormi en lui.

– Il ne t'arrivera rien de mal. Je te le promets.

106. Rendez-vous

Roger s'arrêta pour éponger la sueur qui lui piquait les yeux. Il avait noué un mouchoir autour de son front, mais l'humidité dans la végétation dense de la forêt marécageuse était telle que la transpiration se formait dans ses orbites et brouillait sa vue.

Dans une salle d'auberge d'Edenton, apprendre que Bonnet se trouverait peut-être sur Ocracoke avait paru encourageant. Cela limitait leurs recherches à un petit banc de sable au lieu des millions d'autres endroits où il aurait pu se cacher. Ce ne pouvait pas être bien sorcier. Cependant, une fois devant ce foutu banc de sable, la perspective avait changé. L'île était étroite, mais mesurait plusieurs kilomètres de longueur et était en grande partie couverte d'une épaisse broussaille. Son littoral était parsemé d'écueils et de remous dangereux.

Le skipper de la goélette de pêche qu'ils avaient louée les avait conduits en un temps record, mais ils avaient ensuite passé deux jours à longer la côte de long en large, cherchant d'éventuels appontements, des abris probables de pirates et des troupeaux de chevaux sauvages. Mais en vain.

Estimant qu'il avait passé assez de temps à vomir pardessus bord (Claire n'avait pas pensé à apporter ses aiguilles d'acupuncture), Jamie avait insisté pour être descendu à terre. Il déclara qu'il traverserait l'île à pied d'un bout à l'autre. Ils n'avaient qu'à venir le chercher au coucher du soleil.

Quand Claire avait voulu l'accompagner, il avait refusé.

– Et si tu tombes seul nez à nez avec Stephen Bonnet ?

– Je préfère encore être pourfendu par son épée que crever à bord en rendant mes tripes, avait-il rétorqué élégamment. Et puis j'ai besoin que tu restes sur le bateau, *Sassenach*, pour empêcher ce bâtard de fils de... de capitaine de mettre les voiles sans nous, tu comprends ?

Ils l'avaient donc emmené sur le rivage en chaloupe et l'avaient observé s'enfoncer entre les pins et les palmiers nains, titubant un peu.

Après une autre journée de frustration à scruter la côte, n'apercevant que quelques huttes de pêcheurs délabrées, Roger et Ian avaient commencé à trouver la démarche de Jamie plutôt censée.

– Tu vois ces maisons, là-bas ?

Ian pointait un doigt vers un groupe de cabanes sur le rivage.

– Si on peut les appeler ainsi, oui.

– Allons voir si leurs occupants peuvent nous apprendre quelque chose.

Abandonnant Claire en train de fulminer sur le pont, ils avaient ramé jusqu'à la grève... sans grand succès. Le hameau n'abritait que des femmes et

des enfants qui, en entendant le nom « Bonnet », détalèrent tous, telles des palourdes s'enfonçant dans le sable.

Mais rendus sur la terre ferme, Roger et Ian n'étaient pas prêts à s'admettre vaincus et à retourner sur le bateau.

Songeur, Murray contempla la forêt baignée de soleil.

– Allons jeter un coup d'œil, proposa-t-il. On n'a qu'à se séparer et quadriller l'île en décrivant des zigzags.

Il traça une série de « X » sur le sable.

– On couvrira ainsi plus de terrain. Après chaque traversée, le premier ayant rejoint la grève attendra l'autre.

Après avoir salué avec de grands moulinets des bras la silhouette indignée sur le pont de la goélette, chacun s'enfonça dans la végétation.

Il faisait chaud et humide sous les pins, et la marche de Roger était entravée par toutes sortes de buissons, de lianes, de cenchrus épineux et autres plantes poisseuses. Le terrain devenait moins difficile quand il se rapprochait du rivage, où la forêt se raréfiait pour céder la place à des étendues de hautes herbes sèches, des dizaines de petits crabes s'enfuyant devant lui, quand il ne les écrasait pas accidentellement sous ses semelles.

Néanmoins, le fait d'être en mouvement le soulageait. Il avait l'impression d'avancer, de progresser dans sa recherche..., même s'il s'avouait ne pas savoir trop quoi chercher. Brianna était-elle sur l'île ? Bonnet était-il déjà arrivé ou attendrait-il un jour ou deux que la lune se cache ?

En dépit de son angoisse, de la chaleur, des millions de moucheron et de moustiques (ils ne piquaient pas, mais rampaient dans les oreilles, les narines, les yeux et la bouche), il sourit en repensant à Manfred. Depuis son départ précipité, il avait souvent prié pour que le jeune homme soit rendu à sa famille. Certes, le récupérer marié à une ancienne prostituée n'était sans doute pas ce pour quoi Ute McGillivray avait prié, mais les voies du Seigneur étaient impénétrables.

« Seigneur, faites qu'il ne lui arrive rien. Je vous en supplie, rendez-moi Brianna. »

Vers le milieu de l'après-midi, il déboucha sur un des nombreux petits bras de mer qui perçaient l'île de part en part, comme des trous de gruyère. Ce bras était trop large pour bondir par-dessus, si bien que Roger s'avança dans l'eau. Toutefois, la profondeur s'avéra plus grande qu'il ne l'avait cru. À mi-parcours, il se retrouva avec de l'eau jusqu'au cou et dut nager quelques brasses avant de reprendre pied. Le courant tirait sur ses jambes, l'attirant vers la mer. À marée basse, le bras devait être moins profond. Mais, autrement, un bateau pouvait aisément le remonter.

C'était prometteur. Après avoir grimpé sur la berge, il longea le chenal vers l'intérieur des terres. Au bout de plusieurs minutes, il entendit du bruit au loin et figea, tendant l'oreille.

Des chevaux. Il aurait juré avoir entendu hennir. Il attendit, mais le son ne se reproduisit pas. Il marcha en cercle, essayant de localiser l'endroit d'où était venu le cri, mais peine perdue. Toutefois, c'était un signe, et il poursuivit sa route, revigoré, effrayant une famille de rats laveurs qui déjeunait au bord de l'eau.

Peu à peu, le bras de mer se rétrécissait, devenant moins profond, pour n'être finalement que quelques centimètres d'eau s'écoulant sur le sable sombre. Refusant de capituler, il s'enfonça entre les pins et les troncs tordus de chênes nains. Puis il s'arrêta net, un picotement parcourant sa peau de la plante de ses pieds à la racine de ses cheveux.

Elles étaient quatre. Des colonnes grossières en pierre formant des silhouettes pâles dans l'ombre des arbres. L'une d'elles se dressait directement dans le chenal, à peine inclinée par la traction de l'eau. Une autre, sur la berge, était sculptée de symboles abstraits qu'il ne sut déchiffrer. Il resta pétrifié, comme en face d'êtres vivants qui risquaient de le repérer au moindre mouvement.

Autour de lui, tout était anormalement silencieux. Même les insectes semblaient avoir pour un temps disparu. Il ne douta pas un instant qu'il avait devant lui le cercle de pierres que Donner avait décrit à Brianna. Ici, les cinq hommes avaient récité leurs incantations, marché en suivant un motif précis, puis étaient passés à gauche de la colonne ciselée. Un puissant frisson le parcourut.

Très lentement, il recula, sans faire de bruit, comme craignant de réveiller les pierres. Il ne leur tourna le dos qu'une fois à bonne distance, quand elles furent presque invisibles, noyées dans la végétation. Alors, d'un pas leste, il reprit la direction de la mer, puis accéléra, plus vite, encore plus vite, avec l'impression que des yeux invisibles fixaient son dos.



J'étais assise à l'ombre, sur le gaillard d'avant, buvant une bière fraîche et scrutant la grève. C'étaient bien les hommes... fonçant tête baissée droit devant eux et abandonnant les femmes derrière pour garder la boutique. Toutefois, je n'étais pas chaude à l'idée d'aller arpenter ce maudit rocher à pied. On racontait qu'Edward Teach, le fameux corsaire Barbe-Noire, avait utilisé l'île comme un de ses repaires. On comprenait aisément pourquoi. J'avais rarement vu un rivage aussi inhospitalier.

Les chances de découvrir quoi que ce soit par des percées aléatoires dans cette étendue densément boisée étaient minces. Néanmoins, je ne pouvais rester assise sur mon popotin sans rien faire, pendant que Brianna se débattait avec Stephen Bonnet.

Sauf que... il n'y avait rien à faire. À mesure que l'après-midi passait, j'apercevais Roger ou Ian émerger entre les arbres. Puis ils discutaient plusieurs minutes avant de disparaître encore. Je regardais régulièrement vers

le nord. Aucun signe de Jamie.

Le capitaine Roarke, qui était en effet le fils bâtard d'une putain vérolée, comme il me le confia lui-même gaiement, vint s'asseoir près de moi et accepta une bouteille de bière. Je me félicitai d'en avoir emporté une douzaine et d'en avoir placé quelques-unes dans un filet suspendu par-dessus bord pour les garder au frais. La bière soulageait considérablement mon impatience, même si elle ne faisait rien de bon à mon estomac noué par l'angoisse.

Après un silence contemplatif, le capitaine me questionna :

– Aucun de vos hommes n'est ce qu'on pourrait appeler un loup de mer, n'est-ce pas ?

– Euh... Monsieur MacKenzie a passé pas mal de temps à bord de bateaux de pêche en Écosse, mais non, je ne dirais pas qu'il est un marin expérimenté.

– Ah.

Il but une autre gorgée.

J'attendis, puis, ne voyant rien venir, demandai :

– Pourquoi ?

– J'ai cru entendre un des jeunes hommes parler d'un rendez-vous lors de la prochaine nuit sans lune.

– Oui, vous avez bien compris. La prochaine nuit sans lune est bien demain, n'est-ce pas ?

Je me tenais sur mes gardes. Nous lui en avions dit le moins possible, au cas où il aurait un lien avec Stephen Bonnet.

– C'est vrai.

Il regarda dans le goulot de sa bouteille vide, puis souffla dedans, émettant un son grave et chaud. Je compris l'allusion et lui en tendis une autre.

– Merci bien, m'dame. C'est que, voyez-vous, la marée s'inverse vers onze heures et demie, à cette époque du mois.

Je le dévisageai, sans expression aucune.

– Si vous observez avec attention, m'dame, vous constaterez que la marée est descendante.

Il pointa un endroit près de la rive.

– L'eau est encore assez profonde près du rivage là-bas, mais cette nuit, ce ne sera plus le cas.

– Ah oui ?

Je ne voyais toujours pas où il voulait en venir, mais il était patient.

– À marée basse, on voit plus facilement les bancs de sable et les bras de mer, c'est sûr, et si on veut rejoindre le rivage à bord d'une embarcation à fond plat, c'est le meilleur moment. Mais si votre rendez-vous est avec un navire plus gros, avec, par exemple, un tirant d'eau de plus de un mètre cinquante, dans ce cas...

Il but une gorgée, puis pointa le goulot de sa bouteille vers un point de la

côte beaucoup plus loin.

– Là-bas, le fond est profond. Vous voyez la couleur de l'eau ? Si j'avais un gros bateau, ce serait l'endroit le plus sûr où jeter l'ancre à marée basse.

Je regardai dans la direction indiquée. En effet, la mer y était nettement plus sombre, d'un bleu presque noir.

– Vous ne pouviez pas nous le dire plus tôt ?

– J'aurais pu, si j'avais su ce qui vous intéressait. Là-dessus, il se leva et s'éloigna vers la poupe, soufflant dans sa bouteille vide comme dans une corne de brume.

Quand le soleil commença à sombrer dans la mer, Roger et Ian réapparurent sur la grève, et Moïse, l'assistant du capitaine Roarke, alla les chercher avec la chaloupe. Puis nous hissâmes les voiles et remontâmes lentement la côte jusqu'à ce que nous apercevions Jamie, qui se tenait sur un banc de sable, agitant les bras.

Ancrés au large pour la nuit, chacun raconta ce qu'il avait appris, à savoir pas grand-chose. Épuisés par la chaleur et leur marche, les hommes n'avaient guère d'appétit. Roger, surtout, était pâle et ailleurs, et n'ouvrit pratiquement pas la bouche.

Le dernier fragment de lune s'éleva dans le ciel. Les hommes prirent leur couverture, se couchèrent sur le pont et s'endormirent en un rien de temps.

En dépit de toute la bière que j'avais bue, je n'arrivais pas à fermer l'oeil. Assise près de Jamie, enveloppée dans ma propre couverture pour me protéger de la fraîcheur de la nuit, j'observai la masse sombre et mystérieuse de l'île. Le point d'ancrage que le capitaine Roarke m'avait indiqué était invisible. Si un navire venait demain dans la nuit, le verrions-nous ?



En fait, il en vint un cette nuit-là. Je me réveillai à l'aube après avoir rêvé de cadavres. Je me redressai, le cœur battant, et aperçus Roarke et Moïse devant la lisse. Une terrible odeur flottait dans l'air. Je la reconnus tout de suite et, m'approchant du capitaine, ne fus pas surprise de l'entendre murmurer en regardant vers le sud : « ... Maudit vaisseau négrier. »

Il était ancré à huit cents mètres environ, ses mâts noirs à peine visibles contre le ciel blanc. Il n'était pas énorme, mais néanmoins trop gros pour se glisser dans un des chenaux de l'île. Je l'observai longuement, bientôt rejointe par Jamie, Ian et Roger. Aucune chaloupe ne fut mise à la mer.

– Qu'est-ce qu'il fait là, à votre avis ? questionna Ian à voix basse.

Le bateau d'esclaves nous rendait tous nerveux.

Roarke fit une moue indécise. Il n'aimait pas ça non plus.

– Je n'en sais fichtre rien. On ne s'attend pas à voir ce genre de navire ici, vraiment pas.

Jamie se gratta une joue. Il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours et,

avec ses yeux creux et son teint verdâtre (il avait vomi par-dessus le bastingage presque de suite après son lever, alors qu'il n'y avait pratiquement pas de houle), il semblait encore plus patibulaire que Roarke.

– On peut s'en approcher ? demanda-t-il au capitaine. Roger sursauta.

– Vous pensez que Brianna est à bord ?

– Si elle l'est, on en aura le cœur net, sinon, on saura peut-être ce que ce bateau est venu chercher ici.

Le soleil était déjà haut quand nous arrivâmes à hauteur du vaisseau négrier. Il y avait plusieurs marins sur le pont, nous observant tous avec curiosité.

Mettant ses mains en porte-voix, Roarke demanda la permission de monter à bord. Il nous fallut attendre quelques instants avant qu'un grand gaillard apparaisse, l'air mauvais et autoritaire.

– Qu'est-ce que vous voulez ? hurla-t-il.

– Monter à bord, répéta Roarke.

– Pas question. Dégagez !

– Nous recherchons une jeune femme, lança Roger. Nous aimerions vous poser quelques questions !

– Toutes les femmes à bord m'appartiennent ! Foutez le camp !

Il se tourna et fit un signe à ses marins. Ils disparurent aussitôt et réapparurent quelques instants plus tard avec des mousquetons.

Roger se mit à hurler :

– BRIANNÀ ! BRIANNAAÀ !

Une balle siffla haut au-dessus de nos têtes et transperça la grand-voile.

– Hé ! s'indigna Roarke. Mais qu'est-ce qui vous prend ? On lui répondit par une salve de tirs, suivie par l'ouverture de sabords dans le flanc du navire et l'apparition des gueules noires de canons.

– Bon Dieu ! s'exclama Roarke ahuri. Ah, c'est comme ça que vous le prenez ? Eh bien, allez vous faire pendre ! Bande de dégénérés, vous allez voir !

Il trépignait sur place, agitant le poing et fulminant. Moïse, moins porté sur la rhétorique, avait bondi sur la barre dès le premier coup de feu. Nous glissâmes rapidement loin du navire belliqueux.

En le regardant rapetisser derrière nous, je déclarai :

– Il y a décidément quelque chose de louche là-dessous, que cela ait un rapport avec Bonnet ou pas.

Livide, Roger s'agrippait à la lisse. Jamie s'essuya la bouche en esquissant une grimace et se tourna vers Roarke.

– Serait-il possible de se placer dans un endroit d'où l'on peut surveiller le navire tout en restant hors de portée de ses canons ?

Une nouvelle bouffée d'air empestant les excréments, la putréfaction et le

désespoir balaya le pont, et son teint vira de la couleur de la graisse de rognons.

– Et contre le vent ? ajouta-t-il.

Nous dûmes reprendre le large et virer de bord souvent avant de satisfaire toutes ces conditions, mais nous finîmes par jeter l'ancre à une distance raisonnable, le vaisseau négrier à peine visible, au loin. Nous y passâmes le restant de la journée, nous relayant pour surveiller le navire avec la lunette du capitaine Roarke.

Il ne se passait rien. Aucune embarcation n'approcha, aucune chaloupe ne se dirigea vers la rive. Nous restâmes assis en silence sur le pont, observant les étoiles s'allumer une à une dans le ciel sans lune. Peu à peu, les ténèbres engloutirent l'autre navire.

107. Par une nuit sans lune

Ils jetèrent l'ancre longtemps avant l'aube, et une petite embarcation les conduisit jusqu'au rivage.

– Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

Bonnet l'avait réveillée en pleine nuit. Ils avaient déjà fait trois haltes depuis Roanoke, dans de petites criques anonymes où des hommes mystérieux avaient roulé des fûts sur la plage ou transporté des balles, mais on ne l'y avait encore jamais emmenée. Cette île-ci était longue et plate, avec une végétation dense et couverte de brume ; sous le dernier croissant de lune, on l'aurait crue hantée.

– Ocracoke, répondit Bonnet.

Il se pencha au-dessus de l'eau et ajouta :

– Un peu plus à bâbord, Denys.

Le marin qui ramait s'inclina sur le côté, et la poupe de l'embarcation vira un peu, se rapprochant de la grève.

Il faisait frais sur l'eau. Bonnet avait drapé une épaisse cape autour des épaules de Brianna avant de l'aider à monter dans la chaloupe, mais cela n'apaisait pas les frissons qui faisaient trembler les mains et engourdisaient les doigts et les orteils de la jeune femme.

Les pirates échangèrent des murmures, s'orientant dans l'obscurité. Bonnet sauta dans l'eau boueuse et avança, immergé jusqu'à la taille, en écartant les algues et le feuillage. Le chenal apparut soudain, une ligne droite à l'éclat mat devant eux. La barque glissa sous les lourds branchages, puis s'arrêta un instant, afin que Bonnet puisse se hisser à bord.

Un cri strident retentit tout d'un coup, si près qu'elle bondit sur place avant de se rendre compte qu'il s'agissait d'un oiseau dans le marécage, quelque part autour d'eux. Sinon, hormis le clapotis régulier des rames, la nuit était silencieuse.

Josh et les deux hommes peuls étaient aussi du voyage. Le jeune homme, assis à ses pieds, grelottait. Brianna rabattit un pan de sa cape autour de lui et posa une main sur son épaule, cherchant à le rassurer. Il la prit et la serra dans la sienne. Se tenant ainsi l'un l'autre, ils s'enfoncèrent lentement dans l'obscurité.

Le ciel commençait à s'éclaircir quand ils arrivèrent devant un petit débarcadère. Des nuages roses s'étiraient au-dessus de l'horizon. Bonnet sauta sur le ponton, puis lui tendit la main. À contrecœur, elle lâcha Josh et se leva.

À demi cachée par la végétation et tapissée de bardeaux gris, une maison semblait enfouie dans les derniers vestiges de brume ; comme si elle n'était

pas tout à fait réelle et pouvait se dématérialiser à tout moment.

En revanche, la puanteur portée par le vent était, elle, bien réelle. Elle ne l'avait jamais sentie auparavant, mais sa mère la lui avait si bien décrite qu'elle l'identifia aussitôt : un vaisseau négrier, ancré près de la côte. Josh la reconnut lui aussi et se mit à marmonner. Il récitait le « Je vous salue Marie » en gaélique, aussi vite que possible.

Bonnet le poussa vers un marin et agita une main en direction des Peuls.

– Emmène-les au barracoon^[15], puis rentre au navire. Dis à Orden que nous partons pour l'Angleterre dans quatre jours. Il s'occupera du reste du chargement. Reviens me chercher samedi, une heure avant la marée haute.

– Josh ! s'écria Brianna.

Le jeune Noir se retourna vers elle en roulant des yeux paniques, mais le marin le bouscula pour le faire avancer, tandis que Bonnet la tirait dans le sens opposé, sur le sentier menant à la maison.

– Attendez ! Où l'emmène-t-il ? Qu'allez-vous lui faire ?

Elle enfonça les talons dans la boue et s'accrocha à un palétuvier, refusant d'avancer.

– Le vendre, pardi ! Allez, viens, chérie. Tu sais que je peux te forcer et tu sais aussi que tu n'aimeras pas ça.

Il écarta un pan de la cape de Brianna et lui pinça le sein découvert en guise d'illustration.

Tremblante de rage, elle repoussa sa main et rabattit son vêtement contre sa poitrine, comme si cela pouvait apaiser la douleur cuisante. Il était déjà reparti, sachant déjà qu'elle le suivrait. À sa plus grande honte, c'est exactement ce qu'elle fit.



Un Noir aussi grand que Bonnet et encore plus large d'épaules ouvrit la porte. Une épaisse cicatrice verticale courait de la racine de ses cheveux à la naissance de son nez, mais elle ressemblait davantage à une scarification tribale qu'au vestige d'une plaie.

Bonnet le salua de façon cordiale et poussa Brianna devant lui à l'intérieur.

– Emmanuel, mon vieux ! Regarde un peu ce que je t'ai amené !

Le Noir l'étudia de haut en bas avec un air dubitatif.

– Elle est grande comme une girafe.

Il parlait avec une forte intonation africaine. Il la prit par l'épaule et la fit tourner sur elle-même, glissant une main le long de son dos et lui palpant les fesses à travers la cape.

– Mais elle a un beau cul bien dodu.

– N'est-ce pas ? Occupe-toi d'elle, puis tu m'expliqueras où en sont nos affaires ici. La cale est presque pleine et... ah ! j'ai aussi apporté quatre, non cinq nouveaux Noirs. Les hommes conviendront très bien au capitaine

Jackson, mais les femmes... ah ! Elles ont quelque chose de spécial.

Il fit un clin d'œil à Emmanuel avant d'ajouter :

– Deux sœurs jumelles. Le Noir se raidit.

– Des jumelles ? Vous allez les laisser entrer dans la maison ?

– Un peu oui ! Des Peuls, deux créatures superbes. De vrais caprices. Elles ne parlent pas un mot d'anglais, n'ont jamais été dressées, mais elles rapporteront gros, j'en suis sûr. À propos, des nouvelles de signor Ricasoli ?

Emmanuel acquiesça. Troublé, il plissait le front, si bien que sa cicatrice tirait sur ses sourcils dessinant un V profond.

– Il sera là jeudi. Monsieur Houvener, aussi. Monsieur Howard, lui, arrivera demain.

– Parfait ! Fais-moi préparer mon petit-déjeuner. Se tournant vers Brianna, il déclara :

– J'imagine que tu as faim, toi aussi, n'est-ce pas, ma poule ?

Elle acquiesça, tiraillée entre la peur, la colère et la nausée. Il fallait qu'elle avale un morceau et vite.

– Bien, emmène-la là-haut et donne-lui à manger. Pour ma part, je mangerai dans mon bureau. Viens m'y retrouver après.

Emmanuel plaqua une main sur la nuque de Brianna et la conduisit avec force vers l'escalier.



Le majordome, si on pouvait donner à Emmanuel un titre aussi domestique, la fit entrer brutalement dans une petite pièce et referma la porte derrière elle. L'endroit était meublé mais spartiate : un sommier avec un matelas nu dans un coin, une couverture en laine et un pot de chambre. Elle se servit de ce dernier avec soulagement, puis inspecta la chambre.

Elle n'avait qu'une minuscule fenêtre, protégée par des barreaux, mais sans vitres, avec juste des volets intérieurs. Le souffle de la mer et de la forêt emplissait la pièce, rivalisant avec la poussière et l'odeur rance du matelas taché. Emmanuel était peut-être un factotum, mais pas vraiment une fée du logis.

En entendant un son familier, elle étira le cou. On ne voyait pas grand-chose hormis la cime des arbres et la boue sablonneuse incrustée de fragments de coquillages qui entourait la maison. En pressant le visage contre un bord de la fenêtre, elle apercevait un bout de plage, au loin, et la ligne blanche des brisants. Au moment où elle regardait, trois chevaux passèrent au galop, puis cinq autres, puis un troisième groupe de sept ou huit. Des chevaux sauvages, les descendants des poneys espagnols abandonnés sur l'île un siècle plus tôt.

Leur vue l'enchantait, et elle resta longtemps à guetter, espérant les voir réapparaître. Mais elle ne vit qu'un vol de pélicans et quelques mouettes qui péchaient.

Grâce à la présence des chevaux, elle s'était sentie moins seule, mais elle avait toujours le ventre aussi vide. Elle était dans la chambre depuis plus d'une demi-heure, et personne ne lui avait encore apporté un repas. Elle s'approcha prudemment de la porte et appuya sur la poignée. À sa grande surprise, elle n'était pas fermée à clef.

Il y avait des bruits en bas, et un parfum de porridge et de pain grillé flottait dans l'air.

Elle avança sur la pointe des pieds dans le couloir et descendit l'escalier. Des voix masculines lui parvinrent depuis une pièce sur le devant de la maison. Bonnet et Emmanuel. Son sang figea, mais heureusement la porte était close. Elle passa devant à pas de loup.

La cuisine était située dans une cabane, à l'extérieur de la maison, reliée à celle-ci par une galerie couverte et entourée d'un jardin clôturé qui ceignait tout l'arrière de la maison. Elle jeta un coup d'œil à la clôture – très haute et surmontée de piques. Chaque chose en son temps... D'abord, elle devait manger.

Il y avait quelqu'un dans la cuisine. Elle entendait des bruits de casseroles et une voix féminine en train de marmonner. Elle ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil pour ne pas surprendre la cuisinière. Puis elle l'aperçut.

À ce stade, les événements l'avaient tellement secouée qu'elle crut que sa vision lui jouait des tours.

– Phaedre ? demanda-t-elle sur un ton hésitant.

La jeune femme pivota sur ses talons, écarquilla les yeux et ouvrit grand la bouche.

– Oh, Seigneur Jésus !

Affolée, elle regarda derrière Brianna, puis, constatant qu'elles étaient seules, la prit par le bras et l'entraîna dans la cour.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-elle. Comment êtes-vous arrivée ?

– Stephen Bonnet, résuma Brianna. Et vous... il vous a kidnappée vous aussi ? À River Run ?

Elle ne voyait pas comment ni pourquoi, mais tout ce qui lui arrivait depuis qu'elle se savait enceinte possédait cette étrange qualité hallucinatoire. Ce devait être ses hormones qui s'emballaient.

– Non, mademoiselle. Ce Bonnet, il m'a achetée, il y a un mois. À un homme nommé Butler.

Elle tordit les lèvres, ne cachant pas son dégoût pour le Butler en question.

Ce nom parut vaguement familier à Brianna. Sans doute un contrebandier. Elle ne l'avait jamais rencontré, mais en avait entendu parler plusieurs fois. Toutefois, ce n'était pas l'homme qui approvisionnait sa tante en thé et autres produits de luxe. Celui-ci, elle le connaissait, un gentleman d'une apathie et d'une délicatesse inattendue répondant au nom de Wilbraham Jones.

– Je ne comprends pas, mais... attendez, il n'y a rien à manger ? interrogea vivement Brianna, sentant le fond de son estomac se soulever.

– Si, bien sûr. Ne bougez pas d'ici.

Phaedre disparut dans la cuisine et revint quelques minutes plus tard avec un demi-pain et une motte de beurre. Brianna saisit la michette et, sans se donner la peine de la beurrer, mordit dedans à pleines dents. Puis elle s'accroupit et baissa la tête entre les genoux en attendant la fin de la nausée.

– Désolée, dit-elle enfin. Je suis enceinte. Phaedre hocha la tête, apparemment peu surprise.

– De qui ?

– Mais... de mon mari !

Avec un temps de retard, elle se rendit compte que cela ne coulait pas forcément de source. Phaedre avait disparu de River Run depuis des mois et Dieu seul savait ce qui avait pu lui arriver depuis.

La jeune esclave regarda vers la maison.

– Ça ne fait pas longtemps qu'il vous tient, alors.

– Non. Et vous, vous avez dit un mois... vous avez essayé de vous enfuir ?

– Une fois. Vous avez vu cet homme, Emmanuel ? Brianna acquiesça.

– C'est un Ibo. Il peut traquer une musaraigne dans une forêt vierge et quand il la trouve, il le lui fait sacrément regretter.

Elle serra ses bras contre son torse, en dépit de la chaleur.

La clôture était constituée de pieux pointus d'environ deux mètres cinquante de haut, attachés avec des cordages. Elle pourrait peut-être l'escalader si Phaedre lui faisait la courte échelle. Puis elle aperçut l'ombre d'un homme qui marchait de l'autre côté, un fusil à l'épaule.

Elle aurait pu s'en douter... si elle avait été capable d'organiser ses pensées. C'était ici la planque de Bonnet et, à en juger par les piles de caisses, de paquets et de tonneaux entassés dans la cour, c'était là où il entreposait ses cargaisons précieuses avant de les vendre. Naturellement, elle était bien gardée.

Une légère brise se glissa entre les pieux, portant la même puanteur que celle qu'elle avait sentie en débarquant. Elle avala très vite une autre bouchée de pain, espérant calmer ses haut-le-cœur.

Les narines de Phaedre se dilatèrent.

– Un vaisseau négrier, ancré au-delà des brisants, annonça-t-elle à voix basse. Son capitaine est venu, hier, voir si monsieur Bonnet avait quelque chose pour lui, mais celui-ci n'était pas encore arrivé. Le capitaine Jackson a dit qu'il repasserait demain.

Brianna sentait sa peur, tel un miasme jaune pâle flottant autour d'elle.

– Il... Il ne va pas vous vendre à ce Jackson, n'est-ce pas ?

Elle savait Bonnet capable de tout, mais comprenait mieux les rouages de

l'esclavage. Phaedre était un article de premier choix : la peau claire, jeune, jolie, camériste expérimentée. Bonnet en obtiendrait un très bon prix n'importe où ; mais d'après ce qu'elle connaissait des négriers, ils ne vendaient que des esclaves directement importés d'Afrique.

Phaedre secoua la tête, les lèvres blêmes.

– Je ne crois pas. Je suis ce qu'il appelle un « caprice ». C'est pourquoi il m'a gardée si longtemps. Des hommes sont arrivés des Antilles cette semaine. Ils achètent des jolies femmes.

Le pain que Brianna avait avalé forma d'un coup une masse solide et visqueuse dans son estomac. Avec fatalisme, elle se leva et s'éloigna pour aller vomir derrière une grande balle de coton écru.

Elle entendait encore la voix joviale de Bonnet : « Pourquoi se donner le mal de t'emmener jusqu'à Londres, où tu ne serviras à rien ni à personne ? En plus, il pleut tout le temps à Londres, ça ne te plairait pas. »

Appuyée contre la palissade, attendant que le malaise disparaisse, elle répéta : « Ils achètent des jolies femmes. » Des Blanches aussi ?

« Pourquoi pas ? » répondit la part logique de son cerveau. Les femmes étaient un objet, blanches ou noires. Si on pouvait les posséder, on pouvait les vendre. À une époque, elle-même avait possédé Lizzie.

Elle s'essuya les lèvres sur sa manche et rejoignit Phaedre assise sur un rouleau de cuivre, ses traits fins tirés par l'anxiété.

– Il a aussi enlevé Josh. Quand on a débarqué sur l'île, il a demandé à un homme de l'emmener au barracoon.

Phaedre se redressa.

– Joshua, le palefrenier de mademoiselle Jo ? Il est ici ?

– Oui, vous savez où se trouve le barracoon ? Phaedre s'était levée et, agitée, faisait les cent pas.

– Je n'en suis pas sûre. Je prépare aussi à manger pour les esclaves, mais c'est un gardien qui leur apporte leurs repas. Toutefois, ça ne doit pas être bien loin.

– C'est grand ?

– Non, monsieur Bonnet ne fait pas vraiment le commerce des esclaves. Il en achète quelques-uns de temps en temps pour les revendre..., puis il a ses « caprices » (elle fit la grimace), mais il ne doit pas y en avoir plus d'une douzaine, à en juger par la quantité de nourriture qu'ils mangent. Il y a aussi trois filles dans la maison, cinq, si on compte les deux Peuls qu'il dit avoir à bord.

Se sentant mieux, Brianna inspecta la cour à la recherche d'un objet utile. Elle contenait un ramassis de marchandises : rouleaux de soie chinoise enveloppés dans de la toile cirée, caisses de vaisselle en porcelaine, fûts de brandy, bouteilles de vins emballées dans de la paille, coffres de thé, etc. Elle ouvrit un de ces derniers et inspira le doux parfum des feuilles séchées. Il

apaisait merveilleusement ses troubles internes, et elle aurait donné presque n'importe quoi pour une bonne tasse de thé chaud.

Plus intéressants encore étaient ces petits barils de poudre, scellés avec soin et avec des parois épaisses.

– Si seulement j'avais mes allumettes, marmonna-t-elle. Cependant, il y avait du feu dans la cuisine. Elle examina la maison en détail, se demandant où placer les barils. D'un autre côté, elle ne pouvait pas faire sauter toute la structure, vu la présence d'autres esclaves à l'intérieur. En outre, elle n'avait aucune idée de la suite de son plan.

Entendant la porte s'ouvrir, elle s'éloigna à toute vitesse des barils. Le temps qu'Emmanuel la repère, elle contemplait une énorme caisse qui contenait une horloge de parquet, sa façade dorée ornée de trois minuscules voiliers animés voguant sur une mer d'argent.

Il lui fit un signe de tête.

– Toi, viens te laver.

Il jeta un œil noir à Phaedre qui l'évitait, affectant de ramasser du petit bois.

La main de fer se plaqua de nouveau contre la nuque de Brianna et la propulsa sans ménagement à l'intérieur.



Cette fois, Emmanuel ferma la porte à clef. Il lui apporta une bassine, une aiguère, une serviette et une chemise propre. Il revint plus tard, beaucoup plus tard, avec un plateau de nourriture, mais refusa de répondre à ses questions et verrouilla de nouveau derrière lui.

Elle poussa le lit contre la fenêtre et s'agenouilla dessus, glissant les coudes entre les barreaux. Elle n'avait rien d'autre à faire qu'à réfléchir... ce qu'elle aurait préféré éviter. Elle observa la forêt et le bout de plage au loin, l'ombre des pins s'avancant sur le sable tel un cadran solaire marquant le long défilement des heures.

Après plusieurs minutes, ses genoux s'engourdirent et ses coudes commencèrent à lui faire mal. Elle étendit alors la cape sur le matelas crasseux, essayant de ne pas voir ses taches ni sentir les odeurs. Couchée sur le flanc, elle contempla le ciel à travers la fenêtre, les changements infimes de la lumière, imaginant les pigments spécifiques et les coups de pinceau capables de les restituer. Puis elle se releva et se mit à marcher de long en large dans la pièce, comptant ses pas.

La chambre mesurait deux mètres cinquante sur trois ; cent pas représentaient approximativement cent mètres. Elle espérait que le bureau de Bonnet soit juste en dessous.

Il ne se passa rien. Au bout de deux kilomètres, la luminosité baissant peu à peu, elle s'assit sur le bord du matelas, observant les dernières couleurs

flamboyantes s'éteindre dans le ciel, Roger remontant du fond de son esprit... où il n'avait jamais cessé d'être, refoulé mais omniprésent.

Avait-il enfin été ordonné comme il le désirait tant ? Continuait-il d'être préoccupé par la prédestination, ne sachant pas s'il pouvait rentrer dans les ordres sans souscrire à cette croyance ? Ce n'était pour elle qu'une notion, mais c'était un dogme pour les presbytériens. Elle sourit cyniquement en songeant à Hiram Crombie.

Ian lui avait raconté les tentatives du dévot pour expliquer sa doctrine au Cherokees. La plupart l'avaient écouté poliment, puis avaient oublié jusqu'à sa présence. Cependant, son discours avait intéressé Penstemon, la femme d'Oiseau, qui l'avait suivi toute la journée, le bousculant puis s'écriant : « Ton Dieu savait-il que je ferais ça ? Comment pouvait-il le savoir, si je ne le savais pas moi-même ? » Ou, d'une humeur plus méditative, elle lui demandait d'expliquer comment la prédestination s'appliquait aux jeux de hasard. Comme la plupart des Indiens, Penstemon pariait sur tout et n'importe quoi.

Selon Brianna, Penstemon avait sans doute sa part de responsabilités dans la brièveté de la première visite de Crombie chez les Indiens. Toutefois, force était de reconnaître que celui-ci avait de la suite dans les idées. Il y était retourné, encore et encore, croyant fermement en son action.

Roger aussi. « Zut ! » pensa-t-elle avec résignation. Il était de nouveau là, avec ses yeux doux vert mousse, pensif, se frottant lentement le nez, l'esprit ailleurs.

Lassée de tous ses discours sur la prédestination et secrètement contente que les catholiques se satisfassent des mystères de Dieu, elle lui avait déclaré :

– Est-ce si important ? Ce qui compte, n'est-ce pas que tu puisses aider les autres, leur apporter un réconfort ?

Installés sur leur lit, la chandelle éteinte, ils avaient discuté à la lueur des braises.

– Je n'en sais rien, avait-il fini par répondre. Selon toi, quiconque a voyagé dans le temps n'est-il pas forcément un peu porté sur la théologie ?

Elle avait levé les yeux au ciel en prenant un air de martyr, le faisant rire. Puis il l'avait embrassée et ils étaient passés à des occupations nettement plus prosaïques et terrestres.

Cependant, il avait raison. Quiconque avait traversé les pierres ne pouvait s'empêcher de se demander : pourquoi moi ? Et qui pouvait répondre à cette question, sinon Dieu ?

Pourquoi moi ? Et ceux qui avaient échoué... Pourquoi eux ? Tous ces corps anonymes figurant dans les listes de Geillis Duncan ; les compagnons de Donner, morts à l'arrivée... Et qu'en était-il de Geillis elle-même ? La sorcière était morte ici, hors de son temps.

En laissant de côté la métaphysique et en examinant la question sous un angle purement scientifique (car le phénomène avait forcément une base

scientifique, se répéta-t-elle avec entêtement ; ce n'était pas de la magie, contrairement à ce qu'en avait pensé Geillis), les lois de la thermodynamique stipulaient qu'aucune masse ni énergie ne pouvait être créée ou détruite. Elles ne faisaient que se transformer.

Transformées comment ? Le déplacement à travers le temps constituait-il une transformation ? Un moustique susurra près de son oreille, et elle agita une main pour le chasser.

Ils savaient que l'on pouvait voyager dans les deux sens. Cela impliquait nécessairement que l'on pouvait aussi être projeté dans le futur. Ni sa mère ni Roger n'y avaient jamais fait allusion ; peut-être n'y avaient-ils pas pensé ?

Dans ce cas, quand on voyageait dans le passé et qu'on y mourait – ce qui était arrivé à Geillis Duncan et à Dent de Loutre – peut-être cela s'équilibrait-il par le voyage et la mort de quelqu'un dans le futur.

Elle ferma les yeux, incapable de pousser plus loin sa pensée.

Au loin, elle entendait le bruit des vagues et songea au vaisseau négrier. Puis elle se rendit compte que son odeur caractéristique était toute proche. Elle se leva d'un bond et se précipita vers la fenêtre. Elle apercevait un morceau du sentier menant à la maison. Un grand type avec une veste bleu marine et un chapeau surgit entre les arbres, suivi par deux hommes dépenaillés. Des marins, à en juger par leur démarche chaloupée.

Ce devait être le capitaine Jackson, venu traiter avec Bonnet.

Se sentant faiblir, elle se rassit sur le lit.

– Mon Dieu, Josh !

Qui était-ce ? Sainte Thérèse de Lisieux... ou d'Avila, qui, exaspérée, avait lancé à Dieu : « Si c'est comme ça que tu traites tes amis, pas étonnant que tu en aies si peu ! »



Elle s'était endormie en pensant à Roger. Elle se réveilla en pensant au bébé.

Pour une fois, elle n'avait ni la nausée ni l'étrange sensation de se disloquer. Elle ne ressentait qu'une profonde paix et de la... curiosité ?

Elle posa les mains sur son ventre. « Tu es là ? » Il n'y eut aucune réponse précise, mais il y avait bien une présence, elle en était aussi sûre que des battements de son propre cœur.

« C'est bien. » Elle se rendormit aussitôt.

Quelque temps plus tard, des éclats de voix au rez-de-chaussée la sortirent encore de son sommeil. S'étant redressée trop vite, elle fut prise d'un haut-le-cœur et se rallongea. La nausée était de retour. Si elle fermait les yeux et ne bougeait pas, elle se calmerait, tel un serpent endormi.

Les voix s'accompagnaient de bruits sourds, comme un poing frappant une table ou un mur. Puis les bruits cessèrent, et elle n'entendit plus rien jusqu'à ce

que des pas légers s'approchent de sa porte. La clef tourna dans la serrure, et Phaedre apparut, portant un plateau.

Brianna se redressa prudemment, évitant de respirer. La moindre odeur de friture...

– Que se passe-t-il en bas ? questionna-t-elle. Phaedre grimâça.

– Cet Emmanuel... Il n'est pas content à cause des sœurs peules. Les Ibos croient que les jumeaux portent malheur. Quand une de leurs femmes accouche de jumeaux, elle les abandonne dans la forêt. Emmanuel voulait les vendre au capitaine Jackson pour s'en débarrasser au plus vite, mais monsieur Bonnet veut attendre le monsieur des Antilles, pour obtenir un meilleur prix.

– Quel monsieur des Antilles ? Phaedre haussa les épaules.

– J'en sais rien. Un monsieur à qui il vend des choses. Un planteur, sans doute. Mangez, je reviendrai plus tard.

Elle s'apprêtait à sortir, mais Brianna la retint.

– Attendez ! Hier, vous ne m'avez pas dit qui vous avait enlevée, à River Run.

La jeune femme revint sur ses pas à contrecœur.

– Monsieur Ulysse.

– Ulysse ?

Devant son air incrédule, Phaedre lui lança un regard courroucé.

– Quoi, vous ne me croyez pas ?

– Si, si. Mais... pourquoi ?

– Parce que je ne suis qu'une négresse stupide. Ma mère m'avait prévenue. Elle me répétait toujours qu'il ne fallait surtout jamais, jamais, contrarier Ulysse. Vous croyez que je l'aurais écoutée ?

– En quoi l'avez-vous contrarié ?

Elle tapota le lit à ses côtés, invitant l'esclave à s'asseoir. Phaedre hésita, puis obéit, remettant de l'ordre dans son turban tout en cherchant ses mots.

– Monsieur Duncan... c'est un monsieur très, très gentil. Vous savez qu'il n'avait jamais été avec une femme ? Il a reçu un coup de sabot quand il était jeune ; ça lui a abîmé les bourses. Il était persuadé qu'il ne pourrait plus jamais rien faire avec.

Brianna acquiesça, sa mère lui ayant vaguement parlé de ce sujet.

– Eh bien, il se trompait, reprit Phaedre avec un soupir. Il ne voulait faire de mal à personne, moi non plus. C'est juste... arrivé. Mais Ulysse l'a su. Peut-être qu'une autre fille le lui a dit, ou peut-être qu'il l'a appris autrement. De toute façon, il finit toujours par tout savoir. Il m'a dit que ce n'était pas bien et que je devais arrêter tout de suite.

– Mais vous ne lui avez pas obéi, devina Brianna.

– Je lui ai dit que j'arrêteraïs quand monsieur Duncan me le demanderait et de s'occuper de ses oignons. Vous comprenez, je croyais que monsieur

Duncan était le maître, à River Run. Mais c'est faux, c'est Ulysse le vrai maître.

– Alors, il vous a enlevée et vous a... vendue ? Pour vous empêcher de coucher avec Duncan ?

Qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Craignait-il que Jocasta l'apprenne et en soit blessée ?

– Non, il m'a vendue parce que je lui ai dit que s'il ne nous laissait pas tranquilles, monsieur Duncan et moi, je raconterais tout sur mademoiselle Jo et lui.

– Mademoiselle Jo et...

Ebahie, Brianna cligna des yeux, n'en croyant pas ses oreilles. Phaedre lui adressa un petit sourire ironique.

– Il dort dans le lit de mademoiselle Jo depuis plus de vingt ans, même avant la mort du vieux maître. Tous les esclaves de la plantation le savent, mais aucun n'est assez idiot pour le lui dire en face, sauf moi.

Brianna se savait l'air abruti, mais ne pouvait rien y faire. Tout à coup, une multitude de détails, de gestes infimes qu'elle avait vus à River Run prenaient un sens nouveau. À présent, elle comprenait mieux pourquoi sa tante avait déployé tant d'efforts pour récupérer son majordome après la mort du lieutenant Wolff. Elle comprenait aussi pourquoi Ulysse avait réagi si vite. Que l'on croie Phaedre ou pas, sa seule accusation aurait provoqué la perte du majordome.

La jeune esclave se passa une main sur le visage.

– Il n'a pas perdu de temps. Cette même nuit, monsieur Jones et lui m'ont arrachée à mon lit, enveloppée dans une couverture et m'ont emmenée dans une carriole. Monsieur Jones a dit qu'il n'était pas négrier, mais qu'il rendait service à Ulysse. Il m'a conduite en aval du fleuve pour me vendre à un homme, le propriétaire d'une auberge à Wilmington. Ça, ça allait encore, mais, quelques mois plus tard, il est revenu me chercher. Il a dit qu'Ulysse trouvait que Wilmington, c'était pas encore assez loin. Alors, il m'a donnée à monsieur Butler, et monsieur Butler m'a emmenée à Edenton.

Elle baissait les yeux, tripotant la couverture de ses longs doigts graciles. Brianna évita de lui demander ce qu'elle avait fait pour Butler à Edenton, supposant qu'il l'avait placée dans un bordel.

– Et... euh... c'est là que Stephen Bonnet vous a trouvée ?

Phaedre acquiesça sans relever la tête.

– Il m'a gagnée aux cartes. Elle se releva.

– Il faut que j'y aille. Je ne veux plus contrarier aucun Noir et j'ai reçu assez de raclées de cet Emmanuel.

Brianna commençait tout juste à se remettre du choc de toutes ces nouvelles. Une idée lui traversa soudain l'esprit, et elle retint de nouveau la jeune femme avant qu'elle ne franchisse la porte.

– Attendez! Attendez! Encore une question... vous... et les esclaves de River Run, vous êtes au courant au sujet de l'or ?

– Quoi, l'or dans la tombe du vieux maître ? Bien sûr, tout le monde le sait. Mais personne ne s'aviserait d'y toucher, on sait bien qu'il est maudit.

– Vous savez quelque chose au sujet de sa disparition ?

– Il a disparu ?

– Oh, je suis bête ! Non, vous ne pouvez pas savoir, vous êtes partie depuis trop longtemps. Je me demandais juste si Ulysse pouvait être impliqué dans cette histoire.

– Non, je ne sais rien. Seulement qu'Ulysse ne reculerait devant rien, malédiction ou pas.

Des pas lourds résonnèrent dans l'escalier, et elle pâlit. Sans un mot ni un geste d'adieu, elle fila dans le couloir et referma la porte. Brianna l'entendit chercher fébrilement la bonne clef, puis il y eut un clic dans la serrure.



Dans l'après-midi, Emmanuel, silencieux comme un lézard, lui apporta une robe. Trop courte et trop serrée à la taille, elle était toutefois bien coupée et en belle soie bleu pâle. Elle avait déjà été portée et était tachée en plusieurs endroits. En l'enfilant, Brianna frissonna, trouvant qu'elle dégageait une odeur de... peur.

Elle-même transpirait quand Emmanuel la conduisit au rez-de-chaussée. Passant par les fenêtres ouvertes, une légère brise gonflait les rideaux. La plupart des pièces de la maison étaient très simples, avec des parquets nus et, en guise de meubles, quelques tabourets et des sommiers. En revanche, celle où on la fit entrer offrait un tel contraste qu'elle semblait appartenir à une autre demeure.

D'épais tapis turcs couvraient le sol, se chevauchant en un kaléidoscope de couleurs et de motifs. Les meubles, quoique d'époques différentes, étaient tous lourds et ouvragés, en bois sculpté et tapissés de soieries. L'argenterie et le cristal scintillaient sur toutes les surfaces, et les pendeloques d'un lustre, beaucoup trop grand, projetaient des éclats irisés. C'était l'idée qu'un pirate se faisait de l'intérieur d'un homme opulent, un étalage de luxe sans aucun sens du style et du bon goût.

Mais l'homme opulent assis près de la fenêtre ne semblait pas importuné par le décor. Mince, coiffé d'une perruque, avec une pomme d'Adam proéminente, il paraissait avoir la trentaine, malgré sa peau flétrie et jaunie par une quelconque maladie tropicale. Il se leva quand elle entra.

Bonnet avait reçu son client en grandes pompes. Des verres et plusieurs carafes en cristal traînaient sur un guéridon, et une douce odeur de brandy flottait dans l'air. Brianna sentit ses tripes remuer et se demanda comment ils réagiraient si elle vomissait sur les précieux tapis.

– Te voilà, chérie.

Bonnet vint vers elle et voulut lui prendre la main. Elle la repoussa, mais il affecta de ne pas le remarquer, la conduisant vers le visiteur d'une main plaquée dans le creux de ses reins.

– Fais donc une jolie révérence à monsieur Howard, mon cœur.

Elle se redressa et, de toute sa hauteur – elle faisait presque une tête de plus que lui –, toisa monsieur Howard.

– Je suis détenue ici contre mon gré, monsieur. Mon mari et mon père... aïe !

Bonnet venait de lui tordre le poignet. Il déclara comme si de rien n'était :

– N'est-elle pas ravissante ?

Monsieur Howard tourna autour d'elle, la mine dubitative.

– Oui, assurément. Mais elle est... très grande. Et rousse, monsieur Bonnet ? Vous savez bien que je préfère les blondes.

– Sans blague, espèce de petit merdeux ! explosa Brianna.

Elle parvint à arracher son bras de l'emprise de Bonnet, se tourna vers Howard, s'efforçant de paraître raisonnable.

– Écoutez... Je viens d'une bonne... d'une excellente famille, et j'ai été kidnappée. Mon père se nomme James Fraser, mon mari, Roger MacKenzie, ma tante est madame Hector Cameron, de la plantation de River Run.

Howard se tourna vers Bonnet, l'air plus intéressé.

– Elle est vraiment de bonne famille ?

– Absolument, monsieur. D'une lignée impeccable !

– Hmm... Et en excellente santé, apparemment. Il reprit son examen, la regardant sous le nez.

– Elle a déjà mis bas ?

– Absolument. Elle a mis au monde un garçon tout ce qu'il y a de plus sain.

– La dentition est bonne ?

Il se hissa sur la pointe des pieds. Bonnet attrapa le bras de Brianna et le lui tordit dans le dos, lui tirant sur les cheveux pour l'obliger à renverser la tête en arrière, lui coupant le souffle. Howard lui tint le menton et écarta un coin de ses lèvres du pouce, inspectant ses molaires.

– Très bien... approuva-t-il. Et de surcroît, la peau est sans défauts, mais...

Elle libéra sa tête d'un coup sec et lui mordit le pouce de toutes ses forces, sentant la chair se déchirer sous ses dents et un goût chaud et métallique envahir sa bouche.

Il poussa un cri et la gifla. Elle esquiva le coup de justesse, la main d'Howard ne faisant qu'effleurer sa joue. Bonnet la lâcha, et elle recula en titubant de deux pas avant de vomir contre le mur.

– Elle m'a mordu, la garce !

Les yeux larmoyants, monsieur Howard oscillait sur place, serrant son

pouce contre lui. Puis, dans un élan de furie, il se précipita vers elle, s'appêtant à la gifler de nouveau. Bonnet lui saisit le poignet juste à temps et le repoussa doucement mais fermement de côté.

– Allons, allons. Vous ne pouvez pas l'abîmer. Elle ne vous appartient pas encore.

– Peu m'importe qu'elle m'appartienne ou pas ! s'écria Howard le visage rouge. Je fouetterai cette chienne jusqu'à ce qu'elle en crève !

– Voyons, vous ne pensez pas ce que vous dites, monsieur Howard, dit Bonnet toujours aussi jovial. Ce serait un tel gâchis. Laissez-moi donc faire, d'accord ?

Sans attendre sa réponse, il traîna Brianna chancelante à travers la pièce et la poussa vers le majordome, qui avait attendu silencieux près de la porte durant toute la conversation.

– Emmène-la, Manny, et apprends-lui les bonnes manières. Avant de la ramener ici, n'oublie pas de la bâillonner.

Emmanuel ne sourit pas, mais une légère lueur s'alluma au fond de ses yeux noirs. Il enfonça ses doigts entre les os du poignet et, d'un mouvement rapide, lui tordit de nouveau le bras dans le dos, tirant si fort que la douleur la plia en deux. Il tira encore, et la vue de Brianna se brouilla. Elle entendit juste la voix de Bonnet derrière elle quand le Noir l'entraîna violemment hors de la pièce.

– Pas au visage, Manny ! Et ne laisse pas de marques permanentes.

La voix d'Howard avait totalement perdu son ton indigné. Elle était toujours étranglée, mais plutôt par l'émerveillement.

– Seigneur ! Oh, Seigneur !

– Charmant spectacle, n'est-ce pas ? déclara Bonnet.

– Charmant... répéta Howard. Oh, je ne crois pas avoir jamais rien vu d'aussi charmant. Quelle couleur ! Puis-je ?

Brianna perçut ses pas sur le tapis une fraction de seconde avant qu'une paire de mains ne se plaque sur ses fesses. Elle hurla sous son bâillon, mais n'émit qu'un grognement. Elle était à moitié couchée à plat ventre sur la table dont le bord lui rentrait dans le diaphragme, ses jupes rabattues sur sa tête. Howard laissa échapper un petit rire ravi et la lâcha.

– Oh, regardez ! Regardez ! Voyez l'empreinte blanche parfaite de mes mains sur la peau cramoisie... et la peau est si... brûlante... Oh, elle disparaît déjà... Permettez-moi...

Elle serra les cuisses et se raidit pendant qu'il tripotait ses parties intimes, puis ses doigts disparurent. Bonnet cessa de lui appuyer sur la nuque et écarta son client de l'autre main.

– Allons, allons. Ça suffit. Après tout, elle n'est pas encore votre propriété... pas encore.

Howard proposa aussitôt une somme astronomique, mais Bonnet se

contenta de rire.

– C'est généreux de votre part, monsieur. Mais je ne peux pas accepter votre offre sans avoir entendu d'abord celles de mes autres clients, n'est-ce pas ? Ce serait injuste envers eux. Non, sincèrement, j'apprécie, mais cette belle pouliche partira aux enchères. J'ai bien peur que vous ne deviez patienter encore un peu.

Howard renchérit, offrant plus... protestant qu'il la lui fallait absolument, qu'il ne pouvait attendre, qu'il était fébrile de désir, que son prix serait le sien... Bonnet ne voulut rien entendre et, après plusieurs tergiversations, il raccompagna le client à la porte. Brianna l'entendit encore protester, jusqu'à ce qu'Emmanuel le traîne de force au-dehors.

S'étant redressée, elle se trémoussait pour faire retomber ses jupes. Le majordome lui avait noué les mains dans le dos, autrement, elle aurait sûrement essayé d'étrangler Bonnet à mains nues.

Cela devait se lire sur son visage, car il éclata de rire.

– Tu as été parfaite, ma chérie, annonça-t-il en lui retirant son bâillon. Cet homme est prêt à vider son coffre pour le plaisir de te tripoter le cul de nouveau.

– Allez-vous faire foutre, espèce de sale...

Elle tremblait de rage, incapable de trouver une épithète assez forte pour lui convenir, puis érupta :

– Je te tuerai, connard ! Il rit de plus belle.

– Allons, allons, mon cœur, tout ça pour une petite fessée ? Considère-la comme une compensation, en partie, pour ma couille gauche.

Il lui passa un doigt sous le menton, puis s'approcha du guéridon où se trouvaient les carafes.

– Tu as bien mérité un petit remontant, mon cœur. Brandy ou porto ?

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'enchères ?

– Je pensais que c'était évident. Tu connais sûrement le sens de ce mot, non ?

Amusé, il lui fit un clin d'œil, puis se servit un verre qu'il but d'un trait, émettant un « Ah ! » extatique.

– Je connais deux autres clients sur le marché pour quelqu'un comme toi, chérie. Ils seront ici demain ou après-demain. Ils donneront leurs prix et, normalement, tu devrais être en route pour les Antilles dès vendredi.

Il parlait nonchalamment, sans aucune pointe de raillerie. Ça, plus que toute autre chose, lui liquéfia les jambes. Elle n'était qu'une marchandise, un produit, pour lui comme pour ses maudits clients. Elle pouvait protester autant qu'elle le voulait, ils se fichaient pas mal de ses objections.

Bonnet la dévisageait avec attention, ses yeux vert pâle la jaugeant. Elle se trompait, il n'était pas indifférent. Son ventre se noua.

Il se tourna vers Emmanuel.

– Qu'est-ce que tu as utilisé sur elle, Manny ?

– Une louche en bois. Vous avez dit « pas de marques ». Songeur, Bonnet hocha la tête.

– J'ai dit « pas de marques permanentes ». C'est bon, elle peut rester comme ça pour monsieur Ricasoli. Pour monsieur Houvener, on verra...

Emmanuel acquiesça, mais son regard s'attarda sur Brianna avec un soudain intérêt. Elle sentit son estomac se soulever et vomit, ruinant définitivement la belle robe en soie.



Un hennissement haut perché lui parvint. Les chevaux sauvages s'ébattaient sur la plage. Si elle avait été l'héroïne d'un roman d'amour, elle aurait noué un drap aux barreaux de sa fenêtre, aurait trouvé le troupeau et, exerçant ses talents mystiques sur les bêtes, aurait persuadé l'un d'entre eux de la conduire en lieu sûr.

En réalité, il n'y avait pas de draps, juste un matelas pourri et bourré de zostère marine ; quant à approcher d'un cheval sauvage... À l'instant, elle aurait tout donné pour Gideon.

Des larmes lui piquèrent les yeux.

– Non mais, tu perds vraiment la boule ! dit-elle à voix haute. Pleurer pour un cheval !

Surtout pour cette bête insupportable. Mais c'était tellement mieux que de penser à Roger... ou à Jemmy. Non ! Elle ne devait surtout pas penser à Jemmy, ni à la possibilité qu'il grandisse sans elle sans savoir pourquoi elle l'avait abandonné. Ni au nouveau bébé... et à la vie que pourrait avoir l'enfant d'une esclave.

Mais elle pensait à eux, et ce simple constat l'envahit de désespoir.

Elle se ressaisit. Elle sortirait d'ici. De préférence avant l'arrivée de messieurs Ricasoli et Houvener. Pour la énième fois, elle arpenta la chambre, s'efforçant de marcher plus lentement, de se concentrer sur ce dont elle disposait.

Pratiquement rien. On lui avait donné à manger, une bassine pour sa toilette, une serviette, une brosse à cheveux. Elle retourna celle-ci entre ses mains, évaluant son potentiel en tant qu'arme. Nul.

Un conduit de cheminée saillait dans la chambre, mais il n'y avait aucun foyer. À l'aide de la cuillère de son repas, elle essaya d'entamer le mortier qui le recouvrait. Elle découvrit un endroit où il était fissuré, mais, après un quart d'heure, elle n'était parvenue qu'à déloger quelques centimètres d'enduit, les briques en dessous restant immobiles. Au bout d'un mois ou deux, elle serait peut-être arrivée à un résultat, mais quant aux chances d'une personne de sa taille de se glisser dans un tuyau du XVIIIe siècle...

Il s'était mis à pleuvoir. Elle entendait le clapotis précipité sur les feuilles de palmier. Le jour n'était pas encore couché, mais le ciel couvert plongeait la chambre dans la pénombre. Elle n'avait pas de chandelle. Personne n'attendait d'elle qu'elle lise ou couse.

Elle se projeta contre les barreaux de la fenêtre pour la dixième fois, les trouvant toujours aussi robustes et solidement enchâssés. Là encore, si elle avait eu un mois devant elle, elle aurait pu aiguiser le manche de la cuillère et gratter le mortier jusqu'à pouvoir en déloger un. Mais elle n'avait pas un mois.

Ils avaient emporté la robe souillée, la laissant en chemise avec son corset. Elle ôta ce dernier et gratta les coutures pour en extraire une baleine... un busc en ivoire qui allait du sternum au nombril. C'était toujours une meilleure arme qu'une brosse à cheveux. Elle commença à l'affûter contre l'angle du conduit de cheminée.

Pourrait-elle poignarder quelqu'un avec ? « Oh oui, pensa-t-elle féroce. Et faites que ce soit Emmanuel. »

108. Une fille trop grande

Roger attendait, tapi dans un épais taillis de ciriers près de la plage. Ian et Jamie se tenaient un peu plus loin, pareillement embusqués.

Un second navire était arrivé le matin, jetant l'ancre à une bonne distance du vaisseau négrier. Lançant de grands filets par-dessus bord pour se faire passer pour des pêcheurs, ils les avaient observés se rendre à terre : d'abord le capitaine du premier bateau, puis une chaloupe du second, avec à son bord deux hommes et un petit coffre.

Brandissant la lunette, Claire décrivait :

– Un gentleman. Perruque, beaux habits. L'autre doit être un domestique. Tu penses qu'il s'agit de l'un des clients de Bonnet, Jamie ?

– Oui. Monsieur Roarke, pourriez-vous remonter un peu vers le nord ? Je vais débarquer.

Tous les trois avaient rejoint la terre ferme à un peu plus d'un kilomètre de la plage, ils s'étaient enfoncés dans la forêt et avaient pris leurs positions dans les broussailles. Il faisait lourd, mais, si près du rivage, une légère brise rendait la chaleur supportable. Mais pas les insectes. Pour la centième fois, Roger fit tomber une bestiole qui rampait dans sa nuque.

L'attente le rendait nerveux. Le sel et la transpiration picotaient sa peau, et l'odeur de la forêt, avec son mélange particulier de résine de pin et d'algues marines, lui rappelait un peu trop la journée où il avait tué Lillington.

Ce jour-là, il était parti, comme maintenant, avec l'intention de tuer Stephen Bonnet. Mais le pirate avait été prévenu et avait organisé une embuscade. Il ne devait qu'à la volonté de Dieu et au talent de Jamie Fraser de ne pas avoir laissé sa peau dans la forêt – si similaire à celle où il se trouvait à présent –, ses os éparpillés par les cochons sauvages, se décolorant parmi les coquillages écrasés et les aiguilles de pin.

Il aurait dû prier, mais n'y arrivait plus. Même la litanie constante qui avait résonné dans son cœur depuis le soir où il avait appris l'enlèvement de Brianna s'était tue. « Mon Dieu, faites qu'elle soit saine et sauve. » Il n'entendait plus dans sa tête que : « Mon Dieu, laissez-moi le tuer. » Cependant, il ne pouvait formuler un tel vœu, même en pensée.

Le désir de meurtre... il ne pouvait s'attendre à ce qu'une telle prière soit entendue.

L'espace d'un instant, il envia à Jamie et à Ian leur foi en leurs dieux de colère et de vengeance. Pendant que Roarke et Moïse préparaient la chaloupe, Jamie avait pris les mains de Claire et lui avait murmuré quelques mots. Puis, elle l'avait béni en gaélique, invoquant Michel du Royaume rouge, la bénédiction du guerrier en route pour la bataille.

Ian, lui, était demeuré assis en tailleur, contemplant la rive, l'air ailleurs. S'il priait, il était impossible de savoir qui. Toutefois, quand ils avaient touché terre, il avait ramassé une poignée de boue et s'était minutieusement peint le visage : une ligne droite du front au menton, quatre traits parallèles sur la joue gauche, un cercle sous l'œil droit. L'effet était saisissant.

De toute évidence, l'un comme l'autre n'avaient aucun problème moral avec le geste qu'ils s'apprêtaient à commettre, et aucune hésitation à demander à Dieu de les aider. Il les jalousait.

Silencieux, les portes du ciel fermées, une main sur le manche de son couteau, l'autre sur la crosse de son pistolet, il attendait, rongé par l'envie de tuer.

Un peu après midi, l'imposant capitaine du vaisseau négrier revint, écrasant les aiguilles de pin sous ses semelles. Ils le laissèrent passer sans bouger.

Plus tard, dans l'après-midi, il se mit à pleuvoir.



Elle s'était encore assoupie, par pur ennui. La pluie avait commencé à tomber. Le bruit la réveilla légèrement, puis elle se rendormit, bercée par le clapotis sur les feuilles de palmier. Puis une goutte froide s'écrasa sur son visage, suivie très vite par plusieurs autres.

Elle se redressa en sursaut, désorientée. Elle se frotta le visage et leva les yeux. Une tache d'humidité s'étalait sur le plafond en plâtre, entourée d'une auréole beaucoup plus étendue, le résultat de fuites antérieures. Pour l'époque, le plafond était à une hauteur normale, deux mètres à peine. Elle pouvait facilement l'atteindre.

– Trop grande... qu'il a dit, ce crétin ! marmonna-t-elle. Elle posa les mains à plat sur le plâtre mouillé et donna un coup sec. Il céda aussitôt, ainsi que les lattes pourries au-dessus. Elle abaissa les bras et s'écarta aussitôt pour éviter la pluie d'eau sale, de mille-pattes, de crottes de souris et de débris végétaux.

Elle s'essuya les mains, puis saisit un bord du trou et tira, arrachant des morceaux de bois et de plâtre jusqu'à obtenir un orifice assez large pour y passer sa tête et ses épaules.

Puis elle remit son corset par-dessus sa chemise, la baleine aiguisée sur le devant.

– Prêt ? demanda-t-elle au bébé dans son ventre. Debout sur le lit, elle prit une longue inspiration, leva les bras et chercha une prise assez solide dans le toit. Peu à peu, elle se hissa, grognant et transpirant, serrant les dents et les paupières pour se protéger de la poussière et des insectes morts.

Sa tête émergea à l'air libre. Elle reprit son souffle, posa les coudes sur une poutre et, faisant levier, se hissa encore un peu plus haut. Ses pieds battaient dans le vide, tentant en vain de l'aider à grimper. Les muscles de ses épaules tremblaient, mais le simple désespoir et l'image cauchemardesque

d'Emmanuel entrant dans la chambre et apercevant sa moitié inférieure pendant du plafond la propulsèrent vers le haut.

Dans un fracas de craquements de bois, elle se traîna sur le toit mouillé. Il pleuvait encore dru, et elle fut trempée en un rien de temps. Un peu plus loin, elle aperçut une structure qui dépassait de la couverture en feuilles de palmier et elle rampa prudemment à quatre pattes vers elle, éprouvant la solidité de la surface avec ses mains et ses coudes.

Il s'agissait d'une petite plate-forme fermement fixée sur les poutres, avec une balustrade en fer forgé d'un côté. Elle y grimpa et s'accroupit, haletante. Au loin, au-dessus de la mer, le ciel se dégageait, et le soleil couchant projetait des faisceaux orange teintés de sang entre les nuages noirs déchiquetés. Un tableau de fin du monde.

De son poste d'observation, elle pouvait apercevoir toute l'étendue de forêt, la plage dont elle n'avait aperçu qu'un fragment depuis sa chambre et, au-delà, deux vaisseaux ancrés au large.

Deux modestes embarcations se dirigeaient vers le rivage, assez éloignées l'une de l'autre et provenant sans doute chacune des bateaux, le vaisseau négrier et celui d'Howard. Une bouffée de rage et de dignité meurtrie l'envahit au point qu'elle s'attendit presque à voir sa peau fumer.

Sous le vacarme de la pluie, elle entendit des voix et se plaqua contre la plate-forme. Puis se rendant compte qu'on ne pouvait la remarquer, elle redressa la tête et aperçut alors des silhouettes sortant de sous les arbres et s'avançant sur la plage. Une file d'hommes enchaînés, accompagnés de deux ou trois gardiens.

Josh ! Elle plissa les yeux, mais, dans la lumière grise, ils étaient trop loin pour qu'elle puisse les identifier. Elle crut reconnaître les hautes silhouettes élancées des Peuls...

Peut-être le plus petit était-il Josh, mais elle ne pouvait en être certaine.

Impuissante, elle serra ses doigts sur la balustrade, condamnée à regarder... Soudain, un cri aigu retentit, et elle vit une autre silhouette s'élancer sur la plage, ses jupes volant au vent. Les gardes sursautèrent, et l'un d'eux retint Phaedre par le bras. Ce ne pouvait être qu'elle. Brianna l'entendit hurler « Josh ! Josh ! », un son discordant comme un cri de mouette.

Pendant qu'elle se débattait, plusieurs des hommes enchaînés se précipitèrent sur un autre garde. Il y eut une mêlée de corps sur le sable. Depuis la chaloupe, un homme courut vers le groupe, brandissant un objet...

Une vibration sous ses pieds l'arracha à sa contemplation fascinée.

– Merde !

La tête d'Emmanuel venait de surgir du bord du toit, la mine incrédule. Puis ses traits se déformèrent, et il se hissa. Il devait y avoir une échelle contre un mur de la maison. Maintenant qu'elle y pensait, c'était logique. À quoi bon avoir une plate-forme de vigie sans un moyen d'y accéder ?

Pendant que son esprit se débattait avec ces inepties, son corps prenait des mesures plus concrètes. Accroupie, elle avait sorti la baleine aiguisée et tenait la pointe vers le haut, comme le lui avait appris Ian.

En voyant son arme, Emmanuel s'esclaffa.



Ils entendirent le gentleman approcher avant de le voir. Il fredonnait un air français. Il était seul, son valet ayant dû rentrer au bateau pendant qu'ils avançaient dans la forêt.

Roger se redressa. Il avait les membres raides, et il s'étira en se cachant derrière un tronc d'arbre.

Une fois l'homme arrivé à sa hauteur, Jamie sortit de sa cachette. Assez dandy, le gentleman bondit en poussant un cri de surprise. Avant qu'il s'enfuie, Jamie le retint par le bras, souriant de façon aimable.

– Votre serviteur, monsieur. Dites-moi, vous ne sortiriez pas de chez monsieur Bonnet, par hasard ?

– B... Bonnet ? Mais... mais si, tout à fait.

Roger sentit un nœud dans sa poitrine se relâcher. Dieu merci, ils étaient au bon endroit.

Le gentleman tentait de libérer son bras.

– Mais qui êtes-vous, monsieur ?

N'ayant plus besoin de se cacher, Ian et Roger émergèrent à leur tour des broussailles. L'homme blêmit en apercevant les peintures de guerre de Ian, puis lança des regards affolés, passant de Jamie à Roger. Décidant que ce dernier paraissait le plus civilisé des trois, il l'implora :

– Je vous en prie, monsieur... dites-moi enfin qui vous êtes et ce que vous voulez !

– Nous recherchons une jeune femme qui a été enlevée. Elle est très grande, avec des cheveux roux. Auriez-vous...

Les yeux de l'homme se dilatèrent de panique avant même la fin de la phrase. Jamie lui tordit aussitôt le bras derrière le dos, le faisant tomber à genoux, la bouche tordue en une grimace de douleur.

Avec une courtoisie impeccable, Jamie lui déclara :

– Je crains, monsieur, que vous n'ayez pas d'autre choix que de nous raconter tout ce que vous savez.



Sa seule pensée consciente était qu'il ne devait en aucun cas l'attraper. Emmanuel tenta de saisir sa main libre, et elle l'esquiva, le frappant de son autre main dans un même mouvement. La pointe de la baleine glissa le long du bras du grand Noir, traçant un sillon rouge, mais il ne parut même pas s'en apercevoir et bondit sur elle. Elle tomba à la renverse contre la balustrade,

puis se retrouva à quatre pattes sur la couverture en feuilles. De son côté, il s'était affalé sur la plateforme avec une violence qui ébranla tout le toit.

Elle rampa à toute allure vers le bord, s'accrochant tant bien que mal où elle le pouvait, puis, balançant ses jambes dans le vide, du bout des pieds elle chercha des échelons à l'aveuglette.

Il était déjà sur elle, serrant son poignet et la hissant de nouveau sur le toit. Elle projeta son bras libre en arrière et lui lacéra le visage avec la baleine. Il rugit et la lâcha.

Elle tomba, atterrissant sur le dos dans le sable avec un bruit sourd, puis elle demeura étendue, paralysée, le souffle coupé. Puis un cri de triomphe retentit, suivi d'un grognement consterné : Emmanuel pensait l'avoir tuée.

C'était aussi bien. Il fallait qu'il continue de le croire. Les effets de l'impact passant peu à peu, elle inspira une goulée d'air divin. Toutefois, elle n'osait pas bouger. La pluie ruisselait sur son visage. Entrouvrant les cils, elle aperçut la masse noire de l'homme, cherchant du pied l'échelle clouée contre le mur.

En chutant, elle avait lâché la baleine. Elle la vit alors à quelques centimètres de sa tête. Profitant de ce qu'Emmanuel avait le dos tourné, elle la saisit, puis s'immobilisa, faisant la morte.



Ils avaient presque rejoint la maison quand des bruits dans la forêt les arrêterent. Roger figea, puis se précipita dans les buissons. Jamie et Ian s'étaient déjà fondus dans la végétation. Toutefois, les sons ne venaient pas du sentier, mais de quelque part sur la gauche... des voix... masculines... des ordres... des pieds traînant au sol... un cliquetis de chaînes.

Il paniqua : étaient-ils en train d'emmener Brianna ? Howard, l'homme qu'ils avaient arrêté un peu plus tôt, les avait assurés qu'elle se trouvait en sécurité dans la maison, mais qu'en savait-il au juste ? Il tendit l'oreille, à l'affût d'une voix de femme, puis il l'entendit, un cri perçant sur la plage. Il allait bondir, mais la main de Jamie le retint.

– Ce n'est pas elle, chuchota-t-il. Ian va aller voir ce qui se passe. Toi et moi, on va vers la maison.

Ils n'avaient pas le temps de discuter. Des éclats de voix et des bruits de lutte au loin leur parvenaient faiblement, mais Jamie avait raison, ce n'était pas le cri de Brianna. Ian courait déjà vers la plage, ne faisant aucun effort pour demeurer discret.

Après un instant d'hésitation, l'instinct l'ayant poussé à courir derrière Ian, Roger suivit Jamie vers la maison.



Emmanuel se pencha sur elle. Elle le sentit au-dessus d'elle et se projeta en avant, tel un serpent qui frappe, sa baleine en guise de croc. Elle avait visé la tête, espérant atteindre un œil ou la gorge, mais il était beaucoup plus rapide

qu'elle ne l'aurait cru et avait bondi en arrière. Elle frappa de nouveau de toutes ses forces. La pointe de la baleine s'enfonça sous son bras dans un impact caoutchouteux. Il figea, bouche bée, et regarda la tige d'ivoire qui pointait sous son aisselle. Puis il l'arracha et se précipita vers elle avec un rugissement outragé.

Elle s'était déjà relevée et courait vers la forêt. Quelque part au loin, elle entendit encore des cris... un hurlement à vous glacer le sang. Puis un autre, et un autre encore.

Terrifiée, elle continuait de courir, son esprit saisissant vaguement que des mots se trouvaient à l'intérieur des cris.

– Casteal DHUUUUUUIN !

« Papa ! » Dans sa stupéfaction, elle buta contre une racine, tomba la tête la première et roula en boule dans un tas désordonné. Elle se redressa tant bien que mal, cherchant une autre arme autour d'elle tout en se disant absurdement : « Tout ça ne doit pas être très bon pour le bébé. »

Ses doigts tremblants refusaient de lui obéir. Puis, avec frénésie, elle fouilla le sol, mais Emmanuel surgit devant elle comme un diable à ressort, lui agrippant le bras avec un « Ah ! » triomphal.

Le choc la fit chanceler et brouilla sa vision. Elle entendait encore les cris au loin. Emmanuel lui parlait, le ton de sa voix rempli de satisfaction et de menace, mais elle n'écoutait pas.

Quelque chose clochait sur le visage du grand Noir ; il semblait devenir flou, puis net, puis flou. Elle secoua la tête, pensant qu'elle n'y voyait plus clair, mais cela ne venait pas d'elle. C'était lui. Ses traits se ramollissaient peu à peu, passant d'une grimace haineuse à la perplexité. Il fronça les sourcils, puis cligna des yeux deux ou trois fois. Il émit un son étranglé, porta une main sur son cœur, puis tomba à genoux, tenant toujours Brianna par le bras.

Il s'effondra en arrière, l'entraînant avec lui. Quand elle tenta de se redresser, ses doigts privés de force la lâchèrent aisément.

Elle se releva, pantelante. Emmanuel était étendu sur le dos, ses jambes repliées sous lui, dans un angle intenable s'il avait été encore en vie. Elle demeura pétrifiée, frémissante, n'osant pas y croire. Mais il était bel et bien mort ; son regard vide ne laissant planer aucun doute.

Sonnée, elle hésita, incapable de décider quoi faire.

La décision se prit toute seule l'instant suivant, quand elle aperçut Stephen Bonnet courir vers elle entre les arbres.



Elle réagit au quart de tour et se mit à détalier à toutes jambes, mais ne parvint à exécuter que six enjambées avant de sentir un bras se replier sur sa gorge, la cueillant en pleine course.

– Tout doux, ma chérie, haleta-t-il dans son oreille. Il était brûlant et sa

barbe râpait sa joue.

– Je ne te veux aucun mal. Je t'abandonnerai saine et sauve sur le rivage, mais, pour le moment, tu es la seule capable d'empêcher tes hommes de me tuer.

Sans prêter la moindre attention au cadavre d'Emmanuel, il lâcha son cou et lui prit le bras, la traînant dans la direction opposée à la plage, sans doute vers le chenal caché de l'autre côté de l'île, où ils avaient débarqué la veille.

– Allez, viens, mon cœur, dépêche-toi.

Elle enfonça ses talons dans la terre, tirant sur son bras prisonnier.

– Lâchez-moi ! Je n'irai nulle part avec vous. AU SECOURS ! À L'AIDE !
ROGER !

Il parut surpris et essuya ses yeux dégoulinant de pluie. Il tenait quelque chose dans la main. Elle aperçut un objet rose-gris sous l'éclat d'un verre. Seigneur ! Il avait emporté son testicule.

– Brianna ! Brianna ! Où es-tu ?

La voix fébrile de Roger la parcourut comme une décharge d'adrénaline, lui donnant la force d'arracher son bras à l'emprise de Bonnet.

– Par ici ! Roger ! Je suis là !

Bonnet se retourna. Les broussailles remuaient. Deux hommes, au moins, couraient vers eux. Il ne perdit pas de temps et s'enfuit à toute vitesse, se baissant pour éviter une branche, puis il disparut dans la végétation.

Presque simultanément, Roger surgit d'un taillis et fondit sur elle, l'étreignant comme un fou.

Il lâcha son couteau, puis s'écarta d'elle, tentant de regarder partout à la fois... son visage, son corps, ses yeux.

– Tu n'as rien ? Il ne t'a pas fait mal ?

– Ça va, répondit-elle un peu étourdie. Roger, je suis...

– Où est-il ?

Son père venait de surgir à son tour, trempé et l'air mauvais, le coutelas à la main.

Elle se tourna pour pointer la direction, mais il était déjà reparti au pas de course. Elle aperçut alors les empreintes de Bonnet dans la boue sablonneuse. Avant qu'elle ait eu le temps de se retourner, Roger avait filé à son tour, courant derrière son père.

– Attendez !

Mais la seule réponse qui lui parvint fut le frémissement des buissons, de plus en plus lointain tandis qu'ils couraient droit devant eux.

Elle demeura longtemps sur place, inspirant avec calme, la tête baissée. La pluie s'était accumulée dans les orbites d'Emmanuel. De l'horizon dégagé perçait la lumière orange du couchant qui illuminait ses yeux ouverts, lui donnant l'allure d'un monstre de série B japonaise.

Il pleuvait toujours au-dessus d'elle, alors que les dernières lueurs du jour filtraient sous la cime des arbres, les rayons presque horizontaux du soleil remplissant les espaces entre les ombres d'une étrange lueur changeante et vacillante, comme si le monde autour d'elle s'appêtait à disparaître.

Dans ce décor onirique, elle vit apparaître les deux jumelles peules. Elles tournèrent leur visage de face vers elle, leurs yeux immenses remplis de terreur, puis s'enfuirent en courant. Elle les appela, mais elles avaient déjà disparu. Profondément lasse, elle partit dans la même direction que les jeunes esclaves.

Elle ne les retrouva pas. D'ailleurs, tout le monde semblait avoir disparu. Le soir tombait, et elle reprit le chemin de la maison en boitillant. Chaque parcelle de son corps élançait, et elle eut l'impression d'être seule au monde. Il ne restait que cette lumière rougeoyante qui pâlisait peu à peu pour revêtir une couleur de cendres.

Puis, elle se souvint du bébé dans son ventre et en fut revigorée. Quoi qu'il advienne, elle ne serait plus seule. Pour ne pas repasser devant le cadavre d'Emmanuel, elle fit un grand détour en décrivant un cercle pour rejoindre la maison, mais elle alla trop loin. Quand elle revint sur ses pas, elle les aperçut ; ils se tenaient sous les arbres, de l'autre côté d'un ruisseau.

Les chevaux sauvages, aussi paisibles que la végétation autour d'eux, les flancs bais et noirs, luisant. Ils redressèrent la tête en sentant son odeur, mais ne s'enfuirent pas. Ils la regardèrent tranquillement avec leurs grands yeux doux.



Quand elle arriva enfin à la maison, la pluie avait cessé. Ian était installé sur les marches de l'entrée, en train d'essorer ses cheveux trempés.

Elle s'affala à ses côtés.

– Tu as de la boue sur le visage, Ian.

– Ah oui ? Et toi, comment ça va, cousine ?

– Moi ? Je... je crois que je vais bien. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Elle indiqua sa chemise, tachée de sang délavé. Il avait dû prendre un coup au visage. Son nez était enflé, et il avait une bosse au-dessus du sourcil. En plus, ses vêtements étaient déchirés.

Il soupira, semblant aussi épuisé qu'elle.

– J'ai récupéré la jeune fille noire, Phaedre.

Le nom résonna vaguement dans la tête de Brianna, comme celui d'une personne qu'on a connue, il y a très, très longtemps.

– Phaedre... Elle n'a rien ? Où est-elle ?

– Là-dedans.

Il pointa le pouce vers la demeure derrière lui. Elle se rendit compte que le bruit qu'elle avait pris pour celui de la mer était des pleurs, des sanglots

étouffés et incontrôlables.

Elle voulut se lever pour aller la consoler, mais Ian l'arrêta d'un geste.

– Laisse-la seule. Tu ne peux rien faire pour le moment, cousine.

– Mais...

Il la fit taire et glissa une main sous son col. Il ôta un vieux rosaire en bois qu'il portait autour du cou et le lui tendit.

– Tu pourras lui donner ça, plus tard. Ça l'aidera peut-être. Je l'ai ramassé dans le sable, sur la plage.

Pour la première fois depuis son évasion, Brianna sentit la nausée revenir, une sensation de vertige qui menaçait de l'entraîner dans les ténèbres.

– Josh...

Il acquiesça.

– Je suis désolé, cousine.



Il faisait presque nuit quand Roger apparut enfin à la lisière de la forêt. Elle n'avait pas été inquiète, étant dans un état de choc trop profond pour réfléchir aux événements. Toutefois, en l'apercevant, toutes les angoisses qu'elle avait refoulées ressurgirent dans un torrent de larmes, et elle vola vers lui, l'étreignant.

– Papa... sanglota-t-elle dans sa chemise. Il... il n'a rien ?

– Non, il va bien. Brianna... tu peux venir avec moi ? Tu t'en sens encore la force... juste pour quelques instants ?

Hoquetant et essuyant son nez sur sa manche trempée, elle fit un signe de la tête et, se soutenant à son bras, le suivit dans l'obscurité sous les branches.

Bonnet était adossé à un arbre, la tête pendant sur le côté. Il avait du sang sur le visage et la chemise. En le voyant, elle ne ressentit aucun triomphalisme, juste un vague dégoût.

Son père se tenait à côté, silencieux. Quand il la vit, il s'approcha et la prit dans ses bras. Elle ferma les yeux pendant un instant béni, ne désirant rien d'autre que de tout abandonner, de se laisser porter comme une enfant et emmener chez elle. Mais ils l'avaient fait venir ici pour une raison. Avec un effort surhumain, elle redressa la tête et observa Bonnet.

Qu'attendaient-ils ? Qu'elle les félicite ? Puis elle se souvint de ce que Roger lui avait raconté : son père conduisant sa mère sur le lieu du carnage, l'obligeant à regarder afin qu'elle sache que ses bourreaux étaient morts.

– Bien... C'est bon, j'ai vu. Il... il est mort.

– Euh... pas tout à fait, répondit Roger.

Sa voix était tendue, et elle surprit le regard noir qu'il envoya à son père.

Jamie posa doucement une main sur l'épaule de Brianna.

– Tu le veux mort, ma fille ? C'est ton droit.

– Si je veux...

Paniquée, elle dévisagea les deux hommes, puis se tourna vers Bonnet, prenant soudain conscience que le sang coulait sur son visage. Or, comme sa mère le lui avait souvent expliqué, les morts ne saignaient pas.

Jamie lui raconta qu'ils avaient fini par débusquer son agresseur. Il y avait alors eu un corps à corps brutal, chacun jouant du couteau, puisque la pluie avait rendu leurs pistolets hors d'usage. Sachant qu'il luttait pour sa vie, Bonnet s'était débattu comme un beau diable.

Jamie avait une entaille sanglante dans sa manche, Roger, une vilaine écorchure dans son cou, à quelques millimètres de sa jugulaire. Mais le pirate avait avant tout cherché à s'enfuir, pas à tuer, se retranchant dans un espace entre les arbres où on ne pouvait l'attaquer qu'un homme à la fois. Il s'était battu avec Jamie, l'avait fait tomber à la renverse, puis avait détalé.

Roger s'était lancé à ses trousses et, bouillonnant d'adrénaline, s'était jeté sur lui, projetant Bonnet la tête la première contre un arbre, au pied duquel il gisait maintenant.

– J'espérais qu'il s'était brisé le cou, conclut Jamie. Mais nous n'avons pas eu cette chance.

– Il n'est qu'inconscient, ajouta Roger.

Vu l'état de Bonnet, elle comprenait cette bizarrerie de l'honneur mâle. Tuer un homme dans un combat loyal, ou même déloyal, était une chose. Lui trancher la gorge pendant qu'il était inconscient en était une autre.

En fait, elle se trompait complètement. Son père essuya sa lame sur sa cuisse et lui tendit son coutelas par le manche.

– Quoi... moi ?

Elle était trop choquée pour être stupéfaite. L'arme pesait lourd dans sa main.

– Si tu le souhaites, *a nighean*. Autrement, Roger Mac ou moi-même nous en chargerons.

Elle comprit alors le regard lugubre de Roger un peu plus tôt. Ils en avaient discuté avant de venir la chercher. Elle comprenait aussi pourquoi son père lui offrait le choix. Qu'elle opte pour la vengeance ou le pardon, la vie de cet homme reposait entre ses mains.

Roger lui toucha le bras.

– Brianna, tu n'as qu'un mot à dire et je le tuerai, je te le jure.

Elle hocha la tête. Dans la voix de son mari, elle entendait l'appel sauvage. Elle se souvenait aussi comment cette même voix avait tremblé en lui racontant la mort de Boble... ou quand il se réveillait de ses cauchemars, dégoulinant de sueur.

Elle regarda alors son père, à moitié dissimulé dans l'obscurité. Sa mère lui avait rarement parlé des rêves violents qui le hantaient depuis Culloden, mais le peu qu'elle lui en avait dit lui suffisait. Elle ne pouvait lui demander un tel

geste pour épargner Roger.

Jamie releva les yeux et soutint son regard. Il n'avait jamais tourné le dos à un combat qu'il estimait le sien..., mais ce n'était pas son combat, et il le savait. Puis elle prit conscience que ce n'était pas celui de Roger non plus, même s'il acceptait sans hésiter de la décharger de ce fardeau et de le porter à sa place.

– Si vous... si nous... si nous ne le tuons pas ici tout de suite, que ferons-nous de lui ?

– Nous le conduirons à Wilmington, répondit son père d'une voix neutre. Le comité de sécurité y est puissant et sait que c'est un pirate. Il appliquera la loi, ou ce qui passe pour être la loi ces temps-ci.

Ils le pendraient. Il serait tout aussi mort, mais Roger n'aurait pas son sang sur les mains ni sur le cœur.

La nuit était tombée. Bonnet n'était plus qu'une forme sombre affalée sur le sol. Il pouvait mourir de ses blessures, ce qui arrangerait bien tout le monde. Mais s'ils le conduisaient à Claire, elle se sentirait obligée de le sauver. Elle non plus ne tournait jamais le dos à un combat qu'elle estimait être le sien. À sa surprise, Brianna fut rassérénée par cette pensée.

– Qu'il vive pour être pendu, trancha-t-elle avec calme. Elle prit la main de Roger, ajoutant :

– Pas pour lui. Pour toi et pour moi. Pour ton bébé.

Sur le coup, elle regretta de le lui avoir annoncé au milieu de cette forêt obscure. Elle aurait tant aimé voir l'expression de son visage.

109. Dernières nouvelles

L'OIGNON-INTELLIGENCER, le 25 septembre 1775

UNE PROCLAMATION ROYALE – Ce 23 août à Londres, Sa Majesté George III a publié une proclamation déclarant les colonies américaines « dans un état de rébellion ouverte et déclarée ».

CE N'EST QU'EN COMPTANT SUR NOS PROPRES MOYENS QUE NOUS SURMONTERONS CETTE MISE À MORT MINISTÉRIELLE ET LA SOUMISSION ABJECTE – Le Congrès continental réuni à Philadelphie a rejeté les propositions désobligeantes présentées par Lord North en vue d'établir un plan de conciliation. Les délégués du Congrès ont décrété le droit sans équivoque des colonies américaines de voter leur propre budget et d'avoir un droit de regard sur le décaissement de ce dernier. La déclaration des délégués stipule entre autres : « Le Ministère britannique a poursuivi ses intérêts et réprimé les hostilités avec un tel déploiement de force et de cruauté que le monde entier ne peut plus douter de la légitimité de notre décision, ni hésiter à penser que ce n'est qu'en comptant sur nos propres moyens que nous surmonterons cette mise à mort ministérielle et la soumission abjecte. »

UN FAUCON FOND SUR SA PROIE, MAIS RENTRE BREDOUILLE AU NID – Le 9 août dernier, le HMS Falcon, sous le commandement du capitaine John Linzee, a donné la chasse à deux goélettes américaines rentrant des Antilles à Salem, dans le Massachusetts. L'une des goélettes a été arraisonnée par le capitaine Linzee, qui a ensuite pourchassé la seconde jusqu'au port de Gloucester. Des troupes à terre ont ouvert le feu sur le Falcon, qui a riposté avant d'être contraint de battre en retraite, perdant les deux goélettes, deux vedettes et trente-cinq hommes.

UN PIRATE NOTOIRE CONDAMNÉ – Stephen Bonnet, pirate notoire et contrebandier, a été jugé devant le comité de sécurité de Wilmington. Après avoir entendu de nombreux témoins, la cour l'a condamné à mort par noyade.

ÉTAT D'ALERTE – Une bande de nègres renégats a dévalisé plusieurs fermes dans la région de Wilmington et de Brunswick. Armés de gourdins, les malfaiteurs ont volé du bétail, de la nourriture et quatre tonneaux de rhum.

LE CONGRÈS CONÇOIT UN PLAN POUR LE REMBOURSEMENT DE LA DETTE – Outre les deux millions de dollars espagnols sous forme d'instruments de crédit actuellement sous presse, le Congrès a autorisé l'émission d'un million supplémentaire et annoncé un plan de remboursement de la dette. Chaque colonie devra prendre en charge sa part de la dette et rembourser cette dernière en quatre versements, qui seront effectués le dernier jour de novembre des années 1779, 1780, 1781 et 1782...

110. Le parfum de la lumière

2 octobre 1775

Il n'était pas concevable de ramener Phaedre à River Run, même si, techniquement, elle était toujours la propriété de Duncan Cameron. Après en avoir longuement discuté, nous décidâmes de ne pas dire à Jocasta que l'on avait retrouvé sa camériste. Nous confiâmes une brève lettre à Ian, qui devait se rendre sur la plantation pour chercher Jemmy, missive dans laquelle nous annoncions le retour de Brianna saine et sauve, et regrettions la disparition de Josh, évitant avec soin de rentrer dans les détails.

– Doit-on lui parler de Neil Forbes ? avais-je demandé à Jamie.

Il avait fait non de la tête.

– Neil Forbes n'importunera plus jamais aucun membre de ma famille, déclara-t-il fermement. Si nous leur en parlions... Duncan a suffisamment de problèmes sur les bras, mais il se sentirait obligé d'aller demander des explications à Forbes, et il n'a pas besoin d'un souci de plus. Quant à ma tante...

Il n'eut pas besoin d'en dire plus. Les MacKenzie de Leoch étaient du genre rancunier, et je n'aurais pas été surprise si Jocasta invitait Neil Forbes à dîner pour mieux l'empoisonner.

– Cela dit, je doute que Neil Forbes accepte les invitations mondaines ces jours-ci, plaisantai-je. Tu sais ce que Ian a fait de... euh...

– Il m'a dit qu'il allait la donner à manger à son chien, mais je n'ai pas compris s'il était sérieux ou pas.

Phaedre ayant été sérieusement traumatisée, tant par ses mésaventures que par la perte de Josh, Brianna insistait pour qu'on l'emmène à Fraser's Ridge en attendant de lui trouver un endroit qui lui convienne.

– Il faut que tante Jocasta l'affranchisse, argua-t-elle.

– Je ne crois pas que ce sera un problème, répondit Jamie. Vu ce qu'on sait désormais. Mais attendons d'abord de la placer quelque part, après quoi, nous nous en chargerons.

Finalement, cette affaire se résolut d'elle-même avec une rapidité stupéfiante.

Un après-midi d'octobre, on frappa à la porte. En allant ouvrir, je découvris trois beaux chevaux et un mulet de charge dans la cour et, sur le perron, Jocasta, Duncan et Ulysse.

Leur présence chez nous était si incongrue que je restai sans voix à les dévisager, jusqu'à ce que Jocasta me lance, acerbe :

– Dites, ma petite, vous comptez nous laisser plantés là jusqu'à ce que nous ayons fondu comme un morceau de sucre dans une tasse de thé ?

En fait, il pleuvait assez fort, et je reculai si précipitamment pour les faire entrer que je marchai sur la patte d'Adso. Son miaulement perçant attira Jamie hors de son bureau, Mme Bug et Amy hors de la cuisine et Phaedre hors de l'infirmerie, où elle était en train de moudre des feuilles pour moi.

– Phaedre !

Ébahi, Duncan fit deux pas vers elle et s'arrêta de justesse avant de la prendre dans ses bras, le visage rayonnant de joie.

– Phaedre ? dit Jocasta estomaquée. Elle était soudain livide.

Ulysse ne dit rien, mais une leur horrifiée traversa son regard, aussitôt remplacée par son expression austère habituelle. Toutefois, elle ne m'avait pas échappé, et je le surveillai étroitement du coin de l'œil pendant la confusion d'exclamations et de remarques embarrassées qui s'ensuivit.

Je parvins enfin à les faire évacuer le couloir. Jocasta souffrant d'une migraine diplomatique (quoiqu'à en juger par ses traits tirés, elle n'était peut-être pas entièrement feinte), Amy l'escorta à l'étage et la coucha avec une compresse froide sur le front. Tout excitée, Mme Bug retourna dans la cuisine, revoyant ses plans pour le menu du soir. Phaedre, effrayée, disparut, filant sans doute se réfugier dans la cabane de Brianna pour lui annoncer nos visiteurs imprévus, ce qui signifiait qu'il faudrait compter trois couverts supplémentaires pour le dîner.

Ulysse sortit s'occuper des chevaux, ce qui permit à Duncan, enfin seul, d'expliquer la situation à Jamie dans son bureau.

– Nous émigrons au Canada.

Il ferma les yeux et huma avec béatitude l'arôme du verre de whisky dans sa main. Il semblait en avoir bien besoin. Il avait le visage émacié et presque aussi gris que ses cheveux.

Jamie était aussi surpris que moi.

– Au Canada ? répéta-t-il. Par tous les saints, Duncan, qu'as-tu fait ?

Duncan esquissa un sourire las.

– C'est plutôt ce que je n'ai pas fait, Mac Dubh. Brianna nous avait parlé de la disparition du trésor caché et avait fait allusion à des tractations entre Duncan et Lord Dunsmore en Virginie, mais nous n'en savions pas plus... et pour cause, on l'avait enlevée quelques heures plus tard, et elle n'avait pas eu le temps d'apprendre les détails de l'affaire.

– Je n'aurais jamais imaginé que les choses puissent en arriver là... aussi vite.

Dans la vallée, les loyalistes autrefois majoritaires s'étaient brusquement retrouvés en minorité, persécutés et terrorisés. Certains avaient été littéralement chassés de chez eux, se réfugiant dans les marécages et les forêts ; d'autres avaient été battus et grièvement blessés.

Duncan frotta ses traits épuisés.

– Même Farquard Campbell. Le comité de sécurité l'a convoqué, puis l'a accusé d'être loyal à la Couronne et a menacé de confisquer sa plantation. Il a dû leur verser une caution colossale en garantissant de se tenir tranquille. Ils l'ont laissé partir..., mais il l'a échappé belle.

Cet exemple avait grandement ébranlé Duncan. Le fiasco de la poudre et des armes promises avait sapé toute son influence auprès des loyalistes locaux et l'avait totalement isolé, à la merci de la prochaine vague d'hostilité... et n'importe quel idiot pouvait deviner qu'elle ne tarderait pas.

Il s'était donc arrangé pour vendre River Run à un prix raisonnable avant que la plantation ne soit saisie. Il avait conservé un ou deux entrepôts au bord du fleuve et quelques autres biens, mais s'était débarrassé de tout le reste, esclaves et bétail compris. Puis il avait proposé à son épouse de l'emmener au Canada, comme le faisaient de nombreux autres loyalistes.

– Hamish MacKenzie s'y trouve, expliqua-t-il. Après Culloden, lui et d'autres de Leoch se sont installés en Nouvelle-Écosse. C'est le neveu de Jocasta, et nous avons assez d'argent... (Il jeta un coup d'œil vers le couloir, où Ulysse avait entassé leurs sacoches). Il nous aidera à nous établir quelque part.

Il se força à sourire.

– Et si nos affaires tournent mal... on dit que la pêche est bonne là-haut.

Jamie sourit à son tour et lui versa un autre whisky. Toutefois, quand il vint me rejoindre plus tard dans l'infirmerie, il paraissait inquiet.

– Ils comptent voyager jusqu'en Virginie et, avec un peu de chance, embarquer sur un navire jusqu'en Nouvelle-Écosse. Ils en trouveront peut-être un à Newport News. C'est un petit port, et le blocus britannique y est moins rigoureux... du moins c'est ce que Duncan espère.

Cela représentait un périple épuisant, et Jocasta n'était plus toute jeune. Il y avait aussi l'état de son œil. Je n'appréciais guère la tante de Jamie, surtout après tout ce que j'avais entendu ces derniers temps, mais de la savoir arrachée à sa maison, forcée à émigrer alors qu'elle était en proie à des douleurs atroces... Au fond, il y avait de quoi s'interroger sur le châtement divin.

Je baissai la voix, me retournant pour m'assurer que Duncan était bien monté à l'étage.

– Et Phaedre ? Ulysse ?

– Pour ce qui est de la fille, j'ai demandé à Duncan de me la vendre. Je la libérerai dès que possible, je l'envverrai peut-être à New Bern, chez Fergus. Il a accepté tout de suite et m'a rédigé un acte de vente sur-le-champ. Quant à Ulysse... (Il prit une mine sinistre.) Je crois que cette question va se régler d'elle-même, *Sassenach*.

Mme Bug déboula à cet instant précis pour annoncer que le dîner était servi, m'empêchant de questionner Jamie sur le sens de ses paroles.



Je pressai un peu de cataplasme à l'hamamélis de Virginie et au piment de la Jamaïque sur ma paume et l'étais doucement sur les yeux de Jocasta. Pour la douleur, je lui avais déjà fait boire une infusion d'écorce de saule. La compresse ne ferait rien pour son glaucome, mais elle était apaisante, et la patiente comme le médecin étaient soulagés de pouvoir disposer d'un traitement, fut-il palliatif.

Elle s'étira sur le lit, cherchant une position plus confortable.

– Allez donc fouiller dans mes sacoches, ma chère. Vous y trouverez un petit paquet qui, je suis sûre, vous intéressera.

Je le trouvai immédiatement, à l'odeur.

– Où avez-vous déniché ça ? m'exclamai-je amusée.

– Grâce à Farquard Campbell. Quand vous m'avez expliqué mon problème d'yeux, j'ai demandé à Fentiman s'il ne connaissait rien susceptible de me soulager. Il m'a répondu qu'il avait entendu dire que le chanvre indien pouvait aider. Farquard Campbell en cultive justement, alors j'ai décidé d'essayer. Le fait est que ça me soulage. Vous voulez bien me le donner, ma nièce ?

Fascinée, je déposai le paquet de chanvre et la liasse de papiers sur la table de chevet à côté d'elle et guidai ses mains. Se tournant avec précaution sur le côté pour ne pas faire tomber son cataplasme, elle prit une bonne pincée d'herbes parfumées, les réduisit en poudre au-dessus d'une feuille de papier et se roula un superbe joint. Je n'en avais jamais vu d'aussi beaux à Boston.

Sans commentaire, j'approchai une bougie ; elle l'alluma et s'enfonça dans son oreiller, tout en inspirant une longue bouffée.

Elle fuma en silence pendant que je mettais un peu d'ordre dans la chambre ; je ne voulais pas la laisser seule de peur qu'elle s'endorme et mette le feu au matelas. Elle était épuisée... et de plus en plus détendue.

L'odeur entêtante du cannabis faisait remonter en moi des souvenirs fragmentaires. À l'hôpital, plusieurs des jeunes internes en fumaient le week-end et arrivaient le lundi matin avec cette odeur imprégnée dans leurs vêtements. Certains des patients amenés aux urgences empestaient la marijuana, et je l'avais parfois sentie sur Brianna, sans jamais poser de questions.

Je n'avais jamais essayé cette herbe moi-même, mais trouvai à présent la fumée parfumée plutôt relaxante. Un peu trop même. Je m'installai près de la fenêtre et l'entrouvris pour respirer un peu d'air frais.

Il avait plu tout au long de la journée, et le soir fleurait bon la résine de pin.

– Vous êtes au courant, n'est-ce pas ?

Je me retournai. Jocasta était toujours allongée sur le lit, telle une gisante. Avec le cataplasme sur ses yeux, elle ressemblait à une allégorie de la Justice^[16]... ce qui n'était pas sans ironie.

– Oui, répondis-je sur le même ton calme. Ce n'était pas très gentil pour Duncan, non ?

– Non.

Sa réponse s'éleva dans la pièce comme une volute de fumée, presque inaudible. Elle tira paresseusement sur sa cigarette, en faisant rougir le bout. Je restai sur mes gardes, mais elle semblait deviner la longueur des cendres, tapotant le joint au-dessus de la soucoupe du bougeoir juste avant qu'elles ne tombent.

– Il est au courant lui aussi, au sujet de Phaedre, reprit-elle. Je le lui ai enfin avoué afin qu'il cesse de la chercher. Je suis sûre qu'il sait aussi pour Ulysse, même s'il n'en parle pas.

Elle tendit la main et fit de nouveau tomber les cendres dans le bougeoir.

– Je lui ai dit que je comprendrais s'il décidait de me quitter. Il a pleuré, puis, quand il a eu fini, il m'a répondu que nous avions tous les deux juré « pour le meilleur et pour le pire ». Il avait raison. Et nous voilà tous les deux.

Elle haussa un peu les épaules, puis se tut, fumant tranquillement.

Je refis face à la fenêtre et posai mon front contre la vitre. Plus bas, il y eut un soudain éclat de lumière quand la porte de la maison s'ouvrit. Une silhouette sombre sortit d'un pas rapide. La porte se referma, et je perdis l'ombre de vue un instant dans l'obscurité. Puis je la distinguai de nouveau, juste avant qu'elle ne disparaisse sur le sentier menant à l'écurie.

– Il est parti, n'est-ce pas ?

Je sursautai, puis me rendis compte qu'elle avait dû entendre la porte.

– Ulysse ? Oui, je crois.

Elle resta immobile longtemps, la cigarette se consumant entre ses doigts. Juste au moment où je m'apprêtais à aller la lui prendre, elle la remit à ses lèvres.

– Son vrai nom est Joseph, dit-elle en expirant la fumée. J'ai toujours pensé que c'était si approprié pour un homme qui avait été vendu par son propre peuple.

– Avez-vous jamais vu son visage ? Elle écrasa son mégot dans le bougeoir.

– Non, mais je le reconnaissais toujours. Il sentait la lumière.



Jamie Fraser attendait patiemment, assis dans son écurie. Elle était petite, pouvant accueillir tout juste une demi-douzaine de bêtes, mais solidement bâtie. La pluie battait contre le toit, et le vent gémissait comme une *bansidhe* contre les murs, toutefois pas une goutte ne filtrait entre les bardeaux, et les bêtes somnolentes réchauffaient l'air à l'intérieur. Même Gideon piquait du nez au-dessus de sa mangeoire, de la paille à moitié mâchée pendant au coin des lèvres.

Il était minuit passé, et il attendait depuis plus de deux heures, son pistolet chargé et armé posé sur son genou.

Enfin, par-dessus le bruit de la pluie, il entendit le grincement des charnières et le grognement d'effort d'un homme poussant la porte, laissant entrer un courant d'air froid qui se mêla aux odeurs de foin et de fumier.

Il ne bougea pas.

Il aperçut une haute silhouette se détacher contre le noir plus clair de la nuit, attendant que ses yeux s'accoutument à l'obscurité, puis s'adosser à la porte pour la refermer.

L'homme avait apporté une lanterne sourde, au cas où il ne pourrait trouver selle et harnais dans le noir. Il remonta le panneau coulissant et promena le faisceau de lumière sur les stalles, l'une après l'autre. Les trois chevaux de Jocasta étaient là mais épuisés. Jamie l'entendit faire claquer ses lèvres, indécis, puis le vit projeter le faisceau de la jument Jerusha à Gideon, en hésitant encore.

Prenant sa décision, Ulysse posa la lanterne au sol et ouvrit la porte du box de Gideon.

– Si vous le choisissez, vous l'aurez cherché, dit Jamie, tranquille.

Le majordome poussa un cri de surprise et fit volte-face, serrant les poings. Il ne pouvait voir Jamie, mais le repéra en se guidant à sa voix. Le reconnaissant, il abaissa les bras avec un soupir de soulagement.

– Monsieur Fraser, vous m'avez surpris.

– C'était bien mon intention. Vous vouliez vous enfuir, je suppose.

Il pouvait voir les pensées défiler dans les yeux brillants du majordome, rapides comme des libellules. Mais Ulysse n'était pas sot et en vint rapidement à la bonne conclusion.

– La fille vous a tout raconté, n'est-ce pas ? Vous comptez me tuer pour venger l'honneur de votre tante ?

S'il avait senti le moindre sarcasme dans sa voix, Jamie aurait peut-être été tenté... Mais cela avait été dit avec une telle simplicité que son doigt sur la gâchette se desserra.

– Si j'avais été plus jeune, je l'aurais peut-être fait, répondit-il.

« Et si je n'avais pas eu une femme et une fille qui connaissaient autrefois un homme noir qu'elles appelaient leur ami. »

Abaissant son pistolet, il ajouta :

– Ces derniers temps, j'évite de tuer quand ce n'est pas strictement nécessaire (« ou jusqu'à ce que cela le devienne »). Allez-vous nier ?

La lumière faisait luire la peau d'Ulysse, et les nuances acajou créées par les contrastes lui donnaient l'air d'avoir été sculpté dans une masse de cinabre. Il ouvrit les mains, montrant ses paumes.

– Non. Je l'aimais. Vous n'avez qu'à me tuer.

Il portait une cape de voyage, avec une gourde et une bourse accrochées à sa taille, mais pas de couteau. Les esclaves, même ceux ayant toute la confiance de leurs maîtres, n'osaient pas se montrer armés.

– Phaedre dit que vous couchiez avec ma tante même avant la mort de son mari, c'est vrai ?

– Oui. Je ne peux pas le justifier. Mais je l'aimais et si je dois mourir pour ça...

Jamie le croyait. Sa sincérité évidente perçait dans sa voix et ses gestes. En outre, connaissant sa tante, il était moins enclin que le reste du monde à blâmer Ulysse. En même temps, il restait sur ses gardes. Le majordome était costaud et vif, et un homme qui n'avait plus rien à faire était toujours très dangereux.

– Où comptez-vous aller ?

Le Noir hésita à peine avant de répondre :

– En Virginie. Lord Dunsmore offre la liberté à tous les esclaves qui s'enrôlent dans son armée.

Il n'avait pas eu l'intention de lui poser la question, même si elle avait été évidente d'emblée dès que Phaedre leur avait raconté son histoire. Il ne put résister à la tentation :

– Pourquoi ne vous a-t-elle pas affranchi ? Une fois Hector Cameron mort ?

– Elle l'a fait.

Le majordome effleura la poche de sa veste.

– Elle a rédigé l'acte il y a près de vingt ans. Elle disait qu'elle ne supportait pas de penser que je venais dans son lit uniquement par obligation. Mais l'Assemblée doit approuver la requête d'affranchissement, et si j'avais été ouvertement libre, je n'aurais pu rester à River Run pour la servir comme je l'ai fait.

En effet, tout esclave affranchi devait quitter la colonie dans les dix jours ou risquait d'être réduit de nouveau en esclavage par le premier homme qui le capturerait. La vision de gangs de Noirs libres errant dans la nature terrorisait le Conseil et l'Assemblée.

Le majordome baissa les yeux un instant.

– J'avais le choix entre Jo... et la liberté. Je l'ai choisie, elle.

– Très romantique, rétorqua Jamie caustique. Pourtant, cette déclaration ne le laissait pas de marbre.

Jocasta MacKenzie s'était mariée par devoir, deux fois, et aucune de ses unions ne l'avait sans doute rendue très heureuse, jusqu'à ce qu'elle arrive à une forme d'arrangement satisfaisant avec Duncan. Jamie était choqué par son choix, réprouvait son adultère et était très, très fâché qu'elle ait dupé Duncan ainsi, mais une partie de lui, la part MacKenzie sans doute, ne pouvait s'empêcher d'admirer son audace à s'emparer du bonheur là où elle l'avait

trouvé.

La pluie se calmait peu à peu. On n'entendait plus qu'un faible clapotis sur le toit.

– Encore une question.

Ulysse inclina brièvement la tête dans un geste que Jamie avait vu si souvent...

– À votre service, monsieur...

Mais aujourd'hui, le majordome y mit plus d'ironie que dans toutes ses paroles précédentes.

– Où est l'or ?

Ulysse sursauta, écarquillant les yeux. Pour la première fois, Jamie fut pris d'un doute.

– Vous croyez que c'est moi qui l'ai volé ? Puis avec une moue résignée, il ajouta :

– Oui, après tout, je vous comprends.

L'air inquiet et malheureux, il se passa une main sous le nez.

Les deux hommes se dévisagèrent en silence, se trouvant dans une impasse. Jamie n'avait pas l'impression que l'autre essayait de le tromper, pourtant, c'était un art dans lequel il excellait.

Enfin, Ulysse haussa les épaules dans un geste d'impuissance.

– Je ne peux pas prouver que ce n'est pas moi. Je ne peux rien vous offrir de plus que ma parole d'honneur... or, je n'ai même pas le droit d'en avoir.

Il ne cachait pas son amertume.

Jamie se sentit soudain très las. Les chevaux et les mules avaient depuis longtemps replongé dans leur somnolence, et il aspirait à retrouver son lit et sa femme. Il voulait aussi qu'Ulysse disparaisse, qu'il soit loin avant que Duncan ne découvre sa perfidie. Or, si Ulysse avait été le mieux placé pour voler l'or, il n'en demeurerait pas moins qu'il aurait pu le faire n'importe quand au cours des vingt dernières années, dans des moments beaucoup moins risqués. Pourquoi maintenant ?

– Le jurez-vous sur la tête de ma tante ?

– Oui, répondit avec calme le majordome. Je le jure. Jamie allait le congédier quand une autre idée lui vint.

– Vous avez des enfants ?

Une lueur d'indécision traversa les traits ciselés d'Ulysse. De la surprise et de la méfiance, teintées d'autre chose.

– Aucun que je puisse revendiquer, répondit-il enfin. Jamie comprit alors ce que c'était : du dédain et de la honte.

Le majordome redressa le menton, les mâchoires crispées.

– Pourquoi cette question ?

Jamie soutint son regard, songeant à Brianna et au petit qu'elle portait.

– Parce que ce sont mes enfants, et leurs enfants après eux, qui me donnent le courage d'accomplir ce que j'ai à accomplir ici.

Ulysse avait repris son visage neutre ; il luisait, impassible, dans la lumière de la lanterne.

– ... Quand l'avenir n'a pas d'enjeux pour vous, vous n'avez aucune raison d'en pâtir, reprit Jamie. Les enfants que vous avez peut-être...

– Sont des esclaves, nés de mères esclaves. Que peuvent-ils bien être pour moi ?

Ulysse serrait les poings, les pressant contre ses cuisses. Jamie s'écarta et lui indiqua la porte du bout de son pistolet.

– Dans ce cas, partez. Au moins, vous mourrez en homme libre.

111. Le 21 Janvier

21 janvier 1776

Le 21 janvier fut le jour le plus froid de l'année. Il avait neigé quelques jours plus tôt, mais l'air était à présent clair comme du cristal et le ciel de l'aube si pâle qu'il paraissait blanc. L'épais tapis de neige crissait sous nos semelles et faisait ployer les arbres. Des stalactites de glace pendaient sous nos avant-toits, et la froidure bleuissait le monde entier. La nuit précédente, on avait rentré les bêtes dans l'étable et la grange, à l'exception de la truie blanche qui était entrée en hibernation sous la maison.

Je jetai un coup d'œil prudent dans le trou fondu dans la croûte de neige, orifice qui marquait l'entrée de son repaire. On entendait des ronflements, et une faible chaleur émanait de l'ouverture.

– Viens, *mo nighean*. La maison lui tomberait dessus que ce monstre ne s'en rendrait même pas compte.

Jamie rentrait de l'étable, où il avait nourri les bêtes et s'impatiait derrière moi, battant ses mains gantées de mitaines bleues que Brianna lui avait tricotées.

– Même s'il y a le feu ?

Tout en songeant à l'Essai sur le porc grillé de Charles Lamb, je le suivis sur le chemin qui longeait la maison, puis, dérapant sur les plaques de glace, avançai plus lentement à travers la clairière, en direction de la cabane de Brianna et de Roger.

– Tu es sûre de bien avoir éteint le feu ? demanda Jamie pour la troisième fois.

Son souffle s'enroulait autour de sa tête, tel un voile. Il avait perdu son bonnet de laine en chassant et s'était enveloppé les oreilles dans un cache-col blanc noué sur le crâne, ses deux pans retombant, si bien qu'il ressemblait à un énorme lapin.

– Oui.

Je réprimai mon envie de rire. Son long nez rosi par le froid s'agita, et j'enfouis mon visage dans mon propre cache-col, émettant des petits grognements qui se matérialisaient sous forme de bouffées blanches identiques à celles d'une locomotive à vapeur.

– Et la chandelle de notre chambre ? La petite lampe de ton infirmerie ?

– Oui et oui.

Mes yeux larmoyaient, mais je ne pouvais pas les essuyer, tenant un gros balluchon sous un bras et un panier couvert dans l'autre main. Ce dernier contenait Adso, arraché de force à la maison et fort mécontent. Il crachait et

remuait dans sa cage d'osier, la faisant se balancer et cogner contre ma jambe.

– Et la chandelle à mèche de jonc dans l'office, la bougie dans l'applique de l'entrée, le brasero dans ton bureau, la lampe à huile de poisson que tu utilises pour aller à l'étable... j'ai passé toute la maison au peigne fin. Il ne reste absolument rien d'inflammable.

– Tant mieux.

Malgré cela, il ne put s'empêcher de se retourner, inquiet, vers la maison. Je l'imitai. Elle me parut froide et abandonnée, ses bardeaux blancs ayant l'air sales par contraste avec la neige immaculée.

– Ce ne sera pas un accident, déclarai-je. À moins que la truie se mette à jouer avec des allumettes.

Il sourit malgré lui. À vrai dire, la situation me paraissait un peu absurde. Le monde entier était désert, glacé et figé sous le ciel d'hiver. Qu'un cataclysme nous tombe dessus et que le feu détruise notre maison était pour moi un événement des plus improbables. Néanmoins, mieux valait prévenir que guérir. Comme Jamie me l'avait fait remarquer à plusieurs reprises depuis que Roger et Brianna nous avaient apporté des années plus tôt cette sinistre coupure de presse : « Si tu sais que ta maison doit brûler un jour précis, pourquoi te tiendrais-tu dedans ? »

Nous avions demandé à Mme Bug de rester chez elle ; Amy McCallum et ses deux fils se trouvaient déjà chez Brianna, perplexes mais obéissants. Si Monsieur décrétait que personne ne devait poser un orteil dans la maison jusqu'au lendemain à l'aube, qui oserait le contredire ?

Ian s'était levé à la première heure pour couper du bois et le transporter depuis la remise. Tout le monde serait confortablement installé bien au chaud.

Jamie avait veillé toute la nuit, s'occupant des bêtes, démenageant son armurerie (il ne restait plus une particule de poudre dans la maison), arpentant les pièces de long en large, vérifiant les âtres, les chandelles, guettant le moindre bruit pouvant indiquer l'approche d'un ennemi. Si le ciel n'avait pas été dégagé, plein d'étoiles immenses brillant dans l'immensité glacée, il aurait sans doute passé la nuit sur le toit avec des seaux d'eau, à l'affût de la foudre.

Je n'avais pas beaucoup dormi non plus, perturbée par les allées et venues de Jamie et des cauchemars remplis de conflagrations.

Toutefois, la seule fumée en vue était celle, accueillante, de la cheminée de la cabane de Brianna. Quand nous ouvrîmes la porte, un bon feu nous attendait.

Aidan et Orrie, arrachés à leur lit et tramés dans le froid, avaient rapidement grimpé dans celui de Jemmy, et les trois petits garçons étaient profondément endormis, roulés en boule comme des hérissons sous leur couverture. Amy aidait Brianna à préparer le petit-déjeuner, et une délicieuse odeur de porridge et de bacon s'élevait de l'âtre.

Amy se précipita pour me prendre le balluchon, qui renfermait mon coffre

de médecine, les herbes les plus rares et précieuses de mon infirmerie et le bocal scellé contenant le phosphore blanc que Lord John avait envoyé à Brianna en guise de cadeau d'adieu.

– Tout va bien, madame ?

– Oui.

Je déposai le panier d'Adso sur le sol en bâillant. Après un regard nostalgique vers le lit, j'allai ranger mon coffre dans le garde-manger où les enfants ne pourraient y accéder. Je plaçai le bocal de phosphore sur l'étagère la plus haute, tout au fond, et glissai un gros fromage devant, au cas où.

Jamie s'était débarrassé de sa cape et de ses oreilles de lapin, et tendait à Roger sa carabine, ses boîtes de munition et ses poires à poudre. Puis il frappa le sol du talon pour faire tomber la neige. Je le surpris en train de compter les têtes, puis il poussa un soupir de soulagement et se détendit. Tout le monde était là, hors de danger.

La matinée se déroula paisiblement. Après le petit-déjeuner, Amy, Brianna et moi nous installâmes devant le feu avec une énorme pile de raccommodage. Le poil encore hérissé d'indignation, Adso s'était perché sur une commode, d'où il lançait des regards assassins à Rollo, ce dernier s'étant installé dans le petit lit dès que les garçons l'avaient libéré.

Aidan et Jemmy, tous deux heureux propriétaires de vroums, les faisaient rouler sur les pierres de l'âtre, sous les lits et entre nos pattes, mais, au moins, ils n'étaient pas en train de se chamailler ni d'asticoter Orrie, tranquillement assis sous la table en train de mâchouiller un morceau de pain. Jamie, Roger et Ian sortaient à tour de rôle faire les cent pas au-dehors et surveiller la Grande Maison, seule sous l'épicéa couvert de neige.

Au moment où Roger rentrait de l'une de ces expéditions, Brianna releva brusquement la tête.

Voyant son expression, il lui demanda :

– Que se passe-t-il ?

Elle avait figé, son aiguille plantée dans le bas qu'elle était en train de repriser.

– Rien. Juste... juste une idée. Elle se replongea dans son travail.

Jamie, en train de lire un exemplaire en lambeaux d'Evelina, releva la tête à son tour.

– Quel genre d'idée, *a nighean* ?

Son radar était aussi bon que celui de Roger.

Elle se mordit la lèvre.

– Eh bien... Et si c'était cette maison-ci qui devait brûler ?

Tout le monde s'immobilisa, excepté les garçons qui continuèrent à ramper dans la pièce en vrombissant.

– Mais ce serait possible, non ? reprit Brianna. Tout ce que disait la...

prophétie (elle jeta un coup d'œil vers Amy McCallum), c'était que la maison de James Fraser brûlerait. Or, au début, cette cabane était à toi. En outre, ce n'est pas comme s'ils avaient donné un nom de rue... Juste celui de Fraser's Ridge...

Tous les regards étaient fixés sur elle. Elle rougit, baissant les yeux vers son ouvrage.

– Ben oui, quoi... ce n'est pas comme si les... euh... prophéties étaient toujours précises. Elles peuvent s'emmêler les pédales dans les détails.

Amy confirma d'un hochement de tête. Apparemment, l'imprécision dans les détails était une caractéristique admise des prophéties.

Roger se racla la gorge. Jamie et Ian se regardèrent, puis se tournèrent comme un seul homme vers la cheminée, les hautes flammes dans l'âtre, la pile de bûches posées à côté, le panier rempli de petit bois... Tout le monde observa Jamie, attendant sa réaction. Son visage était un collage d'émotions conflictuelles.

– Je suppose... qu'on pourrait déménager chez Arch Bug, dit-il enfin.

Je comptai sur mes doigts :

– Toi, moi, Roger, Brianna, Ian, Amy, Aidan, Orrie, Jemmy... plus M. et Mme Bug. Onze personnes dans une seule pièce de deux mètres cinquante sur trois ? Plus personne n'aurait besoin de mettre le feu à la cabane, autant tous nous jeter dans les flammes directement.

– Mmhm. Dans ce cas... la cabane des Christie est vide.

Amy roula des yeux horrifiés, et chacun évita avec soin de croiser le regard des autres.

– Et si on essayait juste d'être très vigilants ? proposai-je.

Après un soupir de soulagement collectif, chacun se replongea dans son activité, sans toutefois ressentir le sentiment de sécurité qui avait précédé.

Le déjeuner se passa normalement, mais, vers le milieu de l'après-midi, on toqua à la porte. Amy poussa un cri, et Brianna laissa tomber dans le feu la chemise qu'elle raccommodait. Ian bondit vers la porte et se précipita à l'extérieur, et Rollo, arraché à son sommeil, bondit derrière lui en rugissant.

Jamie et Roger atteignirent la porte en même temps, se percutèrent, puis trébuchèrent à l'extérieur. Tous les petits garçons se mirent à brailler en même temps et coururent se cacher dans les jupes de leur mère respective, occupées à battre frénétiquement la chemise en feu contre le bord de la cheminée.

J'avais bondi moi aussi, mais me retrouvai plaquée contre le mur par l'agitation d'Amy et de Brianna. Effrayé par le raffut et le fait de me voir surgir à sa hauteur, Adso en profita pour essayer de m'arracher un œil.

Un mélange de jurons dans diverses langues nous parvenait depuis la cour, accompagné des aboiements de Rollo. Tout le monde semblait énervé, mais personne n'avait l'air de se battre. Je parvins à contourner la mêlée de mères et de fils pour aller regarder ce qui se passait dehors.

Le major MacDonald, couvert de neige et de gadoue, était en pleine conversation animée avec Jamie ; Ian tentait de retenir son chien, et Roger, à en juger par son visage rouge, essayait très fort de ne pas éclater de rire.

Jamie se sentit obligé d'inviter le major à l'intérieur tout en l'observant, la mine suspicieuse. La pièce empestait le tissu brûlé, mais le calme était revenu. Vu le manque d'espace, ôter les vêtements trempés du major, les étendre à sécher et lui dénicher une tenue de rechange ne fut pas une mince affaire. Il paraissait perdu, dans la chemise et les culottes de Roger (qui mesurait au moins quinze centimètres de plus que lui).

Après lui avoir offert à manger et du whisky, toute la maisonnée s'assit autour de MacDonald, attendant de savoir ce qui avait pu l'attirer jusque dans nos montagnes en plein cœur de l'hiver.

Jamie me jeta un bref coup d'œil indiquant qu'il s'en doutait. Moi aussi.

Remontant la chemise sur son épaule, le major déclama formellement :

– Je suis venu, monsieur, vous offrir le commandement d'une compagnie de miliciens, sous les ordres du général Hugh MacDonald. Les troupes du général sont en train de se rassembler en ce moment même et entameront leur marche sur Wilmington à la fin du mois.

Mon ventre se noua. J'étais habituée à l'optimisme chronique du major et à sa tendance à en rajouter. Toutefois, pour une fois, il n'exagérait pas. Cela signifiait-il que les troupes irlandaises, l'aide demandée par le gouverneur Martin, accosteraient bientôt pour rejoindre celles du général MacDonald sur le littoral ?

Jamie tisonnait les braises. MacDonald et lui s'étaient assis devant l'âtre, encadrés par Roger et Ian, tels des chenets, pendant que Brianna, Amy et moi étions perchées sur le bord du lit, comme trois poules, suivant leur conversation avec un mélange de curiosité et d'inquiétude. Les garçons, eux, s'étaient retranchés sous la table.

– Les troupes du général... répéta Jamie. À votre avis, il dispose de combien d'hommes, Donald ?

Le major hésita, tiraillé entre la réalité et ses désirs. Il toussota dans le creux de son poing et répondit sur un ton détaché :

– Quand je l'ai quitté, il en avait un peu plus de mille. Mais vous savez comme moi que, une fois que nous nous mettrons en branle, bien d'autres nous rejoindront. Surtout si des gentlemen tels que vous sont au commandement.

Jamie ne répondit pas tout de suite, repoussant un morceau de charbon dans le feu du bout du pied.

– Poudre et munitions ? Armes ?

– Hmm... en effet, sur ce point, les résultats ont été un peu décevants.

Il avala une gorgée de whisky avant d'expliquer :

– Duncan Innes nous avait fait de belles promesses dans ce sens, mais... au

bout du compte, il n'a pas tenu parole.

À son expression, je me dis que Duncan avait sans doute eu raison d'émigrer au Canada sans plus attendre.

– Néanmoins, poursuivit-il d'une voix plus joviale, nous ne sommes pas entièrement démunis. Tous ces vaillants gentlemen qui ont rallié notre cause, et qui ne manqueront pas de nous rejoindre, apportent avec eux leurs propres armes ainsi que leur courage. Qui, mieux que vous, saurait apprécier la puissance d'une charge de Highlanders !

Jamie le dévisagea avec gravité quelques secondes avant de répondre :

– Certes, c'est vrai qu'à Culloden vous étiez derrière les canons, Donald, pendant que moi, j'étais devant, l'épée à la main.

Il vida son verre d'un trait et se resservit, laissant à MacDonald une chance de se remettre.

– Touché ! murmura Brianna à mes côtés.

Je ne me souvenais pas d'avoir déjà entendu Jamie évoquer le fait que le major s'était battu du côté du gouvernement lors du soulèvement... mais je n'étais pas surprise qu'il ne l'ait pas oublié.

Après s'être brièvement excusé auprès de la compagnie, Jamie sortit, sous prétexte d'aller aux latrines et de vérifier si la Grande Maison était toujours là, mais sans doute aussi pour donner au major du temps pour souffler.

En bon hôte (et avec l'enthousiasme d'un historien), Roger entretint la conversation en interrogeant MacDonald sur le général et ses activités. Ian, impassible, était assis à ses pieds, caressant Rollo.

– Le général est plutôt âgé pour une telle campagne, vous ne pensez pas ?
Surtout en plein hiver.

– Oh, il lui arrive d'être un peu catarrheux, admit le major, mais qui ne l'est pas, dans ce climat ? Et son second, Donald McLeod, est un homme vigoureux. Je vous assure que si le général se trouvait indisposé pour une raison ou une autre, le colonel McLeod serait tout à fait capable de mener les troupes à la victoire !

Il continua longuement à louer les vertus, tant personnelles que physiques, de Donald McLeod, et je cessai d'écouter, mon attention détournée par un mouvement sur l'étagère au-dessus de sa tête. Adso.

La redingote rouge de MacDonald était posée sur le dossier d'une chaise, et sa perruque, humide et ébouriffée par l'assaut de Rollo, suspendue à une patère. Je me levai précipitamment et la décrochai, m'attirant un regard perplexe de la part du major et un autre de fureur noire d'Adso, offusqué que je m'empare de sa proie.

– Je... euh... je vais la mettre en lieu sûr, expliquai-je. Serrant la masse de crins de cheval mouillés contre moi, je sortis et contournai la cabane jusqu'à l'appentis, où je la coinçai derrière le fromage, près du flacon de phosphore.

En sortant, je tombai sur Jamie qui rentrait de sa ronde d'inspection.

– Tout va bien dans la Grande Maison, m'assura-t-il.

Il leva le nez vers la cheminée de la cabane, d'où s'échappait une épaisse fumée grise.

– Tu ne crois pas que la petite avait raison, hein ?

En dépit de son ton badin, il était sérieux.

– Va savoir. C'est encore loin, l'aube de demain ?

– Trop loin.

Il avait les yeux cernés pour n'avoir pas dormi. Et la nuit qui s'annonçait serait sans doute blanche elle aussi. Il se serra contre lui un instant, puis me demanda :

– Tu penses que MacDonald va revenir pour incendier la maison si je lui dis non ?

– Comment ça, si tu lui dis non ? Mais il retournait déjà à l'intérieur.

MacDonald se leva quand il entra et attendit qu'il ait repris sa place sur son tabouret avant de se rasseoir à son tour.

– Avez-vous pris le temps de réfléchir à ma proposition, monsieur Fraser ? Votre présence serait d'une valeur inestimable et très appréciée par le général MacDonald et le gouverneur, ainsi que moi-même.

Jamie fixa les flammes un moment.

– Cela me peine, Donald, que nous nous retrouvions ainsi dans deux camps opposés. Vous ne pouvez pas ignorer ma position sur la question. Je l'ai déclarée publiquement.

– Je le sais. Mais il n'est pas trop tard pour y remédier. Vous n'avez rien commis d'irrévocable... et tout homme a droit à l'erreur.

Jamie sourit légèrement.

– Certes, Donald. Seriez-vous prêt à admettre votre erreur et à rejoindre la cause de la liberté ?

MacDonald se releva brusquement, faisant des efforts visibles pour se maîtriser.

– Vous vous amusez à me taquiner, monsieur Fraser, mais mon offre était sincère.

– Je le sais, major, je m'excuse d'avoir parlé de manière inconsidérée. Ainsi que pour votre déplacement inutile jusqu'ici par ce temps déplorable.

– Vous refusez donc ?

Ses joues étaient pommelées de rouge, et ses yeux bleus aussi pâles que le ciel d'hiver.

– Abandonnerez-vous les vôtres ? Votre propre peuple ? Trahirez-vous votre sang ainsi que votre serment ?

Jamie, qui s'apprêtait à répondre, referma la bouche. Je sentis qu'il se passait quelque chose en lui. Le choc devant cette accusation brutale, mais néanmoins exacte ? De l'hésitation ? Il n'avait jamais discuté de la situation en

ces termes, mais il en était toutefois très conscient. La plupart des Highlanders de la colonie avaient rejoint les loyalistes, à l'instar de Duncan et de Jocasta, ou ne tarderaient pas à le faire.

Après sa déclaration, de nombreux amis avaient coupé les ponts avec lui, et il risquait fort de s'aliéner le peu de famille qu'il avait dans le nouveau monde. MacDonald lui tendait la pomme de la tentation, l'appel du clan et du sang.

Cependant, il avait eu des années pour y réfléchir et s'y préparer.

– J'ai dit ce que j'avais à dire, Donald. J'ai engagé mon nom et ma maison pour une cause que je crois juste. Je ne peux pas faire autrement.

MacDonald le dévisagea longuement, puis sans un mot, ôta la chemise de Roger par-dessus sa tête. Son torse était pâle et mince, quoique un peu enrobé autour de la taille. Il portait plusieurs cicatrices, des traces de balles et des entailles de sabre.

– Vous n'allez pas repartir par ce temps, major ! Il gèle dehors et il fera bientôt nuit !

Je m'approchai de Jamie. Brianna et Roger s'étaient levés aussi et ajoutèrent leurs protestations aux miennes. Mais têtue, MacDonald secoua la tête et renfila ses vêtements humides, refermant sa redingote avec peine, la boutonnière mouillée s'étant raidie.

Il s'inclina devant moi, déclarant d'une voix basse :

– Je ne peux accepter l'hospitalité d'un traître, madame. Se redressant, il regarda Jamie en face.

– Nous ne nous reverrons pas en amis, monsieur Fraser. Je le regrette.

– Alors, espérons que nous ne nous reverrons jamais, major. Je le regrette aussi.

MacDonald salua le reste de la maisonnée d'un signe de tête et remit son chapeau. Son expression changea quand il sentit le feutre froid sur sa tête nue.

– Oh, votre perruque ! Un instant, major, je vais vous la chercher.

Je me précipitai à l'extérieur en direction de l'appentis, juste à temps pour entendre un bris de verre à l'intérieur. J'ouvris la porte que j'avais laissée entrebâillée lors de ma dernière visite, et Adso me fila entre les jambes, la perruque du major dans la gueule. Au même instant, un rideau de flammes bleues s'éleva dans la remise.



Je m'étais demandé comment j'allais rester éveillée toute la nuit. Finalement, je n'eus aucun mal. Après l'incendie, j'étais convaincue que je ne pourrais plus jamais fermer l'œil de ma vie.

Cela aurait pu être pire. Bien qu'il fut désormais notre ennemi juré, le major MacDonald vint noblement à notre aide, battant les flammes avec sa redingote encore mouillée, évitant ainsi la destruction totale du garde-

manger... et de la cabane.

Cependant, la redingote n'éteignit pas entièrement le feu. Avant d'avoir raison de toutes les flammes qui surgissaient ici et là, il régna une grande confusion. Des courses folles dans tous les sens, au cours desquelles Orrie McCallum s'égara, trottina de son côté et tomba dans la fosse du grand four à canalisation, où Rollo le retrouva, de nombreuses minutes de panique plus tard.

On le repêcha indemne, mais l'émotion et le raffut provoquèrent chez Brianna ce qu'elle crut être un travail prématuré. Heureusement, il ne s'agissait que d'une crise carabinée de hoquets, provoquée par un mélange de tension nerveuse et de consommation excessive de choucroute et de tarte aux pommes sèches, aliments pour lesquels, depuis peu, elle avait développé une obsession.

Jamie contempla les vestiges calcinés du plancher de l'appentis, puis Brianna, qui, en dépit de mes conseils, refusait de s'allonger, était venue voir ce qui pouvait être sauvé.

– Ininflammable qu'elle a dit... je t'en foutrai, de l'ininflammable. C'est un miracle que tu n'aies pas réduit toute la cabane en cendres il y a longtemps, ma fille !

Une main sur son ventre rond, elle le fustigea du regard.

– Moi ? Tu essaies de me... Hic !... mettre ça sur le... Hic !... dos ? C'est moi qui aie... Hic !... mis la perruque du major... Hic !... près du ?...

Roger s'approcha d'elle par derrière.

– BOUH !

Elle fit volte-face et le frappa. Jemmy et Aidan se mirent aussitôt à tourner autour d'elle en dansant et chantant tels des petits spectres déments :

– Bouh ! Bouh ! Bouh !

Une lueur dangereuse dans le regard, Brianna ramassa une poignée de neige qu'elle modela en boule et la lança sur son mari avec une précision assassine. Elle l'atteignit entre les deux yeux, la boule explosant en une pluie de cristaux blancs qui restèrent accrochés à ses sourcils.

– Quoi ? s'écria-t-il incrédule. Qu'est-ce que j'ai fait ? Je voulais juste te faire passer... Hé !

Il évita de justesse une autre boule, puis fut mitraillé l'instant suivant à bout portant par Jemmy et Aidan qui, à ce stade, étaient devenus totalement incontrôlables.

Acceptant avec modestie nos remerciements, le major avait finalement accepté l'hospitalité de la cabane, en faisant bien comprendre que c'était Roger et non Jamie qui l'offrait. (Le fait que la nuit s'était installée et qu'il s'était remis à neiger y était sans doute aussi pour quelque chose). Contemplant ses hôtes se rouler dans la neige et se bombarder avec des cris de sauvages et des hoquets, il parut regretter un instant que sa dignité lui interdise d'accepter de dîner avec un traître. Cependant, il nous salua avec raideur quand Jamie et

moi prîmes congé, puis il rentra dans la cabane, serrant les lambeaux boueux de sa perruque.

Dans la nature extrêmement calme, nous repartîmes sous la neige vers notre propre maison. Le ciel était d'une couleur lavande rose, et les flocons dansaient dans un silence surnaturel.

La Grande Maison se dressait devant nous, accueillante en dépit de ses fenêtres sombres. La neige formait des tourbillons sous le porche, s'accumulant sur le rebord des fenêtres.

– J'imagine qu'il sera plus difficile de faire démarrer un feu en pleine tempête de neige, tu ne penses pas ?

Jamie se pencha pour déverrouiller la porte.

– Sincèrement, je me fiche pas mal que la maison parte en flammes par combustion spontanée, *Sassenach*, tant que j'ai mon dîner avant.

– Tu penses à un dîner froid ?

– Certainement pas. J'ai bien l'intention d'allumer un feu de Dieu dans la cuisine, de frire une douzaine d'oeufs dans du beurre, de les manger jusqu'au dernier et puis de me coucher sur le tapis devant la cheminée et de te baiser jusqu'à ce que...

Il s'arrêta en voyant mon expression.

– Quoi, ça ne te plaît pas ?

Au contraire, le programme de la soirée me fascinait.

– Jusqu'à ce que quoi ?

– Jusqu'à ce que tu t'embrases et que tu m'emportes dans les flammes avec toi.

Il me souleva de terre et me porta à l'intérieur de notre maison sombre.

112. Le parjure

2 février 1776

Il les convoqua tous ensemble, et ils vinrent. Les Jacobites d'Ardsmuir, les pêcheurs de Thurso, les parias et les opportunistes qui s'étaient installés à Fraser's Ridge au cours des six dernières années. Il avait appelé les hommes, et la plupart arrivèrent seuls, à travers les bois trempés, dérapant sur les rochers moussus et les sentiers boueux. Certaines épouses vinrent aussi, curieuses, méfiantes. Elles restèrent modestement à l'écart et se laissèrent guider par Claire à l'intérieur, une à une.

Les hommes se tenaient dans la cour, ce qu'il regrettait ; le souvenir de leur dernier rassemblement dans ce même endroit était encore trop frais dans tous les esprits. Mais il n'avait pas le choix, la maison n'était pas assez grande pour les accueillir tous. En outre, c'était le jour et non la nuit. Il en vit plus d'un lancer des regards vers les grands châtaigniers comme s'ils y apercevaient le spectre de Thomas Christie, prêt une fois de plus à marcher à travers la foule.

Il se signa et récita une brève prière, comme chaque fois qu'il pensait à Tom Christie, puis sortit sur le perron. Les conversations se turent aussitôt.

– J'ai été convoqué à Wilmington, annonça-t-il sans préambule. Je dois aller rejoindre les milices qui s'y trouvent et emmener avec moi ceux qui se porteront volontaires.

Ils le dévisagèrent avec l'air hagard de moutons dérangés dans leur broutement. Il eut une soudaine envie de rire, qui lui passa aussitôt.

– Nous irons en tant que milice, mais personne n'est obligé de venir.

De toute manière, il doutait qu'il y ait plus d'une poignée d'hommes parmi eux qui obéiraient encore à ses ordres.

La majorité continuait à le regarder sans comprendre, mais un ou deux commençaient à émerger de leur stupeur.

– Tu t'es déclaré rebelle, Mac Dubh ?

C'était Murdo, que Dieu le bénisse. Fidèle comme un chien, mais un peu dur à la détente. Il fallait lui présenter les choses dans les termes les plus simples, mais, une fois qu'il avait saisi, il n'y avait pas plus tenace.

– Oui, Murdo, je suis un rebelle. Comme le seront tous ceux qui marcheront avec moi.

Il y eut des murmures et des échanges de regards incertains. Ici et là dans la foule, il entendit le mot « serment » et se prépara à la question évidente. Toutefois, il fut surpris par celui qui la posa. L'austère Arch Bug se redressa de toute sa hauteur.

– Vous avez prêté serment d'allégeance au roi, *Seaumais* Mac Brian.

Comme nous tous ici.

Un murmure d'approbation circula, et tous les visages se retournèrent vers lui, anxieux et embarrassés. Il sentit son cœur se nouer. Même à présent, sachant ce qu'il savait et conscient de l'immoralité d'un serment prêté sous la contrainte, le briser lui donnait l'impression de poser le pied sur une marche qui n'existait pas.

– C'est vrai, nous l'avons tous prêté. Mais ce serment nous a été imposé en tant que captifs et non en tant qu'hommes d'honneur.

C'était la vérité, mais ce n'en était pas moins un serment, ce que les Highlanders ne prenaient jamais à la légère. « Que je meure et sois enterré loin des miens... » Serment ou pas, ce sort serait sans doute le leur.

Hiram Crombie s'avança, les lèvres pincées.

– Nous avons juré devant Dieu, monsieur. Nous demandez-vous de l'oublier ?

Plusieurs presbytériens acquiescèrent, se rapprochant de lui pour montrer leur soutien.

– Je ne demande rien.

Ce qui était faux. Le sachant pertinemment et se sentant un peu piteux sans rien n'en montrer, il se rabattit sur les armes anciennes de la rhétorique et de l'idéalisme.

– J'ai dit que le serment de loyauté au roi nous avait été extorqué et que, par conséquent, il était sans valeur, car aucun homme ne peut jurer librement s'il n'est pas lui-même libre.

Comme personne ne protestait, il poursuivit, faisant porter sa voix, mais sans crier.

– Vous connaissez tous la Déclaration d'Arbroath, n'est-ce pas ? Il y a quatre siècles, nos ancêtres ont rédigé ces mots : « Tant qu'au moins cent d'entre nous resteront en vie, nous ne tomberons jamais sous le joug anglais. » (Il marqua une pause pour reprendre son souffle.) « En vérité, nous ne nous battons ni pour la gloire, ni pour les richesses, ni pour les honneurs, mais pour la liberté... pour elle seule, car aucun honnête homme ne peut y renoncer si ce n'est en lui donnant sa vie. »

Il se tut brusquement, non pas en raison de l'effet des mots sur les hommes devant lui, mais parce qu'en les prononçant, il s'était soudain retrouvé face à sa conscience.

Jusque-là, il avait eu des doutes sur la justification de cette révolution et encore plus sur ses objectifs. Il n'avait accepté d'épouser la cause rebelle qu'en raison des récits de Claire, Brianna et Roger. Mais en formulant ces mots anciens, il avait trouvé la conviction qu'il croyait feindre, et il était frappé de constater qu'il se rendait en effet au combat pour une raison allant au-delà du bien-être des siens.

« De toute manière, tu finiras six pieds sous terre, pensa-t-il résigné. Ça ne

fera sans doute pas moins mal, si c'est pour une bonne cause, mais sait-on jamais ? »

– Je pars dans une semaine, annonça-t-il. Il tourna les talons, les laissant éberlués.



Il s'était attendu à ce que ses hommes d'Ardsmuir le suivent, les trois frères Lindsay, Hugh Abernathy, Padraic MacNeill et les autres. En revanche, il n'avait pas pensé voir débarquer Robin McGillivray et son fils Manfred. Il en fut ravi et constata avec un certain amusement qu'Ute McGillivray avait pardonné à ce dernier. Outre Robin et Freddie, quinze hommes des environs de Salem étaient venus, tous des parents de la redoutable *frau*.

Une autre grande surprise fut Hiram Crombie, le seul des pêcheurs à avoir décidé de le suivre.

– J'ai longuement prié, l'informa-t-il en parvenant à paraître encore plus pieusement aigre qu'à l'accoutumée. J'en ai conclu que vous aviez raison au sujet du serment. Vous nous ferez sans doute tous pendre ou brûlés vifs, mais je viens quand même.

Après de nombreux débats agités, ses coreligionnaires avaient préféré s'abstenir. Il ne leur en voulait pas. Après avoir survécu aux persécutions qui avaient suivi Culloden, au périlleux voyage de par l'océan et aux épreuves de l'exil, la dernière chose qu'une personne censée vouloir faire était de prendre de nouveau les armes contre le roi.

Mais la plus grande surprise de toutes l'attendait à la sortie de Cooperville, quand sa petite compagnie bifurqua sur la route qui menait vers le sud.

Une quarantaine d'hommes à cheval se tenaient au croisement. Il s'arrêta à une certaine distance, méfiant, et un cavalier se détacha du groupe pour venir à sa rencontre. Richard Brown, pâle et lugubre.

– J'ai entendu dire que vous partiez pour Wilmington, déclara-t-il de but en blanc. Si vous nous acceptez, mes hommes et moi vous accompagnerons.

Il toussota et ajouta :

– Sous votre commandement, naturellement.

Derrière lui, il entendit le « Hmph ! » de Claire et réprima un sourire. Il était très conscient de la tension de tout son groupe. Il croisa le regard de Roger Mac, qui hocha la tête. La guerre favorisait parfois les rapprochements les plus improbables, son gendre le savait aussi. Quant à lui, pendant le soulèvement il avait déjà combattu auprès d'individus bien pires.

Il inclina la tête.

– Soyez les bienvenus, vous et vos hommes.



Nous rencontrâmes une autre compagnie de miliciens non loin d'un lieu-dit

baptisé Moore's Creek et campâmes tous ensemble sous des pins des marais. Il y avait eu une violente tempête de pluie verglacée la veille, et le sol était jonché de branches cassées, certaines aussi grandes que moi. Cela rendait la progression plus difficile, mais présentait aussi des avantages quand le moment arriva de faire un feu de camp.

Je jetai quelques ingrédients dans une casserole pour cuire un ragoût – quelques morceaux de jambon avec les os, des haricots, du riz, des oignons, des carottes, des biscuits rances réduits en miettes – tout en écoutant l'autre commandant de milice, Robert Borthy, décrire à Jamie, avec une ironie considérable, l'état du Régiment des Émigrants Highlanders, comme s'appelaient désormais nos opposants.

– Ils ne doivent pas être plus de cinq ou six cents. Le vieux MacDonald et ses aides ont ratissé tout l'arrière-pays pendant des mois, mais, pour le résultat, autant puiser de l'eau avec un tamis !

À une occasion, Alexander McLean, l'un des aides de camp du général, avait lancé un appel à tous les Highlanders irlandais-écossais de la région, les attirant en promettant une barrique de whisky. Cinq cents hommes s'étaient présentés au lieu de rendez-vous, mais sitôt l'alcool terminé, ils s'étaient évaporés, laissant le pauvre McLean seul avec sa barrique vide, et totalement perdu.

– Le malheureux a erré pendant deux jours, cherchant la route, avant que quelqu'un le prenne en pitié et le ramène à la civilisation.

Borthy, un solide gaillard venu de la campagne et doté d'une épaisse barbe brune, paraissait ravi de cette anecdote et accepta volontiers un verre de bière avant de poursuivre :

– Dieu sait où sont passés les autres à présent. J'ai entendu dire que la plupart des hommes que MacDonald est parvenu à enrôler sont des émigrants tous frais débarqués d'Écosse. Le gouverneur leur a fait jurer de prendre les armes pour défendre la colonie avant de leur accorder des terres. Les malheureux ne savent même pas distinguer le nord du sud, alors pour savoir où ils sont eux-mêmes !

– Moi, je sais où ils sont, s'ils ne le savent pas eux-mêmes.

Crasseux mais joyeux, Ian s'approcha du feu. Il acheminait des dépêches entre les différentes milices convergeant vers Wilmington, et sa déclaration suscita un grand intérêt.

– Où ?

Richard Brown se pencha en avant, le visage alerte.

– Ils descendent Negro Head Point Road, marchant au pas comme un vrai régiment.

Il se laissa tomber sur un tronc couché avec un grognement de soulagement.

– Il n'y a rien de chaud à boire, ma tante ? Je suis glacé et j'ai la gorge à

vif.

Il y avait une mixture infâme, appelée « café » par politesse, réalisée avec des glands grillés et bouillis. Peu convaincue, je lui en versai une tasse, mais il la but avec un plaisir évident tout en racontant son histoire.

– Ils comptaient contourner par l'ouest, mais les hommes du colonel Howe leur ont barré la route. Alors, ils ont coupé à travers champs pour passer le fleuve à gué. Toutefois, le colonel Moore a fait accélérer ses troupes, qui ont marché toute la nuit pour les surprendre.

– Ils n'ont pas tenté d'engager le combat avec Howe ou Moore ? s'étonna Jamie.

– Non. D'après le colonel Moore, ils ne veulent pas d'affrontements avant d'avoir rejoint Wilmington... ils comptent y trouver des renforts.

Jamie et moi échangeâmes un regard. Les renforts en question devaient être les troupes régulières britanniques promises par le général Gage. Mais selon un cavalier venu de Brunswick et que nous avions croisé la veille, aucun navire n'était encore arrivé quand il avait quitté la côte, quatre jours plus tôt.

Si des renforts les attendaient vraiment, ce devait être des loyalistes locaux. Or, d'après les nombreux témoignages, ces derniers étaient une planche de salut bien faible sur laquelle s'appuyer.

– Donc, ils sont bloqués de chaque côté et n'ont d'autre choix que de descendre tout droit Negro Head Point Road. Ils devraient être au pont, tard demain dans la journée.

Jamie scruta l'horizon sous les pins des marais. C'étaient de très hauts arbres, et la prairie en dessous était grande ouverte, idéale pour les chevaux.

– C'est loin d'ici, Ian ? demanda-t-il.

– Une demi-journée à cheval.

Il se détendit un peu et saisit sa propre tasse de café.

– Parfait, cela nous laisse le temps de prendre une bonne nuit de sommeil.



Nous atteignîmes le pont de Moore's Creek vers midi, y rejoignant la compagnie commandée par Richard Caswell. Celui-ci accueillit Jamie avec plaisir.

Le régiment des Highlands n'était toujours pas en vue, mais des coursiers arrivaient régulièrement, rapportant des nouvelles de leur avancée sur Negro Head Point Road, une large piste pour carriages qui menait droit au solide pont en bois enjambant Widow Moore's Creek.

Jamie, Caswell et plusieurs autres commandants longeaient la berge en discutant, montrant du doigt le pont et divers autres endroits, en aval et en amont du cours d'eau. Ce dernier s'écoulait sur un terrain traître et marécageux, bordé de cyprès émergeant de l'eau et de la vase. La rivière devenait plus profonde à mesure qu'elle rétrécissait. Un curieux fit tomber une

ligne de plomb depuis le pont et annonça qu'elle mesurait quatre mètres cinquante de profondeur à cet endroit. Le pont était donc le seul passage possible pour une armée de quelque taille que ce soit.

Les mains couvertes de boue et de graisse, Jamie avait aidé à ériger un remblai de l'autre côté de la rivière, ce qui justifiait son silence, mais en partie seulement. Puis suivant mon regard vers ses mains sales, il m'expliqua succinctement :

– Ils ont des canons. Deux petits canons de la ville, mais des canons quand même.

Il jeta un œil vers le pont et fit la grimace.

Je savais ce qu'il pensait... et pourquoi.

« À Culloden, vous étiez derrière les canons, Donald, avait-il dit au major. Moi, j'étais devant, l'épée à la main. » L'épée était l'arme naturelle des Highlanders et, pour la plupart, la seule. D'après tout ce que nous avions entendu, le général MacDonald n'était parvenu à mettre la main que sur un nombre restreint de mousquetons et un peu de poudre. Le gros de ses troupes n'était équipé que de courtes épées à double tranchant et de targes. Et elles marchaient droit sur une embuscade.

– Oh, Seigneur, murmura-t-il. Ces pauvres idiots. Ces pauvres courageux idiots !



Au crépuscule, la situation fut encore bien pire – ou bien meilleure selon la perspective de chacun. Depuis la tempête, la température avait remonté, mais le sol était encore trempé. Durant la journée, une légère humidité s'en dégageait, mais une fois la nuit tombée, elle se condensait en un brouillard si épais que même nos feux de camp étaient à peine visibles, chacun luisant comme une braise sous les cendres.

Une excitation fébrile se propageait parmi les miliciens, les nouvelles conditions donnant lieu à de nouveaux plans.

Tel un spectre, Ian apparut hors du brouillard aux côtés de Jamie.

– Maintenant, dit-il. Caswell est prêt.

Nos provisions étaient déjà emballées et chargées. Portant des fusils, de la poudre et des vivres, huit cents hommes, suivis d'une quantité non comptabilisée d'accompagnateurs comme moi-même, se mirent en route en silence, abandonnant derrière nous les feux allumés.

J'ignorais où se trouvaient les troupes de MacDonald. Peut-être encore sur la piste, à moins qu'elles aient effectué un détour prudent, longeant le marais pour tâter le terrain. Dans ce cas, je ne pouvais que leur souhaiter bonne chance. Mon corps tout entier vibrait de tension quand j'avancai sur le pont. Je marchai sur les orteils, ce qui était absurde, mais je n'arrivais pas à me résoudre à poser fermement le pied sur les planches, l'atmosphère m'imposant

un comportement secret et furtif.

Je butai contre une planche mal ajustée et partis en avant, mais Roger me rattrapa de justesse. Je serrai son bras, et il m'adressa un bref sourire, son visage à peine visible dans la brume, bien qu'il soit juste à quelques centimètres de moi.

Il savait aussi bien que Jamie et les autres ce qui nous attendait. Cependant, je sentais son excitation mêlée à l'angoisse. Après tout, ce serait sa première bataille.

De l'autre côté du pont, nous nous dispersâmes pour monter de nouveaux camps sur la colline, au-dessus des remblais circulaires érigés par les hommes à une centaine de mètres de la rivière. Je passai assez près des canons pour voir leurs longues gueules pointer à travers le brouillard. Les hommes les avaient baptisés « Mère Covington et sa fille », je me demandai lequel était qui, et qui était la mère Covington originale. Une dame redoutable, sans doute, à moins que ce ne fût la propriétaire du bordel local.

Il ne fut pas difficile de trouver du bois, la tempête ayant sévi aussi de ce côté de la rivière. Cependant, le temps était toujours aussi humide, et je n'étais pas disposée à rester une heure à genoux avec un foutu briquet à amadou. Heureusement, dans cette purée de pois, personne ne pouvait me voir, et j'en profitai pour sortir de ma poche la boîte en fer blanc contenant des allumettes de Brianna.

Tandis que je soufflais sur les flammèches, j'entendis des crissemments déchirants et me relevai d'un coup, regardant vers le pied de la colline. Je ne voyais rien, bien sûr, mais je compris aussitôt que c'était le bruit des clous qui cédaient, tandis que l'on arrachait les planches une à une. Ils étaient en train de démonter le pont.

J'attendis longtemps le retour de Jamie. Quand il arriva, il refusa de manger, mais s'assit au pied d'un arbre et me fit signe de le rejoindre. Je m'installai entre ses jambes et m'adossai à lui, me réchauffant à sa chaleur. La nuit était fraîche, et l'humidité s'immisçait jusque dans les os, glaçant la moelle.

Après un long silence rempli par les nombreux bruits des hommes travaillant en contrebas, je demandai :

– Ils vont quand même s'apercevoir que le pont n'est plus là, non ?

– Pas si le brouillard ne se dissipe pas avant le petit matin, ce qui sera le cas.

Il paraissait résigné, mais plus tranquille. Nous restâmes ainsi sans parler, contemplant la danse des flammes qui miroitaient et se fondaient dans le brouillard, s'étirant toujours plus haut avant de disparaître en volutes blanches.

Jamie me demanda soudain :

– Tu crois aux fantômes, *Sassenach*!

– Euh... pour être franche, oui.

Il le savait déjà, car je lui avais raconté ma rencontre avec l'Indien au visage peint en noir. Et il y croyait aussi... il était Highlander.

– Pourquoi, tu en as vu un ? Il m'enlaça un peu plus près.

– Je ne peux vraiment dire que je l'ai « vu », mais je veux bien être pendu s'il n'est pas là.

– Qui ?

– Murtagh. Depuis que le brouillard s'est levé, j'ai l'étrange impression qu'il se tient tout à côté de moi.

– Vraiment ?

C'était fascinant, mais aussi angoissant. Murtagh, le parrain de Jamie, était mort à Culloiden et, pour autant que je sache, ne s'était pas manifesté depuis. Je ne doutais pas de sa présence. L'austère Murtagh avait eu une personnalité très forte, et si Jamie disait qu'il était ici, il l'était probablement. Ce qui me troublait était la raison de sa présence.

Je me concentraï, mais ne parvins pas à sentir le petit Écossais coriace. Apparemment, il ne s'intéressait qu'à Jamie, ce qui m'effrayait d'autant plus.

Si l'issue de la bataille du lendemain était jouée d'avance, une bataille était une bataille, et des hommes y perdraient sans doute la vie, y compris dans le camp des vainqueurs. Murtagh avait pris son devoir de parrain très au sérieux. J'espérais sincèrement qu'il n'avait pas été informé de la mort imminente de son filleul et qu'il n'était pas venu pour le mener au ciel. Des visions à l'aube d'un combat étaient relativement courantes dans le folklore des Highlands, mais Jamie avait bien dit qu'il ne l'avait pas « vu ». C'était toujours ça.

– Il... euh... ne t'a rien dit ?

– Non. Il est juste... là.

Comme sa présence semblait le réconforter, je tus mes angoisses et mes doutes. Ils me rongeaient néanmoins, et je passai le restant de cette brève nuit accrochée à mon mari, comme pour défier Murtagh ou quiconque d'essayer de me le prendre.

113. Les fantômes de Culloden

À l'aube, Roger se tenait derrière le remblai à côté de son beau-père, mousqueton à la main, tentant de percer le brouillard du regard. Il entendait clairement les bruits de l'autre armée, le martèlement rythmé des pas, le cliquettement du métal et le bruissement des habits. Des voix... sans doute les officiers criant des ordres pour rassembler les troupes.

Ils devaient déjà avoir découvert le camp déserté, de l'autre côté de la rivière. Désormais, ils savaient que l'ennemi les attendait sur l'autre rive.

Il tripotait son fusil depuis des heures, lui semblait-il, pourtant le métal était toujours aussi froid. Il avait les doigts raides.

Une forte odeur de suif flottait dans l'air. Les hommes d'Alexander Lillington avaient graissé les poutres de soutien après avoir retiré les planches du pont.

– Tu as entendu le cri ?

Jamie indiqua l'autre rive du menton. Le vent avait tourné. Des bribes de phrases en gaélique s'élevaient derrière les troncs spectraux des cyprès. Je n'y comprenais rien, mais Jamie si.

– Celui qui les mène, je crois que c'est McLeod, veut attaquer par la rivière.

– Mais c'est du suicide ! s'écria Roger. Ils doivent savoir... l'un d'eux a dû voir l'état du pont !

– Ce sont des Highlanders, répondit Jamie. Ils suivront l'homme auquel ils ont juré loyauté, même s'ils savent qu'il les conduit à la mort.

Ian se trouvait à ses côtés. Il se tourna vers Roger, puis, en arrière, vers Kenny et Murdo Lindsay, Ronnie Sinclair et les McGillivray. Tous se tenaient en rang serré, la main sur leur mousquet ou leur fusil, guettant les moindres faits et gestes de Jamie.

Ils s'étaient joints aux hommes du colonel Lillington. Ce dernier allait et venait, vérifiant qu'ils étaient prêts.

Soudain, Lillington s'arrêta en apercevant Jamie, et Roger figea. Randall Lillington avait été un cousin germain du colonel.

Alexander Lillington n'était pas homme à cacher ses pensées. Il venait de se rendre compte que ses propres hommes étaient situés à une douzaine de mètres, et ceux de Jamie, entre lui et eux. Il jeta un coup d'oeil vers le brouillard ; on y entendait les cris de MacDonald auxquels répondaient des rugissements de Highlanders de plus en plus sonores.

– Que dit-il ?

– Que le courage les portera à la victoire. Il ajouta doucement en gaélique :

– Que Dieu les protège !

Susplicieux, Lillington lui agrippa alors la manche.

– Mais vous-même, monsieur, n'êtes vous pas un Highlander ?

Son autre main était posée sur la crosse de son pistolet. Roger entendit derrière eux les conversations s'interrompre. Tous les hommes de Jamie les observaient, très intéressés, mais pas vraiment alarmés. De toute évidence, ils estimaient que leur chef parviendrait à s'occuper de Lillington tout seul. Celui-ci questionna de nouveau :

– Je vous le demande, monsieur, à qui revient votre loyauté ?

– De quel côté de la rivière je me tiens, monsieur ? répliqua Jamie.

Quelques hommes sourirent, mais n'osèrent pas rire franchement. La question de la loyauté était encore un sujet brûlant, et personne ne voulait risquer de le voir s'embraser.

Les doigts de Lillington sur le poignet de Jamie se desserrèrent un peu, mais le colonel ne le lâcha pas pour autant.

– Certes, mais comment pouvons-nous être sûrs que vous ne vous retournerez pas contre nous en plein combat ? Car vous êtes bien un Highlander, n'est-ce pas ? Comme tous vos hommes ?

De l'autre côté de l'eau, on entrevoyait parfois des éclats de tartan dans la brume.

– Je suis un Highlander. Et aussi le père d'enfants américains.

Jamie dégagea son bras, puis ajouta :

– Je vous autorise, monsieur, à vous tenir derrière moi et à me transpercer le cœur de votre épée si je me trompais de cible.

Puis, il tourna le dos à Lillington et chargea son arme, enfonçant la balle et la poudre avec une grande précision au bout de son refouloir.

Une voix rugit dans le brouillard, et une centaine de gorges reprirent son cri en gaélique :

– À NOS GLAIVES POUR LE ROI GEORGE !

La dernière charge des Highlanders venait de commencer.



Ils surgirent de la brume à une centaine de mètres de la rivière, hurlant comme des damnés, et son cœur fit un bond. L'espace d'un instant – un instant seulement – il se sentit fondre avec eux, et le vent de leur course plaqua sa chemise glacée contre son torse.

Il ne bougea pas d'un pouce. À ses côtés, Murtagh contemplait la scène d'un œil cynique. Roger Mac toussota et Jamie leva son fusil, le calant contre son épaule, attendant.

– Feu !

La salve les cueillit juste avant qu'ils n'atteignent le pont démonté. Une

demi-douzaine tombèrent, les autres continuèrent. Puis les deux canons perchés sur la colline tirèrent. Il sentit leur détonation, comme une violente poussée dans le dos.

Il avait tiré avec la première salve, visant au-dessus des têtes. Il reposa son fusil à terre et rechargea. Des deux côtés de la rivière, on entendait des cris, les gémissements des blessés et les hurlements des attaquants.

– *A righ ! A righ ! Au roi ! Au roi !*

Touché, MacLeod se tenait à l'entrée du pont. Sa veste était tachée de sang, mais il continuait de brandir son épée et sa targe.

Les canons tonnèrent de nouveau, mais ils visaient trop haut. La plupart des Highlanders s'étaient rassemblés sur la berge, certains déjà dans l'eau, s'accrochant aux piliers du pont. D'autres avançaient sur les poutres, glissant et utilisant leur épée comme un balancier.

– Feu !

Il tira, la fumée de la poudre se fondant dans la brume. Les canons réglèrent leur tir, et leur souffle le propulsa en avant. La plupart des combattants sur le pont étaient tombés à l'eau, d'autres s'étaient jetés à plat ventre sur les poutres et tentaient d'avancer en rampant, offrant une cible facile pour les mousquets, les hommes tirant désormais à volonté depuis leur redoute improvisée.

Il chargea et tira encore.

« Le voilà ! » prononça en lui une voix détachée. Il n'aurait su dire si c'était la sienne ou celle de Murtagh.

McLeod venait de tomber. Son cadavre flotta un instant dans la rivière avant d'être englouti par les eaux noires. De nombreux hommes se débattaient dans cette eau profonde et d'un froid mortel. Peu de Highlanders savaient nager.

Il aperçut Allan MacDonald, l'époux de Flora, qui contemplait, livide, la scène sur la rive.

Le major Donald MacDonald pataugeait, le corps à moitié hors de l'eau. Il avait perdu sa perruque, et son crâne nu ruisselait de sang. Il grimaçait, montrant ses dents, sans qu'on puisse dire si c'était de douleur ou de férocité. Une autre balle l'atteignit, et il partit à la renverse, pour se redresser encore, lentement, toujours plus lentement, puis il avança et perdit pied, mais se redressa une nouvelle fois, battant frénétiquement des mains, projetant des éclaboussures et crachant du sang, tentant désespérément de respirer.

« Que ce soit toi, alors », dit la voix détachée.

Jamie leva son fusil et le visa à la gorge. Le major retomba en arrière et coula à pic.



Tout fut terminé en quelques minutes. Le brouillard était chargé de fumée

de poudre, la rivière regorgeait de morts et de mourants.

Contemplant les dégâts, Caswell lâcha d'un ton affligé :

– Nos glaives pour le roi George, hein ? Les pauvres bougres.

Sur l'autre rive, ce n'était que confusion. Ceux qui n'étaient pas tombés s'enfuyaient. Déjà, de notre côté, les hommes apportaient des planches pour reconstruire le pont. Les fuyards n'auraient pas le temps d'aller bien loin.

Jamie aurait dû se mettre en mouvement lui aussi, rassembler ses hommes pour s'élancer à la poursuite des Highlanders. Mais il semblait changé en statue de pierre, le vent glacé chantant dans ses oreilles.



Jack Randall était immobile. Il avait une épée à la main, mais ne fit aucun effort pour la lever. Il se tenait là, avec cet étrange sourire au coin des lèvres, ses yeux noirs sondant ceux de Jamie.

Si seulement il avait pu briser ce regard..., mais il en était incapable. Il perçut uniquement un mouvement flou derrière Randall. Murtagh, courant, bondissant au-dessus des touffes d'herbe, tel un chevreau. Puis l'éclat de la lame de son parrain... l'avait-il vraiment vu ou seulement imaginé ? Peu importait. À l'angle du coude de Murtagh, il avait deviné avant de le voir le coup mortel qui allait transpercer la redingote rouge du capitaine et lui pourfendre les reins.

Mais Randall avait fait volte-face, peut-être averti par un changement dans son regard, par la brève inspiration de Murtagh avant de frapper ou simplement par son instinct de soldat. Trop tard pour esquiver le coup, mais assez tôt pour faire dévier la lame. Randall avait grogné sous l'impact (Seigneur, il l'entendait encore) et, tombant à la renverse, avait saisi le poignet de Murtagh, l'entraînant dans sa chute.

Ils avaient roulé ensemble dans les joncs, dévalant la pente. Il s'était précipité derrière eux, serrant une arme dans son poing... quelle arme, qu'avait-il brandi ?

Il sentit encore son contact contre sa paume, mais ce n'était ni la garde d'une épée ni la crosse d'un pistolet ; puis la sensation passa, ne lui laissant qu'une image : Murtagh. Murtagh serrant les dents au moment de frapper. Murtagh accourant pour le sauver.



Il reprit lentement conscience de l'endroit où il se trouvait. Une main était posée sur son épaule. Roger Mac, blême mais sûr de lui.

Ce dernier indiqua la rivière du menton.

– Je vais aller m'occuper d'eux. Ça va ?

– Oui. Oui, bien sûr.

Il avait l'impression de sortir d'un rêve... comme s'il n'était pas lui-même

tout à fait réel.

Roger Mac hocha la tête et tourna les talons. Puis il revint soudain sur ses pas et posa de nouveau une main sur le bras de Jamie, en murmurant :

– *Ego te absolvo.*

Après quoi, il s'éloigna pour aller assister les mourants et bénir les morts.

DOUZIÈME PARTIE

L'éternité ne nous appartient pas



114. Amanda

L'Oignon-Intelligencer, 15 mai 1776

INDÉPENDANCE : Après la fameuse victoire du pont de Moore's Creek, le quatrième congrès provincial de Caroline du Nord a voté l'adoption des résolutions d'Halifax. Ces dernières autorisent les délégués du Congrès continental à s'accorder avec leur homologue des autres colonies pour déclarer leur indépendance et former des alliances avec des puissances étrangères, réservant à cette colonie le droit unique et exclusif de rédiger ses propres lois et sa propre constitution. Par l'adoption des résolutions d'Halifax, la Caroline du Nord devient donc la première colonie à se déclarer officiellement indépendante.

LE PREMIER NAVIRE d'une flotte commandée par Sir Peter Parker est arrivé à l'embouchure du fleuve Cape Fear le 18 avril. Cette flotte comprend neuf vaisseaux et transporte des troupes britanniques chargées de pacifier et d'unir la colonie, selon les termes du gouverneur Josiah Martin.

VOL : Des marchandises d'une valeur totale de vingt-six livres, dix shillings et quatre pences, ont été dérobées dans l'entrepôt de M. Neil Forbes sur Water Street. Les malandrins ont percé un trou à l'arrière du hangar pendant la nuit du 12 mai et ont emporté leur butin dans une carriole. Deux hommes, un Blanc et l'autre Noir, ont été vus s'éloignant à bord d'une voiture tirée par un attelage de mules baies. Toute information concernant ce délit odieux sera généreusement récompensée. S'adresser à M. Jones, aux bons soins du Gull and Oyster, à Market Square.

NAISSANCE : Le capitaine Roger MacKenzie de Fraser's Ridge et son épouse ont la joie d'annoncer la naissance de leur fille, Amanda Claire Hope MacKenzie, née le 21 avril. L'enfant et sa mère sont en bonne santé.

Roger ne fut jamais aussi terrifié que lorsqu'on plaça pour la première fois sa fille dans ses bras. Âgée de quelques minutes, elle était si délicate qu'il craignait de laisser ses empreintes sur sa peau tendre et parfaite d'orchidée. D'un autre côté, elle était si jolie qu'il ne pouvait s'empêcher de la toucher, de promener son pouce sur la courbe parfaite de sa joue dodue, de caresser ses cheveux noirs et fins d'un index incrédule.

– Elle te ressemble.

Échevelée, en nage et dégonflée (mais si belle qu'il osait à peine la regarder), Brianna était enfoncée dans ses oreillers, avec un sourire de Joconde.

– Tu trouves vraiment ?

Il étudia le petit visage, totalement absorbé. Non pas pour rechercher un

signe de lui, mais parce qu'il n'arrivait pas à quitter sa fille des yeux.

Au fil des mois, réveillé sans cesse par les coups de poing et de pied, Roger avait observé le liquide se déplacer dans le ventre de Brianna, senti la forme du bébé presser contre ses mains ou battre en retraite quand il était couché près de sa femme, lui tenant le ventre et échangeant des plaisanteries. Ainsi, il en était venu à connaître cette enfant intimement.

Mais il l'avait connue sous le nom de « Petit Otto », le surnom secret qu'il lui avait attribué tant qu'elle n'était encore qu'un fœtus. Otto avait eu une personnalité distincte et, l'espace d'un instant, il sentit un regret ridicule en se disant qu'il avait disparu à jamais. Cette créature exquise dans ses bras était un tout autre être.

– Tu crois que c'est une Marjorie ?

Brianna venait de relever la tête, essayant d'apercevoir le petit minois dans la couverture. Ils avaient discuté du prénom pendant des mois, rédigeant des listes, se chamaillant, se moquant de leurs propositions respectives, choisissant des noms impossibles comme Montgomery ou Aglaé. Finalement, ils avaient décidé que, si c'était un garçon, ce serait Michael, si c'était une fille, Marjorie, comme la mère de Roger.

Sa fille ouvrit les yeux. Légèrement bridés, ils étaient identiques à ceux de sa mère. Il se demanda s'ils resteraient ainsi. D'un bleu doux, comme le ciel en milieu de matinée, rien de remarquable à première vue, mais si on regardait droit vers lui... vaste, inimitable. Pouvait-elle déjà le voir ?

– Non, dit-il doucement. C'est Amanda.



Au début, je n'avais rien dit. C'était courant chez les nouveau-nés, surtout les prématurés, comme dans le cas d'Amanda. Rien d'inquiétant, donc.

Le canal artériel, ou *ductus arteriosus*, est un vaisseau sanguin qui, chez le **fœtus**, relie l'aorte à l'artère pulmonaire. Les bébés ont des poumons, naturellement, mais avant la naissance, ils ne les utilisent pas. Ils puisent leur oxygène dans le placenta par l'intermédiaire du cordon ombilical. Par conséquent, le sang n'a pas besoin d'y circuler, hormis pour nourrir les tissus en développement. Autrement dit, le canal artériel court-circuite la circulation pulmonaire.

À la naissance, le bébé prend son premier souffle, et les détecteurs d'oxygène du vaisseau provoquent sa contraction, puis sa fermeture définitive. Le canal artériel fermé, le sang part du cœur aux poumons, se charge d'oxygène, puis revient pour être propulsé dans le reste de l'organisme. Un système propre et élégant... sauf qu'il ne fonctionne pas toujours correctement.

Il arrive que le canal artériel ne se referme pas. Dans ce cas, le sang est quand même acheminé dans les poumons, mais la déviation étant toujours là, il arrive en trop grande quantité, dans certains cas inondant les poumons qui gonflent et se congestionnent. La déviation de la circulation sanguine peut

entraîner des problèmes d'oxygénation, parfois aigus.

Je déplaçai mon stéthoscope sur le minuscule thorax, écoutant avec attention. C'était mon meilleur instrument, une invention du XIX^e siècle appelée un Pinard, un cône se terminant par un disque plat à une extrémité, surface contre laquelle je pressai mon oreille. J'en possédais un sculpté en bois. Celui-ci était en étain, moulé en sable à mon intention par Brianna.

En fait, le murmure était si clair que j'aurais sans doute pu me passer de stéthoscope. Pas un seul clic ni un battement manqué, pas de pause trop longue ni de sifflement. Un cœur pouvait faire tout un tas de bruits inhabituels, et son auscultation constituait la première étape d'un diagnostic. Les anomalies atriales et ventriculaires, les malformations valvulaires émettent toutes des murmures spécifiques, parfois entre les battements, parfois se confondant avec eux.

Quand le canal artériel ne se referme pas, on le dit « persistant ». La persistance du canal artériel émet un chuintement continu, doux, mais audible si on se concentre, surtout dans les régions supraclaviculaires et cervicales.

Pour la centième fois en deux jours, je me penchai, l'oreille collée à mon Pinard que je déplaçais sur le cou et le torse d'Amanda, espérant que le bruit aurait disparu. Il était toujours là.

– On tourne la tête, chérie, oui, c'est ça...

Je lui tournai délicatement la tête, pressant l'appareil contre son cou dodu, étirant les plis de chair. Le murmure augmenta. Amanda émit un infime bruit de respiration qui ressemblait à un gloussement. Je lui tournai la tête dans l'autre sens, et le son baissa.

– Putain de merde! dis-je à voix basse pour ne pas l'effrayer.

Je reposai le stéthoscope et la pris dans mes bras, la nichant contre mon épaule. Nous étions seules. Brianna était montée faire une sieste dans ma chambre, les autres étaient sortis.

Je m'approchai de la fenêtre. C'était une belle journée de printemps. Les roitelets nichaient de nouveau sous les avant-toits. Je les entendais au-dessus de moi, allant et venant avec des brindilles, discutant avec de clairs gazouillis.

J'approchai mes lèvres de sa minuscule oreille nacrée.

– Oiseau. Oiseau bavard.

Elle s'étira paresseusement et lâcha un pet.

Je souris malgré moi et l'éloignai à peine pour regarder son visage – ravissant, parfait –, mais moins joufflu qu'une semaine plus tôt, à sa naissance.

« Qu'un bébé perde un peu de poids les premiers temps était tout à fait normal », me répétai-je.

La persistance du canal artériel ne présente parfois aucun symptôme, mis à part cet étrange murmure continu. Mais pas toujours. Les cas graves privent l'enfant de l'oxygène dont il a tant besoin. Les symptômes sont alors

pulmonaires : une respiration sifflante, rapide et superficielle, une mauvaise mine, un développement bloqué, toute l'énergie étant consacrée à puiser assez d'oxygène.

– Laisse grand-maman écouter encore une fois.

Je la reposai sur la couverture étalée sur mon plan de travail. Elle gargouilla et battit des jambes, pendant que je l'auscultai de nouveau, déplaçant le Pinard sur son cou, son épaule, son bras...

– Seigneur, murmurai-je. Faites que ce ne soit pas grave. Mais le murmure augmentait de volume, étouffant ma prière.

Quand je me redressai, Brianna se tenait sur le seuil.



– Je savais bien que quelque chose n'allait pas.

Elle essayait les fesses de Mandy avec un linge humide avant de la langer.

– Elle ne tète pas comme Jemmy. Elle a l'air d'avoir faim, mais elle boit à peine, et elle s'endort. Puis elle se réveille et réclame encore.

Elle s'assit et donna le sein au bébé, comme pour me faire la démonstration. En effet, Mandy se jeta sur le mamelon, affamée. Pendant qu'elle tétait, je pris son poing et lui dépliai les doigts. Ses ongles minuscules étaient légèrement teintés de bleu.

– Bon, dit Brianna calmement. Que faut-il faire ?

– Je ne sais pas.

En vérité, dans la plupart des cas, c'était la réponse habituelle, toujours insatisfaisante, surtout à cet instant.

– Parfois, il n'y a aucun symptôme, ou juste de très légers signes. Si l'ouverture du canal est très grande et que l'enfant présente des symptômes pulmonaires, ce qui est son cas, alors... elle peut peut-être se développer de façon convenable, mais elle ne s'épanouira pas en raison de ses problèmes d'oxygénation. Ou...

Je pris une grande inspiration, rassemblant mon courage.

– ... elle pourrait développer une insuffisance cardiaque. Ou une hypertension pulmonaire... c'est quand la pression s'accumule dans les pou...

– Je sais ce que c'est, m'interrompit Brianna d'une voix tendue. Ou ?

– Ou une endocardite infectieuse. Ou... pas.

– Elle mourra ?

Elle me fixait droit dans les yeux, les mâchoires crispées, mais à la manière dont elle serrait Amanda contre elle, je savais qu'elle attendait une réponse. Je ne pouvais pas lui cacher la vérité.

– Probablement.

Le mot resta suspendu en l'air entre nous, hideux.

– Je ne peux pas l'affirmer à coup sûr, mais...

– Probablement, répéta-t-elle.

Je détournai les yeux, incapable de soutenir son regard. Sans un équipement moderne tel qu'un échocardiogramme, il m'était impossible de mesurer l'étendue exacte du problème.

Mais, outre ce que mes yeux et mes oreilles me disaient, il y avait ce que j'avais ressenti dans ma chair... cette sensation que quelque chose ne tournait pas rond, cette conviction atroce qui prend parfois... et ne ment pas.

– Tu peux la sauver ?

J'entendis le tremblement dans sa voix et l'entourai dans mes bras. Elle avait la tête penchée sur Amanda, et je vis ses larmes tomber, une à une, sur les fines boucles brunes au sommet du crâne de l'enfant.

– Non, murmurai-je.

Le désespoir m'envahit, et je les étreignis toutes les deux comme si je pouvais arrêter le temps et le sang.

– Non, je ne peux pas.



– Dans ce cas, je ne vois pas trente-six solutions, non ? Tu dois partir.

Roger se sentait d'un calme surnaturel. Il reconnaissait cet état comme un état artificiel provoqué par le choc, mais voulait s'y raccrocher le plus longtemps possible.

Brianna le regarda sans répondre, sa main lissant sans cesse la couverture de Mandy endormie sur ses genoux.

Claire lui avait tout expliqué, plusieurs fois, patiemment, se rendant compte qu'il ne comprenait pas. Il n'y croyait toujours pas, mais la vue de ces ongles minuscules qui bleuissaient tandis qu'Amanda essayait désespérément de téter s'était enfoncée en lui comme des serres de rapace.

Claire lui avait dit qu'on pouvait corriger chirurgicalement cette anomalie... dans un bloc opératoire moderne.

– Vous ne pouvez pas... ? Avec l'éther ?

Elle avait fermé les yeux, l'air aussi malade que lui.

– Non. Je ne peux faire que des opérations simples... des hernies, des appendicites, des amygdalectomies, et même ces dernières présentent des risques. Mais une intervention aussi importante, sur un corps si petit... Non.

Quand elle avait relevé les yeux vers lui, il y avait lu de la résignation.

– Non. Pour qu'elle vive, il faut l'emmener... là-bas. Ainsi, ils s'étaient mis à discuter de l'impensable. Car il existait des choix et il y avait des décisions à prendre. Et un fait basique et inaltérable était clair : Amanda devait traverser les pierres... si elle le pouvait.



Jamie Fraser prit la bague en rubis de son père et la tint devant le visage de

sa petite-fille. Aussitôt, le regard d'Amanda se fixa dessus, et elle sortit sa langue avec intérêt. Il sourit en dépit de son cœur lourd et la laissa la prendre.

– Elle lui plaît, c'est déjà pas mal.

Il la lui reprit tout doucement, avant qu'elle ne la mette dans sa bouche.

– Essayons avec l'autre.

Claire avait sorti son amulette, la bourse en cuir élimé que lui avait offerte une sage indienne, des années plus tôt. Elle contenait un peu de tout et de n'importe quoi, des herbes sans doute, des plumes et de minuscules os, peut-être ceux d'une chauve-souris. Mais parmi tout cela se trouvait une pierre. Elle ne ressemblait pas à grand-chose, mais c'était une vraie gemme, un saphir brut.

Immédiatement, Amanda tourna la tête vers elle, plus intéressée que par la pierre brillante de la bague. Elle se mit à roucouler et à battre des mains, tentant de saisir la bourse.

Brianna émit un son étranglé. Puis, d'une voix où rivalisaient en parts égales la peur et l'espoir, elle déclara :

– Peut-être... Mais on ne peut pas en avoir la certitude. Et si je... si je passe, mais pas elle ?

Ils se dévisagèrent tous sans un mot, imaginant cette éventualité.

Roger posa une main sur son épaule.

– Dans ce cas, tu reviendras. Tu reviendras tout de suite.

Elle parut se détendre un peu à son contact.

– J'essayerai.

Jamie s'éclaircit la gorge.

– Jemmy est dans les parages ?

Naturellement. Ces derniers temps, il n'était jamais loin de sa mère, sentant que quelque chose ne tournait pas rond. Nous le trouvâmes dans le bureau de Jamie où il s'exerçait à lire dans le...

– Bon sang de bonsoir ! s'exclama sa grand-mère. Jamie ! Comment as-tu pu ?

Jamie verdit. L'enfant avait déniché un vieil exemplaire des Mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir, qu'il avait obtenu d'un colporteur avec un lot de livres d'occasion. Il n'avait pas pris le temps d'examiner les volumes avant de les acquérir, puis en ouvrant le roman notoire... Bref, il n'avait jamais pu se résoudre à jeter un livre, quel qu'il soit.

Jemmy demanda à son père :

– C'est quoi P-H-A-L-L-U-S ?

– Un autre mot pour « bite », et tu ne dois pas l'utiliser non plus. Écoute... tu entends un bruit quand tu te concentres sur cette pierre ?

Il lui montra la bague de Jamie posée sur la table. Le visage de l'enfant s'illumina.

– Bien sûr.

– Quoi, de là où tu es ? s'étonna Brianna.

Jemmy regarda le cercle de ses parents et grands-parents, surpris par leur intérêt.

– Bien sûr, répéta-t-il. Elle chante.

Le cœur battant, craignant autant un oui qu'un non comme réponse à sa question, Jamie demanda :

– Tu penses que Mandy l'entend chanter, elle aussi ? Jemmy saisit la bague et se pencha sur le couffin, la tenant droit au-dessus de la tête de sa petite sœur. Elle battit des pieds avec énergie et émit toutes sortes de bruits, mais impossible de savoir si c'était à cause de la pierre ou de la vue de son frère. Celui-ci sourit.

– Elle peut l'entendre, annonça-t-il.

– Comment le sais-tu ? questionna Claire, intriguée. Surpris, Jemmy la dévisagea.

– Ben... parce qu'elle l'a dit !



Rien n'était fixé. En même temps, tout était dit. Je ne doutais pas de ce que mes doigts et mes oreilles m'indiquaient, l'état d'Amanda s'aggravait lentement. Très lentement... Cela prendrait peut-être une année, deux, avant que les troubles graves apparaissent..., mais ils apparaîtraient.

Jemmy avait peut-être raison, peut-être pas. Toutefois, nous devions partir du principe qu'il avait vu juste.

Il y eut des disputes, des discussions, beaucoup de larmes. Restait encore à savoir qui entreprendrait le voyage à travers les pierres. Brianna et Amanda devaient partir, c'était certain. Mais Roger devait-il les accompagner ? Et Jemmy ?

– Je ne te laisserai pas partir sans moi, déclara Roger entre ses dents.

– Je ne veux pas partir sans toi ! s'écria Brianna, exaspérée. Mais comment pouvons-nous abandonner Jemmy ici ? Et comment pouvons-nous l'emmener ? Un bébé encore... d'après les légendes, c'est possible, mais Jemmy... comment s'en sortira-t-il ? On ne peut pas risquer de le tuer !

Je regardai sur la table le rubis et ma bourse qui contenait le saphir.

– Je crois qu'il nous faut trouver deux autres pierres. Juste au cas où.

C'est ainsi qu'à la fin de juin, nous descendîmes tous de notre montagne, le cœur en émoi.

115. Qui se sent morveux se mouche

4 juillet 1776

On étouffait de chaleur dans la chambre de l'auberge, mais je ne pouvais pas sortir. Amanda s'était enfin endormie à force de pleurer (elle avait les fesses à vif, la pauvre) et était recroquevillée dans son couffin, son pouce dans la bouche.

Je dépliai la moustiquaire, un rideau en gaze, et l'éalai sur le panier avant d'ouvrir la fenêtre. L'air au-dehors était aussi chaud, mais au moins, il se déplaçait. J'avais ôté mon bonnet, Mandy adorant jouer avec mes boucles et tirer dessus. Pour une enfant souffrant d'une malformation cardiaque, elle était dotée d'une force surprenante. Pour la énième fois, je me demandai si je ne m'étais pas trompée.

Mais non. Elle dormait à présent, son corps ayant la délicate carnation rose d'un bébé sain. Hélas, dès qu'elle se réveillait et s'agitait, cet éclat se fanait et cédait la place à un teint bleuté sur les lèvres et au bout de ses doigts. Elle était toujours vivace mais menue, alors que Brianna et Roger étaient tous les deux grands. Jemmy avait grossi comme un hippopotame au cours de ses premières années, mais Mandy pesait pratiquement le même poids depuis sa naissance.

Non, je ne me trompais pas. Je déposai le couffin sur la table afin que la brise chaude la caresse et m'assis à côté, posant avec douceur mes doigts sur son torse.

Je le sentais, comme au tout début, mais plus fort à présent que je savais de quoi il retournait. Si j'avais disposé d'un vrai bloc opératoire, de transfusions sanguines, d'une anesthésie précise et calibrée, d'un masque à oxygène, d'infirmières rapides et compétentes... La chirurgie cardiaque n'était jamais bénigne, et opérer un enfant présentait un risque accru..., mais j'aurais pu.

Je sentais au bout de mes doigts exactement quoi faire, je voyais dans ma tête le cœur, plus petit que mon poing, le muscle glissant, palpitant, caoutchouteux, et le sang se déversant dans le canal artériel, si petit, ne mesurant pas plus trois millimètres de circonférence. Une infime incision dans le vaisseau axillaire, une ligature rapide du canal avec un fil de soie numéro 8. Le tour était joué.

Je savais. Malheureusement, savoir n'était pas pouvoir. Pas plus que vouloir. Je ne serais pas celle qui sauverait ma précieuse petite-fille.

Quelqu'un d'autre le pourrait-il ? Momentanément, je laissai les idées noires que je refoulais en présence des autres m'envahir. Jemmy pouvait s'être trompé. N'importe quel bébé serait attiré par un objet brillant et coloré comme

la bague en rubis..., puis je me souvins de ses gazouillis, de ses tentatives pour attraper la vieille amulette en cuir contenant le saphir.

Je ne voulais pas réfléchir aux dangers du voyage... ni à la certitude d'une séparation définitive, que le passage à travers les pierres se fasse sans encombre ou non.

Des sons arrivaient de dehors. En regardant vers le port, j'aperçus les mâts d'un grand navire au loin. Puis un autre, encore plus loin. Mon ventre se noua.

Il s'agissait de vaisseaux qui traversaient l'océan, pas de goélettes de pêche ni de petits paquebots effectuant la navette le long de la côte. Faisaient-ils partie de la fameuse flotte envoyée pour aider, à sa demande, le gouverneur Martin ? Le premier était arrivé à Cape Fear à la fin d'avril, mais les troupes qu'il transportait s'étaient montrées discrètes, attendant les autres.

J'observai de longues minutes, mais les navires n'approchaient pas. Peut-être attendaient-ils au large d'être rejoints par le reste de la flotte ? À moins que ce soit des vaisseaux américains fuyant le blocus britannique de la Nouvelle-Angleterre ?

Des bruits de pas dans l'escalier, accompagnés de ces érucations hilares typiquement écossaises – généralement mal rendues sur papier par des « Heuch, heuch, heuch » – m'arrachèrent à mes hypothèses.

C'était clairement Jamie et Ian, mais je ne voyais pas ce qui pouvait les amuser autant. La dernière fois que je les avais vus, ils partaient pour les docks avec pour mission d'expédier une cargaison de feuilles de tabac, d'acquérir du poivre, du sel, du sucre, de la cannelle, si possible des aiguilles (plus difficiles à dénicher que la cannelle), ainsi que de nous rapporter un gros poisson (n'importe quelle espèce pourvu qu'elle soit comestible) pour assurer notre dîner.

Ils avaient au moins trouvé le poisson, un gros thazard. Jamie le tenait par la queue. S'il avait été emballé dans du papier, ce dernier avait disparu. La tresse de Jamie était défectueuse, et de longues mèches rousses retombaient sur les épaules de sa veste, dont une manche était à moitié arrachée, un pli de sa chemise blanche bâillant par la déchirure. Il était couvert de poussière, tout comme le poisson, et avait un œil enflé à demi fermé.

J'enfouis mon visage entre mes mains et l'examinai entre mes doigts entrouverts.

– Oh, Seigneur ! Ne me dis rien. Neil Forbes ? Il lâcha le poisson sur la table devant moi.

– Non, juste une petite divergence d'opinion avec l'Association des marcheurs et amateurs de soupe aux palourdes de Wilmington.

– « Une divergence d'opinion » ? répétais-je.

– Oui, ils étaient pour nous balancer dans le port, et on était contre.

Il retourna une chaise et s'assit à l'envers, croisant les bras sur son dossier. Le teint rouge par le soleil et le rire, il était d'une gaieté indécente.

– Je ne veux pas savoir, mentis-je.

Je regardai Ian, qui continuait à ricaner dans son coin, et remarquai que, quoique légèrement moins dépenaillé que son oncle, il avait un doigt dans une narine.

– Tu saignes du nez, Ian ? Il pouffa de rire.

– Non, ma tante, mais je ne pourrais pas en dire autant de certains membres de l'Association.

– Alors, que fais-tu avec le doigt dans le nez ? Tu as attrapé une tique ?

– Non, c'est pour empêcher sa cervelle de se répandre, répondit Jamie avant d'éclater de rire de nouveau.

– Et si vous vous enfoncez les deux doigts dans le nez tous les deux ? Au moins, pendant ce temps-là, vous ne feriez pas de bêtises.

Je me penchai pour examiner son œil de plus près.

– Dis-moi la vérité, tu as tapé sur quelqu'un avec ce poisson, n'est-ce pas ?

– Gilbert Butler. En plein dans la figure ! Il a été projeté à travers le quai et a atterri dans l'eau.

Ian était plié en deux.

– Par sainte Bride, quel plongeur ! Oh, c'était une belle bagarre, ma tante ! J'ai cru que je m'étais cassé la main contre la mâchoire d'un type, mais ça va mieux maintenant, elle est juste encore un peu engourdie.

Il agita les doigts de sa main libre, grimaçant un peu.

– Ôte donc ce doigt de ton nez, Ian, dis-je agacée. On dirait un débile mental.

Pour une raison quelconque, ils trouvèrent ma remarque à mourir de rire, et il leur fallut un certain temps pour se remettre. Ian se décida enfin à retirer son doigt, très prudemment, comme si, en effet, il craignait que son cerveau suive dans la foulée. Toutefois, il ne sortit rien, pas même les excréments auxquelles on aurait pu s'attendre.

Ian parut perplexe, puis un peu alarmé. Il renifla, tapota sa narine, puis renifla son doigt dedans, fouillant avec application.

Jamie souriait toujours, mais son amusement passa à mesure que les recherches de Ian devenaient plus frénétiques.

– Quoi ? Ne me dis pas que tu l'as perdue ? Ian secoua la tête, fronçant les sourcils.

– Non, je la sens. Mais...

Il arrêta de se triturer le nez, paniqué.

– Elle est coincée, oncle Jamie ! Je n'arrive plus à la sortir !

Jamie bondit, lui écarta son doigt et lui renversa la tête en arrière, scrutant l'intérieur de sa narine.

– Apporte-nous une chandelle, *Sassenach*, s'il te plaît.

Il y avait un bougeoir sur la table, mais je savais par expérience que tout ce

qu'on obtenait en approchant une flamme d'une narine, c'était de brûler les poils du nez. Je sortis donc ma sacoche de médecine de sous le banc où je l'avais rangée.

– Je m'en occupe.

Avec l'assurance de quelqu'un ayant déjà extrait toutes sortes d'objets des cavités nasales d'enfants, des noyaux de cerises aux insectes vivants, je sortis ma plus longue paire de pinces et fis claquer ses fines lames.

– Quoi que tu te sois fourré là-haut, Ian, ne bouge surtout pas.

Ian roula des yeux affolés, puis implora son oncle du regard. Celui-ci posa une main sur mon bras.

– Attends, j'ai une meilleure idée.

L'instant suivant, il était déjà dans le couloir. Il dévala l'escalier, et j'entendis un brouhaha de rires quand il ouvrit la porte de l'auberge, au rez-de-chaussée. Dès qu'il la tira derrière lui, le vacarme cessa, comme stoppé par une valve.

– Ça va aller, Ian ?

Le dessus de sa lèvre inférieure était taché de rouge. À force de se tripoter, il saignait du nez.

– Je l'espère, ma tante. Vous pensez que j'aie pu la pousser jusque dans mon cerveau ?

– Ça me paraît très improbable. Mais qu'as-tu bien pu...

La porte en bas s'était de nouveau ouverte et refermée, libérant une nouvelle bouffée de conversations et de rires. Jamie remonta les marches quatre à quatre et réapparut dans la chambre, sentant le pain chaud et la bière et tenant à la main une tabatière.

Ian s'en empara avec gratitude, versa une pincée de grains noirs sur le dos de la main et la prisait très vite.

Pendant quelques minutes, nous restâmes tous les trois en attente..., puis la réaction vint, un éternuement gargantuesque qui le propulsa en arrière sur son tabouret, tandis que sa tête était projetée en avant... Un petit objet dur percuta la table avec un « ping ! », puis rebondit dans l'âtre.

Ian continua d'éternuer dans une pétarade explosive, pendant que Jamie et moi, à genoux, farfouillions dans les cendres.

– Je l'ai... je crois.

Je me rassis sur mes talons, contemplant la poignée de cendres dans ma paume au milieu de laquelle se trouvait une masse ronde couverte de poussière noire.

– Oui, c'est elle.

Jamie saisit mes pinces délaissées sur ma table et cueillit l'objet avec soin, avant de le placer dans mon verre d'eau. Un nuage de cendres et de suie remonta à la surface où il forma une pellicule grise. Au fond, l'objet chatoyait,

clair, sa beauté enfin révélée. Une pierre à facettes, couleur de miel doré, aussi grande que le demi-ongle de mon pouce.

– Un chrysobéryl, murmura Jamie.

Une main dans le creux de mon dos, il se tourna vers le couffin de Mandy.

– Tu crois que ça ira ?

Respirant péniblement et larmoyant, Ian pressa un mouchoir contre son appendice malmené et se pencha pardessus mon épaule.

– Débile mental, hein ? Peuh !

– Où l'avez-vous trouvé ? Ou plutôt, à qui l'avez-vous volé ?

Jamie prit la pierre et la retourna entre ses doigts.

– À Neil Forbes. Les membres de l'Association des amateurs de soupe aux palourdes étaient nettement plus nombreux que nous, et nous avons dû décamper à toute vitesse. On a filé se cacher derrière les entrepôts.

– Je connaissais celui de Forbes, puisque j'y étais déjà allé, ajouta Ian.

Un des pieds de Mandy pointait hors du couffin. Il caressa sa plante du bout d'un doigt et sourit en voyant ses orteils se contracter par réflexe.

– Il y avait un grand trou à l'arrière, quelqu'un avait abattu un morceau du mur. Seule une bâche clouée le recouvrait. Alors, on l'a arrachée un peu, et on est rentrés.

Ils s'étaient retrouvés près d'un box que Forbes utilisait comme bureau et qui, à ce moment-là, était désert.

– Il était dans une boîte sur sa table. Comme s'il nous attendait ! Je l'ai juste pris dans ma main pour le regarder, puis on a entendu le gardien approcher. Alors...

Il haussa les épaules avec un sourire.

– Mais, vous ne croyez pas que le gardien dira à Forbes qu'il vous a vus ?

À eux deux, ils ne passaient pas inaperçus.

– Oh sans doute, répondit Jamie.

Il se pencha sur le couffin, tenant la pierre entre le pouce et l'index.

– Regarde ce que grand-père et oncle Ian t'ont apporté, *a muirinn* !

– On a décidé qu'il nous devait bien ça, après ce qu'il a fait subir à Brianna, reprit Ian. Selon moi, M. Forbes trouvera ça très raisonnable lui aussi, et sinon...

Il porta la main au couteau accroché à sa ceinture.

– ... Il lui reste toujours une oreille, après tout.

Très lentement, un petit poing s'éleva sous la moustiquaire, ses doigts s'ouvrant pour attraper la pierre.

– Elle dort toujours ? chuchotai-je. Jamie acquiesça et éloigna le chrysobéryl.

De l'autre côté de la table, le poisson fixait le plafond avec une totale

indifférence.

116. Le neuvième comte d'Ellesmere

9 juillet 1776

– L'eau ne sera pas froide.

Elle avait parlé sans réfléchir.

– Je ne pense pas que cela fera une grande différence.

Un nerf se contracta dans la joue de Roger, et il détourna la tête. Elle posa tout doucement la main sur lui, comme s'il était une bombe susceptible d'exploser au moindre faux mouvement. Il hésita, puis la prit avec un sourire contrit.

– Désolé.

– Je suis désolée aussi.

Ils se tinrent l'un contre l'autre, leurs doigts entrecroisés, observant la marée se retirer sur la plage étroite, millimètre par millimètre.

Dans la lumière du soir, les marais étaient gris et austères, jonchés de galets et souillés par les eaux tourbeuses du fleuve. Quand la mer se retirait, l'eau du port devenait brune et fétide, formant une tache qui s'étendait jusqu'aux navires ancrés dans la baie et presque jusqu'au large. Quand elle revenait, l'eau claire et grise de l'océan se déversait dans Cape Fear, submergeant les vasières.

– Là-bas !

Elle parlait à voix basse bien qu'il n'y eut personne pour les entendre, indiquant un groupe de vieux pieux d'amarrage plantés dans la boue. Un skiff était attaché à l'un d'eux, deux pirogues à quatre rames – les « libellules » qui sillonnaient le port – à un autre.

– Tu es sûre ?

Des petits crabes se précipitaient sur les galets, profitant du retrait de la marée pour glaner.

– Je suis sûre. J'ai entendu des gens en parler au Blue Boar. Un voyageur a demandé où cela se passerait, et Mme Smoots a répondu « les vieux poteaux d'amarrage près des entrepôts ».

Un flet éventré gisait sur les pierres, sa chair blanche exposée. Les pinces des crabes s'activaient et déchiquetaient, leurs minuscules gueules s'ouvraient grand et engloutissaient. Le cœur de Brianna se souleva, et elle déglutit avec difficulté. Peu importait ce qui arriverait ensuite, elle le savait. Mais quand même...

Roger acquiesça d'un air absent. Il mit sa main en visière pour protéger ses yeux du vent venant du port, évaluant les distances.

– Il y aura probablement foule.

Il y avait déjà du monde. La mer ne remonterait pas avant une bonne heure, mais les gens descendaient déjà vers le port par deux, trois ou quatre, se tenant près du magasin de fournitures pour bateaux en fumant la pipe, s'asseyant sur les tonneaux de poissons salés pour faire la causette. Mme Smoots avait dit vrai. Plusieurs d'entre eux pointaient un doigt vers les pieux d'amarrage.

– Il faudra se mettre là-bas, déclara Roger. C'est de là qu'on aura la meilleure vue.

Il tendit le menton vers les trois navires qui se balançaient près du quai principal.

– Depuis un des bateaux, qu'en dis-tu ?

Brianna fouilla dans la poche attachée à sa ceinture et sortit sa petite lunette en laiton. Elle observa les trois navires, fronçant les sourcils. Étaient ancrés une goélette de pêche, le brick de M. Chester et un vaisseau plus gros qui était arrivé au début de l'après-midi, propriété de la flotte britannique.

La tache pâle d'une tête traversa soudain son champ de vision, et elle figea.

– Oh la !... Ça ne peut pas être lui ! Mince... mais si, c'est lui !

Une flamme venait de s'allumer en elle, lui réchauffant le cœur.

– C'est lui qui ? interrogea Roger.

Il plissait les yeux, essayant de voir au loin sans aide.

– C'est John ! Lord John !

– Lord John Grey ? Tu es sûre ?

– Oui ! Sur le pont du brick ! Il a dû venir de Virginie. Oh, il est parti... mais c'était lui, je l'ai vu !

Elle se tourna vers Roger, tout excitée, repliant sa lunette et lui prenant le bras.

– Viens ! Allons essayer de le trouver. Il nous aidera. Roger se laissa entraîner, quoique nettement moins enthousiaste.

– Tu vas lui dire ? Tu es certaine que c'est sage ?

– Non, mais peu importe. Il me connaît.

Il lui jeta un regard torve, puis sa mine sombre fondit, se transformant malgré lui en sourire.

– Tu veux dire par là qu'il sait qu'il est inutile d'essayer de te faire changer d'avis, quand tu t'es mis une idée dans la caboche.

Elle sourit à son tour, le remerciant tacitement. Il n'avait pas été d'accord – en fait, il avait détesté l'idée, et elle ne pouvait le blâmer –, mais il n'essayerait pas de l'en empêcher. Lui aussi, il la connaissait.

– Oui. Viens vite, avant qu'il disparaisse dans la nature ! Parcourir la courbe du port ne fut pas une mince affaire, les quais étant remplis de badauds. Devant le Breakers, la foule devint encore plus compacte. Un groupe

de soldats en redingote rouge se tenaient debout ou étaient assis sur les pavés, entourés de sacs et de caisses, trop nombreux pour entrer dans la taverne. Depuis l'intérieur de l'établissement, on passait de main en main des bocks de bière, éclaboussant les têtes de ceux qui se trouvaient en dessous.

Un sergent à l'air harassé mais efficace était adossé au colombage d'une auberge, parcourant des liasses de papier, beuglant des ordres et mangeant une tourte à la viande, tout cela en même temps. Brianna retint son souffle en se frayant un passage entre les bagages et les hommes qui dégageaient une forte odeur de vomi et de crasse.

Quelques passants marmonnaient en voyant les soldats, d'autres les acclamaient et les applaudissaient, recevant en retour des saluts cordiaux. Fraîchement débarqués des entrailles du Scorpion, les soldats étaient trop heureux de retrouver leur liberté ainsi que de la nourriture et des boissons fraîches pour se soucier des réactions provoquées par leur arrivée.

Roger marcha devant elle et ouvrit un chemin dans la foule à coups de coudes et d'épaules. Des sifflements appréciatifs et des compliments salaces s'élevèrent sur le passage de la grande rousse, mais elle garda la tête baissée, fixant les talons de Roger devant elle.

Elle soupira de soulagement quand ils émergèrent enfin à l'autre bout du quai. On déchargeait encore les équipements des soldats un peu plus loin, mais il n'y avait pas grand monde devant le brick. Elle s'arrêta et jeta un coup d'œil autour d'elle, cherchant à apercevoir la tête blonde de Lord John.

– Le voilà !

Roger lui tira sur le bras. Elle suivit du regard la direction qu'il pointait et lui rentra dedans quand il recula précipitamment d'un pas.

– Aïe, qu'est-ce qui te... ?

Elle coupa net son invective, ayant la sensation d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre.

– Mince ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Lord John se tenait sur le quai, plongé dans une conversation animée avec un des soldats en redingote rouge. C'était un officier ; des galons dorés brillaient sur son épaule, et il portait un tricorne bordé de dentelle sous un bras. Toutefois, ce n'était pas son uniforme qui avait attiré leur attention.

– Oh, bon sang ! souffla-t-elle médusée.

Il était grand – très grand – avec des épaules amples et de longs mollets qui tiraient ses bas blancs, faisant papilloter béatement un groupe de jeunes marchandes d'huîtres. Cependant, ce n'était pas ni sa taille ni sa carrure qui donnait la chair de poule à Brianna, mais plutôt son port, sa silhouette, cette manière d'incliner la tête sur le côté et son air sûr de lui qui l'attirait comme un aimant.

– C'est papa...

Les mots lui échappèrent, même si elle savait que c'était absurde. Si, pour

un motif inimaginable, Jamie avait décidé de se déguiser en soldat anglais pour se promener dans le port, cet homme était différent. Il était mince et musclé, comme son père, mais possédait cette sveltesse particulière de la jeunesse. Il était gracieux, comme Jamie, mais avec une légère hésitation dans le geste, vestige de la gaucherie d'une adolescence encore proche.

Il se tourna un peu, éclairé de dos par les reflets de la lumière sur l'eau, et elle sentit ses jambes mollir. Un long nez droit, un front haut... de larges pommettes de Viking...

Roger lui agrippait fermement le bras, aussi fasciné qu'elle.

– Que... je... sois... pendu !

– Qu'on soit pendus tous les deux. Et lui aussi.

– Lui ?

– Lui, lui et lui !

Lord John, le mystérieux jeune soldat et, surtout, son père.

– Viens.

Elle libéra son bras et avança d'un pas rapide sur le quai, se sentant étrangement désincarnée, comme si elle s'observait de loin.

Tel que dans un miroir déformant de fête foraine, elle voyait son visage, sa taille, ses gestes... soudain transposés dans une redingote rouge et des culottes en daim. Il avait les cheveux châtain foncé et non roux, mais ils étaient épais comme les siens, avec la même ondulation, le même épi qui les soulevait sur son front.

Lord John tourna la tête et l'aperçut. Ses yeux sortirent de leurs orbites avec une expression d'horreur absolue. Il fit un geste vague dans sa direction, comme pour l'arrêter, mais autant stopper un raz-de-marée.

– Bonjour ! lança-t-elle gaiement. Quelle surprise de vous trouver ici, Lord John !

Lord John émit un faible couac, comme un canard à qui on aurait marché sur la patte, et le jeune homme lui fit face avec un sourire cordial.

Mon Dieu, il avait même les yeux bleus que son père. Bordés de cils noirs, à peine bridés et si jeunes que la peau tout autour était lisse et tendue. Des yeux de chat. Exactement comme les siens.

Son cœur battait si fort qu'elle était persuadée que tout le monde l'entendait. Toutefois, le jeune officier ne semblait pas s'en rendre compte. Il s'inclina avec courtoisie.

– Votre serviteur, madame.

Puis il regarda Lord John furtivement, attendant que celui-ci les présente.

– Ma chère, quel... plaisir de vous revoir ici. J'ignorais tout à fait que...

« Tu m'étonnes ! » pensa-t-elle. Elle continua néanmoins de sourire aimablement. À ses côtés, Roger hochait la tête et répondait aux salutations de John Grey, s'efforçant de ne pas fixer ouvertement le jeune homme.

– Mon fils, disait Lord John. William, Lord Ellesmere. D'un regard sévère, il défia Brianna de le contredire.

– William, je te présente monsieur Roger MacKenzie et son épouse.

– Monsieur. Madame MacKenzie.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de réagir, Lord Ellesmere s'inclina et lui fit un baisemain. Elle manqua de sursauter en sentant son souffle sur ses doigts et, par réflexe, serra sa main plus fort qu'elle ne l'avait voulu. Il parut déconcerté un instant, mais parvint à se sortir de la situation avec grâce. Il était beaucoup plus jeune qu'elle ne l'avait cru de loin. Mais l'uniforme et son assurance le faisaient paraître plus mûr. Il la dévisageait avec un imperceptible froncement de sourcils.

– Je crois que... commença-t-il. Nous sommes-nous déjà rencontrés, madame MacKenzie ?

– Non. Non, je ne pense pas, je m'en souviendrais. Elle fut surprise d'entendre sa propre voix si normale. Elle regarda Lord John, visiblement de plus en plus mal en point. Toutefois, ayant été aussi soldat, il se ressaisit avec un effort visible et posa une main sur le bras de William.

– Tu ferais peut-être bien d'aller t'occuper de tes hommes. On dîne ensemble plus tard ?

– J'ai déjà accepté l'invitation du colonel, père. Mais je suis sûr qu'il serait ravi que tu te joignes à nous. Cela dit, nous dînerons assez tard. On m'a informé qu'une exécution avait lieu demain matin, et on a demandé à mes troupes de se tenir prêtes, au cas où il y aurait des troubles en ville. Il nous faudra un certain temps pour nous organiser.

Lord John jeta un coup d'œil derrière William.

– Des troubles ? Ils s'attendent à un mouvement populaire ?

– Je ne sais pas. Il ne s'agit pas d'une question politique, uniquement d'un pirate. Je ne pense pas qu'il y aura de problèmes.

– De nos jours, tout est politique, William, répondit sèchement Lord John. Ne l'oublie pas. Il vaut toujours mieux s'attendre à des troubles que de devoir y faire face sans y être préparé.

Le jeune homme rougit, mais il ne se laissa pas décontenancer.

– Tu as raison, père. Tu es bien plus au fait de la situation locale que je ne le suis. Tes conseils me seront des plus précieux.

Il se détendit et se tourna vers Brianna.

– Enchanté d'avoir fait votre connaissance, madame MacKenzie. Monsieur, votre serviteur.

Il s'inclina vers Roger, puis tourna les talons et s'éloigna sur le quai, ajustant son tricorne et reprenant un air d'autorité.

Brianna expira longuement, espérant trouver les mots justes, le temps que ses poumons se vident. Lord John la prit de vitesse.

– Oui. Il est bien qui vous pensez.

– Ma mère est au courant ?

– Jamie est au courant ? demanda Roger en même temps. Elle le regarda surprise, et il lui répondit d'un haussement de sourcils. Oui, un homme pouvait engendrer sans le savoir. Cela lui était arrivé.

William parti, Lord John se calma, et son visage retrouva sa couleur naturelle. Il avait été militaire assez longtemps pour savoir reconnaître l'inévitable.

– Oui, ils sont tous les deux au courant.

– Quel âge a-t-il ? poursuivit Roger.

– Dix-huit ans. Pour vous épargner de compter à rebours, il est né en 1758. À Helwater, dans le Lake District.

Brianna retrouva son souffle.

– C'était donc... avant que ma mère... revienne.

– Exactement. De France. Où, je présume, vous êtes née et avez grandi.

Il la fixa d'un regard perçant, sachant pertinemment qu'elle ne baragouinait que quelques mots de français. Elle sentit le feu lui monter au visage.

– Ce n'est plus le moment de faire des secrets. Si vous avez des questions sur ma mère et moi, je vous dirai tout ce que vous voulez savoir, mais de votre côté, vous allez me parler de lui. (Elle inclina la tête vers la taverne). De mon frère !

Lord John la dévisagea, puis acquiesça.

– De toute façon, je ne vois pas comment je pourrais faire autrement. Mais avant, une chose... vos parents sont-ils ici, à Wilmington ?

– Oui, d'ailleurs... (elle leva les yeux vers le ciel, évaluant la position du soleil. Il était suspendu juste au-dessus de la ligne d'horizon, un disque d'or en fusion) nous allions justement les retrouver pour dîner.

– Ici ?

– Oui.

Lord John se tourna vers Roger.

– Monsieur MacKenzie, je vous serais infiniment reconnaissant d'aller trouver votre beau-père de ce pas. Informez-le de la présence du neuvième comte d'Ellesmere. Dites-lui que je sais que sa raison lui dictera de quitter Wilmington sur-le-champ.

Roger eut un mouvement de surprise, puis, la curiosité prenant le dessus, questionna :

– Le comte d'Ellesmere ? D'où tient-il ça ?

– Peu importe, s'impatienta Lord John. Voulez-vous bien me rendre ce service ? Jamie doit quitter la ville au plus tôt, avant qu'ils ne se rencontrent par hasard, ou que quelqu'un les voit ensemble et s'interroge à voix haute.

Roger semblait lui aussi se poser des questions sur Lord John.

– Je serais étonné qu'il accepte de partir, répondit-il. En tout cas, pas avant demain.

– Pourquoi pas ?

Le regard de Lord John allait de l'un à l'autre.

– D'ailleurs, que faites-vous tous ici ? Ce n'est pas à cause de l'exécu... Oh, Seigneur ! Non, ne me dites rien.

Il se plaqua une main sur le visage, l'air d'un homme éprouvé au-delà du supportable.

Brianna se mordit la lèvre. En apercevant Lord John plus tôt, elle avait été non seulement ravie, mais aussi soulagée, comptant sur lui pour l'aider dans son plan. Cependant, avec cette nouvelle complication, elle se sentait tiraillée, incapable d'affronter une situation ou l'autre, et encore moins d'y réfléchir de manière cohérente. Elle se tourna vers Roger, l'appelant à l'aide du regard. Il hocha la tête, prenant la décision pour eux.

– Je vais aller trouver Jamie. Reste donc ici à bavarder avec M. Grey, d'accord ?

Il l'embrassa, puis s'éloigna sur le quai, marchant d'un tel pas pressé que la foule s'écartait spontanément sur son passage.

Les yeux fermés, Lord John avait l'air de prier, implorant sans doute le ciel de lui donner de la force. Elle lui prit le bras, le faisant sursauter.

– C'est aussi frappant que je le crois ? demanda-t-elle. Lui et moi ?

Il examina ses traits, l'un après l'autre.

– Je pense, oui. En tout cas, à mes yeux. Peut-être que pour un observateur qui ne vous connaîtrait pas ce serait moins flagrant. Vous n'avez pas la même couleur de cheveux. Vous n'êtes pas du même sexe. Il y a son uniforme... Mais, ma chère, vous savez que votre allure est déjà très frappante.

Il voulait dire bizarre. Elle comprenait.

– Je sais, j'ai l'habitude que les gens me regardent comme une bête de foire.

Elle baissa son chapeau, le rabattant de manière à cacher ses cheveux et son visage.

– Dans ce cas, nous ferions mieux d'aller dans un endroit où je ne serais pas vue par des gens qui le connaissent.



Le quai et les rues du marché étaient bondés. Tous les établissements publics de la ville (et quelques lieux privés) seraient bientôt envahis par les soldats. Son père se trouvait avec Jemmy chez Alexander Lillington, sa mère et Mandy chez le docteur Fentiman, deux lieux très fréquentés et où les commérages allaient bon train. En outre, elle ne voulait pas voir ses parents avant de savoir tout ce qu'il y avait à savoir. Lord John estimait que c'était là plus que ce qu'il était disposé à lui dire, mais ce n'était pas le moment de se

disputer.

Cela leur laissait le choix entre le cimetière et le champ de courses déserté. Brianna déclara que, vu les circonstances, elle préférait éviter un lieu lui rappelant trop l'imminence de la mort.

Tout en l'aidant à enjamber une grande flaque, il demanda :

– Par ces circonstances funèbres, vous voulez parler de l'exécution de demain ? Il s'agit bien de Stephen Bonnet ?

– Oui, répondit-elle distraite. Mais laissons ça pour l'instant. Vous n'êtes pas déjà pris pour dîner, n'est-ce pas ?

– Non, mais...

Ils se mirent à marcher lentement sur la piste ovale. Elle avançait en observant ses pieds.

– Revenons-en à William. Le neuvième comte d'Ellesmere, vous avez dit ?

– William Clarence Henry George. Vicomte d'Ashness, maître de Helwater, baron Derwent et, en effet, comte d'Ellesmere.

– Ce qui, si je comprends bien, signifie qu'aux yeux du monde, il n'est pas le fils de mon père. Enfin, de Jamie Fraser.

– Il est le fils de feu Ludovic, huitième comte d'Ellesmere. Ce dernier est mort le jour de la naissance de son héritier.

– Mort de quoi ? Du choc ?

Elle était visiblement d'humeur dangereuse. Il remarqua avec intérêt qu'elle possédait la férocité contenue de son père et la langue acérée de sa mère, une combinaison aussi fascinante qu'alarmante. Néanmoins, il n'avait pas l'intention de la laisser lui imposer ses règles.

– Tué par balle, répondit-il sur un ton badin. Votre père l'a abattu.

Elle s'arrêta net.

Faisant mine de ne pas remarquer sa stupeur, il poursuivit :

– Ce n'est pas la version officielle, je vous rassure. Le rapport du médecin légiste indiquait « mort accidentelle », ce qui, je crois savoir, n'est pas tout à fait inexact.

Il lui prit le bras pour l'inciter à se remettre en marche.

– Bien sûr, des bruits ont couru. Mais le seul témoin, outre les grands-parents de William, était un cocher irlandais originaire du comté de Sligo, rapidement renvoyé sur ses terres, peu après l'incident avec une généreuse pension. La mère de l'enfant étant morte le même jour, les commérages se sont principalement bornés à supputer que le comte...

– Sa mère est morte aussi ?

Cette fois, elle continua de marcher, mais tourna vers lui ses yeux bleus profonds et pénétrants. Lord John avait assez d'expérience avec ce regard de félin des Fraser pour ne pas être désarçonné.

– Elle s'appelait Geneva Dunsany. Elle est morte peu après la naissance de

William... d'une hémorragie parfaitement naturelle.

– Parfaitement naturelle... marmonna-t-elle. Cette Geneva, elle était mariée au comte, quand mon père et elle...

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Il pouvait voir le doute et la répugnance lutter avec ses souvenirs du visage irréfutable de William... et ce qu'elle savait du tempérament de son père.

– Il ne m'en a rien dit, et en aucun cas je lui aurais posé la question, répondit-il avec fermeté.

Elle lui adressa un autre de ces regards, et il le lui rendit au quintuple.

– Quelle qu'ait été la nature des relations de Jamie avec Geneva Dunsany, je ne peux concevoir qu'il ait commis un acte aussi déshonorant que celui d'abuser un autre homme dans son mariage.

– Moi non plus, mais... (Elle pinça les lèvres, puis se détendit). Vous croyez qu'il était amoureux d'elle ?

Il ne fut pas surpris par la question, mais par le fait qu'il ne se l'était jamais posée lui-même. Pourquoi pas ? Il n'avait aucun droit d'être jaloux de Geneva Dunsany et, quand bien même il l'aurait été, une jalousie aussi rétroactive aurait été absurde dans la mesure où il n'avait appris les origines de William que plusieurs années après la mort de la jeune femme.

– Je n'en ai aucune idée.

Les doigts de Brianna pianotaient nerveusement sur son bras. Il posa sa main dessus pour les arrêter.

– Mince ! murmura-t-elle.

Puis elle cessa de s'agiter et marcha un moment en silence. Des touffes de mauvaises herbes poussaient sur la piste ovale. Elle donna un coup de pied au passage dans une gerbe de seigle sauvage, projetant un petit nuage de sable. Puis elle poursuivit :

– S'ils s'aimaient, pourquoi ne se sont-ils pas mariés ?

Il éclata de rire.

– Se marier ? Mais, ma chère, il était le palefrenier de la famille !

Une lueur perplexe traversa son regard. L'espace d'un instant, il aurait juré qu'elle s'était apprêtée à dire « Et alors ? »

Ce fut son tour de s'immobiliser.

– Mais où diable avez-vous donc été élevée ?

Il pouvait voir des pensées s'agiter dans ses yeux. Elle avait hérité de Jamie la faculté de se cacher derrière un masque, mais il subsistait un peu de la transparence de Claire en elle. Il la vit prendre une décision, une fraction de seconde avant qu'elle n'affiche un sourire satisfait.

– À Boston. Je suis une Américaine. Mais vous saviez déjà que j'étais une Sauvage, n'est-ce pas ?

– Cela explique sans doute vos attitudes républicaines, bougonna-t-il.

Toutefois, je vous conjure de dissimuler ces sentiments dangereux, pour le bien de votre famille. Votre père n'a pas besoin de cela pour s'attirer des ennuis, il s'y emploie fort bien tout seul. Cela dit, vous pouvez me croire sur parole, il est tout à fait impossible à la fille d'un baronet d'épouser un palefrenier, si impérieuse que soit la nature de leurs sentiments.

Elle émit un grognement expressif et fort peu féminin. Il reprit la main de Brianna et la coinça sous son bras, poursuivant :

– Sans compter qu'il était un prisonnier en liberté surveillée et un traître jacobite de surcroît. Je peux vous assurer que le mariage ne leur a jamais traversé l'esprit, ni à l'un ni à l'autre.

– Mais c'était dans un autre pays, dit-elle doucement. En outre, la malheureuse est morte.

– Tout à fait.

Ils poursuivirent leur marche en silence dans le sable humide, chacun perdu dans ses pensées.

– Et le comte... reprit-elle soudain. Vous savez pourquoi mon père l'a tué ?

– Votre père ne m'a jamais parlé ni de Geneva, ni du comte, ni même directement de la paternité de William. Mais oui, je sais.

Il lui jeta un regard en biais.

– C'est mon fils, après tout. Dans le sens large du terme, du moins.

Il était beaucoup plus que cela, mais il ne tenait pas à en discuter avec la fille de Jamie.

– Oui, d'ailleurs, comment est-ce arrivé ?

– Comme je vous l'ai dit, les deux parents – officiels – de William sont morts à sa naissance. Son père... enfin, je veux dire le comte, n'avait pas de parent proche, si bien que l'enfant a été confié à son grand-père, Lord Dunsany. La sœur de Geneva, Isobel, l'a élevé comme son fils. Et moi... (Il haussa les épaules, nonchalant), j'ai épousé Isobel. Avec le consentement de Dunsany, je suis devenu le tuteur légal de William, et il me considère comme son beau-père depuis qu'il a l'âge de six ans... C'est mon fils.

– Vous ? Vous êtes marié ?

Elle le regardait avec des yeux ronds. Son incrédulité était offensante.

– Vous avez décidément les notions les plus étranges sur le mariage. J'étais un excellent parti.

– Ah oui ? C'était aussi l'avis de votre femme ?

Quand sa mère lui avait posé la même question, elle l'avait pris de court. Cette fois, il y était préparé.

– C'était un autre monde, répondit-il sèchement. Et Isobel...

Comme il l'avait espéré, cela lui cloua le bec.

Un feu brûlait à une extrémité du champ de courses où des voyageurs avaient monté un camp de fortune. Des gens ayant descendu le fleuve pour

assister à l'exécution ? Des hommes venus s'enrôler dans les milices rebelles ? Une silhouette remua, à peine visible derrière le voile de fumée, et il tira sur le bras de Brianna pour lui faire faire demi-tour. Leur conversation était déjà assez difficile sans risquer d'être interrompue.

– Vous m'avez interrogé sur la mort d'Ellesmere. La version de Lord Dunsany au bureau du médecin légiste était que le coup est parti accidentellement pendant qu'il lui montrait un nouveau pistolet. Le genre d'histoire que l'on fabrique généralement pour qu'on ne la croie pas... le but étant de laisser penser que le comte s'était tué lui-même, sans nul doute par désespoir après la mort de sa femme. Mais Dunsany évitait ainsi que l'enfant soit marqué à vie par le scandale du suicide de son père.

– Ce n'est pas ce que j'ai demandé, dit-elle d'une voix glacée. Je veux savoir pourquoi mon père l'a tué.

Il soupira. Les membres de l'Inquisition espagnole auraient adoré cette fille. Elle aurait su mener leurs interrogatoires d'une main de maître.

– J'ai cru comprendre que le comte, apprenant que le nouveau-né n'était pas de son sang, avait eu l'intention de laver la souillure faite à son honneur en précipitant l'enfant par la fenêtre, sur les pavés de la cour, dix mètres plus bas.

Elle pâlit.

– Comment a-t-il su ? Et si papa n'était que palefrenier, que faisait-il là ? Le comte savait-il que... il était responsable ?

Elle imagina une scène où Jamie était convoqué devant le comte afin d'assister à la mise à mort de son rejeton illégitime avant de subir un sort similaire. John n'eut aucun mal à deviner ses pensées, il avait eu cette vision maintes fois lui-même.

– « Responsable », répéta-t-il. Un choix de mot intéressant. Jamie Fraser est « responsable » de plus de choses que n'importe quel autre homme de ma connaissance. Pour ce qui est des détails, je n'en sais pas plus. Je ne sais que ce qu'Isobel m'a raconté. Sa mère était présente, et elle ne lui a sans doute dit que l'essentiel.

Elle donna un coup de pied dans un caillou et l'observa rebondir sur le sable compact.

– Et vous n'avez jamais demandé à papa ?

Le caillou était retombé sur le chemin de Lord John. Il l'envoya rouler quelques mètres devant Brianna.

– Je n'ai jamais parlé à votre père de Geneva, d'Ellesmere ou de William, si ce n'est pour l'informer de mon mariage avec Isobel, et pour l'assurer que je m'acquitterais de mon mieux de mon devoir de tuteur de William.

Elle enfonça le caillou dans le sable du bout du pied et s'arrêta.

– Vous ne lui avez jamais rien dit ? Et lui, que vous a-t-il dit ?

– Rien.

– Pourquoi avez-vous épousé Isobel ?

Il soupira : il était inutile d'essayer de fuir.

– Pour pouvoir veiller sur William.

– Vous voulez dire que vous vous êtes marié et avez bouleversé toute votre vie, rien que pour vous occuper du fils illégitime de Jamie Fraser et, ni l'un ni l'autre n'en avez jamais discuté ?

– Non, dit-il surpris. Bien sûr que non. Elle secoua la tête.

– Ah, les hommes !...

Elle se tourna vers la ville. L'air était paisible, et la fumée des cheminées formait un voile dense au-dessus des arbres. On ne voyait pas les toits des maisons, et on aurait pu croire qu'un dragon dormait sur le rivage. Toutefois, le grondement sourd n'était pas un ronflement reptilien. De petits groupes de gens n'avaient cessé de passer le long du champ de courses en direction du centre, et les réverbérations des cris de la foule grandissante étaient clairement audibles chaque fois que le vent tournait.

– Il fera bientôt nuit, je dois rentrer, annonça-t-elle. Elle bifurqua vers l'allée qui menait à la ville et il la suivit, momentanément soulagé, mais sachant que l'inquisition n'était pas terminée.

Toutefois, elle n'avait plus qu'une seule question.

– Quand comptez-vous le lui dire ?

– Dire quoi à qui ?

Elle fronça les sourcils, irritée.

– À lui. À William, mon frère.

Son agacement s'atténua quand elle s'entendit prononcer le mot. Elle était encore pâle, mais une sorte d'excitation commençait à colorer sa peau. Lord John avait l'impression d'avoir mangé un aliment qui ne lui réussissait pas du tout. Une sueur froide perla sur son front, et ses viscères se nouèrent.

– Avez-vous perdu la raison ?

Il lui prit le bras, autant pour ne pas trébucher que pour l'obliger à s'arrêter.

– J' imagine qu'il ne sait pas qui est son vrai père, répliqua-t-elle sur un ton âpre. Forcément, si papa et vous n'en avez jamais discuté entre vous, vous n'aviez sans doute aucune raison de le lui dire. Mais il est grand, maintenant. Il a quand même le droit de savoir.

Lord John ferma les yeux, laissant échapper un faible gémissement.

– Vous vous sentez mal ? Vous n'avez pas l'air dans votre assiette.

– Asseyez-vous, ordonna-t-il.

Il s'affaissa dans l'herbe, s'adossant à un arbre, et lui tira sur le bras pour qu'elle s'asseye à ses côtés. Les pensées défilaient à toute allure dans sa tête. Elle voulait sûrement plaisanter ! Mais son ton cynique lui assura que non. Elle avait un certain sens de l'humour, mais elle ne cherchait visiblement pas à être drôle. Elle ne pouvait pas... Il ne pouvait pas la laisser faire. Il était inconcevable qu'elle... Mais comment l'en empêcher ? Si elle refusait de

l'écouter, peut-être que Jamie ou sa mère...

Une main se posa sur son épaule.

– Je suis désolée. Je n'ai pas réfléchi à ce que je disais. Il sentit le soulagement l'envahir, et ses entrailles se dénouèrent peu à peu.

– J'aurais dû y penser, continua-t-elle à se reprocher. J'aurais dû comprendre ce que vous ressentez. Vous l'avez dit vous-même, c'est votre fils. Vous l'avez élevé. Je vois bien combien vous l'aimez. Ce doit être terrible pour vous de penser qu'en apprenant la vérité sur papa, il vous en voudra de ne pas le lui avoir révélé.

Tout en parlant, elle lui caressait la clavicule dans un geste qu'il supposa vouloir être réconfortant. Si c'était vraiment son intention, l'effet était plutôt raté.

– Mais... commença-t-il.

Elle prit sa main entre les siennes et la serra, ses yeux bleus scintillant de larmes.

– Ce ne sera pas le cas, je vous l'assure. William ne cessera jamais de vous aimer. Croyez-moi. Il m'est arrivé la même chose quand j'ai appris, au sujet de mon vrai père. Au début, je n'ai pas voulu y croire. J'avais déjà un père, et je l'aimais. Je n'en voulais pas d'autre que lui. Puis j'ai rencontré mon vrai père, et ce fut... ce que ce fut.

Elle essuya ses yeux sur la dentelle de sa manche.

– Mais je n'ai jamais oublié mon autre père. Je ne l'oublierai jamais. Jamais.

Ému malgré lui, Lord John s'éclaircit la gorge.

– Oui, bien... Je suis sûr que vos sentiments sont tout à votre honneur, ma chère. Et si j'espère pouvoir continuer à jouir de l'affection de William à l'avenir comme aujourd'hui, ce n'était pas tout à fait ce dont je voulais parler.

– Ah non ?

Elle se redressa, surprise. Les larmes avaient façonné ses cils en forme de piques noires. Elle était vraiment jolie. Il ressentit un élan de tendresse envers elle.

– Non, répéta-t-il plus doucement. Écoutez, ma chère enfant. Je vous ai dit qui était William... ou qui il croit être.

– Vous voulez dire le vicomte de je ne sais quoi ? Il poussa un soupir las.

– En effet. Les cinq personnes au monde qui connaissent sa véritable paternité ont déployé des efforts considérables afin que personne, William y compris, n'ait jamais la moindre raison de douter qu'il est vraiment le neuvième comte d'Ellesmere.

Fronçant le front et les lèvres, elle n'avait toujours pas l'air de saisir. Bon sang, il fallait espérer que son mari avait pu trouver Jamie Fraser à temps. Il était la seule personne susceptible de se montrer plus entêtée que sa fille.

– Vous ne comprenez pas, dit-elle enfin.

Quand elle releva les yeux, il y lut qu'elle venait d'arrêter une décision.

– Nous partons. Roger, moi... et les enfants.

– Vraiment ? demanda-t-il sur ses gardes.

C'était peut-être une bonne nouvelle, à différents égards.

– Où comptez-vous aller ? Vous partez en Angleterre ? Ou en Écosse ? Si vous vous rendez en Angleterre ou au Canada, j'y ai d'excellentes relations qui pourront...

– Non. Pas là-bas. Nulle part où vous ayez des « relations ».

Elle lui adressa un sourire peiné avant de continuer :

– Donc, vous voyez... nous ne serons plus là. Nous partons... définitivement. Je... je ne crois pas que je vous reverrai un jour.

Elle venait juste d'en prendre conscience ; il le lut sur son visage et, outre son propre serrement de cœur, il fut touché par sa détresse évidente.

– Vous me manquerez beaucoup, Brianna.

Ayant été soldat pendant une longue période de sa vie, puis diplomate, il avait appris à vivre avec les séparations et l'absence, sans parler des amis morts abandonnés derrière lui. Mais l'idée de ne jamais revoir cette fille étrange lui causa un chagrin inattendu. Presque, pensa-t-il surpris, comme s'il s'agissait de sa propre fille.

Mais il avait aussi un fils, et il se tendit de nouveau quand elle reprit la parole, se penchant vers lui avec une détermination que, dans un autre contexte, il aurait trouvé charmante.

– Vous saisissez donc que je dois parler à William, que je lui dise. Nous n'aurons jamais une autre occasion.

Puis son expression changea de nouveau. Elle porta une main à son sein.

– Je dois y aller, déclara-t-elle brusquement. Mandy... Amanda, ma fille... a besoin d'être nourrie.

Là-dessus, elle se releva et partit, courant dans l'allée en soulevant un nuage de sable, avec, dans son sillage, une menace de destruction et de désastre.

117. La justice et la miséricorde me donneront raison

10 juillet 1776

La marée reflua juste avant cinq heures du matin. Il faisait déjà jour, et le ciel était clair. Les vasières au-delà des quais s'étendaient, grises et luisantes, leur surface lisse perturbée ici et là par des amas d'algues et de chiendent marin, surgissant de la boue comme des touffes de cheveux.

Tout le monde s'était levé à l'aube. La foule sur le quai attendait de voir passer la procession : deux officiers du comité de sécurité de Wilmington, un représentant de l'Association des marchands, un pasteur portant une Bible et le prisonnier, une haute silhouette large d'épaules, marchant pieds nus dans la boue nauséabonde. Derrière eux venait un esclave, portant les cordes.

– Je ne supporte pas de regarder ça, dit Brianna entre ses dents.

Elle était blême, les bras croisés sur son ventre.

– Alors, allons-nous-en.

– Non, je dois rester.

Elle redescendit ses bras et se tint droite, tout en observant. Les gens autour d'eux se bousculaient pour mieux voir, huant et sifflant si fort que le vacarme était assourdissant. Cela ne dura pas longtemps. L'esclave, un grand gaillard, secoua les pieux pour tester leur solidité. Puis il recula tandis que les deux officiers ligotaient Stephen Bonnet à un des poteaux, le saucissonnant des genoux à la poitrine. L'ordure n'irait nulle part.

Roger se dit qu'il devrait sonder son cœur pour y trouver de la compassion et prier pour le condamné. Il ne pouvait pas. Il tenta d'implorer le pardon, mais en vain. Un nid de vers grouillait dans son ventre. Il avait l'impression d'être lui-même ligoté à un poteau, attendant d'être noyé.

Le pasteur en manteau noir se pencha vers Bonnet et lui parla. Roger n'eut pas l'impression que le pirate lui répondit, mais il ne pouvait en être sûr. Ensuite, les hommes ôtèrent leur chapeau pendant que le prêtre récitait une prière. Puis ils se recoiffèrent et revinrent vers le rivage, pataugeant dans la vase jusqu'aux chevilles.

Sitôt les représentants officiels partis, des gens coururent dans la boue, des curieux, des enfants bondissants... et un homme tenant un carnet et un crayon. Roger reconnut Amos Crupp, le propriétaire de la Wilmington Gazette.

– Tu parles d'un scoop ! marmonna-t-il.

Peu importait ce que dirait Bonnet – ou ne dirait pas –, l'édition du lendemain contiendrait sûrement les confessions scabreuses ou les remords larmoyants du pirate, ou peut-être les deux.

– Non, ça, je ne peux vraiment pas le regarder. Brianna fit volte-face et lui

prit le bras. Elle parvint à parcourir plusieurs pâtés de maisons avant de se retourner, d'enfouir son visage dans la chemise de Roger et de s'effondrer en sanglots.

– Chut, chut, ça va aller.

Il lui caressa le dos, essayant d'infuser un peu de conviction dans ses paroles, mais lui-même avait dans la gorge un nœud de la taille d'un citron. Il l'écarta un peu de lui pour la fixer dans les yeux.

– Tu n'es pas obligée de le faire, Brianna.

Elle cessa de pleurer, renifla et s'essuya sur sa manche, comme Jemmy. Elle ne parvenait pas à soutenir le regard de Roger.

– Ça va... Il... il ne s'agit pas tant de lui, c'est... tout le reste. M-Mandy... mon frère. Oh, Roger, si je ne le lui dis pas, il ne saura jamais. Je ne le reverrai plus jamais, et Lord John non plus. Ni maman...

Les larmes jaillirent de plus belle.

– Il ne s'agit pas de lui, répéta-t-elle entre deux hoquets.

– Peut-être, mais tu n'es pas obligée de le faire quand même.

– J'aurais dû le tuer sur Ocracoke.

Elle ferma les yeux et repoussa les mèches sorties de son bonnet.

– J'ai été lâche. J'ai cru qu'il serait plus facile de laisser... la justice s'en charger.

Elle rouvrit les yeux et parvint enfin à le regarder en face.

– Je ne peux pas attendre que ça se passe ainsi, même si ce n'était pas mon intention au départ.

Roger le comprenait. Il sentit dans ses os la terreur de la marée approchant, l'inexorable montée des eaux. Elles n'atteindraient pas Bonnet avant au moins neuf heures, vu sa taille.

– Je le ferai, dit-il fermement.

Elle tenta de sourire, puis y renonça.

– Non. Pas toi.

Elle paraissait épuisée. Ni l'un ni l'autre n'avaient beaucoup dormi la nuit précédente. Mais elle était aussi déterminée, et il reconnut en elle le sang opiniâtre de Jamie Fraser.

Après tout, il pouvait lui aussi être aussi têtu.

– Tu te souviens de ce que ton père a dit un jour : « C'est moi qui tue pour elle. » S'il faut que ce soit fait, je le ferai.

Elle commençait à se ressaisir. Elle s'essuya le visage sur un pli de sa jupe et se redressa enfin de toute sa hauteur. Ses yeux étaient d'un bleu profond et vif, plus sombre que le ciel.

– Je sais, tu me l'as raconté. Mais tu m'as aussi dit qu'il avait expliqué à Arch Bug : « Elle a prêté serment. » Elle est médecin, elle ne tue pas les gens.

« Tu parles ! » pensa Roger, mais il se garda bien de le dire à voix haute.

Avant qu'il ait pu trouver quelque chose de plus judicieux à répondre, elle reprit, posant les mains à plat sur son torse :

– Toi aussi, tu es tenu par un serment.

– Pas du tout.

– Oh si. Ce n'est peut-être pas encore officiel, mais cela ne change rien. Ton vœu n'a pas besoin d'être formulé avec des mots... il est en toi, et je le sais.

Il ne pouvait le nier et était ému qu'elle l'ait senti aussi. Il mit ses mains sur les siennes et serra ses doigts fins.

– C'est vrai, mais j'ai aussi un serment envers toi. Je t'ai juré que je ne mettrais jamais Dieu avant mon amour pour toi.

L'amour. Il ne pouvait croire qu'il discutait d'un tel acte en termes d'amour. Pourtant, bizarrement, il sentait qu'elle le voyait ainsi.

– Je ne suis pas tenue par ce type de serment, répondit-elle, d'un ton assuré. Et j'ai donné ma parole.

La veille, à la tombée de la nuit, elle était sortie avec Jamie, se rendant au lieu où le pirate était détenu. Roger ignorait à quelle sorte de marchandage ou de corruption ils s'étaient livrés, mais on les avait laissés entrer. Quand ils étaient rentrés, très tard, Brianna, décomposée, avait tendu une liasse de papiers à son père : des déclarations de Stephen Bonnet écrites sous serment concernant ses affaires avec divers marchands de la côte.

Roger avait lancé un regard incendiaire à son beau-père, qui le lui avait retourné. « C'est la guerre, avaient dit ses yeux sombres, et j'utiliserai toutes les armes à ma disposition. » Toutefois, il avait juste dit « Bonne nuit, *a nighean* », avant de caresser les cheveux de sa fille avec tendresse.

Brianna s'était assise avec Mandy sur les genoux pour l'allaiter, refusant de parler. Peu à peu, ses traits s'étaient détendus. Elle avait fait faire son rot au bébé, puis l'avait couché. Quand elle s'était enfin glissée dans leur lit, elle lui avait fait l'amour avec une violence silencieuse qui l'avait surpris. Mais pas autant qu'elle le surprenait à présent.

– Il y a autre chose, déclara-t-elle tristement. Je suis la seule personne au monde pour qui ce ne sera pas un meurtre.

Là-dessus, elle tourna les talons et se remit à marcher d'un pas rapide vers l'auberge où Mandy attendait d'être nourrie. Sur les vasières, il entendait encore les voix excitées des curieux, éraillées comme des cris de mouette.



À deux heures de l'après-midi, Roger aida sa femme à grimper dans une barque amarrée au quai devant les entrepôts. La marée continuait de monter. Au milieu de l'étendue grise, on apercevait le groupe de pieux et la tête noire du pirate.

Brianna était distante, telle une statue païenne, le visage de marbre. Elle

souleva ses jupes pour monter à bord, puis s'assit, le dos droit, la masse lourde dans sa poche cognant avec un bruit sourd contre le banc en bois.

Roger saisit les rames et prit la direction des pieux. Personne ne ferait attention à eux. Des embarcations n'avaient cessé d'aller et venir depuis midi, transportant des curieux voulant voir le visage du condamné, le railler ou découper une mèche de ses cheveux en guise de souvenir.

Il ne pouvait voir où il allait. Brianna le dirigeait sans parler avec des signes du menton.

Puis elle leva soudain sa main gauche, et il souleva une rame pour faire tourner la barque.

Les lèvres de Bonnet étaient gercées, son visage crevassé et incrusté de sel, ses paupières si rouges qu'il pouvait à peine les soulever. Pourtant, il releva la tête à leur approche, et Roger vit un homme détruit, impuissant et redoutant une étreinte imminente... au point qu'il aspirait presque à sa caresse séductrice, abandonnant sa chair à ses doigts glacés et au baiser qui aspirerait son dernier souffle.

– Tu as tardé, ma chérie.

Ses lèvres desséchées esquissèrent un faible sourire qui les fendit, laissant du sang sur ses dents.

– Mais je savais que tu viendrais.

Roger approcha la barque plus près, encore plus près. Quand il se retourna, Brianna avait sorti le pistolet à la crosse dorée de sa poche et l'appuyait contre l'oreille de Bonnet.

– Que Dieu t'accompagne, Stephen, dit-elle clairement en gaélique.

Puis elle appuya sur la gâchette, lança le pistolet dans l'eau et se retourna vers son mari.

– Rentrons.

118. Regrets

En rentrant dans sa chambre d'auberge, Lord John eut la surprise – la stupéfaction, même – de découvrir un visiteur.

– John.

Jamie Fraser se détourna de la fenêtre avec un léger sourire.

– Jamie.

Il lui sourit à son tour, essayant de contrôler sa joie. Il ne l'avait pas appelé par son prénom depuis vingt-cinq ans. Cette intimité était grisante, mais il ne pouvait se permettre de le montrer.

– Voulez-vous que je fasse monter des rafraîchissements ?

Jamie se tenait toujours près de la fenêtre. Il jeta un coup d'oeil vers l'extérieur avant de répondre :

– Non, merci. Ne sommes-nous pas ennemis ?

– Malheureusement, nous nous trouvons actuellement dans deux camps opposés, mais j'espère que ce conflit sera de courte durée.

Une lueur triste traversa le regard de Fraser.

– J'en doute, mais c'est regrettable, c'est vrai.

Lord John se rapprocha de la fenêtre à son tour, veillant à ne pas effleurer son visiteur. Il regarda au-dehors et devina la raison probable de cette visite.

– Ah.

Brianna Fraser MacKenzie se tenait sur la promenade en bois devant l'auberge.

– Oh !

William Clarence Henry George, neuvième comte d'Ellesmere, venait de sortir de l'auberge et la saluait. Il sentit l'angoisse lui picoter le cuir chevelu.

– Seigneur ! Elle va le lui dire ?

– Non. Elle me l'a promis. Lord John se détendit.

– Merci.

Fraser haussa les épaules. Après tout, c'était ce qu'il désirait aussi... du moins Lord John le présumait-il.

Les deux jeunes gens discutaient. William dit quelque chose, et Brianna éclata de rire, rejetant ses cheveux en arrière. Jamie les observait, fasciné. Dieu qu'ils se ressemblaient ! Les mêmes expressions, les mêmes attitudes, les mêmes gestes... Cela devait sauter aux yeux de tout un chacun. De fait, un couple passa devant eux, et la femme se retourna avec un sourire, ravie par le spectacle.

– Elle ne lui dira rien, répéta Lord John songeur, mais elle se montre à lui.

Il ne va pas... Mais non, probablement pas.

– Je l'espère, dit Jamie sans les quitter des yeux. Mais même si c'était le cas, il ne saura pas. Elle a insisté pour le revoir une fois, c'était le prix de son silence.

Le mari de Brianna approchait, un bébé dans le creux de son bras et tenant leur petit garçon par la main. Ce dernier avait les cheveux aussi flamboyants que sa mère. Brianna prit le nouveau-né et abaissa la couverture pour le montrer à William, qui l'inspecta poliment.

Il se rendit compte que Fraser était tout entier concentré sur la scène au-dehors, chaque parcelle de son corps en éveil. C'était naturel ; il n'avait pas revu Willie depuis qu'il avait douze ans. De voir ainsi sa fille et ce fils à qui il ne pourrait jamais adresser la parole, qu'il ne pourrait jamais reconnaître... Il aurait voulu poser une main sur son bras, lui montrer qu'il comprenait et compatissait, mais le fait de connaître l'effet probable qu'aurait un tel contact le retint.

Fraser déclara soudain :

– Je suis venu vous demander une faveur.

– Je suis votre obligé, répondit Lord John.

Il en était ravi, mais jugeait plus prudent de se réfugier derrière la formalité.

– Ce n'est pas pour moi, mais pour ma fille.

– Ce sera d'autant plus volontiers. J'apprécie beaucoup votre fille, en dépit de son tempérament si proche de celui de son père.

Jamie sourit, puis se tourna de nouveau vers la scène au-dehors.

– Je ne peux pas vous expliquer pourquoi, mais il me faut un bijou.

– Un bijou ? Quel genre de bijou ?

– Peu importe, du moment qu'il comporte une pierre précieuse. Comme celle que je vous ai donnée, un jour.

Un tic nerveux contracta ses lèvres. Il ne lui avait donné le saphir que sous la contrainte, alors qu'il était prisonnier de la Couronne.

– Vous ne l'auriez plus, par hasard ?

Il n'avait pas quitté Lord John depuis vingt-cinq ans et se trouvait en ce moment même dans la poche de son gilet.

Il baissa les yeux vers sa main gauche, qui portait une épaisse bague en or incrusté d'un étincelant saphir à facettes. La bague d'Hector. Son premier amour qui la lui avait offerte, à seize ans. Hector était mort à Culloden, le lendemain du jour où John avait rencontré James Fraser, dans le sombre défilé d'une montagne d'Écosse.

Sans hésiter, mais avec une certaine difficulté – elle était à son doigt depuis si longtemps qu'elle s'était enfoncée dans sa chair – il la sortit et la déposa dans la paume de Jamie.

Ce dernier était stupéfait.

– Celle-ci ? Vous êtes sûr que...

– Prenez-la.

Il referma les doigts de Fraser autour. Le contact fut fugitif, mais électrique. Il serra le poing, essayant de retenir un peu la sensation.

– Merci, dit doucement Jamie.

– Ce... ce n'est rien.

Sur le quai, Brianna prenait congé, le bébé dans ses bras. Son mari et son fils s'étaient déjà éloignés de quelques pas. William s'inclina, le chapeau à la main, la forme de son crâne châtain étant l'écho parfait de la tête rousse.

Soudain, Lord John trouva intolérable de les voir se séparer. Il aurait lui aussi voulu conserver cette image des deux jeunes gens ensemble. Il ferma les yeux, les mains posées sur le rebord de la fenêtre, sentant la brise sur son visage. Une main caressa son épaule, très brièvement, et il y eut un mouvement dans l'air derrière lui.

Quand il rouvrit les yeux, il était seul dans la pièce. Et le quai était vide.

119. Ne t'en va pas

Septembre 1776

Roger posait la dernière canalisation d'eau quand Jemmy et Aidan surgirent à ses côtés.

– Papa, papa, Bobby est là !

– Quoi, Bobby Higgins ?

Se tenant les reins, il se redressa et se tourna vers la Grande Maison. Il n'y avait pas de cheval dans la cour.

– Où est-il ? Aidan prit un air important.

– Il est monté au cimetière. Vous croyez qu'il est parti voir le fantôme ?

– J'en doute, répondit Roger imperturbable. Quel fantôme ?

– Celui de Malva Christie, bien sûr ! Elle se promène là-haut. Tout le monde le dit.

En dépit de son air courageux, il serra ses bras autour de lui. Vraisemblablement pas au courant, Jemmy le dévisageait, ahuri.

– Pourquoi elle se promène ? Où elle va ?

– Mais parce qu'elle a été assassinée, andouille ! Les gens assassinés se promènent toujours. Ils cherchent leurs assassins.

En voyant l'expression de son fils, Roger déclara fermement :

– C'est ridicule !

Jemmy savait que Malva était morte. Comme tous les autres enfants de Fraser's Ridge, il avait assisté à son enterrement. Mais Brianna et lui ne lui avaient pas dit comment.

D'un autre côté, ils auraient dû se douter qu'il l'entendrait tôt ou tard. Roger espérait juste qu'il n'aurait pas de cauchemars. Priant d'avoir l'air convaincu, il poursuivit :

– Malva ne se promène nulle part. Elle est au ciel avec Jésus, où elle est heureuse et en paix. Quant à son corps... eh bien, quand les gens meurent, ils n'ont plus besoin de leur corps, c'est pourquoi on les met sous la terre, où ils peuvent attendre tranquillement jusqu'au jour du Jugement dernier.

Aidan le regarda, sceptique. Se trémoussant sur la pointe des pieds, il répliqua :

– Joey McLaughlin l'a vue, il y a quinze jours, bondissant dans les bois, toute vêtue de noir et hurlant.

Jemmy devenait franchement inquiet. Roger posa sa pelle et le prit dans ses bras.

– Joey McLaughlin aurait sans doute moins de visions s'il laissait la bouteille de côté. C'est sans doute Rollo qu'il a vu bondir dans les bois en hurlant. Venez, allons chercher Bobby, et vous en profiterez pour voir de vos propres yeux la tombe de Malva.

Il tendit la main à Aidan qui s'en empara aussitôt et qui jacassa comme une pie tout le long du chemin.

Qu'allait devenir le gamin quand ils ne seraient plus là ? se demanda Roger. L'idée du départ, d'abord si soudaine et impensable, s'immisçait de jour en jour un peu plus loin dans son esprit. Tandis qu'il vaquait à ses tâches habituelles et creusait des tranchées pour les conduits de Brianna, il se répétait : « C'est pour bientôt. » Pourtant, il n'arrivait pas à imaginer qu'un jour il ne serait plus à Fraser's Ridge, qu'il ne pousserait plus la porte de leur cabane pour découvrir Brianna plongée dans quelque nouvelle expérience sur la table de la cuisine, Jemmy et Aidan poussant leurs vroums autour de ses jambes.

Cette sensation d'irréalité était encore plus prononcée quand il prêchait, le dimanche, ou officiait en tant que pasteur pour rendre visite aux malades ou conseiller les angoissés. En regardant tous ces visages tendus vers lui, attentifs, excités, lassés, sévères ou préoccupés, il ne pouvait croire qu'il s'apprêtait à les abandonner de sang-froid. Comment allait-il le leur annoncer ? Surtout ceux dont il se sentait le plus responsable, comme Aidan et sa mère.

Il implorait le ciel de lui en donner la force, de le guider.

D'un autre côté... la vision des petits doigts bleus de Mandy, le son de sa respiration sifflante ne le quittaient jamais. Les pierres dressées près du chenal, à Ocracoke, semblaient se rapprocher, plus solides, de jour en jour.

Bobby Higgins se trouvait en effet dans le cimetière, son cheval attaché à un pin. Il était assis près de la tombe de Malva, la tête baissée, méditant. En entendant Roger et les garçons, il se redressa. Il était pâle et lugubre.

– Bonjour, Bobby ! Les garçons, allez jouer, d'accord ?

Il posa son fils à terre et fut soulagé de constater qu'après un bref regard suspicieux vers la tombe de Malva, décorée d'un bouquet de fleurs sauvages fanées, il partit gaiement avec Aidan chasser les écureuils dans la forêt.

– Je... euh... ne m'attendais pas à vous revoir parmi nous, dit-il un peu gêné.

Bobby baissa les yeux, enlevant les aiguilles de pin de ses culottes.

– Eh bien... monsieur, c'est que... en fait, je suis venu pour rester. Si on veut bien de moi.

– Pour rester ? Mais... cela ne posera sûrement aucun problème. Vous... vous n'avez pas eu de problèmes avec Lord John, j'espère ?

Bobby parut surpris qu'une telle pensée lui ait traversé l'esprit.

– Oh, non, monsieur ! Milord a toujours été très bon pour moi, depuis le

jour où il m'a recueilli. (Il hésita, se mordant la lèvre.) Mais c'est que... ces derniers temps, beaucoup de gens viennent lui rendre visite. Des politiciens... et des militaires.

Il toucha inconsciemment la marque sur son visage. Elle avait pâli, mais était encore visible et le resterait toujours. Roger comprenait.

– Vous n'étiez plus à l'aise, n'est-ce pas ?

– C'est ça, monsieur. Autrefois, il n'y avait que milord, Manoke le cuisinier et moi. Il recevait parfois un invité qui restait plusieurs jours, mais tout se passait simplement. Quand il m'envoyait porter des messages ou faire des achats, les gens me regardaient, bien sûr, mais juste les premières fois. Après, ils s'habituèrent et n'y faisaient plus attention. Mais à présent...

Il n'eut pas besoin d'en dire plus. Roger imagina la réaction probable des officiers, raides dans leurs uniformes amidonnés et leurs bottes cirées, désapprouvant ouvertement cette tache pendant le service... ou pire, d'une courtoisie glaciale.

– Milord s'en est rendu compte, il sait bien sentir les choses. Il m'a dit combien je lui manquerais, mais que si je souhaitais tenter ma chance ailleurs, il comprendrait et me donnerait dix livres.

Roger émit un sifflement admiratif. Dix livres étaient une somme considérable. Cela ne représentait pas une fortune, mais c'était amplement suffisant pour aider Bobby à s'établir quelque part.

– Il sait que vous voulez vous installer ici ?

– Non, je n'en étais pas sûr moi-même. Autrefois...

Il se tourna vers la tombe de Malva et s'éclaircit la gorge.

– J'ai pensé qu'il valait mieux que j'en parle d'abord à M. Fraser. Il se peut qu'il n'y ait rien pour moi, ici.

Ce n'était pas formulé comme une question, mais celle-ci était néanmoins perceptible. Tout le monde à Fraser's Ridge le connaissait et l'acceptait, là n'était pas le problème. Mais maintenant que Lizzie était mariée et que Malva n'était plus là... Or, Bobby voulait une épouse.

– Je suis sûr que vous vous sentirez chez vous, ici, l'assura Roger.

Il regarda Aidan, suspendu la tête en bas à une branche, pendant que Jemmy le bombardait de pommes de pin. Il ressentit une étrange émotion, mélange de gratitude et de jalousie, et repoussa ce dernier sentiment avec fermeté.

– Aidan ! Jemmy ! cria-t-il. Venez, on rentre !

Se tournant vers Bobby, il ajouta sur un ton détaché :

– Je ne crois pas que vous ayez rencontré la mère d'Aidan, Amy McCallum, une jeune veuve possédant une maison et un peu de terrain. Elle est descendue travailler dans la Grande Maison. Pourquoi ne venez-vous pas dîner ?



– J'y ai pensé, parfois, admit Jamie. Je me suis demandé : « Si je pouvais, comment ce serait ? »

Il regarda Brianna en souriant, mais la mine un peu triste.

– Qu'en penses-tu, ma fille ? Que deviendrais-je là-bas ?

– Eh bien...

Elle s'interrompit, essayant de l'imaginer derrière le volant d'une voiture, se rendant au bureau dans un costume trois-pièces. C'était si absurde qu'elle se mit à rire. Ou assis dans un cinéma, visionnant un film de Godzilla avec Jemmy et Roger.

– Jamie à l'envers, ça donne quoi ? l'interrogea-t-elle.

– Eimaj, répondit-il intrigué. Pourquoi ?

– Tu t'en sortiras très bien. Non, laisse tomber. Tu pourrais... publier des journaux, par exemple. Les presses sont beaucoup plus grandes et rapides, et il faut beaucoup plus de gens pour recueillir les informations, mais autrement... je ne pense pas que ce soit si différent d'aujourd'hui. Et tu connais déjà le métier.

Il hocha la tête, concentré.

– Oui, sans doute. Je ne pourrais pas être fermier ? Les gens continueront bien de se nourrir ; il leur faudra des cultivateurs.

– Oui, tu pourrais.

Elle regarda autour d'eux les poules qui picoriaient dans la cour, les planches rugueuses et décolorées de l'écurie, le monticule de terre retournée près de la tanière de la truie blanche, autant de détails familiers qu'elle semblait redécouvrir.

– Il existe encore des gens qui travaillent comme ici. Des petites exploitations dans les montagnes. C'est une vie rude.

Elle le vit sourire et éclata de nouveau de rire.

– Bon d'accord, pas aussi dure qu'ici..., mais la vie est nettement plus facile en ville.

Elle réfléchit un instant avant d'ajouter :

– Tu n'aurais plus besoin de te battre.

– Ah non ? Mais tu m'as raconté qu'il y avait plein de guerres.

– C'est vrai.

Des images douloureuses lui revinrent en mémoire : des champs de pavots, des étendues de croix blanches... un homme en feu, une enfant nue courant sur une route, la peau calcinée, la grimace insupportable d'un homme une seconde avant qu'une balle ne lui brûle le cerveau.

– Mais... ce ne sont que les hommes jeunes qui partent à la guerre. Et pas tous, seulement quelques-uns.

– Mmphm...

Il demeura songeur, puis sonda le regard de sa fille.

– Ton monde, cette Amérique, cette liberté vers laquelle tu vas... Il y aura un prix terrible à payer. Cela en vaut-il vraiment la peine ?

Ce fut au tour de Brianna de rester silencieuse et de méditer sur la question. Enfin, elle posa la main sur la sienne, solide, chaude et ferme.

– Il n'y a presque rien qui vaille la peine de te perdre, murmura-t-elle. Sauf peut-être ça.



À mesure que le monde s'enfonce dans l'hiver et que les nuits deviennent toujours plus longues, on se réveille dans le noir. Rester allongé dans son lit trop longtemps endolorit les membres. Et les rêves qui durent trop longtemps finissent par se recourber sur eux-mêmes, aussi grotesques que des ongles de mandarin. En règle générale, le corps humain n'est pas adapté pour dormir plus de sept ou huit heures d'affilée. Mais que se passe-t-il quand les nuits s'éternisent ?

Cela donne le second sommeil. On s'endort d'épuisement peu après la nuit tombée, puis on se réveille, remontant à la surface des rêves, telle une truite remontant se nourrir. Si le compagnon de lit est lui aussi éveillé (les couples qui dorment ensemble depuis longtemps sentent d'instinct quand l'autre se réveille), on a un petit espace privé à partager, au cœur de la nuit. Un lieu où se lever, s'étirer, aller chercher une pomme juteuse et la partager tranche par tranche, les doigts effleurant les lèvres. Jouir du luxe d'une conversation ininterrompue par les aléas du jour. Faire l'amour lentement à la lueur d'une lune d'automne.

Puis, rester allongés côte à côte et laisser les rêves de l'autre caresser sa peau, tandis que l'on sombre de nouveau sous les vagues de la conscience, savourant l'éloignement de l'aube. C'est le second sommeil.

Alors que je remontai très lentement à la surface de mon premier sommeil, je découvris que le rêve très érotique que je venais de faire avait puisé son inspiration dans le monde réel.

La voix de Jamie chatouilla la chair tendre sous mon oreille :

– Je n'aurais jamais cru que j'étais le genre à abuser d'un cadavre, *Sassenach*, mais, finalement, cela représente plus d'attraits que je ne le pensais.

Je n'avais pas encore assez retrouvé mes esprits pour répondre avec cohérence, mais la façon dont je tendis mes hanches vers lui parut aussi éloquente qu'une invitation imprimée noir sur blanc sur du papier. Il prit une grande inspiration, agrippa mon postérieur et m'amena vers un réveil que l'on pourrait qualifier de brutal.

Je m'agitai comme un ver empalé sur un hameçon, émettant des petits

bruits pressants qu'il interpréta avec justesse, me faisant rouler sur le ventre et s'affairant d'une manière qui ne me laissa aucun doute : j'étais non seulement vivante et éveillée, mais aussi en pleine possession de mes moyens.

J'émergeai enfin de mon oreiller, haletante, en nage, toutes mes terminaisons nerveuses encore vibrantes.

– D'où t'est venue cette envie subite ? lançai-je.

Il ne s'était pas retiré. Nous étions encore joints, baignés par la lueur d'une grande demi-lune dorée suspendue au-dessus des châtaigniers. Il émit un gargouillis à demi amusé et à demi consterné.

– Je ne peux pas te regarder dormir sans avoir envie de te réveiller.

Sa main se posa sur mon sein, cette fois, plus en douceur.

– Je suppose que je me sens seul sans toi.

Je perçus une note étrange dans sa voix. Je tournai la tête vers lui, mais ne pouvais le voir dans le noir derrière moi. Tendant une main en arrière, je touchai sa jambe encore enroulée autour de la mienne. Même détendue, elle était dure, le long muscle formant une courbe gracieuse sous mes doigts.

– Je suis là, répondis-je avec tendresse. Son bras se resserra autour de moi.



J'entendis un hoquet dans son souffle, et ma main pressa un peu plus fort sa cuisse.

– Que se passe-t-il ?

Il ne répondit pas tout de suite. Il s'écarta et je le sentis fouiller sous l'oreiller. Ensuite, sa main se posa sur la mienne, nos doigts s'entrecroisèrent, et il déposa un objet dur et rond dans ma paume.

Je l'entendis déglutir.

La pierre était tiède. Je la caressai du pouce. Il s'agissait d'une gemme brute, de la taille d'une noisette.

– Jamie...

– Je t'aime, murmura-t-il si bas que je l'entendis à peine. Je restai immobile, la pierre chauffant dans ma main.

Ce devait sûrement être mon imagination, mais je la sentais palpiter en rythme avec mon cœur. Où l'avait-il dégotée ?

Puis je me levai, un peu étourdie, mon corps glissant lentement hors du sien, et traversai la chambre. J'ouvris la fenêtre, le souffle froid du vent d'automne caressant ma peau chaude, et lançai la gemme de toutes mes forces dans la nuit.

En revenant me coucher, j'aperçus dans le clair de lune la masse sombre de ses cheveux sur l'oreiller et l'éclat de ses yeux.

– Je t'aime, chuchotai-je en me collant à lui. J'enroulai mon bras autour de lui et le serrai contre moi.

Son corps plus chaud que la pierre, tellement plus chaud. Bientôt, son cœur se mit à battre avec le mien.

– Je ne suis plus aussi courageux qu'avant, tu sais, murmura-t-il. Plus assez courageux pour vivre sans toi.

Mais encore assez pour essayer.

J'attirai sa tête contre moi et caressai ses cheveux, épais et lisses à la fois, vivants sous mes doigts.

– Rendors-toi, mon homme. L'aube est encore loin.

120. Si cela ne tenait qu'à moi...

Le ciel était plat et couleur de plomb. La pluie menaçait et le vent agitant les palmiers nains, faisant s'entrechoquer leurs feuilles comme des sabres. Au cœur de la forêt, les quatre pierres se dressaient près du chenal.

– Je suis la femme du laird de Balnain, chuchota Brianna près de moi. Les fées m'ont enlevée de nouveau.

Les lèvres blanches, elle serrait Mandy contre son sein.

Nous nous fîmes nos adieux. À vrai dire, nous n'avions cessé de les faire depuis le jour où j'avais posé mon stéthoscope sur le torse de Mandy. Puis Brianna se jeta dans les bras de Jamie, l'enfant entre eux. Jamie la serra si fort que je crus que l'un d'eux allait tomber en miettes.

Ensuite, elle se jeta sur moi, un nuage de cape et de cheveux au vent, son visage froid contre le mien, ses larmes et les miennes se mêlant sur ma peau.

– Je t'aime, maman ! Je t'aime ! s'écria-t-elle entre deux sanglots désespérés.

Alors, elle pivota sur place et, sans se retourner, se mit à suivre le chemin que Donner avait dessiné, récitant les formules entre ses dents. Un cercle vers la droite, entre deux pierres, un cercle vers la gauche, puis de nouveau au centre, puis à la gauche de la pierre la plus grande.

Je m'y étais attendue. Dès qu'elle avait commencé à marcher, j'avais couru dans la direction opposée, m'éloignant des pierres, jusqu'à ce que je pensais être une distance sûre.

Ce n'était pas encore assez. Leur vacarme, un rugissement cette fois et non plus un cri perçant, me transperça comme une décharge de foudre, me coupant le souffle et arrêtant presque mon cœur. Un anneau de douleur enserra ma poitrine, et je tombai à genoux, oscillante et vidée de mes forces.

Elles étaient parties. Je vis Jamie et Roger se précipiter pour vérifier... terrifiés à l'idée de découvrir leurs corps sans vie, à la fois soulagés et affligés de ne pas les trouver. Je ne voyais pas grand-chose, ma vue était brouillée..., mais je n'en avais pas besoin. Je savais qu'elles étaient parties rien qu'au trou béant dans mon cœur.



– Et de deux, murmura Roger.

Sa voix n'était plus qu'un faible râle, et il se racla la gorge pour pouvoir continuer.

– Jeremiah.

Jemmy renifla et releva les yeux vers lui, impressionné de s'entendre

appeler par son nom entier.

– Tu sais ce qu'on est en train de faire, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête et jeta un coup d'œil effrayé vers la grande pierre où sa mère et sa petite sœur venaient de disparaître. Il se redressa et essuya les larmes sur ses joues.

Roger posa une main sur sa tête.

– Écoute-moi bien, *mo mac*. Sache que je t'aimerai toute ma vie, ne l'oublie jamais. Mais ce que nous allons vivre est terrifiant. Si tu le souhaites, tu peux ne pas venir. Tu peux rester avec ton grand-père et ta grand-mère. Ils veilleront toujours sur toi.

– Et je... et je ne reverrais plus maman ?

L'enfant ouvrait des yeux immenses, ne pouvant s'empêcher regarder vers la pierre.

– Je ne sais pas.

Je pouvais voir Roger tenter de retenir ses larmes, je les entendais dans sa voix rauque. Lui-même ignorait s'il retrouverait Brianna et la petite Mandy de l'autre côté.

– Peut-être... Peut-être pas.

Jemmy tenait la main de son grand-père. Son regard passait de Jamie à son père, rempli de confusion, de peur et d'envie. Jamie s'efforça de prendre un ton badin :

– Au fait, *a bhailach*, si un jour tu rencontres une grande souris qui s'appelle Michael, dis-lui bien que ton grand-père lui envoie ses amitiés.

Il ouvrit la main, lâchant l'enfant, et fit un signe à Roger.

Jemmy resta figé un instant, puis s'élança vers son père et se jeta dans ses bras, s'accrochant à son cou. Roger nous lança un dernier regard, puis marcha vers le cercle, passa derrière la pierre, et ma tête explosa.

Une éternité plus tard, je revins lentement à moi, descendant des nuages par petits morceaux, telle de la grêle. J'étais allongée, la tête sur les genoux de Jamie. Je l'entendis murmurer, sans savoir s'il me parlait ou s'adressait à lui-même :

– Pour toi seule, je continuerai... car si cela ne tenait qu'à moi... je ne pourrais pas.

121. De l'autre côté du gouffre

Trois nuits après, je me réveillai d'un sommeil agité dans une auberge de Wilmington, la gorge aussi sèche que le jambon salé qu'on nous avait servi dans le ragoût du dîner. Me redressant pour boire de l'eau, je m'aperçus que j'étais seule... le faisceau de lune qui pénétrait par la fenêtre éclairait l'oreiller vide à mes côtés.

Je trouvai Jamie à l'extérieur, dans la cour derrière l'auberge, sa chemise de nuit formant une tache pâle dans l'obscurité. Il était assis sur le sol, adossé à une souche, les bras croisés autour des genoux.

Il ne dit rien en m'apercevant, mais me fit un bref signe de tête. Je m'installai derrière lui, et il posa sa nuque contre ma cuisse avec un long soupir.

– Tu n'arrives pas à dormir ?

Je le touchai doucement, ramenant ses cheveux en arrière. Il les dénouait avant de se coucher, et ils retombaient en désordre sur ses épaules, emmêlés par l'oreiller.

– Si, si, j'ai dormi.

Il fixait la grosse lune dorée, aux trois quarts pleine au-dessus des trembles, près de l'auberge.

– J'ai fait un rêve.

– Un cauchemar ?

Il faisait beaucoup moins de mauvais rêves qu'avant, mais ils revenaient parfois : des souvenirs sanglants de Culloden, de morts gratuites et de massacres ; des rêves de prison, de faim et d'enfermement... et parfois, très rarement, Jack Randall revenait le hanter dans son sommeil avec son amour cruel. Ces cauchemars l'extirpaient toujours de son lit, et il marchait de long en large pendant des heures, jusqu'à ce que l'épuisement le purifie de ces visions. Mais depuis Moore's Creek Bridge, il n'en avait plus eu.

– Non, dit-il surpris. Pas du tout. J'ai rêvé d'elle, de notre fille... et des petits.

Mon cœur fit un bond, un mélange de stupeur et, sans doute, d'une pointe de jalousie.

– Tu as rêvé de Brianna et des enfants ? Que faisaient-ils ?

Il sourit, le visage tranquille, comme si le songe se déroulait devant lui.

– Tout va bien. Ils sont en sécurité. Je les ai vus dans une ville. Cela ressemblait à Inverness, mais en un peu différent. Ils montaient les marches d'un perron. Roger Mac était avec eux. Ils ont frappé à la porte, et une petite femme brune leur a ouvert. Elle a explosé de joie en les voyant et les a fait

entrer. Ils ont suivi un couloir avec d'étranges bols suspendus au plafond. Puis ils étaient dans une pièce remplie de divans et de fauteuils, avec une grande fenêtre qui occupait tout un mur d'un côté. Le soleil de l'après-midi faisait flamboyer les cheveux de Brianna et pleurer la petite Mandy, qui était éblouie.

Mon cœur s'était mis à battre plus vite.

– Est-ce que... l'un d'eux a appelé la femme brune par son prénom ?

Il réfléchit quelques instants.

– Oui, il me semble... Ah oui, Roger Mac l'a appelée Fiona.

Cette fois, ma bouche était cent fois plus sèche qu'à mon réveil, et mes mains étaient glacées. Au fil des ans, j'avais raconté beaucoup de choses à Jamie sur mon époque. Je lui avais parlé des trains, des avions, des automobiles, des guerres et des chaudières à mazout dans les maisons. Mais j'étais pratiquement sûre de ne lui avoir jamais décrit le bureau du presbytère où Roger avait grandi avec son père adoptif.

L'atelier avec sa grande verrière où le révérend se consacrait à son passe-temps favori, la peinture. Le long couloir, éclairé par des plafonniers en forme de bols.

Et j'étais certaine de ne lui avoir jamais parlé de la dernière gouvernante du révérend, une fille aux cheveux bruns et bouclés, Fiona.

– Ils étaient heureux ?

– Oui. Quelques ombres traversaient le visage de Brianna et de Roger Mac, mais on voyait qu'ils étaient contents d'être là. Ils se sont installés à table pour déjeuner. Brianna et Roger Mac, côte à côte, leurs épaules se touchant. Jemmy se gavait de choux à la crème.

Il sourit.

– Ah... et juste à la fin, avant que je me réveille... Jemmy tripotait tout ce qu'il trouvait à portée de main, comme d'habitude. Il y avait cette... chose... sur une table. Je n'ai pas compris ce que c'était ; je n'avais jamais rien vu de pareil.

Hésitant, il plaça ses mains à une quinzaine de centimètres d'écart.

– C'était large comme ça et peut-être un peu plus long. Cela ressemblait à une boîte... mais avec une bosse.

– Une bosse ?

– Oui, et dessus était posé un objet bizarre, comme un gourdin se terminant de chaque côté par une boule. Il était attaché à la boîte par une cordelette enroulée sur elle-même comme la queue d'un cochon. Jemmy l'a vu et a tendu la main vers lui en disant : « Je veux parler à grand-père. » C'est là que je me suis réveillé.

Il renversa la tête en arrière pour me regarder.

– Qu'est-ce que ça pouvait bien être, *Sassenach* ! Je n'ai jamais rien vu de semblable.

Légère et rapide comme les pas d'un fantôme, une rafale d'automne souleva les feuilles mortes dans la cour. Mes poils se dressèrent sur mes avant-bras.

– Oui, je sais. Je t'en ai déjà parlé.

Toutefois, je ne pensais pas lui en avoir jamais décrit un, si ce n'était en termes généraux. Je m'éclaircis la gorge.

– Ça s'appelle un téléphone.

122. Le gardien

C'était en novembre. Il n'y avait plus de fleurs, mais les houx brillaient d'un vert sombre, et leurs baies commençaient à mûrir. J'en cueillis un bouquet, veillant à ne pas me piquer, ajoutai une branche tendre d'épicéa pour le parfum, puis remontai le sentier escarpé vers le cimetière.

Chaque semaine, j'y allais, déposer un souvenir sur la tombe de Malva et réciter une prière. Elle et son enfant n'avaient pas de cairn, son père ayant refusé une coutume jugée trop païenne, mais les gens venaient y mettre des galets. Les voir me réconfortait. D'autres personnes pensaient à elle.

Je m'arrêtai au début du sentier. Quelqu'un était agenouillé devant la tombe. Un jeune homme. Je distinguai le murmure de sa voix basse. Je m'appêtai à m'éclipser, mais il releva la tête, le vent ébouriffant ses cheveux courts et dressés sur le crâne comme des plumes de hibou. Allan Christie.

Il me vit et se raidit. Je ne pouvais faire autrement que d'aller lui parler.

– Monsieur Christie.

Prononcer ce nom me procura une sensation étrange. C'était ainsi que j'appelais son père.

– Je suis désolée pour votre perte.

Il me dévisagea de manière inexpressive, puis une lueur de compréhension traversa ses yeux. Des yeux gris, bordés de cils noirs, si semblables à ceux de son père et de sa sœur. Rougis par les larmes et le manque de sommeil, à en juger par ses lourds cernes violacés.

– Oui, ma perte. Oui.

Je le contournai et déposai mon bouquet. Mon sang se glaça en apercevant le pistolet sur le sol devant lui, chargé et armé.

Essayant de paraître la plus naturelle du monde, ce qui était difficile vu les circonstances, je demandai :

– Où étiez-vous passé ? Vous nous avez manqué.

Il haussa les épaules comme si cela n'avait pas la moindre importance, ce qui était peut-être vrai. Il ne me regardait plus, mais fixait la pierre qu'il avait posée à la tête de la tombe.

– Ailleurs. Mais il me fallait revenir.

Il me tourna le dos, m'indiquant qu'il souhaitait mon départ. Retroussant un peu mes jupes, je m'agenouillai à côté de lui. Je pensai qu'il ne se ferait pas sauter la cervelle devant moi, mais je ne savais pas quoi faire, à part lui parler et espérer que quelqu'un viendrait.

– Nous sommes heureux de vous savoir de retour, dis-je, faute de mieux.

– Ah oui, répondit-il, absent. Il fallait que je revienne.

Il tendit la main vers le pistolet, et je la saisis très vite, le faisant sursauter.

– Je sais que vous aimiez beaucoup votre sœur. Je sais que ce fut un choc terrible pour vous.

Quoi dire ? Il y avait forcément des choses à dire à une personne envisageant le suicide, mais quoi ?

« Votre vie est précieuse », avais-je dit à Tom Christie, qui avait répondu simplement : « Si ce n'était pas le cas, cela n'aurait aucun intérêt. » Mais comment en convaincre son fils ?

– Votre père vous aimait tous les deux.

Tout en prononçant ces mots, je me demandai s'il était au courant du geste de son père. Il avait les doigts glacés, et je les serrai entre mes deux mains pour les réchauffer, espérant qu'un contact humain l'aiderait.

– Pas autant que je l'aimais, elle, dit-il sans me regarder. Je l'ai aimée toute sa vie, dès qu'elle est née et qu'on m'a laissé la tenir dans mes bras. Il n'y avait personne d'autre, pour nous deux. Père était en prison, et ma mère... ah, ma mère !

Il parut sur le point de rire, mais aucun son ne sortit de ses lèvres.

– Je suis au courant au sujet de votre mère. Votre père m'a raconté.

Il releva la tête vers moi.

– Vraiment ? Il vous a dit qu'on nous a emmenés voir son exécution, Malva et moi ?

– Euh... non. Il ne le savait sans doute pas.

– Si. Je le lui ai dit, plus tard, quand il nous a pris avec lui, ici. Il m'a répondu que c'était une bonne chose, que nous avions pu constater de nos propres yeux les conséquences de sa malignité. Il m'a demandé de retenir la leçon... et je l'ai retenue.

– Quel... quel âge aviez-vous ? demandai-je horrifiée.

– Dix ans. Malva devait en avoir deux. Elle ne comprenait pas ce qui se passait. Elle s'est mise à hurler « Maman ! » quand ils ont fait monter notre mère sur la potence. Elle l'appelait et battait des pieds pour la rejoindre.

Il détourna la tête.

– J'ai voulu la prendre dans mes bras, lui cacher les yeux pour qu'elle ne voie pas, mais ils m'en ont empêché. Ils lui ont tenu la tête pour l'obliger à regarder, pendant que tante Darla lui disait à l'oreille que c'était ce qui arrivait aux sorcières, lui pinçant les jambes pour la faire pleurer. Après ça, on a vécu chez tante Darla pendant encore six ans. Elle n'en était pas ravie, mais disait qu'elle accomplissait son devoir de chrétienne. Cette peau de vache nous donnait à peine à manger. C'est moi qui m'occupais de Malva.

Il se tut longtemps. Je me tus moi aussi, me disant que le mieux que je pouvais lui offrir pour l'instant était la possibilité de vider son cœur. Il dégagea sa main de la mienne et toucha la pierre tombale. Ce n'était qu'une dalle de granit, mais quelqu'un s'était donné la peine de graver son prénom

dessus MALVA, rien de plus, en capitales grossières. Cela me rappela les monuments qui jonchaient Culloden, les pierres de clan, chacune portant un seul nom.

Son doigt glissa sur la pierre, effleurant les lettres comme s'il touchait sa peau.

– Elle était parfaite, murmura-t-il. Tellement parfaite. Son sexe était comme un bouton de rose, sa peau si fraîche et si douce...

Un frisson glacé me descendit le long du dos. Voulait-il dire... Mais oui, bien sûr, quoi d'autre ? Je sentais grandir en moi un désespoir inexorable.

– Elle était à moi. À moi !

Il s'affaissa, fixant toujours la tombe.

– Le vieux n'a jamais rien su. Il n'imaginait même pas ce que nous étions l'un pour l'autre.

Il n'avait vraiment pas deviné ? Tom Christie avait peut-être avoué un crime pour sauver un être qu'il aimait, mais il n'en avait pas aimé qu'un. Ayant perdu une fille, ou plutôt une nièce, n'aurait-il pas tout donné pour sauver un fils qui était le dernier vestige de son sang ?

– Vous l'avez tuée, chuchotai-je.

Je n'en doutais plus, et il ne parut même pas surpris.

– Il l'aurait vendue, donnée à un balourd de paysan. J'y pensais tout le temps en la voyant grandir. Parfois, quand j'étais couché près d'elle, cette idée m'était si insupportable que je la giflais de rage. Elle n'y était pour rien, pour rien du tout, mais je la croyais responsable. Ensuite, quand je l'ai surprise avec le soldat, puis avec cette sale petite ordure d'Henderson, je l'ai battue, mais elle me criait qu'elle ne pouvait pas faire autrement, qu'elle était enceinte.

– Votre enfant ?

Il hocha la tête, lentement.

– Je n'y pensais jamais. J'aurais dû, bien sûr. Mais ça ne me venait pas à l'esprit. Elle était toujours ma petite Malva. J'ai vu ses seins grossir, c'est vrai, et les poils noircir sa peau si douce et parfaite, mais je n'ai jamais pensé...

Il secoua la tête, incapable de se faire à l'idée, même maintenant.

– Elle a dit qu'elle devait se marier et s'arranger pour que son mari croie que l'enfant était de lui, qu'il soit. Si elle ne pouvait épouser le soldat, alors ce serait quelqu'un autre, n'importe qui. Elle a pris tous les amants possibles. J'y ai vite mis un terme, lui criant que je ne le tolérerais pas, que je trouverais une autre solution.

– C'est alors que vous l'avez obligée à raconter que l'enfant était de Jamie.

Mon horreur et ma colère devant son geste n'étaient atténuées que par le chagrin qui m'envahissait. « Oh ! ma pauvre, ma chère petite Malva. Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ? » Mais, bien sûr, elle ne m'en aurait jamais parlé. Son seul confident était Allan.

Il acquiesça et toucha de nouveau la pierre. Le bouquet de houx frémit sous un courant d'air glissant entre ses feuilles raides.

– Cela aurait expliqué l'enfant sans qu'elle ait besoin de se marier, vous comprenez ? J'ai pensé que M. Fraser lui donnerait de l'argent pour qu'elle disparaisse, et qu'on partirait tous les deux. On aurait pu aller au Canada ou aux Antilles.

Il était songeur, comme s'il imaginait encore leur vie idyllique, dans un lieu où personne ne saurait.

– Mais pourquoi l'avez-vous tuée ? m'écriai-je soudain. Pourquoi ?

La tristesse et l'absurdité de cette histoire m'écrasaient. Je serrai mes poings dans mon tablier pour me retenir de le frapper.

– Il le fallait. Elle ne voulait plus continuer.

Il battit des paupières, ses yeux se remplissant de larmes.

– Elle a dit... qu'elle vous aimait. Elle ne pouvait plus vous faire du mal. Elle voulait avouer la vérité. J'avais beau la raisonner, elle répétait qu'elle vous aimait et allait tout raconter.

Il ferma les yeux, laissant retomber ses épaules. Deux grosses larmes coulaient sur ses joues. Il serra ses bras contre son torse.

– Pourquoi ? Pourquoi tu m'as poussé à ça ? Tu n'aurais jamais dû aimer quelqu'un d'autre que moi.

Il sanglotait comme un enfant, recroquevillé sur lui-même. Je pleurais aussi, pour la perte, la futilité, le terrible gâchis. Puis je saisis le revolver sur le sol. Les mains tremblantes, j'abaissai l'amorce, secouai l'arme pour faire tomber la balle, puis la glissai dans la poche de mon tablier.

– Allez-vous-en, Allan, murmurai-je d'une voix étranglée. Repartez. Il y a eu trop de morts.

Il ne m'entendait pas. Je le secouai par l'épaule et répétai plus lentement.

– Vous ne pouvez pas vous tuer. Je vous l'interdis, vous m'entendez ?

Il se tourna vers moi, le visage déformé par l'angoisse.

– De quel droit ? Je ne peux pas vivre. Je ne peux pas !

– Il le faut !

Je me redressai sur mes pieds, étourdie, ne sachant pas si mes jambes allaient me soutenir.

– Il le faut !

Il releva vers moi ses yeux baignés de larmes, incapable de parler. J'entendis un léger sifflement, comme un moustique, suivi d'un bruit sourd. Il ne changea pas d'expression, mais son regard mourut doucement. Il resta à genoux quelques instants, puis se pencha en avant telle une fleur au bout de sa tige, et j'aperçus la flèche plantée au milieu de son dos. Il toussa, crachant du sang, puis s'effondra sur le côté, recroquevillé contre la tombe de sa sœur. Ses jambes s'agitèrent dans un spasme, comme une grenouille grotesque. Puis il

cessa de bouger.

Je restai plantée là, hébétée, ne prenant que peu à peu conscience de la présence de Ian, qui avait émergé entre les arbres, son arc en bandoulière. Rollo renifla le corps avec curiosité en couinant.

– Il a raison, ma tante, dit-il calmement. Il ne peut pas.

123. Le retour de l'Indien

La vieille Abernathy paraissait avoir au moins cent deux ans, mais refusait d'admettre en avoir plus de quatre-vingt-onze, et encore, sous la pression. Elle était pratiquement aveugle et sourde, tordue comme un bretzel par l'ostéoporose, sa peau si fragile que le moindre heurt la déchirait comme du papier de soie.

Chaque fois que je l'examinais, elle me disait, la tête tremblotante :

– Je ne suis qu'un sac d'os, mais au moins, j'ai encore presque toutes mes dents.

C'était d'ailleurs assez miraculeux, et sans doute la raison pour laquelle elle était encore en vie. Contrairement à la plupart des gens ayant la moitié de son âge, condamnés au porridge, elle pouvait encore manger de la viande et des légumes. Si ce n'était pas une alimentation saine qui la maintenait en vie, ce devait être son opiniâtreté. Elle s'était mariée à un Abernathy, mais elle m'avait confié que son nom de jeune fille était Fraser.

J'achevai de fixer le bandage autour de sa cheville maigre comme une brindille. Ses jambes et ses pieds n'avaient pratiquement plus de chair et étaient froids et durs comme du bois. Elle s'était cogné le tibia contre un pied de table et y avait laissé un lambeau de peau large comme un doigt. Chez une personne jeune, cela n'aurait été qu'une plaie mineure dont personne ne se serait inquiété, mais sa famille veillait attentivement sur elle et m'avait envoyée chercher.

– La cicatrisation sera lente, mais si vous la nettoyez régulièrement, tout se passera bien. Et, je vous en prie, ne la laissez pas l'enduire de graisse de porc !

Mme Abernathy fille, connue sous le surnom de Young Grannie, elle-même septuagénaire, me jeta un regard sceptique. À l'instar de sa belle-mère, elle considérait la graisse de porc et la térébenthine comme des panacées. Sa fille, au prénom romanesque d'Arabella, mais surnommée Grannie Belly, me souriait, dans le dos de Young Grannie. Grannie avait eu moins de chance en matière de dentition – sa bouche présentait de nombreuses lacunes –, mais possédait un tempérament joyeux et accommodant.

Elle ordonna à un petit-fils adolescent :

– Willie B, descends à la cave et remonte un sac de navets pour madame.

J'émis les protestations d'usage, mais chacun connaissait bien son rôle en matière de protocole et, quelques minutes plus tard, je reprenais le chemin de la maison avec mes cinq livres de navets.

Elles tombaient à pic. Je m'étais forcée à retourner dans mon potager au printemps. Je n'avais pas le choix. Les sentiments, c'était bien beau, mais nous devons manger. Toutefois, les vicissitudes de mon existence à la suite de la

mort de Malva et mes absences prolongées avaient fait payer un lourd tribut aux récoltes d'automne. En dépit des efforts de Mme Bug, mes navets avaient tous été rongés par les thrips et la pourriture brune des cabosses.

Nos provisions en général étaient maigres. Jamie et Ian n'ayant pas pu participer aux moissons ni chasser, Brianna et Roger étant partis, les récoltes de céréales n'avaient donné que la moitié de leur rendement habituel, et un seul cuissot de chevreuil pendait dans le fumoir. Pratiquement tout notre stock de blé devrait être réservé à notre propre consommation ; nous n'en avions plus à échanger ou à vendre, et il ne restait que quelques sacs d'orge sous une toile, près de la malterie, où il risquait fort de pourrir, puisque personne n'aurait le temps de malter un nouveau lot avant l'arrivée du froid.

Mme Bug reconstruisait peu à peu son élevage de poules après le raid désastreux d'un renard dans le poulailler ; mais cela prenait du temps, et nous n'avions qu'occasionnellement droit à un œuf pour le petit-déjeuner, concédé à contrecoeur.

En revanche, côté positif, nous avions du jambon, beaucoup de jambon, ainsi que d'immenses quantités de bacon, de fromage de tête, de côtes de porc, de filet de porc, sans parler de suif, de graisse de rognons et de gras fondu.

Cette pensée me ramena à la graisse de porc, et au petit groupe de cabines douillettes et surpeuplées des Abernathy... et, par contraste, au terrible vide de la Grande Maison.

Dans un lieu comptant tant d'individus, comment l'absence de quatre personnes pouvait-elle créer un tel manque ? Je dus m'arrêter et m'adosser à un arbre, attendant que la vague de chagrin passe sans essayer de la refouler. J'avais appris. « Tu ne peux pas tenir un fantôme à distance, m'avait dit Jamie. Laisse-les entrer. »

Je les laissai entrer, étant incapable d'agir autrement. Je ne trouvais un réconfort qu'en espérant, non, répétais-je aussitôt, qu'en sachant qu'ils n'étaient pas vraiment des fantômes. Ils étaient vivants... simplement ailleurs.

Après plusieurs minutes, la terrible douleur s'atténuait, refluant comme la marée. Parfois, elle abandonnait derrière elle un trésor : des images oubliées du visage de Jemmy, maculé de miel, le rire de Brianna, les mains de Roger sculptant une voiture – la maison en était jonchée – puis piquant au passage un muffin avec la pointe de son couteau. De revoir ces images ravivait des plaies, mais au moins je les avais. Je pouvais les garder dans mon cœur, sachant qu'avec le temps, elles m'apporteraient une consolation.

Puis, le nœud dans ma poitrine et dans ma gorge se desserra. Amanda n'était pas la seule qui pourrait bénéficier de la chirurgie moderne. J'ignorais les possibilités de traitement pour les cordes vocales de Roger, mais peut-être... Toutefois, sa voix s'était nettement améliorée. Elle était résonnante et pleine, quoique rugueuse. Peut-être choisirait-il de la conserver telle quelle.

L'arbre auquel j'étais adossée était un pin, et ses aiguilles se balançaient au-dessus de moi, comme pour donner leur assentiment. Je devais y aller. Il était

tard et il commençait à faire froid.

Je m'essuyai les yeux et rabattis ma capuche sur ma tête. Les Abernathy habitaient loin. J'aurais pu m'y rendre sur Clarence, mais il était rentré en boitant, la veille, et j'avais préféré qu'il se repose. Je devais cependant me dépêcher, si je voulais arriver à la maison avant la nuit.

Les nuages formaient un plafond gris uniforme. L'air était froid et chargé d'humidité. À la chute brusque de la température, la nuit prochaine, il risquerait fort de neiger.

Il faisait presque jour quand je passai devant la laiterie et entrai dans la cour. En tout cas, la clarté était suffisante pour me permettre de sentir instantanément que quelque chose clochait. La porte de la cuisine était ouverte.

Cela déclencha aussitôt en moi une sonnette d'alarme, et je pivotai sur mes talons pour m'enfuir. Au même instant, je percutai un homme qui venait de sortir des bois derrière moi. Je reculai avec célérité.

– Qui êtes-vous ?

Il m'agrippa le bras et se mit à crier :

– Hé, Donner ! Je l'ai !



J'ignorais à quelle occupation Wendigo Donner s'était adonné au cours de l'année précédente, mais cela n'avait pas dû être très rentable. Il n'avait jamais péché par excès d'élégance, mais à présent, il était si dépenaillé que sa veste tombait littéralement en lambeaux, et on apercevait une fesse décharnée à travers un grand accroc dans ses culottes. Ses cheveux grasseyés formaient une masse emmêlée et compacte. Il puait.

– Où sont-elles ? demanda-t-il d'une voix rauque.

– Où sont quoi ?

Je me tournai vers son compagnon qui avait l'air un peu en meilleur état.

– Où sont ma servante et ses enfants ? questionnai-je à mon tour.

Nous nous trouvions dans la cuisine, et le feu était éteint. Mme Bug n'était pas venue, ce matin, et où que soient Amy et les garçons, ils étaient partis depuis longtemps.

– J'en sais rien, répondit-il indifférent. Quand on est arrivés, il n'y avait personne.

– Où sont les pierres précieuses ?

Donner m'attrapa le poignet et me fit pivoter pour lui faire face. Ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites, et sa peau brûlait de fièvre.

– Je n'en ai pas. Vous êtes malade, vous devriez...

– C'est faux ! Je sais que vous en avez ! Tout le monde le sait !

Les commérages étant ce qu'ils étaient, tout le monde croyait probablement

« savoir » que Jamie cachait un trésor en pierres précieuses. Pas étonnant que le bruit soit parvenu jusqu'à ses oreilles crasseuses. Le convaincre du contraire ne serait pas une mince affaire, mais je me devais d'essayer.

– Elles sont parties, dis-je simplement. Une lueur étrange traversa son regard.

– Comment ?

J'arquai un sourcil en direction de son compagnon. Tenait-il vraiment à ce que son compère l'apprenne ?

– Va chercher Richie et Jed, ordonna-t-il au voyou, qui s'exécuta sans broncher.

Richie et Jed ? Combien étaient-ils ? Une fois le premier choc passé, je pris conscience de bruits de pas à l'étage et de claquements de portes impatientes dans le couloir.

– Mon infirmerie ! Faites-les sortir de là tout de suite !

Je me précipitai vers la porte, mais il me rattrapa par ma cape. Je commençais à en avoir par-dessus la tête de leurs manières et n'avais pas peur de ce misérable déchet humain. Je lui envoyai un bon coup de pied dans le genou pour le lui faire comprendre.

– Lâchez-moi ! Il poussa un cri et me lâcha. Je l'entendis jurer derrière moi, tandis que je courais dans le couloir.

Celui-ci était jonché de papiers et de livres provenant du bureau de Jamie, une flaque d'encre s'étalant dessus. L'explication de l'encre me fut fournie la minute suivante en apercevant le voyou dans mon infirmerie. Il avait une grande tache sur le devant de sa chemise, sous laquelle il avait apparemment glissé l'encrier lui-même.

– Qu'êtes-vous en train de faire, pauvre demeuré ?

Le voyou, qui n'avait guère plus de seize ans, me fixa, la bouche ouverte. Il tenait entre ses mains un des globes parfaits de M. Blogweather. Il esquissa un sourire malveillant et le lâcha. Le globe en verre explosa en une éruption de fragments. Un éclat lui entailla la joue, l'ouvrant en deux. Il ne le sentit que lorsque le sang se mit à jaillir. Il porta la main à son visage, fronçant les sourcils, puis hurla de terreur en voyant ses doigts sanglants.

– Merde ! dit Donner derrière moi.

Il me prit par la taille et me tira de nouveau jusque dans la cuisine.

– Il ne m'en faut que deux, insista-t-il. Vous pouvez garder les autres. Une pour payer ces types, l'autre pour voyager.

– Mais puisque je vous dis la vérité ! Nous n'en avons plus. Ma fille et sa famille sont reparties. Ils ont utilisé tout ce que nous avions. Il n'y en a plus.

Il me dévisagea, l'incrédulité se lisant dans ses yeux brûlants.

– Si, vous en avez. Il le faut. Je dois me tirer d'ici !

– Pourquoi ?

– Ça ne vous regarde pas. Je dois m'en aller, et vite.

Il jeta un coup d'oeil autour de lui dans la cuisine, comme s'il s'attendait à trouver des pierres posées sur la desserte.

– Où sont-elles ?

Un fracas monstrueux dans mon infirmerie, suivi d'une pluie de jurons, m'empêcha de répondre. J'amorçai un geste vers la porte, mais Donner se planta devant moi.

J'étais furieuse de cette invasion, mais je me mis aussi à avoir peur. Donner ne s'était encore jamais montré violent, mais j'étais moins confiante envers ses amis. Ils finiraient peut-être par capituler et partir en constatant l'absence de gemmes dans la maison, mais ils pouvaient aussi décider de me passer à tabac pour me faire avouer le lieu de leur cachette.

Je resserrai ma cape autour de moi et m'assis sur un banc, essayant de réfléchir avec calme.

– Écoutez, vous avez mis toutes les pièces sens dessus dessous...

Un autre fracas à l'étage me fit sursauter. Seigneur ! Ils semblaient avoir renversé la penderie. Je repris :

– Vous avez mis toutes les pièces sens dessus dessous, et vous n'avez rien trouvé. Vous ne croyez pas que, si j'en avais, je vous l'aurais dit pour éviter que vous saccagiez ma maison ?

– Non. À votre place, je ne le dirais pas.

Il se passa le dos de la main sur la bouche, l'air éreinté, avant de reprendre :

– Vous savez bien ce qui arrive... la guerre et tout. Je n'imaginai pas que ça se passerait comme ça. Merde... la moitié des gens que je rencontre ne savent plus où ils en sont. Je pensais que ça aurait juste lieu entre soldats et qu'il suffirait de se tenir à l'écart de tout ce qui porte un uniforme, loin des batailles. Mais je n'ai pas encore vu un seul dragon anglais, et les gens... vous savez, les gens ordinaires... ils se tirent dessus pour un rien et incendient les maisons de leurs voisins...

Il ferma les yeux. Ses joues passèrent du rouge vif au blanc en quelques secondes. Il était très malade. Je l'entendais aussi : il émettait un râle humide et chuintant. S'il tournait de l'œil, comment me débarrasser de ses compagnons ?

– En tout cas, reprit-il soudain. Je fous le camp. Je rentre chez moi. Et je m'en balance, de savoir comment c'est là-bas, ça sera toujours mieux qu'ici.

– Et les Indiens ? Vous les laissez livrés à eux-mêmes ?

Le soupçon de sarcasme de mon ton lui échappa totalement.

– Ouais. Pour tout vous dire. Ils commencent à m'emmerder, les Indiens.

Il se frotta le haut du torse, et, à travers sa chemise déchirée, j'aperçus une grande plaie aux bords froncés.

– Merde... qu'est-ce que je ne donnerais pas pour une bonne bière fraîche et un match de base-ball à la télé !

Il sembla soudain se souvenir de ma présence et reprit sur un ton plus pressant :

– Bon, il me faut ces diamants... ou ce que vous avez en pierres précieuses. Donnez-les-moi, et on s'en ira.

Je réfléchissais à plusieurs plans pour les faire partir, mais en vain, et j'étais de plus en plus mal à l'aise. Nous n'avions que très peu d'objets de valeur et, à en juger par l'état de la desserte, ils s'en étaient déjà emparés, y compris, me rendis-je soudain compte, des pistolets et de la poudre. Ils ne tarderaient pas à s'énerver pour de bon.

Quelqu'un risquait de débarquer. Amy et les garçons devaient être dans la cabane de Brianna, en train d'emménager. Ils pouvaient revenir d'un instant à l'autre. On pouvait venir chercher Jamie ou moi, quoique cette perspective parût de moins en moins probable à l'approche de la nuit. Quand bien même quelqu'un viendrait, l'effet serait sans doute désastreux.

Puis, j'entendis des voix sous le porche, ainsi que des pas lourds. Je me levai d'un coup, le cœur dans la gorge.

– Vous n'avez pas bientôt fini de vous agiter comme ça ? s'impacienta Donner. Je vous jure, je n'ai jamais vu une hystérique pareille !

J'avais reconnu une des voix. En effet, la seconde suivante, Jamie entra dans la cuisine, fatigué et échevelé, suivi de deux des voyous qui pointaient un pistolet dans son dos. Il me regarda des pieds à la tête, s'assurant que je n'avais rien.

– Ces crétins croient que nous cachons des pierres précieuses, l'informai-je. Ils les veulent.

– C'est ce qu'on m'a dit.

Il jeta un œil vers les placards grands ouverts et la desserte vandalisée. Même la cloche à gâteaux avait été renversée, les restes d'une tarte aux raisins répandus sur le plancher et écrasés par des pieds.

– Je vois qu'ils ont cherché.

– Écoute, vieux, dit l'un des voyous. Tout ce qu'on veut, c'est le magot. Dis-nous simplement où il est, et on s'en ira. Ni vu ni connu.

Jamie passa un doigt sur son nez, observant celui qui venait de parler.

– Je présume que ma femme vous a déjà dit que nous n'avions pas de pierres ?

– Oui, naturellement. Vous savez comment elles sont, les femmes...

Il semblait convaincu que Jamie étant là, ils pourraient enfin régler cette affaire tranquillement, d'homme à homme. Jamie s'assit sur le banc en soupirant.

– Qu'est-ce qui vous fait croire que j'en ai ? J'en ai eu, c'est vrai, mais je les ai vendues.

– Dans ce cas où est l'argent ?

– Dépensé. Je suis colonel de milice, ne me dites pas que vous n'êtes pas au courant ? Équiper une compagnie de miliciens coûte cher. Il faut des armes, des provisions, de la poudre, des chaussures... tout cela s'ajoute. Rien que le prix d'une paire de souliers en cuir ! Et je ne vous parle pas de faire ferrer les chevaux ! Il y a aussi les carrioles. Vous n'imaginez pas le prix scandaleux d'une carriole...

L'un des voyous hochait la tête, le front plissé, suivant avec attention cette laborieuse explication. Donner et les autres paraissaient nettement moins intéressés.

– Ne me cassez pas les pieds avec vos carrioles ! explosa Donner.

Il ramassa un des couteaux de Mme Bug sur le sol et reprit, s'efforçant d'avoir l'air menaçant :

– J'en ai marre d'attendre. Si vous ne me dites pas où elles sont, je... je...

Il m'attrapa par l'épaule et me mit la lame sous le menton.

– ... je lui tranche la gorge ! Je jure que je le ferai !

Il était évident que Jamie cherchait à gagner du temps, donc qu'il attendait quelque chose. Ou plutôt quelqu'un. C'était rassurant, mais je trouvais néanmoins que sa nonchalance apparente face à mon décès théoriquement imminent était un peu exagérée.

Il se gratta la joue.

– Je ne ferais pas ça à votre place. C'est elle qui sait où sont les pierres.

– Je sais quoi ? m'écriai-je indignée.

– Ah oui ? fit un des voyous revigoré.

– Absolument. La dernière fois que je suis parti avec la milice, elle les a cachées. Elle refuse de me dire où.

– Attendez... vous venez de nous dire que vous les aviez vendues, dit Donner désorienté.

– J'ai menti, répondit Jamie patiemment.

– Ah.

– Mais si vous voulez tuer ma femme, ça change tout.

– Oh, fit Donner l'air plus satisfait. Ouais, exactement ! Jamie tendit la main, déclarant poliment :

– Je crois que nous n'avons pas été présentés, monsieur. Je m'appelle James Fraser. Et vous êtes...

Donner hésita, ne sachant pas trop quoi faire avec le couteau dans sa main droite. Il le passa maladroitement dans la gauche et se pencha en avant, serrant vite la main tendue.

– Wendigo Donner.

Je lâchai une grossièreté qu'une série de bris de verre dans mon infirmerie noya. L'autre vermine devait être en train de vider mes étagères, en jetant tous

mes boccas et mes flacons par terre. Je saisis la main de Donner et éloignai le couteau de ma gorge, puis je bondis, prise d'une folie furieuse assez semblable à celle qui m'avait fait incendier un champ rempli de sauterelles.

Cette fois, ce fut Jamie qui me rattrapa par la taille, tandis que je m'élançais vers la porte, et il me souleva du sol.

– Laisse-moi, je vais le tuer, ce petit con ! m'écriai-je en battant des pieds.

– Attends encore un peu, *Sassenach*, me chuchota-t-il.

Il me traîna vers la table et se rassit, me tenant sur ses genoux les bras fermement enlacés autour de ma taille. D'autres bruits de saccage nous parvenaient depuis le couloir, des coups de hache dans le bois et des morceaux de verre écrasés sous un talon. Apparemment, le jeune butor avait abandonné ses recherches et détruisait pour le plaisir.

Je réprimai le cri de frustration qui me montait dans la gorge.

Donner fronça le nez.

– Pouah ! Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? Quelqu'un a pétié ?

Il s'était adressé à moi d'un ton accusateur, mais je ne relevai pas son impertinence. C'était l'éther, lourd et d'une douceur écœurante.

Jamie se raidit. Il savait ce que c'était... et ce que ça faisait. Je le vis regarder brièvement le couteau dans la main de Donner. J'entendis aussi ce que son ouïe plus fine avait déjà détecté. Quelqu'un venait.

Il se déplaça en avant sur le rebord de sa chaise, fléchissant ses jambes sous lui pour s'apprêter à bondir. Il me fit un clin d'œil vers l'âtre, où une lourde marmite en fonte était posée sur les cendres froides. J'acquiesçai de façon discrète et, lorsque la porte de service s'ouvrit, je me ruai vers la cheminée.

D'une rapidité inattendue, Donner avança un pied pour me faire un croc-en-jambe. Je m'étais de tout mon long, glissant sur le plancher pour aller buter la tête la première contre le banc d'en face. Je gémis et restai étourdie quelques instants, les yeux fermés, me disant que j'étais décidément trop vieille pour ce genre d'acrobaties. Je rouvris les yeux à contrecœur et me relevai très laborieusement, pour découvrir que la cuisine s'était remplie de monde.

Le premier acolyte de Donner était revenu avec deux autres voyous, sans doute Richie et Jed, et avec eux, les Bug, Murdina l'air paniqué et Arch, frémissant d'une rage contenue.

Mme Bug se précipita vers moi.

– *A leannan* ! Vous êtes-vous fait mal ?

– Non, non... répondis-je encore un peu sonnée. J'ai... juste besoin de m'asseoir un instant.

Donner fixait le sol en fronçant les sourcils, cherchant le couteau qu'il avait lâché en effectuant son croche-pied. Il redressa la tête vers les nouveaux venus.

– Alors, vous avez trouvé ? Richie et Jed rayonnaient.

– Un peu ! Regarde ça !

L'un d'eux tenait le panier à ouvrage de Mme Bug. Il le retourna au-dessus de la table. Une masse de pelotes et de tricots inachevés tomba avec un « pong ! » sonore, et des mains avides plongèrent dans la laine, en extirpant un lingot d'or long d'une vingtaine de centimètres. Une extrémité avait été rognée, et il était frappé en son centre d'une fleur de lys.

Un silence abasourdi suivit cette découverte. Même Jamie paraissait ahuri.

Le teint de Mme Bug, déjà pâle en entrant, avait viré au crayeux, et ses lèvres avaient complètement disparu. Arch fixait Jamie, sombre et provoquant.

Seul Donner n'était pas impressionné.

– Ouais, c'est bien gentil, mais où sont les pierres ? Hé, les gars, ne perdez pas de vue notre objectif.

Toutefois, ses complices semblaient avoir perdu tout intérêt pour les gemmes et se disputaient déjà pour savoir qui obtiendrait la garde du lingot.

Ma tête tournait à cause du choc contre le banc, de l'apparition soudaine de l'or, de ce qu'il impliquait concernant les Bug et, surtout, des vapeurs d'éther qui s'étaient beaucoup accentuées. Personne dans la cuisine ne paraissait le remarquer, mais on n'entendait plus aucun bruit dans l'infirmerie. Le jeune rustre devait certainement être déjà K-O.

Presque pleine, la bouteille d'éther pouvait anesthésier une demi-douzaine d'éléphants... ou une maison remplie de monde. Je voyais déjà Donner osciller sur ses jambes. Encore quelques minutes, et tous les voyous sombreraient dans un état de torpeur inoffensive..., mais nous aussi.

L'éther étant plus lourd que l'air, il se répandrait d'abord sur le sol, pour remonter autour de nos genoux. Je me relevai, inspirant un air plus pur. Je devais ouvrir une fenêtre.

Jamie et Arch parlaient en gaélique, beaucoup trop vite pour que je puisse les comprendre, même si mon cerveau avait été en état de fonctionner normalement. Donner les dévisageait, la bouche ouverte, voulant sans doute leur dire d'arrêter, mais ne trouvant plus ses mots.

Je tentai de soulever le loquet des volets intérieurs, étant obligée de me concentrer pour faire obéir mes doigts. Il céda enfin, et j'écartai le pan de bois, pour me retrouver face à face avec la grimace d'un Indien dans le crépuscule, de l'autre côté de la fenêtre.

Je poussai un cri et reculai d'un geste brusque. Puis la porte de service s'ouvrit en grand, et une silhouette trapue et barbue bondit à l'intérieur, hurlant dans une langue incompréhensible, suivie par Ian, suivi lui-même d'un autre Indien qui poussait des cris sauvages et qui brandissait... qu'est-ce que c'était ? Un tomahawk ? Un gourdin ? Ma vision était trop floue pour que je le distingue bien.

Ensuite, ce fut le tohu-bohu général, vu à travers un voile déformant. Je m'agrippai au volet pour ne pas tomber, mais n'eus même pas la présence d'esprit d'ouvrir la maudite fenêtre. Tout le monde se battait ou se débattait, mais au ralenti, rugissant et titubant comme des ivrognes. Tandis que je le regardais, la bouche béante, Jamie extirpa laborieusement le couteau de sous les fesses de Donner, le leva dans un long cercle gracieux, puis le planta sous son sternum.

Quelque chose fusa près de mon oreille et traversa la vitre, fracassant sans doute le dernier morceau de verre encore intact de la maison.

J'inspirai de grandes goulées d'air frais, essayant de m'éclaircir les idées et effectuant de grands gestes des mains signifiant : « Sortez ! Sortez ! »

Mme Bug tentait justement de s'en aller en marchant à quatre pattes vers la porte. Arch percuta le mur et glissa lentement au sol à côté d'elle, le regard vide. Donner était retombé en avant, le front contre la table, une mare de sang s'étalant sous lui. Un autre voyou gisait dans la cheminée, le crâne fracassé. Jamie tenait encore debout, chancelant. Le barbu trapu à ses côtés secouait la tête, d'un air perplexe, les vapeurs l'affectant à son tour. Je l'entendis demander :

– Mais que se passe-t-il ?

La cuisine était désormais plongée dans la pénombre, des silhouettes oscillant telles des algues dans un paysage sous-marin.

Je fermai les yeux un moment et, quand je les rouvris, Ian déclarait :

– Attends, je vais allumer une chandelle.

Il tenait une des boîtes d'allumettes de Brianna dans la main. Je hurlai :

-IAN !

Au même instant, il gratta l'allumette.

Il y eut un « swoush ! » doux, suivi d'un « womp ! » plus fort quand l'éther s'embrasa et, tout à coup, nous nous retrouvâmes dans un puits de flammes. Pendant une fraction de seconde, je ne ressentis rien, puis une chaleur cuisante. Jamie me saisit le bras et me propulsa vers la porte. Je sortis en titubant et m'effondrai dans les mûriers, me roulant dans les branches pour éteindre mes jupes fumantes.

Paniquée et encore étourdie par l'éther, je parvins tant bien que mal à dénouer les lacets de mon tablier et à m'en débarrasser. Mes jupons en lin étaient roussis, mais pas calcinés. Je m'accroupis en pantelant dans la cour, cherchant à retrouver mon souffle. L'odeur de fumée était puissante et âcre.

Mme Bug était à genoux sur le perron, frappant son bonnet en flammes contre les marches.

Des hommes jaillirent par la porte de service, frappant leurs vêtements et leurs cheveux. Dans la cour, Rollo aboyait comme un fou et, de l'autre côté de la maison, les chevaux effrayés hennissaient. Quelqu'un avait sorti Arch Bug. Il était étendu sur l'herbe sèche, ayant perdu le plus gros de ses cheveux et de

ses cils, mais toujours en vie.

Mes jambes étaient raides et couvertes d'ampoules, mais je n'avais pas de brûlures graves grâce aux couches de lin et de coton qui se consumaient lentement. Si j'avais porté un tissu moderne tel que la rayonne, j'aurais été transformée en torche vivante.

Je me retournai vers la maison. Il faisait nuit, à présent, et toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient illuminées. Des flammes dansaient derrière la porte ouverte. On aurait dit une gigantesque lanterne.

– Madame Fraser, je présume ?

Le barbu trapu était penché vers moi, parlant avec un épais accent écossais. Je repris peu à peu mes esprits.

– Oui, qui êtes-vous et où est Jamie ?

– Ici, *Sassenach*.

Jamie émergea de l'obscurité et se laissa tomber lourdement à mes côtés.

– Je te présente monsieur Alexander Cameron, plus connu sous le nom de Scotchée.

– Votre serviteur, madame.

Je tapotai délicatement mes cheveux. Des touffes avaient roussi, mais j'en avais encore.

Je sentis plus que ne vis Jamie se tourner vers la maison, et je suivis son regard. Une silhouette sombre remuait derrière une fenêtre à l'étage. Elle hurla quelque chose dans une langue absconse et se mit à lancer des objets à l'extérieur.

– Qui est-ce ?

Jamie se frotta le visage.

– Mmm... ce doit être Oie.

– S'il reste là-haut encore un peu, ce sera bientôt une oie rôtie.

J'éclatai de rire. Apparemment, j'étais la seule à me trouver hilarante, car les autres ne bronchèrent pas. Jamie se leva et appela l'homme derrière la fenêtre. Celui-ci agita la main comme si de rien n'était et repartit à l'intérieur de la maison.

– Il y a une échelle dans la grange, dit calmement Jamie à Scotchée.

Ils disparurent dans la nuit.

Pendant un temps, la maison brûla lentement. Au rez-de-chaussée, il n'y avait pas beaucoup d'objets inflammables, hormis les livres et les papiers de Jamie. Une ombre surgit de la porte de service, un bras devant le visage, le devant de sa chemise replié comme un sac. Ian s'arrêta devant moi, tomba à genoux et déversa un tas de menus objets sur le sol.

– C'est tout ce que j'ai pu sauver, tante Claire. Il toussa, agitant une main devant ses yeux.

– Vous savez ce qui est arrivé ?

La chaleur devenait de plus en plus intense, et je me redressai sur les genoux.

– Peu importe. Viens, il faut tirer Arch un peu plus loin. Les effets de l'éther étaient pratiquement passés, mais j'avais toujours une forte impression d'irréalité. Je ne disposais que de l'eau fraîche du puits pour traiter les brûlures et en aspergeai le cou et les mains d'Arch Bug, brûlés au dernier degré. Les cheveux de Mme Bug étaient aussi roussis que les miens, mais ses épais jupons l'avaient protégée elle aussi.

Ni elle ni Arch ne dirent un mot.

Amy McCallum arriva en courant, la mine défaite. Je lui demandai de conduire les Bug dans la cabane de Brianna, la sienne désormais, et surtout d'empêcher ses enfants d'approcher. Elle acquiesça, et ils repartirent, Mme Bug et elle soutenant la haute silhouette d'Arch.

Personne ne fit l'effort de sortir les corps de Donner et de ses compagnons.

Je voyais le feu commencer à envahir la cage d'escalier. Il y eut soudain une lueur vive à l'étage et, peu après, j'aperçus des flammes au cœur de la maison.

La neige se mit à tomber, épaisse, lourde et silencieuse. Une demi-heure plus tard, le sol, les arbres et les buissons étaient saupoudrés de blanc. Les flammes rouge et or se reflétaient dans la neige dans un doux halo orangé. Le brasier illuminait la clairière tout entière.

Quelque part vers minuit, le toit s'effondra dans un fracas de poutres incandescentes et projeta haut dans le ciel un nuage d'étincelles qui retombèrent en une pluie scintillante. Le spectacle était si beau que tout le monde poussa un « ooooh ! » involontaire.

Le bras de Jamie se resserra autour de mes épaules. Nous ne pouvions détacher notre regard de la scène devant nous.

– Quel jour sommes-nous ? demandai-je soudain. Il réfléchit un instant avant de répondre :

– Le 21 décembre.

– Et nous sommes toujours vivants. Maudits journaux, on ne peut jamais leur faire confiance !

Pour une raison étrange, il trouva cette remarque hilarante et rit tellement qu'il dut s'asseoir sur le sol.

124. La propriété du roi

Nous passâmes le reste de la nuit à dormir – ou du moins en position horizontale – sur le plancher de la cabane d'Amy, en compagnie des Bug, d'Oie et de son frère Lumière (qui me prirent de court une seconde en se présentant comme les « fils » de Jamie), de Scotchée et de Ian. En route vers le village d'Oiseau, les Indiens – Alexander Cameron était aussi Indien que les autres – avaient croisé Jamie et Ian qui chassaient et avaient accepté l'hospitalité de Jamie.

– On ne s'attendait pas à un accueil aussi chaleureux, Tueur d'ours ! lança Oie en riant.

Ils ne posèrent aucune question sur Donner, ni ne firent la moindre allusion aux corps calcinés dans l'immense bûcher funéraire de notre maison. Ils ne s'intéressèrent qu'à l'éther, écoutant mes explications avec fascination.

Je remarquai que Jamie ne leur demanda pas non plus le but de leur visite chez Oiseau et en déduisis qu'il ne voulait pas entendre parler de la décision de certains Cherokees de soutenir le roi. Il écoutait la conversation sans y prendre part, fouillant dans la pile d'objets sauvés du feu. Il ne restait rien de bien important : quelques pages de mon cahier de médecine, des cuillères en étain, un moule de balle. Quand il s'endormit enfin contre moi, je vis son poing fermé sur quelque chose. Regardant de plus près dans l'obscurité, je distinguai la petite tête du serpent en cerisier pointant entre ses doigts.

En me réveillant juste après l'aube, je découvris Aidan qui m'observait, Adso dans ses bras.

– J'ai trouvé votre petite panthère dans mon lit, chuchota-t-il. Vous la voulez ?

J'allais refuser, quand je vis la lueur dangereuse dans le regard du chat. En temps normal, il supportait assez bien les enfants, mais Aidan le tenait comme un paquet de linge sale, les pattes arrière pendues dans le vide.

– Oui, répondis-je la gorge irritée par la fumée.

Je me redressai et attrapai l'animal. Tout le monde dormait encore, enroulé dans une couverture à même le plancher. À deux exceptions près : Jamie et Arch avaient disparu. Je me levai et, empruntant la cape d'Amy accrochée près de la porte, sortis.

La neige avait cessé pendant la nuit, mais au moins cinq centimètres recouvraient le sol. Je déposai Adso sous les avant-toits, là où la terre était sèche, puis, rassemblant mon courage, me dirigeai vers la maison.

De la vapeur s'élevait au-dessus des vestiges calcinés qui formaient une immense tache noire, contraste saisissant avec les arbres blancs derrière. Seule une moitié de la maison avait brûlé tout à fait. Le mur ouest tenait encore

debout, tout comme les conduits de cheminée en pierre. Le reste n'était plus qu'un amas de poutres calcinées et de tas de cendres virant déjà au gris. L'étage supérieur avait brûlé complètement. Quant à mon infirmerie...

J'entendis des voix derrière la maison et tournai la tête. Jamie et Arch se trouvaient dans la remise à bois, la porte entrouverte. Je pouvais les voir à l'intérieur, face à face. Jamie m'aperçut et me fit signe de les rejoindre.

– Bonjour, Arch. Comment vous sentez-vous ?

Notre ancien régisseur avait d'énormes ampoules sur les mains et le visage, mais plus de cheveux ni de cils. À part cela, il avait l'air en bonne santé. Il toussa et me répondit d'une voix abîmée par la fumée et à peine audible :

– Je me suis déjà senti mieux, *a nighean*, merci.

– Arch s'apprêtait à m'expliquer ceci, *Sassenach*. Jamie pointa un orteil vers le lingot d'or posé dans la sciure à leurs pieds.

– N'est-ce pas, Arch ?

Il parlait sur un ton plaisant, mais je percevais, tout comme Arch, la note d'acier sous-jacente. Toutefois, Bug n'était pas homme à se laisser intimider facilement.

– Je ne vous dois aucune explication, *Seaumais* mac Brian.

– Je ne vous donne pas le choix, mais une chance de vous expliquer.

Cette fois, la tonalité agréable de la voix avait disparu. Il se tourna vers moi et me montra le lingot.

– Tu as déjà vu ça quelque part, *Sassenach* ?

– Oui, bien sûr.

La dernière fois que je l'avais vu, il luisait à la lumière d'une lanterne, serré contre ses compagnons, au fond d'un cercueil, dans le mausolée d'Hector Cameron. Sa forme et sa fleur de lys le rendaient reconnaissable entre tous.

– À moins que Louis de France n'ait envoyé à d'autres de vastes quantités d'or, il fait partie du trésor de Jocasta Cameron.

– Ce n'est pas son trésor, et cela ne l'a jamais été, me corrigea Arch, d'une voix ferme.

– Ah non ? dit Jamie. À qui appartient-il alors ? À vous ?

– Non.

Il hésita, mais le besoin de parler était trop fort.

– C'est la propriété du roi.

– Quoi, le roi de... ah!

Je compris avec un temps de retard.

– Ce roi-là !

– Le roi est mort, dit doucement Jamie comme s'il se parlait à lui-même.

Arch se redressa d'un mouvement brusque.

– L'Écosse est-elle morte ?

Jamie resta silencieux plusieurs minutes, puis il m'indiqua une pile de bûches où m'asseoir, puis une autre à Arch, avant de s'asseoir à son tour.

– L'Écosse ne mourra que lorsque son dernier fils sera mort, *a charaid*.

Il fit un geste vers la porte ouverte, indiquant les montagnes et les vallées autour de nous, ainsi que tous ceux qui y vivaient.

– Combien sommes-nous ici ? Combien serons-nous ? L'Écosse vit, mais pas en Italie.

Il voulait dire Rome, où le fils de James Stuart, Charles-Édouard, végétait en exil, noyant ses rêves déçus de Couronne dans le chianti.

Arch plissa les yeux, mais ne répondit pas.

– Le troisième homme, c'était vous, n'est-ce pas ? Quand l'or est arrivé de France. Dougal MacKenzie en a pris un tiers, Hector Cameron un deuxième. J'ignore ce que Dougal a fait de sa part. Il l'a sans doute offerte à Charles Stuart, et que Dieu veuille sur son âme si c'est bien le cas. Vous étiez le *tacksman*^[17] de Malcolm Grant. Il vous a envoyé, n'est-ce pas ? Vous avez pris le troisième tiers du trésor en son nom. Vous le lui avez donné ?

Arch hocha la tête.

– Il m'a été confié... débuta-t-il.

Il se racla la gorge et cracha une glaire striée de noir.

– ... il m'a été confié pour que je le remette à Grant qui, à son tour, devait le restituer au fils du roi.

– Il l'a fait ? questionna Jamie intéressé. Ou a-t-il pensé, comme Hector, qu'il était trop tard ?

À ce stade, la bataille était déjà perdue. L'or n'y aurait rien changé. Arch pinça les lèvres.

– Il a fait ce qu'il pensait devoir faire. Cet argent a été dépensé pour la sauvegarde du clan. Mais Hector Cameron était un traître, et son épouse aussi.

Je compris soudain.

– Lors du *gathering* où vous avez rencontré Jamie, c'est vous qui avez parlé à Jocasta dans sa tente ! Vous étiez venu la chercher, n'est-ce pas ?

Arch parut surpris par mon intervention, puis hocha imperceptiblement la tête. Je me demandai s'il avait accepté l'offre de Jamie de s'installer à Fraser's Ridge uniquement en raison de sa relation avec Jocasta.

Je poussai du pied le lingot d'or.

– Ça, vous l'avez trouvé dans la maison de Jocasta quand vous êtes allé avec Roger chercher les pêcheurs, n'est-ce pas ?

La preuve, s'il en avait encore eu besoin, que Jocasta détenait toujours l'or français.

Comme d'habitude, Jamie se frottait le nez.

– Ce qui m'intrigue, c'est comment vous avez découvert où était le reste et comment vous l'en avez sorti ?

– Ce n'était pas bien sorcier. J'ai vu le sel devant la tombe d'Hector et la manière dont les esclaves noirs évitaient de s'en approcher. Pas étonnant qu'il ne puisse reposer en paix, mais où l'or aurait-il été le plus en sécurité, sinon avec lui ? J'ai un peu connu Cameron. Il n'était pas du genre à se laisser prendre quoi que ce soit, même mort.

En tant que régisseur de notre domaine, Arch se rendait fréquemment à Cross Creek pour acheter et troquer. D'ordinaire, il ne séjournait pas à River Run, mais y allait assez souvent pour bien connaître la propriété. Si quelqu'un apercevait une silhouette près du mausolée... tout le monde savait que le fantôme d'Hector Cameron « errait » dans le périmètre marqué par les lignes de sel. Personne n'oserait approcher pour enquêter.

Il avait donc subtilisé un lingot après l'autre à chaque voyage. Il avait ainsi emporté tout le trésor avant que Duncan ne se rende compte de sa disparition.

– Je savais bien que je n'aurais jamais dû garder ce premier lingot. Au début, j'ai pensé qu'on en aurait peut-être besoin, Murdina et moi. Puis, quand elle a été obligée de tuer Brown...

Jamie redressa brusquement la tête. Nous le dévisageâmes, incrédules. Il toussota.

– Une fois cette fripouille suffisamment remise, elle a commencé à fouiner dans notre cabane, quand Murdina était obligée de s'absenter. Il a découvert ça (il indiqua le lingot) dans son panier à ouvrage. Bien sûr, il ne pouvait pas deviner d'où il venait, mais il savait bien que des pauvres gens comme nous ne gardaient pas d'or chez eux.

Il pinça encore les lèvres, et je me souvins qu'il avait été le premier *tacksman* de Grant du clan Grant, un homme haut placé. Autrefois.

– Il a posé des questions et, bien sûr, elle a refusé de parler. Puis, quand il s'est traîné jusque chez vous, elle a eu peur qu'il raconte ce qu'il avait vu. Alors elle a dû le tuer.

Il parlait calmement. Après tout, que pouvait-elle faire d'autre ? Une fois de plus, je me demandai quels actes les Bug avaient commis, ou avaient été contraints de commettre, les années qui avaient suivi Culloden.

– Au moins, vous avez empêché que l'or ne tombe entre les mains du roi George, dit Jamie, la mine sombre.

Il songeait sans doute à la bataille de Moore's Creek Bridge. Si Hugh MacDonald avait eu l'or de Duncan pour acheter de la poudre et des armes, la bataille sur le pont n'aurait pas été aussi facilement gagnée. D'un autre côté, les Highlanders ne se seraient pas fait massacrer, une fois de plus, chargeant l'épée au poing face à des canons.

Le silence devenant de plus en plus pesant, je finis par demander :

– Arch, que comptiez-vous faire, exactement avec l'or ?

– Au... Au début, je voulais juste vérifier s'il était vrai qu'Hector Cameron avait emporté sa part du trésor et s'en était servi pour ses propres intérêts.

Puis, j'ai découvert qu'il était mort, mais vu le train de vie de sa femme, il était clair qu'il l'avait vraiment volé. Je me suis alors demandé s'il en restait un peu.

Il massa sa gorge ridée.

– À vrai dire, madame, je voulais surtout le reprendre à Jocasta Cameron. Mais une fois que ce fut fait...

Sa voix s'érailla. Il marqua une pause, puis se ressaisit :

– Je suis un homme de parole, *Seaumais* mac Brian. J'ai prêté serment d'allégeance à mon chef, et je l'ai respecté jusqu'à sa mort. Puis j'ai prêté serment au roi, de l'autre côté de l'océan (il voulait parler de James Stuart), mais il est mort lui aussi. Après quoi, j'ai juré loyauté à George d'Angleterre en débarquant sur cette côte. Alors, dites-moi, envers qui est mon devoir ?

– Vous m'avez prêté serment à moi aussi, Archibald mac Donagh, dit Jamie.

Arch esquisssa un sourire, empreint d'ironie certes, mais un sourire quand même.

– C'est grâce à ce serment que vous êtes encore en vie, *Seaumais* mac Brian. J'aurais pu vous tuer dans votre sommeil hier soir et être déjà loin d'ici.

Jamie fit une moue sceptique, mais se garda de le contredire.

– Je vous libère de votre promesse envers moi, déclara-t-il formellement en gaélique.

Il indiqua le lingot au sol.

– Prenez ça et partez.

Arch le fixa un instant sans sourciller. Puis il se pencha, saisit le lingot et sortit.

L'observant s'éloigner vers la cabane pour aller réveiller sa femme, je glissai à Jamie :

– Tu ne lui as pas demandé où était le reste de l'or.

– Parce que tu t'imagines qu'il me l'aurait dit ?

Il se leva, s'étira puis s'ébroua comme un chien. Il posa les mains sur le chambranle de la porte et regarda à l'extérieur. Il s'était remis à neiger. Je vins me placer à ses côtés.

– Je vois que les Fraser se sont pas les seuls à être têtus comme des mules. Pour ça, oui, l'Écosse vit toujours !

Il se mit à rire et me prit par la taille. Je posai ma tête sur son épaule.

– Tes cheveux sentent la fumée, *Sassenach*.

– Tout sent la fumée.

Les vestiges de la maison étaient encore trop chauds pour que la neige tienne, mais cela ne durerait pas. S'il continuait à neiger, elle serait effacée dès demain, se fondant dans le blanc de la terre et des arbres. Nous aussi... un jour ou l'autre.

Je songeai à Jocasta et à Duncan, en sécurité au Canada, accueillis par des

parents. Où iraient les Bug ? Rentreraient-ils en Écosse ? L'espace d'un instant, j'eus envie de partir moi aussi. De fuir l'absence et la désolation. La maison.

Puis je me souvins.

– » Tant qu'une centaine d'entre nous seront encore en vie... », citai-je.

Jamie se colla contre moi.

– Et toi, *Sassenach*, quand tu te rends au chevet d'un malade, d'un blessé ou d'une femme sur le point d'accoucher, comment arrives-tu à sortir de ton lit, même quand tu es morte de fatigue, pour partir seule dans le noir ? Comment se fait-il que tu ne les fasses jamais attendre, que tu ne dises jamais non ? Qu'est-ce qui te motive toujours à y aller, même quand tu sais qu'il n'y a aucun espoir ?

– Je ne peux pas.

Je continuai de fixer la ruine, ses cendres refroidissant sous mes yeux. Je savais de quoi il parlait, de cette vérité gênante qu'il voulait me forcer à formuler. Mais cette vérité était en suspens entre nous et devait être dite.

– Je ne peux pas... ne peux pas... admettre... de perdre. Il saisit mon menton et pencha ma tête en arrière pour m'obliger à le regarder dans les yeux. Ses traits étaient étirés par la fatigue, les rides profondément creusées sous ses yeux et autour de sa bouche, mais son regard était clair, froid et aussi insondable que l'eau d'une source cachée.

– Moi non plus, dit-il.

– Je sais.

– Tu peux au moins me promettre la victoire. Il y avait une question dans cette affirmation.

Je caressai son visage. La gorge nouée et la vue brouillée.

– Oui. Je peux te la promettre, cette fois.

Je ne mentionnai pas les lacunes dans cette promesse, ce qu'il m'était impossible de garantir. Ni la vie ni la sécurité ; ni un foyer ni une famille ; ni loi ni legs. Rien qu'une chose... ou deux.

– La victoire, repris-je. Et que je serai avec toi jusqu'à la fin.

Il ferma les yeux un instant. Les flocons de neige tombaient sur sa peau, s'accrochant une demi-seconde sur ses cils, blancs sur noir.

– Cela me suffit. Je n'en demande pas plus.

Puis il me prit dans ses bras et me serra contre lui, le souffle de la neige et des cendres tournoyant autour de nous. Il m'embrassa, puis me lâcha, et j'inspirai une grande goulée d'air frais.

J'époussetai un flocon de suie sur ma manche.

– Bien... très bien... Euh... Et à présent, que suggères-tu qu'on fasse ?

Il contempla les ruines noires avec un haussement d'épaules.

– J'ai pensé... qu'on pourrait partir... Il s'interrompt, fronçant les sourcils.

– Qu'est-ce que... ?

Quelque chose remuait près du flanc de la maison. J'écartai les flocons dansant devant mes yeux et me hissai sur la pointe des pieds pour mieux voir.

– Oh non, je rêve !

Il y eut une puissante projection de neige, de terre et de bois calciné, et la truie blanche émergea de son antre souterrain. Elle se dégagea complètement, agitant son groin rose d'un air agacé, puis se mit à trotter d'un pas décidé vers la forêt. Quelques instants après, sa copie en miniature sortit du trou, puis une autre, et une autre... Huit petits cochons, certains blancs, d'autres tachetés, puis un entièrement noir, s'éloignèrent à la queue leu leu, suivant leur mère.

Je pouffai de rire.

– Longue vie à l'Écosse! Euh... où disais-tu que nous partions ?

– En Écosse, répondit-il comme si cela coulait de source. Chercher ma presse à imprimerie.

Il regardait toujours la maison, mais ses yeux fixaient un point plus loin, bien au-delà du moment présent. Une chouette hulula dans la forêt. D'abord silencieux, il s'extirpa de sa rêverie et me sourit, déclarant :

– Après quoi, on reviendra se battre.

Il me prit la main et, tournant le dos aux cendres, m'entraîna vers la grange où les chevaux nous attendaient, patientant dans le froid.

Épilogue un

Lallybroch

Le faisceau de la torche électrique se promena lentement sur l'épaisse poutre en chêne, s'arrêta sur un trou suspect, puis poursuivit son exploration. Le grand costaud travaillait en pinçant les lèvres, comme s'il s'attendait à une mauvaise surprise.

À ses côtés, Brianna exécutait la même grimace, contemplant les recoins sombres du plafond de l'entrée. Elle n'aurait su reconnaître une poutre vermoulue ou rongée par les termites à moins qu'elle ne s'effondre sur sa tête, mais il lui paraissait plus poli d'avoir l'air intéressé.

En fait, seule une partie de son cerveau suivait les remarques que l'homme adressait à son sous-fifre, une jeune femme menue dans une salopette trop grande et avec des mèches rose fluo. L'autre partie écoutait les bruits à l'étage, où les enfants jouaient théoriquement à cache-cache parmi les piles de caisses de déménagement. Fiona avait emmené ses trois petits démons, puis les avait habilement abandonnés, filant faire une course en promettant d'être de retour pour l'heure du thé.

Brianna jeta un coup d'œil à sa montre, s'étonnant encore de la voir à son poignet. Encore une demi-heure à attendre. S'ils pouvaient éviter de s'étriper avant le retour de...

Un hurlement perçant la fit tiquer. L'employée, moins aguerrie, laissa tomber son bloc-notes avec un petit cri.

– MAMAN !

Jemmy, sur le point de cafarder.

– QUOI ? rugit-elle. Je suis OCCUPÉE !

– Mais maman ! Mandy m'a frappé !

En levant la tête, elle pouvait apercevoir le sommet de son crâne roux.

– Elle a fait ça ! Mais...

– Avec un bâton !

– Quel genre de...

– Exprès !

– Bon, mais je ne pense pas que...

– ET... (une pause avant le dénouement accablant) ELLE N'A MÊME PAS DEMANDÉ PARDON !

L'entrepreneur et son employée avaient cessé de s'intéresser aux termites et suivaient avec fascination ce récit palpitant. Ils baissèrent tous les deux le

regard vers Brianna, attendant son jugement de Salomon.

– Mandy ! hurla-t-elle. Demande-lui pardon !

– Nan ! répondit une voix haut perchée.

– Si ! dit Jemmy.

Il y eut un bruit de pas précipités. Brianna se dirigea vers l'escalier, le regard assassin. Au moment où elle posait le pied sur la première marche, Jemmy hurla :

– Elle m'a MORDU !

– Jeremiah MacKenzie, je te défends de la mordre à ton tour ! Arrêtez ça tout de suite, tous les deux !

Jemmy passa une tête hirsute entre les barreaux de la rampe. Il portait du fard à paupières bleu électrique et du rouge à lèvres rose qui s'étirait d'une oreille à l'autre.

L'air grave, il informa les spectateurs du rez-de-chaussée :

– Ce n'est qu'une galopine endêvée. C'est mon grand-père qui l'a dit.

Brianna ne savait pas si elle devait rire, pleurer ou pousser un cri. Elle agita une main vers l'entrepreneur et gravit les marches quatre à quatre pour remettre un peu d'ordre dans la marmaille.

Cela lui prit plus de temps qu'escompté, car elle découvrit que les trois petites filles de Fiona, étrangement discrètes au cours de la récente échauffourée, avaient entrepris, après avoir peinturluré Mandy, Jemmy et elles-mêmes, de dessiner des visages sur les murs de la salle de bain avec le contenu de sa trousse de maquillage toute neuve.

Redescendant un quart d'heure plus tard, elle trouva l'entrepreneur assis tranquillement sur un seau à charbon retourné, prenant son thé, pendant que son employée visitait le rez-de-chaussée, la bouche pleine de scone.

Compatissante, elle arqua vers Brianna un sourcil percé d'un anneau.

– Sont à vous tous ces gosses ?

– Non, Dieu merci. Alors, vous pensez qu'il y aura beaucoup de travaux à ce niveau ?

– Il y a pas mal de taches d'humidité, répondit l'entrepreneur. Mais il fallait s'y attendre dans une baraque aussi vieille. Elle date de quelle époque, ma petite ?

– 1721, idiot, répondit l'employée. T'as pas vu la date, sur le linteau, en entrant ?

– Non. Dis donc, ça fait longtemps !

Il parut intéressé, mais pas assez pour se lever.

– Ça va vous coûter une petite fortune pour remettre tout ça en état !

Il pointa le menton vers un mur où la boiserie en chêne était zébrée de traces de sabres et de coups de bottes, noircies par les ans, mais toujours clairement visibles.

– Non, ça, on n'y touche pas, dit Brianna. Cela date du soulèvement jacobite de 1745.

Son oncle lui avait dit : « On le garde tel quel pour ne jamais oublier ce que sont les Anglais. »

– Ah, je vois ! C'est historique. Dans ce cas, naturellement... C'est drôle, d'habitude, les Américains se fichent pas mal de l'histoire. Ils veulent tout le confort moderne, des cuisinières électriques, des fichus appareils automatiques qui font ceci ou cela. Le chauffage central !

– Nous nous contenterons de toilettes qui fonctionnent, l'assura Brianna. Et de l'eau chaude. À propos, vous avez jeté un coup d'œil à la chaudière ? Elle se trouve dans la remise, dans la cour. Elle doit bien avoir cinquante ans. Et il faudra aussi remplacer le chauffe-eau dans la salle de bain, au premier.

– Oui, oui.

L'entrepreneur fit tomber des miettes sur sa chemise, reboucha son thermos et se releva péniblement.

– Allez, amène-toi, Angie. On va aller voir ça. Brianna se tint au pied des marches, écoutant les bruits à l'étage. Tout avait l'air de bien se passer, hormis pour les cubes que l'un d'eux lançait contre un mur. Rien de bien méchant. Elle allait suivre l'entrepreneur quand elle l'aperçut qui s'était arrêté pour contempler le linteau.

– Le soulèvement de 1745, hein ? Tu t'es jamais demandé comment ce serait, si Bonnie Prince Charlie avait gagné ?

– Tu rêves, Stan ! Il n'aurait jamais pu, cet enfoiré d'Italien !

– Nan, il aurait réussi, si ce n'étaient ces maudits Campbell. Tous des traîtres, jusqu'aux derniers, les hommes comme les femmes !

Il éclata de rire, d'où Brianna déduisit que le patronyme d'Angie devait être Campbell.

Ils s'éloignèrent vers la remise, leur conversation virant à la dispute. Elle attendit, ne voulant pas les rejoindre avant de s'être remise.

« Oh mon Dieu, mon Dieu, faites qu'ils soient en sécurité ! Je vous en supplie, protégez-les ! »

Peu lui importait le ridicule de prier pour la sécurité d'êtres qui étaient – devaient être – morts depuis plus de deux siècles. Elle ne savait pas quoi faire d'autre et répétait sa prière plusieurs fois par jour, chaque fois qu'elle pensait à eux. Beaucoup plus souvent encore depuis qu'ils s'étaient installés à Lallybroch.

Elle essuya ses larmes et aperçut la Mini Cooper de Roger s'avancer dans l'allée. La banquette arrière était pleine de caisses. Il s'était enfin décidé à vider le garage du révérend, ne conservant que ce qu'il estimait pouvoir servir un jour... à savoir une proportion alarmante de la totalité.

Il s'approcha en souriant, une boîte sous le bras. Elle ne s'était toujours pas habituée à ses cheveux courts.

– Tu arrives juste à temps. Encore dix minutes, et je crois que j'allais tuer quelqu'un. À commencer par Fiona.

– Ah oui ?

Il l'embrassa avec enthousiasme, ce qui signifiait qu'il ne l'avait sans doute pas écoutée.

– J'ai trouvé quelque chose.

– Je vois. Qu'est-ce que c'est ?

– Je ne sais pas trop.

La boîte qu'il déposa sur l'ancienne table en chêne était en bois elle aussi. Un coffret assez grand en érable, noirci par le temps, la suie et les manipulations, mais dont la facture était encore déchiffrable pour un œil expert. Elle était superbement fabriquée, avec des assemblages en queue d'aronde impeccables et un couvercle coulissant... qui ne coulissait plus, ayant été scellé avec une épaisse perle en cire fondue.

Toutefois, son détail le plus frappant était l'inscription gravée au fer sur son couvercle : Jeremiah Alexander Ian Fraser MacKenzie.

Elle sentit son ventre se nouer et jeta un coup d'œil vers Roger, qui était tendu, réprimant une forte émotion. Elle la sentait vibrer en lui.

– Qu'est-ce que... ? Qui ? chuchota-t-elle. Roger sortit une enveloppe crasseuse de sa poche.

– C'était collé sur le côté. C'est l'écriture du révérend, une de ces petites notes qu'il accrochait parfois sur les objets pour expliquer leur signification, au cas où. Cela dit, ça n'explique pas grand-chose.

La note était brève, indiquant juste que la boîte provenait d'une banque d'Édimbourg aujourd'hui disparue. Des instructions avaient initialement accompagné le coffret, stipulant qu'il ne devait être ouvert que par celui dont le nom était gravé dessus. Les instructions originales avaient été perdues, mais la personne qui lui avait procuré le coffret avait transmis le message oralement.

– Mais qui ça pouvait être ? demanda-t-elle.

– Aucune idée. Tu as un couteau ?

Elle fouilla dans les poches de son jean, marmonnant :

– Si j'ai un couteau... Tu m'as déjà vue sans un couteau ?

– C'était une question rhétorique, mon cœur.

Il lui baisa la main avant de prendre le canif suisse qu'elle lui tendait.

La cire craqua et tomba en miettes facilement. En revanche, le couvercle, grippé par le temps, refusait de coulisser. Ils durent s'y prendre à deux, l'un tenant le coffret, l'autre tirant sur le couvercle... mais il finit par céder avec un grincement strident.

Le spectre d'un parfum s'éleva ; une odeur indéfinissable, mais d'origine végétale.

– Maman... dit Brianna malgré elle.

Roger la regarda, surpris ; mais elle lui fit signe de continuer. Il plongea prudemment les mains dans le coffret et déposa son contenu sur la table : une liasse de lettres, pliées et cachetées à la cire, deux livres et un petit serpent taillé dans du bois de cerisier, poli par la caresse des doigts.

Elle émit un son étranglé et pressa la première lettre si fort contre sa poitrine que le papier craquela et le sceau tomba en morceaux. L'épais papier doux était tacheté d'ombres pâles qui avaient été autrefois des fleurs.

Les larmes ruisselaient sur ses joues. Roger lui parlait, mais elle n'entendait pas. Les enfants faisaient du vacarme au-dessus de leurs têtes, l'entrepreneur et son employée se disputaient dans la cour, mais elle n'était consciente que d'une chose au monde : des mots fanés sur la page et de l'écriture couchée, les pattes de mouches de sa mère.

Le 31 décembre 1776

Ma chère fille,

Comme tu pourras le constater si jamais tu lis cette lettre un jour, nous sommes en vie...

Épilogue deux

Le diable se cache dans les détails

– Qu'est-ce que c'est ?

Amos Crupp inspectait la mise en pages dans le marbre de la presse, la lisant à l'envers avec l'aisance de l'expérience.

– » Nous avons la douleur d'annoncer le décès par le feu... » D'où ça vient ?

Sampson, son nouvel apprenti, encra la planche avec un haussement d'épaules.

– Un faire-part envoyé par un lecteur. Parfait pour remplir ce petit espace. La colonne avec le discours du général Washington à ses troupes était trop courte, ça nous laissait un blanc, là.

– Mmhm... oui, sans doute. Toutefois, ça ne date pas d'hier.

Il jeta un coup d'œil à la date.

– Pas franchement une nouvelle fraîche !

– Euh... non, admit l'apprenti.

Il appuya sur le lourd levier qui abaissait la planche sur le marbre. La presse remonta, laissant les lettres noires et luisantes sur le papier. Avec précaution, il décolla la feuille du bout des doigts, la suspendant à sécher.

– D'après l'annonce, ça s'est passé en décembre. Le problème, c'est que j'avais déjà préparé la page en Baskerville douze points et que, dans cette police, il nous manque les lignes-blocs pour novembre et décembre. Il n'y avait pas la place pour des lettres individuelles et ça ne valait pas la peine de refaire toute la mise en pages.

Amos se désintéressait déjà de la question, se replongeant dans la lecture du discours de Washington.

– Mouais... De toute façon, ce n'est pas bien grave. Après tout, ils sont déjà tous morts, non ?



Remerciements

Un immense merci à...

Mes deux merveilleux directeurs littéraires, Jackie Cantor et Bill Massey, pour leur perspicacité, leur soutien, leurs suggestions utiles (« Mais que devient donc Marsali ? »), leurs réactions enthousiastes (« Beurk ! ») et pour m'avoir comparée (favorablement, je m'empresse de le souligner) à Charles Dickens.

Mes excellents et admirables agents littéraires, Russel Galen et Danny Baror, qui ont tant fait pour susciter l'intérêt pour mes livres, et grâce auxquels j'ai pu payer les frais universitaires de mes enfants.

Bill McCrea, conservateur du Musée d'histoire de la Caroline du Nord, et son équipe, pour les cartes, les données biographiques, les informations générales et un délicieux petit-déjeuner dans le musée. Mmm... ces petites galettes de maïs au fromage !

Au personnel du Centre d'accueil du Champ de bataille de Moore's Creek Bridge, pour leur aimable attention et pour m'avoir fourni une vingtaine de kilos de nouveaux livres passionnants : des ouvrages particulièrement palpitants tels que *Le registre des Patriotes à la bataille de Moore's Creek Bridge* et *Le registre des Loyalistes à la bataille de Moore's Creek Bridge* ; ainsi que pour m'avoir expliqué ce qu'était un « verglas massif », parce qu'ils venaient juste d'en essayer un. Nous n'en avons pas en Arizona, la glace fond tout de suite.

Linda Grimes, pour avoir parié avec moi que je ne saurais pas écrire une scène émouvante sur l'art de se curer le nez. Ce passage est entièrement sa faute.

L'impressionnante et surhumaine Barbara Schnell, qui a traduit le roman en allemand à mesure que je l'écrivais, travaillant presque en simultané afin de l'achever à temps pour la sortie en Allemagne.

Au docteur Amarilis Iscold, pour avoir été une mine d'informations et de conseils, et pour les nombreux fous rires provoqués par les scènes médicales. Toute liberté ou erreur dans ce domaine relève de ma seule responsabilité.

Au docteur Doug Hamilton, pour son expertise en matière de dentisterie et sur ce qu'on peut faire et ne pas faire avec une paire de pinces, une bouteille de whisky et une lime à dents pour chevaux.

Aux docteurs William Reed et Amy Silverthorn, pour m'avoir permis de continuer à respirer pendant la période du pollen afin de finir ce livre.

Laura Bailey, pour ses commentaires savants (à l'aide de dessins, même !)

sur les vêtements d'époque et ses suggestions utiles sur la meilleure manière de poignarder quelqu'un à travers les baleines d'un corset.

Christiane Schreiter, dont les talents de détective (et la bonne volonté des documentalistes de la bibliothèque Braunschweig) nous a permis de trouver la version allemande du poème Paul Revere's Ride.

Au révérend Jay McMillan, pour toutes les informations fascinantes sur l'Église presbytérienne dans l'Amérique coloniale, et à Becky Morgan pour m'avoir présenté le révérend.

Rafe Steinberg, pour les renseignements sur le temps, les marées et autres questions marines générales, notamment pour m'avoir appris que la marée change toutes les douze heures. Toutes les erreurs dans ce domaine sont à mettre à mon compte. Et si la marée n'a pas changé à 5 heures du matin le 10 juillet 1776, je ne veux pas le savoir.

Mon assistante Susan Butler, pour s'être dépatouillée avec dix millions de Post-It, pour avoir photocopié un manuscrit de deux mille cinq cents pages et l'avoir expédié par FedEx aux quatre coins du globe en temps et en heure.

L'infatigable et diligente Kathy Lord, qui a révisé la totalité du manuscrit en un temps record, sans y perdre la vue ni son sens de l'humour.

Virginia Morey, la reine de la conception graphique, qui est parvenue une fois de plus à insérer « la chose » entre deux couvertures, la rendant non seulement lisible, mais aussi élégante.

Steven Lopata, pour ses précieux conseils techniques sur les explosions et les incendies criminels.

Arnold Wagner, Lisa Harrison, Kateri van Huytsee, Luz, Suzann Shepherd et Jo Bourne, pour leurs conseils techniques sur comment mouder des pigments, stocker de la peinture et autres détails pittoresques tel que l'obtention du « brun égyptien » avec de la poudre de momie. Je n'ai pas trouvé comment l'intégrer dans le roman, mais je tenais quand même à le partager.

Karen Watson, pour la remarquable citation de son ex-beau-frère sur le calvaire de la crise chronique d'hémorroïdes.

Pamela Patchet, pour son excellente et inspirante description de comment elle s'était enfoncé une écharde de cinq centimètres sous un ongle.

Margaret Campbell, pour son merveilleux exemplaire de Piedmont Plantation.

Janet McConnaughey, pour sa vision de Jamie et Brianna jouant au Vantard.

Marte Brengle, Julie Kentner, Joanne Cutting, Carol Spradling, Beth Shope, Cundy R., Kathy Burdette, Sherry et Kathleen Eschenburg, pour leurs conseils utiles et leurs commentaires divertissants sur Dreary Hymns.

Lauri Koblas, Becky Morgan, Linda Allen, Nikki Rowe et Lori Benton pour leurs conseils techniques sur la fabrication du papier.

Kim Laird, Joel Altaian, Cara Stockton, Carol Isler, Beth Shope, Jo Murphey, Elise Skidmore, Ron Kenner et beaucoup, beaucoup d'autres usagers du CompuServe Library Forum (désormais rebaptisé le Books and Writers Community -<http://community.compuserve.com/books>), toujours le même rassemblement éclectique d'excentriques, de puits d'érudition et de sources de « faits vraiment bizarres », pour leurs contributions en liens, faits et articles dont ils pensaient qu'ils me seraient utiles. C'est toujours le cas.

Chris Stuart et Backcountry, pour m'avoir offert les formidables CD Saints and Strangers et Mohave River, au son desquels j'ai écrit une bonne partie de ce livre.

Gaby Eleby, pour les chaussettes, les biscuits et le soutien moral – et aux dames de Lallybroch, pour leur bonne volonté sans fin, concrétisée sous forme de colis de nourriture, de cartes et d'énormes quantités de savons, tant industriels qu'artisansaux (« La lavande de Jack Randall » sent bon, et j'ai bien aimé « Un souffle de neige ». Malheureusement, celui appelé « Lèche Jamie dans tous les recoins » était si sucré qu'un de mes chiens l'a mangé).

Bev LaFrance, Carol Krenz, Gilbert Sureau, Laura Bradbury, Julianne et plusieurs charmantes personnes dont j'ai malheureusement oublié de noter les noms, pour leur aide avec les détails français.

Et mon mari, Doug Watkins, qui, cette fois, m'a donné les mots d'ouverture du prologue.

Outlander

Le Chardon et le Tartan (titre original **Outlander**) est une série mêlant histoire, fantastique, et amour, écrite par Diana Gabaldon, romancière américaine. C'est également le premier tome de cette série, parfois appelée aussi Le Cercle de Pierre, qui comporte les volumes suivants (*basé sur l'édition en langue anglaise*) :

Tome 1 - Outlander (États-Unis)

Cross Stitch (Grande-Bretagne)

Le Chardon et le Tartan, La Porte de Pierre

Le Bûcher des Sorcières

Tome 2 - Dragonfly in Amber :

Le Talisman

Les Flammes de la Rébellion

Tome 3 - Voyager :

Le Voyage

Tome 4 - Drums of Autumn :

Les Tambours de l'Automne

Tome 5 - The Fiery Cross :

La Croix de Feu

Le Temps des Rêves

La Voix des Songes

Tome 6 - A breath of Snow and Ashes

La Neige et La Cendre

Les Canons de La Liberté

Les Grandes Désespérances

Le Clan de la Révolte

Tome 7 - An Echo in the Bone

Le prix de l'Indépendance

Les fils de la Liberté

**** CLD ****

-
- [1] Philosophe anglais, auteur du Traité du gouvernement civil, en 1690. (N. d. T.)
- [2] Adhérent du Covenant écossais. Défenseur religieux et politique de la cause libérale en Écosse. (N.d.T.)
- [3] Interprétation de la Bible. (N.d.T.)
- [4] Pièce célèbre de Jean Giraudoux, dont l'héroïne, Aurélie, mobilise les gens de Chaillot (un quartier de Paris) pour déjouer les plans criminels d'hommes d'affaires peu scrupuleux.
- [5] À cette époque-là, on saupoudrait l'encre pour la faire sécher, notamment avec de la poudre de craie (N d T)
- [6] Membres des formations de police militarisées de l'Allemagne nazie, devenues en 1940 de véritables unités militaires. (N.d.T.)
- [7] Définition du Grand Dictionnaire terminologique : « Sous ce nom, on désigne un potage gras fait avec oreilles et queue de porc, poitrine de bœuf, poitrine et épaule de mouton, lard salé, et légumes divers : choux, carottes, oignons, poireaux, pommes de terre, émincés. » (N.d.T.)
- [8] Purée de pommes de terre irlandaise. (N.d.T.)
- [9] NdT : En français dans le texte.
- [10] Ancêtre du poker. (N.d.T.)
- [11] Loo et gleeck, jeux de cartes populaires en Angleterre au XVIIIe siècle. (N. d. T.)
- [12] Pris en main à l'âge de sept ans par l'État, les jeunes Spartiates recevaient une éducation militaire et civique, prônant notamment l'endurance et la bravoure. Selon la légende, l'un d'eux ayant caché un renard sous ses vêtements se laissa dévorer plutôt que d'avouer son larcin. (N.d.T.)
- [13] Forme de divination. (N.d.T.)
- [14] « Beurk ». (N.d.T.)
- [15] Entrepôt où étaient rassemblés les captifs avant leur embarquement sur le vaisseau négrier (N.d.T.)
- [16] La Justice est toujours représentée avec les yeux bandés (N.d.T.)
- [17] Dans le système des clans des Highlands, le tacksman, souvent un parent du chef, était chargé d'administrer les terres allouées aux métayers, de faire respecter les lois du clan, ainsi que de former les hommes au combat et de les rassembler en temps de guerre (N.d.T.)